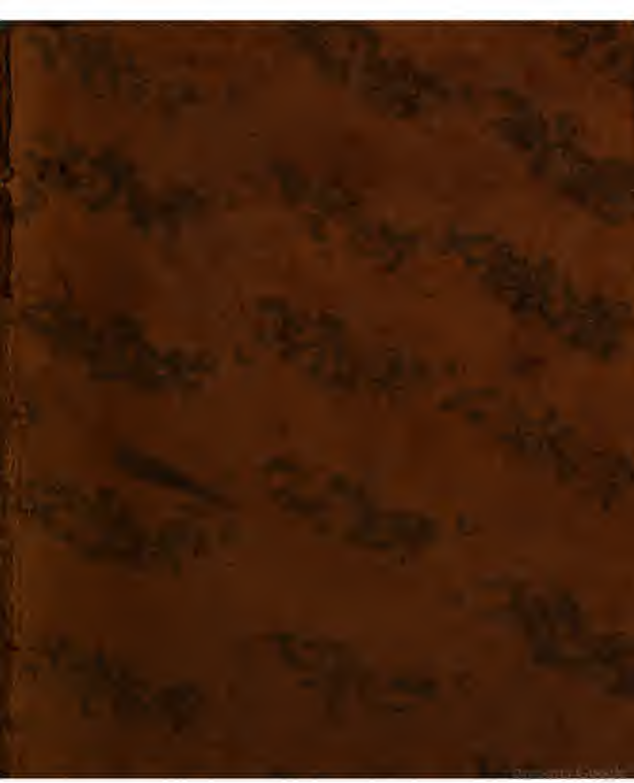








X 321 S

696845

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes Langues
de toutes les Nations connues :

C O N T E N A N T

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE. DE PLUS UTILE.
ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS
ONT PÉNÉTRÉ,

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ÉTENDUE,
leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions,
leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs
principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES,
LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE,
qui représentera l'état actuel de toutes les Nations :

E N R I C H I

DE CARTES GEOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX,
Habits, Antiquités, &c.

TOME ONZIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



24



AVERTISSEMENT.

RAPPELONS, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour observer les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil sont une simple Traduction de l'Anglois; & que diverses raisons, dont on a rendu compte à l'entrée du Sixième, ayant arrêté l'Auteur au milieu de sa carrière, on s'est engagé, pour satisfaire le Public, & par soumission pour des ordres respectables, à continuer une entreprise qui demandoit un redoublement de peine & de soin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de se voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoissoit les défauts. On avoit senti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloise blessoit les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuyeuses répétitions; qu'elle étoit sujette à des inégalités continues, à des interruptions, à des renversemens & des obscurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorsqu'on étoit obligé d'envoyer chaque semaine, à la Presse, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorsque l'impatience des Souscripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

Il auroit fallu, pour donner à la partie Angloise de l'Ouvrage une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les six Volumes qu'elle contient eussent passé la Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux raisons que j'ai touchées, c'est-à-dire, l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesure qu'elles sortent de la Presse, & l'impatiente vivacité des Souscripteurs, on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il est arrivé par les mêmes causes, que je

Tome XI.

•

n'ai pu continuer le mien sans suivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la nécessité, je n'ai pas laissé de mettre, dans sa méthode, plusieurs changemens dont le Public a paru satisfait. Ils sont expliqués, dans les Avertissemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec personne. S'il n'en résulte pas un Ouvrage sans reproche, j'ose du moins penser, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru jusqu'à présent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puisse trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de Relations étrangères, traduites de la plupart des Langues de l'Europe; sans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui composeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuse Collection.

A la vérité, lorsqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagements, je me suis assujetti au Plan dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois soutenu par l'espérance que cette tyrannie cesseroit un jour. J'entrevois dans l'éloignement, qu'après être sorti des Régions où les Anglois m'avoient laissé, il me seroit libre de secouer une partie du joug. J'ai pris plaisir plus d'une fois à l'annoncer, comme une espèce de récompense que je me promettois, pour avoir sacrifié si long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems est venu d'en faire hautement profession; & je n'ai pas eu d'autre vue, en rappelant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entreprise.

Je déclare donc que ce Volume est le dernier, où la méthode Angloise sera consultée; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embrasse une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui est indispensable pour ne pas faire deux Ouvrages différens sous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'est permis de prendre une comparaison du sujet de mon Travail, qui découvre le rivage de sa Patrie après une longue & pénible navigation, n'est pas plus content de sa perspective que je le suis de la mienne.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le onzième Volume de l'*Histoire Générale des Voyages*. FAIT à Paris ce 21 Juillet 1753.

C A P P E R O N N I E R.

HISTOIRE



Longitude 302 du Méridien 303 de l'Isle 304 de Fer 305

CARTE REDUITE

DU

DÉTROIT DE MIM

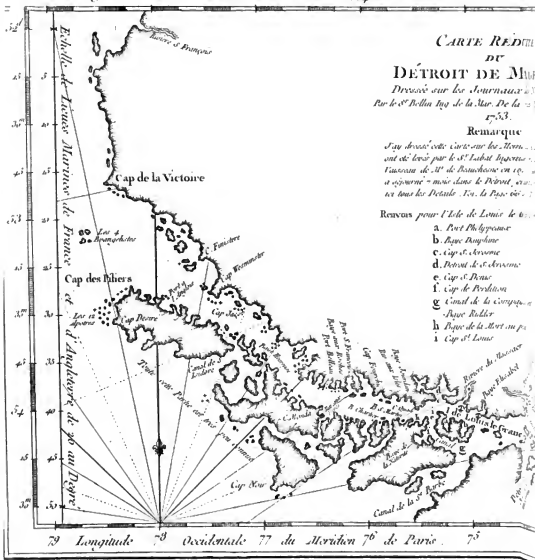
Pressée sur les Journaux
Par le S^r Bellin Ing de la Mar. De la 1753.

Remarque

J'ay dressé cette Carte sur les Mémoires
ont été levés par le S^r L'abbé Dupré
l'ancien de M^r de Beauchamp en 1753
a été donné - moi dans le Détroit, et
en tous les Détails. Voy. la Page 101.

Revenus pour l'Isle de Louis le 1753

- a. Port Philippeaux
- b. Baye Dauphine
- c. Cap St. Jérôme
- d. Détroit de St. Jérôme
- e. Cap St. Denis
- f. Cap de Perdition
- g. Canal de la Compagnie
- h. Baye Rother
- i. Baye de la Mort au pa
- j. Cap St. Louis



Longitude 79 Occidentale 77 du Méridien 76 de Paris 75

DE MAGELLAN
par les Navigateurs
de la Société Royale de Londres

le Dour et les Plaines qui
se chargent sur le
mont et commencent, et qui
ont donc pu se placer
à l'extrémité de la route.

L'homme et ses Ennemis.

¹ *Continued*

438

1

2000

1995

Journal of Management Education 30(1)

48

ERA, UNW

2

2

100

1998

—

1

2000

2

22

14

17

1997

10

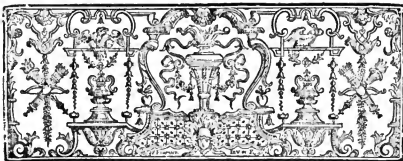
10

—

$$\begin{array}{ccccc} T & E & R & R & E \\ & & D & E & \\ F & E & U & & \end{array}$$

Tome XI, N.º 2





HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

SUITE DES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES
PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.



E Voyage de Kämpfer, la Description du Japon, & celle de l'Isle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'intermedes, on ne remettra pas plus loin la suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, c'est-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Passages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raison qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Asie, doit y faire joindre aussi leur Description; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement,

Tome XL.

A

INTRODUCTION.

Voyageurs dont on a les remarques sur les Détroits de Magellan & de le Maire.

dans les Voyageurs dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcia Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vu ses projets & son sort, dans la Description des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonso de *Camargo* partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'*Arequipa*, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisième, désespérant de surmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Espagne.

D'autres Espagnols passèrent le même Détroit en divers temps; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

En 1578, François *Drake*, Anglois, passa le Détroit de Magellan, dans l'espace de treize jours, avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Espérance.

En 1580, Pierre *Sarmiento de Gamboa*, Espagnol, venant du Pérou en Espagne par le même Détroit, y fonda la Colonie de Philippeville. On a déjà remarqué que Winter, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake, avoit repassé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish*, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, comme lui, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Pérou.

Olivier de *Noort*, dont on a déjà donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Espagnols, entreprit, en 1599, de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de sa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage, se vit forcé de revenir en Hollande, sans avoir pu pénétrer jusqu'à la Mer du Sud.

En 1614, Georges *Spilberg* suivit les traces d'Olivier de Noort, pour soutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite*, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & passa heureusement le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough*, envoyé par Charles II, pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, passa le Détroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke se trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

Scharp, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'Isthme

d'Amérique (1), se propoisoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du passage, il porta plus loin au Sud, & entra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, sans avoir eu la vue d'aucune Terre, jusqu'à son arrivée dans l'Isle de Nevís.

En 1695, une Escadre Française de six Vaisseaux, sous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la guerre aux Espagnols, sur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan, au mois de Février de l'année suivante ; mais n'ayant pas cessé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner sur ses traces.

Ce sont les observations de la plupart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, sous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il est aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un siècle, par quelques Relations fort estimées (2). Telles sont, 1°. Celle de Woodes Rogers ; 2°. Celle d'Edouard Cooke, 3°. Celle de M. Frelief, Voyageur respectable à plusieurs titres, qui jouit de sa réputation dans un Poëte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anson, publiée par M. Walter, Ministre de l'Escadre Angloise dont il s'est fait l'Historien, & composée sur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de personnes éclairées dans la même Escadre.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déjà donné l'extrait, vont paroître ici successivement ; avec cette différence, que ceux qui ont passé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vue que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conséquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits ; au lieu qu'une partie de ceux, qui ont poussé leur course jusqu'à la Mer des Indes, seront présentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

Comment on les va donner successivement.

(1) C'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs autres Aventuriers, il se rendit par terre avec ses Compagnons, sur le bord de la Mer du Sud, où ses brigandages lui procurèrent des Vaisseaux.

(2) On ne parle point de celle de Corncliff Schouten, Compagnon de Jacques le Maire,

parce qu'elle ne contient rien qui ne se trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gobert, in-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, est à la fin de la première Partie de la traduction Française d'Herrera.



§ I.

VOYAGE DU CHEVALIER DRAKE.

DRAKE.
1577.
Moins du
Voyage & départ
de l'Escadre An-
gloise.

HACKLUYT, qui nous a conservé le Journal Anglois de cette Expédition (3), nous apprend qu'elle fut long-temps mystérieuse, & que pour surprendre apparemment les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils se croyoient presque inaccessibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Brésil. Les vents ne la favorisèrent pas moins jusqu'à la Rivière de la Plata, & de là jusqu'au Port que Magellan avoit nommé Saint Julien.

Punition exem-
plaire.

1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse Justice, sur quelques Mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques desordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accordée; après quoi il embrassa le Général, il lui demanda pardon, il pria pour la Reine & le Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha constamment à la mort (4).

L'Escadre, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le Canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jeter l'ancre comme au hasard.

Observations
de Drake sur le
Détroit de Ma-
gellan.

Le dessein, qu'on s'est proposé, oblige ici de s'attacher aux moindres observations qui regardent le Détroit. On y voit plusieurs beaux Havres, où l'on trouve de fort bonne eau douce; mais la principale commodité man- que; c'est-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trouve pas de fond pour mouiller, excepté dans quelque rivière étroite, ou entre quelques rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris de quelque vent contraire, ou de quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. La terre, des

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 710. Ce Voyage a été traduit en François par F. de Louvencour, Sieur de Vauchelles, & publié à Paris chez Gosselin en 1611. Le Traducteur remarque dans son Epître, adressée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtonne, que Drake eut tant de richesses aux Espagnols, qu'à son retour il fit

pour plus de huit cents mille écus de présents à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoûte, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payfan de Courtonne, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(4) Voyage de Drake, pages 15 & 26.

« deux côtes , est bordée de montagnes fort hautes , & couvertes de neige.
 « A l'Est & à l'Ouest , on rencontre plusieurs îles , entre lesquelles la Mer
 « passe avec autant de force , qu'à l'entrée même du Détroit. Sa largeur est
 « de deux lieues en quelques endroits , & de trois ou quatre en d'autres ,
 « mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y est très froid. Cependant les arbres
 « y sont toujours verts ; & l'on trouve , dessous , quantité de bonnes herbes (*).

Des remarques si vagues , & de si peu d'utilité , doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation ; ou plutôt , on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (5). La fortune leur tenant lieu d'autres lumières , ils eurent le bonheur de sortir du Détroit , & d'entrer dans la Mer du Sud , dès le 6 de Septembre ; c'est-à-dire , de faire en treize jours , un passage , où des Navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité , ils furent jettés le 7 , par une tempête , à plus de deux cens lieues en longitude : mais cette disgrâce même leur devint avantageuse , en les faisant romber dans une Baye , où ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers , au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner , à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter , le nom de *Severing of the friends* , ou Baye de la séparation des Amis. La fortune , qui ne les accompagnoit pas moins , leur fit découvrir , à la hauteur où ils étoient parvenus , une île qui leur fournit d'excellente eau douce , & des herbes d'une singulière vertu (6).

La suite de leurs courses , dans la Mer du Sud , n'offre qu'une scène continue de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols , & si richement chargés , qu'au commencement de l'année suivante , rassasiés d'or & d'argent , toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre , pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

Il s'en présentoit deux : celle du Détroit de Magellan , par lequel ils étoient venus ; & l'autre , par cette grande Mer du Sud , dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde , il restoit encore à considérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance , ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian , pour venir descendre en Anglererre par la Mer Glaciale , en doublant le Cap Tabin & de Novergue. Deux raisons porteroient Drake à rejeter la route du Détroit de Magellan. Premièrement , les Espagnols , qui avoient eu le temps de rassembler leurs forces sur les Côtes du Pérou & du Chili , lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour , & pour des Vaisseaux chargés de richesses , qu'ils n'avoient pu l'être à son arrivée , & pour des Aventuriers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu , il se formoit une idée terrible de la bouche du Détroit , du côté de la Mer du Sud. Il en avoit essuyé les pluies , les tempêtes , les rafales ; & ses meilleurs Pilotes ne se rappeloient pas , sans frayeur , les sables qu'ils avoient observés sur cette Côte.

DRAKE.
1578.

Ignorance des
Anglois.

Baye de la Séparation des Amis.

1579.
Riche lutin de la Flotte de Drake.

Il balance entre le choix d'une route pour son retour.

(*) *Ibid* , page 28.

(1) On peut dire qu'elle est commune à toutes les Nations commerçantes de l'Euro-

pe , par la communication de lumières qu'il se fait mutuellement.

(6) Voyage de Drake , p. 30.

DRAKE.
1579.

On résolut, dans une assemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (7), & cette opinion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par des calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cents lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre.

Froid excessif
qui le fait re-
tourner vers la
ligne.

Découverte de
la Nouvelle Al-
bion.

Le 5 de Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôle arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on aperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jeter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de Cabanes, qui bordaient le rivage.

État du Pays.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Masses flottantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques piéces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient absolument nus; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espèce de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs Maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Douceur des
Habitans.

Pendant tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportèrent, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles sèches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dresser les Tentés, ils s'arrêtoient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs flèches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent aussi; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une sorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prie-

Ils prennent
les Anglois pour
des Dieux.

(7) On ne trouve pas un mot du dessein de passer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle plusieurs fois. Comme ce n'est pas le seul point sur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du

Vassal de M. de Courtoimer, contenoit quelques Variantes. Cependant on est assez en peine comment le Chevalier Drake espéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

res, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaisir. Après cette lecture, ils s'approchèrent modestement des Tentes; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (8).

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'étoit répandue plus loin; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre; & deux d'entr'eux, s'étant séparés des autres, lui firent connoître par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avoient distingué pour le Chef de sa Troupe. Ils continuèrent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venoient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, sur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une visite. Le discours, dont ces signes furent accompagnés, dura près d'une demi-heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il leur vouloit toutes sortes de bien. Il leur offrit des présens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grace, parut leur causer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air assez gracieux, qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & son cortège pouloit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une masse, ou un sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient composées de plumes, de diverses couleurs, & les chaînes paroissoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient la Personne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nus; mais ils avoient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; & sans distinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir, sans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs Tentés, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglois. Celui qui portoit son Sceptre, ayant appelé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disoit, & cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de son Cortège, après avoir fait signe au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arrière. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causèrent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, son Cortège, & tout le

Drake.
1579.

Le Roi du Pays
visite le Général
Anglois.

Conduite ex-
trêmement sin-
gulière des Sau-
vages.

(8) Cette restitution, de quelque motif qu'elle pût venir, est assez singulière pour faire remarquer que le Traducteur se trompe ici. L'Anglois porte, comme je l'ai tra-

duit, They restored again, to us, those things which before we bestowed upon them. Page 737.

DRAKE.
1579.

Drake se croit
couronné Roi
du Pays.

Peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les Tentes (9).

Après la danse, le Roi s'assit, & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de service : mais les Anglois se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit sur la tête de Drake. Ensuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & respectueux ; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hiah*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les richesses du Pays fussent transportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de sa Patrie.

Exercice de Religion des Sauvages.

Le Peuple s'écarta aussi-tôt à quelque distance, & parut se livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, pousés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui, se mettant en cercle autour de lui, jetoient des cris fort tristes, en s'égratignant le visage & se picquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un Dieu, lorsqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirèrent beaucoup la vertu ; & leur folle erreur ne faisant qu'augmenter, ils continuèrent leurs Sacrifices, de trois en trois jours. Mais les Anglois trouvent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaisoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

Drake, ayant pris possession du Pays, pour la Reine, la Maitresse, lui donna le nom de Nouvelle Albion ; non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ses Côtes. Il fit graver, sur une lame de cuivre, le nom, le portrait (10) & les armes de la Reine, son propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange sorte de Lapins qui s'y trouvent.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires au Vaisseau, le Général observa plus soigneusement le Pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac,

(9) Pages 61 & précédentes.

(10) Le Journal Anglois dit simplement

qu'il fit clouer, sur le pilier, une piece de Monnoie d'Angleterre.

dans lequel ils mettent des provisions pour la faim , lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair , qu'ils trouvent de fort bon goût , & sont tant de cas de la peau , que la robe de leur Roi en étoit composée.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre sa route par les Moluques , dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles , jusqu'au 14 de Novembre , qu'il eut la vue de Ternate , où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs , & la liberté du Commerce. De-là , passant par les Isles de Celebes & de Java , il arriva , le 18 de Juin 1580 , au Cap de Bonne-Espérance , sans avoir eu la vue d'aucune terre , & le 22 de Juillet à Sierra Liona. Enfin , le 3 de Novembre de la même année , c'est-à-dire , trois ans , douze jours moins , après son départ , il acheva le tour du Monde , en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

DRAKE.
1579.

Retour de Drake en Angleterre.

1580.

S II.

VOYAGE DE PIERRE DE SARMIENTO.

LE passage de Drake , par le Détroit de Magellan , allarma si vivement les Espagnols , que pour assurer la tranquillité de leurs Etablissmens , en fermant la seule voye qui les exposoit alors à l'invasion des Etrangers , ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroy du Pérou avoit envoyé deux Vaisseaux de Guerre , sous le commandement de Pedro Serano , le plus habile Navigateur que l'Espagne eut dans ces Mers , pour donner la challe à Drake , & lui enlever , s'il étoit possible , les richesses qu'il emportoit du Pérou ; mais , les Anglois étant déjà trop éloignés , Serano reçut ordre d'aller voir , dans le Détroit de Magellan , de quelle manière on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entreprise ; & rempli de ses observations , il vint en Espagne , pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit assez de succès , pour faire partir Diego Fariès des Valdez , avec une Flotte de vingt-trois Vaisseaux , montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage , & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

Mais cette expédition , quoique fort bien concertée , ne répondit pas aux espérances de la Nation Espagnole. A peine la Flotte étoit sortie du Port de Cadix , qu'une affreuse tempête en fit échouer cinq Vaisseaux , avec perte d'environ deux cens hommes ; & le reste fut si mal traité par les flots , que Valdez ne put continuer son voyage qu'avec seize Voiles , accompagné de Pedro de Sarmiento , qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à se radoubier , ils se virent forcés de passer l'Hyver sur la Côte du Brésil , dans la rivière de Janeiro. Ils remirent en mer au Printemps : mais , vers le quarante-deuxième degré de latitude Australe , ils essuyèrent une si rude tempête , que la moindre de leur disgrâce fut de se voir réduits à battre la Mer , au hazard , pendant l'espace de vingt-deux jours , & de gagner enfin l'Isle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu , dans cette fatale occasion , un de leurs meilleurs Bâtimens , avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord , & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

1580.
Occasion du Voyage de Sarmiento.

Les Espagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

Disgrace de leur Flotte.

Sarmiento est nommé Gouverneur du Fort.

SARMIENTO.
1580.

Sarmiento bâ-
tie Nombre de
Jésus & Philip-
peville.

Ses observa-
tions dans le Dé-
troit.

Valdez, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux, qu'il ne put remettre en état de soutenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même Voyage sous de meilleures auspices, par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jésus*. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (11), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris, dans sa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre. On a vu, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit laissés au Détroit. Il reste à donner quelque idée de ses découvertes, sur le témoignage d'Argensola, Historien des Moluques (12), & du Capitaine Edouard Cooke (13).

En retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant: mais il y découvrit des vestiges de pieds humains, des dards, des rames, & des filets. Ses gens monterent au sommet de plusieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Îles & un Canal fort spacieux, qui les traversoit. Quoique la plupart de ces Îles fussent désertes, elles lui semblerent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, plusieurs Indiens nus, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une espèce de Canot, qu'ils abandonnèrent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, sur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, composée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (14), dans laquelle il vit un amas de petites brossailles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & plusieurs petites sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Île à l'autre, il découvrit une Habitation, régulièrement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de latitude du Sud, sur une Pointe qu'il nomma Saint Isidore, il en trouva de fort traitables, qui se mêlèrent familièrement avec l'Equipage du Vaisseau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de distance, qui vomissoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (15), & d'une grosseur proportionnée. Ses gens

(11) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déserte, jugea que tous les Espagnols étoient morts de faim.

(12) Livre 3 & 4.

(13) Dans la Relation de son Voyage à la Mer du Sud; pages 43 & 44.

(14) On a déjà remarqué qu'ils sont nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux

marins.

(15) C'est-à-dire, de neuf pieds. Quoiqu'en ne soit si positif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations, il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Géans du Détroit aient comme disparu, & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre, n'y aient vu que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosseur

en faisoient un, qu'ils amenerent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins surpris de trouver, à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO.
1580.
Ville & Bourg
qu'il y découvrit.

§ III.

DIFFERENS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES
PAR LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

LA Loi qu'on s'est imposée, dans l'Avertissement du dixième Tome, de passer légèrement sur toutes les Relations qui ne portent point un caractère particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait observer, par d'autres Relations plus exactes & plus complètes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (16), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Désiré*, ou *du Désir* (*). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude Australe, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, sur le rivage, vingt-trois Espagnols, & leur Chef nommé Hernando; triste reste de quatre cents hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de misère dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à Philippeville, dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'en-

THOMAS
CANDISH.
1586.

Son arrivée au
Détroit de Ma-
gellan.

Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitans bien peuplés, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagons, qui est celle du Nord.

(16) Son Journal se trouve dans la Collection d'Hackluyt, pages 103 & suivantes, sous le titre d'admirable & heureux Voya-

ge, &c. On nous y apprend qu'il fut composé par François Prety, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de Candish, que Candish étoit lui-même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Française de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossièrement.

(*) On en verra, ci-dessous, la Description.

CANDISH.
1587.

Ses observations sur la Colonie Espagnole de Sarmiento.

droit où il se retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des Pingouins, au Sud-Ouest, tirant un peu vers le Sud.

Quoiqu'une partie de ses remarques, sur l'établissement de Sarmiento, se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au dessein qu'on se propose, de les rappeler ici dans ses propres termes. « Philippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été montée d'une pièce de canon de fonte; mais les Espagnols avoient pris soin d'en terrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affûts. Candish ne manqua point de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire transporter à bord. La Place étoit située, sans contredit, dans l'endroit le plus favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit plusieurs Eglises. Les Loix y devoient être fort sévères, car on voyoit quelques Gibets, auxquels plusieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroissoit que les Espagnols y avoient été long-temps réduits à ne vivre que de moules & de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques Daims, qui descendoient des montagnes pour se rafraîchir au bord de la rivière. Ces Espagnols s'étoient flattés de se rendre les seuls Maîtres du Détroit: mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas sa volonté. Pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur Ville, ils n'y virent rien croître & rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes leurs provisions, ils moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglois trouverent leurs Cadavres tout vêtus. L'air en étoit encore infecté. Ceux qui étoient demeurés vivans avoient pris le parti d'ensevelir, dans la terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avoient pris que leurs arquebuses & quelques ustensiles; mais à l'exception de quelques oiseaux de mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrèrent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route vers la rivière de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient deux femmes (17).

Il lui donne le nom de Port de Famine.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward (*) à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de Baye d'Elisabeth à une belle Baye sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une rivière d'eau douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en est, dit-il, à deux lieues. De ce canal, qu'il nomme ailleurs une rivière, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute la longueur est d'environ de quatre-vingt-dix lieues; & la

(17) Journal de Thomas Candish, *ubi supra*, page 206.

(*) C'est une corruption, pour Forward.

latitude du débouchement est à peu près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (18).

Le reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes du Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Espagne, avec la route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (19).

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déjà trouvé place à la suite de Magellan, dans le Tome X. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire servir à jeter du jour sur la Relation de Pigafetta.

III. SEBALD DE WERT, également célèbre par les Isles qui portent son nom, & par les malheurs qu'il essuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans son Journal (20), que le détail même de ses disgrâces, qui l'obligèrent de renoncer à son entreprise. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq Vaisseaux, dont il commandoit l'un, sous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Descordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps sur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année suivante. Elle y entra fort heureusement : mais les vents devinrent si contraires, que Sebalde, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vu séparé de ses Compagnons, qui continuèrent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guères permis de faire des observations utiles : cependant on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Descordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens, que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyés (21). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de la même Baye. » Il y trouva sept Canots, remplis de Sauvages, qui » n'avoient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur » étoit rouille & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent aperçu

CANDISH.
1587.

1598.
OLIVIER DE
NOORT.

1598.
SEBALD DE
WERT.

Ses disgrâces.

1599.
Noms qu'il
donne à diffé-
rens lieux.

(18) *Ibidem*, page 807.

(19) On trouve, à la suite de son Journal, les Hauteurs de quantité de lieux, les sondes, & les variations de l'Eguille sur toute la route, par Thomas Fuller d'Ipswich, qui étoit son Pilote. Hakluyt y joint quelques autres petites Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnait Drake, & qui repassa le Dé-

troit, celui de Chidley & de Wheeh; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne parait pas avoir jamais vu le jour.

(20) Au Recueil de la Compagnie Hollandaise, Tome I, page 609.

(21) *Ibidem*, page 654.

SIBALD DE
WREX.

1799.

14
 " les Chaloupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jetterent une li gran-
 " de quantité de pierres, que les Hollandois n'osèrent s'en approcher.
 " Alors, se flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se embarquerent
 " tous dans leurs Canots, pour fondre avec de grands cris sur les Chalou-
 " pes. Le Vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire
 " sur eux une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre,
 " ou dans leur fureur ils arracherent, de leurs propres mains, des arbres
 " qui paroisoient gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des rettan-
 " chemens & des armes (12). Tous ces Sauvages étoient entièrement nuds,
 " à l'exception d'un seul, qui avoit autour du cou, une peau de chien ma-
 " rin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des flèches
 " d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureusement avec la main, &
 " dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps
 " de ceux qui en étoient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec
 " des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas sans beaucoup de peine
 " qu'on l'en tiroit, parce qu'elle pénétrait fort avant (13). La prudence
 " obligea Defcordes d'abandonner ces Furieux : mais d'autres Hollandois, qui
 " furent surpris peu de jours après, ne se dégagerent pas avec le même bon-
 " heur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, au
 " même lieu, des forces plus nombreuses, on n'y trouva plus ces hommes
 " cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles marques de
 " leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les Cadavres des
 " Motts (14).

Ordre de Che-
valerie Hollan-
doise.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éterniser la mémoire d'un Voyage
 si extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, composé des princi-
 paux Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain,
 de mouiller dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus
 loin la première célébration de cet Établissement. Tous les Chevaliers
 prêterent, entre ses mains, un serment solennel, par lequel ils
 " promirent de ne jamais consentir à rien qui fût contraire aux loix de
 " l'honneur, dans quelques périls & quelques extrémités qu'ils pussent tom-
 " ber; ni à rien, qui pût tourner au désavantage de leur Patrie. Ils y ajoû-
 " terent particulièrement la promesse d'exposer leur vie contre les Ennemis
 " de leur Nation, & de faire tous leurs efforts pour rendre les armes des
 " Hollandois triomphantes, dans les Pays d'où l'Espagne tiroit les trésors
 " qu'elle employoit depuis tant d'années à faire la guerre aux Pays-bas. Cette
 " cérémonie se fit à terre, sur la Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou
 " la Confrérie, prit le nom du *Lyon déchainé*. L'Amiral fit écrire les noms
 " des Chevaliers sur une Table, qui fut placée, dans le même lieu, sur
 " un haut pilier, afin qu'elle pût être vue de tous les Vaisseaux qui tien-
 " droient cette route; & la Baye reçut le nom de Baye des Chevaliers.

Deux autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre
Baye Close, par allusion à divers malheurs, qui ne cessèrent pas de pour-
 suivre la Flotte : mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; com-
 me si tant de disgrâces avoient fait perdre, aux Hollandois, le soin de ces

(12) *Ibid.* pages 651 & 652.(13) *Ibidem.*

(14) Page 656.

« observations (15). De Weert ne laisse pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractère des Habitans. Un jour, dit-il, que ses Marelots étoient à chercher des vivres, » ils découvrirent trois Canots conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, sauterent à terre, & grimperent comme des singes, sur les montagnes. On ne trouva, » dans les Canots, que de jeunes Pingouins, des Harpons de bois, de petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollandois apperçurent, au pied d'une montagne voisine, un femme, avec deux petits enfans, qui faisoit tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise, » & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de tristesse ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & sa couleur rousse. Elle avoit le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui paroisoient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au cou des coquilles de limaçons; & par derrière, une peau de chien marin, » qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée sous sa gorge avec des cordes de boyaux. Le reste de son corps étoit nud. Les mammelles lui pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, les jambes tortues, & les talons fort courts.

« Elle refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oiseaux, qui se trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçut avidement. Son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Ensuite elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aile droite, au-dessus de l'estomac & entre les deux cuisses. Elle les vida, c'est-à-dire, qu'elle jeta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant passé le foie sur le feu, elle le mangea si cru, que le sang en couloit de ses lèvres. Pour vider le gosier, elle commença par le retourner; & le tenant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, sans autre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps, elle les déchira de ses dents, avec tant d'avidité que le sang en ruisseloit sur son sein. Ses enfans mangèrent, comme elle, de cette chair crüe. L'un, qui étoit une fille, paroisoit âgée de quatre ans. L'autre ne pouvoit avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents, & qu'il marchât seul (16).

« Leur manière de manger étoit accompagnée d'un air fort sérieux, sans que la mère fit jamais le moindre souris; pendant que les Marelots rioient avec éclat. Après son repas, elle se mit sur les talons, dans la posture ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se pla comme en un monceau. Les genoux lui touchoient au menton, & son petit enfant, qu'elle tenoit entre ses bras; avoit la bouche à sa mamelle. On la retint deux jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait mettre une robbe, qui avoit des demi-manches & qui lui descendoit aux genoux, avec un bonnet sur la tête, & quelques grains de verroterie autour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un couteau, d'un clou & d'une alefine, dont elle parut fort satisfaite. On

SEBASTIEN DE
WEERT.

1599.
Caricature de
figure des Sauvages
des Détroits.

(15). Pages 654. & 655.

(16). Pages 669. & 670.

SEBALD DE
WEERT.
1599.

« vêtir le plus jeune de ses deux enfans, d'une robe verte, avec quelques grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande. Cette féparation parut chagriner la Mere : cependant elle descendit volontairement dans la Chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille (27).

Cette femme sauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert, qui eut aussi l'occasion de les connoître. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye des Chevaliers ; mais n'en ayant pu rien obtenir, dans un passage où chacun étoit occupé de ses propres besoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite Isle des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chassant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit descendu dans cette Isle ; & quelques Sauvages, qui s'y étoient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avoit massacrés tous, à la réserve de cette femme, qui s'étoit apparemment dérobée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques blessures, dont elle faisoit voir les cicatrices. Elle avoit le visage peint ; & fut le corps, une espee de manteau, de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousues avec assez d'art, qui lui descendoit jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre peau, qui lui couvroit modiquement les cuisses. Sa taille étoit grande, & ses forces paroissent proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés assez court, au lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouveroit beaucoup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au Continent (28).

giles de Sebald
& d'où leur vient
leur nom.

Enfin, Sebald de Weert sortit du Détroit le 21 de Janvier, après neuf mois d'un pénible & dangereux séjour, dans ces horribles Parages. Le 24, se trouvant à la vue de trois petites Isles, qui n'étoient point encore marquées dans les Cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

Après quelques nouvelles courses, le Vaisseau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jeta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes, qui lui restoient de cent cinq, avec lesquels il étoit parti pour les Détroits (29).

GEORGES
SPILBERG.
1614.

IV. GEORGES SPILBERG (*) prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques, avec une Flotte de six Vaisseaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoissance d'un Détroit plus avancé au Sud ; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maître & à Cornelis Schouten, qu'il rencon-

(27) Page 671.

(28) Page 681.

(29) Page 688.

(*) Le même, dont on a déjà donné un Voyage aux Indes Orientales.

tra l'année suivante, Jacques le Maire & Corneliss Schouten, dans l'Isle de Java, ne put le persuader de la vérité de leur récit. » Pendant leur longue navigation, dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles terres, ni de nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils racontèrent seulement qu'ils avoient trouvé un nouveau passage, différent du passage connu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puisqu'ils avoient employé quinze mois & trois jours dans leur voyage jusqu'à Ternate, & que de leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables. Il les appelle de préférence faiseurs de découverte (30); & dans un autre endroit, il affecte de faire tomber, sur quelques autres, la gloire réelle de leur succès. » Nous étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres passages que celui de Magellan, comme on le lit dans l'Histoire des Indes Orientales, écrite en Espagnol par le Pere Joseph de Coste. Cet Historien dit, à la fin du Chapitre X, que Dom Gava Mendoza, Gouverneur du Chili, ayant envoyé le Capitaine Ladrillero, avec deux Vaisseaux, pour chercher un passage qui est au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette route en haute Mer, courant du Nord au Sud, sans suivre le Détroit. Plusieurs autres Historiens ont tenu pour certain qu'il y avoit, dans le Déroit même de Magellan, un passage du côté du Sud, par lequel on se met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du Chili (31).

Quelle explication qu'on puisse donner à ces apparences de jalousie, Spilberg s'est rendu lui-même assez célèbre, pour n'être pas incommode de la réputation de ses Concurrans. Son Journal représente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puisque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Ouest, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais la plupart des observations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractère particulier qui les distingue, on se borne, suivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut servir à la connoissance du Déroit de Magellan (32).

Il arriva, le 25 de Mars, 1615, à la vue du Cap des Vierges, qu'il nomme de Virginie; mais il y trouva le fond si mou, que de trois ancrs qu'il fit jeter, aucune n'ayant pu mordre, il prit son cours à l'Ouest Nord-Ouest. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il se trouva proche du Pays, qu'il appelle les sept Montagnes, où il fut surpris de ne se trouver que sur dix brasses d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort basses, qui lui parurent fort semblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faisoit croire l'entrée du Déroit impossible à de si gros Vaisseaux, éclatèrent en murmures. Quelques-uns proposèrent d'aller passer l'Hyver au Port Desiré, à l'exemple de Candish & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverser le Déroit de Magel-

GEORGES
SPILBERG.

1614.

Ce qu'il pensoit de la découverte du Déroit de la Mer.

Idee de son Journal.

1615.

Ses observations sur le Déroit de Magellan.

(30) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV du Recueil de la Compagnie Hollandoise, page 556.

Tome XI.

(31) *Ibid*, pages 503 & 504.

(32) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES
SPILBERG.
1615.

lan, & qu'il n'y avoit pas d'autre roue à choisir. Cette réponse, courue prompte & résolue, imposa du respect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrèrent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest, & de l'Ouest Quart de Sud. Vers la brune, on jeta l'ancre sur vingt-huit à trente brasses, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, poulés le lendemain par un vent d'Ouest Quart de Sud-Ouest, se précipitèrent si impétueusement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dévira sur un banc, où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'espace de deux jours il se vit seul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il entra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Est Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Ouest, pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite, il fit l'Ouest Nord-Ouest, toujours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, sur la terre de Feu, un homme de très grande taille, qui se montra plusieurs fois sur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre est un lieu fort sec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaisseau. On traversa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le second Pas.

Il donne des
noms à différents
lieux.

Le 4, on porta le Cap à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Nord-Ouest; & le soir, on mouilla sur seize brasses, à la pointe du second Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Cornaille de Viane, engagea l'Amiral à descendre, pour visiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux Autruches, que toute leur vitesse ne put leur faire suivre long-temps. Ils trouverent une riviere fort large, dont les rives étoient bordées d'arbrisseaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, Cap de Viane. Sur le soir, après s'être avancé jusqu'à la pointe du second Pas, & s'être approché des Îles des Pingouins, qui sont au nombre de trois, il leur donna les noms suivans: à celle qui est au Sud, le nom d'Île de la grande Côte; à celle du milieu, celui de la grande Patagone, ou d'Île des Géans; à celle qui est au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'Île de la Cruche. Sa curiosité le fit descendre dans l'Île de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, sans doute à la manière du Pays, avec peu de terre sur eux, & des flèches à l'entour. Il fut surpris de l'art avec lequel ils étoient ensevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, composés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins lustrées que des Perles. Spilberg les fit recouvrir soigneusement de terre. Il ne trouva rien, dans les Îles, qui

fût propre à servir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe , qui fait la nourriture des Pingouins.

Le 10 , ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Est , on arriva , vers midi , dans une belle Baye , que Spilberg prit pour celle de Port de Famine , parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de plusieurs Forts. Ensuite , rangeant toujours la Côte Septentrionale , où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis , il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris , vers le soir , après avoir mouillé sur trente brasses , & fort près du rivage , de voir , sur la Côte Méridionale , de beaux arbres & des bois fort verts , avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'appercevoir un passage , par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer , par cette voye , dans la Mer du Chili ; & son regret fut d'être séparé du Yacht , qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain , il courut au Sud , & au Sud Quart de Sud-Est , jusqu'à une grande pointe , derrière laquelle on trouve un grand enfoncement , où la Rade est très bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige , comme au milieu de l'Hyver. De-là , il porta au Sud-Ouest , pour aller au troisième Pas , devant lequel il mouilla le soir , sur quarante-deux brasses. Le matin du jour suivant , il fit visiter une autre Baye ; & descendant lui-même à terre , il n'y trouva que de l'eau douce , & des arbres , dont l'écorce avoit le goût du poivre ; ce qui lui fit donner , à cette Baye , le nom de Baye du Poivre.

On remit à la voile , avec des vents si variables , qu'on eut beaucoup de peine à repasser la Baye des Moules , à côté de laquelle on rencontre une petite Isle & des terres fort hautes. Un coup de canon , que l'Amiral fit tirer vers le soir , amena bientôt une Chaloupe , qui lui apprit que le reste de sa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye Descordés. Tous les Officiers se rassemblèrent , avec une joye extrême d'avoir surmonté tant de dangers , & de se revoir après une si longue séparation. Quelques-uns avoient aperçu , sur le rivage , plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Espagne , dont ils avoient paru fort satisfaits : mais , entendant tirer sans cesse aux oyes & aux canards , la frayeur les avoit fait disparaître. Spilberg prit occasion d'un calme , pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages , qui avoient besoin de rafraîchissemens , trouverent , dans la Baye Descordés , une grande abondance de Moules & d'autres coquillages , dont le goût leur parut meilleur que celui des huîtres , du cresson de Mer , du persil , du persil de Macédoine , & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24 , après avoir doublé un Cap , on mouilla le soir , sur seize brasses , près d'une petite Isle , suivie de sept ou huit autres , auxquelles on donna des noms. Le 25 , on découvrit une belle Baye , où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26 , ayant mouillé sur vingt-cinq brasses , derrière une Isle qui se présente au Sud , on apperçut de-là une ouverture , que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Isle , où , du sommet d'une montagne , il jugea , comme tous ceux qui l'accompagnoient , que c'étoit un véri-

GEORGES
SPILBERG.
1615.

table passage qui conduisoit à la Mer du Sud (33) : mais ses instructions, dit-il, portoient de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une rivière en tombant des Montagnes & qui se rendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de son nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put résister à la curiosité de faire chercher le passage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vue de plusieurs beaux oiseaux lui fit permettre, à quatre de ses gens, de descendre pour les tuer : ils se virent attaqués aussi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de grosses massues, qui en assommerent deux. Cette disgrâce ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une assez grosse rivière qui vient s'y décharger : mais cette entreprise faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le poussaient avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, sur les bords de la rivière, plusieurs petites huttes, où les Sauvages faisoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent, à la vue des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand espace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ses gens, qui se nommoit Abraham Pieters, lui fit donner, à cette rivière, le nom de Rivière d'Abraham.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal presque aussi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuosité, & qui s'étendoit à l'Ouest Nord-Ouest. Le vent & la marée favorisant la Flotte, on résolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la seule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui sont proche du Cap Maurice. C'étoit un spectacle assez surprenant, de voir de si gros Vaisseaux, comme enfoncés dans cet espace, aller de nuit à la voile sur une eau si profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (34). Le 5, on observa que le Canal s'élargissoit ; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le soir & toute la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'apercevoir le Cap du Sud, assez reconnoissable par sa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui ressembloient à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vue de plusieurs dangereux écueils, & de plusieurs petites Îles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Îles, qui se présentoient à l'avant, causèrent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à peu près comme les Sorlingues sont à l'extrémité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues, comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Îles qui les précèdent.

(33) *Ibidem*, page 503.

(34) Page 506.

Il ajoute que cette quantité d'Isles & d'écueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap Desiderado, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. » Ainsi, dit-il, après les périls du Dé- » troit, il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en » rendent témoignage, & je le confirme par le mien (35).

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-temps redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Don Rodrigue de Mendoza; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre; pour se rendre aux Moluques (36), par les Isles Marianes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617.

V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la première fois, de faire visiter ce nouveau passage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage de ses Associés, paroissent avoir été la seule cause d'une si longue incertitude.

JACQUES L'HERMITE fut choisi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puissante qu'ils eussent envoyée dans ces Mers, & cette distinction lui fit donner le nom de Flotte de Nassau. Elle étoit composée d'onze Vaisseaux, montés de mille six cents trente-sept hommes, entre lesquels étoient six cents Soldats, distribués en cinq Compagnies, & de deux cents quatre-vingt-quatorze piéces d'artillerie. Les Colleges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envie, aux frais de cet armement. Le Voyage, jusqu'au Détroit, fut très long, sans aucun obstacle qui parût capable de le retarder. On n'eut que le 1 de Février 1624, la vue du Cap de Pennas, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva sur vingt-cinq brasses de fond.

L'Hermite avoit pris sa route par l'Isle d'Annobon. » Il lui fut impossible, » dit-il, de connoître si le Détroit de le Maire est bien placé dans les Car- » tes par rapport à cette Isle. La plupart des Pilotes, quand ils ont navigé » dans la haute Mer, ont la mauvaise habitude de ne mettre, dans leurs Cartes,

(35) Page 507.

(36) Jean Cornelisz de Moya, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Bottoo, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aliguades, mais encore toutes les sondes. » Je me suis » appliqué, dit-il, à tout observer, pen- » dant les diverses navigations que j'y ai

» faites. Je n'ai rien marqué que je n'aie vu » ou sondé moi-même. C'est par cette rai- » son qu'on y trouve certains Pays qui ne » sont pas entièrement dessinés, & vers les- » quels, du côté de l'Ouest, gît un bas- » fond de quatre à six brasses de profon- » deur, fond de roche, ainsi que me l'ont » assuré plusieurs Pilotes qui y ont navigé, » & qui ont vu clairement le fond. *Ibidem*, » pages 560 & 561.

GEORGES
SPILBERG.
1615.

1616.

1617.

1623.
JACQUES
L'HERMITE.

1624.

L'HERMITE.
1624-

que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils ont parcourues. Au contraire, lorsqu'ils font route au large, & qu'ils soupçonnent néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs Cartes, le double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva aussi, dans la Flotte de Nassau, qu'en arrivant aux trente-unième degrés & demi, les pointages des Pilotes se trouverent fort différens : mais, au Cap de Pennas, ils s'accorderent presque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de quatre cens lieues sans avoir la vue d'aucune terre. L'Hermite en conclut qu'il est plus sûr de se régler par sa propre expérience & par les règles de l'art, que par les Cartes (37).

Comme ses instructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Brésil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette rivière, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut poussé bien loin à l'Est, par les vents de Sud-Ouest ; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire, doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Brésil & la ranger le plutôt qu'il est possible (38).

Laissons le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pu voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si l'un des Pilotes, qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Espagne, ne l'eût reconnue à la forme de ses Montagnes. Cette Bouque ne laisse pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales, qui sont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le Pays des Etats, sont hautes, montueuses, & entrecoupées ; & le côté Occidental, qui se nomme le Pays de Maurice, offre plusieurs collines rondes, fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de Baye de Verschoor. Ils se mirent aussi-tôt sous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Est, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit sous le vent : mais lorsqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, est entre la seconde & la troisième pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaisseau à l'ancre. C'étoit une raison d'avancer ; & l'on crut ensuite pouvoir jeter l'ancre hors de la Baye. Heureusement, les gens du Vaisseau nous apperçurent assez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revîrâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le dessus de la pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze brasses d'eau, sur un fond presque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaisseaux que nous avions vus au-dehors. Le troisième ne put mettre à la voile. Avant midi, la brume fut si épaisse, qu'elle nous déroba la vue des terres, de l'un & de l'autre côté. Ensuite, la pointe Méridionale du Détroit nous demeu-

(37) Journal de la Flotte de Nassau, Tome IV de ce Recueil. Pages 640 & précédentes.

(38) *Ibid*, page 691.

rant à l'Est, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes.

Il paroît surprenant que nous eussions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de la Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation : mais l'unique raison, qui la fit durer si long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous passâmes la Ligne dans une saison peu favorable. Ceux qui font le même Voyage doivent prendre leurs mesures pour la passer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la course fort prompte & fort heureuse (39).

Le 3, à la hauteur de cinquante-six degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le temps, aux deux Vaisseaux qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Verschoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vu dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit : mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés sous voiles, pendant la nuit suivante ; & le lendemain, ils avoient visité les Bayes du côté Occidental du Détroit, sans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verschoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaisseaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu son nom d'un Pilote, nommé Valentin Janz. Verschoor ayant aussi donné le sien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour visiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite rivière, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point assez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habirans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, sans en pouvoir obtenir de bestiaux ni d'autres rafraîchissemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poisson, du goût & de la figure du Merlan : mais n'y étant point à couvert du vent d'Est, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la distance de trois lieues au Nord Nord-Ouest. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on observa que la déclinaison de l'Aiguille étoit considérable, quoique les Boussoles différaient les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-six degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à sept lieues Ouest, d'où l'on conclut que les Courans portoient furieusement à l'Est, contre l'estime des Pilotes, qui croyoient, sur le témoignage du Journal de la Maire, qu'ils portoient à l'Ouest. Aussi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Ouest du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Ouest Nord-Ouest. En le doublant, on aperçut, entre lui & le Cap le plus voisin à l'Ouest, un grand Golfe, qui entroit dans les terres aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. On se flatta d'y trouver quelque bonne Baye : mais le calme n'ayant pas permis d'y mouil-

L'HISTOIRE.

1624.

L'HERMITE.
1624.

let avant la nuit, l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16, à cinquante-six degrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Est, on eut la vue de deux Isles, qui sont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne sont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Ouest. Le 17, un vent Ouest Nord-Ouest ayant fait craindre, à l'Amiral, de déchéoir, pendant la bonace, au-dessous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Naïfau; & s'y étant avancé l'espace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente brasses, sur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Brisans, dans un mouillage fort sûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui descendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée jusqu'aux Chaloupes. Le bois & le lest n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troisième Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquèrent rien de farouche. Cependant, sans leur avoir fait la moindre insulte, dix-sept Hollandais, qui retournèrent le 24, au ruisseau, furent assassinés par ces Barbares. On ne trouva, sur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers : ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (40).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis sur un Yacht, nommé le Levrier, pour visiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade où l'on avoit vu monter de la fumée, & qu'il nomma Baye du Levrier, il y avoit passé la nuit à l'ancre; qu'étant descendu le matin, il avoit trouvé quelques Hutes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Est, & qu'après avoir traversé un grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Est du Cap de Horn; qu'il étoit allé jeter l'ancre derrière un Cap, au-delà d'une Île, qu'il avoit nommée Terhaltens, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il assura aussi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, est divisée en plusieurs Isles; que pour passer dans la Mer du Sud, il n'est pas nécessaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laisser au Sud, en entrant par l'Est dans la Baye de Naïfau, & gagner la haute Mer par l'Ouest de ce Cap : que comme on voit par-tout des Anses, des Bayes, & des Golfes, dont la plupart s'enfoncent dans les terres autant que la vue peut s'étendre, il est vraisemblable qu'il y a des passages dans la grande Baye de Naïfau, par lesquels on pourroit traverser dans le Détroit de Magellan (41).

La plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de Montagnes; mais avec un mélange de belles Vallées, & de Prairies, arrosées de ruisseaux très agréables. Entre cette Terre & les Isles, il se trouve plusieurs bonnes Rades, où des Flottes entières peuvent être à couvert. Le bois & le lest y sont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les Montagnes paroissent acides, elles sont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Est, par la violence des vents opposés, qui soufflent ordinairement dans ce climat. La

(40) *Ibidem*, page 697.

(41) Page 698.

même Terre, qui produit tant d'arbres, est creusée, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on mesure facilement avec un bâton, en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y régner, & les tempêtes y sont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaisons qui sortent des eaux, & qui sont impétueusement poussées de l'Ouest à l'Est. Elles s'élèvent, dit-il, si subitement, qu'à peine laissent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne suffisent pas pour affermir un Vaisseau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverse les Chaloupes, soit qu'elles soient à la toue, soit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Ouest, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'est le seul moyen de se délivrer des vents d'Ouest, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occasion d'observer, que les Habitans de cette Terre naissent aussi blancs que les Européens. Leurs Enfants paroissent tels que les nôtres : mais ensuite, ils se peignent le corps de diverses couleurs. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reste du corps très blanc, quoique marqué de divers traits. D'autres sont tout à fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun se peint & se bigarre à son gré. Ils sont d'une taille puissante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne sont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nus ; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles sont peintes, comme leurs maris ; & leur parure consiste dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes se couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles pussent le supporter. Leurs huttes sont composées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en est ronde ; mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Les meubles se réduisent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des instrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons assez semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne soient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des flèches, aux autres, de longs javelots, dont la pointe est un os tranchant, & garni de petits crochets ; au plus grand nombre, des massues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne sont jamais sans ces redoutables instrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui sont à quelques lieues d'eux, vers l'Isle de Terhaltens, & qui sont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le sont presque entièrement de rouge (42).

Leurs Canots sont extrêmement singuliers. Ces Barbares ont l'adresse de

L'HERMITE.
1624.

(42) Page 701.
Tome XI.

L'HÉRMITTE.
1624.

dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils sçavent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent sur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaisseaux sur le chantier, jusqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite consistance. Alors, ils la garnissent, d'un bout à l'autre, de pièces de bois, qui la traversent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots est de dix à seize pieds, sur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir sept ou huit hommes, sans aucune sorte d'élançemens aux côtés; & la plupart nagent aussi vite que les Chaloupes à rames.

Ces misérables Indiens ressemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & sanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque besoin naturel, lorsqu'ils sont ensemble, ils se satisfont sur le champ, avec autant de salété que d'impudence. Ils ne connoissoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles pussent leur nuire, ils prenoient les mousquets par le bout, & les lances des fabres à pleines mains. Cependant la ruse & la perfidie leur sont si familières, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occasion de les surprendre & de les massacrer.

Quoique les Hollandois n'eussent pas trouvé de bestiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient apperçu de la fiente, & d'autres marques, qui porteroient un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vu paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraichissemens: mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancre le 27 de Février (43).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest: ce qui lui donne occasion d'observer que la plupart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas possible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils supposoient fausement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chily traverser le Détroit, en contournant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chily, de monter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (44). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents alisés; parce qu'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se représentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux; d'autant plus que ses in-

(43) Page 703.

(44) Page 704.

Instructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Isle Juan Fernandez, où il n'étoit pas possible de se rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'assembler le Conseil, pour recueillir les avis, dans la supposition que les vents d'Ouest ne cessassent point de souffler. On proposa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y passer l'Hiver ; mais après en avoir pesé tous les dangers, on résolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'espérance de doubler le Cap. Cette résolution parut la plus sage, lorsqu'après s'être avancé jusqu'à soixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Est, avec lequel on fit route si légèrement, que le 28 du même mois on découvrit la Côte du Chily (45).

La Flotte passa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occasion de ruiner le Commerce Espagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles pussent conserver la possession. Mais les Hollandois avoient trop compté sur l'espérance de trouver les Indiens disposés à se révolter contre l'Espagne, ou sur l'affaiblissement des forces de cette Couronne. Après diverses tentatives, qui ne servirent qu'à faire éclater leur ambition, ils se virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour se rendre aux Indes Orientales, par les Isles Marianes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entreprise actuelle de s'emparer de Lima (46). Schapenham, qui avoit succédé au Commandement général, ne se distingua que par de cruelles exécutions (47). Enfin, las de massacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Isles Marianes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Insulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraichissemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Espagnols, puisque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoise, jusqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache ronillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de latitude du Nord, une Isle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette estime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ses Cartes, & qui lui parut assez peuplée. Mais, ce qui semble mériter plus d'attention, ayant résolu, le 23, de prendre son cours au Sud Sud-Ouest, jusqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva dans l'espace de huit jours à la vue des Moluques, sans avoir eu celle des Philippines. De-là, passant par l'Isle d'Amboine, où son penchant, pour la cruauté, lui fit saisir l'occasion de châtier rigoureusement quelques Rebelles, dans les Isles de Cam-

L'HERMITE.
1624.

SCHAPEN-
HAM.
1625.

(45) Page 705.

(46) Page 721.

(47) Le 14 de Juin, il fut résolu qu'on mettroit tous les Prisonniers Espagnols, à la réserve de trois Vieillards. Les raisons d'une exécution, si peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau ; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni service, ni profit à espérer ; que de les relâcher, c'étoit blesser toutes les règles

de la prudence, à cause des inconvéniens qui en pouvoient résulter, outre que les Espagnols en auroient fait des siffles. Il n'y avoit donc pas de voie plus sûre que de leur ôter la vie. *Ibid.* p. 724. Le matin du 15, on pendit vingt-un Espagnols aux vergues, à la vue de tous ceux qui étoient sur le rivage, *ibidem*. A la prise de Quiaquil, on fit prisonniers dix-sept Espagnols, qui furent jetés dans la Mer. Page 733.

SCHAPEN-
HAM.
1625.

belle & de Louhou, il se rendir à Batavia. Sa Flotte y fut dispersée, par de nouvelles dispositions du Conseil des Indes ; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaisseaux, dont on lui avoit conservé le commandement, il mourut à bord, près de l'Isle Bostoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

Ses deux Vaisseaux mouillèrent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Espérance, & rentrèrent heureusement au Texel, le 9 de Juillet (48).

S I V.

V O Y A G E

DU CHEVALIER JEAN NARBOROUGH.

INTRODUC-
TION.

ON apprend, d'un fameux Voyageur (49), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Espagnols, sur cette frontière

(48) Page 709. Le reste du Journal n'a de curieux que le crime & le supplice d'un Chirurgien, nommé Jacques Weger. Cet événement paroît trop étrange, & trop véritable par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

On se plaignit, à l'Amiral, que plusieurs Malades, qui avoient pris des remèdes de Weger, étoient morts, d'une manière à faire juger qu'il y avoit eu quelque chose d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhortèrent à confesser son crime. Il refusa de parler ; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la question. On le mit à demi nud ; & dans cet état, on suspendit, à son corps, six des plus pesans pierriers. Il s'en ressentit si peu, qu'il eut l'insolence de le déclarer aux Commisaires, en affectant de les défi-er. Cette infensibilité, pour la douleur, l'ayant fait soupçonner de quelque sortilège, on acheva de le dépouiller, & on lui trouva sur la poitrine un sachet, qui contenoit une peau & une langue de serpent. On revint à l'examiner. Comme on le menoit à la Chambre du Conseil, il fit un si grand effort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il sauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un Trompette du Vaisseau, s'étant

jetté aussi-tôt après lui, le soutint sur les flots ; mais le Chirurgien s'efforçant d'aval-ler de l'eau, pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner le Trompette avec lui, d'autres Matelots, qui se jetterent aussi dans la Mer, eurent la force de les soutenir & de les ramener dans la Chaloupe. Après cette tentative, Weger, se voyant si bien observé qu'il perdit l'espérance d'échapper, confessa qu'il étoit originaire de Louvain, & Licencié en Médecine ; qu'il avoit donné la mort à sept hommes du Bord, parce qu'il avoit trop de peine à les gouverner ; qu'il s'étoit proposé de manger à la table de l'Amiral, & que si cette distinction lui eût été refusée, il avoit pris la résolution d'empoisonner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les Officiers qui lui auroient été contraires : que depuis long-temps, il avoit eu l'intention de faire pacte avec le Diable, mais que malgré toutes ses invocations il n'avoit pu l'engager à paroître ; que depuis qu'il étoit prisonnier, il s'étoit efforcé de se tuer, ou de s'étouffer, sans l'avoir pu. On le soupçonnoit encore d'avoir commis d'autres crimes : mais on se contenta de cette confession volontaire, & le Conseil lui fit donner la mort. *Ibidem*, pages 681 & suivantes.

(49) Voyage de M. Anson, Tome I. pages 245 & suivantes.

de leurs Etats d'Amérique ; avec ordre d'établir , s'il étoit possible , quelque correspondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entreprise n'eut pas le succès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut séparé d'un petit Vaisseau , qui accompagnoit le sien , & perdit ensuite une partie de ses gens , qui se laissa prendre par les Espagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes , également précieuses pour les Géographes & les Navigateurs (50). On raconte que Charles II , avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition , & qu'il en attendoit le succès avec tant d'impatience , qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes , à son retour , il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravesend (51).

Ce Voyageur sortit de la Tamise le 26 Septembre 1669 , à bord d'un Vaisseau de Roi de trente-six piéces de canon , nommé le *Swifflakes* , dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale , avec une Flute du port de soixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage , il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait , aux dépens du Roi , une abondante provision de couteaux , de cizeaux , de miroirs , de bras-selets , de haches , de serpes , de hoyaux , de cloux , d'aiguilles , d'épingles , de sonnettes , de boetes , de linge ouvré , de toiles , de tabac , & de pipes , pour négocier , dit-il , avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la pointe du Lezard , en Angleterre , est à cinquante degrés dix minutes de latitude , & à dix-huit degrés trente minutes de longitude , parce qu'il prit toujours sa longitude de cette pointe (52).

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Brésil , il vérifia , comme il l'avoit déjà fait dans quelques autres Voyages , que la saignée contribue beaucoup à soutenir la santé contre les excessives chaleurs , & que c'est en particulier un souverain remède contre la fièvre chaude. Il s'approuvait aussi d'une méthode , qu'il avoit toujours suivie dans la distribution des vivres , & qu'il croit très propre à prévenir les différends sur un Vaisseau : c'étoit de ne pas faire meilleure chère que le moindre de son Equipage. » En général , dit-il , nous buvions tous du même tonneau , & nous mangions des mêmes provisions , tant qu'elles dureroient. » Je ne souffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par son choix. Il faut que le sort le donne. Les portions étoient distribuées à ceux , que nommoit un homme à qui je faisois bander les yeux (53).

Le 21 Février , on eut la vue de la Terre , à l'Ouest ; & c'est proprement ici que commencèrent les observations , qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jeter la sonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt-

INTRODUC-TION.

1669.
Départ, de provisions, de Narborough.

Observations
vérifiées sur les
météores les plus
chauds.

Observations
depuis le quar-
ante-septième
degré de latitude
du Sud, jusqu'au
Détroit de Magellan.

(50) Outre celles qu'on va lire , l'Auteur du Voyage de M. Anson , juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voisines , dessinée par Narborough , plus exacte que celle de M. Frezier , pour ce qu'elle contient , & supérieure sur quelques points à celle de M. Halley , particulièrement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. *Voy. suprà* , page 249.

(51) *Ibid.* page 248.

(52) Journal du Voyage du Capitaine Nar-

borough , à la Mer du Sud , au Tome III du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale , Amsterdam , 1738 , page 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Narborough*.

(53) *Ibidem* , page 24. Avec cette bonne nourriture , & le secours de la saignée , on passait le Tropique du Cancer , sans souffrir de fièvre chaude pendant le Voyage. Page 25.

NARBOROUGH.
1669.

& une brasse, sur un fond de petites pierres & de sables. La terre, aux environs, n'est pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord-Ouest du Vaisseau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte, qui court au Sud, est médiocrement haute; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les sommets sont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une espede de Baye, on eut dix-sept brasses, sur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroissoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, sur les Montagnes, ni dans les Vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On croit, par estime, à quarante-sept degrés quatorze minutes de latitude Australe. La distance Méridienne, depuis le Lezard à l'Ouest, étoit de 1014 lieues, un mille $\frac{7}{8}$. La longitude, prise du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{7}{8}$. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Est. Narborough craignoit d'avoir passé le *Port Desiré*.

BAYE des VEAUX
MARINS.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans sa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaisseau faisoit vent large à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre, & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Isle, qui n'est qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de soin, & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide, entre cette Isle & le Continent. Du côté de la Mer, l'Isle est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sablonneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges Dunes & des Montagnes. Les Anglois donnerent à l'Isle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une massue qu'ils avoient vûe flotter, & qui disparut à leurs yeux. Au Nord-Ouest, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, Baye de Spirings ou des Eperlans, qui a trois petites Isles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept milles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses, & de l'herbe sur les Montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est de la Baye de Spirings, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sablonneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'Isle des Pingouins, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Est au Sud Sud-Ouest, sur un demi-mille de largeur de l'Est à l'Ouest. Cette Isle n'est composée que de rochers escarpés, excepté vers le milieu, qui est graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'est la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins, & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins, dans l'espace d'un

Isle des
Pingouins.

quart d'heure. Il en auroit pris aussi facilement trois mille, si la Chaloupe avoit pu les contenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions, & terrasseroient un homme qui ne se tiendrait pas sur ses gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers séparés. Le fond est de mauvaise tenue, entre ces îles, & hors de la pointe la plus avancée.

C'est au Nord de ces îles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Ouest le *Port Désiré*. Narborough observa qu'on peut le découvrir, de l'île des Pingouins. Il en est à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut est marqué de raies noires, causées par la chute des eaux. Le sommet en est plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye, la terre est bordée par des rochers escarpés, qui ressemblent à de grandes murailles, & sous lesquels il s'est formé un enfoncement sablonneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

Le Vaisseau jeta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ses deux Chaloupes, dans l'espérance d'y trouver la Flute, qu'il avoit perdue de vue depuis quelques jours. Il fit allumer du feu sur le rivage, & brûler de l'herbe sèche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ses gens monta sur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il sonda le Havre en basse marée. Le mouillage y est très bon pour les grands Vaisseaux, pourvu qu'ils aient de bons cables & de fortes ancrs. Mais le rivage a peu de bois, & n'a presque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes, & sur des Dunes assez larges, on voit quelques buissons, & de l'herbe sèche & longue, qui croît en touffe. Le terroir est aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & semblable à du terrain.

On n'avoit aperçu, jusqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derrière des buissons, & sur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta sur une hauteur, où ses gens avoient laissé, le jour auparavant, quelques brasselets, sous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que personne n'y avoit touché, il y laissa tout. Dans un lieu si désert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couraient sur les Montagnes. La curiosité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois sauvages, dont les feuilles sont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verts. Entre plusieurs sortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui ressemblent à l'ivraie, & dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui diffère peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la lavue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquilles

NARBOROUGH.
1669.

Port Désiré.

La Flute est
séparée du Vaisseau.

Produits
naturels, par
Port Désiré.

NARBOROUGH.
1669.

Narborough y
passe l'hiver.

Description du
Pays.

Isle des Veaux
marins. Com-
bien les Anglois
y tuent

ges, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite île, fort peuplée de Veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radouber son Vaisseau. D'ailleurs, la vue portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Marelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite Anse, à demi mille du rivage, en remontant la rivière; l'autre, dans une Vallée, entré des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu somache; car, dans ces Vallées arides, le terroir est naturellement salé: la terre & les rochers sont couverts de salpêtre, comme d'un verglas.

Pendant qu'on travailloit au Vaisseau, Narborough pénétra dans diverses parties du Pays. A deux milles au Nord-Ouest, il le trouva plein de hauteurs, aride, sans bois & sans eau. On y voit néanmoins des Vallées assez basses, mais sèches, dont la terre est de la nature du salpêtre, & quelques buissons dispersés, dont la feuille ressemble à celle de l'Aubépine. Les plus petits produisent une espèce de petites noix de galle, dont la graine est aussi piquante que le poivre. Le terroir, en général, est graveleux & sablonneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creusant, on y trouve du sable, mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pièces de roches. Du haut des Montagnes, la vue ne découvre que d'autres hauteurs, & des Dunes à peu près semblables à la terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la première fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui ressembloient à des Daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête sans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorsqu'il en fut à la portée du fusil, elles prirent la fuite, en hennissant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur grise, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne pussent voler, elles se sauvèrent par la vitesse de leur course. Un chien, qui fut lâché sur elles, en coupa une; mais sans pouvoir l'empêcher de s'élaner vers les Montagnes.

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ses deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une massue & d'un bâton, avec lesquels il entra dans le Havre de l'Isle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'espace d'une demi-heure, ses gens en tuèrent quatre cens. Aussi-tôt qu'ils étoient assommés, d'un seul coup qu'on leur donnoit sur la tête, il leur faisoit couper la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles est ordinairement celle d'un Veau. Ils ressemblent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le museau. La femelle n'a pas moins de ressemblance, par devant, avec la Lionne, excepté qu'elle est toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils sont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, jusqu'à deux nageoires, ou deux pieds fort courts, qui en font l'extrémité. Ils en ont deux autres

à la poitrine ; de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre , & grimper même sur les rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au Soleil , & à dormir sur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers , qui ont quatorze pieds de long , le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair est aussi belle que celle de l'Agneau , très bonne dans sa fraîcheur , & meilleure encore lorsqu'on la tient un peu dans le sel. Ceux , que les Anglois prenoient la peine d'apprêter , étoient des plus jeunes , & étoient encore leurs Mères. Elles bêlent en arrivant à terre , & les Petits s'en approchent en bêlant , comme des Agneaux. Une vieille Mère en allaite quatre ou cinq , & chasse ceux qui se présentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraisser les plus gros , dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres usages du Vaisseau. Celle qu'on tira , des plus jeunes , parut aussi bonne aux Anglois , que de l'huile d'olive. Ils s'en servoient , pour leurs salades , qui étoient composées de feuilles de pois verts & d'autres herbes.

NARBO-
ROUGH
1669.

Usage qu'ils en font.

Le 6 de Mars , Narborough trouva un de ces animaux , semblables aux Daims , dont il avoit déjà rencontré quelques-uns , mort , & sans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine assez longue , couleur de rose sèche. Sous le ventre , la laine étoit blanche. Il étoit de la grosseur d'un jeune Poulain. Il avoit le cou long , la tête , le museau , & les oreilles d'un Mouton , les jambes fort longues , les pieds fourchus comme ceux d'une Bête fauve , la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes , & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou , de l'espèce de ceux qu'on nomme *Llamas* , ou *Guanacos*. Il le fit ouvrir , pour chercher la pierre de Bezoar , fut un ancien récit de quelques Espagnols des Indes Occidentales ; mais ses recherches furent inutiles. Dans la suite , il rencontra plusieurs troupes de ces animaux , au nombre de trente & de quarante. Il vit aussi des Renards , des Chiens sauvages , & cinq ou six Lievres , plus grands que les nôtres , avec un moignon de la longueur d'un pouce , qui leur tient lieu de queue. Mais il n'aperçut point d'autres oiseaux , que des Milans , semblables à ceux de l'Europe , & de petits oiseaux qui ressembloient assez à la Linotte. Entre plusieurs sortes de Mouches , il vit de grosses abeilles.

Llamas
Guanacos.

Quelques Anglois du Vaisseau , qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres , n'y avoient pas fait d'autres découvertes ; d'où Narborough conclut , que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut , dit-il , qu'il y en ait une quantité véritablement infinie , pour nourrir tous les Veaux marins , les Pingouins & les autres oiseaux , qui n'ont pas d'autre aliment , & qui sont extrêmement gras. Il vit nager des Veaux marins , la tête hors de l'eau , avec un gros poisson dans la gueule.

Abondance du
Poisson.

Un autre jour , il remonta la rivière avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Île , qui est couverte de brossailles ; & s'étrecissant au-dessus , elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour , on rencontre une autre Île , de hauteur médiocre & pleine de roches , où l'on ne trouve

Inscription laissée
par Jacques le Maire.

NARBOROUGH.
1669.

Isle de la Mal-
ais.

Armadillo
mammal se guetter.

Narborough
prend possession
du Pays pour le
Roi d'Angleterre
16.

qu'un peu d'herbe & quelques petits buissons. Narborough descendit dans cette Isle. Il fut surpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroîtroit avoir fait partie d'un mât, dressé avec soin, & sur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inscription en Langue Hollandoise (54), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ses Compagnons, avec l'année & le dessein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boîte de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais si mangée de rongeurs, qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, sur la planche, avec son couteau, le nom de son Vaisseau, & la date de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Isle, l'Isle de le Maire. De-là, étant passé au rivage du Nord, il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les Guanacos, les Renards, les Lievres, les Chiens & les Chats sauvages se présentèrent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chassé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal est de la grosseur d'un Herisson, & ne lui ressemble pas mal. Il porte, sur son dos, une écaille, dont il se couvre comme d'une cuirasse, & qui ne peut être entamée par la morsure des chiens. On vit des Rats, en plusieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches sur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches, quelques Perdrix, & quantité de Milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traversa une petite Baye, d'environ deux milles de long, & large de trente pieds, qui forme une Isle de la même longueur. Il nomma cette Isle, l'Isle des Lievres, parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une seule troupe.

Le 25 de Mars, après avoir pris la résolution de partir le jour suivant, il dit à son Equipage: « Messieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je » prens possession de cette Côte, du Port Désiré, & de tout le Pays des » deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour » ses Héritiers. Ensuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuer, sur un Pays où le » Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois..

(54) L'Auteur a pris soin de conserver jusqu'à l'ordre des lignes:

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Gensmet eendracht
En Hoorn Gear-
veert den VIII De-
cember. Vertok-
ken met een.
Schip. d'een--

dracht. Den
January:

M. D C. X V I.

C: Jacques le Maire.
S: Willem Corns Schouten.
Ares Classen.
Jan Corns Schors.
Claes Janssen Bar..

Le lendemain (55) il fit voile au Nord, avec plus de soin, que jamais, de vérifier ses observations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (56), d'où il suivit la Côte, à trois lieues de distance, sur vingt brasses d'eau, fond de sable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il aperçut, à l'Ouest, une petite Isle plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes sont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre est basse, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, est plein de rochers. A deux lieues de cette petite Isle, on trouva vingt-trois brasses, sur le même fond de sable noir. Le Vaisseau s'approcha jusqu'à cinq milles de la Côte; & de l'Isle, jusqu'au Port Saint Julien, on fit, la sonde à la main, fut dix-huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. Lorsqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Isle, le rivage court Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est. A l'extrémité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & escarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît divisé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'élève en rond jusqu'au sommet. C'est-là qu'est le Port Saint Julien. L'embouchure est au milieu de la Baye (57); mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On est obligé, dans la basse marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, est élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui se terminent en pain de sucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, aussi loin que la vue peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Isle à Saint Julien.

Narborough fit jeter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux

NARBO-
ROUGH.

1669.

Observations
importantes.

Approche du
Port Saint Ju-
lien.

SA SITUATION

(55) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 16 de Mars, à six heures du matin, lorsque le Soleil parut sur l'horizon à l'Orient, la Lune se coucha sous l'horizon à l'Occident, après s'être éclipcée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Ce Cap est à quarante-sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale, au Sud-Est de l'Amérique. Il vit l'Eclipse au Sud-Est de l'Amérique, à soixante-dix degrés de longitude Ouest du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entière, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant son calcul, le Cap Blanco est à soixante-neuf degrés seize minutes de longitude Ouest du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juste, quoiqu'il en eût été plus sûr, si la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainsi le Cap Blanc est à quarante-sept degrés

vingt minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lezard. Distance Méridienne à l'Ouest 1044 lieues, un mille $\frac{6}{70}$ du Lezard. Le Port Desiré est à quarante-sept degrés quarante-huit minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. L'Isle des Pingouins est à quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-sept degrés trente minutes à l'Est. *Ibid*, pages 68 & précédentes.

(56) A quarante-huit degrés dix minutes de latitude, sur la Côte des Patagons.

(57) A quarante-neuf degrés dix minutes de latitude du Sud, & à soixante-trois degrés dix minutes de longitude du Lezard. La variation de l'Aiguille se trouve de seize degrés dix minutes à l'Est.

NARBOROUGH.
1669.

L'Equipage Anglois s'allarme.

Comment Narborough s'encourage.

Salines du Port Saint Julien.

Voyages de Narborough dans les Terres.

lieux de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté : mais elle n'avoit vu, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut alarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumières & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fut redoublée. Une pêche heureuse, où la senne, jetée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écailles, de la grosseur du mulet, & quantité d'huîtres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin salé, rendirent la joie & le courage aux Anglois.

Le 22, Narborough visita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'un sel très blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs ; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de serrer les agrès, pour remettre au Printemps le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiseaux. Narborough, ayant fait goûter son projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ses découvertes & de ses observations (58). Le 6 de Mai, il fit sept ou huit milles dans les terres, au Nord-Ouest. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes, couvertes d'herbe. Sur le sommet des Montagnes, comme dans le fond des Vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huîtres, les unes sur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre.

(58) Le 7 de Juin, vers le soir, d'un temps froid, mais fort clair, on découvrit distinctement les Etoiles qui sont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre sont près du Pôle. Narborough en remarqua plusieurs autres, de la première & de la seconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des observations ; particulièrement l'Etoile au Sud de l'Ariadne ; celle qui est à la tête de l'Hydre ; celle qui est dans l'œil du Pan ; celles qui sont à la serpe de Tucan, & celles qui sont à sa cuisse & à son dos ; celles qui sont à la tête, à l'aile & au corps de Grus. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du Centaure & de la

Croisade. Les autres Etoiles sont de la troisième, de la quatrième & de la cinquième grandeur. On remarquoit aussi fort distinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle est le pied de la Croisade, & qui se voit toujours à plein lorsque la Croisade est sur l'Horizon, comme elle y est toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hémisphère Méridional, ne diffère point de celui de l'Hémisphère Septentrional : mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des observations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui est à la queue de la petite Ourse au Nord. *Ibid, pages 80 & précédentes.*

C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vûes, car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes, & plusieurs salines à six milles dans les rettes.

Un Volontaire du Vaisseau, se promenant dans une petite Isle, qu'on nomma l'Isle de Justice, rencontra deux écailles de Moule, attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui sembloient avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des Autruches, des Guanacos, & des Renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché, & des restes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir, car la chair qui restoit autour des os paroissoit crue. *Natborough* demeura persuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne seroit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfants. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fût la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils mènent, dans ces affreux déserts, est plus misérable que celle des Bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrèrent, sont également dépourvus de fruits, d'herbes & de racines. Al'Ouest, les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vue, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces Montagnes sont assez unis; & dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce; mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige.

Le 12 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre milles à l'Ouest, virent, sur une Montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les flèches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des morceaux de peau qui leur servoient de fouliers: le reste du corps étoit nu, mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher assez pour se laisser toucher, sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols, ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faisant signe de retourner au Vaisseau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroissoit sortir du fond de leur gozier, *orse*, *orse*. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jeta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas goûter. Ils n'avoient point de bras-selets. Leurs regards étoient extrêmement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides: aussi prirent-ils la fuite, lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la Montagne.

NATBOROUGH.
1669.

On trouve dans
des écailles de
Moules.

Traces d'hommes.

Misère des
des Sauvages

Les Anglois ont
rencontré les Indiens.

NARBOROUGH.
1669.

Inventaire d'un
paquet enlevé
aux Sauvages.

Leurs chiens.

Jugement de
Narborough sur
le Pays des Pa-
tagons.

L'Auteur van-
te les rafraîchis-
semens de cette
Côte.

Dans un autre Voyage, quelques Anglois trouverent un paquet de peau, & deux Chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens, qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brasselets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des flèches, des écailles de Moules & d'Armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos, cousues ensemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de Moules paroissent forées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté. Les Chiens lui parurent une sorte d'Espagnols, assez gros, & si familiers, qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise, mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Malgré cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt mille, « la terre est en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de bestiaux; qu'il « n'y manque que du bois pour bâtir, & que les Montagnes n'y étant pas » trop hautes, ni l'air mal sain, il n'y a peut-être pas de meilleure Con- » trée en Amérique (59). Il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les Guanacos s'y présentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autriches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des Bécassines, des Oies sauvages, & quantité de petits oiseaux; des Milans, de peris Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens sauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuse ou féroce, ni rien qui pût incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (60).

Cette opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septem- » bre, au Port Désiré, pour y faire de nouvelles provisions de Veaux ma- » rins, de Pingouins & d'œufs de ces Oiseaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la même abondance, au Port S. Julien. Il vante extrêmement les rafraî- » chissemens de cette Côte. « Pourvu qu'on ait du sel, dit-il, on s'y pour- » voit fort bien; & je puis assurer que ces provisions se conservent quatre » mois & plus, lorsqu'on s'entend bien à les saler. On trouve autant de » sel, qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même qu'en Été, » on en peut faire au Port Désiré, car il y a du sel séché dans des trous » de rochers. Il y a aussi plusieurs basses, où l'on peut creuser, pour en » tirer du sel, après y avoir fait entrer l'eau de la mer. Outre les Pin- » gouins, on y voit quantité de Pies de mer, de Canards, de Mouettes,

de Pigeons blancs de mer, de Plongeurs, qui ont la gorge blanche, & de Foulques (61).

Mais ils eût temps de suivre Narborough au principal théâtre de ses observations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & six jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé Beachy-head, & la Montagne de St. Yves (62). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la rivière de Sainte Croix va se jeter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau tems (63). C'est-là que la rivière de Gallegos se joint à la mer. Le 22, il se vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (64).

Dans tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & descend ; elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses ; & les Anglois remarquent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Popjion*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jetée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sablonneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position ; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est ferré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure ; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canal. Ces brisans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Ouest, fut contraint de sortir du Détroit, & de jeter l'ancre à vingt-cinq brasses, sur un fond de cailloux, pour y passer toute la nuit.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, jusqu'au second. La route, de l'un à l'autre, est au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, & au Nord-Est-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au second, il y a sept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît

NARBO-
ROUGH.
1669.
Il met à la voile
le près le Détroit.

l'usage du Vaisseau.

Embouchure
du Détroit.

Distance du
premier au
second, & la route
qui en suit.

(61) Page 96.

(62) A cinquante degrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aimant s'y trouva de seize degrés trente-sept minutes à l'Est.

(63) A cinquante-un degrés trente minutes de latitude du Sud.

(64) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux degrés vingt-six

minutes de latitude, & à soixante-cinq degrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Lezard ; & à la distance Méridienne du 1062 lieues à l'Ouest du Lezard. On y trouva la variation de l'Aimant, de dix-sept degrés à l'Est. *Ibidem*, pages 98 & précédentes.

NARBOROUGH.
1669.

une petite Mer ; car on ne peut remarquer le second Déroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A la pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & présente un rochet blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit brasses, sur un fond de sable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent soufflé entre le Nord-Est & le Sud-Ouest, il faut mouiller à l'Ouest. Les vents d'Ouest regnent beaucoup dans ce Canal.

second Déroit.

Narborough, avançant la sonde en main, dans le second Déroit, trouva vingt-huit & trente brasses, sur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Déroit, forme une Baye à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Déroit court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. A la sortie, qui est à l'Ouest, la Côte est de rochers blancs, escarpés, & la partie Méridionale se forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Est depuis cette pointe, & court ensuite au Sud ; son rivage est bas. La Côte Septentrionale, qui est de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord ; elle contient un Havre rond, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Out Harbour*. A l'Ouest de ce Déroit, on remonte trois Isles, qui paroissent autant de rochers escarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Déroit, vers l'Ouest-Sud-Ouest. La plus petite & la plus orientale s'appelle S. Barthelemi ; la plus grande & la plus occidentale, *Elisabeth* ; & celle du milieu, qui est la plus méridionale, l'Isle saint Georges, nommée aussi l'Isle des Pingouins, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Elisabeth, sur un fond de sable fin & noir, à huit brasses : la Pointe orientale de l'Isle leur demeurait au Sud-Quart-d'Est.

Isle Elisabeth.

Le lendemain, Narborough ne put résister à la curiosité de descendre à terre. Il s'y trouva, presque aussitôt environné de dix-neuf Insulaires, auxquels il fit quelques présents, qui les rendirent fort traitables. Ensuite il fonda le Canal, entre l'Isle d'Elisabeth, & celle de S. Barthelemi : sa largeur est environ d'un mille ; sa profondeur, de trente-huit brasses au milieu, & de neuf à dix près du rivage, sur un fond graveleux.

Peinture des Insulaires.

Les Insulaires, qu'il eut le temps d'observer mieux en retournant à bord, sont d'une taille médiocre & ramassée, mais assez bien faits. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes sur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps est peint de rouge, détrempé avec de la graisse ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, sont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement est de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, fauchées ensemble, sans autre forme, que celle d'un tapis carré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecosse portent l'espèce de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets sont des peaux d'oiseaux, avec les plumes ; & pour chaussure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough ad-

mira

mirait combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur infirme vêtement, lorsqu'ils sont en action ; & demeurant nus, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une pièce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brasses de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier : ils répétoient souvent le mot *Urfa* ; & si quelque chose leur déplaisoit, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du gosier. Ils se nourrissent indifféremment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'aperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fit respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approchèrent d'eux sans crainte, l'arc & deux fleches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds ; & celle de leurs fleches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillole aiguë, & de deux plumes : la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Île, vis-à-vis la Terre-ferme.

Le 30 d'Octobre ; il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux. Deux ruisseaux d'eau douce y coulent à peu de distance. Elle est entourée d'arbres, fort semblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamètre, & de quarante pieds de long, & dont le bois est propre à la charpente. On y trouve aussi des Groseliers sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. Après avoir employé plus de trois heures à la visiter, Narborough, lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa situation est à neuf lieues au Sud de la Baye de Suceptakes. (65). Elle offre une Pointe sablonneuse & basse, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui est chargée de quelques arbres.

Cette Baye d'eau douce git Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la distance de six lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne se montre point, lorsqu'on vient du Nord, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Ouest, avec la Pointe de Sainte Anne ; car la Baye est dans un petit coin, au Nord - Ouest ; & la terre, à son Ouest, est basse, en pointe & sablonneuse. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des Vallées remplies de beaux arbres vetés, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du Bouleau.

(65) L'Auteur ne désigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de son Vaisseau.

NARBOROUGH.
1669.

Description du
Port de Famine.

Plusieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit, sur la Pointe de Sainte Anne, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse; & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine*.

Narborough place ce Port à cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit degrés neuf minutes de longitude Ouest du Lezard (66). Il y parcourt les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espèce d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (67); l'autre, qui ressemble au Hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamètre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y sont assez bonnes, quoique le terroir soit aride & sablonneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Ouest du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des Montagnes fort hautes, dont les sommets paroissent nus & stériles: quelques-unes sont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élèvent en pointes. On trouve sur le rivage, & dans l'eau douce, des Canards & des Oies sauvages, & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough est porté à croire que les Montagnes ne sont pas sans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit signe de la main vers les Montagnes.

Cap Forward.

Le Cap Forward est la terre la plus méridionale du grand Continent de l'Amérique (68). Ce qu'on découvre du Pays, derrière ce Cap, n'offre que des rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest regnent le plus.

Baye de Wood.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il se trouva devant le Cap de Hollande, près duquel sont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Descordes, celle de Fortescue, & le Cap Galant, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & *Monmouth*, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Fortescue. Plus, à l'Ouest, sont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le

Différences
de plusieurs noms.

(66) A la distance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'Estime.

(67) L'Auteur le prend pour le Winterbark, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

(68) A cinquante-trois degrés cinquante-

deux minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit degrés quarante minutes de longitude Ouest du Lezard, à la distance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Ouest. La variation de l'Aimant s'y trouva de seize degrés à l'Est.

Bras Anglois. Le Cap Galant n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de Fortescue à l'Ouest. On croit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest; car la Côte Méridionale court si fort vers le Nord-Ouest, qu'elle ôte la vue de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Isle Charles, l'autre plus à l'Ouest. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit plusieurs de ces animaux.

Depuis le Cap Forward jusqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest Quart de Nord-Ouest; depuis le Cap de Hollande jusqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Ouest Nord-Ouest; depuis le Cap Galant jusqu'à une Pointe basse vers l'Ouest, trois lieues au Nord-Ouest Quart d'Ouest. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale jusqu'aux Îles que Narborough nomma les *Isles Royales*. Il donna le nom d'*Isle Rupert*, à l'Isle la plus Occidentale, qui n'est éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Passage*, à la Pointe basse, qui est vis-à-vis de l'Isle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du passage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Elisabeth, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le temps du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Le Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Rivière de Saint Jérôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Îles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une rivière d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, Rivière de Batchelor. Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze brasses, sur un fond sablonneux. Cette Rade de la Rivière de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de Rade d'York. Le Cap de Quade est sur la Côte Septentrionale. Il est composé de roches escarpées, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé sur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une espèce de coude, la terre, des deux côtés, semble se joindre; mais l'entrée du Passage se découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'est que de quatre milles. Ses deux Côtes sont escarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, sur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui se nomme la Baye de Ridder. Narborough n'y entra point; mais, si le mouillage est bon, c'est la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaisseaux à couvert de toutes sortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du passage jusqu'au Cap de Quade,

NARBOROUGH.
1669.
Bras Anglois.

Cap de Hollande.

Cap Galant.

Îles Royales.

Pointe des Baleines.

Baye d'Elisabeth, & Rivière de Saint Jérôme.

Rivière de Batchelor.

Baye de Ridder.

NARBOROUGH.
1670.

Cap Monday
ou du Lundi.

Île de Westminster.

Cap Desfeada.

Terres nommées Désolation du Sud.

Avis aux navigateurs,
pour l'embouchure du Détroit
par la Mer du Sud.

en est le plus tortueux ; d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Îles, à l'Est du Cap de Quade.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade, un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'est-à-dire du Lundi. La largeur du Détroit y est de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Îles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap Upright, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit court encore Nord-Ouest Quart-d'Ouest, paroit conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant ; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Îles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles sont en falaises. Vers midi, on passa devant une autre Île, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Île Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Îles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers*, ou de Gens de Loi. De l'Île de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large.

Depuis le Cap Monday jusqu'au Cap Desfeada, qui est à cinquante-deux degrés dix minutes de latitude du Sud (69), la Direction du Détroit est Nord-Ouest Quart-d'Ouest, & Sud-Est Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compte vingt-huit, depuis le Cap de Quade jusqu'à celui de Desfeada ; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest demi-Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce bras, *Long-reach*, ou Bras long, tandis que ses gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la nomma *South Désolation*, c'est-à-dire, Désolation du Sud. Le Cap *Pillar*, est à cinquante-trois degrés cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-douze degrés quarante-neuf minutes de longitude Ouest du Lezard.

Suivant l'estime du fillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desfeada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. « Lorsque vous ferez devant le Cap *Pillar*, faites toute, dit-il, au Sud-Est Quart-d'Est, & mèn-

(69) A soixante-douze degrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Lezard ; distance de 1149 lieues du même Méridien. Variation de l'Aimant, dix minutes à l'Est.

me encore plus à l'Est. Ne perdez pas de vûe la Côte Méridionale; il y a, vers celle du Nord, un si grand nombre d'Isles & de Golfes, qu'on pourroit s'y méprendre, & s'y bîfiter.

NARBOROUGH.
1669.

Au Nord de l'embouchure du Déroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Isles, assez proches l'une de l'autre. La plus Orientale est seule; & sa figure est celle d'une mule de foin, ou d'un pain de sucre. Les trois autres sont plates. Elles sont au Nord-Nord-Ouest du Cap Pillar, à six lieues de distance; & au Sud-Ouest du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les Isles de *Direction*. Il conseilla de doubler ces îlots, pour gagner l'embouchure du Déroit.

Après la fatigue & l'ennui d'un si long passage, le Vaisseau Anglois se trouva sur une Côte d'Isles, peu éloignées du Continent, qui laissoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de Montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Isles n'étant point habitées, l'Equipe en avoit peu de secours à tirer pour ses besoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Nostra-Sennora-Del-Socoto, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Est, elle s'élève en rond. Vers le centre, elle est plus basse qu'aux deux bouts; ce qui forme une espèce de Selle. Au Sud, elle est bordée de rochers. Au Sud-Est, à l'extrémité de l'Isle, on en voit deux forts pointus, qui sont joints ensemble, & dont le sommet est tout blanc de fiente d'oiseaux. Cette Isle a cinq ou six mares d'eau douce; mais elle est sans fruits, & presque sans herbe, parce que les bois y sont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête sauvage, & presque pas d'autres oiseaux que des Milans, des Oyes sauvages, & des Mouettes; en un mot, rien qui pût servir à leur nourriture (70). Ils passèrent dans une autre Isle, plus proche du Continent, qui leur parut ressembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur est de quatre lieues, du Nord au Sud, & sa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans son Routier, la nomma, de son propre nom, l'Isle de Narborough, avec la frivole cérémonie d'en prendre possession au nom du Roi d'Angleterre (71). Vers le Sud, il vit quantité d'autres Isles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

Les Anglois
vont relâcher à
l'Isle de N. S.
Del-Socoto.

Isle qui reçoit
le nom de Nar-
borough.

On ne le suit, dans cette route, & jusqu'à Baldivia, sur la Côte du Chili, d'où les obstacles qu'il trouva de la part des Espagnols (72), & la fuite de plusieurs de ses gens, l'obligèrent de retourner bien-tôt vers l'Eu-

(70) N. S. Del-Socoto est à quarante-cinq degrés de latitude du Sud, & à soixante-onze degrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Lézard. Variation de l'Aimant, onze degrés à l'Est.

(71) Il s'imagina, dit-il, qu'une Anse du Continent, qui est d'environ trois lieues au Sud-Est de cette Isle, est l'endroit qui est nommé S. Domingo, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(72) Pour conclusion des éclaircissemens qu'il tira des Indiens du Pays, il revint per-

suadé que si les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Espagne, la liberté du Commerce sur cette Côte, ils en tireroient de très grands avantages. Les Habitans, dit-il, le desireront beaucoup: mais les Gouverneurs Espagnols n'osent y consentir sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraincs par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaisseaux de vingt ou trente pieces de canon, qui seroient en état de se moquer de leurs défenses. Pages 173 & 174.

NARBOROUGH.
1669.

rope, que pour l'accompagner à son retour, & le voir repasser, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la description fait le principal objet de cet Article. Ainsi, remettant la suite de ses Observations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on passe à le représenter au commencement de l'année suivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit si claires, qu'il voyoit quelquefois à la distance d'une lieue.

1671.
Retour de Narborough par le
Détroit de Magellan.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne se comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Desseada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Isles de Direction, qui sont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Ouest de ce Cap. Une heure après, lorsqu'il les eut au Nord, à la distance de trois lieues, la sonde ne put lui faire trouver fond que soixante-dix brasses. On étoit à cinq heures du matin : le temps ne fut pas plutôt éclairci, qu'il aperçut le Cap Desseada, quoiqu'il restât encore de l'obscurité sur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Est du Vaisseau, à huit lieues de distance. Dans un temps clair, on le découvre de quinze ou seize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent fais, d'Ouest Sud-Ouest, il gouverna Est Quart de Sud-Est, pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit, au-dessus de l'eau, quantité de brisans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Ouest du Cap Desseada, où les vagues s'alloient briser avec une violence épouvantable. Le même spectacle se présentoit, jusqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuse. A neuf heures du matin, le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaisseau, à la distance d'un mille & demi. Narborough fut surpris de ne trouver alors que cinquante-deux degrés, cinquante-une minutes de latitude du Sud, dans le même endroit, où, suivant son estime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conseilla à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap sur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On est sûr alors de découvrir les quatre Isles de Direction, qu'il est toujours aisé de reconnoître à la description qu'il en a donnée. Lorsque le vent est à l'Ouest, les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité contre ces Isles, dont la plus Orientale est éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar est une pointe de rochers escarpés, au Sud de l'entrée du Détroit : le Cap Desseada fait la pointe Occidentale, & n'est gueres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Desseada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Est, & ne présente que des Rochers d'une hauteur inégale. A l'Ouest du même Cap, à la distance d'environ quatre lieues, les brisans sont en grand nombre, & paroissent, au-dessus de l'eau, comme des ruines de plusieurs anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncés : ce sont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart d'Ouest des Isles de Direction; tant la premiere entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvu qu'on ait la vue de la terre, le passage est sans danger; mais si l'on veut entrer

Conseils importants
pour ceux
qui entrent dans
le Détroit.

de la mer du Sud, dans le Déroit, sans l'avoir déjà traversé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Ouest à l'Est, parce qu'à la sortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Déroit, vers le Nord, il y a quantité d'ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Passage, que le Déroit même. On répète, avec Narborough, que le plus sûr est de suivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux, il faut gouverner Est-Quart de Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & Sud-Est Quart d'Est. C'est dans cette direction, que le Canal court jusqu'au Cap de Quade (73).

Toute la Côte Septentrionale, tirant vers l'Est, depuis le Cap de Victoire, jusqu'au Cap Forward, est un Pays affreux, plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Déroit, à la distance de quinze lieues, vers l'Est, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Isles hautes, bordées de rochers. On rencontre aussi de grandes Bayes, & des Anses, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le passage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on seroit exposé mille fois au naufrage, surtout si le vent étoit à l'Ouest, & le temps couvert; ce qui ne discontinue gueres pendant tout l'Hiver. Sur la même Côte, entre le Cap de Victoire, & le Cap de Quade, il y a des Bayes & des enfoncemens, dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Le 6 Janvier, au soir, il jeta l'ancre devant la Rivière de Batchelor, avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui est d'ailleurs excellent sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses, seroit celui du Sud, qui le traverse, si la mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Déroit, dans cet endroit, n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Rivière, l'espace de quatre milles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils eussent pris le temps de la haute marée. Ils marchèrent l'espace de 5 ou 6 milles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espèce de marbre blanc; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vue de la Rivière de Segars, devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. Peket, son Lieutenant (74), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêchèrent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où

NARBOROUGH.
1671.

Côte Septentrionale & ses dangers.

Observations sur la rivière de Batchelor.

Rivière de Segars.

(73) *Ibid.* pages 181 & précédentes.

(74) L'Éditeur avertit que le Chevalier Jean Narborough finissant ici son Journal,

ce qui suit est tiré de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du *Sweepstakes*, qui continua le sien jusqu'en Angleterre.

NARBOROUGH.
ROUGH.
1671.

le Vaisseau sortit heureusement du Détroit, on ne vit qu'un seul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, sans arc & sans flèches. On crut comprendre, par ses signes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour sortir d'esclavage.

Cap & Baye
de Grégoire.

Depuis le Cap Desseada, jusqu'à l'Isle Elisabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Isle, jusqu'au Cap des Vierges, les Anglois en cherchèrent inutilement dans plusieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrèrent dans celle de Grégoire, qui est après le Cap du même nom, cinq ou six milles à l'Est du second Detroit. Toutes ces Bayes sont sabloneuses, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peker, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, apperçut, dans une petite Anse sabloneuse, trois ancrs, au-dessus des traces de la haute marée. Il descendit au rivage, dans l'espérance d'y trouver du canon, & d'autres restes de quelque Vaisseau submergé. Un de ses Matelots y trouva quelques instrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclaircissements à tirer: mais on reconnut facilement que les ancrs étoient Espagnoles. A cinq ou six milles aux environs, la terre est remplie de Rats, qui se retirent dans des trous, comme les Lapins: quantité de coquilles, qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets.

Détails d'un
Vaisseau Espa-
gnol.

Peuplade de
Rats.

L'eau douce
manque au Port
Desiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été si satisfait des rafraîchissemens du Port Desiré, y envoya sa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais son étonnement fut extrême, de la voir revenir sans en avoir pu tirer plus de cinq ou six tonneaux, & d'une eau même qui étoit saumache. Il n'explique pas la cause de ce changement.

Retour des An-
glois dans leur
Embarc.

Trois mois & demi, d'une heureuse navigation, firent arriver le Vaisseau Anglois à la vue des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'estime de Peker, Lieutenant de Narborough, la différence de la longitude, depuis le Cap Blanco, jusqu'au Cap Lizard en Anglererre, est de soixante degrés quarante-cinq minutes $\frac{1}{10}$; & la distance Méridienne, de huit cens quarante lieues (75).

(75) *Ibidem*, pages 100 & précédentes.



§ V.

VOYAGE DE FROGER,

O U

RELATION DU VOYAGE DE M. DE GENES,
au Détroit de Magellan.

VERS l'année 1686, quelques Flibustiers de l'Isle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu pendant plusieurs années les Côtes de Carac, de la Nouvelle Espagne & de l'Isle de Cube, sans voir leur fortune plus avancée, résolurent de tourner leurs brigandages sur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoissoient deux Passages; l'un, par terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui est incomparablement plus court, avoit été tenté avec succès par quelques autres Aventuriers; mais outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui sont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Espagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courses. Le Passage du Détroit leur paroissant plus sûr, ils prirent cette route; & d'heureuses témérités leur firent traverser, sans disgrâce, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils se firent longtemps redouter des Espagnols du Chili & du Pérou, par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaisseaux, qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal disciplinée, n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite, ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choisissoient, au large, quelque Isle déserte, où ils passaient le temps dans une vie sensuelle; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées, qu'ils retournoient au pillage.

Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans, ils pensèrent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblèrent dans l'Isle Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui se sentirent pressés du desir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entre eux, à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, virent partir leurs Compagnons sans regret, & se mirent dans une Barque, résolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent, sur la Côte du Pérou, cinq Vaisseaux Marchands, entre lesquels ils choisirent celui qui leur parut le plus propre à soutenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils se flatterent

INTRODUC-
TION.
Origine du
dessein de ce
Voyage.

Flibustiers qui
passent dans la
Mer du Sud.

Conduire qu'ils
y tenoient.

Par laquelle
avancés ils re-
passent le Dé-
troit.

INTRODUCTION.

de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obstacles sembloient dispaître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point jusqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtimen. Ils se virent réduits à construire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richesses ; & quoique leur nombre fut diminué par la faim & la misère, les plus heureux arrivèrent à l'Isle de Cayenne.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Isle, & que d'autres retournèrent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant se consoler de la perte de leur fortune, conçurent le projet d'un second Voyage, dans la Mer du Sud, & passerent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ses services à M. de Genes, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux ; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la première distinction s'intéressèrent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir une autre Hémisphère, & l'espérance de s'enrichir, engagèrent à faire la Campagne avec lui (76).

Caractère de
Froger.

Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, saisit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit, dans le dessein d'observer tout ce qui méritoit l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer surtout à faire des Cartes particulières de l'entrée des Ports & des Rivières, soit par lui-même, soit en réformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles ; & jusqu'à lui, la Marine Française n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

1695.
Escadre Française,
& son départ.

L'Escadre de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (77). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695 ; & se trouvant le premier de Juillet, à la vue du Cap-Vet, elle prit des rafraîchissements à l'Isle Française de Gorée. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Negres de Ru-

(76) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Épître Dédicatoire à M. le Comte de Maupertus, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. in-12, à Paris, chez Michel Brunet.

(77) On doit toujours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine : 1°. Le Faucon Anglois, de quarante-six pieces de canon, & de deux cens soixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2°. Le Soleil d'Afrique, de trente-deux pieces, & de deux cens vingt hommes, commandé par

M. du Parcy, Capitaine de Frégate légère. 3°. Le Sédicieux, de vingt-six pieces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de la Roque, Capitaine de Frégate légère. 4°. La Félicité, Corvette de huit pieces de canon, & de quarante hommes. 5°. La Gloutonne, Flûte, de dix pieces & de quatre hommes. 6°. La Fécunde, Flûte, de quatre pieces & de vingt hommes. Ces deux Flûtes portoient deux Mortiers & six cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un voyage de long-cours.

Asique, sans rien ajouter à ce qu'on a vu, sous toutes sortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Escadre François alla porter la guerre, dans la Riviere de Gambra, ou Gambie, au Fort Anglois de Saint James, qui se rendit avec peu de résistance. Les Rois Africains, de plusieurs Contrées voisines, rendirent honneur au Pavillon de France. Ensuite M. de Genes, traversant la grande Mer qui sépare l'Afrique du Brésil, arriva le 24 de Novembre aux Isles de Sainte Anne, qui servoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorsqu'ils entreprirent la Conquête du Brésil. Elles n'en sont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui est entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre du côté de la Terre ferme, une Anse fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les seuls rafraichissemens qu'on y trouve sont quelques fruits sauvages, du pourpier, & de petites cerises canelées, qui ont à peu près le goût des nôtres; mais on est réjoui par le chant d'une infinité de petits oiseaux, qui remplissent les Bois dont ces Isles sont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal, espece de petit Moineau, dont les ailes & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate très vive, si toutes ses observations n'étoient tombées sur le Colibri, petit oiseau de la grosseur du Hanneton & d'un plumage verd. C'est un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire sa subsistance des fleurs, comme les Abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il est fait d'un coton très fin, & suspendu à des branches fort menues (78). Les deux autres Isles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anse fort commode pour carener les Vaisseaux, & celle du Sud n'est qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Isles, on aperçoit, sur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on se trouva devant deux grandes Roches, assez éloignées l'une de l'autre, qui s'élevent comme deux pains de sucre à l'embouchure de la riviere de Janeyro. La description de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faisons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Riviere. Après avoir payé assez cher les rafraichissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Isle Grande. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entières d'Orangers & de Citroniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vanta la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Mamelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil pour faire renfer le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le Mamelas comme neuf (79). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de clous de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

FROGER.
1695.
Son Expédition
à la Riviere de
Gambie.

Cardinal.

Colibri.

Cap de Frie.

Description de
l'Isle Grande.

Poire de Ma-
pou.

FRÖGER.
1696.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouveler l'eau & le bois dans l'Anse de l'Isle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne sera pas ennuyeuse par sa longueur. Les observations de Fröger furent réduites à celles qui lui sont propres, ou qui peuvent servir à l'éclaircissement des Relations précédentes.

Trois spectacles extraordinaires.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne cessa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois spectacles, plus surprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dorinoient sur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiseaux, qui suivoient le Vaisseau comme des Canards. Le 31, la Mer fut si couverte de petites Ecrevisses rouges, qu'on auroit pu lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (80).

Cap S. Yñez de las Barreras.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñez-de-las-Barreras, dont les Terres sont basses & paroissent stériles. La plupart de ceux qui ont navigué sur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vue d'un Vaisseau, les Sauvages font de grands feux, & des sacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des Vierges (81), exposa l'Escadre à donner sur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à se dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer aussitôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le soir à l'entr'ée de la Baye de Possession. Ainsi les François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit si terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la saison, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas constamment ces deux avantages; mais la variété même du temps, qui les arrêta au milieu de leur course, prouve assez qu'ils manquèrent de patience à leur tour.

Pacifié avec laquelle les François eurent dans le Détroit de Magellan.

Cap Entrana.

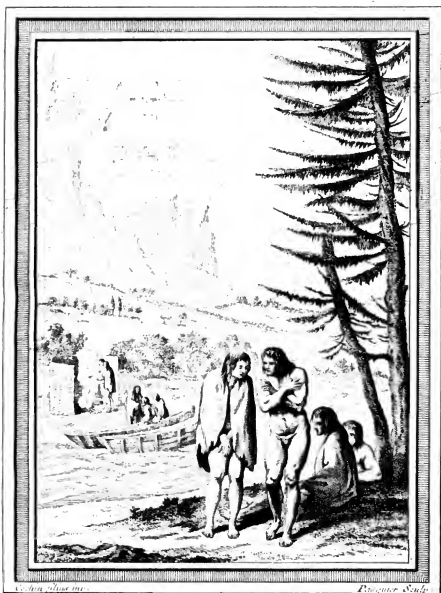
Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans route la longueur du jour. Le 13, ils doublerent le Cap Entrana (82), pour aller mouiller à l'entr'ée de la Baye Boncaut, où ils virent quelques Baleines, & quantité de Marsouins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant louvoié jusqu'à midi, pour résister à la marée contraire, ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en est plate & stérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des Bécassines.

Baye du Boucaut.

(80) Pages 27 & 28.

(81) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Description ne se trouvent point dans les autres Relations.

(82) Ce nom est nouveau; mais c'est la même Isle que les Anglois nomment Isle des Pingouins, parce qu'ils y en trouvent un grand nombre.



Cette planche est de

Benard Sculp.

HABITANS DU DETROIT DE MAGELLAN, NOMMES PATAGONS;
LEURS BARQUES, LEURS CHAUMINES &c.

T. XI. N. XI.





& d'autres oiseaux de Mer. Quelques Marelots, qui firent une lieue dans les terres, apperçurent même des Bœufs sauvages & des Chèvres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuse quantité de Jambles & de Moules, dont quelques-unes pèsent jusqu'à demi livre; & les coquilles sont d'une beauté charmante.

FROGAR.
1696.

Le 16, on doubla le Cap Gregoire; & sur le midi, on mouilla une petite lieue au-dessous de l'Isle Saint Georges, dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette île est d'une lieue. Elle est haute & sèche. On y trouve des Chanipignons, des Oiseaux de Mer, & quelques Cafes de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublèrent pendant les jours suivans, firent différer à lever l'ancre jusqu'au 21. On rangea d'assez près l'Isle de Saint Georges, la sonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne se trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée sur la Carte. L'adresse des Pilotes sauva l'Escadre de ce danger. On mouilla, le soir, à six lieues de l'Isle de Saint Georges, dans une Anse où la Côte s'élève agréablement, & commence à se couvrir de bois. Elle a de petites Rivières, où l'on peut faire de très bonne eau. Le Scelery, les Grosbilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiseaux de Mer y sont en abondance.

Isle Saint Georges.
B⁴.

De cette Anse, où l'on fut retenu jusqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui est pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la première fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont représentés avec tant d'exagérations, jusqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaler des seaux de vin. Ils parurent fort sobres, & le plus haut n'avoit pas six pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui construisoient, sur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prièrent les François, par divers signes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, sembloit exercer quelque autorité sur les autres. Ils avoient des frondes & des flèches, avec cinq ou six petits Chiens, qui leur servoient apparemment pour la Chasse. Leurs flèches étoient armées de pierre à fusil, taillée en langue de serpent. Au lieu de fer, dont on observa qu'ils n'avoient aucune connoissance, ils se servoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déjà donné la description: mais les François virent leurs Cafes, qui ne consistent qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelacent, pour se garantir des injures de l'air (83).

Premiers Sauvages que les François ont vus.
B⁴.

Le 25, des vents variables & contraires obligèrent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap Forward. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le soir au Cap de Hollande, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui fortoient d'entre deux Montagnes, & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présenta le premier: ce fut deux lieues au-dessus du Cap Forward,

FRUGÈRE.
1696.
Baye François-
se, & Rivière de
Groux.

dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au trois de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Rivière, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommeront Baye Françoisse, & donnerent à la Rivière le nom de M. de Genes (84).

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5 ils reconnurent la Baye de Famine, où les Espagnols, qui s'y étoient établis sous le regne de Philippe II, seroient encore, suivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (85). Cette Baye est grande; le fond en est bon. Plusieurs grandes Plaines, dont elle est environnée, paroissent capables de culture, & le gibier y est en abondance.

Les jours suivans furent terribles, par la violence des coups de vents, qui repoussèrent un Vaisseau de l'Escadre jusqu'à la Baye Françoisse. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires jusqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Escadre passa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conseil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on se détermina, si le vent ne changeoit pas dans l'espace de deux jours, à retourner vers l'Isle Grande, pour y renouveler les provisions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laisse pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient si légèrement de résolution. « Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir de faim, que de retourner sur ses traces. Ils s'accoutumoient déjà à manger des Rats, & les payoient quinze sols, prix courant (86). Il ajoute, « que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable aussi-tôt qu'ils furent sous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui n'eût pas plus de succès.

Les François abandonnent leur escadre.

L'Escadre va se rattracher à S. Salvador.

Elle se rend à l'Isle de Cayenne.

Sa Route.

Quelques heures leur ayant suffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrèrent dans la Mer du Nord le 7 d'Avril: les Côtes du Brésil leur promettoient les mêmes secours qu'ils y avoient déjà trouvés. Ils se rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de Saint Salvador, dont Froger fait une description (87), qui sera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes résolut de visiter la Cayenne, Isle Françoisse, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis en 1677. par M. le Maréchal d'Estrées, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, première année de leur possession.

L'Escadre quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvue de toutes sortes de rafraichissemens; & doublant le Cap Saint Antoine, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse, par ses bancs de roches, & parce que les grains y sont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap Saint Augustin, dont on se croyoit à plus de trente

(84) Page 100.
(85) Page 101.

(86) Page 104.
(87) Pages 114 & suivantes.





lieues ; ce qui fit juger aux Pilotes , qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans. Le 22 , ayant passé la Ligne , ils en trouverent d'autres qui porteroient vers l'Ouest. Ils continuèrent de courir au large , pour se mettre à la hauteur du Cap d'Orange (88). Le 27 , lorsqu'ils le croyoient encore à plus de soixante lieues de terre , ils s'appercurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuse , & qu'elle étoit un peu douce ; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones , qui , par sa rapidité conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours suivans , s'étant approchés de la Côte , qu'ils suivirent à trois & quatre lieues , sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau , ils reconnurent le Cap d'Orange , le 30 ; & le même jour , ils doublerent une grosse Roche , nommée le Connétable , qui est à trois lieues au large , & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon , ils mouillèrent , vers six heures du soir , à trois lieues au Nord de l'Isle , devant cinq petits Iflots qui en sont fort proche.

Les Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte , la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle , pour aller demander un Pilote , qu'elle n'amena que le lendemain , parce que la Mer étoit basse. On se servit , autant qu'il fut possible , de la marée , pour arriver au mouillage de l'Isle , où il y a si peu d'eau , qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jetée sous le canon de la Ville , à une portée de pistoler du rivage.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guaiane , à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord , & à trois cens trente-deux degrés de longitude. Elle est formée par deux bras de Riviere , & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer , & si marécageuse dans son milieu , qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les Marais sont couverts de Mangles fort épais , qui croissent jusques dans l'eau de Mer , & dont l'entrelasement forme une espèce de chaussée , sur laquelle , en certains endroits , on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre (89).

La situation de la Ville est à l'Occident de l'Isle , où la Nature & l'art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort qui commande de toutes parts , & par différentes batteries , qui montent à près de soixante pièces de canon. Sa Garnison étoit alors de deux cens hommes de troupes réglées , & le nombre de ses Habitans de plus de quatre cens , qui demeurent dans l'Isle , où à peu de distance sur la Côte , & qui , à la moindre alarme , sont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur , nommé M. de Férolles , avoit l'administration suprême de la Justice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne ; mais , sans parler des édifices , il ajoute uniquement que

(88) Les Hollandois , après avoir passé la Ligne sont obligés de venir reconnoître ce Cap , pour se rendre à Surinam , & de suivre la Côte avec le Couiant. Page 151. On commence de ce Cap , à voir des Montagnes dans le fond des terres. Page 153.

(89) On a vu , dans les Relations d'Afrique & d'Asie , que les branches de ces arbres se courbent vers la terre où elles prennent racines , & forment des bois impénétrables. Les huîtres s'attachent à leur pied.

FRÖGER.
1676.

les Jésuites, qui sont chargés de l'administration spirituelle, ont une Eglise dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Isle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal sain, non-seulement parce que le terrain y est plein de bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient presque aussitôt qu'ils voyoient le jour : mais depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes.

son Commerce.

Le principal commerce de l'Isle consiste en Sucre & en Rocou ; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Esclaves pour y travailler. Aussi les Navires y passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaison. Les marchandises, que l'on y porte de France, sont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes salées. Les Beaufs y sont très-rars. Il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parce qu'on veut leur laisser le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Ferremens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare : mais les Filibustiers, qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magasins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque temps, un Commerce assez avantageux d'Esclaves, de Poisson sec, & de Hamacs avec les Indiens de la Rivière des Amazones : mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faisoient cruellement massacrer tout ce qui s'opposoit à leurs vûes. M. de Ferolles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Rivière, & se proposoit d'en chasser les ennemis de son Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Isle, il avoit découvert que la Rivière des Amazones a des Mines d'argent.

ses productions.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Isle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle est très-fertile aussi en Maïs & en Manioc. Il y croit de la Casse, des Papaies, des Pommes d'Acajou, de la Vanille & de la Pite, espèce d'herbe, dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soie, dont Fröger croit qu'il ruineroit le Commerce, si l'usage en étoit permis en France (90).

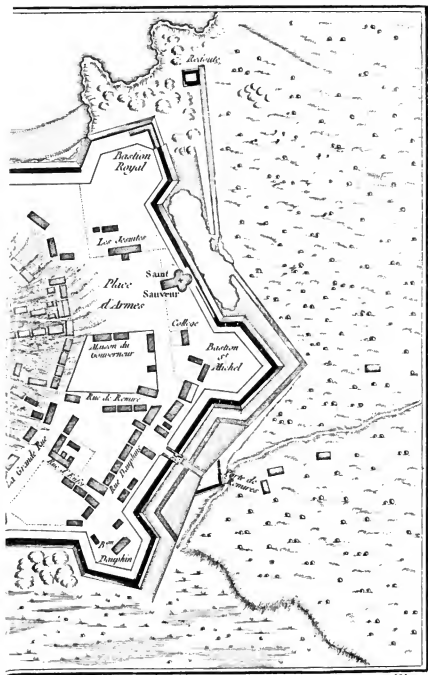
L'Ebène noire, la verte, le bois de Lierre, le bois de violette, & d'autres bois de Teinture & de Menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le Poisson & le Gibier y sont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil est de la grosseur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant ; mais voleur, & très-sensible au froid, comme les Sagouins du Brésil. On trouve, dans l'Isle, de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux,





LE
PORT







les Perroquets y sont d'une beauté singulière. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains Reptiles. Les Bois sont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oiseau de la grosseur d'un Poulet d'Inde, qui a le plumage noir sur le dos & blanc sous l'estomac, le bec court & jaune, la marche fière, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un Pigeon. On admire particulièrement son bec, qui est presque aussi gros que son corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'Ebène & de l'Ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite (91). Les Flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes, comme les Canards; & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la Rivière de Marouy, qui le sépare de la Colonie Hollandaise de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, sur les Rivières de Parou & de Macabu. Ce Pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & se colorent de Rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brasselets de raffade. La plupart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de cristal vert, qui vient de la Rivière des Amazones. On distingue une Nation entière, où l'usage est de se faire un trou fort large à la levre d'en bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en carré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de Carret.

Les hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la Chasse & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail; de la Poterie, qui n'est pas moins estimée; & des Paniers, emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, sur leurs calabasses, diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la Guerre, s'ils apprennent que leur femmes soient accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs Maisons, ils se ban-

FR O G E R.
1696.

Son Gouver-
nement.

Habillement
des Indiens.

Leur Industrie.

Quelques-unes
de leurs usages.

(91) Page 164.
Tome XI.

FROGER.

1696.

Leur Religion.

Etrange respect
qu'ils marquent
à leurs Vieil-
lards.Description
de l'Isle Cayen-
ne, par Antoine
Biet.D'où elle tire
son nom.Pointe de Ca-
perou où le pre-
mier Fort fut
construit.

dent la tête ; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment Carbet, où plusieurs Familles vivent ensemble, sous un Capitaine. Ils se nourrissent de Cassave, de Maïs, de Poissons & de Fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivre à la Guerre. Froger, qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation, puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (91), assure qu'ils mangent la chair de leurs Prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre ; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de Cassave & de Fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les Astres ; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les Vieillards. Lorsque la Mort en enlève un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, sans autre cérémonie que de s'enivrer : mais après lui avoir laissé le temps de pourrir, ils assemblent les Habirans des Carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur *Ouicou*, pour l'avaler dans une Fête éclatante (93).

Antoine Biet, qui publia, en 1674 (*), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Française, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de Camargue, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont le principal, qui est Cayenne, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une se nomme la Pointe de Caperou. C'est à cette Pointe, que dans l'entreprise dont Biet raconte l'Histoire, on construisit un Fort, sur une petite colline, qui prend sa racine de la Mer, & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode, excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le

Secours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits, à cent pas de la colline ; mais, dans la supposition d'un siège, il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croissant, plus de cent Vaisseaux à l'ancre, sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port, en forme aussi de croissant, dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher, le rivage de la Mer est un beau sable, d'un quart de lieue de longueur, jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui tarit par intervalles. Tout l'espace, depuis le Fort jusqu'au Ruisseau, est un terrain plat & capable de culture.

De l'autre côté, du même Ruisseau, on rencontre une colline, qui, s'avancant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine sort sous une Roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobobo*. Elle est de la même hauteur que celle de *Ceperou* ; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'Anse de *Conobobo*. Le terrain en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata*. Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'Anse de *Romata*. C'est encore un parfaitement beau terrain ; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrémité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse ou le Rivage de *Remire*, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse que dans les deux premières tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais *Biet* blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine jusqu'à une petite Rivière, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Rivière, dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet ; & le reste du terrain, qui est fort uni, se trouve mêlé de Savannes, ou de belles Prairies, dont les herbes sont excellentes (94).

Biet, dont la sagesse & la pitié sont des garants continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une Guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premièrement, raconte *Biet*, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa Case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la Case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine

PROG. R.
1696.

Pointe de *Conobobo*.

C'est au fort
singulier de
leurs Capitaines.

FRÈRE.
1696.

Épreuve sans
exemple.

Elles finissent
encore plus
singulièrement.

la liberté de se remuer. On suspend au-dessus, le Hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de Millet bouilli & de Cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; au mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa Prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solennellement, & viennent se cacher aux environs de la Case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paroissant tous avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la Case; ils prennent le Novice, déjà fort extenué de son jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans son Hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé; & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse, autour de lui, quantité d'herbes très fortes & très puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénètre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son Hamac; & s'il y demeure constamment, il tombe dans des paroissons si profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeler ses forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le temps à boire.

autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses Fourmis noires, dont la picûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il se leve; & s'il a la force de se tenir debout, on lui verse, sur la tête, une liqueur spiritueuse, au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt, dans la Rivière, ou la Fontaine la plus voisine; & retournant à sa Case, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors, il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à sa Dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un Canot, qu'on doit avoir fait soi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (95).

La méthode du Pays, pour faire les Piaies (*), qui sont les Médecins, n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'Ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il est étenué jusqu'à manquer de force. Les Anciens Piaies s'assemblent, & se renferment dans une Case, pour lui apprendre le principal mystère de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines Puissances, que Bier croit celles de l'Enfer. Au lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que dans sa foiblesse il tombe sans connoissance. Mais on la lui rappelle, avec des ceintures & des colliers remplis de grosses Fourmis noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violens remèdes, on lui met, dans la bouche, une espee d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaie, & revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du Miller & de la Cassave; la seconde, à manger quelques Crabbes avec cette espee de pain; & la troisième, à se contenter encore d'y joindre quelques petites oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puissances infernales ne mérite pas le soin que Bier a pris d'en rapporter toutes les circonstances; mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connoissance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, avec lesquels ils font des cures admirables. Ils ont des

FRUGER.
1696.

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode assez étrange pour la création des Piaies, ou des Médecins.

Simple d'une vertu admirable.

(95) *Ibidem*, pages 376 & suivantes.

(*) Froger donne ce nom à leur Divinité.

F A O C S R.
1696.

Intempérance
des gens de Mer.

1697.
Retour de l'Es-
cadre à la Ro-
chelle.

» racines, qui guérissent les plaies les plus empoisonnées, & qui ont la force
» d'en titer les flèches rompues. Bientôt assuré qu'il en a vu les effets, &
qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Isle de la Barbade (96).
Pourquoi les François de la Cayenne, à qui ces connoissances doivent être
familiales, ne nous communiquent-ils pas un trésor plus précieux que toutes
les productions de leur Isle ?

L'Escadre Française passa trois semaines à rétablir les Malades. Froger fait
une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé
depuis deux jours, à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de Vin &
d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Escadre reçurent leur solde pour
un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une si belle oc-
casion, ils burent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand,
mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Isle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25 ; & passant par la Martinique & la
Guadeloupe, sans autre vue apparemment que de protéger le Commerce
Français, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouque-
ment des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des her-
bes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont jetées fort

(96) *Ibid*, pages 388 & précédentes. Le
même Voyageur fait quelques observations
curieuses sur la Langue de cette Côte. Elle
est, dit-il, d'une singulière stérilité. Comme
ces Sauvages ne connoissent aucune sor-
tes d'Art, de Science, ni de Religion, ils
n'ont que les mots qui leur servent à com-
muniquez entr'eux & à nommer ce qu'ils
comprennent par le ministère des sens. Aussi
n'a-t-on pas besoin de beaucoup de temps
ni de peine pour les entendre. Des huit
» parties de l'Oraison, dont nous compo-
» sons un discours, ils n'en ont que deux ;
» sçavoir, le nom des choses, & le Verbe,
» pour représenter les actions & les passions.
» Ils ont deux sortes de Noms, le Substan-
» tif & l'Adjectif ; mais sans distinction de
» Nombre, sans Cas & sans Articles. S'ils
» veulent nommer du Pain, ils disent
» *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient
» à Pierre, ils disent *Meiou Pierre*. Cepen-
» dant on peut dire qu'ils ont un Vocatif, car
ils s'appellent fort bien entr'eux ; à moins
que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au
lien de Pluriel, ils se servent du mot *Papo*,
qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent repré-
senter un nombre fort grand, qu'ils ne peu-
vent compter, ils montrent leurs cheveux,
en prononçant le nom Taponimé, qui veut
dire beaucoup. Ils n'ont qu'une seule ter-
minaison pour tous les Genres. S'ils veulent
exprimer les qualités contraires à celles de
leurs Adjectifs, ils y ajoutent la négation

Oua, qui signifie proprement Non. Par
exemple, les François sont bons, *Franciei
troupa* : les François sont mauvais, *Franciei
troupa oua*. Ils ont les Pronoms démon-
stratifs, moi, toi, lui, qui servent pour
tous les possessifs, & pour distinguer les
Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi,
nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi,
tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux
& leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni
de Verbe substantif, ni de Conjugaison des
Verbes, ni de passif. À l'égard des nombres,
ils ne comptent que jusqu'à quatre : 1, An-
nik ; 2, Oko ; 3, Orona ; 4, Acourabamé.
Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq
doigts d'une main ; tous les doigts des deux
mains pour exprimer dix ; & ceux des mains
& des pieds pour exprimer vingt. *Opoupa-
mé* signifie deux fois les mains & les pieds.
S'ils veulent exprimer un plus grand nom-
bre, ils se servent de leurs nœuds. Bientôt
joint, à plusieurs autres remarques, un petit
Dictionnaire des mots qu'il a pu recueillir.
Une singularité qu'il fait observer encore,
c'est qu'il y a quelque différence entre le lan-
gage des hommes & celui des femmes. Les
hommes ajoutent à la fin du mot, *bo* ou
bon ; & les femmes ajoutent *ri*. Par exem-
ple, pour dire, je vais à Ceperou, un hom-
me dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubon ni-
sau* ; une femme, *aou Ceperiri nisan*. Birt
n'explique pas d'où cette différence est prise.
Ibid, pages 394 & suivantes.

au large par la rapidité des Courans , & dispersées dans toute cette Mer par les vents d'Aval , qui regnent continuellement sur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril , l'Escadre vint mouiller heureusement (97) devant la Rochelle.

FROGIER.
1697. *

§ VI.

VOYAGE DE WOODES ROGERS

AUX INDES ORIENTALES , PAR LE SUD-OUEST.

DE plusieurs Observations politiques , qui servent d'introduction à ce Journal , on croit devoir détacher celles qui jettent du jour sur les vies des Anglois , dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits , & qui appartiennent par conséquent à l'objet de cet Article. Drake , Candish & Narborough ne se sont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonstances ayant changées depuis le commencement du dix-huitième siècle , il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portèrent les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

INTRODUCTION.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation , jusqu'au temps de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud , que dans ses Traités avec les autres Nations , elle n'avoit jamais voulu permettre , sans quelque dure restriction , que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte. « Les trésors immenses des Indes Occidentales se rendoient , dit-il , tous les ans au Port de Cadix , où la plupart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins d'intérêt. Nos marchandises y étoient embarquées tous les ans , sous les noms de nos Facteurs Espagnols , ou vendues aux Marchands de cette Nation , qui les envoioient aux Indes pour leur compte ; & nous avions , au retour , de l'or , de l'argent , & d'autres richesses. Il y avoit d'ailleurs un Commerce secret , par la voie de la Jamaïque , sur les Côtes de la Mer du Nord ; mais il se faisoit avec beaucoup de risque , parce que les Garde - Côtes Espagnols enlevoient tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pouvoient surprendre. Cependant , comme nous leur fournissions de meilleurs denrées , & à plus bas prix , qu'ils ne les avoient de leurs Galions , non-seulement leurs Marchands , mais leurs Garde - Côtes mêmes trafiquoient foudrement avec nous , lorsqu'ils y voyoient de la sûreté. »

Eclaircissement
sur les Voyages
des Anglois par
le Sud-Ouest.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Espagne , jusqu'à la Grande Alliance de 1701 : La Maison d'Autriche , incapable par elle-même de se remettre en possession de cette Couronne , implora le secours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors , pour dédommager ses Alliés des frais de la

(97) Un Vaisseau , que les vents en avoient séparé le 14 , étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours , M. de Genes , manquant de vivres , fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands ,

pour faire du Chocôlar à son Equipage. Cette liqueur étoit assez nourrissante pour tenir lieu de repas aux Matelots ; mais ils ne s'en accommodoient point , parce qu'elle leur étourdissoit la tête. Pages 216 & 217.

INTRODUCTION.
• TION.

guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Espagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer de Sud, deux Vaisseaux chargés des productions de leurs Manufactures, sous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour essayer d'y établir quelque Commerce (98). Le succès avoit si bien répondu à leurs espérances, qu'ils continuèrent d'y faire un trafic d'une vaste étendue, & que dans une seule année, on y vit jusqu'à dix-sept de leurs Vaisseaux, de Guerre ou Marchands. » Woodes Rogers » ne craint pas d'avancer, sur des témoignages, qu'il croit certains, que » dans les premières années de ce siècle, ils rapportèrent en France, sans » aucune exagération, plus de cent millions de rixdales, qui montent » prèsqu'à vingt-cinq millions de livres sterling; outre ce qu'ils acqueroient » par leur trafic à la Mer du Nord, en servant de Convoi aux Galions ou » à la Flotte d'Espagne, pour le voyage & le retour des Indes Occidentales. » les. C'est par ces deux moyens, qu'ils se rendirent absolument maîtres » d'un Commerce inestimable, qui les mit en état de résister à la plupart » des Puissances de l'Europe, & de soutenir une guerre, sous le poids de » laquelle ils auroient succombé sans cette ressource.

Observations
de Rogers sur les
à propos de la Na-
tion.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha sa Nation, de tirer plus d'avantages de son alliance avec la Maison d'Autriche, & d'envoyer, au commencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud; mais il n'a besoin, dit-il, que de son expérience, pour assurer que cette entreprise pouvoit réussir; & s'il avoit eu des forces suffisantes, pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etablissements.

Objets qu'il
se fait.

Après avoir réfléchi sur les objections, il n'en trouve que quatre, auxquelles on doit s'arrêter. 1°. Qu'il est difficile à plusieurs Vaisseaux de faire un si long Voyage de Conserve. 2°. Qu'il ne l'est pas moins de se munir de vivres & d'autres secours, pour aller & revenir, dans la supposition de quelque disgrâce. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener assez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Comment il y
répond.

Rogers croit bien répondre à la première, en établissant, par son expérience, que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t-il, que des Flottes entières vont aux Indes Orientales & reviennent de Conserve, quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes, il répond que les deux Vaisseaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé

(98) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il se vante d'avoir une Copie. Voyez ci-dessous.

de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporterait donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de temps qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les Rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraichir, aux Isles du Cap Verd & au Brésil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est gueres de plus que dix semaines. On arrive alors au Chily, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt.

Enfin, pour réponse à la quatrième objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagène & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles courent par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. « Il est certain, dit-il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y maintiendrons jamais nos avantages, sans une Colonie : mais, s'il m'est permis de m'expliquer ouvertement, il n'est gueres probable que nous puissions rétablir notre Commerce en Espagne, pendant que cette Couronne sera sur la tête d'un Monarque François. En vain aspirons-nous au Commerce de la Mer du Sud. Nous n'y réussirons pas, si nous ne nous en saisissons pendant la guerre, pour obtenir qu'il nous soit confirmé par un Traité.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raisonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaisseaux, nommés le Duc & la Duchesse, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un Voyage de long-cours. On prend encore une plus haute idée de sa Commission, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà signalé par de célèbres Voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'instructions plus sages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conseil mieux réglé que celui qui fut établi dans les deux Vaisseaux; & pour conferver une relation exacte & fidèle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut exposé à la vue de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le mon-

Tome XI.

I

Avec contrai-
re à ses espérances.WOODES
ROGERS.
1708.Départ de la
Rade Royale.

WOODES
ROGERS.

1703.

Remarques sur
le Journal de
Rogers.

de, de corriger sur le champ les moindres erreurs (99). Au reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (1). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Piece, n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conservée, dans une Note (2).

(96) Edition d'Amsterdam 1716, 2 volumes in-12.

(1) La plupart sont tirés de sources suspectes, sur-tout ceux qui regardent les Isles du Paraguay.

Général de Beauchêne-Gouin, de Saint-Malo.

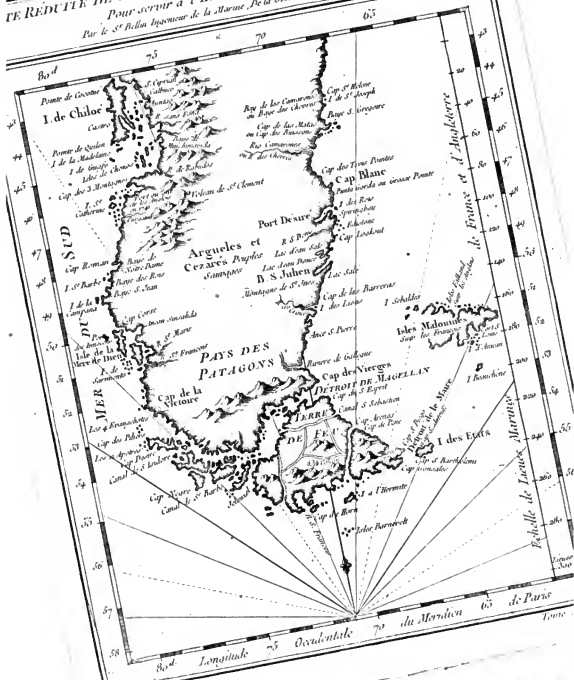
(2) Beauchêne-Gouin, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je sache, qui ait passé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges, (ou de la Vierge) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famire; & quoique ce fut ici la plus rude saison de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à ce Havre, lui parut aussi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y eussent de gros bourrasques de pluies & de neiges, qui venoient de l'Ouest. Il compte qu'il seroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendrait plus de vingt lieues; & qu'on pourroit semer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Isle Elisabeih. A la vue des feux qu'il découvrit sur la Terre De-Fuego, il s'y tendit avec sa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou soixante; qu'ils étoient doux & humains, mais fort misérables; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une espèce de tunique, qui ne leur passait point les genoux, faite de peaux de Bêtes sauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, sont aussi couvertes. Quelques-uns même se rendent à bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinssent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Avril, il remonta à la voile; & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le suivre de France, qu'ils trouveroient de ses Lettres au Port Galane, il y toucha. Il observe que le climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les tempêtes y sont violentes, & les bons monillages très rares. Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jérôme,

une Isle qui n'est marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus considérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port de Philippeaux*. Il prit possession de l'Isle, & lui donna le nom d'Isle de Louis le Grand. Le Passage de ces Détroits, dit-il, est fut dans la bonne saison, mais très difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla visiter le Port de San-Domingo, qui est la Frontière des Espagnols, & le seul lieu où il étoit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parce que tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jeta l'ancre à l'Est d'une Isle, qui porte différents noms, mais que les derniers Voyageurs appellent *Sainte Magdelaine*. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buissons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est: d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y est très humide, par les pluies & les brouillards, qui viennent des Montagnes, dont elle est environnée. Il voulut passer ensuite à la découverte de quatre Isles, qui sont à la vue de celle-ci & du Continent; mais, un vent du Nord-Ouest & l'épaisseur de la Brume lui ayant fait perdre la Terre de vue, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette Frontière. Il ajoute que le Pays est rempli de hautes Montagnes, jusqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol, qui avoit passé l'Hyver dans ces Quartiers, l'assura qu'on y trouve un bon Port, où les Vaisseaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans sur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un assez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chihi, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap,



E DE LA PARTIE LA PLUS MERIDIONALE
Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages
Par le Sr. Bellin Ingénieur de la Marine, De la Société Royale de Londres, &c.



Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des deux Vaisseaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, sans passer par les routes connues, & s'en ouvrir par conséquent une nouvelle, qui n'est ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 de Décembre, le Duc, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déjà vu, depuis quelques jours, quantité de Jones marins fort hauts, presque tout ronds & branchus, qui paroissoient sur divers Rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la Duchesse, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrémité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Isles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Est Nord-Est & Ouest Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Isles de Falkland, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juste, quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu est sous le cinquante-unième degré de latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux Isles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vue d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la Cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme Fastnet, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presque aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrémité Nord-Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus orientale, dont on eut la vue, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les Côtes avoient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc.

de Horn, qu'il place sous le cinquante-huitième degré quinze minutes de latitude Australe, & son passage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre jusqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux degrés quelques minutes, une petite Isle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'est pas marquée dans les Cartes. Il trouva

de gros Courans à peu de distance de cette Isle; & le 20, il se rendit à celle de Sebald de Wert, dont le terroir est marécageux, sans arbres, mêlé de quelques Moutagnes, & n'a pour Habitant qu'un grand nombre d'Oiseaux de Mer. *Ibid.*, pages 187 & précédentes

W O O O I S
R O G E R S
1708.

Par quelle
voie Rogers pas-
se dans la Mer du
Sud.

Situation des I-
les de Falkland.

Autres obser-
vations.

WOODES
ROGERS.
1708.

A six heures du soir, on la perdit de vue, sans avoir pu reconnoître si elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite Isle basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable depuis le soir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain à l'Est, depuis la petite Isle basse, & la latitude se trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de Brume, on ressentit un froid très vif. Le 5, la Mer devint si grosse, que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, sous le soixante-unième degré cinquante-trois minutes de latitude, & le soixante-dix-neuvième degré cinquante-huit minutes de longitude, Ouest, de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (3).

Jusqu'où Rogers s'avance au Sud.

Il se trouve dans la Mer du sud sans le savoir.

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (4). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-Quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port Saint Erienne, sur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud, à quarante-sept degrés de latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route, & souhaitoient impatiemment d'arriver à l'Isle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vue de l'Isle, qu'ils cherchoient comme au hasard.

Ce n'est pas pour en donner ici la Description, qu'on y a conduit les deux Vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérober, à Rogers, l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la lecture.

Histoire d'Alexandre Selkirk, Ecossais, abandonné dans l'Isle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaisseaux Espagnols ou François; & dans la nécessité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vue de la Baye

(3) Pages 171 & précédentes.

(4) Ibidem.

(5) Dampier, qui étoit alors sur le même

Vaisseau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à son habileté.

du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'aperçut aucun Vaïseau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Ouest; & ces deux Bayes sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecoslois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaïseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaïseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

« Il avoit vû passer quantité d'autres Bâtimens, pendant le séjour qu'il avoit fait dans cette solitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux, qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'Equipage, qui l'avoient apperçu, avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jusques dans les Bois. Il s'étoit heureusement dérobé à leur fureur, en grim pant sur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur avoit vû tuer plusieurs Chevres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas fait de difficulté de se livrer à des François, s'il eût vû paroître quel qu'un de leurs Vaïseaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'exposer à mourir dans un lieu desert, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer ou de le condamner aux Mines, dans la crainte qu'il ne découvrit aux Etrangers ce qui appartenoit à la Mer du Sud.

Il nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à Largo, dans la Province de Fife, en Ecosse; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine; qu'ayant été abandonné dans l'Isle, par le Capitaine Pradling, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grâce par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins; outre que son Vaïseau étoit en mauvais état: « qu'étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avoit souhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avoit déjà touché à cette Isle, dans un autre Voyage, & qu'on y avoit alors laissé deux hommes, qui n'y avoient passé que six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit soutenu contre les premiers mouvemens du desespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

« Il avoit été mis à terre avec ses habits, son lir, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ses instrumens & ses Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux Cabanes de branches d'arbres, l'une à quelque distance de l'autre. Il les couvrit d'une espece de Jones, & les doubla de peaux de Chevres, qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu, avec deux picces de bois de Piment qu'il frottoit, sur le ge-

WOODS
ROGERS.
1709.

» nou, l'une contre l'autre. La plus petite de ses Hutes lui servoit de Cui-
» sine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pseaumes & prioit
» Dieu. Jamais il n'avoit été si bon Chrétien. Accablé d'abord de tristesse,
» ou manque de pain & de sel, il ne mangeoit qu'à l'extrémité de la faim.
» Il n'alloit se coucher que lorsqu'il ne pouvoit plus soutenir la veille. Le
» bois de Piment lui servoit à cuire sa viande & à l'éclairer; & son odeur
» aromatique récréoit ses esprits abattus.

» Il ne manquoit pas de poisson; mais il n'osoit en manger sans sel,
» parce qu'il lui causoit un fâcheux dévoiement, à la réserve des Ecrivis-
» ses de Rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & presque aussi
» grosses que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt
» grillées, comme la chair de ses Chevres, à laquelle il ne trouvoit pas
» le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont il faisoit d'excellent bouil-
» lon. Il en tua jusqu'à cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les
» prenoit à la course; & s'en faisant même un amusement, il en avoit
» lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille.
» Un exercice continuel l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des
» bois, sur les rochers & les collines, avec une vitesse incroyable. Nous
» l'éprouvâmes, continue Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous
» avions à bord un Chien dressé au combat des Taureaux, & de bons
» Coureurs. Il les devançoit tous. Il laissoit nos Hommes & le Chien. Il
» prenoit les Chevres & nous les apportoit sur le dos. Un jour, nous
» dit-il, il s'en étoit peu fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté la vie. Il la
» poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un préci-
» pice, caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette
» chute lui fit perdre la connoissance. Enfin, revenant à lui-même, il
» trouva la Chevre morte sous lui. Il étoit si brisé, qu'il passa vingt-qua-
» tre heures dans la même place; & s'étant traîné avec beaucoup de peine
» jusqu'à sa Cabane, qui étoit éloignée d'un mille, il n'en put sortir qu'a-
» près dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel
& sans pain. Dans la saison, il trouvoit quantité de bons Navets, que
d'autres avoient semés, & qui couvroient quelques arpens de terre. » Il
» ne manquoit pas non plus d'excellens Choux, qu'il cueilloit sur les ar-
» bres qui portent ce fruit, & qu'il assaisontoit avec celui du Piment,
» nommé autrement poivre de la Jamaïque, dont l'odeur est délicieuse. Il
» y trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme Malagita (*), fort
» bon pour chasser les vents & pour guérir la colique. Ses souliers & ses
» habits furent bien-tôt usés, par ses courses, au travers des bois & des
» broussailles: mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir re-
» joint les Anglois, il fut quelque-temps sans pouvoir s'assujettir à porter
» des souliers.

Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenoit quelquefois plaisir à
graver sur les arbres, son nom & la date de son exil. Il dressoit des Chats
sauvages & des Chevreux, à danser avec lui. Les Chats & les Rats lui firent
d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques

(*) Apparemment celui que nous nommons Malagutec.

animaux de la même espèce, sortis des Navires, qui avoient relâché dans l'Isle. Les Rats venoient ronger ses habits, & même ses pieds, pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en garantir, d'apprivoiser les Chats, en les nourrissant de la chair de ses Chevres; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de sa Hute. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la force de son âge, qui n'étoit que d'environ-trente ans, il triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bonnet de peaux de Chevres, qu'il coufit ensemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses bas lui servit de fil. Il étoit à sa dernière, lorsque les deux Vaisseaux lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'air d'applatir & d'aiguiser.

Il avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut longtemps ailez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; & quelques semaines se passèrent, avant qu'il put goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa chair de Chevres, à ses racines & au poisson, une espèce de Prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aisément, parce qu'elles croissent au sommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraichissement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur son Vaisseau, l'office de Contr-Maitre (6).

Les deux Vaisseaux quitterent l'Isle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparèrent de Guaiquil, dont ils tirèrent une grosse rançon, & de quelques petits Vaisseaux, sur lesquels ils enleverent plus de Prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la prise d'un Vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (7) n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit retenir plusieurs

(6) Pages 199 & précédentes. A l'occasion d'Alexandre Selkirk, l'Editeur observe d'après Ringrose, dans la Relation qu'il a donnée des Aventures de Sharp & d'autres Filibustiers, qu'un Vaisseau ayant péri sur les bords de cette Isle, un seul homme, qui échappa aux Flots, y vécut cinq ans, jusqu'à ce qu'un autre Vaisseau le reprit. Dampier

parle aussi, dans ses Voyages, d'un Mosquite, qui fut laissé dans la même Isle, en 1684, & qu'il y retrouva en 1684.

(7) Par leur calcul, il ne devoit leur en rester que pour onze jours, en supposant qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Mariannes.

WOODS
ROGERS.

1709.

Observations
de Woods Ro-
gers sur l'Isle
Gorgone.

descendentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conséquent, plus d'explications que leurs Pyrateries.

Ils s'arrêtèrent dans l'Isle de Gorgone, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Est & Sud-Est; mais il la représente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaie. Il y en vit un, nommé par les Espagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts, & d'où il découle un Baume, qui leur sert à guérir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y est bon, devant son Nord-Est; mais elle a des sables près du rivage, surtout au Sud-Est, & vers le Sud-Ouest, où l'on voit une autre petite Isle, qui semble s'y joindre, avec des Bas-fonds & des Brisans, qui ne s'étendent pas moins d'un mille à l'Est. Dampier, qui avoit visité plusieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaisseaux relâchèrent, quoique ce soit la meilleure, ou plutôt la seule bonne rade qu'il y ait autour de l'Isle. Les Prisonniers Espagnols racontèrent qu'on y essuyé de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la saison des Brises, ou de nos mois d'Hyver, & au Printems jusqu'au mois de Mai, on peut y ressentir de violentes Brises du Nord. Il conseille de mouiller alors de l'autre côté de l'Isle, où l'on est plus à l'abri. On voit divers Rochers remarquables, autour de l'Isle, particulièrement celui du Sud-Ouest, qu'on prendroit pour une voile, à demi mille du rivage. Il en paroît plusieurs au Nord-Est, qui sont escarpés & tonds, & sur lesquels les Oiseaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette Isle, des Singes, des Cochons-d'Inde, des Lievres, des Lézards, & de fort beaux Cameleons, avec une si prodigieuse quantité de Serpens, de toutes sortes de grandeur, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain Animal, qui lui parut de la race des Singes de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le museau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de Misene. Il fut près d'une heure à monter sur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme un Pendule, tant sa marche étoit gravé & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de Paresseux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraissé, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (8).

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux

Especes de Singe,
nomme Pa-
resseux.

Singularité de
cet Animal.

Baye de Tec-
ames.

lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vue des Maisons.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, est un Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de Maisons : mais quatre lieues plus loin, dans les Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Espagnols nomment Rio-de-las-Esmeraldas, c'est-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui est remplie de sables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois brasses & court au Nord ; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entreurent, à la hauteur du Cap Saint François, sous un degré de latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approchèrent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecames & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur, & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à sept brasses d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où sont les Maisons, on ne trouve pas plus de trois brasses, à une portée de mousquet du rivage. Les Brises de Mer & de Terre ne se font pas moins ressentir ici, que sur toute la Côte. La Brise de Mer souffle de l'Ouest-Sud-Ouest ; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Est. La première se leve ordinairement l'après midi, & continue jusqu'à minuit ; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot ; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la première Pointe, en entrant dans la riviere de l'Aiguade. Un Vaisseau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y est quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait sec, quoique le tems soit humide au Nord, où les pluies se bornent dans cette saison. Depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Décembre, le tems y est toujours beau & serein ; mais depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai, on y est exposé à de grosses pluies.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Espagnols. Ils sont armés de flèches empoisonnées & de fusils ; & la disposition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embusquer, il y auroit beaucoup de danger à

WOODS
ROGERS.
1709.

Se description.

Se dangers.

Haute des In-
diens du Pays
contre les Espa-
gnols.

WOODS
ROGERS.
1709.

Observations
de Rogers sur les
Iles Gallapagos.

vouloir y débarquer malgré eux. Rogers observe que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaisseau chargé de Lingots, en 1578; & que le Chevalier. Richard. Hawkins fut pris par les Espagnols, dans cette Baye, en 1594, sous le regne d'Elisabeth (9).

Le 10 de Septembre, les Anglois relâchèrent dans une des Isles Gallapagos, à deux degrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Isles sont en si grand nombre, qu'en deux fois, ils en comptèrent jusqu'à cinquante: mais il n'y en a pas une seule, qui semble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Espagnoles assurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle est située au premier degré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers sçavoit aussi, par de bons témoignages, qu'un Vaisseau de Guerre Espagnol, croisant sur les Pyræes, avoit touché à l'une de ces Isles, située sous un degré vingt ou trente minutes de latitude du Sud; qu'il la nomma Sainte Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poisson, & une bonne rade, & qu'elle est éloignée d'environ quarante lieues de l'Isle Para. Mais il croit qu'on y peut ajouter, du moins, trente lieues de plus, & que c'est la même où le Capitaine Davis, Flibustier Anglois, prit des rafraichissemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, sont qu'elle est située à l'Ouest de ces Isles.

On voit presque toutes sortes d'Oiseaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, surtout des Faucons & des Tourterelles; si familiers les uns & les autres, qu'ils se laissent tuer à coups de bâton. Il n'est pas aisé de juger d'où les Tortues de terre y sont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même espèce sur le Continent. Les Chiens marins n'y sont pas en si grand nombre que dans l'Isle Juan Fernandez, & leur fourure y est moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la grosseur d'un Ours, & qui auroit pu le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie picque. » J'étois, dit-il, sur le rivage, lorsqu'il sortit de l'eau, » la gueule béante, avec autant de vitesse & de férocité, que le Chien le plus furieux, qui a rompu sa chaîne. Il m'attaqua trois fois. Je lui enfonçai ma picque dans la poitrine, & chaque fois je lui fis une large blessure, qui l'obligea de se retirer avec d'horribles cris. Ensuite, se retournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents. » Il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'un homme de mon Equipage avoit failli d'être dévoré par un des mêmes Animaux (10).

Il est attaqué
par un Chien
marin.

Baye de Segura.

See marques
de ses dangers.

Le 24 de Décembre, les deux Vaisseaux Anglois se retirèrent avec le Gallion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie que Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (11). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre haurs Rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux Aiguilles de l'Isle de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la terre est percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser

(9) Pages 354 & précédentes.

(10) Page 367.

(11) Il le place vers le vingt-deuxième

dégré cinquante-cinq minutes de latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de longitude Ouest de Londres.

à gauche celui qui est le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un câble, & courir vers le fond de la Baye, qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix, jusqu'à vingt & vingt-cinq brasses. On y est enfoncé par les terres, depuis l'Est Quart de Nord-Est, jusqu'au Sud-Est Quart-de-Sud. La rade ne feroit pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de Mer souffloit impétueusement (12).

Le Pays est fort montagneux, stérile, & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la Côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & rrouverent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avoient fait esperer. Ils virent souvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul, à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosses, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vus dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nuds; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espece d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées; mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'exposer les jeunes à la vue des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verres des Anglois. Leur passion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail; mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agriculture aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poisson; ce qui joint à leurs misérables Cabannes, qui ne sembloient dressées que pour un temps, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens, qu'ils y employent, ne sont, ni des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un

WOODIE
ROGERS.
1709.

Ses Habits.

Leur bonne
foi.

(12) *Ibidem*, Tome II, page 17.

WOODS
ROGERS.

1709.

Leur estuime
adresse à plon-
ger.

Productions
du pays.

Vie commune
des Habitans.

Description de
toutes les Côtes
de la Mer du Sud,
prise aux Espa-
gnols.

poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une espede de Canot. Rogers n'en fut pas témoin ; mais il vit lui-même plusieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils eussent atteint le fond (13). Une petite semence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroissoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurent qu'elle avoit le goût du Café. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des Yams, une sorte de légume qui croit dans une coque, & dont le goût approche de celui des Pois verts, des Bayes sensibiles à celles du Lierre, & qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des Pois secs. Les Anglois trouverent d'autres Bayes, qui ont la figure des Groseilles rouges, mais dont la poulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pépin. Ils trouverent aussi des Poiriers piquans, dont le fruit a le goût de nos Groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaisonnement pour les fauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui étoient assez communes dans les Hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnoient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête un bonnet garni de plumes ; mais ils paroissoient jouir en commun de tout ce qu'ils possédoient. S'ils troquoient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux Vaisseaux étoient bien pourvus, ils les donnoient au premier Indien qui se trouvoit près d'eux ; & lorsqu'ils en avoient assez, il ne falloit plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il sembloit que leur vice dominant fut la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Il regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la flèche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois simple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs flèches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien affilés, en ont à peu près quatre & demi. La plupart de leurs couteaux & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulu*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouverent dans leurs courtes, des pierres fort pesantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils tirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le Fenouil marin y croit en abondance : mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (14).

En quittant la Mer du Sud, Rogers compra, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco jusqu'à Chiloe, grande Île de la Côte de Chili, à quarante-quatre degrés de la latitude Méridionale. Il la publia à la fin de son Journal (15), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur

(13) *Ibidem*, page 14.

(14) Pages 11 & suivantes.

(15) Au Tome II.

propre usage. Cependant il ajoute que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Espagnols ont dressées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé plusieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puisse reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Espagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en assure pas moins que c'est le meilleur Guide qu'on ait publié jusqu'aujourd'hui (16). Les botnes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'est proposé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Description de l'Amérique.

Le Duc & la Duchesse, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quittèrent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuse jusqu'à l'Isle de Guaham, où ils n'attiverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & se fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familière, ils prirent par le Déroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils passèrent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils se trouverent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Déroit de Zulayet, & jusqu'à Batavia. Cette route parut si difficile à Rogers, qu'il croit en devoit les circonstances à l'utilité de la Navigation.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrèrent à cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Australe, & à deux cens quarante degrés vingt-un minutes de longitude Ouest de Londres, leur fit enfilier le Déroit qu'ils redoutoient; & lorsqu'ils furent entre les Isles, qui sont au Nord de Zulayet, il les fit courir Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, pour se tenir à bonne distance des Isles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent ensuite la partie la plus Méridionale de l'Isle Celebes; & de-là, ils prirent par le Canal où passent ordinairement les gros Vaisseaux Hollandois, qui vont à Batavia, pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banket, dont les premiers sont si dangereux, qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau, & quelquefois moins. Ils portèrent donc le Cap au Nord, à côté de Celebes, dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage, mais où l'on voit de hautes Montagnes plus loin dans les Tertres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Ouest, on tencontre un Rocher assez temarquable. Rogers, ayant fait jeter la sonde, se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à six lieues de distance, & devant lui une Isle basse & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit toute droit vers le Nord de cette Isle, pour s'en apptocher à la distance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de

W O O D E
R O G E R S.
1709.

Observation de
Rogers sur son
Pirce & sur les
Curets.

1710
Route des Anglois
jusqu'à Batavia.

Passages dangereux.

WOODES
ROGERS.
1710.

fable, après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest, pour jeter l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle même, derrière la langue de fable, où il trouva dix brasses & le fond très net. Alors, il avoit le Rocher de Celebes, Nord-Est-Quart-de-Nord, à quatre lieues de distance, la plus Septentrionale des trois petites Isles Ouest, à deux lieues, & celle du milieu Ouest-Sud-Ouest, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Isle. On n'avoit pas cessé d'avoir la sonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de six brasses d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Isles, en se tenant toujours plus près de celle du Nord, sans trouver plus de dix brasses. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Ouest, ensuite au Sud-Ouest, à la faveur d'un bon vent de Sud-Est; & vers midi, on n'eut en vue que la haute Terre de Celebes, qui se trouvoit à l'Est. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & sans le secours de l'expérience, on pût traverser heureusement ces redoutables Passages (17).

Régénération ja-
loutes de l'Anc-
teur sur les Es-
tablissements Hol-
landais.

Il eut moins de peine à s'approcher de Baravia, où la petite Escadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaisseaux de diverses grandeurs. Le Conseil Hollandois, jaloux de ses propres avantages, lui donna quelques sujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle pût renir en bride celle de Hollande. Il souhaiteroit particulièrement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois pussent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en use pas trop bien avec eux (18). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmasfin, dans l'Isle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & soigneusement entretenue, pût leur devenir aussi avantageuse que Batavia l'est pour la Hollande. Jamais, dir-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaisseaux dans ce Port, avec assez de monde pour les équiper au besoin : d'où il conclut tristement que si la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chasser les Anglois de tous les lieux où ils sont établis dans les Indes (19).

Arrivée de Ro-
gers au Cap de
Bonne-Espérance.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaisseaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à seize Hollandois, qui devoient partir de Conserve pour les Ports de l'Europe (20); nombre surprenant, & qui donne une idée bien singulière du Commerce de ces deux Etats, dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Description du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de son habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ses Observations sur celles de Kolben. Mais il représente cette Colonie Hollandoise dans un Tableau racourci, qui fera juger de ses progrès depuis environ ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajouteront quelque chose aux anciennes connoissances. » Aucun de mes gens,

(17) Pages 110 & précédentes.

(18) Page 134.

(19) Ibidem.

(20) Ibidem, pages 145 & 146.

« dit-il, n'y eut la moindre Avanture avec les Ours, les Tigres & les Hottentots : ainsi je me borne à quelques particularités, que j'y observai moi-même.

La Ville Hollandoise est bien bâtie, & composée d'environ deux cens cinquante Maisons & d'une Eglise. On voit plusieurs Villages autour du Cap, depuis dix jusqu'à trente milles de distance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde; de sorte qu'on y peut lever, en peu de temps, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'est pas aussi brûlant qu'on se l'imagine. Sa situation est sous le trente-cinquième degré de latitude Australe. L'air est fort sain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les fables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne se trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandoise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'affermant à si grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoient sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garnisons à tous ces Etablissmens. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe, pour soutenir leur Commerce, malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. Je suis persuadé, observe Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente, lorsqu'elle abandonna ce poste pour celui de Sainte Helene, qui n'est pas, à beaucoup près, si bien situé, ni capable de répondre aux mêmes vues (21).

Entre les avantages dont les Hollandois jouissent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, aussi-bien pourvu de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoient leurs Matelots languissans, & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'Agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; sage disposition, dont l'utilité se fait sentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Express de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, composée ordinairement de dix-sept jusqu'à vingt gros Vaisseaux. Cet Express porte des ordres secrets au Commandant de la Flotte. Il est le seul qui sçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaisseaux reçoivent de lui cet ordre caché, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonstances, à l'approche de leur Pays. C'est ainsi

WOODS' ROGERS.

1710.

Ses remarques sur cette Colonie.

Les Anglois regrettent de l'avoir abandonné pour Sainte Helene.

Sage politique des Hollandois.

W O O D E S
R O G E R S.
1710.

que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureusement dans leurs Ports. Enfin, on observe de si bonnes loix au Cap, l'industrie, le bon ordre & la propreté y regnent si parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modèles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de la liberté Angloise, y trouve la Justice un peu trop sévère. L'Isle Robin, ou des Pingouins, qui est à l'entrée de la Baye, sert aujourd'hui de prison & de supplice aux Murins. Ils y sont condamnés, par Sentence du Fiskal, à passer toute leur vie dans un travail fort pénible.

Anciens Pyra-
tes de Madagas-
car.

On envoie, tous les ans, un Vaisseau du Cap à Madagascar, pour y acheter des Esclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun service des Hottentots; Nation si lâche, & si jalouse de sa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pyrates de Madagascar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables, qui avoient fait tant de bruit dans le monde, se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixante-dix hommes, dont la plupart étoient devenus fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle, quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoutent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe; mais qu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire, lorsque les Troupes seroient congédiées, si l'on n'avoit soin d'en nettoyer l'Isle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (22).

Château du
Cap.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille, & monté de soixante-dix pieces de canon. Les Officiers de la Garnison, qui est d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens: mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie, sur une Pointe sablonneuse, qui se présente à droite, en entrant. Cette Rade est fort dangereuse en hyver, par la violence des vents de Mer, qui regnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Été, quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressente de furieuses raffales du Sud-Est, qui venant de la Montagne de la Table, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir, dans un temps même assez calme (23).

Jugement de
Rogers sur le fé-
jour du Pays.

A plus de cent mille du Cap, les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus désespérées.

En un mot, dans un séjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de routes fortes d'embaras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin, qui relève des Hollandois (24).

1711.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, sous le Pavillon de l'Amiral Hol-

(22) Page 150.

(23) Page 151.

(24) Page 152.

landois;

landois ; & le 1^{er} d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires , étoit un Vaisseau de cent seize hommes , muni de vingt piéces de gros canon , & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses , qu'il avoit enlevées aux Espagnols : mais il en fait concevoir une haute idée , lorsqu'il parle de ses lingots , & de toute la vaisselle d'argent , de l'or , & des perles , dont il remit le compte aux Armateurs (25).

WOODS
ROGERS.
1711.

Il arrive en
Angleterre avec
un riche butin.

§ VII.

VOYAGE DU CAPITAINE WOOD,
PAR LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation , & de l'insérer dans un Recueil (26), prouve assez ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur , en avoient l'opinion qu'elle méritoit : mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la date du Voyage , que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard , après quelques autres Journaux , qui ne peuvent être plus anciens , puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

INTRODUC-
TION.

Wood partit des Dunes , le 26 de Septembre , à bord d'un Vaisseau de Roi , nommé le *Rafle-tout* , de Consève avec une Pinque , qui se nommoit le Jeune-homme ; & dès le 22 de Novembre , il se trouva au quarante-huitième degré vingt minutes de latitude australe , au Sud du Port Desiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord , pour chercher ce Port. Wood , s'étant mis dans sa Pinasse , suivit la Côte d'une grande Baye , qui est bornée au Sud par l'Isle des Chiens marins (27) , & au Nord par une petite Isle pierreuse. Il trouva , sur la dernière , un si grand nombre de ces Amphibies , qu'il en fit tuer quatre cens , pour la nourriture de son Equipage. Un mille plus haut , on rencontra une autre Isle , peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer que les Anglois nomment *Shags* : Ils y en tuèrent quaranté de jeunes , dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore , à la même distance , & près du rivage , on voit une quatrième Isle , qu'ils nommerent l'Isle des Lievres , parce que ces animaux y sont en abondance. Ils en tuèrent plusieurs , qui pesoient jusqu'à vingt livres. En les chassant , ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous , comme nos Lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couverte de Rochers , ou de gravier sec & stérile , sans bois & sans eau douce.

ANNÉE IN-
CERTAINE.
Départ , &
vitesse de la route
jusqu'au Port
Desiré.

Lievres qui se
terrassent comme
les Lapins.

Le 24 de Novembre , tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord ,

(25) Page 160.

(26) Elle se trouve au Tome V , du Recueil de Paul Marret , Amsterdam 1712 , sous autre éclaircissement qu'un mot , dans

Tome XI.

la Préface , par lequel il paroît qu'elle a été publiée , à Londres , en 1699.

(27) Nommés par d'autres , Lions & Veaux marins.

WOOD.
Année inconnue.

Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa une autre Baye, grande & profonde, qui se nomme Baye des Epices, où, parmi quelques Îles pierreuses, il reconnut celle des Pingouins. Son admiration fut extrême, à la vue du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vite, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du Port Desiré, à seize brasses d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre. Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandant nécessairement le détail qu'il leur donne dans son récit; & quoiqu'elles puissent leur ressembler par quelques circonstances, des Leçons importantes ne peuvent passer pour d'inutiles répétitions.

Observations
de Wood sur le
Port Desiré.

Il place le Port Desiré, à quarante-sept degrés trente minutes de latitude australe. Si le vent est bon, dit-il, un Vaisseau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la basse marée même, il y a toujours assez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart du Flux, on peut en apercevoir tous les dangers; mais il ne conseille à personne d'y entrer, sans avoir observé le Havre en basse marée. C'est alors qu'on en voit distinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour se guider avec sûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Espagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Desiré, on découvre une chaîne de Brisans, qui s'élèvent beaucoup hors de l'eau, à la distance d'une lieue du rivage, outre plusieurs autres qui en sont séparées. Au Sud de la Baye, on aperçoit l'Île des Pingouins, entre cinq ou six plus petites Îles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mille du côté de la Mer, & à peu près aulant de la Rivière, offre un Rocher en forme de Pyramide. Ce Rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres Rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même Rocher à leur Sud-Est.

Monuments du
Voyage de Jacques le Maire.

Le vif de la marée, dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées, le flux & le reflux sont très-rapides, & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de Brebis d'Espagne, aussi grosses que nos Daims, quelques Lièvres, des Autruches, dont il est difficile d'approcher, des Canards, des Corbeaux, des Shags noirs, des Jabots blancs (28), & de gros Canards bleus, qui sont assez familiers. Les grosses Moules & les Limpets sont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, sur une des Îles, l'Inscription Hollandaise de Jacques le Maire, qu'on a déjà rapportée; clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boîte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (29).

(28) En Anglois, White-Beaks.

(29) *Ibid.*, page 142.

De cette Île, les Chaloupes peuvent remonter la Rivière, l'espace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au - dessus de l'Île, elle coule Sud-Ouest-Quart-d'Ouest; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large : mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites Îles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Étangs; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Est, à la distance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de source, lui parut de très bon goût. Il ajoute que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hyver, lorsque la Rivière entraîne de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Ouest. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux milles & demi de l'embouchure du Port, entre l'Île & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (30).

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Desiré, ils entrèrent, le 7 d'Avril, dans celui de Saint Julien, pour y passer le reste de l'Hyver. Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean Carthagena, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir entrepris de porter son Equipage à la révolte, & qu'il laissa, dans ce Pays désert, l'Aumônier de son Vaisseau, qui fut ensuite massacré par les Natures du Pays (31). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigafetta, sembloit demander d'autres éclaircissements; sur-tout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'est le supplice de Thomas Doughtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'Île de Justice, au lieu de l'exécution (32).

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des règles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Desiré, ils doivent passer entre la première Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitième degré quarante minutes de latitude Australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y est sous le cinquantième degré vingt minutes de latitude, qu'elle y est basse, sans aucune sorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & escarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller sur sept, huit, neuf ou dix brasses d'eau : mais, à son embouchure, ils doivent se garder d'un Banc de Roche, qui est couvert de quatre brasses d'eau en haute

Wood.
Année incertaine.

Port de Saint Julien.

Fait singulier arrivé à Magellan.

Remarques sur le Port Saint Julien.

(30) Page 144.
(31) Pages 145 & 146.

(32) Voyez, ci-dessus, le Journal de Drake.

WOOD.
Année incertaine.

marée, & où il n'en reste pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverser cette dangereuse Barre, ils doivent sonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Balise, parce que le fond de la Baye est sujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laisser au Nord-Ouest le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui est dans les terres. D'ailleurs, on peut se croire sûrement sur la Barre, lorsqu'on est vers le milieu de quelques collines blanches, qui se trouvent dans la Baye, au Nord-Est, à un mille & demi de l'embouchure du Havre, & qui ressemblent beaucoup à des Isles. On est alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de selle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir passée, on continuera directement sa route, environ l'espace d'un mille & demi, & l'on y pourra donner fond à six ou sept brasses. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, est entre l'Isle de la Justice, & une autre Isle voisine. Les marées sont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent est au Sud, l'eau monte autant par les basses marées que par les hautes (33).

Salines du
Pays.

Wood passa plusieurs jours, au Port Saint Julien, sans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au sommet d'une Montagne, à l'Est, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits, il lui donna son nom, qu'il grava même sur une pierre. De-là, il apperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & la curiosité lui fit entreprendre de le visiter; mais, après avoir fait deux milles, il crut remarquer quelque chose qui remuoit derrière un buisson. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve; lorsqu'il vit paroître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derrière une colline, où il fut joint par six autres Indiens, armés d'arcs & de flèches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau est une véritable saline, d'où il fit tirer, à diverses reprises, environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien, pour conserver ses Animaux marins, qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulèrent un gros morceau dans un lieu fort sec. Mais, trois jours après, lorsqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goutte de pluie. Wood parcourut les bords du Lac, dans ses deux principales dimensions. Il lui donne quatre mille de ses pas, d'un côté, & seize mille de l'autre; c'est-à-dire, environ deux milles & demi de large, sur dix milles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel, de l'épaisseur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (34).

Grandeur de la
principale salin.

Quelques Habitans se firent voir, par intervalles, sans se laisser approcher; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le tein olivâtre, comme nous les Américains, & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs.

(33) Pages 147 & précédentes.

(34) Page 148.

Ils faisoient quelquefois un bruit horrible , dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer ; mais ils ne les menacèrent jamais de leurs flèches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays , à vingt milles à la ronde , lui parut sec , stérile , plein de Rochers & de gravier , sans bois & sans eau , tel , en un mot , que Natbrough l'a décrit ; mais il ajoute que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer , plus on avance dans les Terres , moins on en trouve. A neuf milles du mouillage , il découvrit une Rivière d'eau douce , qui se décharge dans une Saline. Cette Région , dit-il , est remplie de Lacs salés. On verra néanmoins , dans une autre Relation , qu'avec des besoins fort pressans , d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de fel.

Wood y vit aussi quantité d'Animaux , que d'autres Voyageurs de sa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chasse amuserent beaucoup pendant tout l'Hyver ; sur-tout lorsqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards , de Pluviers , de Bécassines , de Perdrix , & d'Oiseaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis sauvages , que les Espagnols nomment Llanacos , se monroient en troupes de six ou sept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou , elles ressemblent au Chameau ; mais , par le reste du corps & la croupe , elles approchent beaucoup du Cheval. A la vue d'un Homme , elles hennissent comme les Chevaux , avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en ruèrent plusieurs , & trouverent leur laine d'une finesse admirable. Ils en auroient pris d'avantage , s'ils avoient eu des Chiens pour les laisser à la course. Les Autruches , qu'ils voyoient aussi en fort grand nombre , ne peuvent se prendre sans le même secours. Les Lievres y sont de la même grosseur qu'au Port Desiré , & les Renards paroissent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec admiration un petit Animal , moins gros que la Tortue de terre , & couvert , sur le dos , d'une petite écaille , séparée en deux pieces qui se joignent. Sa chair est d'un goût exquis. Les Espagnols le nomment *Cochon cuirassé*. Un autre , beaucoup singulier par ses propriétés , porte le nom de Grondeur ou de Souffleur. Il a la queue épaisse. S'il voit paroître un Homme , il gronde , il souffle , il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant , il n'a pour défense que son derrière , qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche , & d'où il fait sortir des excréments d'une insupportable odeur (35).

Au reste , l'eau douce n'est rare ici qu'en Eté. On y trouve , pendant l'Hyver , de l'eau de neige en divers endroits , dont le plus commode , pour les Chaloupes , est un Rocher qui se présente dans le Port. Le bois , quoique plus commun qu'au Port Desiré , n'est propre qu'à faire des Fagots.

Le 16 de Septembre , c'est-à-dire , vers la fin de l'Hyver , les deux Vaisseaux furent rappelés au Port Desiré , par la nécessité d'y faire une nouvelle provision de Pingouins & de Chiens de Mer. Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême , d'y trouver un Vaisseau à trois mâts , peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans , qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Eu-

WOOD.
Année incertaine.

Divers Animaux qui s'y trouvent.

Deux Animaux singuliers.

Les Sauvages font un Vaisseau de la forme des nôtres.

Wood.
Année incertaine.

Progrès de nos
légumes dans ce
climat.

Pointe nom-
mée Tête de Ro-
cher.
N. 4. 17. 11. 1.
S. 2. 1. 3. 1. 1.
E. 1. 1. 1. 1. 1.

Cap de Blanc-
ford.

Promontoire
de la Reine Ca-
therine.

rope. Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de léguminees, tels que des Choux, des Raves, des Carottes; des Raiforts, des Pois, des Fèves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Fèves étoient déjà montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipsé de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, soixante-dix degrés, c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (36).

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il aperçut, à dix degrés de latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit, à la même hauteur, une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves, dont le sommet forme une assez grande Plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en Pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Pré-
décresseurs.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge, où il arriva le 22, la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la Terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court entre les deux Caps, Nord Nord-Est, & le reflux Sud Sud-Ouest. En pleine & nouvelle Lune; le temps de la haute marée est à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la Vierge, à la distance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & escarpées, jusqu'au Cap, qui est la terre la plus haute: mais sur la dernière de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on aperçoit un espace noirâtre, vis-à-vis duquel est une Pointe de Rocher, qui s'élève une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conséquent, d'une bonne distance, si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très stérile, & sans autre bois que de petits Buissons, d'un Cap à l'autre (37).

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle est composée presque entièrement de collines blanches, à peu près de la même hauteur que l'Isle de Wight; & la distance du Cap de la Vierge est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, jusqu'à la Pointe que les Espagnols ont nommée Possession, Wood compte neuf lieues Ouest, par la

(36) Page 134.

(37) Page 133.

Bouffole (38). C'est sur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir son premier Fort, qu'il nomma Nombre de Jesus.

Le passage de la première Entrée coûta peu aux deux Vaisseaux Anglois. Ils se rendirent sur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en faveur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Ouest de la Pointe de Possession, il y a une Baye sablonneuse, dont l'accès est fort difficile, parce que l'eau y est fort basse; que c'est à cinq lieues de-là, Ouest Sud-Ouest, qu'on trouve la première entrée du Déroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, est de deux milles & demi; qu'après avoir passé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fond, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui consiste dans une chaîne de Roches, est le plus éloigné. Mais si l'on venoit à manquer de vent, on s'il souffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Possession & l'entrée du Déroit. A l'égard de la Terre, elle est bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage est couvert, en basse eau, de sable & de gravier, quoiqu'il soit assez escarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du sable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, sort aussi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croissent dessus; & quelque part qu'on aperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (39).

Après avoir passé la première Entrée, si l'on n'espère pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Isle Elisabeth, Wood conseille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Possession & le Déroit. On se trouveroit sans abri contre la tempête du Sud-Ouest Quart-Ouest, qui est ordinaire dans ce Parage; & les ancrs venant à chasser pendant la nuit, on seroit menacé de dériver sur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'espace large, qui est entre les deux Pas, on ne discerne pas sans peine la Pointe du second, parce que la terre y est basse; & dans un temps de Brume, l'embarras est si grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'est cette Pointe, qui se nomme le Cap Grégoire. A son Est, elle a une Rade, exposée aux vents d'Ouest, où l'on peut mouiller à sept ou huit brasses d'eau, sur un fond d'assez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux sur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuse. Ils en conclurent qu'elle est fort peuplée. Le soir du même jour, ils traversèrent la seconde Entrée. Wood lui donne environ cinq milles de large à l'Est, & un peu moins à l'Ouest. Sa longueur, d'un bout à l'autre, est de trois lieues; de sorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'est qu'après l'avoir entièrement passée, qu'on découvre trois Isles au Nord-Ouest, à la distance d'environ quatre lieues, par la Bouffole. L'une a reçu le nom d'Elisabeth, du Chevalier Drake. Les deux autres se nomment Saint Grégoire & Saint Barthelemi.

WOOD.
Année incertaine.

Remarque de Wood sur le Déroit de Magellan.

Conseils pour la Navigation.

(38) Personne n'avait encore marqué ces distances. Aussi ne sont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

(39) Page 157.

W O O D.
Année incertaine.
Raisins Magellaniques.

La Terre, entre ce second Détroit & la Pointe de l'Isle Elisabeth, est fort haute, sèche & stérile en quelques endroits, fertile en d'autres, sur-tout dans les Vallées. Outre d'assez bonne herbe, elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur goût approche de celui des Raisins d'Europe. D'autres ressembleraient à de petites Cerises, & sont de couleur rougeâtre (40).

Conseils de Wood.

Depuis la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait, au Sud Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents, qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon, d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parce que la nouvelle & la pleine Lune y sont la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits Havres, très avantageux pour les petits Vaisseaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, Port des Ecrevisses, parce que ces Animaux y sont en abondance, & que dans le besoin ils peuvent offrir une assez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de Port de Vaughan (41).

Description de l'Isle Elisabeth.

L'Isle Elisabeth a plus de six lieues en longueur, de l'Est à l'Ouest, sur trois de large, du Nord au Sud. Elle est d'une hauteur médiocre, particulièrement à sa Pointe Orientale, qui est fort escarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaisseau; mais à son Ouest le Canal est étroit, & si plein de Rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois brasses d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croisse de fort bonne herbe & plusieurs sortes de Bayes. Les deux autres Isles n'ont de remarquable que leurs Pingouins, qui sont meilleurs qu'au Port Désiré, & de jeunes Jabots blancs, dont Wood vanta beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du second Détroit jusqu'au Sud des Isles, est haute, & la quantité de feux, que les Anglois y aperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée, d'une sorte de Poisson qui ressemble au Muge, que d'un seul coup de seine ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (42). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la première de ces Isles. On doit se garder, près de Saint George, d'un Banc de la longueur d'un mille sur

Recueil de l'Isle Saint George.

(40) Page 158.

(41) Page 159.

(42) Page 160. loquel

lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (43).

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'Eau douce, pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les Canards, & d'autres Oiseaux, y sont en grand nombre. Le Déroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sablonneuse, où plusieurs Indiens des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, rémoignerent une joye extrême, à la vûe des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnerent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, jusqu'au Port de Famine; mais Wood insista beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup de violence. L'eau est profonde, & le mouillage assez sûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, jusqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dir-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la Pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre isolé, qui se présente sur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Est de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, si vous ne voulez vous exposer au risque de n'en pouvoir sortir; du moins, ajoute-t-il, si ce n'est pas un passage à la Mer de l'Est, comme les Espagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébastien (44).

En mouillant, au Port de Famine, Wood examina curieusement ce lieu fameux, où les Espagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le passage du Déroit aux autres Nations de l'Europe; dessein aussi absurde, dir-il, que l'érection du Château de Douvres, pour servir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reste aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (45). On pêche, dans cette Rade, des Eperlans de six à huit pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (46). Une Rivière, qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgat. Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses especes d'Oiseaux, entre lesquels ils distinguèrent une Perruche (47).

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes escarpées, dont on a déjà représenté l'horrible perspective, pour s'avancer vers le Cap Fa-

W O O N.
Année incertaine.

Baye d'eau douce.

Conseils naïfs et stupides.

Dessein absurde des Espagnols.

Eperlans monstrueux.

(43) Page 161.

(44) Page 163.

(45) Page 164.

Tome XI.

(46) Ibidem.

(47) Ibidem.

Wood.
Année incertaine.

cheux, qui est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouverent digne de son nom, par sa hauteur en écore, & par les dangereuses raffales qu'on y effuye. Il leur fut impossible de jeter l'ancre, pendant toute la nuit & jusqu'au lendemain à midi, lorsqu'un peu à l'Ouest du Cap Holland, ils entreterent dans une Baye sablonneuse, à laquelle Wood donna son nom. Le 5, en s'avancant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Isles & les Rochers qui sont au Sud, ils trouverent une autre Baye sablonneuse, où l'on peut mouiller sur huit, neuf, ou dix brasses d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui est à l'Est du Cap Galant, reçut, de Wood, le nom de Fortescue. Elle renferme une petite Anse, commode pour de petits Vaisseaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit aussi deux petits Ruissaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Est du Port Galant, la Terre s'abaisse vers le rivage; mais elle est haute à l'Ouest, & le sommet des Montagnes est couvert de neige. La Baye Descordes, qui contient une petite Isle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit est de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne semble, en plusieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun passage. A deux lieues de la Baye d'Elisabeth, qui est sur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Ouest, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Bachelor.

Riviere qu'il
nomme Batchelor.

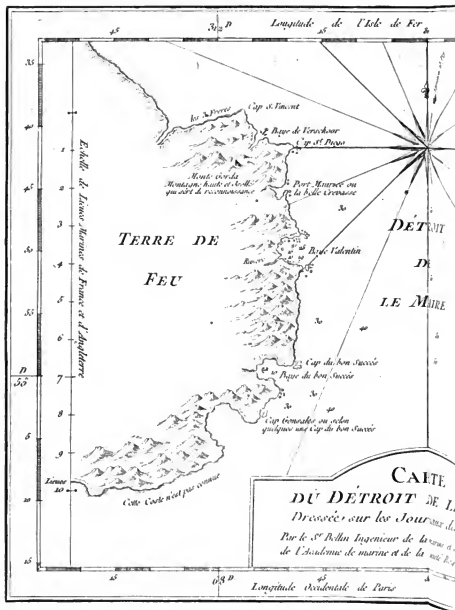
Si l'on observe avec quel soin tout ce qui a déjà paru dans les Relations précédentes est ici supprimé, on ne sera pas surpris de se voir transporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre qui est au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood observe, pour la première fois, que la variation Orientale est de seize ou dix-sept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivières & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui sont demeurés sans noms dans les Cartes; mais où le temps ne lui permit pas de porter ses observations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, se croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage se trouva bon, à l'Ouest de laquelle on distingue cinq petites Isles pierreuses, qui, à mesure qu'on en approche, semblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaisseaux y passerent à l'ancre, on découvrit, à l'Ouest de cette Baye, une petite Anse, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiseaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois sortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allèrent mouiller dans une Baye, à l'Est de l'Isle N. S. *Del-Socoro*. Cette

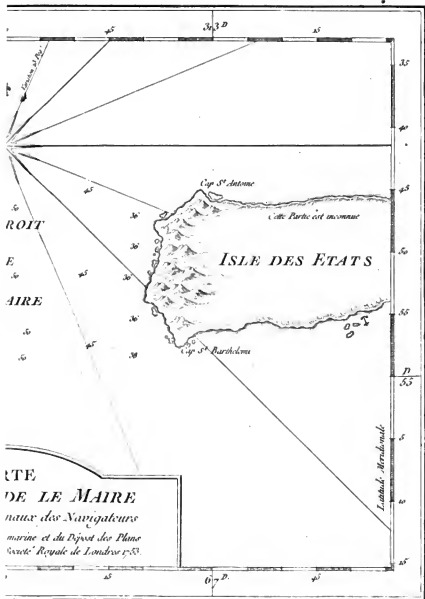
Baye de Mardi.

Isle de N. S.
Del Socoro.

Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une Maison, assez semblable à nos Berceaux de Jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes Oiseaux qu'ils avoient vus dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on aperçut, au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta sans ba-







Tome XI. N^o 3.





lancer, jusqu'à la vue de divers autres enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien-tôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sablonneuses paroissent offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Ouest; mais il n'auroit pas été possible d'en sortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest Nord-Ouest. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de Chiloé, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à Baldivia; & le neuvième jour, on entra heureusement dans la Rivière de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Deseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Rivière, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante-deux lieues (48).

WOOD.
Année incertaine.
Havres & Golfes inconnus.

L'inutilité de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre temps, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (49), depuis le Cap Deseado jusqu'au Port Desiré; enfin, son retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajouter de curieux ou d'utile.

Retour de Wood en Angleterre.

§ VIII.

VOYAGE DE M. FREZIER,
PAR LE DÉTROIT DE LE MAIRE.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puisque M. Frezier jouit encore, dans une heureuse Vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa Personne & son Ouvrage.

INTRODUCTION.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, son caractère, ses talents & sa fortune. « La structure de l'Univers, qui est l'objet naturel de notre admiration, avoit toujours fait aussi le sujet de sa curiosité. Dès l'enfance, il faisoit son plus grand plaisir de tout ce qui lui en pouvoit donner quelque connoissance. Les Globes, les Cartes, les Relations de Voyageurs avoient pour lui des attrairs singuliers. A peine s'étoit-il trouvé capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'Italie. Ensuite, le prétexte des Etudes avoit servi à lui faire parcourir une patrie

(48) Page 170 & précédentes.

(49) Du 6 Janvier au 14.

» de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (50), qu'il eut l'honneur
 » d'obtenir au Service du Roi, il avoit perdu l'espérance de suivre l'incli-
 » nation qui le portoit à Voyager, lorsqu'avec la permission de Sa Maje-
 » sté, il embrassa l'occasion de faire le voyage de la Mer du Sud.

Dans son Epître, au Régent de France, il nous apprend que Louis XIV,
 » toujours magnifique, & toujours favorable au zèle & aux efforts de ses
 » Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales parties de
 » sa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par son ordre, & qu'il lui fai-
 » soir la grace d'en marquer de la satisfaction; récompense plus flatteuse
 » pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée.

Ensuite, raisonnant dans sa Préface, sur la nature de l'Ouvrage qu'il
 publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que
 de la part d'un Voyageur si éclairé, elle doit servir à nous reconcilier avec
 ceux qui se plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre
 d'observations nautiques. » Il y auroit, dir-il, beaucoup à retrancher, dans
 » ma Relation, si l'agréable devoit faire négliger l'utile. Mais il importe
 » plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoisse les
 » Saisons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouilla-
 » ges, & les Débarquemens, que des choses simplement amusantes & cu-
 » rieuses. Si nous avions connu les bons mouillages, dans la Baye de Tous
 » les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions pas perdu un cable
 » & deux ancres. On doit, sans doute, apporter plus de soin à la conserva-
 » tion des Vaisseaux & de leurs agrès, & plus d'attention au salut de ceux
 » qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui
 » jouissent, dans une vie molle, des avantages que les Navigateurs leur
 » procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (51). L'autorité de
 M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faisant servir à relever
 l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne pense point à s'en prévaloir, pour
 supprimer celles qui sont de pur agrément ou d'une utilité moins sérieuse.

Il ajoute qu'il s'est attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit recon-
 nues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloises & Hollan-
 doises (52), & qu'à son retour, il eut la satisfaction de voir son travail
 confirmé, sur un point important, par les Observations astronomiques du
 Pere Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec estime, ne laissa
 point de l'attaquer dans la suite, sous des prétextes assez légers, & le mit
 dans la nécessité de se défendre par une Réponse fort vive. Sans entrer
 dans ces discussions, qui se sont terminées à l'honneur de M. Frezier, on
 n'en veut recueillir que ce qui peut servir à relever le prix de sa Relation,
 en faisant connoître qu'à son départ il avoit déjà toutes les qualités qui
 doivent donner de la confiance pour les lumières d'un Voyageur. Il avoit
 composé un petit Traité de Navigation, sous M. de la Hire, & des
 Elémens d'Astronomie, sous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons instru-
 mens, dont il fit un excellent usage. L'exercice n'ayant pu manquer de per-

(50) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa
 Majesté.

(51) Page 10, de l'Avertissement.

(52) On n'avoit point encore de Car-
 tes Françaises, pour les Voyages de long-
 cours.

fectionner ses talens, il n'est pas surprenant qu'après son Voyage, la Cour l'ait honoré de plusieurs commissions distinguées (53). Mais son principal éloge est la Relation même, dont on ne se propose néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au sujet de ce Volume (54).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de trente-fix pieces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du-Chêne Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui se nommoit le *Saint Joseph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé la *Marie*, pour servir au transport des vivres.

Les vents étoient si peu favorables au départ, qu'en sortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le *Saint Joseph* & la *Marie* furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel, sous le canon du Château de la Latte, dans la Baye de la Frenaisie (55), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaisseau de trente-fix pieces de canon (56), qui se brisa sur un Ecueil, au pied du Fort de la Latte : spectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faisoit son premier essai de Navigation. L'obstacle des vents n'ayant pas cessé pendant près de deux mois, les deux Vaisseaux retournèrent au Port de Saint-Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents se rangerent à l'Est Quatre-Sud-Est, & l'on mit aussitôt à la voile, pour passer le grand Canal entre Rochedouvre & Guernesey, dans la vûe d'éviter les Corsaires, qui infestoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on sortit heureusement de la Manche; & quoique la Mer fût très grosse, on parvint, sans disgrâce, à la latitude de trente-deux degrés, où les vents alisés de Nord & Nord-Est rendirent la Navigation plus agréable.

En arrivant à la vûe de l'Isle de Palme, l'Auteur eut occasion de faire quelques remarques sur la Ligne & la Table de Lock (57). Quoiqu'on ne

INTRODUCTION.

1711.
Départ.Retardement
dans la Rade de
la Frenaisie.

1712.

Remarques sur
la Table & la Li-
gne de Lock.

(53) Il fut chargé, pendant près de sept ans, du soin des Fortifications dans l'Isle de Saint Dominique. Ensuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerça encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis sur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerais pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(54) Edition in-4^e (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponse de l'Auteur à la Préface critique des Observations du P. de Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établissement des Espagnols. La première Edition est de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

(55) Cette Rade n'est éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Ouest, & la plupart des Vaisseaux, qui sortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour rassembler leurs Equipages.

(56) Il se nommoit la Grande-Bretagne, commandé par M. le Chevalier de la V.....

L'Equipage fut sauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(57) On appelle *Lock*, du nom de son Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf ponce de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau; qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, est une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on estime le chemin d'un Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a déviée pendant un certain temps, qui est ordinairement une demi minute, ou trente secondes, pendant lequel le Vaisseau, poussé par le vent, s'est écarté du Lock, qui est demeuré comme immobile au-dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jeté. La *Table de Lock* est un morceau de planche, divisé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craie, l'estime de chaque jour. Dans la première sont marquées

M iij

FREZIER.
1712.

Témoignage
que l'Auteur se
croit à lui-même.

Il passa aux
Îles du Cap-
Vert.

le fuive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ses Observations, on se étoit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoissent pas le prix, de les rejeter souvent dans les Notes (58). Mais faisons honneur, à M. Frezier, d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, « sans avoir jamais été ni à l'École de Marine, ni en » Met; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir qu'avec un peu de » connoissance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinairement par pure routine, sans être capables de rendre aucune raison Géométrique de leurs pratiques les plus simples.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de latitude, & vingt-un degrés trente-neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de sonde, ne donnerent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (59). On se proposoit de prendre des rafraichissements, aux Îles du Cap-Vert; & le 15 de Février, on eut successivement la vue de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais sans autre règle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vues de terre dessinées. Cependant, celle

les heures, de deux en deux; dans la seconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaisseau par rapport aux principaux points in liqués par la Boussole; dans la troisième, la quantité de nœuds qu'on a filés en jetant le Lock, dans la quatrième, le vent qui souffle; dans la cinquième, les Observations sur la variation de l'Aimant. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, sont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de sorte que si l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'est cette division que l'Auteur croit défectueuse.

(58) Page 4. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup. Depuis notre sortie de la Mauche, nous nous trouvions presque toujours moins avant, que notre Estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils se trompent lourdement, si un degré est 17060 toises, & la lieue Marine de 1811 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont mesuré,

par ordre du Roi, en 1671. Car, suivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devoit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente secondes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin, en effet, que par notre Estime. Nous en devions faire $\frac{1}{10}$ & $\frac{11}{100}$, c'est-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée, le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la dernière observation, il trouva huit lieues $\frac{1}{2}$ de trop à l'Estime, & que d'autres en trouvoient d'avantage; mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'incertitude du Loel, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la manière de le jeter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chute des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajouter. Pages 6 & 7.

(59) Page 8.

de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre basse, qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept bralles d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la Montagne du Nord-Est (60).

L'Isle de Saint Vincent offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entièrement desséché. On ne trouva, dans les cantons voisins, que des mares d'eau salée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quelques sacs de peau, & des écailles de Tortues, qui servoient de sièges, & de réservoirs pour garder de l'eau. Les Insulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nus, qui se réfugièrent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches, on découvrit, à la Pointe Sud de la Baye, un petit filer d'eau, qui couloit des terres escarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creusant, pour faciliter son cours, qu'on parvint à faire la provision du Vaisseau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans sa fraîcheur; & dans l'espace de sept ou huit jours elle devint si puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il est plus aisé de faire du bois, d'une espèce de Tamarins, qui ne sont pas éloignés de la Mer. La pêche est aussi fort abondante dans la Baye. Elle est garnie de pierres, qui ne permettent de jeter la senne que dans une Anse, entre deux petits Caps, vers l'Est Sud-Est: mais on se dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des Mules, des Ponlets d'eau, des Machorans, des Sardines, des Grondeurs, des Becunes à dent blanche, & d'une espèce qui ont la queue d'un Rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Observations de l'Auteur ont déjà paru, au second Tome de ce Recueil, dans la description des Isles du Cap Verd.

De ces Isles, après avoir continué la navigation jusqu'à quarante minutes de latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abattre trop vers la Côte du Brésil, où les Courans portent au Nord-Ouest. On passa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquième degré de Tenerife. Les calmes retardèrent le Vaisseau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des temps couverts, parmi lesquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de longitude, où l'on ne se crut pas loin de l'Isle de l'Ascension, parce qu'on aperçut quantité d'Oiseaux. Mais on n'eut pas la vue de cette Isle, ni de celle de la Trinité, dont on se croyoit assez proche, suivant le témoi-

FRÉZIER.
1712.

Entrée de la
Baie de l'Isle de
Saint Vincent.

Observations
sur cette Isle.

Route jusqu'à
l'Isle Sainte Ca-
thérine, au Brésil.

FREZIER.

1^{re} 12.

Remarques sur l'Étisme.

gnage de quelque Carres, vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude ; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, précisément avec l'Étisme (61), à l'Île de sainte Catherine (62).

(61) L'Auteur en donne un détail instructif. « Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'Étisme, dit-il, nous précéda un peu ; & le jour suivant, nous la précédâmes ; mais, le 16 de Février, après avoir pris hauteur par les six degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes à huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique deux jours auparavant, nous eussions observé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua tous les jours du même côté, avec ces marques de Courans, que nous appellons Lits de mer, & que nous observâmes vers les neuf degrés Sud, de cinq à six minutes, suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la Ligne de Loo. Depuis les neuf jusqu'à treize degrés, l'erreur étoit moindre que depuis les treize aux vingt-sept ; & la différence étoit d'autant plus considérable, que nous approchions de terre ; de sorte qu'un jour, il se trouva que nous avions fait vingt-cinq lieues, lorsque l'Étisme n'en dennoit que seize.

Erreurs causées par les Courans.

Il paroît évi- lent, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce soit directement, au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse savoir positivement ; mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud-Sud-Ouest, parce qu'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Brésil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de Woogt, qui, dans son *Flambeau de Mer*, observe que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Brésil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord ; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant au Sud s'augmentait ; ou si cette remarque est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas régulière pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils rapprocheroient de la Côte du Brésil les Navires qui viennent de la Mer du Sud ; & que l'expérience faisant voir, au contraire, que depuis les Îles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à

l'atterrage de cette Côte, ou de l'Île Fernando Noronha, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond ; 1^o, que les Courans, qui prolongent la Côte du Brésil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Îles Sebald, & la Terre des États, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires ; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2^o. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particulièrement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperoit pas toujours de cette erreur de position aux atterrages du Brésil, en venant de l'Europe, parce qu'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De là vient, dit-il, qu'on trouve si bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux.

Quoiqu'il en soit, il est très vrai, conclut-il, que depuis l'Île Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'Étisme, quoiqu'on eût pris hauteur presque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arrivèrent à Sainte Catherine, le 11 de Mars, positivement avec leurs points sur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inférer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, dit-il, à la plupart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. Pages 16 & précédentes.

(62) Le 10 de Mars, dans l'Idée qu'on étoit près de terre, on sona vers le soir, & la sonde donna quatre vingt dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins ; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Isle de Gal par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelques petits Ilots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Isle, au Sud Quart de Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Isle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés vingt-deux minutes de latitude australe (63).

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'Arazatiba, qui est en terre ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Isle, découvrit d'abord une Aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire Est-Sud-Est. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maison abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déjà informés de la Prise de Rio de Janeiro, que M. du Guay-Trouin avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite à quelques François Prisonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaisseau de France leur causa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déjà sauvées dans les Montagnes. Cependant trois hommes, s'avancant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaisseau des vivres & des rafraichissemens de la part du Gouverneur, à la seule condition qu'on ne leur fit aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commission, passèrent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toises, & fermé par l'Isle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouverent que deux brasses & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne cessoient pas de sonder, n'avoit nulle part assez d'eau pour un Navire de six canons. Ils côtoyerent plusieurs belles Anses de l'Isle; mais, arrêtés par les ténèbres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse, où ils trouverent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passèrent la nuit, en garde contre les Tygres dont les Bois sont remplis, & dont ils avoient vu des vestiges récents sur le sable. A la pointe du jour, ils pénétrèrent une demie lieue plus loin, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre, dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux, qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu, avec M. Chabert, fit remarquer aux autres une langue de terre basse, où l'on trouve quantité de Bœufs sauvages; mais, quelque besoin qu'ils en eussent, ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette Chasse. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté; mais dans les vents d'Est, d'Est-Sud-Est, & de Sud-Est,

FAZZIER.
1712.
Isle de Gal &
ses approches.

Anse d'Araza-
tiba.

Observations
de l'Auteur sur
l'Isle Sainte Ca-
therine.

(63) Une demie lieue plus à l'Ouest, ils trouverent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillèrent entre l'Isle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Isle de Gal au

Nord-Est Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Est.

Page 17.

FRIZIER.
1712.

on y est toujours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes, à l'Ouest de la pointe du Sud. On trouve, dans une Anse qui est à l'Est de l'Islet Fleuri, de très bonne eau & de petites Mûrres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'Oranges douces, de Citrons & de grosses Limes, dont ils chargèrent leur Canot. Vis-à-vis de la dernière Anse est un Islet, derrière lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du Poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeiro.

Rafraichissement de l'Isle.

En arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Manfa, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraichissemens. Les civilisés, qu'ils y avoient reçues, inspirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (64), & la saison paroissant déjà fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche dix d'Avril; cependant le temps fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12; & ce delay produisit de nouvelles observations (65).

Oiseaux du Cap Blanc.

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six degrés (66), on vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux, semblables à des Pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Damiers*, & celui de *Pardela* par les Espagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en salbala de petit deuil.

(64) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissoient des Bœufs. Près de-là est le Port de Guarupa, où l'on est à l'abri de toutes sortes de vents; mais il est difficile à connaître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. Page 26.

(65) En courant plusieurs bordées vers l'Isle & la Terre-ferme, la sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes sortes de vents, & une petite Rivière de bonne eau,

commode pour les Navires qui mouillent près du premier Islet, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'Islet aux Perroquets. On reconnut aussi, en lovoyant, une grande Anse nommée *Toujouga*, dans laquelle se décharge une grande Rivière. L'entrée de l'Anse paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. Page 27. M. Freziet donne une courte Description de Sainte Catherine, & de ses Productions.

(66) Voyez, ci-dessous, le Journal d'Anson.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoises, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest, on commença les sondes au quarante-troisième degré trente minutes de latitude, & suivant l'estime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-six degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (67), on trouva quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varièrent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante & soixante-cinq, en suivant toujours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement de la Côte. La nuit du cinq au six de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vue de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le soir, on eut celle d'une terre basse & de cinq ou six Mondrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (*), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes: mais ce sentiment étoit démenti par la dernière observation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Espirit de la terre de Feu. On jeta la sonde, qui donna trente-six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

Le lendemain sept, on vit distinctement la Terre de Feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la Mer. Les bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette première Côte, on voit de hautes Montagnes, presque toujours couvertes de neige (68). Après avoir suivi la Terre de Feu jusqu'à cinq ou six lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de courts, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportèrent la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (69).

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a

Terre de Feu
& ses apparen-
ces.

Approches du
Détroit de le
Maire.

(67) On se croyoit alors à cinquante-une lieues du Cap Blanc, sur une Carte manuscrite, c'est à dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Isle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténériffe: ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres Sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte défectueuse, ou des Paragons, ne court pas Sud-Ouest, & Sud-Ouest-Quart-Ouest, comme on la trouve

dans les Cartes, mais Sud-Ouest-Quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. Page 28.

(*) La plupart des Hollandois & les Anglois le nomment, Cap de la Vierge Marie.

(68) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt trois degrés de variation Nord-Est. Page 29.

(69) Ce qui n'est gueres vraisemblable, suivant l'Auteur, à cause du gisement de la Côte opposée. Ibidem.

FASZIA.
1712.

nommés les trois Freres. Ils sont contigus entr'eux, dans la Terre de Feu ; & par-dessus, on découvre une haute Montagne en pain de sucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Est des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre est fort basse ; ensuite un petit Cap, qui n'est pas plus haut, & qui se nomme Cap de Saint Diego (70). En arrivant au Nord-Nord-Est & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à mesure qu'on en approche, que le Détroit de la Maire, qui ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Est du premier, on en voit toute l'ouverture : remarque dont l'Auteur fait sentir la nécessité, pour s'assurer du Détroit, par l'exemple de plusieurs Vaisseaux, qui se sont crus dans le Passage, quoiqu'ils fussent à l'Est de la Terre des Etats, & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompés, dit-il, par des Mondrains semblables aux trois Freres, & par quelques Anses semblables à celles de la Terre de Feu.

A l'Est du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide : Mais comme on n'ignoroit pas que son cours est de six heures, ou six heures & demie, on avoit pris le temps favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureusement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & se partage en deux Courans, dont l'un suit le Détroit, qui n'est large que de six à sept lieues, & l'autre se jette à l'Est le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit, on aperçoit le Port Maurice, petite Anse d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, est une petite Rivière où l'on peut faire aisément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anse, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès, d'autres pour la Baye Valentin, & qui offre aussi de l'eau & du bois (71). Il semble, observe l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anse qu'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom seul paroît décider de la position de ces deux Bayes, parce que les Nodales, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux succès d'avoir passé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en sûreté. Les Sauvages n'y sont pas ennemis des Etrangers (72). Ils sont nus, quoique le Pays soit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiseau à la ceinture ; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque Bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils sont presque aussi blancs que les Européens. Le rouge

Port de Bon-
Succès, ou Baye
Valentin.

Portait des
Mabitans.

(70) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom est celui de Saint Diego, fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des Nodales. Page 30.

(71) L'Auteur ajoute ; & même d'un bois

blanc & léger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(72) Ce récit porte sur le témoignage de deux autres Vaisseaux François ; la Reine d'Espagne, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le Saint Jean Baptiste, de Saint Malo, en 1713.

leur plaît si fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur sur la tête d'un Officier, eut la hardiesse de le prendre & de le mettre sous son bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques Poullets du Vaisseau, la leur arrachoit pour l'emporter. Ils paroissent mieux faits & plus robustes qu'on n'est au Chili. Leurs femmes sont aussi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre sont cousues avec beaucoup d'art.

On trouva la marée contraire, à l'Est de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap Saint Barthelemi, qui est le plus Sud de la Terre des Erats. On le doubla heureusement, & vers la nuit, on l'avoit laissé à deux lieues au Nord-Ouest: mais le temps, qui devenoit impétueux, força de mettre à la Cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, si proche de terre & vers le temps des ténèbres. » Les Cartes, dir l'Auteur, nous menaçoient d'une perte inévitable; mais » heureusement pour nous la Terre des Erats, du côté du Sud, ne git pas » Est Sud-Est, & Ouest Nord-Ouest, comme elles le marquent. Elle ne » court qu'Est & Ouest, & prend même un peu du Nord près du Cap » Saint Barthelemi, comme on l'avoit remarqué avant la nuit. Suivant les » Cartes, nous devions dériver à l'Est Quart de Sud-Est, & nous ne pouvions éviter de périr (73).

La joie des deux Vaisseaux François fut extrême, de se revoir le lendemain, dans un calme, qui suivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de se remettre en état de souffrir les coups de Mer. Ils regagnèrent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi jusqu'au cinquante-septième, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Est, & presque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Ouest, excepté depuis le vingt-sixième degré jusqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Est les tira d'un parage où ils avoient vu le péril de fort près. Le 17 de Mai (74) on courut pendant la nuit au Sud-Est Quart de Sud, avec le vent au Sud-Ouest, dans la crainte de rencontrer les Isles Barnevelt, que quelques-uns plaçant à cinquante-sept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Ouest.

On se croiroit à cinquante-sept degrés & demi de latitude, & à soixante-neuf ou soixante-six de longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Méteore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une

Dangers des
deux Vaisseaux
Francois.

1712.

Méteore ex-
traordinaire.

(73) On pourroit répondre, observe l'Auteur, que le même Courant, qui nous jetoit le long de la Côte des Erats, a pu nous empêcher de dériver autant au Nord-Est, que nous l'eussions fait ailleurs, parce qu'il devoit enuir, enme la Côte, près de Terre, & nous en tenir à même distance. Ce sentiment seroit probable, si d'autres Navires n'avoient reconnu mieux que nous ce gisement. Au reste, il est évident que nous dérivâmes beaucoup à l'Est. Car, sur les neuf heures du ma-

tin, le tems s'étant un peu éclairci, nous ne vîmes plus de Terre, quoique nous n'en dûssions être qu'à deux lieues au Sud, ou au Sud-Est, tout au plus, si elle a treize ou quatorze lieues de long, depuis le Détroit, comme l'assurent ceux qui l'ont côtoyée. Page 23.

(74) Le second Vaisseau avoit disparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de latitude, & soixante-quatre ou soixante-un de longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FRAZIER.

1712.

Tempête sur-
venue.Regrets de
l'Auteur.Vue de la Ter-
re.Remarques
sur l'Estime.

lueut différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plupart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent si redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vu un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamètre, qui s'étoit dissipé entre les hauts bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête. Cependant les trois jours suivans n'apportèrent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à se flatter d'être bientôt hors de ces affreux parages: mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de tougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peine fort vive de ses peines. Il sentit un mortel chagrin de s'être exposé à de si rudes inconvénients; touché des maux pressens, épouvanté de l'avenir, si son Vaisseau, comme plusieurs autres, étoit contraint d'aller passer l'hiver à la Plata, Riviere terrible par la mauvaise tenue du fond, par les coups de vent, les bancs de sable, & les naufrages dont plusieurs Officiers du Bord avoient été témoins. Je comparois, dit-il, la vie tranquille des plus Misérables à terre, avec celle d'un honnête homme sur Mer, dans un temps d'orage; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May, avec ces jours obscurs qui ne durent que six heures & ne nous éclairent gueres plus qu'une belle nuit, &c. Cette tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante-un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-deux de longitude suivant l'Estime, on fut en état de se servir des vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest, qui sont les plus fréquens; & quelques changemens, qui succederent pendant les jours suivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut surpris d'apercevoir la terre, de cinquante lieues plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit suivi une Carte manuscrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandaises jusqu'au Détroit de la Maire. Celle de Pieter Goff reculoit la Côte des Paragons de soixante lieues trop à l'Ouest, par rapport au Brésil. Cependant, suivant sa longitude, on atterroit fort juste (75). L'Auteur en prend occasion de faire ici quelques nouvelles remarques sur l'Estime (76), qui lui font conjecturer qu'il y a deux

(75) Pages 36 & précédentes.

(76) Il observe que les Cartes manuscrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de la Maire, sur les Journaux des Vaisseaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous assez bien sur la longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puisse faire une opinion certaine, parce

qu'on s'aperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxième au trente-cinquième degré de latitude, son Vaisseau avançoit un peu moins que l'Estime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock; mais, au contraire, depuis le 37 jusqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de six à sept lieues, sur cinquante & trois jours après, de seize lieues & demie sur soixante-dix d'Estime, c'est-à-dire, d'environ un quart,

Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Ouest, & depuis le Détroit au Sud-Est & à l'Est-Sud-Est, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, ensuite par la nouvelle Terre des Isles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit suivre à peu près le gisement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar jusqu'au Cap de Horn, & de-là se tourner vers l'Est & l'Est-Nord-Est, le long des Isles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chili; & l'expérience le prouve aussi. Enfin, sans vouloir déterminer la direction particulière des Courans, qui peut varier par des Causes particulières, il assure qu'après du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Est. La Marie se trouva sur l'Isle Diego Ramirez, non-seulement lorsqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, sur le témoignage de la Carte de Pieter Goff, où elle est reculée de trente lieues à l'Ouest, plus qu'elle n'est dans les Cartes manuscrites, mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrés plus Sud.

Pour conclusion, l'Auteur conseille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Est, de prendre toujours du Sud & de l'Ouest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin; soit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Ouest, soit pour se précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il est arrivé à plusieurs Navires, qui se sont trouvés à terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, est venue sans doute l'erreur des Cartes Hollandoises qui mettent la moi-

FREZIER.

1712.

Deux Courans, dont la connaissance est nécessaire.

Avant pour doubler le Cap de Horn.

Ensuite, ce compte alloit en diminuant; de sorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très bien avec l'Estime, jusqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de soixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'Isle de Fer, ou trois cens seize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Ténérife. Depuis là, l'Auteur dit que les Cartes aient pu être corrigées, avec raison, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chili; car les Navires, qui ont tangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Est, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Ouest. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuscrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien sur à l'Auteur, c'est qu'il n'est que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante six degrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Ma-

tières imprimées, il soit par les 57 $\frac{1}{2}$ ou 58. Pour la distance de ce Cap à la Côte du Chili, elle est encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui aient tangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y exposer; car les vents y sont dangereux, du Sud-Sud-Ouest à l'Ouest. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit se sauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les soixante-quinze degrés trente deux minutes trente secondes de longitude, c'est à dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Ouest, que les Cartes manuscrites représentent; & supposant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Est que les Cartes de Pieter Goff, l'erreur du Vaisseau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la possibilité, par un détail d'observations, qui font concevoir comment son Vaisseau avoit pu dériver depuis qu'il étoit sorti du Détroit. Pages 37 & 38.

FREZIER.
1712.

tié trop de distance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

La Terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Est, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Îsles; qu'on laissoit au Sud-Sud-Est, derrière le Vaisseau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloe, nommés par les Espagnols *Farellones de Carelmapu*, dont on n'avoit passé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obscure. Le soir, on vit une autre Pointe au Sud-Est Quart-d'Est, & une troisième au Nord-Est Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à se former.

On remet ailleurs les observations de l'Auteur sur le Chili & le Pérou.

Le récit des courses de l'Auteur, sur les Côtes du Chili & du Pérou, & ses remarques sur ces deux Contrées, sur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieusement réservés pour enrichir les descriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le dessein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de le Maire, suivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reste qu'à représenter M. Frezier & ses Observations dans son retour en Europe.

1713.

Le lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, sur un Vaisseau de Marseille, nommé *la Marianne*, qui devoit passer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y sont, non-seulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, sans observer la latitude, il se trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'Estime, par les dix-sept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux, sortis du même Port après lui, tomberent dans la même erreur. Ses raisonnemens, sur une méprise si prompte, ne regardant pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Pérou.

Remarques sur les Courans & les vents.

On conçoit facilement, dit-il, la raison de ces Courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Pérou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continu, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon: il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour succéder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans son Histoire de la Conquête du Pérou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Ouest, qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année; il ajoute que les eaux de la Mer du Nord, passant avec impétuosité par le Détroit de Magellan, poussent celles de la Côte du Pérou, vers le Nord, suivant son gisement. Cette dernière idée, conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand passage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été sans vraisemblance, si l'on observoit le même Courant dans la partie du Sud du Chili. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vue de Tette, suivant les meilleurs Journaux (77).

(77) Page 231.

Lcs

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Est-Sud-Est au Sud-Est, accompagnent la Mariane jusqu'au trente-septième degré de latitude, & l'obligent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (78). Il en faut conclure que ce n'est pas une ignorance indifférente, que celle de la Physique, dans un homme de Mer. Le seul raisonnement auroit pu conduire à cette découverte, qui n'est peut-être due qu'au hasard.

Cette remarque est accompagnée de plusieurs réflexions. Le flux, suivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Est, dans la Zone torride sur Mer, & non pas sur Terre, où ces vents ne sont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient aussi de la Mer; & par conséquent, au-delà de cette Zone, l'air doit flotter en sens contraire. Ainsi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan jusqu'au dix-huitième degré de latitude Australe. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Est dans les vastes Mers, le long de la Zone torride, c'est constamment une suite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zone, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, est emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles: & comme la Terre a plus de masse, elle doit avoir aussi plus de vitesse que l'Atmosphère de l'air qui l'environne. On doit donc sentir de la résistance, comme si l'air fluoit sur un corps immobile. Cette résistance fait le vent sur Mer, & non pas sur Terre, parce que l'inégalité de sa surface, mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes, emporte la partie la plus basse de l'air que nous respirons.

L'expérience, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonstances de ce raisonnement. La Mer du Sud étant la plus vaste, c'est aussi dans cette Mer que les vents sont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Est. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction opposée; c'est-à-dire, des vents d'Ouest plus au Nord, ou plus au Sud, suivant que la disposition des Terres les rejette & suivant la saison. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents opposés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, causées par les tourbillons d'air qui se choquent; ce qu'il éprouva aussi par les trente degrés du Sud (79).

Après avoir passé trois mois à la Conception, il sortit de ce Port du Chili (80) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte

FRÉZIER.
1713.

Réflexions qui
les contiennent.

1714.
Retour de l'Au-
teur dans la Mer
du Nord.

(78) Page 153.

(79) Pages 254 & précédentes.

Tome XI.

(80) A trente-six degrés quarante-trois minutes de latitude du Sud.

FRÉZIER.
1714.

Glaces qui n'a-
voient pas enco-
re été aperçues.

Conjecture sur
leur formation.

Ce que l'Au-
teur seule des
Terres Australes.

qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui lais-
serent le regret de les avoir suivis jusqu'à la latitude de cinquante-huit de-
grés quarante minutes, lorsqu'il auroit pu passer quarante lieues plus au
Nord, & raccourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de ri-
goureux climats, où la fatigue est toujours inséparable du danger. A peine les
trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on aperçut de la Marianne, à
trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de
deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une île
inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut distin-
ctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quel-
ques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites
pièces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire,
à l'Est-Nord-Est du Monde, on en vit un autre banc, à la distance de cinq
quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit
comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne dé-
couvroit pas l'extrémité dans la brume. On en fut heureusement dégagé
par un vent frais, qui en fit perdre la vue. Quoique tous ces parages, ob-
serve l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison,
peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule Affomption, comman-
dée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'ap-
arence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent,
avoient gagné à l'Est Nord-Est, n'aperçurent pas celle que la Marianne
avoit vue: mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre
degrés trente minutes. C'est un avertissement pour ceux qui entreprennent
de passer le Cap de Horn en hyver: quoique peut-être aussi la plus dange-
reuse saison soit l'Automne, parce qu'alors les glaces se rompent, après
avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Été. Comme elles sont fort
épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Été suivant; car la hau-
teur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur,
dont le reste est dedans.

Ne supprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour
la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai, dit l'Auteur, comme
plusieurs le prétendent, que les glaces se forment, en Mer, de l'eau douce
qui coule des terres, il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle austral:
mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les soixante-
trois degrés de latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens
lieues, depuis les cinquante-trois de longitude jusqu'aux quatre-vingt; car
cet espace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Ouest
& de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le
bour des Terres. D'où M. Frézier conclut que ces Terres australes, qu'on étoit
accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimères
qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

Mais, quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres, quelques-uns (81) ont
conservé le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins imaginaire que ces
Terres australes, sans considérer que de tant de Navires, qui ont passé à l'Est

(81) L'Auteur cite de Fer, c'est-à-dire, sa Carte de 1700.

de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Est, soit à vûe de terre, soit au large, où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des terres connues, qui sont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-sept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de latitude; les unes, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne soit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude, qui n'est pas connue certainement, mais qu'on peut regler à peu près sur celle de la Conception, en suivant la plus grande conformité des Estimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au lieu de trois cens trois ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient aussi la fausseté du gisement de la Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui de Pillar, qui courent ensemble Sud-Est Quart-d'Est & Nord-Ouest Quart-d'Ouest, au lieu qu'ils sont marqués Sud-Est Quart de Sud & Nord-Est Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Ouest, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plupart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne soit pas bien informé du détail, on en connoit du moins le principal gisement.

C'est pour remédier à tous ces défauts, que l'Auteur s'est attaché à recueillir des Mémoires, sur lesquels il a dressé une Carte, qu'on se croit bien autorisé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Passage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tartane Francoise commandée par Marcand. Sur les six heures du matin, elle sortit de la Baye d'Elisabeth, en portant au Sud-Ouest & au Sud-Ouest Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Massacre; & gouvernant au Sud-Ouest, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Est, sur une Isle qu'elle prenoit pour l'Isle Dauphine, elle rangea constamment cette Isle. Une heure après l'avoir dépassée, elle se trouva dans un grand Canal, où, du côté du Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Isles, mêlés de Brisans. Alors, se croyant égarée, elle chercha brâsses d'eau, qu'elle trouva dans une petite Baye, sur quatorze brâsses d'eau, fond de sable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai, après avoir louvoyé pour sortir de cette Baye, qui est ouverte à l'Est-Sud-Est, elle porta successivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Ouest, & au Sud-Sud-Ouest. A midi, elle se trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'observation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante quatre degrés vingt minutes, à la vûe d'un Islet, situé à l'Est du Monde, & au Sud d'une grande Isle, dont la pointe fut nommée *Cap Noir*, parce qu'elle est de cette couleur. L'Islet est un Rocher, de la forme d'une très haute Tour, à côté duquel en est un autre, plus petit, mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne sçauront

FRANÇOIS.

1714.

Erreurs des
Cartes Marines.Explication d'une
Carte donnée
par l'Auteur.

Nouvelle découverte.

TABLE.

1714.

Iles décou-
vertes par les Ma-
lousis.

Iles d'Anican.

Côte de l'As-
sompion.

Iles Sebald.

le manquer, sur des marques si singulières. Il est large d'environ deux lieues. Le fond en est bon, & les plus gros Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa dernière Carte du Chily, sous le nom de Jalouchté, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bateau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Iles nouvelles, à cinquante & un degrés de latitude, dont la plupart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du Maurepas & du Saint Louis, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Étang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différents endroits : mais celui qui les a côtoyées de plus près est le Saint Jean-Baptiste, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Iles basses presque à fleur d'eau. On doit la découverte de cette suite d'Iles à M. Fouquet, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de son Armateur (82).

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Assompion*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Iles ; mais diverses raisons (83) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Iles ne soient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorsqu'il fut jetté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, si long de laquelle il fit environ cinquante lieues ; & la vue de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Iles *Sebald* ; parce qu'on s'imaginait que les trois, qui portent ce nom (84) dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hasard, sans en con-

(82) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(83) 1°. Les latitudes observées au Nord & au Sud de ces Iles, & le gisement des parties connues, concourent par siement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assompion, à l'Est des Iles d'Anican. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diversité

té des Estimes est toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la longitude ou cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus ; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Iles nouvelles, dont le temps sera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. *Pages 264, 265.*

(84) De celui de Sebald de Weert, Hol-landois.

notre mieux le nombre : mais le Vaisseau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeiro, & vit effectivement trois petites Îles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le sont dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Îles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où sa déclinaison est très considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvée de vingt-sept degrés, à l'Est des nouvelles Îles (85).

Revenons, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de latitude, & les trente-neuf de longitude, d'où les vents d'Est le menèrent jusqu'au Tropique du Capricorne. Il y essuya quatre jours de calme, & d'une si grosse pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Île de l'Ascension, ou plutôt, de l'*Ascension*; nom Portugais qu'on lui a conservé, pour la distinguer d'une autre Île de l'Ascension, qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de longitude, c'est-à-dire, trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (86). Ce n'est proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très reconnoissable, du côté du Sud & de l'Ouest, par un Piron de forme un peu conique, & presque aussi haut que l'Île. Du côté de l'Est, elle forme comme deux côtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Îlots, dont l'un, qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long, est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Île. Ces trois Îlots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Île de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même; fondés sur ce qu'il est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la dernière dans sa latitude, sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Occidentales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir supprimée dans sa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Île de l'Ascension, qu'il place, d'ailleurs, dans sa véritable latitude.

On trouve, dans cette Île, une belle Cascade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre; mais les grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque : encore l'eau, dont la Marianne eut peine à faire quelques Barriques, se corrompt-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & pren-

(85) Pages 166 & précédentes.

(86) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante quinze degrés quinze minutes de longitude, qui répondent aux trois cents trois degrés cinq minutes du Méridien de Ténériffe, au lieu de deux cents quatre-vingt-

dix-huit degrés, qui est celle des Cartes Hollandaises, trouva cette Île, suivant son Estime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cents quarante-six degrés quinze minutes.

FREZIER.
1714.
Autres erreurs
des Cartes Mari-
nès.

dre le parti de relâcher à la Côte du Brésil. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooft, Robin, Van-Kenlen, & Loors; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude, de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient réglés sur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six degrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Brésil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils rrouverent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoute M. Frezier, ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Brésil ou à l'Isle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud (87).

Vue du Pic des
Açores.

La Description de la Baye de Tous les Saints, & celle de Saint Salvador, Capitale du Brésil, dont l'Auteur s'occupa jusqu'au 7 de Mai, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il parait sur la Marianne, en compagnie des trois Malouins, qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent presque un mois à petites journées, sa navigation fut heureuse jusqu'au Mardi, 10 de Juillet, qu'elle eut la vue du Pic d'une des Isles Açores, à laquelle cette Montagne a fait donner le même nom. Il est fait en pain de sucre, & si haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Ténérife, à la distance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après, on reconnut l'Isle Saint Michel, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooft approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercera* (88), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiser les vivres.

Supplément à
la Description de
l'Isle Tercera.

Si la Description de l'Isle Tercera a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'est d'après les observations de Linfchot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pu donner que les lumières de leur temps, sur des lieux où l'espace de plus d'un siècle doit avoir apporté des changemens considérables. Les remarques de M. Frezier seront un utile Supplément.

Cette Isle est assez haute. Elle se fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre basse, qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouest, formé par une langue de Terre, qui offre deux Montagnes; enfin, par deux Ilots taillés à pic, une lieue à l'Est de ce Cap. Trois Brisans à fleur d'eau font une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Est de ces deux Ilots. Les uns & les autres sont mal placés, dans le Flambeau de Mer (89).

Avis pour le
mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Marianne mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, sur vingt brasses d'eau, fond de sable gris, coquillage pourri &

(87) Le Pere Feuillée, dans sa Préface Critique de ses Observations, prend parti pour le sentiment de Halley; mais M. Frezier paroit le confirmer dans le sien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pi-

mentel, qui établit assez bien la distinction des deux Isles. *Réponse à la Préface de Feuillée, ubi supra, pages 45 & 46.*

(88) L'Auteur la nomme Terciera.

(89) Page 121.

petit corail blanc (90). Elle salua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle se trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de se rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où sont l'Aiguade & le Quai (91).

Angra est située au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anse, formée par une langue de terre fort haute, qui se nomme *Mont Bréfil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anse. Il est ouvert depuis l'Est jusqu'au Sud-Ouest. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puisse être en sûreté dans toute autre saison que la plus belle partie de l'Été. Il n'y regne alors que de petits vents, depuis l'Ouest au Nord-Nord-Ouest; mais aussitôt que l'Hiver commence, on y est exposé à de si rudes tempêtes, que la plus courte ressource est de mettre à la voile, lorsqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper..

La haute Montagne se couvre alors & s'obscurcit; & quelques jours auparavant, les Oiseaux viennent croasser autour de la Ville (92). Les Navigateurs, qui se trouvent dans la nécessité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaisseaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebastien, & se terrent dans la Ville jusqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, sept Bâtimens périrent à la vue d'Angra, sans qu'on pût sauver un seul homme des Equipages qui se trouvoient à bord (93).

Quelque mauvais que soit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de soin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, presqu'à fleur d'eau, sur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui est celui de Saint Antoine. Elle est continuée ensuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent sans beaucoup de nécessité; car les Rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes. Pour conserver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traversé par une petite crevasse, qu'on passe sur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte se joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent jusqu'au bord de la Mer.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Castello de San Juan*, est située au pied du Mont Bréfil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la Place, du côté de l'Ouest, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique

FAZIEIRA.
1714.

Situation de
la Ville d'Angra
gra.

Fortification
du Port.

Citadelle nom-
mée Castello de
San Juan.

(90) L'Auteur fait remarquer sa position, comme un Avertissement pour l'avenir, parce que le fond y est mêlé de grosses pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, la Cathédrale au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, les deux Îlots à l'Est-Sud-Est, & le Fort Saint-Sebastien, au Nord-Nord-Ouest.

(91) On y avoit le Fort Saint Sebastien, au Sud, ou Est-Quart-d'Ouest, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Est, sur treize brasses d'eau, fond de sable noirâtre & vaseux, à distance de Terre d'un bon cable.

(92) Page 284.

(93) *Ibidem*.

FRAZIER.

1714.

Haut Fort.

Jugement de
l'Auteur.Autres Ouvra-
ges d'Angla.Fort Saint Se-
bastien.

sans fossé, serviroient peu, dans un siège par terre & par mer. Un Vaisseau, mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est Quart-de-Sud, les rendroit presque inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie sur un Rocher, dans lequel on a creusé un fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce fossé, le long de l'escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par une traverse du même Rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la porte, ces rangs de Puits sont triplics, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la contrescarpe. La profondeur du fossé, le renfort des puits, la hauteur des murailles, & la solidité de leur Maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est impenable. Les Espagnols y ont soutenu contre eux trois ans de siège, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcèrent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (94). M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui sans palissade, dont le glacis, à l'angle saillant du Bastion, vers la Ville, est si roide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau, pour gagner le fossé à la sape; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le Rocher, au-dessous, paroît fort traitable. Ensuite le fossé n'est défendu que par trois Pièces de canon, parce que les flancs du Bastion sont si petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, sous le Rampart, est un assez beau Corps-de-Garde & bien voué, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui est au Mont Brésil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parce que la Côte de l'Ouest est bordée de batteries à peu près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t-il de ce côté-là qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est, on voit deux Tours nommées *Facha*, où l'on entretient sans cesse une Sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Île, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il montre successivement.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne Maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matière, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante. On y compte environ vingt pièces de canon; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Le Château de San Juan n'ayant été bâti par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du côté de l'Est, un petit Fort nommé Saint Sébastien, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de Maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la terre, avec un petit fossé; & du côté de la

(94) *Ibidem*.

Mer,

Mer, une batterie en angle saillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du Rocher, qui bat très-avantagieusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, sur-tout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pieces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoye de France. Aussi paroissent-ils fort misérables; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit lorsqu'ils s'assemblerent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint Georges (95).

FRÉZIER.
1714.

Artillerie &
Garde de la Place.

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corydors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathédrale, qui se nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du second ordre sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'élève au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (96). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée régulièrement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plupart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Forté dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caça da Polvora*, parce qu'il sert aujourd'hui de Magasin à poudre. C'est un quarré de Maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'Antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville; & le mélange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forme une perspective fort riante.

Description de
la Ville d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs sans enceinte, & sans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en sont à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus recommandable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiseaux qu'on nomme Canariens, ou Serins. Quoiqu'ils y soient plus petits que ceux qu'on élève en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Elle peut être
attaquée par Terre.

FREZIER.
1714.
Observations
sur les Balles de
cette Mer.

Témoignage
d'un Capitaine
Portugais.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques provisions de Berufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18 de Juillet. L'Isle de Saint Michel, dont elle eut la vue, le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Ilots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contigues, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Est, à la distance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, sans craindre une Basse que les Cartes marquoient sur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe : sur quoi l'Auteur observe, qu'on se seroit bien gardé de cette manœuvre, si l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Basses, qui se trouvent sur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des Formigas, qui soient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne sont proprement que des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante brasses d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Basses marquées à l'Ouest, environ soixante lieues au large, sur lesquelles on trouve beaucoup de Poisson, que les Insulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoute M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a supprimées dans sa Carte ; ce qu'il n'a pu faire sans de fortes raisons, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaisseaux qui la suivroient avec confiance (97).

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamètre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais, outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'en tour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (98).

Des vents favorables, qui commencèrent à mi-Canal des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la Mariane à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible ; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand Flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups du canon de Ceuta, assiégee depuis plus de trente ans par les Maroquins ; & vers le soir, il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (99).



§ IX.

VOYAGE
DE GEORGE ANSON,*Autour du Monde , par le Sud-Ouest.*

LES motifs de cette fameuse Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'est-à-dire, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la principale source de ses forces, il seroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Histoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, sans offense, qu'il y a peu d'entreprises de cette nature, qui aient été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (1) semble avoir rapporté toutes ses vues à l'honneur de sa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occasion de traiter son Ouvrage de Roman, n'ont pu faire tomber ce reproche que sur quelques Descriptions affectées, ou sur un petit nombre de raisonnemens & de conjectures, qui paroissent venir de l'orgueil du triomphe. Les soupçons ne peuvent tomber sur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins existent encore, & contre lequel on n'a point appris, jusqu'à présent, que personne ait réclamé. Ainsi, faisant profession de ne s'attacher qu'à la Partie historique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus instructifs qui aient paru dans ce Recueil.

L'Escadre Angloise mit à la voile le 18 Septembre 1740; composée (2) de cinq Vaisseaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer

INTRA-
MUR-
TION.Départ, &
forces de l'Es-
cade Angloise.

(1) C'est M. *Walter*, Aumônier de l'Escadre. Sa Préface est une Piece étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inspirer le goût des mêmes Entreprises à tous les Anglois. Il a joint, à son récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dressés sur les observations de son Chef. La traduction de son Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propriété dans toutes les parties de l'exécution, Chez *Delormel*, 1750, in-12, 4 vol.

(2) Les Vaisseaux étoient le *Centurion*, de soixante pieces de canon & de quatre cents hommes d'Equipage, commandé par M. *Anson*, Chef d'Escadre; le *Glocester*, de cinquante

pieces & de trois cents hommes, commandé par *Richard Norris*; le *Severe*, de même force que le *Glocester*, sous les ordres d'*Edouard Legg*; la *Perle*, de quarante pieces de canon & de deux cents hommes, commandé par *Mathieu Mitchel*; le *Wager*, de vingt-huit pieces & de cent soixante hommes, sous le commandement de *Dandy Kidd*. La Chaloupe, nommée le *Trial*, étoit de huit pieces & de cent hommes, commandée par *Jean Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des *Pingues*; la plus grande, de quatre cents tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Escadre, quatre cents soixants-dix

ANSON.
1740.
Elle est menacée par la Flotte Espagnole de Don Pizarro.

Rendez-vous donné dans l'Isle Sainte Cathérine.

Diffèrent dans la direction des Vents alisés.

quarante jours, pour se rendre à l'Isle de Madere (3), quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avoit vu depuis quelques jours, à peu de distance des Côtes, sept ou huit Vaisseaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Espagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût destinée à traverser son entreprise; & la suite des événemens le convainquit que c'étoit la fameuse Escadre Espagnole, qui étoit commandée par Don Joseph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne causa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vue (4).

Saint Jago, une des Isles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anson avoit donné aux Vaisseaux de son Escadre, si quelque accident venoit à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison étoit déjà fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Isle de Sainte Catherine, sur la Côte du Brésil. En faisant route vers cette Isle, les Anglois observèrent que la direction des vents alisés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils eussent fondé leur attente sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & sur l'expérience des Navigateurs (5).

Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel Cracherode, la santé du Capitaine Norris l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner son Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel; qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Marray ayant succédé sur le Wager au Capitaine Kidd, le commandement du Tryal fut donné au Lieutenant Chaap. *Voyage d'Anson, Tome I. pages 35 & 45.*

(3) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-septième degré.

(4) Après avoir essuyé toutes sortes de défaites, pendant cinq ou six ans, un seul de ses Vaisseaux, nommé l'Asie, tenta au Port de la Cotogone en 1746. On trouve ici la plupart des Aventures de cette malheureuse Flotte; sur-tout la conspiration d'un Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Asie, avec dix ou onze de ses Compagnons, entreprit de se rendre Maître du Vaisseau, tua un grand nombre d'Espagnols & périt les armes à la main. *Tome I. Chapitre III.*

(5) Le Docteur Halley, dans son Traité des Vents alisés, qui régissent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Océan Atlantique, dit que depuis le vingt-huitième jusqu'au dix-

zième degré de latitude Septentrionale, il regne généralement un vent frais du Nord-Est, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Est que l'Est-Nord-Est, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est; mais que du côté de l'Amérique le vent est tant soit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il saute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord. Il ajoute que depuis le dixième degré jusqu'au quatrième de latitude Septentrionale, il regne des calmes & des travades, & que depuis le quatrième degré jusqu'au trentième de latitude Méridionale, les vents soufflent presque toujours entre le Sud & l'Est. Les Anglois de l'Escadre comptoient sur cette Doctrine; mais ils éprouvèrent les différences suivantes: Quoique le vent fut Nord-Est vers le vingt-huit degré de latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq jusqu'au dix-huitième degré de la même latitude, il ne passa pas une seule fois l'Est vers le Nord, & il resta presque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitième degré jusqu'au dixième & vingt minutes, il fut au Nord de l'Est, mais pas entièrement, ayant tourné pendant quelque temps à l'Est-Sud-Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même latitude, il fut très variable. Il venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme

Le 20 de Novembre, après avoir congédié un des Navires d'Avitaillément, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Escadre représentèrent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède, que de faire six ouvertures à chaque Vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les Ponts; d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de Mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (6).

Après avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on se trouva le 10 du mois suivant au bord du fameux Banc, que la plupart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est si peu, à trente-six degrés trente minutes de longitude & à vingt de latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allèrent ensuite en augmentant, jusqu'à quatre-vingt-dix; & le fond se déroba tout d'un coup à la sonde, quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les Estimes, on étoit alors à quatre-vingt lieues (7) du Cap Frio. Au-delà du seizième degré de latitude Méridionale, l'Escadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud, & qui suivant la Côte du Brésil, s'étendoit même jusqu'au midi de la Rivière de Plata. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois quatorze. L'Auteur observe que s'il est causé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, poussée sur la Côte du Brésil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisement de la Côte; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des terres; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toujours facile de corriger l'Estime par la latitude observée (8).

Les maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui font ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fièvres ardentes; mais terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le l'ont découvert.

Courans & leur explication.

Les Anglois arrivent à l'île Sainte Catharine.

tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Ensuite il resta presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & se maintint après cela entre le Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés treize minutes de la même latitude; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à vingt-un degrés trente-sept minutes. Mais après cela, même jusqu'à la latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Es-

cadre n'étoit gueres éloignée des Côtes du Brésil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces observations fort importantes, non-seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur la cause des Vents alisés & des Moussons. Pages 93 & précédentes.

(6) Ibid. pages 95 & suivantes.

(7) Dans tout cet Extrait, les lieues sont de vingt & un degrés.

(8) Ibid. page 103.

ANSON,
1740.

dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dysenterie opiniâtre, & des Tenesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce désordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil. La Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. On apperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de Sainte Catherine. Les Anglois passèrent entre la Pointe Septentrionale & celle d'une Isle voisine, qui se nomme Alveredo. Ils laisserent tomber l'autre sur douze brasses, à trois milles de la première & six de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent destinés à fermer le passage entre l'Isle Sainte Catherine & le Continent. Avec le secours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils allerent mouiller sur cinq brasses & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port*. Le lendemain ils remirent à la voile, pour se placer au-delà des deux Forts, qui se nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette position, ils se promirent, des Portugais, tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Description de
cette Isle.

Les changemens qui sont arrivés dans l'Isle de Sainte Catherine, depuis les descriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ses Observations, en faveur des Vaisseaux Anglois qui peuvent y toucher en faisant voile à la Mer du Sud. Cette Isle, si l'on en croit les Habitans, n'est large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa situation est à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis quarante-sept degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitième degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en soient hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Brésil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est. La meilleure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoredó, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la sonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Alvoredó, le nom d'Isle de Gal; la dernière de ces Isles étant sept ou huit milles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'Alvoredó, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Isle de Masquaura. Son Plan est d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles, Il est à huit milles de l'Isle Saint Antoine; & la direction, depuis son entrée jusqu'à cette Isle est Sud-Sud-Ouest demi-Quart à l'Ouest. Vers le milieu de l'Isle, il est resserré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour détendre ce passage, on avoit commencé à construire une Batterie sur la Pointe, du côté de l'Isle. Mais cet ouvrage paroît inutile,

dans un Canal, qui n'ayant que deux brasses de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le passage ordinaire, au Nord de l'Isle, est si large & si sur, qu'une Escadre y peut toujours entrer malgré les Fotts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à construire trois autres Fotts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le Saint Juan, est sur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Isle aux Perroquets; le second, en forme de demie lune, est sur l'Isle de Saint Antoine, & le troisième, qui a l'air d'une Forteresse régulière, est sur une Isle peu éloignée du Continent. C'est la résidence du Gouverneur.

Le terroir de Sainte Catherine est si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toujours verts, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il n'est pas possible de le traverser. On y trouve néanmoins quelques sentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces passages, & quelques terres défrichées, sur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, sont les seuls endroits de l'Isle qui soient découverts. Les bois, composés d'arbres & d'arbrustes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre est libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croissent presque sans culture. Aussi n'y manque-t-on point d'Ananas, de Pêches, de Raisins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, sont d'un secours extrême pour les Vaisseaux. On vante moins les autres vivres. Ce sont quelques chetifs Bœufs, qui ressemblent à des Bœufs, mais dont la chair est molasse & d'un goût désagréable; ce qui vient apparemment des Calbasses sauvages, qui leur servent de nourriture. Les Faïsans, qu'on y peut prendre en grand nombre, sont aussi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes sortes de Poissons exquis, dans quantité de petites Anses sablonneuses, où la senne se tire facilement.

L'eau de l'Isle, comme celle de la Terre-firme qui se présente vis-à-vis, est d'une bonté admirable, & se conserve fort bien sur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur insupportable, & d'abord elle se couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume se précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, nurent cet Aiguade en réputation, se fournissoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'est excellente que pour les Vaisseaux, qui n'y doivent pas faire un long séjour. L'Escadre Angloise fit de l'eau dans l'Isle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port est environné, sont un grand obstacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élèvent d'un Sol fort gras, & d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce, sont assez épaisses pour couvrir l'Isle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne se dissipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de

ANSON.
1740.

Ses Productions.

Eau & Climat
de Sainte Catherine.

ANSON.
1740.

Pourquoi cette
île a-t-elle
été changée
de Gouverne-
ment.

Observations
sur les avantages
que les Portugais
tirent aujourd'hui
de l'île du Brésil.

Met qui le chasse. Les Anglois trouverent si peu de secours contre leurs maladies, dans un lieu si mal sain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fièvres, accompagnées des plus dangereuses dysenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs inconvénients, une prodigieuse quantité de Moustiques qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piquûre est beaucoup plus venimeuse que celle des Cousins de l'Europe. Après leur retraite, ils sont remplacés vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites Mouches, presque invisibles, mais très incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piquûres, qui causent des tumeurs, suivies d'une demangeaison fort cuisante. En un mot, tout ce que l'île de Sainte Catherine a d'intéressant pour la Navigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Brésil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tenoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux Etrangers, qui abordoient à leur île. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Brésil (9), ces honnêtes

(9) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce Siècle, que le Brésil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plantations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a gueres plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Brésil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeiro*. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorsque les pluies ou les Rivieres ont coulé pendant quelque-temps dans un endroit, on est toujours sûr d'y trouver de l'or. Les eaux séparent le métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Rivière son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de-là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Brésil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivieres & des Torrents & celui de le laver, est confié à des Esclaves Negres, sous

la seule condition de rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le surplus leur appartient. On a vu des Negres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf schellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Brésil à Lisbonne. Ce Quint a été estimé en dernier lieu, à cent cinquante Arrobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres sterling, c'est à peu près trois cents mille; & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquième, montera à un million & demi de livres sterling. D'ailleurs, par la proximité de la Rivière de *Plata*, il se fait, entre les Portugais & les Espagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche consiste à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas se tromper en évaluant

res Bandits ont été contraints de souffrir, dans leur Isle, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à présent l'honneur d'être commandés par un Officier de considération. Celui que les Anglois y trouverent, se nommoit Dom Jose-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéressé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ses moindres faveurs, & qui leur faisoit regretter le caractère & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus sûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Isle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Brésil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (10).

La saison, qui devoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittent le dernier Port Ami où ils s'étoient proposé de toucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes Ennemies, ou desertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne seroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous seroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel qu'il leur seroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle

ANSON.
1740.

1741.
Navigation de
l'Escadre jus-
qu'au Port Saint
Julien.

Instructions
données aux Ca-
pitaines.

évaluant cet échange, qui se fait à Buenos Ayres, à un demi million : ce qui seroit monter la somme totale de l'or, qui sort chaque année du Brésil, à deux millions de livres sterling.

Les Diamans du Brésil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, se trouvent précisément comme l'or, dans le lit des Rivières & dans des Ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit être persuadé que ce qui avoit toujours été méprisé comme de simples cailloux, contint de si précieuses richesses. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compa-

gnie qui a le droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Brésil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui est rigoureusement défendu d'employer plus de huit cents hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoute que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand District, proche du lieu où les Diamans se trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la seule crainte que succombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fissent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anson, Tome I. pages 141 & précédentes.*

(10) *Ibid*, page 141.

Tome XI.

Q

ANSON,
1741.

de Nostra-Señora del Socoro (11). Ils devoient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettoient (12). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fut trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre, ils pourroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vue, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Rivière Tigris, proche de Canton, sur la Côte de la Chine, d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna*, qu'il étoit impossible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui
viennent des
Courans.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais temps, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les Vaisseaux de l'Escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la Perle, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Isle Sainte Catherine; c'est-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne portoit l'Estime. La même erreur continua, sans beaucoup de variation, jusqu'au de-là de la Rivière de Plata. On observa même alors que les Courans n'avoient point encore cessé. Il est difficile d'en apporter une raison qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent se persuader que cette différence vint de quelque erreur dans leur Estime. Ils la trouverent plusieurs fois par expérience, lorsque le calme leur permettoit de s'y rapporter (13).

Utilité des
Sondeurs.

Aussi-tôt qu'ils eurent passé la latitude de la Rivière de Plata, ils trouvant fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur observe que ces fonds, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage pour reconnoître les lieux (14). Pendant une partie du temps, on eut la vue du Cap

(11) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à soixante-onze degrés douze minutes de longitude Occidentale du Cap Lizard.

(12) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

(13) *Ibid*, page 160.

(14) Cette raison, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux observations des An-

glois. A trente-six degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris. De là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt brasses, même fond que le précédent. Entre cette dernière latitude & quarante-trois degrés seize minutes, fond de sable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante brasses. Ensuite, pendant un demi degré, toujours

Blanc (15), qui est la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faisant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Est, la profondeur augmenta jusqu'à cinquante brasses, toujours même fond. Alors on s'approcha d'avantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Ouest, un peu vers l'Ouest, & le fond se trouva par-tout de sable, jusqu'à ce qu'on n'eût plus que trente brasses. Là, on revit la Terre, à huit lieues de distance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de latitude; & le même jour, au soir, 17 de Février, on jeta l'ancre, à la vue d'une petite Île, au Nord-Ouest, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Ouest-Sud-Ouest. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Ouest. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui se félicitoit d'être échappée à la chasse de cinq gros Vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Escadre de relâcher au Port de Saint Julien, si l'on n'y avoit été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au soir (16). Comme c'est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une description plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (17).

On donne le nom de Terre des Patagons à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui est au Sud des Etablissements Espagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays est remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terrestre : quoique tout le Pays, qui est au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au Sud de cette Rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques Pêchers, que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buénos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & aussi loin que les découvertes ont pu s'étendre, on ne trouve que des brossailles disper-

ANSON.
1741.

L'Escadre mouil-
le au Port Saint
Julien.

Description de
la Côte, jusqu'au
Détroit de Ma-
gellan.

quarante brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées. Alors, ils se trouverent à la vue, & à sept lieues des Terres : après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent, disséminés fonds ; d'abord de sable noir ; ensuite de vase ; & après, fond saboteux & pierreux ; mais enfin, parvenus à quarante-huit brasses, ils eurent un fond vaseux, jusqu'à la latitude de quarante-six degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-six brasses, & étoient vers la Terre jusqu'à ne plus trouver que douze brasses, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Vbi supra, pages 161 & suivantes.*

(15) A quarante-six degrés cinquante-deux minutes de latitude, & à soixante six degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vues de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces secours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que

soient ces Plans, il est impossible de les donner tous dans ce Recueil.

(16) Sur dix-neuf brasses, fond vaseux, mêlé de sable, ayant, à l'Ouest-Sud-Ouest, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's Mount*.

(17) L'Auteur donne ici deux points-de-vue de la Côte : la première est celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où est *Wood's Mount*. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La seconde vue est celle de la Baye même. Il y ajoute un Plan particulier du Port ou du Havre, & deux autres vues ; l'une, qui regarde le haut de la Rivière ; & l'autre qui suppose, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde vers l'embouchure. La barre, les bas-fonds, & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent passer en basse eau, sont marqués avec beaucoup d'exactitude.

ANSON.
1741.

Multipliection
surprenante des
Taureaux & des
Vaches.

Manière de les
tuer.

Manière de les
prendre.

Chiens de la
Terre des Es-
pagnois.

fées. Mais si ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols, qui se sont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des Chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le suif. Cette Chasse est singulière. Les Habitans du Pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux sauvages, est une espèce de lance, dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de Cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées: mais la plupart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pu le déraciner (18).

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la seule vue d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse, qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacq, composé d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminée en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle; & lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacq n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre Chasseur jette son nœud aux jambes de derrière de l'animal; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux Chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse, qui renverse l'animal. Les Chasseurs s'arrêtent; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier Taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à se le persuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos Ayres (19). Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, surtout aux Chiens sauvages.

(18) *Ibid.* page 176.

(19) *Ibid.* page 178.

dont le nombre est prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Espagnole, & descendus de Chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs Mairres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (20). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chasseurs, ou séparées du Troupeau par quelque accident.

Les Chevaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux, qui relâcheront sur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des Chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent gueres que de l'eau saumache. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Le Pays est peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (*); mais ils y sont si déliés & si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la Côte, d'immenses troupeaux de Veaux marins & une grande variété d'Oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les Pingouins. Les Habirans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols: mais, à cette hauteur, le Climat est plus doux, les perspectives plus variées, & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a gueres plus de cent. Ce ne font peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale.

L'Escadre partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vue du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Ma-

ANSON.
1741.

Chevaux sauvages.

Eau rare sur cette Côte.

Vigognes, & autres Animaux.

Observation : jusqu'au Déroit de la Masse.

(20) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

(*) D'autres les nomment Llanacos, & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

WATSON.
1741.

gellan (21). Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouverent ici ce que les Observations ne eussent pas de leur confirmer; c'est que sous ces latitudes avancées vers le Sud, le beau temps est toujours de fort courte durée, & que lorsqu'il est extrêmement beau, il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit le lendemain, pour la première fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est demi-Quart à l'Est. Cette vue n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige. On suivit la Côte, pendant tout le jour, & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierres & de gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. À huit heures, on vit la terre; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint Diego étoit à l'Est Sud - Est de l'Escadre; le Cap Saint Vincent au Sud-Est demi-Quart à l'Est; le Mon-drain du milieu des trois Freres, au Sud vers l'Ouest; Monte Gorda, Sud; & le Cap Saint Barthelemy, qui est la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. L'Auteur a pris soin de représenter toutes ces Vues dans ses Cartes. Il observe que M. Frezier a donné une Vue très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jeta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avoient pas suivi assez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & se seroient trouvés, avant que de s'en apercevoir, à l'Est de la Terre des Etats.

Horrible af-
pect de la Terre
des Etats.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de Rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les Rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs Côtes sont presque perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

Passage du
Détroit.

Le jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auxquelles ils aspiraient, se formoient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chily

(21) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de latitude Méridionale, & soixante-onze degrés quarante-quatre minutes,

à l'Ouest de Londres. On en donne une Vue exacte, où le Cap même est représenté.

& du Pérou. Quoique l'Hyver vint à grand pas, le Ciel étoit fort brillant ; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du sept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Avant que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils effuyèrent une tempête si violente, qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédait pas leurs forces. Ils avoient traité de chimères ou d'exagérations, les difficultés dont ils avoient vu la peinture dans plusieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. » Depuis la tempête qui nous accueilliit au débouquement, nous eumes, dit l'Auteur, une suite continue de temps orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expérimentés, que tout ce qu'ils avoient appelé tempêtes n'étoit rien en comparaison. Elles étoient des vagues si hautes & si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague, qui se scioit brisée sur notre Vaisseau, nous auroit coulés à fond. Elles caufoient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaisseau. Nous eumes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort blessés. Un de nos meilleurs Matelots fut jeté hors de bord & se noya : un autre se disloqua le col. Un troisième fut jeté par l'écoutille entre les Ponts, & se cassa la cuisse. Un de nos Contre-Maitres se cassa la clavicule en deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereuses, c'est leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les séparent. Elles étoient accompagnées de pluie froide & de neige, qui couvroient nos agrets de glace, & geloient nos voiles ; ce qui rendoit les uns & les autres si cassans, qu'ils ne pouvoient résister au moindre effort. Nos gens en avoient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les mains tombèrent en mortification, &c. (22).

Il y avoit sept semaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les Vaisseaux avoient donné des signaux de détresse. Les uns avoient perdu leurs vergues ; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, vers la fin de Mars, on se flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parce que, suivant l'Estime, on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu ; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l'Ouest, on se crovoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent : mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'Escadre auroit

ANSON.
1741.

Tempêtes accompagnées.

Suite d'estimer
& de dangers.

ANSON.
1741.

Combien les
Anglois s'étoient
trompés dans
leurs Estimes.

échoué sur cette Côte, si le temps, qui avoit été fort embrumé, ne sût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la Lune fit voir sa lumière, & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve, nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les eussent jetés si loin à l'Est. Toutes leurs Estimes les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (25).

On

Observations
nautiques.

(25) Page 122. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de Horn, la sécheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si important; mais elle oblige de l'abréger, & de le rejeter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Brésil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraichissemens, l'Île Sainte Catherine est la dernière Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que Cochons, Moutons, Vollaile, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande de salée. 2°. Parce que cette Île est trop voisine de la Rivière de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeiro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Vollailes; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

Avis nécessaire
pour doubler
le Cap de Horn.

A l'égard de la route, pour doubler le

Cap de Horn, il donne un avis de la dernière nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de passer par le Détroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant à cette latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi, il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont, 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Détroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la latitude de soixante-un à soixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Ouest, c'est que suivant toute apparence, les Courans seront moins violents à cette hauteur, & le temps moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience, qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud, pour se dégager des Terres, il eut des vents moins tempétueux. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constants & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y sont aussi

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantième degré de latitude du Sud, & suivant

ANSON.
1741.
Erratum du
Chef d'Escadre.

aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés, & l'Auteur en apporte diverses explications.

Un autre avis de la même nécessité, c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Été, c'est-à-dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le temps du passage des Anglois, qui fut vers l'Équinoxe, paroît le moins favorable ; mais le froid excessif & la brièveté des jours exposeroient encore à de plus grands inconvénients dans le milieu de l'Hiver, & ne permittoient pas de faire route au Sud, aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin, ce sont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence ; & surtout il ne faut pas s'exposer, après le mois de Mars, aux Mers glacées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement, à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Île Fernandez qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports ; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle est remplie, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les mouillages en aient été reconnus.

En lieu des Côtes du Brésil, on a déjà connoissance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte sa Nation à faire mieux reconnoître. L'un est l'Île Pepys, à quarante-sept degrés de latitude Sud, & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Patagons. Le second seroit aux Îles Falkland, à la latitude de cinquante-un degrés, & à peu près au Sud de l'Île Pepys. Cette dernière Île a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondance d'ailleurs en Oiseaux, & en Poisson. Les Îles Falkland ont été vûes de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans sa Carte de l'extrémité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Îles*. Wood's.

Tome XI.

Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Îles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés ; qu'elles sont composées de hauteurs, qui descendent en pente douce les unes devant les autres ; que le terrain en paroît bon ; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent. On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le Due & la Duchesse de Bristol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Îles de Falkland, jusqu'à celle de Juan-Fernandez ; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois ; découvrir qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrémité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines, dressée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particulièrement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pu faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres observations, puisqu'il range cette Côte presque toujours à la vue des Terres. Il croit aussi sa position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchant de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit-il, est trop à l'Est de huit à dix degrés ; du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des observations Astronomiques. Par exemple, sur ces autorités, on ne peut

R

ANSON.

1741.

En quel état il
arrive à l'Île
Juan Fernandez.

l'Estime, à six degrés à l'Ouest du Cap noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le Chef d'Escadre perdit de vue ses quatre autres Vaisseaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez; & pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté au Nord depuis le 12, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens (24), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Île de Socoro, premier Rendez-vous, ensuite la hauteur de Baldivia, où le second Rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Île Juan Fernandez. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affaibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (25).

La vue de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il

gueres placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & un degrés de longitude Ouest, de Londres; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent à moins de soixante-trois de Londres; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Est du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Est, mais il exagère au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Brésil, & celle du Pérou, qui est à l'opposé dans la Mer du Sud, sont très bien placées; mais que depuis la Rivière de la Plata à l'Est, & le Point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; de sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position. C'est du moins le résultat des observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés $\frac{1}{2}$ & soixante-onze degrés $\frac{1}{2}$.

quoique le Docteur Halley, fondé sur l'observation d'une Éclipse de Lune faite dans ce Port, par Wood, la fixe à soixante-seize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non-seulement le cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'Estime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les Sondes, le long de la Côte des Paragons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'essentiel. Pages 258 & précédentes.

(24) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ses plaies se rouvrir lorsqu'il fut attaqué du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissent se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs branles, ils exaltoient à l'instant. Page 270.

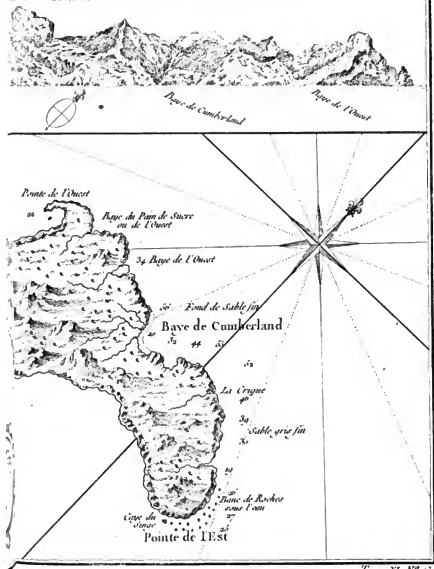
(25) Page 282.



Vüe de l'Isle de Juan Fernandé. Le



s. Venant du côté de l'Est Nord Est





fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâtèrent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur cinquante-six brasses; & dès le même jour on découvrit une Voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le Tryal, un des Vaisseaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Escadre.

Après les soins qui furent rendus aux Malades, la première occupation de ceux qui jouissoient d'un reste de santé fut de reconnoître toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson, qui rapportoit toutes ses vues à l'utilité de la Navigation, avoit appris par sa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes; car son incertitude sur la vraie position de l'Isle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai, lorsqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à-propos vers l'Est; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner soigneusement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle Juan Fernandez est située à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale, à la distance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession: mais qui après avoir tenté d'y faire un établissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une figure irrégulière (16). Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le seul bon mouillage est à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue sous le nom de Baye de Cumberland, est la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle Baye de l'Est, & l'autre, Baye de l'Ouest, ne sont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent transporter des futailles jusqu'au rivage. La Baye de Cumberland est à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord soufflent si rarement dans ce Climat, & sont si peu violens, que le risque est léger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Isle, on croit nécessaire d'ajouter que les Vaisseaux doivent mouiller sur sa Côte Occidentale, à la distance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presque entièrement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye. Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernières brasses de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matière, propre à les garantir du frottement des roches de fond.

(16) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent ses différentes Vues.

R ij

ANSON.
1741.

Description
exacte de l'Isle
Juan Fernandez,

Les trois Bayes;

Baye de Cum-
berland & ses
propriétés.

Vents qui y
soufflent.

ANSON.

1741.

On a déjà remarqué que le vent de Nord est ici fort rare ; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y regnent ordinairement, viennent souvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent guères plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de bois. Le terrain y est léger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Marelor de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, saisir un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne ; & s'étant accroché, dans sa chute, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des Rochers (27).

Partie Méridionale.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, diffère beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parce que la Côte en est fort escarpée, & qu'entre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y regne presque toute l'année, particulièrement en Hyver. Les arbres qui croissent dans les Bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes ; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente ; à l'exception du Mirche, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des picces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avoit été régulièrement raillée. Une espèce de mousse, qui croit sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de Piment ; & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Productions de l'Isle.

Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle Juan Fernandez, & dont la description demanderoit plus de connoissance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouveront presque tous les végétaux, qui passent pour souverains contre le scorbut de Mer, tels que du Cresson d'eau, du Pourpier, d'excellent Oseille, & une prodigieuse quantité de Navets, & de Raves de Sicile. La partie verte des Navets leur paroîtroit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient souvent corrodées. Ils trouveront aussi beaucoup d'avoine & de tressie. Les arbres à choux exciteront peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presque aussitôt de Navets & de Raves. M. Anson, qui étoit pourvu d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des Laitues, des Carottes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce soin ne fut pas

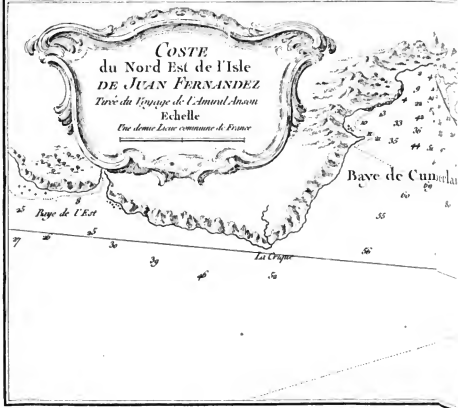
M. Anson y sème ou plante diverses sortes de fruits.



Vue de la Baye e Cun



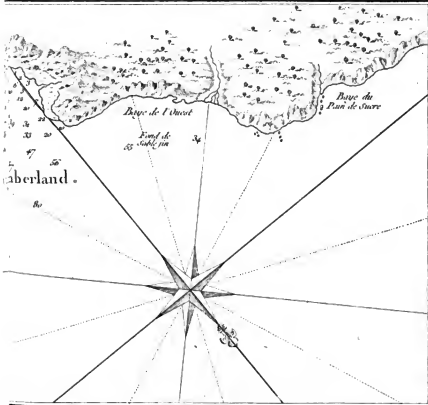
COSTE
du Nord Est de l'Isle
DE JUAN FERNANDEZ
Tirée du Voyage de L'Amiral Anson
Echelle
Une demi Lieue commune de France



le Cumberland.



2

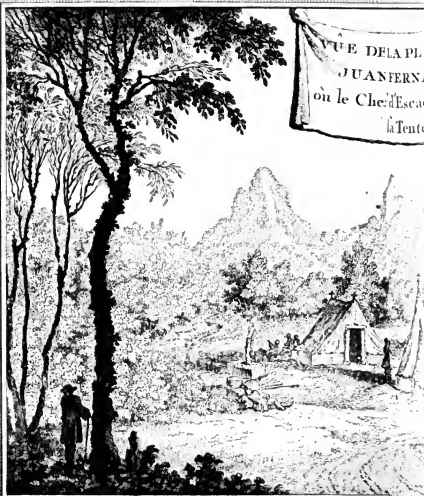


Tome XI N^o 7



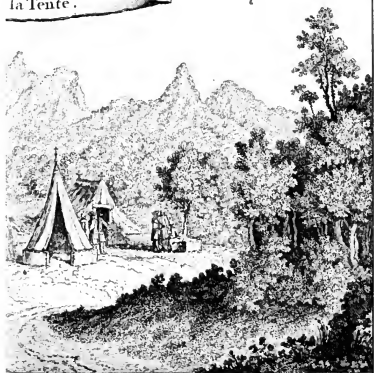






VUE DE LA PL.
JUANFERN.
où le Che'd'Escal.
la Tente

LA PLACE DE
FERNANDEZ
d'Escadre avoit
la Tente.



T. XI. N.° XIII.





inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vus jufqu'alors.

Les Bois, dont la plupart des Montagnes escarpées font couverts, étoient fans brouffailles qui en fermaient le passage; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raison à former un grand nombre de belles Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plupart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort transparente, composoient ensemble un séjour aussi délicieux, qu'on en connoît peut-être sur la Terre. Achevons cette description dans les termes de l'Auteur: « Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que la simple Nature surpasse ici toutes les fictions » de la plus riche imagination. Il n'est pas possible de représenter, par des » paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa Tente, & » qu'il choisit pour sa demeure. C'étoit une Clariere de médiocre étendue, » éloignée du bord de la Mer d'un demi mille, & située dans un endroit » dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit, au-devant de sa Tente, » une large Avenue, coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. La Baye, » avec les Vaisseaux à l'ancre, paroissoit au bout de cette Avenue, qui s'abaissoit insensiblement jusqu'au rivage. La Clariere étoit ceinte d'un Bois » de grands Myrthes, rangés en forme de Théâtre. Le terrain que ce Bois » occupoit ayant plus de pente que la Clariere, & n'en ayant point assez » pour dérober la vue des hauteurs & des précipices, ces abîmes augmentoient » la beauté de la Perspective, par le spectacle qu'ils offroient au-dessus des » arbres; & pour ne laisser rien manquer à l'ornement d'un si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que le cristal, couloient » sous les arbres; l'un au côté droit de la Tente, & l'autre au côté gauche, à la distance d'environ cent verges. L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Paysage méritoit d'être conservée dans une Planche, qu'il a fait graver fidèlement (*).

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouverent peuplée d'un grand nombre de Boucs & de Chevres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les temps qu'ils courroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre d'un Ecossois, nommé Selkirk, qui furent abandonnés dans l'Isle, & qui dans un séjour de quelques années, eurent le temps de connoître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le Duc & la Duchesse, Vaisseaux de Bristol, & publia la Relation de ses Aventures (**). Il assura particulièrement, que prenant à la course plus de Chevres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour dans l'Isle de Juan Fernandez avoir précédé l'arrivée de l'Escadre Angloise, d'environ

ANSON.
1741.

Beauté naturelle de l'Isle.

Animaux qu'il y trouva.

Antennes Chevres d'Alexandre Selkirk.

(*) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un peu Romanesque.

(**) Voyez, ci-dessus, le Voyage de Wood's Rogers.

ANSON.

1741.

trente-deux ans. Cependant la première Chevre, qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été
détruites par les
Chiens.

Mais cette multitude de Chevres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de Chiens, qui s'y sont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chevres dans les Parties accessibles; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre, parmi les Rochers & les Précipices, où il n'est pas possible aux Chiens de les suivre. Elles sont partagées en différents troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des Boucs & des Chevres, qui restent dans l'Isle, n'excede pas deux cens (28).

Chiens de l'Isle, & de quoi
ils vivent.

Les Chiens, qui les ont détruites, ou chassés de toutes les Parties accessibles de l'Isle, sont de différentes espèces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois, pendant la nuit, & leur déroboient leurs provisions. Ils attaqueroient même quelques Matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les Chevres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, observerent qu'elle avoit un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages, qui commençoient à se dégoûter de poisson, mangerent aussi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglois mangeoient sous le nom de Bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

Description des
Lions Marins.

Les Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournir jusqu'à cent vingt-six galons d'huile (29). Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil; & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée clair-

(28) Page 35. (29) Ce qui revient, à peu près, à cinq cens pintes, mesure de Paris.



Tom. XI. N^o XII.





te ; mais leur queue & leurs nageoires , qui leur servent de pieds , sont noirtâtes. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts , qui sont armés chacun d'un ongle , & joints ensemble par une membrane , qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur , qui les distingue des Veaux marins , ils en diffèrent encore , sur-tout les mâles , par une espèce de grosse trompe , qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure , de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle , parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux sont de vrais amphibies. Ils passent tout l'Été dans les flots , & l'Hyver à terre. C'est dans la seconde de ces deux Saisons , qu'ils s'accouplent , & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux Petits , qui naissent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la sienne , & qui suçent les mammelles de leur mere.

Les Lions marins , pendant tout le temps qu'ils sont à terre , vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes ; & le temps qu'ils ne paissent pas , ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort trompeur , qui les rend difficiles à réveiller ; mais la nature leur apprend à placer en sentinelle , autour d'eux , des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller , lorsqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont si bruyans & d'un ton si varié , qu'ils sont fort propres à donner l'alarme. Tantôt , on les entend grogner comme des pourceaux ; & d'autres fois , hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux , sur-tout les mâles ; & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris , à la vue de deux de ces Animaux , qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle ; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles , défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés , & par le sang dont ils étoient couverts. Celui , qu'ils nommoient le Bacha , sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail , & la supériorité sur les autres mâles , que par ses victoires ; & les blessures , dont il portoit les cicatrices , rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces Animaux sont le cœur , & sur-tout la langue , que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer , qu'ils sont presque également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche , on voit flotter , sous leur peau , un amas de graisse molle , au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écotchoit tranquillement un jeune , la Mere se jeta sur lui , lorsqu'il s'en défit le moins , & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crâne fracassé , & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (30).

L'Isle Juan Fernandez n'a pas d'autres Oiseaux que des Faucons , des Merles , des Hiboux & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette espèce , qui se creuse des nids en terre , & dont quelques autres Voyageurs

ANSON.
1741.

Ils sont amphibies.

Comment ils vivent , & leur précaution pour se garder.

Leurs combats pour les femelles.

Ils attaquent les hommes.

Oiseaux de l'Isle. Pardelas , qui sont leurs nids en terre.

(30) *Ibidem* , pages 44 & précédentes.

ANSON.

1741.

ont donné la description, sous le nom de *Pardelus* ou *Damices*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque dans un long séjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y sont maintenus avec tant d'abondance, que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les Tentés.

Poisson de l'Isle
& son abondance.

Enfin, la Baye fournit plusieurs especes de Poisson. Les Morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brênes, des Anges de Mer, des Cavaliers, des Taronneurs, des Poissons argentés, des Congres d'une espece particuliere, & un excellent Poisson noir, assez semblable à la Carpe, que les Anglois nomment, dans leur langue, Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisément à l'hameçon; & dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une Chaloupe. Le seul obstacle vient des Requins, & d'autres Poissons si voraces, qu'ils enlèvent le Poisson au moment qu'il est pris. Les Ecrevisses de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y sont d'un excellent goût, & pèsent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une Chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec le croc.

Allarmes des
Anglois pour le
sort de l'Esca-
dre.

L'Auteur conclut qu'un Vaisseau, dans le triste état où il représentoit le sien, n'a pas de meilleure terraire à desirer que cette Isle. Aussi les Malades y trouverent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait espérer d'y être bien-tôt rejoints par le reste de l'Escadre. Cette attente leur faisoit tenir sans cesse les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vu paroître dans l'espace de quinze jours, ils commencerent à desespérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient se dissimuler que si leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir si long-temps la Mer, il n'y seroit pas resté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du
Glocester.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocester, qui par ses voiles basses, les seules qu'il paroissoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraichissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-temps, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette économie, leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Isle, ils surmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts. Michel, Capitaine de ce malheureux Vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avoit per-

Errat auquel il
est réduit.

du

du de vûe, les vents l'avoient poussé jusqu'à la petite Île de *Maja-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant, de son Bord, plusieurs ruisseaux dans cette Île, il avoit envoyé sa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de si grosses lames sur la Côte, qu'il avoit été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Île, la représentent comme un roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Escadre, qu'elle est couverte d'arbres & de verdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut espérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraichir un Vaisseau dans le besoin.

On doit, à l'instruction des Navigateurs, la description d'une partie des soins que le Chef d'Escadre prit pour sa sûreté. En visitant son mât de misaine, il fut allarmé de le trouver fendu, justement au-dessus du premier Pont, près des barreaux du second Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence; mais les Chapentiers, après l'avoir examinée, jugèrent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'anctre, il seroit aussi bon qu'il l'eut jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il se fut chargé d'une grosse quantité de ces deux provisions, elles avoient été consumées dans une suite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torse, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des restes de voiles, tout ce qu'on en put ramasser fut à peine suffisant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à peu près guéris, obtinrent la permission de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés jusqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant séparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement; mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage, au premier coup de canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraichissemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graisse des Lions marins. Cette huile s'employoit à divers usages. Elle servoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres, pour les espalmer. Quelques Matelots furent employés à saler de la Morue, sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presque entièrement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avoit fait construire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuisoit du pain frais pour les Malades.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entier, à tous les Equipages; & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste Mer. Il parut fort surprenant que l'Equipage d'un Vaisseau, qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les au-

Tome XI.

ANSON.

1741.

Soins nauti-
ques.

Arrivée de la
Pinque Anne, &
les Avantures.

ANSON.

1741.

SCI AVANTURES.

tres, fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de foiblesse : mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de Mai, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Isle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquième degré quinze minutes de latitude du Sud. Ensuite, un vent Ouest-Sud-Ouest l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Isles, qui se présentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Est de l'Isle d'Inchin : mais, ne s'étant pas placé assez près de l'Isle, & l'Equipage n'étant pas assez fort pour filer du cable aussi promptement qu'il étoit nécessaire, le Vaisseau fut poussé à l'Est. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On continua de dériver ; & le lendemain on jeta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque temps : mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancrs, jusqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroissoit haute & fort escarpée. Les Chaloupes faisoient beaucoup d'eau. Il ne se présentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage se crut perdu ; avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes qui eussent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoissent d'Européens que les Espagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaisseau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorsqu'au moment où la perte sembloit inévitable, on aperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaitre les espérances. On coupa aussi-tôt les cables des deux ancrs, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Isle & le Continent. Elle conduisit les Anglois dans un Port également sûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraichissemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuse découverte.

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidelle description de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jettés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui regnent presque continuellement dans ces parages (31).

L'Isle d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles des Chonos, que les Géographes Espagnols placent, en grand nom-

Description de
la Baye & de l'Isle
d'Inchin, nouvellement
découverte.

(31) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossières Esquisses de deux mauvais Desinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact ; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'Estime de leur distance muruelle ; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Estime, les erreurs ne seroient être fort considérables. Il ajoute qu'à la vérité, la latitude, qui est un article impor-

tant, n'en est pas trop certaine, parce que les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie ; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq degrés trente minutes du Sud ; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là dessus, beaucoup moins importante. Page 84.

bre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois pritent pour le Continent ne fut une autre Île, & que la Terre-ferme ne fut beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont si favorablement disposés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une Ecope. Le plus considérable est au Nord-Est du Port. Les Anglois trouverent quelques poissons dans le ruisseau, & sur-tout quelques Mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraichissemens, ils trouverent des Plantes, telles que le Celeri sauvage, les Orties; des Coquillages, surtout des Petoncles & des Moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'Oies, de Mouettes & de Pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer si long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Été, plusieurs rafraichissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'est qu'il est fort éloigné des Etablissmens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il seroit facile de s'y défendre; & si l'on étoit en possession de l'Île qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une armée nombreuse. Cette Île est escarpée, presque par-tout, du côté du Port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit sur ses ancrs à vingt toises de terre. Il seroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaisseau, protégé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presque inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnoître avec plus de soin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (31).

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Espagnols & les Indiens; & n'osant perdre le Vaisseau de vue, ses courses se bornoient aux Terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays est si couvert de Bois & si rempli de Montragnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugerent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En Hyver du moins, elle est si déserte, que pendant tout le temps que les Anglois s'y arrêterent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Indiens, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mamelle. On les découvrit dans une Pirogue.

ANSON.
1741.

Rafraichissemens qui s'y trouvent.

Il est d'une facile défense.

Famille indienne des Espagnols.

Famille indienne ne que les Anglois amenèrent à bord.

ANON.
1741.

Caractère
extraordinaire
d'un Indien.

Comment il
s'échappe avec sa
famille.

Ils y avoient apparemment toutes leurs richesses , qui consistoient en un Chien , un Chat , un filet à pêcher , une hache , un couteau , un berceau , quelques écorces d'arbres pour se huter , un devoird , un caillou , un fusil à battre du feu , & quelques racines jaunes de fort mauvais goût , qui leur servoient de pain. Le Capitaine envoya son Canot , qui les amena facilement à bord. Il les y retint , dans la crainte qu'ils n'allaient le découvrir : mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour , ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau ; & la nuit seulement , on les tenoit enfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'Eau-de-vie , qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation , l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la Chasse , & prenoit plaisir à voir titer quelque pièce de gibier. Cependant on s'aperçut à la fin qu'il devenoit rêveur , & quoique sa femme ne perdit rien de sa gayeté , il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable , par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau , monté de si peu de gens , lui causoit de la surprise : il en concluait qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimoit en se couchant sur le tillac , les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté , par la manière dont il s'échappa , après avoir passé huit jours à bord. L'Ecouteille du Château d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse , pour sortir avec sa Femme & ses Enfants , par cette ouverture ; & passant par-dessus le bord du Vaisseau , il descendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hanfietes qui retenoient la Chaloupe & sa Pitogue , à l'arrière du Vaisseau ; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il tana aussi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart se fit sur le demi-Pont , tous ces mouvemens furent si prompts & si secrets , qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames , tandis qu'il s'éloignoit du Vaisseau. Mais il étoit trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avoit plus , ni Chaloupe , ni Canot ; & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglois , qui avoient conçu de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet Indien , supposant qu'il rôdoit encore avec sa famille dans les Bois qui sont autour du Port , & craignant qu'il ne manquât de provisions , engagerent le Capitaine à faire expoler quelques vivres , dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avoient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres disparurent ; & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (33). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloe , & qu'il ne donnât connoissance de son Avanture aux Espagnols , qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi , de tirer chaque jour au soir , un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtimement plus respectable aux Ennemis , qui pourroient l'entendre , & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché , & que cette af-

(33) Ibid. page 55.

fection, d'imiter les Vaisseaux de Guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & se rendit heureusement à l'Isle Juan Fernandez.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Brésil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de Mai, vers le quarante-septième degré de latitude Méridionale, entre deux petites Isles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le règlement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (34).

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaisseaux dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Gloucester, à faire visiter l'Isle de Mafa Fuero, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun Vaisseau : mais il rapporta des lumières qu'on n'avoit jamais eues, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (35).

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La première est celle où l'Escadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de Mafa Fuero, parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans Bois, sans Eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du Tryal s'assurèrent qu'elle est couverte d'Arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancre n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de Terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvénients, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la pointe Orientale de l'Isle, à deux milles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parce que la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Cette Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de Chevres, & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvénients, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle seroit néanmoins très utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui

ANSON.
1741.

Sort de trois
Vaisseaux de l'Es-
cadre Angloise.

Description de
l'Isle Mafa Fuero

Avantages
qu'elle a sur ce-
le de Juan Fer-
nandez.

(34) Page 121 & précédentes.

(35) Il en donne deux Vues; l'une du Nord-Est, & l'autre du Sud.

ANSON.
1741.
La Pinque Anne
est dégragée.

Etat ou l'Esca-
dre se trouvoit
cette.

Prise d'un
Vaisseau Espa-
gnol.

craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi supérieur (36).

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugèrent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégragée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres bâtimens (37). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passerent à bord du Gloucester, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvoit être sans alarmes, en considérant le peu de forces qui lui restoit. Depuis son départ d'Angleterre, il avoit perdu, sur le Centurion, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Gloucester, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & se voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le Tryal, dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & son bonheur en avoit sauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le Centurion avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de soixante & dix-neuf. A bord du Gloucester, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois Vaisseaux, qui devoient composer désormais toute l'Escadre, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Moulles. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pu passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipaient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions paroissent capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs espérances.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtimen, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaïso, ils lui donnerent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (38). C'étoit un Vaisseau Marchand du port

(36) Page 126.

(37) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Paux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbatons de Beau-pré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serres poutrières étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Taquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintres

étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambord en très mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.

(38) Il n'avoit que trois pieces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de servir, & quelques pistolets. Page 148,

de quatre cens cinquante tonneaux , dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes , tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine , qui se fabriquent dans la Province de Quito , avec plusieurs balles d'autres étoffes grossieres de différentes couleurs , qui portent , dans ces Quartiers , le nom de Pannia de Tierta , & quelques balles de Coton & de Tabac ; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement , c'est-à-dire plusieurs coffres remplis d'argent travaillé , & vingt-trois Serons de Piastras , pesant chacun deux cens livres , sans compter plusieurs Lettres & d'autres Papiers , dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Ce Bâtiment , qui se nommoit Notre-Dame du Mont-Carmel , étoit commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao , depuis vingt-sept jours ; & sa destination étoit en effet pour Valparaíso , dans le Chili , où il devoit se charger , pour le retour , de bled & de vin , de quelque or , & de menus cordages , dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion , qui étoit le Vaisseau vainqueur , n'eurent rien de plus pressant que de prendre des informations. Jusq'au-lors ils n'avoient sçu qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre , qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent , de leurs Prisonniers , qu'elle étoit composée de cinq grands Vaisseaux Espagnols , commandée par l'Amiral Pizarro , & proprement destinée à traverser leurs desseins ; mais que Pizarro , malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn , avoit été obligé de retourner à la Riviere de la Plata , après avoir perdu deux de ses plus gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que de la Plata , cet Amiral avoit averti les Espagnols du Pérou qu'une partie de l'Escadre Angloise pouvoit passer avec succès dans la Mer du Sud ; mais que jugeant par sa propre expérience qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défense , il conseilloit au Viceroi d'armer en guerre les Vaisseaux qu'il pourroit employer à cet usage , & de les envoyer vers le Sud , où vraisemblablement ils surprendroient ceux des Anglois , l'un après l'autre , avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraichissemens. Le Viceroi , goûtant ce conseil , avoit fait équiper sur le champ quatre Vaisseaux qui étoient partis de Callao ; un de cinquante pieces de canon , deux de quarante , & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Concepcion , & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusq'au 6 de Juin , mais n'ayant pas vu paroître les Anglois , ils avoient repris alors la route de Callao , dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-tems la Mer , & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots , ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête , pendant qu'ils étoient en croisiere. Ensuite ils avoient été désarmés en arrivant à Callao ; & les Prisonniers ajoûterent qu'en quelque temps qu'on apprît , à Lima , l'arrivée des Anglois dans ces Mers , ils se passeroit au moins deux mois , avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables , que l'Equipage du Centurion ayant trouvé , à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernan-

ANSON.
1741.

Informations
que les Anglois
en reçoivent.

Informations
fort utiles aux
Anglois.

Des gens qui les
avoient connus.

ANSON.
1741.

Combien leur
état cause d'éton-
nement aux Es-
pagnols.

Ils se dispo-
sent à croiser.

Prise de l'A-
aranzana.

Ce Vaisseau est
nommé la Puise
du Tryal.

dez, quelques monceaux de cendre, des restes de Poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces récentes du séjour des Espagnols, & il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Île, il n'y eût rencontré ses Ennemis; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au Centurion, mais encore au Tryal, au Gloucester, & à la Pinque Anne, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du Carmel, ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Île; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnèrent d'autres lumières aux Anglois. Elles portoient que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaiso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussitôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même temps de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisières; aiant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut transportée sur le Carmel; & le Gloucester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le Gloucester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel portèrent à l'Est, pour joindre le Tryal à la hauteur de Valparaiso. Cinq jours après ils rencontrèrent ce Bâtiment, qui avoit déjà pris, avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cents Tonneaux, nommé l'*Aaranzana*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit guères la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joie de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être démanté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radoubier en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'*Aaranzana*, qu'il nomma *La prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Viceroi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

Dans

Dans les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Pérou & le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, « les arrangemens les mieux concertés n'em- » portent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès, & ne vont » jamais jusqu'à la certitude; parce que les accidens, qui ne peuvent entrer en » compte dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence sur » les événemens. La fâcheuse Avanture du Tryal, & la nécessité qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisière pour l'affluer, donnerent le temps aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaíso. On ne découvrit point une seule Voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaíso, ne voyant point paraître le Carmel & l'Aranzanu, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre aussi que le Viceroi ne fit travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer; car un Exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaíso à Lima, & cinquante jours s'étoient déjà passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte déterminâ les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-Quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorzième degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Vieillard*. L'espace, entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisière qu'il y ait sur cette Côte; parce que tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vue des hauteurs de Barranca, qui est située à dix degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction, si long-temps désirée, d'apercevoir un Vaisseau. Le Centurion lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiquil, nommé *Sainte Therese* de Jesus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui est très fort, & qui se fait d'une espece d'herbe; de draps de Quito, de Cacao, de Noix de coco, de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandises. Les especes, qui se trouverent à bord, ne montoient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge auroit été de grande valeur, si les Anglois en avoient pu disposer: mais comme il est défendu, aux Espagnols, de rançonner jamais leurs Vaisseaux, la plupart des choses qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité,

Tome XI.

T

ANSON.
1744.

Projets qui s'évanouissent.

Les Anglois vont se placer sous le vent de Callao.

Isle de Saint Gallan, bonne croisière.

Prise de la Sainte Therese.

ANSON.

1741.

Trois Dames
qui s'y trouvent,
& générosité des
Officiers An-
glois.

pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les Anglois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils cau-
soient à leurs Ennemis (39).

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves noires, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit-il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent excessivement allarmées, de se voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laissèrent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du Centurion les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseroient pas d'être bien servies; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour accélérer l'exécution de ses ordres, & pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote, parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sçut bientôt, par le témoignage des Prisonniers, & dans la suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est que différé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnières.

Rougeur de la
Mer, & la cause.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent, pour tourner ensemble le Cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très beau rouge, à plusieurs milles autour d'eux. On observa que cette couleur venoit d'une prodigieuse quantité de Poisson, qui couvroit la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eut la curiosité de mettre dans un verre, ne laissoit pas d'être aussi pure que le cristal; excepté qu'on y voyoit surnager quelques globules rouges & glaireux (40).

Différence de
la chaleur dans
des latitudes éga-
les.

En rangeant la Côte, on remarquoit presque sans cesse un Courant, qui faisoit dériver les Vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze milles par jour. A huit degrés de latitude Méridionale, ils commencèrent à se voir entourés de Bonires & de Poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable.

que sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent ; car on ne les perd de vue, sur la Côte du Brélil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (41).

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos (42), les Anglois se saisirent, sans combat, d'un Navire Espagnol de cent soixante-dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Rosafes, des marchandises d'Europe en ballots, de la Cannelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Païta, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Païta, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire transporter, dans les Terres, le trésor du Roi & le sien. On sçut aussi qu'il y avoit, à la Douane de Païta, une somme considérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, joint à la

ANSON.
1741.

Prise du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Morifs qui percent les Anglois à faire une entreprise sur Païta.

(41) L'Auteur s'abandonne tel à ses réflexions sur les causes de cette différence de chaleur, & se plaint que les Physiciens n'aient jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait ; c'est-à-dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de règle par laquelle on puisse juger du degré de chaud ou de froid qui y règne. On ne sauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des Saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Brélil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. Les Thermomètres, qui doivent passer pour une règle infallible du degré du chaud & du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques ; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Été de cette année, un Thermomètre gradué, suivant la méthode de Fahrenheit, monta une fois, à Londres, jusqu'à 78° ; & la plus grande hauteur qu'un Ther-

momètre du même genre ait atteint dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermomètre monta jusqu'à 98°, à l'ombre ; degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t-elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égale ou même surpassée vers le cercle Polaire ? L'Auteur répond que l'estime du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y règne quelquefois, mais plutôt sur la chaleur moyenne d'une Saison, ou peut-être d'une année entière. Il ajoute une raison, qui est prise de nous ; c'est que notre sensation de chaleur ne répond pas infalliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermomètre ; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. Pages 203 & précédentes.

(42) A six degrés vingt-sept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Isles de ce nom : celle-ci, qui s'appelle Lobos de la Mer ; & une autre plus Septentrionale, qui ressemble beaucoup à la première, & qu'on nomme Lobos de Tierra.

T ij

ANSON.

1741.

certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'allarme seroit bien-tôt répandue sur toute la Côte & qu'il seroit inutile d'y croiser plus long-temps, déterminâ M. Anson à tenter de surprendre Païta. C'étoit, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses Prisonniers, qui étoient en grand nombre, & qui consommoient des provisions dont il avoit besoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'instruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

Description de
Païta & de ses
environs.

La Ville de Païta est située dans un Canton fort stérile (43), dont le terrain n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles sèches. Cette maniere de bâtir est assez solide, pour un Pays où la pluie est extrêmement rare. La plupart des Habitans sont des Indiens, des Esclaves Nègres, des Mulâtres, ou des Mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancre y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord ; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Realejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant presque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Païta soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions que du Poisson & des Chevres, les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils transportent à Païta, sur des Radeaux, de l'eau, du Maïs, des herbes, de la volaille & d'autres rafraichissemens. On y amène aussi des Bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre ; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine ; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des Bois de Salse-parille, elle s'imprègne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Païta est un lieu de débarquement, pour les Passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a sur la Côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (44).

Projet de l'attaque.

Païta est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avoit appris de ses Prisonniers que le Fort étoit muni de huit pieces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avoit, pour garnison, qu'une Compagnie très-foible. On ajoutoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le dessein du Chef d'Escadre étoit d'employer la surprise, il ne désespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses Vaisseaux étoient à douze lieues de la Côte ; distance

(43) A cinq degrés douze minutes de latitude Méridionale.

(44) Pages 221 & précéd.

qui les assuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne pussent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas aperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les Habitans allarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis : & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de Guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement ils seroient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres Prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, & que tous leurs Compagnons seroient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui servir de Guide, pour surprendre Iturville, Ville située dans les Terres au Sud de Païta. Ainsi son mauvais sort l'avoit destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette Côte, pendant un si long intervalle (45).

Ce ne fut point avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais lorsqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaisseau qui étoit à l'ancre, l'aperçurent & donnèrent l'alarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumières, qui se promenoient rapidement, & d'autres marques d'un extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramier vivement, pour ôter à l'Ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant avant qu'ils pussent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointèrent si juste vers le lieu du débarquement, qu'un boulet passa au-dessus de la tête des Anglois.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussitôt que ses gens furent à terre, un de leurs Guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettoit, ils marchèrent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré, où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes, & le son de leurs tambours, qui se faisoient entendre de toute leur force, persuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'essayerent qu'une décharge de

Comment s'est
Anglois surpris
neut Païta.

Ils s'en ren-
dent maîtres.

(45) *Ibidem*, page 123.

ANSON.

1741.

Usage qu'il
fit de leur vic-
toire.

A quoi les Es-
pagnols ont fait
porter leur per-
te.

La Ville de Pa-
ta est livrée aux
flames.

Comment les
Anglois traitent
leurs prison-
niers.

quelques Marchands, postés dans une galerie qui entourait la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit sur eux, quitterent leur Poste, & laisserent la Place à la discrétion des Vainqueurs (46). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglois se trouverent maîtres de la Ville, sans autre perte, que d'un homme tué & deux de blessés.

Brett plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maison du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chaussé, l'autre nud, abandonnant sa femme qui n'étoit âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours; d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la Douane, où les Trésors des Marchands étoient déposés: Il trouva des Magasins remplis de Marchandises précieuses, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Escadre: mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes furent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piastras; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emporterent, la Vaiselle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres sterling. Les Joyaux, tels que les Bagues, les Bracelets, &c. étoient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglois eussent fait sur cette Côte (47).

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception des deux Eglises, qui se trouvoient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étoient des Draps fins, des Soieries, des Batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaisseaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglois.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balançoit point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit, parmi les Prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avoit distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du Vice-Président du Conseil de Chili. L'impression qu'il avoit reçue, en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'étoit renouvelée avec tant d'hor-

(46) Pages 127 & précédentes.

(47) Ibid. page 151.

teur, lorsqu'on l'avoit fait passer sur un Vaisseau de l'Escadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré son sort, dans les termes les plus touchans, en regrettant son Pere, sa Mere, ses Freres, ses Sœurs, sa Terre natale, dont il se croyoit séparé pour jamais ; & n'envifageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur esclavage, tous les autres Espagnols avoient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour, à sa table, ceux qui méritoient cette distinction : il ordonna qu'ils fussent tous traités, non seulement avec humanité, mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer, & la joie succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son Bienfaiteur, & prit tant de goût à la manière de vivre des Anglois, que lorsqu'on eut relâché à Païta, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (48). Les trois Dames de la Theresse, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnaissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroissoit fort considéré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer sa haine. Il marqua, surtout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (49).

ANSON.
1741.

Reconnoissance
des Espagnols

L'auteur termine ce récit par des réflexions fort sensées. » La manière, » dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de notre Nation n'est pas une » chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus, que celle de » tout le reste du Monde. Le Commerce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, est non-seulement fort considérable, » mais il est d'une nature toute particuliere, qui exige de part & d'autre » de l'honneur & de la bonne foi. Ainsi M. Anson joignoit une considération » politique à son propre penchant, qui le portoit à ne pas traiter avec du- » reté ceux que le sort des armes livroit entre ses mains (50).

Principe d'un
sage politique.

Pendant l'expédition de Païta, le Gloucester, commandé par Mitchel, avoit continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'étoit fait de deux Râtimens Espagnols ; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jattes, & d'environ sept mille livres sterling en espèces ; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la dernière avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres ; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité : mais lorsqu'ils eurent transporté la Cargaison à bord du Gloucester, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Pistoles & de Piastras, dont le total montoit à douze mille livres sterling (51).

Deux autres
prises des An-
glois.

Après avoir rejoint le Gloucester, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il seroit possible, le Cap de Saint Lucas en Cali-

M. Anson se
flatte de com-
muniquez par
l'histoire avec la
Flotte de l'Ami-
ral Vernon,

(48) Page 255.

(49) Page 258.

(50) Page 259.

(51) Page 266.

ANSON.

1741.

Ses projets sur
Panama.

fornie, où le Cap de Corientes sur la Côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposoit aux Indes Orientales, où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissmens Espagnols. Comme il lui paroissoit possible que Porto Bello fût déjà occupée par une garnison Angloise, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois, qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer, soit par les Indiens du Pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministère même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense auroit pu gagner : & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aisé de la continuer. Par une voye si courte, M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord, il ne pût se rendre Maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (51).

Cependant ,

(51) Pages 169 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn, sans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger possible par l'exemple du Duc & de la Duchesse, Armateurs de Bristol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Brésil jusqu'à l'Isle Juan Fernandez ; l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pu ébranler l'Empire Espagnol, en Amérique, représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la disposition actuelle des Habitans, Espagnols & Indiens. « La méintelligence, dit-il, » regnoit entre les Gouverneurs. Les Créoles étoient mécontents à l'excès. Il n'y avoit ni armes ni munitions. Les garnisons & toute discipline militaire étoient absolument négligées. Les Indiens de la Frontière attendoient que le moment favorable pour prendre les armes, & pour se venger des barbaries qu'ils avoient souffertes depuis deux siècles. M. Anson fut instruit de tout par les Lettres qu'il trouva sur ses prises. La crainte de l'Escadre Angloise augmenta beaucoup l'animosité des Gouverneurs. Ils rejetoient l'un sur l'autre les maux qu'ils prévoyaient. Le Président du Chili, celui de Panama, & tous les autres Commandans demandoient au Viceroi du Pérou, les secours d'argent

» nécessaires pour leur défense. Le Viceroi » répondoit que la caisse Royale de Lima » étoit vide, & qu'il avoit assez de ses » propres besoins. D'ailleurs, le Peuple étoit » fort mécontent. Il étoit persuadé que depuis plusieurs années les affaires de la » Monarchie n'avoient été ménagées que » par des vues particulières d'intérêt. Il y » avoit cent preuves que telle étoit l'opinion régnante chez les Créoles, & l'Auteur se contente d'en rapporter une : c'est le témoignage des Académiciens François, envoyés en Amérique, pour y mesurer un degré du Méridien près de l'Equateur. Dans une Relation de M. de la Condamine, qui contient le meurtre du Chirurgien François, on lit que pendant le tumulte qu'il y eut à cette occasion, tous les Habitans s'accordaient à maudire le Gouvernement. Les Indiens de leur côté panchoient à la révolte, sur presque toutes les Frontières. Plusieurs Lettres interceptées firent connoître que pour peu qu'ils eussent été secondés ils auroient pris les armes. C'étoit particulièrement la disposition de ceux qui habitoient vers le Sud du Pérou, des Arancos, & des autres Peuples du Chili ; c'est-à-dire, des Nations les plus paillardes. Les Espagnols menaçoient alors les Chiliens, des grandes forces qui leur venoient d'Espagne, sous les ordres de l'Amiral

Cependant, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M.

ANSON

1741.

« l'Amiral Pizarro, & se vantoient qu'il alloit achever ce que ses Ancêtres n'avoient pu finir. Ces menaces effrayèrent les Indiens, jusqu'à leur faite étroite que leur destruction totale étoit résolue. Les Pizarres ont été les premiers Conquêteurs du Pérou; & les Peruvians, qui n'ont pas oublié la ruine de leur Empire, la mort d'Aralipa, dont ils chérissent encore la mémoire, l'abolition de leur Culte, & le massacre de leurs Ancêtres, détestent tout ce qui porte le nom de Pizarro. On n'ignore pas non plus, au Chili, que c'est de la même source que sont venus l'esclavage & la misère des Habitans. La mémoire de ces événemens tragiques est si peu assaiblie chez ces Peuples, que toutes leurs solennités sont accompagnées de Spectacles, qui leur rappellent l'idée de leur ancienne grandeur & de leurs infortunes. Ils assistent à ces Représentations avec des transports de regret & de fureur; marque sensible qu'ils ne respirent que les occasions de recouvrer leur liberté & de se venger de leurs Tyrans. Les Gouverneurs Espagnols, qui connoissoient bien ces dispositions, craignoient si fort un soulèvement général, que vers le même temps ils avoient employé tous leurs soins à tranquilliser les plus fiers de ces Indiens. Le Président de Chili avoit fait de grands présens aux Chefs des Arancos, pour en obtenir une trêve à des conditions qui leur étoient fort avantageuses; & la Négociation s'étoit pas encore conclue à l'arrivée des Anglois. M. Anson auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de troupees & dépourvues d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chili, il n'y avoit pas trois cens armes à feu, & la plupart vieux mousquiers. Baldivia ne lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Arancos, les Pulches & les Pooguinches, qui habitent les bords de la Rivière impériale, à vingt-cinq lieues au Nord de cette Ville, aoroient d'abord pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en campagne, presque toute cavalerie. Rien ne les auroit empêchés d'entrer dans le Chili, qu'ils auroient trouvé sans armes & sans munitions, & peuplé d'Habitans effeminés, que l'opulence & la mollesse ont rendus incapables de résister à la fatigue. Ceux des Frontières du Pérou s'étoient pas

« moins disposés à secouer le joug Espagnol, il pouvoit en résulter un soulèvement général, dans toute l'Amérique Espagnole. Alors la seule ressource des Créoles, mécontents d'ailleurs du gouvernement, eût été de s'accommoder avec les Indiens, & de secouer le joug d'un Maître, qui veilloit si mal à leur sûreté. Si cette conjecture paroît frivole, l'Auteur se croit sûr, du moins, que l'arrivée des Anglois faisoient prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de résister à leurs entreprises. Il ajoute qu'il n'y avoit que deux Places, sur les Côtes de cette Mer, Panama & Callao, qu'on pût supposer en état de soutenir les efforts de l'Escadre Angloise; & M. Anson étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas soutenus long-temps. Le Viceroy même craignoit qu'on ne redoutât une visite à Lima. En effet, il y a plusieurs endroits sur la Côte où le mouillage est fort bon; sur-tout un, à deux lieues du Sud de Callao; justement au Nord de la Pointe que M. Anson nomme Morro Solar, dans sa Carte. On y trouve soixante à quatre-vingt brasses d'eau, à deux cables du rivage; & les Espagnols couvoisoient si bien la facilité d'y faire une descente, que l'équipement de la caisse royale ne leur ayant pas permis d'y bâtir un Fort, ils y tenoient une garde de cent Cavaliers, dont toute l'utilité se seroit réduite à leur approche de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de l'Escadre, il fait considérer qu'elle auroit pu recevoir, par l'Isthme de Panama, les armes, les munitions, & les recrues dont elle auroit eu besoin; ce qu'on mot, que l'Angleterre, dit-il, auroit pu se maintenir dans ses Conquêtes en dépit de tous les efforts de l'Espagne. La Cour de Madrid n'avoit que deux voies pour rentrer en possession d'un si riche Domaine; celle des armes, ou celle de la Négociation; la première eût été fort difficile, ou peut-être impossible; & la seconde auroit du moins procuré, à l'Angleterre, un Traité qui eût mis des bornes à l'ambition de ses Ennemis.

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walker ait pris plaisir, comme l'Athénien d'Horace, à s'entretenir quelquefois d'un si beau songe.

V

Tome XI.

ANSON.

1741

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette disgrâce le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du temps dont il avoit besoin, parce que ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des Cocos étoit plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

Il va faire de l'eau à l'Isle de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept milles de distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restoit au Sud-Sud-Est demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les Vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22, au matin, on vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Est vers l'Est, à sept milles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le Gloucester prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vue de l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo; mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents, qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes Montagnes, que les Espagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'Atmosphère, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'appercut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les Côtes du Brésil. On eut jusqu'au septième degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevois, quoique, suivant l'opinion commune, cette Saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

La durée des Vandevois n'est pas fixe.

Ile de Quibo, & sa situation.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons Voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq Vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la

Pointe Orientale (53) de l'Isle de Quibo, au Nord-Nord-Est, à quatre lieues de distance, & l'Isle de Quicara à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloignement. Le fond, sur soixante-cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqué de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin, on avoit le Cap Mafiaro, au Nord-Est demi-Quart au Nord, à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de Sebaco, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les Vaisseaux en arriere; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la Pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno, en faisant le tour d'un bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Isle. Ce Canal n'a pas moins de six milles de largeur, & l'on y peut passer à un mille & demi des Brisans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage, à trente-trois brasses d'eau, fond vaseux. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de Sebaco, à l'Est vers le Nord (54).

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille, au Nord-Ouest demi-Quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verts. On y trouve particulièrement quantité de *Canisfeiers*, ou d'arbres qui portent la Casse, & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir, dans un lieu si tranquille, d'autres Oiseaux que des Perroquets, des Perriques, & des Aras. Les autres Animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des Singes & des Lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul Tygre, quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouvoient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une espèce de Serpens, que l'Auteur nomme Serpent volant, parce qu'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'Animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux Alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands Poissons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentait au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne

ANSON.
1741.

Description de
l'Isle de Quibo.

(53) A sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale.

(54) Pages 182 & précédentes. L'Auteur

donne ici un Plan de l'extrémité Orientale, où est l'Aiguade, avec le Mouillage & les Sondes.

M. Anson visita l'Isle. Il est charmé de divers spectacles.

ANSON,
1741.

toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une cascade, qui cause de l'admiration. Une Rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se répandant sur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemplaient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'Aras passa au-dessus d'eux; » & comme si ces » Oiseaux avoient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence » du spectacle, ils s'arrêterent à faire mille rours en l'air, qui donnerent » tout le temps de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux » qui furent témoins de cette scène ne peuvent encore la décrire de sang » froid (55).

Huitres perlières
de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouverent quelques Huttes sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Été. Quoique les huitres perlières soient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plupart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huitre s'est nourrie; si le fond est vaseux, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche sont des Esclaves Negres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (56).

See Tortues,
& manière de les
prendre en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ses mauvaises huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pèsent ordinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue qu'il vouloit prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyait sur la

derrière de l'Animal, qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derrière. Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau, l'Homme & la Tortue, jusqu'à ce que la Chaloupe vint les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols qui les habitent aient pu se persuader que la chair de Tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singulière de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Esclaves, Indiens & Nègres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portioient mieux, ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'Escadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent : mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de Tortues répondant à tous leurs desirs, ils se contenterent de couler la Barque à fond, pour gagner leur Croisière sans obstacle.

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord, d'Acapulco & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés ; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes (57), où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février ; de-là il falloit gagner l'Isle du milieu des trois Marias (58), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devoient se rendre à l'Isle de Macao, sur la Côte de la Chine.

L'espérance commune étoit qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois, par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Isle des Cocos, qui n'est, suivant l'Estime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (59). Elle a, dans sa Partie Occidentale, un Montain élevé, qui s'abaisse, & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Isle, on voit le Cap à l'Ouest vers le Nord ; &

ANSON.
1741.

Préjugé des Espagnols contre la chair des Tortues.

Cheripe, Village abondant en vivres.

Ordre donné par le Chef d'Escadre, pour chercher le Gallion.

Isle des Cocos, & sa position.

1742.
Vent alisé.

(57) A vingt degrés vingt minutes.

(58) A vingt-un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

(59) A cinq degrés vingt minutes de latitude Septentrionale.

ANSON.

1742.

Il ne souffle
que fort loin du
Counant.

Erreur des An-
glais.

Ils cherchent
Acapulco.

jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le soufflé se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 de Janvier. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tornues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vu sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être aperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissements sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port: il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sablonneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit aperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Sur la dernière partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vue d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de Seguateneio. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Negres, avec la pré-

caution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été submergés.

Ces Prisonniers assurèrent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolèrent toute l'Escadre, en ajoutant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaïson ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan; mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Îles, il suffira d'adopter ici (60) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

Le Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure Méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui regnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vue d'abrégier le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

Qu'on se rappelle ici la Description de l'Île de Luzon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (61). L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandises qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles sont les Epicerics, les Soieries de la Chine, & sur-tout des Bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de Mouffelines, de Toiles peintes & d'autres especes; sans parler des ouvrages d'Orfèvrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Do-

ANON.
1742.

Les Anglois
manquent le Ga-
lion.

Ils espèrent de
le prendre à son
retour.

Idée du Com-
merce entre Ma-
nille & le Mexi-
que.

Marchandises
qui vont de Ma-
nille à Acapulco.

(60) Dans ce même Volume.

(61) Le Père . . . Foyet, ci-dessus, pages . . .

ANSON.

1742.

Regles de ce
Commerce.

mestiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il est restreint à certaines personnes, par diverses Ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de Registre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille, à titre de gratification pour le soutien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de Marchandises, proportionnée au nombre de bales qui lui est alloué; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & de transporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achètent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandises, qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé que cette valeur est fixée à six cens mille Pistres. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'année où la Cargaison ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Pistres.

A quelle forme
se monte.On le croit pre-
judiciable à l'Es-
pagne.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enfvelit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de Politique, admise par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'Espagne, sur le Commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les Soieries de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Espagne; & que l'usage des Toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduisoit presque à rien le débit des Toiles de l'Europe, transportées en Amérique par la voie de Cadix. En effet, il est clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes, qui passeroient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires: au lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrémité du Monde. Dom Joseph Parinho, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune Marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaisseaux de Registre. Mais le crédit de ceux, auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce dessein (62).

Dom Joseph
Parinho veut l'abo-
lir.

(62) Pages 341 & précédentes.

On

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des Marchandises, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi le Voyage est à peu près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y emploie qu'un seul Vaisseau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve, pour y suppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante piéces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Espagne au haur du grand mâc.

Cette Navigation a des regles, ou des usages, qui s'observent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juiller, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le mènent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de Mer, se réduisent à quelques petites îles. On peut ajouter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (63).

Curieuse route
du Galion.

(63) Carrei, qui a publié sa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuieux & d'impouvantable Voyage*, ne raconte rien qui ne puisse servir ici de confirmation. Son Journal est peu intéressant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Espagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer jusqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuse*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. C'est que la paye des Matelots est de trois cens cinquante piéces de huit, dont on ne leur donne que soixante quinze à Cavite, dans la crainte que s'ils en avoient seulement la moitié, ils ne vou-
lissent pas retourner aux Philippines pour avoir le reste. C'est que chaque Voyage apporte cent cinquante, & deux cens pour cent de profit aux Marchands, neuf pour

cent aux Facteurs, & qu'il est fort agréable de retourner chez soi avec dix-sept ou dix-huit mille écus de profit, en moins d'un an, sans compter ce qu'on fait pour soi-même. Un Gentilhomme Espagnol, qui faisoit le Voyage sans aucun emploi, dit à Carrei qu'il y gaignoit trente mille piéces de huit, seulement pour les commissions. On comptoit au Pilote vingt mille; aux sous-Pilotes, neuf mille chacun; au Général, quarante mille. Le Contre-Maitre, le Maître & le Gardien, qui peuvent ferrer plus de Balots de Marchandise, n'ont besoin que d'un Voyage pour s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à cinquante pour cent, peut en gagner encore autant, sans que la marchandise, qui se perd, soit sur son compte. De si grands gains font compter pour rien la

ANSON.

1741.

Comment les
Espagnols se pro-
curent de l'eau
douce.

Le Voyage ne prenant gueres moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de Marchandises & de Monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce; mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futaillies, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des Vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes Jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les Jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux Haubans & aux Étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les Jarres, d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les Futaillies. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulièrement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des ribords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (64).

Autres diffi-
cultés que l'Au-
teur rejette sur
leur ignorance.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui est la première cause des Maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des Marins Espagnols. On dir, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvénients d'une longue Navigation. On ordonne expressément aux Capitaines de faire la traversée, sous la latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; c'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constants & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alisés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bien-tôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest; & tous les inconvénients se réduiroient à ceux

» misère & le danger. Pour moi, ajoute le
» même Voyageur, toutes ces espérances,
» & même de plus grandes, ne m'exciteront
» jamais à recommencer une telle Naviga-
» tion, qui est capable de faire perdre la vie,
» ou tout au moins de la rendre inutile à

» jamais. *Carreri, Tome V. page 327.*
Voyez, d'ailleurs, ci-dessous, son propre
Voyage.

(64) Voyage d'Anson, Tome III, pages
345 & suivantes.

qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vandas, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (65).

Lorsque le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de longitude, à compter du Cap Esprit Santo, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (66). Cette vûe est pour eux un signe certain (67) qu'il sont assez près de la Californie. Aussi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée d'îles & de Bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette presque île, qu'ils osent chercher la Terre, autant pour prendre langue & sçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croissent dans ces Mers, que pour vérifier leur Estime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraichissemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allume certains feux pour leur servir de signaux (68). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croisière qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage

ANSON.
1742.

Signes qui annoncent la Terre au Galion.

Colonie Indienne, du Cap Saint Lucas, d'où il tire des rafraichissemens.

Ce qu'il fait à Acapulco le temps qu'il y passe.

(65) Page 331 & précédentes.

(66) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espèce de Poteau marin. Carreri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creuses en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine ressemble vers l'extrémité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égal longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur ait jamais vues. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, consistant au vinaigre. *Ubi supra*, page 342.

(67) C'est un usage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaisseau. On leur permet cette réjouissance, après un horrible Voyage, de plus de trois mille lieues, & lorsqu'ils commencent à se croire au Port, parce qu'il ne

leur en reste plus à faire que sept cens. Le Matelot, qui voit la première herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pièces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on élève un dais, & le Président, avec deux Juges, tidieusement vêtus, s'assient dessous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Ensuite ils jugent aussi les Passagers. L'Ecrivain lit l'accusation de chacun; & là-dessus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle est changée sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, bifeuit, viande, vin, ou confite. Carreri, *ibidem*, pages 338 & 40.

(68) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts mécaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madère, & qui commence à se mettre en réputation au Mexique. C'est le Marquis de Valero, qui a fourni aux premiers frais de cet Etablissement. *Voyage d'Anson*, *ubi supra*, page 354.

ANSON.
1742.

Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autres temps, se remplir de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la Cargaïson est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les Marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprés le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de Cochenille, de Confitures de l'Amérique Espagnole, de Metterie & de Bijoux de l'Europe. pour les femmes de Manille, de Vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul Vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette Cargaïson prenant peu de place, on monte la Batterie d'en bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs Passagers; de sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes (69).

Son retour à
Manille.

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallèle, jusqu'à la vue de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité, les Isles Marianes, c'est que pendant tout le mois de Juin il est ordonné, aux Espagnols de Guam & de Rota, d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur.

Précaution
qu'il doit pren-
dre.

L'Isle de Guam est gardée par une Garnison Espagnole (70), dans la vue d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jouts. Après y avoir pris de l'eau & des rafraichissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Espiritu Santo, dans l'Isle de Samal. Il doit observer les Signaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas, de Batusan, de Biriborongo, & de l'Isle de Batan. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'aperçoivent. Si le Général, après avoir vu manquer le premier feu, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & son devoir l'oblige de faire mettre à terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se regler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert dans l'asile qu'il choisit, & s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à terre, y débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (71).

Vaine attente
des Anglois.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet; mais elles

(69) *Ibid*, pages 361 & précédentes.

(70) Voyez, ci-dessus, la Description des 354.
Illes Marianes..

(71) Voyage d'Anson, Tome III, page.

sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Païta, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la Prise de Païta, il se flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché jusqu'à la vue des Montagnes, qui se nomment les Mammelles, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco; mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui regnent près de la Côte, l'assurèrent qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevait toujours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (71).

ANSON.
1742.

M. Anson veut
surprendre Acapulco.

Les Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avoient pu s'avoir, comme ils le firent dans la suite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient sur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo sur le Galion jusqu'à l'année suivante. Mais demeurant toujours persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au Port de Seguataneio, parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 3 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ sept milles à l'Ouest des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les descriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anson renvoya les Chaloupes pour le sonder, & s'y rendre, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Escadre pouvoit être sans danger.

Il est fort difficile de
chercher de l'eau
à Chequetan.

L'Auteur croit en devoir une description exacte. Le Port, ou la Rade de Chequetan, est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que dans la belle Saison les Vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mille ou deux du rivage. Le Pays est assez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & sur quelques éminences, on voit des Tours, qui servent apparemment d'Echauguettes. Cette Perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par

Description de
ce Port.

Côte à l'Ouest
d'Acapulco.

(71) *Ibidem*, pages 181 & précédentes.

ANSON.
1742.

Montagne de
Petaplan.

Difficulté de
reconnoître en
Mer le Port de
Chequetan.

Situation & pro-
priété de l'Ai-
guade.

une chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent surpris seulement, que dans un espace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'aperçoive pas, le long du rivage, une seule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq milles au-delà, & toujours à l'Ouest, on trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Île : trois milles plus loin, à l'Ouest, on voit un Rocher blanc assez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui se nomme *Petaplan*. C'est proprement une presqu'Île, jointe au Continent par une Langue de terre basse & étroite, couverte de broussailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excréments de divers Oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan ; & sept milles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de son entrée, au Sud demi-Quart à l'Ouest (73).

Si l'on côtoie la Terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de May ; quoique dans le reste de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vue découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres ; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse quelquefois. Les Anglois observèrent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Est & Ouest.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, sans décharge, & séparé de la Mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en est un peu saumâtre, surtout du côté de la Mer ; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce

(73) L'Auteur joint ici diverses Cartes, qui représentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

& fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employèrent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailes, qu'ils rapportoient par la même voie, jusqu'au rivage, où elles étoient vidées dans les grandes. Quoique cet Étrang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Rivière. Cependant le terrain est si bas, aux environs, qu'il doit être presque entièrement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage (74).

Le Pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaison avec les Habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix milles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit souvent du coton de cheval & de mule. A cinq milles du Port, le chemin se divise entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mène à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande Savanne, où ils ne cessèrent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcèrent enfin de retourner vers l'Escadre : mais ils attachèrent à quelques piques, qu'ils plantèrent sur la route, des billons en langue Espagnole, par lesquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auroient bien-tôt découvert une Ville ou un Bourg, qui n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brèmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'est le seul endroit de ces Mets où ils pêchèrent des Torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la Raie, & qui tire son nom d'une propriété singulière, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-seulement ceux qui marchent dessus ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient demeure quelque-temps engourdi, & qu'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger (75).

On cessa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plupart des Marelots mangeoient avec goût. Les Alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, sur le sable de l'Aiguade, les tra-

ANSON.

1742.

Courte inutile
des Anglois dans
le Pays voisin.

Rafraîchissemens
du Port.

Torpilles de la
Mer du Sud.

Autres Ani-
maux, & Plan-
tes du Pays.

ANSON.
1742.

ces d'un grand nombre de Tigres ; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faïsans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offriroient une ressource toujours présente, si leur chair n'étoit sèche & sans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiseaux de moindre grosseur, particulièrement des Perroquets, que les Anglois ruoient souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les Bois fournissent-ils assez de Limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques Papas, & cette espèce de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la Morgeline. Elle croit sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle passe pour un Antiscorbutique.

Observations
sur le Port de
Chequetan.

M. Anson, toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un Pays assez étendu, qui paroissoit double, avec une espèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe ; mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, sont jointes par une Vallée, & ne laissent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissements médiocres, sa connoissance est importante pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de Côtes ; à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines ; & ce Passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols du Pays seroient capables de rassembler (76).

Les Anglois
brûlent leurs pri-
sons & renvoyent
leurs prisonniers.

La Saison ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine espérance, ils ne pensèrent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Gloucester. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs Equipages & leurs agrets sur ces deux Vaisseaux, qui n'auroient pu résister, sans ce secours, aux Mers orageuses de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers, à la réserve des Mulâtres, & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Breton, qui s'avança, pour cette Commission, jusqu'à l'entrée du Port d'Acapulco, en prit occasion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voisine (77).

Fausse idée
des Anglois, en
partant pour la
Chine.

En quittant la Côte d'Amérique, le 6 de Mai, l'Escadre se promettoit de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins

(76) Page 414 & précédentes.

(77) L'Auteur le donne. Ce Plan représente la Pointe Occidentale de l'Entrée, qui se nomme *El-Griffo*, à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude ; une Ile,

qui restoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Est, à trois lieues de distance, & qui fait la Pointe Occidentale de l'Entrée ; le Port *Marquis* ; Sierra di-Brea, un Rocher blanc dans le Port, & des Echauguettes.

de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest, dans le dessein de tomber sous les vents alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorzième degré de latitude du Nord, qui est le parallèle qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de remonter le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaisseaux souffroient déjà beaucoup du scorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut: ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui consistoient à nettoier soigneusement leurs Vaisseaux, & à tenir les écoutes & les sabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoit pas mieux. On avoit supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de distance du rivage. » On n'acquerra jamais, dit-il, » une connoissance exacte de sa cause; mais on conçoit aisément, qu'il » faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des Animaux, » & que cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune de ses propriétés connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie des Animaux terrestres, à moins qu'elles ne soient corrigées par une sorte d'exhalaisons, que la terre seule est capable de fournir (78).

Les malheurs communs, n'empêcherent pas d'observer, qu'il se passoit rarement trois jours de suite, sans qu'on vit une grande quantité d'Oiseaux, signe certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Isles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert jusqu'à présent. La plupart

ANSON.
1742.

Il se recom-
cent bientôt à
souffrir.

Observations
sur le scorbut.

Oiseaux qu'on
rencontre en plus
de dix.

(78) Anson, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triste état des deux Equipages, M. Anson fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant son départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'essai, commença à saigner violemment du nez; & quoiqu'il fût presque à l'agonie, il se trouva bientôt mieux. Ensuite, il se fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de se rétablir à terre. D'autres senti-

rent un soulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas soulagés. Mais les uns & les autres ne se trouverent pas plus mal, que s'ils n'eussent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le remède agissoit à proportion des forces du Malade. La plupart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la transpiration, ou par le vomissement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produisoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

Tome XI.

Y

ANSON.
1742.

M. Anson se
détermina à tra-
vers le Gloucester.

Enfermé dans où le
Centurion tom-
be à son tour.

Il découvre
deux des îles
Mariannes.

de ces Oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre ; & la maniere, comme le tems de leur arrivée , ne laissoit pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné , & qu'ils n'y retournaissent le soir. L'heure de leur passage , & celle de leur retour , qui varioient par degrés , firent juger que cette distance ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

On eut le vent allisé, sans la moindre variation , depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais le 26 de ce mois , lorsque suivant l'Estime , on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Isles Mariannes (79), il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-temps , qui éloignoit l'assurance de sortir de peine , & plusieurs disgrâces irréparables , qui arrivèrent au Gloucester , firent prendre la résolution de détruire ce Vaisseau par le feu. Elle fut exécutée , après des peines infinies , pour faire passer sur le Centurion l'argent & les vivres ; seules richesses qu'on put sauver d'un malheureux Bâtimen qui étoit prêt à s'enfoncer , & dont l'Equipage ne consistoit plus qu'en soixante-dix-sept Hommes , dix-huit Garçons , & deux Prisonniers. Les Malades , qui étoient au nombre de soixante-dix , furent transportés dans la Chaloupe , avec tout le soin qu'on devoit à leur faiblesse. Cependant , il en mourut trois ou quatre , dans le tems qu'on les hissoit pour les faire entrer dans le Centurion.

Ce renfort , ne laissoit pas d'être extrêmement avantageux , pour l'unique Vaisseau qui restoit de l'Escadre. Mais il avoit été détourné de son cours , & porté fort loin au Nord , par la tempête qui avoit été si fatale au Gloucester. Le Courant , qui avoit la même direction , ayant aussi contribué à le faire avancer , il se trouvoit à dix-sept degrés & un quart de latitude au Nord , au lieu de treize & demi , qui étoit le parallèle qu'il devoit suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes , ignotoient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles Mariannes ; & croyant n'en être pas loin , ils appréhendoient que sans en être aperçus , le Courant ne les eût portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition , ils n'auroient pas eu d'autre parti à choisir , que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Asie , où trouvant la Mousson de l'Ouest : dans toute sa force , il ne leur auroit pas été possible d'aborder ; & cette Côte , d'ailleurs , étant à quatre ou cinq lieues d'eux , ils n'avoient que la triste perspective de voir périr tout l'Equipage du scorbut , avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passoit point de jour , où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes ; & pour comble de désolation , on avoit à boucher une voie d'eau : que les Charpentiers désespéroient de fermer entièrement , avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Au milieu de ces alarmes , le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est , & la direction du Courant ayant tourné au Sud , on eut la satisfaction d'apercevoir , le lendemain à la pointe du jour , deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche , comme on l'apprit dans la suite , étoit celle d'Anatacan , dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse , & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan , qui avoit l'appar-

(79) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom , d'Isles des Larrons.



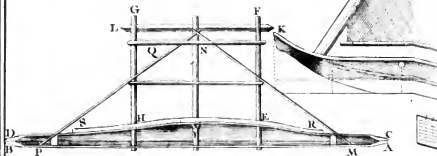
PLAN DU PROS

- A. B. Côte qui est au lof.
- C. D. Côte qui est sous le vent.
- E. F. G. H. Cadre qui s'étend du même côté.
- I. Puix du milieu du Cadre ou le Mât est fixé.
- K. L. Petit Canot au bout de ce Cadre.
- M. N. P. Q. Deux bras, l'un de la poupe, l'autre de la proue, pour affermir le Cadre.
- R. S. Plancher placé au côté du pros, sous le vent, pour l'empêcher de puiser par le haut.

Pros lo
I du côté

Fig.

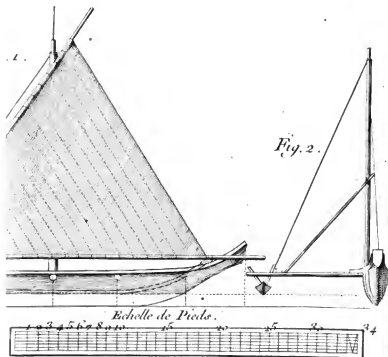
Fig. 3.



BATIMENT LEGER DES ISL

ros sous Voile
i du côté du lof

PROS VU PAR LA PROUE
*Le Cadre et le petit Canot qu'il
soutient à son extrémité, est du
côté qui est sous le vent.*





tence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatagan, on perdit cette Isle de vûe le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de Saypan, de Tinian, & d'Agnigan. M. Anson, fit gouverner vers Tinian, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information, fut les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le Pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires prenant son Vaisseau, pour le Galion de Manille, s'empreseroient de venir à bord. En effet, on vit paroître après midi un Pros, qui portoit un Espagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaffe Angloise, tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage.

L'Espagnol, interrogé sur l'état de l'Isle, fit aux Anglois un récit, qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle étoit sans Habitans; qu'ils regarderoient comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Isle même remplie de toutes sortes d'Animaux d'un goût exquis; que les Bois produisoient naturellement des Otanges, des Limons, des Citrons, des Noix de Cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Espagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garnison de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garnison, & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens, pour tuer des Bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

Ce détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarières, qu'on auroit prises pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonstance fit sentir à M. Anson combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême, que le Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entières à carguer les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante-onze; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Indiens ayant conclu, de la prise de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, se retirèrent dans les Bois de l'Isle, & laissèrent plusieurs Cabanes, qui épargnerent, aux Anglois, la peine & le temps de dresser des Tentés. Une de ces Cabanes, qui leur avoit servi de Magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef

Y ij

ANSON.
1742.

Ils abordent à l'Isle de Tinian.

Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Espagnol.

Beauté de l'Isle.

Les Anglois la trouvent déserte.

ANSON.

1742.

Description de
l'Isle de Tinian.

d'Escadre lui-même, prêtent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

L'Isle de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude, Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrain en est sec, & un peu sablonneux, ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'élève insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois, jusqu'au milieu de l'Isle : mais avant que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un tressail fin, qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines est fort uni, & les Bois ont peu de brossailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mélange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vues charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année sont les seuls Maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble, dans une grande Prairie; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces Animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vue d'un grand nombre d'Animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les Bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher. M. Anson en fit tuer quelques-uns, à coup de fusil; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenoit aisément à la course. La chair en est bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille, qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent, dans les Bois, une grande quantité de Cochons sauvages, qui furent pour eux un mets exquis : mais ces Animaux étoient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étoient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les Cochons, pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirèrent plusieurs Chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol, les Anglois admirèrent l'abondance de Cocos, de Goyaves, de Limons & d'Oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à Pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au Pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier, croît sur un arbre, qui s'élève assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé, & leur

longueur est d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure est plutôt ovale que ronde, & de sept ou huit pouces de longueur. Il est revêtu d'une épaille & forte écorce. Chaque fruit vient séparément. On ne le mange que dans toute sa grosseur, mais lorsqu'il est verd encore; & dans cet état, il ne ressemble pas mal, en goût comme en substance, à un cul d'Artichaud. En mûrissant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre : mais on prétend qu'alors il est assez mal sain, peut causer la dysenterie (80). Outre ces fruits, l'Isle avoit des Melons d'eau, de la dent de Lion, de la Menthe, du Pourpier, du Cochlearia & de l'Oseille, que les Anglois dévoreroient, avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchissans, dans ceux qui sont atteints du scorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards, de Sarcelles, de Corlieux, & de Pluviers sifflans.

Il doit paroître étrange qu'un lieu, si favorisé du Ciel, soit entièrement désert, surtout à si peu de distance de quelques autres Isles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille âmes (81), lorsqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'Isle de Guam, qui avoit souffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts : mais, après cette transmigration, la plupart tombèrent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Prisonniers fut confirmé par la vue de plusieurs ruines, qui prouvoient assez que l'Isle avoit été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour base un carré, & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre, par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds carrés, & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi globe, à surface plate; & roue la masse, c'est-à-dire les piliers & les demi-globes, est de sable & de pierre, cimentés ensemble & revêtus de plâtre (82). Ces monumens, suivant le témoignage des Prisonniers, sont les restes de plusieurs Monastères Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui soufflent continuellement dans l'Isle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paroissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de Mouches, & d'autres Insectes, tels que des Millepedes & des Scorpions. On y est tourmenté aussi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

ANSON.
1742.

L'Isle de Tinian étoit autrefois habitée.

Ruines que les Anglois y trouvoient.

Quelle est son eau.

(80) *Ibidem*, Tome III, pages 52 & précédentes.

(81) Voyez, ci dessus, la Description gé-

nérale des Isles Mariannes.

(82) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

ANSON.
1742.

Le mouillage
n'y eût pas été.

Traité expé-
rien-
ces qu'en firent
les Anglois.

Entrer Vaisseau
est tout en Mer
par une tempête.

Entrer de ceux
qui se trouvent
au large de l'Isle.

Les Anglois trouvoient cette peine légère, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr, dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sabloneuse, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtimement à de grands dangers. Cette Saison est celle de la Mousson de l'Ouest. Aussi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & surtout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il souille alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le temps est égal & constant (83).

Ces connoissances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radouber leur Vaisseau, ils donnerent tous leurs soins aux Malades, qui commencent à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une Tente sur le rivage, où il vivoit sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la Mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grappins, dans l'endroit où il tient aux ancrs. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancrs, & à sept depuis les écubiers, d'une bonne hanzière, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta celle d'abaisser entièrement la grande vergue & la vergue de Misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le Vaisseau.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passèrent sans disgrâce; & quoique le temps fût orageux, on se reposoit sur des mesures auxquelles il ne paroissoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante, rompit tous les cables & jeta le Vaisseau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devoit supposer que Saumarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anson, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouverent privés, sans le sçavoir encore, de l'unique moyen qui leur restoit pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

» A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquerent, du rivage, que le Vaisseau avoit disparu, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés qu'il avoit péri, supplierent le Chef d'Escadre d'envoyer la Cha-

« loupe faite le tour de l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui lo
 « croyoient capable d'avoir résisté à la tempête, n'osoient se flatter qu'il fût
 « jamais en état de regagner l'Isle ; car le vent étoit toujours à l'Est, avec
 « une extrême violence, & l'on sçavoit qu'il y avoit trop peu de monde à
 « bord, pour lutter contre un temps si orageux. Dans l'une & l'autre sup-
 « position, il n'y avoit pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de Ti-
 « nian. Ils se trouvoient à plus de six cens lieues de Macao, Port le plus
 « voisin pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre ressource que la petite
 « Barque Espagnole, dont ils s'étoient saisis, & qui ne pouvoit contenir
 « le quart de leur nombre. Le hasard de quelque Vaisseau, qui relâchât
 « dans l'Isle, étoit sans aucune vraisemblance. Peur-être le Centurion
 « étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut approché. Il ne falloit
 « pas espérer, de plusieurs siècles, les accidens qui l'y avoient conduit. Il
 « ne leur restoit donc que la triste attente, de passer le reste de leurs jours
 « dans cette Isle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils de-
 « voient appréhender que le Gouverneur de Guam, instruit de leur mal-
 « heur, n'envoyât contre eux toutes ses forces ; & le plus favorable traite-
 « ment, qu'ils pussent envisager, étoit de passer toute leur vie dans les chaî-
 « nes. Peut-être même avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité
 « de Pirates ; car leur Commission étoit à bord du Vaisseau.

Quoique ces cruelles idées fissent une juste impression sur le Chef d'Esca-
 dre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premières réflexions étoient
 tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il
 communiqua, aux plus intelligens de sa Troupe, un plan qu'il jugea possi-
 ble ; & le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les au-
 tres, pour leur représenter qu'il y avoit peu d'apparence que le Centu-
 rion fût submergé ; que s'ils considéroient avec attention la force d'un tel
 Vaisseau, ils conviendroient qu'il étoit capable de soutenir les plus fortes
 tempêtes ; que peut-être reparoitroit-il dans peu de jours : mais que dans
 la supposition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jeté
 assez loin de l'Isle pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, &
 qu'il auroit pris la route de Macao : que pour se préparer néanmoins à
 toute sorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de sortir de
 l'Isle ; qu'il en avoit déjà trouvé un, qui consistoit à scier en deux la
 Barque Espagnole, pour l'allonger de douze pieds ; ce qui feroit un Bâ-
 timent d'environ quarante tonneaux, & capable de les transporter tous
 à la Chine ; que les Charpentiers, qu'il avoit consultés sur cette en-
 treprise, lui en promettoient le succès, & qu'il ne demandoit que les
 efforts réunis de l'Assemblée. Il ajouta qu'il vouloit partager le travail
 avec eux ; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner
 l'exemple : mais qu'il étoit important de ne pas différer l'ouvrage, & de
 se persuader même que le Centurion ne pouvoit revenir, parce qu'en
 supposant son retour, il n'en résulteroit pas d'autre inconvénient, que
 l'inutilité du travail ; au lieu que s'il ne reparoissoit pas, leur infortune
 & la Saison exigeoient d'eux toute la diligence, & par conséquent toute
 l'activité possible.

Ce discours releva leur courage ; mais il ne produisit pas d'abord tout-

ANSON.

1742.

l'effet que leur Chef en avoir attendu. La ressource même, qu'il leur offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à se flatter que le retour du Centurion les dispenserait d'un travail pénible, auquel ils auroient toujours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une vaine attente, leur ayant ôté l'espérance de revoir le Vaisseau, ils se livrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considère combien ils étoient mal pourvus de tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution, il paroît surprenant que M. Anson put se promettre, non-seulement d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de parcourir un espace de six ou sept cens lieues, dans des Mers qui lui étoient inconnues. Aussi croit-on devoir ici le détail de quelques circonstances, qui feront admirer l'industrie des gens de Mer.

Par un bonheur, dont les Anglois remerciaient la Fortune, les Charpentiers étoient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le Vaisseau fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouva aussi, avec sa forge & quelques outils; mais les soufflets étoient restés à bord. Le premier soin fut d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y suppléa par des peaux. Les Indiens, ou les Espagnols, avoient laissé un amas de chaux, dont on se servit pour ranner quelques peaux de Bœuf. Les soufflets, dont le ruai fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

Pendant que le Forgeron s'occupoit de son travail, d'autres abattoient des arbres, & scioient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la Barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des Cocotiers, étant ronde & fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même-temps, on creusa un bassin sec, où l'on fit entrer la Barque, par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au bassin. D'un autre côté, on tuoit des Bœufs, & l'on amassoit toutes sortes de provisions. Après avoir délibéré sur ce qui pouvoit être employé à l'équipement de la Barque, on trouva que les Tentes qui étoient à terre, & les cordages que le Centurion avoit laissés par hazard, pourroient suffire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit quantité de suif, on résolut de le mêler avec de la chaux, & de suiver la Barque de ce mélange.

Il restoit l'embaras de se procurer les vivres nécessaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'Isle de Tinian; mais il ne pouvoit se conserver en Mer. Quoiqu'on eût assez de Bétail en vie, on n'avoit pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'auroit pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de Noix de Cocos qu'il seroit possible, & de suppléer au pain par du riz. L'Isle fournissoit des Cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de Rota, où l'on savoit que les Espagnols ont de grandes Plantations, confiées au soin des Habitans.

Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; foible ressource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le départ de la Barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à peu près, dans quel temps l'ouvrage seroit achevé. « Ensuite, on devoit naturellement considérer le cours qu'il falloit suivre, & la terre où l'on devoit aborder. Ces idées menèrent les Officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils n'avoient, dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déjà passé huit jours, sans aucune ressource pour cette disgrâce; lorsqu'en fouillant dans une caisse, qui appartenoit à la Barque Espagnole, on y trouva une petite Boussole, qui ne valoit gueres mieux que celles qui servent de jouet aux Ecclésiastiques, mais qui n'en fut pas moins regardée comme un trésor inestimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de trouver sur le rivage un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque Mort de l'Equipage. On s'aperçut, à la vérité, que les Pinules y manquoient, ce qui le rendoit inutile; mais un Matelot ayant tiré par hazard la layette d'une vieille table, que les flots avoient poussée à terre, y trouva quelques Pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle, & qui servirent sur le champ à déterminer, avec assez de précision, la latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la Fortune, avança si heureusement, que le 9 d'Octobre, on se crut assez Maître de l'exécution pour en régler la durée; & le départ fut fixé au 5 de Novembre (85).

Mais l'embarras des Anglois, devoit finir plutôt, & par une conclusion plus heureuse. Deux jours après, un Matelot qui se trouvoit sur une hauteur, au milieu de l'Isle, aperçut le Centurion dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le Rivage, en criant de toute sa force, le *Vaisseau*, le *Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière dont cette nouvelle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la portèrent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur, qu'il espéroit si peu, lui fit jeter sa hache; & sa joie, suivant l'expression de l'Auteur, parut altérer pour la première fois cette parfaite égalité d'ame, qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout le monde l'accompagna jusqu'au Rivage, avec des transports qui approchoient de la frénésie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit cru privé pour jamais (86).

L'absence du Centurion avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite, les Courans l'avoient fait dériver

ANSON.
1742.

Heureux retour
du Centurion.

Ses souffrances
pendant dix-neuf jours.

ANSON.
1742.

plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chaloupe, qui s'étoit brisée dès la premiere nuit contre le bordage, jeta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des Radeaux; & de furieux coups de vent exposèrent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de provisions, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (87).

Les Anglois
quittent l'Isle de
Tinian.

La Mousson de l'Est sembloit bien fixée. On eut en poupe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée si parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Équipage étoit dans une si parfaite santé, qu'il se soumettoit sans plaintes & sans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Route jusqu'à
Macao.

Le 3 de Novembre (88), on découvrit une Isle qu'on prit, à la premiere vûe, pour celle de Betel-Tobago-Xima: mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après, on en vit une seconde, cinq ou six milles plus à l'Ouest; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faisant mention d'aucune autre Isle, à l'Est de Formose, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impossibilité où l'on se trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaisseau n'eût été poussé par quelque Courant dans le voisinage des Isles de Pachi. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Isles. Alors, M. Anson fit porter à l'Ouest; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Isle Formose. Cette vûe ne laissa plus douter que la seconde Isle ne fût Betel-Tobago-Xima; & la premiere, un Islet ou un Rocher, situé à cinq ou six milles de cette Isle, que les Cartes ni les Journaux n'ont point observé.

Rochers de
Vele-Rete.

En approchant de l'Isle Formose, on prit le parti de gouverner à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'apput qu'à deux heures après midi. On les avoit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois milles de distance, & la Pointe Méridionale de Formose restoit au Nord demi-Quart d'Ouest, à cinq lieues. Pour se garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Ouest, les laissant entre la terre & le Vaisseau. Quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, de la grosseur du corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'est un bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'espace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, est Sud-Ouest vers l'Ouest; & la distance, de treize lieues. Suivant la meilleure Estime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formose est à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-

(87) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Marianes, mais qui n'ajoute rien à celle qu'on a lûe dans l'article particulies de ces Isles. Voyez, ci-dessus.

(88) Le détail de cette route est d'une importance qui ne permet pas d'en rien supprimer.

trois degrés cinquante minutes de longitude Ouest de Tinian ; quoique quelques-uns la missent un degré de plus à l'Ouest.

Dans l'empressement de relâcher à Macao , on porta de Formose , à l'Ouest-Nord-Ouest , & quelquefois plus au Nord , dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Est de Pedro-Blanco , Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit , pendant laquelle on amena souvent pour jeter la sonde ; mais ce ne fut que le 5 de Novembre , à neuf heures du matin , qu'on trouva , sur quarante-deux brasses , un fond de sable gris , mêlé de coquillages. A vingt milles de-là , vers l'Ouest-Nord-Ouest , on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite , les profondeurs allèrent en diminuant jusqu'à vingt ; mais , peu après , elles remonterent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités , que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Ouest. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction , les sondes recommencèrent à diminuer régulièrement jusqu'à vingt-deux brasses ; & l'on eut enfin , vers minuit , la vûe des Côtes de la Chine , au Nord vers l'Ouest , à quatre lieues de distance. On demeura au large , pour attendre le jour.

La surprise des Anglois fut extrême , au lever du Soleil , de se voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagérer , en le faisant monter à six mille , dont chacun portoit trois , quatre , ou cinq hommes ; mais la plupart cinq. Cet Essain de Pêcheurs est le même sur toute cette Côte , jusqu'à Macao. M. Anson se flatta que parmi tant de Marins , il se trouveroit un Pilote , qui consentiroit à servir de Guide au Vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord , ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétoit le nom de Macao , ils présentoient du poisson (89) pour seule réponse , sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand Vaisseau de l'Europe , & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité , qui s'accordoit si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation , ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la faible connoissance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut , de la latitude & de la profondeur de l'eau , qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses , qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (90). A deux heures après midi , tandis qu'on portoit à l'Ouest , sans cesser de voir une multitude de Bateaux , les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite , par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux , & par le son d'un Cornet. Le Centurion , continuant son cours , dépassa deux petits Rochers , qui se

ANSON.

1741.

Inégalité des
Sondes.Nombre sur-
prenant de Ba-
teaux de Pé-
cheurs.Les Anglois
prennent tout
mauvais idée
des Chinois.

(89) Les Anglois sçurent dans la suite que Macao signifie Poisson.

(90) L'Auteur croit important d'avertir qu'outre la latitude de Pedro Blanco , qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes , & la profondeur de l'eau , qui est presque partout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher , on peut être assuré du lieu où l'on est , par

la nature du fond. Jusqu'à trente milles de Pedro-Blanco , on trouva toujours fond de sable ; mais près de ce Rocher , on eut un fond de vase molle , qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement , fort proche & à la vûe de Pedro-Blanco , le fond , dans un petit espace , fut de vase verdâtre , mêlée de sable. *Ibid*, pages 151 & 152.

ANSON.
1742.

Isles de Lema.

Le Centurion
mouille dans la
Rade de Macao.

Etat présent de
cette Ville.

présentoient à quatre ou cinq milles de la Côte, & vit arriver la nuit, sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain ; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de grosseur, mais qui est assez élevé, & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit milles de la Côte. Le 7, on aperçut une chaîne d'Isles, qui s'étend Est & Ouest, & qui porte, comme on l'apprit dans la suite, le nom d'Isles de Lema. Elles sont au nombre de quinze ou seize, de différentes grandeurs, stériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (91). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre, par des signes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Isles (92). On suivit leur conseil ; & le soir, on jeta l'ancre à dix-huit brasses de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente Piastras, qui lui furent comprises sur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao ; & que la Rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette île est située, avoit alors onze Vaisseaux Européens, dont quatre étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Isles de Bambou & de Caboue, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau ; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Isles, où les sondes furent à peu près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Isle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une espèce de chaînes. A sept heures du matin, on leva l'ancre ; & portant à l'Ouest Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (93).

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la première fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une légère idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaise de Macao. « Cette Ville, dit-il, » autrefois très riche, très peuplée, & capable de se défendre contre les » Gouverneurs Chinois de son voisinage, est extrêmement déchue de son » ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portu- » gais, & commandée par un Gouverneur que le Roi de Portugal nomme, » elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre » Maîtres. Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de les » choquer (94).

(91) L'Auteur donne ici une Vue des Isles de Lema, dans le Point où la plus Occidentale de ces Isles teste à l'Ouest Nord Ouest, à un mille & demi de distance.

(92) Son Rocher le plus Occidental est une très bonne marque de reconnaissance pour ceux qui viennent de l'Est. Il est à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord ; au Sud, soixante-quatre degrés vers l'Ouest, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de distance. Il faut le laisser à tribord. On peut en approcher jusqu'à un demi mille, où l'on trouve dix huit brasses

d'eau ; alors il faut porter au Nord vers l'Ouest, demi-Quart à l'Ouest, pour embouquer le Canal entre les Isles de Caboue & de Bambou. *Ibid*, pages 128 & 129.

(93) Sur cinq brasses d'eau ; la Ville demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance ; la Pointe de Lantoun à l'Est vers le Nord, & le grand Ladronne au Sud vers l'Est ; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance d'environ cinq lieues. Page 158.

(94) *Ibid*, page 160.

La Riviere de Canton, seul Port de la Chine, qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaisseaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui se règle sur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude; & le Chef d'Escadre Anglois se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le paiement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voisin, sur, & propre au radoub du Vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Difficulté du
Chef d'Escadre
Anglois pour les
Droits.

Les Anglois, ayant goûté cette proposition, leverent l'ancre, & se rendirent à Tipa, Port formé par plusieurs Isles & situé à six lieues de Macao. Ils saluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouèrent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroy. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du Hoppo, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la Médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son Bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroy, pour lui représenter « qu'il étoit Commandant en Chef d'une Escadre » de Sa Majesté Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer du » Sud, pour croiser sur les Espagnols qui étoient en guerre avec le Roi son Maître; qu'en retournant dans sa Patrie, une voie d'eau & la nécessité de » se pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de Macao; » qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les secours dont il avoit besoin; mais qu'ignorant les usages du Pays, il n'avoit pu trouver d'accès.

Le Vaisseau se
rend au Port de
Tipa.

Les Portugais
s'excusent de lui
fournir des vi-
vres.

Lettre de M.
Anson au Viceroy
de Canton.

ANSON.
1742.

Un Mandarin
Chinois va visi-
ter le Vaisseau
Anglois.

Aïrèfle du
Chef d'Escadre.

Il obtient des
vivres des Chi-
nois.

„ à la Cour, & qu'il se voyoit réduit à faire renfermer ses demandes
„ dans une Lettre : qu'elles consistoient dans la permission de prendre les
„ Ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & d'acheter des vivres,
„ pour se mettre en état de partir avant la fin de la Mousson.

Cette Lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit atten-
du. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la
Ville de Janfon, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure
& d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur un Escadre de dix-
huit demie-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de
Musiciens & de Soldats. Il fit jeter le grapin à l'avant du Centurion. En-
suite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit ordre du Viceroi
de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur
le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa ré-
ception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'uni-
forme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangerent sur le
rillac. Il monta sur le Bord au son des Tambours & de toute la Musique Mi-
litaire des Anglois ; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu
sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre
de Poupe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les articles
de la Lettre, & particulièrement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers
Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vie, se disposèrent à l'exécution
de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une
assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Ce Mandarin paroissoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert
& généreux ; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine.
Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau
relle qu'on l'avoit représentée, & conclurent qu'il étoit impossible de met-
tre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoi-
gna, au Chef d'Escadre, qu'il reconnoissoit la vérité de toutes les repré-
sentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau ; & sa prin-
cipale attention tomba sur les pieces de Batterie, dont il parut admirer
la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des Boulets. Le Chef
d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient
de prudence, s'ils tardaient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes
de la conduite des Officiers de la Douane ; & feignant de les croire bien
convaincus que le Centurion seul étoit capable de détruire tous les Bâti-
mens Chinois qui se trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajouta que
si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies,
il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misère dans un
Port, surtout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé.

Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que
la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme
l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour à Canton, on tien-
droit un Conseil, dont il étoit Membre ; & que sur ses représentations, il
ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accor-
dées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessai-
res au Vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il com-

mit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin (95).

Après cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'exultant, sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chère qu'il le desiroit. « Entre plusieurs mets, on leur servit » du Bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignoroit que depuis plusieurs siècles, ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jetterent sur quatre grosses pieces de volaille, qu'ils mangèrent presque entièrement. Ils parurent fort embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur usage; c'est-à-dire, de se faire couper leur viande en petits morceaux, par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrèrent moins Novices dans l'art de boire. M. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand Mandarin, qui avoit remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du Vaisseau, lui frappa sur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'Interprète, qu'il ne lui croyoit pas les mêmes raisons de sobriété qu'au Chef d'Escadre, & qu'il le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglois, voyant que quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient pas la sérénité du Mandarin, fit apporter un Flacon d'eau des Barbades, auquel ce Magistrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi, il se leva de table, & avec tout le sang froid qu'il y avoit apporté (96).

Malgré ses promesses, la patience des Anglois fut exercée par des difficultés & des lenteurs (97) qui prolongerent le retardement de la permission du Conseil, jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut poussé avec vigueur (98). Il ne laissa pas d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet, dans la suite,

ANSON.

1742.

Repas qu'il donne aux Mandarins.

1745.

Craintes qui troublent le travail des Anglois.

(95) Pages 183 & précédentes.

(96) Pages 186 & précédentes.

(97) L'Auteur attribue une partie des obstacles aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Écoutez ses plaintes, qui sont assez instructives. « Il y en avoit un, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du Pays, qui sçavoit parfaitement combien rout y étoit véral, & qui connoissoit en particulier plusieurs des Magistrats, en un mot, très propre à traverser les desseins de M. Anson. Ses intrigues ne doivent pas être entièrement attribuées à la haine Nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux Parties. Un motif encore plus puissant y avoit sans doute part, c'étoit la vanité. Les François prétendent que les Vaisseaux de leur Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, & leurs Officiers craignoient que toute distinction, qui seroit accordée au Chef

d'Escadre Anglois, en vertu de la Commission de son Roi, ne les rendit moins respectables aux yeux des Chinois, ou ne fut à l'avenir un exemple peu favorable aux Vaisseaux des Compagnies. Et plus à Dieu qu'il n'y eût que les Officiers François, qui eussent donné dans l'affaiblissement de s'ériger en Commandant de Vaisseaux de guerre, & qui se fussent laissés aller à la crainte de perdre un peu de leur considération, si l'on en usoit autrement avec le Centurion qu'avec eux. Le mal fut que ces motifs firent le même effet sur nos Compatriotes. *Ibid*, page 192. Ainsi, les Anglois mêmes de ce Canton déclarèrent contre le Chef d'Escadre.

(98) On leur fit payer le fer jusqu'à trois livres sterling le quintal, & les Ouvriers en demandèrent mille, qui furent réduits à six cents pour la main d'œuvre.

ANSON.

1743.

Les Chinois
leur retranchent
les vivres.Le Centurion
est mort à la voile.Faux bruits que
les Anglois sé-
pandaient.Grandes vives
de M. Anson.Il les explique
à ses gens.

que le Conseil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'étoit chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille Piaſtres; & que ce deſſein n'avoit manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce Message, qui fut renouvelé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partirait quand il le jugerait à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglois de lever l'ancre aussi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Ils firent voile vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plupart Lascaris, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partait pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mouſſon de l'Ouest fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroissait entreprendre, pût être impossible dans cette Saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il voulait se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient servis de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui cachait des deſſeins beaucoup plus importants. M. Anson considérait que le Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partirait deux du même Port. Il avoit pris la résolution d'aller les attendre au Cap d'Espiritu Sancto, dans l'île de Samal, première Terre que les Espagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on représentait les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre piéces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'efforceraient mutuellement; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il ſçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immense trésor, qu'il se flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ses gens.

Il avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & son chagrin, dans tous les délais qu'il avoit eſſuyés à Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond ſecrec à Macao,

Macao, parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne servit à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous les gens sur le demi Pont. Après leur avoir expliqué son dessein, « il les assura qu'il sçauoit choisir une Croisiere, où les Galions ne » lui échapperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâtimens, il » croyoit la victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois ils étoient » composés; que si l'on s'en rapportoit aux Fables Espagnoles, ils étoient » impenétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il répondoit » sur sa parole, que pourvu qu'il les pût joindre, il les combatroit de si » près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, les perce- » roient tous deux de part en part (99).

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le Monde promit solennellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. M. Anson, dit-il, ayant fait provision, à la Chine, de Moutons en vie, demanda un jour, à son Boucher, pour quoi » il n'en voyoit plus servir sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le » Boucher répondit, du ton le plus sérieux, qu'il en restoit deux encore; » mais que si M. le Chef d'Escadre le permettoit, il avoit dessein de les garder pour en traiter le Général des Galions (100).

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Île Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la latitude où Dampier place les Îles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnèrent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la latitude de la Poinne Méridionale de Formose. Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Îles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vue de Betel-Tabago-Xima: & l'on en prit occasion de corriger la position des Îles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (1).

De-là, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Ouest, pour s'approcher du Cap *Espiritu Santo*. On le découvrit, le 20 de Mai, au Sud-Sud-Ouest, à onze lieues de distance. C'est une Terre médiocrement haute, & relevée de plusieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles sur ce Cap, pour faire des signaux aux Galions lorsqu'ils approchent de terre, M. Anson fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être aperçu. Cette Croisiere étoit celle qu'il avoit choisie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on s'efforçât de se tenir dans la latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de longitude Est de Betel-Tabago-Xima. On roucha à la fin de Mai. Les Galions étant attendus le mois suivant, chacun se flattait

ANSON.
1743.

Jusqu'où vont
leurs transports
de joie.

Erreur de Dampier, sur la position des Îles de Bachi.

Elle est corrigée par les Anglois.

Croisiere qu'il avoit choisie.

(99) Pages 108 & précédentes.

(100) Page 109.

(1) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Îles, qui est au milieu, est à douze degrés quatre minutes de latitude Sep-

trionnale. Elles sont au Sud-Sud-Est de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de distance; & cette dernière Île est à vingt & un degrés cinquante-sept de la même latitude. Page 210.

ANSON.

1743.

M. Anson essai
de ses gens.Observations
sur l'ancienneté de
cette méthode.Projet de dé-
fense à Manille.Impatience des
Anglois.

d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ses maux (1).

Dans cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatigant sur le Vaisseau, M. Anson fit exercer régulièrement son monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un usage qu'il avoit observé pendant tout le Voyage, lorsque les circonstances l'avoient permis; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui justifia les soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de sa Nation, comme un de leurs plus importants devoirs. « Qui n'avouera pas, » dit-il, qu'entre deux Vaisseaux de guerre, égaux en nombre d'hommes » & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins d'habileté, dans » l'usage du Canon & de la Mousqueterie, est si grande, qu'il n'y a point » d'autre circonstance qui puisse la balancer. S'il est certain que ce sont ces » Armes qui décident du combat, quelle doit être l'inégalité entre deux » Partis, dont l'un sçait employer ses Armes, de la manière la plus destru- » ctive pour son Ennemi; & dont l'autre employe si mal les siennes, qu'il » les rend presque aussi dangereuses pour lui-même que pour l'Ennemi (2). On peut se plaindre aussi, suivant l'Auteur, que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas toujours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a suivie pour l'enseigner. Sur le Vaisseau de M. Anson, on apprenoit, aux Marelots, la manière la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au bur, & le Chef d'Escadre propoisoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, si bien instruit, vaut le double de celui qui n'est pas exercé à tirer (3).

Toutes les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaisseau ne fût aperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adressèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq Vaisseaux; deux de trente-deux piéces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles disputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mousson contraire, arrêterent encore une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & que le Vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à mesure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils se voyoient déjà au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à représenter, avec l'Auteur, combien l'idée des trésors Espagnols s'étoit emparée de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs espérances, » ils devoient en sentir la plus vive inquiétude » & que d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit » diminuer (4).

(1) Page 109.

(2) Page 113.

(3) Page 116.

(4) Page 120.

Cependant le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois juste après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussitôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions : mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours sur le Centurion. M. Anson ne pouvoit se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long-tems en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

Vers midi, les Anglois se trouverent à une lieue du Galion ; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hisserent leur voile de Misaine, & s'avancèrent sous leurs Huniers, le Cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendard d'Espagne au haut du grand mâ. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pieces ; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continu, dont il se promettoit d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre dans cette posture qu'elle soit lâchée ; après quoi ils se relevent, pour servir assez vivement le Canon & la Mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le Centurion, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora son Pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jeter dans les flots leur Bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer sur eux ses pieces de chasse, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pieces de l'arrière ; & le Centurion ayant prolongé sa vergue de livadiere, pour se disposer à l'abordage, les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bientôt, il se plaça sous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jeter dans le Port de Jalapay, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Pendant une demie heure, les Anglois dépassèrent le Vaisseau ennemi, & foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses baltingues étoient remplies, prirent feu, & jetterent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du mâ de Misaine. Cet acci-

ANSON.
1743.
Ils découvrirent
un des Galions.

On se prépare
des deux côtés au
combat.

Méthode des
Espagnols pour
éviter les bordées.

Le combat
s'engage.

ANSON.

1743.

Accident qui
nuit aux Espa-
gnols.Feu terrible
des Fusiliers An-
glois.Le Galion se
peut.Son nom & ses
fautes.Toute des Vain-
queurs, & dan-
ger qui les me-
nace.

dent, qui parut causé par la bourre du canon des Anglois, jeta leurs Ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi, au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût confumé, & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras, en coupant leurs balistings, & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur; tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Port du Galion, & qu'après avoir netoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui se monroit sur le demi Pont. Ce feu continuels causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant, après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure: mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencèrent à perdre courage. M. Anson s'appertut de leur désordre. Il voyoit de son Bord les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'Etréard qui étoit au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (6).

Le Galion se nommoit *Nuestra Señora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cents cinquante hommes, trente-six pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plat-bords, que par un bon filer de cordes de deux pouces, dont il étoit balistiqué, & qui se défendoit par demi pieques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleurs armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir (7).

On n'entreprend point de représenter les transports de l'Equipage Anglois, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avoit fait depuis si long-tems l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avoit tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si présent ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'Ennemi eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la source aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

(6) Pages 229 & précédentes.

(7) Page 230.

Il donna le commandement de la Prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du Vaisseau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la Manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le Centurion se fût posté au Cap Espiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une (8).

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Rivière de Canton. Cependant, M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré, contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non-seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la faiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée d'Enfans (9). Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecouteilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses Planches, deux especes de tuiaux, dont le vaide joignoit l'Ecouteille du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de Cale, ces tuiaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers, qui n'auroient pu déboucher par un Canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracquâ, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Prisonniers étoient bien avertis que le moindre trouble seroit puni de mort; & ces précautions n'empêcherent pas que l'Equipage Anglois ne se tint prêt à la moindre alarme. Tous les fusils étoient chargés, & placés à vue d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs Sabres ni leurs Pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes (10) à côté d'eux.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit excessive, ils souffroient, à fond

ANSON.
1743.

Un autre Galion leur échappa.

Précautions du Chef d'Escadre.

Comment s'assure des Prisonniers.

Leur misérable situation.

ANSON,
1743.

de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accordoit par jour, suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un assez long Voyage, cette affreuse misère n'en fit pas mourir un seul : mais un mois d'une si rude Prison les métamorphosa si singulièrement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étoient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squellettes ou de Fantômes (11).

Les Anglois retourneront à la Rivière de Canton.

Pendant qu'on prenoit toutes ces mesures pour la sûreté des trésors & des Prisonniers, M. Anson faisoit gouverner vers la Rivière de Canton : & le 30 de Juin, au soir, on eut la vue du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Îles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquèrent plusieurs autres à l'Ouest. De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Île de Supata (12), la plus Occidentale des Îles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lameurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la Prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la Ville de Macao.

Compte des richesses du Galleon.

Ils avoient eu le temps, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pieces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de Cochenille, & quelques autres Marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette Prise, jointe aux autres, faisoit à peu près la somme totale de quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les Marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui, ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Don Pizarro, les frais extraordinaires où l'Escadre Angloise la jeta dans ses Ports d'Amérique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (13).

On trouva, sur le Gallion, des Dessins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (14).

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois,

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, passage étroit, qui forme l'embouchure de la Rivière de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Île du Tigre, où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de *Bocca-Tigris*, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson

(11) Page 138.

(12) À cent trente-neuf lieues ; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de Grafton.

(13) Page 142.

(14) L'Auteur donne ici cette Carte, qui

contient la route du Gallion, & celle du Centurion sur le même Océan, avec les variations de l'Aiguille ; Observations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

répondit à l'Officier Chinois, que le Centurion étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment, une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols; qu'il vouloit entrer dans la Rivière, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saison, & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un Etat des Hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parce que son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'allarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginèrent qu'à cette occasion, il défendit, en particulier, au Lameur Chinois de conduire les deux Vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

Ce Passage n'a gueres qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures: mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressembloit assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un Rocher élevé; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Rivière de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lameurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit, sans aucune opposition. Mais le malheureux Lameur en fut puni par les Chinois; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pu s'opposer.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroy, dans laquelle il lui expliquoit les raisons qui l'avoient obligé de passer le Détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il étoit de lui aller rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroy promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même temps, quelques Officiers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeler, pour sçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Prisonniers déclarèrent de bonne foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vue; mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juste impression sur

ANSON.
1743.

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de Bocca-Tigris.

M. Anson écrit au Viceroy de Canton.

Témoignage que les Prisonniers Espagnols rendent aux Anglois.

ANSON.

1743.

l'esprit des Chinois, qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demandèrent comment il étoit possible qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaioit pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puisque les deux Nations étoient en guerre. A la première de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le Centurion, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaisseau de guerre, qu'il avoit par conséquent beaucoup d'avantages sur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'usage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette réponse inspira, aux Mandarins, beaucoup de respect pour lui; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors, dont il étoit en possession, n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractère (15).

Explications
de Viceroy.

Le 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du Centurion, & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroy, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoutèrent, en réponse à sa Lettre, que le Viceroy s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorsque la Saison commenceroit à s'adoucir, il le recevrait avec joie. M. Anson étoit informé qu'on avoit déjà fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroy ne fût de gagner du temps, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlèrent des Droits, que les deux Vaisseaux devoient payer. Le Chef d'Escadre rejeta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandises, dans leurs Ports, & n'ayant pas de l'sein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaisseaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaisseaux de guerre, dans les Ports où l'usage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi son Maître lui défendoient expressement de se relâcher sur ce Point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passèrent au dernier Article de leur Commission; c'étoit de prier le Chef d'Escadre de relâcher les Prisonniers qu'il avoit à bord, parce que le Viceroy craignoit que l'Empereur son Maître n'apprit avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand Commerce avec ses Sujets. M. Anson souhaitoit ardemment d'être délivré de

Les Prisonniers
Espagnols sont
relâchés à sa
général.

ses Prisonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit dessein d'accorder, il fit quelques difficultés; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers, pour les transporter à Macao. En suite les deux Vaisseaux allerent jeter l'ancre au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols que les Anglois essayèrent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice, dit-il, de » fausseté, & d'attachement pour le gain, il seroit difficile de trouver, dans » aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on » voit tous les jours à la Chine (16). Il en rapporte un grand nombre. » Qu'on juge, ajoute-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation » qu'on préfère souvent au reste des humains, comme le modèle des plus » excellentes qualités (17).

Mais le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presque à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau, pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe, & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Escadre.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna la Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son Vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portoient que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion seroit détruit, & que le Centurion descendroit la Rivière au-dessous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Tous les Officiers des Vaisseaux Anglois, Danois & Suédois, se rendirent à bord du Centurion, pour servir de cortège au Chef de la Nation Angloise. Le même jour, il s'embarqua dans sa Chaloupe, suivi de celles des Vaisseaux Marchands. En passant devant la Rade de Wampo, où les Européens étoient à l'ancre, il fut salué par tous leurs Vaisseaux, à l'exception de ceux des François; & le soir il entra dans Canton. A son arrivée il reçut la visite des principaux Marchands Chinois, qui le félicitèrent

ANSON.
1743.

Plaines ameres que les Anglois font des Chinois.

M. Anson prend le parti d'aller à Canton.

Ses précautions pour son Vaisseau.

Il est trompé par les Marchands Chinois.

ANSON.

1743.

Secours qu'il
donne dans une
incendie.Il obtient une
Audience du Vi-
ceroi.Ce qu'il n'y par-
fa.

d'être vint sans obstacle, & qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer, sur eux, du soin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisoit reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Porte de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (18), lui servit d'Interprète. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & le secours que les Anglois prêterent aux Habitans, pour la conservation du reste de la Ville, disposèrent si favorablement l'esprit du Viceroi, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pu se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des droits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sur d'ailleurs de son Interprète, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnerent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé pour le Chef d'Escadre, un siège vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point

(18) Il se nommoit *Flin*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé, alors, qu'il étoit fort utile à la Compagnie Angloise d'y avoir un bon Interprète de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand

qu'on n'avoit pu l'espérer. Il se plaint « qu'on » préfère ridiculement de faire un Com- » merce, aussi considérable que celui de » l'Angleterre à Canton, par le Barazouin » Anglois de quelques Interprètes Chinois, » ou par le canal très suspect d'autres Na- » tions. Page 293.

des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandoit ; & lorsqu'il eut achevé ses explications , le Viceroi lui fit des remerciemens fort vifs de l'important service qu'il avoit rendu à la Ville de Canron pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit sur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette espèce de plainte , il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la Salle d'Audience , le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin , où l'on avoit préparé des rafraichissemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être , il s'en excusa civilement. A son retour , il fut salué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne passent jamais , dans aucune cérémonie. Sa joye fut extrême , non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mousson , & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût sçavoir , en Europe , qu'il étoit en route pour le retour , mais encore plus d'avoir établi , par un exemple éclatant , l'exemption des Vaisseaux de guerre de sa Nation dans les Ports de la Chine (19).

Les ordres du Viceroi furent exécutés avec tant de diligence , que dans l'espace de quatre jours , M. Anson vit toutes les provisions à bord , & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la Riviere. Le Centurion & sa Prise passerent Bocca-Tigris , le 10 de Décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert six mille piastres pour le Galion , prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhautoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir , ils ne vouloient rien ajouter à leurs offres. M. Anson avoit trouvé assez de nouvelles de l'Europe , à Canton , pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre durerait encore , & que la France se déclareroit pour l'Espagne. Il sçavoit aussi qu'on ne pouvoit être informé de sa victoire , en Europe , avant le retour des Vaisseaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raisons , qui devoient lui faire hâter son Voyage , le déterminèrent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offroit.

Il mit à la voile , pour son retour , le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Détroit de la Sonde , où il mouilla , le 3 de Janvier , dans la Rade de l'Isle du Prince , pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer , le 8 ; & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos , dans une belle Colonie Hollandoise , qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarières de Tinian , le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainre Helene le 19 , mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin , il eut la vûe du Cap Lézard ; & le 15 au soir , il arriva , sans perte & sans danger , à la Rade de Spithead , après un Voyage de trois ans & neuf mois (20).

ANSON.
1743.

Deux avantages
dont M. Anson
s'applaudit.

Il vend le Galion
aux Portugais
de Macao.

Son retour en
Angleterre.
1744.

(19) *Ibidem*, page 307.

(20) *Ibid.*, page 327.

Observations Critiques sur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anson, quelques Observations critiques sur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pu joindre à l'article de la Chine, dans le sixième Tome de ce Recueil (21), mais que leur singularité ne permet pas de supprimer.

Critique des
Arts Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empressement, prouvent assez que les Chinois sont industrieux. Mais cette adresse dans les Arts mécaniques, qui peut passer pour leur talent favori, n'est pas poussé au plus haut point. Ils sont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonais, qui les cultivent comme eux; & dans plusieurs choses, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation, ils ont cette stérilité d'invention qu'on a toujours reprochée aux Imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque surtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les Horloges, les Montres, les Armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque pièce à part, & savent donner, à tout l'assemblage, assez de ressemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réussir dans le dessin & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élévation.

Critique de
leur Littérature.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'absurdes, & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siècles, tous leurs voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois seuls ont négligé, jusqu'à présent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siècles précédents, par cette voye, doit être enveloppé de

(21) Le Voyage a paru depuis.

ténèbres & de confusion ; car les liaisons, entre ces caractères & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les Livres ; il faut qu'elles aient passé d'âge en âge par le secours de la Tradition ; ce qui suffit seul pour répandre une très grande incertitude sur des matières compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre, en passant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand sçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

Quelques Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modèles de justice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, suivant le témoignage des Missionnaires mêmes, qu'au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines & donner des règles générales de conduite, ces prétendus Sages se bornent à recommander un attachement assez ridicule à quelques points peu importants de Morale. Ce n'est pas sur leur droiture, ajoute l'Auteur, ni sur leur bonté, que les Chinois sont fondés à s'attribuer de la supériorité sur leurs voisins, mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors, & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le sens-froid & la patience dont les Chinois se glorifient, & qui les distinguent des autres Nations, sont-ils au fond la source de tous leurs vices ; car on a souvent observé qu'il est difficile d'affoiblir, dans un homme, les passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter, en même-temps, la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale source dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienséances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Nation.

L'Auteur ne fait pas plus de grâce à leur gouvernement. Il en appelle encore à M. Anson. Nous avons vu, ce sont ses termes, que les Magistrats Chinois sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution même de l'Empire est défectueuse, puisque le premier but d'un sage Gouvernement doit être d'affranchir la tranquillité des Peuples contre les entreprises des Puissances étrangères : or, cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont relevées par tant d'Ecrivains, s'est vu conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la poltronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé, non-seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs. On a remarqué, à l'occasion des différends de M. Anson avec les Chinois, qu'avec le Centurion seul, ce Général Anglois se croyoit supérieur à toutes les forces navales de la Chine. L'Auteur, pour jus-

B b iij

Critique de
leur Morale.Critique de
leur Gouverne-
ment.

tifier une assertion si hardie, donne le dessin des deux sortes de Navires, qui sont en usage à la Chine. Le premier est une Jonque de cent vingt tonneaux ; espece de Bâtiment qui sert sur les grandes rivières, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre est de deux cens quatre-vingt tonneaux ; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand Port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaisseau est tout-à-fait plat. Lorsque le Bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface plate est souvent sous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, sont d'une forme encore plus grossière que le corps. Les mâts sont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelassés, & souvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Erague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une Côte de Bambou. Elles glissent le long du mât à l'aide de plusieurs cerceaux ; & lorsqu'on les amène, elles se plient sur le Pont. Ces Vaisseaux Marchands sont sans artillerie. On doit juger, par leur description, qu'ils sont absolument incapables de résister au moindre de nos Vaisseaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un seul, que sa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magasin des forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (12).

(12) Pages 323 & précédentes.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGES

AUX TERRES AUSTRALES OU ANTARCTIQUES.



ORSQUE Magellan eut ouvert un Passage, dans la Mer du Sud, par le Détroit qui a rendu son nom immortel, on se trouvoit aux Côtes du Chili & du Pérou, dont la renommée suffisoit pour occuper entièrement des Voyageurs, plus altrés de richesses que de connoissances utiles; & l'on s'embarraffa peu des Pays, qu'on laissoit au Midi, c'est-à-dire, à la gauche du Détroit. Ces Terres furent regardées d'abord comme un Continent nouveau, peut-être aussi grand que l'Amérique entière. C'est sur ce fondement qu'on les voit tracées dans une ancienne Carte (*), quoique sans noms, parce que cette Carte est antérieure à ceux qu'elles portent aujourd'hui. Les Navigateurs ont détruit, par degrés, ces conjectures; & l'avenir ne peut nous faire attendre que de leurs recherches, ou du hasard, de plus parfaites lumières sur la situation, l'étendue & les propriétés d'une Région, qui ne cesse pas d'être presqu'inconnue, depuis plus de deux Siècles qu'on en connoit l'existence. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qu'on nomme *Terres Australes* (**) est renfermé entre la Mer d'Ethiopie, la Mer du Sud, & l'Océan des Indes.

Ainsi l'on comprend, sous ce nom, non-seulement toutes les Terres, qui sont sous le Pôle & le Cercle Antarctique, mais encore plusieurs autres, qui se trouvent situées du même côté, & qui étant trop éloignées des autres Parties

INTRODUC-
TION.

(*) Celle de Plantius.

(**) Les Latins nommoient *Auster* le vent que nous appellons vent du Midi. De ce mot, ils firent l'Adjectif *Australis*, qui désigne ce qui est vers cette Partie du Monde. Ainsi, l'on

a nommé, *Terres Australes*, les Terres peu connues, qui sont vers le Pôle, opposé à celui du Nord. Antarctique se dit de même, de ce qui est opposé au Pôle Arctique ou du Nord.

de la Terre-Ferme, ne peuvent être placées plus naturellement que sous le Continent Méridional. On compte même dans ce nombre la Terre de Feu, découverte par Magellan, au Sud-Ouest, le long du Détroit qui porte son nom. Ce célèbre Voyageur n'eut pas d'autre raison pour la nommer Terre de Feu, que parce qu'il en vit sortir beaucoup de fumée pendant le jour, & des flammes pendant la nuit. Jacques le Maire reconnut, un Siècle après, que c'est une véritable Isle, dont les deux endroits les plus remarquables sont le Cap de Horn, au Sud, & le Cap Deseado, ou Désiré, à l'Ouest, & sur le Détroit de Magellan. La Terre des États, celle de Maurice, & l'Isle de Barnaveldt, que le Maire découvrit en même-temps, au Sud & à l'Orient du Détroit de son nom; celle de *Brower*, ainsi nommée du Capitaine Hollandois, qui la découvrit, avec la fausse espérance d'y trouver un nouveau Détroit, au-dessous de celui de le Maire; enfin, les Isles mêmes de Salomon, qui furent découvertes par Alvare de Mendoze, à l'Orient de la Nouvelle Guinée, & qui n'ont pas été retrouvées depuis, & plusieurs autres Isles déjà nommées dans la Relation de le Maire, telles que *Horn*, les *Cocos*, les *Traîtres*, les *Chiens*, &c., sont ordinairement comprises entre les Terres Australes.

Cependant, il paroît que cette dénomination ne convient proprement qu'à diverses parties d'un Continent Antarctique, que les Navigateurs de l'Europe ont visitées en divers temps; les uns poussés par le hasard des Vents & des Tempêtes, & d'autres conduits par le dessein de reconnoître le Pays, pour y former des Etablissmens. Les premiers n'ont pas publié de Relations particulières, d'un incident qui n'appartenoit pas au principal objet de leur Voyage, à l'exception de *Pelsart*, Marchand Hollandois, & de *Gonneville*, Capitaine François (*). Les autres, en fort petit nombre, ont rendu compte au Public du succès de leur expédition; mais, ayant été rebutés presque tous par des difficultés insurmontables, ils ne rapportent rien qui puisse passer pour une véritable description; & dans tous leurs récits, on remarque moins des Observateurs attentifs, que des Navigateurs incertains de leur route, & sans cesse alarmés des dangers de leur situation. C'est néanmoins dans leurs Journaux, que se trouvent les seules lumières qu'on ait eues jusqu'à présent sur une si vaste étendue de Pays; & cette raison les rend si précieux, qu'elle doit faire pardonner leur sécheresse, & quelquefois leur obscurité. Mais, pour suppléer à ce qui leur manque, il paroît nécessaire de ranger ici les principales découvertes dans l'ordre des années.

La Terre, ou l'Isle de Feu, en 1520, par le fameux Magellan.

La Nouvelle Guinée, en 1527, par Alvaro de Savedra, Espagnol, qui lui

(*) On va donner place ici à la Relation de *Pelsart*, parce qu'il passe aux yeux des Hollandois, & même à ceux de Thevenot, qui n'en fait du moins aucune plainte, pour le premier qui ait découvert la Terre Australe, proprement dite. Cependant, il paroît incontestable, par les dattes, que c'est à *Gonneville*, que cet honneur doit être attribué. On n'a point le Journal de son Voyage, mais on publia, à Paris, en 1663, une Relation empoignée sur ses Mémoires, où l'on apprend qu'il

avait amené, avec lui, un des fils du Roi du Pays. L'Auteur de la *Méthode*, pour étudier la Géographie, assure que ce Prince Austral, nommé *Esfomery*, s'établit en Normandie, & que ses descendans, qui subsistent encore, ont toujours été reconnus pour Gentilshommes. Tome III. page 325. On ne parle point du prétendu Voyage de *Jacques Sadeur*, qui n'est qu'un pur Roman. Voyez l'Article *Sadeur*, dans le Dictionnaire de Baile.

donna ce nom, parce qu'elle est presque diamétralement opposée à la Guinée d'Afrique. Antoine *Urdanetta*, la reconnut l'année suivante. Quelques-uns la confondent avec la Terre des Papous; d'autres prennent cette Terre pour sa Partie Occidentale; & d'autres encore les croient absolument séparées.

Les Isles de Salomon, en 1567, par Alvaro de Mendoza, Espagnol.

La Nouvelle Albion, par le Chevalier Drake, Anglois, en 1579. On n'a pas été plus heureux à la retrouver, que les Isles de Salomon.

La Terre Australe, proprement dite, au Midi de l'ancien Continent, en 1603, par *Gonneville*, François; les Hollandois disent, en 1630, par *Pelsart*.

La Terre de *Quir*, ou Terre Australe du Saint Esprit, située au Sud-Ouest des Isles de Salomon, entre les dix & vingt & un degrés de latitude Méridionale, en 1606, par Pedro Fernando de *Quir*, Espagnol, qui lui donna son nom.

La Terre, ou l'Isle des Etats, celle de Maurice, celle de Barnaveldt, & plusieurs autres Isles, en 1616, par Jaques le Maire & Guillaume Schouten, Hollandois.

La Nouvelle Hollande, au Midi des Moluques, dont elle est séparée par la Mer de *Lantchidol*, sans qu'on sçache encore si c'est une Isle, où si elle est jointe au Continent, en 1618, par *Zeehaen*, Hollandois. On n'en connoît que les Côtes, à différentes parties desquelles on a donné les noms de *Concorde*, d'*Arnheim*, *Edels*, *Lewin*, &c.

La Terre de *Nuitz*, entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée, en 1627, par Pierre *Nuitz*, Hollandois. Il ne paroît point que cette Terre ait été visitée depuis. Mais on publia, en 1718, un Mémoire assez bon, pour prouver qu'étant dans le cinquième Climat, entre les trente & les trente-six degrés de latitude, elle doit être, comme tous les Pays qui sont dans la même position, une des parties du Monde les plus habitables, les plus riches, & les plus fertiles (*).

Les Terres de *Diement* & de *Tasman*, en 1642, par Abel Janfen *Tasman*, Hollandois.

La Terre de *Brower*, en 1643, par Brower, Hollandois.

La Nouvelle Zélande, dont la Côte s'étend du Sud au Nord, entre les soixante-quatre & quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, & que les uns prennent pour une Isle, d'autres pour le Continent, en 1654, par les Hollandois.

La Terre de Carpenter, ou la Carpenterie, située entre la Nouvelle Guinée, & la Nouvelle Hollande, en 1662, par Carpenter, Hollandois.

La Côte opposée à celle de Madagascar, visitée en 1697, par *Ulammins*, Hollandois.

La Nouvelle Bretagne, découverte & nommée par Dampier, Anglois, en 1700.

Le Cap de la Circoncision, découvert & nommé en 1739, par deux Vaiffeaux François.

(*) Ce Mémoire (Amsterdam, chez Humbert) paroît avoir été composé par l'ordre de M. *Lew*, pour inspirer le goût des nouvelles Colonies.

VOYAGE

DE FRANÇOIS PELSART,

AUX TERRES AUSTRALES.

PELSART.
1629.

1630.
Tempête qui
jetta Pelsart dans
une Mer inconnue.

C'ÉTOIT pour les Indes Orientales que Pelsart étoit parti du Texel, le 28 d'Octobre 1628, avec une Flotte nombreuse, & dans les vues ordinaires du Commerce (1); lorsqu'approchant du Cap de Bonne-Espérance, son Vaisseau, nommé le *Batavia*, fut séparé des autres par la tempête, & porté, pendant la nuit, aux vingt-huit degrés de latitude du Sud, vers des Rochers que les Hollandois nomment *Roches de Frédéric Outman*. Pelsart étoit dans la langueur d'une incommodité malade. Cependant, ayant cru s'apercevoir que son Vaisseau touchoit, il se hâta de courir sur le tillac, où il trouva toutes les voiles hautes, & la route Nord-Est au Nord; Un temps assez clair, dont on avoit l'obligation à la Lune, lui fit apercevoir, dans l'éloignement, une écume fort épaisse. Son inquiétude augmente. Il demande en quel endroit du Monde est le Vaisseau, & d'où peut venir une écume si blanche? Le Pilote lui répondit que cette blancheur paroissoit venir des rayons de la Lune, mais que Dieu seul connoissoit la situation du Vaisseau, & qu'il n'y avoit que trop d'apparence qu'on étoit sur un Banc inconnu.

l'an naufrage.

Pelsart fit jeter la sonde. On trouva dix huit pieds d'eau à l'arrière, & beaucoup moins au-devant. Un si terrible danger fit prendre la résolution de jeter toute l'artillerie en Mer, dans l'espérance que le Vaisseau se remettroit du moins à flot. Mais tandis qu'on étoit occupé de ce travail, il s'éleva un orage de pluie & de vent; & ce fut alors que chacun se crut à l'extrémité de sa vie. On se vit entre des rochers & des bancs, contre lesquels le Vaisseau ne cessoit pas de heurter. Pelsart fit couper le grand mât, qui ne servoit plus qu'à redoubler les secousses. Malheureusement, quoiqu'on eût observé de le couper vers le pied, il fut impossible de le dégager des manœuvres. On ne voyoit point de terre que la Mer ne couvrit, à l'exception d'une Isle, qui paroissoit éloignée de trois lieues, & de deux autres moins grandes, ou plutôt deux Rochers, qu'on jugeoit encore plus proches. Le Pilote, qui fut envoyé pour les reconnoître, assura que la Mer ne les couvroit point; mais qu'entre tant de bancs & de roches, l'accès en seroit fort difficile. On résolut néanmoins d'en courir les risques, & de faire potter d'abord à terre les Femmes, les Enfants & les Malades, dont les cris & le désespoir n'étoient propres qu'à faire perdre courage aux Matelots. Ils furent embarqués, avec beaucoup de diligence, dans la Chaloupe & dans l'Esquif.

(1) Son Journal se trouve dans le grand Recueil des Navigations Hollandoises, & dans la Collection de Thevenot, Tome 1. pages 50 & suivantes.

Vers dix heures du matin, on s'aperçut que le Vaisseau étoit entr'ouvert. Pelsart fit redoubler les efforts, pour sauver le pain & les autres alimens. L'eau fut négligée, parce qu'on ne s'imaginait pas qu'on en pût manquer à terre. L'Auteur fait admirer ici la brutalité d'une partie des Marelots Hollandois, qui dans un état si desespéré, « ne pensèrent, dit-il, qu'à se » gorgier de vin, parce qu'il étoit à l'abandon. Aussi ne put-on faire que » trois voyages avant la nuit, & porter, au rivage, environ cent quatre- » vingt personnes, vingt barils de pain & quelques petites barils d'eau. Ces provisions furent même dissipées par l'Equipage, à mesure qu'elles arrivoient dans l'Isle. Pelsart y passa, pour arrêter le désordre. Cette attention fut d'autant plus utile, qu'elle servit à lui faire reconnoître que l'Isle étoit sans eau. Mais lorsqu'il revenoit avec une vive impatience, pour en faire transporter, avec les plus précieuses marchandises du Vaisseau, un grand vent l'obligea de relâcher au lieu d'où il étoit parti. En vain tenta-t-il plusieurs fois de retourner à bord. La Mer brisoit si rudement, contre le Vaisseau, qu'il lui fut impossible d'aborder. Un Marelot s'étant jetté à la nage, pour le venir joindre, & lui représenter le besoin que ses gens avoient de son secours, il renouvella plusieurs fois les mêmes efforts. Mais desespérant de surmonter la force des vagues, il se vit réduit à renvoyer le Marelot par la même voie, avec ordre de faire ramasser toutes les planches qui se trouveroient sur le Vaisseau, de les attacher ensemble, & de les jeter dans les flots, afin qu'on pût les repêcher, pour en faire des nageoires à la Chaloupe ou à l'Esquif. Mais l'orage n'ayant fait qu'augmenter, & la perte de sa vie ne pouvant être d'aucune utilité pour les Malheureux, qui imploroient son assistance, il fut contraint de retourner à l'Isle, & de laisser, avec une vive douleur, son Lieutenant & soixante-dix hommes dans un péril dont il n'y avoit plus que le Ciel qui fût capable de les délivrer (1).

Ceux, qui s'étoient crus heureux de pouvoir passer dans l'une ou l'autre des deux Isles, n'y étoient guères en meilleur état. En faisant le compte de leur eau, ils n'en trouvoient, dans la petite Isle, qu'environ cinquante pintes, pour quarante personnes dont leur troupe étoit composée. Il y en avoit moins encore dans la grande Isle, où le nombre des Malheureux étoit d'environ cent quatre-vingt. Pelsart ayant relâché dans la première, on lui représenta la nécessité d'employer la Chaloupe & l'Esquif à chercher de l'eau dans les Isles voisines. Il en reconnut la nécessité; mais il déclara qu'il ne pouvoit prendre cette résolution sans l'avoir communiquée à ceux de la grande Isle, qui tomberoient autrement dans le dernier désespoir, en voyant éloigner la Chaloupe & l'Esquif. Il eut beaucoup de peine à faire goûter cette généreuse idée, dans la crainte où l'on étoit, qu'il ne fût retenu dans la grande Isle. Cependant, lorsqu'il eut déclaré qu'il périroit plutôt à la vue de son Vaisseau, que de laisser la plus grande partie de ses gens & de ses amis dans une incertitude pire que la mort, il obtint la liberté d'exécuter sa résolution. Mais, en approchant de la grande Isle, ceux qui l'accompagnoient dans l'Esquif, lui dirent qu'ils ne lui permettroient pas d'en sortir, & que s'il avoit quelque chose à communiquer à l'autre troupe, il pouvoit

PELSART,
1630.
Brutalité des
Marelots.

Mars qui leur
servoit de cano-
te.

(1) Voyage de Pelsart, *ubi supra*, pages 30 & 31.

PELSART.
1630.

Pelsart les quitte dans une Chaloupe.

Il découvre la Terre Australe.

Il visite la Côte.

crier pour se faire entendre. Il s'efforça inutilement de se jeter dans l'eau, pour gagner le rivage. On le tint avec tant d'obstination, que se voyant forcé de suivre la Loi qu'on lui imposoit, il prit le parti de jeter ses Tablettes dans l'Isle, après y avoir écrit qu'il partoît avec l'Esquif, pour aller chercher de l'eau, dans les terres que la pitié du Ciel pouvoit lui faire rencontrer.

Il en chercha d'abord le long des Rochers, & sur les Côtes de plusieurs autres petites Isles. Mais s'il en trouva dans des creux de terre ou de roc, l'eau de la Mer, qui brisoit continuellement contre ces écueils, s'y étoit mêlée & la rendoit inutile pour ses besoins. Il fallut retourner à la petite Isle, pour y faire, de quelques mauvaises planches, une espece de Pont à la Chaloupe; car on ne pouvoit entreprendre une plus longue navigation, avec un Bâtiment découvert. Pelsart, ayant fait approuver ses résolutions à toute la troupe, partit avec ceux qu'il choisit pour l'accompagner. Il prit hauteur. Elle se trouva de vingt-huit degrés treize minutes. Bien-tôt, il eut la vue d'une Côte, qu'il prit pour la Terre-ferme, à six milles, suivant son Estime, au Nord Quart-d'Ouest du lieu de son naufrage. La fonde lui donna vingt-cinq & trente brasses d'eau. Comme la nuit s'approchoit, il s'éloigna, le soir, de la Côte: mais s'en étant rapproché à la pointe du jour, il n'en étoit, vers neuf heures, qu'à trois milles. Elle lui parut basse, sans arbres, & pleine de rochers, à peu près de la même hauteur que celle de Douvres. Il découvrit une petite Anse, dont le fond n'offroit que des sables. Le temps, qui étoit fort gros, ne lui permit pas d'y entrer. Le jour suivant, 10 de Juin, il se tint sous le même parage, en variant ses bordées. Mais, la Mer ne cessant pas d'être fort orageuse, il se vit dans la nécessité d'y jeter une partie de ses provisions, qui l'empêchoient de faire tirer l'eau dont la Chaloupe se remplissoit continuellement. Le vent s'étant apaisé, il fit route le lendemain au Nord, sans oser s'engager dans les Brisans, qui lui faisoient craindre l'approche de la terre. Le 12, la hauteur se trouva de vingt-sept degrés. Il suivit la Côte, avec un vent Sud-Est, mais toujours avec défiance, parce qu'elle étoit fort escarpée, & qu'il n'y voyoit aucune apparence d'ouverture. Dans cet éloignement, le Pays lui parut fertile & couvert d'herbes. Le 13, il trouva vingt-cinq degrés quarante minutes de hauteur; d'où il conclut que le Courant l'avoit porté vers le Nord. Là, découvrant une ouverture, il fit inutilement ses efforts pour aborder. La Côte étoit composée de rochers rouges & d'une même hauteur, sans terre & sans sable, qui parussent former un rivage.

Le 14, à vingt-quatre degrés, la marée, qui portoit beaucoup vers le Nord, permit encore moins de chercher une descente. Cependant, Pelsart, ayant aperçu de loin beaucoup de fumée, fit employer aussi-tôt les rames pour s'approcher du lieu d'où il la voyoit partir. Il se promit de trouver de l'eau, dans un Canton qui devoit être habité par des hommes. Mais la Côte étoit inaccessible, & la Mer si grosse, qu'il perdit l'espérance d'en pouvoir approcher. Dans le chagrin d'un si cruel obstacle, fix de ses hommes, se hâtant à leur adresse, saurèrent dans les floes, & gagnèrent enfin la terre, avec beaucoup de peine & de dangers; tandis que la Chaloupe s'arrêta sur son ancre, à vingt-cinq brasses de fond. Ils employèrent tout le jour à chercher de l'eau; & dans leurs courses ils aperçurent quatre hom-

mes, qui s'avançoient vers eux, le ventre à terre, c'est-à-dire, en marchant sur les pieds & les mains, comme des animaux. Ils ne les reconnoissent pour des créatures humaines, qu'après les avoir effrayés par quelques mouvements, qui les obligèrent de se lever pour prendre la fuite. On les aperçut alors de la Chaloupe même. Ces sauvages sont noirs & tout-à-fait nus. Les six Hollandois, n'ayant pu découvrir aucune trace d'eau, rejoignirent Pelsart à la nage, blessés & meurtris du choc des vagues & des rochers. On leva l'ancre; & malgré la crainte des Brifans, on continua de suivre la Côte (3).

Le 15, on découvrit un Cap, & vers la Pointe, un Récif, ou une chaîne de Rochers, qui s'avançoit d'un mille en Mer. Pelsart ne fit pas difficulté de s'engager dans ces Ecueils, parce que la Mer y paroissoit peu agitée. Mais il n'y trouva qu'un Cul-de-sac, dont l'enfoncement n'avoit aucune sortie. Une autre ouverture, dans laquelle il n'entra pas moins témérairement, ne lui fit trouver, par degrés, que deux pieds d'eau & beaucoup de pierres. Mais cette Côte offrant un rivage de sable, d'un mille de largeur, il y descendit, pour y faire creuser des Puits. L'eau n'en étoit pas moins salée que celle de la Mer. Cependant on trouva, dans les creux des Rochers, un reste d'eau de pluie, qui fut d'un extrême soulagement pour des Malheureux qui périssent de soif, & qui n'avoient eu, depuis plusieurs jours, qu'un demi-septier pour ration. Ils en recueillirent, pendant toute la nuit, environ cent cinquante pintes. Des cendres & des coquilles, qu'ils trouverent dans le même lieu, leur firent juger que les sauvages y étoient venus nouvellement.

L'espérance de recueillir une plus grande quantité d'eau, dans les Rochers, eut la force de leur faire surmonter d'affreux périls. Ils retournerent à terre le 16, avec si peu de ménagement pour leur vie, qu'à peine employoient-ils la sonde. Mais comme il n'avoit pas plu depuis long-temps, les plus belles apparences furent trompeuses. Tout étoit sec, dans les plus profondes ouvertures des Rochers. La terre, qu'on découvroit au-delà, ne promettoit pas plus d'eau. C'étoit une vaste Campagne, sans herbe & sans arbres, où l'on ne voyoit que des tas de Foarmies, ou plutôt des especes de Ruches, que ces animaux fabriquent pour leur retraite, & la plupart si grandes, qu'on les prendroit de loin pour des Maisons d'Indiens. Les Mouches étoient en si grand nombre, que Pelsart & ses gens étoient fort embarrassés à s'en défendre. Ils virent, à quelque distance, huit Sauvages, qui prirent la fuite à leur approche. Enfin, désespérant de trouver de l'eau, ils sortirent du Récif, dans la résolution d'abandonner cette Côte. Ils s'étoient flattés de rencontrer la Rivière de Jacob Remmessens; mais se trouvant à vingt-deux degrés dix-sept minutes, & le vent du Nord-Est, qui devenoit fort violent, ne leur faisant envisager que de nouvelles difficultés, ils considérèrent que le meilleur usage qu'ils eussent à faire de la petite provision d'eau qu'ils avoient recueillie, étoit pour se rendre promptement à Batavia, où le récit de leur malheur procureroit des secours plus utiles que toutes leurs recherches à ceux qu'ils avoient laissés dans les Isles.

Le 17, à cent milles du lieu de leur naufrage, ils mirent à la voile, au Nord-Est; & malgré l'incertitude continuelle de leur route, ils n'employèrent pas plus de quinze jours dans cette téméraire Navigation.

(3) *Ibidem*, pages 51 & 52.

PELSART.
1630.

Habitant du
Payt.

La misère oblige
Pelsart de
prendre la route
de Batavia.

PELSART.

1630.

Avanture tragique d'une partie de son équipage.

Tandis qu'ils pensoient moins à se reposer de leurs fatigues, qu'à solliciter pour ceux qu'ils avoient abandonnés, il se passoit une horrible scène dans les trois Isles, où ils avoient laissé cette malheureuse Troupe. Un des Conmis, qui se nommoit Jérôme *Cornelis*, avoit médité depuis longtemps, avec le Pilote & quelques Marelots, de se rendre maître du Vaisseau, pour exercer la Pyratèrie. Après le naufrage, ne trouvant pas le moyen de se rendre à terre, il passa deux jours sur le grand mât, qui flotloit; & lorsqu'il ne s'attendoit plus qu'à la mort, une vergue, que le vent lui amena, servit à le faire arriver dans une des Isles. Il devoit commander dans l'absence de Pelsart. Loin d'être porté, par le malheur commun, à se repentir de ses perfides desseins, il crut que c'étoit une occasion de les exécuter; & que s'il pouvoit se rendre maître de ce qui étoit resté de l'Equipage, il lui seroit aisé de surprendre le Commandant, lorsqu'il arriveroit avec le secours qu'il étoit allé chercher à Batavia, & de se saisir de son Vaisseau. Mais il falloit se défaire de ceux, qu'il craignoit de trouver opposés à son entreprise. Avant que de tremper ses mains dans le sang, il fit signer à ses Complices une promesse par laquelle ils s'engageoient à suivre aveuglément ses ordres. La plus grande partie de l'Equipage se trouvoit dans l'Isle où il étoit arrivé, & qu'un triste pressentiment avoit déjà fait nommer le Cimetière de Batavia. Il envoya dans la seconde Isle, sous prétexte d'y faire chercher de l'eau, un jeune Officier, nommé *Weybehais*, homme d'esprit & de résolution, dont il appréhendoit le plus d'obstacle; & ne craignant rien de la pénétration des autres, il prit ses mesures avec une si cruelle prudence, qu'il en fit égorger trente ou quarante, avant qu'ils eussent conçu la moindre défiance de son dessein. Ceux qui échappèrent au massacre se sauvèrent sur quelques pièces de bois, & joignirent *Weybehais*, auquel ils firent le récit de leur aventure. Il avoit quarante hommes; dans l'Isle où il étoit passé; & ne doutant pas que les assassins ne lui destinassent le même traitement, il se mit en état de leur résister. Mais ils comprirent qu'ils le trouveroient sur ses gardes. Leur fureur les conduisit d'abord à la troisième Isle, où joignant la surprise à la force, ils tuèrent tous les Malheureux, qui s'y étoient rassemblés, à l'exception de quelques femmes & de sept enfans. Ils remirent au lendemain le dernier acte de cette sanglante tragédie, qui regardoit *Weybehais*, dans l'espérance qu'étant mal armé, il se détermineroit dans l'intervalle à prévenir leur attaque par une soumission volontaire. *Cornelis* employa ce temps à faire ouvrir les caisses des Marchands, qu'on avoit sauvées du Vaisseau. Il distribua les étoffes à sa troupe; & s'étant choisi des Gardes, il les fit habiller d'écarlate, avec de grandes dentelles d'or & d'argent. Cinq femmes, qu'il avoit fait conserver, furent regardées comme une partie du butin. Il en prit une pour lui. Une autre, qui étoit fille du Ministre, fut donnée à son Lieutenant; & les trois autres demeurèrent abandonnées au Public, avec quelques réglemens, ajoute l'Auteur de la Relation, pour la manière dont elles devoient servir (4).

Affreuse scène des Assassins.

Cornelis est nommé leur Capitaine Général.

Après ces monstrueuses violences, il se fit élire Capitaine général, par un acte qui fut signé de tous ses Partisans. Ensuite, il envoya vingt-deux

(4) *Ibid.* page 55.

Hommes sur des Chaloupes, pour attaquer la troupe de Weybehais; mais, ce Détachement ayant été repoussé, il entreprit d'y aller lui-même, avec trente-sept hommes, qui étoient tout ce que deux petits Bâtimens pouvoient contenir à bord. Weybehais vint le recevoir au débarquement, presque sans autres armes que des bâtons ferrés de cloux, & le contraignit de se retirer. L'impossibilité de réussir par la force fit prendre alors, aux Assassins, la voye de la négociation. Ils proposèrent un Traité de paix. Weybehais ne fit pas difficulté de s'y prêter; & le Ministre, qui étoit avec lui, fut chargé d'en dresser les articles. Elle fut conclue, aux conditions suivantes: que Cornelis cesseroit d'insulter la troupe de Weybehais; qu'il lui donneroit une partie des étoffes, pour habiller ses gens; qu'on s'emploieroit de concert à chercher de l'eau & des vivres, qui seroient distribués avec égalité dans les deux troupes; & que du côté de Weybehais, on rendroit un petit Bateau, avec lequel un Matelot, du parti opposé, s'étoit sauvé dans son Île. Mais, tandis qu'on traitoit avec toutes les apparences de la bonne foi, Cornelis écrivit à quelques Soldats François, qui s'étoient attachés à Weybehais, & leur offrit, à chacun, six milles livres, pour les corrompre; dans l'espoir que cette intelligence lui donneroit le moyen de surprendre ses Ennemis. Ces Lettres furent montrées à Weybehais, qui résolut d'employer l'artifice contre la trahison. Le jour suivant ayant été marqué pour l'exécution des articles, Cornelis, qui ne se croyoit pas déçu, apporta lui-même les étoffes, avec trois ou quatre de ses gens. On lui laissa la liberté de descendre; mais il fut arrêté aussi-tôt, & chargé de chaînes. Le reste de sa troupe, furieuse de l'aventure de son Chef, s'efforça inutilement de le délivrer (5).

P E L S A R T.
1630.

Il est arrêté par Weybehais.

La guerre continua long-temps entre les deux Partis, avec une animosité d'autant plus surprenante, que des deux côtés on avoit à combattre en même-temps la faim & la soif. Il est difficile de juger quelle auroit été la fin de cette querelle. Mais Pelsart, qui n'avoit pas perdu un moment, quoique son absence eût déjà duré plus de deux mois, étoit parti enfin de Batavia, sur une Frégate, nommée *le Serdam*; & n'ayant trouvé que des vents favorables, il n'eut pas de peine à reconnoître des lieux dont son malheur lui avoit fait conserver une vive image. En approchant, il vit de la fumée, qui s'élevoit d'une des Îles. Cette vue, qui l'assuroit que tous ses gens n'étoient pas morts, fut une douce consolation pour lui. Il jeta l'ancre. Le Ciel permit que Weybehais fut le premier qui l'aperçut. Ce généreux Hollandois se mit aussi-tôt dans une Chaloupe avec quatre hommes, & se rendit à bord du *Serdam*. Il apprit à Pelsart toutes les horreurs qui étoient arrivées pendant son absence, & le dessein que les Conjurés avoient formé de se rendre maîtres du Vaisseau. Pendant qu'il faisoit ce récit, Pelsart découvrit deux Chaloupes, qui s'avançoient avec le vent; & sa surprise fut extrême de les voir remplies de gens armés, qui étoient couverts de dentelles d'or & d'argent: Il se mit en état de défense; & lorsqu'ils furent à la portée de la voix, il leur demanda pourquoi ils venoient les armes à la main. *Waterlos*, qui les commandoit, & que Cornelis avoit créé son Lieutenant, répondit qu'ils lui rendroient compte de leurs motifs, lorsqu'ils se-

Recour de l'élé-
ment au lieu de
son vaisseau.

Comment il
étouffa sa pitié.

(5). *Ibidem*.

PELSART.

1630.

Il se fait de
sous les Affai-
res.

roient à bord. Mais Pelsart leur ordonna de jeter leurs armes dans la Mer; avec menace de les couler à fond sur le champ, s'ils refusoient d'obéir. Ils n'eurent pas d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Ils jetterent leurs armes. On les fit entrer dans le Vaisseau, où le premier soin de Pelsart & de Weybehais fut de leur faire mettre les fers aux pieds. Un de leurs Officiers, nommé Jean de Bremen, qui fut interrogé avant les autres, parce qu'il avoit eu l'audace de menacer ceux qui l'enchaînoient, confessa volontairement, avec la même impudence, que de cent vingt-cinq personnes, qui avoient été massacrées, il en avoit tué vingt-sept de sa propre main. Le même jour, Weybehais fit amener Cornelis à bord.

On étoit au 18 de Septembre. Pelsart envoya, le lendemain, un détachement bien armé dans ses propres Chaloupes, pour se saisir du reste des Affaius. Ils perdirent courage, en apprenant le sort de leurs Chefs; & quoiqu'ils fussent encoré au nombre de trente, qui auroient pu causer de l'embarras par leur résistance, ils reçurent patiemment les fers.

Richesses qu'il
soutirent du naufrage.

Les jours suivans furent employés à faire la recherche d'un grand nombre de marchandises précieuses, qui étoient dispersées en divers endroits de l'Isle. On trouva tout, à l'exception d'une chaîne d'or. Ensuite, Pelsart s'approcha des débris du Vaisseau *le Batavia*. Ce malheureux Bâtiment étoit en pieces; la quille échouée d'un côté sur des sables, une partie du devant sur une roche, & d'autres pieces dispersées. Un si triste spectacle donna peu d'espérance de sauver les principales richesses de la Compagnie. Cependant un Matelot déclara qu'un mois auparavant, étant allé pêcher assez proche du débris, il croyoit avoir donné, du bout d'une pique, contre une caisse pleine d'argent. Pelsart prit un beau jour, avec les Plongeurs Guzarates, qu'il avoit amenés; & l'on tira successivement cinq caisses fort entières. Les Plongeurs assurèrent qu'ils en avoient trouvé plusieurs autres; mais il leur fut impossible de les tirer, parce que le temps devint fort mauvais, & l'on fut réduit à laisser une ancre & une piece de canon, pour marquer l'endroit où ces trésors demeuroient ensevelis.

Il fait exécuter
tous les Crimi-
nels.

Un vent du Sud, froid & violent, qui ne permettoit pas de continuer plus long-temps ce travail, fit prendre, à Pelsart, le parti de retourner promptement à Batavia. Mais, le grand nombre des Prisonniers lui causant de l'inquiétude, il assembla le Conseil, pour délibérer s'ils devoient être jugés avant son départ, ou transportés à Batavia. La crainte d'exposer, à de nouveaux périls, tant de richesses qu'on avoit heureusement sauvées du naufrage, l'emporta sur le respect qui étoit dû au Tribunal de la Compagnie. D'ailleurs, les crimes, qu'on avoit à punir, n'étant pas d'une nature qui demandât plus de preuves & d'explications, tous les Coupables furent jugés & exécutés, la veille du jour où l'on remit à la voile (6).

(6) L'Auteur remarque, pour l'utilité des Navigateurs, que dans l'Isle de Weybehais, après avoir creusé deux puits, dont on n'avoit pas voulu boire l'eau pendant long-

temps, parce qu'elle montoit & baissoit avec la marée, on fut forcé à la fin d'en faire usage, & qu'elle ne causa de mal à personne.

V O Y A G E

D'ABEL JANSEN TASMAN,

AUX TERRES AUSTRALES INCONNUES.

CETTE Relation se sent encore de la sécheresse & de la pésanteur, pour laquelle j'ai demandé grace dans quelques-unes des précédentes, en faveur de leur utilité. L'Auteur même, renonçant à toute espérance de plaire, ne fait valoir que sa fidélité pour l'ordre qu'il avoit reçu de s'employer à la découverte des Terres Australes, & le service qu'il croit rendre à la Navigation.

INTRODUCTION.

Il fit voile de Batavia, le 14 d'Août 1642, avec deux Vaisseaux, nommés le *Heemkerk* & le *Zee-Haan* (1). Le 5 de Septembre, il jetta l'ancre à l'Isle Maurice (2), qu'il trouva de cinquante milles d'Allemagne, plus à l'Est qu'il ne l'avoit cru. Les vents l'ayant retenu jusqu'au 8 d'Octobre, il remit en Mer, pour faire route au Sud, avec un vent de Nord-Ouest, jusqu'au quarantième degré; & dans cet espace, il trouva vingt-trois, vingt-quatre & vingt-cinq degrés de variation de l'Aïman. Le 22 d'Octobre, ayant porté à l'Est, un peu vers le Sud, il se trouva le 29 du même mois, à quarante-cinq degrés quarante-sept minutes de latitude Méridionale, & à quatre-vingt-neuf degrés quarante-quatre minutes de longitude, avec vingt-six degrés quarante-cinq minutes de variation vers le Nord-Ouest.

Départ de Batavia.

Le 6 de Novembre, il étoit à quarante-neuf degrés quatre minutes de latitude du Sud, & à cent quatorze degrés cinquante-six minutes de longitude. Alors, trouvant vingt-six degrés de variation au Nord-Ouest, & l'air étant chargé de brouillards, avec des revolins & de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest & du Sud, il désespéra de rencontrer des Terres voisines, vers ces deux Rhumbs. Le 15, son observation lui fit trouver quarante-quatre degrés trois minutes de latitude, & cent quarante degrés trente-deux minutes de longitude. Il remarqua dix-huit degrés trente minutes de variation au Nord-Ouest: mais cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21, étant à cent cinquante-huit degrés de longitude, il ne trouva plus que quatre degrés de variation. Le 22, l'Aiguille fut dans un mouvement continu, sans s'arrêter sur aucun des huit Rhumbs; ce qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelques Mines d'Aïman.

Variations de l'Aiguille, attribuées à des Mines d'Aïman.

Enfin, le 24 de Novembre, à quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent soixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il découvrit la Terre, à l'Est Quart-de-Sud-Est. Sa distance n'étoit que d'environ dix milles. Il lui donna le nom de *Van-Diemen*. Alors

Terre de Van-Diemen, ainsi nommée par Tasman.

(1) Recueil de Frédéric Bernard, Amsterdam, 1738, Tome III, page 203.

(2) Nommée aujourd'hui l'Isle de France.

A T T E L
T A S M A N.
1642.

Nave de Fré-
deric Henr.

Route pro-
jetée.

Sauvages de la
Nouvelle Zélan-
de.

L'Aiguille se tourna droit vers cette Côte. Le temps qui étoit orageux, obligea Tasman de porter au Sud Quart-d'Est, le long de la Côte, à quarante-quatre degrés de latitude du Sud, où la Terre court à l'Est & de-là au Nord-Est Quart-de-Nord. Mais, étant arrivé à quarante-trois degrés dix minutes de latitude, & cent soixante-sept degrés de longitude, il mouilla, le 21 de Décembre, dans une Baye qu'il nomma la *Baye de Frederic Henri*. Il crut entendre, sur le rivage, un bruit de Trompette : & cette idée rendir les recherches de ses gens fort ardues. Ils rencontrèrent d'abord deux arbres, qui avoient plus de deux brasses de grosseur, & plus de soixante pieds de hauteur au-dessous des branches. On avoit taillé, dans l'écorce, des degrés, à cinq ou six pieds de distance l'un de l'autre, pour monter jusqu'au sommet ; d'où Tasman conclut que les Habitans de cette Terre devoient être d'une taille démesurée, ou que pour faire usage de ces degrés, ils avoient quelque méthode inconnue. Dans l'un des deux arbres, les degrés paroissoient aussi frais que s'ils eussent été taillés depuis quatre jours. Les Hollandois de l'Equipage aperçurent des traces de Bêtes sauvages, qu'ils prirent pour celles d'un Tigre. Ils trouverent de la gomme d'arbres & de la laque. Le Pays n'est pas embarrassé de buissons, ni de broussailles, & les arbres n'y sont pas fort épais. On y voyoit, en plusieurs endroits, de la fumée dans l'éloignement. Tasman consulta la prudence, qui ne lui permettoit pas de s'engager si loin comme du hazard. Il se contenta de faire planter un Poteau, où tous ses gens mirent leur nom, & sur lequel il fit attacher un Pavillon. La variation, dans cette Baye, est de trois degrés au Nord-Est ; & la marée y monte & descend d'environ trois pieds (3).

Le 5 de Décembre, les deux Vaisseaux Hollandois s'étant avancés à quarante-un degrés trente-quatre minutes de latitude, & vers cent soixante-neuf degrés de longitude, Tasman quitta la Terre de Diemen, dans la résolution de courir à l'Est jusqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Isles de Salomon. Le 9, à quarante-deux degrés trente-sept minutes de latitude, & cent soixante-seize degrés vingt-neuf minutes de longitude, il trouva cinq degrés de variation au Nord-Est. Le 12, de grosses houles, qui venoient du Sud-Ouest, lui firent juger qu'il chercheroit en vain des Terres vers ce Rhumb. Le 13, à quarante-deux degrés dix minutes de latitude, & cent quatre-vingt-huit degrés vingt-huit minutes de longitude, après avoir trouvé sept degrés trente minutes de variation au Nord-Est, il découvrit une Terre fort élevée & montagneuse, qui porte aujourd'hui, dans les Cartes, le nom de Nouvelle Zélande. Il gouverna au Nord Quart-de-Nord-Est, sans cesser de suivre la Côte jusqu'au 18 Décembre, qu'il mouilla dans une Baye, à quarante degrés cinquante minutes de latitude du Sud ; & cent quatre-vingt-onze degrés quarante & une minutes de longitude. La variation y étoit de neuf degrés au Nord-Est. Il n'y fut pas long-temps sans apercevoir des Sauvages ; mais les premiers signes ne parurent pas leur inspirer beaucoup de confiance. Les plus hardis ne s'approchèrent du Vaisseau qu'à la distance d'un jet de pierre. Ils avoient la voix rude & la taille grosse, la couleur entre le brun & la

(3) Voyage de Tasman, page 206.

jaune, les cheveux noirs, à peu près aussi longs que ceux des Japonais, & relevés au sommet de la tête, avec une plume au milieu. Ils avoient le devant du corps couvert, les uns d'une piece de natte, les autres de toile de coton. Le reste étoit nud. Quelques-uns jouoient d'un instrument, dont le son approchoit de celui de la Trompette.

Dès le lendemain, ces Barbares, devenant plus hardis & plus familiers, osèrent monter à bord de l'un des deux Vaisseaux, pour y faire des échanges. Tasman se défia de quelque surprise. Il envoya aussitôt la Chaloupe avec sept hommes, pour exhorter le Capitaine de ce Bâtiment à garder des précautions. La Chaloupe étoit sans armes. Elle fut attaquée par les Sauvages, qui tuèrent trois des sept Hollandois & forcèrent les autres de se sauver à la nage. Tasman, pénétré de douleur, nomma cet endroit la *Baye des Meurtres*. Il vouloit tirer vengeance d'une si noire perfidie; mais le gros temps ne permit point à ses gens d'aborder. Cette Terre lui parut agréable & fertile. Il sortit de la Baye; & portant à l'Est, il se trouva bientôt environné de Terre, & dans le doute s'il trouvoit un Passage. Son inquiétude le fit retourner vers la Baye; mais le 26, un vent favorable lui fit faire route au Nord, un peu vers l'Ouest. Le 4 de Janvier, à trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-onze degrés neuf minutes de longitude, il s'avança jusqu'à la hauteur d'un Cap, qui est au Nord-Ouest, où de grosses houles du Nord-Est, ne lui laisserent aucun doute qu'il n'y eût une grande Mer du même côté, & qu'il avoit trouvé le passage qu'il cherchoit. Une Isle, qui s'offrit à peu de distance, fut nommée l'*Isle des trois Rois*, parce que les deux Vaisseaux s'en approchèrent le jour de cette Fête, dans l'espérance d'y trouver des rafraichissemens. Tasman découvrit, sur une Montagne, trente ou quarante hommes, d'une taille qui paroissoit fort haute dans l'éloignement, armés de gros bâtons, & qui crioient d'une voix forte, mais sans pouvoir faire comprendre leurs intentions. Il remarqua qu'en marchant ils faisoient de fort grands pas. Les deux Vaisseaux firent le tour de cette Isle. On n'y découvrit aucune marque de culture, & les Insulaires ne se firent pas voir en plus grand nombre; mais on y trouva une Rivière d'eau douce. Tasman résolut de porter à l'Est, jusqu'à deux cens vingt degrés de longitude; ensuite, au Nord, jusqu'au dix-septième degré de latitude du Sud, & de-là vers l'Ouest jusqu'aux Isles des Cocos & de Horn. C'étoit le terme qu'il proposoit à ses gens pour se rafraichir, si la fortune ne lui en offroit pas un plutôt; car il avoit aboré à la Terre de Diemen, sans y rien trouver, & le temps ne lui avoit pas permis de descendre une fois au rivage de la Nouvelle Zélande (4).

Le 8 de Janvier, à trente degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt minutes de longitude, il remarqua neuf degrés de variation au Nord-Est. Les grosses houles, qui venoient du Sud-Est, ne lui laisserent point espérer de Terre du même côté. Le 12, à trente degrés cinq minutes de latitude, & cent quatre-vingt-douze degrés vingt-sept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés & demi

ABEL
TASMAN.
1642.

Baye des Meurtres.

1643.

Isle des trois Rois.

(4) *Ibid.* page 211.

ABEL
TASMAN.
1643.

Île des Pylla-
taaris.

Îles d'Amster-
dam & de Rot-
terdam.

Îles du Prince
Guillaume, &
Bas-fond d'Hac-
mskerk.

Îles d'Anthong-
Java.

au Nord-Est, & les houles venoient du Sud-Est & du Sud-Ouest. Le 16, à vingt-six degrés vingt-neuf minutes de latitude, & cent quatre-vingt-dix-neuf degrés trente-deux minutes de longitude, l'Aïman varioit au Nord-Est de huit degrés. Le 19, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes de latitude, & deux cens quatre degrés quinze minutes de longitude, la variation étant de sept degrés & demi au Nord-Est, on découvrit une Île d'environ trois milles de circonférence, haute, escarpée, stérile, autant qu'on en put juger dans l'éloignement. Une vive impatience faisoit souhaiter aux deux Equipages de s'en approcher; mais la force du vent leur en ôta le pouvoir. Ils la nommerent l'Île des *Pyllaarts*, parce qu'ils y voyoient voltiger un grand nombre de ces Oiseaux. Le lendemain, ils découvrirent deux autres Îles.

Le 21, à vingt & un degrés vingt minutes de latitude du Sud, & deux cens cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude, la variation se trouvant de sept degrés $\frac{1}{2}$ au Nord-Est, on s'approcha de la plus Septentrionale des deux Îles, qui est aussi la plus haute & la plus grande. Elle fut nommée *Amsterdam*; & l'autre, *Rotterdam*. On trouva, dans la première, quantité de Porcs & de Poules, & toutes sortes de fruits. Les Insulaires étoient sans armes. Ils parurent doux & bienfaisans, mais portés au vol. La direction de la marée est au Nord-Est, autour de ces deux Îles; & le vent y souffle continuellement au Sud-Est & au Sud-Sud-Est. On ne fit point d'eau, à celle d'Amsterdam, parce qu'on ne put en surmonter la difficulté. Tasman tourna ses espérances vers celle de Rotterdam. Il y trouva des Insulaires du même naturel, c'est-à-dire, fort doux & sans aucune sorte d'armes, mais grands voleurs. On y fit de l'eau plus facilement, & les rafraichissemens n'y étoient pas moins en abondance. On y vit quantité de Cocotiers, plantés très régulièrement, & de beaux Jardins, remplis de toutes sortes de fruits, dont les arbres étoient dans un ordre admirable. En quittant cette Île, on en découvrit d'autres. Tasman se confirma dans la résolution de porter au Nord, jusqu'au dix-septième degré de latitude, & de tourner ensuite à l'Ouest, sans passer par l'Île des Traîtres & par celle de Horn.

Le 6 de Février, à dix-sept degrés dix-neuf minutes de latitude du Sud, & deux cens un degrés trente-cinq minutes de longitude, les deux Vaisseaux se trouverent engagés entre dix-neuf ou vingt Îles, entourées de sables, & de rochers. Elles portent, dans les Cartes, le nom d'Îles du Prince Guillaume, & de Bas-fonds d'Hacmskerk. Le 8, dans la crainte d'être plus à l'Ouest, qu'on ne le présuinoit par l'Estime, & de tomber au Sud de la Nouvelle Guinée, ou sur des Côtes inconnues, on prit le parti de faire route au Nord, ou du moins au Nord-Nord-Ouest, jusqu'à cinq ou six degrés de latitude du Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest vers la Nouvelle Guinée. On courut, suivant cette direction, jusqu'au 20 de Mars, avec plusieurs variations de l'Aïman, entre huit, neuf & dix degrés au Nord-Est. Le 22, à cinq degrés deux minutes de latitude du Sud, & cent soixante-dix-huit degrés trente-deux minutes de longitude, ils eurent la vue de la Terre, à quatre milles du côté de l'Ouest. C'étoit une vingtaine d'Îles, nommées, dans les Cartes, *Anthong-Java*, qui ne sont qu'à quatre-vingt-quatorze milles des Côtes de la Nouvelle Guinée.

Le 15, à quatre degrés trente-cinq minutes de latitude, & cent soixante-quinze degrés dix minutes de longitude, ils trouverent neuf degrés trente minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Mark*, dont on doit la découvrir à Guillaume Schouten & Jacques le Maire. Elles sont au nombre de quatorze ou quinze. Leurs Habitans sont des Sauvages, qui ont les cheveux noirs, & relevés comme ceux de la Baye des Meurtriers dans la Nouvelle Zélande. Le 19, on passa l'Isle Verte, & le 30 celle de Saint Jean.

Ce fut le premier d'Avril, à quatre degrés trente minutes de latitude du Sud, & cent soixante-onze degrés deux minutes de longitude, qu'on eut la vue de la nouvelle Guinée, vers le Cap que les Espagnols nomment *Santa Maria*. La variation s'y trouva de huit degrés quarante-cinq minutes. Tasman suivit la Côte, qui court Nord-Ouest. Il passa les Isles d'*Antoine Caens*, de *Gardener*, de *Vischer*, vers le Promontoire qui porte le nom de *Struys Hoek*, où la Côte court Sud & Sud-Est. Il ne cessa point de la suivre, dans l'espérance de trouver un passage au Sud. Le 12, à trois degrés quarante-cinq minutes de latitude & cent soixante-sept degrés de longitude, il trouva dix degrés de variation au Nord-Est. Le même jour, un tremblement de terre se fit sentir, avec de violentes secousses. On crut avoir touché sur quelque Rocher; mais la sonde ne trouva point de fond. Les deux Vaisseaux avoient alors doublé le *Struys-Hoek*, & se trouvoient dans la Baye de Bonne-Espérance. Le 14 à cinq degrés vingt-sept minutes de latitude, & cent soixante-six degrés cinquante-sept minutes de longitude, la variation fut de neuf degrés quinze minutes. On avoit la vue de la Terre, depuis l'Est-Nord-Est jusqu'au Sud, & de-là jusqu'au Sud-Sud-Ouest. Tasman fit chercher un passage entre ces deux Termes; mais on n'y trouva qu'une même Côte, jusqu'à l'Ouest même. Il fallut tourner le Cap vers l'Ouest, le long de la Côte, où l'on fut surpris de plusieurs calmes.

Le 20 d'Avril, à cinq degrés quatre minutes de latitude du Sud, & cent soixante-quatre degrés vingt-sept minutes de longitude, on se trouva proche de l'Isle *Brûlante*, & pendant la nuit on aperçut des flammes, qui sortoient du sommet d'une Montagne. Entre cette Isle & le Continent, on vit quantité de feux, près du Rivage & vers le milieu d'une haute Montagne; d'où Tasman conclut que ce Pays est fort peuplé. Les calmes recommencerent souvent sur cette Côte. On y rencontra des arbres flottans, & diverses brossailles, que les Rivières entraînoient dans leurs eaux. Après avoir doublé la Montagne ardente, on suivit la Côte, qui court Ouest-Nord-Ouest. Le 27, à deux degrés dix minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-six degrés quarante-sept minutes de longitude, Tasman crut voir l'Isle de Moa; mais c'étoit celle de Jama, qui est un peu plus à l'Est. On y trouva des Cocos en abondance, & quantité d'autres provisions. Les Habitans sont tout-à-fait noirs. Ils peuvent répéter facilement tous les mots étrangers qu'ils entendent; d'où Tasman conclut que leur propre Langue est fort abondante: mais la prononciation en est difficile, parce que la lettre *R* y entre souvent, & qu'elle se fait sentir plusieurs fois dans un même mot. Le lendemain on mouilla devant l'Isle de Moa, où l'on trouva

D d iij

A B E L
T A S M A N.
1643.
Isles de Mark.

Cap de Santa
Maria.

Isles de Caens,
de Gardener, &
de Vischer, &
Cap de Struys-
Hoek.

Baye de Bonne-
Espérance.

Isle Brûlante.

Isle de Moa.

ABEL
TASMAN.
1643.

beaucoup de rafraichissemens, & où l'on fut retenu, jusqu'au 6 de Mai, par les vents contraires. Le Commerce n'y fut pas plutôt ouvert avec les Habitans, qu'un Marelot de l'Equipage y fut bleffé d'un coup de fleche, par un de ces Insulaires. Mais les autres se hâterent volontairement d'amener le Coupable à bord, & de l'offrir à la vengeance des Hollandois; après quoi les échanges se firent avec autant de tranquillité que de bonne foi. Tasman se rappella qu'en 1616, Guillaume Schouten & Jacques le Maire avoient été moins heureux. Les violences des mêmes Sauvages les avoient obligés de faire avancer leur Vaisseau fort près des Terres, & de faire plusieurs bordées, qui avoient eu plus d'effet que leurs offes d'amitié, pour mettre ces Barbares à la raison.

Île de Schouten.
etc.

Le 12 de Mai, à cinquante-quatre minutes de latitude du Sud, & cent cinquante-trois degrés dix-sept minutes de longitude, la variation fut de six degrés trente minutes au Nord-Est. On fit voile le long de la Côte Septentrionale de l'Île de Schouten, qui est longue de dix-huit ou dix-neuf milles & fort bien peuplée. Le 18, à vingt-six minutes de latitude & cent quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de longitude, la variation n'excédoit pas cinq degrés trente minutes. On étoit parvenu à l'extrémité Occidentale de la Nouvelle Guinée, qui est une Pointe détachée. Les calmes & les vents contraires y causerent de l'embarras aux deux Vaisseaux. Cependant, ayant mis le Cap vers le Nord de Ceram, ils y arrivèrent avec plus de bonheur qu'ils ne s'en étoient promis. Le 27, ils passerent le Détroit au Nord de Bouro; & le 15 de Juin, après un Voyage de dix mois, ils mouillèrent au Port de Batavia, d'où ils étoient partis (5).

Retour à Batavia.

(5) Pages 223 & précédentes.



V O Y A G E

DE GUILLAUME DAMPIER,

AUX TERRES AUSTRALES.

TOUTES les parties de cette Relation, qui n'ont aucun rapport au principal objet du Voyage, sont renvoyées aux Articles des Pays qu'elles regardent.

INTRODUC-
TION.

Dampier s'est acquis une si juste réputation, par le nombre & l'étendue de ses Courses, par ses profondes Observations sur les Vents, les Marées, les Courans, les Bancs de sable, les variations de l'Aiguille, & sur toutes les propriétés des Régions qu'il a parcourues, que son nom seul emporte son éloge. En partant d'Angleterre (6), à bord du Vaisseau le Chevreuil, dont on lui avoit confié le Commandement, pour tenter de nouvelles découvertes aux Terres Australes, il profita d'une observation du célèbre Docteur Halley, dont il relève beaucoup l'importance. Comme elle est courte, & qu'elle n'a paru à Londres que dans une Feuille volante, sous le titre d'Avis pour ceux qui naviguent dans le Canal d'Angleterre, on l'insère ici d'autant plus volontiers, qu'elle tire un nouveau prix de la recommandation d'un homme tel que Dampier (7).

Avis important
pour ceux qui
naviguent dans
la Manche.

On observe, depuis long-tems, que les Vaisseaux destinés à passer le Canal, tombent au Nord des Sorlingues, & qu'enfilant par méprise le Canal de Bristol, ou la Mer de Severn, ils courent beaucoup de risque. Plusieurs même y ont péri malheureusement. Cela vient sans doute de ce que la variation de l'Aiguille a changé, & de ce que la latitude du Léopard & des Sorlingues est marquée près de cinq lieues trop au Nord. On voit du moins, par des observations incontestables, que la Pointe du Léopard est à quarante-neuf degrés cinquante-cinq minutes, le milieu des Sorlingues étant à son Ouest, & que la Partie Méridionale est au plus juste à quarante-neuf degrés cinquante minutes, au lieu que dans la plupart des Cartes & des Livres de Navigation, on les met à cinquante degrés au Nord, & dans quelques unes mêmes à cinquante degrés dix minutes. Cette erreur ne produisoit aucun mal, pendant que la variation continuoit à l'Est, comme elle étoit lorsque les Cartes furent composées. Mais depuis l'année 1657, elle a tourné si fort à l'Ouest, qu'elle se trouve aujourd'hui de sept degrés & demi ou environ; de sorte que tous les Vaisseaux qui viennent de l'Océan pour entrer dans le Canal, & qui mettent le Cap à l'Est par la Bouïsole,

(6) On s'attache à la seconde Edition, d'Amsterdam, chez Marret, 1705, en cinq Volumes in-12, dont les trois premiers concernent le Voyage autour du Monde. Elle

passé pour la plus correcte.

(7) Ce profil a été publié vers le même temps.

INTRODUCTION.

s'éloignent au Nord & se détournent de leur véritable course, d'environ deux tiers de Rhumb. Ce n'est pas tout ; de quatre-vingt en quatre-vingt milles, ils changent leur latitude à peu près de dix minutes, & s'ils négligent de faire leur observation deux ou trois jours de suite, sans rien accorder pour cette variation, ils ne manquent pas de tomber au Nord contre leur arrente ; surtout s'ils comptent que les Sorlingues sont à plus de cinquante degrés. Quelques-uns l'attribuent au Courant du Canal de Saint Georges, dans la supposition que le flux porte plus au Nord, que le reflux n'en éloigne. Mais si la variation est une fois compensée, on trouve que ce Courant n'est pas sensible, & que les Vaisseaux, qui font route par l'Est-Quart au Sud, durant deux Equipoltes & par Est durant une autre, gardent exactement leur parallèle. C'est ce qui rend cette pratique importante pour tous les Maîtres de Vaisseaux, qui ne savent pas faire ces compensations. On leur conseille aussi, lorsqu'ils sortent de l'Océan pour entrer dans le Canal, de suivre un Parallèle, qui ne soit pas à plus de quarante-neuf degrés quarante minutes au Nord ; ce qui les amènera droit au Léopard.

Mais ce n'est pas le seul danger, auquel ce changement de la variation expose les Vaisseaux dans le Canal. On en a vu plusieurs, qui étant partis des Dunes, ont fait un triste naufrage sur la Côte de France & sur les Casquettes. Si l'on compare le profil exact de la Côte de France avec l'aspect de celle d'Angleterre, à laquelle on pourroit bien n'avoir pas apporté la même exactitude, il se trouvera que la véritable route pour aller de Beachy ou de Dungeness aux Casquettes, est à vingt-six degrés de l'Ouest, en tirant vers le Sud. Autrefois, lorsque l'Aiguille nordettoit autant qu'elle nordette aujourd'hui, la route étoit à peu près Sud-Ouest Quart à l'Ouest par la Boussole ; & la route Ouest-Sud-Ouest, qu'on appelloit route du Canal, étoit fort bonne pour tous les Vaisseaux destinés à passer dans l'Océan. Mais aujourd'hui, tout Vaisseau qui fait route Ouest-Sud-Ouest dans le Canal, quelque près qu'il range la Côte de Beachy, ne manquera pas de tomber sur les Casquettes, ou plutôt à leur Est. Il s'en suit de-là, qu'en égard à la variation présente de l'Aiguille, la route à l'Ouest-Quart au Sud doit être la route du Canal, au lieu de l'Ouest-Sud-Ouest ; & qu'à s'éloigner à une distance raisonnable du Cap de Beachy, cette route fera éviter l'Isle de Wight, & tenir à peu près le milieu entre la Pointe de Portland & les Casquettes, qui en sont à quatorze lieues au plus, & presque sous le même Méridien (8).

DAMPIER.

1699.

Départ de Dampier. Il passe au Bréfil.

Il reprend la route des Terres Australes, du Cap de Bonne-Espérance.

Dampier partit des Dunes le 14 Janvier 1699, & passa l'Equateur le 10 de Mars, vers le tems de l'Equinoxe. Il avoit résolu de ne pas toucher au Cap de Bonne-Espérance ; & cette raison le fit retourner vers le Bréfil, pour s'y procurer des rafraîchissemens. Après avoir employé près de cinq mois à remplir ce projet, il remit à la voile vers son terme ; mais en gouvernant à l'Est, il ne put éviter de tomber, au commencement de Juin, à la vue du Cap, dont il ne se trouva qu'à seize lieues. De-là il prit sa route à l'Est-Sud-Est, pour la rendre plus courte jusqu'à la Nouvelle Hollande. Ce Pays néanmoins est au Nord-Est du Cap ; mais tous les Vais-

(8) Dampier, Tome IV, page 16.

seaux qui s'y destinent pour certe l'Île, ou pour le Détroit de la Sonde, doivent courir quelque tems le même parallèle, ou dans une latitude, entre le trente-cinquième & le quarantième degré du moins, un peu au Sud de l'Est, pour se soutenir dans la route des vents variables, & ne doivent pas porter trop le Cap au Nord, de peur de s'engager dans l'éendue des vents alisés, qui les détourneraient de leur route à l'Est.

La nuit du Mardi 6 de Juin, le Soleil étoit couché dans un nuage fort épais, qui ressembloit à la terre, & ceux qu'on voyoit au-dessus étoient colorés d'un rouge obscur. Le lendemain, lorsque le Soleil approcha de l'Horison, les nues parurent fort agréablement dorées. Cependant le Soleil n'étoit pas monté plus de deux degrés, lorsqu'il entra dans un nuage épais, couleur de fumée & parallèle à l'Horison, d'où l'on vit sortir d'abord quantité de rayons obscurs & noirâtres. Le Ciel étoit déjà couvert de petites nues, fort serrées les unes près des autres, de la nature de celles que les Marins nomment Solides, & qui ne menacent pas de pluie. Depuis le bord de l'Horison, jusqu'à trois ou quatre degrés de hauteur, elles étoient de couleur d'or; ensuite, jusqu'environ dix degrés, elles paroissent plus rouges & fort éclatantes. Celles qui venoient après, jusqu'à soixante ou soixante-dix degrés de hauteur, étoient plus obscures; mais, au-delà, elles avoient leur couleur naturelle. Dampier a cru cette peinture importante, parce qu'il a toujours observé que les nuages de cette espèce annoncent une tempeste prochaine. Aussi se prépara-t-il à tous les dangers de la Mer, & bien-tôt il sentit la nécessité de ses précautions. Il essuya, pendant deux jours, une violente agiration des flots (9).

Les observations sur l'approche d'une tempeste.

Le 19 de Juin, il étoit à trente-quatre degrés dix-sept minutes de latitude Méridionale, & à trente-neuf degrés vingt-quatre minutes de longitude Orientale du Cap. Quinze jours après, c'est-à-dire le 4 de Juiller, il se trouva, par son calcul, dans un Méridien éloigné d'onze cens lieues de celui du Cap. Rien ne lui parut fort remarquable dans cette route; excepté qu'il se vit accompagné, pendant tout le chemin, par quantité d'Oiseaux, surtout par des Pintades, & que de temps en temps on découvroit une Baleine. Mais en approchant de la Nouvelle Hollande, on en voyoit souvent trois & quatre ensemble. A quatre-vingt-dix lieues de terre, on aperçut des herbes marines, toures de la même forme. A trente lieues, on vit flotter des os de Seche; & parmi quantité de Poissons, qu'on ne cessa pas d'apercevoir, les jours suivans, un de ceux qu'on nomme *Gais* sauta quatre fois près du bord. On découvrit aussi, sur l'eau, quantité de petits Globules, qu'on auroit pris pour des Perles, & dont quelques-uns étoient de la grosseur des pois secs, mais clairs & transparents. Lorsqu'on les écouffoit, il en sortoit une goutte d'eau; & la pellicule qui la renfermoit étoit si déliée, qu'on ne la discernoit pas facilement. Le 30 de Juiller, tous les Oiseaux qui avoient escorté Dampier abandonnerent le Vaisseau; mais on en vit d'une route autre espèce, qui étoient de la grosseur des Vaneaux, avec le plumage gris, le tour des yeux noir, le bec rouge & pointu, les ailes longues, & la queue fourchue comme celle des Hirondelles. L'espèce

Approche de la Nouvelle Hollande.

(9) Ibid, pages 90 & suivantes.
Tome XI,

DAMPIER.
1699.

rance d'apercevoir la terre croissoit à chaque moment. Dampier se crut au Sud des Bancs de terre, qu'il trouvoit marqués, dans une de ses Cartes, à vingt-sept degrés dix-huit minutes de latitude, & qui devoient s'avancer d'environ sept lieues dans la Mer. Tous ses calculs s'accordoient avec cette supposition; mais il trouva, au contraire, que ces Bancs étoient au Sud du Vaisseau, & que leur bord extérieur étoit à seize lieues du rivage. Enfin, le premier d'Août, à neuf heures du matin, on découvrit la Terre, du haut du grand mât; & bientôt on fut en état d'en prendre différentes vues, à plusieurs distances inégales.

Déposition de
la Côte & du ter-
rain.

Dampier ne pensa qu'à trouver un Havre, pour y faire prendre du repos à ses gens, après avoir couru l'espace de cent quatorze degrés depuis le Brésil. D'ailleurs son dessein étoit de commencer ici les découvertes, qu'il étoit chargé de faire dans la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Le terrain étoit bas, & paroissoit fort uni. On y découvroit néanmoins quelques Côteaux rouges & blancs. A vingt-six degrés, on vit une ouverture, qui sembloit promettre le Havre qu'on cherchoit; mais l'embouchure, qui n'avoit pas moins de deux lieues de large, étoit fermée par des Rochers; sans compter qu'il ne s'offroit, sur la Côte, ni buisson ni herbe, & que les bords de la Mer étoient forts escarpés. On continua de sonder toutes les Anses, jusqu'au 6, qu'on mouilla dans une Baye remplie de Chiens marins. Elle fut nommée la Baye des Chiens marins (10). Mais n'y ayant pu trouver d'eau, ni d'autres habitans que des Aigles, des Oiseaux de Rivière & de Mer, & pour Animaux terrestres, une sorte de Lapins, dont la chair est fort bonne, & des Guanos d'une hideuse figure, qui s'arrêtent & sifflent lorsqu'on s'approche d'eux, sans se mettre en peine de prendre la fuite. On leva l'ancre, pour chercher une retraite plus favorable. Les sondes & les recherches furent continuées jusqu'au 21. On vit, ce jour-là, quantité de Serpens; les uns jaunes & de la grosseur du poignet, longs d'environ quatre pieds, avec la queue plate & large de quatre doigts; les autres, beaucoup plus petits & plus courts, ronds, & marqués de noir & de jaune. La Terre, dont on étoit à neuf lieues, sembloit former une espèce de Cap; & l'on reconnut, en s'approchant, que c'étoit l'extrémité Orientale d'une Isle de cinq à six lieues de longueur, sur une de large. Trois ou quatre autres Isles, couvertes de Rochers, s'offroient à la distance d'une lieue de cette Pointe; & du haut du grand mât, on en découvroit une infinité d'autres à l'Est & à l'Ouest, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. On en voyoit aussi du côté du Sud, la plupart assez élevées pour se faire découvrir de huit à neuf lieues. Dampier ne douta presque point que ce ne fût une suite d'Isles, qui s'étendoient en longueur plus de vingt lieues, de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest, & même assez loin en largeur. Les grosses marées, qu'il rencontra quelque temps après, lui firent soupçonner que dans cette espèce d'Archipel, il y a peut-être un Passage par le Sud de la Nouvelle Hollande & de la Nouvelle Guinée dans la grande Mer du Sud vers l'Est: il résolut de le tenter à son retour, s'il n'y trouvoit pas d'autre obstacle. Mais il craignoit alors de manquer.

Conjecture sur
un passage dans
la Mer du Sud.

(10) Le rivage y est couvert de coquilles d'une beauté extraordinaire.

d'eau, sans être sûr d'en trouver dans ces Îles. Ce Parage est à vingt degrés vingt & une minutes de latitude, quoiqu'il soit marqué à dix-neuf degrés cinquante minutes, dans la Carte de Tasman.

Après avoir erré, avec aussi peu de succès, pendant un mois entier, apercevant toujours des Serpens, des Baleines, & divers Oiseaux, entre lesquels on prit quelques Buses, qui sont assez communes dans les lieux situés entre les deux Tropiques, & qui viennent se percher la nuit sur les Vaisseaux, où elles se laissent prendre sans se remuer, on revit la Terre le 30, à dix-huit degrés vingt & une minutes, & l'on remarqua beaucoup de grosse fumée sur le rivage. Le 31, Dampier descendit au rivage, accompagné de dix ou douze de ses gens. Ils étoient armés de fabres & de mousquets, avec des bèches & des hoyaux pour creuser la terre. A leur approche de la terre, ils virent deux grands Hommes noirs, tous nus, qui étoient vis-à-vis d'eux dans une Baye sablonneuse, mais qui prirent la fuite en les voyant avancer. Dampier envoya la Chaloupe à quelque distance du rivage, pour y demeurer à l'ancre, & se mit à poursuivre ces trois Noirs. Laissons à lui-même le récit de son premier exploit. » Ils avoient déjà » gagné le sommet d'une petite Colline, où ils s'étoient joints à huit ou » neuf autres Sauvages. Mais nous voyant marcher sur leurs traces, ils s'é- » loignerent aussi-tôt. A notre arrivée sur la Colline, nous découvrîmes une » Savanne, à un demi mille de nous, & quelque petites éminences, que » nous primes de loin pour des maisons; mais ce n'étoit que des Rochers. » Tous les Noirs ayant disparu, nous commençâmes à creuser la terre, » pour chercher de l'eau. Pendant ce travail, neuf ou dix Sauvages paru- » rent sur une petite hauteur, à quelque distance de nous, & joignirent » de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main. Enfin l'un » d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivoient de loin. J'allai d'a- » bord à sa rencontre; mais tous mes signes de paix & d'amitié ne l'em- » pêchèrent point de me tourner le dos, & son exemple entraîna les » autres. L'après-midi, je ne pris que deux hommes avec moi, & je mar- » chai le long du rivage, dans l'espérance de surprendre un de ces Barba- » res, pour savoir du moins d'où ils tiroient leur eau douce. J'en ap- » perçus une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lors- » qu'ils nous eurent vus quitter le gros de nos Compagnons. Ensuite une » Dune les empêchant de nous voir, nous fîmes halte dans le détour, » avec l'espérance de les surprendre, s'ils continuoient de s'avancer. Eux, se » fiant à leur nombre, espérèrent aussi de nous saisir: & les uns passèrent » vers le rivage, tandis que les autres occupèrent les Dunes. Nous sca- » vions, par l'expérience du matin, qu'ils n'étoient pas légers à la course. » Un jeune homme fort dispos, qui étoit avec moi, n'en vit pas plutôt » paroître quelques-uns, qu'il courut après eux. Ils s'enfuirent d'abord; » mais lorsqu'ils les eut atteints, ils se tournèrent pour le combattre. Il » n'étoit armé que d'un fabre, & ses Ennemis l'étoient de lances de bois. J'en » poursuivis en même temps deux autres, qui s'étoient avancés vers le rivage; » mais dans la crainte que mon jeune homme ne fût trop exposé, je re- » vins sur mes pas, & je le trouvai ferré de fort près. Aussi-tôt que je » parus, un des Noirs me darda une lance, dont il faillit de me percer.

E c ij

DAMPIER.
1679.

Rencontre de
quelques Habitan-
s.

Combat de
Dampier contre
plusieurs Sauvages.

DAMPIER,
1699.

» Je tirai un coup de fusil en l'air, pour leur causer de l'épouvante; mais
» revenant bientôt de leur frayeur, ils se mirent à secouer les bras, à
» crier pouh, pouh, pouh, & à presser plus que jamais le jeune homme.
» Sa vie & la mienne me parurent en danger. Je me hâtai de recharger
» mon fusil, & je lâchai le coup sur un de ces Misérables, qui fut étendu
» par terre. Les autres discontinuèrent le choc & s'éloignèrent avec leur
» Compagnon blessé. Le second des miens n'avoit pu me secourir, parce
» qu'il étoit venu sans armes. L'autre eut la joue percée d'un coup de lan-
» ce, dont on crut d'abord le bois empoisonné. Mais cette idée se trouva
» fautive (21).

Portrait de
leut. Clark.

Entre les Ennemis que Dampier avoit combattus, il en remarqua un, qui, par sa conduite & ses dehors, sembloit être leur Chef ou leur Prince. C'étoit un jeune homme de taille médiocre, vif & plein de courage. Il avoit seul un cercle de peinture blanche, autour des yeux, & une raie de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit peinte aussi de blanc, avec une partie de ses bras. Tous les autres avoient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crépus, la taille haute & déliée. Mais il fut impossible, à Dampier, d'examiner s'il leur manquoit, comme à d'autres sauvages du même Pays, deux dents de la mâchoire supérieure. Il vit quantité d'endroits, où ils avoient allumé du feu, & planté des branches d'arbre, pour se garantir du vent de Mer, qu'il appelle Brise, & qui ne manque jamais de souffler ici du même point. On trouvoit, dans tous ces gîtes, de gros monceaux de coquilles & d'os de poisson.

Description du
Pays & de ses
productions.

Le terrain du Pays est assez bas. Il paroît renfermé, du côté de la Mer, par une longue chaîne de Dunes, qui empêchent de voir plus loin. Les marées sont si hautes, que la Côte paroît fort basse au vif de l'eau; mais elle est d'une hauteur médiocre, après le reflux, & si couverte de rochers, qu'on n'y peut aborder que dans une Chaloupe. En haute marée, on passe par-dessus la Baye sablonneuse, qui regne le long des Dunes. A mille ou douze cens pas de la Mer, les Terres sont arides, & ne portent que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient couverts de fleurs jaunes, les autres de fleurs bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plupart rendoient une odeur fort agréable. Plusieurs offroient un fruit, assez semblable à des coffes de pois, dont chacune renfermoit dix petits pois, en nombre toujours égal. On trouvoit, en abondance, une sorte de fèves, & une autre espèce de petit légume, rouge & dur, enveloppé aussi d'une cosse, avec un petit germe noir comme les fèves. Dampier le compare à celui dont on se sert aux Indes Orientales, pour peser l'or. Ce fruit, qu'il nomme toujours légume, étoit sur un buisson. Une troisième espèce de fèves vient sur une tige rampante. Les Dunes étoient couvertes de toutes ces sortes de fruits; les uns verts, d'autres murs, & d'autres déjà tombés; mais il ne paroissoit point qu'on en eût cueilli, ni que les Habitans en fissent usage.

Plus loin, c'est-à-dire, autant que la vue pouvoit s'étendre dans le Pays, il paroissoit plus bas, que proche de la Mer, uni, entremêlé de Savanes & de Forêts. Ces Prairies portent une espèce d'herbe, rude & déliée. Presque-





grav. par L. Fédou

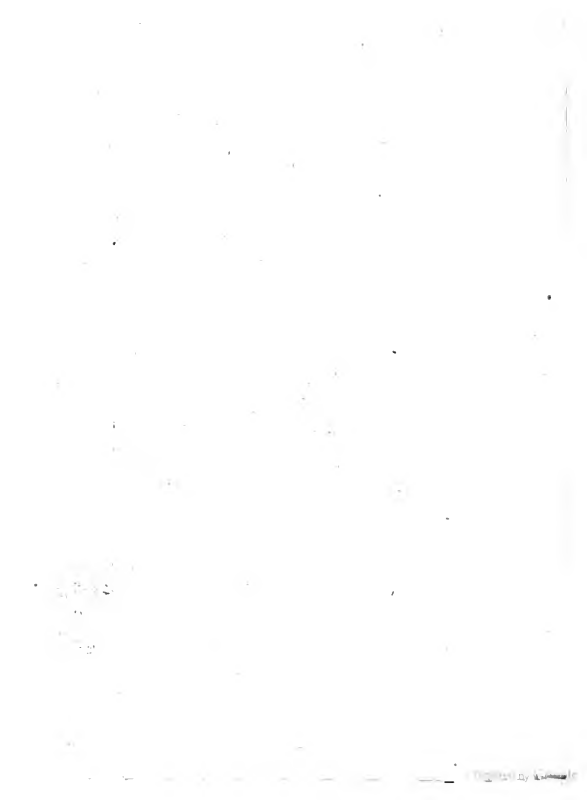


1.2.3.4. Plantes de la N^{le} Hollande 5.6.7



5. 6. 7. 8. Plantes que Dampier trouva au Bresil.

T. XI. N. VI.



par-tout, le terroir est d'un plus gros sable que celui du rivage ; mais, dans quelques endroits, il est argilleux. On y voit quantité de rochers, de cinq ou six pieds de haut, dont le sommet est rond ; les uns rouges, & les autres blancs. Les Forêts ne sont composées que de petits arbres, dont les plus gros n'ont pas trois pieds de circonférence. Leur tige a douze ou quatorze pieds de hauteur, & de petites branches en forment la tête. On rencontre quelques petits Mangles noirs, sur les bords des anses.

Les Animaux terrestres n'y sont pas en grand nombre. Dampier vit quelques Lézards. Ses gens rencontrèrent deux ou trois Bêtes, qui ressembloient à des Loups affâmes, & dont la maigreur étoit extrême. Il n'y avoit pas d'autres Oiseaux de terre que des Corneilles, tout-à-fait semblables aux nôtres, des Faucons, des Milans, quantité de Tourterelles grasses, & de deux ou trois sortes de petits Oiseaux, dont les plus gros ne le sont pas plus que nos Alouettes. Les Oiseaux maritimes sont des Pélicans, des Boubis, des Bucs, des Corlieux & des Pies de Mer. Les Baleines, quoique les plus grosses que Dampier eut vues dans ces Mers, n'approchent pas de celles du Nord. Les Tortues vertes y sont en grand nombre ; mais il est impossible d'en prendre, parce qu'il n'y a point de Canal où elles puissent se retirer, & que la violence des marées ne permet pas de disposer les filets. On aperçut des Chiens marins & des Patricotes. On prit, à la ligne, plusieurs de ces Poissons que les Marétons nomment Vieilles. Les Huîtres communes, les Conques, les Moules & les Peroncles étoient en abondance. Dampier amassa des Coquilles fort extraordinaires, sur-tout de l'espèce de celles qui sont garnies de rayons ou de pointes (12).

DAMPIER.
1699.

Animaux terre-
stres.

Coquilles &
Placca

(12) Entre diverses Plantes, il trouva, 1°. Celle qui est à présent connue sous le nom de *Rapuntium*, de la Nouvelle Hollande. Le *Perianthium*, composé de cinq parties longues & pointues. 2°. La forme du Vaisseau de la semence, prouve, dit-il, que cette Plante est un *Rapuntium*. 3°. Le *Fucus alius Capillaceus brevissimus*. Ce beau *Fucus* est une espèce d'*Erica marina*, ou de *Sargaya* ; mais ses parties sont beaucoup plus déliées. 4°. Un *Ricinoides*, à feuilles angulaires & épaisses. Cette Plante approche du buisson. Ses feuilles sont épaisses, & cotonneuses, sur-tout au-dessous. Son fruit est velouté au dehors, avec le godet divisé en cinq parties. Elle ressemble au *Ricini fructu parvo fructosa Curassavica*. 5°. Le *Solanum Spinofum*, qu'on nomme à présent de la Nouvelle Hollande. Ce nouveau *Solanum* porte une fleur bleuâtre, comme les autres. Mais les feuilles sont blanchâtres, épaisses, & cotonnées dessous & dessus, longues d'un pouce, & à peu près aussi larges. Les picquans en sont fort aigus, bien ferrés les uns contre les autres, & d'une couleur d'Orange obscure, sur-tout vers la pointe. 6°. Une forme de *Scabicefe*, dont la fleur, croissant sur

un pied long de quatre ponces, est ensemée dans un godet fort rude & jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un pouce de long. Elles sont fort étroites, vertes au-dessus, blanches & cotonnées au-dessous, & croissent en touffes. La fleur, de celle que Dampier cueillit, étoit si sèche & si gâtée, qu'on n'a pas osé déterminer si c'étoit une *Scabicefe* ou un *Helichrysom*. 7°. L'*Aleca*, qu'on nomme à présent, de la Nouvelle Hollande, dont les feuilles & la tige sont toutes cotonnées, de même que le dessous du godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, qui sont à peine aussi grandes que le godet, & au milieu desquelles il y a une petite colonne, toute garnie de pointes émoussées ; ce qui fait voir que cette Plante est une espèce de Mauve. 8°. Un arbrisseau, dont les feuilles approchent de l'Amelanchier-Lob. Elles sont vertes au-dessus & fort cotonnées au-dessous ; mais elles ne se terminent pas en pointe, comme les autres ; elles ont une entailure au sommet. Sa fleur est très belle, de couleur tonge, & composée de cinq grandes feuilles cotonnées de part & d'autre, sur-tout au-dessous. Le milieu de la fleur est rempli de filamens, co-

Ee ii.

DAMPIER.
1699.
Réflexions de
Dampier sur son
projet.

Il s'étoit déjà passé cinq semaines, depuis l'arrivée de Dampier aux Terres Australes, & sa course, le long des Côtes, avoit été d'environ trois cents lieues, pendant lesquelles il avoit cherché inutilement de l'eau & des vivres, pour le mettre en état de pousser plus loin ses découvertes. Il fait ici de curieuses réflexions sur son projet. Ce vaste espace, d'une Région presque inconnue jusqu'aujourd'hui, s'étend depuis la Ligne, à un degré près, jusqu'au Tropique du Capricorne & même au-delà. Sa situation est si avantageuse, dans les plus riches Climats du Monde, c'est-à-dire dans la Zone torride & la Zone tempérée, qu'étant résolu d'en faire le tour, il devoit se flatter de trouver, sur le Continent & sur les Isles, des lieux où la Nature produiroit des fruits, des drogues, des épiceries, peut-être aussi des minéraux, en un mot tout ce qui se trouve dans les autres Parties de la Terre, enfermées sous les mêmes parallèles de latitude. On pouvoit croire du moins que la plupart de ces végétaux s'accommoderoient du terroir & du climat, s'ils y étoient transplantés avec un peu de soin pour leur culture. D'ailleurs il y le proposoit de prendre une connoissance exacte des plus petites Isles, des Rivages, des Caps, des Baves & des Havres, qui lui paroïtroient propres à servir d'abri, ou capables d'être fortifiées, des Rochers & des Bancs de sable, des différentes profondeurs, des Marées & des Courans, des Vents & des Saisons, des variations de l'Aiguille, enfin de tout ce qu'il jugeroit utile à la Navigation & au Commerce. S'il eût pu suivre, en partant d'Angleterre, un plan qu'il avoit formé dans une autre occasion,

tonnées au bas, aussi longues que les feuilles, & couronnées chacun de son apex; le godet est divisé en cinq parties rondes & pointues. Le genre de cet arbrisseau est incertain. Il n'a pas le moindre rapport avec aucune Plante qu'on ait jamais décrite. 9°. Le *Dammara* de la Nouvelle Hollande. M. Rumph est le premier qui envoya, d'Amboine, deux sortes de *Dammara*; l'une, avec les feuilles étroites & longues; l'autre, qui les avoit plus courtes & plus larges. Celle-ci est du même genre, parce que les fleurs & les fruits se ressemblent beaucoup; mais la différence est considérable à l'égard des feuilles. Les fleurs, remplies de filamens, paroissent de couleur d'herbe & viennent entre les feuilles, qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus, & pâle au-dessous, rangées par couples à l'opposée les unes des autres, & si serrées qu'elles couvrent toute la tige. Le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur. Il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Les feuilles ont un goût fort aromatique. Si l'on voyoit cette Plante sans ses vaisseaux feminaux, on la prendroit pour une *Erica*, ou pour une *Samamunda*. 10°. Un *Equisetum* à feuilles très longues. On

peut douter si c'est un *Equisetum*; mais la contexture des feuilles à plus de rapport avec ce genre qu'avec aucun autre, puisqu'elles sont articulées les unes dans les autres à chaque jointure, ce qui est particulier à cette espèce. Les plus longues ont à peu près neuf pouces. 11°. La *Colutée*, dite à présent de la Nouvelle Hollande. Comme cette Plante n'a point de feuilles, il est difficile de savoir à quel genre on doit la rapporter. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles du *Colutea-Barba Jovis-Folio*, *Flora-Coccinea-Breyne*. Elles sont de la même couleur écarlate. Elles ont aussi une tache de pourpre enfoncé sur le *Vexillum*, mais plus grande, & prennent toutes leur origine au même point. Le godet est fort cotonné, & se termine par un filament qui a presque deux ponces de long. 12°. Enfin, un *Conyza*, dit de la Nouvelle Hollande, qui a beaucoup de branches, & qui ressemble à un arbrisseau. Ses fleurs ont une queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles; & ses feuilles ressemblent parfaitement à celles du *Romarin*, excepté qu'elles sont plus petites. Cette Plante est devenue d'un goût fort amer en séchant. *Dampier*, *ibid*, pages 121 & suivantes.

il auroit passé à l'Ouest par le Détroit de Magellan, ou plutôt il auroit fait le tour de la Terre de Feu, pour commencer ses découvertes sur le côté Oriental & moins connu des Terres Australes. Mais la saison, trop avancée, ne lui permit pas de tenir cette route, parce qu'il auroit été obligé de faire le tour du Sud de l'Amérique, dans une latitude fort haute, & pendant l'Hyver de ces Régions. Il avoit donc été forcé de tourner à l'Est, par le Cap de Bonne-Espérance, & de s'éloigner ensuite des vents réglés, qui lui auroient été contraires; bien persuadé d'ailleurs que les Parties des Terres Australes qui méritoient le plus ses recherches, étoient celles qui sont les plus proches de la Ligne, & sous une influence plus directe du Soleil. Toutes ces raisons l'avoient déterminé à courir d'abord le long de la Côte, vers le Nord, pour passer ensuite à l'Est, dans le dessein d'en faire le tour & de revenir en Été par le Sud de ces Terres. Il se flattoit même de pouvoir accourir ce passage, s'il trouvoit, en arrivant sur la Côte de la Nouvelle Guinée, qu'il y eût proche de l'Isle du Romarin, comme il le soupçonnoit, un Canal qui se rendit dans ces Mers; car il ne pouvoit croire que l'espace de Golfe, qu'il y avoit vu dans un autre Voyage, ne fût formé que par une grande Rivière; & dans la suite sa conjecture lui parut certaine, lorsqu'en rangeant la Côte de la Nouvelle Guinée, il vérita que d'autres endroits de cette vaste étendue de la Terre Australe, qu'on avoit pris jusqu'alors pour le rivage d'un Continent, n'étoient que des Isles. Il en est de même, apparemment, de la Nouvelle Hollande, comme il l'a déjà fait observer; quoique d'autres raisons l'ayant empêché de revenir par la route qu'il s'étoit proposée, il n'ait pu fixer absolument sa conjecture. Du moins, tout ce qu'il avoit vu, depuis le vingt-septième degré Méridional, jusqu'au vingt-cinquième, où se trouve la Baye des Chiens marins, & depuis cet endroit jusqu'à l'Isle du Romarin, c'est-à-dire jusqu'au vingtième degré, ne lui parut, du côté de la Mer, qu'une chaîne d'assez grandes Isles; quelque jugement qu'on veuille porter de ce qu'elles ont par derrière, & soit qu'on le prenne pour d'autres Isles ou pour un Continent.

Il se remit donc en Mer, le 5 de Septembre, dans le dessein de ranger la Côte au Nord, en tirant vers l'Est, pour faire de nouvelles découvertes. Son espérance étoit de trouver de l'eau douce, en creusant dans la terre. Mais il fallut bientôt changer de résolution. Les bas-fonds, qu'il ne cessa point de rencontrer, sur un Rivage inconnu, car il étoit à seize degrés, neuf minutes, & les dangers qu'il y prévoyoit à l'arrivée de la Mousson du Nord-Ouest, qui vient accompagnée de tourbillons, de grains de vents furieux, & dont la saison n'étoit pas loin, lui firent interrompre son entreprise, pour aller faire de l'eau douce à l'Isle de Timor. Il considéra qu'il pouvoit y trouver des fruits & d'autres rafraîchissemens pour son Equipage, qui étoit attaqué du scorbut. D'ailleurs, étant vers la fin de la saison sèche, il craignit qu'en creusant même la terre, sur la meilleure Côte de la Nouvelle Hollande, il ne fût difficile d'y trouver de l'eau.

Ce fut à quinze degrés trente sept minutes, & le 8 de Septembre, qu'il fit tourner ses voiles vers Timor. On aperçut, le même jour, quelques petites nuées blanches, les premières qui eussent paru depuis la Baye des

DAMPIER, 1699.
Dessein qu'il ne put exécuter.

Idées qu'il vérita sur la nouveauté des Terres australes.

Il est évident d'interrrompre son projet.

Il fait voile vers Timor.

DAMPIER.
1699.

Jabouin des
Hollandois pour
cette Isle.

Premier Ob-
servations sur le
terrain.

Difficulté d'y
couvrir un Ha-
vre & de l'eau
douce.

Erreur des Car-
tes.

Chiens marins : c'étoit un signe que la Mousson du Nord-Ouest approchoit. La variation continuelle des vents étoit une autre marque. Le 10, on découvrit une petite Isle sablonneuse, qui est marquée dans les Cartes à treize degrés cinquante minutes, mais qu'on trouva, par une observation exacte, à treize degrés cinquante-cinq minutes. Ce n'est qu'un monceau de sable, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Les jours suivans, on aperçut quelques Oiseaux, de la grosseur des Alouettes, & quantité de Serpens marins, dont l'un étoit gros & fort noir, le seul que Dampier ait jamais vu de cette couleur. Le 14, on eut la vue des hautes Montagnes de Timor. La difficulté n'étoit qu'à trouver un bon Havre, de quelque côté qu'il se présentât, dans une Isle que Dampier connoissoit peu. Il avoit entendu dire que les Hollandois & les Portugais y avoient des Etablissemens; mais il ignoroit de quel côté il devoit les chercher. La nuit ne lui permettant pas de se fier à la Côte, il attendit le lendemain pour s'approcher de l'Isle, qui est haute & très-remarquable, de quelque côté qu'on la regarde. L'ancre fut jetée à quatorze brasses, fond de vase noire, à un mille du rivage. Dampier, observant le terrain, près de la Mer & au Sud, le trouva bas & sablonneux, dans un espace d'environ deux cens verges, & couvert d'arbres hauts & droits comme des Pins. Au-delà, vers les Montagnes, l'espace de trois mille en largeur, on voit des terres marécageuses & remplies de Mangles. La Marée ne monte jamais sans inonder ce terrain, par diverses ouvertures qu'on aperçoit du côté de la Mer. C'étoit vis-à-vis d'une de ces ouvertures, que Dampier avoit mouillé. Il la passa, dans sa Chaloupe, pour aller prendre langue des Insulaires voisins; car, à peu de distance, on découvroit, sur les Collines, des plantations, des maisons & de la fumée. Il trouva un grand Lac d'eau salée, qui se divisoit en plusieurs branches, mais il ne vit aucune marque d'eau douce; & les Mangles, qui étoient fort serrés dans un terrain bourbeux, ne lui permirent pas de s'avancer à pied jusqu'aux Habitations.

Il se vit dans la nécessité de lever l'ancre; & rangeant à l'Est une Côte droite & unie, il fit plus de vingt lieues sans trouver de Pointes, ni d'Anses, ni d'ouverture capable de recevoir une Chaloupe. La Terre paroissoit agréable, au moins les Côteaux & le sommet des Montagnes, qui étoient revêtus de bois, entremêlés de pâturages. On découvrit une Plantation de Cocotiers, accompagnée de plusieurs maisons; mais sans aucune apparence de pouvoir s'en approcher. Après avoir changé plusieurs fois de route, on reprit vers le Sud-Ouest de l'Isle; & le soir du 18 on aperçut l'Isle de Kotay, avec une autre, au Sud, qui n'étoit pas marquée dans les Cartes, toutes deux au Sud-Ouest de Timor. On y découvrit de la fumée, pendant le jour, & des feux pendant la nuit. C'étoit, comme on l'apprit bientôt, diverses Sueteries des Portugais. Le 21, on entra dans une grande ouverture, où l'on ne trouva de fond qu'après en avoir doublé le Cap Oriental, & l'on y mouilla sur neuf brasses, à une lieue du rivage. Cette ouverture, qui est d'environ cinq lieues de l'Est à l'Ouest, fut regardée d'abord comme une Baye, qui s'étendoit bien loin dans l'Isle de Timor; mais on reconnut ensuite que c'étoit un passage, entre l'Ouest de cette Isle, & une autre petite Isle nommée Anamabao. Les Cartes, qui représentoient les deux côtés

côtés de ce passage joints ensemble, sous le nom de Timor, causerent cette erreur, & Dampier rectifia tout dans la sienne.

Il croit ces observations d'autant plus importantes, que tout ce qui concerne l'Isle de Timor n'est connu aujourd'hui que de la Nation Hollandoise, qui s'en réserve comme le secret. La seule précaution, qu'il crut nécessaire, fut de se faire précéder par sa Chaloupe, avec ordre de l'avertir, par des signes, si la profondeur étoit au-dessous de huit brasses, & de voguer sans crainte, s'il y avoit plus de fond. Il tourna plus vers la Côte, à l'Ouest, parce qu'y voyant quantité de petites Anses, il espéroit d'y trouver un bon abri, d'où il pourroit envoyer ses Canots, avec plus de sûreté, pour chercher de l'eau douce. Mais un vent impétueux l'obligea de retourner vers la Côte Orientale de Timor, que sa Chaloupe avoit suivie. Enfin, il prit le parti de jeter l'ancre à trois lieues de la Pointe Sud-Ouest, où il avoit mouillé le marin, & à deux lieues d'une autre Pointe, qui est au Nord-Nord-Est.

A peine eut-il fait amener les voiles, qu'il vit une Barque, avec Pavillon Hollandois, qui doubloit ce dernier Cap. Il se hâta d'y envoyer sa Chaloupe. C'étoit une Barque Hollandoise du Fort de la Concorde, le seul que les Hollandois ayent dans cette Isle, & dont le Vaisseau n'étoit éloigné que d'environ cinq lieues. Elle portoit le Gouverneur du Fort, qui fut extrêmement surpris d'apercevoir un Bâtiment étranger. Cependant, comme il étoit escorté de trente ou quarante Soldats, il permit à la Chaloupe d'approcher. Dans le premier mouvement, il avoua qu'il ne croyoit ce Passage connu que des Hollandois; & marquant peu d'envie d'accorder de l'eau, il ajouta que dans toute cette partie de l'Isle, on n'en trouvoit qu'au Fort, où les Insulaires étoient accoutumés à faire main-basse sur les Etrangers. On apprit ensuite qu'à la vue des armes, que les gens de Dampier avoient dans la Chaloupe, il les avoit pris pour des Corsaires, & qu'après être revenu même de cette défiance, il les avoit du moins soupçonnés d'avoir enlevé les Cartes particulières de quelque Vaisseau de sa Nation, parce que les Cartes communes n'observent point qu'il y ait un Passage entre Timor & Anabao, & qu'il est défendu expressément aux Hollandois de communiquer les leurs (13). Aussi s'en retourna-t-il au Fort avec de fâcheux préjugés. Mais Dampier fit peu d'attention à son mécontentement. Dès le lendemain, il leva l'ancre, pour faire voile vers le Fort. En approchant de l'extrémité du Passage, il vit, assez près de la Mer, plusieurs maisons de l'un & de l'autre côté, & quantité de Bateaux près du rivage. La terre est assez haute des deux côtés, quoique celle de Timor le soit plus; mais elle paroît aride & rougeâtre. Les arbres y sont petits, secs & dispersés.

L'Isle Anamabao, ou Anabao, n'a gueres plus de dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'en est pas moins divisée en deux Royaumes; celui d'Anamabao, situé à l'Est, vers Timor, & au Nord-Est; & celui d'Anabao, qui occupe l'Ouest & le Sud-Ouest de l'Isle. Les Habitans naturels du Pays ont le teint bazané, & les cheveux noirs. Ceux d'Anabao vivent en bonne intelligence avec les Hollandois, comme avec les Naturels du Royaume

DAMPIER.

1699.

Secret que les Hollandois se réservent.

Dampier rencontre le Gouverneur du Fort.

Défiance des Hollandois.

Description de l'Isle d'Anamabao.

(13) Dampier, *ibidem*, pages 15 & précédentes.
Tome XI,

DAMP. 118.

1699.

de Cupang, qui est vis-à-vis d'eux dans l'Isle de Timor, & dans lequel les Hollandois ont leur Fort de la Concorde : mais ils sont mortels Ennemis de ceux d'Anabao, quoique leurs plus proches voisins. Ces Insulaires s'exercent à cultiver leurs petites Plantations, qui consistent en Cocotiers & diverses sortes de racines. Ils aiment la Chasse & la Pêche, jusqu'à s'y livrer pendant quatre ou cinq jours, sans penser à retourner dans leurs familles. On ne les voit jamais sans armes. Dampier en apperçut plusieurs, qui s'obstinèrent à ne pas s'approcher de lui. Ils font sécher & fumer, sur des grils de bois, le Poisson & la chair des Bœufs, pour en conserver une provision dans leurs Magasins.

Baye de Cupang.

Les défiances, qui ne parurent pas cesser de la part des Hollandois, & les mesures mêmes qu'ils prirent pour leur défense, firent passer le Vaifseau à la vue du Fort, sans leur faire d'autres sollicitations. On avoit, de l'autre côté, une petite Isle basse & sablonneuse, remplie de Bayes, & couverte d'arbres assez hauts. Le 27, on jeta l'ancre au milieu de la Baye de Cupang, environ quatre lieues au-dessus du Fort Hollandois, tandis que la Chaloupe cherchoit inutilement de l'eau douce. Dampier se flatta de trouver plus d'humanité dans les Portugais, dont on lui avoit appris que l'habitation étoit à quarante lieues de cette Baye. Il rangea la Côte Septentrionale de Timor, vers l'Est, à la faveur des brises de Terre & de Mer. Le terrain, près du rivage, est d'une hauteur médiocre ; mais plus loin, dans le Pays, on découvre des Montagnes, dont les Côtés sont entretenus de Bois & de Champs. Les arbres y paroissent petits & fort secs ; les Champs, d'une couleur jaunâtre, comme si l'herbe y manquoit d'humidité. Mais, dans les Vallées & proche de la Mer, la verdure est assez vive. On n'appertut aucune ouverture, jusqu'au 30. Enfin l'on découvrit une Baye assez profonde, avec deux grandes Vallées & une plus petite, qui se réduisoient en une seule au pied des Montagnes. La mer, qui jusqu'alors avoit paru foible autour de l'Isle, devint ici plus forte. Le flux tournoit à l'Est & le reflux à l'Ouest. Dampier apprit bientôt, des Portugais, que le Courant tourne toujours à l'Ouest dans le Canal du milieu, qui est entre Timor & une chaîne d'autres Isles qui la regardent au Nord, telles que Miscomba, Pintaro, Laubana, Ende, &c.

Baye où Dampier trouva de l'eau douce.

On alla mouiller au fond de la Baye, sur vingt-cinq brasses, fond de vase molle, à demi mille du rivage. On y trouva, dans un Etang, à cinquante pas de la Mer, de l'eau fort pâle, mais qui n'en étoit pas moins bonne. Les arbres fournirent du bois pour la réparation des Chaloupes. De l'écorce du Maho & des Calebassiers, on eut l'industrie de faire des cordes ; tandis qu'une partie de l'Equipage rua quantité de Pigeons, de Perroquets & de Cackatous. Le 6 d'Octobre, on remit à la voile, pour suivre la Côte à l'Est, jusqu'aux habitations des Portugais ; & la force du Courant ne permit pas de faire plus de sept lieues en cinq jours. A cette distance de la Baye, on passa devant une petite Isle, qui n'a pas un demi mille de long, ni plus de cent verges de large, assez haute néanmoins pour se faire voir de dix lieues en Mer, & presque à moitié chemin entre la Baye & la principale habitation des Portugais. Elle est à trois lieues de la Côte de Timor.

Le 12, à la vue de quantité de maisons qui bordoient le rivage, Dampier y envoya dans sa Chaloupe un de ses Officiers, avec un Matelot Portugais, qu'il avoit amené du Bréfil. Sa députation fut reçue fort civilement. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit quelques Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, lui fit offrir toutes sortes de rafraichissemens. Il le fit prier de descendre, pour voir le Gouverneur, dont la résidence étoit sept milles plus loin. On remit aussitôt à la voile, & l'on entra dans la Baye de Laphao, où l'ancre fut jetée à vingt brasses d'eau, sur un fond vaseux, vis-à-vis de la Ville (14). L'abondance commença bientôt à regner sur le Vaisseau. Un Lieutenant Portugais, qui commandoit dans la Baye, traita les Officiers Anglois avec beaucoup de politesse. Il leur fit voir de grandes pieces d'or, un peu minces; & d'autres Habitans leur dirent, qu'ayant une assez grosse quantité de ce Métal, ils en négocioient volontiers, pour toutes sortes de Marchandises de l'Europe. Le Gouverneur vint exprès de sa Campagne, & Dampier le salua de son Artillerie. Leur entrevue se fit dans une petite Eglise, où tous les Habitans de quelque distinction s'étoient assemblés, tandis que le Peuple étoit en foule au dehors. Cet Edifice n'étoit fermé d'un mur, qu'à l'Est: de tous les autres côtés, ce n'étoit qu'une simple palissade de planches, à la hauteur de trois ou quatre pieds du rez-de-chauffée. Il ne se trouvoit que deux Blancs, dans toute cette Assemblée; un Prêtre, qui étoit venu avec le Gouverneur, & un Marchand de la Ville. Les autres étoient, suivant l'expression de Dampier, couleur de cuivre jaune, avec les cheveux noirs & plats. La conférence dura deux heures, par la bouche d'un Interprète. Dampier s'informa du temps, où la Mousson du Nord-Ouest commenceroit à souffler. On lui répondit qu'elle étoit attendue à toute heure, qu'elle arrivoit quelquefois au mois de Septembre, mais qu'elle ne tardoit jamais plus long-temps qu'en Octobre, & qu'on lui conseilloit par conséquent de quitter au plutôt ce Parage, parce qu'il lui seroit alors impossible de s'y tenir sur ses ancres. Il demanda s'il n'y avoit pas quelque Havre, dans lequel il pût se mettre à couvert de la première furie des vents. On lui dit que le meilleur Havre de l'Isle étoit celui d'Anabao, au Nord de la Baye de Cupang, qu'il étoit inhabité, mais que les bois y étoient remplis de Buflès, la Mer de Poisons, & qu'il s'y trouvoit aussi de l'eau douce; que d'ailleurs le Port de Sefial offroit une bonne retraite, vingt lieues à l'Est de Laphao; qu'il étoit aussi sans Habitans, mais qu'il avoit une Rivière d'eau douce, & que si Dampier prenoit le parti de s'y rendre, on y enverroit des Insulaires, avec des Bestiaux, qu'ils troqueroient indifféremment pour toutes sortes de Marchandises. On ajouta qu'à l'Est de l'Isle Ende, il trouvoit encore un fort bon Havre, & une Ville Portugaise, nommée *Larentuka*, où les rafraichissemens ne lui manqueroient pas plus que le *Dammer*, espèce de godron qui s'emploie pour les Vaisseaux; mais qu'il y avoit quelque risque à faire ce trajet sans Pilote, parce que les marées étoient fort violentes entre l'Isle d'Ende & celle des Solor. Enfin, que dans la seconde de ces deux Isles, il y avoit quantité de Hollandois, qu'on y avoit bannis pour leurs crimes.

DAMPIER.
1699.
Baye de Laphao, où les Portugais sont établis.

Civilisés que Dampier y vit, soit d'eux.

Informations qu'il en tira.

Ville Portugaise de Larentuka, dans l'Isle d'Ende.

DAMPIER.

1699.

La curiosité de visiter des lieux si peu connus des Voyageurs, joint au besoin de carener le Vaisseau, tenta beaucoup Dampier de passer dans l'Isle d'Ende, surtout lorsqu'après avoir fait visiter le Port de Sehal, il eût appris que ce n'est qu'une méchante petite Anse, exposée au vent du Nord; qu'il y a des Rochers de l'un & de l'autre côté de son entrée, & que le Canal est si étroit qu'on ne peut s'y engager sans risque. Mais les civilisés des Portugais n'allant point jusqu'à lui accorder un Pilote, il prit le parti de retourner à Anabao. Le 23, il mit le Cap à l'Ouest. Toute la Côte lui parut saine, & sans aucun bas-fond. L'intérieur du Pays est plein de Montagnes; mais il s'y trouve de grandes Vallées, vers l'extrémité Orientale.

Dîner du Gouverneur
Hollandois.

Dampier arriva, le 27, dans la Baye de Cupang; & le lendemain, il mouilla dans la Rade d'Anabao, sur vingt brasses, fond vaseux, à trois milles de la Terre. Il y employa sept semaines à se radoubier, ou à faire des provisions; sans cesse en garde contre les Insulaires, qui, sans habiter les bords de cette Rade, y viennent quelquefois en troupes, & cherchent le moyen de nuire à tous les Vaisseaux étrangers. Avant son départ, il eût à se louer des Hollandois. Le Gouverneur, revenu de ses alarmes, lui donna un somptueux dîner dans le Fort. » La table, dit-il, fut couverte du » linge le plus propre, & de quantité d'excellentes viandes. Les plats & » les assiettes étoient d'argent, ou de belle porcelaine. Je n'ai jamais été si » magnifiquement traité dans tous mes Voyages, ni avec tant d'ordre & » de bienfaisance. Il me montra quelques troirs remplis de coquilles, » les plus extraordinaires & les plus curieuses que j'eusse vues de ma » vie (15).

Préludes de
la Mousson du
Nord-Ouest.

Quoiqu'on attendit, de jour en jour, la Mousson du Nord-Ouest, elle n'étoit pas encore arrivée; mais, depuis près d'un mois, on voyoit paroître tous les jours des nuages fort noirs, & l'on entendoit gronder le tonnerre sur les Montagnes, où la pluie tomboit, sans s'approcher de la Rade. Dans les Bois mêmes, Dampier, qui s'y exerçoit souvent à la Chasse, trouva quantité d'arbres abattus & déracinés par la violence des vents, quoiqu'il n'en eût pas encore senti le moindre souffle.

Enfin, l'on fit voile d'Anabao, le 12 de Décembre; & la scène s'ouvre ici pour une Navigation d'autant plus curieuse, qu'elle conduit Dampier dans des lieux, dont le nom est à peine connu des autres Voyageurs.

Dampier quitte
Timor.

En côtoyant l'Isle de Timor à l'Est, il vit paroître, vers la hauteur de Laphao, des nuages fort noirs au Nord-Ouest; mais étant résolu de chercher la Nouvelle-Guinée à toutes sortes de risques, il continua intrépidement sa route. Le 20, il aperçut l'ouverture, entre les Isles Omba & Fetter; & le Courant l'ayant fait dériver six ou sept lieues au Sud-Ouest, pendant la nuit, il ne put traverser cette embouchure avant le 22. Une exacte observation lui fit trouver que la Pointe Sud-Ouest d'Omba est à huit degrés vingt-cinq minutes de latitude, quoique dans ses Cartes elle fût placée à huit degrés dix minutes. La véritable route d'Anabao tourne à l'Est, vingt-cinq degrés Nord, cent quatre-vingt-trois milles de distance. On découvrit, sur la Pointe Nord-Est d'Omba, plusieurs hommes & quelques jolies maisons.

Omba & Fetter.

L'après-midi, un tourbillon, accompagné de pluie, de tonnerre & d'éclairs, annonça l'arrivée de la Mousson.

Le 27, on eut la vue de l'Isle Brûlante, qui est assez haute, mais petite, à six degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. Depuis la Mer, elle s'élève en talus jusqu'au sommet de sa Montagne, qui se divise en deux Pointes; & de l'entre-deux, il sortoit une prodigieuse fumée. Le côté Septentrional offre de la verdure; mais tout le reste est sec & stérile. Dampier dirigea sa route vers deux Isles, nommées les Tortues, qui étoient dans ses Cartes, à cinquante lieues de l'Isle Brûlante, Nord-Est-Quart à l'Est. Le 28, il vit, au Nord de sa route, deux petites Isles basses, qu'on nomme Lucapatros. Il ne se croyoit plus qu'à vingt lieues des Tortues; & le 29, se trouvant à leur latitude supposée, il cherchoit à les découvrir: mais il n'aperçut qu'une seule Isle vers le milieu du jour; & si c'étoit une des Tortues, elle n'étoit pas marquée juste, ni pour sa latitude, ni pour sa longitude. On trouva ici un degré deux minutes de variation Orientale. L'après midi, faisant route Nord-Est Quart à l'Est, pour l'Isle qu'on avoit apperçue, on vit du haut du mât, à beaucoup plus de distance que les Tortues n'étoient dans les Cartes, deux Isles, dont l'une est une fort haute Montagne qui s'élève en pointe, fendue au sommet comme l'Isle Brûlante, mais plus grande & plus haute. La seconde paroissoit longue & plate. On ne put douter que ce ne fût les Isles de Banda. Le lendemain, après avoir eu peu de vent pendant la nuit, on vit, à la pointe du jour, une autre Isle, haute & pointue, dont on ne se trouva bien-tôt qu'à huit lieues. Dampier la reconnut pour l'Isle des Oiseaux. Mais, suivant son observation, les Cartes qui la mettent à cinq degrés neuf minutes, l'avancent trop au Sud de vingt-sept milles.

La nuit suivante, il fit petites voiles, pour ne pas s'approcher trop de plusieurs Isles, qui se recourbent & forment une espèce de demie lune, entre Ceram & Timor. Le jour les lui ayant fait découvrir, il les trouva plus éloignées de l'Isle des Oiseaux qu'il ne l'avoit cru. Un Courant, qui avoit sa direction vers le Sud, ne lui permit de traverser toutes ces Isles que vers le soir. Il doubla heureusement la petite Watela. Ce ne fut pas sans effroi, qu'il vit tomber d'un nuage noir, assez près du Vaisseau, une Trombe, accompagnée de quantité de pluie, de tonnerre & d'éclairs. Elle ne fut pas plutôt détachée du nuage, qu'il se dissipa. L'Isle de Kofuway, dont on eut long-temps la vue, parut couverte de fumée jusqu'à la nuit.

Le premier jour de Janvier, on découvrit la Terre de la Nouvelle Guinée; & le lendemain, on s'approcha de plusieurs Isles assez hautes, qui regnent devant la Côte. La Terre parut haute & unie, couverte de grands arbres fleuris & verdoyans, qui formoient un spectacle agréable. On courut à l'Ouest de quatre Isles montagneuses, avec l'escorte de quantité de nuages noirs. Le 6, Dampier, se voyant combattu par un gros Courant, prit le parti de jeter l'ancre sur trente-huit brasses, entre la Côte & une Isle d'une lieue de long, à trois milles de distance. La pointe de terre, la plus Orientale qu'il eut en vue, étoit Est Quart au Sud Demi-Sud, à trois lieues du Vaisseau; & la plus Occidentale, Ouest-Sud-Ouest-Demi-Sud, à deux lieues; ce qui lui formoit comme un bassin fort tranquille. Avant la nuit, ses gens

DAMPIER.
1699.
Isle Brûlante.

Erreurs des Cartes maritimes.

Diverses Isles.

Trombe qui tombe d'un nuage.

1700.
Dampier arrive à la Nouvelle Guinée.

DAMPIER.
1700.
Poules d'une
admirable beau-
té.

Ile Blanché.

lui apportèrent diverses sortes de fruits, qu'ils avoient trouvés dans les Bois ; & une Poule, dont il admira la beauté. Elle étoit de la grosseur des plus gros Coqs. Son plumage étoit d'un bleu céleste, avec une tache blanche, au milieu des ailes, environnée de quelques autres taches de couleur rougeâtre. Elle avoit, sur la tête, une grosse huppe de longues plumes, le bec de la forme de celui d'un Pigeon, les jambes & les pieds comme les Poules domestiques, avec cette seule différence, que ses pieds étoient rougeâtres. Son jabot étoit rempli de petites Bayes ; & ses œufs, dont les Chasseurs n'avoient trouvé qu'un, sur l'arbre où elle nichoit, ressembloient à ceux de nos plus grosses Poules. La Pêche ne fut pas moins heureuse. On prit, d'un seul coup de filer, trois cent cinquante-deux Maquereaux & quantité d'autres Poissons, entre lesquels il se trouva des Brochets, qui ressembloient beaucoup au Parracotta, mais qui avoient le museau plus long. On trouva aussi de fort bonne eau, mais nulle trace d'hommes. Cependant, on découvrit, dans une petite Anse, deux Barbecues, ou deux Grils de bois, qui sembloient n'être pas fort anciens, & les Perches en paroisoient taillées avec quelque instrument aigu ; d'où l'on crut pouvoit conclure que les Habitans du Pays avoient l'usage du fer. Mais, perdant l'espérance de trouver d'autres rafraichissemens, Dampier fit lever l'ancre, pour s'avancer vers la Côte Septentrionale de la Baye. Il passa près d'une Île qui n'est pas nommée dans les Cartes, & qu'il nomma Blanché, parce qu'elle offre quantité de tochers de cette couleur. Elle est d'ailleurs assez haute, remplie de Bois, longue d'une lieue, à cinq milles du Continent, dont elle se rapproche néanmoins par son extrémité Occidentale. Sa situation est à trois degrés quatre minutes de latitude Méridionale, à cinq cens douze mille Est d'Anabao.

Ile de Sabuda
& sa description.

Le Courant avoit ici tant de force, qu'on employa trois jours à le combattre, pour doubler une pointe de Terre, après laquelle on fut délivré de cet obstacle, & l'on fit route vers le Nord. La sonde faisoit trouver différentes profondeurs, mais toujours en diminuant jusqu'environ quatre lieues du Cap. A cette hauteur, on eut la vue de quelques Îles, qui paroisoient éloignées de quatre lieues à l'Ouest. On s'en approcha, parce qu'on y vit de la fumée. Quelques Sauvages, qui se laissoient attirer par des couteaux, des grains de verre & des haches, apportèrent à bord quantité de racines & de fruits. Leur Île n'a pas de nom dans les Cartes : mais ils l'appellent Sabuda. Sa longueur est d'environ trois lieues, sur deux milles de large. Elle est assez haute pour être aperçue d'onze ou douze lieues en Mer, & remplie de Rochers, au-dessus desquels on trouve une bonne Terre noireâtre, qui, sans avoir beaucoup de profondeur, porte quantité de grands arbres, & toutes sortes de racines & de fruits. Dampier y vit des Plantains, des Noix de cocos, des Pommes de pin, des Oranges, des Papahs, des Patates, & d'autres grosses racines. Les Jacas sauvages y sont de la grosseur des deux poings, & d'un goût fort agréable. Le Libby croît dans les Vallées marécageuses de l'Île, & les Insulaires en font une sorte de gâteaux. Dampier en acheta quarante, avec quelques Noix muscades, qui étoient dans leurs Coquilles, & qui paroisoient fraîchement cueillies ; mais, soit qu'elles vinssent du tettoir ou de quelque autre lieu, il ne put titer cet aveu des

Habitans. Entre les Animaux, il vit des Boubis, ou des Bufes, des Guerriers, des Goldens, des Preneurs d'Ecrevisses, dont le plumage est d'un blanc de lait; de gros Pigeons, des Corneilles, qui ne diffèrent des nôtres que par le dessous des ailes, qu'elles ont roux-à-fair blanc; de grosses Poules, couleur de bleu-céleste, comme celle qu'on avoit tuée sur la Côte de la Nouvelle Guinée; & quantité de petites Oiseaux, qui lui étoient inconnus. Les Chauve-Souris n'y sont pas moins grosses que de jeunes Lapins. Par le cou, la tête, les oreilles & le museau, elles ressemblent au Renard. Leur poil est rude. Celui qu'elles ont autour du cou est d'un jaune pâle; mais il est noir sur la tête & sur les clavicules. Leurs ailes ont quatre pieds de long, d'une extrémité à l'autre. Elles jettent une odeur, aussi forte que celle du Renard. La position exacte de cette Isle est à deux degrés quarante-trois minutes de latitude Méridionale, à quatre cens quatre-vingt-sept milles du Port d'Anabao. Elle est accompagnée de neuf ou dix autres petites Isles, qui se trouvent dans les Cartes.

Ses Habitans paroissent une sorte d'Indiens, fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & dont les usages approchent beaucoup de ceux de Mindanao. Outre cette espece, qui est la principale, Dampier y vit des Nègres de la Nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crépus & coronnés. La plupart sont Esclaves, nuds & fort pauvres. Cependant leurs femmes ont une espece d'habit, de toile de coton; & leurs ornemens sont des bracelets, garnis de grains bleus & jaunes. Les hommes sont armés d'arcs & de flèches, de lances garnies d'un os pointu, & de sabres. Ils dardent le Poisson fort adroitement, avec une toupie de bois. Dampier admira leur esprit, dans la maniere dont ils le font venir sur l'eau (16). Quoiqu'ils tirent leur principale subsistance de leurs Plantations, ils ont de grandes Chaloupes, qu'ils employent à faire le Voyage de la Nouvelle Guinée, où ils achètent des Esclaves & de beaux Perroquets, qu'ils transportent à Goram, & pour lesquels ils tirent, en échange, des toiles de coton. Dampier acheta d'eux quelques Perroquets. Il leur proposa de lui vendre aussi quelques Esclaves; mais ils ne voulurent les troquer que pour des toiles de coton, qu'il n'avoit pas. Leurs Maisons sont si petites, qu'elles ne peuvent servir qu'aux besoins essentiels de la nature. Il s'en trouve néanmoins de plus grandes, de l'autre côté de l'Isle. Dans la difficulté de distinguer leur Religion, Dampier jugea seulement que ce n'est pas le Mahométisme; parce qu'ils buvoient, sans scrupule, des liqueurs fortes, dans la même coupe que les Anglois (17).

Après avoir fait d'abondantes provisions, il remit à la voile vers le Nord; & les jours suivans il passa devant quantité de petites Isles, entre plusieurs bas-fonds, qui ne sont pas dangereux. Le 4 de Février, il se vit à trois lieues du Cap Nord-Ouest de la Nouvelle Guinée, que les Hollandois ont nommé le Cap Maho. On trouve, à la hauteur de ce Cap, une petite Isle couverte de Bois, suivie de plusieurs autres, au Nord & au Nord-Est. Cette

DAMPIER.
1700.

Ses Habitans.

Leur Commerce.

Cap Maho

(16) Ils ont, dit-il, une piece de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un Dauphin ou de quelque autre Poisson. Ils l'attachent à une petite corde, & la plongent dans l'eau, avec un petit poids qui sert

à l'enfoncer. Quand ils la croient assez bas, ils la retirent tout d'un coup; & le Poisson, qui monte après cette figure, ne paroît pas plutôt sur l'eau, qu'ils le dardent.

(17) *Ibid*, page 68.

DAMPIER.
1700.

partie de la Nouvelle Guinée est un Pays haut , enrichi de *grands arbres* fort verts. Le Cap même n'est pas fort élevé; mais il se termine en plusieurs Pointes , qui lui donnent , de loin , l'apparence d'un diamant , lorsqu'on se trouve vis-à-vis la Pointe du milieu.

On s'approcha de la plus Occidentale des Îles , sans trouver de fond avec une ligne de cinquante brasses. La Chaloupe , qui fut envoyée pour reconnoître un Banc de sable , à moins d'un mille du rivage , rapporta un beau Petoncle (18) , dont la coquille pesoit soixante-dix-huit livres. Comme il s'y en trouve un grand nombre , & de beaucoup plus gros , Dampier nomma cette Île , l'Île des Petoncles. Il y vit aussi quantité de Pigeons & de grosses Chauve-Souris. Le lendemain étant descendu dans une petite Île , à six ou sept lieues de l'autre , il y trouva plus de Pigeons qu'il n'en avoit jamais vus dans aucun endroit des Indes Orientales & Occidentales , & une si grande quantité de Petoncles , qu'une heure auroit suffi pour en remplir la Chaloupe. On en prit une , dont l'écaille vuide pesoit deux cens cinquante-huit livres (19). Le 7 de Février , on s'approcha d'une autre Île , que Dampier nomme l'Île du Roi Guillaume. Elle est fort haute , extrêmement chargée de Bois , & longue d'environ deux lieues & demie. Les arbres , dont la plupart lui étoient inconnus , avoient non-seulement le feuillage très verd , mais étoient chargés de fleurs jaunes , ou blanches , ou couleur de pourpre , mais répandoient une odeur fort agréable. La plupart ont la tige haute & droite , & de la même grosseur jusqu'au sommet.

On continua de courir à l'Est jusqu'au 14 , à la vue de diverses ouvertures , qui se présentoient par intervalles sur le rivage du Continent , mais dont le vent ne permettoit pas d'approcher. Ensuite , variant la route , pour doubler deux Caps , à vingt lieues de distance l'un de l'autre , on trouva quatre degrés de variation vers le dernier , qui étoit le Cap de Bonne-Espérance Australe. Le vent & la pluie étant diminués , on reconnut , le 15 , une petite Île assez haute , qui fut nommée la Providence , & cinq lieues plus loin , au Sud , on vit celle qui porte le nom de Guillaume Schouten dans les Cartes. La terre en est haute ; & dans sa longueur , elle n'a pas moins de vingt lieues. Le 16 , en passant la Ligne , on trouva six degrés vingt-six minutes de variation Orientale. Le Courant portoit au Sud ; mais le 21 , il changea au Nord , contre la véritable Mousson réglée , que Dampier attendoit ici , comme dans tous les autres Parages , parce qu'on approchoit de la pleine Lune. Le 22 , un foible Courant tournoit au Sud. On eut , le 24 , un spectacle singulier. Deux Poissons , qui accompagnoient le Vaisseau depuis cinq ou six jours , apperçurent , comme

Îles de la Providence & de Schouten.

Combat d'un Serpent contre deux Poissons.

(18) Semblable à ceux de l'Île Celebes.

(19) Il est important d'observer que le flux est ici à l'Ouest , & le reflux à l'Est , mais que le dernier est foible ; ce qu'on ne cesse pas d'éprouver depuis l'Île de Timor. Lorsque les vents sont à l'Est , il est impossible , sur cette Côte , d'avancer contre vent & marée. Ces vents d'Est ne firent que se renforcer pour Dampier , depuis environ deux de-

grés de latitude Méridionale ; & plus il approchoit de la Ligne , plus il tournoit à l'Est. Il ajoute que dans ce Parage , qui est au Nord du Continent de la Nouvelle Guinée , où le rivage court Est & Ouest , il trouva que le vent alisé souffloit de l'Est , quoique dans les plus hautes latitudes , il soit ordinairement Nord-Nord-Ouest , & Nord-Ouest. Page 72.

les Anglois, un gros Serpent marin, & se mirent à le poursuivre. Ils étoient à peu près de la figure & de la grandeur des Maquereaux, mais de couleur jaune & verdâtre. Le Serpent, qui les fuyoit d'une grande vitesse, portoit la tête hors de l'eau; & l'un des Poissons s'efforçoit de lui saisir la queue. Aussi tôt qu'il se retoutnoit, le premier Poisson demeurait en attente, & l'autre prenoit sa place. Ils le tintent long-tems en haleine; toujours attentif à se défendre en fuyant, jusqu'à ce qu'on les perdit tous de vue (20).

Le 25, Dampier donna le nom de Saint Mathias à une Île montagneuse, de neuf ou dix lieues de longueur. Sept ou huit lieues plus loin, à l'Est, il en découvrit une autre, longue de deux ou trois lieues, qu'il nomma l'Île otageuse, parce qu'il essuya, le même jour, de violents tourbillons qui l'empêchèrent d'y aborder. Elle est basse, unie, chargée de Bois; & vers la Pointe Sud-Ouest, elle est jointe par une chaîne de Rochers, d'un mille de long, à une autre Île de moindre grandeur, qui n'est pas moins couverte de Forêts. L'impétuosité du vent, qui fautoit d'un point à l'autre, la pluie, les trombes, les éclairs, & toutes les horreurs de la Mousson, n'avoient pas permis jusqu'alors de se rapprocher du Continent. Cependant, le Ciel s'étant éclairci du côté de la Terre, on crut découvrir, le 26, à dix lieues de distance Sud-Sud-Est, le Cap de Solomawer; & le 27, après avoir traversé quantité de petites Îles basses & pleines de Bois, qui ne sont pas marquées dans les Cartes, on se vit à peu de distance de la Côte. La variation étoit alors de neuf degrés cinquante minutes. On avoit laissé, le matin, à la gauche du Vaisseau, une grande Île fort haute, qui n'est pas à plus de six lieues du Continent, & qui porte, dans les Cartes Hollandoises, le nom d'Île Wishart.

La Nouvelle Guinée est ici haute, montagneuse, & couverte de beaux arbres verts. On voyoit, sur le bord des Montagnes, quantité de grandes Plantations & de Champs défrichés, qui ne laisserent aucun doute que le Pays ne fût habité. Dampier brûloit de lier commerce avec les Sauvages. Représentons son embarras dans ses propres termes, pour animer, du moins par la variété, une Relation purement nautique. Ces Peuples n'avoient jamais vu d'Européens. « En abordant au rivage, j'aperçus, dit-il, une » Pirogue; ensuite, deux, & trois: enfin j'en vis sortir, de toutes les » Bayes & les Anses, un si grand nombre, que j'en comptai bientôt quarante-six. Elles s'approchèrent si près de nous, que nous pouvions distinctement nos signes, & même entendre le son des voix, quoique nous ne comprissions rien au langage les uns des autres. Ces » Barbares paroissoient nous exhorter à descendre. Mais n'osant me fier à leurs dispositions, surtout pendant une grosse pluie, qui nous auroit ôté l'usage de nos armes à feu, je voulus entrer dans une Baye, où j'étois résolu de jeter l'ancre. Le vent étoit si fort, qu'il nous fit dériver. » Cependant les Pirogues ne cessoient pas de nous suivre. Je montrai, aux » Sauvages, des colliers de verre & des couteaux, pour engager les plus hardis à s'approcher. Ils paroissoient insensibles à mes offres. Je leur jetai

DAMPIER.
1700.

Île otageuse.

Dampier aborde
de la Nouvelle
Guinée.

Effect que sa
vue produisit sur
les habitants.

DAMPIER.
1700.

» un couteau, lié sur un morceau de planche, & une bouteille de verre
» bien bouchée, dans laquelle j'avois mis quelques grains. Ils s'en faisaient,
» avec quelques marques de joie. Au reste, ils le frappoient souvent le
» front de la main droite; & de l'autre main, ils tenoient sur leurs têtes
» un gros bâton noir; cérémonie fort nouvelle pour moi, que j'expliquai
» néanmoins comme un signe d'amitié, & qui me fit ordonner à mes
» gens de les imiter. Si nous avançons vers le rivage, ils sembloient nous
» applaudir; & lorsqu'ils nous voyoient prêts à nous écarter, ils fronçoient
» le sourcil; mais ils continuoient de nous suivre & de nous monter la
» terre du doigt. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Baye. On
» n'y trouva point de fond, à moins d'un mille du rivage. Le circuit du
» bassin étoit d'environ trois milles. Dans l'incertitude du mouillage, je
» fus d'aurant moins porté à n'y arrêter, que la nuit étoit proche, &
» qu'on voyoit paroître, à l'Ouest, un gros nuage noir; signe infailible de
» quelque nouvel ouragan. D'ailleurs, je me voyois suivi de plus de deux
» cens hommes, dans les Pirogues; & je n'en découvrois pas moins de
» quatre cens, qui bordoient les rives. J'ignore quelles étoient leurs ar-
» mes, & quel pouvoit être leur dessein; mais à peine eus-je viré de
» bord, que ceux des Pitogues nous lancèrent une grêle de pierres, avec
» des machines dont je ne pus découvrir la forme. Je les pris pour des
» frondes, & je donnai à ce Parage le nom de Baye des *Frondeurs*. Un
» seul coup de canon, que je fis tirer aussi-tôt, les jeta dans un étonne-
» ment qui attêta leurs hostilités, surtout lorsqu'ils virent quelques-uns de
» leurs Compagnons tués ou blessés par le boulet (21).

Baye des Fron-
deurs.

Le jour suivant, Dampier passa devant plusieurs Isles & vit plusieurs Bayes,
d'où les Pirogues commençoient à sortir plus souvent, mais avec aussi peu
d'inclination à l'aborder. D'épais nuages, qui rouloient sur le haut des
Montagnes, & qui descendoient ensuite au pied, l'avertissoient de l'ap-
proche des ouragans. Son unique soin étoit alors de se jeter dans le pre-
mier abri. Le 3 de Mars, à cinq lieues d'une grande Isle, qui en a deux
autres à son Nord-Est, il revit le Continent devant lui, & une autre
grande Isle à sept lieues, vers laquelle il prit le parti de gouverner. Les
Cartes Hollandoises la nomment l'Isle Gartet-Denis. Son circuit est de
quatorze ou quinze lieues. Elle est haute, montagneuse & couverte de
Bois. Les Bayes sont bien garnies de Cocotiers. On y voit quelques petites
maisons, & quantité de Plantations sur les Collines. La Terre nouvelle-
ment défrichée paroissoit d'un brun rougeâtre. Le corps de l'Isle est envi-
ronné de Pointes, qui rendent sa figure tout-à-fait irrégulière. Elle est à
trois degrés dix minutes de latitude Méridionale. Ses Habitans sont noirs
& robustes. Ils ont la tête grosse & ronde. Leurs cheveux courts & frisés
sont coupés dissettement, & teints de rouge, de blanc & de jaune. Ils
ont le visage rond & large, le nez gros & plat: ce qui ne rendroit pas
leur figure désagréable, s'ils ne défiguroient l'un par des peintures, &
l'autre par une cheville, de la grosseur du doigt, & longue de quatre pou-
ces, dont ils traversent tellement leurs narines, que les deux bouts tou-

Isle Gartet-Den-
is.

Ses Habitans.

chent à l'os des joues, & qu'à peine distingue-t-on le nez autour de son ornement. Leurs oreilles sont percées de grands trous, qui contiennent aussi des chevilles. Ils ont une adresse extrême à manier leurs Pirogues. Dampier admira l'art, avec lequel ces petits Bâtimens sont construits. Ils sont longs & étroits, avec des Bout-dehors d'un côté (22). L'avant & l'arrière sont plus élevés que le reste, & toujours ornés de quelque ouvrage de Sculpture, qui représente un Oiseau, un Poisson, ou une main peinte en relief. La ressemblance en est assez vive, pour faire honneur à l'invention des Habitans. Ils ont de fort jolies Pagayes, dont ils ne se servent pas moins adroitement. Leurs principales armes sont la lance, des épées de bois, des frondes, l'arc & les flèches. Dampier leur trouva beaucoup de rapport avec ceux qui l'avoient attaqué dans la Baye des Frondeurs, & ne douta point qu'ils ne fussent aussi perfides. Leur langage paroissoit bien articulé. Ils répétoient souvent ces deux mots, *Vacusi allamai*, en montrant le rivage de la main. Leurs rémoignages d'amitié consistent à mettre sur leur tête un gros bâton, ou une branche d'arbre chargée de feuilles, en se frappant souvent le front.

Le lendemain, à la faveur d'un bon vent, on arriva, sous une Isle haute, de quatre ou cinq lieues de circuit, couverte de Bois, & riche en Plantations sur le penchant des Collines. Sa position est à trois degrés vingt-cinq minutes de latitude; & sa distance Méridienne du Cap Maho, d'environ treize cens seize milles. On découvre, à son Sud-Est, trois ou quatre petites Isles, remplies de Forêts & de Cocotiers; l'une pointue, l'autre basse & plate. A son Nord, on en voit une autre de hauteur médiocre, mais d'un plus grand circuit. Dampier choisit son passage, entre celle-ci & celle que les Cartes Hollandoises nomment l'Isle d'Antoine Cave. Il est persuadé que les Hollandois n'ont jamais vu les deux autres, non plus que celles qui sont au Nord de l'Isle Garret-Denis.

Cependant les Canots continuoient de le suivre; & les Bayes étoient couvertes d'hommes, qui marchaient à mesure qu'ils voyoient avancer le Vaifseau. Quelques-uns même tenterent de le joindre à la râge; mais ils demeurèrent bien loin par derrière. En arrivant à la Pointe Nord-Est, il trouva un furieux Courant, qui portoit au Nord-Ouest, & qui l'entraîna vers l'Isle basse. Trois Insulaires eurent ici la hardiesse de s'approcher dans une Pirogue. On leur donna un couteau, un petit miroir, & un collier de verre, qu'ils prirent avidement. Dampier fit mettre, devant leurs yeux, des Citrouilles & des écailles de Cocos, en les invitant, par des signes, à lui apporter des mêmes fruits. Ils se hâtèrent d'offrir trois Cocos, qu'ils avoient dans leur Pirogue. On leur fit voir ensuite des Noix muscades, & leurs signes firent juger que leur Isle en produisoit. On leur montra aussi de la Poudre d'or, qui ne parut pas leur être inconnue. Ils s'écrièrent *Manil*, *Manil*, en tournant le doigt vers le rivage. Quelques autres Canots ayant voulu s'approcher à leur exemple, Dampier conclut, de quelques dissendes qui s'éleverent entr'eux, qu'ils avoient pris querelle par un mouvement de

DAMPIER.
1700.
Leur bizarre
figure.

Isle d'Antoine
Cave.

Hardiesse de
quelques Insu-
laires.

DAMPIER.
1700.

jaalousie. Leur couleur étoit noire, & leur taille fort haute. Ils avoient le corps bigarré de peintures, les cheveux frisés, & les narines lardées de grosses chevilles.

Isle Saint Jean.

En gouvernant au Sud-Sud-Est, depuis leur Isle, on eut à vaincre un Courant fort rapide; quoiqu'on ne l'aperçût que dans quelques endroits, où l'on voyoit flotter des troncs d'arbres avec leurs branches. Dampier en fit isser un, pour en faire de petites buches qu'il destinoit au feu: mais on le trouva rongé de vers, dont quelques-uns étoient en vie, & de la grosseur d'une plume d'Oie. Ils avoient plus d'un pouce de longueur, & leur tête paroissoit incrustée d'une écaille fort mince.

Cap de Saint
George.

On arriva près d'une Isle, que les Hollandois ont nommée Saint Jean, & qui fut laissée au Nord. Son circuit est de neuf ou dix lieues. Elle présente quantité de Plantations sur les Collines, de longues allées de Cocotiers, & des Bocages épais sur le bord des Bayes. Les Canoes qu'on en vit sortir ressembloient à ceux des Isles précédentes, & le langage des Insulaires parut le même. A la Pointe de cette Isle, Dampier n'en appercevant plus d'autres à l'Est, & voyant peu de sûreté à s'arrêter dans celles qu'il avoit vues, parce qu'elles lui paroissoient trop peuplées, revint au projet de continuer ses découvertes sur le Continent. Les vents d'Ouest n'étoient pas éloignés de leur fin; c'est-à-dire, que la belle saison approchoit; & lorsqu'il pourroit suivre la Côte sans danger, il se stattoit d'y trouver facilement de l'eau & du bois, qui étoient ses seuls besoins.

Le 8 de Mars, après avoir découvert de la fumée dans quelques endroits du Continent, on s'en approcha sans découvrir aucune ouverture; mais la Terre parut haute, & remplie de Bois, mêlés de quelques Savanes. On voyoit, au Sud, un Cap, au-delà duquel le rivage cessoit de se montrer: ce qui fit juger qu'il tournoit à l'Ouest. Ce Cap est au cinquième degré deux minutes de latitude Méridionale, & son Méridien à deux mille deux cens quatre-vingt-dix milles du Cap Maho. Du même côté, plusieurs Pointes, qui avancement dans la Mer, forment autant de jolies Bayes. On découvrit, le lendemain, à une lieue du Cap au Nord, une petite Isle ronde, assez haute, qui renferme une grande & profonde Baye. Dampier donna au Cap, le nom de Cap Saint George. Le rivage court ensuite Ouest-Nord-Ouest, l'espace d'environ dix lieues; c'est-à-dire, aussi loin que la vue peut s'étendre. Mais une Terre, qu'on avoit jugée à son Ouest, étoit un autre Cap à cette distance. Dans l'intervalle, on trouve une Baye de plus de vingt lieues de profondeur, au fond de laquelle on voit quelques Pointes, qui ressemblent à des Isles. Le lendemain, Dampier aperçut d'autres Terres au Sud-Est de la Pointe Occidentale. Il donna le nom d'Isle Saint George, à l'Isle, qui est vis-à-vis du Cap, & le nom du même Saint à la Baye, qui est entre le Cap & la Pointe Occidentale. Dans la vue qu'il avoit de faire honneur, à sa Patrie, de ses nouvelles découvertes, il observe ici qu'il s'en faut environ dix lieues que les Cartes Hollandoises n'aillent aussi loin que ce Cap.

Cap d'Oxford.

A moins d'une lieue du rivage, qui est assez haut & rempli de Forêts, on n'aperçut point de Plantations; mais, le 11, au matin, on découvrit

une Montagne brûlante, ronde, haute, pointue au sommet, comme sont la plupart des Volcans, & qui exhaloit quantité de fumée. Le 12, on passa près du Cap Sud-Ouest de cette Baye, qu'on laissa au Nord. Dampier le nomma Cap d'Orford, à l'honneur du Seigneur de ce nom. Il est à dix-huit lieues du Cap Saint George, au Sud-Ouest (23). Le rivage s'étend ensuite Nord-Ouest Quart à l'Ouest, La variation Orientale est ici de neuf degrés. Des deux côtés du Cap d'Orford, on voit plus de Savanes que de Bois, & la Terre la plus haute est au Nord-Ouest. Le Cap même est une Pointe plate, d'une hauteur médiocre, avec une Plaine au-dessus. En continuant de suivre la Côte Sud-Ouest, pour trouver l'occasion de faire du bois & de l'eau, elle parut haute & montagneuse, mais moins couverte d'arbres que l'autre côté du Cap.

Le 14, à la vue d'une Baye assez profonde, & de quelques Isles qui la couvrent, Dampier se flatta d'y pouvoir mouiller en sûreté. Il vit de la fumée dans quelques endroits, & toutes les apparences sembloient lui promettre de l'eau douce. A peine eut-il passé la Pointe de la Baye, qu'il vit quantité de Cocotiers & de Maisons. Lorsqu'il fut à cinq ou six milles du rivage, six Chaloupes, chargées d'environ quarante hommes, vinrent observer le Vaisseau. On leur fit signe de retourner à Terre. Leur curiosité n'en devenant que plus vive, ils seignirent de ne rien entendre. Dampier tira un coup de fusil, qui les fit ramer de toutes leurs forces pour s'éloigner. Mais trois autres Chaloupes s'approchèrent du côté opposé; l'une fort grande, bien bâtie, montée d'environ quarante hommes; & les deux autres plus petites. Aussi-tôt, on en vit paroître une quatrième, aussi grande que la première & remplie de Sauvages armés, qui venoient du fond de la Baye. Dampier ne douta point que leur dessein ne fût de l'attaquer. Il tira un coup de fusil, sur la première des deux grandes Chaloupes, qui étoit la plus proche du Vaisseau. Le coup n'étoit qu'à plomb; mais quelques grains, qui se firent sentir aux Sauvages, les obligèrent de recourir à leurs rames. Cependant ne s'étant retirés que pour se joindre aux autres, Dampier, que le calme empêchoit d'avancer, prit le parti de faire tirer un coup de canon à grosse dragée ronde & carrée, qui, tombant autour d'eux, parut leur causer beaucoup d'effroi. Ils prirent aussi-tôt la fuite. On profita d'un petit vent, pour s'avancer vers la Pointe, quoiqu'elle fût chargée d'un grand nombre d'hommes, qui étoient dispersés sur les Rochers. Un second coup de canon les épouvanta beaucoup aussi. Enfin, Dampier, appercevant le long des Côtes quantité d'autres Sauvages, assis sous des arbres, fit tirer un troisième coup, qui leur causa la même terreur. Son dessein n'étoit que de se faire assez redouter, dans un Pays si peuplé, avec peu de confiance à l'humanité des Habitans, pour faire tranquillement de l'eau & du bois. Cette conduite eut tant de succès, qu'ayant envoyé ses deux Chaloupes à l'embouchure de la Rivière, il les vit revenir, avant la nuit, avec quelques tonneaux d'eau fraîche; & le jour suivant, il eut la même facilité à s'en procurer.

DAMPIER.
1700.

Baye profonde,
& danger que
Dampier y court.

Son adresse
l'en délivre.

(23) Le Cap Orford, est à cinq degrés vingt-quatre minutes de la même latitude, & à quarante-quatre milles Ouest du Méridien du Cap Saint George.

DAMPIER.
1700.
Comment on
tâche d'approuver
les Sauvages.

Mais ses gens observèrent que les Sauvages avoient quantité de Potcs , d'Yams, &c d'excellentes racines. Ce récit fit prendre la résolution de s'arrêter quelques jours de plus. On s'occupa le lendemain , sans obstacle , à faire du bois. Trente ou quarante Habitans , que le hasard fit passer par le lieu du travail , donnerent d'abord quelques marques de crainte. On les rassura par des signes d'amitié , qui leur firent continuer tranquillement leur chemin. Les Hommes avoient des plumes de diverses couleurs , autour de la tête , & des lances à la main. Les femmes ne portoient aucun ornement , & n'avoient , pour couvrir leur nudité , que de petites branches vertes , passées , devant & derrière , dans un cordon qui leur servoit de ceinture. Elles portoient , sur la tête , de grandes corbeilles remplies d'Yams. Dampier observa constamment , parmi ces Nations barbares , que les femmes portent les fardeaux ; tandis que les hommes marchent les premiers , sans aucun autre embarras que celui de leurs armes (24).

On visite leurs
Habitations.

Des apparences si tranquilles ayant augmenté la hardiesse des Anglois , quelques-uns s'avancèrent jusqu'aux premières Habitations. Les Sauvages avoient cueilli toutes les Noix de cocos & conduit leurs Porcs à l'écart. On demanda , par divers signes , à quelques Vieillards , qui ne s'étoient pas éloignés du Village , ce que leurs Bestiaux étoient devenus. Ils montrèrent , du doigt , quelques Maisons au fond de la Baye ; & pour donner apparemment un témoignage de leur bonne foi , ils imitèrent en même-temps le cri naturel des Porcs & des Chevres. Ils tenoient aussi la main étendue horizontalement , à différentes hauteurs de Terre , pour marquer sans doute qu'il y en avoit de différentes tailles. Dampier entreprit de visiter lui-même quelques-uns de leurs Villages. Il en parcourut trois , qu'il trouva déserts. Ses Officiers & tous ses gens le pressèrent beaucoup de les envoyer

Entreprise violente des Anglois.

au fond de la Baye , où ils se flattoient de trouver des Bestiaux. » J'avois » peine , dit-il , à leur accorder cette liberté , dans la crainte qu'ils ne traitassent trop mal les Habitans du Pays. A deux heures , il s'éleva quantité de nuages noirs , & j'espérois que cette vue les détourneroit de leur entreprise. Mais ils furent si pressans , que je fus obligé d'y consentir. Je leur donnai des Clincailleries , en leur recommandant sur toutes choses d'employer les voyes de la douceur , & de garder des précautions pour leur propre sûreté. L'endroit de la Baye , où ils devoient se rendre , étoit à deux milles du Vaisseau. Lorsqu'ils furent partis , je me disposai à les soutenir avec ma grosse artillerie. Ils se présentèrent hardiment au rivage ; mais les Habitans s'opposèrent à leur descente , & secouèrent leurs lances d'un air menaçant. Quelques-uns même eurent l'audace d'entrer dans l'eau , avec leurs armes. Les signes d'amitié & la vue des curiosités parurent peu les toucher. Mes gens , qui étoient résolus d'obtenir des provisions à toute sorte de prix , tirèrent quelques coups de mousquet , pour les effrayer ; & ce bruit , qu'ils avoient appris à redouter , fit disparaître en un moment le plus grand nombre : cependant , il en resta plusieurs , qui rinrent ferme dans une posture assez guerrière. Enfin , un nouveau coup de mousquet , dont un des plus hardis fut blessé au bras , & qui

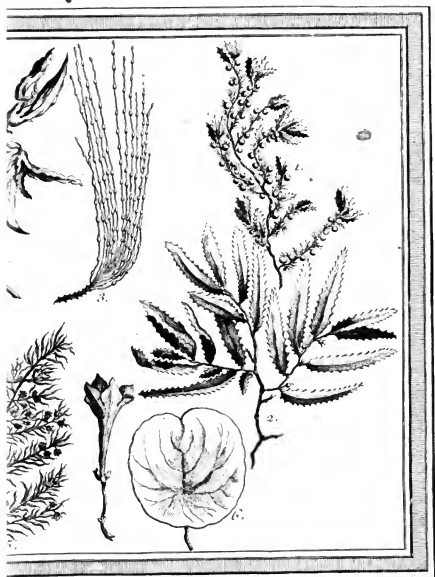
(24) *Ibidem* , pages 95 & précédentes.





gravé par J. B. Fournier

Plantes de la N. G. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9.



7. 8. 9. 10. Plantes de la N.^{le} Hollande.

T. XI. N. VII



lui fit abandonner son Bouclier, acheva de les mettre tous en fuite. Mes gens descendirent ; & trouvant, autour des Maisons, quantité de Porcs apprivoisés, ils en tuèrent neuf, qu'ils se hâtèrent d'apporter à bord. Je ne les empêchai point de retourner, sur le champ, au même lieu ; & vers le soir, ils revinrent avec huit autres Porcs."

Dampier, se reprochant, au fond, d'avoir enlevé le bien d'autrui avec un peu de violence, fit mettre, dans un petit Canot des Indiens, qui se trouva sur le rivage, deux haches, deux coupeurs, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de colliers, & quatre bouteilles de verre : dédommagement assez faible pour leurs pertes. Cette Baye est à six degrés dix minutes de latitude Méridionale, & à cent cinquante & un milles Ouest du Méridien du Cap Saint George. Dampier la nomma le Port de Montaigu, du nom, dit-il, de son Protecteur. Le Pays est montagneux, rempli de Bois, de Vallées & d'agréables Ruissaux. La Terre des Vallons est profonde & jaunâtre ; mais celle des Collines est d'un brun fort obscur, peu profonde, & pierreuse au-dessous, quoique d'une fécondité admirable pour les Plantations. Si les arbres n'y sont pas épais, la verdure en est très vive. Quelques-uns étoient chargés de fleurs ; d'autres, de Bayes ; & d'autres, de gros fruits, de plus d'une espèce, qui étoient inconnus aux Anglois. Les Cocotiers y croissent parfaitement ; & quoique leurs Noix soient d'une grosseur médiocre, le lait & le noyau en sont fort épais & d'un goût très agréable. On y trouve du Gingembre, des Yams & des tacinés potagers. Les Anglois de l'Equipage n'y virent point d'autres Animaux, à quatre piés, que des Porcs & des Chevres ; mais les Pigeons, les Petoquets, les Cockedores & les Corneilles y sont des Oiseaux fort communs ; & , parmi quantité de petites espèces, on en distingue une qui est de la grosseur de nos Merles. La Mer & les Rivières abondent en Poisson : mais les Anglois ne prirent que des Cavallis, des Poissons à queue jaune, & des Raies sauteuses.

Après avoir quitté cette Baye, le 22 de Mars, ils découvrirent, le 24, une Terre haute, vers le Nord-Ouest, demi-Ouest, à l'Ouest de laquelle, un peu vers le Sud, on apercevoit quelque chose qui avoit l'apparence d'un rivage. Dans l'incertitude, on gouverna toute la nuit à petites voiles. Vers minuit, on vit paroître, au Nord-Ouest Quart à l'Ouest, un grand feu, qui s'élevoit en forme de colonne, quelquefois fort haut, l'espace de trois ou quatre minutes, & qui s'abbaïsoit ensuite pendant la même durée. Quelquefois, à peine étoit-il visible, jusqu'à ce qu'il recommençât avec une nouvelle force. Dampier, après avoir employé plus d'une heure à l'observer, reconnut, à ses intervalles, que c'étoit une Île brûlante. On fit route vers cette Île ; & le lendemain, on en découvrit quantité d'autres, la plupart basses & petites, environnées de bancs de sable. Le soir, on étoit à trois lieues du Volcan, & à deux lieues du Continent. Le Canal parut fort bon entre les deux Côtes, & la sonde y fit trouver cinquante-deux brasses d'eau, fond de sable & de vase. On prit au Nord, pour sortir de ce Détroit. L'Île vomit du feu & de la fumée, pendant toute la nuit. A chaque secousse, on entendoit un bruit aussi terrible que celui du tonnerre. Il étoit suivi d'une éruption de flammes, les plus terribles que Dampier eût jamais vues. Il ne comptoit pas plus d'une minute, entre

DAMPIER.
1700.

[Réparation que
Dampier fait aux
Savages pour le
vol de ses gens.

Productions du
Pays.

Volcan prod-
igieux.

sa Description.

DAMPIER,
1700.

les intervalles des secouffes. Elles n'étoient pas toutes de la même force ; mais les plus foibles jettoient quantité de feux, & les autres produisoient une grosse flamme, d'une hauteur surprenante, accompagnée d'un épouvantable mugissement. On voyoit alors une grande traînée de feu, qui couroit jusqu'au pied de la Montagne, & même jusqu'au rivage. C'étoit de là trace, qu'on voyoit sortir, pendant le jour, beaucoup de fumée, qui venoit sans doute de la matière sulphureuse qu'on avoit vue sortir en flamme pendant la nuit, & qui augmentoit ou diminuoit suivant la quantité de cette matière. Le soubirail du Volcan étant au Sud, on cessa d'apercevoir le feu, lorsqu'on fut à l'Ouest de l'Isle. Sa position est à cinq degrés vingt-cinq minutes de latitude Méridionale, & à trois cents trente-deux milles Ouest du Méridien du Cap Saint Georges (25).

Passage décou-
vert par Dam-
pier.

La Partie la plus Orientale de la Nouvelle Guinée n'est éloignée que de quarante milles à l'Ouest de cette étendue de Pays. Quoiqu'elle s'y trouve jointe dans les Cartes, Dampier trouva ici un passage entre deux, avec quantité d'Isles, dont les plus grandes sont au Nord de ce Détroit. Le Canal est bon entre les Isles & la Terre, à l'Est. Cette Partie Orientale de la Nouvelle Guinée est haute & montagneuse. Elle se termine, au Nord-Est, par un grand Promontoire, que Dampier nomma le Cap du Roi Guillaume. Il y aperçut de la fumée en divers endroits ; & l'ayant laissée à la gauche du Vaisseau, il suivit la Côte à l'Est, qui se termine par deux Caps, éloignés entr'eux de six ou sept lieues. Dans l'enceinte de chacun, deux belles Montagnes s'élèvent par degrés depuis le rivage. Elles sont entremêlées de Bois, dont les arbres sont fort verts, & de Champs que l'Auteur compare aux Prés les plus unis d'Angleterre.

Nouvelle Bre-
tagne, décou-
verte & nommée par
Dampier.

Cap de Glou-
cester & Cap d'An-
ne.

Jugement de
l'Auteur sur la
Nouvelle Bre-
tagne.

Après avoir tourné vers les Isles, l'Equipage eut long-tems les yeux fixés au Nord, sans y pouvoir découvrir aucune Terre ; ce qui fit conclure, avec certitude, qu'on avoit passé au travers d'un Canal, & que l'étendue de Pays qui est à l'Est ne touche pas à la Nouvelle Guinée. Dampier en prit droit de lui donner le nom de Nouvelle Bretagne. Il donna celui de Gloucester au Cap Nord-Ouest, & celui d'Anne au Cap Sud-Ouest. Le corps de cette grande Isle, qu'il nomma la Nouvelle Bretagne, est à quatre degrés de latitude Méridionale. Sa partie la plus au Nord est à deux degrés trente minutes ; & celle qui est le plus au Sud, à cinq degrés trente minutes. Son étendue, de l'Est à l'Ouest, est d'environ cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Elle est haute & montagneuse dans presque toutes ses parties, avec de grandes Vallées, qui paroissent aussi fertiles que les Montagnes. Les arbres, dans la plupart des cantons que Dampier observa, sont hauts, gros & touffus ; les Habitans en grand nombre, de belle taille, robustes, & naturellement fort hardis. A juger des productions du Pays par celles du Port Montaigne, il y a beaucoup d'apparence que cette Région en peut fournir d'aussi riches qu'aucune autre Partie du Monde, & qu'il ne seroit pas difficile de lier un Commerce réglé avec les Habitans. Mais les circonstances ne permirent point à Dampier de le tenter (26).

(25) *Ibidem*, pages 100 & 101.

(26) *Ibidem*, pages 101 & précédentes.

Le lendemain, se trouvant à l'Ouest de l'Isle Brûlante, il continua sa route au Sud, vers une Isle haute, & longue de dix ou douze lieues, qu'il nomma l'Isle du Chevalier Rook. Il vit aussi quelques autres Isles à l'Ouest. La nécessité de se radouber lui en fit choisir une petite, au Nord-Ouest, assez près de la longue, qu'il avoit devant lui; & s'étant assuré d'un bon mouillage, entre trente & quarante brasses, dans l'enceinte d'une chaîne de Rochers, qui forme une demie-Lune du Nord de l'Isle au Sud-Est, il prit la résolution de s'y arrêter. Mais un travail, dont il prévint la longueur, lui fit bientôt craindre de ne pouvoir tenir ce Patage, parce que les vents d'Ouest souffloient déjà. Il se vit obligé de lever l'ancre, le sixième jour, & de tourner vers deux Isles, l'une à quatre lieues de l'autre, pour traverser le Canal qui les sépare. Il nomma la plus Méridionale, l'Isle Longue, à cause de sa longueur, qui est bornée à chaque bout par une haute Montagne. La plus Septentrionale, est ronde & haute. Elle s'élève, au sommet, en plusieurs Pointes, qui ont quelque ressemblance avec une couronne; ce qui lui fit donner le nom d'Isle de la Couronne. Ces deux Isles forment une très-agréable Perspective, entremêlée de Champs & de Bois, dont les arbres sont extrêmement verts & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Celle de la Couronne est environnée de Bancs & de quantité de Rochers, qui s'avancent plus d'un mille en Mer. Le même jour, on découvrit une autre Isle au Nord-Ouest Quart d'Ouest; & passant à son Nord, on aperçut une ouverture d'environ deux lieues, qui la sépare à l'Ouest, d'une autre, avec laquelle on l'avoit crue jointe dans l'éloignement.

Le Mardi, second jour d'Avril, on vit à l'Ouest une Isle haute & pointue, qui sembloit jeter de la fumée, du sommet d'une Montagne. Le 3, on passa au Nord de l'Isle Brûlante, sans en voir la flamme, parce que le soupirail est au Sud. Ensuite on découvrit trois autres Isles, & quelques Terres au Sud, sans pouvoir distinguer si c'étoit des Isles ou une partie du Continent. Toutes ces Isles sont hautes, remplies de beaux arbres, & d'agréables Savannes, sans en excepter l'Isle Brûlante, dont le terroir est fort beau jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. On vit encore une autre Isle, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée, qui s'évanouit presque aussitôt. On aperçut aussi, entre les Isles, trois petits Vaisseaux garnis de voiles, dont il avoit paru jusqu'alors que l'usage étoit tout-à-fait inconnu aux Habitans de la Nouvelle Bretagne.

Le temps devenoit fort variable; tantôt clair, tantôt couvert de nuages, rouges ou noirs, qui finissoient par des vents orageux, ou par de grosses ondées de pluies. Dampier crut son Vaisseau menacé d'une Trombe, qui lui parut plus surprenante que toutes celles qu'il avoit vues. Il la décrit avec admiration. « Un quart d'heure après le lever du Soleil, il étoit tombé » une grosse pluie au-dessus du vent. Un Matelot s'écria tout d'un coup » qu'il voyoit quelque chose d'extraordinaire, qu'il ne pouvoit distinguer. » Bientôt on aperçut clairement une Trombe, qui se formoit à un quart » de mille du Vaisseau, & contre le vent. On redoubla de voiles pour » l'éviter. Elle vint avec une extrême vitesse; & sans qu'on vit le nuage » qui la causoit, elle agitait une colonne d'eau, à la hauteur de six ou sept

DAMPIER.
1700.

Isle Longue;

Isle de la Cour-
ronne.

Autres Isles
sans noms.

Trombe sur-
prenante.

DAMPIER,
1700.

» verges. Dans l'espace de quatre ou cinq minutes, elle fut à la longueur
» d'un cable du Vaisseau, ou cette dangereuse proximité répandit beaucoup
» d'effroi. Dampier vit alors la longue trainée d'un nuage pâle, qui éle-
» voit l'eau, & qui étoit aussi large qu'un Arc-en-ciel. L'extrémité supé-
» rieure étoit fort haute, mais sans aucune apparence de noirceur; ce qui
» fit le principal étonnement de tous les anciens Matelots. Elle passa sous
» le vent, à fort peu de distance; & crévante ensuite, elle ne produisit pas
» d'autre effet qu'une grande agitation de l'air, qui se fit vivement sentir
» autour du Vaisseau (27)

Les Courtans étoient très-rapides à l'Est ou à l'Ouest, quoiqu'on ne fût
jamais à plus de vingt lieux de la Terre; & comme il n'y avoit pas d'ap-
parence qu'ils pussent venir du rivage, Dampier conclut, avec beaucoup
de vraisemblance, que la Terre est ici séparée, c'est-à-dire, qu'il y a un
Passage au Sud, & que depuis le Cap Guillaume, on ne voit qu'une Île,
séparée de la Nouvelle Guinée par quelque Détroit, comme la Nouvelle
Bretagne. Cependant il ne donne cette idée que pour une conjecture (28).

Odeur de l'Île
Guillaume.

Le 14, passant à la hauteur des Îles de Schouten & de la Providence,
il eut toujours un Courtant fort rapide, qui portoit au Nord-Ouest. Le 17,
on vit, sur le Continent, une haute Montagne, qu'il n'avoit point encore
aperçue, & dont la pointe exhaloit beaucoup de fumée. L'après-midi, on
découvrit l'Île du Roi Guillaume; & le calme ayant attiré le Vaisseau
pendant toute la nuit à deux milles du rivage, on ne cessa point de sentir
une odeur très-agréable. Le lendemain, à deux lieux de la même Île vers

Tournans ex-
trêmement.

l'Ouest, on trouva des tournans si dangereux, que le Vaisseau y pirouettoit
sans aucun vent. On ne put s'en tirer qu'à la faveur d'un soufle assez vif,
qui se leva tout d'un coup. Ces Tournans n'étoient pas fixes dans un même
lieu. Ils sembloient voltiger de la manière la plus étrange, & l'on y voyoit
quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, qui portoit à croire qu'elle
se précipitoit dans un gouffre. Dampier y fit jeter la sonde; mais elle ne
trouva point de fond. Le 18, on se vit au Sud du Cap Maho. Suivant le dernier
calcul de l'Auteur, il est à cinquante minutes de latitude Méridionale, &
à douze cens quarante-trois milles du Cap Saint George. L'Île de Saint Jean
est à quarante-huit milles à l'Est de ce dernier Cap. Ainsi, joignant cette
distance à celle qui est entre ces deux Caps, c'est douze cens quatre-vingt-
onze milles, & le terme le plus éloigné où Dampier eut porté sa course
à l'Est. En allant, il avoit compté que la distance Méridienne entre le Cap
Saint George & le Cap Maho, étoit de douze cens quatre-vingt-dix mil-
les; mais, à son retour, il n'en trouva que douze cens quarante-trois,
c'est-à-dire quarante-sept milles de moins. Il croit pouvoir attribuer cette
différence aux Courtans, qu'il eut à combattre en revenant sur ses traces. L'Île
du Roi Guillaume est à vingt & une minutes de latitude Méridionale, &
se fait voir distinctement lorsqu'on est à la hauteur du Cap Maho.

Dernier terme
de Dampier à
l'Est.

Le lendemain, à la vue d'une grande ouverture dans les Terres, &
d'une Île qui se présenta au côté Méridional, il y fit voile, dans l'espé-
rance d'y jeter l'ancre. Mais, à deux lieux de cette Île, un vent d'Ouest,

qui lui boucha directement l'ouverture, l'obligea de gouverner au Nord. Il y vit plusieurs Bayes profondes, où les vagues formoient beaucoup d'écume. La sonde n'y trouva point de fond, & l'on reconnut que l'agitation des flots ne venoit que d'une marée.

Enfin le vent, qui sembloit tourner à l'Est, comme on devoit s'y attendre dans cette saison, détermina Dampier à régler sa route suivant les circonstances, plutôt que de revenir, par le même chemin, contre la Mousson, qui ne pouvoit manquer de lui être long-temps opposée. Il avoue néanmoins qu'il connoissoit les dangers de la route qu'il avoit déjà faite, & qu'il ignoroit ce qu'il avoit à craindre dans celle qu'il vouloit entreprendre.

« Je me voyois, dit-il, dans un Canal de huit ou dix lieues de large, « avec une rangée d'Isles au Nord, & une autre au Sud, sans y pouvoir « trouver de fond. Le 22 d'Avril, j'envoyai ma Chaloupe vers une des « Isles du Nord, & je suivis la même route avec le Vaisseau. Mes gens « y trouvèrent fond, à la longueur d'un cable de terre; mais ils tombèrent ensuite entre des Rochers de Corail. Ils ne virent pas d'autres Oiseaux, à terre, qu'une Perruche, bigarrée de diverses couleurs, ni d'autre « eau que celle d'un Etang salé. Cette Isle est d'une hauteur médiocre, « fort pierreuse, & couverte de grands arbres, dont les racines courent « nues le long des Rochers. Le 24, après avoir passé sur un Banc, où « nous n'avions que cinq brasses & demie d'eau, & d'où je fus obligé « de nous faire touer par la Chaloupe, nous trouvâmes d'étranges marées, « qui formoient des Courans, & qui enflaient les vagues avec tant de « bruit, qu'on les entendoit venir d'un mille. La Mer paroissoit entrecoupée autour du Vaisseau, & s'agitoit si violemment, qu'il n'obéissoit « pas au gouvernail. Ces reflux durent environ dix ou douze minutes. « Ensuite, les flots devenant aussi calmes que l'eau d'un Etang, je fis « jeter plusieurs fois la sonde : on ne trouva point de fond. Mais je ne « m'aperçus point que toutes ces inégalités nous eussent fait dériver. Pendant le cours d'une nuit, nous essayâmes plusieurs de ces étonnantes marées; qui venoient toutes de l'Ouest; & comme le vent souffloit du même côté, nous les entendions long-temps avant qu'elles arrivassent jusqu'à nous. Elles étoient d'une grande étendue, du Nord au Sud; mais je remarquai qu'elles n'avoient pas plus de deux cens verges de l'Est à l'Ouest. Elles rouloient avec une extrême vitesse; & lorsqu'elles s'approchoient du Vaisseau, nous avions de grosses lames, mais qui ne brisoient pas.

Dans une situation si nouvelle pour le Capitaine & pour les plus anciens Matelots, tout le monde se crut fort heureux, le 26, de découvrir l'Isle de Ceiram. Les refluxs étant devenus plus foibles, on rangea cette Isle vers l'Ouest, pour y chercher quelque Havre. Le 27, en gouvernant vers la Pointe Nord-Ouest, on laissa, droit à l'Ouest, une petite Isle nommée Bonao. La variation Orientale étoit ici de deux degrés quinze minutes. Dampier fit mouiller, à peu de distance du rivage. La Terre est basse, marécageuse, & couverte de Bois. On découvroit deux Rivieres, qui couloient à cent pas l'une de l'autre. L'une venoit de l'intérieur de l'Isle,

DAMPIER.
1700.

Son retour par
une route inconnue.

Peintures de
sa situation.

Isle de Ceiram
& de Bonao.

DAMPIER,
1700.

Oiseaux singu-
liers de l'île de
Ceiram.

vis-à-vis le Vaisseau ; & l'autre, qui partoît du Sud, rouloit ses eaux le long du rivage, à fort peu de distance de la Mer. On fit de l'eau dans la plus Septentrionale, qui est la plus grosse. Les arbres voisins ne sont, ni fort gros, ni fort hauts. Dampier ne trouva dans leurs feuilles, ni dans leurs fruits & leurs Bayes, aucune ressemblance avec les espèces qu'il connoissoit. Il ne vit point d'Animaux à quatre pieds ; mais il trouva des Pigeons, des Petroquets, des Cokadores, & quantité d'Oiseaux qui lui étoient inconnus. Un de ses Chasseurs en tua deux, dont le corps étoit noir & la queue blanche. Leur grosseur étoit celle d'une Corneille. Ils avoient le cou assez long, & couleur de safran. Leur bec ressembloit à la corne d'un Bœuf. Ils avoient la jambe courte & forte, les pieds de Pigeon, & les ailes d'une longueur ordinaire, quoiqu'elles fissent beaucoup de bruit dans leur vol. Ils se nourrirent de Bayes sauvages & se perchent sur les plus grands arbres. Dampier trouva leur chair de si bon goût, qu'il paroît regretter de n'avoir vu de ces Oiseaux qu'à Ceiram & dans la Nouvelle Guinée.

Bonao est une petite Île, à quatre lieues de la Pointe Nord-Ouest de Ceiram, qui, dans sa petitesse, se trouve arrosée par une belle Rivière. Les Hollandois y ont un Etablissement ; & quoique dépeuplés par les Ceiramois, ils occupent, malgré ces Insulaires, la Pointe la plus Occidentale de leur Île.

Dampier, ayant remis à la voile, ne put passer, comme il se l'étoit proposé, entre Ceiram & Bonao. Il fit route vers le Nord ; & le lendemain, à l'approche de l'Île de Bourro, il fut agréablement surpris de l'excellente odeur, qui s'exhaloit de cette Île. Mais un Courant, qui portoit à l'Ouest, lui faisant craindre d'approcher trop de la Terre, il tourna au Sud, pour passer entre Bourro, à l'Ouest, & Kilang, à l'Est ; après quoi, il eut, pendant plusieurs jours, un Courant, qui portoit au Sud, avec assez d'impétuosité pour causer beaucoup d'agitation dans les flots. Le 14, on découvrit l'Île Misacombi, que plusieurs Cartes nomment Omba. Sa longueur est d'environ vingt lieues, sur cinq ou six de large. Elle est montagneuse, avec un agréable mélange de Champs & de Bois ; mais Dampier n'y vit aucune trace d'Habitans. Au contraire, l'Île Pentare, qu'on aperçoit, à son Ouest, offre un grand nombre de Maisons dans les Terres, & quantité de Plantations sur le rivage. Il passa, le jour suivant, entre Pentare & une autre Île, qu'il nomme Laubana, favorisé par un Courant, qui le portoit au Sud. « Dans ces Mers, dit-il, on trouve ordinairement, près du rivage, » une marée qui porte au Nord ou au Sud, suivant la situation de la Côte ; » mais celle qui tourne au Nord ne monte pas plus de trois heures en dou- » ze, & n'a que peu de force. Elle ne sert même quelquefois qu'à rallen- » tir le Courant opposé, qui monte avec beaucoup de violence, surtout » dans les passages étroits, tels qu'ils sont entre deux Îles (19). À sept ou huit lieues des deux dernières, on découvrit, à l'Ouest, une haute Montagne, ronde & pointue, du sommet de laquelle il sortoit de la fumée, comme d'un Volcan. Trois autres Montagnes, fort hautes & fort pointues, se

Île de Misacombi ou d'Omba.

Observation
sur les marées.

présentent des deux côtés du Volcan; deux à l'Est, & l'autre à l'Ouest.

On se retrouva, le 18 de Mai, à la vue de Timor; & bientôt dans la Baye d'Anabao, où, la Mousson ayant causé beaucoup de désordre, on fit de l'eau fort bourbeuse, mais douce & de fort bon goût. On y trouva quinze mines de variation Occidentale. L'Isle Rotte, qu'on rangea le lendemain après avoir levé l'ancre, est haute & couverte de bois; mais les arbres y paroissent aussi petits que des buissons, & toutes les Savannes y étoient sèches & brûlées; effet apparemment de la dernière Mousson. Le jour suivant, Dampier se promettoit d'arriver avant la nuit, à l'Ouest de toutes les Isles. Cependant, ayant recommencé le soir à découvrir la Terre, au Sud-Ouest-Quart à l'Ouest, il observe qu'on trouve ici plus d'Isles qu'il n'y en a de marquées dans aucune Carte. Aussi fut-il obligé de courir plus à l'Ouest, pour se dégager tout-à-fait des Terres (30).

Il ne lui arriva, dit-il, rien de considérable jusqu'au 23 de Juin, qu'étant sur la Côte de Java, & se trouvant à la vue de l'Isle du Prince, il vérifia, par ses calculs, qu'entre Timor & cette Isle la distance est de quatorze degrés trente-deux minutes. Son séjour, à Baravia, jusqu'au 17 d'Octobre, n'a rien de plus intéressant que sa route, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, & de-là jusqu'à l'Isle de l'Ascension, où il arriva le 23 de Février 1701 (31). Mais, le jour d'auparavant, il s'étoit fait, à son Bord, une si grande voye d'eau, que malgré tous les soins qu'on employa pour la fermer, il se vit dans la triste nécessité de se faire transporter à terre avec ses gens, & tout ce qu'il put sauver du naufrage. Le reste de son Journal, qui sert à faire connoître les ressources qu'une Isle si nue peut offrir aux gens de Mer, dans le plus grand malheur qu'ils aient à redouter, auroit moins de grace dans mes termes que dans les siens.

Lorsque je ne vis plus rien à me promettre, du travail, ni de l'industrie, je fis porter une petite ancre au rivage de la Baye, pour rouer mon malheureux Bâtiment jusqu'à trois brasses & demie d'eau. Après l'avoir bien amariné, je fis faire un Radeau, sur lequel nos coffres & nos lits furent trans-

DAMPIER.
1700.

Isle Rotte.

Retour de Dampier dans la baie de l'Isle du Prince.

Son naufrage dans la Baye de l'Isle de l'Ascension.

Ressources qu'il trouve dans cette Isle.

(30) Comme tous ses soins se rapportent à l'utilité de la Navigation, il croit important d'avertir que le 26 de Mai, il eut un Courant très fort, qui tournoit au Sud, sans qu'il pût dire exactement sur quel point. Par la ligne des Minutes, tout son sillage n'étoit que de quatre-vingt-deux milles; & par observation, la différence de latitude, depuis le 23, à midi, étoit de cent milles, c'est-à-dire, dix-huit milles de plus que tout le sillage. D'ailleurs la route, sans rien compter pour la dérive, étoit Sud dix-sept degrés Ouest, ce qui ne donne que soixante-seize milles de différence de latitude; c'est-à-dire, vingt-quatre milles de moins qu'il n'avoit trouvé par observation. Au reste, il s'attendait au Courant qu'il trouva au Sud, parce qu'il y en a toujours un entre Timor & les Isles situées à son Ouest. Il est aussi proba-

ble, ajoute-t-il, qu'il y en a un dans tous les autres Canaux, entre les Isles, même depuis l'Est de Java, jusqu'au bout de cette rangée d'Isles, qui court à l'Est & à l'Ouest de Timor. Le 27, il trouva que les dernières vingt-quatre heures, il avoit été neuf milles moins au Sud, que la ligne des Minutes ne donnoit; d'où il conclut qu'il étoit hors du Courant, qui portoit au Sud. Il vit ici quantité d'Oiseaux du Tropique, & la variation Occidentale étoit de cinq degrés trente-huit minutes. Mais il trouva qu'elle augmentoit beaucoup, à mesure qu'il avançoit vers l'Ouest. *Ibidem*, pages 122 & suivantes.

(31) Le 29 de Novembre, au matin, un Emerillon vint planer au-dessus du Vaisseau, & se percha sur la vergue du mât de Misine, où il fut pris. La Terre la plus proche étoit Madagascar, à cent cinquante lieues.

H h ij

DAMPIER,
1701.

portés. La plupart de mes gens se rendirent dès le soir au tivage. Pour moi, j'attendis, avec mes Officiers, jusqu'au matin du jour suivant; & je fis alors détacher les voiles, pour nous servir de Tentes. J'avois envoyé, à retre, deux Tonneaux d'eau, avec un sac de riz pour notre usage commun; mais, en y arrivant, je trouvai qu'une bonne partie de cette foible provision avoit disparu.

Quelques recherches firent heureusement découvrir, dans l'Isle, une source d'eau douce, à huit milles du lieu où nous avions dressé nos Tentes, au-delà d'une fort haute Montagne, qu'on ne peut traverser qu'en grim pant. On trouva aussi de fort bonnes Tortues, à peu de distance. Avec ces deux secours, nous nous vîmes du moins sans crainte, du côté de la soif & de la faim. Le 27, je partis avec mes Officiers, pour visiter la fontaine. Nous passâmes la nuit en chemin. Cette eau douce, est au Sud-Est de la Montagne, à un demi mille du sommet. Nous trouvâmes, aux environs, quantité de Chevres & d'Ecrevisses de terre; mais les brouillards, qui s'y élèvent continuellement, rendent l'air très froid & fort mal sain. A deux milles au Sud Est de la source, nous vîmes trois ou quatre petits arbres, sur l'un desquels on distinguoit la figure d'une ancre, taillée dans l'écorce, avec un bout de cable & le nombre Romain de l'année M. DC. XLII. Cinquante ou soixante pas plus loin, nous trouvâmes un endroit fort commode, pour se mettre à l'abri du mauvais tems. L'air y étoit pur. On pouvoit se loger en grand nombre dans les Cavernes des Rochers; & l'on voyoit, aux environs, des Chevres, des Ecrevisses de terre, des Buses & des Guerriers. Plusieurs Matelots prirent le parti d'y faire leur demeure. Quelques jours après, ils découvrirent, de cette retraite, deux Vaisseaux, qui sembloient venir vers l'Isle. Aussi-tôt qu'ils m'en eurent informé, je fis tourner, sur le dos, une vingtaine de Tortues, pour me concilier la faveur des Equipages dont j'attendois l'arrivée; mais ces deux Bâtimens ayant disparu le matin, on remit les Tortues en liberté.

On ne vit plus de Vaisseaux jusqu'au 2 d'Avril, qu'il en parut onze au-dessus du vent de l'Isle, mais qui passèrent sans y mouiller. Le lendemain quatre autres vinrent toucher dans la Baye. Ils étoient Anglois, Dampier monta sur un Vaisseau de Roi, qui se nommoit l'Anglesey, avec trente-cinq hommes de son Equipage, dont le reste fut distribué sur deux autres Vaisseaux de guerre, & retourna heureusement dans sa Patrie.

Vaisseaux qui
le ramène en
Angl'etere.



DESCRIPTION DE L'ISLE DE TIMOR.

L'AFFECTATION des Hollandois, à fermer l'accès de cette Isle aux Vaisseaux de toutes les autres Nations, est seule capable d'exciter la curiosité pour une description à laquelle ils n'ont point de part, & dont la fidélité seroit peut-être suspecte, si c'étoit l'ouvrage de leurs Voyageurs.

Grandeur & position de Timor.

Dampier, qui avoit parcouru l'Isle entière, lui donne environ soixante & dix lieues de long, sur quinze ou seize de largeur. Elle est située, dit-il, à peu près au Nord-Est & au Sud-Ouest; & son milieu est presque à neuf degrés de latitude Méridionale. Elle n'a point de Rivières navigables, ni beaucoup de Havres; mais on y trouve un grand nombre de Bayes, où les Vaisseaux peuvent mouiller dans certaines saisons. La Côte est saine; c'est-à-dire, sans Rochers & sans Bas-fonds. Elle n'a même aucune Isle qu'on ne découvre, & qu'on ne puisse éviter facilement.

Celle d'Anabao, qui la couvre, au Sud-Ouest, est une Isle haute, longue de dix ou douze lieues, & large de quatre; séparée de l'autre par un Canal d'environ dix lieues de longueur, & si profond que toutes sortes de Bâtimens y peuvent passer, mais qui n'ayant, en quelques endroits, qu'une lieue de large, n'est pas marquée dans la plupart des Cartes; ce qui a fait croire long-temps qu'Anabao faisoit partie de l'Isle de Timor. Ce Canal n'a qu'une petite marée, dont le flux porte au Nord. A l'extrémité, vers le Nord-Est, on trouve deux petites Pointes de terre, qui ne font pas à plus d'une lieue l'une de l'autre, & dont la Méridionale, qui appartient à Timor, se nomme Cupang. Celle, qui lui est opposée, termine l'Isle d'Anabao, dont la Côte s'étendant de-là vers le Nord, l'espace de deux ou trois lieues, fait une grande ouverture vers la Mer, & se recoube ensuite vers l'Ouest. Après avoir passé ces deux Pointes, on entre dans une Baye, qui n'a pas moins de huit lieues de long, sur quatre de large, & dont le côté Méridional borne plusieurs petites Anses.

Canal qui sépare d'Anabao.

Disposition des Côtes & des Bayes.

C'est dans cette Baye, une lieue à l'Est de la Pointe de Cupang, que les Hollandois ont un Fort de pierre, nommé la Concorde, & bâti sur un Rocher qui touche au rivage. Une petite Rivière d'eau douce, qui coule à l'Est du Fort, offre un Pont de bois fort large, qui lui sert d'entrée. Au-delà de la Rivière est une petite Baye sablonneuse, où se retirent les Chaloupes & les Barques des Insulaires, que le Commerce amène au Comptoir de la Compagnie Hollandoise. Les Directeurs ont, à cinq cens pas de la Mer, & à deux cens du Pont, un beau Jardin, fermé d'excellens murs de pierre, où l'on voit en abondance toutes sortes de fruits & de légumes. Il est accompagné d'un grand Enclos pour les Bestiaux, après lequel on trouve un assez gros Village, composé d'un mélange d'Insulaires.

Fort Hollandois de la Concorde.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

& d'autres Indiens, attachés au service de la Compagnie, ou dévoués à ses intérêts. La Garnison du Fort est de quarante Soldats. Il n'a pas d'Edifices plus remarquables que son Eglise, qui est assez proprement entretenue. Quatre pieces d'Artillerie, qu'on découvre sur la pointe d'un Bastion, font juger que les autres ouvrages n'en sont pas plus mal pourvus.

Isle de la Baye.

Au-delà du Fort, le rivage s'étend l'espace d'environ sept lieues, jusqu'au bour de la Baye, qui n'en a pas alors plus d'une demie en largeur. Là il tourne au Nord, & du Nord à l'Ouest, formant le côté Méridional. A distance égale, entre le Fort & l'extrémité de la Baye, on rencontre une petite Isle, à l'Ouest de laquelle le rivage forme insensiblement un coude, & se termine enfin par une Pointe de terre, qui s'avance d'un mille, environnée de Brisans dans la haute marée, mais sèche après le reflux. Vis-à-vis de cette Langue, à un demi mille de distance, & à l'Ouest des Brisans, est une autre Isle, assez haute, pierreuse & couverte d'arbres, d'où sort une chaîne de Rochers de corail, qui ne laissent qu'un petit Canal entre les deux Isles. Une lieue au-delà de la dernière, on en trouve une troisième, basse, petite & sablonneuse, d'où l'on compte environ trois lieues jusqu'au Fort Hollandois, & trois lieues & demie jusqu'au Cap Sud-Ouest de la Baye. Les Vaisseaux, qui tiennent cette route, doivent passer entre cette petite Isle & la première Pointe, avec beaucoup d'attention à ranger l'Isle de près.

Elle se nomme
Bahao. Ses com-
modités.

Cette Baye a toutes sortes de profondeurs, depuis trente brasses jusqu'à trois, & présente par-tout un bon fond de vase. C'est le meilleur abri, que l'Isle de Timor ait contre tous les vents. Mais depuis le mois de Mars jusqu'au mois d'Octobre, pendant les vents du Sud, ou même les brises de Mer & de Terre, le plus sûr est de mouiller du côté du Fort; au lieu qu'à l'arrivée des vents du Nord, le meilleur ancrage est entre les deux Isles pierreuses, sur dix-neuf ou vingt brasses d'eau. On y est également en sûreté contre les vents & les flots. Le seul mal, qu'on y ait à redouter, vient des Vers, dont cette Mer est remplie, & qui exposent un Vaisseau à d'autres dangers. Ce mouillage se nomme Babao. On n'y manque pas d'eau douce pendant la saison des pluies; parce que la moindre ravine en amène beaucoup au rivage. Dans les temps secs, on est réduit à suivre les Buffles, les Porcs sauvages, & d'autres Animaux, pour découvrir les Etangs & les creux où la soif les conduit soir & matin. Mais on en tire un avantage, qui est de les tirer facilement, & d'en rapporter un bon nombre, du moins lorsque les Chasseurs sont assez bien armés pour se défendre contre les Insulaires; car ces Barbares n'aperçoivent pas plutôt un Vaisseau dans la Rade, que s'approchant des Côtes, d'où leurs habitations sont éloignées, ils massacrent sans pitié tous les Européens qu'ils trouvent à l'écart. On ne manque point, dans cette Baye, de Tortues, d'Huitres, & de plusieurs sortes de Poisson, qu'on prend facilement avec la fenne.

Depuis la Pointe Nord-Est de la même Baye, du côté Septentrional de l'Isle, le rivage court Nord-Nord-Est, l'espace de quatre ou cinq lieues; ensuite, Nord-Est ou plus à l'Est; quatorze ou quinze lieues à l'Est de Babao,

ou

on rencontre une Pointe, qui ressemble au Cap de Flambourg pour ceux qui sont fort près de la terre, mais qu'on prendroit pour une Isle, lorsqu'on en est éloigné de l'un ou de l'autre côté. Quatre lieues plus loin, à l'Est, on en découvre une autre, à côté de laquelle s'élève une petite Isle, qui couvre l'entrée d'une Baye assez profonde & sablonneuse, où les Vaisseaux peuvent trouver un abri, à l'Est, d'une Pointe, qui vient en talus des Montagnes, & qui a, des deux côtés, un fort joli Vallon. Elle offre de l'eau douce, en deux ou trois endroits; & dans les grandes marées, on est surpris d'y voir des bouillonnemens, qui ne viennent que du choc des vagues. En continuant de gouverner, à l'Est entre la petite Isle & la Côte, on arrive cinq ou six lieues plus loin, à la vue d'une grande Vallée. Ensuite, on aperçoit bientôt quelques Maisons, au-delà desquelles on découvre une Baye; mais il est dangereux de mouiller ici, avant que d'avoir doublé la Pointe suivante, après laquelle on voit un plus grand nombre de Maisons. C'est un Etablissement Portugais, éloigné de Babao d'environ seize lieues. On y peut jeter l'ancre en sûreté, sur vingt ou trente brasses d'eau, vis-à-vis des Maisons, & le plus près de leur Ouest qu'il est possible. Ce quartier se nomme *Laphao*. La Ville est composée de quarante ou cinquante Maisons, dont chacune a son Enclos, rempli d'arbres fruitiers, tels que des Tamarins, des Cocotiers & des Toddies. Chaque Enclos a son puits. Une Eglise, à demi ruinée, fait le principal ornement de la perspective. Affecté près du rivage, une mauvaise Plateforme, accompagnée d'un petit Edifice, soutient six canons de fer, montés sur des affûts pourris; & quelques hommes y font la garde (32).

Quartier, &
Ville Portugaise
de Laphao.

Dampier ne fait pas une peinture avantageuse des Habitans de Laphao. « La plupart, dit-il, sont nés aux Indes. Ils ont les cheveux noirs & plats, & le visage couleur de cuivre jaune. Leur langue est le Portugais. Ils se disent Catholiques Romains, & ne se font pas moins honneur de leur Religion que de leur origine. Ils se fâchoient beaucoup, contre ceux qui leur refuseroient le nom de Portugais; cependant je n'en vis que trois, qui méritassent le nom de *Blancs*; deux desquels étoient Prêtres. Ils ont trois ou quatre petits Bâtimens, qui servent à leur Commerce avec les Insulaires, & qu'ils envoient même jusqu'à Batavia, pour en tirer des Marchandises de l'Europe. L'Isle leur fournit de l'or, de la cire & du bois de sandal. Quelques Chinois, qu'ils ont parmi eux, attirent de Macao, tous les ans, une vingtaine de petites Jonques, qui leur apportent du riz commun, de l'or mêlé, du thé, du fer, des outils, de la porcelaine, des soies, &c, & qui prennent d'eux en échange, de l'or pur, tel qu'on le trouve sur les Montagnes, du bois de sandal, de la cire & des Esclaves. Il leur vient quelquefois aussi un Vaisseau de Goa. Tous les Bâtimens, que le Commerce amène à Laphao, commencent à s'y rendre vers la fin de Mars, & ne s'y arrêtent jamais au-delà du mois d'Avril. Aussi-tôt, que les vents du Nord-Nord-Ouest commencent à souffler, il n'y a point d'ancre ni de cables, qui puissent résister à leur violence. Dans la Mousson même du Sud-Sud-Est, qui est la plus favorable, & qui dure depuis le mois de

Portrait des
Habitans.Leur Com-
merce.Difficulté des
Moussons.

(32) *Vbi supra*, pages 41 & suivantes.
Tome XI.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

Mars jusqu'au mois de Septembre, on est obligé de s'anarrer avec trois cables; deux vers la terre, à l'Est & à l'Ouest, & le troisieme vers la Mer; parce que les vents les plus impetueux sont alors de terre. D'ailleurs leur difference est grande, des deux côtés de l'Isle. Ceux du Sud sont foibles sur la Côte Méridionale, & très rudes sur la Côte du Nord. C'est en Octobre que les tempestes commencent sur la premiere; au lieu que sur l'autre, elles n'arrivent qu'au mois de Décembre.

Indépendance
des Portugais de
Timor.

Les Portugais ont un autre Etablissement, qu'ils nomment *Porta-nova*, au bour Oriental de l'Isle de Timor, où leur Gouverneur général fait sa résidence; ce qui doit faire juger que Laphao ne tient que le second rang. On assure Dampier que dans l'espace de vingt-quatre heures, ils pouvoient assembler cinq ou six cens hommes, bien armés de fusils, d'épees & de pistolets. Quoiqu'ils se reconnoissent Sujets du Portugal, leur situation approche beaucoup de l'indépendance. On les a vus pousser la hardiesse, jusqu'à renvoyer, chargés de fer, ceux qui leur apportoit des ordres du Vice-roi de Goa. Comme ils ne font pas scrupule de s'allier avec les femmes de l'Isle, cette indocilité ne fait qu'augmenter, à mesure qu'ils se multiplient, & que leur sang s'éloigne de sa source.

Port de Cicac-
le.

De Laphao, le rivage court Est-Quart-de-Nord-Est, l'espace d'environ quatorze lieues, & s'ouvre par plusieurs Bayes sablonneuses, où les Vaisseaux peuvent mouiller. On trouve, à cette distance, un petit Port nommé Cicacale, d'où l'on compte soixante lieues, jusqu'à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle. On l'avoit beaucoup vanté à Dampier; mais l'embouchure en est fort étroite; il est exposé aux vents du Nord, & tous ses avantages consistent dans deux chaînes de Rochers, qui servent à rompre les vagues, aux deux Pointes de l'Est & de l'Ouest.

L'Isle de Timor
est divisée en plu-
sieurs Royaumes.

Leurs Noms.

L'Isle de Timor est divisée en plusieurs Royaumes, dont chacun a son langage; quoique la ressemblance de la figure, des usages & des mœurs, entre ceux qui les habitent, semble prouver que tous ces Insulaires ont une origine commune. Les principaux de ces petits Etats se nomment Cupang, Amabie, Lortribie, Pobumbie & Namquinal; auxquels on joint l'Isle, qui porte indifféremment le nom d'Anabao ou d'Anamabao. Chacun a son Roi ou son Sultan, qui jouit de tous les droits du pouvoir suprême, & dont les Sujets sont distingués en plusieurs ordres. La bonne intelligence est rare entre tous ces Princes. La Compagnie Hollandoise, qui a son Fort & son Comptoir dans le Royaume de Cupang, trouve de l'avantage à nourrir leurs divisions; tandis que vivant en paix avec chaque Puissance de l'Isle, elle tire tous les profits du Commerce. Le Roi de Cupang, ami particulier des Hollandois, est ennemi mortel de tous les autres Rois, qui sont étroitement alliés avec les Portugais. Il tire, du Fort de la Concorde, un secours secret d'hommes & de munitions, qui lui est refusé en apparence, comme à tous ses Concurrans, mais qui doit être bien réel, pour le rendre capable de résister à tant de forces réunies, & de causer quelquefois beaucoup d'inquiétude aux Portugais. La guerre est si cruelle de la part des Cupangois, que les Nobles du Pays mettent leur gloire à placer, sur des pieux, au sommet de leurs Maisons, les têtes des Ennemis qu'ils ont tués de leur propre main, & que les simples Soldats sont obligés de porter celles qu'ils

Guerres intesti-
nes, dont les
Hollandois pro-
mouvent.

Cruauté mili-
taire.

peuvent abbatre aussi, dans des Magasins destinés à les recevoir. Le Village Indien, qui est voisin du Fort Hollandois, contient un de ces sanglans dépôts. On doit juger que la haine des Portugais, qui voyent leurs têtes menacées du même sort, ne tombe pas moins sur les Hollandois que sur le Roi de Cupang, & qu'ils n'épargnent rien pour leur nuire. Ils se vantent d'être toujours en état de les chasser de l'Isle, s'ils en avoient la permission du Roi de Portugal; seule occasion, où le respect à la force de les arrêter. Mais il paroît que les Hollandois, bien fournis d'artillerie & d'autres munitions, gardés par des Soldats Européens, & sûrs de recevoir tous les ans de nouveaux secours de Batavia, rient des bravades de leurs Ennemis. D'ailleurs, ils ont, à peu de distance (33), leur Etablissement de Solor, dont ils pourroient encore se fortifier. Les Portugais en ont un autre aussi, dans l'Isle d'Ende, qui n'est pas plus éloignée; & leur Ville, qui se nomme Lorantuca, vers l'extrémité Orientale de cette Isle, est mieux peuplée qu'aucune Place de Timor. Mais, loin de s'entreprendre de l'assistance, les Gouverneurs de leur Nation, dans ces deux Isles, se haïssent & se déchirent mutuellement. Ende & Solor font partie d'une chaîne d'Isles, situées au Nord de Timor. Dampier observe que dans le Canal qui les sépare, il y a, pendant toute l'année, un Courant qui tourne à l'Ouest; quoiqu'il y ait des marées proche de l'un & de l'autre rivage: mais comme le flux, qui court à l'Ouest, monte l'espace de huit ou neuf heures, & que le reflux n'est que de trois ou quatre, la haute marée, en quelques endroits, s'élève de neuf ou dix pieds (34).

Les Insulaires de Timor ont la taille médiocre, le corps droit, les membres déliés, le visage long, les cheveux noirs & pointus, & la peau fort noire. Ils sont naturellement adroits, & d'une agilité singulière; mais une extrême paresse, vice commun à toute leur Nation, leur fait perdre les avantages qu'ils pourroient tirer de ces deux qualités. Ils n'ont de vivacité, suivant l'expression de Dampier, que pour la trahison & la barbarie. Leurs Habitations ne présentent que de la misère. Ils sont nus, à l'exception des reins, autour desquels ils ont un simple morceau de toile. Quelques-uns portent un ornement de nacre de perle, ou de petites lames d'or, de figure ovale, & de la grandeur d'un écu, assez joliment dentelées. Cinq de ces lames, rangées l'une près de l'autre au-dessus des sourcils, servent à leur couvrir le front. Elles sont si minces, & disposées avec tant d'art, qu'elles semblent enfoncées dans la peau. Cependant les frontaux de nacre ont plus d'éclat. D'autres portent des bonnets, de feuilles entremêlées.

Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; & quelquefois ils vendent leurs enfans, pour se mettre en état d'augmenter le nombre de leurs femmes. Leur nourriture ordinaire est le blé d'Inde, que chacun plante pour soi. Ils ne se fatiguent pas beaucoup à préparer la terre. Dans la saison sèche, ils mettent le feu aux arbres & aux buissons, pour nettoyer leurs champs & les disposer à recevoir leurs grains dans la saison des pluies. D'ailleurs le goût de la chasse, qui les occupe sans cesse, leur fait négliger leurs Plantations. Ils ne manquent point de Bœufs, ni de Porcs

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.
Bravades des
Portugais.

Etablissement
Hollandois de
Solor.

Ende & autres
Isles, au Nord
de Timor.

Portraits des
Insulaires de Ti-
mor.

Leurs usages.

(33) A dix-huit degrés de latitude.

(34) *Ubi suprà*, page 56.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

sauvages. Leurs armes ne sont que la lance & la zagaye, avec une sorte de rondache ou de bouclier.

Dampier s'informa de leur Religion. On l'assura qu'ils n'en avoient point (35). Il observe qu'à la faveur de la langue Malayenne, qui est en usage dans toutes les Isles voisines, le Mahométisme s'étoit répandu dans celles qui faisoient quelque Commerce, avant que les Européens y fussent venus. C'est ainsi qu'il est devenu la Religion dominante de Solor & d'Aiden : mais il ne paroît pas qu'il ait pénétré dans l'Isle de Timor, ni que les Portugais ou les Hollandois y aient obtenu plus de faveur pour le Christianisme.

Propriétés de
l'Isle de Timor.

Tout le terrain de l'Isle est inégal, c'est-à-dire, coupé par des Montagnes & de petites Vallées. Une chaîne de hautes Montagnes la traverse presque d'un bout à l'autre. Elle est assez bien arrosée, dans les tems mêmes de sécheresse, par quantité de ruisseaux & de fontaines; mais elle n'a point de grandes Rivieres, parce qu'étant fort étroite, les sources qui tombent de l'un ou de l'autre côté des Montagnes, ont peu de clemien à faire jusqu'à la Mer. Dans la saison pluvieuse, les Vallées & les Terres basses sont couvertes d'eau. Alors les ruisseaux paroissent autant de grosses Rivieres, & les moindres cascades se changent en torrens impétueux. Vers le rivage, la Terre est presque généralement sablonneuse, quoiqu'assez fertile & couverte de Bois. Les Montagnes sont remplies de Forêts & de Savannes. Dans quelques-unes, on ne voit que des arbres hauts, frais & verdoyans : dans la plupart des autres, ils paroissent tortus, secs & flétris, & les Savannes sont pierreuses & stériles. Mais plusieurs de ces Montagnes sont riches en or & en cuivre. Les pluies entraînent l'or dans les ruisseaux, où les Insulaires le pêchent. Dampier ne put être informé comment ils tirent le cuivre.

Son or & son
cuivre.

Arbres qui lui
sont propres.

Différentes for-
tes de Mangles.

Arbre à Cale-
bace.

Cotonier.

Carouges.

Canas-Fistula.

Il s'attacha particulièrement à connoître les arbres de l'Isle. Elle en produit un grand nombre, qui lui étoient inconnus, & pour lesquels il ne se fit pas un vain honneur d'inventer des noms. Mais, il vit des Mangles, blancs, rouges & noirs. Il vit le Maho; l'arbre à Calchace, qui est ici rempli de piquans, & qui s'éleve fort haut, en diminuant vers la pointe; au lieu que dans les Indes Occidentales, il est bas, & ses branches s'étendent beaucoup en dehors; le Cotonier, qui n'est pas fort gros à Timor, mais qui est plus dur que celui de l'Amérique; deux ou trois sortes de Carouges, différens de ceux qu'il avoit vus dans d'autres lieux, & qui portent une grande fleur blanche, à laquelle succede un fruit qui n'est pas doux.

Le Canas-Fistula, qui est ici fort commun, a la grosseur de nos Pommiers ordinaires; mais ses branches ne sont, ni épaisses, ni garnies de feuilles. Cet arbre fleurit, à Timor, pendant les mois d'Octobre & de Novembre. Ses fleurs ressemblent beaucoup à celles de nos Pommiers, & sont presque aussi grandes. Elles sont d'abord rouges; mais lorsqu'elles sont tout-à-fait épanouies, elles deviennent blanches, & jettent une odeur agréable. Le fruit, dans sa maturité, est rond, gros d'un pouce, long d'environ deux pieds, & d'un brun foncé, qui tire sur le rouge. Les cellules du milieu

sont entr'elles à la même distance , que celles du même fruit qu'on apporte en Angleterre. On y trouve aussi une petite semence plate. En un mot, il paroît de la même nature : cependant l'Observateur demura incertain si c'est le véritable Cana-Fistula , parce qu'il n'y trouva point de poulpe noire.

Il vir des Tamarins sauvages, qui ne sont pas si gros que les Tamarins francs, quoiqu'ils leur ressemblent beaucoup par l'écorce & la feuille; des Figuiers sauvages, moins gros que ceux de l'Amérique, & dont les Figues ne croissent point à part sur les branches, mais viennent par bouquets de quarante ou cinquante, autour du corps de l'arbre, & de ses grosses branches, depuis la racine jusqu'au sommet. Elles sont, à peu près, de la grosseur d'une Pomme sauvage, verdâtres, & pleines de petits grains blancs, mais sans fuc & sans goût. Le temps de leur maturité est le mois de Novembre.

Entre quantité d'arbres, qui peuvent servir à toutes sortes d'usages, on trouve, à Timor, le Sandal, dont les plus hauts ressemblent beaucoup au Pin. Ils ont la tige droite & unie; mais ils ne sont pas fort épais. Le bois en est dur, pèsant, & rougeâtre, surtout vers le cœur. On voit ici trois ou quatre sortes de Palmiers, que Dampier n'avoit vus dans aucun autre lieu. Les troncs de la première espèce ont sept ou huit pieds de circonférence, & jusqu'à quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs branches croissent vers le sommet, comme celles du Cocotier; & leur fruit ressemble aux Noix de Coco; mais il est plus petit, de figure ovale, à peu près de la grosseur d'un œuf de Canne. La coquille en est noire & dure, avant sa maturité. Il est rempli d'une chair si dure, qu'on ne sauroit la manger; & quoiqu'il ait un petit vuide au milieu, on y trouve cette eau, ou ce petit lait, qui fait rechercher les Noix de Coco. En meurissant, sa coquille devient jaune, molle, charnue, & pleine de petites fibres: mais alors elle rombe, & pourrir à terre, où elle sent fort mauvais.

D'autres Palmiers ne sont pas moins gros & moins hauts que les précédens: leur tronc, comme celui de tous les Palmiers, est droit & sans branches jusqu'à la tête; mais au lieu d'y jeter quantité de longues branches vertes, ceux-ci n'en ont que de courtes, d'un pied de long, à peu près de la grosseur du bras, dont chacune se partage en plusieurs petites verges coriaces, qui pendent chargées de fruit, comme autant de glanes d'Oignons. Ce fruit est aussi gros que nos grosses Prunes, & chaque arbre en porte plusieurs boisseaux. Les branches, qui le soutiennent, ne sortent de la tige qu'à cinquante ou soixante pieds de hauteur; & le tronc, qui est de grosseur égale jusqu'à cette élévation, diminue peu à peu, de-là jusqu'au sommet, où n'étant pas plus gros que la jambe d'un homme, il se termine en moignon. Comme l'arbre n'a pas d'autre verdure que celle du fruit, il a l'apparence d'un tronc mort.

Entre divers arbres de haute futaye, qui ne portent aucun fruit, & dont les tiges sont fort droites, Dampier en admira un, qui lui parut approcher beaucoup de nos Pins. Il croît en abondance autour de l'Isle, à peu de distance du rivage. Le bois en est dur, rougeâtre & pèsant.

Les fruits de Timor sont les mêmes que dans la plupart des autres Contres

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

Tamarins sauvages.
Figuier de Timor.

Arbre de Sandal.

Palmiers qui ne se trouvent qu'à Timor.

Espèce de Pin.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

Herbe, nom-
mée Calalalou.

trées des Indes ; mais il paroît que les Insulaires en doivent une bonne partie aux Portugais & aux Hollandois, qui les y ont transplantés. Dampier y trouva une herbe sauvage, qui se nomme Calalalou, en Amérique, & qui ne lui parut pas moins agréable & moins saine que les Epinars. L'Isle produit naturellement du Pourpier, du Fenouil marin, & d'autres herbes connues des Européens. Le Blé d'Inde y croît avec peu de culture. C'est la nourriture commune des Habitans ; mais les Portugais & leurs voisins sement un peu de riz.

Animaux ter-
restres.

Les Animaux terrestres de l'Isle sont les Bœufs, les Chevaux, les Porcs, les Vaches, les Chevres, les Brebis, les Singes, les Guanos, les Lézards, & quantité de Serpens. Outre les Bœufs & les Porcs domestiques, on en trouve, dans les Forêts & les Montagnes, une prodigieuse quantité de sauvages, que chacun peut tuer librement. On ne doute point que les Chevaux, les Brebis, & les Chevres, n'aient été apportés, à Timor, par les Portugais & les Hollandois. Il ne paroît pas même qu'ils s'y soient heureusement multipliés. Dampier ne vit des Bœufs & des Vaches, qu'aux environs du Fort de la Concorde. Mais l'Isle n'est que trop peuplée de Singes & de Serpens. On y trouve un grand nombre de Serpens jaunes, de la grosseur du bras, & longs de quatre pieds ; moins dangereux apparemment qu'une autre espèce, dont la seule description semble annoncer la malignité. Ils ne sont pas plus gros que le tuyau d'une pipe. Leur longueur est de cinq pieds. Ils sont verts partout le corps. Ils ont la tête rouge, plate, & de la grosseur du pouce.

Oiseaux d'une
beauté distin-
guée.

Entre les Volatiles, on distingue, par le nombre autant que par la beauté, les Coqs & les Poules sauvages, les Aigles, les Faucons, deux sortes de Pigeons, les Tourterelles, les Corbeaux, trois ou quatre sortes de Perroquets, les Perruches, les Cackatous, & les Merles ; sans compter une infinité de petits Oiseaux, de diverses couleurs, qui sont retentir les Bois d'une charmante mélodie. Les Anglois du Vaisseau de Dampier en nommerent un, l'Oiseau à répétition, parce qu'il chantoit six notes deux fois de suite, & que les commençant d'une voix haute & perçante, il les finissoit d'un ton assez bas. Sa grosseur est celle d'une Alouette. Il a le bec petit, noir & pointu ; les ailes bleues ; la tête & le jabot d'un rouge pâle, & une tache bleue autour du cou. Les Oiseaux de Mer sont le Guerrier, le Boubi, le Faucon pêcheur, le Héron, le Golden, le Chasseur d'Ecrevisses & d'autres espèces. On ne voit gueres de Volaille domestique, que chez les Hollandois & les Portugais. Les Forêts sont remplies d'Abeilles, qui produisent quantité de miel & de cire.

Oiseau à répé-
tition.

Mer féconde en
Poisson.

Mais Dampier parle, avec beaucoup plus d'admiration, des richesses de la Mer, quoique les Insulaires aient si peu de goût pour la Pêche, qu'à peine leur connoît-on quelques Barques employées à cet usage. On trouve en abondance, autour de leurs Côtes, des Muges, des Baffes, des Brèmes, des Maquereaux, des Brochets, des Perroquets marins, des Gars, des Poissons que les Anglois ont nommés *Ten-Pounders*, parce qu'ils pèsent tous dix livres ; des Séches, des Raies bouclées, des Raies fauteuses, des Raies dont la peau sert à faire des raps & des écus, des Mangeurs d'Huitres, des Cavallis, des Congres, des Rougets, des Chiens marins, & quantité

d'autres Poissons. Les Raies sont en si grand nombre, qu'on ne retire jamais la femme, sans en amener plusieurs. Il s'en trouve dont la queue a treize pieds de long. Les Mangeurs d'Huitres ont la figure des Cavallis, & sont à peu près de la même grosseur. Ils ont, dans le gosier, deux os fort épais, durs & plats, avec lesquels ils cassent la coquille, pour avaler ensuite le Poisson qu'elle renferme. Aussi trouve-t-on toujours, dans leur estomac, quantité de ces coquilles en pieces. Il y a trois sortes d'Huitres; des Huitres communes, mais fort plates; de longues, qui viennent en abondance sur les Rochers; & de grosses, dont les écailles sont si bossues & si raboteuses, qu'on ne les distingue pas aisément des pierres. Trois ou quatre suffisent pour rassasier l'homme le plus affamé. Les Petoncles ne sont pas moins communs. C'est un coquillage gras, de bon goût, & de la grosseur de la tête d'un Enfant, dont l'écaille est quelquefois d'une rare beauté. Enfin les Côtes de Timor sont remplies d'Ecrevisses, de Chevrete, de Tortues-vertes; & l'on y voit aussi quelques Crocodiles, de l'espece que les Voyageurs Anglois ont nommée Alligators (36).

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE
TIMOR.

Singularité du
Mangeur d'Huitre.

(36) Dampier, *ibidem*.



V O Y A G E

DE DEUX VAISSEAUX FRANÇOIS,

AUX TERRES AUSTRALES.

INTRODUC-
TION.

ON a rendu compte, dans l'Introduction générale de cet Article, des motifs d'un Voyage, dont on ne connoit d'ailleurs ni les Associés, ni les Chefs. Il paroît seulement, par quelques observations répétées dans le cours du Journal, qu'il se fit sous les auspices de la Compagnie des Indes de France; que les Officiers, dont l'un est Auteur de cette Relation (37), avoient conjointement sous leurs ordres, deux Vaisseaux nommés *l'Aigle* & la *Marie*.

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS.
1738.

Ils partirent de l'Orient, le 19 de Juillet 1738; & sans avoir cessé de trouver des Mers favorables, ils mouillèrent, le 11 d'Octobre, à l'Isle de Sainte Catherine.

L'arrivée de deux Vaisseaux François parut causer d'abord de l'ombrage aux Portugais. Diverses informations qu'ils avoient reçues, depuis la Prise de l'Isle de Fernand Noronha, leur firent craindre une attaque, à laquelle ils étoient mal préparés; & des impressions si peu favorables, qui ne pouvoient être effacées tout d'un coup, joint à la disette des vivres, causée par le passage de divers autres Vaisseaux, en faveur desquels l'Isle s'étoit épuisée, laissent peu d'espérance, aux François, d'y trouver les secours qu'ils s'y étoient promis. Quelques rafraichissemens qu'ils obtinrent, ne leur furent accordés qu'à prix d'argent; mais ils n'eurent point d'ailleurs à se plaindre de la politesse du Gouverneur, qui leur fit trouver beaucoup de facilité à prendre de l'eau & du bois.

Leur route &
leurs observa-
tions.

Laissons, à l'Auteur même, la suite d'un récit, peu intéressant sous tout autre forme. Le 13 de Novembre, après divers contre-temps, nous quitrâmes Sainte Catherine, pour aller chercher, suivant nos instructions, les quarante-quatre degrés de latitude Méridionale, vers les trois cens cinquante-cinq degrés de longitude, Méridien François. Le 26, à trente-cinq degrés de latitude, & trois cens quarante-quatre de longitude, nous commençâmes à trouver de la brume, qui ne nous quitta presque plus, aussi long-temps que les deux Vaisseaux ne furent point séparés. Souvent elle étoit d'une épaisseur, qui ne leur permettoit pas de s'entrevoir, à la distance d'une portée de fusil; & quoique les feux manquaient aussi peu dans les ténèbres de la nuit, que le bruit du canon pendant le jour, nous eûmes une peine extrême à gouverner de Conserve. Comme il falloit changer sou-

(37) Elle fut publiée en 1740, sans autre explication, dans le Journal de Trévoux, d'où je la tire, avec peu de changement.

Année 1740, Février, Article XII, pages 251 & suivantes.

vent de voileure, & quelquefois de route, notre plus grande crainte étoit de nous aborder, en faisant toutes ces manœuvres. Mais nous avions d'autres sujets d'inquiétude. La Mer où nous entrons est peu connue. Nous savions, à la vérité, qu'elle avoit été traversée dans quelques parties; mais nous nous proposons des couffes beaucoup plus incertaines, dans des Parages tout-à-fait ignorés. Les deux Vaisseaux étoient mauvais Voiliers, & la saison nous pressoit. Cependant, rien n'étant capable de ralentir notre courage, nous continuâmes de faire route. Je pris l'avant sur l'Aigle, & j'ordonnai à la Marie de suivre. Cet ordre fut observé constamment, dans la suite de notre Navigation; & je crus devoir cet exemple à mes gens, qui ne coururent ainsi nul péril, auquel je ne fusse exposé le premier.

Le 30 Novembre, à trente-neuf degrés vingt minutes de latitude, & trois cens cinquante & un degrés de longitude, nous commençâmes à voir de cette espece d'herbe, qu'on nomme du Goémon. Nous vîmes aussi diverses forres d'Oiseaux. On travailla, sur la Marie, à monter une Chaloupe qu'on y avoit en faïceau. J'en avois fais monter une, à Sainte Catherine, qui nous avoit servi à faire de l'eau & du bois, & je l'avois gardée toute montée sur le Pont de l'Aigle. J'en fis mettre deux autres en fix quartiers. Le temps s'étant éclairci, le 4, nous trouvâmes, par observation, quarante & un degrés dix-neuf minutes de latitude, & trois cens cinquante-deux degrés de longitude. Le nombre des Oiseaux & l'abondance du Goémon augmentoient de jour en jour. Nous pouvions être près de terre, & nous prîmes toutes les précautions convenables à cette crainte.

Depuis quelques jours, nous avions, à bord des deux Vaisseaux, des Vignes au sommet des mâts, du moins lorsque la brume ne les rendoit pas inutiles. Je fis enverguer un jet de voiles neuf, & changer les poulies. A chaque ancre des Bofloirs, je fis étalinguer une rouée de deux cables, que j'avois fait épissier dans cette vue. La sonde, qui fut jetée à huit heures du soir, ne trouva point de fond à cens quatre-vingt brasses. On continua de sonder chaque jour, à bord de l'Aigle. Le 5 de Décembre, par les quarante-deux degrés quarante minutes de latitude, & trois cens cinquante-quatre de longitude, nous essayâmes du tonnerre & de la grêle, après avoir mis pour la première fois à la Cape, dans une brume si épaisse & si noire, qu'on entendoit les Manœuvres sans les voir. Le lendemain matin, on appareilla vers trois heures. Mais je fis continuer de mettre en travers toutes les nuits; & pour peu qu'il y eût de clarté, l'Aigle forçoit de voiles, se mettoit à la vue, & servoit de guide à la Marie, en faisant un usage continuel de la sonde. Le 6, nous eûmes un fort gros temps, accompagné de pluie & de grêle. On fut consolé par la vue du feu Saint Elme. En effet, le temps devint plus doux à sept heures du matin. Mais nous eûmes beaucoup de peine à nous conserver. L'Aigle déténoit plus à la Cape que la Marie. Il falloit arriver de temps en temps l'un sur l'autre, & toujours avec la crainte de recevoir quelques mauvais coups de Mer: danger d'autant plus redoutable, que les Ponts des deux Bâtimens étoient embarrassés de Bateaux, montés ou en faïceaux.

Le 7 Décembre, à quarante-quatre degrés de latitude & trois cens cinquante-cinq de longitude, nous fîmes l'Est, pour gagner les sept degrés de longitude par ce Parallele. On aperçut trois ou quatre Oiseaux, qui bat-

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS.
1738.

toient quelquefois des aîles, comme les Oiseaux de terre. Je leur trouvai assez de ressemblance avec les Poules Maures. La brume continuoit, & le froid étoit vif; quoique le mois de Décembre soit, dans ce Climat, & que le mois de Juin est en Europe. Le 8 & le 9 nous amenèrent des Poules Maures, avec un assez beau temps, qui fut le premier dont nous eussions joui depuis le 26 de Novembre. Les Equipages en profitèrent, pour sécher leurs hardes, qui commençoient à pourrir d'humidité; car la brume, qu'on avoit eue si long-temps, ne mouilloit pas moins que de la pluie. Le 10, on se trouva par les quarante-quatre degrés de latitude & le premier Méridien. C'est à ce point que plusieurs Géographes placent les Terres Australes. Mais nous n'y découvrîmes aucune apparence de terre. La brume étant redevenue fort épaisse, nous continuâmes de faire route le jour, avec un vent très-favorable, sans autre soin que d'augmenter ou diminuer de voiles, suivant l'épaisseur de la brume. Je conçus, à la fin, que ne pouvant espérer un temps plus clair dans ces Parages, il y avoit trop d'imprudence à s'y arrêter plus long-temps. Le 12, au septième degré de longitude, je pris le parti de tourner le Cap au Sud. Si la brume s'éclaircissoit par intervalles, c'étoit pour nous faire retomber bientôt dans les plus épais-fes ténébres. Le 13 & le 14 n'y apportèrent aucun changement.

Le 15, à la même longitude, & vers quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude, égale par conséquent à celle de Paris, nous aperçûmes, entre cinq & six heures du soir, une grosse glace, suivie de plusieurs autres, qui étoient entourées d'un grand nombre de glaçons, de différentes grosseurs. La Marie donna le signal de danger, & se hâta de changer les armures. Je m'avançai, pour lui parler, & je lui déclarai que j'allois continuer la route au Sud. La vue de ces glaces, ajoutai-je, devoit nous réjoir. C'étoit une marque certaine que la Terre n'étoit pas éloignée. J'avois observé du moins que la hauteur des glaces étoit une preuve de celle des Terres, auprès desquelles elles s'étoient formées; & je n'ignorois pas que les Terres hautes sont ordinairement les plus saines. Ces glaces n'avoient pas moins de deux à trois cens pieds de haut. Leur grandeur étoit, depuis un quart de lieue jusqu'à deux ou trois lieues de tour. Je fis plusieurs fois huit lieues, pour arriver à l'extrémité de celles qui étoient à ma vue. Elles avoient différentes figures, d'Isles, de Forterelles, de Bâtimens. Dans ces circonstances, la Mer nous parut changée. Nous vîmes quantité de Plongeurs & d'autres Oiseaux. La sonde ne trouvoit point de fond à cent quatre-vingt brasses. Il fallut avancer tout le jour, au travers des glaces, avec autant d'inquiétude que de danger. A neuf heures du soir, ne trouvant point encore de fond, nous mîmes à la Cape, dans l'endroit qui nous parut le plus favorable pour ne pas dériver sur les glaces, & pour éviter qu'elles dérivassent sur nous. La brume ne diminuoit pas. Nous écrivâmes, pendant toute la nuit, de la neige, de la grêle, & les plus vives pointes du froid.

Depuis que nous nous trouvions dans des Parages inconnus, nous avions pu supposer, dans la brume, tous les dangers des Mers connues. Mais ce n'étoit qu'une supposition, dont l'horreur n'approchoit pas de la certitude où nous étions d'en avoir actuellement de beaucoup plus terribles autour de nous. Les glaces étoient autant d'écueils flottans, bien plus à craindre que la Terre, puis-

que le malheur de s'y perdre, en les abordant, ne laissoit aucun espoir de se sauver dessus. Les glaçons étoient encore plus dangereux que les grosses glaces, parce qu'étant à fleur d'eau, & confondus avec les vagues, la moindre agitation de la Mer ne permettoit pas de les distinguer facilement. Le 10, à quarante-neuf degrés quarante-deux minutes de latitude, nous vîmes quantité de ces Animaux amphibies, qu'on nomme Pingouins, & qui ont des nageoires au lieu d'ailes. A mesure que nous avançons, vers le Sud, les glaces se multiplioient. L'après-midi, nous en fûmes tellement environnés, que du Sud, où nous avions mis le Cap, nous fûmes obligés de venir à l'Est, pour trouver un Passage. Il me parut probable que si ces redoutables glaces venoient des Terres, qui sont plus près du Pôle, vis-à-vis du Cap de Horn, nous en trouverions moins en gouvernant à l'Est. Je considérais encore que s'il y avoit un Cap avancé, seulement jusqu'au quarante-huitième degré, tel qu'on pouvoir supposer celui où Gonneville avoit abordé, ce Cap, quel qu'il fût, serviroit comme de barrière aux glaces, & qu'il ne s'en trouveroit plus à l'Est. Je fis part de cette conjecture aux Officiers de la Matie. Il ne se passoit point de jour, où je ne me procurasse l'occasion de leur parler; & j'employois tout ce que je croyois capable de leur en fournir leur courage. Enfin, de concert avec eux, je fis prendre, à la route, autant de Sud qu'il fut possible. Mais la brume continuelle, les glaces, & les vents contraires ou forcés, nous empêchèrent d'élever les cinquante-quatre degrés avant le dernier de Décembre; sans compter que le froid, qui s'étoit fait sentir dès les quarante-quatre degrés de latitude, étoit devenu excessif parmi les glaces. Il est constant que sans l'obstacle de la brume, nous aurions joui d'une clarté continuelle; car le Soleil, dans son plus grand éloignement, ne fait que tourner un peu au-dessus de l'horizon. Mais, dans ces Parages, le temps est toujours si bas, qu'il est également rare d'y voir le Soleil, la Lune & les Étoiles.

Le premier jour de Janvier 1739, vers trois heures après midi, nous découvrimmes une Terre fort haute, qui nous parut couverte de neige & fort embrumée. Nous lui trouvâmes l'apparence d'un gros Cap, & nous la nommâmes le *Cap de la Circoncision*. Cette Terre nous restoit, à l'Est-Nord-Est, à la distance de dix ou douze lieues. Les vents en venoient. Nous nous en approchâmes, pour la reconnoître. La situation du Cap est par les cinquante-quatre degrés de latitude Méridionale, entre les vingt-sept & vingt-huit de longitude. Nous ne devions pas en être passés à plus de trois lieues, le jour précédent. Les deux Vaisseaux avoient été à la Cape, depuis sept heures du matin jusqu'à midi, sans pouvoir se reconnoître, dans l'épaisseur de la brume. A dix heures du soir, elle s'étoit assez éclaircie pour nous laisser voir une très grosse glace, fort près de nous. On avoit mis à la Cape sur l'autre bord. Il y a beaucoup d'apparence que cette glace étoit une de celles, que nous vîmes ensuite border la Terre. Nous étions sans cesse exposés aux mêmes risques.*

Pour écarter de si fâcheuses réflexions, je fis, à l'Équipage de l'Aigle, la lecture d'un article de nos Instructions, par lequel la Compagnie accordeoit des gratifications & des récompenses aux Officiers & aux Matelots, à la vue des Terres que nous cherchions. Je donnai vingt Piastras au Pilote, qui avoit vu le premier la Terre. Les Matelots, qui alloient en Vigie au

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS,
1738.

1739.

Découverte du
Cap de la Cir-
concision.

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS.
1739.

sommer des mâts, y souffroient un froid cuisant. J'avois cru devoir les ranimer par des promesses intéressantes. Le 10, on chanta le *Te Deum*, avec des transports de joye; & l'on se crut, par l'Estime, à cinquante-quatre degrés quarante minutes. C'est le plus loin que nous ayions pénétré au Sud. Les glaces, qui nous menaçoient, la brume, qui nous empêcha de tirer parti de nos bordées, & la panne de la nuit, nous firent un peu tomber sous le vent. Cependant, le 30, nous soutinmes la nuit sous nos Huniers, & nous regagnâmes ce que nous avions perdu le jour précédent. J'allai le même jour à bord de la Marie. J'y lus, comme j'avois fait sur l'Aigle, l'article des Instructions en faveur des Equipages, & je n'épargnai rien pour relever leurs espérances. La Marie étoit en meilleur état que l'Aigle. Elle avoit, à la vérité, plusieurs Marelots, qui ne faisoient point le Quart; mais ils n'avoient pas d'autres maladies que des rhumes: au lieu qu'à bord de l'Aigle, il y avoit déjà quelque temps que le scorbut s'étoit déclaré.

Le 4, on soutint encore la nuit à petites voiles; & malgré les glaces & la brume, on fit quatre ou cinq lieues. Le 5, la brume eut tant d'épaisseur, qu'elle nous déroba la vue de la Terre. Le 6, un peu avant midi, on vit tout d'un coup paroître une prodigieuse quantité d'Oiseaux d'un très-beau blanc & de la grosseur d'un Pigeon. La lumière, qui nous éclaira dans cet intervalle, nous fit appercevoir une grosse glace, à la distance d'un quart de lieue devant nous, & la terre à moins de deux lieues. Les ris étoient dans les Huniers. On n'eut pas le temps d'orienter les voiles, avant le retour de la brume, qui redevenant aussi épaisse que jamais, fit disparoître en un instant la terre & la glace. C'étoient les Courans, qui nous avoient portés si près de la terre, lorsque nous en devions être de trois ou quatre lieues plus loin que la veille. Après avoir reviré pour gagner au large, il fallut forcer de voiles, dans la vue de nous élever de la Côte, sans nous trop éloigner. Je voulois demeurer à portée de profiter des premiers instans de lumière, pour envoyer les Bateaux à terre, avec ordre de la reconnoître. Ces incidens faisoient une terrible impression sur les Equipages, & ce n'étoit pas sans peine qu'on les empêchoit de tomber dans le découragement.

Le 7, une brume très-épaisse se dissipa vers le soir. Nous eûmes des vents d'Ouest favorables, pour reconnoître la terre. Le 8, à la pointe du jour, on s'avança vers la Côte. On la vit dans un instant, avec quelque surprise de s'en trouver plus proche; qu'on ne s'étoit imaginé. A cinq heures du matin, la brume revint & l'on perdit la terre de vue. On ne laissa pas d'avancer du même côté, dans l'espérance que la brume pourroit tomber. Mais elle s'épaissit, au contraire; & ne voyant pas devant nous la longueur du Navire, nous serrâmes de plus près. A six heures, nous crûmes découvrir une Terre nouvelle, à peu près au Nord-Est du Cap de la Circoncision. Un Banc de glace, qui s'offroit du même côté, sembloit confirmer cette opinion. Il étoit important de sçavoir si cette Terre étoit contigue au Cap, pour ne pas s'abattre dans un Golfe, où les vents d'Ouest, ordinaires & violens dans cette Plage, auroient battu en plein. On mit donc le Cap sur cette Terre supposée. A sept heures, la brume redevenit fort épaisse, & nous continuâmes jusqu'à neuf heures; mais la brume ne tombant point, nous remîmes à l'autre bord. On avoit porté au Nord, pour

s'approcher de cette Terre. A l'entrée de la nuit, on se crut obligé de retourner, en faisant le Sud sur les Huniers, dans la crainte d'être surpris par les glaces.

Le 9, à la pointe du jour, on remit le Cap sur la même Terre, qu'on crut voir encore. La brume & les glaces obligèrent deux fois de revirer, sans aucun éclaircissement.

Le 10, un temps clair & fin, entre trois & quatre heures du matin, fit reconnoître que c'étoit un nuage qu'on avoit pris pour une Terre. On se réduisit à faire route, pour côtoyer la Terre, à l'Est du Cap de la Circonférence. Mais vers cinq heures, la brume reprit toute son épaisseur. Elle ne cessa point le jour suivant ; & l'on se crut d'autant plus heureux d'être élevés, que le vent chassoit vers la Côte.

Depuis qu'on étoit à la vue de la Terre, on n'en avoit pas retiré d'autre avantage que de l'avoir vue s'étendre huit à dix lieues vers l'Est-Nord-Est, & six à sept au Sud-Est. On n'avoit pu reconnoître si elle fait partie du Continent, ou si c'est une Ile avancée. Le temps n'avoit pas permis d'y envoyer les Esquifs. D'un autre côté, la saison s'avançoit sans s'adoucir. Une grande partie des Matelots étoient malades, ou feignoient de l'être. On ne voyoit plus, sur le Pont, que les Officiers, & quelques jeunes Matelots, que l'honneur, & la force de l'âge, soutenoient encore ; & la plupart avoient la voix fort éteinte. Ces fâcheuses considérations me déterminèrent à quitter une Terre si Méridionale, & peut-être inaccessible par les obstacles de la brume & des glaces.

Je fis route, pour visiter celle qui pouvoit se trouver au Nord-Est. Le lieu où Gonville eut le bonheur d'aborder, est situé, suivant la Relation, dans une latitude égale à celle de quelques Provinces de France. Les plus Septentrionales sont par les quarante-cinq degrés. Nous élevâmes le parallèle des cinquante & un à cinquante-deux, & nous les parcourûmes avec les mêmes incommodités & les mêmes dangers. Le 12, je passai encore à bord de la Marie ; & le 15, nous arrivâmes, suivant notre Estime, par les cinquante & un degrés de longitude. Les fortes variations nous assuroient que nous n'étions pas plus à l'Ouest. Cependant, nous avons trouvé, à l'atterrissage du Cap de Bonne-Espérance, que nous étions alors par les cinquante-cinq degrés. Quand nous eussions trouvé les Terres à cette longitude, elles eussent été trop à l'Est pour remplir les vûes de la Compagnie. Il étoit temps d'aller chercher nos Relâches. Elles étoient éloignées. Nos Vaisseaux étoient péfants. Nous pouvions être contrariés, & nos Equipages étoient hors d'état de tenir long-temps la Mer. Les vents, à l'Est, me portoient encore à prendre ce parti. Je fis donc mettre le Cap au Nord. Ce jour même, pour la dernière fois, nous vîmes une grosse glace, & notre Pont fut couvert de neige.

En avançant vers le Nord, nous trouvâmes, par degrés, la brume moins épaisse & moins fréquente. Le froid devint plus supportable ; le vent fut presque toujours orageux, & la Mer grosse, jusqu'au 5 de Février. Un demi-calmé, qui succéda, me donna l'occasion de passer à bord de la Marie, & de renverser les Marchandises de ce Vaisseau, à bord duquel je gardai douze Soldats, & le Bateau, avec cinq barriques de Charbon, qui s'y trouvoient encore.

Il nous falloit du bois, pour une longue route, & nous ne pouvions

Kk iiij,

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS.
1739.

Raïsson qui porte-
teret les deux
Vaisseaux à quai
sur leur entree
de.

DEUX
VAISSEAUX
FRANÇOIS.
1759.
Lent retour en
France.

nous en promettre beaucoup au Cap de Bonne-Espérance. On prit le parti de se séparer. Chacun des deux Vaisseaux fit sa route ; l'Aigle pour l'Isle de France, & moi dans la Marie, pour le Cap de Bonne-Espérance.

Je mouillai dans cette Baye, le 28 de Février. Mes premiers soins furent donnés aux Malades ; & je fus assez heureux pour n'en perdre aucun, dans le transport que j'en fis faire au rivage. Deux Vaisseaux de la Compagnie, le Philibert & le Duc de Chartres, étoient alors dans cette Rade, commandés par MM. De Lobry & de la Chesnaye. Quelques jours après, j'y vis arriver MM. de la Porte-Barré & Drias, Commandans des Vaisseaux, le Condé & le Duc d'Orléans. Le 31 Mars, je remis à la voile avec eux. Mais le lendemain, conformément à mes Instructions, je fis l'ouverture du paquet secret, où je devois trouver de nouveaux ordres. Il m'étoit prescrit d'élever au plutôt le quarante-sixième Parallele, & de le parcourir jusqu'au premier Méridien, parce que supposant que nous n'eussions parcouru que le quarante-quatrième, nous n'aurions pu savoir si le Continent Austral ne s'avançoit pas jusqu'au quarante-sixième Parallele. Mais les incidens de Terre nous avoient portés bien plus au Sud ; & ce n'étoit plus un doute pour nous, que le Continent ne fût plus reculé vers le Pôle. Nous avions encore l'expérience, qu'une Isle, dans ces Parages, n'auroit pu fournir un lieu propre à relâcher. D'ailleurs, la saison avancée, la courte étendue des jours, & l'intempérie de ces climats, auroient rendu la Navigation trop difficile, pour un Vaisseau tel que la Marie ; au lieu qu'elle est toujours facile en venant d'Europe. Ainsi, je me crus obligé de renoncer à cette entreprise, pour entrer dans les vûes de ceux dont je tenois ma Commission.

Isle entre l'Afrique & l'Amérique.

Nous pouvions trouver un lieu de relâche, soit à la Côte d'Afrique, soit aux Isles situées entre l'Afrique & l'Amérique, qui sont dans une latitude où régner les vents alisés. Je m'arrêtai, au dernier de ces deux partis, comme le plus simple. Plusieurs Géographes marquent, avec distinction, deux, & d'autres, trois Isles différentes, vers la même latitude Méridionale, de vingt degrés vingt minutes ; les Isles de Martin-Vaz, & l'Isle de la Trinité. Nous élevâmes cette latitude dès les treize degrés trente minutes de longitude, & nous la conservâmes jusqu'aux trois cens quarante huit degrés trente minutes, où nous trouvâmes une Isle, & quatre Ilots, qui en sont éloignés de huit ou neuf lieues à l'Est. Le *Flambeau Anglois* la dépeint fort bien, sous le nom d'Isle de la Trinité. Après en avoir eu connoissance, le 29 d'Avril, au soir, j'envoyai, le lendemain, entre les Ilots & l'Isle, un Bateau pour la reconnoître ; & ne continuant pas moins d'en approcher, jusqu'à la portée du fusil, je vis distinctement les trois quarts de cette Isle, qui n'est à parler proprement, qu'un Rocher presque inaccessible. Un de nos Officiers, qui en fit le tour dans la Chaloupe, me fit la même peinture des parties que je n'avois pas vues. En 1599, Olivier de Noort, Commandant de quatre Vaisseaux Hollandois, suivit ce Parallele de vingt degrés vingt minutes, depuis cette Isle jusqu'à la Côte du Brésil. Ainsi l'on peut conclure qu'il n'y a, sous cette latitude, qu'une seule Isle dans cette Mer, au lieu de deux ou trois qui se trouvent dans la plupart des Cartes.

Le reste de la Navigation fut si tranquille, qu'après une absence de près d'un an, l'Auteur revit les Côtes de France sans avoir, à bord, un seul Malade. C'est le dernier Voyage aux Terres Australes, dont on ait publié la Relation.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV^e SIÈCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.



VOYAGES ERRANS,

C'EST-A-DIRE, SANS TERME FIXE.



OUR faire sentir le prix du nouveau Plan que je ne cesse pas de

suivre, & qu'on doit regretter que les Anglois n'ayent pas observé dans les premiers Tomes de ce Recueil, je dois faire remarquer, à ceux qui tiennent compte à un Auteur de sa fidélité pour les Loix qu'il s'impose, que j'ai déjà renvoyé, à la Table Historique, plus de cent Voyageurs obscurs, & qui ne méritent gueres d'être mieux connus. Il n'y avoit que cette méthode qui pût épargner au Lecteur un surcroît de répétitions, & jeter assez de jour sur le reste de ma carrière, pour me mettre en état d'en fixer les bornes. D'ailleurs la plupart des Relations, qui se trouveront supprimées, contribueroient si peu au dessein de cet Ouvrage, qui a toujours été de mêler l'agrément à l'instruction, qu'on croit leur faire grace en conservant leurs noms dans un Index, pour apprendre au Public qu'elles ont existé.

On ne doit pas porter le même jugement de celles qui vont composer cet Article. Quoiqu'elles présentent un grand nombre de lieux, avec lesquels on s'est familiarisé dans les Parties précédentes, c'est avec des circonstances & des observations nouvelles, qui semblent leur faire prendre une autre face. Mais, ce qui paroît d'une toute autre importance, des *Voyageurs Errans*, comme j'ai cru pouvoir les nommer, ne s'attachant point à suivre les routes communes, & se laissant conduire, tantôt par la seule curiosité, tantôt par le hasard des événemens, il arrive souvent qu'ils visitent des Pays ignorés, & les parties des Pays connus qui n'avoient jamais été visitées par d'autres Voyageurs; ce qui devient d'une extrême utilité pour l'Histoire & la Géographie. Cependant, entre les Relations mêmes de cet ordre, on ne s'attachera qu'à celles qui méritent une véritable distinction.

INTRODUCTION.

VOYAGES

D E

GAUTIER SCHOUTEN.

INTRODUCTION.

LE motif de ce Voyageur, dans ses longues & périlleuses Navigations ; n'eut rien de plus réglé que ses courses mêmes, auxquelles il semble que le seul hasard ait toujours présidé, sans qu'il s'attribue jamais la moindre vue dont on puisse faire honneur à son caractère. Cette apparence de légèreté feroit une forte raison de se déier de son jugement & de sa bonne foi, si ces deux qualités n'éclatoient au contraire dans ses récits & dans ses descriptions. Non-seulement les peintures y sont vives & les détails intéressans, mais il y tegne un air de candeur & de sagesse, qui plaît autant que la variété de ses aventures.

1658.
Départ de
Schouten sur le
Nieuport.

Quelle sorte de
gens païssent aux
Indes.

Sa curiosité, dit-il, le fit entrer au service de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Au mois d'Avril 1658, il s'embarqua au Texel, sur une Flute, nommée le *Nieuport*, qui n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. L'habitude qu'il avoit de mener une vie réglée lui fit voir d'abord, avec étonnement, les débauches & les excès de la plupart des gens de Mer. » Mais il en fut moins surpris, lorsqu'il eut conçu qu'une grande partie de ceux, qui font le Voyage des Indes, n'embranchent cette résolution que parce qu'ils ne peuvent subsister dans leur Patrie. Ils y sont contraincts, soit par la misère dans laquelle ils sont nés, soit par celle où divers accidens les ont fait tomber. On fit passer à bord un homme qui avoit joui des plus grands avantages de la Fortune, & qui s'étant ruiné par le jeu, étoit forcé par ses Parens de servir la Compagnie des Indes, avec la simple qualité de Soldat. Sa femme, qui vint lui faire ses adieux sur le Vaisseau, lui laissa un petit coffre, médiocre-ment garni; seul reste de l'abondance où il avoit vécu, auquel néanmoins, suivant la réflexion de l'Auteur, il pouvoit en joindre le souvenir.

Spectacle amusant pour l'Auteur.

La Navigation n'eut rien de plus remarquable, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance, où la constance extraordinaire du beau temps, qui offrit, à Schouten, un amusement continu dans le spectacle d'une Mer presque toujours verte, & d'une armée innombrable de rouses fortes de Poissons & de Monstres, qui ne cessoient pas de se faire voir autour du Vaisseau. Ceux qu'on nomme Diables de Mer, étoient d'une grosseur épouvantable, & nageoient si vite, qu'ils paroissoient voler au travers des flots. On prit des Tons, des Marfousins & des Chiens de Mer, dont la chair n'est pas d'un goût délicat, ni de facile digestion (1).

(1) On ne s'arrête à cette observation, que pour y joindre une manière de les préparer, qui en fait une nourriture agréable & saine : c'est d'y faire une sauce abondante, de vin de France ou du Rhin. L'Auteur regrette, en faveur de l'Equipage, que tout le

monde ne soit pas en état de suivre cette méthode. Mais les Marfousins, dit-il, se mangent fort bien au poivre & au vinaigre. D'ailleurs, les Dorades, les Bonites, les Coquettes, & les Poissons volans, sont une très bonne nourriture, Page 4.

Jamais

Jamais aucun Vaisseau ne passa la Ligne, avec moins d'incommodité que le Nieuport. Il arriva au Cap, le 23 de Juillet. Les Hollandois y commençoient à recueillir le fruit de la dépense & des peines qu'ils avoient employées à cet Etablissement. Schouten fut charmé de réunir dans un seul coup d'œil, de très-hautes Montagnes, des Rochers escarpés, d'affreux Déserts, des Vallées admirables & des Campagnes charmantes. La curiosité, son cher motif, auquel il n'avoit pas encore appris à joindre de la prudence, le fit monter avec l'Ecrivain du Vaisseau sur la *Montagne des Lions*, qui tire son nom de la multitude de ces Animaux qu'on y prend ou qu'on y tue. Cette raison, qui ne permet qu'aux Chasseurs hardis d'en approcher, ne l'empêcha point de monter vers le sommet. Il y trouva de fort bons herbages, & quantité de fleurs d'une odeur excellente, mais peu d'arbres. En arrivant à la hauteur des nues, il fut arrêté par l'épaisseur de l'air, & par des roches fort escarpées. Pour descendre, il prit vers une belle Vallée, qui est entre cette Montagne & celle de la Table, « où les » bonds des Chevreuils, des Daims, & d'autres Bêtes fauves qui fran- » chissoient les lieux les plus escarpés, le réjouirent beaucoup : mais ce » plaisir fut bientôt interrompu par la dangereuse vue d'un Lion, qui se » montra tout d'un coup, allez près de lui, & qui s'enfonça tranquille- » ment dans quelques brossailles. Il comprit quelle avoit été sa témé- » rité, de se hasarder, sans armes, aux périls de la Montagne ; & » cette réflexion lui fit prendre le plus court chemin pour retourner au » rivage.

Il semble que dans le récit de ses petites aventures, son dessein soit de faire connoître par quels degrés sa raison & son courage eurent l'occasion de se former. Après son départ du Cap, il reçut bientôt des leçons plus fortes, dans une tempête, dont la nature & les suites forment une description fort singulière.

On avoit fait environ deux mille lieues, du Texel au Cap ; & suivant le compte des Pilotes Hollandois, il en restoit seize cens jusqu'à Batavia. Ils portèrent au Sud, pour trouver les vents alisés de l'Ouest, qu'ils rencontrèrent en effet, vers trente-neuf & quarante degrés de latitude australe. Alors, courant à l'Est, le Vaisseau fit beaucoup de chemin. Les jours étoient de neuf heures, & les nuits de quinze ; le froid fort âpre ; le Ciel couvert d'épaisses nuées, d'où il sortoit quelquefois des vents impétueux, de la grêle, & beaucoup de neige. Cependant, la violence des vents ne les rendant pas moins favorables, on n'alloit presque qu'avec la seule Misène sur les ris ; & dans l'espace de vingt-quatre heures, on faisoit quarante & quelquefois quarante-huit lieues de chemin. Cet heureux temps dura quinze jours ; mais il cessa par une horrible révolution.

Vers la fin d'une nuit, les vents commencèrent à souffler des quatre coins du Monde, en se choquant avec une impétuosité que l'Auteur n'entreprend pas de représenter. Ensuite ils descendoient en tourbillon, comme s'ils se fussent précipités du Ciel, & les flots s'abbaïsoient sous le poids. Quand ces tourbillons, remarque Schouten, ne viennent que d'une partie du Monde, quelques violens qu'ils puissent être, on les nomme des queues d'ouragan. Alors, au lieu d'abbaïsser les flots, & de causer la

Description
d'une tempête
fort extraordinaire.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1658.

perte des Vaisseaux en les faisant pirouetter, ou quelquefois en les enlevant dans l'air pour les faire retomber dans un horrible défordre, ils élevent les vagues & les Navires, jusqu'à faire croire qu'on va toucher le Ciel. Mais ici, les vents sautèrent d'abord de thumb en thumb, & parcoururent toutes les pointes du Compas; après quoi, s'assemblant en l'air, ils se précipitèrent avec une furie qu'on ne peut décrire. Toutes les voiles, qui se trouvoient déployées, furent aussitôt en pièces. La Mer, qui étoit auparavant fort agitée, redevint unie; & ce qui doit paroître étonnant, le Vaisseau n'en fut pas moins tourmenté, par les violentes secousses qu'il recevoit hors des flots, où les vents faisoient le bruit du tonnerre. Enfin il cargua tellement, que le plat-bord étoit dans l'eau. Les efforts qu'on faisoit à la pompe, & pour puiser de toutes parts, n'empêchant point que l'eau ne montât dans le fond de cale, les plus habiles Matelots s'écrient: nous périssons, nous coulons bas; Ciel ayez pitié de nous. Ce funeste cri fit cesser presque toute la manœuvre, & chacun se mit en prières, comme au dernier moment de sa vie. Les vents, qui s'étoient combattus jusqu'alors, se réunirent, pour rouler effroyablement de l'Ouest à l'Est, & pour soulever les vagues jusqu'au Ciel. Ce changement fit relever un peu le Navire. On reprit courage, en voyant qu'il pouvoit moins d'eau; & le beau tems étant revenu à midi, on fit route à l'Est-Nord-Est.

Maladie singulière, & ses effets.

Mais tout l'Equipage, qui avoit déjà beaucoup souffert, fut accablé de cette cruelle fatigue. En peu de jours, cinquante hommes tombèrent dans une fièvre ardente. Elle fut suivie d'une espèce de contagion, qui infecta bientôt tout le Vaisseau, emporta près de quarante hommes dans l'espace de deux jours. Les plus vigoureux en furent atteints. Ils entroient dans des transports, qui approchoient de ceux de la rage. On leur voyoit sortir le pourpre, avec le bubon, le charbon & tous les symptômes de la peste. Quelques-uns saignoient beaucoup du nez, sans en recevoir aucun soulagement. D'autres vomissoient ou se déchargeoient par les selles; mais ils n'en étoient pas moins tourmentés, & ne faisoient pas d'expirer dans leurs douleurs. Il se formoit sur les lèvres, sur la langue, à la gorge & au palais, des croutes qui bouchaient les conduits, & qui arrêtoient la respiration. Elles étoient noires, comme le tour de la bouche. Si les remèdes paroissoient un peu les dissiper, elles revenoient presque à l'instant. La fureur, qui possédoit une partie des Malades, les portoit à vouloir se ruer eux-mêmes; & la plupart de ceux, qui moururent, jettoient de l'écume par la bouche. Leur corps demeuroit bleu, ou verdâtre, défiguré, couvert de pustules, qui crévoient au moindre mouvement, & qui rendoient une puanteur extrême. On perdit, par ce funeste accident, le premier & le second Pilote, l'Ecrivain, plusieurs autres Officiers, & quantité de Matelots. Un Volontaire, riche & de bonne famille, se jeta dans la Mer, randa qu'on étoit allé lui chercher quelque secours; & toute la diligence qu'on employât pour le secourir ne put faire retrouver son corps (1).

Les Hollandais perdent l'espérance d'arriver à Batavia dans cette Mousson.

Une autre disgrâce mit le comble à l'infortune des Hollandais. Les

(1) Pages 15 & précédentes. A l'occasion de cette étrange maladie, Schouten déclare qu'il étoit Chirurgien, & qu'ils étoient deux de cette profession sur le Vaisseau.

GAUTIER
SCHOUTEN,
1658.

vents alisés du Sud-Est, soufflant plutôt qu'ils ne s'y étoient attendus, les firent tomber au-dessous du Détroit de la Sonde, sur la Côte Occidentale de Sumatra. Ils se crurent aussi peu avancés que s'ils n'eussent fait que partir du Texel, parce qu'il ne leur restoit plus d'espérance d'arriver à Batavia, dans une Mousson, pendant laquelle ils alloient avoir à combattre, jusqu'au mois de Novembre, des Courans aussi contraires que les vents. Cependant ils prirent le parti de mettre du monde à terre, dans une Vallée couverte de verdure, où l'on pouvoit espérer des rafraichissemens pour les Malades. En portant le Cap sur la Côte, on découvrit un Golfe, qui fut reconnu pour la Baye de Sillebar, où les Bois & la forme des Montagnes donnent beaucoup d'agrément au rivage. La mauvaise qualité du fond, à l'entrée de cette Baye, exposa le Navire au danger d'être jetté sur un Banc de roches, où la Mer barroit furieusement : mais les ancrs mordirent mieux, dans un autre endroit, qui n'est pas éloigné d'un Bourg. Plus loin, dans la Baye, on découvrit un Cap, derrière lequel est située la Ville de Sillebar. Les Hollandois ne pouvoient détacher leurs yeux, d'un si beau Pays. Mais, ne voyant paroître aucun Habitant, & quantité de feux, qu'ils appétchèrent pendant la nuit, leur faisant juger qu'ils étoient observés, ils mirent la Chaloupe en Mer, avec tout ce qu'ils avoient de gens en bonne santé. L'Officier, qui la commandoit, fit arborer un Etendard de paix, en approchant du rivage. Les Indiens s'obstinant à demeurer cachés, il avança jusqu'au-delà du Cap, où il en vit un grand nombre, sur un rivage couvert d'arbres. Ils étoient fort noirs, & sans autre habillement qu'un morceau de toile au milieu du corps. Leurs armes étoient des arcs & des flèches. Deux Matelots, qui parloient la Langue Malayenne, leur expliquèrent la situation & les besoins du Vaisseau. Ces perfides répondirent, tous d'une voix, qu'ils avoient diverses sortes de rafraichissemens au service des Hollandois, & qu'ils les donneroient au prix courant. Ils montrèrent une Rivière bordée d'arbres, où l'on pouvoit faire aisément de l'eau. Enfin, rien ne paroissant manquer aux apparences de bonne foi, ils apportèrent eux-mêmes, à la Chaloupe, quelques jarres d'eau pour essai. L'Officier se hâta de retourner à bord, & son récit sembla rendre la vie aux Malades. Dans la violence du feu qui les dévorait, il s'empresèrent d'obtenir un verre d'eau qu'il avoit apporté. Elle fut distribuée avec discrétion ; mais ce qu'ils en burent eut tant d'effet pour les rafraîchir, que jusqu'au lendemain ils ne soupirèrent qu'après un remède si doux & si naturel.

Ils s'arrêtèrent
dans la Baye de
Sillebar.

Les Indiens se présentèrent le lendemain, avec les mêmes démonstrations d'amitié. Mais ils étoient en plus grand nombre ; & lorsqu'il fut question de remplir les tonneaux, ils proposèrent de faire avancer plus loin la Chaloupe, sous prétexte que l'eau y seroit meilleure, & que les vivres y viendroient plus facilement de Sillebar. L'Officier Hollandois les remercia de cette offre, & parut satisfait de l'eau qui s'offroit dans la Rivière. Son refus déconcerta une troupe de Traîtres, qui avoient résolu de massacrer tout l'Equipage ; ils n'étoient pas capables de déguiser plus long-temps leur fureur ; & sur un signal, dont ils étoient convenus, les uns se jetterent, avec des cris effroyables, sur les deux Interprètes Hollandois, tandis que les autres

Trahison qu'ils
essayent de la
part des Indiens.Massacre de
leurs Interprètes.

GAUTIER
SCHOTTEN.
1658.

décochèrent une multitude de fleches sur la Chaloupe. Les Interprètes se dé-
gagerent d'abord assez heureusement , & coururent vers le rivage pour se
jeter dans les flots ; mais ils furent arrêtés & percés de coups. Leurs têtes
furent coupées, roulées dans le sable, enlevées par les cheveux, & placées
sur la pointe de deux piques, où elles demeurèrent exposées. Dans l'état où
la maladie avoit réduit les Hollandois, ils ne purent tirer vengeance de
cette détestable trahison, qu'en faisant une décharge de leurs Mousquets au
travers de leurs Ennemis. Ils apprirent ensuite, à Batavia, que depuis quelques
mois un autre Vaisseau de leur Nation avoit été surpris, par les mêmes
artifices, sur la Côte de Palinham, & que tout l'Equipage avoit été cruelle-
ment égorgé. La Compagnie Hollandoise s'en étoit vengée par la ruine de
cette Ville (3).

Nouvelle trom-
père qui les sur-
prend.

Cependant les Malades du Vaisseau perdoient toute espérance de secours,
comme ils avoient déjà perdu celle d'arriver bientôt à Batavia. Dans un Con-
seil, où la raison prévalut moins que le désespoir, on résolut de faire route
contre vent & marée. A peine eurent-ils quitté la Baye de Sillebar, qu'il s'é-
leva une tempête, accompagnée de tout ce que la Mer a d'horrible. Le
tonnerre tomba proche du Vaisseau ; & la violence des vents, qui souffloient
vers la Côte, tint assez long-temps les Hollandois dans la funeste attente de
s'y briser, ou de retomber entre les mains de leurs barbares Ennemis, qui
avoient fait des feux sur le rivage, & qui faisoient sans doute des vœux
pour leur perte. Mais l'orage cessa vers le jour. On leva l'ancre, pour cour-
ir au large. Il fut impossible de surmonter la force réunie de la Mer & du
vent. On se vit réduit à courir des bordées le long de la Côte de Suma-
tra. Cette manœuvre dura jusqu'au mois d'Octobre. Ensuite, les vents &
les Courans ayant commencé à varier, on doubla le bas Cap, pour enfilier
le Déroit de la Sonde, où, tantôt louvoyant, tantôt étalant la marée, on
dérivait souvent par les calmes. Après des peines extrêmes, on se rendit à
la Côte de Java, où l'on comptoit de trouver des rafraichissemens : mais
cette espérance fut encore trompée. La Côte dépendoit du Roi de Bantam,
qui étoit en guerre avec les Hollandois. Il fallut continuer la Navigation
avec de nouvelles fatigues, en mouillant jusqu'à huit fois en vingt-quatre
heures. On doubla l'Isle de Cracatau, dont les arbres sont d'une hauteur
extraordinaire, & les Isles voisines, telles que Sibbesee, Besic, la Traver-
sine & Toppershoutié, qui sont toutes au milieu du Déroit. Ensuite, ran-
geant la Côte d'Anyer, on rencontra heureusement, vers Bantam, deux
Navires Hollandois, qui croisoient dans ce Parage, & dont on reçut quel-
ques rafraichissemens. Enfin, le 25 d'Octobre, on jeta l'ancre devant
Batavia.

Isle de Craca-
tau, de Sibbesee,
de Besic, de la
Traversine & de
Toppershoutié.

Ce fut dans une si rude Navigation, que Schouten acquit diverses qua-
lités, qui lui manquoient, & dont il étoit destiné à faire un long exercice.
Cet Exorde a paru nécessaire, pour faire connoître les fondemens de sa
constance, dans une infinité d'occasions dont on commence le récit. Il y
joignit le secours de l'exemple, dès les premiers jours de son arrivée, &c.

(3) *Ibidem*, page 24.

Baravia ; & ce trait , de la vérité duquel il ne veut pas qu'on ose douter , mérite aussi de servir de prélude à ses propres Aventures.

Un Vaisseau , nommé le Dragon , qui venoit de Hollande aux Indes , avoit fait naufrage sur les Côtes d'une Terre australe inconnue. A la première nouvelle de cet accident , qui fut apportée par quelques Officiers , échappés dans une Chaloupe , on envoya dans le même lieu , sous leur conduite , une Flûte de la Compagnie , pour ramener les restes de l'Equipage , & les effets que les flots pouvoient avoir épargnés. Elle alla mouiller près d'une Côte déserte , que ses guides reconnurent pour le Théâtre de leur naufrage , & la Chaloupe alla vers le lieu où ils avoient fait dresser des Tentes , pour ceux qu'ils n'avoient pu ramener , & qui devoient y attendre un bâtiment proportionné à leur nombre. On trouva les Tentes brisées ; & l'on ne découvrit , ni les Hollandois , ni même un seul Habitant dans le Pays. On chercha des traces , auxquelles on put reconnoître si l'on avoit construit quelque Barque sur le rivage. Cette recherche ne fut pas moins inutile. Il ne se trouva pas la moindre indication , qui put faire du moins conjecturer ce qu'étoient devenus tant de Marelots , qu'on y avoit laissés.

Cependant , comme les restes du Vaisseau , dont les flots n'avoient encore emporté que les bordages , & tout ce qui n'avoit pu résister à leur violence , sembloient capables seuls d'avoir arrêté ces malheureux Hollandois dans quelque retraite voisine , on entreprit de les chercher plus loin dans les Terres & le long du rivage. Mais plusieurs troupes , qui prirent divers chemins , ne revinrent pas avec plus de succès que la première. On alluma des feux sur des Terres élevées , on poussa des cris , on tira un grand nombre de coups. Tant de soins n'eurent aucun effet. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Baravia , d'autant plus que les vents forcés & les tempêtes commençoient à menacer la Flûte. Dans cette résolution , la Chaloupe fut envoyée pour faire de l'eau. Ceux , qui la conduisoient , n'apportèrent point toute la diligence qu'ils devoient à leur commission. Il s'éleva , dans leur absence , une si furieuse tempête , que la Flûte fut obligée de se mettre au large , où elle passa quelques-temps : mais ne voyant pas revenir la Chaloupe , qui étoit arrêtée dans une petite Rivière par la crainte du danger , on conclut qu'elle avoit péri , & l'on reprit tristement la route de Baravia.

Après l'orage , elle s'efforça de retourner à bord. La Flûte avoit déjà disparu. Il fallut retourner au rivage , pour se mettre à couvert de l'impétuosité des flots. Mais on étoit sans vivres , & le Pays n'offroit rien qui pût servir de nourriture. Les Montagnes étoient des Rochers , & les Vallées des vrais déserts. Les Plaines n'étoient composées que de sable ; le rivage , plus affreux encore , étoit bordé de Roches , contre lesquelles la Mer brisoit avec d'effroyables mugissemens.

Les Hollandois de la Chaloupe étoient au nombre de treize , déjà fatigués & fort affoiblis. La faim les pressoit. Le froid & l'humidité augmentoient leurs souffrances. Ils se regardèrent comme des victimes dévouées à la mort. Cependant , à force de recherches , ils découvrirent entre les Rochers diverses sortes de Limaçons , qui parurent excellens à des estomacs affaiblis. Comme ils n'avoient ni feu ni bois , pour les préparer , l'usage con-

LI iij.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1658.
Aventure qui
inspiret Scieurs
con.

GAUTIER
SCHOUTEN,
1658.

tinuel qu'ils firent d'un aliment si cru les incommoda beaucoup. Ils comprirent qu'une si foible ressource ne suffiroit pas long-temps pour conserver leur vie ; & ne voyant de toutes parts qu'une mort certaine , ils prirent la résolution de s'exposer aux flots ; dans l'idée que s'il ne se présentoit rien de plus favorable sur Mer , un naufrage infaillible les délivreroit plutôt de leurs peines. D'ailleurs, ils se flattoient encore de pouvoir aborder à quelque autre Côte , où la Nature leur offriroit des alimens plus propres à des Créatures humaines.

Ils employèrent tout ce qui leur restoit de force , à calfatier la Chaloupe , à remplir leurs tonneaux , à se pouvoir de Limaçons ; & mettant en Mer , ils abandonnerent des lieux où ils n'avoient rien vu qui fût capable de respiration. Le premier coup de vent les jeta bientôt en haute Mer. Ils avoient heureusement , avec eux , le second Pilote de la Flute , qui les guida par le cours des Astres. Cependant , comme ils n'ignoroient pas que leur Voyage , jusqu'à la Côte Septentrionale de Java , étoit d'environ quatre cens lieues , le courage leur manquoit à cette idée. Dans le beau temps , & pendant le jour , ils croyoient avancer avec assez de succès ; mais à la moindre agitation des flots , sur-tout lorsque la nuit devenoit fort obscure , ils perdoient toute connoissance de leur route ; & les vagues passant par-dessus leurs têtes , ils n'espéroient pas de voir le jour suivant. Leur plus cruelle Avanture fut la nécessité de jeter leurs Limaçons , qui commencèrent bientôt à se corrompre. Ils se virent réduits à l'eau , pour tout aliment. La nuit , ils ressentoient un froid insupportable ; & le jour , ils étoient brûlés des ardeurs du Soleil. Enfin , le travail de la Navigation & le retranchement absolu de leur nourriture avoient entièrement épuisé leurs forces ; lorsqu'un jour , au matin , ils découvrirent des Terres , qu'ils reconnurent pour les Montagnes Méridionales de la grande Java. Dans le transport de leur joye , ils gouvernerent droit vers la Côte , au hasard de se perdre mille fois sur les Rochers qui la bordent. Un heureux hasard les fit tomber devant une belle Plaine , arrosée d'une Riviere & planée d'un grand nombre de Cocotiers. Mais lorsqu'ils espéroient de descendre dans un lieu si convenable à leurs besoins , ils s'aperçurent que la Mer brisoit si violemment contre le rivage , qu'ils ne pouvoient en approcher sans un naufrage certain. De treize qu'ils étoient , neuf , qui sçavoient nager , se jetterent brusquement dans les flots ; & n'écoulant , ni leur foiblesse , ni les cris de leurs Compagnons , ils gagnèrent heureusement la Terre. Là , sans prendre un instant pour respirer , ils coururent aux Cocos , dont ils se raffaierent , avant que d'entrer en délibération sur leur sort. Ensuite , tournant les yeux vers la Mer , ils virent leur Compagnons , qui , dans l'impuissance d'arrêter plus long-temps la Chaloupe , les exhortoient par des signes à revenir à bord. Mais les Brisans rendoient cette entreprise fort difficile ; & tandis que des deux côtés , on raisonneoit apparemment sur les obstacles qui empêchoient les uns de quitter le rivage , & les autres d'y arriver , la nuit vint couvrir la Mer & la Terre de ses voiles.

Ceux , qui étoient demeurés dans la Chaloupe , attendirent le jour avec une extrême impatience. Ils le virent paroître ; mais ce fut pour leur apprendre que la force des Courans les ayant fait dériver , ils étoient de-

vant une autre Côte, où ils ne voyoient plus de Vallée. C'étoient au contraire de hautes Montagnes, d'affreux Déserts, des Bois épais, un rivage en écore, & bordé de Rochers inaccessibles. Cependant, lorsque le vent fut diminué, ils s'approchèrent assez facilement d'une ouverture qui faisoit l'extrémité d'une Vallée. Ils y débarquèrent, & s'étant efforcés d'assurer leur Chaloupe, ils entrèrent dans le Bois, pour y manger les meilleures feuilles des arbres. Cet aliment, le seul qu'ils trouverent dans ce lieu désert, leur rendit assez de forces pour leur faire entreprendre de chercher leurs Compagnons. Deux d'entr'eux demeurèrent à la garde de la Chaloupe, pendant que les deux autres se mirent à suivre le rivage, dans l'espérance de retrouver l'agréable canton qu'ils avoient perdu de vue pendant la nuit: mais leur marche fut interrompue par des Roches escarpées, & par une profonde Rivière qui coupoit la Côte pour se rendre dans la Mer. Cet obstacle les força de retourner sur leurs traces. Ils se rembarquèrent; quoiqu'à peine capables de pousser leur Chaloupe & de la mettre à flot. Tandis qu'ils s'efforçoient de traverser le Brisant, qui la repoussoit, une lame la jeta si violemment contre une roche, qu'elle en demeura fracassée. Cet accident leur parut sans remède. Ils retournerent sur le rivage, la tristesse dans le cœur, avec le surcroît de faigue & d'épuisement que le travail venoit de leur causer. » Les prières du Chrétien, » observe pieusement Schouten, ne retournent jamais à lui sans effet. » Celles de ces Infortunés pénétrèrent au plus haut des Cieux. Dieu fortifia » leur courage, & leur inspira l'idée de suivre la Côte Orientale, opposée à celle où ils avoient cherché leurs Compagnons. Ils marchèrent, pendant tout le jour, entre la Mer qu'ils avoient à gauche, & des Montagnes fort désertes; mais ils trouverent du moins des herbages, des racines, & de l'eau fraîche dans quelques petits ruisseaux. Le soir, ils s'arrêterent sous des arbres, où ils passèrent tranquillement la nuit. Après avoir continué, le lendemain, de marcher pendant quelques heures, ils découvrirent, sur le rivage, deux petits Canots, vers lesquels ils ne balancerent point à descendre. En chemin, ils aperçurent, dans l'herbe, un sentier battu, qu'ils suivirent, & qui les conduisit près d'une Hute. C'étoit la demeure d'un vieil Hermite Indien, auquel leur figure Européenne causa moins de frayeur que d'étonnement. Ils sçavoient un peu de Malay. Le récit qu'ils firent de leur aventure excita sa compassion. Il leur présenta du Poisson sec, qui étoit le fruit de sa pêche; & du riz, qu'il cultivoit de ses propres mains. Un accueil si charitable leur fit prendre la résolution de passer quelque temps avec lui: mais, dans la crainte que sa charité ne se refroidit, en leur voyant consumer ses provisions, il s'exercerent à la pêche, dans les petits Canots, & ils prirent beaucoup de Poisson. L'Hermite leur apprit diverses méthodes, pour surprendre les Chevres sauvages, & d'autres Animaux des Montagnes. La Chasse ne leur réussissant pas moins que la Pêche, ils fournissoient abondamment des vivres à leur Hôte, qui leur accordoit l'usage de sa Hute pour la nuit. Ils s'accoutumèrent si facilement à cette vie, que non-seulement ils traversoient les Bois & les broussailles avec autant de légèreté que les Indiens, mais qu'après avoir rétabli leurs forces, jusqu'à prendre de la couleur & de l'embonpoint, ils ne pen-

GAUTIER
SCHOUTIN.
1658.

serent point à quitter un lieu tranquille , dans lequel ils trouvoient continuellement de quoi satisfaire à tous leurs besoins.

Cependant leur tranquillité fut troublée par une troupe de Brigands , qui ne vivant que de rapines , étoient dans les Bois & le long du rivage , & tuoient sans pitié tout ce qui tomboit de vif entre leurs mains. Ces Furieux (4) attaquèrent la Flûte ; & ne trouvant pas de résistance dans quatre hommes sans armes , qu'ils reconnurent pour des Européens , ils voulurent savoir comment ils avoient fait naufrage , & quels effets ils avoient sauvés. Ainsi l'espérance qu'ils eurent , de tirer quelque profit de cette rencontre , sauva les Hollandois , en les dérobbant à leurs premiers transports. L'Hermite , moins tremblant pour lui-même que pour ses Hôtes , se jeta à genoux , les mains élevées vers le Ciel ; & par une vive peinture de leurs infortunes & de leur pauvreté , il toucha si vivement ces Barbares , que loin d'exercer leur fureur ordinaire , ils offrirent de conduire les quatre Etrangers à Japara , Pays le plus voisin , où l'on voyoit souvent des Vaisseaux de leur Nation. Cette offre parut si sincère aux Hollandois , qu'ils ne firent pas difficulté de l'accepter. Après avoir remercié l'Hermite , ils se mirent en chemin avec leurs Guides , par des Déserts & des Bois affreux : mais , entrant de-là dans les Plainnes agréables & bien cultivées , ils arrivèrent dans la Ville du Mataram , Empereur de l'Isle , d'où ils se rendirent sans peine au Comptoir de Japara. Les Directeurs donnèrent quelque récompense aux Brigands qui les avoient conduits. Schouten vit ces quatre hommes à Baravia , où ils avoient été renvoyés depuis peu ; mais il n'a pas su qu'on ait jamais entendu parler de leurs Compagnons (5).

Passion de l'Au-
teur pour les
Voyages.

Son goût pour les Voyages n'ayant fait que s'enflammer par les aventures d'autrui & par les siennes , il apprit , avec une satisfaction extrême , qu'on équipoit deux Vaisseaux , qui devoient partir , sous la conduite de Guillaume Reyersz , pour aller découvrir de nouvelles Régions dans les Mers les plus reculées au Sud. Ces deux Bâtimens furent munis de vivres pour dix-huit mois , chargés de précieuses marchandises , & montés d'un fort gros Equipage. Quantité de Volontaires y prirent parti , sans autre motif que la gloire. Schouten conçut une passion si violente pour obtenir la permission de s'embarquer , que ne s'étant pas rebuté de plusieurs refus , il eut le bonheur d'être employé , par l'ordre de Reyersz même , sur une Flûte , nommée le Cerf rouge , qui devoit accompagner les deux Vaisseaux.

1659.

Cette petite Escadre partit de Batavia au mois de Mars 1659 , & prit

(4) Leur genre de vie leur fait donner le nom de *Vagans*. Pour s'exercer au meurtre & au pillage , ils prennent de l'Amfion ou de l'Opium. L'Auteur raconte que dans les Villes mêmes , il leur arrive souvent de commettre les mêmes défordres. » Lorsque l'Opium commence à produire son effet , ils se mettent à crier , Amock , Amock , qui signifie massacrer ; & , le sabre ou le poignard au poing , ils tombent sur tout ce

» qui se trouve exposé à leurs coups. Schouten en vit exécuter trois , dont la rage s'étoit exercée jusqu'au milieu de Batavia. » On leur coupe d'abord les mammelles ; ensuite on les roue , en commençant par le bas du corps. Malgré la crainte qu'on tâche de leur inspirer par de si cruels supplices , leurs fureurs se renouvellent souvent dans les Villes & au-dehors. Page 40.
(5) Pages 51 & précédentes.

fon

son cours à l'Est, le long des hautes Montagnes de Java, qui sont toutes revêtues d'arbres. Dix jours après, elle jeta l'ancre devant la Ville de Japara, dont l'Auteur prit plus de connoissance, dans l'espace de quelques jours, qu'on n'en a tiré jusqu'ici de toutes les autres Relations de ce Recueil.

La vue de la Ville, & des belles Campagnes qui sont au-delà, l'avant porté à descendre au rivage, il trouva, dit-il, que Japara est fort bien murée, surtout du côté de la Mer. Ses maisons sont bâties de pierre & de chaux. Elle est arrosée d'une Rivière qui descend des Montagnes, & qui venant se jeter dans la Mer, forme à son embouchure un très-bon Port. Les rues, les remparts, les Places publiques, & la plupart des Edifices, sont ornés, comme les Campagnes, de beaux arbres & de Jardins remplis de fruits. Les Places, où se tient le Marché, causèrent de l'admiration à Schouten, par la diversité des Nations qui s'y trouvoient réunies; Persans, Arabes, Guzarates, Chinois, Habitans des Côtes de Coromandel & d'Achem, Malais, Peguans, &c. On y voyoit aussi toutes sortes de marchandises étrangères, sans excepter celles de l'Europe. Il y a peu de belles rues, parce que les maisons sont isolées, avec de spacieux Enclos, qui n'ont aucun alignement, & qui forment une espèce de Labyrinthe. La jalousie des Javans & des Chinois rend ces détours fort dangereux pour les Etrangers. Les femmes du Pays sont si coquettes, qu'elles perdent toute retenue, lorsqu'elles rencontrent des hommes, surtout des Européens, autour de leurs Jardins & de leurs Maisons; & si l'on refuse de satisfaire leur passion, elles deviennent capables de toutes sortes d'emportemens. Cependant elles sont si laides & si désagréables, qu'avec le désir même de s'abandonner à la débauche, les Hollandois ne sont gueres tentés d'accepter leurs avances (6).

Le Mahomérisme étant la Religion dominante à Japara, on y voit une Mosquée, qui parut moins remarquable à Schouten par sa beauté, que par la rigueur extraordinaire avec laquelle on en éloigne ceux qui ne sont pas professeurs de la même Loi. Il ne leur est pas même permis d'entrer dans la Cour qui l'environne. Idolâtres ou Chrétiens, ils sont poursuivis en Justice par les Prêtres Maures, qui demandent leur mort par le feu, ou par quelque autre supplice. La Mosquée passe alors pour souillée; & si l'on ne se hâte de la purifier par des cérémonies éclatantes & par des prières publiques, il faut qu'elle soit détruite aussi par le feu. Schouten & quelques autres Hollandois, qui n'étoient pas informés de ce rigoureux usage, se laisserent conduire, par leur curiosité, dans un lieu fort agréable dont ils virent la porte ouverte. C'étoit malheureusement la Cour de la Mosquée, qui étoit bien plantée d'arbres, & qui contenoit divers Edifices, pour le logement & les fonctions des Prêtres Maures. Il y avoit autour de la Mosquée même, un beau Canal, où plusieurs femmes se lavoient, avec peu d'égard pour la pudeur. Elles prirent la fuite; ce qui n'empêcha pas Schouten & ses Compagnons de passer sur un Pont, bordé d'une balustrade à hauteur d'appui. Ils touchoient à la porte de la Mosquée, & leur

GAUTHER
SCHOUTEN.
1659.

Il s'embarque
pour une Expédi-
tion inconnue.

Observations
sur Japara.

Danger que
l'Auteur évite
dans la Cour
d'une Mosquée.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1659.

Les Hollandais
sont dévot à
Japata.

Montagnes de
Thamahoo.

Simplicité du
Roi d'Anblau.

Comment les
Hollandais traitent les Rois Indes.

indiscrétion les alloit faite entrer, lorsqu'ils se virent tout d'un coup environnés d'une troupe de Javans, qui sembloient ne respirer que vengeance. Ces Furieux tirèrent leurs poignards; & se faisaient des Hollandais, ils paroissent prêts à leur percer le sein. Schouten, qui ne pouvoit ni leur parler, ni les entendre, n'eut pas d'autre ressource que de se jeter à genoux. Il crut comprendre qu'ils ne s'accordoient pas entr'eux, & que les uns vouloient une punition sanglante, tandis que les autres se laissoient toucher à la pitié. Enfin quelques Prêtres vinrent leur représenter que la Mosquée n'étoit pas encore profanée, puisque les Estrangers n'y étoient pas entrés, & qu'il falloit pardonner quelque chose à leur ignorance. Schouten se crut sauvé par un miracle; d'autant plus, dit-il, que les Habitans de cette Ville ont plus de haine & de cruauté pour les Hollandais, qu'aucun autre Peuple de l'Orient. Il n'y avoit rien d'ailleurs de singulier dans cette Mosquée. C'étoit un espace carré, avec une chaire environnée de bancs. L'Édifice étoit carré aussi par le dehors, & s'élevoit comme une Tour, avec quatre ou cinq Plateformes, les uns au-dessus des autres (7).

L'Escadre Hollandoise ayant remis à la voile, on eut bien-tôt la vûe de l'Isle Célébes. Après avoir passé entre son extrémité Méridionale & l'Isle de Salcyer, on reconnut, au commencement du mois d'Avril, les hautes Montagnes de Thamahoo, dont le sommet se cache dans les nues. Elles sont dans l'Isle de Bourro, au Sud de laquelle il falloit passer, pour traverser le Détroit qui la sépare de l'Isle d'Anblau. Les Hollandais employèrent plus de trois semaines à ce passage, tantôt arrêtés par les calines, tantôt combattus par les vents & la marée. Le rivage, qui est fort escarpé, sur une profondeur qu'on ne peut sonder, ne permettant pas d'y jeter l'ancre, ils étoient repoussés avec une violence qu'ils ne pouvoient vaincre. Enfin ils arrivèrent dans le Détroit, à la vûe d'un petit Fort que les Hollandais ont sur la Côte d'Anblau. Le Commandant de cette Place vint à bord, avec le Roi de l'Isle, pour saluer le Chef d'Escadre. On leur présenta de l'Arack & du Gingembre confit. Le Roi n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette Confiture, que la prenant pour de la chair de Porc, & rejetant ce qu'il tenoit déjà dans sa main, « il fit un saut, & s'écria : ô Peuple Hollandois, pourquoi m'offensez-vous ? Pouvez-vous ignorer que je ne mange point de lard ? Cette exclamation fit rire tout l'Equipage. Cependant, comme le Roi paroissoit persuadé qu'on avoit voulu lui faire insulte, on crut devoir le défabuser. L'Ecrivain du Vaisseau, le prenant par la main, lui dit : Qu'avez-vous, Roi d'Anblau ? Pourquoi rejetez-vous nos civilités ? Ce n'est pas du lard qu'on vous présente, ni rien qui soit défendu par la Loi de Mahomet. Goûtez-en, & vous sçavez à moi. Ce discours ayant apaisé le *Roi*, il prit des Confitures & en mangea très-bien; puis il but de l'Arack, & paroissant fort gai, il se mit à sauter & à caprioler.

Si le dessein de l'Auteur, dans un détail de cette nature, étoit de faire sentir quel air de familiarité les Hollandais prennent avec les Rois.

Indiens qui sont dans leur alliance, d'autres récits, dont une grande partie de son Journal est composé, n'apprennent pas moins avec quelle hauteur ils traitent les Rois qui s'opposent aux intérêts de la Compagnie. De nouveaux ordres ayant fait changer la destination de l'Escadre, Schouten se vit employé sur une autre Flotte, qui porta la guerre à quantité d'Iles dont les Hollandois avoient reçu divers sujets de plaintes. Il nomme particulièrement Goram, Sallowaki, Mannabocki, Cerambau, & la Partie Orientale de la grande Isle de Ceram, où ils commirent toutes sortes de barbaries, par les mains de trois milles Indiens qu'ils avoient pris à leur service. Ensuite, formant de plus hauts projets, ils entreprirent la conquête de l'Isle Célèbes; & cette expédition ne leur réussit pas moins heureusement. On se dispense de répéter ce qu'on a déjà traité avec assez d'étendue dans la description de cette Isle : mais on croit devoit observer que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entreprise de la Compagnie Hollandoise à son ressentiment contre les Jésuites (8). « Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité » & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macassar, ni qui ait » tant de fois violé sa foi & ses promesses. L'expérience a fait connoître » que lorsqu'ils nous flattoient le plus & qu'ils nous témoignent le plus d'a- » mitié, ils étoient sur le point de faire éclater quelque nouveau trait de » perfidie. Il est vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par les » Portugais, qui, sous prétexte de les secourir, se mettoient en possession » de leurs Forteresses, en bâtissoient de nouvelles, & nous représentoient » comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, gens » qui vouloient vivre sans Princes & sans Rois, & qui se croyoient tout » permis, mais qu'on pouvoit aisément détruire, si les Macassarais vou- » loient l'entreprendre (9). Ainsi la guerre, qu'on portoit à l'Isle Célèbes, n'étoit qu'une vengeance, contre les Insulaires mêmes, d'autant plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de son Commerce. Schouten ne dit rien non plus du projet concerté par le Conseil de Batavia, pour susciter, à l'Isle, des Ennemis dans son propre sein : mais il convient que le secret de l'entreprise fut gardé long-temps, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chasser les Portugais des petites Forteresses qu'ils occupoient dans ces deux Isles (10). L'armée Hollandoise étoit de trente-trois voiles, qui consistoient en vingt-deux Vaisseaux, trois Galions, & huit Chaloupes, sur lesquels on avoit embarqué douze cens Européens, divisés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Nassalau. Schouten admira les impressions de la crainte, dans le changement qui se fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorsqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macassar, dont ils connoissoient les Habitans pour une Nation fort belliqueuse. » Ils demeurèrent aussi interdits, que s'ils eussent

GAUTIER
SCHOUTEN.
1659.

Cause de leurs
guerres conti-
nuelles.

Forces de l'Ar-
mée où se mit
Schouten.

Timidité des
Noirs.

(8) Ils les accusoient d'avoir fait manquer
le succès de leur Ambassade à la Chine.
Voyez, ci-dessus, Tome IX.

(9) Page 220.

(10) Pages 121 & 126.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1659.

Récit de la
détresse des Por-
tugais.
1660.

» été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, qui man-
» geoit à la Table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu goûter
» de viande, parce qu'il avoit fait vœu, disoit-il, que la première qu'il
» mangeroit, seroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils auroient
» tués ; mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on alloit à
» Macassar ; & chacun d'eux se crut mené à la boucherie (11).

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonstances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lûes dans la Description de l'Isle Célèbes. C'est par le témoignage des Partis opposés, qu'on éclaircit les événemens. » Le 10 de Juin 1660, » nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la nuit, & au clair » de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui avoient toujours » gardé l'avant. Lorsque nous eumes mouillé autour d'eux, ils nous firent » sçavoir ce qui s'étoit passé. Ils avoient trouvé, au quartier des Portu- » gais, six Vaisseaux de cette Nation, richement chargés, qui étoient ve- » nus depuis peu de Macao, pour se remettre en Mer au premier jour, & » continuer leur route vers Goa. Cette prise étoit trop avantageuse, pour » la laisser échapper. Il fut donc résolu qu'on feroit voir un échantillon » du courage des Hollandois, devant le Palais du Roi de Macassar, à la » vue & aux yeux de toute sa Cour, & qu'on ne donneroit pas aux Por- » tugais le temps de se reconnoître, pour éprouver s'ils sçauroient soutenir, » comme ils l'avoient tant de fois publié à cette Cour, que les Hollan- » dois n'étoient que des Faquins & des Lâches. Dès que le jour eut com- » mencé à luire, les deux Amiraux Hollandois portèrent sur la Flotte Portu- » gaise ; & pour compliment, ils lui envoyèrent toutes leurs bordées. Les Por- » tugais étoient déjà en état de défense ; & d'abord ils firent assez bien leur » devoir. On ne vit que feu & flammes autour des Combattans. La Ville de » Macassar & la Forteresse, nommée Samboupo, retentissoient du fracas de » l'artillerie ; & le Roi voyoit que sous ses yeux, deux Vaisseaux en osoient » attaquer six des Portugais, dans ses Ports & sous ses Ramparts. Des mil- » lions d'Habitans attendoient sur le rivage de quel côté la victoire alloit se » déclarer ; lorsqu'une étincelle, qui tomba sur la poudre de l'Amiral des » Portugais le fit sauter en l'air.

Deux autres de leurs Vaisseaux, qui ne putent se garantir de la flamme, brûlèrent jusqu'à fleur d'eau, & sautèrent aussi ; tandis que les Equipages, s'étant jetés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnèrent allez heureusement le rivage. Enfin, deux autres se firent échouer sur la Côte ; & le sixième, qui se nommoit Notre-Dame des Remedes, fut le seul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouverent chargé d'étoffes de soye, de bois de Sandal, & d'autres Marchandises de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changetent son nom de Notre-Dame des Remedes, en celui de *Remedes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes ; mais le nombre des blessés fut plus grand. Ils ignorent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne pussent douter que l'artillerie & les flammes n'en eussent fait périr un grand nombre (12).

Le récit de l'attaque de la Ville, & du reste de cette guerre, s'accorde assez fidèlement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné sur le témoignage des Portugais. Il ne déguise pas même les excès de barbarie auxquels la Nation s'employa (13). Macassar fut réduite en cendres, & les Portugais chassés de l'Île. La Paix, qui succéda, & qui mit la Compagnie Hollandoise en possession de tout ce que les Portugais y avoient occupé, ne laissa pas d'être violée, pendant le séjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Insulaires furent battus avant de fois qu'ils prirent les armes : mais s'il faut juger de leur soumission présente par les fureurs qui l'ont précédée (14), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entreprendront par la rigueur.

Après le retour de la Flotte à Batavia, Schouten reçut ordre de remonter sur le même Vaisseau pour le Voyage d'Arrakan, qui est, dit-il, à six cents lieues de cette Capitale des Indes Hollandoises. C'étoit flatter son unique passion. On mit à la voile, le 12 de Septembre. Cette route, jusqu'au Golfe de Bengale, n'eut de remarquable que la rencontre d'un Navire Hollandois, qui avoit été commis pour chercher la nouvelle Île de Sainte Hélène, & qui revenoit sans avoir pu la trouver. Mais, en entrant dans le Golfe, Schouten apprit à connoître l'orage annuel que les Entropéens, comme les Habitans de ces Contrées, nomment l'Éléphant. C'est une tempête extraordinaire, qui survient tous les ans aux mois d'Octobre & de Novembre, & qui court tantôt le long de la Côte d'Arrakan, tantôt le long de celle de Tanasser, du Pegu, du Bengale, ou le long de la Côte Occidentale d'Oriza & de Coromandel. Elle est si terrible, qu'il n'y a point d'anciens capables d'arrêter les Vaisseaux ; & s'ils sont surpris en Mer, ils évitent rarement leur perte (15). Après avoir couru les plus horribles dangers, Schouten arriva heureusement à l'embouchure de la grande Rivière d'Arrakan,

GAUTIER
SCHOUTEN
1660.
Barbares des
Hollans. &
des Macassaris

Schouten part
pour Arrakan.

Éléphant, nom
d'un vent p. terre
extraordinaire.

(13) Entre plusieurs traits fort odieux, il raconte qu'après une mêlée, d'où les Insulaires, se retiroient, « un Soldat Hollan-
dois acharné au combat, furieux sans
doute, dit-il, & transporté hors de lui-
même, trouvant dans son chemin une
femme de Macassar, avec un enfant en-
tre ses bras, qu'elle tâchoit de conserver,
le lui attacha & lui perça inhumainement
le cœur. La mère, transportée à son tour,
prit un céri, qui est le poignard de l'Île,
& l'alla plonger dans le sein du Soldat,
qui tomba mort d'un seul coup. Mais
cette généreuse femme fut tuée à l'instant
par d'autres Hollandois, qui presque tous
n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes. Page
143.

(14) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. Ces Persides, dit-il, n'ont pas laissé de rompre cette paix par des fourberies & des cruautés, telles qu'ils en avoient déjà exercé contre notre Nation. Plusieurs de nos gens, échappés du naufrage, ont été

massacrés par leurs mains. Ils ont attaqué nos Fortereses. Ils ont enlevé nos Marchandises. Ils ont envoyé des Flottes contre nous, jusqu'à Batavia, avec dix mille hommes de débarquement. Ils nous pressaient avec une fureur incroyable, en 1666, lorsque l'Amiral Cornille Spelman, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, au secours de cette Île, remporta sur eux une glorieuse victoire. Le Roi de Macassar, affaibli, demanda encore la paix : mais elle ne dura pas plus que les précédentes. Toutes les parties de l'Île conspirèrent la perte des Hollandois, en 1669. Le même Spelman, qui fut employé à dissiper cette tempête, n'en vint à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire mériteroit d'être perpétuée par une Histoire particulière. Enfin, conclut Schouten, les Macassarois furent réduits, & la grande & puissante Île de Célèbes est maintenant soumise à la Compagnie. Pages 160 & 161.

(15) Page 163.

M m iij

GAUTIER
SCHOUTEN.
1660.

Ville d'Oryen-
ton.

Les Syckes
d'Arrakan vau-
rent sur le Van-
seau Hollan-
dois.

Une bizarre
pointe de bonnet.

Leur figure.

qu'il falloit remonter l'espace d'environ dix-huit lieues. On jeta l'ancre devant l'Île de Burring, pendant un courant fort rapide, qui vient de la Rivière; & le lendemain, on continua de remonter, en voyant des Campagnes fort agréables, des Bois, des Villes, des Bergers & des Bergeres avec leurs Troupeaux, & des Montagnes couvertes de verdure, jusqu'au sommet, qui sembloient s'élever au-dessus des nues. On fut obligé de mouiller, pour étaler la marée; & le jour suivant on passa devant Oryenton, Ville célèbre par sa Pagode, qui attire sans cesse un grand nombre de Pèlerins, de toutes les parties de l'Orient & de l'Occident. Ensuite, on traversa des Campagnes de riz, diversifiées par des Jardins, des Vergers, des Bois & de gros Bourgs; & vers la nuit, on mouilla devant Bandel, Ville fort peuplée où les Hollandois ont leur Comptoir, à dix-huit lieues de la Mer, & à une grande lieue de la Capitale du Royaume. La Rivière a si peu d'étendue, dans cet endroit, que pendant le vif de l'eau, sa largeur n'excède pas la longueur du Navire.

Il fallut se conformer à la Loi du Pays, qui oblige de saluer le Roi, à cette distance de la Capitale, d'où il peut entendre facilement le bruit du canon. A peine le Soleil fut-il levé, qu'on vit arriver, de sa part, des Syckes & des Conseillers d'Etat, pour répondre à cette politesse. Ils étoient dans les *Jelyasses*, ou les Galeres à rames du Roi, qui s'avancèrent parées des Pavillons, de Flammes & de Girouettes, au son des flûtes, des trompettes & d'autres instrumens. Le principal Sycke passa d'un air grave sur le bord Hollandois, & fut suivi des autres Seigneurs, qui n'entrent dans la Chambre de Poupe qu'un moment après lui. Ils avoient à leur suite un si grand nombre de Courtisans, de Pages, de Secrétaires, d'Ecuyers, de Laquais, & d'autres Domestiques, que le Vaisseau en étoit rempli. Quelques-uns d'eux, qui n'étoient peut-être que des Valets, voyant plusieurs Hollandois sur le demi-Pont, tandis qu'ils passoient dessous pour suivre leurs Maîtres, s'en plaignirent comme d'un affront. Ils demanderent à Worburg, Président du Comptoir, pourquoi ils étoient si peu respectés? Il leur demanda grace pour des Errangers, qui ne connoissoient pas les usages du Pays; & se tournant vers les Hollandois du Vaisseau, il leur dit d'un air fort sérieux: Amis, passez un peu à côté, ou descendez; car c'est un point d'honneur, dans le Pays où nous sommes, de ne pas passer sous un Pont, lorsqu'il se trouve quelque un dessus (16). Il n'y a point de Peuple au monde, observe Schouten, qui soit plus rempli de vanité que celui d'Arrakan. La plupart des Seigneurs étoient des hommes âgés, gros & épais, de bonne mine, & qui s'attiroient du respect: mais leur fierté se déclaroit dans leur contenance & leur démarche, autant que dans leurs discours. Ils ont le teint fort brun, sans être aussi noir que d'autres Peuples de l'Asie. Ils étoient magnifiquement vêtus, & leurs habits exhaloient une odeur très agréable. Le Capitaine Hollandois prit la Lettre dont le Gouverneur de Batavia l'avoit chargé pour le Roi, & la mit entre les mains de Worburg, qui la tint élevée, suivant l'usage du Pays, pour la faire voir à tout le monde, comme un témoignage de la continuation de l'alliance entre les deux Nations. Ensuite, on fit des présens aux

Seigneurs & aux principales personnes de leur suite : c'étoit du poivre , du girofle , du maïs , des noix muscades , de la canelle , & un grand miroir doré , dont ils parurent extrêmement fatigués. Chacun saisit sa part , avec un avidité que l'Auteur compare à celle des Fourmies , qui entraînent leur grain. L'excès de leur joye déconcerta , dit-il , toute leur gravité ; & dans ce transport , ils firent cent grimaces , qui démentoient l'air avec lequel ils étoient entrés. Les présens furent portés brusquement dans les Jelyalles , sans aucune attention à ce qui se passoit sur le demi-Pont ; mais lorsqu'il fut question de porter la Lettre au Comptoir , où elle devoit être en dépôt jusqu'au jour de l'Audience , les airs graves recommencerent ; & pour éviter de la faire passer sous les Tillacs & les Ponts , on la donna , de la main , à quelques Officiers qui l'attendoient dans une Barque. Il y avoit , sur le rivage , plusieurs Eléphans richement équipés , pour servir de monture aux Seigneurs , qui la portèrent au Comptoir. De-là , ils continuèrent leur route , par terre , vers Arrakan.

Aussi-tôt que les Hollandois furent avertis de se rendre à l'Audience , ils partirent de Bandel , dans l'ordre dont on leur fit une Loi. Le Kutual , ou le premier Magistrat de cette Ville , marchoit le premier , monté sur un Eléphant , & vêtu d'une robe blanche. Il étoit entouré d'Archers , de Valets & d'Esclaves , qui marchaient pieds nus , le long d'une digue hérissée de petites pointes de roches , & sur un terrain pierreux. Le Roos , ou le second Magistrat , suivait son Supérieur , avec le même habillement & le même cortège. Une troupe de Muliciens , qui étoient sur les ailes , firent entendre leurs instrumens pendant tout le chemin. Les Hollandois estoient une autre troupe , avec leurs présens , qui consistoient en divers ouvrages de vernis du Japon , en miroirs , en étoffes d'écarlate , & en épicerie. Worburg étoit assis sur un grand Eléphant ; & tenant d'une main la Lettre qui étoit pour le Roi , il l'élevait souvent au-dessus de sa tête , pour la faire voir aux Spectateurs. Quantité d'Huissiers de la Cour , & les Marclors Hollandois , marchaient autour de lui , pour écarter le Peuple. Il étoit suivi de Moocker , Capitaine du Vaisseau , & de Dirk-Fracy , Commis du Comptoir , assis tous deux sur un même Eléphant ; & la marche étoit fermée par quelques Mousquetaires Hollandois , qui faisoient de temps en temps leur décharge.

Ce bizarre Cortège ayant traversé la Ville d'Arrakan jusqu'à l'entrée du Palais , on fit descendre le Président , le Capitaine & le Commis. Ils passèrent par plusieurs grandes Portes , & par d'autres lieux , qui les conduisirent à la Salle d'Audience , où le Kutual leur déclara que le respect ne leur permettoit pas d'entrer chaussés. Ils laissèrent leurs souliers à la Porte. Quantité de Sickés & d'autres Seigneurs étoient assis dans cette Salle , sur de magnifiques tapis , les jambes croisées & richement vêtus. On obligea les Hollandois de s'incliner , ou plutôt de s'accroupir , & de baisser le visage jusqu'à terre avec les mains jointes sur le front. Ces humbles révérences furent répétées plusieurs fois. Ensuite le Roi parut , sortant d'un Cabinet ; & chacun , tenant alors les mains jointes sur le front , baissa la tête , pour se reconnoître indigne de contempler la Majesté Royale. Les trois Hollandois , qui avoient peine à garder cette posture , ne purent s'empêcher de lever un-

GAUTIER
SCHOUTIN.
1660.
Présens des
Hollandois.

Avec quelle
joye ils font ces
suis.

Marclors des
Hollandois vers
la Capitale.

Il's arrivent à
Palais.

Stambellanes
auxquelles ils
sont assujettis.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1660.
Présens du Roi.

peu la tête : mais quelques Valets de Chambre, qui les observoient, les forcèrent de la baïsser. Un Interprète ayant reçu la Lettre, & les Présens, les remit entre les mains d'un autre Officier, & fit aux Hollandois quelques civilités de la part du Roi. Alors on apporta aussi les présens que ce Prince vouloir leur faire. Ceux qui étoient pour le Gouverneur de Batavia parurent les premiers, & furent posés sur la tête courbée des trois Hollandois, qui n'osèrent même se tourner pour les voir. C'étoit quatre petites pièces de toile grossière du Pays, qui valoient à peine trois Risdales. Quatre autres pièces, qui étoient pour les trois Hollandois mêmes, furent mises aussi sur leurs têtes; & leur remerciement se fit par de nouvelles inclinations.

Figure de ce
Monarque.

Avec quelque soin qu'ils fussent observés, ils ne laisserent pas de regarder, du coin de l'œil, le Monarque d'Arrakan, qui leur parut âgé d'environ dix-huit ans, robuste, déjà chargé d'embonpoint, & d'un teint assez blanc. Il avoit des brasselets, des boucles d'oreilles, & un collier d'or, enrichis de quantité de diamans & d'autres pierres. Lorsqu'il eut assez considéré les Hollandois, il rentra dans le Cabinet d'où il étoit sorti; & ce ne fut qu'après son départ, qu'il leur fut permis de lever la tête. Ils se releverent si engourdis de cette violente posture, qu'à peine pouvoient-ils se tenir sur leurs jambes; & lorsqu'ils furent retournés à bord, il leur en resta des douleurs, qui les obligèrent d'avoir recours au Chirurgien (17).

Les Hollan-
dois visitent le
Pays.

Ils avoient fait ce Voyage, pour acheter du riz & des Esclaves. Mais le riz, qui étoit encore dans les Campagnes, les obligeant d'attendre le temps de sa maturité, ils employèrent cet intervalle à visiter diverses parties du Royaume. Worburg leur prêta son Lakno, espèce de Galère à quarante Rameurs, d'où leurs regards pouvoient s'étendre dans le Pays; & quelquefois ils la quitoient pour entrer dans les Terres. D'une Montagne, qui est à la droite de Bandel, ils découvroient la Ville d'Arrakan, & les toits dorés du Palais. De l'autre côté, ils eurent la vue d'une très spacieuse Campagne, qui contenoit des Bourgs, des Villes, & qui offroit le plus beau Paysage du monde. Une infinité de ruisseaux, dont le Royaume est arrosé, forment, entre les Champs de verdure, des Erangs presque ronds, de cinquante, soixante, & jusqu'à cent perches de rour. On vante la vertu de leurs eaux, pour la santé des Hommes & des Bêtes. Les Hollandois en firent plusieurs fois l'expérience. Ils virent quantité de vastes Ecuries, dans chacune desquelles on entretenoit dix-huit, vingt, ou vingt-cinq Eléphants. Chaque fois qu'ils descendoient à terre, ils étoient surpris, non-seulement de la fertilité & des agrémens du Pays, mais encore plus du nombre de ses Habitans, que Schouten trouva *prodigieux*, & qui lui fit douter si le monde a quelque autre Pays aussi peuplé.

Le Roi ne se
fait voir à ses Su-
jets qu'une fois
en cinq ans.

De cinq en cinq ans, le Roi sort de son Palais & se fait voir au Public. Ce jour, qui est ordinairement le 15 de Décembre, est le seul auquel il soit permis de le regarder; ou du moins cette faveur n'est accordée, en d'autres temps, qu'aux principaux Seigneurs de l'Etat, parce que dans la nécessité où ils sont d'être souvent avec leur Maitre, il est impossible de faire autrement. Lorsque Schouten arriva dans le Royaume, on avoit dé-

pêché des Courriers de toutes parts, pour annoncer cette cérémonie & porter l'ordre, à tous les Sujets de l'un & de l'autre sexe, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante, de se rendre dans la Capitale, pour voir le Roi, sous peine d'une amende pécuniaire d'environ dix sous : plaissant usage, observe Schouten, pour lever des sommes immenses, dans un Pays si peuplé ; car, le nombre de ceux qui font ce Voyage ne monte pas, dit-il, à la dixième partie des Habitans. L'amende est trop légère pour les effrayer. Cependant, la curiosité seule, & le plaisir de voir une Fête célèbre, suffisent toujours pour attirer une multitude innombrable. Schouten décrit un spectacle, dont il fut témoin.

Le jour de la cérémonie, on vit, dès le matin, toutes les Places voisines du Palais, garnies d'échaffauts, d'amphithéâtres, & de préparatifs pour les feux d'artifice. Les principales rues avoient été soigneusement nettoyées, & la plupart étoient bordées d'appuis ou de balustrades. On avoit distribué, à des distances réglées, quantité d'Huissiers & de Soldats, pour contenir le Peuple & faire regner l'ordre. Le Roi sortit du Palais, au son des tambours, des trompettes & des flutes, monté sur un Eléphant de médiocre grandeur, vêtu d'habits superbes, la tête couverte d'un riche turban, sur lequel il portoit une couronne d'un prix inestimable. Il étoit assis, les jambes croisées sous lui, & conduit par un Seigneur, qui étoit placé sur le cou de l'Animal. Les harnois étoient bordés de perles & d'or. Plusieurs Seigneurs soutenoient, sur la tête du Monarque, une espèce de Dais ou de Parasol. Autour de lui marchaient, à pied, un grand nombre des principaux Officiers du Royaume, avec les Gardes. A peine étoit-il passé, au milieu de toutes sortes d'instrumens de Musique, qu'on voyoit patoïtre, sur un autre Eléphant, le premier Seigneur de la Cour, entouré de son propre cortège. Après lui venoient successivement tous les autres Seigneurs, montés aussi sur des Eléphans, chacun suivant l'ordre de sa naissance ou de sa dignité, & tous avec le même air de richesse & de splendeur. On employa beaucoup de temps à mettre en ordre des Equipages si nombreux, & à les faire sortir de la Forteresse & du Palais. Les Talapouins & les Musiciens fermoient la Marche (18).

Le Monarque d'Arrakan alla passer dans les principales rues des différens Quartiers de la Ville, & dans toutes les Places & les Promenades publiques. A son retour, il s'arrêta dans une vaste Esplanade, qui est devant la Forteresse, & ses Gardes formèrent une haye fort épaisse autour de lui. Au-delà du cercle étoient les Spectateurs. Là, on leur fit prêter serment de fidélité, suivant l'usage qui s'observe aussi tous les cinq ans. Au milieu des acclama-

GAUTIER
SCHOUTEN.
1660.

Profit qu'il en
tire.

Cérémonies de
ce grand jour.

Serment de fi-
délité.

(18) « Je ne crois pas, dit Schouten, qu'on ait jamais vu, en aucun lieu du monde, une si grande parade de richesses, de joyaux exquis, de perles, de pier-
« reries, d'or, d'argent, & de toutes sortes
« d'ornemens, de vêtemens riches, d'étof-
« fes de soie & de broderies. Les armes n'é-
« toient pas moins enrichies que tous les
« autres ornemens des Hommes & des Elé-
« phans ; & pour tout dire, en un mot, la

richesse, la splendeur & la magnificence
de cette Fête surpasse tout ce qu'on s'en
peut imaginer. Jamais on n'a vu tant de
Drapeaux, de Banderolles, de Parasols
d'un ouvrage exquis & de superbes étoffes.
Jamais on n'a tant vu de diverses sortes
de figures & de modes dans les ajustem-
ens, & dans tous les ornemens qui fu-
rent étalés. Page 193.

Tome XI.

N n

GAUTIER
SCHOUTEN.
1660.

Spectacles dont
il est l'auteur.

Allarmes qui
se répandent
dans le Royaume
d'Arrakan.

Cha-Sufa, frère
de l'Aureng-zeb,
y vient chercher
un asyle.

Réponse qu'il
fait aux Envoyés
du Roi.

Il a bien traité.

tions, les instrumens de Musique, le Canon, les Pierriers & la Mousqueterie se firent entendre avec un bruit épouvantable, parmi lequel on fit jouer les feux d'artifice. Il n'y a point de Peuples, en Orient, qui l'emportent sur celui d'Arrakan, pour cette invention. Vers le soir, on termina la Fête par des Spectacles, des Danfes & des Concerts de Musique. Le Roi n'en attendit pas la fin, pour rentrer dans son Palais; & le lendemain, tous les Spectateurs reçurent ordre de retourner à leurs demeures.

Pendant que la Nation étoit encore remplie de ces idées, il se forma, du côté de l'Ouest, un nuage qui la jeta dans de vives allarmes. Cha-Sufa, seul fils de Cha-Jehan, qui fut échappé aux armes de son frere Aureng-zeb, se vit forcé de quitter le Bengale, par l'Armée victorieuse de l'Emir-Jemla, & de chercher une retraite, sous quelque protection puissante. Il s'étoit proposé de s'embarquer à Dacca, Place située sur la frontière Orientale du Pays qu'il abandonnoit, & de se rendre à Mocha, dans la Mer rouge, pour aller implorer de-là le secours du Roi de Perse. Mais n'ayant pas trouvé de Vaisseau à Dacca, la crainte de tomber entre les mains de ses Ennemis, lui fit prendre le parti de passer dans le Royaume d'Arrakan, avec lequel les Bengalois étoient en guerre. Cette résolution doit faire juger de son désespoir. Schouten, qui étoit alors à Bandel, fut témoin des dernières infortunes de ce Prince. Il en prend occasion de raconter l'Histoire d'Aureng-zeb & de toute la famille Impériale de l'Indoustan. Mais, son récit n'ajoutant rien à celui de Bernier & de quelques autres Voyageurs, on doit borner ici son témoignage à quelques circonstances moins connues, qui regardent Cha-Sufa, & qui se passeront sous ses yeux.

1661..

Ce malheureux Prince arriva sur la frontière du Royaume d'Arrakan, avec toute sa famille, & cinq cens de ses plus fidèles Sujets. Le Roi, sur la première nouvelle de leur marche, leur envoya ordre de s'arrêter, & leur fit demander dans quelle vue ils osoient entrer armés dans ses Etats.

« Cha-Sufa répondit qu'il étoit le Prince de Bengale, qui, pour éviter la
» furie d'un impiroyable Vainqueur, venoit se jeter aux pieds du Roi d'Ar-
» rakan, & lui demander sa protection; qu'il regrettoit amèrement de l'avoir
» offensé, en lui déclarant la guerre, & que malgré cette offense, il avoit
» une si haute opinion de sa générosité, qu'il aimoit mieux se livrer vo-
» lontairement entre ses mains, que de tomber dans celles de son frere;
» qu'il s'y livroit sans réserve, & qu'il étoit libre au Roi d'user à son gré
» du pouvoir qu'il lui donnoit sur lui-même & sur ce qu'il avoit de plus
» cher; mais qu'il ne doutoit pas qu'un si grand Monarque ne fût touché
» de l'infortune d'un homme de son rang, & qu'il ne lui donnât quelques
» marques de compassion (19).

Le Roi d'Arrakan, & toute sa Cour, ne balancerent point à prendre la protection du Prince fugitif. Il reçut un accueil honorable dans la Capitale: mais cette disposition dura peu, & les promesses auxquelles il avoit pris confiance furent bientôt rétractées. L'aversion naturelle pour les Bengalois, qu'un rayon de générosité avoit comme suspendue, fut ranimée par la vue des trésors que le Prince avoit apportés dans sa fuite. Toute la pitié, qu'on

avoir marquée pour ses malheurs, se convertit en haine. On affecta néanmoins de cacher de si noirs sentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater : mais Cha-Sufa s'aperçut de ce changement, & se vit réduit à fuir encore, pour conserver sa vie. La prudence étant nécessaire à ses résolutions, il fit représenter au Roi que l'air d'Arrakan nuisoit à sa santé, & qu'il avoit besoin, pour se rétablir, de faire quelque séjour à la Campagne. On ne put lui refuser cette faveur. Son dessein étoit d'envoyer secrètement, par divers chemins, une partie de ses Bengalois vers la Frontière, & de prendre ensuite le temps de la nuit pour les joindre avec sa famille, dans l'espérance de passer sur les Terres du Pegu. Il en fit partir environ quatre-vingt. Mais, quelques mesures qu'ils eussent apportées à l'exécution de ses ordres, ils ne purent se rassembler sans faire naître des soupçons. On leur demanda où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient Sujets de Cha-Sufa, & qu'étant chargés, par leur Prince, d'une commission fort importante, ils demandoient la liberté du passage. Elle leur fut offerte, à condition qu'ils remettraient leurs armes. Une Loi si honteuse leur paroissant plus insupportable que la mort, ils entreprirent de passer malgré ceux qui s'y opposoient. Le désespoir les rendit terribles ; mais, après avoir résisté long-temps aux efforts d'un grand nombre d'Ennemis, ils ne virent plus d'autre espérance de se sauver, qu'en mettant le feu aux Maisons. Un vent de Nord-Est, qui souffloit avec violence, la proximité des Maisons, dans un Pays où les Campagnes ont l'apparence continuelle d'une Ville, & la sécheresse des matériaux dont elles sont composées, donnerent tant d'impétuosité aux flammes, qu'un peu d'heures, tous les édifices, qui étoient sous le vent, furent consumés jusqu'à la Rivière. De-là, le feu se communiquant le long du bord alla jusqu'au Vaisseau Hollandois, qui étoit descendu vers Oryenton, & mit les Matelots dans la nécessité de couper les cables, pour s'éloigner promptement de la rive. Il ne fut arrêté, dans cet endroit, qu'après avoir détruit une rangée de plus de mille Maisons, dans l'espace de plusieurs lieues. Mais cette fureur ne tourna point à l'avantage des Bengalois. La plupart furent tués, & ce ne fut pas les moins heureux ; ceux, qui ne purent éviter d'être pris, furent empalés, & brûlés vifs sur le pieu (20).

Cha-Sufa, quoique mortellement affligé du sort de ses Serviteurs, ne cessa point de chercher de nouvelles voyes, pour se délivrer d'un dangereux esclavage. Il fit partir encore quelques Bengalois, avec ordre de lui ménager une retraite ignorée, chez quelque Habitant du Pays même ; soit dans les Montagnes, ou dans une Province éloignée de la Cour. Cet expédient lui réussit. Il disparut, avec les principaux de sa suite ; & ses précautions furent si justes, qu'il emporta heureusement ce qu'il avoit de plus précieux.

Dans le même-temps, on apprit que l'Emir-Jemla, résolu de le poursuivre dans toutes ses retraites, s'étoit avancé, avec une Armée redoutable, jusqu'à la Ville de Diange, sur les Frontières du Royaume d'Arrakan. La consternation fut aussi vive, à la Cour, que dans les Provinces. Les Hollandois mêmes tinrent conseil ; & de deux partis, dont l'un panchoit à se

GAUTIER &
SCHOUTEN.
1661.

On change de
sentimens pour
lui.

Tenaces qu'il
fait pour s'évan-
diser.

Sort des gens
qu'il emploie.

Incendie de
plusieurs lieues
d'étendue.

Cha-Sufa dis-
paroit.

Il est poursui-
vi par une armée
de son Isère.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

retirer sur le champ, l'autre à se hâter moins, mais à se tenir sur ses gardes; le second fut embrassé. Un ordre du Roi, pour la levée des troupes nécessaires à sa défense, fit bientôt paroître deux puissantes Armées, qui marchèrent vers Diange. Jemla, surpris de cette diligence, ne se hasarda point à pénétrer dans un Pays entrecoupé de Rivières & de Canaux. Ses plus grandes hostilités furent quelques pillages & quelques incendies, par lesquels il se flatta d'engager les Armées d'Arrakan à se réunir, pour quelque action décisive.

On découvre
la retraite,
et reçoit la
mort.

Cependant le Roi d'Arrakan n'épargnoit rien, pour découvrir le Prince de Bengale; & toutes les Gardes des Frontières avoient ordre de ne laisser passer aucun Maure, sans un Passeport de sa main. Les Hollandois furent observés avec tant de rigueur, que non-seulement on fit défense aux Maures & aux Sujets du Royaume d'aller à leur Vaisseau, sous le prétexte ordinaire du Commerce, mais qu'on visita soigneusement les moindres Barques, qui prenoient cette route. Le temps vérifia, néanmoins, qu'on les avoit soupçonnés mal-à-propos d'avoir entrepris de conduire le Prince à Batavia. Il fut enfin découvert, & mené dans la Ville d'Arrakan, où le Roi se crut autorisé par sa suite à lui faire donner la mort. Les Bengalois, qui furent arrêtés, eurent le même sort que leur Maître; & ses trésors tombèrent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les Gardes, qui s'étoient saisis de sa personne, ou par les Sujets d'Arrakan, qui avoient favorisé son évasion. Schouten assure que l'année suivante, les Hollandois, qui retournèrent au Comptoir de Bandel, en apportèrent de précieux restes, qu'ils achetèrent de diverses personnes qui n'en connoissoient pas le prix (21).

1662.
Schouten visita
la Ville d'Ar-
rakan & le Quar-
tier Portugais.

Après ces tragiques événemens, qui arrivèrent à la fin de l'année 1661, Schouten, curieux de visiter encore une fois la Ville d'Arrakan, & les lieux voisins, remonta dans le Lackno de Verburg, avec quelques Officiers de son Vaisseau. Ils passèrent d'abord entre deux Rochers fort élevés, qui semblaient avoir été séparés pour faire passage à l'eau, & qui forment de chaque côté comme un rempart. Bientôt, ils entrèrent dans la Ville, qu'ils traversèrent d'un bout à l'autre, sans faire arrêter leurs Rameurs; & continuant de remonter avec la marée, qui les poussoit rapidement, ils arrivèrent au Quartier des Chrétiens Portugais, qui en est à deux lieues. Les Portugais de cette Colonie étoient alors au service du Roi d'Arrakan, dans ses Guerres contre le Bengale, Siam & le Pegu. La plupart commandoient des Jelyasses; & la paye, qu'ils recevoient de la Cour, leur fournissoit une subsistance honnête. Schouten, sans nous apprendre leur nombre, ni quel hasard les avoit amenés dans le Royaume, fait une peinture agréable de leur demeure & de leur situation. Ils étoient établis, dit-il, dans un Bourg très riant, au milieu d'une fertile Plaine, proche de la grande Rivière, sans être gênés dans l'exercice de leur Religion. Quelques-uns étoient mariés avec des femmes Portugaises. D'autres, ayant épousé des femmes idolâtres, les avoient engagées à recevoir le Baptême. Leur vie paroissoit fort douce. Ceux qui tiroient leur solde du Roi étoient alors à l'armée. Les autres firent beaucoup de caresses aux Hollandois; sur quoi Schouten observe que malgré la différence

Situation des
Portugais dans le
Royaume.

d'opinions, qui partage les Chrétiens, tous ceux, qui se rencontrent dans ces Régions éloignées, ont les uns pour les autres plus de confiance & d'affection que pour les Idolâtres, du moins lorsque ces sentimens ne sont pas suspendus par quelque animosité particulière (22).

En revenant à la Ville, les Hollandois y entrèrent, à pied, par une grande Porte, bâtie sur une éminence de Roche. Outre les murs, qui sont de pierre & d'affez belle hauteur, Arrakan est fortifiée, de chaque côté, par des Rochers escarpés, qui en rendent l'accès fort difficile. Schouten y observa des rues fort marchandes & plusieurs belles Places, qui conduisent au Palais; mais son admiration tomba particulièrement sur l'affluence du Peuple, qu'on y rencontroit de toutes parts. Un Secrétaire du Kural de Bandel, qui conduisoit les Hollandois, & sans lequel ils n'auroient pas eu la liberté d'entrer dans la Ville, leur fit voir quelques parties de la Forteresse, qui renferme le Palais du Roi. Ils distinguèrent, dans l'éloignement, l'appartement de ce Monarque & celui de ses femmes, dont les toits dorés s'élevaient au-dessus de tous les autres. La Ville d'Arrakan est à peu près de la grandeur d'Amsterdam. Elle est entourée de Fauxbourgs, qui ont quelques lieues de longueur. Schouten ne se lasse point de répéter qu'il n'a jamais vu de Ville, où les Maisons soient si serrées & les Habitans en si grand nombre. « Il » semble, dit-il, que les Bâtimens des Riches & des Pauvres soient entassés » les uns sur les autres : mais la plupart sont si bas, qu'ils ne répondent » gueres à la vanité de la Nation. Dans la Ville, dans les Fauxbourgs, & » dans toutes les parties du Royaume que j'ai visitées, elles n'avoient pas » plus de quatre, ou cinq, ou six pieds de hauteur. La plupart sont construites de Gabbagablas, de branches de Palmier, de Roseaux & de feuilles de Cocotier. Elles ont beaucoup de fenêtres & de jolis appartemens, dont les communications sont bien distribuées. On n'y voit pas de foyers, de Greniers, ni de Caves. La cuisine se fait hors des Appartemens, sous de petits Auvents, qui sont proche des Portes, où les femmes font cuire les alimens dans des pots de terre. On couche sur des tapis & des nattes; & l'on n'emploie que des Cabaies de toile & de coton, pour se garantir du froid. Mais le principal agrément du Pays consiste dans la beauté de ses Paysages. Les Bois, les Campagnes, les Jardins sont verts pendant toute l'année, quoique l'hiver y dure depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, & se passe en pluies & en orages. A ce mauvais temps succède une saison charmante, pendant laquelle on recueille les fruits de la terre, qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie (23).

Le retour de Schouten, à Batavia, lui fit apprendre une nouvelle, dont l'affection qu'il devoit à sa Patrie étoit de partager le chagrin, avec tous les véritables Hollandois. Une Frégate, qui venoit de Taïouan, rapporta que cent Jonques Chinoises, commandées par l'Amiral Coxinga, étoient venues surprendre l'Isle Formose, & que les Chinois s'en étoient rendus maîtres. Tous les Hollandois de l'Isle s'étoient retirés dans leur Fort, qui se nommoit Zélande, & s'y défendoient avec courage. Mais il y avoit peu d'apparence qu'ils pussent résister long-temps à quarante mille hommes, qui

GAUTIER
SCHOUTEN.
1662.

De l'élection de
la Capitale.

Retour de
Schouten à Ba-
tavia.

Nouvelle qu'on
y reçoit de la ven-
te de Formose.

GAUTIER.
SCHOUTEN.
1662.

Flotte équipée
pour secourir les
Hollandais.

les tenoient assiégés. Un de leurs Vaisseaux avoit sauté en l'air, dans un combat contre les Jonques, & les autres avoient pris le chemin du Japon; tandis que la Frégate étoit venue faire, à Batavia, le récit de cette disgrâce.

L'alarme fut si vive, dans le Conseil, qu'on y donna sur le champ des ordres pour faire partir dix Navires, qui furent équipés avec une diligence surprenante. Schouten ne se sentit aucun penchant, pour une Expédition militaire. Il s'engagea dans un autre Voyage, qui eut plus d'attraits pour sa curiosité : mais ayant appris, au retour de la Flotte, tout ce qui s'étoit passé dans cette importante occasion, il en peur parler, dit-il, avec autant de certitude, sur le témoignage de plusieurs personnes également intelligentes & sincères, que s'il y eût été lui-même (24).

Récit de cet
événement.

L'Isle que les Européens nomment Formose, & qui porte, à la Chine, le nom de Pacanda, n'a pas moins de cent quarante lieues de tour. Sa forme est longue. Elle est située sous le Tropique du Cancer, & s'étend depuis les vingt & un jusqu'au de-là des vingt-cinq degrés de latitude du Nord. C'étoit des Portugais qu'elle avoit reçu le nom de Formose; & sa beauté l'en rendoit digne, avant que les Chinois l'eussent dévolée. Elle avoit plusieurs grands Bourgs, extraordinairement peuplés, & tant de bonnes choses en abondance, que les Hollandais, suivant l'expression de l'Auteur, s'y croyoient dans un Paradis terrestre. La plus grande partie étoit au pouvoir de leur Compagnie des Indes, qui n'avoit rien épargné pour y répandre les lumières du Christianisme. Elle y avoit bâti plusieurs Forts, pour se conserver la possession d'une Isle, d'où son Commerce pouvoit tirer de grands avantages. Schouten ajoute « que les Insulaires, ayant reconnu la bonne foi des Hollandais, leur témoignoiert de l'affection, & leur obéissoient volontairement. Le nombre des Chrétiens augmentoit de jour en jour. Il falloit » leur bâtir souvent de nouvelles Eglises, & multiplier le nombre des Ecoles. » Quantité de Chinois alloient s'établir à Formose & à Taiouan, pour y » exercer leur Commerce sous la Régence des Hollandais. Les Marchandises, qu'ils y recevoient de Chincheo & d'Aimoi, étoient transportées, par » les Hollandais, en Europe, au Japon, & dans toutes les Indes.

Ainsi l'Isle Formose étoit déjà florissante, & les Chinois mêmes sembloient avoir quelque intérêt à l'enrichir. Mais, la face de cet Empire ayant changé par la Conquête des Tartares, Coxinga, fameux Pirate (25), qui avoit succédé à la puissance de Chinchilung, & qui haïssoit les Hollandais, parce qu'ils s'étoient souvent opposés à ses brigandages, entreprit de ruiner leur Etablissement pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il vint fondre sur les Taiouanois avec toutes ses forces.

Préages qui
les avertissoient de
leur ruine.

Schouten remarque, avec autant de gravité que de confiance, que divers préages avoient annoncé ce malheur à Formose. Au mois de Janvier de la même année, on avoit senti les secousses d'un furieux tremblement de terre, qui avoit fait crouler toutes les Montagnes de l'Isle, & tomber trente & une Maisons à Taiouan. Les épaisses murailles du Fort de Zélande en avoient beaucoup souffert. En même-temps les Bots de la Mer s'étoient sou-

(24) Page 265. On ne prendra, de sa narration, que ce qui manque à l'Article de la Chine, Tomes VI & VII de ce Recueil.

(25) Voyez, la fortune & les aventures de ce Chinois, dans l'Article de la Chine.

Jevés avec une violence , qui sembloit menacer l'Isle de sa ruine. Le 15 d'Avril , à minuit , on avoit entendu , sur un Bastion du Fort de Zélande , d'effroyables bruits , qui avoient éveillé toute la Garnison. Elle avoit pris les armes , pour courir au lieu d'où ce fracas s'étoit fait entendre : mais , avec beaucoup de recherches , on n'y avoit rien trouvé , & cet accident avoit causé une surprise incroyable. Il y avoit , dans la Rade de Baxamboi , trois Vaisseaux à l'ancre , sur lesquels on vit de terre , une heure avant le jour , des flammes épaisses , qui s'élevoient par intervalles , comme d'un canon qui autoit tité ; tandis que du côté des Vaisseaux , on voyoit la même chose au Fort de Zélande ; & tous ces Phénomènes , qui ne furent accompagnés d'aucun bruit , disparurent à la pointe du jour. Le 29 du même mois , en plein midi , on vit , devant les nouveaux ouvrages du Fort , sortir trois fois de l'eau , & rentrer autant de fois , un Homme , ou quelque Animal de figure humaine , qui disparut après ces trois apparitions. L'après-midi , du même jour , on apperçut , sous un des Bastions du Fort , une Syrene , qui avoit de longs cheveux blancs , & qui parut aussi trois fois. L'Auteur ne combat , ni la vérité des faits , ni l'opinion de ceux qui les regardoient comme un avertissement du Ciel.

Le matin du dernier jour d'Avril , lorsque le Soleil eut dissipé un brouillard fort épais , qui couvroit l'horizon , on vit , du Fort de Zélande , la Mer couverte d'une Forêt de mâts. Cette grande Armée se divisa aussitôt en trois Escadres ; la première , passant devant le Fort , alla jeter l'ancre trois lieues au-dessus , du côté du Sud. La seconde gouverna au Nord , vers le passage de Lagimoi , qui est entre Formose & le Banc long & étroit de Baxamboi. La troisième demeura vis-à-vis du Fort , à la portée du canon des Vaisseaux Hollandois , qui étoient dans la Rade. Un grand nombre de troupes ayant aussitôt débarqué , se répandirent dans l'Isle , & commirent toutes sortes d'hostilités. Les Insulaires & les Chinois mêmes ne furent pas plus épargnés que les Hollandois. Quatre cens hommes , qui furent envoyés pour la défense du Fort de Kijkam , furent coupés & taillés en pièces. Une partie de ceux , qui échappèrent au massacre , entra dans la Place ; l'autre ne put se sauver , qu'en repaissant à la nage dans le Fort de Zélande. Les Ennemis se hâtèrent d'assiéger Kijkam. On se défendit courageusement : mais la disette d'eau & de vivres ayant bientôt rebuté les Assiégés , ils se rendirent à discrétion. Le traitement , qu'ils essuyèrent , fut un cruel esclavage.

Au Fort de Zélande , Pedel , qui commandoit la garnison , fit dresser trois batteries dans un Fauxbourg de la Place , pour battre le long du rivage. Le lendemain , on lui apporta son fils , qui s'étant trop avancé avec son Précepteur , avoit eu le bras coupé d'un coup de sabre , & n'avoit eu que la force de se rapprocher des murs. Le Précepteur avoit été massacré , en voulant favoriser sa retraite. Pedel , transporté de douleur , demanda au Gouverneur du Fort la permission de sortir à la tête de deux cens hommes , pour chercher les Assassins de son fils ; & l'ayant obtenue , il marcha le long du rivage , soutenu de plusieurs petits Bârimens qui saisoient de terre , & qui portoient des pierriers. Les Chinois , qui le virent paroître , firent marcher contre lui une Armée entière. Loin d'en être effrayé , il fondit sur cette légion d'Ennemis , dont il fit un grand carnage : mais accablé par le nom-

GAUTIER.
SCHOUT.N.
1662.

Il s'est aussitôt
qu'il par le
meux Cuisinier.

Exemple de la
tendresse d'une
mère.

GAUTIER
SCHOUTEN.

1662.

Un Vaisseau
Hollandois saute
en l'air.

Barbares de
Coringa.

Les Hollandois
se descendent dans
leur Fort de Zé-
lande.

Arrivée de la
glinne qui vient
des secours.

bre, il fut tué, avec la plus grande partie de ses gens. Le reste, au nombre de quatre-vingt, se sauva par le secours des petits Bârimens, ou à la nage, & rapporta cette triste nouvelle au Fort: Pendant ce combat, les trois Vaisseaux Hollandois se battoient aussi sur Mer. Mais, le feu ayant pris aux poudres de l'Hector, & l'ayant fait sauter en l'air, avec plus de cent hommes, les deux autres, qui se trouvaient trop foibles, se retirèrent sous le canon du Fort. Le Gouverneur, dans la crainte de les voir enlever sous ses yeux, fit partir l'un pour le Japon, & dépêcha l'autre à Batavia.

La situation des Hollandois paroissoit d'autant plus désespérée, que les Insulaires & les Chinois habillés ayant pris la fuite, ou s'échappant sous des forces supérieures, ils n'avoient à se promettre que des secours éloignés, qui ne pouvoient arriver assez-tôt pour leurs besoins. Coxinga fit passer au fil de l'épée tout ce qui se trouva sous les armes. Cette rigueur, qui n'excepta ni l'âge, ni le sexe, ayant bûlé la soumission de Habirans, il se vit bientôt en état de former lui-même le siège de Zélande. Mais, après avoir serré ce Fort, il y envoya un Ministre Hollandois, nommé Hambrouk, qui étoit tombé entre ses mains, pour offrir une bonne composition au Gouverneur (26), & lui déclarer, que s'il refusoit cette offre, on n'épargneroit ni les Prisonniers, ni même les Enfants qui étoient à la mamelle. Personne ne se trouva disposé à se fier aux promesses d'un Pirate. Hambrouk, dont la femme & les enfans étoient au pouvoir de l'Ennemi, ne put se résoudre à les abandonner. Il embrassa ses amis pour la dernière fois; & retournant au Camp de Coxinga, il y eut la tête tranchée. Les autres Prisonniers Hollandois eurent le même sort. Leurs femmes furent violées à leurs yeux, & mises en pièces à coups de sabre.

En se retirant dans le Fort, avec tout leur canon, les Assiégés avoient mis le feu aux maisons de la Ville qui en étoient les plus proches: mais les Chinois l'éteignirent, & trouverent, dans quantité de Magasins, de quoi satisfaire leur ardeur pour le pillage. Ensuite, remplissant de terre les pannes & les caisses, il les employèrent à faire des retranchemens dans les rues. Ils élevèrent des Cavaliers, sur lesquels ils placèrent des batteries & plusieurs sortes de feux d'artifice. Enfin il se mirent en état de battre le Fort, avec tant de violence & de tant de cœurs, qu'ils se flatterent d'y faire brèche. Cependant leur espérance fut trompée. Les Hollandois firent une sortie, dans laquelle ils enclouèrent tout le canon qui les menaçoit. Ils firent jouer aussi des grenades. Les Chinois, qui ne connoissoient point encore cette invention militaire, coururent vers les lieux où ils les voyoient tomber, & n'en revenoient pas sans être blessés. Un de leurs Mandarins eut la tête tranchée; pour en avoir marqué quelque frayeur. Ils ne laissèrent pas de continuer vivement leurs attaques. Baxamboi, dont les Assiégés s'étoient conféré la communication jusqu'alors, fut occupé par l'ordre de Coxinga, qui y fit élever deux nouvelles batteries; & le Fort fut ainsi battu de toutes parts.

Il ne restoit plus d'autre ressource, aux Hollandois, que de mourir les

(26) Il se nommoit Coyet, & son nom a paru dans d'autres Relations.

armes

armes à la main; lorsqu'ils virent paroître une puissante Flotte de leur Nation, qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. C'étoit l'armement de Batavia, qui avoit été favorisé des vents, dans toute la navigation, & dont ils se flatteront que la seule vue feroit lever le Siege. Mais, suivant la pieuse réflexion de Schouten, en vain les hommes comptent sur leurs forces, si le Ciel n'a pas béni leurs desseins. A peine cet agréable spectacle eut-il frappé les yeux des Alliés, à peine les douze Vaisseaux eurent jeté l'ancre, qu'il s'éleva une horrible tempête, qui obligea de couper les cables & de courir au large, où toute la Flotte fut emportée si loin, qu'ils perdirent l'espérance de recevoir un secours assez prompt. D'ailleurs une Flûte, nommée l'Urc, ayant eu le malheur de toucher, tomba au pouvoir des Chinois, qui en tirent, à leur gré, des informations sur tout ce qu'ils avoient à redouter.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Malheurs qu'
tombe sur elle.

Cependant tous les Vaisseaux, s'étant rapprochés du rivage, débarquerent des troupes & des vivres. Cauf, qui les commandoit, en posta cinq derrière la Ville, pour battre en enfilade dans les rues: mais les Ennemis y étoient si bien retranchés, qu'au lieu d'être incommodés par l'Artillerie Hollandoise, leurs propres batteries forcerent les cinq Vaisseaux de se retirer. Pendant cette manœuvre, le Krukerke, gros Navire Hollandois, toucha aussi, & fut presque aussitôt brûlé par les feux d'artifice des Chinois. Toute la poupe fut en l'air. Une partie de l'Equipage fut taillée en pieces. Quelques Matelots, qui se laisserent prendre, furent jetés vifs dans les flammes qui sortoient du Vaisseau embrasé; & la plupart des autres s'étant noyés, il s'en sauva très-peu. Ensuite une petite Flûte, nommée le Kornhof, toucha encore. Le Capitaine ayant sauté dans le Canot, avec une partie de ses gens, un mouvement si brusque fit tourner ce petit Bâtiment, & les ensevelit dans les flots. Des autres, on ne revit que ceux qui purent se sauver à la nage. Cauf, impatient de tant de disgrâces, arma les Chaloupes, pour attaquer les Jonques Chinoises, dont les Vaisseaux ne pouvoient approcher. Il chargea ses gens de grenades & d'autres feux d'artifices, dans l'espérance que des Bâtimens si légers ne résisteroient pas aux flammes. Mais leur grand nombre, & l'adresse de leurs Matelots à les conduire, mirent les Chinois en état d'enfermer les Chaloupes, & d'en prendre trois, dont les Equipages demeuroident Prisonniers. D'ailleurs, ils eurent l'habileté de recevoir les grenades dans de grandes pieces de voiles, & de les rejeter aussitôt dans les Bâtimens Hollandois, où elles causoient beaucoup de désordre. L'Officier, qui les commandoit, prit le parti de se retirer, avec perte de trois cens quatre-vingt hommes, sans y comprendre les blessés; tandis que les Ennemis, coupant le nez, les oreilles & les parties naturelles aux Maures qui tomberent entre leurs mains, se faisoient un barbare amusement de les jeter à ceux qu'ils voyoient fuir (27).

Plusieurs au-
tres disgrâces des
Hollandois.

Ainsi, pour employer les termes de Schouten, le Ciel, les Elémens, l'Air, les Vents, les Courans, le Feu, la Terre, tout se déclaroit contre la Compagnie de Hollande; tout étoit favorable à ses Ennemis. Jusqu'à-

Avec quel con-
rage ils résistèrent
à la Fortune.

(27) Pages 279 & précédentes.
Tome XI.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

lors, les Assiégés avoient eu la communication libre avec leur Flotte. Les Chinois entreprirent de leur couper le passage : mais le Gouverneur du Fort, pénétrant leur dessein, fit élever une petite Redoute de bois, dont la batterie incommoda beaucoup ceux qui tenterent de prendre poste entre la Forteresse & les Vaisseaux. D'un autre côté, il prit un petit Bâtiment de la Flotte, qu'il mit en brûlot, sans aucune marque extérieure dont l'Ennemi pût se défier. Les Chinois s'étant avancés pour le combattre & le prendre, on affecta de l'abandonner, avec diverses apparences de frayeur. Ils le conduisirent au milieu de leurs Jonques, où sautant tout d'un coup avec beaucoup de fracas, il en fit périr un grand nombre.

Trahison de
quelques-uns de
leurs gens.

Cette constance, à se roidir contre l'infortune, auroit pu soutenir les Hollandois, & forcer Coxinga de lever le Siege, si la perfidie de leurs propres gens n'eût fourni des armes pour leur ruine. Un Sergent, nommé Hans-Jurian, & quelques autres Soldats, à son exemple, passèrent au Camp des Chinois, par une lâche défection. Ils s'y firent un mérite, non-seulement de représenter l'état du Fort, mais encote de découvrir les desseins du Gouverneur. Sur leurs informations, trois Vaisseaux Hollandois, qu'on envoya aux Isles Piscadores, pour y acheter des Bestiaux & du Poisson, furent coupés par les Ennemis, & brûlés après un sanglant combat, dans lequel presque tous les gens des Equipages périrent glorieusement. Dix ayant été pris dans l'eau & sur le rivage, les Chinois leur couperent le nez, les oreilles & la main droite ; & dans cet état, ils les renvoyèrent au Fort, pour joindre l'insulte à la plus barbare inhumanité.

Barbarie des
Chinois.

Les Hollandois
implorant en
vain le secours
des Tartares.

Il ne restoit rien à se promettre, de sept Vaisseaux auxquels la Flotte étoit réduite, contre une multitude de Jonques, qui n'avoient presque rien souffert, & qui avoient l'avantage continuel d'être à couvert, sur un rivage inaccessible aux gros Bâtiments. L'Amiral Cauf prit le parti d'en laisser deux sous le Fort, pour toutes sortes d'événemens, & de se rendre à la Chine, avec les cinq autres, pour y demander du secours aux Conquérans Tartares. Mais une nouvelle tempête ayant dispersé la petite Escadre, il fut jeté, avec trois Vaisseaux, sur la Côte de Siam, d'où il les fit repasser à Batavia. Les deux autres allèrent à la Chine, où toutes leurs sollicitations ne leur firent rien obtenir.

Le Fort de Zé-
lande est menacé
de l'assaut.

Coxinga ne cessant point de faire battre la Redoute, sur laquelle il avoit déjà tiré plus de dix-sept cents coups de canon, les Hollandois se virent contraints de l'abandonner. Ce ne fut pas sans un dernier effort, qui peignit vivement leur désespoir. Ils laissèrent, près de la poudre, une mèche allumée, qui, faisant son effet au moment que les Chinois entrèrent dans la Redoute, en fit sauter plus de cent. Mais ces opiniâtres Ennemis y élevèrent aussi-tôt un Cavalier, sur lequel ils mirent des Pièces de trente-fix livres de balle ; & le mur du Fort n'ayant pas résisté long-temps, ils se disposèrent à donner l'assaut.

Il capitule.

Les Hollandois n'étoient pas en état de le soutenir. La dysenterie & le scorbut régnoient dans la Place. Depuis le commencement du Siege, on avoit perdu plus de seize cents hommes. Les Eglises & les Magasins étoient remplis de Malades. Il falloit capituler ou périr. Dans cette extrémité, on résolut de tenter les dispositions de Coxinga, par deux Officiers, qui furent

envoyés dans son Camp. Il ne se fit pas presser pour recevoir leurs propositions, ni même pour envoyer des otages; & le Traité fut conclu sous les conditions suivantes : Que de part & d'autre, les Prisonniers seroient rendus : Que le Fort de Zélande seroit remis entre les mains des Chinois, avec tous les effets; l'argent & le canon de la Compagnie (28) : Que les Assiégés, sains & malades, au nombre d'environ neuf cens hommes, sortiroient avec leurs armes, & les Enseignes déployées.

Avant que les Chinois prissent possession du Fort, Coxinga voulut qu'on fit encore une décharge générale de l'artillerie, dans la crainte qu'elle ne fût empoisonnée (29). Les Hollandois s'embarquerent assez librement sur les Vaisseaux, qui leur restèrent, & se firent transporter à Batavia.

Schouten en étoit parti, avant leur arrivée, sur le Lion rouge, Vaisseau de la Compagnie, qui avoit ordre de se rendre à Bantam; d'où il remit à la voile, le 12 d'Août 1661, pour l'île de Ceylan. Les Hollandois ne se croyoient point assez vengés, des outrages qu'ils prétendoient avoir reçus des Portugais; ou plutôt, où ils ne croyoient point encore leur propre puissance assez bien établie dans les Indes, par la prise de Colombo, de Point-de-Galle, de Negapatan, de Malaca, & d'une infinité de Forts qu'ils leur avoient enlevés. Les Villes de Cochin, de Cranganor, Cananor & Coylang, sur la Côte de Malabar, incommodant beaucoup leur Commerce, ils pensoient à s'en rendre maîtres; & le Conseil de Batavia n'attendoit que les nouvelles forces, qu'on lui faisoit espérer de Hollande, pour en former l'entreprise. Dans l'intervalle, il rassembloit d'avance tous les Vaisseaux qu'il avoit aux Indes, & le Rendez-vous étoit à Colombo : sur quoi Schouten admire que la perte de Formose & d'une Flotte presque entière ne changeât rien au progrès de la Compagnie des Indes, & que dans ses disgrâces comme dans ses prospérités, elle trouva les mêmes motifs pour s'agrandir & se fortifier par des Conquêtes.

Ce ne fut qu'au mois de Novembre, après avoir relâché dans plusieurs Ports, que Schouten mouilla dans la Rade de Colombo. Il y trouva l'Armée Hollandoise, déjà composée d'un bon nombre de Vaisseaux de guerre, qui formèrent bientôt une Flotte de vingt grands Navires, & de quelques autres Bâtimens de moindre grandeur. On y embarqua toutes sortes de munitions & d'ustensiles de guerre. Il arrivoit aussi, tous les jours, des troupes de Manar, de Jafanapatan, de Negombo, de Caltere, de Point-de-Galle, de Negapatnam, & des autres Etablissmens Hollandois. Schouten employa le temps, qu'il passa dans la Rade, à visiter la célèbre Ville de Colombo, où l'on voit les débris de plusieurs grands Edifices, tombés de vieillesse, ou ruinés par les Guerres & les Sièges. Des rues entières n'offrent que de l'herbe & des ronces. Cependant, il en reste encore de très belles, dont les Maisons sont spacieuses, claires, bien exhaussées, & bâties de pierre. Il y reste des Eglises & d'agréables Promenades. Colombo est située

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Conditions du
Traité & départ
des Hollandois.

Schouten part
pour Bantam &
Ceylan.

Projet de Con-
quête des Hol-
landois.

Armée qu'il
se rend à Co-
lombo.

Schouten visi-
te Co'umbo. Ses
observations.

(28) L'argent montoit à quelques tonnes d'or, c'est-à-dire, à plusieurs centaines de mille florins. Le nombre du canon étoit de quarante pièces. L'Auteur n'évalue point les chëcs. Mais, en regretant la perte que la Nation fit de l'île Formose, il l'appelle, » un riche Fleuron, qui fut arraché de la » Couronne de l'illustre Compagnie des In- » des. Page 282.

(29) Page 281.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1662.

presqu'au septième degré de latitude du Nord, sur la Côte Occidentale de Ceylan. Il y avoit cent trente ou quarante ans qu'elle avoit été bâtie & peuplée par les Portugais, lorsqu'en 1656, les Hollandois s'en rendirent maîtres, après un Siège de sept mois. La Conquête de cette Ville étonna beaucoup les principaux Rois des Indes, qui la regardoient comme une Place imprenable. Depuis que la Compagnie Hollandoise en a pris possession, la difficulté de la garder, sans une garnison fort nombreuse, lui a fait prendre le parti d'en diminuer l'étendue & d'en faire une Forteresse régulière. On y voit de bonnes Portes, des Remparts, des Bastions, un Fosse plein d'eau, beaucoup d'artillerie, & tout ce qui peut la rendre capable d'une longue résistance. Derrière la Ville, à l'Est, & au Nord, les Campagnes sont agréables & bien cultivées, avec un mélange de Bois, pleins de Cannelle, d'E-tangs, de Marais & de Rivières (30).

Départ d'une
Flotte Hollan-
doise, pour se
faire des Villes
du Malabar.

Aussi-tôt que toutes les troupes furent embarquées, elles furent distribuées en vingt-sept Compagnies, sous le commandement du Général Van-Goens, qui portoit le Pavillon au grand mât, & la flamme dessous. On mit à la voile; & ce ne fut qu'après avoir fait route assez loin, qu'Adrien *Rothaas* fut déclaré Amiral, *Isbrandt Godskens*, Vice-Amiral, & Pierre *Waar*, Capitaine Major. Chacun de ces trois Généraux montoit un Vaisseau particulier, qui portoit les Pavillons de son commandement. On avoit attendu le même temps, pour distribuer les Matelots sous des Drapeaux. Les Maîtres Canoniers, & ceux qui devoient servir le canon sous eux, reçurent aussi leurs ordres; & chaque partie des Equipages eut ainsi ses Commandans, ses Vice-Commandans & ses Capitaines. Enfin, par un mouvement de pitié qui ne demandoit qu'une meilleure cause, on ordonna que de quinze en quinze jours il y auroit, dans l'Armée, un jour de Prieres extraordinaires, pour attirer la bénédiction du Ciel sur une entreprise qui devoit servir à l'augmentation des richesses & des forces de la Compagnie.

Elle passe de-
vant Tutocotin
& Calipatnam.

Le 20 de Novembre, on passa devant Tutocotin, petite Ville célèbre par la pêche des Perles, & dont les Hollandois étoient en possession depuis 1658, qu'ils l'avoient enlevée aux Portugais. On y prit des rafraichissemens en abondance, & toute la Flotte alla mouiller devant Calipatnam, où elle se fournit d'un grand nombre de Bâtimens plats, propres à débarquer sur la Côte de Malabar. De-là on détacha quatre Vaisseaux, pour aller prendre poste devant la Ville de Coylang; & le Lion rouge, que Schouten n'avoit pas quitté, fut de ce nombre. Ils y arrivèrent le premier de Décembre 1661, & s'étant placés à une petite lieue l'un de l'autre, pour fermer l'entrée du Port, ils remarquèrent, sur le rivage, beaucoup d'ardeur à former des batteries & des retranchemens: mais ils ne virent pas un seul Bâtiment qui eut la hardiesse de paroître en Mer (31).

Son arrivée à
Coylang.

Quatre jours après, les travaux des Portugais furent interrompus par l'arrivée de toute la Flotte, qui parut avec ses Pavillons, ses Flammes; ses Girouettes & ses Enseignes, au bruit du canon & de la mousqueterie, au son des tambours, des trompettes, & des instrumens militaires d'une troupe de Lascaris de Ceylan. Les Portugais n'en montrèrent pas moins de

(30) Page 309.

(31) P. 317. On ne connoît pas d'autre récit

de cette importante Expédition, que celui de Schouten; ce qui rend cet article précieux.

courage. Ils furent les premiers qui commencèrent les hostilités, par quatre volées de canon.

La Ville de Coylang, ou Coulang, est située sur une pointe de terre qui s'avance en Mer. C'est une des premières que les Portugais aient bâties dans les Indes. Après l'avoir gardée près de cent cinquante ans, ils se l'étoient laissée enlever par les Hollandois : mais, depuis quelques années, Henri Gluwinck, Gouverneur pour la Compagnie des Indes, étant à se promener hors des murs avec quelques-uns de ses Officiers, avoit été massacré par les Habitans, qui avoient appelé aussi-tôt leurs anciens Maîtres (32). Ainsi, c'étoit la vengeance, autant que l'intérêt, qui portoit les Hollandois à commencer leur expédition par cette Ville. Ils se disposèrent à faire leur descente, en s'approchant fort près du rivage ; & tous les canons de chaque Vaisseau ayant été rangés sur le flanc qui regardoit la terre, toute l'Armée, en ligne, occupoit un si grand espace, qu'elle pouvoit battre toutes les parties du rivage. Dans une disposition si redoutable, on se promit de trouver peu d'obstacles. En effet, le 7 de Décembre, au matin, pendant que l'artillerie fit un feu terrible, toutes les troupes descendirent dans les petits Bâtimens, & s'avancèrent vers la terre sans y trouver la moindre résistance. Leur nombre étoit d'environ quatre mille hommes, qui furent divisés en trois corps.

Tandis qu'ils se mettoient en ordre sur le rivage, un Déserteur Negre, qui sortit d'un Bois, pour les venir joindre, apprit au Général qu'il étoit attendu, entre la Ville & la Mer, par sept ou huit mille hommes, Portugais & Malabares ; que cette Armée s'étoit postée fort avantagusement sous de grands arbres, où elle se tenoit cachée pour surprendre les Hollandois dans leur marche ; qu'elle étoit soutenue par une batterie, dont elle espéroit que le premier feu les mettroit en désordre ; après quoi elle devoit fondre sur eux avec toutes sortes d'armes, & les mettre hors d'état d'insulter jamais les Places Portugaises (33).

Sur ce rapport, le Général fit camper vers le soir ; & le lendemain, toute la Flotte s'avança devant les troupes de terre, pour s'accommoder à leur marche, & s'approcher peu à peu de la Ville, jusqu'à ce qu'elle fut vis-à-vis de la batterie des Portugais. Alors ils commencèrent à la faire jouer : mais les petits Bâtimens Hollandois, s'étant avancés jusqu'au bord du rivage, firent un si grand feu sur elle, que l'ardeur de ceux qui la servoient parut diminuer. On tira beaucoup aussi, de la Ville & des retranchemens extérieurs. Les troupes Hollandoises prirent ce temps pour s'approcher de la batterie, non par devant, comme l'Ennemi se l'étoit imaginé, & comme elles auroient fait, si l'avis du Déserteur n'eût servi à les guider, mais du côté qui les mettoit à couvert du canon. Les Malabares ne les attaquèrent pas avec moins de furie ; & l'Opium qu'ils avoient pris les rendant comme insensibles aux blessures, il hacherent à grands coups de sabre tout ce qui s'offroit à la portée de leurs bras. L'action devint fort sanglante ; & le feu des Vaisseaux fut nécessairement interrompu, parce que dans cette confusion les coups seroient également tombés sur les deux Par-

GAUTIER
SCHOUTIN.
1661.
Ses pénétrations
sur cette Ville.

Comment elle
fait sa descente.

Avis qu'elle
reçoit d'un Des-
serteur.

Les Hollandois
sont attaqués par
les Naires.

GAUTIER
SCHOUTEN,
1664.
Combat sang-
lant.

tis. Mais les Hollandois s'étoient fait suivre de quelques petites pièces de campagne, chargées à cartouches. Ils s'ouvrirent, au signal qui leur fut donné, & la première décharge fit tomber un grand nombre de leurs Ennemis. Cependant les autres se rebuèrent si peu, que sautant par dessus les Murs, ils continuoient de charger avec la même résolution. Un Commis Hollandois, s'étant un peu écarté de ses voisins, eut la tête abattue d'un seul coup de sabre. Enfin les Nègres commencèrent à s'ébranler; & s'écartant tout-à-fait rompus, ils prirent la fuite en confusion. Alors les Hollandois tirèrent le sabre à leur tour, & les poursuivirent en bon ordre. Après avoir achevé de les disperser, ils se rendirent maîtres de leurs batteries & de leurs retranchemens, où ils trouverent plusieurs pierriers, des fusils, des sabres & d'autres armes, mais peu de poudre. Ils comptèrent leurs Morts, qui n'étoient qu'au nombre de treize, & trente blessés. Mais la terre étoit couverte de Malabares. Schouten ne fut pas surpris de leur perte, après avoir vu l'aveugle fureur avec laquelle ils se précipioient eux-mêmes sur la pointe des piques & devant l'Artillerie.

Festin des Hol-
landois après la
Victoire.

Les Hollandois, ayant enlevé plusieurs sortes de Bestiaux dans quelques Villages voisins, qu'ils trouverent déserts, firent sur le Champ de bataille un festin sans apprêt. Les quartiers de Boeuf & de Mouton furent rôtis entiers, avec le poil & la peau. On fit servir les épées de broches; & les piques, encore teintes de sang humain, tinrent lieu de landiers. Les Cocotiers, sous lesquels on étoit assis, fournirent d'excellentes Noix, dont l'agréable liqueur échauffa la joie du triomphe. Ensuite l'Armée se remit en ordre de bataille, & marchant le long du rivage, elle s'approcha des murailles de Coylang. Les Portugais continuoient de faire jouer leurs batteries sur les Vaisseaux, dont quelques uns avoient mouillé à la portée de leur canon. Mais lorsqu'ils virent arriver leurs Ennemis, enseignes déployées & rambours battant, leur ardeur se refroidit. Ils firent sortir deux Malabares, avec un Drapeau blanc, & une Lettre pour le Général Hollandois, par laquelle ils proposoient de rendre la Place, à des conditions qui furent rejetées. Le mauvais succès de cette Négociation leur causa tant d'épouvante, qu'abandonnant aussi-tôt la Ville, ils envoyèrent leurs femmes & leurs enfans à Cochin, pour se donner le temps de joindre les Nègres, & d'en former une nouvelle Armée.

Ils trouvent la
Ville déserte.

Le Général Hollandois, ne voyant personne qui se présentât sur les murs, comprit qu'il y trouveroit peu de résistance. Il y fit filer des troupes, avec beaucoup d'éclat de voir la Ville entièrement déserte. On y planta le Pavillon des Provinces-Unies, & la victoire fut célébrée par une décharge du canon. Les précautions furent superflues, pour régler l'ordre du pillage. Tous les effets des Portugais avoient été transportés à Cochin, & ceux des Malabares ne méritoient pas l'attention du Vainqueur, Coylang avoir encore sept grandes Eglises, bâties de pierre; mais il n'y restoit qu'un petit nombre de maisons. Les principales rues & les autres édifices étoient tombés en ruine, depuis la décadence des Portugais dans les Indes. L'herbe & les ronces y croissoient de toutes parts; & pour Habitans, les Hollandois ne trouverent que des Crapaux & des Serpens dans les mazures.

Van-Gogins accorda deux jours de repos à ses Troupes, après lesquels, il en-

reprit de marcher contre les Nâires, qui s'étoient rassemblés en assez grand nombre, commandés par le Roi de Coylang, sous la direction des Portugais. Il les découvrit bientôt, & les ayant mis en fuite, avec une ardeur qui emporta les Hollandois jusqu'au Palais du Roi, il acheva de les défaire près d'une Idole dorée, dont ils s'étoient flattés que la protection rappellerait la victoire sous leurs Enseignes. Le burin fut assez considérable, surtout en Artillerie, dont il fit enlever quatorze piéces. Mais cette glorieuse Journée, qui établit la Compagnie Hollandoise à Coylang, coûta beaucoup de sang, que celle qui lui avoit ouvert l'entrée de la Ville.

La saison pressoit. Une tempête, qui maltraita beaucoup tous les Vaisseaux de la Flotte, fit employer beaucoup de temps à les radouber. Van-Goens, ayant mis une garnison dans Coylang, rembarqua toutes ses troupes, pour se hâter, avant l'Hyver, de joindre à sa conquête celle de Cranganor & de Cochin. Il arriva bientôt devant la seconde de ces deux Villes; mais la réservant pour la fin de sa Campagne, il se contenta d'y laisser trois Navires, pout en fermer l'entrée à toutes sortes de secours. L'Armée continua sa route, & mouilla dans la Rade de Cranganor, le premier jour de l'année 1662. Tous les Pavillons furent arborés, avec une extrême affectation de confiance.

Cranganor n'est qu'à cinq lieues du Cochin au Nord, à la distance d'une lieue du rivage. Une grosse Rivière baigne ses murs, du côté qui regarde la Mer. Celui de la Terre offre des Plaines cultivées, des Etangs, & des Campagnes couvertes de verdure. Une autre Ville de même nom, qui appartient aux Malabares, & qui n'est pas éloignée de celle des Portugais, s'avance un peu plus vers la Mer. Schouten confesse ici, « que la » seule Ville de Cochin avoit été l'objet de l'armement. Mais qu'il n'étoit » pas aisé de la prendre. Il auroit fallu beaucoup de troupes pour l'in- » vestir. On avoit déjà la Ville de Coylang, qui est au Midi; & le Roi » de Calicoulang étant dans les intérêts de la Hollande, on ne craignoit » pas que de ce côté-là Cochin reçût la moindre assistance. Mais, du côté » opposé, les Portugais de cette Ville en pouvoient recevoir beaucoup de » Cranganor. La prudence obligeoit de leur ôter cette ressource, avant que » de les attaquer dans le centre de leurs forces; sans compter qu'il étoit » important de couper le passage aux secours qui pouvoient leur venir de » Cananor, de Goens, & de divers autres lieux (34).

Cette politique Hollandoise servit en effet à priver Cochin, de celui qu'elle auroit pu tirer d'une Ville si voisine: mais Van-Goens ne considéroit pas que c'étoit laisser, aux Portugais, le temps de se fortifier dans leurs murs. D'ailleurs, avec quelque facilité qu'il comptât d'emporter Cranganor, la perte qu'il avoit faite à Coylang, dans son dernier combat contre les Nâires, devoit lui faire craindre une nouvelle diminution de ses propres forces, qui le mettroit hors d'état de pousser ses attaques, avec la vigueur, que l'importance même de son entreprise & la fin de la saison sembloient demander.

Aussi-tôt que les ancrs furent jettées, le Samorin de Calcut, le Roi

GAUTIER
SCHOUTEN.

1661.

Il s'achève
de dissiper les
Nâires.

Pillage du Pa-
lais du Roi.

1662.

Deux Cranga-
nor. Les In-
dus.

Politique des
Hollandois.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Ville que les
Rois du Pays
résident à bord
de la flotte.

Les Hollandois
font les dispo-
sitions du Siège
de Cranganor.

Schouten est
prévu de la suite.

Approches &
travaux.

Haine des Dé-
fenseurs Hollan-
dois pour leur
Nation.

Malabar de Cranganor, & d'autres Princes, vinrent visiter la Flotte, & déclarent au Général qu'étant Ennemis des Portugais, & bien disposés au contraire pour la Nation Hollandoise, ils promettoient de guider les troupes par des chemins commodes, de leur fournir des vivres, & d'y joindre un bon nombre de leurs Naires. Le lendemain, Van-Goens, ayant débarqué toutes ses forces, les distribua, comme à Coylang, en trois Corps, auxquels il donna les mêmes Officiers. Elles marchèrent sous les Cocos, dont les chemins étoient bordés; & passant à la vue du Palais & de la Ville, elles allèrent camper dans une grande Plaine, assez proche des murs. Van-Goens s'étoit imaginé que dans cette situation, il ne restoit qu'à les escalader, & que la Ville seroit emportée au premier assaut; mais il reconnut bientôt que les Portugais n'ayant rien négligé pour la défense, elle demandoit un Siège dans les formes. Il ne perdit pas un instant. Le gros canon, les mortiers, les bombes, les grenades, & toutes les machines de guerre furent débarquées par les Marelors. On dressa des batteries. On ouvrit des tranchées. Les Soldats furent distribués dans les ouvrages; & déjà le feu du canon étoit fort animé de part & d'autre.

Mais les Hollandois manquoient de vivres; & les promesses des Princes ne s'exécutoient pas. Schouten proteste, que dans tous ses Voyages, il n'a jamais tant souffert, de la faim, que pendant les quatre ou cinq premiers jours qui suivirent son débarquement. Il avoit de l'argent, dit-il; mais de quel secours l'argent est-il, contre les besoins d'un estomac affamé? Il auroit donné volontiers tout ce qu'il possédoit pour un morceau de biscuit moisi (35). Lorsque le Général fit des reproches au Samorin & aux autres Princes, de l'embarras où ils laissoient les troupes, ils lui répondirent que la crainte d'être insultés empêchoit leurs Sujets d'apporter des vivres au Camp. Sur cette réponse, on prit le parti d'envoyer divers détachemens dans les Villages voisins, surtout à la Ville Malabare de Cranganor, où l'on eut la liberté d'acheter tout ce qui s'y trouvoit.

Pendant les travaux étoient continués avec tant d'ardeur, que les Portugais ne pouvoient plus se montrer sur leurs ramparts, sans essuyer une grêle de balles. On avoit poussé les tranchées, jusqu'à pouvoir entendre leurs discours. Chaque jour au soir, après le coucher du Soleil, ils faisoient une sortie, qui emportoit beaucoup de monde aux Alliés: mais ils ne laissoient pas d'y être toujours repoussés. Souvent on les laissoit avancer assez loin, pour se trouver exposés au canon des batteries Hollandoises, qu'on faisoit jouer alors, & qui leur tuoit quantité de braves gens. Van-Goens reçut enfin un Corps assez nombreux de Naires, fort bien armés, qui lui étoient envoyés par le Samorin. Ils allèrent à la tranchée d'assez bonne grace; mais ce n'étoit que de jour, & pour quelques heures. D'ailleurs ils étoient mal exercés à l'usage des armes à feu. Comme ils ne mouroient point leurs coups, & que pour rir, ils ne faisoient que tourner un peu la tête, leurs balles se perdoient en l'air sans aucun effet. Dans le cours des attaques, rien ne chagrina tant les Hollandois, que de s'entendre accabler d'injures, par les Déserteurs de leur Nation. Ces Perfides, que

l'Auteur appelle une race dégénérée, défendoient une Contrescarpe, vers la Rivière. Ils n'avoient pas honte de répéter sans cesse à leurs Compatriotes, qu'ils s'occupoient à nouer des cordes & à faire des gibets pour les pendre (36).

Après quinze jours d'un Siège fort animé, Van-Goens fit sommer la Place par un Trompette. Les Portugais répondirent qu'il restoit trop de sang dans leurs veines, pour ne le pas répandre avant que de consentir à cette lâcheté. Cette réponse fit redoubler le feu de part & d'autre. Le lendemain, à la pointe du jour, tandis que les cloches de la Ville sonnoient pour appeler le Peuple à la Messe, Van-Goens, irrité de se voir arrêter si long-temps, & sentant l'importance du délai, prit la résolution de faire donner l'assaut. Ses troupes reçurent ordre de demeurer tranquilles jusqu'à midi, pour laisser aux Travaillieurs le temps de faire les préparatifs. Alors, laissant leurs Drapeaux sur les retranchemens & les batteries, dans la vue de ne faire naître aucun soupçon, elles marchèrent, sans bruit, vers un endroit de la Ville, qu'un Naire du Pays avoit marqué pour le plus foible, tandis que pour donner une fausse allarme, on fit jouer le canon de l'autre côté, avec un mouvement extraordinaire d'armes & d'instrumens. On ne laissa pas de battre aussi le côté par lequel on vouloit commencer l'attaque; & les Hollandois, couverts de la fumée, s'avancèrent jusqu'aux ouvrages des Ennemis. Ils monterent sur le bastion: mais ils y trouverent une résistance, qui les força de se retirer. Les Portugais, qui gardoient ce Poste, firent des prodiges de valeur. Cependant les Hollandois, étant remontés en plus grand nombre, renversèrent tout ce qui s'opposoit à leurs efforts, & se virent sur le point d'entrer aussi-tôt dans la Place. L'arrivée du Gouverneur, qui se nommoit *Urbano Fialho Ferreira*, fit recommencer le combat avec une vigueur surprenante. Schouten lui attribue « des actions de valeur, qui méritent de n'être pas oubliées. Il put sans cesse » à la tête de ses gens. Il les anima par ses exhortations & par son exemple; & leur courage se soutint merveilleusement, jusqu'à ce que ce généreux Chef tomba percé de coups. Ils perdirent l'espérance à cette vue; & se retirant par degré jusqu'à l'Eglise des Jésuites, ils demandèrent quartier. Les principaux sortirent de l'Eglise, une Baniere blanche à la main.

Van-Goens, qui se présenta devant eux, leur accorda une meilleure composition qu'ils n'avoient osé l'espérer. Il leur permit de sortir de la Ville, avec leurs femmes & leurs enfans. Mais une partie des Soldats demanda d'être transportés en Europe. Les autres furent embarqués sur les Vaisseaux Hollandois, & conduits dans la suite à Goa, pour y faire, au Peuple, le récit des pertes que les Portugais souffroient aux Indes, & qu'on lui cachoit soigneusement. Cet assaut leur coûta cher. Ils y perdirent cent quatre-vingt-dix Blancs, avec un grand nombre de Naires, d'Esclaves & d'autres Domestiques. Il s'en étoit sauvé une partie, qui avoit passé la Rivière, d'où ils se rendirent à Cochin. Les Hollandois eurent soixante-dix hommes de tués, entre lesquels ils comptèrent plusieurs bons Officiers.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Van-Goens
fait donner l'as-
saut à Cango-
mor.

Valeur de Gou-
verneur Portu-
gais.

Rédaction de
la Place, & fort
des Alliés.

Perte des deux
Parties.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Le nombre de leurs blessés fut si grand, que tous les Chirurgiens de la Flotte employèrent trois jours & trois nuits à leur donner les premiers secours de leur art, sans pouvoir trouver un seul moment pour dormir (37). Les uns avoient une partie du corps, brûlée par les grenades. Les autres avoient perdu une main, un bras, une jambe. Presque tous avoient la tête, la poitrine ou le ventre, percés de plusieurs balles.

Ordre qui re-
gne à présent dans
la Ville.

Le 18 de Janvier, Van-Goens reçut la visite du Samorin, du Roi de Cranganor, & de plusieurs autres Princes, accompagnés d'un nombreux cortège, qui vinrent le féliciter de sa Conquête. Ils parurent surpris que dans un espace si court, il eût déjà fait régner l'ordre autour de lui. Leur admiration tomba particulièrement sur le soin qu'on donnoit aux Malades, dans les Eglises qui leur servoient d'Hôpitaux; sans en excepter les Nègres, qui étoient servis avec autant de zèle & d'attention que les Hollandois. Ce spectacle leur causa tant de satisfaction, que dès le même jour, ils envoyèrent, dans la Ville, des Brebis, des Poules, des Œufs, du Lait, & toutes sortes d'Herbages.

Les Portugais blessés, à qui l'on avoit accordé la vie, furent portés avec les Hollandois, dans la même Eglise, & pansés comme eux; outre quantité de blessures, le vaillant Gouverneur avoit une jambe rompue. On se donna beaucoup de peines, pour sa guérison; mais, toute l'habileté des Chirurgiens n'ayant pu lui sauver la vie, le Général Hollandois, qui savoit honorer la vertu jusques dans un Ennemi, lui fit faire d'honorables funérailles (38). Les Déserteurs de la Nation, qui s'étant échappés de l'Isle de Ceylan & d'autres lieux, avoient embrassé les intérêts du Portugal, & s'étoient rendus encore plus coupables par les imprécations auxquelles ils s'étoient abandonnés contre leur Patrie, devoient s'attendre au châtiment de leur trahison; mais, cette crainte leur ayant fait tout risquer pour prendre la fuite, ils passerent la Rivière à la nage & se retirèrent à Cochin. On n'en arrêta qu'un, qui fut envoyé au supplice.

Les Hollandois
vont à Cochin.

Après avoir donné les ordres nécessaires pour la conservation de Cranganor, Van-Goens prit la route de Cochin, par terre, avec sa petite Armée, & suivit l'Isle de Veiping, qui s'étend, dans une longueur de cinq lieues, depuis le côté Septentrional de la Rivière de Cranganor, jusqu'au côté Méridional de celle de Cochin. Les Vaisseaux remirent en même-temps à la voile, pour s'approcher de Cochin, & fermer les passages par Mer. Cette Ville est fort longue. Elle est située sur le bord Méridional de la Rivière de même nom, qui la sépare de l'Isle de Vaiping; & par un de ses bouts, elle s'étend jusqu'au rivage de la Mer. Les Hollandois, s'étant avancés jusqu'à la pointe de l'Isle, y trouverent une Eglise Portugaise, accompagnée d'une grande Maison, qui appartenoit à l'Evêque. Ils y lâtèrent, en très peu de temps, un Fort, qu'ils nommerent Orange, d'où les balles de mousquet pouvoient porter jusques dans Cochin; & les batteries, qu'ils y dressèrent aussi-tôt, commencèrent à jouer sur la Place. Van-Goens y mit huit cents hommes; & s'étant embarqué avec le reste de ses troupes, il suivit la Côte, pour aller descendre de l'autre côté de Cochin. Le Roi Malabare

Situation de
cette Ville. Isle
de Vaiping.

Roi Malabare
de Cochin. Ses
qualités.

du Pays vint lui offrir, à bord, son secours pour cette Expédition, éni lui demandant, pour unique grace, d'épargner ses Terres. Ce Prince étoit le véritable Roi; mais les Portugais, lui ayant reconnu du penchant pour la Nation Hollandoise, avoient fait tomber le pouvoir souverain entre les mains de la Reine douairière, sa tante, qui étoit dévouée à leurs intérêts. Après le débarquement, il offrit, au Général, de servir de guide à ses troupes, & de lui faire apporter des vivres. Sa taille étoit belle, & ses manières caressantes. Il avoit les cheveux en boucles, & noués, comme ceux des femmes; des anneaux d'or, & quelques pierreries aux oreilles, des brasselers du même métal, une bague à chaque doigt, & une chaîne d'or autour du corps, qui étant nud jusqu'à la ceinture, n'étoit couvert, par le bas, que d'une toile blanche de coton, qui lui descendoit jusqu'aux pieds. Son âge paroissoit d'environ trente-quatre ans. Il entendoit fort bien le Portugais; & s'il avoit le corps fort agile, il n'avoit pas l'esprit moins souple & moins adroit.

L'Armée, divisée en trois corps, marcha le long du rivage, jusqu'aux murs d'une petite Ville Malabare, dont les Habitans se rassemblèrent, après avoir donné quelques marques de frayeur, & fournirent, sur la parole de leur Roi, toutes sortes de rafraichissemens aux Hollandois. Ce Prince engagea aussi tous les Naires, qui lui étoient attachés, à se déclarer pour une Nation qui venoit les rétablir dans leur ancienne liberté. L'après midi, on se remit en marche, sans s'effrayer de quelques retranchemens, que les Ennemis avoient élevés sur le rivage, dans l'opinion que la descente se feroit à moins de distance de la Ville. On continua d'avancer, jusqu'à une petite lieue des murs, & l'on ne trouva pas plus de résistance. La vue d'une grande Eglise, qui s'offroit en pleine Campagne, au milieu d'une multitude de Cocotiers, & de plusieurs Maisons, qui rendoient le Paysage fort agréable, porta les Hollandois à s'y arrêter vers l'entrée de la nuit. Les Habitans avoient pris la fuite; mais ils revinrent, sur le témoignage du traitement qu'on avoit fait à leurs voisins. Le soir, un vieux Portugais, accompagné de sa femme, & de deux filles nubiles, vint demander en grace d'être présenté au Général. Il lui représenta, qu'il habitoit ce lieu depuis plusieurs années, sans être engagé au service de sa Nation, & sans avoir pris part aux guerres du Pays. Dans cette disposition, qu'il vouloit conserver, il le supplia d'ordonner qu'on ne lui fit aucune insulte, ni à sa femme, ni à ses filles, & qu'on respectât leur Maison. Van-Goens lui accorda sa demande. Le lendemain, il revint se jeter aux pieds du Général, & se plaindre, avec beaucoup de larmes, que des Soldats, entrés chez lui les armes à la main, avoient violé ses filles. On lui répondit que s'il pouvoit faire connoître les Coupables, il seroit témoin de leur supplice. Mais, ne pouvant les découvrir par aucune marque, il se vit dans la nécessité de retourner chez lui sans vengeance. Schouren, touché de l'infortune de ses filles, lui reprocha l'imprudence qui les lui avoit fait amener dans un Camp, parées, dit-il, d'ornemens recherchés, qui relevoient leur jeunesse & leurs agrémens, pour les donner, comme en spectacle, aux yeux d'une Armée (39).

(39) Page 362.

GAUTIER
SCHOUTAN.
1661.

Marche des
Hollandois.

Ils violèrent
deux jeunes Por-
tugaises.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Eglise où ils se
logent.

Après avoir passé la nuit dans ce lieu, les Hollandois reprirent leur marche le long du rivage, tandis que la Flotte régloit ses manœuvres sur leurs mouvemens, & s'avançoit à mesure qu'elle les voyoit approcher de la Ville. Ils furent surpris d'apercevoir un tourbillon de flammes, qui s'élevoit d'une Eglise, à une portée de mousquet des murs. Mais comprenant que l'Ennemi même y avoit mis le feu, pour empêcher qu'ils ne s'y logeassent, & qu'ils ne la fissent servir à battre la Place, ils s'efforcèrent d'y arriver assez-tôt pour l'éteindre. Elle étoit déjà réduite en cendres, à la réserve des murs, qui étoient de pierre, & de l'épaisseur de ceux d'une Forteresse. Van-Goens ne laissa pas de s'en saisir, parce qu'il la jugea propre à la défense de l'Aiguade, & pour faire apporter de ses Vaisseaux, les munitions & les autres secours. Il en fit approcher la Flotte, avec ordre de jeter l'ancre aussi près de la terre qu'il seroit possible.

Ils comptent à
la vue de la Vil-
le.

De ce lieu, l'Armée passa dans une Campagne fort ouverte, malgré le feu des Ennemis, qui ne cessa pas sur leurs remparts. Mais leurs boulets passoient dessus les troupes Hollandaises, & servoient à les amuser, par les bonds qu'ils alloient faire entre les arbres. Ainsi, rien ne les empêcha de s'avancer jusqu'au pied des murs, d'où la prudence les obligea néanmoins de se retirer, pour s'asseoir tranquillement sur l'herbe, à la vue des Portugais, pendant que le Général assignoit les postes.

Combat des
Hollandais contre
les Naires du
Cochin.

Après Goa, la Ville de Cochin étoit la plus grande que les Portugais possédassent dans les Indes Orientales. Elle a peu de largeur; mais sa longueur est d'une demie-heure de chemin, vers les Terres. C'étoit du même côté, que la vieille Reine avoit son Palais, assez près d'une bonne Aiguade. La plupart des Naires, du Pays, engagés par cette Princeesse à prendre parti pour les Portugais, s'étoient rassemblés dans ce lieu & formoient un corps assez nombreux. Van-Goens entreprit de les réduire, avant que d'attaquer une Ville qu'ils pouvoient secourir continuellement d'hommes & de vivres. Il fit marcher, vers eux, les deux tiers de l'Armée. Mais les Naires l'ayant bientôt aperçu, se mirent en ordre de bataille, & s'avancèrent d'un air furieux, après avoir pris beaucoup d'Amfion. Ils étoient soutenus de quelques grosses pieces de canon, qui firent un feu terrible; pendant qu'au mépris des piques & des balles de mousquet, ils se jetterent sur leur Empereur, avec de grands fabres qu'ils tenoient à deux mains, & dont la pointe étoit aussi redoutable que le tranchant. Ils tuèrent beaucoup de monde, & ils en blessèrent encore plus. Cependant les Hollandois, animés par un danger si pressant, firent, de leur côté, tant d'efforts, qu'après en avoir tué un grand nombre, ils poussèrent les autres jusques dans le Palais, qui étoit voisin du Champ de bataille. Là, les Naires fe tallierent, & firent face avec beaucoup de courage: mais ayant moins d'espace pour l'usage du fabre, ils se virent contrainsts par les Mousquetaires, qui étoient entrés après eux, d'abandonner les Salles & de sauter par les fenêtres. Ainsi, les Hollandois demeurèrent maîtres du Palais. Schouten assure que le sang y couloit à grands flots; & que soit dans les Chambres, ou dans les Avenues, on compta plus de quatre cens Naires, morts ou expirans (40). Le reste avoit pris la fuite & s'étoit dispersé.

Sanglant sa-
rage.

On trouva, dans ce Palais, plusieurs pieces de gros canon, de la poudre, du plomb, des fusils, des sabres, & d'autres munitions de guerre. Les pendans d'oreilles des Naires, leurs anneaux & leurs chaînes d'or, furent abandonnés aux Soldats : mais, dans cette confusion, ils observerent fidèlement l'ordre qu'ils avoient reçu de ne faire aucune insulte au Peuple ; & la confiance des Malabares étoit déjà si bien établie, que loin de fuir, ils s'étoient postés en divers endroits pour être spectateurs du combat, sans prendre le moindre intérêt à la perte des Naires. La vieille Reine fut arrêtée, parce qu'elle favorisoit trop hautement les Portugais. Cependant, le Général ordonna qu'elle fût traitée avec beaucoup d'égards. Le Roi même, qu'elle avoit détrôné, intercédâ généreusement pour elle. On se contenta de lui donner des Gardes, sans craindre, observe Schouten, qu'elle les corrompît par sa beauté, car elle étoit vieille & laide : ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût extrêmement parée de chaînes d'or & de bijoux, qui donnoient une sorte d'éclat à la noirceur de son teint (41). Pendant que Van-Goens étoit occupé de ces soins, il reçut avis, d'une brigade qu'il avoit laissée devant les murs de la Ville, que les Portugais avoient fait sur elle une vigoureuse sortie ; mais qu'ayant été repoussés avec perte, tout le mal qu'ils avoient fait aux Hollandois se réduisoit à quelques Blessés.

Le jour suivant, on prit la résolution d'aller à l'assaut. Le temps pressoit. La Mousson des pluies n'étoit pas éloignée ; & les forces d'ailleurs étant fort diminuées, par tant de combats, & par les garnisons qu'on avoit laissées dans plusieurs Places, on ne pouvoit tenir long-temps le reste des troupes exposé aux injures de l'air, & à d'autres fatigues qu'elles n'étoient pas capables de supporter. La prise du Palais sembloit donner de la facilité pour l'attaque, par cette partie de la Ville. Van-Goens marqua l'endroit & le jour.

Was, Capitaine Major, fut chargé de cette importante entreprise ; & tandis qu'il devoit commencer ses opérations, d'autres reçurent ordre d'aller donner l'alarme dans un autre endroit des murailles. Mais les Assiégés furent informés de ce plan. Ils se trouverent en si grand nombre, à la principale attaque, qu'ayant comme enfermé les Hollandois, lorsqu'ils s'efforçoient de franchir quelques vieux murs, & de pénétrer dans le Fauxbourg, ils les forcèrent de tourner tous leurs efforts à se dégager. Ensuite, mettant le feu à quelques maisons, par lesquelles ils leur voyoient chercher un passage, ils les jetèrent dans un autre embarras pour éviter les flammes. Was comprit que son salut dépendoit de sa prudence & de son courage. Il fit des actions, que Schouten croit dignes de l'immortalité : mais deux coups de mousquet le firent tomber mort. Van-Goens, qui s'étoit lui-même avancé pour animer ses gens, reçut un coup de balle dans le crochet d'or qui servoit à retoucher son chapeau. Rothas & les autres Chefs ne furent pas moins en danger. Cependant ils écartèrent les Portugais, & s'ouvrirent une retraite.

Cette action leur coûta quantité de braves Soldats ; mais, en se retirant, ils eurent la gloire de demeurer maîtres d'une partie du Fauxbourg ;

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Le Palais est
pillé, & la Reine
tombe entre
les mains des
Vainqueurs.

Assaut donné
à la Ville.

Retraite forcée
des Hollan-
dois.

(41) Page 367.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Le Siège est
poussé avec vi-
gueur.

& loin de sentir leur courage affaibli, ils se consolerent dans la résolution de presser le Siège. On apporta, de la Flotte, tous les instrumens nécessaires pour les travaux. La tranchée fut ouverte, & les batteries régulièrement dressées. Mais pendant qu'on battoit la Ville, les Portugais tiroient aussi sans interruption; & les brèches, qu'on faisoit à leurs murs, étoient réparées avec une promptitude qui causoit de l'étonnement. Van-Goens, accablé du nombre de ses Blessés & de ses Malades, fit disposer une Eglise pour les recevoir. Pendant qu'il pressoit cet ouvrage, il fut informé que le Roi de Pescatti, ou Porca, fidèle aux Portugais, avoit rassemblé six mille hommes, & s'avançoit pour le prendre par derrière, tandis que les Assiégés feroient une sortie. Cette nouvelle jeta beaucoup d'allarme parmi les troupes Hollandoises, qui pouvoient être surprises à toute heure du jour & de la nuit. Elle rendit, aux plus malades, la force de reprendre les armes, & de veiller pour la défense de leur vie. Mais le Roi de Porca, s'étant contenté de demeurer aux observations, à quelques lieues de la Ville, l'inquiétude qu'il avoit causée ne servit qu'à faire connoître de quoi les hommes sont capables dans l'extrémité du danger.

Ignace de Sar-
miento, Gouverneur de Co-
chin.

Après trois semaines de Siège, pendant lesquelles il ne s'étoit pas passé de jour sans attaque ou sans sortie, Van-Goens, qui ne croyoit pas les Assiégés dans un moindre embarras que le sien, tenta leur confiance par l'offre d'une bonne composition. Il leur envoya un Trompette, avec des propositions honorables. Ignace de Sarmiento, Gouverneur de la Place, répondit qu'ayant été chargé de la garde de Cochín, il étoit résolu de répandre tout son sang, pour la conserver au Roi son Maître. On recommença, de part & d'autre, à tirer avec une nouvelle furie. Mais les Hollandois reconnurent bientôt d'où venoit la confiance de leurs Ennemis. Dès le jour suivant, la Ville reçut un secours de monde & de toutes sortes de munitions, qui lui étoient envoyées de Goa. Dans la multitude de passages & d'eaux intérieures, que les Assiégeans ne pouvoient fermer, il ne fut pas difficile au Convoi Portugais d'arriver en plein jour. On vit aussi-tôt les Enseignes élevées sur les tours & les remparts de la Ville. On entendit sonner les cloches, & pousser des cris de joie (41).

Secours qui
vient aux Assi-
égés.

Un si fâcheux augure ne put manquer de répandre la consternation dans l'esprit des Hollandois. Ils n'ignoroient pas que la saison des pluies approchoit. Le nombre de leurs Malades augmentoit de jour en jour. A peine leur restoit-il quatorze cens hommes. Outre leurs réflexions sur les vicissitudes de la guerre, & sur le besoin de diverses provisions, qu'on leur avoit fait espérer inutilement de la Côte de Coronandel, ils considéroient que le Roi de Porca n'attendoit que l'occasion de les surprendre. Enfin le parti de la retraite parut si nécessaire, qu'on ne chercha plus que les moyens de se dérober aux yeux des Portugais. Le gros canon & les mortiers furent emmenés sur des Radeaux. Cette manœuvre ne plut point aux Mamelots, qui ne respiroient que le burin, & qui n'étoient point encore informés de la résolution du Conseil. On s'efforça de leur persuader qu'il étoit question d'un nouvel assaut, & que dans l'incertitude du succès, on

Les Hollandois
lèvent le Siège de
Cochin.

commençoit à transporter ce qu'il y avoit de plus embarrassant pour l'Armée. Ils furent entretenus dans cette idée, jusqu'au soir du 2 de Mars; & lorsqu'ils reçurent ordre de partir, ils se figuroient encore que c'étoit pour combattre; mais, en les faisant marcher vers le rivage, on leur déclara qu'il falloit rentrer à bord, & l'embarquement se fit sans confusion. Van-Goens, pour cacher son départ aux Portugais, engagea un Juif, par une grosse récompense, à sonner une cloche pendant la nuit, comme les Hollandois en avoient l'usage. Un Canonier, nommé Henri *Boerdop*, qui avoit le talent de contrefaire différentes voix, ne craignoit pas de demeurer à terre, pour faire le bruit ordinaire, à chaque Poste, en criant, qui va-là? Ronde, Caporal, &c. Vers la pointe du jour, il eut le bonheur de retourner librement au rivage, & les Portugais ne s'aperçurent qu'à midi de la levée du Siège (43).

La même expédition fut recommencée, l'année suivante, avec plus de bonheur; & Cochin eut le sort des autres Villes Malabares, qui étoient passées au pouvoir des Hollandois. Mais, Schouten étant alors employé dans d'autres lieux, son récit n'auroit pas autant d'autorité, sur la foi d'autrui, qu'il paroît en avoir eu jusqu'à présent sur le témoignage de ses propres yeux. Cette raison, qui donne beaucoup de prix à plusieurs parties de son Journal, disparoit absolument, lorsqu'il entreprend la description d'un grand nombre de lieux qu'il n'a jamais vus, ou la relation de quantité d'événemens, auxquels il n'a pas eu de part. Aussi croit-on devoir l'abandonner dans ses excursions, qui ne représenteroient d'ailleurs que ce qu'on a lu, avec plus d'ordre & de fidélité, dans d'autres Voyageurs. Il continue, pendant plusieurs années, de suivre l'inclination qui le portoit sans cesse à changer de Climat. Il visite successivement toutes les Colonies Hollandoises. Enfin, revenant à Baravia, il commence, en 1665, à sentir quelque regret de vivre loin de sa Patrie. Une Flotte d'onze grands Vaisseaux, fort richement chargés, étoit prête à mettre à la voile pour l'Europe. Il saisit l'occasion; & la considération qu'il avoit méritée, par ses services, le fait recevoir à bord de l'Amiral, qui se nommoit le *Valcheren*, commandé par *Bitter*, pour la Chambre de Zélande.

Mais avant que de le suivre, dans sa dernière Navigation, empruntos de lui quelques éclaircissemens sur l'air & les saisons des Indes, qu'il regarde lui-même comme le fruit le plus certain de ses propres observations.

La manière, dit-il, dont il a plu au Ciel de diversifier la température de l'air, les saisons & les influences des Elémens, non-seulement sur les deux Côtes de Malabare & de Coromandel, mais dans toutes les Indes Orientales, est admirable & véritablement incompréhensible. Des Pays & des Côtes, qui sont à peu de distance, ou même qui se joignent, ont si peu de ressemblance par les qualités de l'air, soit dans les temps secs, pour les degrés de chaleur & de sécheresse, soit dans la saison humide & pluvieuse, pour l'abondance des pluies & pour leurs effets, que cette différence ne peut être observée sans étonnement.

Dans les Pays de la Côte des Indes, ou de Malabar, la saison des pluies,

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

Précisions singulières pour cacher leur état.

Remarques sur l'air & sur les Voyages.

Sees observations sur les saisons des Indes.

(43) Pages 376 & précédentes.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1661.

ou l'Hyver, commence ordinairement au mois d'Avril, ou de Mai au plus tard, & finit dans le cours de Septembre, ou au commencement d'Octobre. Elle se passe en grosses pluies, accompagnées de fréquens orages, & la plus grande partie du Pays se trouve couverte d'eau. Mais la même Mousson commence plutôt, autour du Cap de Comorin, que du côté du Nord. Elle se fait sentir, par exemple, à Coylang & à Cochîn, plutôt qu'à Goa, & plutôt à Goa qu'à Surate; ce qui arrive sur toute la Côte, à proportion qu'elle est plus au Nord, parce que le gros temps y vient du Sud.

Lorsqu'il approche, les Européens font des provisions de vivres pour toute sa durée. Ils déchargent les Vaisseaux. Ils les mettent à l'abri. Ils les défendent & les couvrent de nattes. Ceux qui sont destinés pour quelque Voyage, se mettent en Mer avant que le mauvais temps les surprenne. De la Côte de Malabar, ils vont à celle de Coromandel, à Bantam, à Batavia, où l'on attend la belle saison, dans le même temps que les Malabares attendent la mauvaise. Les Vaisseaux qui viennent d'ailleurs, pour se rendre au Malabar, ne manquent pas de se hâter aussi, parce que le retardement les expose aux plus affreux dangers. Des vents du Sud Ouest chassent de grosses nuées de la Mer, vers les Montagnes qui séparent la Côte de Malabar de celle de Coromandel, & qui s'étendent bien loin du Sud au Nord. Ces nuées, arrêtées par les sommets des Montagnes & par les vents opposés qui y soufflent, reçoivent, de ce contraste, une pression si violente, que venant à crever, elles se débordent en eaux, elles forment des torrens, qui se précipitant des Montagnes, entraînent avec eux une abondance de sable, vers la Mer, où l'orage, qui fait enfler les flots & qui augmente les Brisans, en pousse beaucoup aussi vers le rivage. C'est de cet assemblage, de ce qui descend des Montagnes, & de ce que la Mer apporte, que se forment les Bancs qui bouchent les Ports, & qui barrent les Rivières. On les prendroit pour des ouvrages de l'art humain, qui se seroit attaché à faire des digues. Il est non-seulement dangereux, mais souvent impossible d'y passer dans cette saison; & les Vaisseaux, qui ont le malheur de se trouver en Mer, doivent se tenir au large, fort loin de la Côte.

Ces eaux ne grossissent pas seulement les Rivières, Les basses Terres en demeurent couvertes. Heureusement, les nuées ne cessent pas de former comme un mur de séparation entre la Terre & le Soleil, qui est là, chaque jour, au Zenith. Elles amortissent l'ardeur de ses rayons; sans quoi la chaleur y seroit insupportable. Mais on ne laisse pas d'y mener une vie fort triste, surtout aux environs des nouvelles Lunes, où les jours sont fort obscurs, & les nuits d'une affreuse noirceur. Alors les femmes, condamnées à ne pas sortir de leurs maisons, ne connoissent pas d'autre amusement, que de mâcher du Bétel & de l'Arecca, & de se tenir quelquefois dans leurs Galeries, ou dans les Cabinets de leurs Jardins, pour y respirer l'air, lorsqu'elles peuvent saisir quelques moments moins fâcheux. Les hommes s'occupent à cueillir les fruits, dont la plupart arrivent alors à leur maturité dans plusieurs parties des Indes. On remarque même, que dans cette saison, les arbres & les plantes ont plus de fraîcheur & d'agrément,

inens. Les Terres hautes, qui avoient été long-temps arides, se couvrent alors de verdure, & produisent des fleurs & des fruits. D'ailleurs, l'air n'a de fâcheux que son humidité. Mais les rues & les chemins deviennent impraticables; & ce défordre regne si long-temps, que plusieurs semaines après le retour même de la belle Mousson, les torrens continuent de rouler sur les Côtes, par les passages qu'ils se sont ouverts, & vont combattre encore, avec violence, les vents ou les brisans de la Mer qui s'opposent à leur chute. La fin du mauvais temps s'annonce presque toujours par quelque horrible tempête, accompagnée de tonnerre & d'éclairs; & lorsque la belle saison a pris sa place, c'est pour durer, sans interruption, jusqu'au retour de l'Hyver.

Dans plusieurs Pays des Indes, on prépare la terre pendant la saison des pluies. On y sème du froment, du riz & d'autres grains, qui produisent d'abondantes moissons, lorsque la saison sèche est arrivée. Alors les vents de Mer soufflent constamment pendant le jour, & sont relevés pendant la nuit par les vents de terre, qui diminuent vers dix heures du matin. Un calme, dont ils sont régulièrement suivis, laisse les Habitans exposés à l'excèsive chaleur. Mais bientôt il s'élève un petit souffle de Mer, qui augmente par degrés, jusqu'à devenir, vers midi, un vent assez fort, & qui rafraîchit les hommes & les animaux. Il dure jusqu'au coucher du Soleil; & le vent de terre recommence avec la nuit. Celui-ci est foible aussi d'abord; mais durant la nuit, il souffle du Nord-Est avec tant de force, que personne ne se plaint alors de la chaleur. En effet, pendant les mois de Janvier, Février & Mars, les nuits sont extrêmement froides au Pays de Malabar, & le deviennent encore plus par la rosée.

Mais les vents de terre, qui soufflent avec tant de force jusqu'au matin, ne se font pas sentir bien loin en Mer. Leur plus grande étendue est à dix ou douze lieues de la Côte, ou plus proche, & quelquefois à la seule vue des Terres. Dans quelques Pays, on ne les sent point du tout, ou presque point, sur les flots; particulièrement le long des Côtes de Ceylan, de Java, de Sumatra & de Célebes. Les Pilotes, qui ont le vent contraire en haute Mer, ne manquent point alors de raser la terre autant qu'il leur est possible. Pendant tout le cours de cette agréable Mousson, à peine remarque-t-on le moindre nuage au Ciel. De la Côte de Coromandel, comme de celle de Malabar, on voit également les deux Etoiles polaires sur l'Horizon; mais elles n'y montent pas fort haut. Le Soleil y passe deux fois l'année, sur la tête des Habitans; une fois, lorsqu'il va de la Ligne au Tropique du Cancer; ce qui arrive à la fin d'Avril & dans le cours de Mai; l'autre fois, lorsqu'il retourne du Nord au Sud, à la fin de Juiller & dans le cours d'Août. Dans cet intervalle, la chaleur seroit insupportable, sous la Zone torride, si la Providence n'avoit pas temperé les ardeurs du Soleil par de gros nuages, qui laissent tomber d'abondantes pluies dans leur saison, & par la fraîcheur des vents de Terre & de Mer.

Dans la saison des pluies, sur la Côte de Malabar, elles ne tombent pas sans relâche. Le beau temps leur succede quelquefois; mais ces intervalles sont fort courts. On éprouve les mêmes alternatives, dans la sèche-tesse. Il s'élève quelquefois un orage subit, lorsque l'air est le plus doux

GAUTIER
SCHOUTEN.
1662.

Étrange variété
du temps dans
des lieux peu
éloignés.

& le temps tout-à-fait tempéré. Mais ces accidens ne sont pas moins extraordinaires, pour les Indiens, qu'un temps doux & serein l'est en Europe, au milieu de l'Hyver, ou de la neige & des frimats pendant l'Été.

Schouten ne trouve rien de si merveilleux que ce qu'il nomme les *Limitations* de la Providence, dans cette double Mousson. Pendant que les pluies & les tempêtes regnent à Surate, & le long de la Côte de Malabar, jusqu'au Cap de Comorin, on trouve qu'à l'Est de ce Cap, & sur toute la Côte de Coromandel, il fait un fort beau temps. Cependant cette dernière Côte commence par la même hauteur, que celle de Malabar, & court aussi du Sud au Nord. A peine la distance est-elle de soixante, ou soixante-cinq lieues, de l'une à l'autre; & l'on n'en compte pas même plus de trente, du côté du Sud.

Depuis long-temps, les Européens & les Indiens s'accordent à faire, par terre, le Voyage de Cochin & des autres Villes du Malabar, à Saint Thomas. Les Habitans du Coromandel prennent le même chemin, pour aller au Malabar; & de part & d'autre, c'est un Voyage de peu de jours. Mais il faut traverser les hautes Montagnes de Ballagate, qui courant du Sud au Nord, sont la séparation des deux Côtes. Sur la cime de ces Montagnes, il est étonnant & presque incroyable combien on passe subitement du chaud au froid, de l'Été à l'Hyver, d'un air serein à l'épaisseur la plus opposée. D'un côté du Cap de Razalgate, qui est dans la Mer d'Arabie, les Vaisseaux sont tranquillement sur leurs ancres, ou font route sans danger. De l'autre côté du même Cap, jusqu'aux Côtes les plus reculées de l'Arabie heureuse, ils n'osent tenir la Mer, dans la crainte continuelle des tempêtes. La Mousson orageuse commence, à Coromandel, vers la fin d'Octobre, dans le même temps que l'Été s'ouvre à Malabar, & dans les Royaumes d'Orisa, de Bengale & d'Arrakan. Alors, il n'y a plus de sûreté pour les Vaisseaux, ni à Paliacate, ni dans aucun autre lieu vers le Sud: mais du côté du Nord, ils ont un temps favorable. A Tutocorin, qui est assez près du Cap de Comorin à l'Est, & même au Sud du même Cap, on jouit du plus beau temps; pendant qu'à Coylang & dans les autres Pays de cette Côte, on éprouve ce que l'Hyver a de plus affreux, à l'exception des gelées. Dans tout le cours de la Mousson sèche, il regne, à Negapatam, & plus loin vers le Nord, des vents de terre si chauds, qu'on se croit prêt d'étouffer. Au mois de Juillet, Pérapoli & Masulipatam en ressentent d'aussi chauds, qui sont encore plus mal sains. Mais les vents de Mer, qui se lèvent régulièrement à l'entrée de la nuit, raniment les hommes & les animaux par leur fraîcheur.

Dans l'Isle de Ceylan, l'Hyver ataque, au mois d'Octobre, la Partie Septentrionale; c'est-à-dire Warmias, Jafanapatam, & les petites Isles voisines: mais dans le même temps, on jouit de tous les charmes de l'Été, vers les Parties Méridionales. Au contraire, tandis que Jafanapatam ressent la douceur de l'Été, Colombo, Caleture, Poin-de-Galle, Bellingham, Marura, Donderi, sont couverts d'un air sombre & chargé, & noyés par des pluies continuelles.

Enfin, Schouten ayant porté ses observations au-delà des Indes, & dans une partie des Isles qui sont à l'Est, il assure qu'à Ceram, Isle peu éloignée d'Amboine, l'Hyver regne dans la Partie du Nord, tandis que dans celle du Sud,

qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, on trouve la saison de l'Été (44).

En partant du Port de Japare, où les Hollandois vont charger des poutres, du riz, des bestiaux, des fruits & d'autres denrées pour leurs divers Etablissmens, non-seulement il nous apprend les noms de plusieurs Places qui ne sont point entrées dans la description de l'Isle de Java, mais il fait une curieuse peinture de la Cour du Mataram, dont les autres Voyageurs n'ont gueres connu que le nom.

Pati & Dauma, qui sont, dit-il, dans le voisinage de Japare, y envoient leurs grains & leur poisson; mais ces deux Villes sont de peu d'importance. Samarang, qui est à sept lieues de Japare, est une Ville fort peuplée, dont les Habitans s'occupent à cultiver la terre, à pêcher, à couper du bois dans les Forêts, & à le préparer pour la Charpenterie & pour d'autres usages. Les Ambassadeurs, qu'on envoie de Batavia au Mataram, prennent cette route pour se rendre à sa Cour. On y trouve de belles Campagnes, dont la plupart sont semées de riz; des Bois, des Prairies, des Plaines, & des Vallées d'une beauté surprenante. On marche aussi le long des Montagnes d'Ongaran, de Marbabou & de Bilerang, dont les cimes sont revêtues d'arbres verts, qui semblent porter leurs têtes dans le Ciel. On passe dans les Bourgs d'Ongaran, de Chiandi, de Saleriga, & de Silimby, qui sont tous extrêmement peuplés, & l'on en découvre un grand nombre d'autres. On traverse plusieurs Rivières, dont la plus considérable est celle de Damack, qui roule ses eaux, avec beaucoup de bruit, du haut des Montagnes où elles prennent leur source (45).

Mataram, Ville Capitale du Prince, qui porte le même nom, & qu'on appelle ordinairement l'Empereur de Java, est située dans une Plaine agréable & fertile, environnée de hautes Montagnes, qui sont couvertes d'une éternelle verdure, & qui ne sont pas moins fertiles que la Plaine. Schouten représente ce lieu comme un chef-d'œuvre de la Nature (46). La Ville est fortifiée par sa seule situation. Les Montagnes d'Ongaran & de Marbabou l'environnent & lui servent de rempart, du côté de l'Occident. Au Nord, elle a la Montagne de Bilerang, qui passe pour la plus haute de l'Isle, & qui est inaccessible de plusieurs côtés. Les Vaisseaux, qui s'approchent à la vue de l'Isle, pendant la Mousson de l'Est, découvrent Bilerang de trente lieues en Mer. Ainsi, Mataram, renfermée par des Montagnes & couverte par des Bois impénétrables, a d'autant moins besoin d'autre défense, qu'elle trouve, dans cet espace, tout ce qui est nécessaire à la vie de ses Habitans. Quatre Portes, qu'on a ménagées dans les Passages étroits, ouvrent & ferment ceux par lesquels on vient de Samarang. Le premier se nomme le Col de Silimby. Il est dans un Vallon fort resserré, où l'on n'aborde que par divers détours, qui régissent pendant l'espace de dix-huit ou vingt lieues. Il est gardé par un corps de troupes, qu'on relève tous les mois. Dans l'intérieur de ce Col, on trouve Silimby, Bourg fort peuplé. Personne ne passe, sans être présenté au Commandant de la Porte, qui tient registre des affai-

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Route de Japare à Mataram.

Description de cette Ville.

Comment elle est si bien située par sa situation.

(44) Pages 308 & précédentes. Les remarques précédentes sembloient appartenir à l'Article de l'Histoire Naturelle; mais la Relation de Schouten y auroit trop perdu, &

l'on se contentera d'y renvoyer le Lecteur,

(45) Page 298.

(46) Ibidem.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

res & du nom de chaque Voyageur. La même précaution s'observe au second Col, qui se nomme *Tadie*. Les Portes ne sont que de bois ; mais rien n'approche de leur force & de leur épaisseur. Elles sont bordées d'une haye de gros pieux, qui s'étendent jusqu'au pied des Montagnes. Il seroit extrêmement difficile de s'ouvrir un autre Passage, au travers des ronces, & de diverses sortes d'obstacles ; mais il le seroit encore plus de se tacher, dans des lieux que leur pente escarpée offre de toutes parts à la vue ; & ceux qui seroient découverts, dans cette entreprise, l'expieroit sur le champ, par un cruel supplice. Les deux autres Passages, qui défendent l'accès de Mataram, se nomment le Col d'Oupack, & le Col de Caliadir. La Ville est environnée d'un grand nombre de beaux Villages, qui en forment comme les Fauxbourgs. On en compte jusqu'à trois mille, soit dans la Plaine, ou sur la pente, & jusques sur la cime des Montagnes. On y voit aussi des Maisons de plaisance, accompagnées de Garennes & de Vergers. Mais rien n'y cause tant d'admiration, que la multitude des Habitans.

La grandeur
de la ville.

La Ville, depuis la Porte de Caliadir jusqu'au Palais Impérial, a deux lieues de longueur. Sa largeur est à peu près égale. A l'Occident, elle est fermée d'une muraille haute & forte, de maçonnerie sèche, mais de pierres de taille quadrées. Du côté du Sud, elle finit par le Palais impérial. La Porte de Caliadir est au Nord. Les Montagnes font le reste du circuit. Schouten se plaint du mauvais ordre & de la saleté des rues. Il n'y en a qu'une, qui s'étend en droite ligne du Sud au Nord ; encore se courbe-t-elle en sinueux, dans les principaux Quartiers. C'est à l'extrémité de cette principale rue, que le Palais se présente. Il n'a pas moins de deux lieues de long ; mais, quoiqu'il paroisse magnifique aux yeux des Javanois, les Hollandois n'y trouvent rien d'admirable. Ses plus grands ornemens sont les Jardins, qui l'accompagnent, ses Vergers, ses Plaisirs d'arbres, la belle Place, qui est au-devant, & plusieurs grands Bois, séparés les uns des autres par des enclos, dont les uns sont pour la chasse, & les autres pour élever des Rhinoceros, des Cerfs, des Tauteaux sauvages, des Chevaux, des Vaches, & quantité d'autres Animaux.

Empire du
Mataram.

Le Mataram, qui régnoit alors, se nommoit *Soufouhounan Ingelaga*. Il étoit fils de Sultan Mahomet, qui occupoit le trône avant lui. Ingelaga n'avoit pas eu peu de difficultés à surmonter, pour recueillir la succession de son Pere : mais étant enfin parvenu à se faire proclamer, il avoit fait périr tous ceux qui s'étoient opposés à ses droits. Ensuite, il avoit formé le plan d'un regne sage & modéré, qui le faisoit chérir & respecter de ses Peuples. Son Empire étoit composé de douze Provinces ; sept maritimes, & cinq intérieures. La forme de son Gouvernement n'avoit rien de plus remarquable, que son attention continuelle à l'entretien de l'ordre, & sa fermeté à punir les moindres fautes de ses Officiers ; mais, Schouten fait le récit de quelques usages singuliers de cette Cour, qui ne doivent pas être négligés.

Description
des Tournis qui
y sont en usage.

Celui qu'il met au premier rang, est l'usage des Tournis, qui se font régulièrement, chaque semaine, le Lundi, & quelquefois le Samedi, dans la Place qui est devant le Palais. Les plus grands Seigneurs de l'Etat, au nombre de cinq à six cens, y paroissent dans leur plus riche parure, & celle

des Chevaux n'est pas moins magnifique. Ces ornemens sont une piece d'étoffe de soie à fleurs, ou d'une fine toile de coton fort blanche, tournée autour de leurs corps, de la ceinture en bas; car le reste est nud. Ils ont un petit bonnet blanc, qui n'est ordinairement qu'un petit morceau de toile de coton ou d'étoffe de soie, tourné plusieurs fois autour de la tête, & roulé en forme de turban. On plante, autour de la Place, pour chaque Seigneur du Tournois, un Poteau, où leur Cheval est attaché & gardé par un Valet. Il est entouré d'autres Domestiques, qui jouent de divers instrumens. Les Musiciens de l'Empereur, qui sont rangés autour de cette Place, se font entendre aussi, sur-tout lorsque le Monarque sort du Palais, & s'avance à Cheval, entouré d'une centaine de Gardes à Cheval. Aussi-tôt qu'il paroît, tout le monde jette les yeux sur lui, pour sçavoir si c'est un bonnet à la Javanoise, ou un turban qu'il a sur la tête. Si c'est un bonnet, chacun se hâte de mettre le sien; & si c'est un turban, on voit tout le monde aussi-tôt coëffé d'un turban.

Les Avenues de la Place, qui est entourée d'une espece de Palissade, se ferment lorsqu'il y est entré, & personne n'a plus la liberté d'en sortir. Autour de la Palissade, dix ou douze mille hommes sont debout sous les armes. L'Empereur s'avançant du bord, avec beaucoup de gravité, va faire une volte autour du Pilier; & chaque Seigneur va faire la sienne après lui. S'il veut faire une course, il choisit un des principaux Champions, qui ont, à la main, une lance, dont le bout est armé d'un bouton. L'Empereur court le premier, & ses Gardes courent de toutes leurs forces, à ses côtés. Celui qu'il a désigné, pour courir contre lui, s'efforce de le joindre jusqu'à la portée de la lance, qu'il avance à côté de son Maître, pour marquer qu'il pourroit l'atteindre; & le Prince se sert de la sienne pour parer le coup, comme s'il s'en croyoit menacé. Lorsqu'ils ont couru jusqu'au bout de la Place, ils font volte face avec beaucoup d'adresse; & continuant leur combat, celui qui poursuivoit dans la premiere course est poursuivi dans la seconde. Ensuite les Seigneurs font leurs courses à leur tour. Souvent, ils changent de Chevaux; mais, c'est toujours de concert, jusqu'à ce que l'un des deux combattans ait remporté quelque avantage sur l'autre. S'il arrive que celui qui court contre l'Empereur ait quelque supériorité sur lui, il se garde bien d'en marquer de la fierté. Il se compose. Il cherche quelque tour adroit, pour faire sentir son avantage; mais sans perdre l'air respectueux, & sans pousser trop loin son triomphe (47).

La durée ordinaire du Tournoi est depuis quatre heures après midi, jusqu'au coucher du Soleil. Les Seigneurs Javans ont beaucoup d'agilité dans leurs courses, avec une adresse extrême à se servir de leurs lances. Chacun s'efforce d'enlever son Adversaire de dessus la selle; & celui qui reçoit cette disgrâce est exposé à quantité de railleries. Les bonnets & les turbans sont fort menacés, dans ces exercices. Ceux qui courent se font un plaisir d'en enlever de toutes parts avec leurs lances, & l'Empereur même s'en fait un amusement. Les Javanois sont fort bien à cheval. Leurs selles sont petites, & leurs étriers courts. Avec la bride, pour gouverner leur cheval, ils ont un petit crocher, retenu par une corde, qu'ils nouent autour

GAUTIER
SCHOUTEN.
1663.

Comment l'Em-
pereur y court.

Manière dont
on y conduit les
Chevaux.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Le Mataram est
gardé par des
jeunes.

Leur nombre
& leur ordre.

Leurs occupa-
tions.

Comment el-
les amuse le
Mataram.

d'eux, comme une ceinture. Ainsi, c'est du corps seul qu'ils régissent ; & cette méthode, qu'ils exercent avec beaucoup d'adresse, rend leurs mains absolument libres pour manier la lance.

Schouten ne paroit pas moins informé de ce qui se passe dans l'intérieur du Palais. La Garde, dit-il, s'y fait nuit & jour par un grand nombre de femmes armées. Il n'est pas permis, aux hommes, d'y passer pendant la nuit. On fait monter le nombre de ces femmes, à dix mille. Elles ont des Commandantes, & diverses sortes d'Officières, qui n'ont pas d'autre objet que le repos & la sûreté du Mataram. On les voit sortir du Palais, tour à tour, pour aller chercher, dans la Ville, tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; tandis qu'il en reste toujours, aux Passages, un corps nombreux, qui en éloigne les hommes, & qui ne permet point aux femmes d'en sortir. Les Portes, les Appartemens & les Promenades, sont gardés par les plus vieilles. Le service intérieur est réservé pour les jeunes. Une partie est employée à la Cuisine ; une autre à tout ce qui regarde l'entretien ou la propreté du Palais ; & le reste, à divers ouvrages de mains. Elles ont leur tour, pour sortir ; mais toujours sous les yeux d'une Gouvernante, qui veille sur leur conduite au dehors. Le Mataram ne fait jamais un pas, sans en avoir quelques-unes à sa suite. Les unes sont armées de lances & de légères armes à feu. D'autres lui portent du Bétel, du Siribou, du Tabac, une natte pour s'asseoir, des sandales & d'autres commodités. Une des plus belles lui soutient un Parasol sur la tête. Une autre chaise, avec un éventail, les mouches qui s'approchent de son visage. S'il est assis, elles forment un cercle autour de lui ; & chacune prend des airs complaisans, agréables & flatteurs.

Dans ses divertissemens & ses festins, il fait appeler les meilleures Dames de sa Garde. Elles paroissent avec leurs cheveux frisés & pendans, entremêlés de fleurs, qui sont placées fort adroitement dans les boucles, & nouées de rubans. Leur sein n'est couvert que d'une petite pièce d'étoffe de soie, dont le bout, descendant sous le bras, se joint au reste de l'habillement, & leur laisse le corps nud, depuis la ceinture jusqu'à la poitrine. Toute la partie inférieure est couverte d'une sorte de jupe, repliée par trois ou quatre tours, & dont l'étoffe est à fond noir, bleu, ou d'autre couleur, relevé avec beaucoup d'art par des étoiles d'or & d'argent, par des feuillages, des riges & des fleurs. Leurs bras, au-dessus & au-dessous du coude, sont ornés d'anneaux & de cercles d'or. Ces filles, quoique brunes, paroissent fort agréables à Schouten ; surtout pendant la nuit, où les agrémens de leur parure & de leur beauté reçoivent beaucoup d'éclat de la lumière des flambeaux. Lorsque le Mataram est satisfait de leurs exercices, il frappe d'une main dans l'autre, il donne des louanges à celles qui ont le bonheur de lui plaire, & souvent il leur distribue des anneaux d'or ou d'autres ajustemens. Quelquefois les Seigneurs, qui ont aussi quantité de femmes à leur service, font amener les plus belles, avec la permission du Monarque, pour disputer le prix de la danse à celles du Palais. Les Grands du premier ordre sont distingués, dans cette Cour, par les titres de Pangorans & de Tommagras (48).

(48) Pages 342 & précédentes.

Schouten raconte les cérémonies d'un mariage Maure, de l'Isle de Java, dont il fut témoin. Un jour, dit-il, que nous étions à terre, la curiosité de voir une fête, dont nous avions entendu vanter les agréments, me conduisit, vers le soir, chez un riche Maure, qui devoit se marier la nuit suivante. Le premier spectacle, qui frappa mes yeux, fut une quantité de flambeaux, de torches & de lanternes fort élevées, qui jetoient beaucoup de lumière au milieu des ténèbres, & qui s'avançoient lentement vers la maison. On voyoit, à la suite, un grand nombre de Danseurs, de tambours & d'instrumens, tels que des cornemuses, des especes de flûte & des bassins d'airain, dont le mélange n'avoit rien de désagréable. C'étoit comme l'avant-garde de la Noce. Cette troupe joyeuse étoit suivie par deux Prêtres Maures, vêtus de blanc, après lesquels venoient les Parens des deux familles. Leur marche étoit d'une lenteur & d'une gravité qui me causa de l'impatience. Enfin, je vis paroître l'Epoux, monté sur un beau Cheval de Perle, avec un air modeste, & les yeux toujours baissés vers la terre. On lui portoit, sur la tête, un magnifique Parasol, bordé d'une grande frange de soie, qui faisoit un effet assez singulier à la lumière des flambeaux, parce qu'on le faisoit tourner sans cesse. Les rênes de la bride du Cheval étoient tenues par deux Maures. Deux autres Maures faisoient tomber une pluie d'eau rose, sur le Marié, & parfumoient l'air autour de lui de diverses odeurs, rassemblées dans des mouchoirs de coton. Quelques jeunes gens, de son âge, le suivoient à Cheval & fermoient la marche.

Ce cortège étoit suivi d'une foule de Spectateurs, qui avoient vu mille fois la même cérémonie, & dont l'attention n'en étoit pas moins ardente. De la maison du Marié, on alla passer devant celle de l'Epouse, & successivement dans les principales rues de Java. Ensuite on retourna devant la maison de l'Epouse. Cette Procession s'étoit faite régulièrement tous les soirs, depuis près de quinze jours. En arrivant au dernier terme, le Marié descendit de Cheval, soutenu par ses Paranymphe, & fut conduit, par toute la troupe, sous une Tente qui étoit tendue avec beaucoup d'appareil, & qui formoit une espece de salle devant la maison. Aussi-tôt on étendit, à terre, plusieurs tapis, pour servir de nappes, & l'on mit des coussins devant les Convives, qui s'assirent à la maniere du Pays, c'est-à-dire, les jambes croisées sous le corps. Deux jeunes filles très-noires, vêtues d'habits fort blancs, leur servirent quantité de mets dans de la vaisselle de bois. Le premier service, qui n'étoit que pour exciter l'appétit, fut de Betel & d'Areca. Après ces entrées, on vit paroître des Poules rôties, & d'autres pieces de volaille en Karri, espece de compote que les Javanois aiment beaucoup. Un profond silence regna pendant tout le festin; mais en récompense, on mangea si bien & si long-temps, que tous les plats furent emportés vuides. Les hommes furent dispensés de servir les femmes, ou de leur faire d'autres civilités; car elles mangerent à part dans un grand salon, avec le même silence, & sans autre bruit que celui des Instrumens. A la fin du repas, on but à la ronde, mais ce fut de l'eau toute claire. Le festin se termina comme il avoit commencé, c'est-à-dire par le Betel, après avoir duré jusqu'au milieu de la nuit.

On vint avertir, alors, que la cérémonie du mariage alloit commencer.

GAUTIER
SCHOUTEN.

1665.

Cérémonies des
Mariages Mau-
res, dans l'Isle
de Java.

Marche de
l'Epouse.

Elle se renou-
velle pendant
quinze jours.

Festin qui le
suit.

Cérémonies du
Mariage.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Quelques Esclaves, proprement vêtus, apportèrent, au milieu de la Tente, un petit banc, haut d'un pied & long de six, sur lequel on fit monter l'Epoux, avec deux de ses Paranymphe, au milieu desquels il se plaça. Ses habits étoient de la plus fine toile de coton. Il portoit, au sommet de son turban, une lame d'oripeau; & fut le devant, une seconde lame, qui, jouant avec l'autre, faisoit une espèce de cliquetis. Le turban étoit bordé de fleurs blanches & de roses. Deux longues écharpes, attachées aux deux côtés, pendoient devant les yeux & jusques sur le ventre du Marié, voltigeant avec assez de grace, suivant les mouvemens qu'il se donnoit. Il avoit une chaîne d'or autour du cou, des bagues ou des anneaux du même métal aux doigts & au bout des oreilles, & plusieurs écharpes de soie autour du corps. Son âge paroissoit d'environ trente-six ans.

Comment la
jeune fille se pré-
sente.

Deux Esclaves vinrent élever devant lui un grand rideau, qu'ils soutenoient des deux côtés, & qui le cachoit entièrement, lui & ses deux Paranymphe. Alors le Pere de l'Epouse entra dans la Tente, avec sa fille, qu'il portoit sur ses deux bras, enveloppée de divites écharpes, comme les enfans le sont de leurs langes. On ne lui voyoit pas même le visage; mais on pouvoit appercevoir, au mouvement des écharpes qui lui couvroient la tête, qu'elle pleuroit assez fort. Le Pere se plaça debout, devant le rideau qui cachoit son Gendre, sans cesser de la tenir dans ses bras. Deux Prêtres s'avancèrent, la tête couverte, & firent une courte prière pour le succès de la Fête. Ensuite, ils demandèrent, au Maure, s'il prenoit la jeune fille pour son épouse. Il répondit que c'étoit sa résolution. La même demande, qu'ils firent à la jeune fille, parut lui causer une étrange altération. Non-seulement elle continuoit de pleurer; mais offusquée par la violence de ses sanglots, & par les écharpes, où elle étoit comme ensevelie, elle se trouva effectivement si mal, qu'on fut obligé de lui apporter de l'eau, pour lui faire rappeler ses esprits. Elle en but un peu, & ses agremens purent alors à découvrir. Elle avoit des bagues d'or, passées dans le nez & dans les oreilles. Ses doigts en étoient chargés; & son front étoit paré, comme celui de l'Epoux, de fleurs & d'une lame d'oripeau. Elle n'avoit pas plus de quinze ans; & son teint, dont les Spectateurs louerent la beauté, n'offrit aux yeux de Schouten que la couleur d'une Taupe.

Conclusion de
la cérémonie.

Aussi-tôt qu'elle eut repris ses forces, les Prêtres ayant répété leur demande, elle répondit oui, d'un ton timide. A ce signal, toute l'Assemblée fit éclater sa joie, par de longs applaudissemens; surtout les jeunes filles, qui chanterent en chœur quelques airs assez mélodieux, dont les paroles contenoient des félicitations & des vœux en faveur de l'heureux couple. Ces acclamations furent interrompues par un moment de silence, pendant lequel on baissa le rideau; & le Marié prit cet instant pour jeter une fleur blanche à son épouse. On releva aussi-tôt le rideau, & les chants recommencerent. La même cérémonie fut répétée jusqu'à quatre fois. Ensuite la jeune personne fit la même chose à son tour; c'est-à-dire qu'on cessa de chanter & qu'on baissa le rideau quatre fois, pour lui donner le temps de jeter une fleur blanche au Héros de la scène. Après cette espèce
de

de badinage, le rideau fut baissé plus long-temps. L'Epoux tira de son doigt un diamant, qu'il mit au doigt de son Epouse. Elle en tira un du sien, qu'elle lui mit de même. Les chants recommencerent encore, & le rideau fut levé pour la dernière fois. Cet intervalle fut court. L'Epoux, prenant alors un collier de fleurs blanches, le mit autour du cou de sa noire moitié, qui lui fit la même galanterie de ses propres mains. Ensuite, le rideau ayant tout-à-fait disparu, il alla s'asseoir, il reçut sa femme des bras de son père, & la tint dans les siens. On lui présenta, dans cette situation, une coupe de lait, dont ils burent quatre fois alternativement, l'un mettant chaque fois la coupe dans la main de l'autre; & chaque fois, ils se ringoient la bouche d'un peu d'eau.

Après cette cérémonie, l'Epoux sortit brusquement de la Tente, chargé de sa femme. Il alla monter à Cheval, avec le secours de ses Paranymphe, sans cesser de la tenir entre ses bras. Ces jeunes Maures, qui sembloient l'aider à fuir avec sa proie, étant remontés aussi sur leurs Chevaux, ils marcherent ensemble, d'un air grave, mais un peu empressé, jusqu'à la porte de la maison conjugale, où le Marié se hâta de descendre, & d'emporter sa femme, sans prononcer un mot, & sans faire le moindre remerciement à son cortège. Chacun se retira chez soi, dans le même silence. Pendant toute la fête, on ne remarqua, dans l'Assemblée, aucun transport, aucune marque extraordinaire de gayeté. On ne vit aucune agitation, on n'entendit aucun cri. Tout se passa sans le moindre excès & dans la dernière modestie. » Il paroît bien, conclut Schouten, que ces Peuples ne connoissent ni *Bacchus*, ni *Venus* (49).

Dans un autre endroit, il fait une peinture de l'Etablissement Hollandois, à l'embouchure du Gange, qui peut servir de Supplément à la Relation de Luillier (50). Comme c'est Ougly, dit-il, & Pipely, qu'il visita particulièrement, on doit se fier à ses observations. Ougly est de médiocre grandeur. Sa figure, qui est en longueur, sur le bord du Gange, offre une Perspective agréable. Ses rues sont larges, mais elles ne sont point pavées. On y voit d'assez beaux Edifices, dans le goût du Pays, de riches Magasins, des Maisons commodes, des Boutiques remplies de toutes sortes de marchandises, particulièrement de soies, de toiles de coton, & d'autres étoffes de toutes les Parties des Indes. Outre les Marchands Maures, qui exercent le principal Commerce, les Mogols y protegent un grand nombre d'Idolâtres, Banians & Gentives, dont la plupart se bornent aux Arts mécaniques. Ils ont cinq Pagodes dans la grande place du Marché, parce qu'ils sont divisés en cinq principales Sectes (51); & chaque Pagode est dans le Quartier de ceux qui en professent la Religion. C'est une loi, pour tous les Marchands, Domestiques ou Etrangers, de placer leur Boutique autour de la Pagode, à laquelle ils sont attachés.

Mais Ougly n'a rien de plus éclatant, que le Comptoir Hollandois. Il est bâti dans une grande Place, à la portée du mousquet de la rive du Gange. On le prendroit moins, pour une Loge de Marchand, que pour

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Le Marié reçoit sa femme & s'assied avec elle.

Etablissement
Hollandois de
l'embouchure du
Gange.

Description
d'Ougly.

Beauté du
Comptoir Holo-
landois.

(49) Tome II, pages 51 & précédentes.

(50) Au Tome IX de ce Recueil.

(51) Voyez l'Article des Religions, dans la Description de l'Indoustan.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

quelque Château d'importance. Les murailles en sont hautes & bâties de pierre, comme tous les ouvrages, dont il est fortifié (32). Il est bien monté d'artillerie, & ceint de fossés pleins d'eau. Les Campagnes, qui environnent la Ville, plaisent beaucoup aux Etrangers par la variété de leurs agréments. On y voit des Terres labourables, de jolies Maisons, de grands Jardins, des Etangs, des Bassins d'eau pour le bain, d'agréables Villages, & des chemins qui forment les plus belles Promenades du Monde.

Description de
Pipely.

Pipely est située de même, dans une très-belle Plaine, sur le bord d'une Rivière, qui a si peu de profondeur, que les Vaisseaux Hollandois sont obligés de jeter l'ancre à deux lieues de la Côte, où ils sont comme en pleine Mer, sans aucun abri pendant le regne des vents du Sud. Mais, au mois de Novembre, & les trois suivans, lorsque les vents du Nord ont ramené le beau temps, la Rade est sûre & commode pour les plus grands Vaisseaux. Les petits vont mouiller vers le Gange & derrière l'île de Gale. Dans la haute marée, on remonte & l'on descend la Rivière de Pipely, mais avec le danger continuel d'aller toucher à des Bancs qui sont au-delà de l'embouchure, & d'où l'on a beaucoup de peine à se relever. Pipely est à quatre ou cinq lieues dans les Terres. Elle est un peu moins grande qu'Ougly. Quoique sans défense, & même sans murs, elle est fort bien peuplée. Ses principales Maisons, ses Pagodes, & tous ses Edifices publics sont accompagnés de grands espaces, de Galeries, de Jardins & de Vergers. Les Maîtres y tiennent le premier rang, comme à Ougly, & possèdent les plus belles Maisons. Celles des Banians & des Gentives ne sont ordinairement bâties que d'un mélange de fiente de Vache & d'argile, & couvertes de Roseaux ou de feuilles de Cocotiers. Elles sont posées sur des monceaux d'argile, pour les garantir des inondations du Gange, qui s'étendent fort loin dans les Terres. Le Comptoir Hollandois de Pipely avoit éprouvé depuis peu la violence de ces débordemens, & Schouten fut témoin de l'ardeur avec laquelle on s'employoit à le rebâtir. Celui des Anglois étant menacé du même sort à Ougly, les Facteurs de cette Nation le faisoient rebâtir sur un nouveau Plan.

Bellefoor.

Bellefoor est une autre Ville, éloignée de cinq lieues, à l'Ouest, de la Rivière de Pipely. Les Anglois y ont un fort beau Comptoir, devant lequel la plupart de leurs Vaisseaux vont mouiller. La Rade y est admirable, à la faveur du Cap de Palmeris, qui la tient à couvert des vents impétueux du Sud. Dans un temps serein, les Anglois, qui sont à l'ancre dans cette Rade, & les Hollandois, qui se trouvent dans celle de Pipely, peuvent se voir mutuellement. Schouten observa que dans les marées ordinaires, l'eau du Gange monte de trois à quatre brasses, & que le fond en est d'argile, douce & blanchâtre. Il vit des milliers d'Idolâtres, qui venoient à faire des Pèlerinages, & qui attribuoient à ses eaux la vertu d'effacer leurs péchés. Ils y lavent leurs habits. Ils y plongent leurs têtes, ils s'arrosent toutes les parties du corps; & pendant cette cérémonie, ils s'écrient souvent de toute leur force, & les mains jointes; O Gange ! lave-moi, purifie-moi. On y porte même les Malades. Si leurs maux ne permettent pas de les arroser entièrement, on leur met, dans l'eau, quelque partie du corps. Ceux

Superstitions
dont Schouten
est témoin.

(32) Graaf ne parle point de Fortifications.

qui meurent dans l'opétation passent pour des Favoris du Ciel. Les Maures ne portent pas la superstition si loin. Ils croient seulement que l'eau du Gange est fort saine, & les principaux en font apporter, pour leur usage, dans des lieux fort éloignés. Schouten convient qu'elle est très bonne. Cependant il lui sembloir, dir-il, qu'il en avoit bû de meilleure, c'est-à-dire, de plus douce & de plus claire, en divers endroits des Indes, tels qu'Amboine, Dingding, & d'autres lieux (53).

Transportons-nous, avec la Flotte Hollandoise, au Cap de Bonne-Espérance, où les horreurs d'une furieuse tempête, qui la dispersa pendant plusieurs jours, ne l'empêcherent point d'arriver heureusement, le 10 de Mars. La curiosité de Schouten l'avoit conduit, en 1658, sur la Montagne du Lion. Il résolut, à son retour, de visiter celle de la Table, dont il avoit entendu raconter mille singularités, qu'il voulut vérifier par ses propres yeux; & c'est la seule de ses observations à laquelle on ait dessein de s'arrêter, sur un lieu dont on a déjà donné de longues & fidèles descriptions.

Cette Montagne étant d'une extrême hauteur, Schouten n'inspira pas aisément, à ses Amis, le goût d'un Voyage si dangereux & si pénible. Enfin, le Pilote & le Charpentier du Vaisseau consentirent à le suivre. Ils se mirent en chemin, le premier jour d'Avril. En arrivant au pied de la Montagne, ils commencèrent à monter par une espèce de sentier fort étroit, qui finissoit vers la moitié de la hauteur. D'un côté, ils voyoient une pente fort escarpée, avec une Vallée au-dessous; & de l'autre, un gros Ruissseau, qui se précipite entre les Rochers. Le passage, par lequel ils monroient, est si difficile, que souvent, lorsqu'ils vouloient franchir quelque endroit scabreux, ils rouloient vers le bas, d'où ils recommençoient à monter avec de nouvelles peines. Le Pilote se trouva bientôt si fatigué, que perdant courage, il s'assit au milieu du chemin, avec promesse d'y attendre ses Com-

GAUTHIER
SCHOUTEN.

1665.

Comparaison
de l'eau du Gan-
ge avec d'autres
eaux.

Île de Ding-
ding.

La Flotte Hol-
landoise arrive
au Cap de Bonne-
Espérance.

Voyage de
Schouten sur la
Montagne de la
Table.

Un des trois
Hollandois perd
courage.

(53) On connoît Amboine par une longue description: mais Schouten, seul Voyageur, qui ait décrit Dingding, nous apprend que c'est une île déserte, à plus de trente lieues de Malacca, au Nord-Ouest. On y voit des Montagnes, des Bois épais, & des lieux extrêmement sauvages. Les Côtes sont bordées, en plusieurs endroits, de Rochers qui s'avancent & prodent sur l'eau, & qui étant tout couverts de ronces, de halliers, & même de très grands arbres, ne permettent pas de marcher sur les bords de la Mer. Nous vîmes, dit-il, le long du rivage, une Roche creuse, de la grosseur d'une grande Mailon. Nous y entrâmes d'un côté, & nous en sortîmes de l'autre. L'intérieur étoit un grand antre, divisé par la Nature en plusieurs petites Chambres. Il romboit, des Montagnes, en diverses parties de l'île, des eaux qui s'assembloient dans les Vallées, y formant des ruissseaux & de petites Rivières. Ces eaux étoient d'une extrême clarté, & d'un agrément singulier. On en-

tend, dans les lieux les plus sauvages de l'île, le bruit d'un grand nombre de Serpens à sonnettes; mais ils fuient la vue des hommes: « Je ne sçais si j'en ferai cru, ajoû-
te Schouten, mais je puis bien assurer
avec vérité que nous prenois, à Ding-
ding, les Huitres dans les arbres, com-
me il nous les y cueillies, & que
nous y en prenois des multitudes. Il faut
considérer que les rivages de cette île &
ceux de la Côte de Perach, qui s'en est
qu'à une demie lieue, sont de vrais dé-
serts, où les Bois des rochers, panchés
sur la Mer, sont continuellement arrosés
de ces eaux, & trempent même, par leurs
branches, dans l'écume salée. C'est autour
de leur écorce, ainsi détrempée, que se
forment les Huitres. J'ai vu plusieurs ar-
bres, dont l'écorce étoit déjà toute pé-
trifiée en dehors, & c'est ainsi qu'elles
commencent à se convertir en coquillages.
Ces Huitres sont petites, mais de bon
goût. Pages 137 & 138.

R r ij

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

pagnons. Ils lui laissèrent une partie des provisions qu'ils avoient apportées : mais dans la crainte de ne le pas rejoindre aisément, ils lui conseillèrent de retourner au Village voisin, s'il ne les voyoit pas dans l'espace de deux heures.

Ouverture qui
sert de passage
aux deux autres.

A peu de distance, ils trouverent, au milieu des précipices, un passage qui avoit à peine quatre pieds de large. Une roche escarpée, qui le bordoit assez long-temps, sembloit monter jusqu'aux nues & descendre jusqu'au sein de la terre. Ensuite, les deux Hollandois furent réduits à grimper, en se tenant à l'herbe & aux broussailles. Les rochers étoient si serrés les uns contre les autres, qu'il leur étoit souvent fort difficile de se glisser entre deux. Ils arrivèrent à l'entée d'une grande ouverture, qui n'a de loin que l'apparence d'une petite sente, & par laquelle ils continuèrent de monter. On y trouve des herbes & des fleurs odoriférantes, avec quantité d'herbe verte. La voix s'y répète, par un écho très agréable, qui servit, aux deux Hollandois, pour se faire entendre du Pilote qu'ils avoient quitté, & pour conduire même ses réponses jusqu'à eux, quoiqu'ils fussent déjà fort éloignés, & qu'ils ne pussent le voir. Ils s'arrêtèrent dans le même lieu, pour se rafraîchir avec quelques biscuits, du fromage de Hollande, & un peu d'Arrack, qu'ils avoient apporté. De-là, ils considéroient, avec admiration, des pieces de roches, aussi grosses que les plus grands édifices, qui s'élançoient en l'air, sans que par-dessous elles parussent porter sur aucun appui. Elles ne tenoient, que d'un côté, à d'autres roches, d'où il sembloit qu'elles fussent prêtes à se détacher. On entendoit aussi, par intervalles, un bruit prodigieux dans la Montagne. Schouten jugea que c'étoient des masses de pierre, emportées par leur poids, qui rouloient jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par d'autres masses.

Ils arrivent au
sommet de la
Montagne.

Ce qu'ils y
trouvent.

Enfin, l'ardeur d'une insatiable curiosité fit parvenir les deux Voyageurs au sommet de la Montagne. Ils n'y trouverent qu'un espace de six ou sept pieds, aussi plat qu'une Table, & bordé comme de murs en faille, qui présentent des précipices autour d'eux. En y arrivant, ils se sentirent pressés d'une soif extrême, qui leur fit chercher de l'eau. Ils en découvrirent, dans les creux du rocher dont cette Table est composée. C'étoit apparemment une distillation, ou comme la rosée, des épais nuages, qui couvrent souvent la Montagne jusqu'à la moitié de sa hauteur. Schouten, qui en porte ce jugement, la trouva d'excellent goût.

Spectacle sin-
gulier.

Après s'être agréablement rafraîchis, les deux Hollandois s'assirent au bord de la Table, pour contempler, comme du haut des airs, les Pays qui s'offroient à leurs regards. Ils avoient besoin de repos. Il étoit une heure après midi ; & depuis sept heures du matin, ils n'avoient pas cessé de marcher en montant (54). Le Soleil, qui luisoit avec une extrême clarté, leur donna un des plus rares spectacles de la Nature. « Les expressions, dit » Schouten, ne peuvent faire comprendre de quelle petitesse nous paroîs- » soient les autres Montagnes, & tous les Paysages dont nous étions envi- » ronnés. La grande Baye de la Table, les Monts qui sont au Nord, & » tout le Pays, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre, ne nous sembloient

(54) Voyez sa véritable hauteur dans les Relations de Kollén & de Tachard.

» pas plus grands que ce qu'on découvre autour de soi, dans un Pays uni.
 » A peine distinguoit-on les Vaisseaux. La Forteresse paroissoit un point; &
 » les Maisons, les Jardins, les Champs, étoient entièrement effacés. La
 » seule Montagne des Lions conservoit un peu de grosseur; mais, vers le
 » milieu, on ne la distinguoit pas des Plaines.

» Nous dinâmes, continue l'Auteur, dans le lieu où nous étions assis, Récit de Schotten.
 » c'est-à-dire, sur la plus célèbre Table du Monde, & celle qui sert le
 » moins à cet usage. Notre festin fut de fromage, de biscuit, d'arrack
 » & d'eau claire. L'herbe nous servit de nappe, deux pierres de siège, &
 » nos mains de gobelets. Ensuite nous allâmes nous placer de l'autre côté
 » de la Montagne, d'où nous contemplâmes les Côtes maritimes de Cabo-
 » Facó, & leurs hautes Montagnes, qui nous parurent fort basses. L'aspect
 » étoit affreux du côté de la Baye. Il n'y a point de mur plus droit que
 » cette face de la Montagne; où si l'on croit s'apercevoir qu'elle panche,
 » c'est du côté de la Plaine, & dans quelques endroits elle paroît prête à
 » tomber. Cependant, assez près du sommet, on voit des espaces unis, où
 » l'herbe est mêlée de quelques arbrisseaux. Loin d'être renversée par l'es-
 » fort du vent, comme dans les lieux moins élevés, elle est haute, droite,
 » fleurie; & ses fleurs jettent une odeur agréable: ce qui nous fit juger que
 » les vents n'y soufflent jamais avec l'impétuosité qu'ils ont vers le bas.
 » Nous ne vîmes, de vivant, qu'un grand nombre d'oiseaux; mais nous ap-
 » perçûmes, en plusieurs endroits, de la fiente de Chevreuils, de Daims,
 » & d'autres Animaux. Nos yeux cherchèrent en vain des Lacs, des Eaux
 » dormantes, & remplies de Poisson, comme nous avions espéré d'en trou-
 » ver, sur le rémouillage de quelques Voyageurs. Nous ne découvriâmes pas
 » d'autre eau que celle des creux de la Table, où nous ne vîmes aucune
 » apparence de Poisson ni de Vermisseau.

» A trois heures après midi, nous reprîmes le chemin par lequel nous
 » étions venus, sans laisser d'autre monument de notre curiosité quo nos
 » noms, écrits sur les rochers. Il fallut descendre assis sur le derrière, en
 » nous attachant à tout ce qui se rencontroit sous nos mains. La vue des
 » affreux précipices, que nous avions continuellement sous nos pieds, étoit
 » capable de troubler l'esprit & les yeux. Au lieu de retrouver notre Com-
 » pagnon dans le lieu où nous l'avions laissé, nous aperçûmes son mou-
 » choir, pendu à l'arbre, sous lequel il nous avoit attendus. C'étoit une
 » marque, que son impatience l'avoit fait descendre. Là, nous étant flattés
 » que le reste du Voyage nous coûteroit peu, nous descendîmes si lente-
 » ment, que la brune nous surprit, & nous fit manquer notre chemin.
 » Nous nous trouvâmes dans une affreuse Vallée, où nous n'aperçûmes que
 » des rochers, de grandes cavernes, & un gros ruisseau, qui se précipitoit
 » des parties supérieures.

» Notre surprise fut extrême, de nous voir dans un lieu qui n'étoit pas
 » le bas de la Montagne, & d'où nous n'allions pas néanmoins en descen-
 » dant, mais où nous ne faisions que tourner autour des roches. Nous
 » marchâmes avec beaucoup d'ardeur, dans l'espérance de découvrir quel-
 » que sentier. Cet empressement ne servit qu'à nous précipiter dans une
 » forêt d'Orties grêches, environnées d'antrès & de profondeurs, qui.

R. r. ii j,

Difficulté de
son retour.

G. AUTIER
SCHOUTEN.
1665.
De quel lieu la
cravate le titre.

» formoient un Labyrinth inexplorable. Cependant nous retrouvâmes l'en-
» droit, par lequel nous y étions descendus; mais c'étoit une hauteur es-
» carpée, par laquelle il nous fut impossible de remonter. La nuit deven-
» nit plus obscure, & nous commençâmes à craindre de la passer dans
» un lieu, où nous étions menacés d'être la proie des Bêtes sauvages. Cette
» idée nous fit rappeler toutes nos forces. Nous remontâmes, avec des
» efforts dont je ne me serois pas cru capable; & marchant vers le sentier
» que nous avions perdu, nous le retrouvâmes enfin, malgré les ténèbres,
» que notre ardeur sembloit nous faire pénétrer. Mais, après l'avoir suivi
» pendant quelque-temps, nous arrivâmes dans un terrain marécageux, où
» nous enfonceions jusqu'à la cheville du pied, tandis que nous étions dans
» les broussailles jusqu'au menton. En le traversant, nous renversâmes un
» nid rempli de gros Oiseaux, qui firent tant de bruit, en prenant tous à
» la fois leur vol, que mon Compagnon se crut entre les griffes d'un Lion
» ou d'un Tigre, & jeta un horrible cri. Enfin, d'autres incidents ne nous
» empêchèrent point d'arriver au Bourg, où le Pilote nous attendoit. Le
» lendemain, nous retournâmes à bord, les jambes nues & déchirées par
» les tonces, qui avoient mis en pièces nos bas & nos souliers (55).

Nouvelles fa-
chories qui arri-
vent à la Flotte
15 allandois.

Présentement
de Schouten.

Peu de jours après le retour de Schouten, un Vaisseau, qui venoit de
Hollande, apporta pour nouvelle, que la peste regnoit dans les Provinces-
Unies, & qu'elles étoient en guerre avec les Anglois, qui leur avoient
enlevé plusieurs parties de leur Domaine. Ce récit fit juger à tous les Hol-
landois de la Flotte, que trouvant la guerre allumée, sur les Mers qui
leur restoient à traverser, ils alloient se voir exposés à diverses sortes de
périls. Schouten, qui n'avoit aucune part aux richesses de son Bâtiment, ne
s'en allarma pas moins pour l'intérêt de sa Patrie, & pressentit tous les
malheurs qui vont faire une partie fort intéressante de son Journal.

Il est confirmé
par un Vaisseau
Français.

L'Amiral Bitter leva l'ancre, le 22 d'Avril, avec onze Vaisseaux riche-
ment chargés. Le 23 du mois suivant, il avoit passé la Ligne, à plus de
six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. Jusqu'au quarante-septième de-
gré, sa navigation n'eut rien de plus remarquable qu'un gros temps, qui
dispersa quatre de ses Vaisseaux. Mais, l'onzième jour de Juillet, à cette
hauteur, il découvrit trois voiles, qui s'efforcèrent de s'éloigner après l'a-
voir reconnu. On ne laissa pas d'en arrêter un, qui fut amené sous le Pa-
villon, & dont le Patron se déclara François. Il venoit de Terre-Neuve.
Il avoit pris la chasse, dans l'opinion que la Flotte étoit Angloise. Avant
son départ de France, la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & la Hol-
lande, & les Anglois avoient commencé à prendre, sans distinction,
tout ce qui portoit le Pavillon des Etats. Ils n'avoient pas même attendu
la déclaration de la guerre, pour s'emparer de la Nouvelle Hollande &
d'une partie de la Guinée. Au départ du Patron, les deux Puissances ar-
moient avec tant de chaleur, qu'il ne doutoit pas que l'une & l'autre
n'eût, en Mer, des Flottes redoutables, & qu'elles ne se fussent déjà
livré quelques batailles, dont les suites devoient être importantes. Enfin
il conseilloit à l'Amiral de se tenir sur ses gardes, & d'éviter l'armée d'An-
gleterre.

(55) Pages 389 & précédentes.

Un avis de cette nature attira des marques de reconnaissance au Patron François ; mais il répandit beaucoup d'inquiétude, sur tous les Vaisseaux de la Flotte. On jugea qu'il étoit temps de s'armer. Tout fut disposé pour le combat, & le moindre Hollandois parut déterminé à vendre bien cher les trésors de sa Nation.

On continua d'avancer vers le Nord, par des vûes qui n'étoient pas encore bien éclaircies ; & dans le cours du mois de Juiller, on s'avança jusqu'au soixantième degré, où, dans cette saison, il n'y a presque point de nuit. Le Soleil se couchoit à onze heures & demie du soir, ne baissant qu'un peu à côté de l'Horizon (56). Il reparoissoit une heure après, & l'obscurité n'étoit jamais assez grande, pour empêcher de lire à minuit. Chaque jour on voyoit les Terres. On espéroit de rencontrer quelques Vaisseaux de guerre Hollandois, entre Hirland & Ferro. Attente inutile. Le vent contraire, accompagné d'une brume épaisse, qui sépara, pendant quelques jours, plusieurs Vaisseaux de la Flotte, & qui fit dériver les ancres, ne permit pas de tenir cette route. A la hauteur de soixante-six degrés & demi, on résolut de pousser jusqu'à la vûe des Côtes de Norvege, pour retourner de-là vers la Hollande. Ici, dans un mouvement de zèle pour sa chère Patrie, Schouten « ne doute pas que cet incident ne fût dirigé » par des vûes particulieres de la Providence, qui vouloit conserver la » Flotte Hollandoise. Il employa, dit-il du même ton, ce bon Dieu, » qui de temps en temps fait de véritables & d'éclatans miracles pour la » conservation de notre République, il employa des vents qu'il tient dans » ses mains. Il nous envoya le vent d'Est & la brume, comme des Messagers de sa part, qui, supérieurs aux ordres de la Compagnie, nous contraignent de changer une route marquée, & rompirent les mesures de » nos Ennemis. Vingt-cinq Vaisseaux de guerre Anglois croisoient sur » nous, entre Hirland & Ferro ; & s'il eût plu à Dieu de nous laisser » ce passage ouvert, la riche proie, qu'ils dévoreroient en espérance, n'auroit » pu leur échapper (57).

A soixante et cinq degrés, les jours étoient encore plus longs qu'ils n'avoient été, & Bitter se crut assez proche de l'Islande. Le premier jour d'Août, on découvrit un Vaisseau, dont on s'approcha vers le soir. C'étoit un Pêcheur François, qui revenoit de Groenlande. Il rapporta, qu'ayant rencontré, deux jours auparavant, une Galiote Hollandoise, le Patron lui avoit dit qu'il croiroit, comme plusieurs autres, pour donner avis de la guerre aux Vaisseaux qui arrivoient des Indes ; que l'Amiral Ruiter étoit revenu de Guinée, où il avoit repris les Places dont les Anglois s'étoient saisis ; que le Commerce avoit cessé dans les Provinces-Unies, & que tous les Vaisseaux Marchands y étoient retenus dans les Ports. Après ce récit, il prit sa route autour de l'Angleterre, dans la défiance où il étoit lui-même des Ennemis de la Hollande, qui ne respectoient pas toujours le Pavillon François.

Un violent orage, qui survint les jours suivans, augmenta beaucoup

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.
Dans qu'on
disposoit la
Flotte avec.

Longueur des
jours, à 51° 30' &
degrés du Nord.

Bonheur des
Hollandais.

Nouvelles de
guerre qui se
constatent.

Intervention de
l'Amiral Ruiter.

(56) Il se couchoit ordinairement au Nord-Quart-de-Nord-Ouest, & se levait au Nord-Quart-de-Nord-Est. Page 395.

(57) Page 398.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

l'embarras de Bitter. Il étoit incertain s'il devoit tourner le Cap vers les Pays-Bas, ou plutôt vers la Côte de Norvege, lorsque le vent viendrait à diminuer. Rien ne l'affligeoit tant que de n'avoir pas trouvé, dans cette Mer, un seul Bâtiment Hollandois, dont il eût pu recevoir des informations précises. Il déclara néanmoins que son inclination le portoit à chercher le salut de la Flotte dans les Ports de Hollande, plutôt que sur une Côte étrangère; & soutenant cette proposition avec chaleur, il représenta qu'il n'y avoit d'apparence de sûreté qu'à profiter de l'avantage du vent, en se tenant prêt à la plus vigoureuse défense. Non-seulement cette généreuse résolution fut approuvée, mais tous les Equipages en firent éclater leur joie. On gouverna aussitôt vers la Hollande, avec un vent du Nord qui ne pouvoit être plus favorable.

Il rencontre
deux Galiotes
Hollandaises.

Deux heures après, on découvrit une Galiote Hollandoise. La joie devint encore plus vive: mais elle fut modérée, par la peine que ce petit Bâtiment trouvoit à s'approcher de la Flotte; & l'impétuosité des vagues ne permit pas même de se parler d'un bord à l'autre. Cependant on remarqua, par divers signaux, que tous les gens de l'Equipage faisoient de la main & du corps, qu'ils ne conseilloyent pas de continuer la route vers la Hollande; & parmi leurs cris, on entendit enfin distinctement ces deux mots, *côtés en travers, côtés en travers*. L'ordre fut donné sur le champ pour cette manœuvre. Avant la fin du jour, ou eut la vue des Côtes de Norvege. Le lendemain, on n'étoit qu'à trois lieues de la Terre, d'où l'on vit venir une seconde Galiote, qui aborda l'Amiral presque en même-temps que la première. On fut informé, par l'une & l'autre, non-seulement que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, mais qu'il s'étoit donné un grand combat, dans lequel le feu ayant pris aux poudres de l'Amiral Hollandois, qui portoit quatre-vingt-quatre pieces de canon & cinq cens hommes, il avoit sauté, sans qu'il s'en fût sauvé plus de cinq hommes; que les Lieutenans-Amiraux avoient été tués avec plusieurs Capitaines & quantité de Soldats & de Matelots; que la Flotte Hollandoise avoit perdu quelques Vaisseaux, & qu'elle avoit été forcée de se retirer dans les Ports; que les Anglois ussoient insolamment de leur victoire; qu'ayant divisé toutes leurs forces en trois Escadres, ils avoient envoyé, au Nord, trente gros Navires de guerre, qui devoient croiser entre Hirland & Fetro, pour attendre la Flotte des Indes; que dans la crainte de perdre une si belle proie, ils en avoient détaché vingt-quatre autres, pour la chercher sur les Côtes de Norvege; & que sans les avis salutaires qu'elle avoit reçus de la petite Galiote, elle seroit tombée infailliblement au milieu d'eux: qu'en évitant même cette Escadre, elle n'auroit pu manquer de rencontrer leur Corps d'armée, qui étoit passé entre le Dogrebanc & les Ports de Hollande, où ils enlevoient tout ce qui venoit des Pays éloignés.

Ces deux Galiotes
rencontreront de
loin le Port de
Berg, au Nord-
Ouest.

Les Hollandois bénirent le Ciel, qui sembloit les avoir conduits par la main. Ils reçurent, des Patrons de l'une & l'autre Galiote, un ordre de la Compagnie des Indes, suivant lequel ils devoient relâcher à Berg en Norvege, où ils apprirent aussi que trois de leurs Vaisseaux, qui s'étoient écartés, avoient déjà mouillé fort heureusement. Le vent venoit du Nord. Ils se hâtèrent de porter vers Berg. Lorsqu'ils se furent approchés du Lie,

qui

qui est la Partie Occidentale du Havre de cette Ville, ils s'efforcèrent d'entrer par le Nord de la longue Île, dans un Canal qui se nomme Jelefour; mais ce dessein n'ayant pu réussir, parce qu'on étoit trop au Sud, on prit vers Kruisfour, au risque de rencontrer les Ennemis, dans un espace de cinq lieues qu'il falloit faire au Sud.

Il y a beaucoup d'apparence, observe Schouten, que l'orage du jour précédent avoir poussé bien loin, au Sud, les Anglois qui étoient devant ce Port. Aussi les Hollandois y reconnurent-ils une nouvelle marque de la protection du Ciel. Ils entrèrent joyeusement dans la Passe de Kruisfour, pour s'avancer jusqu'à Bakefond, qui est à demie lieue dans les Terres, & comme un petit Golfe entre des Rochers. Le vent, qui étoit contraire, ayant obligé tous les Vaisseaux d'y jeter l'ancre, ils se trouverent si serrés dans une Rade fort étroite & remplie de petites Îles & de Rochers, qu'on pouvoit passer d'un bord à l'autre. Il y entra, dans le même temps, un petit Bâtiment qui venoit de Berg, & dont le Patron affecta de visiter les Officiers Hollandois, pour les féliciter de leur arrivée : mais c'étoit un Espion, qui les ayant quittés le lendemain, alla déclarer à leurs Ennemis qu'ils étoient à Bakefond, c'est-à-dire dans un lieu où il leur étoit impossible de se défendre, & où les Anglois, avec un peu de diligence, pouvoient les envelopper comme dans un filet.

Cependant il vint des Lamaneurs à chaque Vaisseau; mais on n'en demeura pas moins amarré aux Rochers, pendant toute la nuit & le jour suivant. Bitter fit partir une des deux Galiores, pour aller porter de ses nouvelles en Hollande. Les Habitans du Pays apportèrent des rafraichissemens sur la Flotte : mais ils les mettoient à si haut prix, que pour épargner de l'argent, on s'avisait de leur donner, en échange, de vieux habits d'étoffes des Indes. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, que la plupart étoient à demi nus; & ce fut un spectacle assez réjouissant, pour les Hollandois, de voir tous ces Payfans du Nord travestis en peu de jours, & couverts d'étoffes rayées ou à fleurs.

Un bon vent, qui se leva le 8 d'Août, mit la Flotte en état de passer le reste de ces Détroits, dont quelques-uns n'ont pas plus de largeur que les Canaux ordinaires de Hollande. Elle traversa la Rade interne, qui se nomme le Lier de Berg; & vers midi, elle arriva dans la Ville même, où chaque Vaisseau fut amarré aux Quais. Il lui en manquoit deux, qui n'étoient pas rovenus sous le Pavillon de l'Amiral, depuis la dernière tempête : mais elle trouva, dans le Port, près de cinquante Navires Marchands, qui s'y étoient retirés, en venant de divers Pays, & qui attendoient une Escorte pour retourner en Hollande (*).

Les Habitans de Berg reçurent les Hollandois, avec de grandes marques de joie. Leur Gouverneur, qui se nommoit Caspel de Sifignon, ne leur épargna point les saluts de l'Artillerie. L'Amiral fut traité au Château par toute la Noblesse, & les Officiers n'y trouverent pas un accueil moins favorable chez les Citoyens. Mais cet intervalle de repos ne fut pas de longue durée. La Galiorie, que l'Amiral avoit fait partir depuis deux jours, pour la Hollande, revint à Berg sans voiles & sans mâts. Elle avoit rencontré,

(*) Le récit de cet événement est d'autant plus curieux, qu'il ne se trouve dans aucun Historien.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Leur embarras
à Bakefond.

Rizarrerie des
Payfans Norvé-
giens.

Les Hollan-
dois mouillés à
Berg.

Danger qui les
menaçait.

GAUTIER
SMOUTIN.
1665.

en Mer, une Escadre Angloise, qui lui avoit donné la chasse, & dont elle n'avoit pu se garantir, qu'en s'efforçant de rentrer dans les Détroits. Elle avoit cinglé avec tant de force, que son mât s'étant rompu, elle avoit été forcée de se faire remorquer jusqu'à la Ville, par les petits Bâtimens du Pays. Comme il y a plusieurs passages pour entrer dans le Port de Berg & pour en sortir, l'Amiral fit partir aussi-tôt l'autre Galiote, avec la même Commission.

Le même jour, il reçut avis que cinq heures après son départ de Bakesund, quatorze grands Vaisseaux de guerre y étoient entrés, dans l'espérance d'emmener la Flotte Hollandoise en Angleterre; & que la trouvant partie, le regret de voir échapper une si belle proie les avoit jettés dans des transports de fureur, qui causoient de l'épouvante aux Habitans. Schouten regarda ce nouvel incident comme un troisième Miracle, & des plus sensibles, dit-il, en faveur des Hollandois. Ils se croyoient d'ailleurs en sûreté, dans un Port du Roi de Dannemark, avec qui l'Angleterre étoit en paix. Cette confiance leur fit apprendre, sans allarme, que l'Ennemi s'étoit avancé jusqu'à Bakesund. Cependant le Gouverneur de Berg reçut bientôt une Lettre fiète & menaçante, à laquelle on le pressa de répondre. Elle portoit, « que les Anglois s'étonnoient beaucoup & se trouvoient fort offensés, qu'il eût reçu, dans son Port, une Flotte Hollandoise, chargée de des richesses de l'Orient, & qu'il eût entrepris d'enlever, au Roi de la Grande-Bretagne, des Vaisseaux qui lui appartenoient par les droits de la guerre. Elle exigeoit des explications sur cet attentat (18).

Réponse du
Gouverneur.

Le Gouverneur, de l'avis de son Conseil, où l'Amiral Hollandois fut appelé, répondit que les Anglois ne devoient, ni s'étonner, ni se croire offensés de ce que les Alliés des Danois étoient reçus au Port de Berg, lorsque le Roi de Dannemark s'étoit déclaré neutre dans la querelle, qui mettoit aux mains l'Angleterre & la Hollande: que Berg étoit une Ville Marchande, ouverte à tous les Amis du Dannemark, c'est-à-dire, aux Sujets de la Grande-Bretagne, comme à ceux des Provinces-Unies; que si les Anglois avoient besoin de rafraichissemens, ils étoient libres d'y en venir prendre, comme les Hollandois; sous la condition, dont sa Cour lui avoit fait une loi, qui étoit de ne laisser entrer dans le Port, que six Vaisseaux de guerre à la fois.

La Flotte Angloise s'approche de Berg.

Les Anglois répliquèrent qu'ayant tenu long-temps la Mer, ils avoient besoin en effort de rafraichissemens, comme les Vaisseaux des Indes, & que c'étoit l'espérance d'en trouver, au Port de Berg, qui les avoit fait entrer si loin dans les Terres du Dannemark. Deux jours après, on fut informé qu'ils s'avançoient avec un grand nombre de Vaisseaux de guerre, de Calches & de Brûlois. Ils jetterent l'ancre à deux lieues de la Ville. De-là, ils députerent, dans une Chaloupe bien armée, avec le Pavillon de la Grande-Bretagne, un Seigneur (19), qui alla descendre au pied de la Forteresse, & qui après avoir pressé le Gouverneur de faire sortir, du Port, la Flotte Hollandoise, lui déclara que s'il n'avoit pas cette complaisance pour les Anglois, ils avoient des ordres du Roi, leur Maître, qui les obligeoient

(18) Page 410.

(19) Les Hollandois le prirent pour l'Amiral même, qui se nommoit Tideman.

de poursuite leurs Ennemis, dans quelque lieu qu'ils pussent choisir pour retraite. Le Gouverneur répondit, qu'il n'avoit aucun droit sur les Vaisseaux Hollandois ; que loin de les chasser de son Port, il lui étoit ordonné d'accorder sa protection à tous les Vaisseaux, Amis du Dannemark, que le hasard ou leur propre inclination y pouvoit amener ; & qu'il sçauoit défendre, & la Ville, & le Port, contre tous ceux qui entreprendroient d'y commettre quelque violence.

La vigueur de cette réponse ayant obligé le fier Anglois de prendre un ton plus doux, il demanda qu'il lui fût permis de venir acheter des rafraichissemens avec toute son Escadre. Volontiers, lui dit le Gouverneur, si votre dessein n'est pas de donner atteinte à la paix. Il se retira sans faire connoître autrement ses intentions. Les Hollandois ne purent se persuader que tant de Vaisseaux de guerre vinsent mouiller, comme eux, presque au milieu de la Ville ; & loin d'en ressentir toute l'inquiétude que cette proposition devoit leur causer, ils ne la prirent que pour une bravade de leurs Ennemis. Mais ils virent bientôt arriver quatorze grands Navires, quatre Yachts & trois Brûlots, tous atborans Pavillon rouge, qui étoit celui de leur Escadre. Leur Vice-Amiral, qui les commandoit, tandis que leur Amiral étoit demeuré à l'entrée du Détroit avec trois ou quatre autres Vaisseaux, les fit rouler aussitôt jusqu'à la Barrière de la Ville, pour tenir les Hollandois comme enfermés. Là, formant une espece de croissant, ils se ferrent à la queue l'un de l'autre, & présentèrent d'abord leur flanc, garni de fort gros canon. Ils étoient affourchés, avec des embossures à leurs cables. Dans cette situation, ils avoient l'apparence d'un retranchement, dont on auroit fermé le Port de Berg, ou plutôt le petit enfoncement, qui le termine. Ils étoient de cinquante à soixante pieces de canon, & quelques-uns même en avoient d'avantage. Outre les picces, qui étoient dans leur place naturelle, aux Sabords, les Anglois y en avoient fait passer d'autres ; ou plutôt, ils y en avoient entassé, suivant l'expression de Schouten, pour foudroyer leurs Ennemis sans ressource.

L'Amiral Hollandois, ne comprenant rien à toutes ces préparations, alla demander, au Gouverneur, la liberté de repousser l'attaque, qui paroissoit le menacer, & le secours qu'il avoit droit d'attendre d'une Ville alliée de ses Maîtres. Il revint satisfait de la disposition des Danois. Lorsque l'Escadre Ennemie avoit paru, il n'avoit pas manqué d'atborer aussi tous ses Pavillons, & de répondre aux trompettes & aux tambours des Anglois, par les mêmes fanfares & le même bruit. Revenant à bord, il fit anarrer ses Vaisseaux les uns aux autres, Beaupré sur poupe, dans le même ordre que l'Ennemi, c'est-à-dire, en forme de demie-lune, avec des embossures aux cables, & présentant Stribord ; mais avec moins de forces, puisqu'il n'avoit que sept ou huit Vaisseaux, qui fussent capables de résistance. Il n'y avoit même aucune apparence qu'ils pussent soutenir de grands efforts. Ils étoient extrêmement chargés ; ils faisoient eau ; l'embaras étoit extraordinaire sur les Ponts ; & dans le peu de temps qu'on avoit à se promettre, il étoit impossible de les dégager & de les mettre en meilleur état. D'ailleurs, ils étoient dans l'intérieur de la Ville, & dans la plus étroite partie du Canal, où l'espace leur manquoit pour les mouvemens nécessaires.

Sf ij

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Les Anglois
demandent la li-
berté de venir
dans le Port.

Il y vi vent
avec toute leur
Escadre.

Leurs prépa-
ratifs.

Comment les
Hollandois y ré-
pondent.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.
Réflexions de
Schouten.

„ Je trouve, dit ici Schouten, que les Anglois, avec toute leur hauteur & leur arrogance, ne furent audacieux qu'à demi. Après avoir osé franchir les bornes, ils devoient pousser plus directement leur entreprise. S'ils nous eussent attaqués en entrant dans le Port, ils se seroient infailliblement faisis de notre Flotte & de tous les Vaisseaux Marchands, qui s'y trouvoient avec elle. Ils auroient accroché nos Vaisseaux, ils en auroient coupé les cables, & rien ne leur auroit été plus facile que de les traîner en ouaiche & de les remorquer jusqu'aux leurs. Le temps même ne leur manqua pas pour exécuter leur dessein, depuis qu'ils se furent approchés. La plupart de nos Matelots étoient à terre, échauffés de vin, & si troublés, qu'ils ne comprenoient rien à l'ordre qu'on leur donna de retourner à bord pour se défendre (60).

Esprit de
des Habitans de
Berg.

Le Gouverneur de Berg fit sonner l'alarme, à la prière de l'Amiral Hollandois, & publier que tous les Matelots se rendissent à bord, sous peine de la perte de leurs gages & d'une rigoureuse punition. En même-temps tous les Bourgeois reçurent ordre de s'armer. Schouten ne se croit pas capable de représenter quelle fut leur frayeur & leur indignation, lorsqu'ils apprirent ce que les Anglois vouloient tenter au milieu de leur Ville. L'épouvante fut d'autant plus vive, que jamais on n'avoit vu d'Ennemis si proche des murs. Dans ce premier transport, la plupart n'attendirent que la nuit pour abandonner leurs Maisons, & pour se sauver dans les Montagnes avec ce qu'ils avoient de plus précieux.

Présens de
l'Amiral Boter.

Tous les Matelots Hollandois ayant repris courage en arrivant à bord, l'Amiral, qui connoissoit le génie de sa Nation, lente à s'échauffer, mais capable d'une chaleur constante lorsqu'une fois elle a pris feu, se transporta le soir sur chaque Vaisseau, & s'efforça d'animer tous les Equipages, par les plus grands motifs qui puissent faire impression sur le cœur des hommes; l'amour de la Patrie, l'honneur & la liberté. Schouten rend témoignage qu'après un discours fort éloquent, dont il rapporte les principaux traits :

Amiral de ses
propres.

„ il entendit tous les Hollandois de son Bâtiment crier d'une seule voix, & d'un ton qui ne marquoit ni surprise ni tristesse; oui, notre Amiral, nous combattrons avec tant de courage que nous vous répondons de la victoire. Nous périrons, jusqu'au dernier, plutôt que de laisser tomber entre les mains de l'Ennemi, un si riche butin, qui peut contribuer au salut de notre Patrie, & plutôt que de tomber nous-mêmes au pouvoir des Anglois. L'Amiral, s'adressant ensuite aux Officiers, leur recommanda de faire périr leurs Vaisseaux, s'ils perdoient l'espérance de les conserver (61).

Après avoir achevé le tour de la Flotte, il employa ses soins à partager les Equipages des Navires Marchands, qui n'étoient pas capables de combattre. Une partie fut distribuée sur les Vaisseaux des Indes, & le reste envoyé au Château de la Ville, où quantité de Bourgeois entrèrent aussi, dans la résolution de ne pas manquer à leurs Alliés. Les Brûlés des Anglois étoient redoutables pendant la nuit : mais, heureusement pour la Flotte Hollandoise, ils étoient au-dessous du vent. On n'entendit jusqu'au lende-

maint, sur tous leurs Vaisseaux, que des cris de joye, accompagnés d'injures grossières, » qui nous faisoient connoître, ajoute Schouten, qu'ils regardoient notre Nation comme le rebur du genre humain, comme l'écume de la terre, & comme les plus viles Créatures de l'Univers (61).

A la pointe du jour, leur Vice-Amiral, étant descendu dans une Chaloupe, alla sommer encore une fois le Gouverneur de Berg de livrer les Vaisseaux Hollandois, au Roi d'Angleterre. Plusieurs Danois assurèrent les Hollandois qu'il avoit offert la moitié du butin aux Commandans de la Ville, s'ils vouloient demeurer neutres. Mais ils rejeterent cette offre, en déclarant au nom du Roi, leur Maître, qu'il ne prétendoit pas que les Privilèges de son Port fussent violés, & que si l'un ou l'autre des deux Parris commençoit les hostilités, ils employeroient toutes leurs forces pour secourir ceux qui demanderoient la paix. L'Anglois s'enveloppa dans de vaines excuses, par lesquelles il sembloit laisser quelque doute de ses dernières résolutions.

A son retour, il ne se fit pas conduire droit à ses Vaisseaux; mais s'approchant de ceux des Hollandois, il affecta de les considérer l'un après l'autre. Cette bravade leur parut si offensante, qu'ils le saluerent de trois coups de leur plus gros canon. Aussi-tôt qu'il fut retourné à bord, on vit les Anglois en mouvement, pour les derniers préparatifs du combat. Ils arborèrent leurs Pavillons, ils mirent leurs Ponts volans, ils se pavoisèrent. Toutes ces manœuvres étoient accompagnées de grands cris, & du bruit de leurs rambours & de leurs trompettes. Les Hollandois prirent aussi leurs postes. Le Soleil, qui s'étoit levé fort clair, fut alors obscurci par des nuages. Ensuite, il tomba une grosse pluie; mais le vent demeura toujours le même, c'est-à-dire, favorable à la Flotte Hollandoise.

Vers six heures du matin, au signal qui fut donné par un coup de canon, les Vaisseaux Anglois firent une décharge de toute leur artillerie. Cette bordée de Babord, où toutes leurs pieces étoient rassemblées, fit un fracas si terrible, que le Ciel & la Terre en parurent ébranlés. Elle ne pouvoit être de moins de quatre cens canons, proches les uns des autres, & chargés de gros boulets, de chaînes, de barres de fer, de mitrailles, qui firent bouillir l'eau en tombant autour des Hollandois. Cependant, elle leur causa peu de dommage. Le Vaisseau de Schouten ne perdit que deux hommes, dont l'un fut coupé en deux par le milieu du corps, & l'autre eut la tête emportée. Cette première furie n'abattit point leur courage, comme leurs Ennemis s'y étoient attendus. Ils firent feu de leur côté, avec la double ardeur de la justice & du ressentiment. Après cette brusque ouverture, on se hâta de recharger de part & d'autre; & le combat fut continué avec une furie, qui fait douter, à Schouten, qu'il s'en soit jamais donné d'aussi terrible. Les Hollandois virent, avec un extrême étonnement, la Banière blanche arborée du côté des Danois; ils se crurent trahis: mais,

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Mépris des
Anglois pour eux.

Offres qu'ils
font aux Com-
mandans Da-
nois.

Ils se disposent
au Combat.

L'action com-
mence par un coup
terrible.

Les Danois
abandonnent la
Flotte Hollan-
doise.

(61) L'Auteur répète amèrement quelques-unes de leurs injures: « Pauvres Misérables, que prétendez-vous faire? Chiens, Scélérats, Tinettes à beurre. Ils n'en peuvent plus. Ils sont demi-morts de fati-

gue, malades ou ivres; & de tels gueux oseroient se battre contre nous? Comment ils fuyez demain! Comment ils iront se cacher, lorsqu'ils entendront le bruit de notre canon! Page 422.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

loin de sentir leur courage abattu par ce cruel incident, ils redoublèrent leurs efforts, dans l'idée qu'ils ne devoient rien attendre de eux-mêmes. Le vent ne cessoit pas d'être pour eux. Il pousoit la fumée du côté des Anglois; & dans cette épaisse obscurité, la plupart de leurs coups, qu'ils ne pouvoient pointer régulièrement, devenoient inutiles, où ne causoient de mal qu'aux Edifices de Berg, dont plusieurs furent extrêmement maltraités. Au contraire, les Hollandois, ayant toujours l'avantage de voir leurs Ennemis & de tirer dans le flanc de leurs Vaisseaux, dont les Equipages étoient fort nombreux, leur tuoient beaucoup de monde. Ils avoient des pieces de trente, de trente-six & de quarante-huit livres de balle, qui faisoient une affreuse exécution. « C'étoit moins un combat naval, qu'un » massacre d'hommes & une véritable boucherie (63). Enfin, les Hollandois remarquerent que l'ardeur de l'Ennemi commençoit à diminuer; & ce changement releva leur courage, jusqu'à leur faire désirer la continuation du combat, pour remporter une victoire complete sans le secours des Danois.

Ils se laissent
engager & tirer
sur les Anglois.

Cependant les pressantes sollicitations des Marchands, qui s'étoient renfermés dans le Château, & peut-être le ressentiment de voir la Ville si peu respectée, engagèrent le Gouverneur à prendre parti pour les Hollandois. Il s'excusa d'avoir arboré la Baniere blanche, par l'espérance qu'il avoit eue de faire accepter sa médiation aux deux Partis; *excuse plaisante*, observe Schouten; & faisant élever un Drapeau rouge à la place, il fit tirer, du Château & du Fort de Nordenes, sur l'Escadre Angloise. Le combat avoit déjà duré plus d'une heure, & le feu des Anglois s'étoit extrêmement ralenti. Cette diversion, à laquelle ils ne s'attendoient plus, acheva de les déconcerter. Ils ne penserent plus qu'à faire retraite en désordre; & coupant leurs cables, ils abandonnerent toutes leurs ancrs. On leur prit, dans cette confusion, deux Chaloupes & un Canot. Schouten fait une vive peinture de leur embarras (64). « Heureusement pour tant de Vaisseaux » qui s'embarrassoient dans leurs mouvemens, le vent, qui leur avoit été si contraire pendant le combat, les aidoit à sortir du Port. Ils se retirerent enfin au Liet, où ils mouillerent plus tranquillement.

Retraite des
Anglois.

Perte de la
Flotte Hollan-
doise.

Les Hollandois n'eurent que trente hommes de tués, dans cette grande action, & soixante & dix blessés. Ils regarderent, comme un bonheur, que leurs Equipages fussent si foibles; parce qu'ayant peu de monde sur les tillacs, les boulets y passoient sans incommoder personne. Cependant

(63) Page 427 & précédentes.

(64) « Il est certain, dit-il, qu'on ne » peut voir plus de confusion & des mar- » ques d'épouvante. Presque tous leurs Vais- » seaux cargoient extraordinairement, par » la quantité de canon qu'ils avoient passée » au même bord, & qu'ils n'avoient pas le » temps de retirer. D'autres cargoient du » côté opposé, parce que nos coups les » ayant percés du côté qu'ils avoient pré- » senté, tous les efforts des Equipages » avoient été employés à passer brusque-

» ment l'artillerie à l'autre bord, pour pou- » voir tenir Babord hors de l'eau. Leurs » voiles, leurs vergues, leurs manœuvres » étoient embarrassées les unes dans les au- » tres; & comme nous ne cessions pas de » tirer sur eux, nous dûmes les incommo- » der furieusement. Leur vanité peut les » empêcher d'en faire l'aveu; mais si la pro- » digieuse charge de nos Vaisseaux nous eût » permis de les poursuivre, ou les auroit » réduits à de terribles extrémités. Pages » 429 & 430.

les Vaisseaux avoient été moins épargnés que les hommes. La plupart étoient désarmés de leurs niés, & de leurs manœuvres. D'autres avoient été percés de plusieurs coups. Mais on se hâta de les radoub. Pendant le combat, l'air fut toujours chargé, & la brume si épaisse, qu'elle tomboit en petite pluie. A peine l'action fut-elle terminée, que le Soleil reparut avec tout l'éclat qu'il avoit eu le matin ; » comme si cet Astre, ajoûte poétiquement Schouten, eût craint de voir deux Nations Chrétiennes s'entredéchirer avec une brutale furie (65).

Le jour suivant, les Anglois écrivirent au Gouverneur de Berg, que n'ayant rien entrepris contre les Habitans, ni contre la Ville, ils étoient fort surpris des hostilités auxquelles il s'étoit emporté contre eux ; qu'ils avoient fait une perte considérable (66), dont ils accusoient moins leurs Ennemis que les Danois ; mais qu'ils ne laisseroient pas cet affront sans vengeance, & que dans peu de jours, ils reviendroient assez forts pour enlever la Flotte Hollandoise, à leurs yeux. Le Gouverneur leur déclara, par une réponse ferme, que s'ils se rapprochoient de la Ville, ils y seroient encore mieux reçus que la première fois. Mais, au lieu de se rapprocher de la Ville, ils se retirèrent plus loin pour se radoub. L'Amiral Bitter députa aussi-tôt, en Hollande, une Galiole fort légère, avec le récit des périls dont le Ciel avoit délivré la Flotte, & de ceux qui la menaçoient encore. On rendit, à Dieu, des actions de grâces publiques, dans la Ville & sur chaque Vaisseau ; & les Hollandois, de concert avec les Habitans, firent de nouveaux préparatifs pour leur défense.

Le 15 d'Aout, on reçut une Lettre des Anglois, par laquelle faisant valoir leur modération, quoiqu'ils se vantaient d'avoir été renforcés depuis leur retraite, ils demandoient, au Gouverneur, la liberté de faire pêcher leurs ancrs & d'acheter des rafraichissemens pour leurs Malades. Mais, après leurs violences, on ne jugea point à propos de leur accorder cette faveur. Ils recommencerent leurs bravades & leurs menaces, auxquelles on répondit avec la même fermeté ; & le Gouverneur fit pêcher leurs ancrs, dont on trouva jusqu'au nombre de vingt-quatre. Cependant, comme on ne doutoit pas qu'ils ne revinssent avec de nouvelles forces, on redoubla les soins pour se disposer à les recevoir. Le 20, on apprit par un Bâtiment Ecossois, qui arriva dans le Port, que la peste causoit beaucoup de ravage en Anglererre, & que les François, irrités de l'enlèvement de plusieurs de leurs Vaisseaux, alloient déclarer la guerre à cette Couronne. Les Hollandois se promirent quelque heureux fruit de ces deux nouvelles. En

GAUTIER
SCHOUTEN,
1665.

Les Anglois
menaçant le
Gouverneur de
Berg.

Menaces des
Anglois.

Nouvelles qui
facilitent le dé-
part de la Flotte
Hollandoise.

(65) Page 431.

(66) On apprit des Prisonniers, & par les avis qu'on reçut d'Angleterre, qu'ils avoient perdu le Comte de Sandwich, un de leurs principaux Officiers, avec quatre ou cinq Capitaines, & cinq cents hommes, tant bas-Officiers, que Soldats & Matelots. Le nombre de leurs Blessés fut très considérable. Ils furent si incommodés de leurs Morts, qu'ils en jetterent une grande partie dans les flots,

pour donner plus d'air aux Blessés. Plusieurs de ces Cadavres furent rejetés, par la Mer, sur le rivage, & les Norvegiens trouverent encore, sur eux, de quoi piller. Le reste fut porté à terre pendant la nuit, & jetté en mouceaux dans de grandes fosses, qui furent ouvertes derrière les rochers. On les y trouva, fort mal couverts, après la retraite de l'Escadre. Page 432.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

effet, ils furent informés, deux jours après, de la retraite de leurs Ennemis. Le 27, ils apprirent que l'Armée Navale des Etats, commandée par Ruiter, avoit quitté la Rivière d'Embs, où les vents contraires l'avoient retenue long-temps; & que celle des Anglois, au nombre de quatre-vingt Vaisseaux, étoit entrée dans les Ports d'Ecosse, pour y prendre de l'eau & des vivres. La Galiothe, que Bitter avoit dépêchée en Hollande, étant arrivée peu de jours après, avec la confirmation de tant d'agréables circonstances, on jugea qu'il étoit temps de se remettre en Mer, où les dangers de cet Elément étoient presque les seuls qu'on crut avoir à redouter (67).

Elle met à la voile.

Bitter fit rappeler tous ses gens à bord : mais tous les Vaisseaux de la Flotte ne purent lever l'ancre en même temps. Celui de Schouten fut un des premiers qui mirent à la voile. Il comptoit de sortir promptement par le passage de Kruisfour, lorsque le vent ayant changé, il se vit obligé de faire dix ou douze lieues au Nord, entre les Terres, pour aller mouiller dans le passage de Jeltfour, qui est plus proche de la Mer. Ce retardement affligea d'autant moins l'Equipage, que le lendemain il vit arriver, dans le même lieu, tous les autres Vaisseaux de sa Nation. Ils se trouverent au nombre de soixante & cinq, mouillés dans cette Rade : mais le gros temps ne leur permettoit pas d'en sortir. Ils y reçurent des Lettres de l'Amiral Ruiter, qui leur recomandoit de se hâter, parce que l'Armée Navale se trouvoit fort incommodée de croiser sans cesse, pour favoriser leur Navigation. Cet avis, qui sembloit renfermer quelque défiance, leur fit rappeler l'inquiétude que les Habitans de Berg avoient témoignée à leur départ. « Ils avoient répété plusieurs fois, hélas ! que » vous avez peu de sujet de vous réjouir. Vous ne manquerez pas d'être » attaqués en Mer, & vos Vaisseaux dispersés auront beaucoup de peine à » se sauver. Prédiction, ajoute Schouten, qui ne fut que trop malheureuse » sement vérifiée (68).

Lieux marqués pour le rendez-vous.

Prodigieuse Flotte.

Cependant on remit en Mer le 4 de Septembre, après avoir dépêché, à l'Amiral Ruiter, une Galiothe pour l'en informer. Le 6 on découvrit l'armée, à laquelle toute la Flotte Marchande se joignit. Le premier Rendez-vous, dans la supposition de quelque disgrâce, fut marqué un peu au Sud du Dogrebanc ; le second au Texel, & le troisième proche de Goerée. Toute la Flotte, qui étoit alors de cent quatre-vingt-dix voiles, sans y comprendre plusieurs Vaisseaux qu'on attendoit encore, formoit un spectacle admirable, sur une Mer unie & dans un temps fort serein. Mais ce qui ne s'offroit pas à la vue étoit beaucoup plus précieux que les Vaisseaux mêmes ; car tant de Navires Marchands, que l'Armée devoit escorter, renfermoient des richesses inestimables (69). Enfin ceux qu'on attendoit, de Bakesond & de Drontheim, arrivèrent sous le Pavillon ; & le 8 de Septembre, on reçut, avec une joye extrême, l'ordre de mettre à la voile.

Plaintes de Schouten.

Laissions à Schouten la liberté d'exprimer ses regrets, dans des termes qui font autant d'honneur à sa piété, qu'à son zèle pour le Pays de sa

(67) Pages 441 & précédentes.

(68) Page 442.

(69) Page 443.

naissance.

naissance. Il s'écrie : « que les ressorts de la Providence sont incompréhensibles , & quelles réflexions ne donne-t-elle pas lieu de faire sur notre néant ! Dans les périls innombrables des tempêtes , dans les pressantes extrémités où nous étions tombés tant de fois , pendant tous nos Voyages , nous n'avions pas vu le bras de la chair prêt à nous appuyer . Nous avions jetté les yeux sur Dieu seul. Nous n'avions eu recours qu'à lui , & jamais nos ardentés prières n'avoient manqué d'être exaucées . Nous avions été tirés des abîmes de la mort & des mains de nos Ennemis , par des miracles visibles. Maintenant , qu'environnés d'une grosse Armée Navale , prête à nous défendre , & que rendus presque aux portes de notre Patrie , il semble qu'il n'y ait plus rien à craindre pour nous de la part des hommes , Dieu nous ôte sa protection , pour nous faire connoître sa puissance , & nous livre à nos propres conseils . Aussi-tôt nous succombons , nous faisons naufrage au Port , & nous sentons l'impuissance du roseau brisé que nous avions pris pour notre soutien (70).

Les Hollandais gouvernerent au Sud , avec un vent d'Ouest , qui devenoit fort impétueux. Le temps d'ailleurs étant embrumé , l'Amiral Ruiter fit bientôt arborer son Pavillon , pour signal de forcer de voiles & de le fuivre. Pendant qu'on faisoit cette manœuvre , l'air se trouva extrêmement chargé , avant que la Flotte eût encore bien réglé son cours , & le vent passa au Nord-Ouest avec une nouvelle force. On mit des feux sur tous les Vaisseaux , comme le seul moyen de prévenir la dispersion d'un si grand nombre de Bâtimens. La Mer en parut couverte ; & de toutes parts , on voyoit réfléchir la lumière sur les eaux. Nous suivîmes le gros de ces feux , raconte Schouten , & nous en fûmes environnés jusqu'à minuit. Alors , la tempête , qui venoit du Nord-Ouest , augmenta si furieusement , que tous les Vaisseaux se disperferent ; & par degrés , nous perdîmes la vue des feux qui nous conduisoient. D'ailleurs notre Arcaise , qui avoit beaucoup souffert dans notre retour des Indes , ne pouvant plus résister aux coups de Mer , nous fûmes obligés de mettre côté en travers. Ainsi nous serrâmes une partie de nos voiles , & nous nous laissâmes dériver toute la nuit à la merci des vagues. Le jour suivant , l'orage ne fit que redoubler. Nous ne vîmes plus que dix ou douze Vaisseaux , dont la plupart se laissoient dériver comme nous , & quelques autres couroient vent arrière , le Cap sur la Hollande. Les lames nous couvroient d'eau. Comme nous n'avions point d'habits de laine , & que nous revenions des Pays chauds , le froid nous paroissoit insupportable. Nous passâmes deux fois vingt-quatre heures dans cette situation. La tempête ayant commencé à diminuer , nous nous rejoignîmes , au nombre de seize Bâtimens , dont cinq ou six étoient des Vaisseaux de guerre. On tint Conseil , à bord du Contre Amiral , & l'on y résolut de porter vers la Hollande , dans l'espérance de rencontrer , au Sud du Dogrebanc , plusieurs des Vaisseaux dispersés , & peut-être le gros de la Flotte.

On étoit à la hauteur de soixante degrés soixante minutes , de latitude du

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Malheur qui
poursuivit la
Flotte Hollan-
doise.

Le Vaissan de
Schouten est le-
paré.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Eusse confiance
des Hollan-
dois.

Ils retombent
dans de nou-
veaux dangers.

Ils se trouvent
au milieu de la
flotte ennemie.

Nord. Vers midi, sept Vaisseaux se firent voir à la distance du canon ; & dans l'opinion qu'ils étoient de la grande Flotte, on fit petites voiles jusqu'au soir, pour les attendre ; mais ils se dérobbèrent pendant la nuit. Cet incident n'empêcha point d'avancer, avec beaucoup de vitesse, jusqu'au delà du Dogreban, où l'on ne rencontra, ni l'Armée, ni aucun Vaisseau Marchand. Les Officiers conclurent qu'il falloit profiter du vent, pour se rendre droit au Texel. On continuoit de voguer si légèrement, qu'ils ne se crurent pas à plus de vingt-cinq lieues de leurs Ports ; & dans la confiance d'être échappés à tous les dangers, il ne leur resta plus le moindre doute que l'Armée Angloise n'eût relâché au Port de Soltsbay. Cette supposition fit conclure que si l'on découvroit plusieurs Vaisseaux, en quelque nombre qu'ils pussent être, on ne devoit pas les éviter, parce qu'ils ne pouvoient être que de l'Armée Hollandoise. Ainsi, continuant la route, avec une tranquillité qu'on n'avoit pas eue depuis long-temps, on se flattoit d'être bien-tôt à la vue des Iles, ou de Vlie, ou de Schevleing, ou du Texel.

Le 13 de Septembre, l'air se chargea d'une brume fort épaisse. On étoit alors au nombre de seize voiles ; & tous les Officiers, dans leur flatteuse prévention, avoient sans cesse le verre à la main. Pendant qu'ils étoient à table, un Matelot les avertit qu'on découvroit un grand nombre de Vaisseaux. Cet avis les fit sortir avec beaucoup d'empressement ; & l'air s'étant un peu éclairci, ils découvrirent clairement le Pavillon de Hollande. Ils firent serrer le vent, pour s'en approcher. Une Galiote, qu'ils avoient avec eux, reçut ordre d'aller reconnoître de plus près cette Flotte ; mais la brume recommença tout d'un coup avec tant d'épaisseur, & les nuages devinrent si sombres, qu'elle ne put percer les ténèbres. Cependant toute la petite Flotte ne continua pas moins d'avancer, jusqu'à ce qu'elle entendit un grand bruit de canons. L'inquiétude prit la place d'une téméraire confiance. Les uns jugèrent que c'étoient les deux Armées Navales, qui combattoient. D'autres se livrèrent aux plus ridicules conjectures. Enfin, l'air s'étant déchargé par une grosse pluie, ils distinguèrent plus de cent gros Navires, qui couvroient la Mer autour d'eux, & qui arrivoient sur eux, vent arrière, à pleines voiles. Une partie de ce redoutable nombre canonoit encore, & ne cessa qu'après la chute d'un mât, des huniers, & de toute la voilure d'un Vaisseau, qui parurent tomber dans la Mer.

Cette manœuvre augmenta les soupçons des Hollandois, sans être capable encore de les déromper entièrement ; mais la Galiote leur apprit bientôt qu'ils étoient au milieu de toute l'armée Angloise, qui les avoit trompés en arborant le Pavillon des Provinces-Unies. Deux petits Bâtimens de leur Nation, échappés à la poursuite de l'Ennemi, passèrent sous leur vent, & leur crièrent de se dérobbier à la fureur des Anglois, qui étoient prêts à fondre sur eux. En effet, tandis que le gros de l'armée Angloise demeura rangé en croissant, ses meilleurs Voiliers se détachèrent & firent force de voiles pour les joindre. Ils n'étoient pas en état de se défendre. D'ailleurs, la consternation d'une si malheureuse aventure ôtoit le courage aux plus Braves. Leur unique espérance étant dans la fuite, ils prirent chaste, quoique bien tard, puisqu'ils n'étoient pas à plus d'une petite lieue de l'Ennemi.

Le Vaisseau de Schouten avoit été fort maltraité par les tempêtes, &

par le combat, qu'il avoit soutenu à Berg. Il faisoit eau de toutes parts ; il étoit sale, à demi désemparé, & fort pèsant de voiles. Aussi demeura-t-il en arriere, tandis que les autres s'efforcèrent de s'éloigner. Un petit Bâtiment, qui s'étoit sauvé du milieu des Ennemis, passa fort près du bord ; & le Capitaine cria dans sa frayeur : « Amis, forcez de voiles. C'est toute l'armée Angloise. Si ne leur faut pas une heure pour nous joindre. Je suis échappé jusqu'à présent : mais la plupart de mes Compagnons, sont tombés entre leurs mains. Nous avons été trompés par leurs Pavillons. » Le Vice-Amiral, le Contre-Amiral de la Flotte des Indes, & plusieurs autres, ont été pris devant mes yeux, après un furieux combat. Changez de route ; vous n'avez pas d'autre moyen de vous sauver. Ce Bâtiment étoit si fin de voiles, que la vitesse de sa course ne permit pas d'en recevoir d'autres avis. Mais on résolut de faire fausse route à la brune, si l'on étoit encore en état de suivre ce conseil ; & quoique le Vaisseau fût si mal paré pour la défense, on se promit de le vendre bien cher, dans l'opinion que l'inhumanité des Anglois, pour leurs Prisonniers, étoit plus à craindre que la mort (71).

La nuit arriva. Elle fut si noire, que l'armée Ennemie ayant disparu, on prit librement le parti de porter au Nord-Est. Le vent souffloit du Sud. L'air étoit chargé, la Lune nouvelle, & l'on ne voyoit pas que la Mer, qui paroïssoit toute en feu. On fit cesser la manœuvre des pompes, & tout ce qui pouvoit faire du bruit. Tous les feux furent éteints, parce qu'on devoit passer vers l'aîle droite des Anglois, au hasard d'aborder quelqu'un de leurs Vaisseaux : mais, entre mille dangers, cette voye parut la plus sûre, pour s'éloigner d'eux en les trompant. La force du vent n'empêcha point de faire servir toutes les voiles. On alla si vite, que toutes les parties du Vaisseau en étoient ébranlées, & qu'on craignoit à chaque moment de voir rompre les mâts. A minuit, la Navigation n'ayant été troublée par aucune rencontre, on mit le Cap à l'Est, pour ne pas tomber trop loin des Côtes de Hollande. Cette route fut continuée jusqu'à la pointe du jour ; & le temps de l'obscurité, qui ne cessa point d'être fort épaisse, fut employé à rendre grâces au Ciel d'une faveur si sensible.

Lorsqu'on apperçut la première clarté du jour, on crut avoir fait treize ou quatorze lieues à l'Est ; mais on se trouvoit au milieu des flots, comme une Brebis, suivant l'expression de Schouten, égarée dans les déserts au milieu des Loups. On ne découvrit aucun Vaisseau. C'étoit un sujet de joye. Cependant, quelle route choisir, pour échapper à l'Ennemi ! On auroit gouverné, vers la Hollande ; mais le vent & la marée étoient contraires. On prit le parti de demeurer dans le même parage, en luvoyant & faisant de petites bordées, jusqu'au changement qu'on espéroit. Les Pilotes se crurent assez proche du Port de Hambourg, & de la petite Isle Heilig-Landt ; surtout lorsqu'ils virent passer des Semaques, & plusieurs autres Bâtiments, qui prenoient apparemment la route de l'Elbe, ou qui sortoient de ce Fleuve. Il étoit à craindre que les Bremois, ou leurs voisins, plus affectionnés aux Anglois qu'à la Hollande, ne leur donnassent avis de l'arrivée d'un Vaisseau Hol-

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.

Le Vaisseau
de Schouten est
abandonné : des
autres.

Il fait fausse
route pour fuir.

Embarras de
la situation.

GAUTIER
SCHOUTEN.

1665.

Il entreprend
de se rendre à
l'Oresfond.

landois sur leur Côte. L'armée Ennemie ne pouvoit être fort éloignée. On avoit à redouter aussi les Capres. D'ailleurs, l'eau & les vivres commençoient à manquer. Dans cet état, avec des vents forcés du Sud, qui ne laissoient point d'espérance de gagner les Ports de Hollande, on mit en dé-livération s'il n'y en avoit pas d'autres à chercher. Ceux de Hambourg & de Glukstad étoient les plus proches ; mais il paroissoit dangereux d'entrer dans l'Elbe, dont les Pilotes ne connoissoient pas les eaux, & où les Anglois sont toujours en fort grand nombre. On ne pouvoit entreprendre de retourner à Berg, dont on étoit trop éloigné, & où l'on craignoit même de n'être pas reçu. Flecketen, Langesond, & Frederikstad, ne paroissent pas des lieux assez sûrs, non plus que les Côtes du Jutland. En prenant la route de l'Oresfond, on craignoit les Capres, qui infestoient la Pointe du Jutland & la Mer Baltique. Cependant la nécessité fit embrasser cette ressource. On se flatta de trouver de la protection & des rafraichissemens à Copenhague, ou à Cronembourg, & de pouvoir résister aux Capres, si l'on n'en avoit à combattre qu'un ou deux à la fois.

Il rencontre
un Capre, &
cinq Vaisseaux
Anglois.

Après ce conseil, on se hâta de faire vent arrière, pour courir au Nord. Le 16 de Septembre, pendant qu'on avançaît beaucoup, avec un plein vent du Sud, on découvrit un Vaisseau, que sa manœuvre fit bientôt reconnoître pour un Capre. Les Hollandois firent si bonne contenance, qu'ils lui ôterent l'envie d'approcher. Mais le lendemain, ils virent paroître cinq grands Vaisseaux, qui portoient sur eux à pleines voiles. Ils ne doutèrent pas que ce ne fût cinq Anglois, que le Capre avoit appellés pendant la nuit ; & désespérant de les éviter par la suite, ils prirent la résolution de les attendre. Cependant, comme ils étoient peu éloignés de la Pointe du Jutland, ils continuèrent leur route à petites voiles, avec la précaution de raser la terre de fort près, pour ne prêter qu'un côté à leurs Ennemis. Ils passèrent leurs vingt-quatre plus grosses pièces de canon à babord, c'est-à-dire, du côté de la Mer, dans l'espérance de faire croire qu'ils avoient de l'autre côté vingt-quatre autres pièces de la même grosseur. Ils arborèrent l'Enseigne de poupe & la flamme au grand mât, pour se donner aussi l'apparence d'un gros Vaisseau de guerre. Enfin, se promettant, à l'extrémité, de pouvoir se sauver à terre avec la Chaloupe & le Canot, ils résolurent entr'eux de faire sauter le Vaisseau plutôt que de se rendre aux Anglois.

Se différaient l'un
pour le combat.

Trois qui
virent l'odre-
ver.

Quelques Pêcheurs vinrent à bord, avec un reste de Poisson, dont ils avoient vendu la plus grande partie aux cinq Vaisseaux. On apprît d'eux que le plus gros Bâtiment de cette Escadre portoit cinquante pièces de canon. Ils demandèrent, à leur tour, d'où les Hollandois étoient partis, & ce qui les amenoit dans cette Mer. Comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent envoyés pour reconnoître le Vaisseau, on leur répondit qu'il étoit parti du Texel, & qu'il avoit ordre d'aller dans le Sond, pour servir d'escorte à quelques Marchands, qui devoient retourner en Hollande. Ils demandèrent encore d'où venoit une si forte odeur de poivre ? On leur dit, sans affectation, qu'il avoit été du convoi qui avoit conduit les Vaisseaux des Indes, & que s'étant chargé de quelques Epicerics, pour soulager ceux qui avoient besoin de ce secours, l'odeur lui en étoit restée. Ils portèrent cette réponse aux Anglois.

Le temps étoit beau, & la Mer fort unie. Bientôt les Ennemis s'approchèrent, à la faveur d'un petit vent de l'Ouest. Ils étoient si bien armés, que la plupart des Hollandois perdirent, à cette vue, tout espoir de résister. L'épouvante alla jusqu'à faire détacher la Chaloupe, pour gagner le rivage tandis qu'on le pouvoit encore, & pour mettre le feu aux poudres en s'embarquant. Les ordres des Officiers ne furent plus respectés. Chacun prit son argent, & ce qu'il avoit de plus précieux. Ceux, que l'exemple ne pouvoit faire consentir à cette lâcheté, demeuroident immobiles, & sembloient attendre, pour sortir d'incertitude, les premières bordées que l'Ennemi étoit prêt à leur envoyer. Mais, Schouten fait toujours veiller les Puissances célestes à la conservation de son Vaisseau. « Au milieu de ce danger, dit-il, & dans l'attente des horreurs de la Mort, ou d'un barbare esclavage, le Ciel, aussi puissant en moyens que riche en misères, nous délivra par un miracle, dont nous devons lui rendre grâces à jamais (72).

Les Anglois étoient si proche, qu'il ne leur restoit qu'à jeter le grapin pour aborder. Ils considérèrent attentivement le Navire Hollandois, & jugeant que c'étoit un Vaisseau de guerre, où ils n'avoient à gagner que de la poudre & du plomb, ils conclurent qu'après leur avoir tue beaucoup de monde, ceux qui le défendoient ne manqueroient pas de le faire échouer ou couler à fond, & que par conséquent, l'Angleterre n'en recueillerait aucun fruit. Un Seigneur, qui étoit sur le Vaisseau du Pavillon, ayant approuvé ce raisonnement, ils s'y conformèrent, par l'espérance de rencontrer les Marchands, auxquels ce Navire Hollandois alloit servir d'escorte. Enfin, ils lui laissèrent continuer sa route vers la Mer Baltique, sans lui envoyer une seule volée de canon; & courant à l'Est, ils perdirent volontairement le pouvoir de lui nuire.

Ce Seigneur, à qui Schouten croit devoir son salut, s'étoit trouvé au combat de Berg. Il alloit porter les plaintes du Roi d'Angleterre à la Cour de Dannemark, sur la conduite que les Officiers Danois avoient tenue dans cette occasion. Son chagrin fut égal à sa honte, lorsqu'il apprit bien-tôt que c'étoit un Vaisseau des Indes, richement chargé, qu'il avoit rencontré sous la Pointe du Jurland; & tous les Equipages de son Escadre lui reprochèrent d'avoir écouté les conseils d'une fausse prudence. Schouten trouve ici deux Miracles : celui qui aveugla, les Anglois, sur ce qu'ils avoient devant les yeux; & celui qui retenant les Hollandois effrayés, les empêcha de précipiter la fuite à laquelle ils étoient résolus (73).

Vers le soir, ils se trouvèrent à l'extrémité du Jutland, vis-à-vis du Bourg de Schagen, qui n'est habité que par des Pêcheurs. Ils y apprirent qu'on avoit vu passer six Vaisseaux de guerre Hollandois, qui faisoient route vers le Sond. Cette nouvelle augmenta leurs espérances. Ils continuèrent leur route; & le 18, ayant passé devant les Isles de Lefou & d'Anholt, ils mouillèrent le soir à trois lieues de l'Oresfond. Le lendemain, à la vue du Château de Cronenbourg, ils découvrirent cinq grands Vaisseaux, qui arrivoient, sur eux, à pleines voiles, & qui furent bien-tôt re-

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.
Désespoir des
Hollandois.

Raisons qui
portent les An-
glois à ne pas les
attaquer.

Schouten arri-
ve à l'Oresfond.

GAUTIER
SCHOUTEN.
1665.
Informations
qu'il y reçut.

connus pour des Hollandois. C'étoit un détachement de la grande Flotte, commandé par le Contre-Amiral Stachouwer, qui venoit prendre, sous son Escorte, les Marchands qui se trouvoient alors dans la Mer Baltique.

Ils allèrent jeter l'ancre ensemble, devant la petite Ville d'Elfseneur, où ils furent informés de toutes les disgrâces de leur Patrie. Les Anglois n'avoient pris que deux Vaisseaux des Indes; mais ils en poursuivoient deux autres, qui s'étoient sauvés, l'un à Soënwater, l'autre à Fleckeren. Ils avoient enlevé quantité de Navires Marchands. La Flotte Hollandoise avoit perdu aussi quelques Vaisseaux de guerre, dont le sort n'étoit pas encore éclairci. Cependant les Amitaux Ruiter & Tromp s'étoient remis en Mer, avec soixante & dix Vaisseaux; & cette vigueur, après tant de pertes, sembloit annoncer plus de bonheur aux Provinces-Unies. Schouten apprit, en même-temps, que l'Envoyé d'Angleterre, s'étant rendu, par Gottenbourg, à la Cour de Dannemark, en étoit parti fort mécontent. Loin de lui accorder la satisfaction qu'il avoit demandée, on lui avoit répondu que l'entreprise des Anglois étoit un attentat, dont le Roi de Dannemark avoit droit lui-même de faire des plaintes, & pour lequel il attendoit une juste réparation (74).

Comment il re-
tourne en Hol-
lande.

Tous les Marchands Hollandois s'étant rassemblés à l'Oresfondt, au nombre de vingt-trois Navires de différentes grandeurs, ils partirent avec celui de Schouten, le 2 d'Octobre, sous l'Escorte des six Vaisseaux de guerre. Le 7, ils arriverent à la vue des Côtes de Hollande, d'où ils se rendirent heureusement au Texel. Leur Armée navale étoit alors vers Goeree, pour observer celle des Anglois. Rien ne marque mieux l'animosité des deux Nations, dans cette guerre, que le dernier danger dont le Vaisseau de Schouten fut menacé. À l'approche du Passage de Goeree, un vent de Nord-Est & l'obscurité, ne lui permettant point d'y entrer le soir, il fut obligé de faire des bordées pendant toute la nuit. Des cris, élevés dans les plus épaisses ténèbres, l'avertirent d'être sur ses gardes & de faire bon quart. On avoit reconnu, à diverses marques, plusieurs Vaisseaux Ennemis, qui s'étoient mêlés dans la Flotte des Marchands Hollandois, & qui avoient déjà profité de la confusion pour enlever un.

Schouten arri-
ve au Texel.

Le 8 d'Octobre, Schouten se trouva devant Vlie, où les Pilotes n'osèrent mouiller, parce qu'on ne pouvoit s'en approcher qu'en luvoyant, avec beaucoup de danger pour un Vaisseau si riche. Mais le vent, qui venoit alors du Nord-Est, étant plus favorable pour se rendre au Texel, ils prirent cette route; & le lendemain, on arriva devant Halder, où l'on suivit la Côte à la faveur du flot. Les Dunes étoient bordées de Spectateurs, qui applaudissoient à l'heureux retour du Vaisseau. Le soir, on mouilla dans la *Passe*, & le lendemain devant le Schildt; d'où l'on se rendit au Texel, le Dimanche 11 d'Octobre 1665 (75).



VOYAGE

DE GUILLAUME DAMPIER,

AUTOUR DU MONDE.

C'E fameux Voyageur auroit pû trouver place dans l'Article des Navigations aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, s'il n'étoit distingué par la singularité de sa route, qui le fit entrer dans la Mer du Sud, sans avoir passé par aucun des deux Détroits, à la description desquels on a rapporté toutes les Relations de cet Article. D'ailleurs, ses vues n'ayant jamais été bien éclaircies pour le terme de son Voyage, il appartient plus naturellement à la Classe des Voyageurs Errans; avec cet avantage particulier, que le hasard, son guide continuél, lui donna plus d'occasions de connoître les Isles de la Mer du Sud, qu'on n'en avoit jamais eu jusqu'à lui.

Ses premieres courses appartiennent à l'Amérique, où l'envie de s'enrichir, par le Commerce, l'avoit conduit dès l'année 1679. Il se donne pour un simple Aventurier, qui, dans les premieres vues de son ambition, ne se proposoit que d'aller couper du bois dans la Baye de Campeche, au Golfe du Mexique. Le fond de ses espérances rouloit sur quelques marchandises, qu'il avoit portées à la Jamaïque, pour y acheter des liqueurs fortes, du sucre, des scies, des haches, des chapeaux, des bas, des fouliers, &c d'autres dentées, dont il connoissoit la valeur à Campeche. Mais d'autres vues l'engagerent dans des entreprises plus importantes. Il n'ose les nommer plus glorieuses, quoiqu'elles dussent le conduire à la fortune par des voies beaucoup plus courtes. En un mot, il s'attacha successivement au service de divers Aventuriers, avec lesquels il pénétra dans la Mer du Sud par l'Isthme de Darien. Son retour, par terre, après diverses aventures, servira, dans la suite de cet Ouvrage, à jeter beaucoup de jour sur la description de cette partie de l'Amérique.

Les premiers Voyages de Dampier n'ayant servi qu'à lui inspirer le goût d'une vie errante, il se joignit en 1683, au Capitaine Cook, qu'il avoit rencontré à la Virginie, &c qui parloit, avec une troupe d'Aventuriers choisis, pour se rendre par le Détroit de Magellan sur les Côtes du Chili & du Pérou, dans le dessein d'enlever, aux Espagnols, des richesses qui excitoient depuis long-temps la jalousie des Anglois. Il étoit fort éloigné de s'attendre aux nouvelles aventures, qui ne devoient le ramener en Europe qu'après avoir fait le tour du Monde. Cependant les traverses qu'il essuya dès les premiers jours de sa Navigation, & l'obstacle des vents, qui le jetterent successivement aux Isles du Cap verd, & de-là sur la Côte de Sierra Liona, semblerent lui annoncer ce qu'il avoit à craindre dans un Voyage dont il ignoroit le terme. C'est de la Riviere de Scherborough, sur cette dernière Côte, qu'il se représenta prêt à partir, avec les Compagnons de son entreprise (76).

INTRODUCTION.

Dessein & premieres courses de Dampier.

Il part de la Virginie, en qualité d'Aventurier.

(76) Voyage de Dampier, Edition d'Amsterdam, 1701, Tome 1, page 16.

DAMPIER.

1683.

Traverse de
la Côte d'Afri-
que, aux Isles
Sebald.

Ils eurent, à leur départ, un temps fort chaud, avec des grains violents, qui viennent ordinairement du Nord-Est, mais qui ne font pas de longue durée. Quelquefois, en un quart d'heure, le vent change, pour se remettre au Sud, & la Mer devient tout-à-fait calme. Les Anglois profitoient de ces grains, qui recommençoient trois ou quatre fois le jour, & portoient au Sud avec routes leurs voiles, parce que dans les intervalles ils avoient fort peu de vent. Ceux, qui souffloient alors, étant au Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, les retarderent beaucoup jusqu'au passage de la Ligne. Après l'avoir traversée à un degré Est du Méridien de Saint Jago, une des Isles du Cap Verd, ils eurent peine d'abord à tenir le Sud-Ouest: mais lorsqu'ils eurent gagné le Sud de la Ligne, le vent ayant tourné plus à l'Est, ils firent route au Sud-Ouest Quart-de-Sud. A mesure qu'ils avancerent vers le Sud, le vent acquit des forces & tourna tout-à-fait à l'Est. A trois degrés de latitude Méridionale, il devint Sud-Est. A cinq degrés, on l'eût constamment Est-Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de latitude Méridionale. Dampier admire que dans un si long espace, on ne rencontra rien de remarquable; pas même un poisson, dit-il, si ce n'est des poissons volans, spectacle familier pour les Voyageurs (77).

Mer blanche.

Mais, à cette hauteur, on observa que la Mer, de verte qu'elle avoit été jusqu'alors, étoit devenue blanche ou pâle. La crainte de quelque écueil fit prendre aussi-tôt la sonde. On ne trouva point de fond à cent brasses. Dampier n'entreprend point d'expliquer ce phénomène. Il compta, le même jour à midi, d'être éloigné du Léopard de quarante-huit degrés cinquante minutes Ouest. La variation, qui avoit augmenté le matin, se trouva, suivant la hauteur, de quinze degrés cinquante minutes à l'Est. On étoit au 18 de Janvier.

1684.

Isles Sebald.

Le 28, on prit le parti de faire voile vers les Isles Sebald de Weert, qui sont situées à cinquante & un degrés vingt-cinq minutes de latitude du Sud, & suivant le calcul de Dampier, à cinquante-sept degrés vingt-huit minutes de longitude Occidentale du Léopard (78). Depuis un mois, il s'étoit efforcé de persuader au Capitaine Cook de mouiller à l'une de ces trois Isles, où l'on pouvoit esperer de faire de l'eau, en lui représentant que si l'on n'y en trouvoit pas, on pourroit, avec un peu de ménagement, arriver à l'Isle Fernandez, dans la Mer du Sud, avant que celle qui restoit encore fût tout-à-fait consumée. Son intention, dans ce conseil, étoit de rompre le dessein qu'on avoit formé de passer par le Détroit de Magellan, dont il prévoyoit les dangers, avec un Equipage peu soumis, qu'il ne croyoit pas capable de se réduire à prendre les mesures & les soins nécessaires dans ce redoutable Passage. Les Isles Sebald sont pierreuses & stériles: on ne put approcher des deux plus Septentrionales. Si l'on vit de plus près la troisième, on n'y trouva que deux cables du rivage, & routes les recherches n'y firent découvrir aucune apparence d'eau. Le jour qu'on avoit porté vers les Isles, on avoit aperçu de grosses troupes d'Ecrevisses rouges, qui couvroient la Mer un mille à la ronde autour du Vaisseau,

Ecrevisses rouges.

(77) Voyage de Dampier, autour du Monde, page 87.

(78) La variation s'y trouva de vingt-trois degrés dix minutes.

La plupart n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt; mais les petites, comme les grandes, avoient les patres groilées. C'est le seul endroit du Monde, où Dampier en air jamais vu de naturellement rouges. D'autres Voyageurs ont fait la même observation, à la même hauteur.

Après avoir perdu l'espérance de mouiller & de faire de l'eau, il ne restoit qu'à continuer la route vers les Détroits. Mais le vent étoit si fort de l'Ouest, qu'il devint impossible de porter les Perroquets, & de s'approcher de la terre. Cependant, le 6 de Février, on découvrit le Détroit de la Maire, vers lequel on ne balançoit point à porter, avec un vent frais de Nord-Nord-Ouest. A quatre mille de l'embouchure, on fut pris d'un calme; & l'on trouva une vigoureuse marée, qui chassant du Détroit vers le Nord, mit le Vaisseau dans un extrême danger. « Je ne sçais, dit l'Auteur, si c'étoit le flux ou le reflux, mais je sçais que la Mer étoit courte, hérissée, comme si deux marées s'étoient combattues. Elle sembloit poussée de toutes parts. Tantôt, elle se brisoit sous le milieu du Bâtiment, tantôt sous la poupe; tantôt elle passoit sur notre Châteaue d'avant, en faisant rouler le Vaisseau comme une coquille d'œuf. Je n'ai senti, de ma vie, un mouvement si incertain & si bizarre (79). A huit heures du soir, un petit vent d'Ouest-Nord-Ouest fit naître l'idée de porter à l'Est, dans la résolution de faire le tour de l'Isle des Erats; & grâces au vent, dont la faveur se soutint toute la nuit, on arriva le lendemain à la Pointe Orientale de cette Isle. Dampier remarqua trois autres Isles à cette Pointe, ou plutôt trois Rochers assez élevés, & blancs de la fiente des Oiseaux. Après avoir observé le Soleil, on fit route au Sud, pour tourner autour du Cap de Horn, par la plus Méridionale de la Terre de Feu, dont on avoit perdu la vue le soir du jour précédent. Dampier regretta de n'avoir pu faire aucune observation sur cette Terre; d'autant plus qu'il avoit appris de plusieurs personnes, qui avoient fait la même route, qu'ils y avoient vu du feu & de la fumée, non sur le sommet des Montagnes, mais dans les Plaines & dans les Vallons, & qu'ils en concluoient que le Pays est fort peuplé.

Depuis les Isles Sebald, jusqu'à la Mer du Sud, on n'eut qu'une fois la vue du Soleil; & l'observation fit trouver, à midi, cinquante-deux degrés trente minutes de latitude. Ensuite on avança jusqu'à soixante degrés. C'est la plus grande latitude Méridionale, où l'Auteur air jamais pénétré.

Le 14, à cinquante-sept degrés, une furieuse tempête fit voir mille fois, aux Avanturiers, la Mer entr'ouverte sous le Vaisseau, & leur terre qui sembloit écrire au fond de l'abîme. Cette situation dura jusqu'au premier de Mars; mais elle ne les empêcha point de recueillir vingt-trois barils d'eau de pluie. Les jours suivans, un vent d'Est les fit entrer dans les Mers du Sud. Ils continuèrent d'avancer assez heureusement, avec un vent de Sud-Est, jusqu'à trente-six degrés de latitude du Sud, où ils rencontrèrent un Vaisseau Anglois, commandé par le Capitaine Eaton. Ils lui donnerent du biscuit & du Bœuf, en échange pour de l'eau, qu'il avoit prise en passant le Détroit; & ses vûes le conduisant aussi à l'Isle Fernandez, ils acheverent le Voyage ensemble.

(79) *Ibidem*, page 90.

Tome XI.

V II

DAMPIER.
1684.

Comment le
Vaisseau de l'Au-
teur passe dans
la Mer du Sud.

On croit la Terre
de Feu fort
peuplée.

Rencontre
d'un Vaisseau
Anglois.

DAMPIER.
1684.
Avisure d'un
Moskite, qui
passe trois ans
seul, dans l'île
Secundo.

Ils eurent la vûe de cette Isle, le 22 de Mars; & le lendemain ils mouillèrent dans une Baye, au Sud, à deux longueurs de cable du rivage. La plus vive impatience de Dampier étoit de revoir un Moskite, qu'il y avoit laissé en 1681 (80), lorsqu'il étoit entré dans la Mer du Sud avec Scharp, par l'Isthme Darien. C'est à lui-même qu'il faut laisser un récit, intéressant par sa naïveté : « Nous mêmes aussi-tôt le Canot : en Mer. Le Moskite étoit déjà sur la Côte. Lorsque nous en approchâmes, un autre Moskite, que nous avions avec nous, fut le premier à terre, & courant à son Compatriote, qu'il nomma son Frere, il se jeta tout de son long à ses pieds, le visage contre terre. L'autre le releva; & l'ayant embrassé, il se jeta aussi à ses pieds, le visage collé à terre, d'où il fut relevé à son tour. Nous nous arrêtâmes avec plaisir, pour jouir de la surprise & de la tendresse d'une cérémonie si touchante. Après les civilités des deux Indiens, nous nous approchâmes, pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses vieux amis, qu'il croyoit venus exprès pour le chercher. Il s'appelloit Will, comme l'autre se nommoit Robin; noms qu'ils avoient reçus des Anglois, car n'en ayant point entr'eux, ils regardent comme une grande faveur d'être nommés par quelqu'un de nous.

« Cet Indien avoit demeuré seul, plus de trois ans, dans l'Isle; & quoique les Espagnols, qui sçavoient que nous l'y avions laissé, l'eussent cherché plusieurs fois, ils n'avoient jamais pu le trouver. Il étoit dans les Bois, à la chasse des Chevres, lorsque le Capitaine Anglois avoit fait rembarquer ses gens, & l'on avoit mis à la voile sans s'apercevoir de son absence. Il n'avoit que son fusil & un couteau, avec une petite corne de poudre & un peu de plomb. Après avoir consumé son plomb & sa poudre, il avoit trouvé le moyen de scier, avec son couteau, le canon de son fusil en petits morceaux, & d'en faire des harpons, des lances, des hameçons, & un long couteau. Il faisoit d'abord chauffer les pieces au feu, qu'il allumoit avec sa pierre à fusil, & un morceau de canon. qu'il avoit appris à durcir au service des Anglois. Les pieces de fer étant chaudes, il se servoit de pierres pour les battre, & pour leur donner la figure qu'il vouloit. Il les scioit ensuite avec son couteau, dont il avoit fait une espece de scie; il leur faisoit une pointe à force de bras, & les durcissoit à son gré (81). Avec ces instrumens, il eut toutes les provisions que l'Isle produit, Chevres & Poisson. Il nous dit qu'avant qu'il eût fait

(80) Les *Avanturiers*, avec lesquels il étoit alors, en avoient été chassés par les Espagnols. On appelle Moskites une Nation Indienne, qui habite les environs du Cap Gracia-Dios, entre Honduras & Nicaragua, & qui est fort amie des Anglois de la Jamaïque.

(81) Dampier, pour diminuer l'étonnement de ceux qui ne connoissent pas l'industrie de ces Indiens, assure que dans leur Pays, ils font tous leurs instrumens de pêche sans forge & sans enclume, quoiqu'ils y mettent beaucoup de temps. D'autres, dit-il, n'ayant pas l'usage du fer comme les

Moskites, qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent les arbres, mais principalement ceux qui portent le coton, dont le bois est doux & tendre, & dont ils bâtissent ensuite des Maisons & des Canots. D'ailleurs, ils font, avec le feu, ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils. Ces haches de pierre ont environ dix poices de longueur, quatre de largeur, & trois d'épaisseur au milieu. Elles sont plates, & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour, ils font une coche si large & si profonde, qu'un

« des hameçons, il avoit été forcé de manger du Veau marin, qui est une
 « nourriture très-ordinaire; mais que depuis, il n'en avoit tué que pour
 « faire des lignes de leur peau, qu'il coupoit en courroies. A demi-mille de
 « la Mer, il avoit une petite Hute, revêtue de peaux de Chevre. Son lit
 « étoit sur des pieux, qui avoient dix pieds de hauteur, & couvert des
 « mêmes peaux. Il ne lui étoit pas resté d'habit. Une simple peau servoit
 « à lui couvrir les reins. Il avoit aperçu notre Vaisseau, le jour avant que
 « nous fussions entrés dans la Baye; & ne doutant pas que nous ne fussions
 « Anglois, il avoit tué, le marin, trois Chevres, qu'il avoit fait cuire pour
 « nous traire (82)

Les deux Vaisseaux Anglois remirent à la voile (83) le 8 d'Avril, pour
 entrer dans une Mer, à laquelle Dampier ne veut pas qu'on donne plutôt
 le nom de *Pacifique*. Quoique les Géographes la nomment en général *Mer*
Australe, Mer du Sud, ou Mer Pacifique, il lui semble néanmoins que
 ce nom ne doit s'étendre, du Midi au Septentrion, que depuis le trentième
 jusqu'au quarantième degré de latitude Méridionale, & depuis les
 Côtes de l'Amérique jusqu'à l'Occident indéfini, autant qu'il a pu le re-
 marquer jusqu'à plus de deux cens cinquante lieues des Terres, où la Mer
 est en effet dans une tranquillité continuelle. On n'y voit point de nuages
 pluvieux, quoique souvent l'Horizon soit assez épais pour ne pas permettre
 l'usage du Quart-de-Cercle, & que les matinées soient quelquefois accom-
 pagnées de gelée blanche & de brouillards épais qui mouillent fort peu.
 Il n'y a, sur cette Mer, que les vents réglés. Elle n'est sujette, ni aux
 grains, ni aux ouragans, quoiqu'au Nord de la Ligne ils s'y fassent sentir
 comme sur la Mer Atlantique. Cependant, toute pacifique qu'elle est, elle
 a de hautes & grosses vagues, aux nouvelles & aux pleines Lunes; mais ces
 vagues ne se coupent point en Mer, & sont par conséquent peu dangereu-
 ses, excepté sur les rivages, qu'elles battent assez, pour y rendre la descente
 fort difficile (84).

La meilleure route des deux Vaisseaux Anglois, fut cette Mer, fut du
 côté de la Ligne, jusqu'au vingt-quatrième degré de latitude Méridionale,
 où ils suivirent le Continent de l'Amérique. Toute cette étendue de Pays
 étant fort haute, ils se tinrent à douze ou quinze lieues de terre, pour se
 dérober à la vue des Espagnols qui l'habitent. Dampier observe que cette
 hauteur excessive des Montagnes, qui se nomment Andes, ou Sierra Nuo-
 vada des Andes, est peut-être causée qu'il ne se jette aucune grande Rivière
 dans ces Mers. On en voit quelques petites, mais en si petit nombre, qu'il
 faut quelquefois faire cent cinquante ou deux cens lieues, pour en décou-
 vrir une sur le rivage. Les plus proches sont à trente & quarante lieues les
 unes des autres, & ne sont pas d'ailleurs assez profondes pour être jamais
 navigables. Elles tarissent même dans quelques saisons. Telle est celle d'Islo,

homme y peut mettre le doigt tout du long; & prenant un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient, dans cette coque, autour de la tête de la hache, ils s'en servent comme d'un manche. *Ibid.*, page 97.

(82) Pages 93 & 94. Voyez, dans la Rela-

tion de Wood's Rogers, une autre Histoire de même nature.

(83) Le Capitaine Cook prit dans l'Isle une Maladie, dont il mourut.

(84) Page 102.

DAMPIER.
1684.

Bornes que
Dampier donne
à la Mer Pacifi-
que.

Meilleure route
dans cette Mer.

Rareté des Ri-
vières sur les Cô-
tes de la Mer du
Sud.

DAMPIER.
1684.

Les Avanturiers se rendent à l'île Lobos.

Sa Description.

Dessin d'un Anglois sur Truxillo.

Informations qui les font partir pour les îles de Gallapagos.

qui coule rapidement, depuis la fin de Janvier, jusqu'au mois de Juin, mais qui diminue par degrés, & qui dispaçoit entièrement vers la fin de Septembre (85)

Un Vaisseau chargé de bois de charpente, qui alloit de Guayaquil à Lima, étant tombé entre les mains des Anglois, à neuf degrés quarante minutes de latitude Méridionale, ils apprirent, de l'Equipage, qu'on étoit déjà informé, sur la Côte, de leur arrivée dans cette Mer, & que le Viceroy du Pérou avoit envoyé, dans tous les Ports, l'ordre de se précautionner contre leurs insultes. Ils prirent aussitôt la route de Lobos, île située, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur à retre avec un Astrolabe, à six degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale. On la nomme *Lobos de la Mer*, pour la distinguer d'une autre île, qui n'en est pas éloignée, & qu'on appelle Lobos de la Terre, parce qu'elle est plus proche de la Côte. La première, où les deux Vaisseaux mouillèrent avec leur Prise, le 9 de Mai, est composée de deux parries, d'un mille de circuit chacune, hautes, & séparées par un petit Canal qui ne peut recevoir de Barques. Le côté du Nord offre divers Rochers. A l'Occident, du côté le plus Oriental, on trouve une petite Baye, à couvert des vents, & commode pour le carénage. Le reste de la Côte n'est composé que de Rochers, à petites pentes; & l'intérieur de l'île est moitié sable & moitié pierre. Aussi le terroir est-il d'une extrême stérilité, sans eau douce, sans arbres, sans la moindre apparence de verdure, & sans Animaux terrestres. Mais il s'y trouve quantité d'Oiseaux de Mer, surtout des Boubies, des Pingouins, & de petits Oiseaux noirs, qui font des trous dans le sable pour s'y retirer la nuit. Cette dernière espèce est un assez bon aliment. Dampier n'en a jamais vu qu'à Lobos & dans l'île Fernandez.

Le dessein des Avanturiers Anglois, en s'approchant de la Terre-Ferme, dont Lobos n'est qu'à cinq lieues, étoit de tenter quelque entreprise sur une des meilleures Villes de la Côte; telles que Guayaquil, Zana ou Truxillo. Ils se déterminèrent pour Truxillo, qui leur promettoit un riche butin, quoiqu'ils n'ignoraient point les difficultés qu'ils avoient à surmonter. La plus grande étoit celle du débarquement. Guanchaquo, Port le plus proche de la Place, dont il est à six milles, leur étoit représenté, par leurs Prisonniers, comme un lieu peu commode pour les descentes. Les Pêcheurs mêmes, qui l'habitent, ont besoin de trois ou quatre jours pour en sortir. Cependant on fit la revue des Equipages, qui composoient, outre les Malades, cent huit hommes capables de service, & l'on se préparoit à faire voile; lorsque l'arrivée de trois Bâtimens Espagnols, dont on se saisit avec peu de résistance, fit changer cette résolution. On apprit, des Prisonniers, que les Habitans de Truxillo avoient déjà pris les armes, & qu'ils bâtissoient un Fort à Guanchaquo. Une nouvelle, qui sembloit annoncer d'autres sujets de crainte, fit penser les Anglois à s'éloigner de Lobos avec leurs Prises. Le vent étoit Sud-Quart-d'Est, comme il est ordinairement dans cette Mer. Ils leverent l'ancre le 15, pour faire route au Nord-Ouest Quart-de-Nord, dans le dessein de courir la latitude des îles de Gallapagos.

gos, & de s'éloigner de l'Ouest, parce que ne sçachant pas bien la distance de ces Isles, ils n'avoient pas de règle sûre pour s'en approcher. A quarante minutes au-delà de la Ligne, ils tournerent le Cap à l'Ouest, avec un vent de Sud. Ce ne fut que le dernier jour de Mai, qu'ils arriverent à la vie des Isles de Gallapagos. Vers le soir, ils mouillerent à l'Est d'une des plus Orientales de ces Isles, à un mille de la Côte, sur un fond clair & sablonneux.

Les Isles, qui ont reçu des Espagnols le nom de Gallapagos, sont situées, les unes sous la Ligne, d'autres aux deux côtés de la Ligne, dans une assez grande étendue. La plus Orientale est à cent dix lieues de la Terre-Ferme. On les place à cent quatre-vingt-onze degrés de longitude, d'où elles s'étendent à cent soixante degrés vers l'Ouest; & par conséquent, au calcul de Dampier, leur longitude du Lézard seroit d'environ soixante degrés du côté de l'Ouest; mais il est persuadé qu'on ne les éloigne pas assez de l'Occident. Les Espagnols, qui en ont fait la premiere découverte, prétendent qu'elles sont en grand nombre, & qu'elles s'avancent depuis l'Occident de la Ligne jusqu'à cinq degrés du Nord. Cependant les Anglois n'en virent pas plus de quatorze ou quinze, dont quelques-unes ont sept à huit lieues de long & trois ou quatre de large. La plupart sont plates & unies, mais assez élevées. Quatre ou cinq des plus Orientales paroissent stériles, ou ne produisent que des *Dildos*. C'est un arbrisseau verd & fort épineux, qui croît de la hauteur de dix à douze pieds, mais qui ne produit ni feuilles ni fruit. Sa grosseur, depuis le pied jusqu'à la tête, est celle de la jambe humaine. Ses picquans sont rangés en rayons, d'un bout à l'autre, & de fort près. Mais cet arbrisseau n'est propre à rien, pas même à brûler. Dans quelques endroits, fort près de la Mer, on voit une autre sorte de petits arbres, qu'on a nommés *Bortous*, & qui sont de meilleur usage pour le feu. Dampier se souvint d'en avoir vu, dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, surtout aux Isles Sambales & dans la Baye de Campêche; mais il ne s'en trouve qu'aux Isles de Gallapagos, dans la Mer du Sud. Entre les rochers de ces Isles, on est surpris de rencontrer des Lacs, ou de larges fossés, qui sont remplis d'eau. Quelques-unes, plus basses & plus unies, paroissent aussi plus fertiles, & produisent du moins plusieurs sortes d'arbres inconnus à l'Europe. Le terroir des plus Occidentales est noir & profond. Aussi leurs arbres sont-ils beaucoup plus grands, sur-tout les Mammets, qui croissent dans quelques-unes avec assez d'abondance pour composer des Bois où l'on ne voit point d'autres arbres. On y voit aussi des rivières assez larges, & des ruisseaux d'un eau fort douce. Les Espagnols rendent témoignage qu'en les découvrant pour la premiere fois, ils y trouverent quantité de Guanoses & de Tortues de terre. Le nombre n'en est pas diminué. Dampier y vit des Guanoses plus gros & plus gras que dans aucun autre lieu du Monde, & si familiers, que dans l'espace d'une heure, un homme seul peut en assommer vingt avec un bâton. Les Tortues de terre y suffiroient pour nourrir pendant plusieurs mois cinq ou six cens hommes, sans aucune autre provision. Elles sont aussi d'une grosseur extraordinaire, & si délicates, qu'il n'y a point de poulet qu'on puisse manger avec plus de plaisir. Les plus grosses pèsent environ deux cens livres; & quelques-unes

DAMPIER.
1684.

Description de
ces Isles.

Nombre extraordinaire de
Guanoses & de
Tortues.

Vu iij

DAMPIER.
1684.

ont le carapace, ou le ventre, large de deux pieds & demi. Elles ressemblent à celles qui aiment l'eau douce, & que les Espagnols nomment *Hecates*. Leur écaille est plus épaisse, que celle des autres Tortues vertes des Indes Occidentales. Dampier, qui s'étend beaucoup ici sur les propriétés des Tortues, prétend que celles de Gallapagos s'arrêtent la plus grande partie de l'année dans ces îles, & qu'ensuite passant la Mer, elles vont pondre sur la Côte du Continent de l'Amérique, qui en est à plus de cent lieues (86).

L'air des Îles de Gallapagos est assez temperé, pour leur situation. Il est rafraîchi, pendant tout le jour, par un petit vent de Mer, & la nuit par un vent assez froid. Pendant la saison pluvieuse, qui arrive aux mois de Novembre, & qui dure jusqu'à la fin de Janvier, le tems est extrêmement sombre, orageux, & mêlé de tonnerres & d'éclairs. Cette saison est quelquefois précédée, & suivie, de petites pluies rafraîchissantes; mais l'air est toujours clair & serein, pendant les mois de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août.

Les propriétés
sont nommées
Gallapagos.

L'Île, qui s'appelle proprement Gallapagos, & qui communique son nom à toutes les autres, n'est qu'à deux lieues de celle où les Anglois avoient mouillé. Ils s'y rendirent deux jours après. Elle est également pierreuse & stérile, longue de cinq ou six lieues, & large de quatre. On y jeta l'ancre, au Nord de l'Île, sur seize brasses d'eau. La Côte est d'un accès si difficile, qu'il n'y a de sûreté que dans cet endroit: encore la Rade est-elle médiocre, & le fond si escarpé, que si l'ancre lâche une fois prise, elle ne s'accroche jamais. Le vent y vient ordinairement de la terre. Pendant la nuit, il est plus à l'Ouest, mais toujours fort doux. Le côté du Nord de l'Île, a de fort bonne eau, qui tombe comme un torrent, de plusieurs Rochers, dans une Baye sablonneuse. On y trouve un grand nombre de Tortues. La Mer est fort poissonneuse aux environs, & l'on y pêche, surtout, quantité de Goules. Dampier ayant pris la hauteur du Soleil, à terre, avec l'Astrolabe, trouva vingt-huit minutes au Nord de la Ligne (87).

Dessein des
Anglois sur l'Île
L'Île.

Un Indien, du nombre des Prisonniers, déclara ici, aux Anglois, qu'il étoit né à Ria-Lexa, & leur offrit de les y conduire. Les lumières qu'il donna sur la situation & les richesses de cette Place, excitèrent aisément leur avidité. Ils remirent à la voile pour cette entreprise, dans la résolution néanmoins de toucher à l'Île des Cocos, où la grande abondance de ces fruits leur promettrait un agréable rafraîchissement.

Leur route,
instructive pour
les Voyageurs.

On fit route, au Nord, jusqu'à quatre degrés quarante minutes de latitude, où l'on se propoisoit de tourner à l'Ouest-Quart-de-Nord; car on s'attendoit d'avoir le vent Sud-Quart-d'Est, ou Sud-Sud-Est, comme on l'avoit eu au Sud de la Ligne. Dampier, que les Pilotes consultoient volontiers, parce qu'il avoit déjà voyagé dans ces Mers, se souvenoit d'avoir autrefois trouvé les vents par cette méthode, à la même latitude. Mais, en partant de Gallapagos, on eut d'abord un vent de Sud. Un peu plus vers le Nord, on l'eut Sud-Quart-d'Ouest; ensuite, il devint Sud-Sud-Ouest; changemens auxquels on ne s'étoit point attendu. On se flatta d'abord qu'il reviendrait au Sud;

mais, ne l'ayant trouvé que Sud-Ouest-Quart-de-Sud, on ne put gouverner qu'à l'Ouest-Quart-de-Nord, & cette route fut continuée jusqu'à cinq degrés quarante minutes. Alors on désespéra de trouver l'Isle des Cocos; & quand on seroit parvenu à la découvrir, on étoit trop au Nord pour y pouvoir aborder. Dampier croit ce détail nécessaire pour l'instruction des Navigateurs (88). » Ceux, dit-il, qui ne connoissent point, par expérience, » la nature des vents dans cette Mer, croiroient avec raison que nous » pouvions aller à voiles déployées jusqu'à Ria-Lexa. Nous l'espérions nous-mêmes : mais nous reconnûmes notre erreur, lorsqu'en approchant de » terre nous eûmes le vent directement contraire (89).

Les Anglois n'eurent pas d'ailleurs à se plaindre du temps, jusqu'au commencement de Juillet, qu'ils arrivèrent à la vue du Cap Blanco, sur le Continent du Mexique. Il tire ce nom de deux Rochers blancs, qui se découvrent de loin, & qui semblent en faire partie. Mais en approchant, soit à l'Est ou à l'Ouest, on les prendroit pour deux Vaisseaux à la voile; & lorsqu'ensuite on les voit de plus près, on leur trouve l'apparence de deux hautes Tours, éloignées du Cap d'un demi mille.

Ce Cap, qui est situé à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, paroît une véritable Pointe, d'où regnent jusqu'à la Mer quantité de Rochers escarpés. Son sommet ne laisse point d'être plat & uni, dans l'espace d'un mille; après quoi baissant peu-à-peu, il forme, de chaque côté, une très-agréable pente, revêtue d'arbres que Dampier appelle magnifiques. La Côte, qui regne depuis le Nord-Ouest du Cap jusqu'au Nord-Est, l'espace d'environ quatre lieues, offre une petite Baye, que les Espagnols nomment *Caldera*. Au côté du Nord-Ouest, à l'entrée de cette Baye, on trouve un petit ruisseau d'excellente eau douce. Le terrain s'y abaisse, & forme une espece de selle entre deux petites Montagnes. C'est un canton extrêmement riche, dont le fond est noir & gras, & qui produit des arbres d'une singulière beauté. Le Pays des Bois finit du côté du Nord-Est, à la distance d'un mille du Vaisseau; mais c'est pour offrir d'excellens pâturages, diversifiés par un mélange de petits Bois moins épais, qui rendent la Perspective très-agréable. L'herbe y est épaisse & longue, mais si bonne, » que Dampier n'en a jamais vu de meilleure aux Indes Occidentales. Vers le fond de la Baye, le Pays est bas & couvert de Mangles. Ensuite, il s'élève en Montagnes. Depuis le fond de cette Baye jusqu'au Lac de Nicaragua, sur la Côte Septentrionale, on ne compte pas plus de quatorze ou quinze lieues (90).

(88) Il y joint des observations, qu'il ne croit pas moins utiles, sur l'Isle des Cocos. Elle n'est point habitée, mais elle est remplie de grands Bois de Cocotiers. Son circuit est de sept ou huit lieues. Elle est élevée au milieu, qui est sans arbres, & basse près de la Mer. Sa situation est à cinq degrés quinze minutes du Nord. Quoiqu'environnée de rochers, qui la rendent presque inaccessible, elle a, du côté du Nord-Est, un petit Havre, où les Vaisseaux peuvent entrer & mouiller sûrement; & ce Havre

contient un petit ruisseau d'eau douce, qui se jette dans la Mer. J'en parle, ajoute Dampier, non-seulement sur le témoignage des Espagnols, mais encore sur celui du Capitaine Eaton, qui ayant relâché dans cette Isle, m'en a fait le même récit. Page 121.

(89) Dampier promet ici d'autres explications dans son Chapitre des Vents:

(90) Page 121. L'intervalle est rempli de pâturages, quoiqu'il y ait aussi quelques Montagnes, *ibid.*

DAMPIER.
1684.

Cap Blanco.

sa Description.

Baye de Caldera.
121.

DAMPIER.

1684.

Les Anglois
sont trompés par
quelques Indiens.

Quelques Indiens Espagnols, dont les Anglois se saisirent, & qu'ils amenèrent à bord, leur avouèrent qu'ils s'étoient approchés d'eux pour les reconnoître, sur l'avis que le Président de Panama leur avoit donné, que l'Espagne avoit des Ennemis dans ces Mers. Ils étoient de Nicoya, petite Ville de Mulâtres, située sur les bords d'une Rivière du même nom, à douze ou treize lieues du Cap vets l'Occident; & leur profession étoit de construire des Bâtimens de Mer aux environs de cette Place, qui est également propre à bâtir des Vaisseaux neufs ou à radoubet les vieux. On leur demanda qu'elles étoient les richesses du Pays. Ils répondirent que la plupart des Habitans étoient Laboureurs, & qu'ayant des pâturages fort étendus, ils y élevoient aussi quantité de Bestiaux; que dans plusieurs endroits voisins de la Mer, il leur croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas néanmoins un grand profit, parce qu'ils étoient obligés de le transporter au Lac de Nicaragua, qui se jette dans les Mers du Nord; qu'ils y envoyaient aussi les peaux de leurs Taureaux & de leurs Vaches, pour lesquelles ils rapportoient en échange des marchandises de l'Europe; que la chair des Bestiaux ne leur servoit qu'à nourrir leur famille, & que dans un Pays si chaud, ils connoissoient peu l'usage du fromage & du beurre. Ils ajoutèrent, à ce récit, que dans une Ferme voisine, les Anglois trouveroient un grand nombre de Taureaux & de Vaches.

Ils se rendent
à terre pour tuer
des Bestiaux.

Cette information fit assez de plaisir aux deux Equipages, pour leur faire oublier qu'ils la recevoient de leurs mortels Ennemis. Ils n'avoient pas mangé, depuis long-temps, d'autre chair que celle des Tortues de Gallapagos. Vingt-quatre hommes, au nombre desquels étoit Dampier, furent envoyés dans deux Chaloupes, avec un des Indiens Espagnols, qui consentit à leur servir de Guide. Ils descendirent au rivage, à une lieue des Vaisseaux; & traînant leur Chaloupe sur le sable, ils marchèrent à la suite de l'Indien, qui les fit bien-tôt arriver à l'entrée d'un grand Parc de Bestiaux, dans un vaste pâturage, éloigné d'environ deux milles des Chaloupes. Comme la nuit approchoit, quelques Anglois proposèrent de tuer d'abord trois ou quatre Vaches, & de les porter au Vaisseau. D'autres s'opposèrent à cet avis, & jugèrent plus à propos de passer la nuit dans le Parc, pour y faire entrer le lendemain un plus grand nombre de Bestiaux, dont ils pourroient tuer vingt ou trente à leur choix. Dampier, qui souhaitoit de retourner à bord, combattit en vain cette résolution, & ne put faire goûter la sienne qu'à douze hommes, qui faisoient la moitié de sa troupe. En retournant au rivage, il ne trouva aucun obstacle de la part des Indiens; & sur la route, il vit quantité d'arbres d'un bois rouge, qu'il prit pour le bois qu'on nomme à la Jamaïque, *Bois sanglant*, ou bois de Nicaragua.

Aventure d'onze
Anglois.

Une partie du jour suivant se passa, sans aucune nouvelle des onze Anglois qui s'étoient obstinés à demeurer au Parc. L'inquiétude obligea leur Capitaine, de faire partir vingt hommes bien armés. Dampier, qui les conduisoit, s'avança vers la partie de la Baye, où l'Indien l'avoit fait débarquer. Sa surprise fut extrême, de trouver les onze Avanturiers sur un petit Rocher, à demi mille de terre, & dans l'eau jusqu'aux reins. Ils avoient passé tranquillement la nuit dans le Parc, & le matin ils en étoient sortis pour y faire entrer des Vaches. Tandis qu'ils étoient dispersés, une troupe

d'Indiens étoit venue fondre sur eux, & ne leur avoir laissé que le temps de se rassembler, pour marcher avec beaucoup de résolution vers la Baye. Mais, en arrivant au rivage, ils avoient trouvé leur Chaloupe en feu. Leur embarras, avoit été plus grand, que Dampier ne peut le représenter. Ils avoient plus d'une lieue à faire, pour avancer par terre à la vue des Vaisseaux; & cette partie du rivage étoit embarrasée de Bois épais, où les Indiens Espagnols pouvoient facilement s'embusquer. La marée n'étoit retournée qu'à demi, lorsqu'ils découvrirent, à quelque distance de terre, un Rocher qui commençoit à se faire voir sur l'eau. Ils le regardèrent comme un Fort, dans lequel ils pourroient faire une bonne défense, s'ils trouvoient le moyen d'y arriver. Un d'entr'eux fonda le gué. Ils le passèrent tous, après lui; & s'étant postés avantageusement sur le Rocher, ils y demeurèrent jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du soir, & lorsque la marée, qui commençoit à revenir, les mettoit plus en danger du côté de l'eau, que de la part des Espagnols. Dampier observe qu'elle monte, en ce lieu, d'environ huit pieds. Leurs Ennemis, qui s'attendoient à les voir emportés par les flots, n'avoient pas quitté les brossailles, derrière lesquelles ils se tenoient à couvert. Ils n'avoient, pour armes, que trois ou quatre fusils & des picques: mais les Espagnols de ces Contrées excellent à darder la lance, particulièrement dans les embuscades. La vue d'une Chaloupe, remplie de Guerriers, qui s'avançoient sans aucune marque de crainte, leur fit chercher aussi-tôt leur salut dans la fuite, & les onze Anglois rejoignirent leurs Compagnons sans avoir senti d'autre mal que la faim (91).

Dampier remarque, à l'occasion des lances Espagnoles, que le même Pays produit un bois excellent pour cette arme. Il est droit, dur, pesant, & de si bon usage, que les Flibustiers s'en procurent à toute sorte de prix, pour en faire des manches d'avirons & des baguettes de fusil. La plupart ont toujours, en réserve, trois ou quatre de ces baguettes, dont ils ne se servent que dans les occasions importantes. Aussi les Anglois des deux Vaisseaux en couperent-ils un grand nombre. Dampier ne connoît pas d'autre Pays, qui produise le même bois, dans la Mer du Sud.

Après la mort du Capitaine Cook, tout l'Equipage de son Vaisseau s'étoit accordé à lui donner, pour successeur, Edouard David, qui avoit tenu jusqu'alors le premier rang après lui. Ce nouveau Chef fit mettre à la voile, de la Baye de Caldera, le 20 de Juillet, pour s'avancer vers Ria-Lexa. Le vent, qui étoit au Nord, y porta les deux Vaisseaux & les Prifes, dans l'espace de trois jours.

Ria-Lexa, nommé aussi *Rialejo*, est le Pays le plus remarquable de cette Côte, par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment Volcan'veje, ou le vieux Volcan. Pour entrer dans le Havre, il faut porter le Cap au Nord-Est, & ranger de fort près la Montagne. Les vents de Mer étant au Sud-Ouest, on doit apporter beaucoup d'attention à les prendre, parce que l'entrée est impossible avec les vents de terre. Le Volcan n'est pas difficile à connoître. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans

DAMPIER.

1684.

Comment ils se défendent au milieu de l'eau.

Bois excellent pour les lances.

Edouard David succède au Capitaine Cook.

Approches de Ria-Lexa, ou Rialejo.

(91) *Ibid.* pages 338 & précédentes.
Tome XI.

DAMPIER.
1684.

compter qu'il jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois de flammes pendant la nuit. On l'aperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, il en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Île plate & basse, d'un mille de long, & d'un quart de mille de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mille & demi. Les deux côtés de l'Île ont leur Canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant, à la Pointe de l'Île, vers le Nord-Ouest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Après avoir passé cet écueil, il faut côtoyer l'Île de fort près, pour éviter une Pointe basse & sablonneuse, qui s'étend jusqu'au milieu de la Rade. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les Courans y sont si forts qu'il n'y a jamais de sûreté pour les Vaisseaux. Le Havre contiendrait facilement jusqu'à deux cens voiles. Le mouillage est près de la terre, sur un fond de sable clair & dur, à sept ou huit brasses d'eau.

Ville de ce
nom.

La Ville de Ria-Lexa en est à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux Anses, ou deux petites entrées, qui baignent du même côté. La plus Occidentale descend derrière la Place, & l'autre conduit jusqu'au pied des murs; mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de Mangles rouges, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux. Un demi mille au-dessous de la Place, les Espagnols avoient élevé un bon Parapet, sur les bords de l'Anse Orientale. L'Anse Occidentale n'étant pas moins fortifiée, dix hommes pourroient arrêter le débarquement d'une Armée.

Les Anglois
abandonnent
leurs desfriches sur
cette Ville.

Ces informations n'avoient pas refroidi les Anglois; & se trouvant à sept ou huit milles de terre, ils étoient résolus de prendre le temps de la nuit, pour entrer dans le Havre avec leurs Canots. Mais un grain du Nord-Est, qu'ils essuyèrent vers le soir, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & quelques avis, qui leur firent craindre de trouver leurs Ennemis trop bien disposés, arrêterent tout d'un coup leur résolution. Ils eurent le temps d'observer la situation de l'Île, qui est à douze degrés dix minutes de latitude du Nord, & d'y visiter une belle source d'eau douce; mais ils prirent aussi-tôt la route du Golfe d'Amapalla, dans le dessein d'y carener leurs Vaisseaux.

Golfe d'Ama-
palla.

Ce Golfe est un grand bras de Mer, qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre, à son entrée du côté Méridional, la Pointe de *Casvina*, & le Mont Saint-Michel, au Nord-Ouest; deux objets également remarquables. *Casvina* est à douze degrés quarante minutes de latitude Septentrionale. C'est une Pointe haute & ronde, qui se présente comme une Île du côté de la Mer, parce que les Terres en sont fort basses. Le Mont Saint-Michel est une fort haute Montagne, mais peu escarpée. Les Terres qui l'environnent, au Sud-Est, sont basses & unies pendant plus d'un mille; & c'est à ces Terres basses que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Îles assez considérables, l'une à deux milles de l'autre, dont la plus Méridionale se nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. *Mangera* est ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois, environné de rochers, avec une petite Baye sablonneuse du côté du Nord-Est. La terre en est noire, peu profonde, & mêlée

Îles de Man-
géra & d'Ama-
palla.

Leur Descrip-
tion.

de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros atbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on se rend à la Baye par un chemin étroit & pierreux. L'Isle d'Amapalla est plus grande; mais son terroir est à peu près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord, & l'autre à l'Orient. La dernière, qui n'est pas à plus d'un mille de la Mer, est bâtie au sommet d'une Montagne; & le chemin par lequel on y monte est si difficile, qu'un petit nombre d'hommes en défendrait l'accès à coups de pierres, contre de nombreuses troupes. On découvre une fort belle Eglise au milieu de la Ville: sur quoi Dampier observe que dans toutes les Villes Indiennes, qui sont sous la domination des Espagnols, les Images, & les Statues des Eglises sont vêtues à l'Indienne; au lieu que dans les Villes, où les Espagnols sont le plus grand nombre, elles sont vêtues à l'Espagnole. La Rade de l'Isle est à l'Orient, vis-à-vis d'une terre basse. Un peu plus loin, on peut mouiller aussi fort près de terre, au Nord-Est. C'est le lieu que les Espagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment Port de Martin-Lopez. Le Golfe a plusieurs autres Isles, mais plus basses & moins habitées. Il s'étend de quelques lieues au-delà; quoiqu'il y ait si peu d'eau dans cet espace, qu'il est impossible aux Vaisseaux d'y pénétrer.

Le 16 de Juiller, en approchant du Golfe d'Amapalla, David prit deux Canots bien équipés, pour s'avancer vers les Isles, dans l'espérance de faire quelques Prisonniers, dont il pût prendre langue. Il arriva le soir à Mangera, mais sans sçavoir encore de quel côté il devoit chercher la Ville. Le lendemain, il aperçut, dans la Baye, un grand nombre de Canots. Les Indiens avoient déjà découvert les deux Vaisseaux; & sur l'avis, qu'ils avoient reçu, que l'Espagne avoit des Ennemis en Mer, ils avoient fait la garde pendant toute la nuit. Mais, à la vue des Anglois, ils prirent la fuite vers la Ville, où ils répandirent l'alarme. David trouva un petit chemin, dans lequel il ne craignit pas de s'engager, & qui le conduisit bientôt aux premières Maisons. Son arrivée fit prendre, à tous les Habitans, le parti de se retirer dans les Bois. Il ne trouva, dans la Ville, qu'un Religieux Espagnol, qui n'avoit pu fuir, & deux jeunes Indiens, qui étoient demeurés volontairement avec lui. Comme il ne s'étoit proposé que d'enlever quelques Insulaires, il reprit le chemin de la Mer avec ses trois Prisonniers; & les faisant servir de Pilotes pour le conduire à l'Isle d'Amapalla, il y arriva heureusement vers midi. Les informations, qu'il s'étoit procurées, ne lui firent pas espérer un butin considérable dans les deux Isles. Ces Indiens sont pauvres & ne vivent que de leurs Plantations de Maïs. Ils reconnoissent l'autorité du Gouverneur de Saint-Michel, Ville située au pied de la Montagne de ce nom, & lui payent un tribut de leur récolte, parce qu'ils n'ont rien dont ils puissent faire de l'argent. Le Religieux étoit non-seulement le seul Prêtre, qui servit les trois Villes de Mangera & d'Amapalla, mais le seul Blanc qu'il y eût dans toutes les Isles du Golfe. Il n'y avoit même qu'un seul de tous les Indiens, qui sçût la Langue Espagnole. On la lui avoit fait apprendre, pour tenir les Registres & les Livres de Compte, en qualité de Secrétaire des deux principales Isles. Le Cafica, ou le Chef des Indiens, ne sçavoit, ni lire, ni parler cette Langue.

David n'en étoit pas moins résolu de pénétrer dans l'Isle d'Amapalla. Il

X x ij

Hardieſſe du
Capitaine Da-
vid.

Il trouve Man-
gera ſans Habl-
tans.

DAMPPIER.

1684.

Comment il se
fait conduire à
l'Isle d'Anapala.Sa réponse aux
Indiens.

Ils se trompent.

Fêtes de ces
Insulaires, ac-
compagnées de
musique.

laissa trois ou quatre hommes pour garder ses Canots, tandis qu'il marcha vers la Ville avec ses Guides. On a fait observer que le chemin en est fort escarpé. Les Indiens se firent voir au sommet de la Montagne; & le Secrétaire, qui paroissoit les commander, voyant approcher David à la tête de ses gens, lui demanda, en Espagnol, d'une voix assez forte pour se faire entendre au bas de la Montagne, qui il étoit & d'où il venoit. Le Capitaine Anglois répondit qu'il étoit Basque, & qu'il avoit commission du Roi d'Espagne, pour faire la guerre aux Ennemis de cette Couronne; qu'il venoit dans le Golfe, pour y carener ses Vaisseaux; qu'il cherchoit un lieu commode, & qu'il demandoit du secours aux Indiens de l'Isle. Cette réponse parut de si bonne foi, qu'après quelques momens de consultation, le Secrétaire assura les Anglois qu'il les voyoit avec joye, & qu'il avoit beaucoup de respect pour tous les Espagnols, surtout pour les Basques, dont il avoit entendu dire beaucoup de bien (92). Ensuite, il leur offrit la liberté de venir à la Ville. David, suivi de tous ses gens, grimpa aussitôt sur la Montagne, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. Le Cafica & le Secrétaire l'embrassèrent; & les gens furent traités, des autres Indiens, avec la même cérémonie. Après les salutations, ils prirent tous le chemin de l'Eglise? C'est le lieu, remarque Dampier, « où se font » non-seulement leurs assemblées publiques, mais leurs jeux mêmes & leurs » divertissemens. De-là vient que dans les Eglises des Villes Indiennes, » on voit des Masques de toute sorte de formes, & d'autres ornemens » bizarres pour les deux sexes, avec quantité d'instrumens de Musique (93). » Leurs Fêtes se célèbrent la nuit. Elles consistent à danser & à chanter, » sous des habillemens antiques, en joignant, à leurs danses & à leurs chants, » diverses postures par lesquelles ils croient représenter aussi les usages de » leurs Ancêtres. Si la Lune donne beaucoup de lumière, ils allument peu » de flambeaux; mais, dans les nuits sombres, l'Eglise est fort illuminée » née (94). Malgré ces affectations de gayeté, tous les Indiens, que Dampier a connus, sous la domination des Espagnols, lui ont paru plus mélancoliques que les Indiens libres. Dans leurs Fêtes mêmes, il a cru trouver un fond de tristesse; & quelque chose, qu'il nomme *Dolent*, dans leurs Chançons & leur Musique. En un mot, leur joye lui a paru forcée. Il ne décide pas si c'est leur caractère, ou si c'est un effet de leur esclavage. Mais, il est porté à croire, qu'ils ne font ces assemblées, que pour déplorer leurs malheurs, c'est-à-dire, la perte de leur Pays & de leur liberté. Quoique ceux, qui vivent aujourd'hui, sachent peu ce que c'est que d'être libres, & ne se souviennent pas de l'avoir été, il lui semble que la triste condition, à laquelle ils ont été réduits par les Espagnols, fait sur eux une profonde impression, qui augmente lorsqu'ils entendent parler, ou qu'ils se représentent l'image, de leur ancienne liberté (95).

(92) Page 137.

(93) Dampier croit mieux expliquer cette facilité, en ajoutant que le Secrétaire n'aimoit pas beaucoup les Espagnols, & qu'il avoit persuadé aux Habitans d'attendre les Anglois, dont leur pauvreté ne leur faisoit

rien à craindre, en leur disant que s'ils devoient faire du mal à quelqu'un, c'étoit aux Espagnols mêmes, qui les traitoient en Esclaves. *Ibid.*

(94) Page 138.

(95) *Ibid.*

Le dessein de David, en se laissant conduire à l'Eglise, étoit de les y renfermer tous, & de composer ensuite avec eux, pour les rafraichissemens & les secours qu'ils étoient capables de lui fournir. Le Religieux, qu'il ne perdoit pas de vue, lui avoit promis de les engager dans les intérêts, jusqu'à lui donner l'espérance qu'ils pourroient lui prêter main forte, pour attaquer apparemment la Ville Espagnole de Saint-Michel. On a peine à comprendre pour quoi les Anglois auroient mieux devoir ce service à la violence, qu'aux persuasions de la douceur & de l'amitié : mais, avant que tous les Indiens fussent dans l'Eglise, un des gens de David eut l'imprudence d'en pousser quelques-uns, pour les faire entrer plus promptement. Ils prirent aussi-tôt la fuite ; & leur exemple entraîna tous les autres, comme un troupeau de Daims. David, surpris d'un changement dont il ignoroit la cause, surtout lorsqu'il se vit seul dans l'Eglise avec le Religieux Espagnol, ne put modérer lui-même son ressentiment. Il fit tirer sur les Fuyards, & dans cette confusion le Secrétaire fut renversé d'un coup mortel. Dampier accusa le Capitaine & ses gens, d'avoir fait manquer, par cette conduite, un projet qu'il n'explique pas mieux, mais qui consistoit apparemment dans le pillage de Saint-Michel.

Cependant le Religieux fut emmené à bord, où la crainte de perdre leur Supérieur Ecclésiastique engagea les Insulaires à porter toutes sortes de rafraichissemens aux Equipages. Ils nourrissoient des Beaufs, dans quelques petites Isles du Golfe. David eut la liberté d'en faire tuer autant qu'il en eut besoin, & reçut d'autres services de ces timides Indiens. Un Parti de François, qui arriva peu de temps après dans les mêmes Isles, tira plus d'avantages du bon naturel des Habitans. Non-seulement il eut la liberté de s'y rafraichir ; mais, après s'y être arrêté long-temps sans trouble & sans défiance, il fut aidé à faire sa descente, pour se rendre, par terre, à la Rivière qui se jette dans la Mer du Nord, près du Cap Gratia-Dios. Ils y firent des Barques de troncs d'arbres, dans lesquelles ils arriverent heureusement à la Mer du Nord. Les Aventuriers connoissoient cette route depuis trente ans, par les découvertes d'un Parti d'Anglois, qui avoit remonté la même Rivière jusqu'à l'endroit où les François firent leurs Barques. Il y étoit descendu, pour marcher vers une Ville qui se nomme Ségovie : mais il avoit employé près d'un mois à remonter la Rivière, qui étant coupée par plusieurs cataractes, le mettoit dans la nécessité de hâler souvent les Canots par terre, pour éviter les difficultés du Passage. Dampier apprit ces circonstances de plusieurs personnes, qui étoient de l'expédition (96).

En partant du Golfe d'Amapalla, les deux Vaisseaux Anglois rompirent leur société ; & Dampier, fidèle au Capitaine David, fit voile avec lui vers le Sud. Dans cette route, ils esfuierent chaque jour quelque orage ; surtout de ces terribles grains, qui sont fort communs, sur cette Côte, depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais ils retrouvèrent le beau temps à la hauteur du Cap Saint François, c'est-à-dire, à dix degrés de latitude Septentrionale. Ce Cap est revêtu de grands arbres. En venant du Nord, on découvre une autre Pointe plus basse, qu'on prendroit pour le Cap

DAMPIER
1684.
Impu-ence
des Arg-ens, qui
fait man-quer
leur dessein.

Passage d'un
Parti François,
de la Mer du
Sud, dans celle
du Nord.

Cap Saint-
François.

DAMPIER.
1684.

Isle de Plata.
D'où lui vient
son nom.

sa Description.

Pointe de Sainte
Hélène & Pays
voisins.

Souche bitu-
mineuse & bouil-
lante.

même : mais on est alors au-delà du Cap, & presque aussitôt on l'apperçoit avec ses trois Pointes. Le Pays est fort élevé, & les Montagnes paroissent noirs.

Le 20 de Septembre, on eut la vûe de l'Isle de Plata, qui reçut ce nom des Espagnols, lorsque le Chevalier Drake, s'étant saisi d'un riche Vaisseau, dont la principale cargaison étoit d'argenterie, y mena sa Prise, pour y faire le partage du butin. Sa longueur est d'environ quatre milles, sur un mille & demi de large. Elle est assez haute, & bordée de Rochers fort escarpés, à l'exception du côté de l'Orient. Le sommet en est plat & le terroir sablonneux. Elle n'a de l'eau que dans un seul endroit, proche de la Mer & du côté de l'Orient. Cette eau coule si lentement des Rochers, qu'il est aisé de la recevoir dans des vases. L'Isle avoit autrefois beaucoup de Chevres ; mais il n'en reste plus, ni d'autres Animaux de Terre. Les seuls Oiseaux, qu'on y voit en grand nombre, sont des Boubies & des Soldats. Le mouillage est à l'Orient, vers le milieu de l'Isle, à deux cables de la Baye sablonneuse, sur un assez bon fond de dix-huit à dix-neuf brasses. La Mer y est fort calme, parce qu'une Pointe de l'Isle la met à couvert des vents du Sud, qui ne laissent pas d'y regner sans interruption. Dampier place cette Isle à dix degrés dix minutes de latitude Méridionale, & ne la croit éloignée que de quatre ou cinq lieues du Cap Saint Laurent, à l'Ouest Sud-Ouest, demi-Quart-d'Ouest.

Dès le lendemain, David fit mettre à la voile, vers la Pointe de Sainte Hélène. Cette Pointe est au Sud de l'Isle de Plata, à deux degrés quinze minutes de latitude Méridionale. On la prendroit de loin pour une Isle, parce les Terres en sont fort basses. Elle s'avance dans la Mer du côté de l'Ouest, & forme au Nord une assez grande Baye. On trouve, à la distance d'un mille dans les Terres, un pauvre Village Indien, du nom de Sainte Hélène. Le Pays qui l'environne est bas & sablonneux, sans arbres, sans herbages & sans eau douce. Les Habitans ne trouvent de l'eau qu'à la Rivière de Colanche, qui est à quatre lieues, dans le fond de la Baye. A peu de distance du Village, dans la même Baye, & tout au plus à cinq pas des bornes de la haute Mer, on voit sortir d'un petit trou une matière bitumineuse & bouillante, que les Espagnols nomment *Algatrane*. Elle est de la liquidité du Goudron. A force de bouillir, elle prend la consistance de la poix. Aussi sert elle aux mêmes usages, & les Indiens du Pays la recueillent soigneusement dans des cruches. Elle est plus bouillante dans la plus grande hauteur de l'eau, & c'est alors que les Indiens s'empresrent à l'amasser (97). Ils sont Pêcheurs. La plupart vont en Mer, dans des Barques de troncs d'arbres. Leur principale subsistance est le Maiz, qu'ils tirent, en échange, des Vaisseaux qui viennent charger l'Algatrane. Le mouillage est fort bon devant le Village, à l'endroit de la Pointe, où le vent ne se fait pas sentir ; mais l'eau est si profonde, à l'Ouest de la même Pointe, que l'ancre n'y sauroit mordre. Les Anglois firent une descente, qui n'eut pas le succès qu'ils s'en étoient promis. Ils enleverent une Barque & quelques Indiens, avec lesquels ils reprirent la route de Plata.

David tourna ses espérances vers Manta, qui est à deux ou trois lieues du Cap Saint Laurent vers l'Ouest. C'est un Village d'Indiens, situé sur une éminence, à sept ou huit lieues de Plata. Les Anglois ne s'y propofoient que d'y faire des Prisonniers; car le butin devoit être médiocre dans une habitation composée de quelques misérables édiſces, & qui n'a de recommandable, qu'une fort belle Eglise, ornée de quantité d'ouvrages de sculpture. C'étoit autrefois la retraite d'un grand nombre d'Eſpagnols: mais il n'y en reſtoit plus un; & malgré tous les agrémens de ſa ſituation, le terroir eſt ſi ſablonneux & ſi ſec, qu'à peine produit-il quelques arbriffeaux. Cependant, entre le Village & la Mer, on trouve une ſource de fort bonne eau. Allez loin dans les Terres, on découvre une fort haute Montagne, de la forme d'un pain de ſucré, que les Eſpagnols nomment *Monte Chriſto*. Elle eſt au Sud de Manta, & Dampier la regarde comme le meilleur Fanal de cette Côte. A la diſtance d'un demi mille du rivage, les Vaiſſeaux doivent ſe garder d'un Rocher, d'autant plus dangereux, qu'il eſt toujours couvert d'eau, & que la Mer n'y fait jamais de Briſans. Un mille au-delà de cet écueil, on trouve ſix, huit, ou dix bralles d'eau, ſur un fond dur & ſablonneux, où le mouillage eſt fort ſûr. Depuis Manta juſqu'au Cap Saint Laurent, le Pays eſt allez élevé, mais fort uni.

Les Anglois firent leur deſcente à la pointe du jour, & marcherent aſſûrément vers le Village: mais ils furent apperçus de quelques Indiens, qui donnèrent l'alarme à leurs voiſins; & tous les Habitans ayant pris la fuite avec leurs meilleurs eſſets, ils ne trouverent, dans des maiſons pauvres & déſertes, que deux vieilles femmes, dont ils tirent quelques informations, qui furent l'unique fruit de leur entrepriſe. Ils apprirent d'elles, que ſur le bruit qui s'étoit répandu qu'un grand nombre d'Avanturiers étoit paſſé dans les Mers du Nord par l'Iſthme de Darien, & venoit dans des Canots, les Gouverneurs Eſpagnols avoient envoyé, de toutes parts, l'ordre de brûler les Vaiſſeaux & de ſe défaire de toutes les provisions. C'étoit à cette occaſion que depuis moins d'un mois, on avoit fait paſſer des Indiens dans l'Iſle de Plata, pour y détruire les Chevres. Les Anglois y retournerent fort incertains, & ſ'y arrêterent juſqu'au mois d'Octobre, ſans avoir pris aucune réſolution.

Ils étoient prêts à partir comme au hazard, lorsqu'ils y virent arriver un Vaiſſeau de leur Nation, commandé par le Capitaine Swan. Ce Bâtiment appartenoit à divers Marchands de Londres, qui ne l'avoient envoyé que pour le Commerce, avec toutes les marchandises qui convenoient à cette vue: mais, Swan n'ayant trouvé que de la défiance de la part des Eſpagnols & des Indiens, ſon Equipage, rebuté d'une courſe inutile, l'avoit forcé de recevoir une troupe d'Avanturiers, qu'il avoit rencontrés près de Nicoya, & qui étoient apparemment les mêmes dont les gens de David avoient entendu parler à Manta. Ils étoient venus par Terre, ſous le commandement du Capitaine Harris, neveu d'un autre Harris, qui avoit été tué devant Panama. Swan lui avoit donné ſa Barque; & conſervant toujours l'autorité, il venoit, avec ce renfort pour tenir auſſi Conſeil dans l'Iſle de Plata. La joie fut extrême, entre tant d'Avanturiers réunis. David & Swan ſ'afſocièrent, avec toutes les formalités établies dans leur profeſſion: mais

DAMPIER.
1684.
Manta, ſa deſcription.

Précaution des
Gouverneurs Eſpagnols contre
les Avanturiers.

Arrivée du Cap
italien Swan.

Il ſ'afſocie
avec David.

DAMPIER.
1684.

ils regretterent beaucoup le départ du Capitaine Eaton, dont les forces, jointes à celles des deux Vaisseaux & de la Barque, auroient pu composer une redoutable Escadre. Le petit Bâtiment, qu'on avoit pris à Sainte Hélène, reçut ordre d'aller croiser, pendant qu'on équiperait le Vaisseau de Swan, qui étoit trop embarrasé de la cargaison pour recevoir ses nouveaux Hôtes. Toutes ses marchandises fines furent étalées sur le tillac & vendues à crédit. Le reste fut jeté dans la Mer.

Le Bâtiment de Sainte Hélène revint, trois jours après, avec une Prise de quatre cens tonneaux, chargée de bois de charpente. On n'en tira pas d'autre utilité que d'apprendre, du Capitaine, les préparatifs des Espagnols, qui armoient dix Frégates pour chasser les Anglois de ces Mers. Cette nouvelle augmenta le chagrin d'avoir perdu le Capitaine Eaton, & fit prendre le parti d'envoyer une Barque jusqu'à Lobos, pour le ramener à toute sorte de conditions.

Ils font voile
à Lobos de ter-
re.

Ils brûlent
Payta.

Observations
de Dampier.

Après ces dispositions, les deux Vaisseaux firent voile pour Lobos, où la Barque avoit ordre de les attendre. Etant partis de Plata le 20 d'Octobre, avec peu de vent, ils n'arrivèrent que le 23 à la Pointe de Sainte Hélène. Le 25, ils croisèrent dans la Baye de Guaiacuil. Le 30, ils doublèrent le Cap Blanc; & le 2 de Novembre, ils étoient à la hauteur de Payta. La vue de cette petite Ville Espagnole, dont la description seroit inutile après celle qu'on a lue, dans le Journal d'Anson, tenta les Anglois d'y faire une descente (98). Ils n'eurent pas de peine à s'en rendre maîtres : mais dans le chagrin

(98) Ils la firent à quatre milles de la Place, du côté du Midi. Dampier est le seul de nos Voyageurs qui parle de Pinta, grande Ville, à quarante milles dans les terres, mais qui reçoit, par Payta, toutes les Marchandises, qui lui viennent de la Mer. Il apprit de quelques Prisonniers Espagnols, qu'elle est dans un Vallon, arrosé par un petit ruisseau, qui se jette dans la Baye de Chirapi, à sept degrés de latitude du Nord : mais, cette Baye est dangereuse & peu fréquentée, parce qu'elle a peu d'eau. Dampier apprit aussi que Payta, qui est un Pays stérile, où il ne pleut jamais, tire tous ses vivres, par une petite rivière d'eau douce, d'une Ville Indienne, nommée Celan, qui en est à deux lieues au Nord-Nord-Est. Il eut la curiosité d'observer les Barques, dont les Indiens de Colón se servent pour aller en Mer, & la description qu'il en donne est d'une singularité qui ne permet pas de la supprimer. « Elles sont composées de plusieurs troncs d'arbres, en manière de Ra-
« deau, & différencées, suivant l'usage au-
« quel on les destine. Si l'on veut s'en ser-
« vir pour la Pêche, elles ne sont compo-
« sées que de trois ou quatre troncs de bois
« léger, de sept à huit pieds de long, pla-
« cés à côté les uns des autres, attachés

« avec des chevilles de bois, ou liés avec
« des saules. Ces troncs sont placés de ma-
« nière, que ceux du milieu sont plus longs
« que ceux des côtés, principalement ceux
« de devant, qui vont en diminuant, &
« forment une pointe, pour couper mieux
« l'eau. On en fait d'autres, qui servent à
« voiturier les Marchandises. Leur fond est
« de vingt ou trente gros arbres, d'envi-
« ron vingt, trente, ou quarante pieds de
« long, attachés aussi dos à dos. Sur ceux-
« ci, on en met, en travers, d'autres plus
« courts, bien attachés les uns aux autres,
« comme ceux de dessous. Ce double rang
« de planches, qui fait le fond de l'édifice,
« est d'une largeur considérable. C'est sur
« ce fondement qu'on élève la Barque d'en-
« viron dix pieds, avec des rangs de bois,
« qu'on place debout, & qui soutiennent
« quelquefois plus d'un planchet. Dampier
« remarqua que ces planchers sont compo-
« sés de gros arbres, mis en travers les
« uns sur les autres, comme un tas de bois,
« avec cette différence qu'ils ne sont pas
« près les uns des autres, & qu'étant sus-
« pendus par les bouts & par les côtés, le
« milieu demeure creux & fait une Cham-
« bre : mais il y a, de distance en distan-
« ce, une poutre qui traverse, pour tenir
« le

chagrin de n'y pas trouver d'argent, ni de marchandises, ni même assez de vivres pour y faire un seul repas, ils y mirent le feu en retournant à bord.

Ils reprirent la route de Lobos, où ils arrivèrent le quatorzième jour; mais la ressemblance de Lobos de Terre, avec Lobos de Mer, leur ayant fait prendre l'une pour l'autre, ce fut à la première de ces deux Îles qu'ils mouillèrent le soir, au Nord-Est, sur quatorze brasses de fond. Le lendemain, ils reconnurent, à un quart de mille, du côté du Nord, une grosse Roche creuse, & un bon Canal, qui n'a pas moins de sept brasses d'eau. Il ne leur offrit que des Pingouins, des Boubies & des Veaux marins, dont les deux Capitaines louèrent beaucoup la chair, pour accoutumer leurs gens à se contenter d'une si mauvaise nourriture. Dampier loue leur politique, parce que rien n'est plus capable que l'indigence, d'exciter des mutineries parmi les Aventuriers : mais il n'explique point par quel prodige, tant de Brigands s'en rapportoient au goût de leurs Chefs. Le jour d'après, s'étant rendus à Lobos de Mer, ils y trouverent une Lettre que leur Barque y avoit laissée, par laquelle ils apprirent que le Capitaine Eaton avoit passé dans cette Île, & qu'il y avoit laissé diverses traces, mais nul avis qui pût faire juger de la route qu'il avoit prise. Ils perdirent, avec chagrin, l'espoir de le rencontrer. Pendant qu'ils faisoient des provisions, telles que l'Île pouvoit en fournir, ils découvrirent, à trois lieues du rivage, une petite Barque, qu'ils prirent d'abord pour la leur; & cette raison les empêcha de lui donner la chasse. Ils se félicitèrent de cette erreur, lorsqu'ils apprirent dans la suite que c'étoit une Barque Espagnole, qui étoit venue pour ob-

DAMPIER.
1684.

Barque Espagnole qui les découvre.

« le Radeau plus assujéti. Ce creux, ou cette
« chambre, a pour plancher supérieur un
« rang de petites perches, qui fait le plan-
« cher inférieur d'une autre chambre. On
« ne peut entrer, dans chaque chambre,
« qu'en passant entre les grosses traverses
« des arbres, qui composent les murailles
« de cette Maison navale, & par conséquent
« en se baissant beaucoup. Les chambres
« basses servent de celliers. On y met, avec
« le lest, qui est composé de grosses pier-
« res, les vaisseaux où l'on porte l'eau dou-
« ce, & généralement tout ce qui est à l'é-
« preuve de l'humidité. Une charge si pé-
« sante tient le fond de la première cham-
« bre & la Barque entière, si enfoncée,
« qu'il n'en paroît que deux ou trois pieds
« hors de l'eau. La seconde chambre est pour
« les Matelots, & pour tout ce qui sert à
« leurs usages. Au-dessus de celle-ci sont
« les Marchandises, entassées à la hauteur
« qu'on veut leur donner, mais ordinaire-
« ment jusqu'à huit ou dix pieds, & assu-
« jetées par des perches placées debout tout
« autour. Il y a seulement un petit réduit
« par derrière, pour celui qui tient le gou-

« vernail, & un autre devant, pour le
« foyer où se fait la cuisine. On laisse prin-
« cipalement cet espace, quand on le pro-
« pose de faire un Voyage de long-cours,
« tel que celui de Guayaquil à Panama, qui
« est de cinq ou six cents lieues. Au milieu
« est le mât, avec une grande voile. Ces
« Barques demandent d'avoir toujours le
« vent en poupe, & ne peuvent aller avec
« un vent contraire. Aussi ne sont-elles
« bonnes que pour ces Mers, où le vent
« est presque toujours le même, ne varie
« que d'un point ou deux depuis Lima jus-
« qu'à la Baye de Panama. Si l'on a quel-
« quefois des vents de Nord, on baisse la
« voile & l'on abandonne la Barque en at-
« tendant qu'il change. Jamais ces Barques
« ne peuvent couler à fond. Elles con-
« tiennent soixante ou soixante-dix ton-
« neaux, & trois ou quatre hommes suffi-
« sent pour les conduire. Comme elles ne
« peuvent servir pour le retour, contre le
« vent réglé, on les vend au terme, avec les
« Marchandises; & les Matelots reviennent
« sur quelque Vaisseau. *Idem*, pages 153
& suivantes.

Tome XI.

Y y

DAMPIER.
1684.

Leur dessein
fut Guaiquil.

Histoire d'un
pêche Vaisseau
noirmergé.

Description
des Chats de
Mer.

Golfe de Guai-
quil.

Île de Puna &
sa description.

servir s'ils étoient à Lobos. Ses ordres étoient de ne pas s'approcher trop, dans l'idée que les Anglois se trahiroient eux-mêmes en courant aussi-tôt sur elle. Mais, s'étant tenus si couverts qu'ils ne furent point aperçus, ils en eurent plus de facilité à s'avancer bien-tôt vers l'Île de Puna, où l'on ne se déboit point qu'ils fussent si proche.

Leur dessein étoit d'attaquer Guaiquil, avant que de retourner à Plata. Ils mirent à la voile, le 19, vers la Baye du Mementon, qui est entre le Cap Blanc au Midi, & la Poinne de Chandi du côté du Nord. A vingt-cinq lieues du Cap Blanc, près du fond de la Baye, on trouve une petite Île, nommée Santa Clara, qu'on prendroit à quelque distance pour un homme mort, étendu & comme enseveli, dont le côté Oriental représente la tête. Les Bâtimens destinés pour la Rivière de Guaiquil passent au Sud, pour éviter les écueils qui se trouvent du côté du Nord. Les Espagnols racontent qu'un Vaisseau, richement chargé, fit autrefois naufrage au Nord de cette Île, & qu'une partie de ses trésors fut retirée par un Ingénieur d'Espagne, qui vint exprès, avec des ordres particuliers de la Cour pour la pêche des naufrages; mais que la mort ayant interrompu son travail, le Vaisseau est demeuré dans le même état, c'est-à-dire exposé aux larcins des Indiens, qui en tirent de temps en temps quelque chose à la dérobée, & qui en riroient beaucoup plus, s'ils n'étoient arrêtés par la crainte des Chats de Mer, qui sont en fort grand nombre dans la Baye.

Dampier observe que le Chat de Mer ressemble beaucoup au Merlan, mais qu'il a la tête plus plate & plus grosse. Sa gueule, qui est fort large, est armée, des deux côtés, de petits poils semblables aux moustaches d'un Chat; & de-là lui vient son nom. Il a trois nageoires, une sur le dos, & deux aux côtés. Elles sont composées d'une arête pointue, extrêmement venimeuse pour ceux qui en sont piqués. Plusieurs Espagnols, qui ont entrepris de chercher les trésors du Vaisseau abîmé, en ont fait une triste expérience, les uns par une mort précipitée, les autres par l'engourdissement perpétuel de leurs membres. » J'ai connu des Blancs, ajoute Dampier, » qui avoient perdu l'usage des mains, pour avoir été légèrement piqués par » la nageoire de ce dangereux Poisson. Aussi n'en prenions-nous jamais sans » les fouler aux pieds, pour leur ôter l'hameçon de la gueule, dans la crainte d'en être piqués en voulant l'ôter avec les mains. Les plus gros Chats de Mer pèsent sept ou huit livres. Il s'en trouve de la grosseur du pouce, dont les nageoires ne sont pas moins pernicieuses. Mais leurs autres arêtes ont rien de redoutable, & leur chair est également agréable & saine. Ils se rassemblent ordinairement à l'embouchure des Rivières, où dans les eaux bourbeuses (99).

De l'Île de Sainte Claire, on compte sept lieues, à l'Est-Nord-Est, jusqu'à *Punta d'Arena*, qui est la Pointe la plus Occidentale de l'Île de *Puna*. Tous les Vaisseaux, qui vont à la Rivière de Guaiquil, y mouillent, & sont obligés d'y prendre un Pilote, pour les conduire au travers des écueils. L'Île de Puna est assez grande, mais elle est basse & plate. Sa longueur est d'environ douze lieues, de l'Est à l'Ouest, & sa largeur de qua-

tre ou cinq. Les marés y sont violentes; mais elles coulent par un si grand nombre de Canaux & de Branches, qu'elles y laissent, de tous côtés, des sables dangereux. L'Isle n'a qu'une Ville d'Indiens, située au Midi, sur le rivage, à sept lieues de la Pointe Occidentale. Elle porte aussi le nom de Puna. Tous les Habitans sont Marelors, & les seuls Pilotes de cette Mer, surtout pour la Riviere de Guaiquil. Ils sont forcés, par les Espagnols, de faire bonne garde lorsqu'il arrive des Vaisseaux à Punta d'Arena, & leur Poste d'observation est une autre Pointe de Terre, qui s'avance dans la Mer. Ils y viennent le matin, & s'en retournent le soir à Cheval. De cette Pointe, jusqu'à Punta d'Arena, la distance est de quatre lieues, dans un Pays bas & couvert de Mangles. Entre ces deux Pointes, à la moitié du chemin, on en trouve une troisième, qui est gardée aussi dans les occasions pressantes, mais où l'on ne peut passer que dans un Canot. Le milieu de l'Isle n'offre que des pâturages; & quelques Bois, dont la plupart des arbres sont inconnus aux Voyageurs. Celui que les Habitans nomment Palmeto est une espèce de Palmier, de la grosseur du Frêne, & de trente pieds de hauteur, dont le tronc est fort droit, sans feuilles & sans branches, excepté vers le sommet, qui en a plusieurs petites, les unes grosses de la moitié du poignet, les autres de la grosseur du doigt. Elles ont trois ou quatre pieds de long, sans aucun nœud. Chacune de ces branches pousse une feuille, à peu près de la largeur d'un grand éventail, & toute pliée en naissant, comme un éventail fermé, mais qui s'ouvre à mesure qu'elle croît, & qui devient enfin comme un éventail étendu. Elle est fortifiée, du côté de la queue, par de petites côtes qui se changent en feuilles, mais plus petites & plus délicates que celle qui les soutient. Dans les espaces vides, où ces arbres croissent, les Insulaires ont des Plantations de Maïs, de Yams & de Patates. La Ville de Puna est composée d'environ vingt maisons & d'une petite Eglise. Ces Edifices sont élevés sur des piloris, à dix ou douze pieds de terre, & l'on y monte en dehors par des échelles. Ils ne sont couverts que de feuilles de Palmeto, mais les chambres sont revêtues de bonnes planches (1).

Le mouillage de l'Isle est devant la Ville même, où l'on trouve cinq brasses d'eau à la longueur d'un cable du rivage. La Mer y monte de douze ou quinze pieds. De sept lieues, qu'on compte de-là jusqu'à Guaiquil, on en fait une pour arriver à l'embouchure de la Riviere, qui n'a pas moins de deux milles de large. Son Canal est assez droit; mais les deux côtés sont si bas & si marécageux, que les descentes y sont impossibles. A quatre milles de Guaiquil, on rencontre une petite Isle, qui divise la Riviere en deux beaux Canaux, où les Vaisseaux peuvent monter & descendre. Le plus large est celui du Sud-Ouest; mais l'autre n'est pas moins profond, quoique resserré par quantité d'arbrisseaux, qui s'étendent des deux rives. L'Isle a plus d'un mille de long. De son extrémité jusqu'à la Ville, on compte encore une lieue, & presque autant d'un côté de la Riviere à l'autre. Les Vaisseaux les plus chargés peuvent mouiller facilement dans ce grand espace; mais Dampier répète que la meilleure Rade est devant la Ville de

DAMPIER.
1684.

Description de
Palmeto.

Ville de Puna.

Approches de
Guaiquil.

DAMPIER.
1684.

l'Isle. Celle de Guaiquil fait face à l'Isle. Elle est bâtie sur la Rivière, au pied d'une agréable Montagne, dont le penchant est du côté de la Rivière, qui inonde souvent la basse Ville. Elle est défendue par deux Forts, l'un dans la Plaine & l'autre sur la hauteur. On la compte entre les principaux Ports de la Mer du Sud. Les marchandises qu'on en transporte sont du Cacao, des Peaux, du Suif, de la Salse-pareille, des Draps de Quito, & diverses petites denrées.

Comment les
Avanturiers con-
duisent leur des-
sein.

Comme c'étoit au pillage de cette Place que les Avanturiers rapportoient tous leurs mouvemens, ils laisserent leurs Vaisseaux à la hauteur du Cap Blanc; & s'étant mis dans leur Barque & leurs Canots, ils se rendirent, le jour d'après, à l'Isle de Sainte Claire. De-là, ils envoyèrent deux Canots, la nuit suivante, à Punta d'Arena, sous prétexte d'y prendre des Moules, des Huitres & des Petoncles, qui sont en abondance autour de cette Pointe; mais avec ordre de se cacher dans une Anse, & d'y attendre que la Garde Indienne fût arrivée de Puna. Elle parut à la pointe du jour. Il ne fut pas difficile aux Avanturiers de l'enlever sans bruit; & de se rendre à Puna, où les Sentinelles & tous les Habitans eurent le même sort. A la marée suivante, ils prirent une petite Barque, chargée de draps, qui étoit partie de Guaiquil pour Lima, sur l'avis qu'elle avoit eue, par la Barque qui s'étoit fait voir à Lobos, qu'ils avoient quitté la Côte. Ils apprirent, du Patron, qu'elle devoit être suivie de trois autres Barques, chargées de Nègres. Cette nouvelle les détermina sur le champ à faire avertir la Barque, qui étoit restée à Sainte Claire avec la plus grande partie de leur troupe, de venir les joindre à Puna. Elle vint avec le reste des Canots. On prit le parti de la laisser devant Puna, sous une Garde de cinq hommes bien armés, qui suffisoient pour contenir les Prisonniers, avec ordre de ne pas quitter ce Poste jusqu'au lendemain à huit heures, parce qu'on se flattoit d'être alors en possession de Guaiquil. Le reste de cette expédition, dont le succès n'avoit pas paru moins infaillible à Dampier qu'à tous ses Associés, deviendroit moi-même intéressant dans d'autres termes que les siens.

Récit de l'Ex-
pédition.

« Nous nous mîmes à ramer, de toutes nos forces, & nous n'eûmes pas fait deux milles, qu'ayant rencontré une des trois Barques chargées de Nègres, nous la primes sans résistance. Le Patron nous dit que les deux autres partiroient de Guaiquil, par la prochaine marée. Nous coupâmes le grand mar de sa Barque & la laissâmes à l'ancre. Comme nous avions alors pleine marée, nous continuâmes de ramer en diligence, dans l'espoir d'arriver à la Ville avant la fin du flux : mais nous trouvâmes qu'il y avoit plus loin que nous ne nous l'étions imaginé; ou plutôt, que nos Canots, trop pleins de monde, n'alloient pas, à beaucoup près, aussi vite que nous l'aurions souhaité. Le jour vint. Nous étions encore à deux lieues de la Place; & suivant notre compte, il ne nous restoit que deux heures de marée. Notre Capitaine proposa, au Pilote Indien, de nous mener dans quelque Anse, où nous puissions nous tenir cachés tout le jour. Il fut obéi, & nous dépêchâmes un Canot à notre Barque, du côté de Puna, pour recommander à nos cinq hommes de ne pas remuer, & d'éviter toute occasion de faire feu jusqu'au lendemain. Mais le Canot arriva trop tard, pour révoquer les premiers ordres. Les deux Barques, chargées

de Nègres, étoient parties de la Ville sur la fin de la marée du soir ; & pendant le flux, elles s'étoient tenues à l'ancre, fort près de la Côte. Comme nous passions de l'autre côté, nous les manquâmes, & nous n'en sûmes, ni vus, ni entendus. Le flux ne fut pas plutôt fini, qu'ayant levé l'ancre, elles continuèrent leur route vers Puna. Les cinq hommes de notre Barque les voyant venir à eux, toutes deux pleines de monde, se figurent que nous avions été défaits, & que les Barques chargées, de Troupes Espagnoles, avoient été détachées pour surprendre nos Vaisseaux. Dans cette idée, ils tirèrent trois coups de canon sur les deux Barques, lorsqu'elles étoient encore à plus d'une lieue d'eux. Elles mouillèrent aussitôt ; & les Maîtres, sautant dans leurs Canots, s'efforcèrent de gagner la terre à toutes rames. Ces trois coups de canon nous jetterent dans un grand désordre. La plupart de nos gens, persuadés qu'ils avoient été entendus à Guaiquil, jugerent qu'il étoit désormais inutile de demeurer dans l'Anse, & qu'il falloit avancer vers la Place ou retourner à nos Vaisseaux. La marée n'étant alors qu'au quart de son cours, il nous étoit impossible de monter, quand nous aurions voulu l'entreprendre. David déclara qu'il étoit résolu de descendre à terre, pour marcher droit à Guaiquil, & qu'il ne demandoit que quarante hommes, qui voulussent le suivre ; & sans perdre le temps à raisonner, il descendit en esier, au travers des Mangles, qui couvroient ces lieux marécageux. Ceux, qui furent animés par son exemple, sautèrent sur la rive après lui, au nombre d'environ cinquante : & Swan demeura tranquille dans l'Anse, avec le reste de la troupe. David & ses Compagnons furent absens l'espace de quatre heures, & revinrent mouillés, harassés, sans avoir pu trouver de passage pour se dégager des Mangles. Ils avoient été si loin, qu'ils avoient perdu l'espérance de pouvoir revenir sur leurs pas, dans cette variété infinie de détours.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé, nous nous déterminâmes à nous avancer vers la Ville avec la première marée, résolus d'abandonner notre entreprise & de retourner à Puna, si les Habitans avoient déjà pris l'alarme. Au premier flot, nous recommençâmes à ramer ; & passant près de l'Isle, nous primes le Canal le plus étroit, qui est celui du Nord-Est. Les troncs d'arbres & les branches, qui le resserrent, nous y firent trouver tant de dangers, que dans l'obscurité de la nuit, temps que les Avanturiers choisissent toujours pour leurs entreprises, un de nos Canots, qui heurta contre un tronc, auroit été renversé, s'il n'eût été promptement secouru. A peine fumes-nous au bout de l'Isle, qu'on nous tira un coup de mousquet au travers des broussailles. La Ville étoit alors devant nous, & les ténèbres n'étoient pas si épaisses que nous ne puissions la découvrir. Mais le coup ne fut pas plutôt tiré, que nous la vîmes illuminée de flambeaux. C'étoit assez pour nous faire connoître que le coup de mousquet étoit un signal, & que nous avions été découverts. Cependant plusieurs d'entre nous assurèrent que le jour suivant étoit un jour de Fête, & que ces illuminations n'étoient que des feux d'artifice, d'usage ordinaire parmi les Espagnols.

Nous avançâmes un peu plus loin, & nous trouvâmes une Terre ferme, qui n'étoit plus embarrassée de Mangles. David descendit, avec les

L'AMÉRIQUE.
1634.

gens de son Canot. Swan & la plupart des siens, condamnoient encore le dessein d'attaquer une Ville, qui paroïsoit en alarme : mais on leur fit tant de honte de cet excès de prudence, qu'ils descendirent aussi. L'endroit de la descente n'étoit qu'à deux milles de la Ville. Mais, au lieu de Mangles, on y trouva bien-tôt des Bois si forts, qu'il parut impossible d'y marcher pendant la nuit. On fit alte, pour attendre le jour. Nous avions, avec nous, deux Pilotes Indiens, dont l'un, ayant été maltraité d'un Gentilhomme de Guaiquil, nous avoit offert volontairement ses services, pour trouver l'occasion de se vanger. Aussi le trouvâmes nous fidèle. L'autre ne paroïsoit pas moins bien disposé. Il étoit conduit par un de nos gens, qui affectoit beaucoup d'ardeur pour aller à la Ville, & qui reprochoit même aux autres de manquer de courage. Cependant, ce faux Brave, comme il en a fait l'aveu depuis, coupa secrètement la corde, qui lui servoit à retenir le guide; & le laissant fuir du côté de la Ville, sans faire un pas pour le suivre, il s'écria seulement que le Pilote s'étoit sauvé. Toute la troupe se mit en mouvement pour le chercher; mais les peines qu'on se donna furent inutiles. Notre consternation fut alors extrême, de nous trouver dans les ténébres, & comme perdus au milieu des Bois. Ainsi, notre entreprise étant échouée sans ressource, personne ne parla d'aller plus loin. Nous attendîmes le jour; & lorsqu'il eut commencé à luire, nous gagnâmes, à force de rames, le milieu de la Rivière, d'où nous vîmes la Ville à découvert. Les Habitans, qui ne purent manquer de nous appercevoir, ne tirèrent pas sur nous, & nous nous retirâmes sans avoir fait feu sur eux (1).

Grande des
Espagnols de
Guaiquil.

On peut conclure, de ce récit, que la crainte avoit glacé le courage des Espagnols, puisque les Avanturiers, qui ne pouvoient descendre la Rivière qu'avec la marée du soir, leur donnerent le temps, non-seulement de tirer, mais de les attaquer sur Terre, dans une Ferme où ils descendirent pour attendre la marée, & où ils tuèrent même quelques Bestiaux. En retournant à Puna, ils retrouvèrent à l'ancre les trois Barques de Nègres, dont ils n'eurent pas de peine à se saisir. Elles contenoient mille jeunes Nègres, de l'un & de l'autre sexe, dont ils ne conservèrent que douze ou quinze des plus vigoureux: Dampier, s'abandonnant ici à son imagination, prétend que sa troupe n'eut jamais une plus belle occasion de s'enrichir. Elle pouvoit, dit-il, aller s'établir avec ces mille Nègres, à Sainte Marie, dans l'Isthme de Darien, & les employer à tirer l'or des Mines. Il assure que cette entreprise étoit d'autant plus aisée, que le Capitaine Harris, que les Avanturiers avoient alors avec eux, étant venu par Terre, de la Mer du Nord, avec sa propre troupe, avoit chassé les Espagnols de la Ville & des Mines de Sainte Marie. Ils n'avoient pas encore tenté de s'y rétablir; & les Indiens, qui les haïssoient mortellement, étoient au contraire amis zélés des Anglois, & prêts à les seconder de toutes leurs forces. » Nous avions, continue Dampier, la Rivière de Sainte Marie pour catener nos Vaisseaux. Nous en pouvions fortifier si bien l'embouchure, que tous les Espagnols du Pérou n'auroient pas été capables d'y entrer malgré nous. S'ils avoient

Fortune que
Dampier regrette
d'avoir manqué.

amené des Vaisseaux de guerre, pour nous y enfermer, nous aurions pu tirer des vivres d'un Pays de grande étendue, & de quantité de Nations Indiennes. Mais notre plus grand avantage étoit du côté des Mers du Nord, qui nous favorisoient, & par lesquelles nous aurions pu faire venir des troupes & des munitions. Plusieurs milliers d'Avanturiers seroient venus nous joindre, de la Jamaïque, & principalement des Îles Françaises. En un mot, nous aurions été secourus de tout ce qui n'étoit point Espagnol, dans les Indes Occidentales; & nous serions aujourd'hui maîtres, non-seulement des Mines les plus riches de l'Amérique, mais encore de toute la Côte jusqu'à Quirô. Qui sçait même si nous n'aurions pas poussé plus loin nos Conquêtes (3)? On ne s'est arrêté à faire ici parler Dampier, que pour avoir occasion de remarquer que l'Auteur du Journal de M. Anson n'est pas le seul Anglois, qui ait pris plaisir à se repaître de ces beaux songes (*).

Les Vaisseaux des Avanturiers s'étant avancés, pour les recevoir, jusqu'à Punta d'Arena, ils retournerent encore à Plata, dans l'espérance d'y trouver le Capitaine Eaton: mais, après y avoir cherché en vain les traces, ils pensèrent à reconnoître quelque Rivière où les Espagnols n'eussent aucun Commerce, pour s'y pourvoir de Canots Indiens, qui leur étoient nécessaires dans leurs descentes. Le 23 de Décembre, ils firent voile vers le Cap de Passao, qu'ils doublèrent dès le lendemain. Ce Cap, qui est à dix degrés huit minutes de latitude Méridionale, s'avance dans la Mer en forme de Pointe, haute & ronde, & paroît divisé par le milieu. Il est nud, près de la Mer; mais plus loin, & des deux côtés, il est couvert d'arbres. Entre le Cap de Passao & le Cap de Saint François, la Côte est remplie de petites Pointes, dans l'intervalle desquelles on trouve autant de petites Bayes sablonneuses. Les Avanturiers avoient des Pilotes, capables de les conduire dans toutes les Rivières Espagnoles, mais qui connoissoient peu celles dont les Vaisseaux de cette Nation n'approchent jamais. Ils sçavoient néanmoins qu'il s'en trouve plusieurs entre Plata & Panama. D'ailleurs, ils ne pouvoient ignorer que depuis la Ligne jusqu'au Golfe de Saint-Michel, les Indiens, qui habitent toute cette Côte, ne sont pas sous la dépendance de l'Espagne, & qu'il y a seulement, près de l'Île Gallo, deux Rivières où les Espagnols se sont établis, pour y chercher l'or dont on croit que le sable est mêlé. Dans la difficulté de se conduire, ils eurent recours à quelques Livres qui s'étoient trouvés dans leurs Prises, & l'expérience leur apprit qu'ils n'avoient pu choisir de meilleurs guides. Ils se fixerent à la Rivière de Saint Jago, parce qu'elle n'est point éloignée de Gallo, où les Livres Espagnols leur promettoient une Rade sûre. Entre le Cap Saint-François & cette Île, ils appercurent plusieurs grandes Rivières, que cette raison leur fit négliger. Enfin, ils arriverent, le 26, devant celle de Saint-Jago, qui est située presque à deux degrés au Nord de la Ligne. Elle est large & navigable, pendant l'espace de quelques lieues; ensuite, se partageant en deux bras, elle forme quatre grandes Îles. Le plus large de ces deux Canaux est celui du Sud-Ouest; mais ils sont tous deux fort pro-

DAMPIER.
1684.

Les Avanturiers
cherchent des Ri-
vières désertes.

Cap de Passao.

Les Livres qu'ils
tirent de quel-
ques Livres Es-
pagnols.

Ils arrivent à
la Rivière de
Saint Jago.

(3) Page 171.

(*) Voyez la Relation, ci-dessus, p. 315.

DAMPIER.
1684.

Description
d'une espèce de
Cotonier.

fonds, & l'entrée du plus étroit est si remplie de sables, que les moindres Canots n'y peuvent pénétrer dans la basse marée. Il y a beaucoup d'apparence que cette Rivière fort des riches Montagnes de Quito. Elle traverse un des meilleurs Pays du Monde, surtout à dix ou douze lieues de la Mer. La terre, qui est noire & profonde, porte des arbres d'une grosseur extraordinaire, & de toutes les espèces qui croissent ordinairement dans les climats chauds. Dampier en décrit deux, qui lui causèrent de l'admiration (4).

Il prend l'un pour une espèce de Cotonier, dont il distingue deux sortes; l'une rouge, & l'autre blanche. Le Cotonier blanc est plus gros & plus grand que nos Chênes. Il a le corps droit, sans nœuds & sans branches, jusqu'à la tête, où il jette, comme le Chêne, plusieurs grosses branches. Son écorce est unie & de couleur grise. Ses feuilles ont la largeur de celles du Prunier. Elles sont dentelées par les bords, ovales, unies, & d'un verd enfoncé. A dix-huit ou vingt pieds de haut, ces arbres ont le tronc beaucoup plus gros que vers la terre. Ils portent un Coton très fin, qu'on appelle Coton de soie, & qui, dans sa maturité, leur donne l'apparence d'un Pommier fleuri. Dampier juge qu'il tombe au mois de Novembre ou de Décembre, parce que la terre en étoit alors couverte. Il n'est pas si fort, ni si long, que celui qui croît, dans les Plantations, sur les petits Cotoniers. Aussi les Indiens en font-ils peu d'usage. Ses feuilles tombent au commencement d'Avril; mais, pendant que les vieilles tombent, il en pousse de nouvelles, & dans l'espace d'une semaine, il reprend ce que Dampier appelle une robe neuve (5). Le Cotonier rouge lui ressemble, mais il n'est pas tout-à-fait si gros; il ne porte point de Coton, & son bois est un peu plus dur; cependant, ils sont tous deux doux, spongieux, & propres à faire des Canots, qui demandent néanmoins d'être tirés à sec & godranés souvent; sans quoi les vers & l'eau les détruiraient bientôt. Ces arbres sont les plus gros, que Dampier connoisse aux Indes Occidentales; comme l'arbre à Chou en est le plus haut. Il en donne aussi la description.

Arbre à Chou
de la Rivière de
Saint Jago.

Son tronc n'est pas d'une extrême grosseur, mais il est fort droit. La plupart ont cent vingt pieds, & l'on en voit de beaucoup plus longs. Il n'a de branches qu'à la tête, & plusieurs ne sont pas plus grosses que le bras. Elles sont plates, pointues, & longues de douze à treize pieds. A deux pieds du tronc, elles poussent de petites feuilles, longues & larges d'un pouce, qui croissent si régulièrement des deux côtés, qu'on les prendroit pour une seule feuille, composée de plusieurs petites. Le fruit sort au milieu des branches, depuis le sommet de l'arbre. Il est enveloppé dans plusieurs jeunes feuilles, qui s'étendent à mesure que les vieilles tombent. Dans sa maturité, il est aussi gros que la partie la plus menue de la jambe, & long d'un pied. Le lait n'est pas plus blanc. Dampier compare sa douceur à celle d'une noix, lorsqu'on la mange crue; mais il le trouve également sain & délicieux, lorsqu'il est cuit. Outre ce fruit, on voit croître, entre l'arbre & les grandes branches, de petits tuyaux d'environ deux pieds de long, au bout desquels pend une petite graine dure & ronde, de la grosseur d'une cerise,

(4) *Ibidem*, pages 177 & suivantes.

(5) Page 178.

qui sert à nourrir les Porcs. De-là vient que les Espagnols imposent une amende, à ceux qui coupent un de ces arbres dans leurs Bois. Le tronc est environné, du haut en bas, d'une espece de viroles, à demi pied des unes des autres. L'écorce en est mince & cassante, le bois noir & fort dur, & la mouelle blanche. On ne montre point sur l'arbre, pour cueillir le fruit; parce qu'il meurt aussi-tôt qu'il a perdu sa tête. Mais, comme on fait beaucoup d'usage de ce bois, pour les planchers, on ne connoît pas d'autre maniere de faire tomber le choux, que de couper le tronc. Il suffit de le fendre en quatre, pour en faire autant de planches. Dampier regarde ces arbres comme l'ornement des Bois, par leurs branches vertes, qui s'étendent beaucoup au-dessus de routes les autres.

DAMPIER.
1684.

Comment la
fruit se cueille.

Les Espagnols ont fait peu de découvertes, sur la Riviere de Saint Jago, & sur toutes celles de la même Côte; apparemment, parce qu'elles ne sont pas directement sur la route de Panama au Port de Lima. Ils prennent d'abord à l'Occident, jusqu'aux Isles de Caboya, pour trouver le vent d'Ouest. De-là, ils vont au Cap Saint François, & ne touchent ordinairement qu'à Manta, près du Cap Saint Laurent. Il est vrai qu'en revenant de Lima, ils peuvent suivre la Côte: mais alors leurs Vaisseaux sont toujours trop chargés, pour être capables de s'employer à des découvertes. D'ailleurs les Indiens du Pays portent une haine mortelle à la Nation Espagnole. Ils ont peu d'habitations qui ne soient à plusieurs lieues de la Mer; & la Côte étant remplie de Bois impraticables, on ne peut guères y pénétrer malgré eux. Ceux qui entreprendroient de remonter les Rivières seroient exposés aux flèches de ces Barbares, qui ne manqueroient pas de s'embaïquer de routes parts pour résister à leurs Ennemis. Ils ont de petites Plantations de Maïs, & quantité de Planains, dont ils font leur principale nourriture (6).

Pourquoi les
Espagnols n'ont
pas pénétré sur
cette Côte.

C'étoit dans la confiance de ne pouvoir passer pour Espagnols, que les Avanturiers Anglois avoient formé le dessein de chercher des Canots dans ces Rivières. Le 16, ils entrèrent, avec leur Chaloupe, dans le petit bras de celle de Saint Jago. Ils ramèrent l'espace de six lieues, avant que de trouver des Habitans. Enfin, ils apperçurent de petites Hutes, & quelques Indiens, qui les voyant approcher de leurs maisons, se hâtèrent de mettre leurs femmes & leurs enfans, dans leurs Canots, pour fuir plus vite qu'on ne pût les suivre. Leurs Hutes étoient sur le bord Oriental de la Riviere, précisément vis-à-vis l'extrémité de l'Isle. Les Anglois découvrirent, à la distance d'une lieue, sur l'autre bord, plusieurs grandes maisons: mais les Courans leur parurent si rapides, qu'ils n'osèrent entreprendre de les traverser. Ils entrèrent dans les Hutes, où ils trouverent un Port, de la Voïlle & des Plantains. Le Port étoit de l'espece des nôtres, apparemment de la race de ceux, que les premiers Espagnols firent passer aux Indes Occidentales; car les Indiens sauvages n'ont point de Cochons dans leurs Bois. Ils y ont des Pecaris & des Warris, qui sont une espece de Sangliers (7).

Les Avanturiers
Anglois entrèrent
dans la Riviere.

La crainte d'être traités en Ennemis, par une Nation dont ils n'avoient

(6) Page 180.

(7) Ibidem, page 181.

DAMPIER.
1694.
Rivière de Tomaco.

pû se faire connoître, & que leur approche avoit allarmée, obligea les Anglois de retourner vers l'embouchure de la Rivière : mais ils n'y trouverent plus leurs Vaisseaux, qui étoient allés les attendre à Gallo. Ils traverserent quelques bras de Mer, en suivant la Côte, pour s'avancer vers Tomaco, grande Rivière, qui prend son nom d'un Village Indien, peu éloigné de l'embouchure. On lui fait tirer sa source, des riches Montagnes de Quito. Dampier n'ose l'assurer ; mais il rend témoignage que ses bords sont bien peuplés d'Indiens, & qu'il s'y trouve même quelques Espagnols, qui viennent faire le Commerce de l'or avec eux. Quoique l'embouchure ait peu de profondeur, les Barques ne laissent pas d'y entrer. On compte cinq lieues, de la Rivière de Saint Jago à celle de Tomaco. Le Pays est bas, & coupé par divers bras de Mer, qui rendent la communication facile d'une Rivière à l'autre. Les Anglois, étant arrivés au Village de Tomaco, vers minuit, enleverent tous les Habirans, avec un Chevalier Espagnol, nommé Dom Diego de Pinas, qui étoit venu, par Mer, de Lima, pour acheter du bois de Charpente. Son Vaisseau n'étoit monté que de huit ou neuf hommes, dont ils n'eurent pas plus de peine à se saisir ; mais ils ne leur trouverent, pour toutes richesses, qu'une assez bonne provision de vin, qu'ils emporterent. A quelque distance, ils apperçurent une Maison de quelque apparence, où leur Prisonnier Espagnol leur apprit qu'une Dame de Lima entretenoit ses Agens, pour le Commerce de l'or. Comme ils ne purent s'en approcher que le matin, ceux qui l'habitoient prirent la fuite ; cependant ils y trouverent plusieurs onces d'or, dans des Calebasses (8).

Village des
Avanturiers.

Ils prennent
des Lettres Espa-
gnoles.

L'éclat de cette expédition ne leur permettant pas de s'arrêter long-temps dans une Rivière si peuplée, ils se hâtèrent de partir, avec le Chevalier Espagnol, & deux Canots qu'ils avoient enlevés. Dans leur route, à Gallo, qui n'est qu'à trois lieues de Tomaco, ils prirent un Pacquebot, qui faisoit voile à Lima. Les Espagnols, qui le conduisoient, jetterent dans les flots la malle des Lettres : mais elle en fut retirée par les Anglois, qui la transporterent à Gallo. Cette Isle déserte est située dans une grande Baye, entre deux & trois degrés de latitude du Nord. L'eau & le bois y sont en abondance. La Rade est proche d'une petite Baye sablonneuse, où l'on peut mouiller sûrement à six ou sept brasses d'eau : mais le Canal d'entrée a si peu de profondeur, qu'on n'y entre qu'avec la marée, & toujours la sonde à la main.

Ile de Gallo.

Les Anglois employerent six jours entiers, à lire toutes les Lettres du Pacquebot Espagnol. Elles leur apprirent que la Flotte de cette Nation étoit attendue à Porto-Bello, & que le Président de Panama pressoit le départ de la Flotte d'Argent, qui devoit être prête à Lima. Cette flatteuse nouvelle fit abandonner aux Avanturiers tous leurs autres desseins, pour s'arrêter à celui de faire promptement leurs Vaisseaux, & de se mettre en état d'attaquer la Flotte d'Argent. Les Isles Royales, ou de la Perle, furent le lieu qu'ils jugerent le plus favorable à cette grande entreprise, parce qu'étant sur la route de tous les Vaisseaux qui viennent de la Côte de Lima, il paroïssoit presque impossible d'y manquer cette Flotte au Passage. Toutes leurs forces.

(8) *Ibidem*, page 124.

consistoient en deux Vaisseaux & deux Batques, avec un Brûlot qu'ils avoient construit à Plata. Ils leverent l'ancre le 5 de Janvier. Le 8, ils se saisirent d'un Bâtiment de quatre-vingt-dix tonneaux, chargé de farine, qui venoit de Truxillo. Ensuite, s'avancant du côté de *Gorgonia*, Isle à vingt-cinq lieues de Gallo, ils y mouillèrent le 9, sur trente-huit brasses, à deux cables de terre, du côté de l'Occident. Dampier place cette Isle, qui n'est pas habitée, à trois degrés de latitude Septentrionale. Elle est remarquable par deux Collines en forme de Selles. Sa longueur est de deux lieues, sur une de largeur; & sa distance de la terre, d'environ quatre lieues. Elle est couverte de diverses sortes d'arbres, qui ne cessent jamais d'être verts & fleuris, & fort bien arrosée par quantité de ruisseaux, qui sortent des hauteurs. On y trouve un grand nombre de petites Singes noirs, & quelques Lapins des Indes, mais peu d'autres Animaux terrestres. Les Espagnols assurent qu'il y pleut toute l'année. Dampier observa qu'en effet la Côte est extrêmement humide, & que les pluies y sont du moins très fréquentes. Dans leur véritable saison, l'eau, dir-il, y tombe comme d'un crible. La marée y monte de sept pieds, & laisse toujours, sur le sable, quantité de coquillages, dont les Singes font leur nourriture. Les Rochers y sont couverts, à quatre ou cinq brasses d'eau, d'huîtres plates & menues, dans lesquelles on trouve souvent jusqu'à vingt & trente petites Perles. Le poisson n'en est ni sain, ni de bon goût; mais l'intérieur de la coquille est plus brillant que les Perles mêmes.

L'Escadre, augmentée d'un Vaisseau par celui qu'elle avoit pris, remit à la voile le 13, & doubla, trois jours après, le Cap de Coriente, à cinq degrés dix minutes du Nord. Le Courant y étoit fort impétueux du même côté. Une petite Isle blanche, qu'on découvrit le lendemain, fut prise pour un Vaisseau, & l'on ne revint de cette erreur qu'après s'en être approché. Le 21, on aperçut la Pointe de Garrachine, à sept degrés vingt minutes. Elle est élevée, sans arbres, & défendue par des rochers. Cependant, on découvre des Bois, plus loin dans les Terres. Les Isles Royales sont à douze lieues de cette Pointe; & dans l'intervalle on rencontre une petite Isle basse, plate & stérile, nommée *Galera*. L'Escadre mouilla près de cette Isle, après avoir envoyé ses Canots aux Isles Royales, pour y chercher un lieu convenable au dessein qui l'y conduisoit.

Ces Isles sont basses & pleines de Bois, situées au Nord-Nord-Ouest Quart-de-Nord, & au Sud-Est Quart-de-Sud, à sept lieues du Continent. On leur donne quatorze lieues de longueur. Dampier ne put être informé d'où leur vient le nom d'Isles Royales. Il ne sçait pas mieux pourquoi la plupart des Cartes leur donnent celui de *la Perle*; car on n'y trouve que des huîtres communes, sans aucune apparence de Perles. La plus Septentrionale de toutes ces Isles, se nomme *Pacheque*, à onze ou douze lieues de Panama; & la plus Méridionale est connue sous le nom de Saint Paul. Dampier ignore le nom des autres, quoiqu'il en connoisse plusieurs, qui les surpassent en étendue. Quelques-unes ont des Plantains, des Bananes & des Champs de riz, que les Espagnols de Panama font cultiver par des Nègres; mais la plupart, surtout les plus grandes, sont tout-à-fait incultes. C'est dans ces Isles désertes, que se réfugient les Nègres déserteurs. Le Canal,

Z z ij

DAMPIER.
1685.
Forces & projet des Avants-tiers.

Isle Gorgonia,
& sa description.

Isles Royales;

Leur description.

DAMPIER.
1684.

qui les sépare du Continent, est large de sept ou huit lieues, & d'une profondeur qui permet de mouiller dans toutes ses parties. Les Îles sont assez proche les unes des autres; ce qui n'empêche point que dans les espaces qui les séparent, il n'y ait plusieurs Canaux ferrés & profonds, où les Bateaux seuls peuvent passer du côté du Sud-Est. A une lieue de l'Île Saint Paul, on trouve un endroit fort propre à carener, où l'on se rend par un bon Canal, qui s'ouvre du côté du Nord, & où le flux monte perpendiculairement jusqu'à près de dix pieds.

Especies d'Huîtres, nommées Clams.

Le Havre, que les Avanturiers avoient choisi pour cette operation, est entouré de trois Îles; & celle, où leurs Vaisseaux étoient à sec, est une petite Île au Nord, qui n'a qu'une petite Baye sablonneuse. Tout le reste est environné de Rochers, où l'on trouve, après le départ de la marée, des Huîtres, des Clams, des Moules & des Limpites. Le Clam est une espece d'Huitre, qui s'attache si fort aux corps durs, qu'il est impossible de l'en détacher. Aulli l'ouvre-t-on dans l'endroit où elle se trouve, pour en tirer la chair, qui est fort grosse, fort grasse & de très-bon goût. Dampier n'en a vu, de cette espece, qu'aux Îles Royales, à la Pointe de Garrachine, à Pina & sur la Côte du Mexique, à vingt-trois degrés de latitude Septentrionale. Les seuls Animaux de terre, qu'on trouve dans les mêmes Îles, sont des Guanos, des Pigeons & des Tourterelles.

Eclaircissement sur l'origine des Avanturiers, dans les Mers du Sud.

Après avoir achevé les réparations nécessaires à l'Escadre, les Anglois, leverent l'ancre le 14 Février; & dans la crainte de manquer la Flotte d'Argent, ils résolurent d'aller croiser devant Panama, dont ils n'étoient éloignés que de vingt-cinq lieues. Dampier jette ici plus de clarté, qu'on n'en a dû trouver jusqu'à présent dans son Journal, sur les principaux motifs qui attiroient un si grand nombre d'Avanturiers dans la Mer du Sud. Avant le Voyage qu'il y avoit déjà fait avec le Capitaine Scharp, qu'il regarde comme la premiere course de cette nature depuis celles de Drake & d'Oxengam, à l'exception, dit-il, de celle d'un Capitaine François nommé *la Sonde*, qui sur les informations du Capitaine Wriggar, eut la hardiesse de pénétrer, avec un Parti, jusqu'à la Ville de Cheapo; il lui étoit arrivé, en courant la Mer du Nord avec le Capitaine Coxon, d'enlever, à quatre lieues de Porto-Bello, les Paquets qu'on y envoyoit de Carthagene. Coxon avoit ouvert un grand nombre de Lettres, dont le sujet lui avoit paru fort surprenant. Divers Marchands de la Nouvelle Espagne donnoient avis, à leurs Correspondans de Panama, d'une Prophétie qui courroit alors au sujet de l'Espagne. Elle portoit que la même année, les Avanturiers Anglois feroient de si grandes découvertes dans les Indes Occidentales, qu'ils s'ouvriraient une porte qu'ils avoient crue bien fermée; c'est-à-dire, un passage dans les Mers du Sud. Ces Lettres étoient remplies d'exhortations, par lesquelles chaque Marchand pressoit ses Amis de veiller à l'intérêt commun, & de ne rien négliger pour la garde de leurs Côtes. Coxon & ses Associés avoient conclu que la porte, qui faisoit l'inquiétude des Espagnols, ne pouvoit être que le passage de l'Isthme de Darien, avec le secours des Nations Indiennes, qui s'étoient soulevées nouvellement contre eux, & qui avoient conçu beaucoup d'affection pour les Anglois. Ils se rappellerent alors combien de fois ces Indiens les avoient sollicités de passer par leur Pays, & d'aller fondre sur les Espagnols dans les

Prophétie qui annonçoit leur passage par l'Isthme de Darien.

Mers du Sud. Ils résolurent de penser sérieusement à diverses entreprises, dont l'exécution ne fut pas éloignée; & recachetant la plupart des Lettres, ils les envoyèrent à Potro-Bello (9).

A ce récit, Dampier joint les raisons qui avoient acquis, aux Anglois, la bienveillance des Indiens. Environ quinze ans avant que le Capitaine Wrigth eût croisé sur cette Côte, il avoit pris, entre les Isles Sambales, un jeune Indien qui se promenoit dans un Canot; & l'ayant fait vêtir à l'Angloise, il avoit résolu de l'élever, sous le nom de Jean Gret. Quelques Moskites, à qui le Capitaine avoit obligation, lui demandèrent ce jeune homme, pour lequel ils avoient conçu de l'amitié, & l'emmenèrent dans leur Pays. Après lui avoir fait apprendre leur langue, comme il avoit appris l'Anglois avec le Capitaine Wrigth, ils le marièrent à une femme de leur Nation. Quelques années se passèrent, jusqu'au temps où les Lettres Espagnoles furent interceptées par Coxon. Wrigth, étant revenu alors aux Isles Sambales, y enleva un autre jeune homme, fils d'un Indien de quelque considération. Ensuite, repassant chez les Moskites, il reprit Jean Gret, qui s'étoit rendu fort expert à la chasse, & qui fut ravi de se trouver avec un jeune homme de son Pays. Ce fut à ces deux Indiens qu'il vint à l'esprit d'offrir leurs services au Capitaine, pour lui procurer l'amitié des Nations de l'Isthme; projet que les Aventuriers avoient conçu plusieurs fois, mais que le nombre & la férocité de ces Barbares leur avoient ôté la hardiesse de tenter. Jean Gret proposa d'aller à terre, & d'en faire l'ouverture. On le fit conduire, dans un Canot, fort près de la Côte, qui fut couverte aussitôt d'Indiens armés. Il se jeta volontairement à la nage, avec un simple linge autour des reins, suivant l'usage de ces Peuples, & le Canot s'éloigna. Tous les Sauvages, le voyant vêtu à leur manière, & l'entendant parler leur langue, s'assemblerent tranquillement autour de lui. Il leur déclara d'abord qu'il étoit du Pays; & leur ayant raconté comment il avoit été pris des Anglois dans son enfance, il ajouta qu'il en avoit été bien traité, & qu'ils étoient dans l'erreur, de craindre une Nation qui n'en vouloit qu'aux Espagnols. Il leur apprit aussi les bons traitemens que les Anglois ne cessoient pas de faire à un de leurs Compatriotes, qui étoit tombé depuis peu entre leurs mains; il nomma son père, & cet Indien se trouva heureusement du nombre de ceux qui s'étoient assemblés sur la Côte. En un mot, il leur conseilla de faire alliance avec une Nation bien disposée pour eux, dont le secours pouvoit servir à leur faire dompter les Espagnols. En même temps il assura le père du jeune Indien, que s'il vouloit venir avec lui jusqu'au Vaisseau qu'ils voyoient à l'ancre près de l'Isle *Doré*, la plus Orientale des Sambales, non-seulement on lui rendroit son fils, mais qu'il y seroit reçu avec toutes sortes de caresses. Sur sa parole, vingt ou trente Indiens partirent à l'instant, dans deux Canots chargés de Plantains, de Bananes & de Volailles. Wrigth, après les avoir traités à bord, ne fit pas difficulté de les accompagner à terre. On se fit des présens de part & d'autre. Le jeune Indien fut rendu à son père, vêtu fort proprement à l'Angloise. Cette conférence finit par un Traité, qui accordoit aux Anglois la liberté de passer dans le Pays, pour aller dans les Mers du Sud.

(9) *Ibid.* pages 294 & 295.

DAMPIER.
1685.

Comment ils
s'acquirent l'a-
mitié des In-
diens de l'Isthme.

Histoire de
Jean Gret.

Jean Gret pre-
sente les Sau-
vages.

Traité qu'ils
font avec Wri-
ght, Capitaine
Aventurier.

DAMPIER.
1685.
La Sonde,
Avantures Fran-
çois.

On étoit convenu, par un des Articles, que lorsqu'ils s'approcheroient du rivage, soit pour le Commerce, ou pour faire la guerre aux Espagnols, ils feroient un signal, auquel on devoit les reconnoître. La Sonde, ce même Capitaine François qu'on a déjà nommé, se trouvant alors avec le Capitaine Wright, ne put ignorer quel étoit ce signal, & l'employa peu de temps après avec cent vingt hommes de sa Nation, pour traverser heureusement le Pays des Indiens.

Mort de Jean
Gret.

C'est à des sources si légères, c'est-à-dire, aux Lettres Espagnoles & à la Négociation d'un Sauvage, qu'il faut rapporter, suivant le témoignage de Dampier, tous les mouvemens qui se sont faits depuis dans les Mers du Sud. Cependant, il ajoute qu'une alliance, si désirée des Anglois, faillit d'être rompue dans sa naissance. A peine s'étoit-il passé quelques mois, lorsqu'un Vaisseau Marchand de la Jamaïque aborda sur cette Côte. Jean Gret, qui avoit acquis beaucoup de considération dans le Pays, s'empresse d'aller à bord avec cinq ou six autres Indiens du même rang, dans l'espérance d'y trouver ses Alliés & ses Amis. Mais les Anglois du Vaisseau, qui n'étoient pas informés de ses services & du Traité de Wright, ne virent dans cette visite qu'une occasion de faire quelques Esclaves, qui se vendoiert alors à grand prix, & se disposèrent à les arrêter. Jean Gret & ses Compagnons, effrayés des apparences, se jetterent à la nage; mais ils furent tous massacrés dans les flots. Les Indiens de leur Nation n'apprirent point cette tragique Avanture; & dans la suite ils demandèrent plusieurs fois, aux Aventuriers Anglois, ce que le malheureux Gret & ses Amis étoient devenus. On leur répondit si constamment qu'on l'ignoroit, qu'ils se persuadèrent que les Espagnols les avoient tués ou fait Prisonniers (10).

En arrivant devant Panama, David, qui conservoit toujours la principale autorité dans l'Escadre, envoya au Gouverneur, dans un Canot, Dom Diego de Pinas, son Prisonnier, pour traiter de l'échange de deux Anglois, qui étoient tombés, par diverses Avantures, entre les mains des Espagnols. Dom Diego accepta volontiers cette commission, avec le consentement des autres Prisonniers, que les Anglois avoient à bord. L'Escadre alla mouiller aux Isles de Pericon (11), pour attendre la réponse du Gouverneur; & dès le lendemain, un Gentilhomme amena les deux Anglois, pour lesquels on lui donna quarante Espagnols (12).

Isle de Tabaco
& ses agrémens.

Le 24, David fit mettre à la voile vers Tabaco, Isle de la Baye, à six lieues au Sud de Panama. Dampier lui donne environ trois milles de long & deux de large. Elle est élevée, & montueuse du côté du Nord, elle forme une agréable colline, dont la pente s'étend jusqu'à la Mer; & la perspective n'est pas moins riante du côté du Nord. On prendroit l'Isle entière, pour un beau verger. Ses principaux fruits sont des Plantains & des Bananes; mais elle est environnée de grands Cocotiers & de Mammetts, qui font un spectacle charmant. Le Mammet est un grand arbre, droit,

Mammetts, ef-
pece d'arbr.

(10) Pages 128 & précédentes. Dampier joint, à son récit, la manière dont l'argent se recueille à Lima, pour être transporté à Porto-Bello, par Panama; mais ce détail appartient aux Voyages en Amérique.

(11) Trois petites Isles pierreuses, ou trois Rochers, qui ne méritent aucune description, *ibid.*

(12) Page 201.

sans nœuds, & sans branches jusqu'au sommet, qui s'élève à plus de soixante & dix pieds. Sa tête s'élargit en plusieurs petites branches, qui croissent à peu de distance & qui sont fort entrelassées. L'écorce est épaisse & rude. Le fruit, qui devient jaune en mûrissant, est plus gros que le Coing, & jette une odeur qui répond à la bonté de son goût. Il contient deux noyaux plats, chacun beaucoup plus gros qu'une amande. On remarque, de la peau, qu'elle est cassante avant la maturité, & de la souplesse du cuir lorsqu'il est meur. On trouve, dans l'Isle, un fort beau ruisseau d'eau douce, qui sort de la Montagne, & qui ne se jette, dans la Mer, qu'après avoir long-temps arrosé les arbres fruitiers. Le mouillage est bon, à un mille de la Côte, sur seize & dix-huit brasses. Au Nord-Ouest de Tabaco, on découvre deux autres petites Isles, séparées par un bon Canal, dont la première se nomme *Tabogilla*. L'autre, qui est couverte de Bois, n'a jamais eu de nom.

Pendant que les Anglois faisoient de l'eau à Tabaco, ils virent paroître un grand nombre de Canots, remplis d'hommes, qui passoient entre cette Isle & celle de Tabogilla. Dampier ne dissimule pas que cette vue les jeta dans une vive allarme. Ils demeurèrent immobiles, d'étonnement & de crainte. Cependant, lorsqu'ils ne purent douter que les Canots ne vinssent à eux, ils sortirent de leur consternation, pour lever l'ancre & s'avancer eux-mêmes vers cette multitude d'Ennemis. Mais leur joye succéda bien-tôt à toutes les défiances, en les reconnoissant, pour des Avanturiers François & Anglois, qui venoient de la Mer du Nord, & qui avoient traversé l'Isthme de Darien. Ils étoient au nombre de deux cens quatre-vingt hommes, dont plus de la moitié étoient François, dans vingt-huit Canots, commandés par les Capitaines Gronet & Lequie. On apprit d'eux, qu'ils devoient être suivis de cent quatre-vingt Anglois, qui étoient restés dans l'Isthme, sous le commandement du Capitaine Townley, pour se faire des Canots. Tous les Anglois furent aussi-tôt reçus à bord des deux Vaisseaux. On abandonna, aux François, le Bâtiment Espagnol qu'on avoit pris chargé de farine, & Gronet continua de les commander. La reconnoissance qu'il crut devoir à David & à Swan, lui fit offrir, à chacun de ces deux Officiers, une nouvelle Commission du Gouverneur François du petit Guave, dans l'Isle Saint Domingue. Dampier éclaircit cet incident par un récit curieux.

Il y avoit plusieurs années, dit-il, que les Gouverneurs du petit Guave s'attribuoient le droit d'envoyer, en Mer, aux Capitaines de leur Nation, des Commissions en blanc, avec la liberté d'en disposer à leur gré. Ces Commissions étoient une sorte de Passeports, qui mettoient ceux, à qui elles étoient accordées, sur le pied des Armateurs en titre, c'est-à-dire, qui les déroboient au châtimement ou à la vangeance du Parti opposé. Elles ne contenoient néanmoins qu'une permission de Pêche & de Chasse. Mais c'étoit sous ce prétexte, que toutes les parties de l'Amérique étoient ravagées par Mer & par Terre; & les Gouverneurs du petit Guave, de qui l'on recevoit cet étrange droit, étoient devenus comme la ressource de tous ceux à qui l'infortune faisoit rentrer les hasards, dont ils tiroient le nom d'Avanturiers (13).

(13) *Ibid.*, page 206.

DAMPIER,
1685.

Comment les
Avanturiers sont
renforcés par
d'autres.

Gronet, Capitaine
Français.

Commissaires
singuliers du
Gouverneur du
Petit Guave.

DAMPIER.
1685.
Les *Avanturiers*
se rendent au
Golfe de Saint-
Michel.

Erreur des
Cartes.

Rivière de
Congos.

Rivière de
Sambo.

Rivière & Ville
de Sainte Marie.

Mines d'or.

Après de sages dispositions, David résolu de ne rien négliger pour affurer ses desseins sur la Flotte d'Argent, proposa d'aller chercher, au Golfe de Saint Michel, le Capitaine Townley, qui devoit être déjà sur Mer. Tout le Monde applaudit à cette ouverture, & l'on mit à la voile le 2 de Mars. Ce Golfe est à trente lieues de Panama, au Sud-Est. On y trouve quantité des Rivières. Il touche, du côté du Sud, à la Pointe de Garrachine, qui est à six degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, & du côté du Nord au Cap Saint Laurent. Dampier réforme ici une erreur, qu'il appelle grossière, quoiqu'on la trouve, dit-il, dans la plupart des Cartes. Elles ne donnent point de nom au Cap Méridional, qui est cependant le plus considérable, & qui forme la véritable Pointe de *Garrachine*, tandis qu'elles donnent ce nom au Cap Septentrional, qui est le moins remarquable, & qui ne doit porter que celui de Saint Laurent. Les principales Rivières, qui tombent dans le Golfe de Saint Michel, sont celles de *Sainte Marie*, de *Sambo*, & de *Congos*. Dampier étoit d'avis de se rendre à celle de Congos, qui lui paroïsoit le plus court chemin pour le Voyage par terre, de la Mer du Nord à celle du Sud. Cette Rivière vient directement du Pays; & recevant plusieurs ruisseaux, qui s'y jettent des deux côtés, elle se décharge, au Nord du Golfe, à une lieue du Cap Saint Laurent. Le Golfe a peu de largeur; mais sa profondeur le rend navigable; & quoique les dehors soient remplis de sables, on y trouve un Canal, que les Vaisseaux peuvent suivre sans danger. La Rivière de Sambo, qui paroît fort grande, mais où Dampier n'a jamais pénétré, se jette dans la Mer, au Midi du Golfe, vers la Pointe de Garrachine. Au-delà des embouchures de ces deux Rivières, le Golfe se rétrécit un peu, & forme cinq ou six petites Isles, couvertes de gros arbres verts, & séparées par de bons Canaux. Plus loin encore, il est si serré, par deux Pointes de terre basses, qu'il ne forme plus qu'un petit Déroit, d'un demi-mille de large, qui sert comme d'entrée à la partie intérieure. On trouve, à l'Est, l'embouchure de plusieurs Rivières, dont la principale est celle de Sainte Marie, qui est navigable l'espace de huit ou neuf lieues; après quoi, elle se divise en deux branches, qui ne peuvent recevoir que des Canots. La marée y monte & descend, d'environ dix-huit pieds. A six lieues de son embouchure, du côté du Sud, les Espagnols avoient bâti, depuis vingt ans, une Ville célèbre par ses Mines d'or, qu'ils avoient nommée Sainte Marie, du nom de la Rivière. Ils y employoient, dans la belle saison, un grand nombre d'Esclaves au travail des Mines; mais on a déjà remarqué que les attaques réitérées des Avanturiers les avoient forcés de l'abandonner. Le Capitaine Harris, qui les commandoit au dernier Siège, rendoit témoignage qu'il avoit trouvé, dans cette Place, toute sorte d'Artisans, & quantité de hoyaux & d'autres instrumens de fer, pour le travail des Esclaves. Outre l'or qu'ils tiroient du sable, ils en découvroient souvent de grosses masses, enchaînées comme naturellement dans les rochers. Harris en avoit conservé une, de la grosseur d'un œuf de Poule, qu'il fit voir à Dampier: & ses gens en avoient pris de beaucoup plus grosses; mais il avoit fallu les mettre en pièces, pour en faire le partage. A la vérité, ces espèces de

de lingors ne sont pas solides : ils ont des crevasses & des pores, qui sont remplis de terre & de sable (14).

L'embouchure de la même Rivière offre une autre petite Place, nommée *Schuchaderos*, & située au Nord, dans un lieu ouvert, où la chaleur est moins insupportable qu'à Sainte Marie.

En approchant du Golfe, les Anglois en virent sortir deux Bâtimens, sur lesquels, ils furent agréablement surpris de reconnoître le Capitaine Townley avec ses gens. Ce nouveau Corps d'Avanturiers, étant sorti de la Rivière de Congos, pendant la nuit, avoir rencontré deux Barques Espagnoles, destinées pour Panama, l'une chargée de farine, l'autre de vin, d'eau-de-vie, de sucre & d'huile; il s'en étoit saisi, avec beaucoup de remerciemens à la Fortune, qui leur procuroit tout-d'un-coup un si riche échange pour leurs Canots.

Ils avoient appris, des Prisonniers, que la Flotte d'Argent étoit prête à faire voile; & dans la défiance de leurs forces, qui ne leur auroient pas permis de l'attaquer, sans autres armes que leurs épées & leurs mousquers, ils s'applaudirent beaucoup du bonheur qui leur faisoit rencontrer l'Escadre. Deux jours après, un Canot, sorti de la Rivière de Sainte Marie, les assura qu'une autre troupe, de trois cens Anglois & François, venoit par terre de la Mer du Nord. L'Isthme de Darien étoit alors un chemin ouvert, pour tous les Avanturiers qui vouloient passer dans celle du Sud (15).

Le faison sèche, qui touchoit à sa fin, rendoit l'eau fort difficile à trouver. Après en avoir cherché inutilement à la Pointe de Garrachine, l'Escadre fut obligée de faire voile à Porto Pinas, qui en est à sept lieues, au Sud-Quart d'Ouest. On lui a donné ce nom, parce qu'il y croit quantité de Pins. Le Pays en est élevé; & les Terres, qui bordent la Mer, sont couvertes des plus beaux Bois du Monde. Dampier le place à sept degrés de latitude du Nord. A l'entrée du Havre, on rencontre deux petites Isles, ou plutôt deux Rochers. Les Pilotes Espagnols vantent le Havre de Porto Pinas, quoiqu'il soit exposé aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent sur cette Côte : mais les Anglois en trouverent l'entrée dangereuse. Ils se contentèrent d'y envoyer leurs Canots, qui découvrirent un Ruisseau d'eau douce, avec beaucoup d'incommodité seulement pour remplir les tonneaux.

En retournant vers l'Isle de Tabaco, un heureux hasard, qu'ils tegatdèrent comme le présage de la victoire, leur fit rencontrer un Pacquebot, envoyé de Lima pour annoncer, aux Habitans de Panama, le départ de la Flotte d'Argent. Les Espagnols se hâtèrent de jeter leurs Lettres en Mer, & la plupart furent perdues. Mais la diligence de David en sauva quelques-unes, qui marquoient positivement que la Flotte partoît, avec toutes les forces qu'on avoit pu rassembler dans le Royaume du Pérou; qu'elle avoit ordre néanmoins de n'en pas venir aux mains avec les Avanturiers, sans y être forcée, & que tous les Pilotes avoient long-temps délibéré sur la route qu'ils devoient tenir, pour éviter leur rencontre (16).

DAMPIER.
1685.

Rencontre du
Capitaine Town-
ley & d'une nou-
velle troupe d'A-
vanturiers.

Porto Pinas &
sa situation.

Lettres interceptées, qui in-
tervenaient les A-
vanturiers de la
route de la Flotte
de d'Argent.

(14) Pages 210 & précédentes.

(15) Page 212.

(16) Dampier a cru qu'il étoit important, pour la Navigation, de publier deux de ces Lettres. La même raison nous défend de les

Tome XI.

supprimer. I. Monsieur, m'étant trouvé avec son Excellence, on a dit que ce n'étoit pas le temps de partir, & l'on objecte Gallapagos. J'ai répondu à cela, qu'on craignoit l'Engagement, & qu'on pouvoit bien suivre cette

A 2 a

DAMPIER.
1685.

La seconde de ces deux Lettres suppose que la Flotte partoît de Malabrigo, qui est à huit degrés de latitude Méridionale; & l'autre est écrite dans la supposition qu'elle devoit partir de Lima, qui est quatre degrés plus au Sud. De-là vient, remarque Dampier, qu'on lui donnoit avis d'éviter Lobos, qui n'est pas éloignée de la route ordinaire de Panama, & qu'il est très difficile d'éviter en effet, avec les vents qui soufflent alors. Mais on croyoit cet ordre nécessaire, parce qu'on étoit persuadé que les Anglois attendroient la Flotte à Lobos.

Arrivée d'une
nouvelle troupe
d'Avanturiers.

Cependant, après avoir délibéré sur leur anciennes lumieres, & sur le rapport des Prisonniers, ils quitterent Tabaco pour retourner aux Isles Royales, comme au seul Poste que les Vaisseaux Espagnols ne pouvoient éviter. Ils rencontrerent le Capitaine Harris, qui étoit allé, pour la seconde fois, à la Riviere de Sainte Marie, d'où il amenoit les derniers Avanturiers qu'on leur avoit annoncés : mais le nombre en étoit moins grand qu'on ne l'avoit publié. Le 22 d'Avril, ils arriverent à Chepelio, la plus agréable de toutes les Isles de Panama. Elle n'est éloignée que d'une lieue du Continent. Dans sa longueur, qui est d'environ deux milles, sur presque autant de large, la partie du Sud est haute & pierreuse; mais celle du Nord, qui est basse, & dont le terroir est une espece de terre glaise, a l'apparence d'un Jardin, planté de routes sortes d'excellens fruits. Dampier admira les Sapèdes, les Avogatos, les Mammets-Sapota & les Pommes à l'étoile, jusqu'à se faire un devoir d'en donner la description.

Île de Chep-
elio.

Excellence de
ses fruits.

Sapadillier.

Avogato.

Le Sapadillier est de la grosseur commune du Poirier. Son fruit ressemble beaucoup à la Poire de Bergamotte; mais il est quelquefois un peu plus long. Lorsqu'il est vert, ou nouvellement cueilli, le jus en est blanc & visqueux. Ensuite il devient aussi clair que l'eau la plus pure, & d'une délicatesse exquise. Ce fruit a deux pepins noirs; de la grosseur d'une graine de citrouille. L'Avogato, qui peut passer aussi pour une espece de Poirier, a l'écorce noire & fort unie, la feuille large & ovale, & le fruit de la grosseur d'un gros Limon. Il devient jaunâtre en mûrissant. On ne le mange

route. Sur quoi son Excellence m'a ordonné d'écrire la route, que voici : Le premier jour, il faut faire route à l'Ouest-Sud Ouest; de-là à l'Ouest, jusqu'à ce qu'on soit à quarante lieues en Mer. Ensuite, il en faut faire autant au Nord-Ouest, jusqu'à ce qu'on soit sous la Ligne. De-là les Pilotes doivent prendre la route de Moro de Porco, & de la Côte de Lavelia & de Nata, où l'on prendra langue; & suivant ce qu'on apprendra, on peut continuer la même route pour Oroque. De-là à Tabaco, & puis enfin à Panama. Voilà la route que je crois la meilleure. II. La route la plus sûre qu'on doit tenir, partant de Malabrigo, est celle-ci. Il faut faire route à l'Ouest-Quar-de-Sud, pour ne pas passer à vue des Isles de Lobos. S'il arrive que les vents de Mer y portent, & jettent à l'opposé de la latitude de Ma-

labrigo, tenez le vent au plus près que vous pourrez; & s'il est nécessaire, continuez cette route & relâchez. Louvoyez ensuite, & vous éloignez, gardant toujours votre latitude. Quand vous serez à quarante lieues des Isles Lobos, gardez cette distance jusqu'à ce que vous soyez sous la Ligne; alors, si le vent général vous fait plus loin, il faut faire route au Nord-Nord Est, jusqu'à ce que vous soyez à trois degrés Nord. Si vous trouvez les vents de Mer à cette latitude, tâchez de tenir la Côte, & de vous approcher ainsi de Panama. Si pendant votre Voyage, vous venez à vue de l'Isle, avant que d'être à la hauteur du Cap Saint François, ne manquez pas de vous éloigner de la vue des Terres, de peur que l'Ennemi ne vous découvre. *Ibidem*, pages 215 & 216.

que deux ou trois jours après l'avoir cueilli. Le dedans en est verd, & doux comme le beurre. Aussi le mêle-t-on avec du sucre & du jus de citron, qui en font un mets excellent. Quelques-uns le mangent avec un peu de sel & du Plantain rôti. Il est fort sain, de quelque maniere qu'il soit apprêté, & si nourrissant, qu'il peut rassasier la plus grande faim. On assure qu'il excite aux plaisirs de l'Amour, & que cette raison le fait rechercher des Espagnols. Dampier rend témoignage qu'il en a trouvé dans plusieurs endroits où les Espagnols sont établis, & qu'ils en avoient dans la Jamaïque, pendant qu'ils étoient Maîtres de cette Île (17).

DAMPIER.
1685.

Le Mammer-Sapota est différent du Mammet de Tabaco, qu'on a déjà décrit. L'arbre n'est, ni si gros, ni si grand, & le fruit n'est pas si rond. L'écorce en est mince & fragile; le dedans, d'un rouge enfoncé, & le noyau rude & dur. Il passe pour le meilleur fruit des Indes Occidentales. Dampier n'en a vu que dans les Contrées soumises à l'Espagne. On distingue une troisième espèce de Mammer, qu'on nomme sauvage, parce que son fruit n'est d'aucune valeur: mais l'arbre est droit, haut, dur, & par conséquent le meilleur dont on puisse faire des mâts (18).

Mammer - Sapota.

Le Pomnier à étoile ressembleroit au Coignassier, s'il n'étoit beaucoup plus gros. Il est fort touffu; & ses feuilles sont larges, ovales, & d'un verd obscur. Le fruit, qui est de la grosseur d'une grosse Pomme, en est si couvert, qu'il n'est pas aisé de l'apercevoir. On vante sa bonté. Mais Dampier avoue que n'en ayant jamais mangé, il n'en fait cet éloge que sur le témoignage d'autrui. Cependant il regrette que les Anglois, moins curieux que les Espagnols, ne fassent aucune plantation de ces arbres, ou n'entretiennent pas du moins ceux qu'ils ont trouvés plantés dans les Etablissements qui leur viennent de cette Nation (19).

Pomnier à étoile.

La Rade de Chepelo est du côté du Nord, & le mouillage y est sûr, à demi-mille de la Côte. Cette Île est située vis-à-vis l'embouchure de la Rivière de Chepo, qui sort des Montagnes au Nord du Pays; mais, étant enfoncée au Sud par d'autres Montagnes, elle serpente long-temps à l'Ouest, pour trouver un passage au Sud-Ouest, où elle se jette dans la Mer à sept lieues de Panama. Sa profondeur est extraordinaire, & sa largeur d'un quart de mille. Mais l'entrée est bouchée par des sables, qui n'en permettent l'accès qu'aux Barques. A six lieues de la Mer, sur la rive gauche, on rencontre une petite Ville Espagnole du même nom, dont les Avanturiers eurent d'autant moins de peine à se saisir, qu'ils la trouverent déserte. L'unique fruit, qu'ils tirèrent de cette expédition, fut d'avoir observé que le Pays voisin est plat, & qu'au Midi de la Rivière on n'apperçoit que des Forêts d'une grande étendue.

Rade de Chepelo.

Rivière de Villo de Chepo.

Ils continuèrent de croiser vers les Isles Royales, jusqu'au 22 de Mai, qu'ils prirent le parti de moniller à Pachegue, la plus Septentrionale de ces Isles. Le 28, après une marée fort pluvieuse, telle qu'ils devoient l'attendre dans un Pays où la saison des pluies arrive ordinairement avec le mois de Mai ou de Juin, le temps s'éclaircit assez, vers midi, pour leur faire découvrir toute la Flotte Espagnole, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest de l'Île, où ils étoient à l'ancre.

(17) *Ibid.* page 218.

(18) *Ibid.* page 219.

(19) *Ibid.*

DAMPIER.
1655.
Les Aventuriers
découvrent la
Flotte Espagno-
le.

Ses forces.

Forces des
Aventuriers.

Stratagème qui
les trompe, &
qui sauve la
Flotte Espagno-
le.

Elle étoit composée de quatorze Voiles; sans compter les Canots, dont chacun avoit douze à quatorze rames. Les Vaisseaux de guerre étoient au nombre de six; l'Amiral, monté de quarante & une piéces de canon, & de quatre cens cinquante hommes; le Vice-Amiral, de quarante canons & quatre cens hommes, & le Contre-Amiral de trente-six canons & trois cens soixante hommes. Des trois autres, le premier portoit vingt-quatre canons & trois cens hommes; le second, dix-huit canons & deux cens cinquante hommes, & le troisième huit canons & trois cens hommes. Il y avoit aussi deux gros Brûlots & six Navires, chargés de petites armes, qui avoient huit cens hommes à bord. Les Canots en avoient deux ou trois cens. A toutes ces forces, les Espagnols avoient joint quelques vieilles troupes qui venoient de Porto-Bello, & qu'ils avoient rencontrées à Lavelia. Celles, qu'ils avoient prises à Lima, consistoient en trois mille hommes: mais pour ne rien donner au hasard, ils avoient pris le parti de débarquer leurs tréfors à Lavelia.

Les Aventuriers avoient grossi leur Escadre, jusqu'au nombre de dix Vaisseaux. Cependant ils n'en avoient que deux, qui méritoient proprement ce nom; celui du Capitaine David, qui étoit monté de trente-six piéces de canon & de cent cinquante-huit hommes, la plupart Anglois; & celui du Capitaine Swan, de seize canons & de cent quarante hommes. Tous les autres n'avoient que de petites armes, & n'étoient que des Navires Marchands & des Barques, qu'on avoit équipés à force de travail & d'industrie. Townley avoit cent dix hommes, tous Anglois; Gret, trois cens, tous François; Harris cent, la plupart Anglois; Branly trente-six, Anglois & François. La Barque de transport du Vaisseau de David, celle de Swan & celle de Townley, avoient chacune huit hommes. Une petite Barque de trente tonneaux, équipée en Brûlot, & chargée de tout l'attirail des Canots, faisoit la dixième Bâtiment de cette étrange Flotte, & le nombre total des hommes montoit à neuf cens soixante.

Tous les défavantages de leur situation ne furent pas capables de les décourager. Ils avoient l'avantage du vent, & par conséquent le choix de combattre où d'éviter l'Ennemi: le cri général fut pour l'action. Ils levèrent l'ancre vers quatre heures après midi, pour aller droit à la Flotte Espagnole, qui se tenoit près du vent avec la même apparence de résolution. Mais la nuit étant survenue, on se réduisit de part & d'autre à tirer quelques bordées. Pendant les ténèbres, l'Amiral Espagnol mit un fanal, pour faire mouiller sa Flotte. On vit ce feu l'espace d'une demie heure. Il disparut; & peu de temps après, il se fit revoir. Comme les Aventuriers ne cessoient point d'avoir le vent, ils demeuroient à la voile, dans l'opinion que cette lumière étoit toujours à la hune de l'Amiral. Mais la suite leur apprit que c'étoit un stratagème. Le fanal avoit été mis, la seconde fois, à la hune du grand mât d'une Barque, que les Espagnols firent éloigner; & les Aventuriers y furent d'autant mieux trompés, que se fiant à leur première opinion, ils continuèrent de se croire au-dessus du vent. L'arrivée du jour leur fit connoître enfin qu'ils avoient perdu cet avantage. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils virent l'Ennemi qui venoit frir eux à pleines voiles. Cependant ils firent divers mouvemens, pour regagner ce qu'ils avoient per-

du ; & combattant tout le jour comme en courant , ils firent presque le tour de la Baye de Panama : vers le soir, ils revinrent mouiller à l'Isle de Pacheco. » Ainsi finit cette journée. » Ainsi finirent, avec elle, tous les projets » dont ils s'étoient entretenus pendant cinq ou six mois. Au lieu de se rendre maîtres de la Flotte Espagnole, ils se crurent fort heureux de lui échapper, & d'avoir obligation de leur salut à leurs Ennemis mêmes, qui n'avoient pas scû tirer parti de leur avantage (20). Le 30, au matin, ils virent la Flotte Espagnole rassemblée à trois lieues d'eux ; & bien-tôt il se leva un petit vent du Sud, dont elle profita fort habilement pour se rendre à Panama.

Dans un Conseil que les Avanturiers tinrent aussi-tôt, ils prirent la résolution de faire voile aux Isles de Quibo, pour y chercher un de leurs Éléments, qui avoit été forcé de se séparer d'eux pendant le combat. La principale de ces Isles, qui avoient été nommées pour le Rendez-vous, est située à sept degrés quatorze minutes de latitude du Nord. Il fallut repasser entre la Pointe de Garrachine & les Isles Royales, & de-là s'approcher de Moro de Porcos, Montagne haute & ronde, sur la Côte de Lavelia. Ce côté de la Baye de Panama s'étend à l'Ouest, jusqu'aux Isles de Quibo. On y trouve plusieurs Rivières & quelques petits Ports ; mais étant couvert de Bois fort épais, il est médiocrement habité, quoique plus loin dans les Terres le Pays ne consiste qu'en vastes pâturages, où l'on nourrit toutes sortes de Bestiaux. L'Isle, qui se nomme proprement Quibo, ou Caboya, est une Isle basse, de six ou sept lieues de long, sur trois ou quatre de large. Elle produit différentes especes de grands arbres, & de l'eau excellente à l'Est & au Nord-Est. On y trouve quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. Au Sud-Est de la Pointe de l'Isle, il faut se garder d'un fond bas, qui s'étend près d'une demie lieue en Mer, & d'un rocher, situé une lieue au Nord de cet écueil, à un mille de la Côte, qui ne se fait voir qu'à la fin de la marée. C'est le seul danger qu'il y ait aux environs de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller à un quart de mille du rivage, sur un sable clair, à six, huit, dix, ou douze brasses. On découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Est. Celle de Quicaro, qui est au Sud-Ouest de Quibo, est une assez grande Isle. Celle de Rancheria ferme la vue, du côté du Nord, par une multitude de grands arbres, nommés Palmaries, qui sont fort différens des Palmiers, malgré la ressemblance des noms, & qui servent à faire d'excellens mâts. Ce bois est remarquable par la disposition de ses veines, qui loin de s'étendre en longueur, comme dans les autres bois, circulent autour de l'arbre. *Capales & Cantarras*, sont deux autres petites Isles, au Nord-Est de Rancheria, séparées par des Canaux, où l'on peut mouiller en sûreté, & riches en arbres & en eau. A les voir, de la Mer, on ne les croit pas séparées du Continent. Quoiqu'elles aient toutes leur nom particulier, on les comprend presque toujours sous le nom général de Quibo, qui en est la plus grande & la plus remarquable. Swan ne laissa pas de donner, à quelques-unes, celui

DAMIER.
1685.
Les Avanturiers
se croyent bon-
heur d'échapper.

ils se rendent
aux Isles de Qui-
bo, ou Caboya.

Isle de Quicaro
Isle de Rancheria,
& ses Pal-
maries.

(20) *Ibid.* pages 214 & précédentes.

DAMPIER.
1685.
Swan leur
donne d'autres
noms.

des Marchands Anglois, qui étoient les Propriétaires de son Vaisseau. Tous les Avanturiers, s'étant rassemblés dans ces îles, tintrent un nouveau Conseil sur l'état de leur fortune. Après avoir vu manquer tant de fois leurs desseins, du côté de la Mer, ils résolurent d'essayer si la Terre ne leur feroit pas plus favorable. Leon, principale Ville de la Côte du Mexique, leur offroit une proye digne de leur courage; mais, le Voyage étoit long par terre. D'ailleurs, ils manquoient de Canots, pour débarquer. Le Conseil fit tourner leurs premiers soins à se procurer un secours, qu'ils ne pouvoient trouver plus présent que dans les grands arbres des îles de Quibo; & Dampier en prend occasion d'expliquer, avec quel art les Avanturiers suppléent au défaut de toutes sortes d'Ouvriers.

Maniere dont
les Avanturiers
font des Canots.

Chaque Vaisseau, dit-il, travailloit pour soi; mais, on avoit besoin de s'entraider mutuellement pour lancer les Canots à l'eau, parce qu'on en faisoit quelques-uns à plus d'un mille de la Mer. On coupoit un gros & long arbre, qu'on quarroit par le haut. On le tournoit sur le plat, pour donner la figure au côté opposé, qui devoit faire le fond. Ensuite, on le renversoit encore, pour le creusset. De plusieurs méthodes, celle qui parut la plus sûre fut de faire trois trous dans le fond, l'un devant, l'autre au milieu, & le troisième en haut, pour mesurer ainsi le plus épais du fond; sans quoi l'on auroit pu craindre de le faire plus mince qu'il ne devoit l'être. On lui laissoit trois pouces d'épaisseur en bas, & un demi pouce en haut. Les deux bouts étoient faits en pointe. David en fit deux de trente-six pieds de long, & de cinq à six de large (21). Ce travail ne prit qu'un mois; & l'Escadre se trouva prête à partir le 20 de Juillet.

Ils partirent
de Quibo pour
l'expédition de
Leon.

Elle prit la route de Ria-Lexa, qui est le Port de Leon. Après avoir passé entre la Riviere de Quibo & celle de Rancheria, elle suivit une Côte basse, couverte de Bois, & peu habitée, pour traverser le Golfe de Nicoya, le Golfe de Dolce, & l'île de Canco. Les vents étant fort variables, on avoit, chaque jour, un ou deux grains; & le soir, pour toute la nuit, un vent de terre Nord-Nord-Est. Le 8 d'Août, à onze degrés vingt minutes, suivant l'observation de Dampier, les Pilotes découvrirent une haute Montagne, qui s'élève en pain de sucre, & que la fumée, qu'ils en virent sortir, leur fit prendre pour le *Volcan Fejo*. Ils ne purent en douter, après avoir porté le Cap au Nord. C'est la route qui conduit au Havre de Ria-Lexa. Ils doublerent cette Montagne, & tous les Canots furent disposés pour y descendre le lendemain.

Volcan-Fejo.

Les Avanturiers
vont à Ria-Lexa.

Suivons Dampier. Nous laissons, dit-il, nos Vaisseaux à huit lieues de la Côte; & m'étant embarqué avec cinq cens vingt de nos gens, sur trente & un Canots, nous nous avançâmes vers le Havre. Un grain terrible, accompagné de tonnerres, d'éclairs & de pluie, nous jeta dans le dernier danger. Cependant, après nous être mis à couvert pendant la nuit, & la moitié du jour suivant, nous nous approchâmes du Havre. Notre Pilote le connoissoit assez, pour nous mener à l'entrée: mais, comme la nuit approchoit, il n'eut pas la hardiesse d'aller plus loin; parce que ce n'est qu'une petite Anse, & qu'il y en a d'autres qui lui ressemblent. Le len-

demain, à la pointe du jour, nous entrâmes dans l'Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Elles sont couvertes de Mangles rouges, qui ne permettent point d'y passer. Au-delà des Mangles, les Espagnols ont une redoute, pour s'opposer aux descentes. Quelques Indiens, qui la gardoient, alarmés par le bruit de nos rames, prirent aussitôt la fuite vers Leon. Nous nous hâtons de descendre, dans l'espérance de les joindre. On fit un détachement de quatre cens soixante-dix hommes, pour marcher droit à la Ville; & je reçus ordre, avec cinquante-neuf autres, de demeurer à la garde des Canots.

Leon est située à vingt milles dans les Terres. On s'y tend par un chemin fort uni, au travers de plusieurs grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaye. A cinq milles du rivage, on rencontre une Manufacture de Sucre. On en trouve une autre, trois milles plus loin; & deux milles au-delà, on passe une belle Rivière, qui a peu de profondeur. C'est la seule eau qui s'offre, jusqu'à deux milles de Leon. Mais le chemin est droit, agréable, & sablonneux. La Ville est assise dans une Plaine, à peu de distance du Volcan, qui s'apperoit de la Mer. Quoique les Maisons n'y soient pas hautes, elles sont spacieuses, solidement bâties, & la plupart environnées de beaux Jardins. Les murs sont de pierre, & les couvertures de tuile. Leon n'est pas célèbre par son Commerce, & n'a pas la réputation d'être riche en argent. Ses richesses consistent en Pâturages, en Bestiaux, & en Plantations de cannes de sucre (22).

Ville de Leon.

Il étoit huit heures du matin, lorsque les Avanturiers étoient sortis de leurs Canots. Townley, avec quatre-vingt hommes d'élite, faisoit l'avant-garde. Swan marchoit ensuite, à la tête de cent hommes, suivis de David, avec un corps de cent soixante-dix hommes. Knight faisoit l'arrière-garde. A quatre milles de la Place, ils rencontrèrent un corps de Cavalerie, qui tourna le dos à leur approche. Townley s'étant avancé, jusqu'à la Ville, sans qu'il se présentât personne pour lui disputer le passage, eut l'audace d'y entrer avec ses quatre-vingt hommes. Il fut chargé, dans une rue fort large, par deux cens Cavaliers Espagnols. Mais, deux ou trois de leurs Commandans ayant été renversés des premiers coups, tout le reste prit la fuite. Leur Infanterie, qui étoit rangée sur la Place d'Armes, au nombre d'environ cinq cens hommes, fit aussi sa retraite en les voyant fuir; & la Ville demeura au pouvoir des Avanturiers, qui continuèrent d'y entrer successivement (23).

Elle est prise,
pillée & brûlée.

Dampier passe avec affectation sur les circonstances du pillage, pour faire tomber l'attention & la pitié sur un Anglois, nommé Swar, qui fut massacré par les Espagnols. C'étoit, dir-il, un brave Vieillard, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, qui après avoir servi sous Cromwel dans la guerre d'Irlande, s'étoit retiré à la Jamaïque, & n'avoit pas cessé de suivre les Avanturiers. Il avoit refusé de demeurer à la garde des Canots; mais la foiblesse de ses jambes ne lui ayant pas permis de suivre le détachement, il eut le malheur de tomber entre les mains des Ennemis. Loin

DAMPIER.
1685.

Artifice d'un
Anglois.

de demander grace, pour sa vie, il tira son fusil au milieu d'eux, avec le soin de garder un pistolet chargé : & sans respect pour son âge, qui se déclaroit par la blancheur de ses cheveux, ils le tuèrent de plusieurs coups. Un autre Anglois, nommé Smith, que la fatigue avoit aussi retardé en chemin, fut traité plus favorablement par ceux qui le firent Prisonnier ; & sa captivité ne servit pas peu à garantir ses Compagnons du danger qui les auroit menacés, si leur petit nombre eût été reconnu. Le Gouverneur avoit plus de mille hommes sous les armes : mais Smith, qu'il se fit amener, & qu'il interrogea sur les forces des Avanturiers, lui répondit hardiment qu'ils étoient mille dans la Place, & cinq cens aux Canots. Cette déclaration fit perdre tout reste de courage, à la Milice Espagnole. Le Gouverneur arbora le pavillon de trêve, & proposa de racheter la Ville, plutôt que de la laisser brûler. On lui demanda trois cens mille pieces de huit, avec une certaine quantité de vivres & la liberté de Smith. Mais sa lenteur fit juger, qu'il ne pensoit qu'à se procurer le temps d'augmenter ses forces. Les Avanturiers, commençant à craindre pour leurs Canots, dont ils étoient fort éloignés, mirent le feu à la Ville, & partirent chargés de butin. Smith ne leur fut pas moins renvoyé, pour une femme de qualité, qu'ils donnerent en échange. Ils retournerent le soir aux Canots ; & s'étant rembarqués le lendemain, ils se rendirent au Havre de Ria-Lexa, où leurs Vaisseaux vinrent mouiller le même jour.

Ria-Lexa est-
fuyez le même
sous que Leon.

Le bras de Mer, qui mène à Ria-Lexa, commence au Nord-Ouest du Havre & s'étend jusqu'au Nord. On compte environ deux lieues, d'une Isle qui est à l'entrée du Havre, jusqu'à cette Ville. Le Canal ne manque point de largeur, dans les deux tiers de cet espace. Mais on entre ensuite dans une Anse étroite & profonde, bordée des deux côtés de Mangles rouges, dont les branches s'étendent presque d'une rive à l'autre. A mille pas de l'entrée, l'Anse tourne à l'Ouest ; & dans cette Anse, les Espagnols ont une Redoute, qui fait face à l'Isle. Ils y avoient mis cent Soldats, pour s'opposer à la descente des Avanturiers. Vingt toises au-dessous de la Redoute, une Estacade de gros arbres fermoit le passage de la Rivière. Dix hommes, ajoute Dampier, en auroient pu défendre les approches contre mille. Mais deux coups de fusil mirent en fuite la Garnison du Fort, & les Avanturiers n'eurent besoin que d'une demie heure pour couper l'Estacade. Ils y firent leur descente, & marcherent aussi-tôt vers Ria-Lexa, qui n'en est éloignée que d'un demi-mille. Elle est située dans une Plaine, sur le bord d'une petite Rivière. C'est une assez grande Ville, dont les maisons sont fort belles, mais séparées par des Cours & des Jardins. Le fond du Pays est une terre glaise, forte & jaunâtre, qui, joint à quantité d'Anses & de Marais, rend l'air pesant & mal sain. On ne laisse pas d'y trouver diverses sortes de fruits, quantité de poix & de résine, du chanvre, dont on fait des cordages, des Manufactures de sucre, & des Maisons de Campagne, où l'on nourrit un grand nombre de Bestiaux. Les Avanturiers entrèrent dans la Ville, sans aucune apparence d'opposition. Ils trouverent les maisons désertes ; mais les Habitans n'ayant pu transporter toutes leurs provisions, il y restoit beaucoup de farine, de poix, de résine & de cordages, qui furent envoyés à bord. Les Parcs de Bestiaux & les Manufactures de sucre

sucre ne furent pas plus épargnés. Après avoir employé huit jours au pillage, quelques-uns de nos *Brûleurs*, raconte paisiblement Dampier, mirent le feu à la Ville. Je ne sçais, ajoute-t-il, qui leur en donna l'ordre; mais nous rentrâmes dans nos Canots, à la vue des flammes (24).

On croit entendre ici qu'ils furent satisfaits de leur butin, puisque sans aucun sujet de querelle ou de refroidissement, ils prirent occasion du desir que les uns avoient de retourner sur les Côtes du Pérou, & les autres d'aller plus loin vers l'Ouest, pour rompre leur société. Dampier, qui avoit été jusqu'alors avec le Capitaine David, passa sur le Vaisseau de Swan; & joignant toujours la curiosité d'un Voyageur aux exercices d'un Aventurier, il protesta, que dans ce changement il ne se proposa que d'acquérir quelque connoissance des Parties Septentrionales du Mexique. Il sçavoit, dit-il, que le Capitaine Swan avoit dessein de s'avancer, autant qu'il pourroit, du côté du Nord, & de passer ensuite aux Indes Orientales. Townley voulut être de ce Voyage avec ses deux Barques, & les autres suivirent le Capitaine David. Ils emportèrent tous, de Leon & de Ria-Lexa, des fièvres malignes, qui vangerent long-temps les Espagnols du pillage & de l'incendie de ces deux Villes (25).

Swan comptoit trois cens quarante hommes dans son Vaisseau & sur trois Barques, qui s'étoient déterminées à le suivre. Ils mirent à la voile le 3 de Septembre, pour faire route à l'Ouest en s'éloignant de la Côte. Mais l'ayant revûe, le 14, à douze degrés cinquante minutes, ils découvrirent aussi-tôt le Volcan de Guatimala, haute Montagne à deux pointes, qui ont l'apparence de deux pains de sucre, & dont il sort souvent du feu & de la fumée. Guatimala, dont elle tire son nom, est une Ville fameuse par la quantité d'indigo, d'Anatto, de Cochenille & de Silvestre, quatre précieuses teintures qu'elle fournit à l'Europe. Elle est située au pied de la Montagne, à huit lieues de la Mer du Sud, & suivant les Espagnols, à quarante ou cinquante lieues du Golfe de Marique, dans la Baye de Honduras, sur la Mer du Nord, Dampier, apercevant pour la première fois le Volcan, d'environ vingt-cinq lieues, y vit de la fumée sans aucune flamme. Les Terres voisines de la Mer sont assez élevées; mais elles paroissent basses, en comparaison des autres Parties du Pays. La Mer, à huit ou dix lieues de la Côte, étoit couverte de troncs d'arbres, que Dampier appelle Bois flottans, & qu'il n'avoit vûs nulle part en si grand nombre. Ils étoient mêlés de pierres de Ponce, qui venoient apparemment des Montagnes ardentes, & que les violentes pluies de cette Région entraînent sur la Côte (26).

A quatorze degrés trente minutes de latitude du Nord, en côtoyant Ouest avec un bon vent de Nord, on s'avança vers une Côte extrêmement haute, qui vient de l'Est, & qui s'étend, dans le Pays, beaucoup plus loin que la vue. Après l'avoir suivie pendant dix lieues, on la vit finir du côté de l'Ouest par une fort agréable Colline; & le Pays qui succède est d'une beauté qui cause de l'admiration. Ce sont de riches Pâturages, entremêlés de Bois charmans, que de hautes Montagnes de sables mettent à

DAMPIER.
1685.

Séparation des
Aventuriers.

Dampier part
avec Swan.

Volcan de
Guatimala.

Beauté d'une
Côte du Mexique.

DAMPIER.
1685.

Port de Gatulco.

Rocher nommé Buffadore, qui lance de l'eau.

Rivière de Capalita.

Village Indien, où Dampier voit de la Vanille, qu'il nomme Vinello.

couvert des inondations de la Mer. Les vagues sont fort hautes, sur toute cette Côte. Elles battent le rivage, avec une violence qui le rend inaccessible aux Canots. Townley, qui étoit descendu quelques jours auparavant, avec une centaine d'hommes, dans l'espérance de trouver une Ville nommée Tecoaatepeque, où les Livres Espagnols sont passer une grosse Rivière, revint à bord avec le chagrin de n'avoir pu la découvrir. On se remit à côtoyer l'Ouest après son retour, & l'on fit encore vingt lieues, jusqu'à Tangole, petite Isle assez haute, & bien pourvue d'eau & de bois, où le mouillage est fort bon. On continua de suivre la Côte l'espace d'une lieue, & l'on découvrit enfin un Port, à quinze degrés trente minutes. Il se nomme Gatulco. Dampier le croit un des meilleurs du Mexique. A la distance d'un mille, du côté de l'Est, on rencontre une petite Isle, fort proche de la Terre; & l'entrée du Port est remarquable, par un gros Rocher creux, où la Mer entre avec un bruit qui se fait entendre de fort loin. Chaque vague, qui s'introduit dans cette espèce de caverne, fait sortir l'eau par un petit trou qui est au sommet, comme par un tuyau, & lui fait prendre en sortant la figure des jets d'eau qu'on voit lancer aux Baleines. Les Espagnols ont nommé ce Rocher *Buffadore*. La largeur du Havre est d'environ trois milles, sur un de large. C'est le côté de l'Ouest qui offre la meilleure Rade pour les petits Bâtimens, parce qu'ils y sont fort à couvert, & que dans les autres parties ils seroient exposés aux vents du Sud-Ouest, qui soufflent souvent. Le fond est par-tout d'une égale bonté, depuis six brasses jusqu'à seize. Au fond de l'espace, on trouve un beau ruisseau d'eau douce, & une petite Chapelle entre des arbres, à deux cens pas de la Mer; seul reste d'une Ville ou d'un Village, qui fut ruiné par le Chevalier Drake. Le Pays est orné de grands arbres, si beaux & si couverts de fleurs, que Dampier met l'agrément de ce spectacle au-dessus de tout ce qu'il avoit jamais vu de la même nature. Townley se mit à la tête d'un Parti, pour aller chercher, dans le Pays, des Maisons ou des Habitans. Il marcha du côté de l'Est, jusqu'à la Rivière de *Capalita*, qui n'est pas à plus d'une lieue de Gatulco. Quoiqu'elle soit fort rapide, deux de ses gens la passerent à la nage, & prirent trois Indiens, qui furent amenés à bord: mais on ne put se faire expliquer, par leurs signes, si les Espagnols avoient quelque Etablissement voisin. Cependant Townley prit le parti de retourner à terre, avec cent quarante hommes, dans la résolution de se faire conduire à la première Habitation, par un de ces stupides Indiens. Dampier voulut courir aussi les risques de cette téméraire entreprise. Ils firent quatorze milles, pour arriver à la vue d'un Village, où rien ne leur parut capable de les faire repenir de leur audace. Les Habitans étoient des gens simples, qui se rassurent aux premiers signes d'amitié. Ils sçavoient quelques mots d'Espagnol, & l'on apprit d'eux que tout ce Pays est sous la dépendance de l'Espagne; mais ils ajoutèrent qu'on voyoit peu d'Espagnols dans leur Canton. Dampier observa qu'ils faisoient sécher, au Soleil, une grosse quantité de Vanille (27); quoique leur Pays, depuis la Mer jusqu'au Village,

(27) Il la nomme Vinello, & dans sa description, il traite toujours la Plante de Vigne. Le Vinello, dit-il, est une petite gousse

se, pleine de petites graines noires. Elle est d'environ quatre ou cinq pouces de long, & de la grosseur de la côte d'une feuille de

ne soit qu'une terre noire, mêlée de pierres & de rochers, & couverte de grands arbres.

En sortant du Havre de Gatulco, le 12 d'Octobre, Dampier observa que pendant l'espace de vingt ou trente lieues, les terres sont à l'Ouest & un peu au Sud. Il fallut suivre la Côte d'aussi près qu'il étoit possible, parce que les vents de Mer étoient toujours contraires, & qu'à l'Est on fut arrêté par un Courant, qui obligea de mouiller à *Sacrificio*, petite Île verte, d'un demi-mille de longueur, à la distance d'une lieue de Gatulco. Une belle Baye, qu'on découvrit à l'Ouest de l'Île, n'étant pas moins dangereuse par les rochers, dont elle est remplie, la meilleure Rade est entre l'Île & la Terre-ferme, à cinq ou six brasses d'eau. Après avoir levé l'ancre, on continua de suivre une Côte, où la Mer est fort grosse, & qui ne laisse pas de s'ouvrir par quantité de Bayes sablonneuses. De quatre Canots, qui avoient été détachés pour aller reconnoître *Port Angels*, deux revinrent à bord, le 22, sans l'avoir pu trouver; & les deux autres, emportés par le vent, ne reparurent que plusieurs jours après.

Cependant, on étoit alors vis-à-vis de *Port Angels*, que les Pilotes du Vaisseau reconnurent plus heureusement. C'est une grande Baye ouverte, avec deux ou trois Rochers à l'Ouest; & le mouillage est sûr, dans toutes ses parties, à trente, vingt, & douze brasses d'eau: mais jusqu'à douze brasses, on y est exposé à tous les vents de Mer. Le flux y monte au Nord-Est, de la hauteur de cinq pieds; & la Mer y est toujours si grosse, qu'on ne peut guères descendre au rivage qu'à l'Ouest, derrière les Rochers. Dampier s'étonna que les Espagnols comparent la bonté de ce Havre à celle de Gatulco, qui est une Rade presque fermée. Il n'est pas aisé de le connoître au portait qu'ils en font; & de-là venoit l'erreur des deux Canots: mais on le distingue plus facilement à ses propres marques, & par sa latitude, qui est de quinze degrés du Nord. La Côte, qui le borne, est élevée. Le terroir, dans quelques endroits, en est rouge & sablonneux, mêlé de Bois & de Pâturages, & remarquable par la grandeur de ses arbres. Les Aventuriers y trouvèrent de l'eau douce & quantité de Bestiaux.

Le 27, ayant remis à la voile, ils allèrent mouiller, à seize brasses d'eau, près d'une petite Île, dont les Espagnols ne parlent point dans leurs

DAMPIER.
1685.

Île de Sacrificio.

Port Angels

Tabac, à laquelle elle ressemble fort quand elle est sèche. Elle croît sur un petit pied de Vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels elle s'enrouille. C'est d'abord une fleur jaune, d'où procède ensuite la gousse. Elle est verte en se formant, mais à mesure qu'elle meurt, elle devient jaune. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la cueillent & l'exposent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtain. Ensuite, ils la pressent souvent entre leurs doigts, mais sans l'applatir. Je ne sais s'ils y font autre chose, mais j'ai vu les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. Il y a quantité de ces Vignes à

Bocca-Toro, où j'ai essayé d'en cultiver. Je n'en ai pu venir à bout; ce qui me fait croire que les Indiens ont pour cela quelque secret que j'ignore. Un Anglois nommé Crée, homme fort curieux, ne fut pas plus heureux que moi. Il sçavoit la langue Espagnole; il avoit été Prisonnier sept ans à Porto-Bello, & à Carthagène: cependant, toutes ses recherches n'avoient pu lui faire trouver personne qui entendit le ménageement du Vinello. Outre l'usage que les Espagnols en font pour parfumer le Chocolat, quelques-uns en mettent parmi le Tabac, pour lui donner une odeur agréable. *Ibid.*
Page 271.

Bbb ij

DAMPIER.
1685.

Lac d'eau salée.

Danger auquel
les Aventuriers y
sont exposés.

Rocher d'Al-
gattos.

Livres de Marine, située à moins d'un mille de la Terre-ferme, & six lieues, à l'Ouest, de Port Angels. Le lendemain, à la vue d'une Côte remplie de petites Montagnes & de Vallées, ils rencontrèrent les deux Canots qu'ils croyoient perdus. Ces deux petits Bâtimens, ayant remonté fort loin pour trouver Port Angels, étoient entrés à leur retour dans une grande Rivière, où ils avoient été surpris par cent cinquante Espagnols : mais ils s'étoient sauvés, sans autre disgrâce que celle d'un homme blessé ; & de-là ils étoient entrés, à seize degrés quarante minutes de latitude du Nord, dans un Lac d'eau salée, où ils avoient trouvé quantité de Poisson sec, dont ils apporteroient une partie à bord. L'entrée de ce Lac n'a pas dix toises de large. Elle a, de chaque côté, des Rochers assez hauts, derrière lesquels plusieurs personnes peuvent s'embusquer fort avantageusement, pour en défendre l'accès. Swan, regrettant le poisson que les deux Canots n'avoient pu charger, en fit partir un avec douze hommes, pour aller prendre le reste. Mais les Espagnols, qui avoient vu disparaître une partie de leur provision, s'étoient assemblés derrière les Rochers. Ils laissèrent avancer le Canot jusqu'à l'extrémité du Canal, qui est long d'un quart de mille, & faisant feu tout d'un coup, ils blessèrent plusieurs de leurs Ennemis. Dans leur première consternation, les Aventuriers, n'osant retourner par la même voye, s'avancèrent dans le Lac, & ramerent jusqu'au centre, où ils se trouverent hors de la portée du fusil. De-là, ils cherchèrent des yeux quelque ouverture, pour sortir, plus large que celle par laquelle ils étoient entrés : mais, n'en appercevant aucune, ils passerent deux jours & trois nuits dans cette situation. Le Vaisseau & les trois Barques étoient à l'ancre, trois lieues au-dessous du Lac ; & Swan, loin de s'alarmer du retardement de son Canot, s'imagina que les douze Aventuriers avoient fait quelque découverte importante, qui les occupoit plus utilement que la pêche. Cependant plusieurs coups de fusil, qui se firent entendre du côté du Lac, portèrent Townley à s'avancer avec sa Barque. Il comprit bientôt l'embarras de ses Compagnons ; & débarquant proche des Rochers, il chassa les Espagnols de cette retraite. Sans un secours si présent, le sort des douze Aventuriers auroit été de mourir de faim au milieu du Lac, ou d'être massacrés par leurs Ennemis (28).

Swan continua de faire côtoyer l'Ouest, avec le vent de terre & la saveur du Courant. Le 2 de Novembre, on passa près d'un Rocher, que les Espagnols nomment Algattos. Le Pays voisin est couvert de Bois, & montueux dans l'éloignement. On aperçoit, près du rivage, sept ou huit Rochers, fort remarquables par leur blancheur, qui sont éloignés de cinq ou six milles, à l'Ouest d'Algattos. A quatre ou cinq milles du rivage, au Sud-Quart-Ouest de ces Rochers, un dangereux banc de sable s'élève presque à la surface de l'eau. Deux lieues, à l'Ouest des mêmes Rochers, on rencontre une assez grande rivière, qui forme une petite Ile à son embouchure, & dont le Canal, du côté de l'Orient, est bouché par des sables ; mais celui de l'Ouest est assez creux pour recevoir des Canots. Les Espagnols ont, sur les bords, une Redoute, qui commande l'Aiguade, & qui n'empêcha point

les Avanturiers d'y descendre, quoiqu'elle n'eût pas moins de deux cens hommes pour sa défense. Dampier confesse, avec ingénuité, que si les Espagnols prenoient aisément la fuite, malgré la force de leurs retranchemens & la supériorité de leur nombre, c'est qu'ils manquoient de petites armes à feu, dont les Avanturiers étoient mieux pourvus. Il se trouva, dans le Fort, une grosse quantité de sel, qu'ils tenoient en réserve pour saler le poisson qu'ils prenoient dans le Lac. C'est presque uniquement une espèce de Brochet, que les Anglois nomment Snook, & qui n'est, ni d'eau douce, ni de Mer. Sa longueur est environ d'un pied. Il est rond, & de la grosseur du bas de la jambe, avec la tête un peu longue & l'écaille blanche. L'abondance en est extrême dans tous les Lacs salés de ces Régions. Mais, Dampier ignore comment les Espagnols le prennent. Jamais les Avanturiers ne trouverent, sur cette Côte, ni filets, ni hameçons, ni lignes, ni même une Barque ou un Canot.

Ils marcherent l'espace de deux ou trois lieues dans le Pays, sans y rencontrer plus d'une maison, où quelques Mulâtres, qu'ils firent Prisonniers, leur apprirent qu'un Vaisseau de Lima étoit nouvellement arrivé au Port d'Acapulco. Townley, qui ne respiroit que l'occasion de se procurer un bon Vaisseau, la crut certaine, s'il pouvoit persuader à ses gens d'entrer avec lui dans ce Port. Il en fit aussitôt la proposition. Elle fut approuvée de tous les Equipages, malgré l'opposition du Capitaine Swan, qui en représenta vivement le danger. Mais l'avis de Townley ayant prévalu, on remit à la voile pour continuer de côtoyer l'Ouest vers Acapulco. Le 7, on en découvrit les hauteurs, à la distance d'environ douze lieues, sur-tout une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus Occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet, de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue, que celle du milieu. Depuis la dernière de ces trois Montagnes, la Terre s'allonge en penchant du côté de la Mer, & finit par une Pointe haute & ronde. Vers le soir, Townley prit cent quarante hommes dans douze Canots, pour tenter l'entreprise qu'il avoit conçue.

Le Port d'Acapulco est également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Île basse, qui s'étend d'un mille & demi de l'Est à l'Ouest, & qui n'a pas plus d'un demi-mille de largeur. Le Canal est bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de Mer, comme on sort par un vent de Terre; & ces deux vents font favorables tour-à-tour, l'un le jour & l'autre la nuit. Le Canal Occidental est le plus étroit, mais il est si profond, qu'on ne peut y mouiller. C'est celui par lequel passent les Vaisseaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Ouest. Le Port s'étend d'environ trois milles au Nord; ensuite, s'effrécissant beaucoup, il tourne à l'Ouest, & regne encore l'espace d'un mille. La Ville est au Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une Platte-forme, montée de plusieurs pieces de canon. Sur la rive opposée, du côté de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de quarante pieces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la Platte-forme.

DAMPIER.

1685.

Baigne où
dormait aux
Avanturiers les
Espagnols.

Pointe sud-
ouest du Cap
sans Townley.

Situation du
Port d'Acapulco.

DAMPIER.
1685.

Townley en-
treprend d'y en-
lever un Vais-
seau.

Townley fut d'abord assailli d'un grain violent, qui faillit d'abrégier son expédition par le naufrage de tous ses Canots. Cependant il eut le bonheur d'entrer, la seconde nuit, dans un bon Havre, nommé *Port Marquis*, une lieue à l'Est de celui d'Acapulco. Là, ses gens employèrent tout le jour à faire sécher leurs habits, leurs armes & leurs munitions. La nuit suivante, ils s'avancèrent vers le terme de leurs espérances. Dans la crainte d'être entendus, ils ne se servirent point de leurs rames; mais agitant leurs avirons sans les faire sortir de l'eau, comme s'il eût été question de pêcher une Manate, ils arrivèrent fort près de la Ville, où ils trouverent le Vaisseau entre la Platte-forme & le Fort, à cent verges de l'un & de l'autre. Après l'avoir assez considéré pour reconnoître le danger de leur entreprise, ils la jugerent tout-à-fait impossible. Alors, retournant avec autant de précaution qu'ils étoient venus, ils ne furent pas plutôt hors de la portée des Forts, que dans le chagrin d'avoir fait une course inutile, ils descendirent au rivage, pour donner brusquement sur une Compagnie d'Espagnols, qui avoit été postée dans ce lieu depuis le jour précédent. Mais ils ne lui firent pas d'autre mal, que de l'effrayer par le bruit. Le jour, qui parut bientôt, leur donna le temps d'observer, de l'entrée du Havre, tous les mouvemens qui se faisoient autour de la Ville & du Fort. Ensuite, ils revinrent à bord, fatigués, affamés, & désespérés de leur aventure (29).

Côte à l'Ouest
de ce Port.

Le 12, ils firent voiles, pour s'avancer plus à l'Ouest, avec un vent de Terre, qui est ordinairement Nord-Est sur cette Côte, tandis que les vents de Mer y font Sud-Ouest. Ils passèrent près d'une Baye sablonneuse, qui a plus de vingt lieues de long. La Mer y bat avec tant de violence, qu'il est impossible aux Canots d'en approcher. Cependant le mouillage n'en est pas moins bon, à un mille ou deux de la Côte. Elle produit diverses sortes d'arbres, surtout des Palmiers, qui forment quantité de petits Bois, d'un bout de la Baye jusqu'à l'autre. L'intérieur du Pays est rempli de petites Montagnes stériles, entre lesquelles on découvre autant de petits Vallons, d'une verdure agréable. La Montagne de Petaplan se fait remarquer à l'Ouest de la Baye, vers dix-sept degrés trente minutes de latitude du Nord. C'est une Pointe ronde, qui s'avance dans la Mer, & qu'on prend de loin pour une Ile. Les Aventuriers firent plusieurs descentes au-delà de cette Montagne. Entre plusieurs sortes de Poissons, qu'ils y prirent en abondance, Dampier vante le *Poisson Juif* (30), qui ressemble fort au Mèrlus, avec cette différence, qu'il est beaucoup plus gros. Il pèse trois, quatre & jusqu'à cinq cens livres. Sa chair est ordinairement fort grasse, mais d'un excellent goût. Il a la tête large, & les écailles fort grandes. Sa retraite est entre les Rochers.

Havre de Che-
quetan.

Le Havre de Chequetan, où les Aventuriers mouillèrent, deux lieues à l'Ouest de la même Montagne, offre un lieu propre à caréner les Vaisseaux, près d'une petite Rivière d'eau douce. Trois milles plus loin, dans un lieu, qui se nomme *Estapa*, ils trouverent, assez près de la Mer, des

(29) *Ibid.* page 263.

(30) Il croit qu'on lui a donné ce nom, parce qu'ayant des écailles & des nageoires,

il est net, suivant la Loi Mosaique. Aussi les Juifs en mangent-ils sans scrupule. *Ibid.* page 264.

Pâturages remplis de Bœufs & de Vaches, dont ils tuaient un grand nombre. Leur bonheur amena dans le même lieu quelques Voituriers, qui conduisoient, sur des Mules, quarante sacs de Farine, du Chocolat & quantité de marchandises de Terre, pour Acapulco. Les Mules leur servirent, pour transporter à bord un assez riche butin.

DAMPIER.
1685.

Ils remirent à la voile. Les vents de Terre, en cet endroit de la Côte, sont Nord, & les vents de Mer Ouest-Sud-Ouest. A l'Ouest des Montagnes, qui se présentent en grand nombre, on découvre plusieurs Vallées, agréables & fertiles. Le 25, à dix-huit degrés huit minutes de latitude du Nord, Dampier en remarqua une, plus haute que toutes les autres, & dont le sommet se divise en deux pointes. Les Livres Espagnols placent, à peu de distance, une Ville qu'ils nomment Thelupan; mais il fut impossible aux Aventuriers d'en trouver le chemin. Swan & Townley descendirent avec deux cens hommes, pour en chercher une autre, qui se nomme Colima. Ils ne furent pas plus heureux à la découvrir. Dampier étoit de ce nombre. « Il y a si peu de commerce, dit-il, aux environs de cette Mer, » que nous ne pûmes trouver de Guides, pour prendre langue, ou pour nous » faire mener aux lieux habités. De toute cette Côte, Acapulco est la seule » Ville, dont on puisse approcher par Mer. Nous fîmes vingt lieues le » long du rivage, & nous le trouvâmes par-tout fort incommode pour une » descente. On n'y découvre aucune trace d'Habitans. Nous fûmes surpris » de trouver déserte, une belle Vallée, qui se nomme *Maguella*. Dans » toutes ces courses, nous ne vîmes qu'un seul Cavalier, à l'endroit où » nous fîmes notre descente. C'étoit apparemment une Vedette, qu'on » avoit posée pour nous observer. Nous suivîmes facilement la trace du » Cheval, sur le sable de la Baye : mais nous la perdîmes dans les Bois, » & toutes nos recherches ne purent nous faire trouver les Maisons, ou la » Ville, d'où le Cavalier étoit venu. Le 28, nous retournâmes à bord, avec » autant de chagrin que de fatigue (*).

Ville de Thelupan.

Vallée de Maguella.

Cependant les Aventuriers découvrirent, de leurs Vaisseaux, le Volcan de Colima. C'est une fort haute Montagne, vers dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, qui ne paroît pas à plus de cinq ou six lieues de la Mer. Elle se termine par deux petites Pointes, de chacune desquelles on voit sortir sans cesse des flammes ou de la fumée. La Ville de Colima, qui lui donne son nom, n'en seroit être éloignée. Les Espagnols en vantent la grandeur & les richesses, & parlent de la Vallée, où elle est assise, comme de la plus agréable & la plus fertile Partie du Mexique. Dampier lui donne dix lieues de large, près de la Mer, » où elle forme, dit-il, » une petite Baye : mais il ne put juger combien elle s'avance dans le » Pays. On assure qu'elle est remplie de Jardins bien cultivés, & de Champs » fertiles, qui produisent du Froment & toutes sortes de grains. La Côte, » qui est basse & sablonneuse, semble inviter à descendre : mais les vagues » y sont si violentes, qu'il est impossible d'en approcher. On y voit beaucoup de Bois à l'Est, pendant l'espace d'environ deux lieues; après lesquelles on trouve une Rivière assez profonde, où la barre est malheureu-

Volcan de Colima.

(*) Page 169.

DAMPIER.
1685.
Port de Sallagua.

sement si haute, qu'elle en ferme l'entrée aux moindres Canots. Les Avanturiers regretterent amèrement de ne pouvoir faire d'autres découvertes, dans cette charmante Vallée (31).

Ville d'Oarrha.

Hydropisie
commune sur
cette Côte, &
son remède.

Le premier de Décembre, ils passerent près d'un Port, nommée *Sallagua*, à dix-huit degrés cinquante-deux minutes de latitude. Il fait partie d'une Baye assez profonde, & divisée par deux Rochers pointus, où l'on peut mouiller en sûreté à dix ou douze brasses. Un Ruissseau d'eau douce s'y jette dans la Mer. Les Avanturiers y découvrirent une grande Maison, & quantité d'Espagnols à cheval & à pied, qui sembloient les défier par une contenance fort guerrière. Swan & Townley mirent à terre deux cens Hommes, qui leur firent prendre aussitôt la fuite. Ce détachement suivit, pendant l'espace d'environ quatre lieues, un grand chemin, qui sembloit conduire dans l'intérieur du Pays : mais le trouvant embarrasé de Bois & de Rochers, qui pouvoient favoriser une embuscade, les plus hardis jugerent à propos de retourner sur ses traces. Deux Mulâtres, qu'ils firent Prisonniers, leur apprirent qu'il conduisoit à une grande Ville, nommée *Oarrha*, qui étoit éloignée de quatre journées, & d'où les Troupes Espagnoles étoient venues ; qu'il n'y avoit pas de Place considérable à moins de distance, & que le Pays étoit pauvre & désert. Ils ajoutèrent que ces Troupes avoient été rassemblées pour secourir le Vaisseau des Philippines, qu'on attendoit de jour en jour, & qui devoit mettre à Terre, dans ce lieu, les Passagers, qui venoient de Manille au Mexique. L'exemple d'un célèbre Armateur Anglois, nommé Cavendish, entre les mains duquel ce Vaisseau étoit autrefois tombé, à la hauteur du Cap de Saint Luc, détermina les Avanturiers à tenter une si belle entreprise. Ils firent voile aussitôt, pour aller croiser vers le Cap Coriente. L'ardeur de s'enrichir leur fit mépriser les maladies qui commençoient à les attaquer. C'étoient des fièvres, qui dégénéroient en hydropisie. Plusieurs en moururent, & Dampier en souffrit long-tems. L'hydropisie est la maladie générale de cette Côte. Les Naturels ne connoissent pas de meilleur remède, que la pierre de l'espace de Crocodile, que les Anglois ont nommé *Alligator*. Il en a quatre à chaque jambe, les unes proche des autres, & comme enchaînées dans la chair. On en pulvérise une, qu'on avale avec de l'eau. Mais, quoique Dampier & ses Compagnons, n'ignoraient point cette recette, qu'ils avoient vûe dans un Almanac du Mexique (32), ils ne pouvoient espérer de trouver facilement des Alligators ; & la crainte de manquer le Vaisseau des Philippines, leur fit passer, entre Salague & le Cap Coriente, plusieurs Rivières, qui leur en auroient peut-être offert. En approchant du Cap, les Terres leur parurent assez élevées, mais bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays est rempli de Montagnes stériles & désagréables à la vue. Une chaîne d'autres Montagnes, parallèles à la Côte, finit à l'Ouest par une belle pente ; mais à l'Est, elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée, qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels cette figure, qui approche assez d'une couronne, a fait donner, par les Espagnols, le nom de *Coronada*.

Les Aventuriers arriverent le 11 à la vûe du Cap de Coriente, qu'ils avoient au Nord-Quart-d'Ouest. La hauteur en est médiocre, & le sommet plat & uni; mais il est remarquable par quantité de Rochers escarpés, qui s'avancent jusqu'à la Mer. Dampier le place à vingt degrés vingt & une minutes de latitude du Nord. Sa longitude, depuis le Pic de Tenerif, est de vingt-trois degrés cinquante & une minutes; mais il la prend, dit-il, à l'Ouest, suivant le cours de son Voyage; & suivant ce compte; il trouve ce Cap à cent vingt & un degrés quarante & une minutes du Léopard; de sorte que la différence du temps monte à huit heures & près de six minutes (33).

DAMPIER.
1685.
Cap de Cor-
iente, & la
situation.

Il étoit question d'attendre le Vaisseau des Philippines, qui passe tous jours à la vûe du Cap. Mais, après avoir réglé les Postes & les distances des quatre petits Bâtimens, il fallut penser à faire de l'eau. La Côte n'en offrant point, on y laissa quatre Canots avec quarante-six hommes, tandis qu'on seroit voile vers les Isles de Chametly. Elles sont à seize ou dix-huit lieues à l'Ouest du Cap de Coriente; la plupart petites, basses, couvertes de Bois & bordées de Rochers. On en compte cinq, qui forment une demie Lune. Leur éloignement de la Côte n'est pas d'un mille; & dans l'intervalle, on trouve une bonne Rade, à couvert de tous les vents. Elles sont habitées par des Pêcheurs, qui portent le fruit de leur travail à la Purification; grande Ville, située à quatorze lieues dans les Tetres.

Isles de Cham-
metly.

Les Aventuriers arriverent le 20, aux Isles de Chametly, du côté du Sud-Est, où le mouillage est bon à cinq brasses d'eau, sur un fond sablonneux. Ils y trouverent de l'eau & du bois; mais ils n'y virent pas d'autres marques d'habitation, que trois ou quatre vieilles Cabanes. Ils jugerent que les Pêcheurs y venoient dans le temps du Carême, & n'y demeureroient pas constamment. Cependant, sur quelques informations, Townley partit avec un Détachement de soixante hommes, pour se rendre, à sept ou huit lieues de-là, dans un Village d'Indiens. Pendant cette Expédition, les quatre Canots, qui étoient au Cap, passerent à l'Ouest jusqu'à la Vallée de *Valderas*, ou *Valdiris*, située au fond d'une profonde Baye, entre le Cap & la Pointe de Pentique, qui sont à dix lieues l'un de l'autre. Cette Vallée a trois lieues de large. La Baye est sablonneuse, & commode pour une descente. Une belle Rivière, qui s'y jette, reçoit facilement les Barreaux: mais, vers la fin de la saison sèche, qui comprend Février, Mars, & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel, qui fait peu rechercher l'Aiguade. La Vallée est bornée par une petite Montagne verre, dont la pente est fort agréable du côté de la Mer. Elle est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de Guaves, d'Oranges & de Limons, qu'il semble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages sont remplis de Bœufs & de Vaches. On y voit aussi quelques Chevaux; mais les Aventuriers n'y purent découvrir une Maison (34).

Belle Vallée de
Valderas.

Ils descendirent dans un si beau lieu, au nombre de trente-sept, avec une ardeur proportionnée à leurs espérances. Mais à peine eurent-ils fait

Les Aventu-
riers y tombent
dans une embus-
cade.

DAMPIER,
1685.

trois milles, qu'ils tomberent dans une embuscade de cent cinquante Espagnols. Ils trouverent heureusement un petit Bois, qui les mit à couvert de la Cavalerie, & d'où ils tuèrent dix-sept hommes, dont la chute refroidit les autres. De leur côté, ils en perdirent quatre; mais leurs Ennemis s'étant dissipés, ils ne trouverent aucun obstacle pour revenir à bord. Townley arriva dans ces circonstances, avec quantité de provisions, qu'il avoit enlevées aux Indiens; & l'abondance, qui regna pendant quelques jours dans tous les Equipages, les consola d'une disgrâce à laquelle ils s'étoient exposés témérairement.

Cependant, après avoir continué long-temps de croiser sur cette Côte, sans voir paroître le Vaisseau de Manille, ils jugerent qu'il avoit pu leur échapper, tandis qu'ils étoient à chertcher de l'eau & des vivres; & cette idée leur fit regretter le temps qu'ils avoient employé à l'expédition d'Acapulco. Townley, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, en prit occasion de quitter Swan, & de retourner sur les Côtes du Pérou. Dans cette division de sentimens & d'intérêts, Dampier, moins ardent pour s'enrichir, que pour acquérir de nouvelles connoissances, ne balança point à choisir, entre les Capitaines, celui qui vouloit aller plus loin au Nord-Ouest. « Nous partîmes donc, dit-il, Townley pour l'Orient, & nous pour l'Occident, résolus d'aller si loin, que nous trouverions des Etablissements Espagnols (35).

1686.

Le 7 de Janvier, Swan quitta l'agréable Vallée de Valderas, & doubla Penrique, qui en est la Pointe Occidentale, à vingt degrés cinquante minutes de latitude du Nord. Elle est haute, ronde & pierreuse. Une lieue plus loin à l'Ouest, on rencontre deux petites Isles du même nom, environnées de Rochers blancs & pointus. La route la plus sûre est à gauche de ces Isles. Au-delà de la Pointe, la Côte regne vers le Nord, pendant l'espace d'environ dix-huit lieues, & s'ouvre par diverses Bayes sablonneuses. Le 14, on aperçut, à vingt & un degrés quinze minutes du Nord, une petite Roche blanche, peu différente d'un Vaisseau qui porte ses voiles. Elle est séparée du Continent par un bon Canal, d'environ trois lieues de largeur, où l'on trouve, vers la Roche même, douze à quatorze brasses d'eau : mais, pour approcher plus près de la Côte, il faut employer continuellement la sonde. Depuis cette espece d'Isle, la Côte panche plus au Nord, & forme une belle Baye, où la violence des vagues ne permet pas d'aborder. Swan mouilloit, chaque jour au soir, & mettoit le matin à la voile avec un vent de terre. Le 20, il jeta l'ancre trois milles à l'Est de quelques Isles, qui se nomment Chametly, quoique différentes de celles qu'on a décrites sous le même nom. Leur situation est à trois degrés onze minutes du Nord, vers le Midi du Tropique, à la distance d'environ trois lieues du Continent. Elles sont assez hautes, & quelques-unes produisent différentes sortes d'Arbrisseaux; mais la plupart sont pierreuses & stériles.

Dampier observa, dans les deux plus Septentrionales, plusieurs Bayes sablonneuses, où l'on trouve une espece de fruit aussi remarquable par sa figure, que par son nom, & par l'agrément de son goût, qui tire un

troisième l'île
de Chametly.

peu sur l'aigre. Il en distingua même deux sortes; l'un jaune, & l'autre rouge. Le jaune croît sur une tige verte, de la grosseur du bras, & haute de plus d'un pied. Ses feuilles ont un demi pied de long, sur un pouce de large, & sont bordées de piquans fort pointus. Le fruit sort au sommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, dont chacun en contient seize ou vingt. Il est de la grosseur d'un œuf, de figure ronde & de couleur jaune. La peau en est assez épaisse, & la poulpe mêlée de petites graines noires. Il se nomme Pingouin. Le rouge, qui porte aussi ce nom, est de la couleur d'un petit Oignon sec, & de la figure d'une quille. Il ne croît pas sur une tige. Il tient à la terre par un bout, & de l'autre il s'élève à côté de soixante ou soixante & dix fruits de son espèce, qui croissent ensemble, fort près les uns des autres, & tous sur la même racine. Ils sont environnés de longues feuilles, d'un pied & demi ou deux pieds de long, aussi piquantes que celles du Pingouin jaune. Ces deux fruits se ressemblent fort par le goût. Ils sont tous deux extrêmement sains, & jamais ils ne nuisent à l'estomac; mais si l'on en mange avec excès, on sent de la chaleur, avec un petit charouillement, à l'anus (36).

On trouve aussi des Vcaux marins sur le rivage des mêmes Isles; & Dampier fait remarquer que c'est la première fois qu'il en ait vu dans ces Mers, au Nord de la Ligne (37).

Swan mit cent hommes dans ses Canots, pour aller chercher au Nord la Rivière de Cullacan, qui est peut-être celle de Pastla, que plusieurs Géographes mettent dans la Province de Cullacan, vers les vingt-quatre degrés de latitude Septentrionale. Il apprit de quelques Prisonniers, que les Espagnols y ont, à l'Orient, une belle Ville, environnée de riches pâturages, & qu'ils passent dans leurs Canots sur le rivage de la Californie pour y pêcher. Dampier a su depuis, d'un Espagnol qui s'étoit employé à cette Pêche, qu'on y trouve en effet quantité d'Huitres Perlières, mais que les Indiens, voisins du lieu où elles se pêchent, étoient mortels Ennemis de sa Nation. Swan fut trois ou quatre jours absent, & fit plus de trente lieues sans trouver aucune Rivière. Il trouva cette Côte fort basse, les Bayes sablonneuses, & la Mer si grosse, qu'elle ne permet pas d'y descendre. A son retour, il rencontra son Vaisseau, qui suivoit après lui la Côte de Cullacan. Cette rencontre se fit à vingt-trois degrés trente minutes de latitude, d'où il retourna vers l'Est; & c'est le plus loin que Dampier ait pénétré au Nord de cette Côte (38).

A six ou sept lieues au Nord-Nord-Ouest des secondes Isles de Chametly, on trouve une ouverture étroite, qui mène dans un Lac, situé douze lieues à l'Est, & parallèle à la Terre. Les Espagnols le nomment *Rio de Sal*, parce que l'eau en est salée. On y entre facilement avec des Chaloupes, & le débarquement y est commode. A l'Ouest du Lac, les Aventuriers trouveront du Maïs & quantité de Bestiaux. Ils s'avancèrent l'espace de quatre ou cinq lieues, malgré l'opposition d'un Corps d'Espagnols & d'Indiens, qui ne firent pas une longue résistance; & sur les informations d'un Prisonnier, ils arrivèrent à Massaclan, Ville Indienne qu'ils

DAMPIER.
1686.

Pingouin;
fruit singulier.

Vcaux marins;
rares au Nord de
la Ligne.

Ouverture qu'on
conduit à Rio
de Sal.

Ville de Mas;
facile.

DAMPIER.
1686.

Rivière & Vil-
le de Rosario.

Singulière situa-
tion des AVANTU-
RIERS.

Rivière d'O-
leau, & de Saint
Jago.

Les AVANTU-
RIERS se rendent
à Sainte Peca-
que.

trouverent abandonnée de ses Habitans. Après y avoir passé la nuit, ils enlevèrent paisiblement toutes les provisions qu'ils purent transporter à leurs Canots.

Le 2 de Février, Swan alla descendre, avec quatre-vingt hommes, dans la Rivière de Rosario. Il marcha vers la Ville du même nom, qui est à neuf mille de la Mer, & qui n'est habitée que par des Indiens. Quelques Prisonniers, qu'il y fit, l'assurèrent qu'à deux lieues de la Place, il trouveroit des Mines d'or; mais il aimoit mieux retourner à bord, avec quelques boisseaux de Maïs qu'il avoit enlevés, & qui valoit mieux pour les gens que tout l'or du monde. » Si l'on considère, observe Dampier, pier, quelle étoit notre situation sur cette Côte, Etrangers, sans Pilo- » te pour nous mener aux Rivières, & sans autres provisions que celles » dont nous étions redevables au hasard, on admirera la constance qui » nous y retenoit si long-temps. Quoique notre Livre de Pilotage nous fût » d'une grande utilité pour trouver les Rivières, comme nous manquions » de Guides pour nous conduire aux Plantations, deux ou trois jours se » perdoient en recherches, avant que de pouvoir découvrir un lieu favo- » rable pour la descente; & lorsque nous étions à terre, nous ne savions » de quel côté prendre, pour chercher une Ville; à moins que le hasard » ne nous fit tomber dans quelque chemin. A la vérité, les Prisonniers » que nous avions à bord sçavoient les noms de diverses Habitations du voi- » sinage; mais ils ignoroient le chemin comme nous, pour y aller de la » Mer, & la prudence ne nous permettoit pas de nous éloigner long- » temps de nos Canots (39). La Rivière de Rosario est à vingt-deux de- » grés cinquante & une minutes de latitude du Nord. On voit, dans le » Pays, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart-de- » Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre, de » forme longue, que les Espagnols nomment *Cabo de Cavallo*.]

Le 8, Swan fit une course inutile pour chercher la Rivière *Oleta*, qui est à l'Est de celle de Rosario. Mais il trouva le lendemain celle de Saint Jago, qui est aussi à l'Est; & tous ses Bâtimens mouillèrent près de l'embouchure, à sept brasses d'eau, sur un bon fond. Ils voyoient, sur la Côte, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest, un Rocher blanc, nommé *Maxentelbo*, & dans le Pays, au Sud-Est, la haute Montagne de *Zelisco*, dont le milieu s'enfonce en forme de selle. La Rivière de Saint Jago, qui est une des principales de cette Côte, est à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix pieds d'eau à la barre, après le départ même de la Marée. Elle n'a guères moins d'un demi-mille de large à l'embouchure, & sa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivières qui s'y jettent. L'eau en est un peu salée; mais, en creusant deux ou trois pieds à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. Les Avanturiers employèrent deux jours, à roder dans les Anses & les Rivières. Ils se faisièrent enfin d'un Indien, qui leur Apprit, qu'à la distance de quatre lieues, les Espagnols avoient une Ville, nommée *Sainte Pecaque*, où il potoit de servir de Guide. Swan prit cent quarante hommes, avec lesquelles il s'avança l'espace

de cinq lieues dans la Rivière. Elle n'a plus, dans cet endroit, qu'environ cinquante pas de large; & quoique le Rivage soit assez haut des deux côtés, le Pays est plat & fort uni. Après avoir fait sa descente, Swan laissa vingt-cinq hommes à la garde des Canots; & marchant vers la Place avec les autres, il ne mit pas plus de quatre heures à s'y rendre. Le chemin, par lequel son Guide Indien le fit passer, offroit tantôt des Bois, tantôt de riches Pâturages, remplis de Chevaux, de Bœufs & de Vaches. Tous les Habitans de la Ville ayant pris la fuite à son approche, il y entra sans résistance.

Elle est située dans une Plaine, & près d'un Bois. Ce n'est pas une grande Ville, mais Dampier la trouva fort régulière. La plupart des Habitans sont Espagnols, & font leur principale occupation de l'Agriculture; à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues, de Sainte Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui du Mexique, est estimé plus fin que celui du Pérou. Les Mines en sont aussi plus riches; mais on dit que celles, d'où l'on tire l'or, produisent moins. Les Voituriers de Sainte Pecaque transportent ces métaux à Compostelle, pour y être raffinés, & fournissent aux Esclaves, qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïs, dont la Ville abonde, & qui n'est destiné qu'à cet usage. On y trouve aussi du Sucre, du Sel, & du Poisson salé (40).

Dans la joie d'une si belle découverte, Swan se hâta de rassembler quantité de Chevaux, qui passoient aux environs de la Ville; & divisant sa troupe en deux Corps, il leur fit porter tour à tour les meilleures provisions aux Canots. Cet ordre, qui le rendoit tranquille dans la Place, tandis que le transport devoit se faire avec la même sûreté, autoit eu tout le succès qu'il s'en étoit promis, s'il eût été fidèlement observé. Mais après avoir fait heureusement le premier voyage, les gens se relâchèrent, pendant leur marche, de l'attention qu'ils devoient avoir autour d'eux. Cinquante-quatre hommes, qui composoient le second Corps, avec autant de Chevaux chargés, se laissèrent surprendre par quelques troupes Espagnoles, qui les tuèrent jusqu'au dernier (41). Swan comprit bientôt leur tragique aventure, à la vue de plusieurs Chevaux, qui revinrent seuls à la Ville. Il se mit en marche, à la tête des gens qui lui restoient; & dans son chemin, il trouva les Morts sur le Champ de Bataille, « nuds, & si déchiquetés, qu'à peine en » reconnut-il un seul ». Les Espagnols, qui se tenoient à quelque distance, n'eurent pas la hardiesse de l'attaquer; ce qui lui fit juger que les autres étoient tombés dans une embuscade. Dampier perdit, dans cette occasion, Ringross, son intime ami, « Auteur de cette partie de l'Histoire des Bou- » caniers, dont il fait honneur au Capitaine Scharp. Il avoit marqué peu » d'inclination pour le Voyage de Sainte Pecaque; mais il falloit en courir » les risques, ou mourir de faim (42).

Une perte si considérable rebuta les Avanturiers, de quelques autres entreprises, qu'ils auroient pu tenter dans la même Rivière. Swan leur proposa d'aller

DAMPIER.
1686.

Description de
cette Ville.

Des Mines d'or
& d'argent.

Massacre d'une
partie des Avan-
turiers.

Cette disgrâce
rebute les autres.

(40) Page 285.

(41) Page 287.

(42) Page 288.

DAMPIER.
1686.

Les nouveaux
deux.

Observations
sur l'Occident de
la Californie.

Le projet de
Californie, est
abandonné.

carener leurs Vaisseaux au Cap Saint Luc, dans la Californie, avec le double motif d'y être à couvert des insultes de leurs Ennemis, & d'y pouvoir former quelque liaison avec les Indiens, pour faire de nouvelles découvertes dans le Lac (43), & pour enlever peut-être les trésors du nouveau Mexique. Ce Lac est peu connu des Espagnols, du moins s'il en faut juger par leurs Cartes & leurs Livres de Pilotage, qui ne s'accordent point dans leurs descriptions. Quelques-uns font une Île de la Californie, & d'autres la joignent à la Terre-ferme : mais ils n'observent ni les marées du Lac, ni la profondeur de ses eaux ; ni les Havres, les Rivières, & les Anses qui font sur ses bords. Il paroît qu'ils connoissent mieux l'Occident de cette Contrée, du côté de la Côte d'Asie, depuis le Cap Saint Luc, jusqu'au quarantième degré du Nord. Le détail qu'ils en donnent est plus exact & plus uniforme (44).

Tout le monde s'étant rendu à l'autorité de Swan, on fit route, le 11, vers la Californie, & la variété des vents n'empêcha point de tenir la Mer jusqu'au 6 de Mars. Mais on en eut alors de si violents à combattre, qu'au lieu d'avancer, on fut surpris, après un temps couvert & pluvieux, de se retrouver à vingt-cinq degrés cinq minutes du Nord. « Si notre dessein, observe Dampier, eût été seulement d'aller en Californie, pour de nouvel-

(43) C'est Dampier, qui donne ce nom à la Mer vermeille.

(44) Les lumières de Dampier, & ses raisonnemens sur les découvertes qu'il proposoit de tenter de ce côté-là, méritent d'autant plus de considération, que c'est peut-être sur ce fondement que Jean de Fuca, Martin d'Aguiar, & l'Amiral Fontenay, se sont ouverts de nouvelles routes. « Je crois, dit-il, que la longueur du Voyage, est une des raisons qui empêchent de faire des découvertes dans ces Pays-là. Cependant, il n'est pas impossible d'y aller par un chemin plus court, que celui que nous primes ; je veux dire, de passer par le Nord-Ouest. Je sçais que divers fois on a vainement tenté de trouver ce Passage. Tous nos Compatriotes, qui en ont fait l'entreprise, ont tâché de passer du côté de l'Ouest, & ont commencé leurs recherches par le long de la Bave de David ou d'Hudson. Mais, si j'avois à faire cette découverte, je voudrois enlever d'abord dans la Mer du Sud, baisser de-là le long de la Californie, & chercher par-là un passage dans les Mers de l'Ouest. Comme les autres ont passé la belle saison à faire des recherches dans un Pays, plus proche & plus connu, & qu'après les avoir faites, la saison rigoureuse les a forcés d'abandonner leur dessein, & de songer à revenir, de peur d'être

surpris par l'Hiver, je voudrois, au contraire, commencer par les Côtes de la Mer du Sud ; & par ce moyen, je n'aurois pas besoin de m'en retourner. Au contraire, si mon dessein réussissoit, j'aurois de nouvelles connoissances, & je n'aurois pas à craindre ce qui fait peur à ceux qui passent d'un Pays connu dans un autre qui ne l'est pas. C'est cela, autant que j'en puis juger, qui a fait échouer ceux qui ont entrepris, jusqu'ici, de faire ces découvertes, & qui leur a fait abandonner un dessein, qui étoit sur le point de réussir.

« J'en userois de même, si j'avois à faire la découverte des Passages du Nord-Est. Je passerois l'Hiver aux environs du Japon, de la Corée, ou au Nord-Est de la Chine ; & ayant le Printemps & l'Été à moi, je voudrois commencer par la Côte de Tartarie. Si je réussissois, je passerois dans les Pays connus, & j'aurois beaucoup de temps pour pousser jusqu'à Archangel, ou à quelque autre Port. Il est vrai, que, s'il en faut croire le Capitaine Wood, le Nord-Est n'est pas pariquable, & à cause des glaces : mais, combien a-t-on vu abandonner, comme impossibles, des desseins dont on est venu à bout dans un autre temps & par d'autres moyens ? Ibid.

pages 289 & 290.

« les découvertes, nous aurions dû faire route à soixante ou quatre-vingt lieues de la Côte, où nous aurions évité les vents de Terre & profité du véritable vent d'Est alisé (45). Dans l'impuissance d'avancer, on reprit plus à l'Est, vers les Isles Marias, & l'on mouilla le 7, à l'Est de l'Isle du milieu, sur un fond sablonneux, à huit brasses d'eau. Les Marias sont trois Isles désertes, à vingt & un degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, éloignées de quarante lieues Ouest-Sud-Ouest du Cap Saint Luc en Californie, & de vingt du Cap Corrientre. On leur donne quatorze lieues d'étendue Nord-Ouest & Sud-Est. La plus Occidentale est la plus grande; mais elles sont toutes trois assez hautes. Leur terroir est aride, pierreux, & couvert d'arbrisseaux & de brossailles; quoique dans quelques parties, on trouve quantité de grands Cédres. Sur toute la Côte, qui est sablonneuse, il croît une Plante verte & piquante, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du Pingouin, & les racines à celles du *Semper-vivum* (*). Ces racines, cuites au four, font la principale subsistance des Indiens de Californie. Les Avanturiers en firent l'essai, avec peu de satisfaction; & Dampier, qui eut la curiosité d'en faire cuire à l'eau, leur trouva le goût de la Bardane. Les trois Isles produisent, d'ailleurs, quantité de Guanos & de Racons, qui sont une grosse espece de Rats, des Lapins des Indes, des Pigeons & des Touterelles d'une grosseur extraordinaire. La Mer n'y fournit pas moins de Poisson. C'est le second endroit de cette Côte, où Dampier ait vu des Veaux marins; ce qui le confirma dans l'opinion où il étoit déjà, qu'il ne s'en trouve gueres que dans les lieux où le Poisson est en abondance. Swan nomma l'Isle du milieu, Isle du Prince George (46).

Il commençoit à se rebuter lui-même, d'une misère, dont il ne recueilloit aucun fruit. Ses esperances s'étoient soutenues long-temps. Outre les richesses des Pays, dont il avoit suivi la Côte, & l'apparence d'y trouver des Ports, il s'étoit persuadé que la Navigation & le Commerce y étoient florissans, & que Vera-Cruz & Acapulco étoient, au Mexique, ce que Panama & Porto-Bello sont au Pérou; c'est-à-dire, des Marchés où l'on transportoit continuellement les Marchandises, de l'une à l'autre Met. Il ne se trompoit pas dans cette opinion. Mais il avoit cru, mal-à-propos, que ce Commerce se faisoit par Mer; au lieu qu'il se fait presque uniquement par Terre, & le plus souvent par des Mulets. Ainsi, renonçant à pousser plus loin ses recherches, il prit le temps où les Avanturiers s'entretenoient de leurs peines, aux Isles Marias, pour leur proposer le Voyage des Indes Orientales. Son dessein particulier n'étoit pas d'y continuer ses brigandages. Il avoit souvent assuré Dampier, qu'il vouloit embrasser la première occasion, pour retourner en Angleterre: mais dissimulant des vûes, qui pouvoient diminuer la soumission de ses gens, il leur parla de croiser à Manille, & de se venger, sur les Espagnols des Philippines, du malheur qu'il avoit essuyé à Sainte Pecaque. Cette couleur, dont il revêtit fort adroitement sa proposition, lui fit obtenir des applaudissemens.

(45) P. 391. (*) C'est à la Joubarbe, qu'on donne particulièrement ce nom. (46) P. 392.

DAMPIER.
1686.
Isles Marias &
leur description.

Isle du Prince
George.

Raisons qui re-
butent Swan, &
proposent qu'il
fait de passer aux
Indes Orientales.

DAMPIER.
1686.
Objections des
Equipages.

Ses réponses.

Les Avanturiers se déterminent à le suivre.

Leur départ du
Cap Coriente &
leur route.

Cependant, après avoir considéré plus sérieusement la distance des Isles Mariés, à l'Isle de Guaham, qui étoit le premier endroit où l'on pouvoit relâcher, sans aucune certitude d'y trouver des provisions, la plupart furent effrayés d'une si téméraire entreprise. Les plus ignorans s'imaginèrent que c'étoit partir pour un autre Monde, & ne se persuadoient pas qu'on en pût trouver le chemin. D'ailleurs, on n'avoit pas pour soixante jours de vivres. Il ne restoit à bord qu'environ quatre-vingt boisseaux de Maïs, dont les Rats mangeoient chaque jour une partie, avec une quantité fort médiocre de Poisson salé. A ces objections, Swan répondit que Thomas Candish & le Chevalier Drake avoient fait le même Voyage en moins de cinquante jours, & que ses Vaisseaux étant meilleurs à la voile que ceux de ce temps-là, il ne doutoit pas qu'ils ne pussent achever cette course en six semaines; surtout dans une saison, qui étoit la plus favorable de l'année pour les vents. Il ajouta que c'étoit toujours le temps, où les Espagnols partoient d'Acapulco; que s'ils employoient soixante jours à leur Voyage, cette lenteur venoit de la grosseur & du poids de leurs Vaisseaux; sans compter qu'ayant des vivres en abondance, ils s'embarassoient moins d'avancer promptement, que d'observer leur circonspection ordinaire, & qu'en approchant de l'Isle de Guaham, ils s'arrêtoient chaque nuit, pendant l'espace d'une semaine, pour ne rien donner au hasard, à si peu de distance de la Terre. Dampier remarque ici que ses Compagnons auroient dû se rappeler ces exemples, lorsqu'ils s'approchèrent de cette Isle; mais que dans quelque extrémité que les Avanturiers se trouvent, ils ne sont pas capables de cette prudence (47).

De toutes les raisons du Capitaine Swan, la plus puissante fut l'espérance de croiser à la hauteur de Manille. On ne pensa plus qu'à se rapprocher de la Vallée de Valderas & du Cap Coriente, pour y faire une nouvelle provision de bonne eau & de Juit salé. Le 31 de Mars, après une heureuse Pêche, qui acheva de lever les difficultés, on fit la revue des forces. Elles montoient à cent cinquante hommes; cent sur le Vaisseau, & cinquante dans la Barque, sans y comprendre les Esclaves. Swan profita de cette favorable disposition, pour faire mettre à la voile. On s'éloigna, de la Côte, avec un petit vent de terre. Le lendemain, un vent de Mer, Nord-Nord-Est, fit laisser le Cap à plus de trente lieues, & porta les deux Vaisseaux dans le véritable vent alisé, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est sans mélange, qui dura jusqu'à quarante lieues de l'Isle de Guaham.

On étoit à deux cens cinquante lieues de terre. La faveur d'un si bon vent fit déployer toutes les voiles; & le temps étant d'ailleurs fort serein, on fit, au Soleil, plusieurs bonnes observations. En levant l'ancre, on avoit fait route, vers treize degrés de latitude, qui est presque celle de Guaham, Ensuite, on avoit tourné le Cap à l'Ouest, sans cesser de garder la même latitude. Les Equipages, surpris de voir prendre un si long tour, quoiqu'il y eût apparence que le vent continueroit, furent allarmés de la petite portion de vivres, à laquelle ils se virent réduits. On commençoit à ne leur donner, par jour, que huit cuilletées de Maïs bouilli, Leurs murmures la

frent augmenter. Cependant, les plus sages reconnurent que cette diète involontaire étoit utile à leur santé. Dampier se ressentoit-encore de son hydropisie ; quoique pendant son séjour aux Isles Mariées, il se fût assujéti à des remèdes violens, qui l'avoient soulagé. On l'avoit mis sous le sable chaud, dont on lui avoit couvert la tête ; & dans cette situation, il avoit sué prodigieusement ; mais, si la sueur avoit dissipé le fond du mal, elle ne lui avoit pas rendu ses forces, qui ne commencerent à revenir que lorsqu'il se vit obligé, comme tous les autres, de manger fort peu, & de ne boire que trois fois en vingt-quatre heures. Quelques-uns, pour se fortifier contre une nécessité si dure, ne buvoient pas une fois en neuf ou dix jours. Il y en eut un qui fut dix-sept jours sans boire, & qui n'en étoit pas plus altéré. Dampier observe, avec admiration, qu'il rendit, chaque jour, une certaine quantité d'urine (48).

Mais, il lui parut encore plus extraordinaire que dans tout le cours du Voyage, on ne vit pas un seul Poisson, ni aucune forte d'Oiseaux, à l'exception d'un assez grand nombre de Boubies, qui se firent voir à quatre mille neuf cens soixante & quinze milles du Cap Coriente, & qu'on crut parties de certains Rochers, dont on n'étoit pas éloigné, mais qu'on n'aperçut pas, quoiqu'ils fussent marqués dans les Cartes Marines. Après avoir fait mille neuf cens lieues, suivant le calcul Anglois (49), Swan eut besoin de toute son adresse, pour apaiser de nouveaux murmures. Il convint alors, que le compte des Espagnols pouvoit être le meilleur ; mais, comme le vent étoit toujours le même, il en conclut qu'une si longue & si pénible Navigation touchoit à sa fin. En effet, peu de jours après, on eut une perire pluie, & l'air se couvrit de nuages, du côté de l'Ouest ; signe presqu'infaillible qu'on approchoit de la terre. Dans ces climats, où les vents alisés soufflent toujours, les nuages, qui volent rapidement sur la tête, ne laissent pas de paroître suspendus, près de l'horizon, dans les endroits où la terre n'est pas éloignée. Dampier avoit souvent fait cette observation, sur tout vers les Pays élevés, où les nuages n'ont, dit-il, aucun mouvement sensible (50).

Le 10 de Mai, la Barque, qui faisoit route trois lieues devant le Vaisseau, donna sur un fond bas & pierreux, où l'on voyoit quantité de Poissons autour des Rochers. Ce nouveau signe de terre étoit capable de ranimer les esprits. Cependant, comme on étoit alors à douze degrés cinquante-cinq minutes, & qu'on n'ignoroit pas que les Espagnols mettent l'Isle de Guaham à treize degrés, on demeura incertain si la route, qu'on ne cessoit pas de faire, à l'Ouest, n'étoit pas fautive, parce que les Cartes Espagnoles ne marquent point de bas-fonds autour de cette Isle. Dans un si cruel embarras, Swan fit tourner le Cap au Nord : mais, vers le soir, on eut la vue de Guaham, à huit lieues ; & le lendemain, on y mouilla fort heureusement. Dampier exprime vivement les frayeurs dont il se vit déli-

DAMPIER.
1686.
Comment Dampier en guéri de l'hydropisie.

Circonstances
& fatigue du
Voyage.

Distance des
lieues.

Embarras de
l'Avanturier.

(48) Page 298.

(49) Les Livres Anglois de Pilotage, comptent la distance entre le Cap Coriente & Guaham, entre quatre-vingt-dix & cent degrés, ce qui ne revient pas à deux mille

lieues, & les Espagnols la mettent entre deux mille cinq cens & deux mille quatre cens lieues. Page 296.

(50) Page 299.

DAMPPIER,
1626.

Il arrive à
l'île de Guaham.

vré. Il ne restoit de provisions, que pour trois jours. On avoit concerté, dans le Vaisseau, de manger succullement tous ceux qui s'étoient déclarés pour le Voyage, & de commencer par le Capitaine, qui en avoit fait la proposition. Dampier auroit en son tour après lui. « De-là vient, dit-il, il aillez plaisamment, qu'après avoir mouillé, à Guaham, Swan lui dit, en l'embarrassant; ah, Dampier! vous leur auriez fait faire un mauvais repas. Il avoit raison, ajoute-t-il; car j'étais aussi maigre & décharné, qu'il étoit gras & dodu (51).

(51) Page 100. On a parlé, dans la Description des Îles Mariannes, (Tome X, de ce Recueil, p. 174) d'une Table à sept Colonnes, dans laquelle Dampier prit soin de marquer le sillage de chaque jour, & qu'il croit nécessaire pour tous les usages de la Géographie & de la Navigation. C'est ici le lieu de la donner après lui. La première Colonne marque les jours des mois. La seconde contient la route de chaque jour, ou le point du Compas sur lequel on faisoit route. La troisième offre la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles Italiens, ou Géométriques, à raison de soixante pour un degré; ce qui se compte toujours d'un midi à l'autre. Mais, comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatrième & la cinquième Colonnes montrent combien de milles on faisoit par jour, au Sud, & combien à l'Ouest. Ce

dernier vent fut celui qu'on eut le plus dans le Voyage. Le 17 d'Avril, on se trouvoit assez proche de la latitude du Guaham; & comme on suivoit alors ce parallèle; le Nord & le Sud ne servoient, par conséquent, qu'à proportion qu'on se détournait de la droite route. Ce détour est marqué par N ou S, dans la cinquième Colonne. O, signifie qu'on fait route droite à l'Est. La sixième Colonne, contient la latitude de chaque jour, où R signifie la supputation de la latitude par Estime, & Ob. la latitude par observation. La septième & dernière Colonne, désigne les vents. Dampier n'ajoute point une huitième Colonne, pour la variation de l'Aiguille, parce qu'il ne fit qu'une seule observation là-dessus. A son départ du Cap Coriente, il trouva qu'elle étoit de quatre degrés vingt-huit minutes, à l'Est. Voyez ses Réflexions sur la largeur de la Mer du Sud, dans la Description des Îles Mariannes.

TABLE DU SILLAGE.

	Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
Mars.	31	S. O. Sd. O.	27	17	20	20 11	O. N-O.
Avr.	1	S. O. S. O.	106	68	81	R. 19 3	N-O. N-N O.
	2	S. O. 1. O.	142	98	101	R. 17 25	N-O.
	3	O. 5. S.	102	19	100	Ob. 17 6	N.
	4	O. 12. S.	140	29	136	Ob. 16 37	N. N-N-E.
	5	O. 20. S.	160	54	150	Ob. 15 43	N.
	6	O. 10. S.	108	18	106	Ob. 15 25	N-E.
	7	O. 15. S.	89	23	86	Ob. 15 2	N-E. E-N-E.
	8	O. 2. S.	64	5	63	R. 14 57	E-N-E.
	9	O. 4. S.	94	6	93	Ob. 14 51	E-N-E.

DAMPIER,
1686.

Cours.	Route.	Diff.	S.	O.	Latitude.	Vents.
10	O. 5. S.	138	11	137	Ob. 14 39	E-N-E.
11	O. 5. S.	124	10	123	Ob. 14 29	E-N-E.
12	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 15	E-N-E.
13	O. 5. S.	170	14	169	R. 14 1	E-N-E.
14	O. 5. S.	180	15	177	R. 13 46	E-N-E.
15	O. 6. S.	174	18	171	R. 13 18	E-N-E.
16	O. 6. S.	181	19	180	R. 13 9	E-N-E.
17	O. 6. S.	116	21	214	R. 11 47	E-N-E.
18	O.	192		192	R. 11 47	E 4 N.
19	O.	10		180	R. 11 47	E.
20	O.	177		170	R. 11 47	E-N-E.
21	O.	171		171	R. 11 47	E-N-E.
22	O.	18		180	R. 11 47	E 4 N.
23	R. O. Ob. O. 4. N.	170	11 N.	168	R. 11 47 Ob. 11 58	E 4 N.
24	R. O.	146		46	R. 11 58	E 4 N.
25	O.	146		146	R. 11 58	E 4 N.
26	O. 3. N.	185	9 N.	184	Ob. 13 7	E 4 N.
27	O.	140		140	Ob. 13 7	E 4 N.
28	O.	167		167	R. 13 7	E 4 N.
29	O. 2. N.	172	5	171	Ob. 13 12	E.
30	O.	173		173	Ob. 13 12	E-N-E.
1	O.	196		96	R. 13 11	E 4 N.
2	O.	160		160	Ob. 13 13	E 4 N.
3	O.	154		154	R. 13 11	E-N-E.
4	R. O. Ob. O. 2. S.	153	5 S.	151	R. 13 12 Ob. 13 7	E-N-E.
5	O. 2. N.	180	7 N.	179	Ob. 13 14	E-N-E.

Mal.

Ddd ij

DAMPIER.
1686.

Cours.	Route.	Dist.	S.	O.	Latitude.	Vents.
6	O. 3. N.	171	9 N.	171	Ob. 13 11	E-N-E.
7	O.	160		160	Ob. 13 11	E-N-E.
8	O. 3. S.	149	7 S.	148	Ob. 13 15	E 4 N.
9	O. 4. S.	134	9 S.	133	Ob. 13 6	E-N-E.
10	O.	128		128	R. 13 6	E-N-E.
11	O. 5. S.	111	9	111	Ob. 12 57	E-N-E.
12	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
13	O.	129		129	R. 12 57	E-N-E.
14	O.	128		128	R. 12 57	E-N-E.
15	O. 4. N.	118	8 N.	117	Ob. 13 5	E-N-E.
16	O. 6. S.	114	11 S.	113	Ob. 12 54	E-N-E.
17	O. 3. S.	109	5 S.	108	Ob. 12 49	E-N-E.
18	O.	120		120	R. 12 49	E-N-E.
19	O.	137		137	R. 12 49	E-N-E.
20	O.	134		134	R. 12 50	E.
21	N. O. 7. O.	13	8 N.	10	R. 12 59	E-N-E.

Somme totale de la route, à l'Ouest, sept mille trois cent vingt-trois; qui font en tout, de longitude, pour l'Isle de Guaham, cent vingt-cinq degrés onze minutes; & de latitude, seize degrés vingt minutes. *Dampier, ibid, pages 301 & suivantes.*

Secours & con-
seils qu'ils y re-
çoivent des Espa-
gnols.

On n'ajoutera rien à la description de l'Isle Guaham & des autres Mariannes, qu'on a donnée, dans une juste étendue, au dixième Tome de cet Ouvrage, & dont une grande partie, d'ailleurs, est composée des observations de Dampier. Les Avanturiers y trouveront un accueil assez favorable, de la part du Gouverneur & de la Garnison du Fort Espagnol. Ils ne furent pas tentés d'employer la violence, dans un lieu, où toutes sortes de secours leur furent offerts volontairement. On leur conseilla même, pour en trouver avec plus d'abondance, de se rendre à l'Isle de Mindanao, qui est une des Philippines, parce qu'elle ne manque d'aucune provision; & l'on ne fit pas difficulté d'ajouter qu'ils y seroient d'autant mieux reçus, qu'elle étoit alors en guerre avec les Espagnols. Swan, qui avoit abjuré la Piraterie au fond du cœur, embrassa d'autant plus volontiers cette ouverture, que c'étoit son chemin pour les Indes Orientales; sans compter que la Mousson de l'Ouest approchant, il ne pouvoit espérer de retraite plus sûre que Mindanao.

Il fit mettre à la voile, le 2 de Juin, avec un vent d'Est assez violent, qui dura trois ou quatre jours. Ensuite il devint Ouest; mais ce fut pour se remettre bientôt à l'Est, & fouvent au Sud-Est. Dans tout le Voyage, de Guaham aux Isles Philippines, les Cartes communes se trouverent allez justes. Le 21, on eut la vûe de l'Isle de Saint Jean, qui est, avec Mindanao, la plus Méridionale de ces Isles. Dampier lui donne trente-huit lieues de longueur, du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est, & vingt-quatre lieues dans sa plus grande largeur. Ces deux Isles étoient alors les seules, qui ne reconnoissent pas l'autorité de l'Espagne. Saint Jean n'est pas éloignée de plus de quatre lieues de l'autre, entre sept & huit degrés de latitude Septentrionale.

Les Avanturiers arriverent, le 22, à une lieue de l'Orient de Mindanao; & le vent étant Sud-Est, ils s'avancerent au Nord, sans s'éloigner du côté Oriental, avant que d'être à sept degrés quarante minutes de latitude, où ils mouillèrent dans une petite Baye, à la distance d'un mille de la Terre, sur un fond sale & pierreux. Ils avoient trouvé, dans quelques-uns de leurs Livres, que la Ville & l'Isle de Mindanao étoient à cette hauteur; d'où ils conclurent du moins que c'étoit celle du milieu de l'Isle; mais ils demeureroient incertains si la Ville étoit à l'Est, ou du côté opposé. Après avoir passé la nuit dans cette Baye, & la moitié du jour suivant, ils trouverent quelques Insulaires, qui leur firent entendre, par divers signes, que la Ville étoit à l'Occident de l'Isle. Swan, n'ayant pu les engager à lui servir de Guides, leva l'ancre pour faire route au Sud-Est. Il s'avança jusqu'à l'extrémité des Terres, d'où il découvrit deux autres petites Isles, qui n'en étoient éloignées que d'environ trois lieues. La crainte de trouver quelque difficulté, dans un Passage qu'il ne connoissoit pas, lui fit prendre le parti de gouverner à l'Est de ces Isles. Celles de Meangis furent les premières qu'il apperçut. Il n'en remarqua que la situation, qui est au Sud-Est, à seize lieues de Mindanao.

Le 4 de Juillet, il entra dans une profonde Baye, au Nord-Ouest des deux premières Isles. Le mouillage s'y trouva fort bon, à quinze brasses d'eau. Cette Baye n'a pas plus de deux milles de largeur, à son embouchure, mais un peu plus loin, elle en a trois; & sa longueur est de sept au Nord-Nord-Ouest. A trois lieues de l'entrée, du côté de l'Est, on découvre de belles Anses sablonneuses, où l'on peut mouiller sûrement à quatre, cinq & six brasses. Du même côté, le Pays est montueux & couvert de Bois, sans en être moins arrosé de petits Ruiffeaux. Il s'y trouve même une Riviere, assez profonde pour recevoir des Canots. De grandes Savanes, qui s'étendent fort loin, vers l'Ouest, depuis l'entrée de la Baye, produisent une herbe longue, dont les Bêtes sauvages font leur retraite. Pendant la chaleur du jour, elles se mettent à couvert dans les Bois voisins; mais le matin & le soir, on les voit en troupes nombreuses dans les Plaines, où elles sont d'autant plus tranquilles, que cette partie de la Baye n'a pas d'autres Habitans. Le côté Oriental présente un grand nombre de Plantations, au pied des Montagnes. Swan y envoya quelques-uns de ses gens, dont la seule vûe fit prendre la fuite aux Indiens, qui les cultivent. Ainsi, pendant douze jours, que la violence des vents l'obligea de passer

Ddd iij

DAMPIER.
1686.
Ils partirent pour
Mindanao.

Isle Saint Jean.

Difficultés pour
trouver la Ville
de Mindanao.

Belle Baye.

Elle n'est peuplée
que de Bêtes
sauvages.

DAMPIER.
1686.

Embouchure de
la Riviere de
Mindanao.

Digression sur
un projet d'Éta-
blissement dans
cette Île.

Plan de Dam-
pier pour la rou-
te.

dans la Baye, il ne put tirer aucune lumière sur la situation des lieux qu'il cherchoit. Ce ne fut qu'après avoir doublé le Sud-Est de l'Isle, qu'en suivant la Côte du Sud, il trouva des Pêcheurs, qui répondirent à ses questions, par des signes. Enfin, le 18 de Juillet, il arriva devant la Rivière de Mindanao. Dampier place l'embouchure de cette Rivière, à cinq degrés vingt-deux minutes de longitude du Nord, & à vingt-trois degrés douze minutes de latitude du Cap Lézard, en Angleterre (51).

On jeta l'ancre à deux milles de la Côte, & à trois ou quatre d'une petite Isle, qu'on avoit au Sud du Vaisseau. Swan fit tirer aussi-tôt huit ou neuf coups de canon, auxquels on répondit, de la Côte, par trois coups. A peine ce bruit fut cessé, qu'on vit paroître deux Seigneurs Indiens, dans un Canot à dix rames. Ils demanderent, en Espagnol, de quel Pays étoit le Vaisseau ? On leur répondit dans la même langue. Mais, quoique le nom d'Anglois parût leur plaire, ils n'apprirent pas, avec la même satisfaction, que le Capitaine n'étoit pas venu pour s'établir dans leur Isle. Ils étoient informés, depuis long-temps, de l'arrivée du Vaisseau ; & leur Cour s'étoit flattée qu'il venoit former un Comptoir, à Mindanao. Un Marchand, de la même Nation, nommé *Goodlud*, avoit relâché quelques mois auparavant sur leur Côte, & leur avoit dit, à son départ, qu'ils devoient s'attendre à recevoir bientôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour leur faire des propositions de Commerce (53).

Dampier se jette ici dans une digression fort curieuse. « Je suis persuasé, dit-il, que nous n'aurions pu prendre de meilleur parti, que de profiter de cette ouverture, & de nous rendre au desir qu'ils marquoient de nous voir prendre un Etablissement dans leur Pays. Outre que nous y aurions trouvé plus d'avantage qu'à continuer de courir comme des Vagabonds, il y a beaucoup d'apparence que l'Angleterre entière en auroit tiré de grands profits, par un Commerce régulier, non-seulement avec cette Isle, mais avec plusieurs autres Isles voisines, qui produisent des Epicerics. Celles de Meangis, que j'ai déjà nommées, sont à vingt lieues de Mindanao. Ce sont trois petites Isles, qui abondent en or, & s'il en faut croire leurs Habitans, & qui n'étoient pas encore connues des Hollandois. D'ailleurs, la communication avec les Philippines seroit aisée, pour ceux qui seroient bien établis à Mindanao. Comme la situation est très-avantageuse en général, pour le Commerce de cette partie de l'Orient, & que par elle-même elle est comme le centre du commerce d'or & d'épicerics de toutes les Isles voisines, il est important de considérer que malgré son éloignement, le Voyage est moins difficile & moins ennuyeux qu'on ne se le figure. Voici la route que je voudrois tenir, en partant d'Angleterre vers la fin d'Août. Je serois le tour de la Terre de Feu ; & m'avancant ainsi vers la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger cette Côte aussi loin qu'il seroit nécessaire, pour approcher de Mindanao ; après quoi, je serois voile droit à cette Isle. Par cette voie, j'éviterois l'approche des Etablissements Hollandois ; & lorsqu'une fois j'aurois passé la Terre de Feu, je serois assuré de trouver un vent

d'Est frais & constant. Au contraire, passant à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, on n'a pas plutôt gagné l'Océan de l'Inde Orientale, qu'il faut traverser le Déroit de Malaca, ou d'autres Déroits à l'Orient de Java, dans lesquels on est sûr de trouver des vents peu favorables, de quelque côté de la Ligne qu'on puisse tourner; ce qui fait un Voyage d'environ huit mois: au lieu que j'espérerois finir l'autre en six, ou sept au plus. Je ferois, au retour, la manœuvre des Espagnols dans leur Voyage de Manille au Mexique; avec cette seule différence, qu'au lieu qu'ils font route, vers le Pôle Septentrional, pendant les vents variables, je voudrois la faire au Sud, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un vent propre à me faire passer la Terre de Feu. On ne manque point de lieux où l'on peut roucher, pour se rafraichir. En allant, on roucheroit, par exemple, aux deux côtés des Etars de Pata, ou, si l'on aimoit mieux, aux Isles de Gallapagos, qui offrent des rafraichissemens en abondance. Au retour, on pourroit vraisemblablement relâcher en quelque endroit de la Nouvelle Hollande, & faire en même temps de nouvelles découvertes, sans se détourner de sa route. Pour en expliquer naturellement mon opinion, je crois que si cette vaste étendue de Terre Australe, qui borne la Mer du Sud, n'est pas mieux connue des Anglois, c'est parce qu'on a négligé une route si facile. Ceux, qui traversent cette Mer, ont ordinairement quelque dessein, sur la Côte du Pérou ou du Mexique, & passent par conséquent bien loin des Terres Australes. J'ajouterais, pour confirmer cette idée, ce que j'ai appris du Capitaine David, depuis mon retour en Europe. Il m'a dit, qu'après nous avoir quitté à Ria-Lexa, il s'étoit rendu aux Isles Gallapagos, & que de-là faisant voile au Sud, pour prendre le vent & gagner la Terre de Feu, à vingt-sept degrés de latitude Méridionale, il vit tout-d'un-coup près de lui, une petite Isle sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette Isle, il découvrit une longue étendue de Pays, assez élevé, qui tiroit au Nord-Ouest. C'étoit, sans doute, une Côte des Terres Australes (54).

Mais, en mettant à part l'intérêt de notre Patrie, & supposant que nous n'en eussions reçu aucun secours pour nous établir à Mindanao, peut-être étions-nous plus en état d'exécuter cette entreprise, que si nous étions venus exprès de l'Europe. A peine nommoit-on quelque métier nécessaire, que plusieurs de nos gens ne fussent capables d'exercer. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Il ne nous manquoit qu'un Forgeron pour les gros ouvrages; mais nous aurions pu le trouver à Mindanao. Nous avions une grosse provision de fer, de plomb, & de toutes sortes d'outils, avec de la poudre & des balles, & un bon nombre de petites armes. S'il avoit fallu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons, dont nous pouvions nous priver, sans affoiblir trop notre Vaisseau. Ajoutez que notre avantage étoit extrême sur des Facteurs sans expérience, qu'on envoie d'Angleterre aux Indes, & qui s'y prennent ordinairement avec trop de circon-

DAMPIER.
1686.

Il est de-
ra-
fraichissemens
qu'il propose.

Combien les
Avanturiers é-
toient propres à
cette entreprise.

(54) C'est apparemment sur ces réflexions, que l'Auteur entreprit le Voyage des Terres Australes, dont on a déjà donné la Relation.

DAMPIER.
1686.

pection, de froideur & de formalités, pour être capables d'une grande entreprise; sans compter que le changement d'air & de régime expose beaucoup plus de vie : au lieu que nous étions déjà faits aux plus grandes chaleurs, endurcis à la fatigue, hardis, entreprenans, & difficiles à déconcerter. En un mot, la plupart de nos gens étoient las de courir, & commençoient à soupirer après le repos; ils auroient été ravis de s'établir, avec quelque espérance de commodité. Nous avions un bon Vaisseau; assez de monde pour en employer une partie à cultiver notre Etablissement, & l'autre à porter, en Angleterre, des nouvelles aux Propriétaires, avec la valeur de leurs efforts. Swan avoit gardé précieusement cinq mille livres en or, qu'il avoit reçues pour ses marchandises, depuis qu'il les avoit vendues dans l'Isle de Plata. S'il en avoit employé une partie en Epicerie, les Marchands, qui lui avoient confié leurs espérances, auroient été fort satisfaits d'en tirer au moins ce fruit (55).

Premières mesures de Swan, à Mindanao.

Revenons avec Dampier. Les deux Seigneurs Mindanayens refuserent de monter à bord; mais ils n'en promirent pas moins au Capitaine de lui fournir des provisions; & pour l'assurer de leur bonne foi, ils lui conseillèrent de mettre son Vaisseau à couvert dans un lieu plus sûr, dans la crainte des vents d'Ouest, qui devoient souffler bien-tôt avec la dernière violence. Cet avis fut d'une extrême utilité pour les Avanturiers. Ils ne sçurent, qu'après le départ de ces deux Insulaires, que l'un étoit Raja Lau, Général des Troupes de l'Isle, & l'autre un des fils du Sultan. Un Officier vint aussi-tôt à bord, & mesura le Vaisseau. C'est un usage que les Mindanayens ont tiré de la Chine, où l'on prend toutes les dimensions des Bâtimens qui viennent y charger, pour sçavoir exactement ce qu'ils peuvent contenir. Swan, persuadé que la saison l'obligeroit de faire quelque séjour dans cette Isle, se crut intéressé à ménager le Sultan. Non-seulement il souffrit l'exécution de ses ordres, mais il lui fit annoncer un présent de quelques aunes d'écarlate & de galons d'or & d'argent, avec un Cimetière à la Turque & une paire de Pistols. More, Anglois de quelque distinction, qui fut choisi pour les porter, se fit mener d'abord chez Raja Lau, tandis que le Sultan, averti de son dessein, fit ses préparatifs pour le recevoir. Vers le soir, quelques-uns de ses Officiers vinrent prendre le présent. More fut conduit, à la lumière des flambeaux, jusqu'au Palais, où il trouva le Sultan, avec huit ou dix Seigneurs de son Conseil, assis sur de riches tapis. La conversation se fit en Espagnol, par le ministère d'un Interprète. Elle donna, au Sultan, une si vive impatience de voir le Capitaine, que l'ayant fait presser de descendre dès le lendemain, il le reçut aussi-tôt, dans sa Chambre, avec peu de cérémonie. Après les premiers complimens, il se fit apporter deux Lettres Angloises, qu'il le pria de lire, dans l'opinion apparemment qu'elles serviroient à lui faire prendre une haute idée des avantages que les Anglois pouvoient espérer dans son Isle. Une de ces Lettres étoit de quelques Marchands de Londres au Sultan, pour lui demander certains privilèges, & la liberté de bâtir un Fort à Mindanao. L'autre avoit été laissée par le Capitaine Goodlud, pour tous les Anglois que le hasard ameneroit dans l'Isle.

Lettres Angloises, qui se trouvoient à Mindanao.

(55) Pages 399 & précédentes.

Ell

Elle rendoit compte de l'état du Commerce, c'est-à-dire, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & pour celles de l'Europe qui seroient vendues aux Insulaires. Le prix réglé de l'or de Mindanao étoit, pour l'once d'Angleterre, quatorze piaftres, Monnoie de cours dans toutes les Indes; & dix-huit piaftres, pour l'once de Mindanao. Dampier ne se rappelle pas le prix des marchandises. Ces apparences de bonne foi mutuelle n'avoient point empêché Goodlud d'ajouter au bas de sa Lettre : « défiez-vous de ces gens-là, qui sont tous des Voleurs; mais n'en témoignez rien ». Les Avanturiers apprirent qu'en effet on avoit volé, dans l'Isle, quelques marchandises à Goodlud, & qu'il étoit parti sans avoir obtenu de satisfaction. Cependant ils ne purent conserver la défiance que sa Lettre leur avoit inspirée, lorsque Raja Lau leur amena un des Voleurs, chargé de chaînes, en priant Swan de lui imposer le châtement qu'il jugeroit à propos. On l'avoit arrêté depuis peu, quoiqu'il se fût réfugié dans les Montagnes. Swan s'excusa d'ordonner son supplice : mais Raja Lau ne jugea point à propos de lui faire grâce. Le lendemain, au lever du Soleil, il fut attaché nud à un poteau, dans une situation qui ne lui permettoit pas de remuer les mains ni les pieds, & le visage tourné directement au Soleil. Après midi, on le tourna vers l'Occident, afin qu'il eût toujours le Soleil au visage. Ce tourment, qu'on doit juger cruel, parce qu'il livre tout à la fois le Coupable à l'excessive chaleur du Climat & à la fureur des Mouches, dura jusqu'au soir. Il auroit été suivi d'une mort encore plus barbare, si les prietes de Swan n'eussent apaisé la Raja.

Malgré ce zèle pour la justice, qui fut suivi d'autant de franchise & d'amitié de la part des Habitans de Mindanao, les Avanturiers eurent bientôt l'occasion de s'appetcevoir qu'on chetchoit à les tromper. Raja Lau avoit continué de leur représenter si vivement les dangers, dont ils étoient menacés à l'embouchure de la Riviere, qu'ils avoient consenti à faire remonter leur Vaisseau vers la Ville. Il fallut le décharger, pour le rendre plus léger, dans un Canal assez étroit, & qui n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau en pleine marée. Raja Lau acheta une assez grosse quantité de fer & de plomb, au prix fixé par Goodlud, & le paya fidèlement en riz. On vit arriver le temps qu'il avoit annoncé. La pluie & les tempêtes commencerent vers la fin de Juillet, & durerent jusqu'à la fin d'Août. La Riviere, qui s'enfla prodigieusement, amenoit de gros arbres flottans, dont les efforts des Avanturiers ne pouvoient toujours garantir le Vaisseau; & la Ville de Mindanao, qui n'a pas moins d'un mille de long, sur le bord de la Riviere, paroissoit bâtie au milieu d'un Lac, où l'on ne pouvoit passer d'une maison à l'autre, qu'avec des Canots. Ce ne fut pas néanmoins cette disgrâce commune qui fit ouvrir les yeux aux Anglois. Ils jugerent au contraire, que l'Isle n'avoit point de Baye ni de Port, où le danger pût être moins terrible; & pendant cette fâcheuse saison, ils alloient se consoler chaque jour avec leurs Pagallys (36), d'un mal dont tous les Insulaires se ressentent comme eux. Mais lorsque le temps fut adouci, & qu'ils penserent à radoubier leur Vaisseau, ils furent extrêmement surpris de le trouver à demi mangé des vers. Les Canots étoient percés comme des rayons de miel. La

DAMPIER.
1686.

Avis qu'elles
contenoient.

Etrange puni-
tion d'un Vo-
leur.

Les Anglois
d'appetcevoir
qu'on veut les
tromper.

(36) Pages 411 & précédentes.

DAMPIER.
1686.
Leur Vaisseau
est mangé des
vers.

Exemple ef-
frayant

Propriétés des
vers de Mindanao.

Révolte des
Avanturiers con-
tre Swan,

A quelle occa-
sion.

Batque, qui n'avoit qu'un simple fond, étoit ouverte de toutes parts & ne pouvoit plus servir (*). A la vérité, comme le Vaisseau étoit doublé, les vers n'avoient pas percé le coin, entre la doublure & la principale planche. Ils ouvrirent alors les yeux sur la mauvaise foi du Général. Lorsque venant à bord, il les trouva tous occupés à détacher les planches de la doublure, & qu'il vit, par dessous, un fond ferme & solide, il branla la tête & parut mécontent. On lui entendit répéter que c'étoit le premier Vaisseau qu'il eût jamais vu à fond double. Swan apprit, que dans le même lieu, un Navire Hollandois avoit été mangé des vers en moins de deux mois, & que le Général s'étoit saisi du canon. Son espérance étoit sans doute d'avoir aussi celui des Avanturiers : mais elle fut trompée. Ils se rassemblèrent, avec beaucoup d'intelligence, pour détacher toutes les planches mangées des vers ; ils en substituerent d'autres ; & vers le mois de Décembre, leur Vaisseau fut parfaitement rétabli.

Dampier parle avec étonnement de la voracité de cette espèce de vers. Il ne l'avoit éprouvée qu'à Mindanao. Les Habitans, dit-il, savent si bien ce qu'ils ont à craindre de ces pernicieux Insectes, que chaque fois qu'ils reviennent de la Mer, ils hâlent leurs Bâtimens sur le sec, ils en brûlent le fond, & ne les remettent à flot qu'après les avoir soigneusement réparés. Leurs Canots mêmes ne demeurent jamais long-temps dans l'eau. On assure que ces vers, qui percent un Vaisseau dans l'eau salée, meurent dans l'eau douce, & que les vers d'eau douce meurent au contraire dans celle qui ne l'est pas ; mais que les uns & les autres multiplient prodigieusement, dans l'eau qu'on nomme somache, c'est-à-dire, qui n'a qu'un petit goût de sel. Quelques-uns croient qu'ils s'engendrent dans les planches : mais Dampier est persuadé que c'est la Mer qui les produit. Il se souvint d'en avoir vu nager des millions dans la Baye de Panama, dans celle de Campeche, & dans plusieurs autres lieux. Swan & David, avoient fait la même remarque, & de-là venoit leur attention à faire calfestrer souvent leurs Vaisseaux ; mais ils n'en avoient jamais vus de si gros, ni de si voraces, qu'à Mindanao. L'Auteur observe aussi qu'on n'en trouve jamais fort loin en Mer. Ils sont toujours dans les Bayes, dans les Anses, aux embouchures des Rivières, en un mot à peu de distance de la Terre.

Cette expérience de la mauvaise disposition du Général, joint à quelques autres sujets de mécontentement, éloigna plus que jamais Swan de toute idée d'Etablissement dans l'Isle de Mindanao, & le fit penser à quitter incessamment cette Isle. Mais, ayant eu le malheur d'irriter lui-même une grande partie de son Equipage, par des hauteurs & des sévérités mal entendues, il ne se défioit pas d'un affreux complot, que ses gens tramaient contre lui. Un jeune homme de Bristol, nommé Jean Reed, qui s'étoit fait estimer de ses Compagnons, par son esprit & par son intelligence dans la Marine, trouva par hasard le Journal du Capitaine, depuis l'Amérique jusqu'à Guaham. La plupart des Avanturiers y étoient assez maltraités. Il profita de cette ouverture, pour aigrir leurs ressentimens ; & s'étant assuré du plus grand nombre, il se fit nommer Commandant du Vaisseau. Swan, qui.

(*) Cette peste de la Navigation, étoit déjà connue sur diverses Côtes, particulièrement dans les Ports du Brésil.

étoit à terre, occupé des derniers préparatifs de son départ, fut averti de cette furieuse entreprise, mais trop tard pour entreprendre de faire rentrer les Mutins dans la soumission. Il avoit près de lui trente-six hommes, qui furent enveloppés dans sa disgrâce, c'est-à-dire, abandonnés comme lui; à l'exception de Dampier & du Chirurgien, qui s'étant rendus à bord, avant que la révolte eût éclaté, y furent retenus, & forcés de suivre la fortune du Vaisseau. Le nouveau Capitaine fit mettre à la voile, en plein jour, le 14 de Janvier, & s'éloigna promptement de l'Île, sans aucune marque de pitié pour ceux qu'il trahissoit (57).

Dampier observe ici, que ce fut pendant son séjour à Mindanao, qu'il s'aperçut, pour la première fois, d'un changement, sur lequel il fait ses réflexions. Après avoir été si loin à l'Occident, en suivant toujours le cours du Soleil, il trouva que la différence du temps étoit de quatorze heures, qu'il nomme des heures gagnées; compte assez juste, dit-il, puisque la différence des longitudes d'Angleterre & de Mindanao, est d'environ deux cens dix degrés du Léopard. Tous les Européens, qui vont au Levant par le Cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire, par une route opposée & contre le cours du Soleil, comptent un jour de plus; & les Mindanayens ont le même calcul, car ils appellent Vendredi, le jour auquel leurs Sultans vont à leurs Mosquées, qui n'est que le Jeudi en Europe. Cependant les Espagnols de Guaham ne comptent pas autrement que nous, & Dampier en donne pour raison, qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident: mais il ignore, dit-il, comment on compte à Manille & dans les autres Colonies Espagnoles des Philippines (58).

DAMPIER.

1686.

Ils choisissent
Recd pour Capitan.
Swan.

1687.

Réflexions de
Dampier sur le
changement du
temps, & néces-
sité de cette ob-
servation.

(57) Dampier remarque que l'Equipage étoit encore affaibli par la perte de seize hommes, qui étoient morts, à Mindanao, la plupart de poison, pour avoir eu trop de familiarité avec les femmes du Pays. Les Insulaires empoisonnent avec beaucoup d'art. Quelques uns de leurs poisons sont lents. Plusieurs Anglois, qui étoient par- tir sains, en moururent quelques mois après. *Ibid.* page 423.

A l'égard de Swan, son sort, dont Dampier ne fut informé que dans la suite, doit trouver place au moins dans une Note. Il se flat- ta long temps de voir arriver, à Mindanao, quelque Vaisseau de sa Nation; & cette espé- rance l'empêcha de suivre l'exemple de plusieurs de ses Compagnons, qui prirent le parti de passer à Ternate, sur des Ba- ques Hollandoises, & de Ternate à Pata- via, où les Hollandois leur prirent leurs Journaux. Il en vit mourir, près de lui, quelques autres. Enfin, un jour qu'il s'étoit mis dans un Canot, pour aller à bord d'un Vaisseau Hollandois, qui étoit alors à la Rade, & sur lequel il étoit déterminé à re- tourner en Europe, quelques Insulaires ren- versèrent son Canot, & le couvrent dans l'eau.

On a cru que cette perfidie venoit du Gé- néral Mindanayen, qui s'empara aussitôt de son or. D'autres la regardent seulement comme une espèce de punition, que Swan s'é- toit attirée par ses emportemens & ses me- naces, contre l'Île entière, qu'il accusoit de l'avoir trompée. *Ibid.* page 500.

(58) Il ajoute, qu'une forte raison, qui doit obliger les Marins d'observer la diffé- rence du temps, est la nécessité d'être exacts dans leurs latitudes. Comme nos Tables de la déclinaison du Soleil, sont supputées pour les Méridiens des lieux où elles ont été com- posées, elles diffèrent, pendant les mois de Mars & de Septembre, d'environ douze mi- nutes, des parties du Monde, situées sous des Méridiens opposés; & pendant les au- tres temps de l'année, elles diffèrent aussi à proportion de la déclinaison du Soleil. Si l'on alloit aussi loin que Dampier, la diffé- rence seroit encore plus grande, & causeroit des erreurs considérables. Les gens de Mer, eux mêmes qui ont de l'habileté, ne s'en aperçoivent presque point en voyageant, quoique cette remarque soit si nécessaire; & cela, parce qu'ils ne font point assez d'at- tention à la raison sur laquelle est fondée

Eccij

DAMPPIER.

1687.

Le nouveau
Capitaine quitte
Mindanao.Sa route & son
devenir.Observation
de Dampier sur
les Katangs.Île des Chau-
ve-Souris.Ailes prodigi-
euses de ces
animaux.

Aussi-tôt que le nouveau Capitaine se vit en Mer, il déclara que son dessein étoit d'aller croiser devant Manille. On fit route à l'Ouest, en côtoyant le Midi de l'Isle Mindanao, à quatre ou cinq lieues de terre ; & le lendemain on se trouva devant Chambongo (59), Ville de cette Isle, à trente lieues de la Rivière d'où l'on étoit parti. Ce Port, où les Espagnols s'étoient autrefois fortifiés, offre un bon mouillage, & le Pays abonde en Bestiaux ; mais, à deux ou trois lieues de la Terre, on rencontre deux Bancs dangereux. Le 14, on traversa plusieurs petites Isles, où les marées sont fort inconstantes ; & le 22, on doubla la Pointe la plus Occidentale de Mindanao, d'où l'on fit route au Nord, jusqu'à la vue de quelques autres Isles, du nombre des Philippines. Le 3 de Février, à neuf degrés cinquante-cinq minutes de latitude, Reed, qui vouloit faire quelques réparations à son Vaisseau, pour le rendre plus léger à la voile, fit jeter l'ancre dans une bonne Baye, à l'Ouest d'une Isle de huit ou dix lieues de long, qui ne se trouvoit pas nommée dans ses Cartes, ni dans ses Livres. Elle est à l'Occident de celle de Zebu (60). Dampier profita du temps que les Ouvriers donnoient au travail, pour visiter diverses parties de cette Baye.

Dans quelques endroits, il trouva de ces Canes, qu'on nomme Rattangs, & dont l'usage est commun en Europe ; mais elles étoient d'une espèce curieuse, dont il fait la description. La plus grande distance de leurs nœuds n'est pas de plus de deux pieds dix pouces, & leur distance commune est de deux pieds. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Leur longueur est de quinze ou vingt brasses ; & depuis la racine jusqu'à cinq ou six pieds du bout, elles sont d'une grosseur extraordinaire. La peau qui les couvre est épaisse, barbe, & de couleur brune ; mais cette peau se dépouille, en la passant seulement par la main fermée, & laisse une Canne d'un verd pâle, qui brunit en séchant. Dampier en coupa plusieurs, qui se trouverent très-fortes & très-pesantes (61). La Baye contient une petite Isle, couverte de Bois & d'un mille de circuit, qui est la retraite d'une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, avec des ailes si longues, qu'un homme, étendant les bras, n'en peut toucher, à beaucoup près, les deux extrémités. Dampier donne à chaque aile sept ou huit pieds de long ; ce qui paroît sans vraisemblance, pour un corps, qu'il ne représente pas plus gros qu'un Canard, s'il n'auroit qu'il vit de près un de ces hideux Oiseaux. Elles sont de la même substance que celles des Chauve-souris ordinaires, brunes, ou couleur de Souris. On distingue, sur la peau, des côtes, ou des espèces de varangues, qui regnent dans toute leur longueur, & qui sont trois ou quatre plis. Aux jointures & aux extrémités, elles ont des griffes pointues, en forme de crochets, par lesquelles l'Oiseau peut se pendre à tout. Le Soleil n'étoit pas plutôt couché, que ces Animaux prenant leur vol, comme des Esclaves d'Abeilles, passoient de leur petite Isle à la grande. On les voyoit s'é-

cette nécessité ; comme il arriva, dit-il, à ceux de notre Troupe, qui après avoir passé cent dix degrés, commencèrent à diminuer la différence de la déclinaison ; au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fîmes

durant toute la route. *Ibid.* page 426.

(59) Apparemment Sambangan.

(60) C'est sans doute l'Isle des Nègres, Poyer, la Carte des Philippines.

(61) Page 429.

lever, jusqu'à se dérobbet à la vue ; & le lendemain, depuis la pointe du jour jusqu'au lever du Soleil, on le revoyoit descendre, comme autant de nuages, & rentrer dans leur Isle.

En sortant de cette Baye, à deux milles de l'Isle aux Chauve-souris, du côté de l'Ouest, on rencontre un Rocher d'autant plus dangeueux, que la Mer n'y fait point de Brisans; excepté peut-être dans les mauvais temps, & lorsqu'il est découvert. De-là, Reed fit porter le Cap à l'Ouest, & mouilla successivement dans plusieurs autres Isles. Mais, ayant appris de quelques petis Bâtimens, chargés de riz ou de marchandises, qui tombèrent entre ses mains, qu'il y avoit actuellement trente ou quarante gros Navires dans le Port de Manille, il abandonna le dessein d'aller croiser vers l'Isle de Luçon, pour aller passer le reste d'une saison fort avancée à Pulo Condor, une des petites Isles de la Côte de Camboya. Suivant les Cartes, qui lui servoient de Guides dans des Mers qu'il ne connoissoit pas, il lui sembla que cette retraite étoit assez écartée pour le mettre à couvert, ou du moins pour lui faire éviter les lieux de Commerce, où l'exemple de Manille lui faisoit craindre d'être attaqué par des forces supérieures.

Il étoit à quatorze degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il fit gouverner au Sud-Quarr-d'Ouest, vers Pulo Condor. Cette route le fit passer fort près des Bas-fonds de Poncel, & d'autres écueils aussi dangeueux, entre lesquels il compte trois petites Isles, ou trois monceaux de sable, qui se montrent presque à la surface de l'eau. Il n'arriva que le 13 de Mars à la vue de Pulo Condor, où il mouilla le lendemain au Nord de l'Isle, devant une Baye sablonneuse, à un mille de la Côte, sur un excellent fond de sable clair. Après avoir fait chercher, dans le Havre, un lieu propre à carener son Vaisseau, il y entra, sans autre ménagement pour les Insulaires. Dampier, moins Pirate que Géographe & Naturaliste, résolut d'employer le temps du séjour à connoître une Isle, dont la plupart des Voyageurs vantent l'utilité pour la Navigation, sans joindre à cet éloge aucun autre éclaircissement.

Pulo Condor est la principale des Isles de Camboya, & la seule qui soit habitée. On les place, en général, à huit degrés quarante minutes de latitude Septentrionale, à la distance d'environ vingt lieues Sud-Quarr-d'Est de l'embouchure de la Riviere de Camboya. Elles sont si proches les unes des autres, qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle. Cependant, à quatorze ou quinze lieues, on en distingue deux, qui sont les plus hautes & les plus grandes, dont la principale est celle qui porte proprement le nom de Condor. Sa longueur est de quatre ou cinq lieues de l'Est à l'Ouest, & sa plus grande largeur de trois milles. L'autre, qui s'étend du Nord au Sud, est longue d'environ trois milles, sur un demi-mille de large. Elle est si favorablement située à l'Occident de la plus grande Isle, que l'espace qui les sépare forme un Havre très commode, où l'on entre du côté du Nord, & qui n'a pas moins d'un mille de largeur. Au Midi, les deux Isles se ferment, & ne laissent qu'un petit passage pour les Barques & les Canots. Il n'y a point d'autres Isles, du côté Septentrional; mais vers le Sud, on en trouve cinq ou six, à peu de distance de la grande Isle.

Ecc iij

DAMPIER.
1687.

Recueil dange-
reux.

Reed se rend à
Pulo Condor.

Description de
cette Isle.

DAMPIER.

1687.

Productions
qui lui sont pro-
pres.Arbre à Gou-
dron.

Le terroir de Pulo Condor est noirâtre, & généralement assez profond. Les Montagnes seulement y sont pierreuses. Entre plusieurs sortes d'arbres, qui croissent particulièrement dans la partie Orientale, Dampier en remarqua un, plus gros que tous les autres, & qu'il n'avoit vu dans aucun autre lieu. Son tronc est de trois ou quatre pieds de diamètre. On en tire un suc, qui ne demande que la peine de le faire un peu bouillir, pour en composer un excellent Goudron. S'il bout plus long-temps, il devient aussi dur que de la poix. Il sert indifféremment à l'un & l'autre usage. La manière de le tirer est de faire horizontalement un grand trou, jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & de couper l'arbre de biais au-dessus de cette cavité, jusqu'à ce qu'on la rencontre. Dans le premier trou, qui forme alors un demi-cercle, on fait une espèce de bassin, qui contient une pinte de liqueur ou deux; & de la partie supérieure qu'on a coupée, le suc tombe dans ce réservoir, qu'il faut vider tous les jours. Il coule pendant quelques mois, après lesquels il s'arrête; & l'arbre se rétablit.

Mango de
Condor.

Les fruits, dont la Nature a favorisé l'Isle de Condor, sont le Mango, la Grappe, & la Muscade sauvage. Ils croissent dans les Bois en fort grande abondance. Le Mango est le fruit d'un arbre, de la grosseur du Pommier. Dampier ne veut pas qu'on le confonde avec le Mango de Sumatra, de Ceylan & de plusieurs autres Pays. Il n'est pas plus gros qu'une petite Pêche. Il s'allonge, en diminuant vers le bout. Dans sa maturité, il est jaunâtre, plein de jus, d'une odeur agréable & d'un excellent goût. On le coupe en deux parties, qui se consument, comme les autres Mangos, au sel, & au vinaigre, avec un peu d'ail. Ces fruits étoient mûrs, lorsque les Aventuriers arrivèrent à Condor. Ils répandoient une odeur si délicate, que sans les voir, & même d'assez loin, on les distinguoit à cette marque, dans l'épaisseur des Bois. Il suffisoit d'être au-dessous du vent, pour les trouver. Dampier ne connoît pas d'autre endroit des Indes, où les Mangos sauvages vaillent ceux qu'on cultive soigneusement dans les Jardins (62).

Arbre à Grap-
pe.

La Grappe est un fruit qui croît par pelotons, comme le Jack, le Durion & le Coco. Il sort aussi du tronc de son arbre, qui est droit, & d'un pied de diamètre, au plus, avec assez peu de branches. On en distingue deux espèces, la rouge & la blanche. Les pelotons ressemblent beaucoup à la grappe de Vigne, par la figure & la couleur; & de là leur vient apparemment leur nom, qu'ils méritent aussi par un goût de vin fort agréable. Dampier n'a jamais vu ce fruit qu'à Pulo Condor. (63)

Muscadier
sauvage.

L'arbre qui porte la Noix muscade sauvage, est de la grosseur du Noisetier, avec cette différence, que les branches sont plus épaisses & s'étendent moins. Son fruit croît entre les rameaux, comme les Noisettes. Il est enfermé dans une gousse délicate, & plus particulièrement dans une espèce de fleur, dont il est entouré dans la gousse. Cette Muscade sauvage ressemble si fort à la véritable, quoiqu'un peu moins grosse & plus longue, que Dampier prit d'abord l'une pour l'autre: mais elle n'en a ni l'odeur, ni le goût. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que de plu-

seurs Isles voisines , la grande, c'est-à-dire, celle qui se nomme proprement Pulo Condor, est la seule qui produise l'arbre à Goudron, l'arbre à Grappe, le Mangoyer & le Muscadier sauvage (64).

Ces Isles sont remplies de Perroquets, de Ramiers, de Pigeons communs, de Coqs & de Poules sauvages, dont la chair est blanche & délicate. Les Coquillages, & les Tortues vertes, y sont en abondance. Elles sont d'ailleurs bien arrosées, par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent pendant dix mois de l'année, & qui ne commencent à rarir que vers la fin de Mars. Dans tout le cours du mois d'Avril, on n'y trouve d'eau que dans quelques Etangs; mais il est facile d'y creuser des puits. Au mois de Mai, la pluie vient, & les Ruisseaux reprennent leur cours.

Les Isles de Condor joignent, à tant de commodités, celle de leur situation, qui est sur la route de la Chine, du Japon, de Manille, du Tonquin, de la Cochinchine, en un mot, de tous les Pays de la Côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, soit qu'on passe par le Détroit de Malaccan, ou par celui de la Sonde, Dampier s'étonne qu'aucune Nation de l'Europe n'y ait un Comptoir, qui pourroit être mis à couvert d'insulte par un Fort. Il ne seroit pas plus difficile de fortifier le Havre, & cette Place deviendroit importante pour le Commerce. Les Insulaires de la grande Isle, qui est la seule habitée, sont originaires de la Cochinchine. Ils sont petits, mais bien proportionnés dans cette taille, & plus bazanés que les Mindanayens. Ils ont le visage long, les cheveux & les yeux noirs, le nez d'une grosseur médiocre, les lèvres minces, les dents fort blanches, & la bouche petite. Leur principal exercice est de tirer le suc des arbres au goudron, qu'ils amassent dans des vaisseaux de bois, pour le transporter à la Cochinchine. D'autres s'occupent à prendre des Tortues, dont ils font bouillir la graisse, pour en tirer l'huile, qui fait une autre partie de leur commerce. L'habitude qu'ils ont, de voir mouiller des Vaisseaux étrangers dans leur Havre, les a rendus fort civils. Cette politesse, va jusqu'à leur faire mener à bord leurs filles & leurs femmes, pour les offrir à ceux que les fatigues de la Mer ne rendent point insensibles au plaisir. Leur Religion est l'Idolâtrie. Dampier vit dans un Village, au Midi de l'Isle, un petit Temple, qui contenoit d'un côté une figure d'Eléphant, d'environ cinq pieds de haut, & de l'autre celle d'un Cheval; toutes deux avoient la tête tournée vers le Midi (65).

Après les réparations nécessaires au Vaisseau, Reed employa quelques semaines à croiser dans cette Mer, jusqu'à la Baye de Siam, où il mouilla dans l'Isle d'Ubi, qui est précisément à l'entrée, quarante lieues à l'Ouest de Pulo Condor. Elle a sept ou huit lieues de circuit, & de l'eau du côté du Nord. Dans la Baye même, les Avanturiers touchèrent à quelques autres Isles, où ils ne trouverent que des Habitans de Pêcheurs. Mais cette course leur fit rencontrer quelques Bâtimens Indiens, chargés de riz, & un gros Vaisseau chargé de Poivre, qui venoit de Palimbam. Ils retournerent à Pulo Condor, avec leur proie. Dampier & le Chirurgien, persuadés qu'on n'y feroit pas un long séjour, voulurent profiter de l'oc-

DAMPIER.
1687.

Animans de
l'Isle.

Commodité
de cette Isle pour
un Comptoir.

Figure & ca-
ractère des Ha-
bitans.

Courte des
Avanturiers.
Isle d'UBI.

(64) *Ibidem*.

(65) Pages 445 & précédentes.

DAMPIER.
1687.

calion, pour se dérober à cette Troupe de Furieux, qu'ils regrettoient de n'avoir pu quitter à Mindanao. Mais ils ne purent tromper l'attention de Reed; & le Chirurgien, qui étoit déjà descendu, fut forcé de remonter à bord.

Île de Prata.

Richesses qui
s'y trouvent en-
semble.

Vue de Saint
Jean, sur la Côte
de Canton.

Assemblée com-
mune.

On remit à la voile le 4 de Juin, pour retourner vers Manille. Un Meris Portugais, qui s'étoit trouvé sur le Navire chargé de Poivre, & qui sçavoit plusieurs Langues Indiennes, parut fort propre à faciliter les grands desseins, qu'on avoit conçus pendant trois mois de repos. Mais les vents devinrent si contraires, qu'après les avoir combattus long-temps, on désespéra de pouvoir s'approcher des Philippines. Il fallut former de nouveaux projets. Le premier, fut de visiter l'Île de *Prata*, dont on n'étoit pas fort éloigné. Cette Île est petite, mais dangereuse, par les Rochers dont elle est environnée. Elle est située à vingt degrés quarante minutes de latitude, sur la route de Manille à Canton. Les Chinois craignent plus cet écueil, que les Espagnols ne redoutoient autrefois les Bermudes. Ils y ont perdu quantité de riches Vaisseaux, à leur retour de Manille; & le Meris Portugais assura Reed, que dans la crainte du même sort, les Marchands de Canton n'osoient entreprendre de pêcher tant de trésors, dont une partie pouvoit être demeurée entre les Rochers. Aussi, les Avanturiers n'avoient-ils pas d'autre objet, & les craintes d'autrui n'eurent pas la force de les arrêter. Ils s'obstinèrent pendant cinq ou six jours à lutter contre les vents : mais celui du Sud-Est prit tant de force, qu'il les emporta vers les Côtes de la Chine.

Le 15, ils eurent la vue de la Terre; & le même jour, ils mouillèrent au Nord-Est de l'Île Saint Jean. Cette Île est à vingt-deux degrés trente minutes de latitude Septentrionale, sur la Côte Méridionale de la Province de Canton. Elle est assez haute, mais unie, riche en bois, en riz, & en Bestiaux. Les Insulaires sont Chinois, & Dampier en prend occasion de faire quelques observations vagues (66) sur le caractère & les usages de cette Nation : mais il confesse qu'ayant eu peu de temps pour s'en instruire, il n'a pu bien connoître un Pays, dont la description, dit-il, demanderoit un Livre entier (67). Après avoir fait des provisions, Reed fit lever l'ancre le 4 de Juillet.

Si quelque péril avoit été capable d'effrayer sa Troupe, ce devoit être celui qu'elle courut, pendant deux jours entiers, de la part de tous les Elémens conjurés pour sa ruine. Les vents, le feu & l'eau, faillirent mille fois d'abîmer le Vaisseau. On touchoit à la nouvelle Lune. Heureusement délivrés de cette tempête, la plus terrible que Dampier ait jamais essuyée, les Avanturiers ne pensèrent qu'à se mettre à couvert, avant la pleine Lune, qui les menaçoit du même accident. Ils consultèrent leurs Cartes (68), pour se rendre aux Îles Piscadores, à vingt-trois degrés de

(66) Page 457.

(67) Page 461.

(68) Comme nous n'avions personne à bord, qui connût ces Côtes, notre seule ressource étoit nos Cartes, qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Îles,

sans nous rien dire, ni des Havres, ni des Rades, ni des Bayes, qu'il y avoit, ni de ce que produisoient ces lieux, ni de leur forme, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes. *Ibid.* page 468.

latitude

latitude Septentrionale. Ce sont plusieurs grandes Isles, mal peuplées, entre l'Isle de Formose & la Chine, & presqu'à la même hauteur que le Tropique du Cancer. Elles ont l'apparence des Dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. On y trouve de l'eau & quantité de Chevres. Le Havre est assez bon, entre les deux plus Orientales. A l'Occident de celle qui l'est le plus, les Chinois ont une Ville, avec un Fort, qui commande le Havre, & qui est ordinairement gardé par trois ou quatre cens hommes. Reed s'approcha de ces Isles; mais n'y trouvant de mouillage que dans le Havre, sa surprise fut égale à l'imprudence qu'il eut d'y entrer, lorsqu'il y aperçut un grand nombre de Vaisseaux, les uns à la voile, & d'autres à l'ancre devant une grande Ville. Son dessein avoit été de se tenir caché; mais se trouvant déjà trop avancé, il s'arma d'audace. Le Canot fut envoyé vers la Ville, avec ordre de demander des rafraichissemens, & la permission de mouiller jusqu'à la pleine Lune, pour des Marchands Anglois, qui avoient été battus de la tempête, en allant à la Chine. L'Officier, qui commandoit le Canot, reçut un accueil civil, & des offres de secours; mais le Gouverneur Chinois, s'excusant sur les Loix, qui ne lui permettoient aucun commerce avec les Etrangers, lui conseilla de se rendre à l'Isle d'Aimoi, dont les Ports étoient ouverts aux Anglois, ou à Macao, pour s'approcher de Canton. Cependant, il s'empressa d'envoyer à bord quelques présens de vivres, pour lesquels Reed lui fit aussitôt porter une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or. Les Avanturiers se crurent fort heureux, de n'avoir fait naître aucun soupçon. Un vent de Sud-Ouest assez favorable leur fit prendre aussi-tôt le parti de se rendre à d'autres Isles, qui sont situées entre Formose & les Philippines, & qui ne portant aucun nom dans leurs Cartes, n'y étoient distinguées que par la figure 5, pour marquer leur nombre. Ils se persuaderent que des Isles, auxquelles leurs Hydrographes ne donnoient pas des noms particuliers, devoient être inhabitées, & qu'ils y seroient assez à couvert, pour se disposer secrètement à visiter celle de Luçon.

Dans leur tour, ils côtoyerent le Sud-Ouest de Formose, qu'ils laissèrent à leur gauche. Dampier place le Midi de cette Isle à vingt & un degrés vingt minutes, & son Nord à vingt-cinq degrés dix minutes. Il compte sa longitude depuis cent quarante-deux degrés cinq minutes, jusqu'à cent quarante-trois degrés dix minutes Est du Pic de Tenerif (69).

Le 6 d'Août, ils arrivèrent aux cinq Isles, qu'ils cherchoient. Mais, ayant mouillé d'abord à l'Orient de la plus Septentrionale, sur quinze brasses de fond, à la longueur d'un cable de la Côte, ils furent extrêmement surpris de la trouver fort peuplée. Trois grandes Villes se présentoient à une lieue du rivage; & dans la suite, ils en virent une quatrième, plus grande qu'aucune des trois autres, derrière une petite Montagne peu éloignée aussi de la Mer.

Ces Isles, suivant l'observation de Dampier, qui en prit la hauteur, sont à vingt degrés vingt minutes de latitude du Nord; & suivant ses Cartes, leur longitude est de vingt-quatre degrés cinquante minutes. Com-

DAMPIER.
1687.

Les Avanturiers se rendirent aux Isles Palaos.

Leur imprudence & leur audace.

Ils se rendent à des Isles sans noms.

Leur situation.

DAMPIER,
1687.
Illes esquivées
sous noms des
Avanturiers.
Isle d'Orange.

Isle de G. selon.

Isle de Mon-
mouth.

Isle de Bachi.
Isle des Che-
vres.

Observations
écrites de Dam-
pier.

me elles étoient sans noms, les Avanturiers se crurent en droit de leur en imposer. Quelques Hollandois de la Troupe demandèrent que la plus grande, qui est la plus Occidentale, fût nommée l'Isle d'Orange, à l'honneur de Guillaume II, Roi d'Angleterre. Sa longueur est de sept ou huit lieues, sur deux de large, & sa situation entre Nord & Sud. Deux autres, de moindre grandeur, en sont à quatre ou cinq lieues vers l'Orient. La plus Septentrionale, c'est-à-dire, celle où l'on avoit mouillé, fut nommée l'Isle de Grafton, par Dampier, qui prend cette occasion pour faire remarquer, que sa femme appartenoit, par le sang, à la Duchesse de ce nom. La longueur de cette Isle est d'environ quatre lieues, sur une & demie de large, entre Nord & Sud. Les Matelots donnerent, à l'autre, le nom d'Isle de Monmouth. Elle n'est pas à plus d'une lieue de l'Isle de Grafton, du côté du Sud; & sa longueur est de trois lieues, sur une de large, dans la même situation que les deux autres. Entre l'Isle de Monmouth & la partie Méridionale de l'Isle de Grafton, il y en a deux autres, mais petites, & rondes, situées toutes deux à l'Est. La plus Orientale, fut nommée l'Isle de *Bashee*, ou Bachi, du nom d'une liqueur, qu'on y boit abondamment; & la dernière, qui est la plus petite, reçut celui d'Isle des Chevres, parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Au Nord de toutes ces Isles, on découvre deux Rochers fort élevés (70).

Il est assez étonnant que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq, soit tout-à-fait inhabitée. Mais, quoique plate dans sa hauteur, & même assez unie, tous les bords n'offrent que des Rochers escarpés, qui ne permettent point aux Avanturiers d'y descendre. Dampier fait là-dessus quelques remarques, pour l'instruction des gens de Mer (71). Monmouth &

(70) Page 475.

(71) Donnons-en l'extrait, dans la même vue : J'ai toujours observé, dit-il, que dans les endroits où la Côte est défendue par des Rochers escarpés, la Mer est très profonde, & qu'il est rare qu'on y puisse mouiller. Au contraire, dans les lieux où les terres panchent du côté de la Mer, quelque élevées qu'elles soient plus loin dans le Pays, le fond est bon, & par conséquent le mouillage. A proportion que la Côte panche ou qu'elle est escarpée, à proportion le fond, pour ancrer, est ordinairement plus ou moins profond. Il n'y a point de Côte, au Monde, dont j'aie entendu parler, qui soit d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts & des bas. Ce sont ces hauts & ces bas, qui sont les Inégalités des Côtes & des bras de Mer, des petites Bayes, des Havres, &c., où l'on peut mouiller sûrement, parce que telle est la surface de la terre, tel est ordinairement le fond, qui est couvert d'eau. Ainsi, l'on trouve plusieurs bons Havres sur les Côtes, où la terre borne la Mer par des Rochers escarpés, s'il y a des petites sautes entre ces Rochers : mais, dans les

lieux où la pente d'une Montagne ou d'un Rocher n'est pas à quelque distance, en terre, d'une Montagne à l'autre, & où, comme sur la Côte du Chili & du Pérou, le panchant va du côté de la Mer, ou dedans, avec une face perpendiculaire ou fort escarpée, depuis les Montagnes voisines, la Mer y est profonde, & l'on y trouve peu de Havres. Toute cette Côte est trop escarpée pour qu'on y puisse jeter l'ancre, & je n'en connois point où il y ait si peu de Rades. Les Côtes de Gallice, de Portugal, de Norvege, de Terre-Neuve, &c., sont comme la Côte du Pérou & des hautes Isles de l'Archipelague, mais moins dépourvues de bons Havres. Là, où il y a de petites espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extrémités de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans les Mers, comme sur la Côte de Cariacou & d'autres. Les Isles de Juan Fernandez, de Sainte Hélène, &c. sont des terres hautes dont la Côte est profonde. A la vue des Isles des Etats, proche de la Terre de Feu, on ne doit pas même songer à mouiller, parce que, près de la Mer, les Rochers sont escarpés. Cependant, il peut s'y trouver

Grafton font deux Isles fort montueuses. Les deux petites sont plates & unies. L'Isle de Bachi a seulement une Montagne escarpée; mais celle des Chevres est tout-à-fait plate. En général, le terroir de ces Isles est rouge; mais il est noir & fertile dans quelques Vallées. Les arbres y croissent en assez grand nombre, quoiqu'ils y aient peu de grosseur. L'herbe y est grosse, & l'on n'en trouve de petite que sur la pente des Montagnes. Les fruits sont des Plantains, des Bananes, des Ananas, des Morges, & des Cannes à sucre. Mais les Insulaires font leur nourriture commune de Patates & d'Yames, qui leur servent de pain. Ils ont du coton, qui croit sur de fort petites plantes. On ne connoît point, dans les cinq Isles, d'autres quadrupèdes que des Chevres & des Porcs. Elles ont peu d'autres Oiseaux que des Perroquets; & pour Volaille domestique, on n'y voit que des Coqs & des Poules.

Monmouth & Grafton sont fort habitées; mais l'Isle de Bachi n'a qu'une Ville. Les Insulaires ont la taille petite & ramassée. Ils ont en général le visage rond, le front bas, les sourcils longs, les yeux couleur de noisette, la bouche de grandeur médiocre, les lèvres minces, les dents blanches, les cheveux noirs & épais, quoiqu'ils les portent fort courts, & que des deux côtés ils ne les laissent jamais descendre au-dessous des oreilles. Les deux Sexes vont toujours tête nue. La plupart des hommes ne portent qu'un petire pagne à la ceinture; mais quelques-uns sont entièrement couverts de feuilles de Plantains, auxquelles ils donnent la forme

DAMPIER.
1687.

Productions
de ces Isles.

Figure de pa-
rote des In-
sulaires.

de petites Havres, pour les Barques & les petits Bâtimens.

Comme les Côtes hautes & escarpées ont cela d'incommode, qu'on n'y mouille que rarement, elles ont aussi cette commodité, qu'on les découvre de loin, & qu'on s'en approche sans danger. C'est ce qui les fait nommer *Côtes hardies*, ou pour s'exprimer plus simplement, *Côtes exhaussées*; mais, pour les terres basses, on ne les voit que de fort près; & la crainte d'échouer, avant que de les apercevoir, empêche quelquefois d'en approcher. D'ailleurs, combien n'y trouve-t-on pas de banes, formés par le concours des grosses Rivières, qui se jettent des terres basses dans la Mer?

Cependant, il est vrai, en général, qu'on mouille plus sûrement près des terres basses, & les exemples le prouvent. Au Midi de la Baye de Campeche, où la plupart des terres sont basses, on peut jeter l'ancre tout le long de la Côte. La Baye de Honduras, & celle qui suit de-là aux Côtes de Porto-Bello & de Carthagene, jusqu'à la hauteur de Sainte Marthe, & plus loin jusques vers la Côte de Caracas, qui est haute, offre un fort bon ancrage; de même que les terres des environs de Surinam, qui sont basses aussi sur la même Côte; & de-là, vers la

Côte de Guayane. Telle est encore la Baye de Panama, où les Livres de Pilotage ordonnent de n'aller, nuit & jour, que la sonde à la main. Dans les mêmes Mers, depuis les hautes terres de Guatimala au Mexique, jusqu'à la Californie, la plus grande partie de la Côte est basse: aussi peut-on y mouiller sûrement. En Asie, la Côte de la Chine, les Bays de Siam & de Bengale, toute la Côte de Cotomandel, celle des environs de Malaga, & près de-là, l'Isle de Sumatra du même côté, la plupart de ces Côtes sont basses & bonnes pour l'ancrage. Mais, à côté de l'Occident de Sumatra, elles sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plupart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les Isles de Bornéo, Celebes, Gilolo, & quantité d'autres de moindre considération, qui ont de bonnes Rades avec plusieurs fonds bas. Mais les Isles de l'Océan, de l'Inde Orientale, sur-tout l'Ouest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales, non-seulement de Sumatra, mais aussi de Java, de Timor, &c. En un mot, il est rare que les Côtes hautes soient sans eaux profondes; au contraire, les terres basses & les Mers peu creusées se trouvent presque toujours ensem-
ble. Pages 479 & précédentes.

Fff ij

DAMPIER.

1687.

Métal que
Dampier croit
de l'or.

d'une espèce de Juste-au-corps. Les femmes ont un jupon de grosse toile, qui leur descend un peu plus bas que les genoux, & qu'elles font elles-mêmes du coran de leurs Isles. Toute la Nation porte aux oreilles des anneaux d'un métal jaune, qui vient de leurs Montagnes. Dampier n'ose affirmer que ce soit de l'or; mais il est porté à le croire, par le poids, & par la couleur, qui ressemble à celle de notre or pâle. Il en auroit acheté, s'il avoit eu du fer à donner en échange; car les Insulaires ont une passion extrême pour le fer. Mais il n'avoit aucune part à la quantité de ce métal qui étoit à bord. Elle appartenoit, dit-il, aux Marchands d'Angleterre, qui l'avoient confiée au Capitaine Swan. Tous les autres Avanturiers, moins délicats sur l'usage du bien d'autrui, ne purent se persuader qu'une couleur si pâle fût celle d'aucune espèce d'or; & Reed fut le seul, qui acheta quelques-uns de ces anneaux, pour du fer, mais dans la simple vue de satisfaire sa curiosité, & sans espérance de gagner au change. Lorsqu'ils étoient soigneusement polis, ils paroissent très-clairs; mais ils se ternissoient avec le temps. On les enduisoit alors d'une petite pâte molle de terre rouge, & les jetant au feu, on les y faisoit assez pour donner au métal le temps de rougir. Ensuite on les faisoit refroidir dans l'eau froide, & levant la pâte, on leur trouvoit leur premier éclat (72). Dampier ne put être informé dans quel état les Insulaires tiroient ce métal de leurs Mines, ni par quel art ils fabriquoient leurs anneaux & leurs bagues.

Villes & Maisons singulières.

Leurs maisons sont fort basses, & si petites, qu'elles ne contiennent que le foyer, d'un côté, & de l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble, dans de petits Villages, bâtis au sommet ou sur le penchant des Montagnes les plus pierreuses. On y voit plusieurs rangs de maisons, les uns au-dessus des autres, & comme suspendus sur des précipices. Aussi ne peut-on monter d'un rang à l'autre, qu'avec une échelle de bois: mais l'espace, qui contient chaque rang, est assez large pour laisser une rue, quoiqu'à la vérité fort étroite, qui regne devant les portes, entre les maisons & le pied du second rang, dont l'esplanade est au niveau du faite des maisons inférieures. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rue, est à peu près au milieu, dans un défilé fort serré, qu'on ménage exprès; & comme les deux bouts de chaque rue sont aussi sur des précipices, il suffit de tirer l'échelle pour n'y craindre aucune attaque. On n'y est pas moins tranquille du côté d'en-haut, parce qu'on choisit, pour bâtir ces étranges Villes, des Montagnes, dont le revers panche du côté de la Mer, ou qui sont inaccessibles de toutes parts. C'est à la seule Nature que les Habitans sont redevables de la disposition de ces précipices, car les Rochers paroissent si durs, qu'il est impossible de les entamer avec les instrumens communs; & l'on ne voit aucune marque, qui puisse faire juger qu'on y ait jamais employé l'art. Les Isles de Monmouth & de Grafton ont quantité de ces Montagnes, qui offrent autant de Villages. L'Isle de Bachi n'en a qu'une, dont le dos regarde le Mer. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la crainte des Pirates, qui a fait imaginer, aux Habitans, une manière si nouvelle de se fortifier contre toutes sortes d'invasions & de surprises. Dampier est persuadé:

Comment elles
se trouvent formées.

que l'Isle d'Orange, qui est la plus grande des cinq Isles, & qui ne cede rien aux autres pour la fertilité, ne demeure déserte, que parce qu'étant plate, elle manque de précipices, pour y bâtir des Villes ou des Villages (73).

Ces Insulaires ne sont pas moins ingénieux dans la forme qu'ils donnent à leurs Bateaux. Ils ont de petites Chaloupes qui ressemblent beaucoup à celles de Deal en Angleterre, & qui sont liées avec des chevilles de bois & des cloux. Les plus grandes, qui sont de la même forme, portent quarante & cinquante hommes, & sont à double banc; c'est-à-dire, qu'un même banc contient deux hommes, qui rament chacun de leur côté. Ils connoissent, non-seulement l'usage du fer, mais la maniere de le mettre en œuvre. Leurs soufflets ressemblent à ceux de l'Isle de Mindanao (74). Dampier ne doute point qu'avec leurs grandes Barques, ils n'aillent au Nord de Luçon, d'où ils apportent du fer & des courroies de peau de Buffles, qui doivent leur venir des Etrangers. Ils donnent, au métal dont ils font leurs bagues, le nom de *Bullawaa*, qui est celui que les Mindanays donnent à l'or. Leur langue n'a rien, pour le son, qui approche du Chinois, ni du Malayen. Mais elle doit avoir plus de rapport avec celle des Philippines, puisque l'or porte le même nom parmi les Indiens de toutes ces Isles (75).

Ils ne tuent jamais de Pores ni de Chevres, pour leur usage; mais lorsqu'ils en voyoient tuer aux Avanturiers, ils s'empressoient de ramasser les inérestins & les peaux, qu'ils faisoient griller sur les charbons, ou cuire à l'eau, avec un mélange d'herbes & de poisons, pour les manger fort avidement. Dans la saison où les nuées de Sauterelles viennent ronger leurs feuilles & leurs herbes, ils en prennent un grand nombre avec diverses fortes de filets, & les font griller dans des vases de terre. Dampier eut le courage d'en goûter, & les trouva fort bonnes. Les ailes & les jambes, dit-il, se détachent d'elles-mêmes sur le feu. La tête & la chair deviennent rouges, de brunes qu'elles sont naturellement. Comme le corps est fort plein, c'est un aliment fort humide; mais la tête craque entre les dents (76).

Quoique les Insulaires ne boivent ordinairement que de l'eau, ils ont une liqueur composée du jus de leurs cannes de sucre, qu'ils font bouillir, après y avoir mêlé une petite graine noire, qui croît aussi dans leurs Isles. Ils la laissent fermenter deux ou trois jours; & lorsqu'elle s'est éclaircie, Dampier assure que la meilleure Biere d'Angleterre n'est pas plus forte, plus saine, & plus agréable. Ils la nomment *Bachi*. Ce fut le goût des Avanturiers, pour une liqueur dont ils s'ennivroient souvent sans en ressentir aucune incommodité, qui leur fit donner ce nom général aux cinq Isles. Ils éprouverent aussi qu'elle inspire une joye douce, qui ne produit jamais d'emportemens ni de querelles. Les Insulaires, qui en boivent beaucoup, & qui s'échauffent en buvant, n'en sont pas moins la plus paisible & la plus civile Nation que Dampier ait rencontrée dans tous ses Voyages. Jamais il n'y vit

DAMPIER.
1687.

Industrie des
Habans.

Leur Langue.

Leur aliment.

Dampier men-
ge des Sauterelles.
etc.

Liqueur qu'il se-
nomme *Bachi*,
& ses bonnes
qualités.

(73) Pages 481 & précédentes.

(74) Voyez la Description des Philippi-
nes, au Tome X de ce Recueil.

(75) Page 85.

(76) Page 484.

DAMPIER.
1687.

Caractère admirable des Insulaires.

Leur armes.

Ils n'ont pas de Religion.

Exemple de leur justice.

aucune apparence de colere ni de mécontentement. Ils sont honnêtes entre eux, obligens & généreux pour les Etrangers (77), d'une propreté surprenante dans leurs personnes & dans leurs maisons, & si déintéressés, qu'ils ne demandent jamais rien. Les femmes, à la vérité, monstroient quelquefois leurs enfans, pour faire connoître qu'elles avoient besoin de quelques morceaux de toile pour les envelopper; mais les hommes offroient au contraire tout ce qu'ils possédoient : & s'ils n'avoient pas de Bachi pour traiter leurs Hôtes, lorsqu'on les visitoit dans leurs maisons, on les voyoit sortir avec empressement & donner une ou deux pieces de leur or, pour en acheter quelques cruches de leurs voisins. Ils n'ont aucune Monnoie : mais ils amassent de petits morceaux de ce métal, qu'ils troquent pour les commodités qui leur manquent : & n'ayant point de balances, ni d'autres mesures, ils le donnent sur l'estimation des yeux, en si petite quantité, que deux ou trois grains valent une cruche de Bachi de dix ou douze pintes (78).

Leurs armes sont uniquement des lances de bois, dont la plupart ne sont pas même armées de fer. Ils ont pour défense une piece de peau de Buffle, en forme de Casaque, mais sans manches, & cousue par les deux bords, avec des trous pour passer la tête & les bras. Cette espece de Cuirasse leur descend jusqu'aux genoux.

Dampier ne remarqua parmi eux aucune apparence de Religion. Ils n'ont point d'Idoles. On ne s'apperçoit pas non plus qu'ils mettent aucune différence entre les jours, ni qu'ils reconnoissent des Chefs, ou quelque degré d'autorité. Ils paroissent égaux, indépendans, & maîtres dans leurs maisons, à l'exception des enfans, qui respectent leurs peres, jusqu'au temps du mariage. Leurs Plantations sont dans les Vallées, assez loin des Habitations. Chacun possède en propriété une portion de terre, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin. Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils partagent les soins domestiques. Les hommes & les garçons vont à la pêche. Les femmes & les filles s'occupent à fouir les Plantations de Patates & d'Yams, dont elles apportent chaque jour, sur leurs têtes, autant qu'il est nécessaire pour la subsistance de la famille.

Malgré leur indépendance, Dampier juge qu'ils sont gouvernés par quelques Loix; à moins qu'on ne veuille supposer que le Gouvernement réside dans l'Assemblée des Habitans de chaque Village, du moins pour ce qui concerne le bien public. Il fut témoin, dit-il, d'une exécution, qui devoit venir nécessairement de quelque autorité. Un jour, dans une grande affluence de Peuple, il vit amener un jeune homme, qu'on gardoit avec soin. Une femme, qui faisoit de grandes lamentations, lui ôta les anneaux qu'il portoit aux oreilles. On fit, dans la terre, un trou assez profond. Le jeune homme y fut mis, sans paroître affligé de son sort, & sans faire le moindre mouvement pour s'en défendre. On jeta de la terre sur lui, & Dampier ne put douter qu'il n'eût été bientôt étouffé (79).

Reed & tous les gens, aussi contents des Isles Bachi, pour les rafraîchissemens qu'ils y trouvoient en abondance, que pour le plaisir de leur avoir donné des noms, & d'être les premiers Voyageurs, qui les eussent connues si

parfaitement, prirent le parti d'y attendre la Mousson Orientale. Après avoir mouillé d'abord, près d'un fort joli ruisseau, dans l'Isle de Grafton, ils s'avancèrent du côté du Sud, en côtoyant la partie Orientale de cette Isle. Ensuite ils passerent entre la même Isle & celle de Monmouth, où la marée est fort violente. Son cours, dans tous ses Canaux, est au Sud-Quart-d'Est & au Nord-Quart-d'Ouest. De là ils côtoyerent, pendant l'espace de deux lieues au Sud, l'Occident de l'Isle de Monmouth; & n'y trouvant pas de bon mouillage, ils allèrent à l'Isle de Bachi, où ils jetterent l'ancre au Nord-Est, près d'une Anse sablonneuse, à sept brasses d'eau, sur un sable clair & dur. Ces deux Isles sont séparées par un Canal assez large, où l'on peut mouiller par-tout, & dont la profondeur commune est entre douze & seize brasses. Ce fut dans cette Rade qu'ils passerent agréablement six semaines, les uns à faire d'excellentes provisions, & les autres à réparer leur Vaisseau. Mais le 26 de Septembre, ils eussent un furieux vent de Nord-Quart-d'Ouest, contre lequel ils n'avoient pas d'abri dans leur situation, & qui les ayant fait chasser quelque temps sur leurs ancrs, avec le bonheur néanmoins de ne rencontrer ni sables ni roches, les emporta bien loin en haute Mer. La tempête, qui ne fit qu'augmenter pendant les deux jours suivans, leur fit voir mille fois la mort sous ses plus horribles faces. Cependant, le beau temps ayant succédé, ils retournerent, le premier d'Octobre, au lieu d'où l'orage les avoit chassés. Quelques-uns de leurs gens, qui s'étoient trouvés à terre, & qui avoient perdu l'espérance de les revoir, furent traités, par les Insulaires, avec une affection, qui répondit à l'opinion qu'on a fait prendre de leur bonté. Ces excellens Sauvages les presserent d'abord de se faire couper les cheveux à la mode de leur Nation, de choisir une jeune femme, & de recevoir pour dot une hache, avec d'autres instrumens propres au travail, & une piece de terre à cultiver.

Cette tempête dégoûta les Avanturiers, jusqu'à leur faire perdre l'envie de croiser devant Manille. Leur découragement, suivant Dampier, fut une véritable frayeur, qui leur fit souhaiter, au Port même, comme ils avoient fait cent fois au milieu du péril, de retourner promptement dans leur Patrie. Mais Reed & Teat, qui commandoit sous lui, proposerent de se rendre au Cap de Comorin, où ils promettoient de s'expliquer sur d'autres projets. Ils furent écoutés; & l'idée qu'ils pensoient à croiser dans la Mer Rouge leur fit trouver peu de peine à persuader. La Mousson Orientale n'étoit pas éloignée, & la meilleure route étoit de passer par le Déroit de Malacca : mais le Capitaine représenta que le grand nombre d'Isles & les sables, dont elle est remplie, la rendoient fort dangereuse pour des gens qui ne connoissoient pas cette Mer. On résolut de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, & de faire route au Sud vers les Moluques, pour passer à la hauteur de l'Isle de Timor, & de-là dans la Mer de l'Inde. Cette route étoit ennuyeuse, & ne laissoit pas d'avoir ses dangers; mais il y avoit moins d'apparence d'y rencontrer des Vaisseaux Anglois ou Hollandois, qui faisoient la principale crainte des Avanturiers. « Pour moi, dit Dampier, je fus assez content de leur résolution, parce qu'en allant plus loin, j'espérois acquérir plus de lumieres & d'expérience; » ce qui étoit toujours mon principal but : sans compter que cette route

DAMPIER.
1687.

Tempête qui
jette les Avanturiers en Mer.

Écourage-
ment des Avan-
turiens.

Route qu'ils se
proposent.

DAMPIER.
1687.

Omission dans
les Cartes mar-
mes.

Monstrueux
Pecucle.

Trombe d'eau
décrite par Dam-
pier.

me promettoit plus d'occasions de m'échapper de leurs mains (80). Ils partirent des Isles Bachi, le 3 d'Octobre, pour faire route au Sud ; & passant à l'Orient des Philippines, ils arriverent à la vûe de Mindanao, où Dampier tenta inutilement de toucher les esprits en faveur du Capitaine Swan. D'ailleurs Reed, craignant, dit-il, l'inconstance de sa Troupe, évita de relâcher dans cette Isle. Il fit porter, avec un vent Nord-Ouest, vers l'Isle Célebes. Les remarques de Dampier, sur cette Isle, en ont enrichi la description (81). Il parle d'une file de grandes & de petites Isles, & de plusieurs Bas-fonds, qui n'étoient pas marqués sur ses Cartes, vers un degré vingt minutes du Sud, à cinq ou six lieues de Célebes : Reed fit mouiller dans une Baye sablonneuse, à un degré cinquante minutes, sans autre vûe que d'envoyer, chaque jour, ses Canots à la pêche des Tortues, qu'on y trouve en fort grand nombre. Mais Dampier observe qu'elles y sont fort sauvages, comme dans toutes les autres Isles des Indes Orientales. Il croit en pouvoir donner pour raison, que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales, elles ne sont pas moins farouches, dit-il, dans les lieux où elles sont souvent inquiétées. Cependant il ajoute qu'elles le sont beaucoup aussi sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, quoique les Habitans du Pays les inquiètent peu. Entre plusieurs coquillages, que les Avanturiers prenoient dans la balîe marée, il parle, avec admiration, d'une espèce de Petoncles si monstrueux, qu'un seul auroit suffi pour rassasier sept ou huit hommes (82). Il remarque, avec le même soin, qu'un homme de l'Equipage, qui étoit attaqué depuis long-temps d'un mal de jambes, trouva une Vigne, soutenue par des arbres voisins, & dont les feuilles étoient fort vertes. Ces feuilles, dont il fit un onguent, en les faisant bouillir hachées avec de la graisse de Porc, le guériront promptement. Il en avoit appris la vertu dans l'Isthme de Darien ; & jusqu'alors il en avoit cherché dans tous les lieux où il étoit descendu, sans en avoir pu trouver. Tous les autres Avanturiers en firent une grosse provision ; & ceux, qui étoient incommodés de vieux ulcères, en reçurent beaucoup de soulagement.

A trois degrés de latitude du Sud, & dix lieues de l'Isle de Célebes, on rencontra d'autres Bas-fonds, qui doivent causer de l'embarras aux Navigateurs ; & vers le soir, on eut un nouveau sujet d'épouvante, dans plusieurs trombes d'eau, qui se firent voir successivement Dampier en donne une idée plus nette qu'aucun autre Voyageur ; sans excepter les Jésuites, d'après lesquels on en a donné la description, dans leur Voyage de Siam (83). Mais quelque

(80) Page 494.

(81) Voyez, ci-dessus, Tome X.

(82) Page 504.

(83) Il n'en avoit jamais vu que dans les Mers Occidentales. La Trombe, qu'il nomme Cataracte, est, dit-il, une partie d'un nuage, qui pend environ d'une verge en bas, & qui paroît venir de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais ; & quelquefois elle paroît

au milieu, comme une espèce d'arc, ou plutôt, dans la forme du bras lorsqu'on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vu qui pendît perpendiculairement. Le bout d'en-bas ne paroît pas plus gros que le bras ; mais elle est plus grosse du côté du nuage. Quand la surface de l'eau commence à travailler, on voit écumer l'eau dans une circonférence d'environ cent pas, & se mouvoir doucement en rond, jusqu'à

quelque effroi qu'elles puissent causer, il les croit peu dangereuses. » Quoi-
 qu'il en ait vu souvent, dit-il, & qu'il en ait été même enveloppé, la peur
 » a toujours été plus grande que le mal.

Le 5 de Décembre, on arriva d'un fort beau temps au Nord-Ouest de
 l'Isle de Butron. Les Tortues y sont en si grand nombre, qu'on ne put ré-
 sister à la passion que les gens de Mer ont pour ce rafraîchissement. Mais
 elles sont si farouches, qu'on fut obligé d'attendre la nuit pour les darder,
 suivant la méthode des Indes Occidentales. Chaque fois qu'elles viennent
 respirer sur l'eau, ce qu'elles font une fois en huit ou dix minutes, elles
 soufflent assez fort pour se faire entendre à trente ou quarante verges de dis-
 tance. Les Pêcheurs sont conduits par cette marque, & s'en approchent plus
 facilement que pendant le jour, parce que la Tortue voit mieux qu'elle n'en-
 tend. La Manate, au contraire, entend mieux qu'elle ne voit.

Deux lieues plus loin, au Sud, les Avanturiers trouverent un bon Havre,
 à quatre degrés cinquante-quatre minutes de latitude Méridionale. L'Isle de
 Butron est longue d'environ vingt-cinq lieues, du Sud-Ouest au Nord-
 Ouest, sur dix de largeur. Les Terres en sont élevées, mais assez unies, &
 remplies de Bois. A la distance d'une lieue du mouillage, on découvre une
 grande Ville, qui se nomme *Callasufung*, bâtie sur le sommet d'une pe-
 tite Montagne, & ceinte de bonnes murailles de pierre. Les Habitans, qui
 ressembloit beaucoup aux Mindanayens par la taille, le teint & l'habit,
 offrirent toutes sortes de secours au Vaisseau. Mais Reed s'aperçut bientôt
 que le Havre n'étoit pas sûr, ni la saison commode; & lorsqu'on voulut
 appareiller, l'ancre se trouva si fortement accrochée au roc, qu'il fallut l'a-
 bandonner, après avoir coupé le cable. Le vent étoit Nord-Est. On fit route
 au Sud-Est, vers quatre ou cinq petites Isles, qui sont à cinq degrés quarante
 minutes de latitude du Sud, & à cinq ou six lieues du Havre de *Callasufung*.
 La marée y est forte, & sa direction au Sud. Le côté Sud-Ouest, à
 une lieue de ces Isles, est semé de sables qui ne sont pas marqués dans les
 Cartes. Il n'y en a pas moins du côté de l'Est; mais on y trouve des passa-
 ges entre les Canaux. Les Avanturiers firent voile vers Timor, & passe-
 rent, le 20, près de l'Isle d'Omba, qui a treize ou quatorze lieues de long

DAMPIER.
1687.

Isle de Butron
& Ville de Cal-
lasufung.

Isles voisines
& leurs écueils.

ce que ce mouvement augmente. Ensuite, elle s'élève à la hauteur d'environ cent pas de circuit, & forme une espèce de colonne; mais elle diminue peu à peu, en montant, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la petite partie de la Trombe, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est apparemment le Canal par lequel l'eau, qui s'élève, est transporté dans le nuage. C'est de quoi Dampier ne croit pas qu'on puisse douter, si l'on considère que le nuage en devient plus gros & plus noir. On distingue aussi-tôt son mouvement, quoiqu'auparavant on n'en aperçût aucun. La Trombe le suit, & tire l'eau chemin faisant. C'est ce mouvement, qui fait le vent. Il dure l'espace de demie-heure, plus ou moins, jusqu'à ce que le

nuage soit rempli. Alors, le nuage creve; & toute l'eau, qui étoit en bas, ou dans la partie panchante du nuage, retombe dans la Mer, fait beaucoup de bruit par sa chute, & met les flots en mouvement. Il est fort effrayant de se trouver sous la Trombe lorsqu'elle vient à crever. Aussi, tâche-t-on de s'éloigner autant qu'il est possible. Mais, faute de vent, on n'en a pas toujours le pouvoir. Ordinairement, il y a calme, pendant que la Trombe travaille, si ce n'est précisément à l'endroit où elle se forme. Aussi, lorsqu'on la voit venir, & qu'on a de l'embarras à l'éviter, on s'efforce de la rompre à coups de canon: mais jamais, ajoute Dampier, je n'ai entendu dire qu'on y ait réussi. Pages 506 & 507.

Tome XI.

Ggg

DAMPIER.
1687.

sur cinq ou six de large, à huit degrés vingt minutes, & à cinq ou six lieues du Nord-Est de Timor. Le 23, ils côtoyèrent de fort près l'Isle de Pentate, à sept ou huit lieues de l'Ouest d'Omba. La marée, qui est extrêmement rapide, au Sud du Canal, près des deux autres petites Isles par lesquelles ils voulurent passer, les auroit fait briser infailliblement contre terre, s'ils ne s'en étoient éloignés à force de rames. Le 26, ils découvrirent, au Sud-Est. Quart-d'Est, la Pointe Nord-Ouest de l'Isle de Timor.

Isle Timor.

Ils sçavoient que les Portugais & les Hollandois avoient des Etablissements dans cette grande Isle; mais étant mal informés de ses productions, ils ne jugerent point à propos, pour des espérances incertaines, de s'exposer à la rencontre de leurs Vaisseaux, qu'ils redouroient au contraire, & qu'ils s'étoient proposé d'éviter. Reed fit porter le Cap au Sud, dans la vue de toucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des Terres Australes. Le vent, qui étoit changé, ne lui permettoit plus de suivre autrement la route dont il avoit formé le plan; ou du moins, il auroit fallu retourner sur ses traces, & la saison n'étoit pas favorable pour s'engager entre les Isles au Sud de la Ligne.

Les Aventuriers
font route à la
Nouvelle Hol-
lande.

Le 31, à treize degrés vingt minutes de latitude, le Cap toujours au Sud, ils le tournerent brusquement au Nord, dans la crainte d'un banc, qu'ils trouverent marqué sur leurs Cartes, vers treize degrés cinquante minutes, au Sud-Quart-d'Ouest de la partie Orientale de Timor. En effet, le lendemain à la pointe du jour, ils l'aperçurent devant eux. C'est une petite barre de sable, qui se fait voir sur la surface de l'eau, environnée de Rochers qui s'élèvent de huit ou dix pieds. Sa forme est triangulaire, & chaque côté n'a pas moins d'une lieue & demie. Si le jour n'étoit pas venu les éclairer, ils alloient donner droit au milieu, mais ils l'évitèrent heureusement, en portant au Nord, jusqu'à la pointe Orientale des Rochers; & de-là ils reprirent, à toutes voiles, leur route au Sud. Les Cartes ne mettent ce Banc, qu'à seize ou vingt lieues de la Nouvelle Hollande: mais Dampier étoit certain d'avoir fait soixante lieues droit au Sud, avant qu'il d'erre à cette hauteur, & n'étoit pas moins persuadé que dans ce voisinage il n'y a point d'endroit, de la Nouvelle Hollande, qui soit aussi Septentrional de quarante lieues qu'on le trouve sur les Cartes. Si la Nouvelle Hollande étoit bien placée dans les Cartes, il faudroit nécessairement, dit-il, que son Vaisseau eût été emporté à l'Ouest de quarante lieues hors de sa route: mais il n'y avoit aucune apparence qu'il pût l'avoir été avec cette violence, d'autant plus que le vent n'avoit pas cessé d'être Ouest. A la vérité, lorsque la Mousson change, les Courans ne changent pas aussi-tôt; ils continuent l'espace d'un mois dans leur ancienne direction. Mais il y avoit déjà deux mois que la Mousson avoit changé. En un mot, Dampier croit plus volontiers que les Géographes ont mal placé la Nouvelle Hollande, qu'il ne peut s'imaginer que les Courans l'aient trompé. Ajoutez, dit-il, qu'ils auroient dû le tromper avant qu'il fût à ce Banc, plutôt qu'après l'avoir doublé. Sa conjecture lui paroît d'autant plus vraisemblable, qu'il trouva, sur les Côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient constamment le même cours; le flux au Nord-Quart-d'Est, & le flux au Sud-Quart-d'Ouest (§4).

Observations
de Dampier sur
la situation de la
Nouvelle Hol-
lande.

Banc. dange-
reux.

Les Avanturiers arrivèrent, le 4 de Janvier, aux Terres de la Nouvelle Hollande, à seize degrés cinquante minutes, sans avoir cessé de faire route au Sud, depuis le Banc qu'ils avoient doublé le 31 de Décembre. Ils n'y trouverent point de bon mouillage, parce que cette Côte est exposée au Nord-Ouest : mais côtoyant la partie Orientale, pendant l'espace de dix ou douze lieues, ils découvrirent une assez longue Baye, coupée de quantité d'îles ; & le 5, ils y mouillèrent, à deux milles de la Côte, sur un bon sable & vingt-neuf brasses d'eau. Sans sçavoir encore (*), observe Dampier, si la Nouvelle Hollande est une Île, je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Cette partie est basse & unie, à l'exception des Pointes, qui sont pierreuses.

Le terroir du Pays est sec, sablonneux, & sans autre eau que celle des puits. Il produit diverses sortes d'arbres ; mais les Bois n'y sont pas en grand nombre, & les arbres y ont peu de grosseur. La plupart paroissent des arbres à Dragon. L'écorce en est blanchâtre, & les feuilles noires. On voit distiller leur gomme, des nœuds & des crevasses du tronc. Dampier confronta cette gomme avec du sang de Dragon qu'il avoit à bord, & lui trouva la même couleur & le même goût. Tous les autres arbres sont inconnus aux Européens ; & l'on n'en voit pas un seul qui porte le moindre fruit.

On n'aperçut, non plus, aucune sorte d'Animaux, ni même d'autres traces que celles d'une Bête à quatre pieds, qu'on prit pour un Chien. Quelques petits Oiseaux terrestres, qui se firent voir sur les arbres, n'étoient pas plus gros que nos Merles. Les Oiseaux marins y sont encore plus rares. La Mer est peu poissonneuse, à moins qu'on ne mette au rang des poissons, les Vaches marines & les Tortues, qui sont en fort grand nombre dans la Baye, mais extraordinairement sauvages, quoiqu'ils ne doivent pas être fort inquiétés par les Habitans, qui n'ont ni Bateaux ni fer.

Ces Indiens sont les plus misérables de tous les hommes. Les Caffres & les Hottentots sont riches en comparaison, puisqu'ils ont des maisons & des habits de peau, des Brebis, de la Volaille, des Fruits & des œufs d'Autruche. Si l'on excepte la figure humaine, les Peuples de cette partie de la Nouvelle Hollande ne diffèrent pas des Brutes. Ils sont grands, droits, & menus. Ils ont les membres longs & déliés, la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupières sont toujours à demi fermées, pour se défendre des Mouches, qui leur fatiguent sans cesse les yeux, les narines & la bouche. Aussi n'ouvrent-ils jamais les yeux comme les autres hommes, par l'habitude qu'ils ont de les tenir fermés dès l'enfance. Ils ont le nez gros, les lèvres épaisses & la bouche fort grande. Dampier ignore s'ils s'arrachent deux dents de la mâchoire supérieure ; mais elles manquent, par devant, aux femmes comme aux hommes. Ils n'ont pas de barbe, & tous les traits de leur visage sont fort difformes. Leurs cheveux sont noirs, courts & crépus comme ceux des Nègres. Enfin, par le visage & le reste du corps, qu'ils ont aussi fort noirs, ils ressemblent moins au commun des Indiens, qu'aux Nègres de la Guinée.

Après avoir mouillé, Reed envoya un Canot au rivage, pour lier com-

(*) Voyez, ci-dessus, la Relation du même Pays, que l'ordre du Plan a fait mettre avant celle-ci, contre l'ordre du temps.

DAMPIER.
1688.
Les Avanturiers
y arrivèrent.

Etat du Pays.

Figure & mis-
ère des Habitan-
s.

DAMPIER.
1688.
Caractère In-
fréable des Ha-
bitans.

mette avec quelques-uns de ces Barbares, qui se présentèrent sur la Côte. Mais la vue du Canot les fit fuir. On employa trois jours à chercher leurs habitations; & n'en découvrant aucune, ni la moindre apparence d'eau & de vivres, on prit le parti de passer aux Îles voisines. Les Insulaires furent d'abord aussi farouches. Cependant on en prit plusieurs, qui se familiarisèrent assez, pour recevoir quelques alimens qu'on leur offrit, & leur exemple diminua la frayeur des autres. Ils n'ont, pour maisons, que des branches d'arbres entrelassées. Leur unique nourriture est le poisson qu'ils prennent dans de petits réservoirs de pierre, où la marée en laisse toujours, les Moules, les Limaçons & les Petoncles, qu'ils cherchent autour des Rochers. La Terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Reed, ayant fait creuser des puits, espéra de tirer d'eux quelque service, pour le transport de l'eau : mais n'étant pas accoutumés à potter des fardeaux, ils succomboient sous le moindre poids; & rebutés des premiers efforts, ils refusèrent de continuer ce travail.

Îles à l'Occi-
dent de Sumatra.

Un Pays si stérile & des Habitans si peu sociables déterminèrent bientôt les Aventuriers à lever l'ancre. Ils firent voile au Nord, le 12 de Mars, dans le dessein de se tendre à l'Île des Cocos, où ces fruits leur promettoient du moins d'agréables rafraichissemens. Mais, à douze degrés douze minutes de latitude Septentrionale, qui étoit celle de cette Île, suivant leurs Cartes, un vent Sud-Ouest, dont ils ne purent surmonter la violence, leur fit abandonner cette route, pour retourner vers les Îles qui sont à l'Occident de Sumatra. Dampier se félicita d'un changement, qui lui faisoit espérer quelque occasion de s'échapper. Ils rencontrèrent, à dix degrés trente minutes du Nord, & suivant le compte de Dampier, à douze degrés six minutes de longitude Ouest de la Nouvelle Hollande, une petite Île, qui n'étoit pas marquée dans leurs Cartes, bien pourvue d'eau & de bois, mais où les difficultés du fond ne leur permirent pas de mouiller. Leurs Canots, qui ne laisserent pas d'y aborder, revinrent avec quantité d'Oiseaux, tels que des Boubies & des Guerriers. Ils apportèrent aussi une sorte d'Ecrevisses terrestres, qui se tiennent dans les sables arides, où elles se terrent comme les Lapins. Le Chevalier Drake fait la description d'un Animal de cette nature, qu'il trouva dans d'autres Îles. C'est une nourriture fort saine & d'excellent goût. Avec la même qualité, ceux dont les Aventuriers firent ici l'essai étoient de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles sont d'un brun obscur, qui devient rouge lorsqu'elles ont bouilli (85).

Grandes Ecre-
visses terrestres.

Îles abondan-
tes en Cocos.

La suite de cette Navigation n'eut rien de remarquable jusqu'au 7 d'Avril, qu'on eut de loin, au Nord, la vue de l'Île de Sumatra. Le 13, on mouilla sous une petite Île, nommée l'Île *Triste*, à quatre degrés de latitude Méridionale, & quatorze ou quinze lieues de l'Occident de Sumatra. Les noix de Cocos y sont en abondance, comme dans plusieurs autres Îles qui la suivent, & qui paroissent à peu près de la même grandeur. Le 19, on doubla la Pointe Sud-Ouest de l'Île de Nassau, assez grande Île, mais déserte, à trois degrés vingt minutes de latitude Méridionale. Reed s'étant fait, à cette hauteur, d'une Barque d'Achem, chargée d'huile, & montée de quatre hommes, fit couler la Barque à fond, & retint les

(85) Page 330.

quatre Achemois. Sa vûe, dans cette rigueur, étoit d'ôter à ses propres gens, non-seulement l'occasion, mais le desir même de le quitter; parce qu'en maltraitant les Indiens, il se figuroit que personne du Bord n'auroit la hardiesse de se jeter parmi eux. Il s'étoit ouvert, enfin, sur le projet qu'il avoit conçu d'aller croiser dans la Mer rouge, & tous les Avanturiers n'avoient pas reçu cette déclaration avec les mêmes applaudissemens. Dampier le pressoit si vivement d'aborder au premier Comptoir de la Nation, que ces instances ayant commencé à le rendre odieux, il avoit été menacé plusieurs fois d'être abandonné dans quelque lieu désert. Mais, ceux qui s'étoient ligués pour le Voyage de la Mer rouge, proposèrent de se rendre aux Isles de Nicobar, comme un lieu commode, pour caltater le Vaisseau, qui avoit besoin de cette réparation; & propre aussi, par son éloignement des Comptoirs Européens, à retenir les Mécontents sous le joug. On mit à la voile aussi-tôt vers ces Isles. La plus Méridionale, qui porte proprement le nom de Nicobar, est à quarante lieues du Nord-Ouest de l'Isle de Sumatra: mais les Marins ne nomment point autrement un grand nombre d'autres Isles voisines, qui sont au Sud de celles d'Andeman (86).

On arriva, le 5 de Mai, à la vûe de l'Isle, qui se nomme proprement Nicobar; & l'ancre fut jettée au Nord-Ouest, dans une petite Baye, à huit brasses d'eau. Cette Isle est à sept degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Sa longueur est d'environ douze lieues, sur trois ou quatre de large. Le côté Méridional est élevé par lui-même, & par des Rochers escarpés, qui le bordent; mais le reste de l'Isle est bas & uni. Dans cet espace, qui est arrosé de plusieurs ruisseaux d'eau vive, elle produit quantité d'excellens arbres, qui semblent ne former qu'un seul Bois. Mais, rien ne la rend si belle que les Cocotiers, qui croissent autour des Bayes. Comme elles sont en grand nombre, & qu'elles ne sont séparées les unes des autres que par de petites Pointes pierreuses, la vûe de toutes ces Côtes forme un spectacle charmant. Derrière les Cocotiers, c'est-à-dire, plus loin de la Mer, on trouve par-tout un arbre, que Dampier n'a jamais vu que dans cet endroit de l'Inde, & dont il vante beaucoup les propriétés. Les Insulaires le nomment Malory. Il est de la grosseur & de la hauteur de nos Pommiers. L'écorce en est noirâtre, & la feuille assez large. Son fruit, que Dampier compare, pour la grosseur, aux pains d'un sou, a la figure d'une poire, la peau dure & polie, d'un verd clair, & la poulpe fort semblable à celle de la pomme, excepté qu'elle est remplie de filamens, de l'épaisseur du gros fil à coudre. On le fait cuire à l'eau, dans de grands vaisseaux de terre, qui contiennent vingt-cinq ou trente pintes, avec beaucoup d'attention à tenir le vaisseau couvert, de peur que la fumée ne s'exhale. Lorsque le fruit est mou, on le pele; on sépare la chair des filamens, avec un couteau de bois, & de ce qui reste, on fait des masses, ou des pains, de la grosseur d'un fromage de Hollande, qui se gardent six ou sept jours, & qui sont la principale nourriture des Insulaires. Elle est si saine & de si bon goût, qu'elle leur fait négliger les Yams, les Parates, les Plantains, & le Riz même, dont ils cultivent fort peu. Ils nourrissent, par la même raison, peu de Bestiaux & de Volaille. Le plus grand usage,

(86) Page 334.

DAMPIER.
1688.

Dampier frappe après la libé-
té.

Isles Nicobar.

Fruit, nommé Malory, & qui leur est particulier.

Sa description & son usage.

DAMPIER.
1688.

Portrait des
Habitans.

qu'ils font des Cocotiers, est pour en tirer une liqueur, qu'ils nomment Toddy, & qu'ils aiment avec passion (87).

Les Habitans naturels de l'Isle, sont d'une taille haute & bien proportionnée. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez médiocre, la bouche agréable; en un mot, la même proportion dans toutes les parties du visage; que dans celles du corps. C'est leur attribuer une parfaite beauté, qui ne doit pas même être altérée par la couleur de cuivre, qu'on donne pour celle de leur teint. L'usage des femmes est de s'arracher les sourcils. Elles portent, pour unique habillement, une espee de jupon, qui s'attache aux reins & qui descend jusqu'aux genoux. Les hommes sont nus, à la réserve d'une longue & étroite piece de toile, qui leur ceint le milieu du corps, & dont le bout, descendant entre les cuisses, se relève par derrière, jusqu'à la ceinture. Leur langage est différent de toutes les Langues, que Dampier avoit entendues; mais ils y mêlent quelques mots Portugais & Malavens, qui leur viennent, apparemment, des Vaisseaux qui touchent à leur Isle. Ils n'ont point de Temples, ni d'Idoles, ni rien qui puisse leur faire attribuer aucune forme de Religion. Cependant, un Prêtre, que Dampier vit, dans la suite au Tonquin, l'assura qu'ils avoient du penchant pour le Christianisme; & l'on a vu, dans une autre partie de cet Ouvrage, que les Jésuites ont entrepris de leur porter les lumieres de l'Evangile.

Leur demeure.

Ils font leur demeure dans les Bayes, à peu de distance du rivage. Chaque Baye a quatre ou cinq cens Maisons, bâties sur des piliers, petites, basses & quarrées. Leur hauteur est d'environ huit pieds jusqu'au toit, qui s'élève de huit autres pieds, en forme de dôme, par des soliveaux courbés en demi-croissant, & couverts de feuilles de Palmier. Ils ne cultivent que les Cocotiers & les Melons, qui croissent près de la Mer. La terre n'est pas défrichée plus loin; & Dampier observa qu'après avoir passé les arbres fruitiers, on ne trouve pas même de chemins qui conduisent dans les Bois. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que toutes les Isles voisines ont les mêmes usages (88).

Comment Dampier se procure la justice.

Mais il étoit occupé d'un soin trop important, pour se livrer à d'autres observations; & c'est ici qu'il faut donner la peinture de son embarras dans ses propres termes. « Je crus alors qu'il étoit temps de me retirer, & d'obtenir, s'il étoit possible, la permission de demeurer dans cette Isle; car il n'y avoit aucune apparence de pouvoir se dérober; & rien ne m'empêchoir d'espérer cette permission, dans un lieu où mon séjour n'en traînoit aucun danger pour la Troupe, quand mon dessein même auroit été de lui nuire. Outre que la conjoncture étoit favorable, j'avois une raison particulière de vouloir demeurer: c'étoit l'espérance de m'avancer considérablement par le commerce de l'Ambre gris, & de faire une grande fortune avec les Insulaires. Je pourrois, en peu de temps, apprendre leur langage. En m'accoutumant à ranier avec eux sur leurs Canots, & surtout en me conformant à leur maniere de vivre, j'aurois vu comment ils tiroient leur Ambre gris, combien ils en tiroient, & dans quel temps de l'année ils en trouvent le plus. Je jugeois qu'enfin il me seroit aisé

„ de me retirer, & de m'embarquer sur le premier Vaisseau Européen, qui
 „ toucheroit à l'Isle, ou de m'attacher quelque jeune Indien, qui me trans-
 „ porteroit dans la Rade d'Achem, sur son Canot. J'aurois pu m'y pour-
 „ voir des marchandises les plus recherchées de mes Insulaires; & je m'en
 „ ferois servi à mon retour, pour acheter leur Ambre gris.
 „ Jusqu'alors, j'avois affecté de ne pas descendre à terre : mais lorsque
 „ je vis le Vaisseau prêt à lever l'ancre, je priai le Capitaine de me faire
 „ mettre au rivage. Lui, qui se trouvoit importuné de mes plaintes, &
 „ qui croyoit que je ne pouvois pas le quitter dans un lieu moins fréquen-
 „ té, se rendit volontiers à ma prière : ce qu'il n'auroit pas fait sans dou-
 „ te, s'il eût cru que je dusse partir bien-tôt de l'Isle, parce qu'il n'auroit
 „ pas voulu me donner occasion de faire son Histoire aux Anglois & aux
 „ Hollandois. Je me hâtai de prendre mon coffre & mon lit, dans la crain-
 „ te qu'il ne changât de résolution, & je cherchai aussi-tôt quelqu'un,
 „ pour me mettre à terre. Le Canot, sur lequel je me mis, me débarqua dans
 „ une petite Baye sablonneuse, qui étoit bordée de quelques Maisons. Un
 „ Indien vint à moi; & ne pouvant s'imaginer le dessein qui m'amenoit,
 „ il m'offrit son Bateau pour retourner à bord. Je le refusai. Alors, il me
 „ fit signe d'entrer dans sa Maison. J'y portai mon coffre & mes habits.
 „ A peine y étois-je depuis une heure, que le Lieutenant du Vaisseau,
 „ accompagné de trois ou quatre hommes armés, vint me déclarer qu'il
 „ falloit partir avec eux. Il n'étoit pas besoin d'envoyer un si gros cortège.
 „ Je répondis que j'érois prêt à les suivre. Il m'auroit été facile de me ca-
 „ cher dans les Bois : mais, ils auroient nié ou maltraité quelques Insulai-
 „ res, pour animer les autres contre moi. J'entrai, donc avec eux dans leur
 „ Canot. Mais, en arrivant à bord, je trouvai tout en mouvement. Le
 „ Chirurgien, nommé *Coppinger*, & deux autres, encouragés par mon
 „ exemple, demandoient qu'il leur fût permis de m'accompagner. Ces trois
 „ hommes avoient toujours eu le même dessein que moi. Les deux der-
 „ niers, qui se nommoient *Hall* & *Ambrose*, n'y trouvoient pas beaucoup
 „ d'opposition : mais Reed & toute la Troupe ne vouloient pas perdre le
 „ Chirurgien. Il sauta dans le Canot, armé d'un fusil, en jurant qu'il fe-
 „ roit feu sur celui qui entreprendroit de l'arrêter. Le Quartier-Maitre sauta
 „ brusquement après lui; & l'ayant désarmé, avec le secours de deux ou
 „ trois autres, il le fit rentrer dans le Vaisseau.
 „ Nous fûmes plus heureux, Hall, Ambrose & moi. On nous rendit
 „ la liberté d'aller à terre. Un de nos Rameurs déroba, par pitié, une
 „ hache qu'il nous donna, comme un excellent outil parmi les Indiens.
 „ Nous descendîmes au rivage. Je menai mes deux Compagnons à la maison
 „ de l'Insulaire qui m'avoit déjà reçu. A peine y étions-nous arrivés, qu'un
 „ Canot amena les quatre Achemois que nous avions faits Prisonniers, & le
 „ Métif Portugais que nous avions amené de Pulo-Condor. Reed les croyoit
 „ désormais inutiles à ses desseins, parce qu'il alloit quitter des Mers où le
 „ Portugais lui servoit d'Interprète, & parce qu'il ne craignoit plus qu'à qua-
 „ rante lieues de Sumatra les Achemois pussent entreprendre de nous trans-
 „ porter dans leur Pays. En effet, cette entreprise étoit hardie, & ce ne fut
 „ pas notre premier objet. Nous considérâmes d'abord, que nous étions allez-

Il devient li-
 bre avec sept au-
 tres hommes du
 Vaisseau.

DAMPIER.
1688.
Observations
sur la cruauté
des sauvages.

forts pour nous défendre, s'il prenoit envie aux Insulaires de nous attaquer. Mais quand je me serois trouvé seul, je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je été plus tranquille, parce que j'aurois été plus sûr de ne choquer personne. Je suis persuadé qu'il n'y a point de Nation assez barbare, pour tuer un Etranger que le hasard fait tomber entre ses mains, s'il ne s'attire ce malheur par quelque violence : & dans cette supposition même, si l'on pouvoit se garantir de la première fureur des Sauvages & les faire entrer en négociation, il seroit facile de les ramener à la paix ; surtout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vue, & que tout Européen, qui a vu le monde, peut inventer sur le champ pour les amuser ; comme de tirer du feu d'un caillou avec un morceau d'acier. Dans tous mes Voyages, je n'ai pas vu d'Atropophages, ou de Mangeurs d'hommes. Je n'ai point entendu dire, qu'il y eût au monde une Nation qui n'eût pas quelque chose à manger, soit poissons ou animaux terrestres, soit au moins des fruits, des grains, des racines, ou d'autres légumes, qui croissent naturellement ou par la culture. Les Habitans mêmes de la Nouvelle Hollande, avec toute leur pauvreté, ne laissent pas d'avoir du Poisson, & ne tueroient pas un homme pour le manger. Je ne sçais quels barbares usages peuvent avoir autrefois régné dans quelques Parties du Monde, de ni s'il est vrai que certains Peuples aient dévoré leurs Ennemis, ou les aient sacrifiés à leurs Dieux : mais je sçais, par mon expérience, que ceux, dont on nous a donné cette idée, commercent aujourd'hui fort honnêtement avec les Européens ; & leurs Prisonniers nous apprennent, que s'ils ont quelque barbarie dans les guerres qu'ils croient justes, elle ne va point jusqu'à leur faire maltraiter un homme, qui tombe seul entre leurs mains (39).

Danger que
Dampier court
de la part des
Insulaires.

Dampier ne s'en crut pas moins heureux de n'être pas seul ; mais ce fut particulièrement après avoir considéré qu'il étoit capable, avec ses Compagnons, de faire la manœuvre, & de passer dans l'Isle de Sumatra. Aussi prirent-ils la résolution d'acheter un Canot ; & le lendemain, 6 de Mai, ils virent, sans regret, le Vaisseau qui mettoit à la voile. Leur Hôte avoit paru surpris de les voir en si grand nombre ; cependant il ne fit pas difficulté de les traiter avec du Toddy, & de leur vendre un Canot pour une hache. Les Habitans des autres maisons leur marquant moins de confiance, ils se déterminèrent à mettre leurs coffres & leurs habits dans le Canot, pour aller attendre, au Midi de l'Isle, le changement de la Mousson, qui ne pouvoit être éloigné. La disposition des Côtes les obligeoit de prendre le large : mais à peine eurent-ils quitté la Terre, qu'un coup de vent renversa le Canot. Ils se sauverent à la nage, entraînant après eux leur petit Bâtiment, leurs coffres & leurs habits. Dampier s'applaudit beaucoup d'avoir pu garantir de l'eau, son Journal, & quelques Cartes qu'il avoit dressées lui-même. Tout le reste fut mouillé ; mais le soin qu'on eut d'ouvrir aussitôt les coffres, & de faire sécher tout au Soleil, rendit le dommage fort léger. On n'en eut pas moins d'ardeur à prendre une seconde fois le large.

Quelques Insulaires, qui avoient eu le temps de s'assembler sur leurs

Son Canot est
renversé. Il sau-
ve son Journal
& ses Cartes.

Canots, sembloient menacer les huit Etrangers, ou leur vouloit disputer l'accès du rivage. Un des trois Anglois tira sur eux un coup de fusil, pour les effrayer. Ils ne laisserent pas de suivre, jusqu'à la Baye où le Canot aborda; mais, n'osant s'approcher des armes à feu, ils se contentoient de branler souvent leurs lances. Hall, se flattant de pouvoir les apaiser, sauta seul à terre, tandis que ses Compagnons se renoient prêts à faire feu, s'ils eussent marqué de la disposition à l'insulter; & mettant l'épée à la main, il marcha vers eux d'un air tranquille. Ils l'attendirent, sans faire le moindre mouvement. Mais lorsqu'après les avoir salués, il leur eut touché la main avec divers signes d'amitié, leur joie parut extrême; & la paix fut conclue d'autant plus sincèrement, que leur rendant la liberté de pêcher sans crainte, elle ne leur étoit pas moins agréable qu'à ceux dont ils avoient redouté la violence. Ils apportèrent, au Canot, du Meldry & d'autres rafraichissemens. Dampier ajoute, « qu'il auroit pu composer, à vil prix, pour quelques petits Potes, mais qu'il ne voulut pas scandaliser ses amis Ache- » mois, qui étoient Mahométans (90).

Les jours suivans furent employés, à faire une bonne provision de Melory & d'eau fraîche. Douze coquilles de Cocos & trois Bambous servirent de tonneaux. Le dessein des Anglois étoit de se rendre au Port d'Achem, malgré tous les dangers d'une si téméraire entreprise. Quoique le vent fût encore Est, les nuages sembloient commencer à pancher vers l'Orient, & c'étoit un signe infallible que la Mousson Occidentale approchoit. Enfin, le 15 de Mai, vers quatre heures après midi, le mouvement sensible des nuées, de l'Occident à l'Orient, faisant juger que le vent étoit déjà Ouest en Mer, les trois Anglois, dont l'autorité entraînoit les autres, résolurent de saisir l'occasion d'un temps clair & chaud, qui leur donnoit l'espérance de finir leur course avant que la nouvelle Mousson fût bien affermie; parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à l'entrée de cette Mousson, les vents deviendroient fort orageux, après quelques jours de beau temps (91). Dampier perdroit trop, si je lui dérobbois l'honneur de ce récit.

Notre Canot, dit-il, étoit à peu près de la longueur des Bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts; plus profond à la vérité, mais moins large; & si mince, que lorsqu'il étoit vuide, quatre hommes suffisoient pour le lancer à l'eau, ou pour le hâler à terre. Nous avions un bon mât, & une voile de natte, avec de bons & forts ailerons, très-bien attachés à chaque côté du Canot, & capables de le soutenir aussi long-temps qu'il y seroient fermes. Nous étions redevables de cette invention à nos Achemois. Hall & moi, nous connoissions mieux que les autres route la grandeur du danger. Aussi leur confiance alloit-elle si loin pour nous, qu'ils se rendoient sans objection à tout ce qu'ils nous entendoient proposer. Au fond, j'étois le mieux pourvu. Avant que de quitter le Vaisseau, j'avois consulté exprès notre Carte des Indes: il n'y en avoit qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié, dans mon Livre de poche, la hauteur & la distance des Côtes de Malaca, de Sumatra, de Pegu & de Siam. J'avois emporté aussi un compas de poche, pour me servir de guide dans routes mes entreprises.

DAMPIER.
1688.

Résolution
d'un Anglois.

Entreprise ex-
traordinaire de
Dampier & de
ses Compagnons.

Ils traversent
quarante lieues
de Mer dans un
Canot.

Secours qu'ils
reçurent de Dam-
pier.

DAMPPIER,
1633.

Il se retren-
vent à la vue de
l'île d'où ils
étaient partis.

Nous fîmes route au Sud, persuadés qu'en sortant de l'Île, nous trouverions le vent qui nous convenoit; car la Terre attire le vent, & souvent on en trouve en Mer un tout différent. Nous ramions tour-à-tour, avec quatre rames. Hall & moi, nous étions aussi tour-à-tour au gouvernail, parce nos Compagnons n'étoient pas capables de ce soin. Le premier soir & la nuit suivante, nous crûmes avoir fait douze lieues, au Sud-Sud-Est. Mais, le 16 au matin, nous revîmes, au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, l'Île d'où nous étions partis. J'en conclus que nous avions fait, à l'Est, un point de plus que je ne me l'étois figuré; ce qui m'obligea de porter au Sud-Quart-d'Est. A quatre heures après midi, nous eûmes un petit vent d'Ouest-Sud-Ouest, qui continua jusqu'à neuf heures, & pendant lequel nous fîmes route au Sud-Sud-Ouest, sans nous servir de nos rames. J'étois alors au gouvernail. Les Brisans ne me permirent pas de douter que nous n'eussions, près de nous, un impétueux Courant. La Mer faisoit tant de bruit, qu'on l'auroit entendu d'un demi-mille. A neuf heures, elle fut calme; mais le vent revint une heure après, & souffla vivement toute la nuit.

Le 17, au matin, nous cherchâmes avidement l'Île de Sumarra, dont nous nous jugions alors à moins de vingt lieues; & tout nous portoit à croire, en effet, que nous en avions fait vingt-quatre depuis notre départ. Cependant, après avoir fatigué long-temps nos yeux, nous apperçûmes, avec chagrin, à l'Ouest-Nord-Ouest, l'Île de Nicobar, dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Il parut certain que nous avions eu, pendant toute la nuit, un Courant contre nous. Un vent frais nous consola. Nous prîmes hauteur à midi. Ma latitude étoit de six degrés cinquante-cinq minutes du Nord. Hall en trouva sept.

Arrivée du So-
leil, si que de
tempête.

Le 18, les nuages qui couvrirent le Soleil, au Méridien, empêchèrent l'observation. Nous eûmes alors un fort mauvais présage, dans un grand cercle, qui parut autour de cet Astre, & qui étoit cinq ou six fois plus grand que lui. Ce Phénomène annonce ordinairement de l'orage ou beaucoup de pluie; & s'il y a quelque brèche au cercle, c'est de-là que viennent presque toujours les plus violentes tempêtes. J'avoue que la vue du cercle me fit souhaiter ardemment la terre. Cependant j'excitai mon courage, pour en inspirer à mes Compagnons; & je proposai, si le vent devenoit trop fort, de ne pas nous obstiner à le combattre, mais de suivre le cours du vent & de la Mer, dont l'effet le plus redoutable seroit de nous emporter cinquante ou soixante lieues hors de notre route, vers la Côte de Quêda, qui est un Royaume de Commerce. On roula, suivant mon avis, le pied de la voile autour d'un pieu qui y étoit attaché; & la vergue fut mise à trois pieds, du côté du Canot. On ne portoit ainsi qu'une fort petite voile; mais elle étoit encore trop grande pour le vent, qui la faisoit beaucoup pancher, quoiqu'elle fut soutenue par les ailerons. Les pieux des ailerons, qui sortoient des côtes, ploient jusqu'à faire craindre qu'ils ne fussent prêts à rompre; accident, qui auroit rendu notre perte infaillible. D'ailleurs la Mer, qui grossissoit à vue d'œil, auroit rempli d'eau notre Canot. Cependant nous nous efforcâmes de tenir quelque-temps contre le vent: mais le voyant sans cesse augmenter, nous prîmes enfin le parti de nous abandonner au vent & à la Mer. Cette situation dura tout

Précipitation
contre l'orage.

le reste de l'après midi , & la moitié de la nuit suivante. La Mer devenoit plus haute & brisoit souvent , mais sans nous causer aucun dommage. Comme le Canot étoit fort étroit par les bouts , le côté du gouvernail recevoit la vague & la rompoit. Il y entroit , à la vérité , beaucoup d'eau , que nous jetions sans relâche. Mes Compagnons reconnurent alors que je les avois exhortés sagement à changer de route. Autrement , les coups de Mer prenant le Canot de côté , chaque vague l'auroit rempli d'eau , & nous auroit exposés à couler à fond. Quoique les ailerons fussent bien attachés , ils n'auroient pu soutenir une Mer de cette violence.

Le soir du 18 fut effrayant. Le Ciel se couvrit de nuages , qui le rendirent extrêmement sombre. Le vent fut impétueux , & la Mer haute. Elle bruioit déjà autour de nous , & l'obscurité de l'air n'étoit adoucie que par l'écume des flots. La nuit , qui survint , couvrit tout des plus noires ténèbres. Chaque moment pouvoit nous engloutir dans un abîme invisible. On doit juger de notre consternation. Je m'étois vu dans plusieurs périls ; mais le plus terrible n'approchoit point de celui que je représente. Je n'avois pas eu le temps , du moins , d'envisager les autres , & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux ; mais ici je voyois la mort autour de moi , sans espérance de pouvoir l'éviter. Le courage , qui ne m'avoit jamais manqué , m'abandonna presque entièrement. Je fis des réflexions amères sur ma vie passée. Je me rappelai , avec horreur , des actions que je désapprouvois déjà , mais dont le souvenir me faisoit alors trembler. Si j'avois commencé depuis long-temps à me repentir de l'odieuse carrière où je m'étois engagé , je formai alors des résolutions , qui devoient encore être plus sincères , puisqu'elles eurent le pouvoir de me calmer l'esprit. En un mot , je retrouvai la force de prendre le gouvernail , pendant que les autres vuidoient l'eau dont nous étions inondés dans le Canot. Nous n'avions plus d'autres mesures à prendre , contre des maux , dont la main de Dieu seul étoit capable de nous délivrer (92).

A dix heures , le tonnerre , les éclairs & la pluie commencèrent. La pluie fut reçue d'abord avec reconnaissance pour le Ciel , parce que la provision d'eau fraîche étoit épuisée : mais elle excita bientôt des remerciemens plus vifs , lorsqu'on eut observé qu'elle diminuoit la fureur du vent , & que les flots commençoient à s'abaisser. Je regardai alors mon compas , avec un morceau de mèche allumée , qu'on avoit réservée pour cet usage , & dont il n'y avoit pas eu d'avantage à tirer pendant que nous avions été forcés de suivre le vent. Notre route étoit encore à l'Est. Mais les obstacles étant affoiblis , je trouvai le Canot assez fort pour remettre le Cap au Sud-Sud , dans l'espoir de regagner l'Isle de Sumatra. A deux heures , un nouvel orage nous obligea de ferrer la voile , & de nous livrer encore au vent. La pluie , qui ne cessoit pas de tomber , nous avoit glacés. Il n'y a point d'eau douce , qui ne soit plus froide que celle de la Mer. Dans les climats les plus froids , la Mer est chaude ; & dans les plus chauds , la pluie est froide & mal saine (93). Nous passâmes le reste de la nuit dans ce triste état , sans pouvoir juger même de quel côté nous étions poussés par

DAMPIER,
1683.

Terrible situation de Dampier.

Suivre d'une attention nuit.

(92) Pages 157 & précédentes.

(93) Page 157.

DAMPIER.
1688.

Le Canot ar-
rive à l'île de
Sumatra.

les vents & les flots. Le jour parut enfin ; mais chargé de tant de nuages à l'horizon , que le premier rayon de lumière se fit voir à trente ou quarante degrés d'élévation : spectacle assez effrayant , pour ceux qui ont appris , par une longue expérience , que l'aube du jour haute amène les gros vents , & que la basse amène les petits (94).

Nous continuâmes , jusqu'à huit heures du matin , de suivre le vent & la Mer , qui nous portoit à l'Est. Alors , un de nos Achemois cria , de toute sa force , Pulo-way. C'est le nom d'une île , située au Sud-Ouest de Sumatra. Nous vîmes la terre , en effet , du même côté ; mais après nous être efforcés de nous en approcher , avant la nuit , nous reconnûmes , vers le soir , que l'Achemois s'étoit trompé , & que ce qu'il avoit pris pour une île étoit une haute Montagne de Sumatra , que les Anglois nomment la Montagne d'Or. Le vent ayant commencé à diminuer , nous reprîmes nos rames , que nous ne quittâmes plus de toute la nuit. Le lendemain , nous découvrîmes clairement la terre basse , dont nous n'étions pas à plus de huit lieues. Vers la fin du jour , nous arrivâmes à l'embouchure d'une Rivière , qui se nomme *Passange Jonca* , à trente-quatre lieues de l'Orient d'Achem , & à six de la Pointe de Diamant , terre basse qui s'avance en forme de Rhombe.

Dampier perd
presque tous ses
Compagnons.

Nos Achemois connoissoient parfaitement le Pays. Ils nous menèrent à un petit Village de Pêcheurs , du même nom que la Rivière , & peu éloigné de l'embouchure. Les fatigues d'un si dangereux Voyage , les ardeurs du Soleil , que nous avions essuyées en partant de Nicobar , & les pluies froides qui leur avoient succédé pendant deux jours , mais plus encore , nos craintes & nos agitations continuelles , nous causèrent à tous une fièvre violente , avec une langueur qui ne permettoit pas à l'un de secourir l'autre. Il nous fut impossible de hâler notre Canot jusqu'au Village ; mais nos Achemois disposèrent les Habitans à nous servir (95).

Dampier vante beaucoup les civilités qu'il reçut de la Noblesse voisine , sur le témoignage des quatre Achemois , qui raconteront fidèlement leur Avanture. Après avoir pris quelques jours de repos , il n'espéra sa guérison que dans Achem , où les Anglois avoient un Comptoir. Son Voyage fut assez commode , avec les vents de Mer & de Terre , qui le favorisèrent successivement ; mais il perdit , en peu de jours , la plupart de ses Compagnons. Ambrosé & le Portugais furent emportés par la fièvre. Les quatre Achemois ayant disparu successivement , on peut juger qu'ils n'eurent pas un meilleur sort. Hall & Dampier en furent quittes , pour de longues souffrances.



Seu retenu en
lucro.

Le reste du Voyage ne contient que des événements communs , en trop souvent répétés (96) , jusqu'au retour de Dampier , qui s'étant rendu au Comptoir Anglois de Benicouli , fut retenu pour y servir avec des appointemens considé-

(94) *Ibidem*.

(95) Pages 560 & précédentes.

(96) Tel que plusieurs Voyages de Commerce , en divers endroits des Indes Orientales , qu'il a recueillis dans son troisième

Tome , pour servir de Supplément à son Voyage autour du Monde. Ses principales remarques sont entrées dans la Description qu'on a déjà donnée , de Sumatra , de Java , & des autres États qu'il eut l'occasion de visiter.

rables , en qualité de Canonier ; mais , s'ennuyant enfin d'un état , dont il ne pouvoit espérer d'accroissement pour sa fortune , ni pour ses lumieres , il s'échappa secrètement , à bord d'un Vaisseau , qui faisoit voile , en Europe , & revint en Angleterre , par le Cap de Bonne-Espérance. Il arriva , aux Dunes , le 16 de Septembre 1691 (97).

On a dû remarquer qu'il s'étoit peu entichi dans tous ses Voyages , quoiqu'il ne les eût entrepris que dans cette vûe. Cependant l'estime qu'il obtint dans sa Parrie , par son expérience & ses lumieres , lui fit donner le commandement d'un Vaisseau , pour une expédition qui a fait le sujet d'un autre article de ce Recueil. Ici , c'est-à-dire , en arrivant à Londres , en 1691 , toute sa fortune se réduisoit à la propriété qu'il avoit obtenue , par degrés , d'un Prince Indien , nommée *Jeoly* , dont il espéroit tirer de grosses sommes , en le montrant au Public , comme un spectacle fort extraordinaire. Il en avoit d'abord acquis la moitié , dans les Indes ; & le reste lui avoit été cédé à certaines conditions. Mais , pressé de ses besoins en arrivant , il se vit dans la nécessité de le vendre pour une somme modique ; & ceux , qui l'acheterent de lui , y firent un immense profit. Pour augmenter l'empressement des Anglois à le voir , ils publièrent une Relation , qui fut traduite dans plusieurs Langues , & qui contenoit non-seulement les aventures du Prince *Jeoly* , mais encore celles de sa sœur , qu'on représentoit comme la plus belle personne du monde , qui étant tombée avec lui dans l'esclavage , avoit inspiré une violente passion au Sulran de Mindanao. On ajoutoit que la seule vûe du Prince avoit la vertu de faire fuir toutes les bêtes venimeuses : & pendant qu'on le montrait à Londres , on exposoit , à la porte , sa figure dans un Tableau , avec quantité de Serpens , qui sembloient le fuir. Dampier n'entreprit point alors de détronper le Public , parce que son marché l'obligeoit de fermer les yeux sur l'impudence : mais en publiant ses Voyages , il étoit devoir , à l'Europe abusée , une explication plus fidelle.

Il fait d'abord le portrait du Prince. « *Jeoly* , dit-il , étoit peint tout » le long de l'estomac , entre les épaules , sur le devant des cuisses , & » tout autour des bras & des jambes , en forme de grandes bagues & de » bracelets. Je ne saurois dire à quoi ressembloient proprement ces figures ; mais elles étoient fort curieuses , bien variées par quantité de lignes , » de fleurons , & d'ouvrages à quarreaux , le tout avec un art & une proportion admirables. Par ce que j'appris de lui-même , je compris que cela » se faisoit , comme on fait , sur le bras , les croix de Jérusalem , c'est-à-dire , en piquant la peau & la frottant d'un onguent cantique ; mais au » lieu qu'on se sert de poudre à tirer , pour la croix de Jérusalem , les Indulaires de Meangis , d'où étoit *Jeoly* , employent une gomme pulvérisée , que les Anglois nomment *Dammer* , & dont on se sert au lieu de » poix en plusieurs endroits des Indes. Il me dit que la plupart des hommes & des femmes de son Pays étoient ainsi peints , & portoient , aux oreilles , » des anneaux d'or ; & aux jambes & aux bras , des chaînes de même métal. » Le Prince *Jeoly* étoit donc né dans une des Meangis , Isles voisines du Mindanao , & se disoit fils du Raja de son Isle , qui avoit cinq femmes.

(97) Pages 616 & précédentes.

Hhh iii

DAMPIER.
1683.

Maire du
Prince Jeoly.

DAMPIER.
1688.

& huit enfans. Un jour qu'il passoit d'une Ile à l'autre, avec son Pere, sa Mere, son Frere, & deux ou trois de leurs Sujets, un vent impétueux les emporta sur la Côte de Mindanao, où ils furent pris par des Pêcheurs. On commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or; ensuite on les vendit pour l'esclavage. Dampier n'avoit pas vu les bijoux d'or qu'ils portoient; mais il avoit vu, à leurs oreilles, de grands trous, auxquels ils les avoient pu porter. Jeoly fut vendu, avec sa Mere, à un Mindanayen, nommé Michel, qui entendait assez bien l'Anglois, servoit d'Interprète à Raja-Lau, Général de l'Isle. Michel battoit souvent son Esclave, pour le faire travailler: mais, c'étoit inutilement; jamais les promesses, les menaces & les coups, ne purent le déterminer au travail. Ce rigoureux Maître, après l'avoir gardé quatre ou cinq ans, le vendit, lui & sa Mere, pour la somme de soixante Piaîtres, à un Facteur Anglois, nommé Mordy, de qui Dampier l'obtint, à Madras, par un autre accommodement.

Sa condition étant devenue plus douce, sous un Maître fort humain, il le suivit volontiers à Bencouli. Dampier le logea dans une petite Maison, hors du Fort Anglois, sans lui donner d'occupation. Mais sa Mere & lui s'occupaient volontairement; elle à faire ou à raccommoder des habits à la mode du Pays, & lui à faire des coffres, avec des planches & des clous, qu'il avoit demandés à son Maître. Il les faisoit fort mal, & ne laissoit pas de s'en faire honneur, comme des plus rares pieces du Monde. Quelque temps après, ils tomberent tous deux malades; & malgré tous les soins de Dampier, la Mere mourut. Dampier eut tant de peine à consoler Jeoly, qu'il craignit sérieusement de le perdre. On lui ôta le corps de sa Mere, près duquel il ne cessoit pas de pleurer. Elle fut enterrée honorablement dans un drap de toile de coton; mais n'en patoisant pas satisfait, il y ajouta tous ses habits, & deux pieces de toile des Indes, que Mordy lui avoit données, en disant qu'il n'avoit rien qui n'appartint à sa Mere, & qu'il vouloit qu'elle emportât tout ce qu'il possédoit. Dampier entra dans tous les caprices de sa douleur, par ménagement pour sa santé. Il continua d'en prendre le même soin. Dans tous les lieux où il toucha pendant son retour, on s'assembloit autour de Jeoly, avec beaucoup d'admiration; ce qui lui donnoit l'espérance d'un gain considérable à Londres. Il ne fut pas plutôt entré dans la Tamise, qu'il fut obligé de l'envoyer à terre, pour le faire voir à des personnes de la premiere qualité. « Comme j'avois besoin d'argent, » dit-il, je me trouvai dans la nécessité d'en vendre d'abord une partie, » & peu à peu je le vendis tout-à-fait. On le promena, pour le montrer; » & j'appris ensuite qu'il étoit mort, à Oxford, de la petite vérole (98).

SUPPLÉMENT AUX REMARQUES GÉOGRAPHIQUES SUR LE TONQUIN.

On se gardera bien de supprimer les Remarques Géographiques de Dampier sur le Tonquin, qui feront un Supplément, d'autant plus utile pour la connoissance de ce Royaume, que Baron n'en a donné qu'une idée générale dans sa Description (99). Dampier, ayant rétabli ses forces, quitta le

(98) *Ubi supra*, pages 614, 675, & suivantes.

(99) Au Tome IX^e. de ce Recueil.

Port d'Achem, avec le Capitaine Wallon, Marchand Anglois, que divers interêts du Commerce appelloient à Cachao (1). Une heureuse Navigation les conduisit à la Baye de Tonquin, dont l'entrée, du côté de l'Ouest, est entre le Sud-Est de la Pointe de Champa, vers les douze degrés de latitude Septentrionale, & l'Isle d'Aynan à l'Est, vers les dix-neuf degrés. Cette entrée semble fermée par de grands Bancs, nommés Bancs de Pracal, qui laissent néanmoins, des deux côtés, un grand Canal, par lequel les Vaisseaux peuvent entrer & sortir.

La Baye de Tonquin n'a pas moins de trente lieues, dans sa plus grande largeur. On peut jeter la sonde & l'ancre dans toute ses parties. Sa plus grande profondeur, qui est vers le milieu, n'est que d'environ quarante-six brasses. La vase, dans cet endroit, est noire & couleure de poivre; mais du côté de l'Ouest, on trouve un limon mêlé de sable rougeâtre. Au fond de la Baye, entre plusieurs petites Isles, qui bordent le rivage du Tonquin, on en distingue deux plus considérables, non pour leur grandeur, mais parce qu'elles servent comme de Balise, pour les deux principales Rivières, ou plutôt, pour les deux branches de la principale Rivière du Pays. Une de ces branches, que les Habitans nomment Rokbo, se décharge dans la Mer, près du Nord-Ouest de la Baye, à vingt degrés six minutes du Nord. Dampier n'y entra point; mais on l'assura qu'elle n'a pas plus de douze pieds d'eau à son embouchure, que son fond est un limon fort mou, & qu'elle n'est commode, par conséquent, que pour les petits Vaisseaux. C'est la route ordinaire des Chinois & des Siamois.

L'autre branche est beaucoup plus large & plus profonde. Dampier la nomme *Donca* (2), du nom de la première Ville qu'il rencontra sur ses bords. Elle se jette au Nord-Est, vingt lieues au Nord-Est de Rokbo, à vingt degrés quarante-cinq minutes. On doit se garder, entre ces deux Rivières, de quantité de sables & de bas-fonds, qui s'étendent à plus de deux lieues de la Côte. La Donca même présente une Barre d'environ deux milles; mais le passage a plus d'un demi-mille de largeur, & se trouve bordé, de chaque côté, par des sables. Les Pilotes, qui fréquentent cette Rivière, assurent que sa profondeur varie, suivant la différence des saisons. Elle n'a pas, dans certains temps, plus de quinze ou seize pieds d'eau, dans la haute marée; au lieu qu'en d'autres temps, elle en a jusqu'à vingt-six ou vingt-sept. Les hautes marées y arrivent au mois de Novembre, de Décembre & de Janvier, pendant la Mousson du Nord; & les plus basses, aux mois de Mai, de Juin & de Juiller, qui sont la Mousson du Sud. Le Canal de la Barre est d'un sable dur, qui se rend fort dangereux; & les marées, ne laissant pas de le remuer, y forment divers changemens, qui augmentent le danger. Non-seulement les Vaisseaux étrangers ont besoin d'un Pilote, pour leur servir de guide; mais s'ils arrivent dans la marée basse, il n'y a point de Pilote, qui ose entreprendre de les conduire avant qu'elle soit haute. La marque de cette Rivière est une grande Montagne, qu'on a nommée l'Eléphant, vers laquelle on doit mettre le Cap Nord-Ouest-Quart

DAMPIER.
1688.

Rive de Ton-
quin.

Rivières de
Rokbo, & de
Donca.

Entrée de la
Barre.

Marque de la
Rivière de Do-
nca.

(1) D'autres écrivent Cachao, d'autres Chequo.

(2.) Son véritable nom est Songkoy.

DAMPIER.
1688.

le Nord ; ensuite, faisant voile droit au rivage, on trouve par degrés moins de profondeur, jusqu'à six brasses ; & l'on est alors à deux ou trois milles de l'entrée de la Barre, presque à la même distance d'une petite île, qu'on tient le plus près qu'il est possible au Nord-Nord-Ouest. C'est-là qu'on peut jeter l'ancre, pour attendre le secours des Pilotes. Ceux qu'on emploie sont des Pêcheurs du Pays, qui habitent un Village, nommé Barcha, dont la situation est si favorable, à l'embouchure de la Rivière, qu'ils peuvent voir les Bârimens qui arrivent, ou entendre les coups de canon que la plupart des Européens tirent à leur arrivée.

Ville de mâ-
me nom.

Le Vaisseau Anglois trouva quatorze brasses & demie d'eau sur la Barre. Après l'avoir passée, Dampier observa que la Rivière se rétrécit. La première Ville, qu'il a déjà nommée Domea, est à cinq ou six lieues de l'embouchure, & située sur la Rive droite en montant, à si peu de distance du bord de l'eau, que la marée baigne quelquefois le pied des murs. Elle est composée d'environ cent maisons. C'est le lieu où les Marchands Hollandois demeurent à l'ancre, mais les Anglois s'avancent ordinairement trois milles plus loin, parce qu'ils y trouvent la marée moins forte. Elle hausse & baisse, à Domea, de neuf ou dix pieds. Le Commerce se faisant à Cachao, principale Ville du Royaume, qui est éloignée d'environ quarante milles de Domea, Dampier & Weldon acheverent le Voyage dans des Chaloupes du Pays. Ils arriverent, en quatre jours, à la vue d'Hean, Ville considérable, où l'on ne compte pas moins de deux mille maisons. Un peu au-dessous de cette Ville, ils virent l'endroit où la Rivière se partage en deux branches, qui forment une île triangulaire, entre la Mer & le point de leur séparation. Les François avoient alors un Comptoir à Hean, & le Palais de leur Evêque étoit le plus bel édifice de la Ville (3). Quoique les Vaisseaux Européens ne puissent monter jusqu'à cette Ville, les Jonques des Chinois & des Siamois y arrivent facilement par la Rivière de Rokbo, & Dampier y en vit plusieurs à l'ancre. De Hean, il employa deux jours entiers, pour se rendre à Cachao ; parce que la marée cesse ici de favoriser la Navigation.

Hean, gran-
de Ville.

Palais d'un
Evêque Siamois.

(3) Dampier le vit à son retour. Il y avoit alors deux Evêques François, un Tonquin, d'un sous le titre d'Evêque d'Ascalon, & l'autre d'Auran, & dix Missionnaires Européens. C'étoit dans le même temps que le Christianisme étoit en honneur à Siam, sous la protection du fameux Ministre Constance. Mais ces Ouvriers Evangéliques n'avoient pas encore obtenu les mêmes faveurs à Cachao. Ils n'avoient pas la liberté d'y demeurer ; & s'ils y étoient quelquefois appelés par la Cour, c'étoit pour raccommode des Horloges & des Instrumens de Mathématiques. Ils avoient appris express tous ces Arts, pour les faire servir à l'avancement de la Religion. Dampier se loua de l'accueil qu'il reçut d'eux. Ils lui demandèrent s'il sçavoit la composition de la poudre. Il se fournit d'une recette

qu'il avoit trouvée dans le Magasin des Arts de Stremey. Elle consiste à prendre du soufre, du salpêtre & du charbon de foyer, à les peser en égale quantité, à les mettre en poudre, & à les bien mêler. Je fis, dit Dampier, une espèce d'erible d'un morceau de parchemin, que je perçai par-tout avec un petit fer chaud, pour servir à grener la poudre. J'avois deux petites boules, pour les rouler dans le erible, & faire ainsi passer la poudre à travers les trous, ce qui la grena fort bien. Quand elle fut sèche, nous l'éprouvâmes. Elle répondit à notre attente. Un jour, ajoute-t-il, il raccommoda de même, à Ben-couit, plusieurs barils de poudre, qui s'étoient réduits en pâte. *Voyez supra, Tome III. pages 108 & 109.*

En arrivant à Cachao, Capitale du Tonquin, il fut surpris de la trouver sans murailles, sans ramparts & sans fossés. Cette Ville est néanmoins fort peuplée, & l'on y compte près de vingt mille maisons. Elle est située dans une petite Plaine, à l'Ouest de la Rivière. Ses édifices sont de boue & de paille, à l'exception d'un petit nombre, qui avoit été bâti, depuis peu, de brique & de tuiles, à l'exemple des Comptoirs Européens. Les principales rues sont fort larges, mais la plupart mal pavées, & très sales dans la saison des pluies. Le Palais du Roi paroît magnifique, quoiqu'il ne soit que de bois. On donne, à ses murs, trois lieues de circonférence. Ils ont cinq ou six pieds de hauteur, & presque autant d'épaisseur; ce qui forme une Promenade publique, où l'on monte par quelques degrés, qui sont aux pieds de la porte. Le Comptoir Anglois est très-agréablement situé au Nord de la Ville, sur le bord de la Rivière; & celui des Hollandois le touche au Sud. Ce petit nombre de circonstances manque au récit de Baron (4), comme le nom des Provinces du Tonquin. Dampier fait profession de devoir ses lumières, à plusieurs Marchands Anglois, qui demeuroient depuis long-temps à Cachao.

DAMPIER.
1688.
Etat où Dampier trouve Cachao.

Le Royaume est divisé en huit grandes Provinces, dont quatre ne portent pas d'autres noms que ceux de Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. La cinquième, qui est au milieu, se nomme *Cachao*, ou *Cacho*, comme la Capitale. Les noms des trois autres sont *Tenam*, *Tenchon* & *Ngeam*.

Division des Provinces du Tonquin, échangée à 1790.

La Province de *Tenam* est la plus Orientale. Elle a la Chine au Sud-Est, l'Isle d'Aynan & la Mer au Sud & au Sud-Ouest, & la Province de l'Est au Nord-Ouest. Son étendue est médiocre, & sa principale production consiste en riz.

La Province de l'Est s'étend, depuis celle de *Tenam*, jusqu'à celle du Nord. Elle est bornée à l'Est, par la Chine; à l'Ouest, par une partie de la Province du Sud, & par la Province de *Cachao*; au Sud, par la Mer. C'est un fort grand Pays, qui est extrêmement bas & presque rempli d'Isles, particulièrement dans la Partie Sud-Est, que la Mer borde, du côté de *Tenam*. *Hean* en est la Capitale, & le siège du Gouverneur. Elle produit abondamment du riz & des Bestiaux, & les Habitans maritimes s'exercent beaucoup à la pêche.

La Province du Sud est cette Isle triangulaire, qui est fermée, à l'Est, par la Rivière que Dampier nomme *Domea*, & par celle de *Rokbo* à l'Ouest; ou plutôt par ces deux bras d'une même Rivière, que Baron nomme *Songkog*. C'est un Pays extrêmement bas, où le riz & les Bestiaux sont en abondance.

Tenchon, qui est à l'Ouest du *Rokbo*, a la Province de l'Ouest au Nord, l'Isle d'Aynan à l'Ouest, & la Mer au Sud. Ses richesses consistent aussi en riz & en Bestiaux.

Ngeam, située à l'Ouest de *Tenchon*, est bornée, au Sud & à l'Ouest, par la Cochinchine, & au Nord, par la Province de l'Ouest. C'est une assez grande Province, qui joint, aux avantages des autres, celui d'être gardée continuellement par des Troupes, contre les attaques & les surprises des Cochinchinois.

(4) Au Tome IX^e, de ce Recueil.

DAMPIER,
1688.

La Province de l'Ouest a Ngeam au Sud, le Royaume de Laos à l'Ouest, la Province de Cachao à l'Est, & au Nord, la Province du Nord. Elle est grande, extrêmement agréable, riche en Bois & en Pâturages. On en tire beaucoup de laque & de soie.

La Province du Nord est un vaste Pays, qui fait le Nord de tout le Royaume. Elle a le Royaume de Laos à l'Ouest; la Chine à l'Est & au Nord; le Royaume de Baw ou Baos (5), au Nord-Ouest; & les trois Provinces de l'Ouest, de Cachao & de l'Est, au Sud. Daus sa grande étendue, elle est diversifiée par la qualité de son terroir. La plus grande partie contient de hautes Montagnes, où l'on trouve de l'or, du marbre, & quantité d'Éléphants sauvages. Les autres Cantons produisent quantité de laque, de la soie, & diverses sortes de marchandises.

La Province de Cachao forme le centre du Royaume, entre les Provinces de l'Est, de l'Ouest, du Nord & du Sud. Dampier, qui eut le temps de la visiter, ne loue pas moins sa fertilité que son agrément. Elle ne manque point de bois, mais le riz, la laque & la soie y sont le principal objet du Commerce (6).

ECLAIRCISSEMENT SUR PULO DINDING ET SUR BENCOLI.

1689.
Traité d'Amiens
Hollandois de
Pulo Dinding.

APRÈS le Voyage du Tonquin, Weldon étant retourné vers l'Isle de Sumatra, Dampier s'engagea successivement sur plusieurs Vaisseaux de sa Nation, qui lui procurèrent l'occasion de visiter Malacca & d'autres Villes célèbres. Mais d'un grand nombre d'observations, on ne croit devoir recueillir que celles qui regardent des lieux peu connus des autres Voyageurs. En passant, par exemple, devant les Côtes de Malacca, un tourbillon de vent força son Vaisseau de mouiller dans la Rade d'une Isle Hollandoise, dont la description ne se trouve dans aucune autre Relation des Indes Orientales. Elle se nomme Pulo Dinding. Sa situation est fort proche du Continent. La Terre en est haute, & bien arrosée par quantité de ruisseaux. On y trouve diverses sortes de bons arbres, dont la plupart sont assez gros pour toute sorte d'usages. Quelques-uns mêmes peuvent servir à faire des mâts & des vergues. La Rade est excellente du côté de l'Est, entre l'Isle & le Continent. On y entre avec une brise de Mer, & l'on en sort avec un vent de Terre (7).

Fort de l'Isle

Les Hollandois, seuls Habitans de l'Isle, y ont un Fort du côté de l'Est, au bord d'une petite Anse, où les Vaisseaux peuvent mouiller. Il n'est pas flanqué de Bastions; mais les murailles sont d'une épaisseur considérable, & hautes d'environ trente pieds. Dampier y distingua douze ou quinze pieces de canon, montées sur une bonne plate-forme, adroitement ménagée dans le mur, à la hauteur d'environ seize pieds. Une suite de degrés, qui prennent d'assez loin en dehors, est l'unique chemin par lequel on y puisse entrer, en montant à la Porte, qui donne sur cette plate-forme. Il sert de logement, pendant la nuit, au Gouverneur, avec une garnison de vingt ou trente Soldats; & les familles Hollandoises, qui cultivent les Terres de l'Isle, n'ont pas d'autre protection. A cinq cens pas du Fort, & sur la même

(5) Ou Baotz.

(6) *Ibid.* pages 13 & précédentes.

(7) Page 107.

me Anse, on découvre une maison basse, d'assez bonne charpente, où le Gouverneur passe le jour, & qui n'est composée que de deux ou trois Chambres.

DAMPIER.

1689.

Le Continent, qui n'en est qu'à trois ou quatre milles, offre une assez belle Campagne, revêtue de grands Bois; & vis-à-vis de l'Anse du Fort, on voit entrer, dans la Mer, une Rivière navigable pour les petits Bâtimens. Le Pays voisin produit quantité de cette sorte d'étain, qu'on nomme Tutaneg, plus grossier que le nôtre, mais d'un grand usage dans plusieurs Pays des Indes. Les Malayens de cette Côte en faisoient autrefois le commerce avec les Etrangers; mais ils en sont exclus à présent par les Hollandois, qui ne se sont établis dans l'Isle, que pour assurer ce profit à leurs Marchands. Comme la distance du Fort au Continent ne leur permettroit pas de veiller assez sur ce qui se passe autour d'eux, ils ont, dans le Canal, un de ces Bâtimens, qu'on appelle *Garde-Côtes*, avec un autre petit Vaisseau bien armé, qui voltige sans cesse à l'embouchure de la Rivière & dans les Anses voisines. Ce Tutaneg, qui se vend fort cher dans la Baye de Bengale, passe ici dans leurs mains, pour diverses marchandises qu'ils donnent en échange. Ils ont fait inutilement la même tentative vers Queda, qui est plus au Nord, & qui produit aussi quantité du même métal: mais leur situation, dans l'Isle de Dinding, les rend maîtres absolus du Commerce avec les Malayens de cette Côte (8).

Commerce du
Tutaneg, dont
les Hollandais
jouissent seuls.

En 1690, Dampier partit de Madras pour *Bencouli*, Etablissement Anglois, dont on trouve à peine le nom dans les Voyageurs mêmes de cette Nation. Il est situé sur la Côte Occidentale de l'Isle de Sumatra, vers les quatre degrés de latitude Méridionale, & remarquable en Mer, par une haute Montagne, qu'on découvre assez loin dans les Terres. La Pointe de Sillibar, qui n'est éloignée que de deux ou trois lieues au Sud de Bencouli, s'avance plus que tout le reste de la Côte, & forme une petite Baye. Dampier ajoite à ces deux marques, qu'à deux ou trois lieues du rivage, on découvre le Fort Anglois, qui fait face à la Mer, & qui s'attire de l'attention par sa beauté. Une petite Rivière, qui passe au Nord-Ouest du Fort, présente, à son embouchure, un grand Magasin; & du même côté, on rencontre sur ses bords, à peu de distance, un Village Indien, dont toutes les maisons sont bâties sur des piliers, parce que le terrain est bas & marécageux.

Etablissement
Anglois de Ben-
couli.

C'étoit le Commerce du Poivre qui avoit attiré les Marchands Anglois sur cette Côte. Après l'avoir perdu à Bantam, ils avoient cherché quelque moyen de le faire renaître, dans quelque lieu voisin, avec d'autant plus d'espérance, qu'ils étoient bien informés que tout le Poivre, qui passoit en Europe, ne croissoit pas dans l'Isle de Java, & que la plus grande partie venoit d'Achem & d'autres Canons de Sumatra. On raconta d'ailleurs à Dampier, qu'ils étoient moins redevables du succès à leurs propres soins, qu'aux sollicitations de plusieurs Rajas d'Achem, qui avoient dépêché jusqu'à Madras, pour les inviter à s'établir dans leur Isle, avant que les Hollandois en formassent le dessein. Quoiqu'il en soit, dit-il, les Anglois eurent le

Commerce de
Poivre, que les
Hollandois
sont parvenus à
supplanter.

(8) *Ibidem*, pages 180 & suivantes.

DAMPIER.
1689.

Description
du Fort.

bonheur d'y arriver les premiers ; mais il s'en fallut peu qu'ils ne fussent prévenus. Une Flotte Hollandoise parut sur la Côte, avant qu'ils y eussent mis le pied. Cependant, ils débarquèrent à la vue de leurs Concurrents ; & s'étant hâtés de planter quelques pièces d'artillerie sur le rivage, ils les effrayèrent par cette apparence de vigueur. Dampier rapporte cet événement à l'année 1685. Ensuite les Anglois ne perdirent pas un moment pour se fortifier. Mais, avec beaucoup de dépense, ils ne parvinrent qu'à le faire un Logement agréable, sans avoir pu faire un ouvrage régulier. Le Fort, qui devoit être un Pentagone, est demeuré avec quatre Baillons. Dampier le trouva si mal construit, qu'il conseilla au Gouverneur de le raser entièrement, pour en élever un autre. Mais on s'est contenté d'y faire quelques changemens, qui ne l'ont pas rendu plus capable de résistance.

Le Climat y a peu d'agréemens. Chaque année apporte régulièrement de grosses pluies & de violentes chaleurs. Lorsque le vent se lève, l'air devient très froid. Les vents de Terre passent sur les Marais, qui leur communiquent toujours une odeur insupportable. En un mot, c'est une demeure mal saine, où les Anglois vivent peu, & ne sont jamais sans maladies. Cependant, on trouve, au Sud du Fort, une fort belle Plaine, qui fait face à la Mer, vers le Nord-Ouest, & qui est bordée, au Sud-Est, par une grande Forêt.

Habitans du
Pays.

Les Habitans du Pays sont aussi bazannés que ceux d'Achem, mais d'une taille plus mince, & d'un naturel plus actif. Ils ont quelques Arts mécaniques, qu'ils viennent exercer dans le Fort Anglois. Les autres sont livrés à l'Agriculture. Ils plantent des racines, du riz, & les arbrisseaux qui portent le poivre. Malheureusement, observe Dampier, le Fort étoit mal gouverné. Les Officiers de la Compagnie vivoient en si mauvaise intelligence avec leurs voisins, qu'ils retenoient, dans les fers, deux Rajas du Canton, sans autre reproche, que de n'avoir apporté, au Gouverneur, la quantité de poivre qu'il leur avoit demandée. D'autres Rajas, piqués de cette insolence, étoient venus attaquer le Fort, avec un grand nombre de leurs Sujets : mais, quoique peu capable de défense, il avoit résisté sans peine à de si mauvais Soldats. Quoique ces Insulaires ne manquent point de courage, ils n'ont presque pas d'autres armes, que des sabres, des crofes & des lances, qui ne leur permettent pas de tenir long-temps contre le feu de l'Artillerie. S'ils ont quelques fusils, qu'ils se procurent secrètement par des échanges, ils en ignorent l'usage. Peu de temps avant l'arrivée de Dampier, ils avoient tenté de surprendre les Anglois, sous le prétexte d'un combat de Coqs, auquel ils espéroient que la curiosité pourroit les amener ; & n'en voyant paroître aucun, ils s'avancèrent brusquement vers le Fort. Mais quelques volées de canon leur firent tourner le dos (9).

Reproches que
Dampier fait à
la Compagnie
Hollandoise.

Dans plusieurs autres Voyages, que Dampier fit avant la fin de la même année, ses réflexions tombent souvent sur la tyrannie qu'il reproche à la Compagnie de Hollande. Elle ne cherche, dit-il, qu'à se rendre maîtresse absolue du Commerce du Poivre, comme elle l'est devenue de celui de la Cannelle & de la Muscade. Dans les lieux, où elle ne peut établir des

(9) *Ibidem*, pages 202. & précédentes.

Comptoirs , elle envoie des Garde-Côtes , qui se postent à l'embouchure des Rivières , qui en écartert les Etrangers , & qui contiennent les petits Princes dans la crainte & la soumission. Elle feint de ne prendre tous ces soins , que par affection pour les Peuples de l'Inde ; mais la plupart savent le jugement qu'ils en doivent porter , quoiqu'ils n'osent le témoigner ouvertement. C'est sans doute à cette raison , continue Dampier , qu'il faut attribuer tant de pirateries & de brigandages que les Malayens exercent sur ces Côtes. Ils ne sont pas naturellement portés au vol ; mais , irrités des obstacles que les Hollandois apportent à la liberté du Commerce , ils deviennent Pirates , dans l'espérance de gagner , par cette voye , ce qu'ils ne peuvent esperer d'une honnête industrie ; ou du moins , ils favorisent ceux qui suivent cette profession , pour se vanger d'une odieuse Puissance à laquelle ils ne peuvent résister autrement (10).

DAMPIER.
1689.

(10) C'est particulièrement sur la Côte de Queda & de Malacca , que l'Auteur fait ce reproche aux Hollandois.



DESCRIPTION

DE LA CÔTE DE MALABAR.

INTRODUCTION.

IL doit paroître assez surprenant qu'à l'occasion d'un si grand nombre de Voyages, qui ont présenté la Côte de Malabar avec éclat, dans le premier Tome de ce Recueil, les Auteurs Anglois ne se soient attachés nulle part à recueillir ce qui regarde le caractère & les usages des Habitans. Mille singularités, qui distinguent cette Région, ne permettent pas ici de négliger diverses observations de Schouten, & de quelques autres Voyageurs, qui peuvent suppléer à ce défaut.

Étendue de la Côte de Malabar.

On a remarqué plusieurs fois que toute l'étendue de terre, qui est entre Surate & le Cap de Comorin, porte ordinairement le nom de Côte de Malabar. Cependant, pour suivre des idées plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dely, qui est situé sous le douzième degré au Nord de la Ligne. C'est seulement dans cet espace, que les Habitans du Pays prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Dans ce dernier sens, la longueur de la Côte est d'environ deux cens lieues. Elle est divisée en plusieurs Royaumes indépendans, dont le plus puissant est le Samorin, ou le Roi de Calecut. Les autres Etats, & leurs principales Villes, ont été trop souvent nommés dans cet Ouvrage, pour demander ici un nouveau dénombrement : mais le but, qu'on se propose, doit faire observer qu'il y a peu de Villes dans un Pays de cette étendue, & qu'on n'y rencontre gueres que des Villages, d'inégales grandeurs, qui, malgré la différence de leurs Souverains, & l'opposition de leurs intérêts, se conduisent par les mêmes Loix & les mêmes Usages (11).

Les Habitans. Leur figure & leur habillement.

Les Habitans originaires sont noirs, ou fort bruns ; mais la plupart ont la taille belle. Ils prennent un grand soin de leurs cheveux, qu'ils ont ordinairement fort longs. On ne leur reproche point de manquer d'esprit, mais négligeant de le cultiver, ils vivent dans une égale indifférence pour les Sciences & les Arts. L'habillement des hommes & des femmes est à peu près le même. Les deux Sexes se ceignent d'une piece de toile, qui les couvre de la ceinture aux genoux. Ils ont le reste du corps nud, sans en excepter la tête & les pieds ; mais quelques-uns se servent d'un mouchoir de soye pour attacher leur cheveux, après les avoir divisés par des tresses & des nœuds.

Dans les autres Pays de l'Inde, les personnes riches, sur-tout les femmes, portent pour habits des étoffes de soye, & de brocard d'or ou d'argent. Au Malabar, ce sont les femmes des plus basses Tribus, qui emploient les étoffes précieuses à se vêtir ; & celles qui sont distinguées par la naissance ou les richesses, ne se couvrent jamais que de belle toile de

(11) Voyages de Dellon, Tome I. page 179.

coton. Elles ont de riches ceintures d'or, des bracelets d'argent, & de corne de buffle; mais il n'est permis de porter des brassulets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette distinction. Les deux Sexes ont des bagues & des pendants d'oreilles d'or, qui pèsent quelquefois jusqu'à quatre onces. Rien ne contribue tant à leur allonger les oreilles, qu'ils ont naturellement grandes. C'est pour eux un trait singulier de beauté. On a soin de les percer de bonne heure, aux enfans, & de leur mettre, dans l'ouverture, un morceau de feuille de palmier sèche & roulée. Cette feuille, tendant sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, & rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les deux épaules, & par l'ouverture desquelles on passeroit aisément le poing.

Les Malabares Gentils se font raser la barbe. Quelques-uns ont des tresses, quoique la plupart n'en conservent point. Leurs Maisons sont bâties de terre, & couvertes de feuilles de Cocotier. La pierre n'est employée qu'à la construction des Pagodes & des Maisons royales. Dans leurs Campagnes, qui paroissent ne former qu'un grand Village, parce qu'on y rencontre de toutes parts des Maisons dispersées, chacun a son enclos & son puits, surtout s'il est à quelque distance des rivières. Il ne leur est pas permis, soit pour se laver, soit pour boire, d'employer l'eau d'un voisin, qui n'est pas de la même Tribu.

On distingue les Malabares Mahométans & les Gentils. Les premiers, qui sont en fort grand nombre, se croient originaires de l'Arabie, d'où leurs Ancêtres sont venus s'établir sur cette Côte. Tout le Commerce du Pays est entre leurs mains; parce que les Gentils, & surtout les Naires, qui composent leur Noblesse, se croiroient avilis par cet exercice, & que d'ailleurs ils ne montent jamais en Mer pour des Voyages de long-cours. Aussi les Mahométans Malabares sont-ils presque tous riches. Ils passent pour les plus méchans & les plus infidèles de tous les hommes. Ils sont leur demeure dans les grosses Bourgades, où ils ne souffrent pas d'Habitans, qui ne soient de leur Secte. On donne, à ces Bourgs, le nom de Bafar, qui signifie Marché, parce qu'ils ne sont peuplés que de Marchands. Les plus considérables sont situés près de la Mer, ou sur le bord des Rivières, pour la facilité du Commerce & la commodité des Négocians étrangers. Ces riches Mahométans ne se bornent point aux méthodes ordinaires qui conduisent à la fortune. La plupart sont Corsaires. Ils courent la Mer avec des Galioles & des Galeres, qu'ils nomment Paras. Leurs brigandages s'étendent sur toutes les Côtes de l'Inde, & du côté opposé, jusques dans le sein Perfique & dans la Mer rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. Leurs Prisonniers sont traités avec la dernière barbarie. Quoique leurs Bâtimens soient presque toujours montés de cinq à six cens hommes, ils attaquent rarement ceux des Européens, s'ils ne les croient foibles, ou s'ils ne les voyent fort petits. Ils sont plus subtils que braves. La moindre résistance les met en fuite. Mais, ils sont insolens & cruels dans la victoire; & lorsqu'ils sont en Mer, ils ne font aucune distinction entre les Etrangers & leurs meilleurs Amis. Cette férocité les abandonne au retour. Il n'y a rien à craindre dans leurs Bafars. Les Princes, sous l'autorité desquels

DESCRIPTION
D U
MALABAR.

Ornemens &
longueur de leurs
oreilles.

Distinction entre les Mahométans & les Gentils.

Les Mahométans s'enrichissent par le Commerce & la Piraterie.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

ils sont établis, ferment les yeux sur leurs larcins maritimes, & les partagent même avec eux; mais ils les punissent aussi rigoureusement que le moindre de leurs Sujets, lorsqu'ils peuvent les convaincre de quelque autre vol. On les distingue des Gentils, à leur barbe, qu'ils laissent croître; à l'usage qu'ils ont de se couper les cheveux; & plus sûrement encore à leurs habits, qui sont des vestes & des turbans; au lieu que les Gentils sont presque nus.

Leur cruauté
par leurs Pri-
sonniers.

Si les Prisonniers, qu'ils font sur Mer, sont Malabares, soit Gentils ou Mahométans, ils les volent, les dépouillent & les mettent à terre; mais ils ne peuvent les réduire à l'esclavage, s'ils sont Gentils d'une autre Contrée. S'ils sont Chrétiens, ils ont le pouvoir de les conduire dans leurs Habitations, de les charger de chaînes, & de les forcer à des travaux pénibles, qui abregent bien-tôt la vie de ceux qui n'ont personne qui s'intéresse à leur sort, & qui se hâte de les racheter. Lorsqu'un Corsaire met pour la première fois une Galère à l'eau, il y égorge quelques-uns de ses Esclaves Chrétiens; & l'arrosant de leur sang, il en espère plus de bonheur dans ses courses. S'il n'a pas de victimes qu'il puisse encore immoler, il attend, pour cet exécration sacrifice, qu'il lui tombe quelques Chrétiens entre les mains. Comme les Portugais sont la première Nation de l'Europe, qui ait formé des Etablissements aux Indes, c'est aussi celle qui a le plus souvent éprouvé la cruauté des Mahométans du Malabar. Les Gouverneurs de Goa en ont pris occasion d'armer, tous les ans, un certain nombre de Galioles, qui font une guerre continuelle à ces Ennemis du repos public. Ceux, dont on peut se saisir, sont conduits à Goa, & condamnés à ramer sur les Galères, ou à d'autres travaux. Mais les Pirates Malabares ne sont pas plus sensibles au malheur de leurs amis, qui sont Esclaves des Portugais, qu'à la misère des Chrétiens qu'ils retiennent dans les fers.

Comment les
Portugais se van-
gent d'eux.

Ces Mahométans du Malabar sont assujettis à toutes les Loix du Pays, qui ne sont pas directement opposées aux maximes fondamentales de leur Secte. L'exercice de leur Culte ne leur est permis que dans l'enceinte de leurs Basars. Ils y ont peu de Mosquées, & la plupart sont mal entretenues. En un mot, les devoirs de la Religion & de l'humanité les touchent moins, que la passion de s'enrichir par des voyes indignes de l'une & de l'autre.

Division de
Tribu, entre les
Gentils du Mala-
bar.

Les Gentils formant le Corps de la Nation, non-seulement parce qu'ils sont les Habitans originaires, mais parce leur nombre excède beaucoup celui de Mahométans, on les divise en plusieurs Tribus, dont la première & la plus éminente est celle des Princes. Les Nambouris, ou Grands-Prêtres forment la seconde; les Bramines, la troisième; & les Nahers ou Naires, qui sont les Nobles du Pays, composent la quatrième. La Tribu des Tives, qui est la cinquième, comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, & recueillir le Tary, & à distiller l'Eau-de-vie. Ils portent quelquefois les armes; mais c'est par tolérance, après en avoir reçu l'ordre ou la permission du Prince. Les Mainars, sixième Tribu, n'ont pas d'autre occupation, que de blanchir du linge & des toiles, dont on fabrique une prodigieuse quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chetes, qui sont les Tisserands, composent aussi une Tribu particulière; & Dellon assure qu'il en est de même de presque tous les Métiers. Les Moucouas sont la plus nombreuse.

Leur

Leur unique exercice est la Pêche. Ils ne peuvent habiter que sur le rivage de la Mer, où tous leurs Villages sont batis. On les estime indignes de porter les armes ; & dans le plus grand besoin de Soldats, ils ne sont employés qu'à porter le bagage. La dernière, & la plus vile de toutes les Tribus de Malabar, est celle des Pouliats. Cette malheureuse espèce d'hommes est regardée, de toutes les autres, comme la plus méprisable partie de l'humanité, & comme indigne du jour. Les Pouliats n'ont pas de maison stable. Ils vont errans dans les Campagnes. Ils se retirent sous des arbres, dans des cavernes, ou sous des hutes de feuilles de Palmier. Leur unique fonction, dans la société, est de garder les Bestiaux & les Terres: On devient infâme en les fréquentant, & souillé pour s'être approché d'eux à la distance de vingt pas. Les purifications sont indispensables, pour ceux qui leur parlent de plus près.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naires peuvent se fréquenter, vivre ensemble & se toucher ; mais personne de ces quatre Tribus ne peut prendre la même liberté avec les Tribus inférieures, sans contracter une tâche qui l'oblige de se purifier. Une femme est impure & deshonorée sans retour, lorsqu'elle épouse un homme d'une Tribu inférieure à la sienne. Elle peut s'allier dans une Tribu supérieure. Mais ces Loix regardent particulièrement les Pouliats. Si quelqu'un, des quatre premières Tribus, rencontre un de ces misérables objets de l'exécration publique, il jette un cri, d'aussi loin qu'il peut le voir ; & c'est un signal qui l'oblige de se retirer à l'écart. Au moindre retardement, on a droit de le tuer, d'un coup de flèche ou de mousquet ; pourvu que le retroir ne soit pas privilégié, c'est-à-dire, consacré à quelque Pagode. La vie de ces Malheureux paroît si méprisable, qu'un Naire, qui veut éprouver ses armes, tire indifféremment sur le premier Pouliat qu'il rencontre, sans distinction d'âge & de sexe. Jamais ce meurtre n'est recherché, ni puni. Cette liberté de les outrager, & de les tuer impunément, en a fort diminué le nombre ; & peut-être seroient-ils tous exterminés depuis long-temps, si le besoin qu'on a d'eux, pour la garde des biens de la Campagne, n'obligeoit d'en conserver quelques-uns. Il leur est défendu de se vêtir d'étoffe ou de toile. L'écorce des arbres, ou les feuilles entrelassées, leur servent à se couvrir. Ils sont d'ailleurs fort sales. On leur voit manger toutes sortes d'immondices & de charognes. Ils n'en exceptent pas celles des Bœufs & des Vaches ; ce qui augmente beaucoup l'horreur qu'on a pour eux, dans un Pays, où ces Animaux sont en vénération. Aussi ne leur est-il pas plus permis d'approcher des Temples, que des Grands & de leurs Palais. Les Prêtres ne reçoivent, de leur part, aucune autre offrande, que de l'or ou de l'argent ; encore faut-il qu'ils le posent de fort loin à terre, où l'on se garde de l'aller prendre avant qu'ils aient disparu. On le lave, pour le présenter aux Dieux ; & celui, qui va le prendre, est obligé de se purifier après l'avoir apporté. S'ils ont quelque faveur à demander aux Grands, il faut aussi que leur Requête soit présentée d'aussi loin ; & la réponse se fait à la même distance. Souvent, sans avoir commis la moindre faute, ils sont condamnés, sous peine de la vie, à payer de grosses amendes ; & pour éviter la mort, ils apportent fidèlement la taxe qu'on leur impose. Les Voyageurs ex-

Tome XI.

K k k

DESCRIPTION
D U
MALABAR.

Tribu des
Pouliats, vile &
impure.

A quels usages
ils sont les
vies.

Comment on
reçoit leurs of-
frandes & leurs
requêtes.

DESCRIPTION
D U

MALABAR.

D'où ils tirent
de quoi payer les
taxes.

pliquent comment des Malheureux, qui sont bannis du commerce des hommes, qui ne possèdent rien, & qui n'exercent aucune profession dans laquelle ils puissent s'enrichir, se trouvent en état de satisfaire à ces impositions. C'est une passion commune à tous les Malabares, d'enterrer tout l'or & l'argent qu'ils ont amassé, & d'ajouter chaque jour quelque chose à leur trésor, sans jamais en rien ôter. Ils meurent ordinairement, sans en avoir donné connoissance à leurs Héritiers, dans l'espoir de retrouver ces richesses & de pouvoir s'en servir, lorsque, suivant leurs principes, ils reviendront animer un autre corps. Les Pouliats, qui vivent dans l'oisiveté, emploient la meilleure partie de leur temps à la recherche de ces trésors cachés; & le bonheur, qu'ils ont souvent d'y réussir, les fait accuser de sorcellerie. L'usage qu'ils font de cet argent est pour satisfaire l'insatiable avidité de leurs Princes, qui menacent continuellement leur vie.

Nobles & leur
distinguer.

Les Naires, ou les Nobles du Malabar, ne sont pas moins distingués par leur adresse & leur civilité, que par leur naissance. Ils ont seuls le droit de porter les armes, & leur Tribu est la plus nombreuse de chaque Etat. Comme ils dédaignent la profession du Commerce, la plupart ont fort peu de bien; mais ils n'en sont pas moins respectés. Leur pauvreté les oblige de s'engager, en qualité de Gardes, au service des Rois, des Princes, des Gouverneurs de Provinces & de Villes, qui en ont toujours un grand nombre à leur solde. Ils s'attachent même à d'autres Naires, plus riches & plus puissans, auxquels ils servent d'escorte, mais qui les traitent avec autant d'honnêteté qu'ils en exigent de respect, pour masquer l'égalité de la naissance.

Quel service
ils rendent aux
Etrangers.

Les Etrangers, qui résident ou qui passent dans le Pays, sont obligés de prendre des Naires pour les garder: mais le nombre n'étant fixé par aucune Loi, ils ne consultent là-dessus que leurs facultés, ou le désir qu'ils ont de paroître avec éclat. C'est, d'ailleurs, une nécessité indispensable de se faire accompagner de quelques Naires, lorsqu'on entreprend de voyager dans les Terres du Malabar. Sans cette précaution, le vol & l'insulte sont les moindres dangers auxquels on s'expose, de la part d'une Tribu, qui doit sa subsistance à cet usage. L'assassinat même est une violence assez ordinaire; & comme on prend soin d'en avertir les Etrangers, ces vols & ces meurtres demeurent impunis. On rejette leur malheur, sur leur négligence ou leur avarice; d'autant plus qu'il ne manque rien à la fidélité des Naires, lorsqu'on employe volontairement leurs services. Ils se louent jusqu'à la Frontière de l'Etat, dont ils sont Sujets. Là, ils cherchent eux-mêmes d'autres Naires de l'Etat voisin, à la conduire desquels ils abandonnent le Voyageur qui s'est mis sous leur protection. Leur zèle va si loin, que s'ils sont attaqués dans la route, ils périssent tous jusqu'au dernier, plutôt que de survivre à ceux, dont ils ont entrepris la défense. Ils n'abusent jamais de la confiance qu'on a pour eux; ou, si l'on rapporte quelques exemples de trahison, ils sont comme effacés par les affreux châtimens dont ils ont été suivis. Ce n'est pas à la justice publique qu'on remet la punition des Coupables. Leurs plus proches parens leur servent de Bourreaux, pour réparer la honte de leur famille, & les mettent en pièces de leurs propres mains, avec des circonstances, dont le récit fait frémir.

Leur fidélité à
leur défense.

Dellon observe qu'un Etranger, qui voyage dans le Malabar, est plus

en sûreté sous l'escorte d'un enfant Naire, que sous celle des plus redoutables Guerriers de la même Tribu; parce que les Voleurs du Pays ont pour maxime, de n'attaquer jamais que les Voyageurs qu'ils rencontrent armés, & qu'ils ont au contraire un respect inviolable pour la foiblesse & l'enfance (12). Les jeunes Naires, que leur âge ne rend point assez forts pour soutenir & pour manier des armes, portent une petite massue de bois, d'un demi pied de longueur. Il est surprenant, ajoute Dellon, que malgré l'opinion bien établie, qu'il y a moins de danger sous la garde d'un de ces enfans, que sous celle de vingt Naires bien armés, tout le monde préfère le plaisir de paroître avec une suite nombreuse, à la certitude d'être à couvert de toutes sortes d'insultes, sous une escorte qui flatte moins la vanité (13).

Un Naire, qui sert de Garde, reçoit ordinairement quatre tares par jour. En Campagne, sa paye est de huit tares. C'est une petite Monnoye d'argent, qui vaut, à peu près, deux liards, & dont seize valent un Fanon, petite Monnoye d'or de la valeur de huit sols. Les Rois Malabares ne fabriquent point d'autres especes : mais ils laissent un cours libre, dans leurs Etats, à toutes les Monnoyes étrangères d'or & d'argent.

Rien n'approche de la délicatesse & des scrupules de cette Nation, dans ce qui concerne les alliances & les mariages. On a déjà remarqué qu'un homme peut indifféremment se marier, ou prendre une Maîtresse, dans sa Tribu, ou dans celle qui suit immédiatement la sienne. Mais s'il est vaincu de quelque intrigue d'amour, avec une femme d'une Tribu supérieure, les deux Coupables sont vendus pour l'esclavage, ou punis de mort. Si la femme, ou la fille, est de la Tribu des Nambouris, & le Galant de celle des Bramines, on se contente de les vendre. Si l'homme est d'une Tribu plus basse, il est condamné à mourir, & la femme est remise entre les mains du Prince, qui a droit de la vendre à quelque Erranger, Chrétien ou Mahométan. Comme les femmes, des quatre premières Tribus, l'emportent ordinairement sur les autres, par la beauté & les agrémens, il se présente un grand nombre de Marchands, pour acheter celles qui sont condamnées à cette punition. Un Voyageur fort grave raconte un événement de cette nature, dont il fut témoin (14).

DESCRIPTION
D U
MALABAR.
Les enfans de
cet Ordre sont
respectés des Vo-
leurs.

Paye des Nai-
res.

Alliances &
Mariages.

A quelle occa-
sion les femmes
sont vendues.

(12) *Ubi supra*, pages 256.

(13) *Ibidem*.

(14) Pendant que je demeurois, dit-il, à Tilleery, un Vaisseau Portugais se perdit dans le Port de Cananor. On en sauva toutes les Marchandises; mais le Bâtimen fut brisé. Le Capitaine, obligé de faire quelque séjour dans le Pays, pour attendre des ordres de Goa, nous venoit voir souvent à Tilleery, qui n'est qu'à trois lieues de Cananor. Un jour qu'il étoit avec nous, il fut éverti que dans un Bourg, éloigné d'environ quatre lieues, on avoit surpris une jeune Bramine, avec un garçon de la Tribu des Tives, & qu'elle devoit être vendue. Il se hâta de se rendre au Bourg, & trouvant

cette jeune personne fort jolie, il convint de prix & l'acheta. Il revint aussitôt avec elle, parce qu'il n'avoit pas d'autre chemin pour aller à Cananor. Il s'arrêta même avec nous pendant trois ou quatre jours, & nous les traitâmes fort bien tous deux, pour adoucir le chagrin qu'ils ressentoient, l'un de la perte de son Vaisseau, & l'autre de celle de sa liberté. Nous fîmes interroger la jeune Indienne sur son Avanture, par notre Interprète; elle en fit un récit fort naïf. Depuis la mort de sa Mère, qu'elle avoit perdue dans son enfance, elle avoit été élevée chez un Oncle, qui l'aimoit tendrement. Elle alloit travailler tous les jours à la Campagne, avec d'autres filles de son âge & de

DESCRIPTION

DU

MALABAR.

Droit cruel de la Tribu d'une femme coupable.

L'homicide est un crime plus léger que le larcin au Malabar.

Formalités singulières du serment.

Le même Ecrivain, qui avoit fait un long séjour au Malabar, observe, comme une circonstance extrêmement singulière, que les hommes, de la Tribu d'une femme coupable, ont droit de tuer, pendant trois jours, dans le lieu où le crime s'est commis, & sans distinction d'âge & de sexe, toutes les personnes qu'ils rencontrent de la Tribu du Séducteur (15). Les Nâires exercent ce droit barbare sur les Tives & les Chêtes; ceux-ci sur les Maucouas, & les Maucouas sur la misérable Tribu des Pouliats. Mais pour empêcher qu'il n'y ait trop de sang répandu, on garde ordinairement les Coupables pendant huit jours, & ces exécutions sanglantes ne sont permises que du jour de leur supplice. Dans cet intervalle, chacun a le temps & la liberté d'abandonner son Village, où les plus timides ne retournent qu'un jour ou deux après l'expiration du terme.

On en doit conclure que l'homicide ne passe pas pour un grand crime, entre les Malabares. Outre les Pouliats, qu'on peut tuer impunément, il est rare qu'on punisse de mort ceux qui tuent des personnes d'une Tribu plus élevée, à moins que le meurtre ne soit aggravé par les circonstances; & dans ces occasions mêmes, c'est moins la justice que le ressentiment des familles, qui règle ordinairement la vengeance. Il n'en est pas de même du larcin. Ces Peuples en abhorrent jusqu'au nom. Un Voleur devient infâme. Il est puni avec tant de sévérité, que souvent le vol de quelques grappes de Poivre conduit au supplice. On ne connoît point, au Malabar, l'usage des Prisons pour les Criminels. On leur met les fers aux pieds; & dans cet état, on les garde jusqu'à la décision de leur procès, qui dépend du Prince, Juge souverain de toutes les affaires civiles & criminelles. Si l'accusation est douteuse, & le nombre des Témoins insuffisant, on reçoit le serment de l'Accusé, dans cette forme; il est conduit devant le Prince, par l'ordre duquel, on fait rougir au feu le fer d'une hache; on couvre la main de l'Accusé, d'une feuille de Bananier, sur laquelle on met le fer brûlant, pour l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait perdu sa rougeur, c'est-à-dire, l'espace d'environ trois minutes. Alors, l'Accusé se jette à terre, & présente sa main aux Blanchisseurs du Roi, qui se tiennent prêts, avec une serviette mouillée dans une espèce d'eau de riz, que-

sa Tribu. Un jeune Tive, à qui elle avoit plu, lui avoit aussi paru fort aimable. Il l'avoit suivie long-temps; il l'avoit attendue, pour lui parler ou pour la voir, dans tous les lieux où elle devoit passer; enfin, il lui avoit inspiré tant d'inclination pour lui, qu'après lui avoir procuré les moyens de la voir plusieurs fois, elle s'étoit laissée persuader de l'introduire chez son Oncle, qui par un malheur étrange, les avoit découverts & surpris ensemble dès la première fois; qu'il en avoit coûté la vie à son Amant; & que pour elle, ayant été conduite chez le Prince qui l'avoit fait garder pendant quelques jours dans son Palais, les transports de douleur, où il l'avoit vûe continuellement, l'avoient déterminé à la ven-

dre au premier Chrétien qui s'étoit présenté pour l'acheter. Elle interrompit souvent son discours, par des soupirs & par une abondance de larmes, qui nous firent bien connoître qu'elle avoit aimé tendrement. Elle nous parut plus touchée du sort de son cher Tive, que de l'éloignement de sa famille & de la perte de sa liberté: Nous la plaignîmes beaucoup. Le Capitaine Portugais, qui sentoît pour elle plus que de la pitié, craignoit qu'elle ne plût à quelque François. Il partit avec elle pour Cananot, où il la fit instruire & baptiser, & où je l'ai vûe plusieurs fois depuis. *Dillon, Tome I. pages 261 & suivantes.*

(15) Le même, page 264.

les Indiens nomment Cange, & dont ils l'enveloppent. Ils lient ensuite la serviette, avec des cordons, dont le Prince scelle lui-même les nœuds de de son cachet. Elle demeure, dans cet état, pendant huit jours; après lesquels on découvre en public la main du Prisonnier. Lorsqu'elle se trouve saine & sans aucune apparence de brûlure, il est renvoyé absous; mais s'il y reste la moindre impression du feu, on le conduit sur le champ au supplice. C'est par la bouche du Prince, que l'Arrêt est prononcé. L'exécution ne se diffère jamais. Si le crime est digne de mort, on fait fortir le Coupable de l'enceinte du Palais; & les Nahers de la Garde, se faisant honneur d'exécuter l'ordre du Prince, ambitionnent la fonction de Bourreaux. Lorsque le crime est assez noir pour dégrader le Comptable de sa Tribu, ses parens s'empres sent eux-mêmes de lui donner la mort, pour laver, dans son sang, la honte dont il couvre sa famille. Le supplice commun est de percer les Criminels à coups de lance, & de les mettre en pièces à coups de sabre, pour attacher leurs membres à plusieurs trones d'arbre (16).

DISCRIPTION
DU
MALABAR.

Sentence de
mort & son ex-
écution.

Chaque Royaume du Malabar a plusieurs familles de Princes, qui composent ensemble la Tribu Royale, distinguée de toutes les autres Tribus. A la mort d'un Roi, le plus ancien des Princes est déclaré son Successeur, de quelque famille qu'il soit dans cette Tribu, sans qu'il y ait jamais de contestation pour la Royauté. Jamais aussi, par conséquent, on ne voit de jeunes Souverains. Celui qui parvient à la dignité suprême, pense, après son couronnement, à se procurer un Lieutenant Général, sur lequel il puisse se reposer des soins du Gouvernement. A la vérité, cette Charge, qui donne le premier rang après lui, est ordinairement mise à l'enchère; mais il a droit de choisir, entre ceux qui en offrent le plus. C'est ce Gouverneur de l'Etat qui expédie les Lettres, les Passeports, & tous les ordres de la Cour. Aussitôt que le Roi se croit sûr de sa fidélité, il lui abandonne entièrement l'Administration publique, pour se retirer dans un de ses Palais, où son unique occupation est de mener une vie heureuse & tranquille. Le nouveau Gouverneur fait son premier soin, de fournir au Monarque tout ce qui peut contribuer à son bonheur; & jouissant, en effet, du pouvoir suprême, il reçoit les impôts, il distribue les grâces & les récompenses, il fait, à son gré, la paix ou la guerre; & quoique son devoir l'oblige d'en conférer avec son Maître, il se dispense souvent de cette servitude, surtout lorsque la vieillesse du Souverain augmente l'aversion qu'une vie molle lui inspire naturellement pour les affaires.

Tribu royale.

A qui la Couronne
appartient.

Lieutenant Gé-
néral, & son au-
torité.

Cependant, à quel que décrépitude que le Roi soit parvenu, jamais un Lieutenant Général n'ose pousser l'indépendance jusqu'à s'asseoir devant lui; ni prendre la liberté de faire entrer, dans son Palais, un seul de ses propres Gardes; ni lui parler, sans avoir les mains posées l'une sur l'autre devant sa bouche; ce qui passe, au Malabar, pour la marque du plus profond respect. Celui, qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'exposeroit à perdre la meilleure partie de son bien avec sa dignité; parce que le Roi se réserve toujours le pouvoir de casser ses Lieutenans Généraux, sans être:

Ce qu'il doit
au Souverain.

DESCRIPTION
D'UN
MALABAR.
Faite des Rois
du Malabar.

Faite des
Grands.

Ordre de la
naissance, d'une
Tribu à l'autre.

obligé de les tembourser de leur finance. Mais ces violentes extrémités sont presque sans exemple. Il est rare, dans les Pays Orientaux, qu'un Sujet oublie son devoir jusqu'à s'écarter du respect qu'il doit à son Maître.

On donne, au Roi de Cananor, le nom de *Colitri*; titre héréditaire, comme celui de Samorin pour les Rois de Calcut. Lorsque ces Monarques sortent de leur Palais, ils sont portés sur un Eléphant, ou dans un Palanquin. Ils ne paroissent jamais en public, sans porter sur la tête une couronne d'or, du poids de cinq cens ducats, & de la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. C'est de la main de son Lieutenant Général, que chaque Monarque reçoit cette couronne. Elle ne sert qu'à lui. Après sa mort, elle est déposée dans le trésor de la Pagode Royale; & le Roi qui succède en reçoit une, du même poids, de celui qu'il choisit pour gouverner en son nom.

Les Souverains du Malabar se font toujours accompagner d'une nombreuse Garde de Naires, avec quantité de trompettes, de tambours & d'autres instrumens (*). Quantité d'Officiers, qui marchent loin avant les Gardes, crient de toutes leurs forces que le Roi vient, pour avertir ceux, qui n'ont pas droit de paroître devant lui, qu'ils doivent se retirer. Tous les Princes, qui se font voir hors de leurs Palais, sans être à la suite du Roi, sont escortés aussi d'un grand nombre de Gardes, d'instrumens, & d'Officiers qui les précèdent, pour éloigner les personnes des Tribus inférieures. Les Princesse jouissent du même privilège. Si le Lieutenant Général de l'Etat n'est pas Prince, il peut avoir des Naires pour sa Garde; mais il n'a pas de trompettes, ni d'Officiers qui obligent le Peuple de se retirer.

Les Princes, qui ont ici tant de supériorité sur les autres Tribus, dans l'ordre politique, sont inférieurs, dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Bramines, dont les Tribus ne sont pas moins révérees des Malabars que de tous les autres Gentrils de l'Inde. Observons, pour éclaircir toutes ces différences, qu'une des coutumes les plus sacrées, est celle qui exclut les enfans de la succession de leurs peres, parce qu'ils n'en tirent pas leur noblesse, & qu'ils la tirent seulement de leurs meres, à la Tribu desquelles ils appartiennent toujours. On marie ordinairement les Princesses avec des Nambouris ou des Bramines; & les enfans, qui sortent de ces mariages, sont Princes & capables de succéder à la Couronne: mais, comme il n'y a pas toujours assez de Princesses pour tous les Nambouris & les Bramines, ils peuvent épouser aussi des femmes de leurs propres Tribus. Alors les enfans sont de la Tribu de leur mere. Les Princes n'épousent point des Princesses. Ils prennent leurs femmes, dans la Tribu des Naires; d'où il arrive que leurs enfans sont Naires, & ne sont pas Princes. Les Naires se marient ordinairement dans leur propre Tribu, qui est la plus nombreuse; & leurs enfans sont Naires. Cependant ils ont la liberté de se choisir des femmes dans les Tribus qui suivent immédiatement la leur, comme celle des Mainats & des Chétes; mais alors leurs enfans suivent la condition de leur mere, & n'ont aucun droit à la Noblesse. En un mot, les hommes de toutes les Tribus peuvent s'allier, ou dans leur propre Tribu, ou dans celle qui est immédiatement au-dessous; mais il n'est jamais permis aux femmes de se mésallier, & l'infraction de cette Loi leur coûte la vie ou la liberté.

(*) Voyez les Figures du premier Tome de ce Recueil.

Les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naïtes, ont ordinairement chacun leur femme, qu'ils s'efforcent d'engager, par leurs libéralités & leurs caresses, à se contenter d'un seul Mari : mais ils ne peuvent l'y contraindre. Elle a droit de s'en procurer plusieurs, pourvu qu'ils soient tous, ou de sa Tribu, ou d'une Tribu supérieure. C'est une Loi fort ancienne, entre les Gentils du Malabar, que les femmes peuvent avoir autant de mari qu'elles en veulent choisir, par opposition peut-être aux Mahométans, qui ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Jamais cette multiplicité de Maris ne produit aucun désordre. S'ils sont d'une Tribu, qui leur donne droit de porter les armes, celui qui rend une visite, à leur femme commune, laisse les armes à la porte de la maison, pendant tout le temps qu'il s'y arrête ; & ce signal en éloigne les autres. Ceux, à qui leur Tribu ne permet pas d'être armés, laissent d'autres marques à la porte, qui n'assurent pas moins leur tranquillité.

Au reste, les promesses, qui sont l'unique bien de ces mariages, n'engagent les Malabares, qu'autant qu'ils se plaisent mutuellement. Aussi-tôt que leur amour se ralentit, ou qu'il naît entr'eux quelque autre raison de dégoût, ils se séparent sans querelles & sans plaintes. Le gage ordinaire de la foi conjugale est une piece de toile blanche, dont le mari fait présent à sa femme, & qu'elle emploie pour se couvrir. Il n'est pas moins libre aux hommes de quitter une femme, qu'aux femmes de changer de mari, ou d'en prendre un nouveau, qu'elles joignent au premier. Malgré cette étrange liberté, on voit, au Malabar, quantité d'heureux mariages. Il n'est pas rare d'y voir durer l'amour aussi long-temps que la vie, ou de ne le voir finir que par des raisons assez fortes pour justifier l'inconstance.

Quoique les femmes aient souvent plusieurs Maris, la plupart des hommes n'ont qu'une seule femme. Celles qui se voyent sans bien, cherchent à réparer leur fortune, en s'attachant un grand nombre d'hommes, dont chacun s'efforce de contribuer à leur entretien. Il paroît certain que c'est de ce droit des femmes, qu'est venu l'usage de ranger les enfans dans la Tribu de leurs meres. A quelle autre Tribu appartiendroient-ils, lorsqu'ils n'ont aucune règle pour distinguer leurs peres ? C'est apparemment la même raison qui fait passer l'héritage aux neveux du côté des sœurs, c'est-à-dire, aux descendans des femmes ; parce qu'il n'y a jamais aucun doute qu'ils ne soient du véritable sang. Les Mahométans du Malabar ont trouvé cet ordre si sûr, pour exclure les Etrangers de leur succession, que sans être moins jaloux qu'en Turquie, ni moins soigneux d'enfermer leurs femmes, ils observent l'usage de faire passer les biens aux neveux maternels.

On marie les filles dans un âge fort tendre. Il s'en trouve peu qui attendent jusqu'à douze ans, & rien n'est plus commun que de les voir Meres à dix. La plupart sont de petite taille. Leurs mariages prématurés arrêtent peut-être les développemens de la Nature. Mais elles sont propres, & généralement d'une figure agréable. La Loi, qui leur permet d'avoir plusieurs maris, les met à couvert du cruel usage d'une grande partie des Indes, qui oblige les femmes Gentiles à se faire brûler vives, avec le Mari qu'elles ont perdu.

DESCRIPTION
D'UN
MALABAR.
Une femme
peut avoir plusieurs maris.

Comment leurs
droits s'accroissent.

Facilité du divorce.

Ordre de l'héritage.

Temps du Mariage pour les filles.

DESCRIPTION
D U
MALABAR.
Vie simple des
Malabares.

Les personnes riches du Malabar, entre lesquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, n'attachent pas, comme dans les autres Pays des Indes, de se distinguer par une grande abondance de vaisselle d'or & d'argent. Ils n'emploient que des Paniers de jonc, & des plats de terre ou de cuivre. Le reste de leurs meubles consiste dans des tapis, ou des nattes. Au lieu de bougie & de chandelle, ils brûlent de l'huile de Cocos dans des lampes. S'ils mangent la nuit, ils tournent le dos à la lumière. Ils ne font jamais de feu dans leurs Maisons, parce que le froid n'y est jamais assez vif pour les obliger de se chauffer. Les cheminées, ou les fourneaux, qui servent à préparer leurs alimens, sont en dehors. Le riz, qu'ils recueillent au lieu de bled, fait leur principale nourriture. Ils y joignent du lait & des légumes : mais leurs mets ont peu de délicatesse ; & leurs lits ne sont que des planches, dont ils forment une sorte d'estrade, que les Riches couvrent de beaux tapis, & les Pauvres de nattes fort simples. Les uns & les autres n'ont qu'une pièce de bois pour chevet.

Leurs Pagodes
ou leurs Tem-
ples.

Mais leurs Pagodes, ou leurs Temples, sont d'une magnificence surprenante. La plupart sont couverts de lames de cuivre, & quelques-uns de plaques d'argent. On trouve toujours, à l'entrée, des ballins d'une grandeur proportionnée à la richesse du Temple, où ceux, qui viennent présenter leurs vœux & leurs offrandes, commencent par se purifier. Les plus célèbres de ces édifices ont de grandes terres, qui leur viennent de la libéralité des Princes, & qui passent pour des lieux si sacrés, que c'est un crime irrémissible d'y avoir répandu du sang. Le Coupable, de quelque Tribu & de quelque condition qu'il puisse être, n'évite point la mort ; où s'il trouve le moyen de s'en garantir par la fuite, on lui substitue son plus proche Parent. Outre les biens inaliénables, on offre sans cesse aux Idoles, du riz, du beurre, des fruits, des confitures, de l'or, de l'argent & des pierrieres. Les Bramines tirent non-seulement leur subsistance de ces offrandes, mais dans les Temples bien fondés, ils distribuent, chaque jour, aux Pauvres du voisinage & aux Passans étrangers, quantité de riz & d'autres secours, sans égard pour leur Religion ; avec cette seule différence que les Pauvres Gentils des Tribus supérieures, ont la liberté d'entrer dans la Pagode, & d'y séjourner, au lieu que les Pauvres des Tribus inférieures, ou qui ne sont pas Gentils, reçoivent l'aumône hors du Temple, & n'y peuvent jamais entrer. On leur accorde néanmoins le logement, dans des lieux qui n'ont pas d'autre usage.

Religion du
Pays.

La Religion des Malabares Gentils ne diffère de celle des Baniens, que par quelques usages ; mais leurs Idoles sont en plus grand nombre. Ils en ont, dans leurs Temples, une infinité qui ne représentent rien de connu dans le Monde ; & qui ne doivent leur existence qu'au caprice de l'Ouvrier. Ils y gardent, avec la même vénération, les images de plusieurs Animaux, auxquels ils rendent un Culte religieux. Mais ils adorent particulièrement le Soleil & la Lune. Leurs réjouissances, au renouvellement de la Lune, & leurs allarmes, au tems des Eclipses, leur sont communes avec tous les Orientaux, & presque avec tous les Idolâtres de l'Univers. Mais, dans l'opinion que la lumière & la chaleur du Soleil sont encore plus nécessaires, leur frayeur est beaucoup plus vive pendant les éclipses de cet

Astre,

Astre. Ils ne cessent point de hutler & de prier, qu'il n'ait teptis sa splendeur ordinaire.

Ils saluent leurs Dieux & leurs Rois, avec les mêmes gestes & les mêmes cérémonies ; & leur respect va si loin pour leur Prince, qu'à quelque distance qu'ils soient de sa personne, ils n'osent jamais s'asseoir dans un lieu où ses regards peuvent tomber. Les jeunes Naires observent le même devoir à l'égard des anciens de leurs Tribus, sans se relâcher pour les plus Pauvres, ni même pour leurs Ennemis.

Comme il y a peu de régularité dans leur Calendrier, & qu'ils comptent le temps par les Lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Tout dépend du caprice des Bramines, qui se préparent à ces solemnités, par des jeûnes très austeres. Le jour qu'ils ont indiqué, tous les Peuples voisins d'une Pagode s'y rendent tumultueusement, pour accompagner les Idoles, qu'on promène dans les Villages de la dépendance du Temple, sur des Elephans magnifiquement ornés. Une troupe de Naires les environne, avec des éventails attachés à de longues cannes, qui leur servent à chasser les Mouches autour des Idoles & des Prêtres. L'air retentit du bruit confus des instrumens, mêlés aux acclamations du Peuple ; pendant qu'un des principaux Bramines, armé d'un sabre à deux tranchans, dont la poignée est garnie de plusieurs sonnettes, court devant le Cortège, avec toutes les agitations d'un Furieux, en se donnant, par intervalles, des coups de sabre sur la tête & sur le corps. On voit couler abondamment le sang de ses blessures. Mais, outre les cérémonies sanglantes, les Malabares en ont de si contraïres à la pudeur, que les Voyageurs modestes s'en interdisent le récit. On brûle, après leur mort, les Princes, les Nambouris, les Bramines & les Naires ; & l'on enterre les Morts de toutes les Tribus inférieures (*).

Les Malabates, à qui la Loi permet de porter les armes, s'en servent avec beaucoup d'adresse. A peine les Enfans ont la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petites arcs, & des flèches proportionnées, avec lesquelles ils font la guerre aux Oiseaux. A l'âge de dix ou douze ans, ils sont envoyés dans les Académies entretenues aux dépens du Prince, où la subsistance & l'instruction sont gratuites. Chacun fabrique les armes dont il se sert. Leurs mousquets sont néanmoins fort légers. Ils ont tous un moule pour les balles. En tirant, ils appuient la crosse du fusil contre leur joue, sans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode. On leur voit rarement manquer leur coup. Ils se servent aussi de sabres & de lances. Mais rien n'est comparable à l'adresse, avec laquelle ils tirent de l'arc. D'elon leur a vû tirer souvent deux flèches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la seconde le bois de la première. La longueur ordinaire de leurs arcs est de six pieds ; & leurs flèches sont longues de trois. Le fer a trois doigts de large, sur huit de long. Ils ne les portent point dans un carquois, comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites ; mais ils en tiennent six ou sept dans la main. Avec l'arc, la lance & le mousquet, ils ont, au côté gauche, un petit coutelas, sans fourreau, large d'un demi-pied, & long d'un pied & demi, qui est soutenu par un crochet de fer. Cette arme

(*) Voy. dans la Description de l'Indoustan, tout ce qui appartient au fond de leur Religieux

Tome XI.

L I I

DESCRIPTION

D U
MALABAR.
Respect égal
pour les Dieux
& les Rois.

Prêtres & Célé-
monies.

Adresse des
Malabares dans
l'exercice des ar-
mes.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Exercices Aca-
démiques de la
jeune Noblesse.

Comment se
terminent les
grandes querel-
les.

ne s'emploie que dans les combats ferrés, où ils ne peuvent plus se servir des autres armes. Ceux qui portent le sabre l'ont nud dans une main, avec une rondache de l'autre. Toutes leurs armes sont entretenues avec une propreté, dont les autres Indiens sont fort éloignés.

Dans les Académies, la jeune Noblesse est souvent exercée aux fonctions militaires, devant le Prince & les Grands. On nomme des Juges. Les Directeurs choisissent leurs plus habiles Ecoliers, & les divisent en deux bandes, qui doivent combattre en Champclos pendant un temps limité. Mais ces divertissemens dégénèrent presque toujours en véritables combats, & finissent par une effusion de sang, qui coûte la vie à plusieurs de ces jeunes Champions.

Quoique les Naires soient naturellement braves, & qu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement usage, pour satisfaire leurs ressentimens particuliers. La plupart de leurs différends se terminent par des injures. S'ils en viennent quelquefois aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat se fait à coups de poings. Lorsqu'il s'élève une querelle d'importance entre deux Naires riches & puissans, & que l'honneur de leur famille y est intéressé, chacun des deux Adversaires choisit un, ou plusieurs de ses Vassaux, dans une Tribu inférieure. Ils sont abondamment nourris, pendant quelques semaines. On leur apprend à manier les armes. Aussi-tôt qu'on les croit bien instruits, on convient du jour & du lieu où le différend doit se terminer. Le Prince s'y rend avec toute sa Cour. Les deux Adversaires s'y trouvent, à la tête de ceux qui doivent combattre pour eux. La mêlée commence entre ces malheureux Vassaux, qui ne doivent être armés que de deux petits coutelas à deux tranchans, & le combat ne finit ordinairement que par la mort de tous les Braves d'un des deux Partis. La victoire décide de la meilleure cause. Alors, les deux Naires se reconcilient tranquillement, avec peu de regret du sang qui s'est versé pour eux, & dans l'orgueilleuse idée que leur propre sang est trop noble & trop précieux pour être répandu dans toute autre cause que celle du Prince ou de l'Etat. Entre ces misérables victimes de la vengeance de leurs Maîtres, il est assez ordinaire que les Vainqueurs mêmes, qui ont survécu à leurs Ennemis, jouissent peu de leur victoire, parce qu'ils ne sortent d'un combat si désespéré qu'avec des blessures mortelles.

En général, les Malabares sont fort patiens. Ils s'abandonnent rarement à la colere; s'ils se vengent, c'est toujours par les voies de l'honneur. Ils ont tant d'horreur pour le Poison, qu'à peine savent-ils de quoi il peut être composé; quoique ce détestable usage soit fort commun dans tous les autres Pays de l'Inde.

Guerres des
Malabares.

Dans leurs guerres, ils ne connoissent aucun ordre. On ne leur voit observer ni rangs, ni marches régulières, ni la moindre apparence de discipline. Les Rois de cette Contrée ne cherchent point à s'aggrandir, par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénétrèrent chez leurs Ennemis, c'est pour se venger par quelques ravages; & lorsqu'ils font la paix, ils se restituent mutuellement toutes leurs Conquêtes, à l'exception du butin (17).

L'air est fort sain sur toute la Côte. On y trouve abondamment du gibier

(17) Gantier, Schouten, Dellon, Pyraz, Baldus, &c.

de toutes les especes. La Mer voisine est fort poissonneuse ; & le Poisson en est excellent. L'Asie a peu de Pays, où l'on trouve avec plus de facilité & d'abondance tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes. Les fruits & les plantes y sont d'une excellence & d'une variété singulieres. Cependant le poivre du Malabar est moins estimé que celui de quelques Etats voisins, quoiqu'il en produise beaucoup plus. On n'y trouve du Cardamome que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer d'environ six à sept lieues. Le profit en est grand pour les Propriétaires, non-seulement parce qu'il n'en croit point ailleurs, mais parce qu'il demande moins de culture que le poivre. On est dispensé de le semer, & même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui se sont multipliées pendant les pluies, & que le Soleil dessèche après l'Hyver. Leurs cendres brûlées disposent la terre à produire le Cardamome. Il se transporte dans tous les Royaumes de l'Inde, en Perse, en Arabie, en Turquie, & jusqu'en Europe, où il ne s'employe guères néanmoins que pour les usages de la Médecine : mais la plupart des Peuples de l'Asie ne trouvent rien de bien appretté, s'il n'y entre du Cardamome. Sa rareté en augmente la valeur, jusqu'à le rendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau poivre.

Il se trouve de la Cannelle dans le Pays de Malabar ; mais elle est si peu comparable à celle qui vient de Ceylan, qu'elle n'est guères employée que pour la teinture. On passe sur les arbres, qui sont communs à toutes les parties des Indes. Cependant, comme il n'y a point de Pays où les Cocotiers soient en si grand nombre, ni dans lequel on en tire autant d'avantages, c'est l'occasion de donner une description exacte de cet admirable ouvrage de la Nature.*

Les Malabares donnent indifféremment le nom de *Tenga*, au Cocotier & à son fruit. La hauteur ordinaire de cet arbre est de trente à quarante pieds. Il est d'une grosseur médiocre, fort droit, & sans autres branches que dix ou douze feuilles, qui sortent du tronc vers le sommet. Ces feuilles sont larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Elles sont divisées, comme celles du Palmier, qui porte les dattes. On les employe, seches & treffées, pour couvrir les Maisons. Elles résistent, pendant plusieurs années, à l'air & à la pluie. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très belles nattes, qui se transportent dans toutes les Indes. Des plus gros filets, on fait des balais. Le milieu, qui est comme la tige de la feuille, & qui n'est pas moins gros que la jambe, sert à brûler. On voit, aux Cocotiers, un nombre de feuilles presque toujours égal, parce qu'il en succède continuellement de nouvelles aux anciennes.

Le bois de l'arbre est spongieux, & se divise en une infinité de filamens ; ce qui ne permet de l'employer à bâtir des maisons & des Vaisseaux que dans sa vieillesse, lorsqu'il devient plus solide. Ses racines sont en fort grand nombre & très déliées. Elles n'entrent pas fort loin dans la terre, mais le Cocotier n'en résiste pas moins à la violence des orages ; sans doute parce que n'ayant point de branches, il donne moins de prise à l'effort du vent. Au sommet, on trouve, entre les feuilles, une sorte de cœur, ou de gros germe, qui approche du chou-fleur, par la figure & le

DESCRIPTION
DUMALABAR.
Propriétés de
l'air & du ter-
roir.Seul endroit
où croit le Car-
damome.Cannelle infé-
rieure à celle de
Ceylan.Description du
Cocotier Malabar.Forme & qua-
lités de l'arbre.

DISCRIPTION
DU
MALABAR.

Tary, ou Soury,
liqueur du
Cocotier.

Cocor, qui en
tient le fruit.

Eau, huile,
& chair des Co-
cor.

goût, mais qui a quelque chose de plus agréable. Un seul de ces germes suffit pour rassasier six personnes. Cependant on en fait peu d'usage, parce que l'arbre meurt aussi-tôt qu'il est cueilli; & ceux, qui veulent s'accorder le plaisir d'en manger, sont toujours couper le tronc. Entre ce choux & les feuilles, il sort plusieurs bourgeons fort tendres, à peu près de la grosseur du bras. En coupant leur extrémité, on en fait distiller une liqueur blanche, douce, & d'un goût très agréable, qu'on recueille, avec soin, dans des pots attachés à chaque bourgeon. Les Tives, dont la Tribu s'attache particulièrement à l'Agriculture, montent chaque jour, soir & matin, au sommet des Cocotiers. Ils portent, à leur ceinture, un vase, dans lequel ils renversent ce qui a distillé depuis le soir, ou le matin, du jour précédent. Cette liqueur porte, au Malabar, comme dans l'Indoustan, le nom de Tary ou Soury. C'est la seule qu'on recueille régulièrement sur toute la Côte. Elle n'a pas l'agrément du vin, mais elle enivre de même; & Dellon, qui joignoit les lumières de la Médecine au discernement commun, la croit plus utile (18). Dans sa fraîcheur, elle est douce à l'excès. Gardée quelques heures, elle devient plus piquante & plus agréable. Mais elle est dans sa perfection du soir au matin; après quoi, elle commence à s'aigrir, & dans l'espace de vingt-quatre heures, elle est tout-à-fait aigre. En la distillant dans sa plus grande force, on en fait d'assez bonne eau-de-vie, qui devient même très violente, lorsqu'elle a passé trois fois par l'alambic. Si le Tary frais est jeté dans une poêle, pour y bouillir avec un peu de chaux vive, il s'épaissit en consistance de miel. S'il bout un peu plus long-temps, il acquiert la solidité du sucre, & même à peu près sa blancheur; mais il n'a jamais la délicatesse de celui des cannes. C'est de ce sucre que le Peuple fait toutes ses confitures. Les Portugais l'appellent Jagte, de *Jagara*, qui est le nom Malabare.

Les Cocotiers, dont on fait distiller le Tary, par l'incision des bourgeons, ne portent aucun fruit, parce que c'est de cette liqueur que le fruit se forme & se nourrit. Mais ceux qu'on épargne, pour en tirer des Cocos, poussent, de chacun de leurs bourgeons, une sorte de grappe, composée de dix, douze, ou quinze Cocos au plus. La superficie de leur première écorce est d'abord verte & fort tendre. Elle contient une liqueur claire, agréable, saine & rafraîchissante, qui monte quelquefois à plus d'une chopine dans les plus gros fruits. L'écorce, qui la renferme immédiatement, se mange avec plaisir lorsqu'elle est tendre, & tire sur le goût des fonds d'artichaux. Mais, à mesure que les Cocos mûrissent, une portion de cette eau se change insensiblement en une substance blanche, molle & douce, qui a le goût de la crème. Les Malabares donnent, aux Cocos à demi-mûrs, le nom d'*Eléxir*, & les Portugais celui de *Lagné*. Dans leur parfaite maturité, il n'y reste que très peu d'eau; & le goût en devient moins agréable, à mesure que la quantité diminue. C'est de cette eau que se forme leur chair, qui est à la fin aussi solide & aussi ferme que celle des noisettes, dont elle a la blancheur & le goût. Les Cuisiniers Indiens en expriment le suc, dans leurs saucées plus délicates. On la presse

dans des moulins , pour en tirer une huile , qui est la seule dont on se serve aux Indes. Récente , elle égale en bonté l'huile d'amandes douces. En vieillissant , elle acquiert le goût de l'huile de noix ; mais elle n'est alors employée que pour la peinture.

L'arbre pousse de nouveaux bourgeons , & porte de nouveaux fruits trois fois l'année. La grosseur des Cocos est , à peu près , celle de la tête humaine. Comme le moindre vent les fait tomber , il est dangereux de s'asseoir sous les arbres qui les portent : mais , on en est peu tenu , parce qu'étant sans branches , ils n'offrent point d'abri contre les ardeurs du Soleil. La première écorce des Cocos est fort polie , & toujours verte ; quoiqu'elle jaunisse un peu en vieillissant , surtout lorsque le fruit est anciennement tombé de l'arbre. Après la première pellicule de cette écorce , ce qui reste est épais de trois doigts. On le divise en filamens , qui servent à faire toutes sortes de cordages , & même des cables pour les plus gros Vaisseaux. La seconde enveloppe est une coquille fort dure , & de l'épaisseur d'un pouce. C'est cette coquille qui renferme la chair dont on tire l'huile. On en fait des tasses , des cuillieres , des poires à poudre , & d'autres petits ouvrages. Le reste se brûle , pour en faire du charbon , qui sert aux forges des Artisans. Lorsqu'on a tiré l'huile de la chair , il reste un marc , dont le Peuple nourrit les Pourceaux & la Volaille , & dont quantité de Pauvres se nourrissent eux-mêmes dans les années stériles.

Dellon conclut que l'éloge du Cocotier , n'est point exagéré , lorsqu'on le représente comme la plus utile & la plus merveilleuse de toutes les productions de la Nature. On fait , de son tronc , des maisons commodes , dont le toit est couvert de ses feuilles , & dont les meubles , ou les ustenciles sont composés de son bois & de ses coquilles. On en fait des Barques , avec leurs mâts & leurs vergues. Les cordages & les voiles se font de ses filamens les plus déliés , dont on fabrique aussi diverses sortes d'étoffes. Un Bâtiment , qui se trouve ainsi composé d'une partie de l'arbre , peut être chargé de fruits , d'huile , de vin , de vinaigre , d'eau-de-vie , de miel , de sucre , d'étoffes & de charbon , qui soient tirés des autres parties.

On n'entreprendra point de recueillir les noms & les propriétés de toutes les Plantes , qui ont fourni la matière d'un Ouvrage connu sous le titre de *Jardin du Malabar*. Schouten & Dellon vantent beaucoup une espèce d'arbre , plus particuliere à cette Contrée , qu'aux autres Pays des Indes (19) , qui est de la hauteur de nos plus grands Noyers , & dont la feuille ressemble assez à celle du Laurier. Il porte des fleurs d'une odeur très-agréable ; & de son tronc , il distille une gomme , qui sert à calfater les Vaisseaux. Mais ce qu'il a de plus singulier , dans une si grande espèce , c'est que ses branches , comme celles du Palétruvier , après s'être étendues en hauteur , s'abaissent enfin vers la terre , & qu'à peine y ont-elles touché , qu'elles y prennent racine. Avec le temps elles deviennent si grosses , qu'il n'est plus possible de les distinguer dans le tronc dont elles ont tiré leur origine. Le même Voyageur ajoute que si l'on n'avoit soin d'en couper une partie , pour les empêcher de s'étendre , un seul arbre couvrirait , par degrés , les plus vastes Campagnes , & formeroit une épaisse Forêt.

(19) Dellon , *ubi supra* , page 197. Schouten , *passim* ; sur-tout , pages 435 & suivantes.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Plantes singu-
lières.

La Côte de Malabar produit toutes sortes de légumes. On y trouve particulièrement une sorte de fèves, qui ont quatre grands doigts de largeur, & dont les coses sont longues d'environ un pied & demi. Elles sont moins délicates que les nôtres; mais elles croissent en fort peu de temps. La plante pousse de grandes feuilles, dont on forme des berceaux, qui donnent un très bel ombrage. On cultive, avec soin, dans le même Pays, une autre Plante fort curieuse, dont les feuilles ressemblent à la Pimpernelle. Ses fleurs approchent beaucoup, pour la figure, de celles du Jasmin double: mais au lieu d'être blanches, elles sont d'un très vif & très beau rouge. Comme elles n'ont point d'odeur, on ne les cultive que pour le plaisir de la vue. La Plante croît si vite & s'étend si fort, qu'en peu de temps, on en forme des hayes, de la hauteur d'un homme. Rien n'a plus d'agrément dans un Jardin, lorsqu'elles sont bien touffues. On prendroit de loin leurs fleurs pour autant de rubis, ou pour des étincelles de feu, dont l'éclat est merveilleusement relevé par la verdure des feuilles. Elles s'épanouissent le matin, au lever du Soleil; & conservant leur beauté, pendant tout le jour, elles tombent au coucher de cet Astre, pour faire place à d'autres, qui doivent paroître le lendemain. Cette Plante continue de fleurir ainsi, sans interruption, pendant tout le cours de l'année. Une autre de ses propriétés, c'est qu'il suffit de l'avoir semée une fois; parce qu'elle produit des graines, qui, tombant dans leur maturité, prennent racine, & se renouvellent d'elles-mêmes. Aussi les Jardiniers n'y apportent-ils pas d'autre soin que de les arroser dans les temps secs.

Avec tous ces avantages naturels, les Habitans du Malabar entendent moins le Jardinage & n'ont pas la même curiosité pour les fleurs, que les Peuples sujets du Mogol. D'ailleurs, les femmes de cette Côte, au lieu de se frotter d'essences & de parfums, comme les autres Indiennes, n'emploient que de l'huile de Cocos.

Animaux re-
marquables.

Entre plusieurs Animaux remarquables, les Perroquets du Malabar excitent l'admiration des Voyageurs, par leur quantité prodigieuse, autant que par la variété de leurs espèces. Dellon assure qu'il avoit souvent eu le plaisir d'en voir prendre jusqu'à deux cens d'un coup de filet (10). Les Paons y sont aussi en très grand nombre. Mais la chasse en est plus difficile; & c'est raison, qui la rend plus agréable, est extrêmement fortifiée par l'utilité qu'on tire de leurs plumes. Elles servent, dans toute l'Asie, à faire des Parasols, des Eventails & des Chasse-mouches, dont le manche est orné, pour les personnes riches, d'or, d'argent, & de pierres. Il est impossible, si l'on en croit Dellon, d'exprimer la quantité de Hiboux (21), dont toute la Côte est infestée. Ces Oiseaux nocturnes y sont une fois plus gros qu'en Europe. Ils se perchent, pendant le jour, sur des arbres, où l'on en voit souvent plusieurs milliers. Le Malabar ne produit point d'Eléphants; mais on y en amène du dehors, & les Princes en nourrissent un fort grand nombre. Lorsqu'ils veulent châtier des Sujets rebelles, ils envoient des Elé-

(10) *Ibidem.* page 100.

(21) C'est vraisemblablement une erreur de nom, au lieu de Chauve-Souris; du

moins, si l'on compare ici Dellon avec les autres Voyageurs.

phans dans leurs Terres. Ces Animaux, qu'on prend soin d'irriter, abattent les maisons & les arbres, ravagent les Jardins, ruinent les Campagnes, & forcent les plus obstinés à rentrer dans la soumission.

De toutes les Contrées de l'Orient, le Malabar est celle, où les Tigres sont en plus grand nombre. Il s'y en trouve de trois sortes, qui diffèrent moins par la figure que par la grandeur. Ceux de la moindre espèce ne sont pas plus grands que nos plus gros Chats. Dellon eut la curiosité d'en nourrir un, pendant quelques mois, au Comptoir François de Tilfery. Il refusoit tout autre aliment que de la chair crue. Quoiqu'il fût lié d'une chaîne assez forte, il s'échappa deux fois. On le reprit la première, & son Maître en reçut une blessure considérable à la main. La seconde fois, il disputa entièrement; mais il ne laissa point de se tenir caché long-temps aux environs du Comptoir, où il faisoit une guerre cruelle à la Volaille. Pendant qu'il étoit à la chaîne, il avoit l'adresse de répandre une partie du riz qu'on lui présentait, aussi loin qu'il le pouvoit dans sa situation. Cette amorce attiroit les Poules & les Canes. Il feignoit de dormir, pour leur donner la facilité de s'approcher; & s'élançant dessus tout d'un coup, il ne manquoit pas d'en étrangler quelques-unes.

Les Tigres de la seconde espèce sont les plus communs. Leur grandeur excède rarement celle d'un Mouton. Ils causent beaucoup de ravage dans toutes les parties du Malabar, & la soif du sang leur fait attaquer indifféremment les hommes & les bestiaux. On leur fait une guerre ouverte. Les Rois excitent leurs Sujets à cette dangereuse chasse, par différens degrés de récompense. Celui qui a délivré le Pays d'un Tigre, dans un combat singulier, sans autres armes que l'épée ou la flèche, reçoit un brasseler d'or, qui passe pour une marque d'honneur aussi distinguée, que nos Ordres de Chevalerie. Ceux qui remportent la même victoire à coups de mousquet, ou qui ont employé le secours d'autrui, ne sont récompensés que par une somme d'argent.

Le Tigre de la troisième espèce est celui que les Portugais nomment Tigre royal. Il est de la grandeur d'un Cheval, & par conséquent plus dangereux que les autres, avec la même férocité. L'espèce en est moins nombreuse. Dellon, qui ne vit pas, sans frayeur, la peau d'un de ces redoutables Monstres, rend témoignage qu'on en auroit pu couvrir un lit carré de six pieds. Ils sont plus communs au Nord de Goa. L'expérience a fait connoître que lorsqu'on rencontre un Tigre, si l'on est armé d'un fusil ou d'un pistolet, le parti le plus sage est de tirer en l'air, à moins qu'on ne se croie sûr de le tuer ou de l'abattre. Le bruit l'étonne & le met en fuite; au lieu que s'il est seulement blessé, la douleur de sa plaie le rend plus terrible. On assure aussi que la vûe du feu écarte les Tigres.

L'Animal que les Indiens nomment *Jakar*, ou *Jakal*, & les Portugais *Adive*, est un autre fleau du Malabar. Ils ressembleroit au Chien par la figure, s'il n'avoit la queue du Renard, & le museau du Loup. Les *Adives* se débarrassent à la lumière, & ne sortent gueres de leurs retraites, que pendant la nuit. Ils marchent ordinairement en troupe. Leur cri est plaintif. A les entendre de loin, on les prendroit pour des enfans de différens âges, qui se plaignent, ou qui pleurent ensemble. Ils font la guer-

DESCRIPTION
DU
MALABAR.
Trois sortes
de Tigres.

Adive ou Jakar.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Son intelligence
avec le Tigre.

re à toutes sortes de Volaille, & ne sont pas moins ennemis des Chiens, qui aboient beaucoup à leur approche. Ils attaquent les Eufans; mais un homme, armé d'un bâton, n'a rien à redouter d'eux, quoiqu'ils soient d'un naturel si féroce, qu'à quelque âge qu'on les prenne, il est impossible de les apprivoiser. Il est souvent arrivé que des Adives, entrant dans une Maison ouverte & sans défense, ont enlevé des Enfants au berceau, ou dans les bras d'une Mere effrayée. Tous les Malabares sont persuadés, par de longues observations, que la Nature a mis une singulière intelligence entre le Tigre & l'Adive. Un Tigre, qui cherche sa proie, se sert du secours d'un Adive, qui marche devant lui, pour attirer, par ses cris, les Chiens ou les Enfants hors des Maisons. On reconnoit aisément, si l'Adive est accompagné d'un Tigre, parce qu'alors on n'en entend crier qu'un; au lieu que si plusieurs se font entendre à la fois, les Malabares ne se croient pas menacés du plus cruel de leurs Ennemis, & leurs précautions sont proportionnées à leurs craintes. Dellon raconte, qu'il s'est quelquefois occupé à chercher des Adives; & qu'après avoir découvert une de leurs tanieres, il y faisoit faire une petite ouverture, par laquelle on introduisoit de la paille où l'on mettoit le feu, pour les étouffer par la fumée. « J'ai trouvé, dit-il, dans plusieurs de ces tanieres, qui étoient capables de contenir vingt personnes, jusqu'à trente Adives suffoqués (11).

Les Buffles sauvages, sont en beaucoup plus grand nombre, au Malabar, que dans tout autre Pays du Monde. Les Habitans en font peu d'usage, & n'en mangent point la chair; mais ils permettent aux Etrangers de les prendre ou de les tuer. On fait de leur peau, des fouliers, des boîtes, des rondaches, des outres, & une sorte de grandes cruches, garnies intérieurement d'oïzier, dans lesquelles on conserve & l'on transporte toutes les dentées molles ou liquides.

Civettes du
Malabar.

La Civette du Malabar est un petit Animal, qui ressemble au Chat, mais qui a le museau pointu, & dont le cri n'approche point du miaulement. Ses griffes sont aussi beaucoup moins dangereuses. On tire, d'une ouverture que le mâle & la femelle ont sous la queue, une espece de graisse, que les Européens nomment Civette, & dont il se fait un commerce fort considérable dans le Royaume de Calcut. Les Singes, dont le nombre & la variété sont incroyables au Malabar, y passent pour des Animaux divins, auxquels on élève des Statues & des Temples. Quelque ravage qu'ils y causent, ce seroit un crime capital d'en tuer un, sur les terres d'un Prince Gentil. Dellon parle de plusieurs Fêtes, instituées à leur honneur, qui se célèbrent avec beaucoup de pompe & de cérémonies (12).

Couleuvres &
poisons Serpens.

Ce Voyageur avoit douté, dir-il, de ce qu'il avoit entendu raconter, & de ce qu'il avoit lu sur les Couleuvres du Malabar; mais il s'en convainquit par ses yeux, & la présence du spectacle augmenta son étonnement. On en distingue plusieurs especes, qui diffèrent en grosseur, en couleur, en figure, & sur-tout en malignité. Les unes sont vertes, & de la grosseur du doigt, mais de cinq à six pieds de longueur. Elles sont d'autant plus dangereuses, que se cachant dans les buissons, entre les feuil-

(11) *Ibidem*, page 214.

(12) *Ibidem*, page 228.

les, leur couleur ne permet pas de les appercevoir. Elles ne fuyent point, si l'on ne fait beaucoup de bruit : au contraire, elles s'élancent sur les Passans, dont elles attaquent presque toujours les yeux, le nez, ou les oreilles. Ce n'est point par leurs morsures qu'elles empoisonnent, mais en répandant un venin subtil, dont l'effet est si funeste, qu'il cause la mort en moins d'une heure. Comme leur rencontre n'est que trop fréquente, l'usage, dans les chemins étroits, est de se faire précéder d'un Esclave, qui frappe de part & d'autre pour les écarter. Un Indien Malabare, qui servoit quelquefois Dellon, en qualité d'Interprète, allant un jour, du Bourg de Ballieparan à la Pagode du même nom, accompagné d'un seul Naire, qui le précédoit, vit un de ces dangereux Reptiles, qui s'élança sur son Guide, & qui se glissant par une narine, sortit aussitôt par l'autre, & demeura pendant des deux côtés. Le Naire tomba sans connoissance, & ne fut pas long-temps sans expirer. Une autre espèce, que les Indiens nomment *Nalle Pambou*, c'est-à-dire, *bonne Couleuvre*, a reçu des Portugais le nom de *Cobra Capel*, parce qu'elle a la tête environnée d'une peau large, qui forme une espèce de chapeau. Son corps est émaillé de couleurs très vives, qui en rendent la vue aussi agréable, que ses blessures sont dangereuses. Cependant, elles ne sont mortelles, que pour ceux qui négligent d'y remédier. Les diverses représentations de ces cruels Animaux font le plus bel ornement des Pagodes. On leur adresse des prières & des offrandes. Un Malabare, qui trouve une Couleuvre dans sa Maison, la supplie d'abord de sortir. Si ses prières sont sans effet, il s'efforce de l'attirer dehors, en lui présentant du lait, ou quelque autre aliment. S'obstine-t-elle à demeurer ? On appelle les Bramines, qui lui représentent eloquemment les motifs dont elle doit être touchée, tels que le respect du Malabare, & les adorations qu'il a rendues à toute l'espèce. Pendant le séjour que Dellon fit à Cananor, un Secrétaire du Prince Gouverneur fut mordu par un de ces Serpens à chapeau, qui étoit de la grosseur du bras, & d'environ huit pieds de longueur. Il négligea d'abord les remèdes ordinaires ; & ceux qui l'accompagnoient, le contenterent de le ramener à la Ville, où le Serpent fut apporté aussi dans un vase bien couvert. Le Prince, touché de cet accident, fit appeler aussitôt les Bramines, qui représentèrent à l'Animal combien la vie d'un Officier si fidele, étoit importante à l'Etat. Aux prières, on joignit les menaces. On lui déclara que si le Malade périssoit, elle seroit brûlée vive dans le même Bucher. Mais elle fut inexorable, & le Secrétaire mourut de la force du poison. Le Prince fut extrêmement sensible à cette perte. Cependant, ayant fait réflexion que le Mort pouvoit être coupable de quelque faute secrète, qui lui avoit peut-être attiré le courroux des Dieux, il fit porter hors du Palais le vase où la Couleuvre étoit renfermée, avec ordre de lui rendre la liberté, après lui avoir fait beaucoup d'excuses, & quantité de profondes réverences.

Une piété bisarre engage un grand nombre de Malabares à porter du lait & divers alimens, dans les Forêts, ou sur les Chemins, pour la subsistance de ces ridicules Divinités. Quelques Voyageurs, ne pouvant donner d'explication plus raisonnable à cet aveuglement, ont jugé qu'an-

Tome XI.

M m u

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Avanture d'un
Naire, qu'un
Serpent tue par
le nez.

Comment les
Serpens sont hon-
norés des Mala-
bares.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.Serpens d'un
très petit corps
grande.Ce qu'ils font
capables d'aval-
ler.

ciennement la vue des Malabares avoit peut-être été de leur ôter l'envie de venir chercher leur nourriture dans les Maisons, en leur fournissant de quoi se nourrir au milieu des Champs & des Bois.

La loi que les Idolâtres s'imposent, de ne tuer aucune Couleuvre (24), est peu respectée des Chrétiens, & des Mahométans. Tous les Estrangers, qui s'arrêtent au Malabar, font main-basse sur ces odieux reptiles; & c'est rendue sans doute un important service aux Habitans naturels. Il n'y a point de jour où l'on ne fut en danger d'être morellement blessé, jusques dans les lits, si l'on négligeoit de visiter toutes les parties de la maison qu'on habite. On trouve encore une espèce de Serpens fort extraordinaire, longs de quinze à vingt pieds, & si gros qu'ils peuvent avaler un homme. Ils ne passent pas néanmoins pour les plus dangereux, parce que leur monstrueuse grosseur les fait découvrir de loin, & donne plus de facilité à les éviter. On n'en rencontre guères que dans les lieux inhabités. Dellon en vit plusieurs fois de morts, après de grandes inondations, qui les avoient fait périr, & qui les avoient entraînés dans les Campagnes, ou sur le rivage de la Mer. A quelque distance, on les auroit pris pour des troncs d'arbres, abattus & desséchés. Mais il les peint beaucoup mieux, dans le récit d'un accident, dont on ne peut douter sur son témoignage (25), & qui confirme ce qu'on a lu dans d'autres Relations sur la voracité de quelques Serpens des Indes.

Schouten donne, à ces Monstres affamés, le nom de Polpogs. « Ils ont, dit-il, la tête affreuse, & presque semblable à celle du Sanglier. » Leur gueule & leur gosier s'ouvrent jusqu'à l'estomac, lorsqu'ils voyent une grosse pièce à dévorer. Leur avidité doit être extrême, car ils s'étranglent ordinairement, lorsqu'ils dévorent un homme, ou quelque animal; on prétend, d'ailleurs, que l'espèce n'en est pas venimeuse. Il est

(24) La plupart des Voyageurs leur donnent ce nom, & d'autres les nomment Serpens, en général.

(25) « Pendant la récolte du riz, quelques Chrétiens qui avoient été Gentils, étant allés travailler à la terre, un jeune enfant, qu'ils avoient laissé seul & malade à la maison, en sortit pour s'aller coucher, à quelques pas de la porte, sur des feuilles de Palmier, où il s'endormit jusqu'à ce qu'il soit. Ses Parens, qui revinrent fatigués du travail, le virent dans cet état; mais ne pensant qu'à préparer leur nourriture, ils attendirent qu'elle fut prête, pour aller l'éveiller. Bientôt ils lui entendirent pousser des cris à demi étouffés, qu'ils attribuèrent à son indisposition. Cependant, comme il continuoient de se plaindre, quelqu'un sortit, & vit, en s'approchant, qu'une de ces grosses couleuvres avoit commencé à l'avalier. L'embarras du Père & de la Mère fut aussi grand que leur douleur. On n'osoit arrêter la couleuvre,

de peur qu'avec ses dents elle ne coupât l'enfant en deux, ou qu'elle n'achevât de l'engloutir. Enfin, de plusieurs expédiens, on préféra celui de la couper par le milieu du corps; ce que le plus adroit & le plus hardi exécuta fort heureusement d'un seul coup de sabre. Mais comme elle ne mourut pas d'abord, quoique séparée en deux, elle ferra, de ses dents, le corps tendre de l'enfant, & l'infesta tellement de son venin, qu'il expira peu de momens après. » Un soir, ajoute Dellon, après avoir soupé, nous entendîmes un Adivé qui étoit seul, proche de notre Maison, & d'une manière si extraordinaire, que tout le bruit de nos Chiens ne le fit point écartier. Nous fîmes sortir nos gens, avec leurs armes, par précaution contre les Tigres. Ils trouverent qu'une Couleuvre avalloit l'Adivé, qu'elle avoit apparemment trouvé endormi. Ils la tuèrent & l'Adivé aussi. Elle n'avoit pas plus de dix pieds de long. *Ubi supra*, page 242.

« vrai, que nos Soldats, pressés de la faim, en ayant quelquefois trouvé, qui venoient de crever pour avoir avallé une trop grosse piece, « telle qu'un Veau, les ont ouverts, en ont tiré la bête qu'ils avoient « dévorée, l'ont fait cuire, & l'ont mangée, sans qu'il leur en soit arrivé « vé le moindre mal (26).

Le même Ecrivain en décrit une espece, que les Hollandois ont nommé *Preneurs de Rats*, parce qu'ils vivent effectivement de Rats & de Souris, comme les Chats, & qu'ils se nichent dans les toits des Maisons. Loin de nuire aux hommes, ils passent sur le corps & le visage de ceux qui dorment, sans leur causer aucune incommodité. Ils descendent dans les chambres d'une maison, comme pour les visiter; & souvent ils se placent sur le plus beau lit. On embarque rarement du bois de chauffage, sans y jeter quelques-uns de ces animaux, pour faire la guerre aux Insectes qui s'y retirent (27).

Ajoutons à cette Description du Malabar, le jugement d'un Voyageur, qui en avoir parcouru toutes les Parties. Il ne balance point à le regarder « comme le plus beau Pays des Indes Orientales, au-delà du Gange. Ce n'est pas, dir-il, que l'Asie n'ait quantité de Côtes maritimes, dont l'aspect est charmant; mais, à ses yeux, elles n'approchent point de celle du Malabar. On y voit, de la Mer, plusieurs Villes considérables, telles que Cananor, Calecut, Cranganor, Cochin, Porca, Calicoulang, Coylang, &c. On y découvre des Allées, ou plutôt des Bois de Cocotiers, de Palmiers, & d'autres Arbres. Les Cocotiers, qui sont toujours verts & chargés de fruits, s'avancent jusqu'au bord du rivage, où, pendant la marée, les Brisans vont arroser leurs racines, sans que les Cocos reçoivent aucune altération de l'eau salée. Mais ce ne sont pas les Bois seuls, qui font l'ornement de cette Côte. On y voit de belles Campagnes de riz, des Prairies, des Pâturages, de grandes Rivières, de gros Ruisseaux, & des torrents d'eau pure. De Calecut, & de la Côte Septentrionale qui lui touche, on peut aller vers le Sud, jusqu'à Coylang, par des eaux intérieures; il est vrai, qu'elles n'ont pas assez de profondeur pour recevoir de gros Bâtimens; mais elles forment de grands Etangs, des Viviers & des Bassins pour routes sortes d'usages. Elles nourrissent une extrême quantité de poisson. Les arbres y sont couverts d'une perpétuelle verdure; & la terre n'est pas moins ornée, parce que la gelée, la neige, & la grêle n'y flétrissent jamais l'herbe & les fleurs.

Les Royaumes de Cananor & de Calecut, continue le même Ecrivain, sont les deux Pays des Indes, qui ont été connus les premiers des Portugais. Celui de Cananor, où la plupart des Géographes font commencer la Côte de Malabar, est à quatorze ou quinze lieues de Mangalor. Calecut, Siège de l'Empire des Samorins, commence proche de la Rivière de Bergera, au Nord du Royaume de Cananor, & se termine à celui de Cranganor. Sa longueur est de trente à quarante lieues, sur vingt de largeur, Cranganor est entre Calecut & Cochin. Il n'est pas d'une grande étendue: mais depuis que les Hollandois sont en possession de la Capita-

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Serpens qui
venent de Chats
dans les Maisons.

Jugement sur
la beauté du Ma-
labar.

Ordre des Eaux
qui composent
cette Côte.

(26) Tome I. page 48.

(27) *Ibidem*.

DESCRIPTION
DU
MALABAR.

Bonheur de la
Compagnie Hol-
landoise des In-
des Orientales.

le, ils l'ont assez fortifiée pour la rendre capable de résister à toutes sortes d'attaques. Le Royaume du Cochin commence à la Rivière de Cranganor, & finit à cinq ou six lieues au Sud de la Ville de Cochin, qui est la Capitale. Il renferme, dans sa dépendance, l'Isle de Vaipin. Au Sud de Cochin, on trouve le Royaume de Percatti, ou Porca; & plus loin dans les terres, deux autres petits Royaumes, de nulle considération. Porca finit au Sud du Royaume de Calicoulang, qui finit de même au Sud de celui de Coylang; & Coylang s'étend au Sud, jusqu'au Cap de Comorin, Partie la plus Méridionale du Continent des Indes en-deçà du Gange. L'Etat de Coylang n'a pas plus de quinze lieues de longueur. Les Hollandois en ont fortifié la Capitale, avec autant de soin que celles de Cochin & de Cranganor, après les avoir enlevées toutes trois aux Portugais; sur quoi le même Voyageur admire le bonheur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, pour laquelle il semble que les Portugais eussent travaillé pendant plus d'un siècle, en faisant bâtir quantité de belles Villes, qui sont passées entre ses mains, & qui sont aujourd'hui le fondement de sa puissance. Les hautes Montagnes de Balagare, qu'on découvre de plusieurs endroits du rivage de ces divers Etats, forment comme un mur de séparation, entre la Côte de Malabar, & celle de Coromandel, qui laisse l'une au Nord, & l'autre au Sud (18).

(18) Gautier Schouten, Tome I. pages 451 & précédentes..



V O Y A G E S

D E

G E M E L L I C A R E R I.

AVANT toutes sortes de discussions sur les entreprises de ce fameux Voyageur, observons qu'il est presque le seul qui ait fait assez de fond sur sa propre expérience, pour donner des leçons ouvertes à ceux qui seront tentés de faire, après lui, le Voyage du tour du Monde. Loin de lui en faire un reproche, il semble qu'il manqueroit quelque chose à ce Recueil, si les règles ne s'y trouvoient pas quelquefois jointes aux exemples; & la réputation de Gemelli Careri devant inspirer de la confiance pour les siennes, on ne fera pas difficulté de les faire servir d'Introduction à cet Article, comme elles en servent à la Relation de ses Voyages (29).

INTRODUCTION.

§ I.

Avis, & Routes diverses, pour le Voyage autour du Monde.

IL établit pour principe, que l'homme le plus riche ne peut faire le tour du Monde, sans exercer quelque commerce sur la route. S'il se chargeoit de grosses sommes d'argent, il seroit sans cesse exposé à les perdre avec la vie. S'il prenoit des Lettres de change, peut-être lui arriveroit-il, par la grande distance des lieux, de trouver le Correspondant mort ou hors d'état de payer. Celui, qui emploie son argent en marchandises, est exempt de toutes ces craintes. D'ailleurs il se procure un moyen naturel de converser avec toutes les Nations, parce qu'il n'y en a point de si barbare, qu'elle ne voye, de bon œil, un Marchand, qui lui apporte les commodités de la vie. Mais il ne faut pas que le desir du gain prenne jamais assez de force, pour faire oublier, au Voyageur, que le véritable objet de ses fatigues est de s'instruire.

Avis pour ceux qui entreprennent le Voyage du tour du Monde.

On peut s'embarquer sur les Vaisseaux Européens, qui partent souvent pour les Indes Orientales; mais il y a toujours du risque pour la vie, ou du moins pour la santé, au milieu de ces horribles tempêtes & de ces calmes ennuyeux, qui tiennent l'esprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne se nourrit que d'alimens corrompus & d'eau infectée; comme il arrive nécessairement, lorsqu'en doublant le Cap de Bonne-Espérance, on passe deux fois la Ligne. Cette Navigation peut coûter cent piastres, ou jusqu'à deux cens, suivant la place qu'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe, en passant par Ormutz, ou par quelque autre endroit du Golfe Persique, & de-là se joindre à la Caravanne de Perse qui part pour Alep ou pour Smyrne. Mais si l'on se propose de faire le tour du Monde, il faut passer des Indes à la Chine, de-là aux Philippines, d'où

Diverses routes qu'ils peuvent prendre.

Première route.

(29) Edition de 1727, à Paris, chez Ganeau, six Tomes in-12.

M m m iij.

INTRODUCTION.

l'on se rend en Amérique, pour retourner en Europe, par les Ports d'Espagne. La meilleure marchandise & la moins embarrassante qu'on puisse porter, aux Indes Orientales, est le Tabac en poudre, soit de Séville ou du Brésil. Mais, comme il est défendu, sous de rigoureuses peines, de passer ce Tabac sur les Vaisseaux Portugais, Careri conseille à ceux qui prendront cette voye, de se munir de piaîtres, sur lesquelles il y a quelque chose à gagner en achetant des marchandises de l'Orient.

Seconde route.

La seconde route est par Livourne ou par Malte, d'où l'on peut passer au Port d'Alexandrie, & de-là remonter le Nil jusqu'au Caire, pour s'embarquer sur un des deux Vaisseaux Mahométans, qui partent chaque année de la Mer Rouge, pour la Mecque. On trouve continuellement, dans cette fameuse Ville, l'occasion de se rembarquer pour les Indes Orientales, avec plus de facilité même que par le Golfe de Perse.

Troisième route.

La troisième route & la plus ordinaire, aux Européens, est celle de Livourne aux Ports d'Alexandrette, ou d'Alep. Elle se fait pour dix piaîtres. Alep offre cinq routes pour Ispahan. La première, par le Diarbek & Tauris; la seconde, par la Mésopotamie, en passant à Mossul & Amad; la troisième par Bagdad & Rengavar; la quatrième, en traversant le petit Désert vers le Midi, & passant par Anna Bagdad & Bassora; la cinquième, par le grand Désert. Mais la dernière n'est pratiquée qu'une seule fois l'année, lorsque les Marchands de Turquie & d'Egypte vont acheter des Chameaux. Ils ne se mettent en chemin qu'au mois de Décembre, après les pluies, parce que dans tout autre temps, ces Déserts arides sont absolument sans eau. Sur chacune de ces cinq routes, on rencontre de nombreuses troupes de Voleurs, qui attaquent les plus fortes Caravannes. Ajoutez qu'on languit des mois entiers, pour attendre que ces Caravannes soient formées.

Quatrième route.

La quatrième route & la plus sûre est celle de Constantinople, par l'Allemagne & la Hongrie. Ensuite, il faudroit passer la Mer noire, & traverser la Natolie. Careri ne conseille point la route de Smyrne, si l'on ne trouve la protection d'une forte Caravanne, contre les Voleurs dont elle est remplie.

Manière de s'enrichir du profit de ce Voyage.

Ceux qui veulent faire un profit considérable sur les monnoies, dans la route de Turquie & de Perse, doivent se pourvoir de Séquins Vénitiens, d'écus d'or d'Allemagne & de Piaîtres. Les Lettres de change sont utiles jusqu'en Turquie. À l'égard des Marchandises, les plus convenables sont des coliers de corail rond, de la couleur la plus vive; des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des Velours & des Raz de Naples, verts, bleus & rouges; des cristaux en forme d'olive, qui se font à Venise, & que les Orientaux achètent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes; de la Thétiaque de Venise, qui est aussi fort estimée dans tout l'Orient, surtout à Ispahan, où elle se troque contre le précieux baume de Perse, qu'on appelle de la Momie. On feroit une grande fortune, dans cet échange, avec les Eunuques de la Cour; parce que ce Baume étant ramassé pour le Roi sous leur direction, ils ne manquent point de garder le meilleur.

Mais, pour gagner beaucoup avec un petit capital & moins d'incommo-

dité, il faut acheter, à Malte, des yeux & des langues de Serpent pétrifiées, tels qu'on les trouve dans la partie de cette île, où, suivant la tradition commune, l'Apôtre Saint Paul rassembla miraculeusement & fit mourir tous les Animaux venimeux, dont elle étoit infectée. Ces petites pierres, qui ne s'y achètent en gros qu'un sou pièce, se vendent en Perse & dans les Indes jusqu'à deux écus. Le prix en augmente encore à la Chine; où l'on est persuadé que les Serpens les plus venimeux ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées dans une bague, de manière, dit-il, que la pierre touche à la chair. Les Emeraudes se vendent fort bien, parce que leur couleur plaît aux Mahométans; & les montres de bas prix ne sont pas moins recherchées.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui veulent voyager dans l'Orient, sans le secours du Commerce, c'est d'apprendre un peu de Chirurgie. Avec une habileté médiocre, qui ne consiste souvent qu'à connaître, en général, les différens symptômes des maladies, à sçavoir faire une saignée, & composer quelques médicamens, des simples les plus communs, on est sûr d'obtenir de l'estime & des caresses, dans toutes les parties de la Turquie, de la Perse & des Indes Orientales. Il suffit de porter, avec soi, une petite provision de drogues, dans une boîte un peu curieuse, & de ne s'arrêter, dans chaque Ville, qu'autant qu'il est nécessaire pour y répandre le bruit de son arrivée. L'ignorance des Orientaux, & la haute opinion qu'ils ont des Médecins de l'Europe, sont deux sources de richesses pour un Voyageur. Celui qui s'entend à guérir les yeux fait sa fortune en Perse, où les maladies de la vue sont fort communes.

Carei conseille, à ceux qui veulent passer en Perse & dans les Indes, de ne vendre, en Turquie, que le petit Corail, & seulement ce qu'il en faut pour les frais du Voyage; parce qu'en allant plus loin on gagne beaucoup plus. Les Douanes causent peu de diminution. Ces impôts sont légers, dans les Etats du Grand-Seigneur. Celui qui risque de frauder les droits n'est taxé qu'au double, s'il est surpris, & ne perd point sa Marchandise. En Perse, on ne paye rien; mais les Gardes exigent des présens, qui se mesurent sur la qualité extérieure des Marchandises, sans qu'on ait l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Un Voyageur, qui se proposeroit de faire par terre la plus grande partie du tour du Monde, peut traverser l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie & la grande Tartarie, pour arriver à la Chine. Mais la Cour de Russie accorde difficilement le passage, à d'autres Marchands que ses propres Sujets. Ils emploient deux ans à ce Voyage, qui les expose à d'étranges dangers, dans plusieurs affreux deserts, & dans des Forêts épouvantables; & si leurs Caravannes ne sont pas fort nombreuses, ils ne sont jamais en sûreté contre les insultes des Tartares.

On peut entreprendre aussi de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadix, pour Veracruz, ou Porto-Bello. Si l'on ne trouve pas l'occasion de la Flotille, ou des Galions, qui ne partent pas tous les ans, il sera facile de s'embarquer sur quelque Vaisseau d'avis, qui fasse voile en Amérique, ou sur quelque Marchand qui parte pour les Canaries, d'où l'on passe à la Havane, ou à Veracruz. On doit être fourni de

INTRODUCTION.
Grand profit d'un peu capital.

Manière de voyager sans le secours du Commerce.

Voyage d'une grande partie du tour du Monde, par terre.

Même entreprise par l'Occident.

INTRODUCTION.

Marchandises
qu'il y a tant por-
tées.

Route & se-
cours pour le
Voyage des Phi-
lippines.

Comment on
se rend à la Chi-
ne, & comment
on revient.

pistoles d'Espagne & de piastres, si l'on n'aime mieux prendre des Lettres de change à Cadix. Ceux qui veulent tirer parti de leur argent, gagner les frais du Voyage, & revenir plus riches, ont la liberté de prendre diverses sortes de marchandises & de bijoux (30). Avec un Administrateur fidèle, on peut se promettre un profit du triple (31). Ensuite, pour continuer le Voyage jusqu'aux Philippines, & de-là au grand Empire de la Chine, on doit s'embarquer sur le Vaisseau qui vient tous les ans de Manille au Mexique, & qui part régulièrement d'Acapulco le 25 de Mars. Cette route demande des Piastres; & les meilleures sont celles du Mexique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandises de l'Europe y sont peu recherchées, ce que Careri n'attribue pas moins à l'industrie des Chinois, qu'à l'abondance de leur Pays; cependant ils aiment les Estampes de France & de Flandres, simples ou enluminées, les Lunettes, les Téléscopes, les Microscopes, les Verres à boire, & d'autres vases de cristal.

La Navigation, du Mexique aux Isles Philippines, est si commode, que les femmes les plus délicates l'entreprennent sans crainte. On a toujours le vent en poupe, & rarement il devient impétueux. Le prix de l'embarquement est entre deux, trois, & quatre cens piastres, suivant la place que le lir & les marchandises occupent dans le Vaisseau; mais on est dispensé de toute sorte de frais, lorsqu'on peut obtenir, du Gouverneur Espagnol, un Brevet de Capitaine, dans les Troupes qui passent tous les ans aux Philippines (32).

Il est facile ensuite de passer, à peu de frais, de Manille à la Chine,

(30) Le but de cette Introduction demande ici quelque détail, fondé sur l'expérience. Les Marchandises doivent être des satins unis & travaillés, de couleur céleste, ou d'un verd gai-clair, ou couleur de fleur de Manve, ou gorge de Pigeon, ou gris de perles; des toiles de même couleur à fond d'ur & d'argent; des rubans à fonds de satin, avec des fleurs de différentes couleurs, & d'autres plus communs; du Velours qu'on appelle doublement frisé, & des toilettes de Velours, mais seulement noir; des bas de soie de couleurs modestes; des bas transparents de soie retortie, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais surtout, couleur de perles, & de fleur de romarin; des habits de femmes tout taillés, où dont l'étoffe ne soit pas cousue, tels que ceux qui portent, en Espagne, le nom de Guardapié, mêmes couleurs que celles des Satins, mais surtout gorge de Pigeon & bleu céleste; des glaces de Venise, surtout de trois palmes & demi de hauteur, & larges à proportion, pour les Carrosses & les Miroirs; des couvertures d'étoffes de soie, remplies de coton, & diversement travaillées, la couleur, d'un côté, différente de celle de l'autre, avec des

franges autour; de la Soie crue, & de la torse à trois fils, pour en faire des bas; des dentelles blanches & de soie noire, à œil de perdrix; des toiles fines & moiennes de France & de Hollande, & toutes sortes de dentelles de Flandres. A l'égard des Bijoux, il faut principalement des Colliers de Corail rond, gros au moins comme des pois, & d'ur rouge le plus vif; des figures de Notre-Seigneur & de Saint Jean, dans l'enfance, en bois bien coloré; le gain en est incroyable; des Tabatieres d'argent à essort, gravées ou garnies de corail; des Hochets de corail; des Croix de cristal & de corail noir, &c.

(31) C'est-à-dire, de trois cens pour cent.

(32) Cet expédient ne peut plus être employé, si l'on exécute un Règlement de Philippe V, qui défend que tous les Capitaines & autres Officiers, engagés sur le Vaisseau de Manille, soient réformés ou congédiés en arrivant aux Philippines. Le Gouverneur du Mexique y perd encore plus que les Voyageurs, parce qu'ils n'obtenoient cette faveur qu'en lui faisant un présent, dont ils étoient remboursés par leur solde.

sur

sur des Jonques Chinoises, ou sur les Navires Espagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fokien & de Canton. Ce Voyage ne demande qu'un mois. Ceux qui veulent se rendre de la Chine au Bengale, à Goa, à Surate, ou sur la Côte de Coromandel, trouvent l'occasion de s'embarquer sur des Vaisseaux François, Anglois, ou Mores, que le Commerce amène ou fait partir continuellement. On fait ces différentes courses avec utilité, lorsqu'on emporte, de la Chine, de l'or en lingots, ou des étoffes de soie & d'or. Pour se rendre directement à Siam, au Bengale, à Madras, & sur la Côte de Coromandel, on ne manque point de Vaisseaux Espagnols ou Mahométans. On est sur de gagner trente ou quarante pour cent, si l'on y porte de l'or en poudre, qui s'achète à Manille, à Malacca, & dans le Royaume d'Achem; & si l'on prend ensuite des toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on gagne trois pour un, en les portant en Amérique ou en Europe.

En passant par Goa & par les États du Grand-Mogol, un homme intelligent peut acheter des diamans de Golkonde, des rubis, & d'autres pierres précieuses, dont le transport est aisé par terre; ensuite, des perles à Bender Congo & dans le Golfe Persique. Il peut s'avancer de-là vers Bassora, d'où, traversant le grand Desert, il se rend, par Alep, à Alexandrette, pour retourner à Malte ou à Livourne. Celui, qui voudroit donner plus d'étendue à sa course, iroit par terre du Golfe Persique à Ispahan, où il prendroit la voie des Caravannes, pour se rendre à Alep par la route de Bagdat; s'il n'aimoit mieux descendre, par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, jusqu'à Trebizonde sur la Mer noire, & de Trebizonde à Constantinople.

On peut faire encore le tour du Monde par les Détroits de Magellan & de le Maire, à l'exemple de ces deux célèbres Navigateurs, qui nous en ont ouvert la route, & de plusieurs Armateurs, Anglois & Hollandois, dont on a déjà vu les Relations dans ce Recueil. Mais on n'y voit que des Mers, & d'horribles difficultés à vaincre.

S I I.

Différentes Courses, par lesquelles Careri se rend à la Chine.

PARTONS, avec Careri, de Bander Abassi (*), pour arriver, le 11 de Janvier 1695, à Daman, Ville Portugaise, sur la Côte des Indes. Il la place au vingtième degré de latitude, quoique la plupart des autres Voyageurs la mettent à vingt & un degrés & quelques minutes. Elle est située, dit-il, sur la rive gauche d'une rivière de même nom, & le petit nombre de ses Habitans n'empêche pas qu'elle ne soit distinguée par sa beauté. Elle est bâtie à l'Italienne, & partagée dans sa longueur par trois grandes rues parallèles, traversées de quatre autres avec la même régularité. La plupart de ses Mai-

Profes qu'on
peut faire au re-
tour, par diffé-
rentes voies.

GEMELLI
CARERI.
1695.

Départ de Ban-
der Abassi.

Careri arrive
à Daman.

(*) On passe sur les premières Courses de l'Auteur, qui appartiennent, suivant le Plan de cet Ouvrage, au Recueil des Voyages par Terre. Il suffit de remarquer ici que Careri étoit de Naples, d'une honnête famille, qu'il

avoit étudié pour être Avocat, & qu'on le met au nombre des Voyageurs les plus judicieux & les plus éclairés. Nous avons deux Editions de son Ouvrage en François.

GEMELLI
CARERI.
1695.
De Siri, rinde
cette Ville.

sons sont accompagnées d'un grand Jardin. L'air y est excellent. On y respire le matin une délicieuse fraîcheur, qu'on ne sent point à Goa, qui est plus au Sud; quoique sur toute cette Côte, le Printems & l'Été arrivent dans le même temps. Cette Ville a quatre bons Bastions à la moderne; mais elle est mal fournie d'artillerie. Sa figure est irrégulière, & son circuit d'environ deux milles. Au lieu de Fossé, du côté du Levant & du Midi, elle n'a qu'un retranchement de quatre pieds de hauteur. Des deux autres côtés, un bras de la Rivière baigne le pied des murs. On y entre par deux portes, dont l'une est à Pont levé.

Daman est défendue par une bonne Garnison. Le Roi de Portugal y entretient un Gouverneur, & quelques Officiers qui prennent soin de ses revenus. Les Habitans sont des Portugais nés dans les Indes, d'un Pere blanc & d'une Mere noire, avec un assez grand nombre de Gentils & de Mores, auxquels l'exercice public de leur Religion est interdit. Les Jésuites, les Recollers & les Angultins y ont de fort belles Maisons. Sur l'autre bord de la Rivière, on voit l'ancienne Ville de Daman, qui n'est plus qu'un amas de misérables cabanes, habitées par des Gentils & des Mores de divers métiers. Le Port est entre les deux Villes; mais il ne peut recevoir les Vaisseaux & les Barques mêmes, qu'avec la haute marée; & le Courant du reflux y est si rapide, qu'il est impossible alors d'y entrer, même à la rame. L'entrée du Port a pour défense, du côté du vieux Daman, un petit Fort à trois Bastions, qui sont munis d'une assez bonne artillerie. Vers le Nord, on découvre un petit Bourg, habité par des Chrétiens noirs; & plus loin, un Village de Gentils.

Fort de Trapour
& d'Ascri.

Pendant le séjour que Careri fit à Daman, il ne put résister à la curiosité de voir Surate, qui n'en est qu'à soixante & dix milles. Ensuite ayant remis à la voile pour Baçaim, à quarre-vingt milles de Daman, il passa le lendemain devant le Fort de Trapour, assez habité pour contenir deux Couvens. A dix milles de Trapour, Les Portugais ont un autre Fort, nommé *Ascri*, qui passe pour imprenable, par sa situation sur le sommet d'une Montagne, où rien ne le commande, & par la difficulté du chemin, qui est taillé obliquement dans le Roc. Sa Garnison n'a presque pas d'autres armes, qu'un gros amas de pierres, avec lesquelles on est persuadé qu'elle peut se défendre contre une armée, en les jetant du sommet de la Montagne (337). De-là, Careri passa devant le Fort & le Village de Magn, qui sont suivis de plusieurs autres lieux habités, après lesquels il vit l'Isle de la Vache, d'environ trois lieues de tour. La nuit suivante, son Vaisseau mouilla devant le Canal, qui est formé par l'Isle de Salfette & la Terre-ferme de Baçaim. Cette Ville, dont les Portugais sont en possession depuis plus de deux cens ans, n'a pas moins de trois milles de circuit. Elle devoit avoir huit Bastions, dans son ancien plan; mais la plupart sont demeurés imparfaits. Les murailles ont un simple terreplein, du côté du Nord, & sont encore moins défendues du côté du Sud, parce qu'il est moins exposé aux attaques de l'Ennemi. Baçaim étoit alors dépeuplée par la peste, dont les ravages n'y avoient cessé que depuis peu d'années: mais ses rues sont larges & régulières, & l'on y voit quantité de belles maisons. Son Port est à l'Est, fermé par l'Isle & la Terre-ferme. Il y a, dans cette Ville, un Tribunal su-

Baçaim & sa
Riviere.

périeur, auquel on appellait de tous les Tribunaux particuliers de la Côte Septentrionale. Le Général des Troupes Portugaises y fait aussi sa résidence; & son autorité, qui s'étend sur tous les Officiers Militaires de la même Côte, lui fait donner le titre de Général du Nord (34). A quinze milles autour de Baçaim, on ne rencontre que des Maisons de plaisance & des Jardins agréables, où les cannes de sucre & les meilleurs fruits sont en abondance. Ce secours est nécessaire aux Habitans, contre les chaleurs insupportables du Pays, & surtout pour se garantir du *Carazzo*, maladie pestilentielle, qui infecte souvent cette Contrée, jusqu'à dépeupler, en peu d'heures, des Villages entières. Quoique le Tribunal de Baçaim tienne le premier rang sur la Côte, il est si mal pourvu de Jurisconsultes, que les Religieux de la Ville, apprenant que Careri étoit de cette profession, lui proposèrent de le marier avec une jeune personne, riche de vingt mille pialtres, pour être l'Avocat des Couvens & de la Noblesse; Office qui devoit lui faire d'ailleurs un revenu considérable: mais, cent mille pialtres, dit-il, n'auroient pas eu le pouvoir de le faire renoncer à sa Patrie pour le reste de ses jours (35).

L'Isle de Salsette, qui est située devant Baçaim, lui auroit inspiré peu de curiosité, si, depuis son arrivée aux Indes, il n'eût entendu parler du Temple de Canarin, dans des termes qui lui en avoient fait prendre une fort haute idée. Comme la vue de ce Monument ne servit qu'à l'augmenter, c'est à lui-même qu'il faut laisser peindre son admiration & les circonstances de son Voyage.

Ce Pagode, dit-il, ou ce Temple, est une des plus grandes merveilles de l'Asie. On croit que c'est un ouvrage du grand Alexandre, parce que le travail en est si surprenant, qu'il ne peut être attribué qu'à lui. Ce qui m'étonne beaucoup, c'est qu'il ait échappé, jusqu'à moi, aux recherches de tous les Européens, surtout à celles d'un Voyageur aussi curieux que Pietro della Valle; car il est moins étonnant que Tavernier, qui trafiquoit des pierreries & qui voyageoit en Marchand, ait eu peu d'ardeur pour les Antiquités de l'Asie.

Je voulois me rendre à *Tana*, pour me faire conduire de-là au Temple; mais quelques amis me conseillèrent de prendre par *Deins*, comme la plus commode des deux routes. Leur avis me fit passer, dans une Barque, au Village de Gormandel, qui est situé dans l'Isle, & dont les maisons sont bâties sur les deux revers d'une Montagne. De-là, continuant de suivre le Canal, j'arrivai au Village de Deins, éloigné de Baçaim, d'environ six milles. L'Agent des Religieuses de Sainte Monique de Goa, auxquelles ce Village appartient, n'ayant pu me procurer les commodités qu'on m'avoit fait espérer, je fus obligé de me contenter d'un mauvais Cheval, sur lequel je me mis en route, accompagné d'un seul Gentil, au travers d'une Montagne remplie de Singes, de Lions, de Tigres, & de Bêtes venimeuses. En passant dans un Village où je me proposois de manger, je ne trouvais qu'un peu de riz à demi bouilli dans de l'eau simple. Ce Village étoit composé de quatre cabanes, dans l'épaisseur d'un Bois. Je vis, dans la route, des Oiseaux fort extraordinaires; les uns tout-à-fait verts, & de la grosseur d'une Grive; d'autres plus gros, & fort noirs, avec la queue

GENÈRE
CARREL
1695.

Carazzo, espèce de peste, & ses effets.

Isle de Salsette

Voyage de Genelli au Temple de Canarin.

Route qui s'y conduit.

(34) Page 45.

(35) Page 50.

N n n ij

GEMELL
CARERI.
1695.

Merveilleuse
description de ce
Temple.

Grottes sans
nombre, qui lui
servent d'ave-
nues.

d'une prodigieuse longueur; d'autres rouges & verts, de la grosseur d'une Tourterelle; enfin, quantité d'especes différentes, qui ne sont pas connus en Europe. Après avoir fait huit milles dans cette solitude, j'arrivai au pied d'une fort grande Roche, où je quittai mon Cheval, pour monter à la suite de mon Guide. C'est au sommet, du côté de l'Orient, qu'est taillé le grand Temple (36).

Careri en donne la description. Il tencontra d'abord deux grands pilastres, de vingt palmes de hauteur, dont le premier tiers est carré, le second octogone, & le plus haut tout-à-fait rond. Leur diamètre est de six palmes, & leur distance mutuelle de quinze. Ils sont à huit pieds de la Roche, faits tous deux pour soutenir une pierre de quarante-quatre palmes de longueur, & large de huit, sur quatre de grosseur. Ce Portique conduit dans une espee de grande Salle, longue de quarante palmes, & taillée dans la Roche même, au bout de laquelle on trouve trois portes, dont celle du milieu a quinze palmes de hauteur, sur huit de largeur, & les deux autres quatre palmes en carré. Elles menent dans un lieu plus bas. Au-dessus de ces portes est une grande corniche de la même pierre, large de quatre palmes; & sur cette corniche, à trente palmes de hauteur, on voit d'autres portes taillées dans le Roc. A la même hauteur, on distingue trois petites Grottes, toutes d'environ six palmes, où l'on entre par trois portes, dont celle du milieu est la plus grande. Il est assez difficile de comprendre à quoi ces ouvrages ont pu servir.

Careri, s'étant avancé dix pas vers la droite, vit une autre Grotte, ouverte des deux côtés, longue de vingt-quatre palmes & large de quinze, élevée en dôme, de dix palmes de diamètre, & de quinze de hauteur, avec une corniche carrée. La premiere Idole, qu'il y apperçut, est taillée dans le Roc, à demi relief. Elle tient dans la main quelque chose, qu'il eut peine à discerner. Le bonnet, dont elle a la tête couverte, ressemble à celui du Doge de Venise. En s'approchant, Careri vit, près d'elle, deux Statues, en posture soumise, dont les bonnets ont la forme d'un pain de sucre. Plus haut, c'est-à-dire, au-dessus de leurs têtes, il distingua deux petites Figures, taillées aussi dans le Roc, de la forme dont on peint les Anges en l'air; & plus bas, deux autres, qui tiennent un bâton sur les mains. Deux enfans, qui sont à leurs côtés, ont les mains jointes, comme s'ils étoient en priere, & portent, sur leurs épaules, une espee de bâton. Proche du même lieu, on trouve, dans une autre Grotte, un second dôme d'une seule pierre, & de la même forme que le précédent; mais le sommet en est rompu. Careri se feroit imaginé que ces deux Grottes avoient pu servir de tombeaux à quelques anciens Gentils, s'il eût apperçu la moindre ouverture, par laquelle on eût pu faire entrer, ou leurs corps, ou leurs cendres: mais il vérita, par ses recherches, que les pierres ne sont pas creuses. Autour de la seconde Grotte, il vit quatre grandes Figures, de demi relief, qui tiennent dans la main gauche un espee d'habillement. Elles ont, à leurs pieds & sur la tête, les mêmes sortes de bonnets & les mêmes petites Figures que les précédentes. Vis-à-vis de cette Grotte, on trouve, dans une autre, trois petites Figures assises, & six autres fort grandes, avec trois moyennes, qui sont debout toutes neuf, & travaillées de la Roche même; mais.

(36) Pages 57 & précédentes.

celle du milieu a dans la main gauche un arbre chargé de fruit. De l'autre côté, on distingue seize Figures, toutes assises, avec les mêmes bonnets sur la tête, & les mains croisées sur l'estomac. Une des seize a, près d'elle, deux petites Figures debout, & deux autres au-dessus.

En avançant vers le Septentrion, à peu de distance de la dernière Grotte, on en trouve une autre, de huit palmes dans toutes les dimensions, qui contient une espèce de lit, de la même pierre. Sur la façade, on voit une Statue assise, les jambes croisées à la manière des Orientaux, les mains jointes sur l'estomac; & une autre debout, qui tient une branche d'arbre chargée de fruits, & sur la tête de laquelle on distingue deux Enfants ailés. Au-delà de cette Grotte, sur la même façade, qui s'étend plus de soixante palmes au dedans de la Roche, on trouve deux Statues assises de même, avec leurs mains sur l'estomac & leurs bonnets en tête. Deux autres, qui sont debout, paroissent n'être là que pour les servir.

Mais toutes ces Grottes & ces Figures ne servent que d'avenues au fameux Temple de Canarin. On y entre par une ouverture de quarante palmes, taillée dans une façade de la même pierre, qui en a quatre-vingt de longueur. Sur la droite de l'entrée, on trouve une Grotte ronde, de plus de cinquante & une palmes de circuit, environnée de Statues, les unes assises, les autres debout, dont une seule est plus grande que toutes les autres. Cette Grotte s'élève en dôme, sur la surface duquel on voit, en relief, plusieurs caractères qui paroissent inexplicables. En entrant dans le premier Vestibule du Temple, qui a cinquante palmes en quarré, on rencontre de chaque côté, une colonne de soixante palmes de hauteur avec ses chapiteaux, & de six de diamètre. Celle, qui se présente à droite, offre deux Lions, avec un bouclier à côté; & l'autre offre deux Statues. Après avoir passé ces deux colonnes, on trouve, sur la gauche, à l'entrée d'une Grotte, deux grandes Statues debout, qui se regardent mutuellement. Plus loin, on aperçoit, du même côté, deux autres Statues, d'une grandeur prodigieuse, & une troisième sur la droite; toutes debout, avec plusieurs petites Figures autour d'elles. Une Grotte voisine, qui a vingt-quatre palmes en quarré, n'offre rien de curieux. Du côté droit, où sont les Lions, sans autre Statue, on voit deux grands Vases, sur des pieds d'une grandeur proportionnée.

De-là, on passe dans un autre endroit, par trois portes égales, de trente palmes de hauteur, sur huit de largeur; excepté que celle du milieu n'a point d'élévation sur le terrain, & que celles des côtés en sont élevées de cinq palmes. L'espace intérieur offre quatre colonnes, travaillées de la Roche même, hautes de douze palmes, entre l'espace des cinq fenêtres, qui donnent du jour au Temple. A la droite de l'entrée, on distingue quelques lettres inconnues à Careri, que le temps a rongées, comme le reste de l'ouvrage. Outre diverses petites Figures, qui se présentent sur les côtés, on voit debout deux Statues gigantesques, qui ont la main droite ouverte, & un habit dans la gauche. Elles ont les mêmes bonnets que toutes les précédentes, & des pendans d'oreille à l'Indienne.

A l'entrée même du Temple, dont la porte a quinze palmes de haut sur huit de large, on trouve, sur la droite, quatre Statues debout, dont l'une représente une Femme, avec une fleur à la main, & douze plus petites,

N n n iij.

GEMELLI
CARERI.
1695.

Entrée du
Temple.

Colonnes de
figures.

Caractères in-
connus à Careri.

Ce qu'il voit
dans le Temple.

GEMELLI
CARERI
1695.

les unes assises, les autres debout, tenant aussi quelque chose dans les mains, qu'elles ne laissent pas d'avoir croisées sur l'estomac. A la gauche, on voit quatre autres Statues, deux desquelles sont de Femmes, avec de grands anneaux aux pieds, & seize petites Statues aux côtés, les unes assises, les autres debout, dans la même posture que les précédentes. La porte même en offre deux grandes, & deux autres vis-à-vis, avec trois petites, qui sont debout. Sur le ceintre de la porte, est une fenêtre de quarante palmes de largeur, c'est-à-dire, aussi large que le Temple même, avec une pierre au milieu, en manière d'Architrave; & cette pierre est soutenue, en dedans, par deux colonnes octogones. Dans l'intérieur, à gauche, on voit encore une Inscription, en caractères aussi peu connus que la première.

•
Sa forme.

Le Temple est en voûte; & sa largeur, comme on l'a déjà fait observer, est de quarante palmes, sur cent de longueur. Il s'arrondit à l'extrémité. Trente-quatre colonnes, outre celles de l'entrée, y forment trois espèces de Nefs. Dix-sept ont des chapiteaux, & des figures d'Éléphants au-dessus. Les autres n'ont de remarquable, que leur figure octogone. L'espace, qui reste entre les colonnes & la roche, c'est-à-dire, la largeur des Nefs de chaque côté, est de six palmes.

Suite des Grottes,
& d'autres
lieux mystérieux.

Tout ce qu'on a décrit jusqu'à présent, est taillé dans le Rocher même, sans addition d'aucune autre matière aux Statues, & sans la moindre partie qui puisse se détacher. Sur le plan du Temple, on voit quantité de pierres taillées, qui servoient peut-être de degrés à quelque Édifice. Careri, étant sorti de ce lieu mystérieux, monta quinze marches, taillées dans le roc, & trouva deux Citerne d'assez bonne eau de pluie. Après avoir monté encore, au double de cette hauteur, il trouva une Grotte, de seize palmes en carré, d'où l'on passe dans une autre, de même grandeur; & de cette dernière, dans une troisième, de douze palmes. Il vit, dans la première, une fenêtre taillée dans la pierre même; & deux colonnes, près d'une petite Citerne.

Autre Temple.

A peu de distance de ces Grottes, son Guide lui fit remarquer un autre Temple, précédé d'une belle Place, autour de laquelle règne une espèce de Parapet, sur lequel on peut s'asseoir, avec une Citerne au milieu. On entre sous la première voûte, par cinq portes taillées dans le roc, entre lesquelles on trouve d'abord quatre piliers octogones. Toutes ces portes, à l'exception de celle du milieu, sont élevées de deux palmes au-dessus du rez-de-chaussée. Des deux côtés de la voûte, qui est aussi longue que le Temple même, on voit plusieurs Statues. Celles du côté gauche sont assises, & celles de l'autre côté sont debout. Toute la façade offre aussi quantité de ces Statues assises & debout.

On entre de-là, dans le Temple, par trois portes, dont celle du milieu a douze palmes de hauteur, sur six de largeur; & celles des côtés, deux palmes de moins dans ces deux dimensions. Tout l'espace du Temple est de soixante palmes en carré; mais, par une assez étrange disproportion, il n'en a que douze de hauteur. Aux deux côtés, & dans la partie intérieure de l'entrée, on voit plus de quatre cents Figures, grandes & petites, assises & debout. De celles qui sont debout, à droite, deux sont beaucoup plus grandes que les autres; comme celle qui occupe le milieu du fond, & qui est apparemment l'Idole principale, & une autre à gauche, qui

est debout aussi. Mais elles sont toutes en assez mauvais état, & fort altérées par le temps. A chaque côté du Temple est une Grotte, de quatorze palmes en carré; chacune, avec un petit mur en dedans, de la hauteur de deux palmes.

Après avoir monté dix marches, du côté du Nord, on trouve une grande Grotte, qui en contient une plus petite. A la droite, on en voit une autre, qui en renferme aussi une petite, avec son petit mur. La grande a vingt palmes de long, sur dix de large; & la petite en a dix en carré. Toutes ces Grottes ont leurs petites Citernes. Plus loin, sur la droite, on en trouve une autre, de la même grandeur, avec deux colonnes au-devant, deux petites Grottes & trois Citernes; une à droite & les deux autres à gauche. Enfin, l'on passe encore dans une autre, qui est conigue à celle-ci, & qui en renferme une petite, avec sa Citerne. Careri juge que tous ces lieux secrets peuvent avoir été les habitations des Prêtres du Temple, qui menaient, dans ces lieux, une vie solitaire & pénitente.

En descendant quinze marches, taillées dans le Roc, on arrive dans une Place de trente palmes en carré, au bout de laquelle on aperçoit un petit Temple, où l'on entre par trois portes, dont les espaces sont taillés en forme de pilastres. Sur la gauche, on rencontre quatre Statues, deux assises, & deux debout. La droite offre une petite Grotte ouverte, & un autre Temple, précédé d'une Citerne, dans lequel on entre par une porte de dix palmes de hauteur sur six de large, après avoir passé d'abord par un espace de quarante palmes en carré, qui a, sur la droite, une petite Chambre fort obscure, de douze palmes. Toutes les parois de ce Temple sont un peu sombres. Il s'élève, dans le milieu, en dôme, de quinze palmes de hauteur. On descend encore cinquante marches; après lesquelles on trouve une Place unie, taillée dans le Roc, qui n'est pas fort dur en cet endroit, & huit piliers octogones, de douze palmes de hauteur, qui laissent neuf espaces, pour monter par cinq degrés dans une Grotte. On voit, à gauche, dans cette Place, une grande Idole assise, la tête découverte, & deux autres grandes Statues debout, entourées aussi de plusieurs petites. On entre ensuite dans ce Temple, par trois portes, hautes de douze palmes, & larges de six, avec deux fenêtres au-dessus. Il a cent palmes de long, sur cinquante de large; & par un autre défaut de proportion, il n'en a que dix de hauteur. Une voûte, qui regne autour, en forme de collatérale, est soutenue par dix pilastres carrés. Elle donne entrée dans quatre Grottes, qui, joint à sept de la façade, & du côté gauche du Temple, font le nombre d'onze, destinées, suivant l'opinion de Careri, à servir de logement aux Prêtres. Dans une Niche de dix pieds en carré, qui fait le fond du Temple, on voit une grande Idole assise, avec deux Statues debout à sa droite, & une autre assise à sa gauche, près de laquelle il y en a deux aussi debout, & plusieurs petites à l'entour.

On remonte vis-à-vis, par dix marches, pour entrer dans une petite Grotte, soutenue par deux colonnes. De-là, par une petite porte, large de quatre palmes & haute de dix, on passe dans une autre Grotte de quinze palmes en carré; & de suite, dans une autre de douze, où l'on trouve une grande Idole assise, les mains croisées sur l'estomac. On descend vingt

GEMELLI
CARERI.
1695.
Admiration de
Caten.

marches, & l'on arrive dans une Place, d'où l'on entre à gauche, en montant quatre degrés, dans une voûte qui contient quatre pilaîtres, hauts de douze palmes, par les espaces desquels on passe dans trois petites Grottes. Vingt marches plus bas encore, on trouve d'autres Grottes, avec leurs petites Citernes (37).

Careri (38) paroît avoir emporté, de ce lieu, beaucoup de surprise & d'admiration; mais il n'ose se livrer à ses conjectures. Proche du Village de Canarin, qui donne son nom au Temple, ou plutôt à cet amas de Temples, on lui fit voir un autre Rocher de cent pas de circuit, dont le dessous n'est pas moins rempli de Grottes & de Citernes. Du côté de l'Orient, devant la Grotte principale, il vit une grande Idole, assise sur ses jambes croisées.

Description de
l'Isle de Salfette.

L'Isle de Salfette, qui renferme ces merveilleux restes de l'Antiquité, a vingt milles de long, quinze de large, & soixante & dix de tour. Comme elle est fort basse, on s'est servi de la Mer pour y faire plusieurs Canaux. Cependant elle ne manque pas de Montagnes & de Bois. Son terroir produit en abondance des Cannes de sucre, du Riz, & la plupart des fruits de l'Inde. Elle n'est séparée, de la petite Isle Angloise de Bombay, que par un Canal, qu'on passe à pied sec dans la basse marée. Le soin, que les Anglois ont apporté à se fortifier dans cette Isle, n'a pas permis aux Portugais de laisser Salfette sans défense. Ils y ont les Forteresses de Bandora & de Versava, & cinq autres petits Forts aux environs de Chana. Les Insulaires, qui sont un mélange de Gentils, de Mores & de Chrétiens, vivent dans une extrême pauvreté, par la tyrannie de leurs Maîtres, auxquels ils sont forcés de donner non-seulement toutes les productions de leurs Terres, mais le fruit même de leur industrie & de leur travail. Ils sont renommés par la fabrique de leurs toiles, qui fournissent aux Portugais le plus beau linge qu'ils aient dans les Indes. Leur habillement consiste dans un linge, dont ils se couvrent le milieu du corps, & dans une petite camisole qui ne passe pas le nombril. On compte, dans l'Isle, trois Couvens (39); mais les Jésuites en possèdent la meilleure partie, c'est-à-dire, presque toute la pointe qui regarde l'Orient & le Canal de Baçaim (40).

Mort tragique
de Machado Brito,
Amiral Por-
tugais.

Avant le départ de Careri, on apprit, à Baçaim, la mort tragique d'Antonio Machado de Brito, Amiral de la Flotte Portugaise, & célèbre par un grand nombre de victoires, qu'il avoit remportées sur les Arabes de Mascate. Cette nouvelle affligea sensiblement Careri, qui se souvenant d'avoir reçu divers bienfaits de ce grand homme, dans un Voyage qu'il avoit fait avec lui, de Madrid à Genes, en 1689, s'en étoit promis beaucoup de protection dans les Indes. Il demande la permission de satisfaire, en deux mots, sa reconnaissance & sa douleur. Machado, dit-il, étoit la terreur des Mores & des Arabes. Il fut regretté de tout le monde; & ses Ennemis mêmes

(37) *Ibid.* pages 70 & précédentes.

(38) Il répète qu'on attribue ce prodigieux Ouvrage au grand Alexandre, qui étoit, dit-il, de cette Religion là. Il ne sçait, dit-il encore, quel jugement en portent les Portugais, qui doivent le bien connoître, puisque les Vicerois de Goa viennent

souvent le visiter; mais il croit qu'ils n'en peuvent rien dire de vrai. *Ibid.* pages 64 & 70.

(39) Dominiquains, Augustins & Cordeliers.

(40) Page 76.

ne pûrent lui refuser de l'admiration, après lui avoir donné la mort par un lâche assassinat (41).

Careti partit de Baçaim, & mouilla, quatre jours après, devant Chaul, autre Ville Portugaise, située dans une Plaine, à six milles de la Mer, sur le bord d'une Riviere, que la marée rend capable de porter toutes sortes de Vaisseaux jusqu'au Port. Elle est défendue par divers ouvrages, comme l'entrée du Port l'est par le Fort de *Morro*, bâti sur une Montagne qui la commande. Mais le territoire de Chaul ne s'étend pas plus de six milles en longueur. Depuis cette Ville jusqu'à Goa, on compte environ deux cens cinquante milles, & toute cette Côte étoit alors soumise au fameux Sevagi, dont on a lu la fortune & les exploits dans une autre partie de cet Ouvrage. Le Vaisseau, qui portoit Careti, s'étant rangé sous le Pavillon d'une Flotte Portugaise, qu'il avoit rencontrée à Baçaim, arriva heureusement avec elle, au Port de Goa.

Cette grande & magnifique Ville étoit alors peu différente de l'état qu'on a représenté, dans les dernières peintures de la décadence des Portugais; & Careti n'en rapporte rien, que plusieurs autres Voyageurs n'eussent observé avant lui. Mais après y avoir satisfait sa curiosité, pendant quelques semaines,

GENELLI
CARETI.
1694.
Ville de Chaul.

Etat où Careti
trouve Goa.

(41) Cet événement mérite d'être rapporté, parce qu'il ne se trouve que dans Careti. Brito s'étoit attiré, par quelques indiscretions de langue, la haine de la Noblesse de Goa, surtout celle des Melos, famille illustre & puissante. Ses Ennemis conspirèrent contre sa vie, au nombre de cinquante. Après avoir concerté la manière, le lieu & le temps de l'assassinat, ils firent plusieurs meurtriers, dans les Maisons du Quartier, & dans la Paroisse même de Saint Pierre. L'Amiral, ne pouvant soupçonner de perfidie des ames nobles, quoiqu'on leur eût averti de s'en défier, sortit seul dans son Palanquin, accompagné d'un seul Esclave, qui portoit son Palanquin. On lui tira, d'une fenêtre, un coup de fusil, qui ne lui fit qu'une légère blessure. Il sortit de la Voiture; & prenant le tabac qu'il avoit entre les doigts, il demanda fièrement à qui l'on en vouloit. A toi, répondit Tristão de Melo, en sortant de la Maison, & déchargea sur lui un gros mousqueton. L'Amiral évita le coup en baissant le corps; & mettant l'épée à la main, il poussa cinq botes à son Ennemi, mais inutilement, parce que Tristão étoit couvert d'une ceinture de maille; ce qui l'obligea de lui donner un grand coup sur la tête, & de lui couper le visage d'un revers, qui le fit tomber. Il le prit par les cheveux, & lui mit les pieds sur la gorge, comme pour lui enfoncer son épée dans le ventre. Tristão lui demanda la vie, qu'il lui accorda généreusement. Dans le même temps le fils de

Tristão sortit avec un autre Mûllâtre, & tous deux ils tirèrent, sur l'Amiral, deux coups de mousqueton, qui lui mirent plusieurs balles dans le corps. Cependant, il demeura sur pied & se tint en défense. Aussitôt, un Esclave, s'avancant par derrière, lui perça le côté d'une zagala; mais ce Misérable ne le porta pas loin, car l'Amiral lui ouvrit le ventre d'un coup de revers, dont il mourut la nuit suivante. Machado, qui commençoit à perdre ses forces, rentra dans son Palanquin. Un Prêtre, du nombre des Assassins, sortit encore avec un mousqueton, pour l'achever; mais le voyant prêt à rendre l'ame, il lui demanda s'il vouloit se confesser. Machado regretta généreusement ses offenses; & voyant venir un Dominiquain, pour lui donner le même secours, il lui serra la main, en prononçant ces mots; que le sang de Jésus-Christ me soit propice ! Il expira aussitôt. On lui trouva trente balles dans l'estomac. Tout le Monde, admirant son courage, demeura persuadé qu'il avoit plus d'esprits viciaux, que les autres hommes, puisqu'avec tant de blessures, il avoit eu peine à mourir. Les Soldats de Marine, qui étoient presque tous embarqués, pour mettre à la voile le jour suivant, acconrurent pour vanger leur Chef; mais un Officier leur ordonna de la part du Roi de s'arrêter, & Tristão de Melo eut le temps de se faire porter, sur les bras de deux Noirs, au Palais de l'Archevêque, asyle inaccessible, aux Officiers de la Justice. *Ibid.* pages 84 & précédentes.

Toma XI.

O o o

GEMELLI
CARLELLI.
1695.

il ne put résister à celle de voir le Camp du Grand-Mogol, qui étoit alors à Galgala. En vain ses amis lui exposèrent les difficultés & les fatigues de ce Voyage, dans un Pays Idolâtre ou Mahométan, & rempli de Montagnes fort rudes, où sa vie devoit être exposée à mille dangers. Il prit un Canarin, pour le transport de ses provisions & de quelques ustensiles nécessaires sur la route; avec un Indien de Colconde, qui sçavoit plusieurs Langues, pour lui servir d'Interprète.

Voyage qu'il
entreprendit au
Camp Mogol de
Galgala.

Il passa de l'autre côté du Canal, dans le Pays de Visafpur, dont le Grand-Mogol étoit alors en possession. Ce ne fut pas tout d'un coup qu'un Arminen & un More, qui s'étoient joints à lui, trouverent le moyen de faire transporter leur bagage. Il fallut s'arrêter long-temps dans une cabane abandonnée. Enfin, les trois Voyageurs contraignirent quelques Gentils à leur tendre ce service jusqu'au Village d'Arcolna. Ils y passèrent une nuit fort incommode, sous des Cocotiers, sans cesse troublés par les tambours & les cris des Idolâtres, qui célébroient la fête de Siminga, c'est-à-dire, de la pleine Lune. Le lendemain, ils furent obligés d'employer le bâton, pour se faire servir des Gentils, qui l'argent, ni les prières, ne pouvoient mettre en mouvement, mais qui se laissent charger, comme des Ânes, après avoir été bien battus (42).

Arcolna.

Ponda & son
Temple.

Laissons, à Careri, l'honneur de cette narration. La chaleur étoit si violente, qu'il falloit se reposer presque à chaque moment, & se rafraîchir avec des Melons & des fruits du Pays. Nous arrivâmes le premier jour à Ponda, Ville éloignée de douze milles. Un fameux Temple s'y attira notre curiosité. On entre dans la Cour par un Pont couvert, & l'on y monte par deux Escaliers. A droite, elle présente un Edifice octogone, environné de sept rangs de petites colonnes, avec leurs chapiteaux, & de petites arcades dans l'intervalle, dont l'une sert d'entrée. On voit, à gauche, un Bâtiment tout semblable, mais qui n'est point encore achevé. La rue est entourée de Boutiques, qui forment un Marché perpétuel. C'est au fond de cet espace, qu'on découvre le Temple. On entre d'abord dans une espèce de Vestibule, plus long que large, dont le toit est soutenu, de chaque côté, par six colonnes, & qui est environné de bancs où l'on a la liberté de s'asseoir. De-là, on passe dans une seconde Salle, un peu moins grande; & sur la droite, on trouve le Temple, qui n'est qu'une Chambre fort bien peinte, & remplie de diverses Figures, dont la tête est couverte d'une espèce de Thiare. La principale a quatre mains : des deux premières, elle tient un bâton, de la troisième un miroir; & la quatrième est appuyée sur sa hanche. On voit, à son côté, plusieurs Figures de femmes, qui portent, sur la tête, cinq vases les uns sur les autres. Le reste du spectacle consiste dans un grand nombre de Monstres, tels que des Cheveux ailés, des Coqs, des Paons, & d'autres Animaux, distingués par des attributs qu'ils n'ont pas reçus de la Nature. Le Temple se termine par une petite Chambre ronde & obscure, au pied d'une petite Tour. On y voit une longue pierre, ornée de sculpture, & couverte comme un tombeau. Derrière le Temple, on trouve un de ces grands arbres, qui sont l'objet de la vénération des Baniânes; & sous cet arbre, une sorte d'étag, entouré de degrés de pierre, où les Gentils viennent se purifier.

(42) *Ibid.* page 152.

Ponda n'est composée que de misérables cabanes ; mais la Forteresse , qui se nomme Mardanghor , est capable de défense , & n'est jamais sans une garnison de quatre cens hommes. Nous y eûmes le triste spectacle d'une femme , qui se fit brûler avec le corps de son mari. Comme nous ne devions trouver , sur toute la route , que des Bœufs pour voiture , j'achetai , à Ponda , un Cheval qui me coûta six roupies. Nous fîmes huit milles jusqu'au Village de Chianpon , qui est accompagné d'un Fort. De-là , marchant au travers des Bois , nous arrivâmes au bord d'un Canal , que nous passâmes dans une petite Barque , & nous entrâmes sur les Terres d'un Prince Gentil , nommé Sonda Kirani Karagia , Seigneur de quelques Villages situés dans les Montagnes. Après avoir fait neuf cosles , qui reviennent à dix-huit milles d'Italie , nous passâmes la nuit dans le Village de Kakoré , sous la voûte d'un Temple , où nous vîmes , sous un petit dôme , un Vaisseau de cuivre , soutenu d'une base de pierre , sur laquelle étoit un masque d'homme , du même métal , qu'on y avoit cloué. Nous prîmes ce Monument pour le Tombeau de quelque Héros du Pays.

Le lendemain , nous passâmes dans des Bois fort épais. Les Singes s'y faisoient voir en troupes , sautant d'un arbre à l'autre , & tenant leurs Petris si ferme , que toutes les pierres qu'on leur jetoit ne purent en faire tomber un. Les Habitans de cette Contrée , qui sont tous Idolâtres ; leur rendent une sorte de culte , & ne permettent point qu'on les tue ; ce qui les rend si familiers , qu'on les voit entrer librement dans les Villages , & jusques dans les maisons. Après une marche de huit cosles , nous arrivâmes au pied de la Montagne de Bagalatte , où les Gardes & les Officiers de la Douane nous firent acheter la liberté du passage. Nous continuâmes de marcher au travers des Bois , pendant huit autres milles , qui nous conduisirent au sommet de la Montagne ; & nous y fûmes rançonnés par d'autres Gardes. Comme il ne falloit point espérer de logement dans un lieu si désert , nous fûmes obligés de passer la nuit dans l'épaisseur du Bois. Le jour suivant , nous eûmes à traverser un Pays encore plus couvert , où je vis , pour la première fois , une espèce de Poules sauvages , dont les plumes & la crête tirent sur le noir. Elles se présentoient en si grand nombre , que je les aurois crues domestiques , si l'on ne m'eût assuré que nous étions fort éloignés de toutes sortes d'habitations. Quatorze cosles nous firent arriver au Village de Bombnali , où la Garde n'exigea rien pour notre passage. La route , que nous fîmes le lendemain , étoit bordée de Bois plus agréables. Après avoir fait huit cosles , nous traversâmes le Village de Chiamkan , célèbre par sa Douane & son Marché. Quatre cosles plus loin , nous arrivâmes à Sambrane , où nous passâmes la nuit. C'étoit la résidence du Prince Kirani Karagia. Son Château n'avoit pas d'autres fortifications , qu'un mur de sept ou huit pieds de haut : mais on nous fit juger de sa puissance , en nous assurant que le Marché de ce seul Village lui rapportoit annuellement près de quinze cens mille écus.

Deux cosles au-delà de Sembrane , nous rentrâmes sur les Terres du Grand-Mogol. J'étois à me reposer proche du Fort de la Ville d'Alcal , lorsqu'on vint m'avertir que la route où j'allois entrer étoit remplie de Brigands. Mon embarras n'eut pas été médiocre , si je n'eusse vu paroître

GEMELLI
CARRERI.
1695.
Forteresse de
Mardanghor.
Chianpon.

Kakoré.

Familiarité des
Singes.

Montagne de
Bagalatte.

Bombnali.

Sambrane.

Fort & Ville
d'Alcal.

GEMELLI
CARERI.
1695.

2^e le pieux de
Otmelli.

Bourg de
Tikil.

Kodelki.

Matour.
Camp Mogol
de Galgala.

Soldats Chré-
tiens, & leur
privilège.

Nombre des
Troupes Mogo-
les.

aussi-tôt un Convoi de trois cens Brèufs, qui portoient des provisions au Camp de Galgala. J'obins la protection des Officiers. Mais, pendant le temps qu'ils prirent pour se rafraîchir, j'entrai dans un Temple voisin, où je vis une Idole, composée du corps d'un Homme, de la tête d'un Singe, & d'une très longue queue, qui lui revenoit par-dessus la tête, & dont le bout servoit à soutenir une petite Cloche. Elle avoit une main sur la hanche, & l'autre levée pour frapper. Lorsque je ne me croyois point observé, je brisois toutes les Idoles (43) qui tombaient sous mes mains.

Je partis, le jour suivant, avec la Caravanne; & nous fîmes six cosles, pour arriver au Village de Kankré, d'où cinq autres cosles nous conduisirent à Etqui, Ville composée de cabanes, mais dont le terroir est excellent. La journée suivante fut de cinq cosles, jusqu'au petit Village d'Onor, où nous n'arrivâmes qu'après avoir traversé un Bourg nommé Tikil. Le lendemain, nous fîmes cinq autres cosles, au travers d'un Pays fort agréable, jusqu'à Mandapour, où les Officiers du Convoi prirent le temps de se rafraîchir. C'est une Ville, qui n'a qu'une muraille fort basse, mais qui est défendue par un bon Fort, de pierre de taille & de chaux. L'après-midi, notre marche fut de deux cosles, jusqu'à Berché, où nous passâmes la nuit.

Le jour suivant, après avoir fait trois cosles, nous traversâmes un grand Village, nommé Kodelki, où je fus surpris de trouver du raisin meur. Trois autres cosles nous firent arriver à Edoar, la meilleure de toutes les Villes que j'aie rencontrées dans ce Voyage. Sa première enceinte renferme un Fort & un Marché. La seconde offre un second Fort, environné d'un grand nombre de maisons, qui composent la Ville. Elle est fréquentée par tous les Marchands des Parties Méridionales. Après dîner, nous fîmes cinq cosles, jusqu'au Bourg de Mouddol, qui est situé sur le bord d'une Rivière.

Il ne nous restoit que sept cosles jusqu'à Galgala. Nous les fîmes le jour suivant; & vers la moitié du chemin, nous traversâmes un Bourg muré, qui se nomme Matour. Il fallut traverser la Rivière de Kichina, pour entrer dans le Camp Mogol. J'y trouvai quantité de Soldats Chrétiens, qui m'offrirent un logement. On leur avoit permis d'élever une Chapelle de terre, & d'y entretenir deux Prêtres Canarins, qui leur disoient régulièrement la Messe. François Borgia, leur Capitaine, Vénitien d'origine, mais né à Dehli, dans l'Indoustan, ne conduisit à sa Tente. Il y fit battre cruellement, sous mes yeux, deux Mahométans qui s'étoient enivrés. Ce témoignage de son autorité me surprit beaucoup, dans une armée de Mogols; mais ma surprise augmenta, lorsqu'après avoir été relâchés, les deux Mahométans vinrent le remercier de leur châtiment.

Borgia me dit que cette Armée impériale étoit composée de soixante mille Cavaliers, & de cent mille hommes d'Infanterie; qu'il y avoit pour le bagage, cinq mille Chameaux, & trois mille Eléphants; mais que le nombre des Vivandiers & des Marchands étoit infini; & que tout le Camp renfermoit plus de cinq cens mille hommes. Il lui donnoit trente milles de

(43) *Ibid.* page 172.

tour. Les seules Tentés du Grand-Mogol, avec celles de ses femmes & de ses principaux Officiers, en avoient trois milles. On y entroit par trois portes; l'une qui servoit au Quartier des femmes, & les deux autres pour le Monarque & sa Cour. Les Marchés étoient au nombre de deux cens cinquante, distribués dans toutes les Parties du Camp.

Deux jours après, j'eus le bonheur d'obtenir une Audience particulière du Grand-Mogol, par la faveur d'un Officier Chrétien & d'un Eunuque de ses amis. Ils me firent entrer, dans la première Cour du Quartier impérial, où je vis, sous une Tente, des tambours, des trompettes de huit palmes de longueur, & plusieurs autres instrumens, qui se font entendre à certaines heures du jour. On me fit remarquer aussi une boule d'or, attachée au bout d'une chaîne, entre deux mains dorées. C'est l'Enseigne impériale, qu'un Eléphant porte dans les marches. Je passai de-là dans une seconde Cour, où j'admirai la richesse des Tentés, qui étoient ornées d'étoffes d'or & de soie. L'Eunuque m'y introduisit. J'y trouvai le Monarque de l'Indoustan, assis sur de riches tapis, & légèrement appuyé sur des oreillers tissés d'or. Après avoir fait ma révérence à la manière des Mogols, je m'approchai de lui, avec le Chrétien, qui devoit me servir d'Interprète. Il me demanda successivement de quel Royaume j'étois d'Europe, depuis quand j'en étois parti, qu'elle route j'avois tenue, pourquoi j'étois venu dans son Camp, & si je voulois prendre quelque engagement à son service? Je lui répondis, dans le même ordre, que j'étois de Naples, que j'en étois parti depuis deux ans, pendant lesquels j'avois visité l'Égypte, la Turquie & la Perse; que je n'étois venu dans son Camp, que pour y voir le plus grand Monarque de l'Asie, & la splendeur de sa Cour; & que j'aurois fait mon bonheur de le servir, si d'importantes raisons ne me rappelloient dans ma Patrie, aussitôt que j'aurois vu l'Empire de la Chine. Il me fit diverses questions sur la guerre de Hongrie, auxquelles je répondis suivant les dernières informations que j'en avois reçues en Perse; & l'heure de l'Audience publique approchant, je fus congédié avec quelques marques de bonté. Je retournai dans la seconde Cour, qui étoit fermée, dans une assez grande enceinte, par un mur de toiles peintes, d'environ dix palmes de hauteur. On voyoit, du côté des Appartemens impériaux, la Tente d'audience, soutenue par deux grands mâts. Le dehors étoit revêtu d'une toile rouge ordinaire; & le dedans, d'une toile plus fine, avec de petits rideaux de taffetas. Sous cette Tente j'eus le temps de distinguer un échaffaut carré, de quatre palmes de hauteur, fermé d'une balustrade d'argent, haute de deux palmes, & couvert des plus magnifiques tapis. A six palmes de distance, j'en vis un autre, élevé d'une palme, aux quatre coins duquel on avoit planté quatre piques d'argent, qui s'élevoient jusqu'au ciel de la Tente. C'étoit sur ce second échaffaut qu'étoit le Trône. Je crus distinguer qu'il n'étoit que de bois doré, & de la hauteur de trois palmes. Sa forme étoit carrée. On y montoit par un petit escalier d'argent; & l'on voyoit dessus, trois oreillers, deux pour les côtés, & l'autre pour les épaules. L'Empereur s'y rendit à pied, s'appuyant sur un bâton fourchu par le haut. Il étoit précédé d'un grand nombre d'Omlras & d'autres Courtisans. Sa Cabaye étoit blanche, & relevée sous le bras droit, à la manière des Mahométans, pour

GEMELLI
CARERI.
1695.

Audience que
Gemelli obtint
du Grand Mo-
gol.

Ce que ce Prin-
ce lui demanda,
& ce qu'il ré-
pond.

Observations
de Gemelli dans
le Quartier im-
périal.

se distinguer des Gentils, qui l'attachent sous le bras gauche. Son *Tchira*, ou son Turban, étoit de la même étoffe, entouré d'une toile d'or, sur laquelle brilloit une très-grande émeraude, au milieu de quatre petites. Sa ceinture, qui étoit de soye, cachoit sur le côté droit un poignard à l'Indienne. Il avoit les jambes nus, & des fouliers à la moréque. Deux Officiers chassoient les mouches, autour de lui, avec des queues de cheval blanches. Un autre portoit un Parasol verd, pour le garantir du Soleil.

Figure du
Grand Mogol
Aurang seb.

Aurang-zeb étoit de petite taille. Il avoit le nez grand, & l'air délicat. Une vieille de quatre-vingt ans commençoit à le rendre voûté. Sa barbe, qui étoit blanche & ronde, sembloit recevoir un nouvel éclair de la couleur olivâtre de son teint (44).

Lorsqu'il se fut assis, on lui présenta son cimeterre & son bouclier, qu'il mit à sa gauche sur le Trône. Ensuite il fit signe, de la main, qu'on pouvoit s'approcher pour l'Audience. Deux Secrétaires reçurent toutes les Requêtes qui leur furent présentées, & les lui remirent successivement, en lui expliquant ce qu'elles contenoient. J'admirai qu'à son âge, il écrivoit ses réponses, sans lunettes, & qu'il parut prendre plaisir à cette occupation.

On fit passer les Eléphants en revue devant le Trône. Lorsque les Cornakias, ou ceux qui les montoient, avoient découvert la croupe de ces Animaux, pour laisser voir au Monarque si les Ombras, qui étoient chargés de les nourrir, s'en acquittoient fidèlement, ils leur faisoient tourner la tête vers le Trône; & la leur frappant trois fois, ils les obligeoient de faire autant de fois une espèce de révérence, en élevant & baissant leur trompe. Les Princes de la Famille royale arrivèrent pendant cette cérémonie, & s'assirent sur les degrés du trône, après avoir fait au Monarque deux révérences, à chacune desquelles ils portoit la main sur la tête, à terre, & sur l'estomac. Ceux qui ne sont pas du sang Impérial, doivent en faire trois. En dehors, au côté droit de la Tente, on voyoit cent Mousquetaires sur les armes, & quantité de Maffiers, vêtus de différentes couleurs, qui portoit, sur leurs épaules, des bâtons garnis de pommes d'argent. Plusieurs Portiers, le bâton à la main, éloignoient de l'entrée ceux qui n'étoient pas introduits. A gauche, neuf Officiers, en cabayes de velours rouge brodées d'or, avec de larges manches, & des colliers pointus qui pendoient par derrière, portoit les Enseignes impériales au bout de leurs piques. Celui du milieu portoit un Soleil; les deux, qui le suivoient de chaque côté, deux mains dorées; les deux suivants, deux queues de cheval teintes en rouge; & les quatre autres, quelque chose de plus mystérieux, qui étoit couvert d'un voile. Hors de l'enceinte, étoient rangées sous les armes plusieurs Compagnies, à cheval & à pied, entre un grand nombre d'Eléphants, qui portoit de grands Erendarts; & les tambours battirent pendant toute l'Audience. Lorsqu'elle fut finie, l'Empereur reprit le chemin par lequel il étoit venu. Les Princes se retirèrent, les uns dans de riches Palanquins, & d'autres sur de superbes Chevaux, dont les harnois étoient d'or, & couverts de pierres précieuses. Les Ombras, qui avoient toujours été debout, sortirent à pied de l'enceinte, & trouvèrent à la porte

leurs Voitures ou leurs Eléphants. Le Kutual, qui semble exercer l'office de Grand Prevôt de l'Armée, partit à Cheval, précédé d'un More à pied, qui sonnoit d'une trompette de cuivre verd, longue de huit palmes, dont le son ressembloit à celui du cornet des Pâtres d'Italie (45).

GEMELLE
CARIER.
1695.

Après ce détail, qui s'accorde assez avec le récit de nos plus célèbres Voyageurs, dans les descriptions qu'ils ont données de l'Indoustan, Careri s'étend sur l'Histoire de cet Empire, & sur les grands événemens qui avoient conduit Aureng-zeb sur le Trône ; mais n'ayant connu les Mogols que dans un Voyage très court, qu'il avoit fait à Surate, & dans celui qu'il faisoit au Camp de Galgala, il y a beaucoup d'apparence que tout ce qu'il rapporte de leur Pays & de leurs Usages est tiré de Tavernier, qu'il nomme quelquefois, & d'autres Relations, où tout le Monde peut puiser les mêmes lumières. Il mérite plus d'attention, lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux.

J'avois prié, dit-il, un Capitaine Chrétien d'Agra, de me procurer l'occasion de voir le Roi de Visapour. Il m'offrit, le 22 de Mars, de me conduire au Quartier impérial, pour satisfaire ma curiosité. Je montai à Cheval avec lui. Nous attendîmes, à l'entrée de l'enceinte, que le Roi vint rendre son hommage au Grand-Mogol. Vers neuf heures, je vis arriver ce malheureux Prince, qui se nommoit Sikandar. Il paroisoit âgé d'environ trente ans. Sa taille étoit ordinaire, & son teint olivâtre ; mais il avoit beaucoup de vivacité dans les yeux. Ses infortunes avoient commencé, en 1685, par la perte de son Royaume & de sa liberté, pour avoir donné passage à l'armée de Sevagi ; quoiqu'il n'eût pu l'arrêter, quand il l'auroit tenté. Aussi ce reproche n'avoit-il été qu'un prétexte ; & les Mogols, qui cherchoient depuis long-temps l'occasion de soumettre le Royaume de Visapour, comme ils trouverent ensuite celle de conquérir Golkonde, en avoient pris droit d'y porter une guerre sanglante, qui avoit mis cette Contrée au rang de leurs Provinces. Sikandar avoit été fait Prisonnier ; & pour lui conserver un reste de dignité, Aureng-zeb lui donnoit chaque année un million de roupies.

Sikandar, Roi
détrôné de Visapour.

La saison, qui étoit déjà fort avancée, fit craindre à Careri de manquer l'occasion de partir pour la Chine ; mais lorsqu'il se dispoisoit à reprendre le chemin de Goa, il se vit abandonné de son Interprète & de son Esclave, qui disparurent sans avoir reçu le moindre sujet de plainte. Après les avoir fait chercher inutilement, il prit la résolution de s'exposer seul, dans une route infestée de Voleurs & d'Ennemis du nom Chrétien. Il se flattoit néanmoins de trouver le soir, à Edoar, la Caravane de Bardes, ou quelque Portugais de Goa ; mais il eut le chagrin de voir ses espérances trompées. Ce Voyage, qui le fit passer par quelques Places qu'il n'avoit pas vues dans le premier, ne mérite pas moins d'être rapporté dans ses termes. Il partit d'Edoar, le Lundi 28 de Mars.

J'arrivai, dit-il, vers midi, au Village de Rodelki ; & pressé par la faim, je m'efforçai de faire entendre, par mes signes, au premier Gentil que je

Retour de Careri à Goa.

(45) *Ibid.* pages 189 & précédentes. On s'est borné ici à diverses circonstances, qui ne se trouvent point dans les Relations dont on a déjà donné l'Extraît.

GEMELLI
CARERI.
1695.

rencontrai, le besoin que j'avois de quelque soulagement. Mais, au lieu de farine de bled, le Foutbe me le fit de *Nachin*, espèce de semence noire, qui fait tourner la tête, & dont le goût, d'ailleurs, est extrêmement mauvais. Je ne laissai pas d'en dévorer une partie, tandis qu'il étoit chaud; mais quoique je n'eusse rien mangé depuis mon départ de Galgala, il me fut impossible de l'avaller, lorsqu'il eut commençé à se refroidir. Le soir, j'arrivai près d'un Temple d'Idoles, où je passai la nuit. Mon bonheur y amena, le Mardi au matin, la Caravanne d'Onor, & je marchai, avec elle, jusqu'au soir: mais un besoin naturel m'ayant fait descendre de Cheval, je la perdis de vue dans l'obscurité de la nuit; & toutes mes recherches ne me firent pas retomber sur ses traces. Ainsi, je me trouvai seul en pleine campagne, sans la moindre provision, exposé aux injures de l'air, & fort allarmé par la crainte des Voleurs. Ma seule ressource fut d'attacher mon Cheval au premier arbre, & de me fourrer dans des broussailles. Au point du jour, je suivis facilement les traces récentes de la Caravanne, & j'arrivai bien-tôt à *Beligon*; mais elle ne s'y étoit arrêtée qu'une partie de la nuit, & je compris qu'elle étoit déjà fort éloignée. *Beligon* est une Ville fort peuplée, où le Commerce est florissant, mais dont toutes les Maisons ne sont que de terre & de chaume. Elle est défendue par une bonne Forteresse, bâtie de pierre de taille, & ceinte d'un large fossé, plein d'eau, avec une nombreuse garnison. La difficulté de me faire entendre me tint, pendant tout le jour, dans une cruelle incertitude. Cependant, un More, devinant ce que je ne pouvois exprimer, me conduisit à *Chiapout*, qui n'est éloigné de *Beligon* que d'un mille, & j'y trouvai une Caravanne, qui étoit en chemin, pour *Bardes*. Les Canarins de cette Troupe étoient Sujets du Roi de Portugal. Ils me reçurent fort humainement; & ma foiblesse leur faisant juger de mes besoins, ils se hâtèrent de m'offrir du riz & des poules, mais sans pain, parce qu'ils n'en ont pas l'usage. Ensuite, il fallut partir, sur le champ, avec eux; & quoiqu'un de leurs jeunes gens prit la peine de me soutenir sur mon Cheval, j'eus beaucoup à souffrir pendant tout le jour. Nous passâmes la nuit dans un Bois, près d'un Village nommé *Gambiot*, de la dépendance d'un *Say*, ou d'un *Raja* du même nom. Le Grand-Mogol laisse à ces Seigneurs la propriété de ces Pays stériles, sans autre condition qu'un tribut annuel.

Le Vendredi, premier d'Avril, après avoir fait quelques heures de chemin, nous arrivâmes à la Douane, où les Gardes nous traitèrent avec une rigueur, qui nous les fit regarder comme autant de Brigands, revêtus du pouvoir de piller. Le soir nous n'eûmes pas d'autre logement qu'une Montagne nue & déserte, où je ne pus me procurer le moindre rafraîchissement. Le jour suivant, nous descendîmes une roide & longue Montagne, qui fait partie de celles de *Balagare*, & nous marchâmes, pendant tout le jour, dans les nouveaux Etats de *Sevagi*. Ses Gardes, que nous rencontrâmes ventre à terre dans plusieurs endroits des Bois, se rassemblèrent enfin pour visiter la Caravanne; & me reconnoissant pour Européen, ils me demandèrent, par des signes fort bizarres, si je sçavois tirer le canon ou le mousquet. J'employai aussi des signes, pour leur faire comprendre que je ne sçavois rien d'utile à leur service. Ils me laissèrent la liberté de passer, par

par respect apparemment pour le Gouvernement de Goa. Après avoir fait quelques milles, nous ne trouvâmes, pour gîte, qu'une vaste Plaine & le bord d'un Etang, où nous passâmes une nuit fort incommode. Le Dimanche, jour de Pâques, quelques heures de chemin nous firent arriver à la dernière Douane du Grand-Mogol. J'y fus arrêté, avec l'humiliante déclaration, qu'il falloit payer mon passage, sur le pied des Bêtes de la Caravanne. Cependant les Gardes ne joignirent point de mauvais traitemens à cette raillerie, parce que les Canarins leur firent comprendre que je trouverois de la protection à Goa, dont cette Douane n'est pas éloignée.

Il me restoit peu de chemin jusqu'à Tivi, d'où je me rendis au Fort Saint Michel; & traversant le Canal, je me retrouvai heureusement dans Goa, lorsque je commençois à douter si la vie ne m'abandonneroit pas en chemin. Mes amis me blâmerent beaucoup de n'avoir pas suivi leur conseil. Je leur répondis, en gémissant de mon indiscretion : *Heu ! patier telis vulnera facila meis* (46)

Après avoir rétabli soigneusement sa santé, Careri s'embarqua sur un Vaisseau, nommé le Saint Rosaire, & commandé par le Capitaine Jérôme Vasconcellos, qui devoit faire voile à la Chine. Il observe combien les Jésuites sont respectés dans les Indes. Plusieurs Missionnaires de cet Ordre s'étant rendus à bord, pour faire le même Voyage, ils y reçurent la visite du Viceroy (47).

La navigation de Careri lui procura la vue d'un grand nombre de Côtes, dont il ne connoissoit que les noms, & sur lesquelles il ne laisse pas de faire de longues remarques, qu'il n'a pu devoir à ses propres observations. On croit devoir passer légèrement sur tout ce qu'il paroît avoir emprunté des autres Voyageurs; à l'exception néanmoins d'une relation de Borneo, Île si peu connue, que tout ce qui la regarde semble mériter d'être précieusement recueilli. Le Pere Antoine Vintimiglia, Théatin de Palerme, premier Missionnaire qui ait porté l'Evangile au centre de cette grande Île, ayant fait le récit de son entreprise au Roi de Portugal, dans une Lettre, par laquelle il lui demandoit des Ouvriers Evangéliques, pour seconder son zèle; Careri eut le bonheur de s'en procurer l'original, qui n'a jamais été publié que dans l'Extrait qu'il en donne, & qu'il croit également respectable & curieux, de la main d'un si vertueux Missionnaire.

Les Marchands de Macao fréquentoient depuis long-temps le Port de Banjar-Massin, dans l'Île de Borneo, lorsque le Roi de cette partie de l'Île déclara au Capitaine Manuel de Arango Garcès, qu'il souhaitoit de voir dans son Port un Comptoir Portugais, & qu'outre les secours par lesquels il étoit résolu d'y contribuer, il promettoit de bâtir une Eglise pour l'exercice du Christianisme. Ces offres firent peu d'impression sur le Gouvernement de Macao, qui sçavoit, par une longue expérience, combien il falloit se défier de l'inconstance des Mahométans. Cependant André Coelho Vieira, Gouverneur de la Ville, se crut obligé d'en informer Dom Rodrigue d'Acosta, Viceroy des Indes; & cet avis ayant été considéré d'un au-

GEMELLI
CARERI.
1695.

Eclaircissement
du Pere Vintimiglia, sur l'île de
Borneo.

(46) *Ibid.* pages 319 & précédentes.

(47) Page 330.

GEMELLI
CARERI.
1695.

tre œil à Goa, Dom Rodrigue donna aussi les ordres nécessaires pour l'établissement qu'on desiroit à Borneo. Joseph Peinheiro, riche Marchand de Macao, qui se trouvoit alors à Goa, fut chargé d'une si belle entreprise; & le Pere Vintimiglia, Religieux Théatin de la même Ville, en accepta la partie qui regardoit la Religion. Ils arriverent à Banjar-Massin, le 2 de Février 1688. On y avoit fait, depuis peu, un grand carnage sur quelques Vaisseaux Siamois & Portugais, sous le faux prétexte d'une querelle, que les Mahométans mêmes avoient allumée. Cette nouvelle ne rallentir point le zèle du Missionnaire. Quoique les circonstances lui parussent peu favorables pour l'établissement du Comptoir, il employa tout le temps dont les Marchands de son Vaisseau eurent besoin pour le charger de poivre, à se concilier, par des caresses & de petits présents, l'affection des Beajous; noms qu'il donne aux Idolâtres de l'Isle. Mais les Mahométans s'offensèrent de cette familiarité, jusqu'à presser le départ du Vaisseau, pour se délivrer bientôt d'un Etranger, dont ils soupçonnoient les intentions. On est obligé de supposer ici que le Roi, dont les Portugais avoient espéré la protection, étoit mort, ou trop foible pour remplir ses engagements. Le Pere Vintimiglia n'en desiroit pas moins d'être abandonné au secours du Ciel, dans quelque endroit désert de l'Isle, d'où il se flattoit de pouvoir lier une communication secrète avec les Beajous, dont il s'étoit fait aimer. Mais le Capitaine & tous les Portugais du Vaisseau lui représentèrent la perfidie des Mahométans, qu'ils avoient tant de fois éprouvée, & le forcèrent de partir avec eux, après lui avoir promis de le ramener l'année suivante (48).

Ils retournèrent à Macao; & le pieux Missionnaire, qui avoit laissé son cœur à Banjar-Massin, ne s'occupait, dans l'intervalle, qu'à rassembler tous les moyens qui pouvoient lui ouvrir l'entrée d'un lieu si cher à son zèle. Il n'en trouva pas de plus sûr que d'acheter quelques Esclaves Beajous, que les Mores avoient vendus à divers Portugais, & de leur rendre la liberté, pour se les attacher par ce bienfait. Au retour de la saison, il partit avec cette escorte. Le Ciel, qui favorisoit ses desseins, permit qu'en arrivant à Borneo, il trouva les Beajous de l'Isle en guerre avec les Mores. Cet événement lui fit naître l'idée de louer une Barque, pour entrer dans la Rivière, sans avoir rien à démêler avec le Port de Banjar-Massin, où le Mahométisme étoit la Religion dominante. Il ne se fit accompagner que des Beajous, qu'il avoit amenés; & s'éloignant du Vaisseau Portugais, sous leur conduite, il prit avec eux des mesures convenables à son dessein. Bientôt quantité de Beajous, attirés par ses Guides, le vîsiterent dans sa Barque; & leurs Princes mêmes, qui faisoient leur résidence dans l'intérieur du Pays, marquerent le même empressement pour les voir. Les deux principaux portant les titres de *Damon* & de *Tomangum*, Dom Louis Coetinho, qui commandoit le Vaisseau Portugais, ne fit pas difficulté de se livrer, avec le Missionnaire, à la bonne-foi de ces Princes Idolâtres. Ils remonterent la Rivière ensemble, jusqu'au centre de l'Isle. Dom Louis y passa quatorze jours, & fut témoin des heureux progrès de l'Evangile. Après son départ, le Pere Vintimiglia, consacrant le reste de sa vie à la culture de cette nouvelle Eglise, baptisa, dans l'espace de

suivis de l'E-
vangile.

fix mois, dix-huit cens Beajous; & l'année suivante, Dom Louis y trouva des enfans aussi-bien instruits, que s'ils eussent reçu leur éducation dans des Pays Chrétiens.

L'Isle de Borneo, suivant l'idée que le même Missionnaire en donnoit au Roi de Portugal, est coupée en deux par la Ligne équinoctiale, & n'a pas moins de dix-huit cens cinquante milles de tour (49). Toutes ses Côtes sont occupées par des Mores, & divisées en plusieurs Royaumes: mais l'intérieur du Pays est possédé par les anciens Insulaires. Depuis près de deux siècles que le chemin des Indes étoit ouvert, la prédication du Christianisme n'étoit point encore parvenue jusqu'à eux, parce qu'on les croyoit trop barbares pour être capables de raisonnement & de persuasion.

Les plus puissans des Rois Mores sont ceux de Buyer, ou Banjar-Massin, & de Succadana. Les Beajous ne reconnoissent pas proprement de Rois, & ne sont gouvernés que par de petits Princes, ou des Chefs particuliers: mais ceux, qui touchent au Royaume de Banjar, lui payent un tribut. Entre plusieurs Ports, peu fréquentés & mal connus des Européens, celui de Banjar-Massin étoit le seul où les Portugais de Macao envoyaient régulièrement leurs Vaisseaux, pour le commerce des Drogues. Il est formé par une grande Rivière d'eau douce, de trois mille de largeur, où l'on trouve quatorze brasses de fond à l'embouchure. En la remontant l'espace de quatre jours, on y rencontre trois petites Isles, dont la plus grande a deux milles de long. Les Portugais sollicitoient, depuis long-temps, la permission d'y bâtir un Comptoir. Ils l'obtinrent des Mores, pendant que le Pere Vintimiglia exerçoit son zèle parmi les Beajous: mais cet Etablissement eut une funeste fin. Il avoit fallu se soumettre aux conditions que le Roi de Banjar avoit imposées, & la principale obligeoit les Marchands de Macao d'y entretenir constamment un fond de quarante mille Piastres. Un jour qu'il y étoit arrivé quatre Vaisseaux Portugais, les Mores s'y rendirent en grand nombre, sous les prétextes ordinaires du Commerce. Ils furent reçus avec trop de confiance; & pendant qu'on les traitoit en Amis, ils entrèrent armés dans trois des quatre Vaisseaux, où de leurs cris empoisonnés, ils firent une sanglante boucherie des Officiers & des Marelots. A peine en échappa-t-il quelques-uns, pour avertir le quatrième Vaisseau de leur fureur. Manuel Araujo de Garcez, qui le commandoit, prévint ceux qui se propoisoient de l'attaquer avec la même perfidie. Il fit faire main-basse sur les plus ardens, qu'il avoit déjà eu l'imprudence de recevoir à bord; & s'étant servi fort heureusement de son Artillerie, pour écarter les autres, il se hâta de retourner à Macao. Mais il ne put garantir le Comptoir du pillage, ni sauver le Directeur & ses Commis, qui furent cruellement égorgés. Cette tragique Avanture dégoûta, pour jamais, la Nation Portugaise du Commerce de Borneo.

Trente-cinq ans auparavant, les Hollandois n'avoient pas été mieux traités dans le même Port. Ils s'y étoient établis, pour le Commerce du Poivre. Les Mores tuèrent leur Directeur, d'un petit dard empoisonné, qu'ils lancent fort adroitement avec leurs Sarbacanes. Son Successeur ayant de-

GEMELLI
CARERI.

1695.

Isle que le
Pere Vintimiglia
donne de Borneo.

Port de Banjar-Massin.

Massacre des
Portugais.

Massacre des
Hollandois.

GEMELLI
CARERI.
1695.

Productions
de Borneo.

mandé raison de cet attentat, on lui répondit que le Meurtrier s'étoit retiré dans une Maison de Campagne, avec tous ses Parens, & qu'on étoit disposé à le livrer aux Hollandois, s'ils vouloient prêter main-forte pour attaquer cette Famille rebelle. L'ardeur de la vangeance le fit donner dans le piège. Il se laissa conduire par des Traîtres, qui le livrerent lui-même à ses Ennemis, & qui aiderent à le poignarder, lui & tous les Hollandois du Comptoir. Deux Vaisseaux de leur Nation, qui se trouvoient alors dans la Riviere, se mirent à couvrir par la fuite (30).

Le Pere Vintimiglia rendoit compte au Roi, dans sa Lettre, des propriétés du Pays & du caractère des Habitans. L'Isle de Borneo produit, de routes parts, une grande abondance de riz, qui passe pour le meilleur des Indes. Elle n'est pas moins fertile en fruits. La casse & la cire y sont des richesses aussi communes que le poivre blanc & noir, que les Insulaires nomment *Vatian*, & dont on vante les propriétés pour la Médecine. On y trouve beaucoup de laque, & plusieurs excellentes teintures; des herbes aromatiques, des racines de bois noir, & sur-tout du bois d'aigle & de

(30) Les Hollandois avoient été reçus long-temps auparavant à Succadana, autre Port de la même Isle. On lit, dans le Recueil de leurs Voyages, que dès l'année 1609, ils travailloient, de ce Port, à former un Comptoir dans celui de Banjar-Massin (Tome IV. page 180). Il y a même quelques lumieres à tirer de leurs délibérations, sur des lieux si peu connus. Quiaí Arca, Commandant de Landa, m'a donné, dit l'Auteur du Mémoire que je cite, la connoissance du cours de la Riviere, & m'a montré jusqu'où l'on peut la remonter. Il m'a dit aussi qu'on peut aller jusqu'à Teie, qui est sur la Riviere de Lawe, où l'on trouve une autre petite Riviere, qui coule vers Landa. Je crois que si l'on faisoit quelques présens à ceux de Succadana, ils nous permettroient bien d'aller à Teie. Le même Quiaí Arca m'a parlé d'un lieu, nommé Sabong, qui est au Nord de Sambas, & sous la domination du Roi de Borneo, d'où l'on peut aller par terre, dans un jour, à Laeda, ou bien à Manpana, qui est au Sud de Sambas, ainsi qu'il me l'a aussi dit. Il y a aux environs de Sambas, beaucoup d'or, qui n'est pas fort bon, & des pierres de Betoard, qu'il faut mettre dans l'eau pour les éprouver, parce qu'il se commet beaucoup de fraudes dans ce Commerce. Les Prêtres y sont recherchés. Il y a, près de Sambas, une Riviere, dont on dit qu'un bras se rend dans celle de Landa. Or a le riz à meilleur marché à Sambas qu'à Succadana, & les pourceaux aussi. Au fond, si nous pouvions nous établir à Sambas, il ne faudroit

pas trop s'embarrasser de Banjar-Massin, parce que les Chinois, qui y viennent tous les ans, avec un Pelu, y ont tout gagné. Ils tiennent tout ce qui y est, & y portent assez tout ce qu'il y faut, parce qu'ils donnent à meilleur marché que nous ne pourrions donner... Je suis allé à Crinata, pour acheter des Outils, avec d'autres choses qui sont recherchées à Sambas... Si le dessein de s'établir à Sambas réussit, on n'aura point assez d'or pour acheter de grosses parties de diamans. Mais on m'a dit qu'on peut avoir du sable d'or de Sey & de Calarao. Le Roi de Sambas fait tous ses efforts pour s'accorder avec les Habitans de Landa, & s'attirer le Commerce des Diamans. On trouve, dans les Pays de Calca, de Scribas, & de Melanoug, beaucoup d'or, de Betoar & de Perles; ce qui me fait prendre la résolution d'aller visiter ce Pays-là; car il faut de l'or pour faire le Commerce des Diamans, qui est notre principale vue... La Riviere la plus commode, pour aller à Landa, est celle de Moira Landa, par où les Jonques y vont. Il est vrai, qu'en basse-marée, elle n'a que deux pieds d'eau à son embouchure; mais au-delà, elle a six ou sept pieds de profondeur; & cela dure jusqu'à Landa, ou du moins il ne s'en fait que sept ou huit lieues, d'où l'on fait le reste du chemin avec des Pirogues. La Riviere de Monpana est étroite & sans profondeur, & les Sauvages y rendent la Navigation dangereuse. Celle de Sambas est plus profonde. Pages 193 & précédentes.

fandal. Elle a des Forêts d'une prodigieuse grandeur, qui ne sont composées que de bois propre à la construction des Vaisseaux, & d'où l'on tire beaucoup de poix & de résine.

Les Insulaires négligent les métaux, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre. Cependant ils ramassent l'or en poudre, qui se trouve dans le sable de plusieurs Rivières. Ils ont quantité de ces nids d'Oiseaux, dont les Chinois & d'autres Peuples de l'Orient font les délices de leurs Tables, & qu'ils croient capables d'aider à la génération. La manière de les recueillir est d'aller le long des Rochers où ils se trouvent, & de les faire tomber dans les Bâteaux avec de longues perches. Les Indiens voluptueux achètent, pour le même usage, les nageoires des Requins, dont ils ne mangent que les petits nerfs, & ne les payent pas moins cher.

Borneo surpasse toutes les autres Îles, par la variété, comme par la beauté de ses Oiseaux. Entre ses Animaux, à quatre pieds, elle en a plusieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire. Celui qui ressemble parfaitement à l'homme, non-seulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, sur-tout par celles qui procèdent des passions, porte dans le Pays le nom d'Orang-Outang. Les Portugais lui donnent celui de Beajou, comme aux anciens Habitans de l'Île, parce qu'ils ne le croient pas beaucoup plus Sauvage (51). On voit, à Borneo, des races de Singes rouges, & d'autres noirs & blancs, qui se nomment *Oncas*, & qui sont les plus estimés. Ils ont une raie noire, qui commence sur le sommet de la tête, & qui descendant sous le menton, leur forme un très beau collier. On tire, de ces Singes, le meilleur Bezoar du monde. Les Chasseurs observent de les blesser légèrement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas sur le champ; & pendant que leur blessure les rend foibles & malades, la pierre se forme dans leurs entrailles. On les tue alors pour la prendre (52). L'Île produit une autre espèce d'Animaux singuliers, dont la fourrure est fort semblable à celle du Castor.

Les Mœurs & la Religion des Beajous sont remplies de superstitions. Cependant ils n'adorent aucune Idole; & les Sacrifices, ou les Offrandes, qu'ils font de leurs bois odoriférans, sont adressés à un seul Dieu, qui tient dans ses mains la récompense & les punitions. Ils croient une vie future, puisqu'ils reconnoissent un Paradis pour les Justes, & des lieux de tourment pour les Impies. L'usage, plutôt qu'aucune Loi, les assujettit à n'épouser qu'une seule femme. Ils regardent l'infidélité, dans le Mariage, comme un crime odieux, qu'ils punissent de mort, sans aucune exception en faveur des hommes. Aussi la modestie est-elle également le partage des deux Sexes, sur-tout des jeunes filles, que leurs Maris ne voyent jamais avant le jour de leur union.

Les Beajous sont ennemis du vol & de la fraude. Ils paroissent fort sensibles aux bienfaits. L'union, dans laquelle ils vivent entr'eux, va jusqu'à

GEMELLI
CARERI.
1695.

Animaux
Singuliers.

Bezoar des
Singes.

Mœurs & Religion des
Beajous.

(51) Careri en vit un, dont la pance étoit si grasse, que ne pouvant se lever sur ses jambes, il étoit contraint de se traîner sur les fesses. Lorsqu'il changeoit de place,

il emportoit sa natte avec lui, pour se coucher dessus. Page 394.

(52) *Ibid.* page 395.

GEMELLI
CARERI,
1695.

s'entre-céder mutuellement tout ce qui reste dans leurs Campagnes, lorsque chacun a recueilli, de son propre travail, ce qu'il croit nécessaire à la subsistance de sa famille. Ils ont de la noblesse dans leurs plaisirs. Leur principale gloire consiste à se distinguer à la Chasse, d'où ils s'efforcent de rapporter quelques cornes pointues, qu'ils polissent, & qu'ils portent à leur ceinture. Les Paysans sont des toiles d'écorce d'arbre, qui deviennent aussi douces que le coton, après avoir été lavées & battues. Mais, ces arbres croissant dans les terres Mahométanes, ils ne peuvent s'en procurer l'écorce sans s'exposer à la tyrannie des Mores. Les uns vont nus, à l'exception de la ceinture. Les autres portent un petit pourpoint de ces étoffes d'écorce, qu'ils teignent de différentes couleurs; & pour se garantir la tête du Soleil ou de la pluie, ils ont un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de sucre, à bords pendans. Leurs armes sont des poignards, peu différens du Cangiar des Mores; & des Sarbacanes de huit pieds de long, avec lesquelles ils soufflent de petites flèches armées d'une pointe de fer, qui est souvent empoisonnée d'un suc mortel. Ils se servent aussi de petites boules de terre, pour tuer les Oiseaux. En général, les Beajous sont bazonnés, de belle taille & naturellement robustes.

Les Mores, qui habitent les parties extérieures de l'Isle, & qui cherchent sans cesse à tenir les Beajous dans l'oppression, forment une Nation inconstante, orgueilleuse, perfide, & généralement livrée au vol. Outre les armes communes aux Indiens, ils ont quelques armes à feu, dont ils ne se servent que sur Mer. La plupart ne se couvrent que le milieu du corps; mais les principaux ont, de la ceinture en bas, une espee de demie juppe, & portent un mouchoir autour de la tête. Pendant la pluie, ils ont aussi des chapeaux de feuilles. Leurs Habitations sont presque toutes sur le bord des Rivières, & ne sont composées que de maisons de bois, comme celles des Beajous, élevées sur cinq piliers, pour y être en sûreté contre la violence des inondations. Les plus pauvres font leur séjour ordinaire, sur les Rivières mêmes, dans des Barques, qui ne demandent pas beaucoup d'étendue pour contenir leurs meubles & toutes leurs richesses. Le Roi de Banjar-Massin est misérablement logé lui-même, dans une Campagne fort éloignée de la Mer; & sa puissance est médiocre, depuis qu'elle est divisée entre plusieurs Branches; dont la Famille royale est composée (53).

Mort du Pere
Vintimiglia.

Avec une recrue de Missionnaires, le Pere Vintimiglia demandoit que le Roi de Portugal lui accordât la permission d'honorer quelques Princes Beajous du titre de Dom, pour les engager à servir la Religion par le motif de la gloire, auquel ils paroissent si sensibles. Mais il touchoit alors au terme de ses travaux. On apprit à Goa qu'il étoit mort en 1691; & cette nouvelle fut confirmée par la vue de ses ornemens d'Eglise & de ses Livres, que les Beajous renvoyèrent aux Européens de Banjar-Massin (54).

§ III.

GIMELLE
CARERI.
1695.

Arrivée de Careri à la Chine, & Voyages qu'il y fait par terre.

Les remarques de Careri, sur les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, ne contenant rien qu'il ait pu voir de ses propres yeux, on en doit conclure qu'elles sont ritées des anciennes Relations. Il paroît faire cet aveu lui-même, pour faire sentir la différence de ce qu'il promet à ses Lecteurs, en le transportant dans le vaste Empire de la Chine, où son Vaisseau jetta l'ancre, au Port de Macao, le quatre d'Aoûr. Mais, avant que d'entrer dans le récit de ses propres observations, il veut qu'on apprenne de lui quelles doivent être les provisions d'un Voyageur, qui veut obtenir un peu de faveur des Chinois. « On ne doit porter » à la Chine que des ouvrages de cristal, tels que des Lunettes, des Té-
 » lescopes, des Montres, & particulièrement des Estampes, enluminées ou
 » non, que les Chinois estiment beaucoup, parce qu'ils ne comprennent
 » point comment on peut ombrer ainsi le papier, & déliner les petites
 » choses avec une si parfaite exactitude. On ne doit s'embarasser d'aucune
 » autre marchandise, pour une Région où rien ne manque. Celui qui veut
 » négocier avantageusement à la Chine, doit être bien pourvu de piastres,
 » pour acheter des productions du Pays, telles que de la soie, & diver-
 » ses étoffes de la même matière. On y trouve, à très grand marché, des
 » brocards brochés d'or, non avec de la soie, comme en Europe, mais
 » avec de très petits filets de papier doré, dont l'art surprend ceux qui les
 » voyent pour la première fois. On peut faire encore un profit considéra-
 » ble sur une sorte de Blanc, à l'usage des Dames, qu'on nomme com-
 » munément Blanc d'Espagne, & qui vient de l'Île de Bornéo. Il se trans-
 » porte au Japon, où les Dames l'achètent fort cher, & l'emploient jus-
 » ques sur leurs jambes. On gagne quarante pour cent, à rapporter en Es-
 » pagne des lingots d'or raffiné de la Chine. Ces lingots sont de différens
 » prix, depuis trois cens écus jusqu'à mille. Il ne faut pas négliger non
 » plus le commerce des autres métaux, c'est-à-dire, du Cuivre, du Tut-
 » tanague & du Calin, qui a la pureté de l'argent & la blancheur de l'é-
 » tain fin. On l'a pris quelquefois, en Europe, pour de l'argent; & les Por-
 » tugais des Indes en font de la Monnoye, de la Batterie de cuisine, des
 » Bracelets, des Bagues & d'autres bijoux. Ceux qui portent du Vis-argent
 » de la Chine à la Nouvelle Espagne, y trouvent trois pour un de profit,
 » parce qu'il est absolument nécessaire pour raffiner l'or & l'argent. Il y a
 » beaucoup à gagner aussi sur le musc, sur la civette & sur le sucre fin. La
 » porcelaine de toutes les especes, les éventails, les boîtes, les cabinets, &
 » tous les meubles vernis, rapportent un profit certain dans toutes les par-
 » ties de l'Europe. Quelques-uns sont ornés d'ivoire & de pierres précieu-
 » ses, & quelquefois même de cloux d'or. Mais ces ouvrages se font en-
 » core plus plus parfaitement au Japon (55).

Conseils que
Careri donne à
ceux qui font le
Voyage de la
Chine.

GEMELLI
CARETI.
1695.

Remarques sur
le caractère de
Caretì.

Il est soupçon-
né d'être un Es-
pion du Pape.

Voyage qu'il
fait par terre de
Nankin à Pekin.

On ne pense point à rentrer ici dans une matière épuisée, ni même à donner le jugement de Careti (*) sur l'Empire de la Chine, & sur les observations qui lui sont communes avec un grand nombre de Voyageurs. Mais, comme on ne peut refuser des éloges à sa fidélité, dans les occasions où l'on apprend à le connoître, par la conformité de ses récits avec quantité de graves témoignages qu'on s'est déjà fait honneur d'employer, il paroît mériter un peu de confiance sur d'autres points qu'il a traités seul, & pour lesquels on n'a que sa bonne foi pour garant. Tels sont ses Voyages par Terre, de Nankin à Pekin, & de Pekin à Nankianfu; Relations d'autant plus intéressantes, que les autres Voyageurs ayant fait ces deux routes par eau, elles présentent de nouveaux objets, qui distinguent beaucoup la sienne. Ainsi, passant sur son arrivée à Canton, où l'on se contente d'observer que les Missionnaires, alors divisés par les fameux différends dont on a donné l'histoire (56), le prirent d'abord pour un Espion de Rome, il fustige d'avertir qu'il s'embarqua pour Nankin, dans une Barque de dépêches que le Viceroy de Canton expédie de trois en trois jours, pour rendre compte à l'Empereur de tout ce qui se passe dans la Province, "Ce Voyage, dit-il, que j'allois faire à la Cour, augmenta beaucoup les soupçons des Missionnaires. Il acheva de leur persuader que j'étois un "Emissaire du Pape, envoyé à la Chine pour m'informer de leurs démê- "lés. Je crois que ces idées aiderent à lever les obstacles; qu'ils auroient "pû faire naître à mon Voyage; car les Religieux Portugais ne vou- "loient pas souffrir qu'aucun Européen se rendit à la Cour, sans leur con- "sentement. Ils me donnerent, pour Guide, un Chrétien Chinois, "homme d'âge mur, qui me loua ses services pour un Tael par mois (57). C'est donc à Nankin qu'il faut se transporter avec Careti, pour lui voir prendre la résolution de se rendre, par Terre, jusqu'à une demie journée de Pekin: mais le détour est si grand par eau, qu'à l'exemple des Habitans de Nankin, qui font le même Voyage, il aime mieux risquer la fatigue du chemin de Terre. Il n'eut à passer que le Fleuve de Kian, auquel il donne deux milles de largeur, pour se rendre à Pukeou, Ville située sur la gauche du Fleuve, où il avoit fait louer, à juste prix, des Chevaux pour sa route. Cette Ville est ceinte d'un mur de dix milles de circuit, qui renferme des Collines, des Montagnes & des Plaines inhabitées. Elle a peu de maisons, parce que ses Habitans aiment mieux vivre dans les Fauxbourgs. Aussi sont-ils fort peuplés & d'une longueur extraordinaire.

(*) Il a été cité plus d'une fois, dans la description de cet Empire.

(56) Voyez la Relation de Mezsa-Barba, au Tome VII. de ce Recueil.

(57) Careti, Tome IV. page 43. Il se fit vêtir à la Chinoise: mais, pour entrer dans ses vûes, nommons quelques Missionnaires, auxquels il eut devoir de la reconnaissance. Le Pere Turcoiti, Supérieur des Jésuites, le reçut fort bien. Ce bon Religieux, dit-il, qui étoit Milanois, passa, aux dépens de la Cour d'Espagne, du Mexique à Manille. De-là, il fut envoyé en Mission, à Terna-

re, & fait prisonnier par les Hollandois, qui le conduisirent à Batavia, d'où il obtint la liberté de passer à Macao, sous la protection de la Couronne de Portugal. Ensuite il fut employé à la Mission de Canton: mais l'Eglise & la Maison des Jésuites y étoient pauvres. Careti ne fut pas moins bien reçu de M. Solfe, Missionnaire François, & des Religieux Espagnols de l'Observance, qui faisoient aussi leur Mission dans Canton, & son Fauxbourg. Ils y avoient deux Eglises, fort ornées, & bien entretenues par le Roi d'Espagne.

Careti

Careri se mit en chemin, le Dimanche quinze d'Octobre, accompagné d'un Chinois Chrétien, qui avoit pris ses grades, dans l'espérance de s'élever à la dignité de Mandarin, mais qui manquoit d'argent, sans lequel on n'accorde point d'Emplois à la Chine. Ils marchèrent tout le jour dans un Pays fort habité, dont toutes les Habitations sont néanmoins assez petites jusqu'au Village de Tanlikan, où ils arrivèrent le soir. Pendant toute cette marche ils avoient rencontré une foule de Passans, montés sur des Mules & des Ânes, & quantité de petites Charettes avec une seule roue, tirées par deux hommes, & chargées de trois ou quatre ballots, que deux Mules ne porteroient pas dans un long Voyage. S'étant remis en chemin le jour suivant, ils rencontrèrent deux Soldats Tartares, auxquels ils ne firent pas difficulté de se joindre. Suykeou, premier Village qu'ils rencontrèrent, est environné d'un mur, qui a plusieurs milles de circuit. Ensuite ils traversèrent une Montagne, au sommet de laquelle on trouve un Monastere de Bonzes. Après avoir fait quinze milles, ils s'arrêtèrent, pour dîner, au Village de Takiaren, d'où quinze autres milles les firent arriver à celui de Tachiampon.

Le 17, ils dînèrent à Kalempou, d'où ils allèrent passer la nuit à Xuannipou. Cette journée fut encore de trente milles. La dépense des Auberges est fort modique : mais ceux qui veulent des liqueurs fortes, sont obligés de les payer à part. Careri, ne s'accommodant point des mets Chinois, qui consistent dans des herbes à demi cuites, étoit ravi de pouvoir trouver du moins une bonne Poule pour deux sols ; & payant ses Hôtes, comme s'il eût mangé des herbes, il se faisoit préparer des alimens plus solides, par deux Valets qu'il avoit à sa suite. Le 18, on le fit dîner à Linxouayien, grande Ville, environnée de murailles, & baignée d'une Rivière navigable, qui forme plusieurs Lacs aux environs. On la passe sur un Pont de Bateaux, & sur l'autre Rive on trouve un grand Bourg. La journée fut de trente-deux milles, jusqu'au petit Village d'Ynangian. Le lendemain, après avoir fait quelques milles dans une belle Plaine, on s'arrêta vers midi à Couchen, Ville riche & bien peuplée, qui doit ces deux avantages au Commerce de la Rivière. On y trouve particulièrement un grand nombre de Faucons, dressés pour la chasse, qui se transportent dans toutes les parties de l'Empire. Le soir, on entra dans Xuaneian, après une journée de trente-cinq milles.

Le 20, on fit environ vingt milles, dans des Plaines soigneusement cultivées, pour aller dîner à Nanfoucheu, Ville déserte, quoiqu'elle ait trois milles de circuit, & qu'elle soit sur la même Rivière, mais accompagnée d'un Fauxbourg très peuplé. La brutalité d'un des Soldats Tartares, qui frappoit cruellement les Muletiers, obligea Careri & le Docteur Chinois de passer la nuit dans ce lieu. Le 21, d'autres effets de la même cause les ayant fait partir fort tard, ils ne purent faire que vingt-cinq-milles, jusqu'au petit Village de Senfoun. Le 22, après avoir fait quinze milles avant le jour, on s'arrêta pour dîner à Taouchian, & l'on en fit quinze autres, pour arriver à Souchen, dernière Ville de la Province de Nankin de ce côté-là. Elle est grande, & bordée par un Fleuve rapide, que Careri nomme Xouan-
so, ou le Fleuve jaune, parce que ses eaux sont toujours troubles & pleines

Tome XI.

Q q q

GEMELLI
CARERI.
1695.
Lieux & cir-
conférences de la
route.
Tanlikan.

Tachiampon.

Xuannipou.

Linxouayien.

Nanfoucheu.

Taouchian.

ETHELLE
CARERI.
1695.

Nouzan.

Chiachorien.

Nourriture des
Habitans.

Zouxien.

Twanfien.

Wenkiangkien.

Tun-pin-kien.

Chiapinkien.

de boue. Les Fauxbourgs sont beaucoup plus grands que la Ville & mieux peuplés. On y passe le Fleuve. En descendant du Bateau, Careri fut agréablement surpris de rencontrer le Pere Sisaro, Milanois, nommé à l'Evêché de Nankin, qui alloit se faire sacrer à Macao. Le 23, il partit quatre heures avant le jour; & passant bientôt une grande Riviere, sur un Pont de pierre, il fit vingt milles jusqu'à Nouzan. L'après-midi, il passa la Riviere à Ukiankyai. Les Habitans de cette partie de l'Empire sont merveilleusement endurcis au froid. Careri, qui le supportoit moins patiemment, ne parloit pas volontiers si matin. On fit, ce jour-là, trente cinq milles jusqu'à Chiachorien, où l'usage des Hôtels est de tenir toujours prêt un vase plein d'eau chaude, pour y faire cuire des fèves & d'autres légumes à l'arrivée des Voyageurs. Il ne croît point de riz dans cette Province. Careri sentoit la rigueur du froid, malgré sa robe & ses bas fourrés; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre cause de cette stérilité, que le climat. Les Habitans y suppléent avec diverses especes de grains, dont ils font une sorte de pain, mêlé de beaucoup d'oignon. Ils le font cuire à la fumée, sur des bâtons, qu'ils étendent sur une chaudiere bouillante. Mais ce n'est qu'une pâte, qui a la pesanteur d'une pierre sur l'estomac. Ils mangent encore, au défaut de riz, des morceaux de pâte bouillie, coupés fort délicatement. La soupe au fèves, qu'ils appellent Tanfou, est un de leurs mets les plus délicats, parce qu'ils trempent leurs viandes dans cette misérable sauce. Elle est composée de petites fèves blanches, pilées & réduites en pâte.

Le 24, Careri & le Docteur Chinois arriverent de fort bonne heure à Kiayxoy, pour aller dîner à Zouxien, petite Ville entourée de murailles, dont le Fauxbourg offre un grand Bâtiment carré, rempli de Pagodes & de Bonzes. Les Idoles y sont monstrueuses. On a la liberté de s'y promener, dans un beau Jardin, planté de grands arbres. Le soir, après avoir fait trente milles, on passa la nuit à Tutanfien. Le jour suivant, on traversa de bonne heure la Ville de Jenkiefu; qui appartient à la Province de Xanton. Elle est située dans une Plaine, & ses murailles forment un carré de quatre milles. On dina dans le Village de Cauxio, pour aller passer la nuit, après une marche de trente milles, dans le Fauxbourg de Wenkiangkien. Cette Ville est mal peuplée pour son étendue, qui renferme trois milles en carré; mais on voit, dans cet espace, quantité de Jardins & de Champs.

Le lendemain, après avoir fait quelques milles, on se reposa dans le Fauxbourg de Tun-pin-kien, d'où l'on traversa cette Ville, qui est longue d'un mille & demi, sur un mille de large. La journée fut de trente, jusqu'au petit Village de Kieu-xien. Le 27, à la pointe du jour, on passa par Tungo-kia, Ville assez déserte, où l'on fut obligé de traverser la riviere de Tungo, sur un mauvais Bateau, parce que le Pont tomboit en ruines; & le dîner se fit à Tunchenÿ, d'où l'on se rendit le soir à Chipinkien, après avoir fait trente-quatre milles. Comme ce Pays n'a point de Montagnes, où les Chinois puissent enterrer leurs Morts, ils plantent, dans la Plaine, des carrés de Cyprès ou d'autres arbres, au milieu desquels ils facent les Tombeaux. Chaque Hôtelier entretient une Sentinelle, qui par le bruit qu'elle fait continuellement, avec deux bâtons qu'elle frappe l'un contre l'autre, interrompt le sommeil des Voyageurs.

On dina, le 28, à Sintien; d'où passant par Kautancheu, Ville peu habitée, on arriva le soir à Jau-chiaen, après une marche de trente milles. Le lendemain, on passa de bonne heure à Ghinxiana, & vers midi à Kouchipo. Ensuite, passant par Takto, Ville fort peuplée dans une enceinte de trois milles, & plus encore dans ses Fauxbourgs, on y traversa une Rivière, pour entrer dans la Province de Pekin, où l'on passa la nuit à Liou-Chimiaou. Cette journée fut de trente-quatre milles. Le Mardi, premier jour de Novembre, on arriva de bonne heure à Kincheu, d'où l'on alla dîner à Liou-Chimiaou; & de-là, passant Fuchenkié, dont les murailles & les maisons sont de terre, on acheva une journée de trente-trois milles à Fukiang. Le 2, on passa, de grand matin, la Rivière qui baigne les murs de Chienchiena; & traversant cette Ville, qui a peu d'Habitans, on rencontra bientôt une autre Rivière, qui sert de soie à la Ville de Tangaxia. Il fallut traverser aussi cette Ville, pour aller dîner à Chiankelin, d'où l'on alla passer la nuit à Xokienfu. Dans une enceinte de quatre milles, cette Ville n'a que deux rues, dont les maisons soient entières. Tout le reste n'offre que des Champs, & des ruines d'anciens Edifices. En sortant des murs, Careri prit plaisir à voir passer une Procession d'Idolâtres. Quantité d'hommes & de femmes portoient des banderolles peintes, dont les Figures représentoient des Serpens, des Pantheres & d'autres Monstres. Deux jeunes garçons battoient d'un tambour de cuivre, & deux autres sonnoient d'une sorte de trompettes, dont ils tiroient des sons fort lugubres. Quelques-uns portoient une Figure monstrueuse, assise dans un fauteuil. Ensuite on voyoit paroître un grand cercueil, soutenu par plusieurs hommes, & couvert de petites Idoles de terre, les unes assises & d'autres debout, toutes affreuses par leur forme, surtout les deux principales, qui étoient assises au milieu. Un Maître de Musique marchoit à la tête, avec un papier à la main, dont il battoit la mesure, pour régler le chant du Convoi. Tous les Payfans, que le hasard ou la curiosité amenoit au passage, se mettoient à genoux, avec d'autres marques de respect: mais les personnes, un peu distinguées, par le rang ou la naissance, rioient de ces misérables superstitions, & sembloient plaindre l'aveuglement du Peuple. Careri & le Compagnon de son Voyage arrivèrent le soir à Rechilipou, après avoir fait trente milles.

Le 3 de Novembre, ils dînèrent à Jinkieouxien. Ensuite, traversant Maochio, Ville médiocre, qui est environnée de Lacs & de Marais, ils firent huit milles dans cet humide Canton, pour arriver au Fauxbourg de Xiounxien. La Ville n'a que deux milles de tour & n'est pas fort habitée. Careri s'aperçut ici, pour la première fois, que les femmes n'y étoient pas coiffées comme dans les autres Provinces. Elles tressent leurs cheveux; & les assemblant derrière leur tête, elles les couvrent d'un petit bonnet de soie noire, qui est arrêté par un poinçon. Les plus riches les ont noués au sommet de la tête, & couverts d'un bonnet de soie & or, avec un ruban d'or, large de trois doigts, qui leur ceint la tête. C'est ici qu'on commence à voir aussi des Payfans Chinois le long des grands chemins, avec une perche sur l'épaule & un panier à chaque bout, pour ramasser la fiente des Animaux, dont ils engraisent leurs Terres. D'autres, armés de ra-

Qqqij

GEMBLA
CARRI.
1695.
Kautancheu.

Chimiaou.

Tangaxia

Xokienfu.

Procession Châ-
noïse.

Rechilipou.

Xiounxien.

Parure des fem-
mes du Pays.

GEMELLI
CARERI,
1675.
Sinkienien.

Chian-Sing-
hen.

Arrivée de Ca-
reri à Pekin, &
longueur de son
Voyage.

Comment il
est reçu des Je-
suites.

Le Pere Gri-
maldi le mène à
la Cour.

teaux, s'empresrent de ramasser les feuilles des arbres & les moindres paif-
les, pour s'en chauffer, dans un Pays où le bois est fort cher. Cette journée fut
de trenre-deux milles. Le 4, les deux Voyageurs suivirent la Riviere de
Xiounxien; jusqu'à Pecouxo; & de-là ils arriverent, le soir, au Fauxbourg
de Sankixien, après avoir fait trenre milles. Ils passerent, le 5, par Chio-
cheu, Ville fort peuplée, dans une assez grande enceinte, & dans ses Faux-
bourgs. Ils dînerent à Liolixoa, d'où s'étant rendus à Lean-xien-cié, ils
allèrent passer la nuit à Chian-Singhien, après une journée de trenre-deux
milles. Elle fut extrêmement fatiguanre, par la difficulté de passer conti-
nuellement entre un grand nombre de Chameaux, de Chariots & d'autres
Voitures, qui vont à Pekin ou qui en reviennent. On trouve, de mille en
mille, sur cette route, un Corps-de-Garde, qui n'est qu'une Loge de terre,
où plusieurs Soldars veillent, chaque nuit, à la sûreté des Voyageurs. Le
Dimanche, 6 de Novembre, après avoir côtoyé des Monagnes escarpées,
pendant l'espace de vingt milles, Careri entra heureusement dans Pekin. Il
avait employé, depuis Canton, deux mois & onze jours à ce Voyage. Les
Chinois, dit-il, comptent, de Canton à Pekin, cinq mille quatre cens
lys, de ceux dont chacun fait deux cens soixante pas. Il en avoit fait trois
mille deux cens cinquante par eau jusqu'à Nawkin, & deux milles cent cin-
quante par terre (§8).

Il alla descendre chez les Jésuites Portugais, qui avoient alors leur Mai-
son dans la Ville des Tartares. Le Pere Philippe Grimaldi, Vice-Provincial,
& Président des Mathémariques, le reçut avec beaucoup de civilité: mais
il lui déclara que sans la participation de l'Empereur, qui vouloit être in-
formé de tous les Etrangers qui arrivoient à Pekin, il ne pouvoit lui accor-
der un logement; & que les Jésuites craignoient d'autant plus de violer les
ordres de ce Prince, qu'ayant chez eux, depuis quelques années, deux de
ses Pages, auxquels le Pere Pereira enseignoit la Mutique de l'Europe, ils
les regardoient comme deux Espions, qui rapportoient, à la Cour, tout ce
qui se passoit dans leur Maison. Ce Missionnaire, & tous les autres, paru-
rent fort étonnés qu'on eût conseillé à Careri de se rendre à Pekin, sans y
être appelé par l'Empereur. Il leur répondit qu'il avoit visité, avec la mê-
me hardiesse, les Cours du Grand-Seigneur, du Roi de Perse & du Grand-
Mogol, qui n'étoient pas moins puissans, ni moins jaloux que l'Empereur
de la Chine. Cet Empire, lui dit le Pere Grimaldi, se gouverne par une
politique fort différente. La dispute fut longue avec tous les Missionnaires;
& Careri prit congé d'eux, en les asurant qu'il ne chetchoir point à voir
des Fortereffes, ni rien qui pût causer de la défiance aux Chinois.

Ce premier refus des Jésuites sembloit lui annoncer qu'il avoit peu de
faveur à se promettre de leur amitié. Son Interprète lui fit trouver un loge-
ment dans la Ville Chinoise, où, pendant quelques jours, il ne s'attacha
qu'à prendre une idée générale de la situation, de la forme & de la gran-
deur de Pekin. Mais il fut agréablement surpris de voir arriver un de ces
Domestiques, que les Chinois nomment *Millavige*, qui venoit l'avertir,
de la part du Pere Grimaldi, que ce Missionnaire desiroit de le voir. Il se
hâta d'aller au College Portugais.

(§8) *Ibid.* page 110 & précédentes.

Après les descriptions qu'on a données du Palais impérial de Pekin, on ne s'arrêtera point à représenter l'admiration de Careri pour ce Théâtre de magnificence & de grandeur. Mais, comme on le soupçonne de s'être attribué faussement l'honneur d'avoir parlé à l'Empereur de la Chine (59), on ne doit pas craindre que le récit, qu'il fait de cet événement, passe ici pour un détail inutile.

Je trouvai, dit-il, le Pere Grimaldi richement vêtu, d'un habit doublé de Martes Zibellines, dont l'Empereur lui avoir fait présent. Il me dit qu'il y avoit une occasion, favorable pour moi, d'entrer avec lui dans le Palais; parce qu'il devoit présenter à l'Empereur le nouveau Calendrier de l'année 1696, qu'il avoit composé lui-même en Chinois, & en Tartare Oriental & Occidental. Je le remerciai de s'être souvenu de moi, & du présent qu'il me fit d'un de ces Calendriers. Je montai aussi-tôt à Cheval, pour le suivre. Après avoir passé la première enceinte, où les Jésuites François avoient leur Maison, nous entrâmes dans l'intérieur du Palais par une grande porte, dont les Gardes nous laisserent passer librement; & traversant une vaste Cour, entre plusieurs hayes de Soldats bien habillés, nous montâmes dans la première Salle d'un des côtés, par un escalier de vingt degrés de marbre blanc. Nous descendîmes ensuite par une porte du même côté; car la porte & l'escalier du milieu, qui sont plus grands, plus magnifiques & mieux ornés, ne sont que pour la personne de l'Empereur. Au reste, cette Salle étoit si grande, qu'outre l'appui de ses murs, elle étoit soutenue par des colonnes de bois, peintes & dorées comme le plafond. La Cour, où nous descendîmes de-là, offroit trois autres portes de front, deux sur les côtés, & de fort beaux Bâtimens. Nous remontâmes ensuite dans une autre Salle, assez semblable à la première; & nous passâmes successivement, par d'autres Cours, à la troisième & à la quatrième, qui surpassoit toutes les autres par la magnificence de son architecture & de ses ornemens.

Comme le Pere Grimaldi portoit le Calendrier dans une boîte couverte de soie, accompagné de plusieurs Mandarins, l'Empereur avoit envoyé dans la troisième Cour, au-devant du Missionnaire, un Officier qui reçut de lui ce présent. Je m'imaginai que la cérémonie n'auroit pas d'autres suites. Mais le Pere Grimaldi, ayant pris congé des Mandarins, qui lui avoient servi de cortège, me dit qu'il jugeoit à propos de me présenter à l'Empereur, & que si je voulois attendre dans le lieu où nous étions, il m'introduiroit auprès de ce Monarque. Il m'enseigna, dans l'intervalle, les formalités que je devois observer. En effet, une heure après, nous fûmes avertis par un Officier, qu'il étoit temps d'avancer. Nous traversâmes quatre Cours fort longues, ornées d'Appartemens de différentes structures, qui surpassoient en magnificence la dernière Salle, bâtie sur les portes de communication. Les nouvelles portes, par lesquelles nous passions d'une Cour à l'autre, étoient d'une grandeur extraordinaire, larges, hautes, bien pro-

GEMELLI
CARERI.
1695.
Careri accusé
d'imposture.

Récit qui se
voit le justifier.

Lieu par le-
quel il passe.

Faveur qu'il
reçoit du Pape
Grimaldi.

(59) Voyez la Description de la Chine, au Tome VI de ce Recueil. Malgré les objections, il n'est pas vraisemblable qu'il eût

osé publier son récit pendant la vie de ceux qui pouvoient le démentir.

GEMELLI
CARERI.
1695.

portionnées, & bariées de marbre blanc. Une des Cours étoit traversée par un ruisseau, sur lequel on passoit par plusieurs petits ponts de marbre blanc. En général, la beauté de ce Palais consiste dans la multitude de ses Edifices, de ses Cours & de ses Jardins, dont l'ordre & la structure méritent une véritable admiration.

Il est admis à
l'Audience de
l'Empereur.

Nous découvrîmes le Trône de l'Empereur, au milieu d'une grande Cour. Il étoit de forme carrée, avec cinq bases l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant, & dont chacune étoit environnée d'une balustrade de très beau marbre blanc. On voyoit, sur la cinquième, un magnifique Pavillon, ouvert de tous les côtés, & soutenu par de grosses colonnes : c'étoit le Trône. L'Empereur y étoit assis à la Tartare, sur un Sopha élevé de trois pieds, & couvert d'un grand tapis, qui s'étendoit sur tout le plancher. Il avoit, près de lui, des Livres, de l'encre, & un pinceau Chinois pour écrire. Son habillement étoit de soie, couleur d'or, avec plusieurs Dragons en broderie, & surtout deux fort grands sur l'estomac. On découvroit, des deux côtés du Trône, quantité d'Eunuques, fort bien rangés, & richement vêtus, mais sans armes, les pieds joints l'un contre l'autre, & les bras pendans.

Circonstances
de cet événe-
ment.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à la porte de cette Cour, nous courûmes, avec assez de vitesse, jusqu'au fond de la Salle, qui étoit vis-à-vis du Trône; & nous demeurâmes un moment debout, les bras pendans. Ensuite, pliant les genoux, nous joignîmes les mains sur la tête, que nous baissâmes trois fois jusqu'à Terre. Nous nous relevâmes, pour recommencer deux fois la même cérémonie; après quoi, nous fûmes avertis d'avancer, & de nous mettre à genoux devant l'Empereur. Il s'adressa au Pere Grimaldi, pour me demander, par sa bouche, des nouvelles de l'Europe. Je répondis, suivant mes lumières. Il me demanda si j'étois Médecin, ou Chirurgien. Je lui dis qu'aucune de ces deux Professions n'avoit fait mon étude. Il voulut savoir si j'entendois les Mathématiques. Je ne m'en attribuai nulle connoissance, quoique j'en eusse appris quelque chose dans ma jeunesse. Le Pere Grimaldi ne m'avoit pas dissimulé que si je me reconnoissois un peu de capacité, dans quelqu'une de ces Sciences, je serois infailliblement retenu au service de la Cour. Enfin, nous fûmes congédiés, & nous nous retirâmes sans cérémonie. Ce Monarque, dont le nom étoit *Cumhi*, qui signifie le Pacifique, n'avoit pas plus de quarante-trois ans. Il étoit dans la trentecinquième année de son regne. Je lui trouvai la taille bien proportionnée, le visage gracieux, les yeux vifs, & plus grands qu'on ne les a communément à la Chine, le nez un peu aquilin & rond vers le bout. Il avoit quelques traces de petite vérole, mais qui ne diminuoient point la beauté naturelle de son visage (60).

Depuis les témoignages d'amitié que Careri avoit reçus du Pere Grimaldi, son estime & son respect étoient devenus si sincères pour les Jésuites, qu'il ne perdit pas une occasion de faire éclater ces deux sentimens. Ce qu'il ra-

(60) *Ibidem*, pages 140 & précédentes. On laisse au Lecteur la comparaison de ce récit, avec les objections de l'endroit qu'on a cité.

monte de leurs Etablissmens & de leur zèle ne se trouve dans aucun autre Voyageur.

Ils avoient, dit-il, trois Eglises dans Pekin; l'une dans la premiere enceinte du Palais, pour les Peres de France, dont le Pere de Fontenay étoit Supérieur, & qui n'étoient qu'au nombre de trois, les PP. Gerbillon, Bouvet & Vidélou, avec un Pere Allemand, nommé Kilian Stump, tous fort habiles dans les Mathématiques, & reçus à Pekin depuis environ neuf ans, malgré les oppositions que les Peres Portugais du même Ordre avoient apportées à leur établissement. Ils s'étoient acquis l'estime & l'affection de l'Empereur, jusqu'à se voir logés dans son Palais, où ce Prince leur faisoit bâtir alors des Appartemens commodes. La seconde Eglise étoit dans la partie Orientale de la Ville des Tartares, qui se nomme *Toutang*, où le Pere Sisaro, créé depuis peu Evêque de Nankin, avoit sous lui deux autres Jésuites, le Pere Thomas de Namur, & le Pere Soarez. Dans la troisième, qui étoit la plus ancienne & la plus belle, le Pere Grimaldi, Supérieur & Vice-Propriétaire, faisoit sa résidence, accompagné des PP. Pereira, Rodriguez, & Ossorio. Elle étoit située dans la partie Occidentale de la Ville des Tartares, qui porte le nom de Sitang. L'Empereur donnoit, pour l'entretien de cette Maison, une certaine quantité de riz, d'huile, de sucre, d'épices, de sels, de pois, & d'autres alimens, qui montoient, pour chaque Missionnaire, à la valeur de cent vingt-cinq pialtres, & qui, joint au revenu de quelques Boutiques, les mettoient en état de mener une vie commode, sans aucun secours du Portugal. Les François, au contraire, vivoient fort pauvrement, malgré les pensions qu'ils recevoient de France; parce qu'à la Cour de Pekin tout est d'une extrême cherté. L'Empereur leur demandoit souvent, s'ils avoient quelque besoin. Ils répondoient modestement qu'ils n'avoient besoin de rien. Careri observe que lorsque ce Prince alloit voir l'une ou l'autre de leurs trois Maisons, ils étoient obligés d'en faire sortir tous leurs Domestiques, & de tenir ouvertes toutes les portes de leurs Armoires, pour faire voir qu'elles ne contenoient rien de suspect.

Ces Peres me dirent, ajoute Careri, que leur vie étoit rude & fatigante. Les PP. Grimaldi, Gerbillon, & de Fontenay étoient obligés de se rendre, chaque jour, de grand matin, à l'Appartement de l'Empereur, pour instruire ce Monarque, ou pour y recevoir ses ordres. Ils y étoient retenus jusqu'à midi. Les autres étoient employés à faire des instrumens de Mathématiques, à raccommoder des Horloges, & souvent à faire des courses pénibles. Le Pere Grimaldi portoit envie à la condition des Galiléens, parce qu'ils ont du moins quelques heures de repos. Un exemple fera juger de la justice de ses plaintes. Il étoit tombé de sa Mule, en revenant du Palais; & n'ayant pu se dégager d'un écrier, il avoit été traîné l'espace de deux cens pas, avec tant de danger pour sa vie, qu'un œil lui étoit presque sorti de la tête. Mais il avoit été parfaitement guéri, par les soins d'un Chirurgien que l'Empereur avoit eu l'attention de lui envoyer (61).

Ces ardens Missionnaires servoient leur Protecteur avec une assiduité si constante, qu'en Hyver ils avoient la barbe gelée. Leur unique dédomma-

GEMELLI
CARERI.
1695.
Etat des Jé-
suites de la Chi-
ne.

Leur revenu.

Précautions
de l'Empereur
lorsqu'il visitait
leurs Maisons.

Leurs fatigues.

Leur santé.

GEMELLI
CARRER.
1695.

gement étoit la ferveur des Chrétiens Chinois, au salut desquels ils rapportoient tous leurs travaux. Ils tenoient, aux portes de Pekin, des Exorcistes, qu'ils payoient pour baptiser les enfans exposés, qu'on jetoit devant les portes de la Ville, & dont la plupart y périssoient misérablement. On en avoit baptisé trois mille, l'année d'auparavant; & tous les ans, le nombre de ceux, qui se trouvoient exposés, ne montoit pas à moins de quarante mille. Mais, depuis peu, le Magistrat de Pekin avoit fondé un Hôpital pour les élever.

Jugement de
Carré sur les
Missions de la
Chine.

On comptoit alors, dans toute la Chine, environ deux cens mille Chrétiens, dont les Missionnaires, de divers Ordres, recevoient quelque assistance. Carré paroît persuadé que les uns & les autres avoient beaucoup d'obligation aux Jésuites de Pekin, qui s'opposoient continuellement aux complots des Ennemis du Christianisme. « Il n'y a, dit-il, que cet Ordre, qui soit capable d'y maintenir les autres, parce que, les Chinois n'aimant les Européens que par intérêt, il faut, pour leur plaire, sçavoir de tout, comme les Jésuites, composer leur Calendrier en trois langues, avec le mouvement des Planettes & des principales Etoiles; observer les Eclipses, raccommoier des Horloges, faire des Instrumens de Mathématiques, travailler à la distillation; en un mot, n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. C'étoit à l'aide des Arts & des Sciences, que la Mission se soutenoit. Elle étoit exercée, non-seulement par les Jésuites, mais par des Prêtres ou des Clercs François, par seize Cordeliers, dix Dominiquains & cinq Augustins, tous Espagnols, entretenus par les libéralités du Roi d'Espagne. Les Clercs François vivoient, en communauté, dans des fonds qu'ils ont en France, & dont le revenu étoit partagé entre les Missions de la Chine, de la Cochinchine, de Siam & du Tonquin. Les plus mal pourvus étoient les Clercs Portugais, dispersés dans l'Empire, au nombre de quarante. Ils n'avoient pas d'autre fond qu'un log de l'Evêque de Munster, & quelques petites contributions qui leur venoient du Portugal. Ce double secours ne suffisoit pas pour leur entretien; & celui qu'ils tiroient des Chrétiens Chinois étoit un foible supplément, parce que ce n'étoient pas les Mandarins & les personnes riches, qui embrassoient la doctrine austère de l'Evangile. Ils ne laissoient pas de soutenir leur Droit de Patronage sur la Chine; car les Portugais ne permettoient pas que les Missionnaires des autres Nations passassent dans cet Empire, par un autre chemin que celui de Lisbonne; & cet entêtement alloit jusqu'à leur faire prêter serment de fidélité au Roi de Portugal, qui ne pouvoit y envoyer, de ses Etats, un assez grand nombre d'Ouvriers évangéliques, ni même y fournir à leur entretien. Si le Roi d'Espagne n'étoit pas entré dans les frais de cette Mission, les Portugais y auroient fait peu de progrès, & ne s'y seroient pas long-temps soutenus.

Ouvrages composés en Chinois par les Missionnaires.

Carré apprit, avec admiration, que les Missionnaires de la Chine avoient imprimé, en langue du Pays, plus de cinq cens Volumes de la Loi Chrétienne; qu'ils avoient traduit l'Ecriture Sainte & les Œuvres de Saint Thomas, & qu'ils avoient, dans Pekin, une nombreuse Bibliothèque de Livres Européens & Chinois. Il vit, entre leurs mains, une Mappemonde, en caractères Chinois, dont la singularité le surprit. Elle étoit de forme quarrée,

rée, parce que les Chinois s'imaginent que le Monde a cette forme (62). Mais il ne nous apprend pas si c'étoit un ouvrage des Chinois mêmes, ou des Missionnaires, qui pouvoient avoir flaté, par complaisance, les idées d'une Nation à laquelle ils devoient beaucoup de ménagemens.

Outre la loi, qu'on s'est imposée, de ne pas revenir à des sujets qu'on a déjà traités avec une juste étendue, personne ne peut supposer que pendant quelques semaines de séjour à Pekin, Careri ait trouvé le temps & l'occasion d'y faire toutes les remarques dont son Ouvrage est rempli. Il les doit sans doute aux anciens Voyageurs. Ce fut la violence du froid, qui le déterminait tout d'un coup à quitter cette Capitale. La même raison, qui lui avoit fait prendre les Voitures de Terre, pour venir de Nankin, lui fit apprendre, avec joie, qu'il y avoit une route encore plus courte pour retourner à Canton, en le tendant, par Terre, à Nankianfu, d'où il ne lui restoit qu'à aller par eau, qu'environ le tiers du chemin. Ce changement flattoit sa curiosité, & lui donnoit l'espérance de grossir son Journal par de nouvelles observations. En effet, le Pays, qu'il avoit à traverser, ayant été peu connu des autres Voyageurs, auxquels on a presque toujours vu suivre la route ordinaire des Canaux, son Voyage jusqu'à Nankianfu devient un objet intéressant, pour la connoissance de cette partie de la Chine. Il pria le Pere Grimaldi de lui faire trouver trois Mules, qu'on lui avoit conseillé de préférer à toute autre Voiture. Le prix du marché ne fut que d'environ sept onces & demi : ce qui lui parut fort modique, pour un Voyage, qui devoit durer de trente-quatre jours.

Grimaldi, qu'il reçut du Pere Grimaldi, l'obligeant, dit-il, de s'en acquiescer par un juste éloge. Il y avoit trente ans que ce Missionnaire demouroit en Chine. Comme il étoit fort aimé de l'Empereur, il avoit eu l'honneur de l'accompagner quatre fois en Tartarie. Il avoit visité plusieurs autres parties du Monde ; & dans ces courses il avoit toujours esquivé quelques disgrâces. Il s'étoit vu réduit à l'esclavage par les Malais. Il avoit fait naufrage dans le Détroit de Governador. Il s'étoit trouvé dans une Ville, assiégée & ravagée, & par conséquent exposé à perdre la vie ou la liberté. Aussi perçoit-on qu'il étoit le plus capable de donner d'excellentes Relations des Empires de l'Asie, sur-tout de la Chine & de la Tartarie Chinoise ; d'autant plus qu'il en savoit parfaitement les langues. Careri le pressa de rendre ce service au Public. « Il répondit qu'ayant lu, dans son dernier Voyage en Europe, tant de faussetés, qu'on avoit publiées de la Chine, il n'avoit voulu rien faire imprimer, pour ne pas donner le démenti à tant d'Auteurs, particulièrement aux Hollandois, qui avoient mis sous presse leur fautive Ambassade, dont lui-même étoit l'Interprète auprès de l'Empereur de Pekin, & dans laquelle, si l'on excepte la description des Villes, on trouve plus de mensonges que de lignes. Il donnoit, pour raison de cette infidélité, qu'ayant amené avec eux, des Provinces Méridionales, quelques Interprètes Chinois, qui n'avoient jamais vu la Cour, & qui ne s'entendoient pas la langue Portugaise, tout ce qu'ils avoient recueilli par une mauvaise voye étoit ou faux ou mal expliqué, & que par conséquent ils n'avoient écrit qu'au hasard (63).

(62) *Idem*, p. 201 & précéd. (63) *Ibidem*, p. 461. V. la Préface du Tome X. de ce Recueil.
R r r

GEMELLI
CARERI.
1695.

Réflexion sur
l'ouvrage de Careri.

Plan de son voyage
de Canton.

Éloge du Pere
Grimaldi.

Son jugement
sur l'Ambassade
des Hollandois.

GEMELLI
CARERI.

1695.

Ceinture impé-
riale du Pere
Grimaldi.

L'usage qu'il en
fait.

Entre plusieurs autres faveurs, dont Careri fut comblé par ce grand Missionnaire, il compte celle d'avoir vu, dans sa Chambre, une ceinture dont l'Empereur lui avoit fait présent. Elle étoit jaune, & garnie d'une très belle guaine de peau de poillon. On doit se rappeler que ce présent du Monarque de la Chine est si respecté des Grands & du Peuple, que sans distinction de rang ou de qualité, chacun est obligé, à sa vue, de se mettre à genoux & de toucher la terre du front, jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui le porte, de le couvrir ou de se retirer. Le Pere Grimaldi apprit lui-même, à Careri, l'usage qu'il en avoit fait un jour, pour l'honneur & l'intérêt de la Religion. Un Mandarin, ayant demandé au Pere Jacques Torin de Valence, Millionnaire de l'Ordre de Saint François, une Montre qu'il n'avoit point obtenue, porta si loin son ressentiment, qu'il eut la hardiesse de faire afficher, dans la Ville où ce Religieux avoit son Eglise, une déclaration, par laquelle il avertissoit le Public, « que la Religion Chrétienne étoit fautive, » & qu'elle enseignoit un mauvais chemin pour le salut éternel. Les Chrétiens Chinois en conçurent une vive allarme; & le Millionnaire, avec l'ardeur d'un Espagnol, déchira publiquement l'affiche. Comme les ordres des Mandarins sont extrêmement respectés à la Chine, cette affaire eut d'autres suites, qui mirent le Pere Torin dans la nécessité de se réfugier à Canton. Le Pere Grimaldi, que le hasard amena peu de jours après dans cette Ville, y recevant les marques de respect que tous les Grands sont obligés de rendre aux Favoris de l'Empereur, crut l'occasion favorable pour venger la Religion & ses Ministres. « Lorsque le Mandarin vint lui faire la révérence, il le reçut avec le bout de sa ceinture en main, en lui reprochant sa violence, le peu de cas qu'il faisoit de ses Freres, & l'audace qu'il avoit eue de blâmer la Doctrine de l'Evangile, tandis que l'Empereur honoroit les Chrétiens jusqu'à leur faire le plus respectable présent de l'Empire. Le Mandarin, humilié, frappa tant de fois la terre de sa tête, que tous les Missionnaires témoins de cette scène prièrent le Pere Grimaldi de ne pas pousser le châiment plus loin. Il dit au Mandarin de se lever, & de traiter mieux ses Freres à l'avenir, s'il ne vouloit pas que la Cour fût informée de son attentat, & que la punition fût proportionnée à l'offense (64).

Passéport qu'il
accorde à Careri.

Careri obtint, du Pere Grimaldi, un Passéport, qui ne marquoit pas moins combien l'autorité de ce Missionnaire étoit respectée dans l'Empire. Il portoit que le Seigneur Careri étant chargé de quelques Livres pour le service de l'Empereur, personne n'eût la hardiesse de le chagriner, & qu'au contraire on lui accordât toutes sortes de secours. En effet, le Pere Grimaldi lui donna le Calendrier qu'il avoit déjà composé pour l'année suivante, & quelques autres Livres en langue Tartare (65).

(64) *Ibid.* page 464.

(65) Le Pere Osorio lui fit avoir, à juste prix, une quantité considérable de mûse. Ce qu'il ajouta paroit fort singulier : « Celui de la Chine est, dit-il, le meilleur de tous; & l'on en peut connoître l'activité en le tenant un peu de temps sous le nez, puis-

qu'il en fait sortir le sang... L'Animal d'où l'on tire cette sorte de mûse, est de la grandeur d'un Chat. Après l'avoir tué, on le pile tout entier dans sa peau, & on l'y laisse pourrir. On fait ensuite, avec la même peau, de petites bourses, qu'on remplit de cette chair broyée. Les Chinois

Ce fut le Mardi, 22 de Novembre, qu'il partir du Pekin. J'aissons-lui le récit de sa route & de ses observations. Je passai, dit-il, par le Bourg de Lou-pou-xaou, qui n'a que deux portes de mousquer de longueur & une de largeur; mais ses portes sont ferrées, & ses murs d'une force à toute épreuve. Allez proche, on traverse la Rivière sur un beau Pont de pierre, d'un demi-mille de long, bordé, de deux en deux pas, de petits Lions de pierre. Nous passâmes la nuit à Lean-xien-xié, après avoir fait soixante-dix lys. Je trouvai, dans cette Ville, un Seigneur Tartare, suivi d'un Page & d'un Laquais, & plusieurs autres personnes qui se proposoient de faire la même route. Nous convinmes de la faire en compagnie.

Le 23, à peu de distance d'une Ville nommée Tantiem, je vis un beau Couvent de Bonzes, qui porte le nom de Xien-ghen-fon, & qui est accompagné de plusieurs Temples, dans une enceinte de hautes murailles. La curiosité m'y ayant conduit, j'observai dans le premier Temple, une grande Idole dorée, à la manière Orientale avec plusieurs petites, qui occupoient chacune leur niche autour du mur. Dans le second, on voyoit trois Femmes, assises sur un Lion & deux Dragons. Le troisième, offroit une Idole monstrueuse, qui joignoit aux pieds & aux mains ordinaires vingt autres mains de chaque côté, deux pieds levés en l'air, & cinquante têtes l'une au-dessus de l'autre. Les cours & les édifices étoient en grand nombre, avec des allées de fort beaux arbres. Nous dinâmes à Lixoa, & nous arrivâmes le soir à San-kon-xien, après cent treize lys de marche.

Le 24, pendant une heure de repos, que nous primes dans le Bourg de Pekouxou, je vis passer devant les murs un Convoi de Bonzes, qui marchoient deux à deux, avec des Chapes sur les épaules; les uns sonnant de certains instrumens, qui sont particuliers à leur Secte; les autres portant des Parasols, ornés de longues banderolles de soie. Nous passâmes ensuite par Xiou-xien, Ville déserte, mais dont le Fauxbourg est fort grand & fort peuplé; nous avions fait quatre-vingt lys: les commodités, qu'on trouve dans ce Fauxbourg, nous tenterent d'y passer la nuit. Le lendemain, un excellent Poisson, qu'on pêche dans les lacs voisins, nous fit descendre à Chiopeconou, Bourg peu éloigné de Xiou-xien; & pendant qu'on nous préparoit à déjeuner, j'observai, proche du Pont, une inscription fameuse, qui contient le récit d'un célèbre événement. Nous passâmes ensuite par Ginkiem-xien, qui n'est considérable que par un circuit de murs, d'environ deux milles, & par un fossé plein d'eau. Cette journée fut de cent vingt lys, après lesquels nous nous arrêtâmes le soir à Rechilipou. Le 26, nous fîmes encore cent vingt lys, jusqu'à Fukian-y. Notre route n'ayant pas été différente jusqu'ici, de celle que j'avois faite en venant de Nanquin, je n'ai nommé que les lieux où notre Caravane s'arrêtoit matin & soir, avec la distance des lys (66).

Le 27, nous dinâmes à Manxo; & le soir, après avoir fait cent trente lys, nous passâmes la nuit à Liou-chi-miaou. Le froid étoit extrême; & ne

GEMELLI
CARERI.
1695.
Retour par terre
jusqu'à Nan-
kianfu.

Lean-xien-xié.

Tantiem.
Temple de
Xien-ghen-fon.

Convoi de
Bonzes.

Xiou xien.

Fukian y.

Manxo.

» en font un grand commerce, mais ils l'al-
» terent souvent. Page 466. Careri est le
seul Voyageur qui parle de ce musée extraor-
» dinaire, & de cette manière de le composer,
qui ne doit pas le paroître moins.

(66) Il paroît même que les différences,
qui se trouvent à la suite, ne viennent que
de quelques chemins de traverse, qui abrè-
» geoient souvent les journées, car on retrouve
plus d'une fois les mêmes noms.

GRIMMELT
CARRI.
1695.
Chipin xien.

trouvant ni bois, ni charbon, sur cette route, nous n'avions, pour nous chauffer le soir, qu'un feu d'herbes sèches & de paille. Le 18, après avoir diné à Couchipi, nous arrivâmes à Gaou-chien. La journée fut de cent vingt lys; & celle du lendemain de cent dix, jusqu'au Fauxbourg de Chipin-xien. Celle du 30 fut de cent vingt. Nous dinâmes à Touncen-y, & nous passâmes la nuit à Kien-xien.

Chiago cheou.

Le Jeudi, premier jour de Décembre, nous passâmes dans Xangua-biena, & nous arrivâmes le soir à Chiago-cheou, après une marche de cent dix lys. La Plaine, où nous n'avions pas encore cessé de marcher, paroïssoit bien cultivée; & j'observai que pour rompre mieux la terre, les Laboureurs joignoient une plaque de fer ronde au soc de la charrue. Le 2, nous nous arrêtrâmes dans le Fauxbourg de Votian Chian-xien; & le soir, après avoir fait quatre-vingt-dix lys, nous passâmes la nuit dans Cauxio. Le 3, nous dinâmes à Genki-fu, Ville marchande & bien peuplée, que ses fossés & ses murs rendent capable d'une bonne défense. Le Pays est si rempli de Faïsans, que quatre de ces Animaux ne nous revinent pas à vingt-cinq sous. Cette journée ne fut que de soixante lys, qui nous firent arriver de bonne heure à Tout-tan-tien.

Temple de
Zouxién.

Le 4, en passant par Zouxien & son Fauxbourg, j'eus la curiosité d'y visiter un beau Temple, où l'on entre d'abord par une Place carrée, ornée de fort hauts cyprès, & longue d'une portée de fusil. De-là on passe dans une cour, peu différente de cette Place, c'est-à-dire, murée & remplie des mêmes arbres, au fond de laquelle, on découvre trois Portes, qui conduisent dans autant d'autres cours, fermées aussi de murailles. A la Porte du milieu répondent intérieurement trois autres Portes, proche desquelles on voit le tombeau & l'épitaque d'un Seigneur Chinois, soutenus par un fort grand Crocodile. Les deux autres cours n'ont qu'une seule Porte. Celle du milieu est plantée de cyprès, dont les allées conduisent au Temple. C'est un bel édifice, où l'on voit deux grandes Idoles, l'une dans la Niche principale, & l'autre à côté; toutes deux assises, & contemplant quelque chose de mystérieux qu'elles ont entre les mains. De leur tête pend un Diadème à l'antique, orné de quantité de petites boules de diverses couleurs. Assez proche de ce Temple, on en trouve un autre, de moindre grandeur, dont l'Idole est une Femme assise, qui a, sur la tête, cinq Oiseaux en sculpture, avec de longues queues, & les ailes ouvertes, dans l'action de s'envoler.

La cour, qui est à gauche de celle du milieu, a pour Idole une Statue assise, avec une longue barbe, telle que nos Peintres la donnent à Saturne. Derrière elle, est une Femme, dont la tête soutient trois Oiseaux. Près de la Porte, du côté intérieur, plusieurs autres Statues, difformes & bien armées, semblent veiller pour en défendre l'accès. La cour, qui est à droite, contient deux Temples, & deux galeries couvertes, environnées de cyprès & bordées d'Epitaphes.

Chi-so-tien.

De Zouxien, nous allâmes dîner à Kiny-xoy-té, après avoir traversé Uya, dont le Fauxbourg nous surprit par sa beauté. Nous finîmes le soir, à Chi-so-tien, une journée de cent vingt lys.

Le 5, nous dinâmes à Chiakouchiau; & jusqu'à Nivi-y, où nous arrivâmes après avoir fait cent vingt lys, nous vîmes une si grande abondance

de Lievres, qu'ils ne s'y vendent que deux sous. Le 6, notre dîner se fit à Louyala, où l'on passe une Rivière sur un fort beau Pont. Dans l'après midi, nous traversâmes, dans un Bateau, le Fleuve de Soucheou, dangereux par sa rapidité; & le soir, après avoir fait cent dix lys, nous arrivâmes à Sanpou. On ne feroit pas mauvaise chère, sur cette route, si les Voyageurs Chinois étoient disposés à payer quelque chose au-delà du prix réglé. Mais ils ont tant d'aversion pour la dépense, qu'ils se réduisent plus volontiers à leurs herbes, accompagnées d'un peu de mauvais Porc, & de quelques Poules, souvent corrompues. Un Etranger, qui ne veut pas s'assujettir à ce régime, est obligé de faire tuer, devant ses yeux, les Animaux dont il veut manger, & de les payer beaucoup plus cher.

Le 7, une pluie, fort abondante, qui obligea la Caravane de partir fort tard, ne lui permit pas de passer Faucian, & de faire plus de quarante lys. Le jour suivant, elle alla dîner à Couchen, & de-là coucher à Leanchen; par une marche de quatre-vingt lys. Le 8, on laissa la route de Nankin, dans laquelle on étoit retombé; & passant la Rivière de Xouayxo, dans un Bateau, on dina fort tard à Chian-chin-goy, d'où l'on alla passer la nuit à Funian-fu, après quatre-vingt-dix lys de marche. Cette Ville est sans murailles; mais elle est grande, & distinguée par la beauté de ses Places. Les Tribunaux de Justice y ont aussi beaucoup d'éclat. On voyoit, aux Portes, un grand nombre de Prisonniers, avec une chaîne aux pieds, & une cangue du poids de cent livres autour du cou. La Caravane prit un jour de repos, le 9, & Careri en profita pour se rendre, en Chaise, à Xouanchen, Ville peu éloignée, dont le côté, qui regarde le Nord, est fermé par la cime des Montagnes voisines. Aussi n'est-elle habitée que de ce côté-là; & le reste, qui est environné d'un beau mur, n'a que des Champs cultivés.

Le 10, après avoir diné à Hin-kie-kien, & fait quatre-vingt-dix lys, dans des Montagnes, entre-coupées de Plaines, on s'arrêta le soir à Tingan-xyen. Les murs de cette Ville n'ont pas plus d'un mille de circuit; & dans toute sa longueur, elle n'a qu'une rue qui puisse passer pour bien peuplée. Le 11, on s'arrêta, pour dîner, à Chiau-chiaou-yen, & l'on arriva le soir à Patein. Les Hôtels commencent ici à devenir si mauvaises, que Careri fut obligé de coucher dans la même Chambre que l'Officier Tartare: incident qui mériteroit peu d'attention, s'il ne donnoit occasion d'observer que par un usage fort bizarre de la Nation, « le Tartare, après s'être mis » au lit, se fit battre sur le ventre par son Page, comme sur un Tam- » bour, pour s'endormir plus facilement; & qu'une infomnie, apparem- » ment, l'obligea de recommencer cette musique trois heures avant le » jour (67). La marche avoit été de cent lys.

Le 12, on passa par Tianpou, d'où l'on alla dîner à Leauxien. Un Mandarin, qui traversoit cette route, fit admirer à Careri la magnificence de ces grands Seigneurs Chinois, qui lui parut, dit-il, fort supérieure à celle des Viceroy de l'Europe. « Il étoit précédé d'un grand nombre de Char- » riots, escortés par des Soldats. Quantité d'Officiers suivoient en Chaise. » Les Pages & les principaux Domestiques étoient à Cheval. Ensuite, on

GEMELLI
CARRERI.
1695.

Sanpou.

Economie
Chinoise.

Funian-fu.

Xouanchen.

Tingan-xyen.

Usage bizarre
des Tartares.

Magnificence
des Seigneurs
Chinois dans
leurs marches.

GEMELLI
CARERI.
1695.

Tanchen.

Truffes Chi-
noises.

Industrie des
Chinois pour fa-
ciler la végéta-
tion en Hyver.

Zenzyan-xyen.

Xouan may-
xiou.

» voyoit paroître le Mandarin dans une Chaise portée par huit hommes ,
» environnée d'une multitude de Gardes , avec plusieurs petits Drapaux ,
» entre lesquels on en distinguoit un fort grand. Les Valets & d'autres
» Soldats fornoient le cortège , au nombre de plus de mille hommes (63) .
On arriva le soir , après une marche de cent lys , dans la Ville de Louchi-
fou , qui n'a pas un tiers de mille de longueur , mais dont les Fauxbourgs
sont grands & fort peuplés. Le 13 , on traversa des Plaines bien cultivées ,
pour aller dîner à Paxoy ; & le soir , après cent lys , on entra dans Tan-
chen , grande Ville , & riche par son commerce , quoiqu'ouverte & sans aucune
défense. Il fallut traverser une Rivière , qui la divise , pour aller passer la
nuit dans le Fauxbourg. Le 14 , on arriva de bonne heure à Louchichin-
xien , Ville qui n'a de considérable que ses murs. On alla dîner à Nanzian ,
d'où l'on eut à traverser quelques Montagnes pour entrer dans une Plaine
bien habitée. On trouve , dans ces Montagnes , une espèce de Truffes ,
que les Chinois nomment *Mati* ; petites , de la figure d'une rave , & du
goût de nos Châteignes. Après avoir fait cent lys , on arriva , le soir , à
Tacouon.

Le Samedi , 15 , on traversa d'autres Montagnes & plusieurs Plaines
pour aller dîner à Toun-chin-xien , Ville riche & fort peuplée , que ses
Fauxbourgs surpassent encore en étendue. Careri fut frappé de l'industrie
des Chinois , qui , pour faire croître certaines Plantes , en Hyver , les insè-
rent dans des navets suspendus par un fil , avec un peu de terre dans le
trou , & les y arrosent tous les jours d'eau tiède. Il vit germer fort heu-
reusement les graines. Après avoir fait cent lys , la Caravanne arriva le soir
à Taouche-ny.

La route du jour suivant se fit dans des Forêts de Cyprès , le long des
Montagnes , qu'on avoit sur la droite. On dina dans Saloucheou. De-là ,
traversant une Plaine de plusieurs milles , remplie de Maisons de Campa-
gne , de beaux Jardins & de Fermes , on s'arrêta , le soir , à Zenzyan-
xyen , Ville fermée de murailles fort basses , & ruinée dans plusieurs Quar-
tiers. Cette journée ne fut que de quatre-vingt-dix lys. On alla dîner , le
16 , à Scou-chi-y , par une route de la même beauté ; & dans le cours de
Fapré-midi , on traversa Tayn-xou-xyen , Ville longue de deux milles , &
d'un riche commerce , qu'elle doit à la commodité d'une petite Rivière.
Après avoir fait cent lys , on s'arrêta dans Fuxian-y , dernière Place de la
Province de Nankin , où l'on étoit entré depuis Soucheou. Le 17 , on tra-
versa un coin de la Province de Houquam , par des Plaines cultivées , &
peu éloignées des Montagnes. On dina dans Tin-fan-y ; & la journée , qui
fut de cent lys , se termina dans un Fauxbourg de Xouan-may-xien , Ville
murée , de trois milles de circuit. Le 18 , on s'éloigna des Montagnes , pour
aller dîner à Kounlounga , Ville sans murailles , mais de grand commerce ,
& située sur une petite Rivière. Le soir , après avoir fait quatre-vingt-quinze
lys , on passa la nuit à Siau-chi-cheou. Cette Ville est sur la Rive du Kian ,
qui sépare la Province de Houquam de celle de Kianfi. Elle est petite & sans
murailles , mais fort peuplée , & riche par son commerce.

Le 19, il fallut embarquer les Mules & l'équipage, pour traverser le Kian, qui n'a pas moins de deux milles de large. On trouve, sur l'autre rive, la grande Ville de Kiou-kia-fou, dont les murs néanmoins renferment plus de champs que de rues, dans un circuit de huit milles. Le Fauxbourg, qui a trois mille de long, est également riche & peuplé. Il est séparé de la Ville par un Lac, d'où sort une petite Rivière. Après avoir fait soixante lys, on s'arrêta, pour diner, à Toujoueny, Ville située dans les Montagnes. Il est impossible de s'imaginer la quantité d'excellent Poisson, qu'on prend dans les Rivières & les Lacs de cette Province. Les Voyageurs s'en ressentent, par la bonne chère qu'ils ne cessent pas d'y trouver. L'Esturgeon est un mets des plus communs. La journée du 20 fut moins agréable, au travers des Montagnes, qui ne permirent pas de faire plus de quatre-vingt-dix lys. On dina dans Ouchien, on traversa Tengan-xien, petite Ville presque déserte, & le soir on arriva au Fauxbourg d'Ynanpou. Le 21, on ne trouva que des Plaines cultivées & d'agréables Collines, jusqu'à Sinkien-xien, où l'on passa une Rivière, qui en est éloignée d'un mille, pour aller diner à Saniarou. Il fallut repasser ici la même Rivière en bateau, mais sans rien payer, parce que les lieux voisins entretiennent des Bateliers pour la commodité du Public. La journée fut de cent lys, qui se terminèrent le soir à Coxoa.

Enfin, le 22, après avoir fait trente-deux milles, on arriva dessous les murs de Nankianfou, qui sont environnés d'un grand Fleuve; & passant d'une rive à l'autre, Careri se fit conduire à la Maison d'un Jésuite, que son zèle attachoit à cette Mission. Mais ayant appris, avec chagrin, qu'il étoit alors à Canton, il ne perdit pas un moment pour louer une Barque, & pour continuer son Voyage. Il compte trois mille deux cents treize lys, de Pekin à Nankianfou (69).

Quoique le reste de sa route doive être par eau jusqu'à Canton, il suffit qu'elle soit différente de celle qu'on a vu prendre à la plupart des autres Voyageurs, pour en faire désirer une description, que sa singularité rend précieuse aux Géographes. Après avoir fait acheter des provisions, il partit le 26 de Décembre; & sa première journée ne fut que de trente lys, jusqu'à Serimii. Le lendemain, il en fit cinquante, jusqu'à Chiangoutou. Le 28, il en avoit fait quatre-vingt, lorsque se trouvant encore éloigné de la Ville où il devoit passer la nuit, il aima mieux s'arrêter sur la rive, que de s'exposer, dans les ténèbres, aux dangers de la navigation. Le 29, il fit le même nombre de lys jusqu'à Xopou. Il en fit encore autant, le lendemain, jusqu'à Chianxien, Ville environnée de murs jusqu'au sommet des Montagnes. Le 31, un vent de Nord lui fit faire cent quarante lys, jusqu'à Kinang-fou. Cette Ville avoit un Missionnaire Cordelier, nommé le Pere Ybanes, qui vint passer, avec lui, une partie de la nuit dans sa Barque.

Le Dimanche, premier jour de Janvier 1696, il fit quatre-vingt-cinq lys, pour arriver le soir à Juyn-fou. Le lendemain, après en avoir fait soixante & dix, il s'arrêta devant les murs de Pekiazoun. Les eaux sont basses dans cette partie de la Rivière de Nangan-fu, quoiqu'elle en reçoive une autre à

GEMELLI
CARERI.
1695.
Kiou kia fou.

Abondance
d'excellent poisson.

Coxoa.

Jésuites de
Nankianfou.

Remarque sur
la suite de cette
route.

n. 27, 28, 29.

1696.

GEMELLI
CARERI.
1696.

Histoires &
Chrétiens de
Cancheou-fou.

Cancheou-fou. On s'arrêta, le 3, devant Houenlon, après avoir fait cent vingt lys; & le 4, à Tankian, sans en avoir fait plus de soixante & dix. Le 5, on n'en fit aussi que quatre-vingt-dix, pour arriver de bonne heure à Cancheou-fou. Careri vouloit y voir plusieurs Missionnaires, Directeurs d'une Eglise florissante. Il y trouva, pour Supérieur, le Pere Brillon, Jésuite François; & sous son gouvernement, le Pere Provana, de Turin, le Pere Vanderbuk, Flamand, & le Pere Amiani, Piémontois. Sa joye fut extrême, de se trouver avec des amis d'un mérite si distingué. La Fête de l'Épiphanie, qui tomboit au jour suivant, amena le soir à l'Eglise un grand concours de Chrétiens Chinois, qui firent entendre, pendant toute la nuit, le bruit de leur Musique & de leurs Instrumens. Careri passa la Fête avec les Missionnaires, & rentra, le 7 après midi, dans sa Barque.

Temple de
Naton.

Les détours de la Riviere ne lui permirent pas de faire plus de vingt lys, jusqu'au soir. Il s'arrêta dans le Fauxbourg de Cancheou-fou, qui s'appelle Namen, & qui est éloigné, de la Ville, d'un mille par Terre. La vue d'un beau Temple, qu'on découvre dans une vaste campagne, lui fit oublier qu'il avoit besoin de repos. Il s'y fit conduire; & pour premier spectacle, il y vit une grande Idole, armée d'une épée dans chaque main, avec deux autres Statues, qui sembloient prêtes à la servir. On le fit passer dans une grande cour, d'où il entra dans un autre Temple, qui contenoit aussi une grande Idole, mais richement dorée, avec une épée à la main, & deux autres Statues à ses pieds. Aux deux côtés de la porte, diverses Figures de taille gigantesque, armées & difformes, sembloient en défendre l'entrée.

Nanganfu.

Le 8, il fit quatre-vingt lys, pour arriver à Kiouunion, Ville où l'on tient une grosse Garde. Elle est à l'entrée des Montagnes de Nanganfu, où la Riviere, ne faisant que serpenter, rend le chemin plus long du double que par Terre. Le 9, après avoir fait encore quatre-vingt lys, il arriva devant Lanzoun, où l'on tient une autre Garde; & de-là, soixante & dix lys le rendirent, le jour suivant, à Nanganfu. Il y reçut tant de caresses d'un Missionnaire Mexiquain, nommé le Pere de la Piñola, que, sans se faire trop presser, il consentit de passer deux jours avec lui. Les difficultés de la Riviere l'obligeant ici de quitter sa Barque, pour faire une journée de chemin par terre, il loua trois Chaîses, & plusieurs Portefaix pour son bagage (70). Le 12, il fut porté, avec beaucoup de peine, sur une Montagne escarpée, au milieu de laquelle on trouve un Temple, qui sépare deux Provinces. C'est dans ce lieu que le Viceroy, le Général de la Milice Tartare, & le Commandant particulier de celle du Pays, prennent possession de leurs Emplois, en y recevant les Sceaux, qui leur sont envoyés par des Députés de Canon. L'Edifice, où l'on voit un grand nombre de Bonzes, est divisé dans sa hauteur en deux parties, qui forment deux Temples l'un au-dessus de l'autre. Le plus bas contient une Idole assise, dorée, de figure gigantesque, & sans barbe. En montant quelques degrés, on se trouve dans le Temple supérieur, qui offre une autre Idole, avec une couronne sur la tête, & un manteau royal sur les épaules. Elle est assise, & deux autres Statues sont

Montagne &
Temple, que
Careri visita.

(70) Il lui en coûta cent soixante ziens, pour chaque Chaîse, & quatre-vingt ziens pour chaque Portefaix. Il remarque qu'à Nanganfu, une Piaïtre vaut mille & quelques ziens.

courbées

coorbées à ses pieds. Sur la droite, on voit celle de *Chianlaio*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore aujourd'hui, comme le Protecteur des Tribunaux de Justice.

Cette Montagne, & celle qui est proche de Nanyounfu, produisent de petits arbres, dont le fruit, qui est rond, noir, & de la grosseur d'une noix, se nomme Mouzou. Il porte une graine, dont les Chinois tirent une excellente huile, qu'ils appellent Mouyeou, c'est-à-dire, huile d'arbre, pour la distinguer de quantité d'autres huiles qu'ils tirent des herbes & de diverses semences, mais qu'ils n'emploient que pour les lampes.

En descendant de la Montagne, Careri rencontra les Equipages de plusieurs personnes de distinction, & dans ce nombre, la femme d'un grand Mandarin, à laquelle il fut surpris de voir rendre les honneurs qu'il croyoit réservés pour les hommes. Elle étoit précédée de quantité de personnes à cheval, & de divers Officiers de Justice, avec leurs baguettes à la main, qui faisoient arrêter tous les Passans, à Cheval ou en Chaise. Huit hommes la portoient dans un riche Palanquin, & ses Demoiselles la suivoient dans d'autres Voitures. Ce retardement, & celui du dîner, n'empêchèrent pas Careri d'arriver à Nanyounfu deux heures avant la nuit. Mais il observe que les Porteurs Chinois ne le cedent point, pour la vitesse, aux Chevaux Tartares. Ils font, dit-il, cinq milles, au trot, par heure. D'ailleurs, cette journée, qu'on compte pour douze lieues, n'est que de huit; ou de cent quatre lys. C'est ce qui arrive à la Chine, dans tous les chemins royaux, pour l'avantage des Couriers. Les lys sont longs dans un endroit & courts dans un autre (71).

Le Pere de Ribeira, Missionnaire de Nanganfu, traita Careri avec beaucoup de politesse & d'affection; mais il ne put lui faire trouver, qu'à grand prix, une Barque pour Canton, parce qu'on attendoit plusieurs grands Officiers de l'Empire. Deux femmes, avec leurs enfans sur leurs épaules, furent les seuls Matelots, qui lui offrirent leurs services. Le lendemain, il fut étonné de les voir ramer, dans cet état, avec autant de force que des hommes. Après avoir passé deux Ponts, qui joignent deux petits Fauxbourgs avec la Ville, il fit vingt lys jusqu'à Peyentau, où la nuit l'obligea de s'arrêter. Le 14, il en fit soixante. La grandeur de la Barque, qu'il n'avoit pu choisir plus commode, l'obligeoit de s'arrêter dans les endroits qui avoient peu d'eau. La journée du 19 ne fut pas plus longue jusqu'à Sin-chian-chieny, que celle de la veille ne l'avoit été jusqu'à Xouantan; mais le lieu devient plus profond, parce qu'il reçoit à Kiankeou une autre Rivière qui vient des Montagnes. Careri, étant arrivé de bonne heure à Chiacheoufou, après avoir fait cent vingt lys, se rendit à la Maison des Jésuites, qui n'étoit occupée que par un seul Missionnaire. Il employa la matinée du jour suivant à visiter la Ville. Le circuit de ses murs est d'environ quatre milles, sans y comprendre les Fauxbourgs. Ses rues sont droites, longues, bien pavées, & remplies de riches Marchands. Elle a, du côté du Midi, une Rivière navigable, qui vient de l'Ouest, & qui s'unit à la grande. Careri rentra dans la Barque au milieu du jour, &

GEMELLI
CARERI.
1696.

Graine qui
donne une excel-
lente Huile.

Honneurs accor-
rés aux fem-
mes des Sei-
gneurs Chinois.

Missionnaires
de Nanganfu.

Ville de Chié-
cheoufou.

(71) *Ibid.* page 487.

GÉNÉRAL
CARERI.

1696.

Temple de la
foi, au Gorge
des Montagnes.

Les Chrétiens
Chinois aiment
la laïe.

Grandeur &
richesse de Fu-
ghian.

On est étonné
de revoir Careri
à Canton.

ne fit pas plus de quarante lys jusqu'au Village de Perou. Le Vendredi, 20, il en fit cent dix, jusqu'à la Garde de Vanfucan; & le lendemain, cent quarante, qui le conduisirent à Xiakou. Le 22, il passa la seconde Gorge des Montagnes, sur lesquelles il vit un grand Temple, & plusieurs petits, entre les Rochers & l'ombre des arbres. La chaleur étoit fort vive, quoiqu'on fût alors au cœur de l'Hyver: mais il attribue cette diversité aux différents climats de la Chine. Depuis les Montagnes de Pekin jusqu'à Nankianfu, on éprouve un froid pécant; & depuis cette Ville jusqu'aux Côtes Méridionales, on est incommodé de la chaleur. Vers le soir, Careri vit passer avec admiration, trois Barques pompeuses, qui portoient plusieurs grands Mandarins. Il ajoute que les Millionnaires sont obligés au même fait, pour faire la Million avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chrétiens Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures (72). Après avoir fait cent quarante lys, il arriva devant Quantikou.

Le 23, on sentit une chaleur insupportable: mais elle n'empêcha point les deux femmes, qui servoient de Matelots à Careri, d'arriver, le soir, à Lichi-iven, c'est-à-dire, d'achever une journée de cent lys, après avoir laissé à gauche la Ville de Scoutan, qui est environnée de quantité d'arbres & fort peuplée. On partit, le lendemain, quatre heures avant le jour, pour entrer de bonne heure dans Quancheu-fu, ou Kouancheoufou, que les Portugais ont nommée Canton. Le Soleil n'étoit pas encore levé, lorsque Careri quitta sa Barque à Fuchian. Il y prit une Chaise, pour se rendre chez le Pere Capaccio, Jésuite & Chef de cette Mission: mais il fut obligé de faire plus de trois milles, avant que d'arriver chez lui, sans cesse au milieu de diverses sortes de Manufactures, & de riches Boutiques, où toutes les marchandises & les provisions de la Chine paroissent rassemblées. Cette Ville, qui est sans murailles, & qui passeroit, en Italie, pour un Village, a cinq milles de longueur & trois de large. Elle est traversée par la Rivière, & le nombre des Barques égale celui des Maisons. C'est un Mandarin qui la gouverne, mais sous la dépendance des Tribunaux de Canton. Tous les Millionnaires assurent qu'elle contient un million d'Habitans (73).

Careri ne put éviter de reprendre sa Barque, pour achever sa dernière journée, qui fut de quatre-vingt lys. Il entra, le soir, dans Canton. Les Millionnaires de l'Ordre de Saint François avoient perdu l'espérance de le revoir. Ils le croyoient dans quelque Prison, sur la route, ou même à Pekin; d'autant plus qu'ignorant la langue du Pays, & n'ayant que deux Domestiques Chinois, qui ne sçavoient pas le Portugais, il leur paroissoit impossible qu'il eût pu le faire entendre dans le changement de tant de Barques, & justifier la témérité de son entreprisa. Mais il apprit, dit-il, par une heureuse expérience, que dans l'opinion du commun des Hommes, la crainte grossit toujours les dangers. Il compte, de Nankianfu à Canton, deux mille cent soixante-dix-neuf lys; & les joignant aux trois mille deux cents treize de Pekin à Nankianfu, il fait monter toute cette route à cinq

(72) *Ibid.* page 490.

(73) *Ibid.* page 492.

mille trois cens quatre-vingt-douze lys, qui font, dit-il, mille quatre cens deux milles d'Italie (74).

Son dessein, en revenant à Canton, étoit de passer à Emouy, dans la Province de Fokien, & de s'y embarquer pour Manille. Mais apprenant qu'il y avoit au Port de Macao un Vaisseau des Philippines, il se laissa facilement déterminer à saisir cette occasion, par trois Marchands Espagnols des mêmes Isles, qui étoient venus employer, à la Chine, cent quatre-vingt mille piastras en marchandises. Ils ne pouvoient comprendre par quelle hardiesse, ou par quel bonheur, il avoit passé à Canton, & de-là jusqu'à la Cour, sans payer aucune sorte de Passeport; tandis que pour la seule entrée de Canton, le Xupu, ou le Chef de la Douane, avoit pris d'eux trente piastras. Peu de jours après son arrivée, M. de Sells, Prêtre François, & Missionnaire Apostolique, à la Chine, partit pour l'Europe (75).

Pendant quelques semaines, que Careri fut obligé de passer à Canton, il fut témoin des Fêtes de la nouvelle année, que les Chinois commencent, dit-il, à la nouvelle Lune la plus proche du 5 de Février, au quinzième degré du Verseau, parce que ce Signe divise en deux parties égales l'espace d'entre les points du Solstice & de l'Équinoxe. Ils prétendent que ce jour-là le Soleil entre dans un donné une curieuse peinture dans la description de la Chine, lui fit regretter de ne pouvoir se trouver placé sur quelque Tour, assez haute, pour y voir toutes les parties de l'Empire d'un seul coup d'œil. Il lui sembla, dit-il, que dans une nuit où tous les Habirans d'une si grande Région allument des lanternes pointes & font des feux d'artifices, qui représentent diverses figures d'Animaux, il auroit vu la plus belle illumination dont on puisse se former l'idée (76).

Lorsqu'il se fut rendu à Macao, pour l'embarquement, sa curiosité le conduisit à la célèbre Forteresse du Nord. Le Capitaine de garde lui en refusa l'entrée. Il en fit ses plaintes à quelques autres Portugais, qui lui dirent, pour le consoler, « qu'il ne devoit pas regarder ce refus comme une » insulte, mais comme un trait de prudence du Capitaine, qui ne vouloit » pas laisser voir le mauvais état de l'artillerie du Fort. Ils ajoutèrent qu'elle » étoit en petit nombre, & presque entièrement démontée; ce qui venoit » de la pauvreté de la Ville (77).

GFMELLI
CARERI.
1696.

Ce qui le détermine à passer de Macao.

Ses observations à Canton.

Etat du Fort de Macao.

(74) Page 493.

(75) Page 494.

(76) Page 511.

(77) Careri en prend occasion de critiquer utilement ceux qui écrivoient alors que la Ville de Macao étoit encore très riche, & qu'elle envoyait au Roi Jean IV, de Portugal, un grand présent d'argent comptant, & de deux cens canons de bronze. « Joseph de » Sainte Thérèse étoit si prévenu pour cette » artillerie, qu'il auroit avancé toutes sortes de mensonges en sa faveur. Elle étoit

« peut-être du nombre des trois mille pièces qu'il dit que les Portugais trouverent » à Malacca, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres : autre extravagance, puisque plusieurs des meilleures Places de l'Europe n'en feroient pas tant, & que Malacca, en sa, enfin, n'étoit qu'un petit Village composé de Maisons de terre, de bois & de feuilles de palmier, & que le Château même qu'on y a joint est si petit, qu'il ne pourroit pas contenir tant de canons, s'ils n'y étoient mis les uns sur les autres. Mais

GEMELLI
CARERI.

1696.

Isle verte, appartenant aux
Jésuites.

Récit qu'on y
fait à Careri d'un
événement arrivé
une de Mer.

A la distance d'un mille de Macao, la nature a placé une petite Isle, qui se nomme l'Isle verte, & qui appartient aux Jésuites. Son circuit n'est que d'un mille; & quoiqu'elle ne soit qu'un Rocher stérile, ils y ont une Maison de récréation assez commode, qui est environnée de quelques arbres fruitiers. Careri, s'y étant fait transporter dans une Barque, y trouva un Frere du même Ordre, aussi respectable par ses Avantures, que par sa qualité de Missionnaire. Dans les entretiens qu'il eut avec lui, il fut charmé de recevoir, de sa bouche, la confirmation d'un événement fort étrange, qu'il avoit eu moins de facilité à croire sur d'autres témoignages. Il n'y avoit pas plus de trois ans qu'une Patache de la Côte de Coronandel étant partie de Cavite, Port de Manille, avec soixante hommes à bord, Gentils, Mores & Portugais, entre lesquels étoit le Frere Jésuite, le Pilote, qui ne connoissoit pas deux bancs, situés vis-à-vis des Isles Calamianes, avoit échoué sur l'une, & le Bâtimen s'étoit brisé. Une partie des Passagers trouva la mort dans les flots. Les autres ayant eu le bonhen de se soutenir sur le sable, se servirent d'un caisson de planches, qui étoit tombé entre leurs mains, pour passer successivement dans l'Isle la plus voisine, dont ils n'étoient éloignés que de deux milles. Mais, n'y trouvant pas d'eau, l'heureux succès de leur premier essai leur fit entreprendre de passer dans une autre Isle, qui n'étoit pas à moins de trois lieues. Ils y arriverent tout à tout. Elle étoit fort basse, très petite, sans bois & sans eau, comme la premiere. Pendant quatre jours, ils se virent forcés, par l'excès de leur soif, à boire du sang de Tortue. Enfin, la nécessité leur ouvrant l'esprit, ils se servirent des planches de leur caisson, pour faire des fossés, jusqu'au niveau de l'eau. Celle qu'ils trouverent étoit un peu salée; mais il suffisoit qu'elle ne fût pas nuisible à leur vie. La Providence leur fournissoit abondamment des Tortues, parce qu'elles venoient pondre alors sur le rivage; & profitant de la saison, ils en tuèrent un si grand nombre, qu'ils eurent de quoi vivre pendant six mois. Lorsque cette provision fut épuisée, ils virent arriver, dans l'Isle, une espee de grands Oiseaux de Mer, nommés par les Portugais *Paxaros Bobos*, ou fors Oiseaux, qui venoient y faire leurs nids. Les débris du caisson leur servirent encore à tuer une assez grande quantité de ces Animaux, pour s'en nourrir pendant six autres mois. Ainsi, les Tortues & les *Paxaros Bobos* leur firent des provisions régulières pour les deux parties de l'année, sans autre préparation, à la vérité, que d'en laisser sécher la chair au Soleil. Ils étoient au nombre de dix-huit. Leurs habits s'étant usés avec le temps, ils s'aviserent d'écorcher les Oiseaux, & d'en coudre les peaux ensemble, avec quelques éguilles qu'ils avoient apportées. Quelques petits Palmiers, dispersés dans leur solitude, leur fournirent une sorte de fil. En Hyver, pour se défendre du froid, ils se retiroient dans des Grottes qu'ils avoient creusées avec leurs mains. Sept ans s'écoulerent, sans aucun changement dans leur situation. Ils voyoient passer quelquefois des Navires; mais la crainte des bancs & des sèches arrêtaient toujours les Pilotes, leurs cris &

» chacun, ajoute Careri, est maître d'écrire
» ce qu'il lui plaît: & si l'on s'égare quel-
» quelquefois, il ne s'en suit pas qu'on ne puisse

» dire là vérité sur d'autres points. *Pages*
» 530 & 531.

leurs signes ne purent exciter personne à les secourir. Ils jugerent même, par quantité de planches & d'autres débris, que les flots leur amenerent dans un si long intervalle, que les naufrages étoient fréquens entre les Isles, & qu'ils n'étoient pas seuls malheureux. Cependant, ils avoient commencé à s'apercevoir que les Oiseaux épouvantés ne venoient plus en si grand nombre. Il leur étoit mort deux hommes. Tous les autres n'avoient plus que l'apparence d'autant de fantômes. Le desespoir leur fit prendre la résolution de finir un sort si misérable, ou par la mort, ou par quelque heureuse révolution, qu'ils ne pouvoient attendre que de leur hardiesse à la braver. Des planches que la Mer avoit jetées sur le rivage, ils entreprirent de faire une Barque, ou plutôt un Coffre, qu'ils calfatèrent avec un mélange de plumes d'oiseaux, de sable & de graisse de Tortues. Ils se servirent des nerfs de Tortues, pour en faire des cordes; & quantité de peaux d'oiseaux, cousues ensemble, leur composèrent des voiles. Avec une si foible ressource, sans avoir même une provision suffisante d'Oiseaux, de Tortues & d'eau, ils partirent en invoquant le secours du Ciel. Huit jours d'une navigation incertaine, pour laquelle ils n'eurent pas d'autre règle que le hasard des vents & des flots, les conduisirent à l'Isle d'Aynan. Les Habitans prirent la fuite, à la vue de seize hommes dont la figure & l'habillement leur causèrent une égale frayeur. Mais après avoir appris d'eux leurs infortunes, le Mandarin de l'Isle leur fit donner tous les secours dont ils avoient besoin, & leur fournit ensuite le moyen de retourner dans leurs Familles. Les Portugais étant arrivés à Macao, un d'entr'eux, que sa femme avoit cru mort, fut surpris de la trouver remariée. On le disposa facilement à pardonner une légèreté, qui ne pouvoit passer pour criminelle après sept ans d'absence. Le Frere Missionnaire, qui faisoit ce récit à Careri, étoit encore, dans l'Isle verte, à se remettre de sa maigreur & de ses fatigues (78).

La Patache des Philippines étant prête à lever l'ancre (79), Dom Antoine Basarte, qui la commandoit, éprouva combien le crédit de la Nation Portugaise étoit diminué à la Chine, par la difficulté qu'il eut à se faire accorder la permission de lever l'ancre. En vain l'avoit-il obtenu du Gouverneur de Macao. Il fallut solliciter vivement les Officiers de la Douane Chinoise, qui ne se laissèrent fléchir qu'en recevant environ cinquante

GEMELLI
CARERI
1696.

Difficulté pour
les Etrangers à
partir de Canton.

(78) *Ibid.* pages 334 & précédentes.

(79) Avait que de quitter la Chioe, Careri se croit obligé d'avertir le Public, que c'est à grand tort que l'Auteur de la Relation de l'Ambassade Hollandoise, à Pekin, attaque l'honneur des Dames Chinoises. Il a certainement rêvé, en rapportant qu'il y a des Courtisanes publiques à la Chine, & qu'elles sont conduites, dans les Villes, sur des ânes, par ceux qui en sont le trafic, & qui vont criant, qui en veut? comme des autres choses nécessaires à la vie. Il a même poussé la réverie jusqu'à faire graver, & mettre dans son

» Livre, la figure d'une de ces Femmes. Il
» est certain que dans tant d'Empires & de
» Royaumes, que j'ai visités, ni même chez
» les Mores, qui sont plus barbares que les
» autres, je n'ai rien vu de pareil. Quant à
» la Chine, ayant été dans les deux Cours
» de Nankin & de Pekin, je n'ai jamais en-
» tendu parler d'un tel trafic, loin de l'a-
» voir vu. C'étoit avec beaucoup de raison
» que le Pere Grimaldi, qui avoit été l'in-
» terprète de cette Ambassade, me disoit
» que l'Auteur de la Relation avoit écrit
» plus de mensonges que de paroles. *Ibid.*
pages 335 & 336.

SS f f iij.

GEMELLI
CARRERI.
1696.

pistoles, au-delà du paiement de tous les droits. Le jour même du départ, ils se rendirent à bord, sous prétexte d'examiner si l'on n'y avoit point embarqué quelque sujet de l'Empire, & si l'on n'emportoit point des étoffes jaunes, ou quelque autre marchandise sur laquelle il y eût des dragons à cinq griffes. Les Marchands en avoient quelques-unes, pour lesquelles ils furent obligés de composer. A force de pîatres, la Parache sortit heureusement du Porr.

Route de Can-
don aux Philip-
pines.

Dans une route, qui n'a rien d'intéressant, on ne s'attachera qu'aux circonstances qui peuvent être de quelque utilité pour la Navigation. Bafarte, ayant fait mettre à la voile le Mardi, 10 d'Avril, se trouva dégagé, le jour suivant, de tous les Canaux des Isles, & passa le soir près d'un Rocher blanc, fameux par quantité de naufrages. Le 12, après avoir porté jusqu'alors à l'Est, pour éviter les seches, qui s'étendent à plus de douze milles en Mer, il fit gouverner à l'Est-Sud-Est, qui est la véritable route de Manille. Mais le vent devint si contraire, & les calmes lui succederent si souvent, pendant neuf jours, qu'on avança peu jusqu'au 21. Ensuite, quelques variétés de l'air & des Courans n'empêcherent point d'arriver, le 27, à la vue de la Terre d'Iloccos, qui appartient à l'Isle de Manille. Le 28, on suivit les Côtes de cette Isle; & le lendemain, on découvrit le Cap Bolinao, & Pangasinan, Capitale de la Province. Le 29, on continua de côtoyer la Terre; mais, pendant les trois jours suivans, on fut retardé par un calme, qui fit trouver beaucoup de difficulté à passer deux petites Isles, qu'on nomme las dos Ermanas, ou les deux Sœurs. On arriva, le 2 de May, devant Praya-Onda, où les Espagnols ont un petit Fort, avec une garnison de vingt hommes, & un Couvent de Dominicains, pour l'instruction des Indiens. Le 3; on vit, du côté de la Mer, une grande quantité d'eau élevée en l'air; espece de Phénomène, que les Espagnols nomment Manga, & qui differe de la trombe d'eau. « Quelques-uns, ob- » servent, prétendoient qu'il se forme comme l'Arc-en-ciel; mais ils » ne vouloient pas convenir qu'il est composé de plus grosses gouttes (80).

Phénomène
maritime.

Il devint comme le présage d'une violente tempête, qui commença vers minuit, & qui exposa la Parache au dernier danger, jusqu'à la moitié du jour suivant. Ensuite on doubla le Cap, nommé Caponer, de deux petits Rochers qui forment sa pointe, & qui s'étendent fort loin en Mer. Le soir, on mouilla devant la Baye de Marjouman, dont l'entrée est redoutable par un grand nombre de seches. Il restoit à doubler le Cap de Batan, qui est suivi des Rochers qu'on appelle las Porcas y Porquitos, c'est-à-dire, les Truies & les petits Cochons. On en distingue deux grands & cinq petits, qui sont peu éloignés de l'Isle *Mirabila* ou de Maribales, & une autre, qui se nomme *la Monja*, ou la Religieuse. C'est après ces écueils qu'on entre dans le Canal, formé par l'Isle de Maribales & la Pointe du Diable. Les Habitans de l'Isle doivent allumer un fanal, pour empêcher que les Vaisseaux n'approchent trop de terre, dans l'obscurité de la nuit. Mais l'épaisseur des ténèbres ne leur ayant pas permis d'apercevoir la Parache, Bafarte fit lui-même allumer des feux, qui lui attirerent aussi-tôt un Guide. On continua

Carreri arrive
à Manille.

d'avancer toute la nuit ; & le lendemain , à la pointe du jour , on se trouva devant le Château de Cavite (81).

Careri , trouvant qu'à Manille on comptoit Lundi 7 de Mai , tandis que la suite de son Journal lui donnoit Mardi 8 , fait , sur cette différence , les réflexions communes à tous les Voyageurs.

Il passa près de deux mois dans cette fameuse Ville , occupé de ses observations , dont on lui a déjà fait honneur dans la description des Philippines. Comme la suite de son Voyage compose un Article fort distingué , par l'avantage qu'il a de continuer le seul Journal qu'on ait publié en François , de la route des Philippines au Mexique , on demande grace ici , plus que jamais , pour un récit moins agréable qu'instructif & curieux. Voici l'idée qu'il en donne lui-même : « Il n'y a point , dit-il , de navigation plus longue & plus dangereuse que celle des Isles Philippines à l'Amérique , soit par les Mers immenses qu'il faut traverser sur presque la moitié du Globe , avec un vent toujours contraire ; soit par les terribles tempêtes qui se succèdent les unes aux autres , & par les mortelles maladies qui arrivent dans un Voyage de sept à huit mois , par diverses latitudes , dans des climats , tantôt froids & glacés , tantôt d'une chaleur excessive ; révolutions capables de détruire un homme d'acier. Ainsi , quel doit être le danger d'un homme de chair & d'os , qui ne trouve , en Mer , que de fort mauvaises nourritures (82) ». Il seroit trop fatigant , sans doute , d'entrer dans le détail d'une si longue course , à laquelle Careri donne , jusques dans son Titre , le nom d'ennuyeuse & d'épouvantable. Mais on se croit obligé , du moins , d'en détacher ce qu'elle a de plus remarquable & de plus singulier.

Les Habitans de Manille ayant obtenu , de la Cour d'Espagne , la liberté de charger un Galion & d'en faire partir un autre , pour lui servir de Convoy , en payant , pour chacun , soixante & quatorze mille piastres , prenoient souvent le parti de n'en envoyer qu'un , pour se dispenser d'en payer deux ; mais ils le construisoient si grand , qu'il portoit la charge de trois. Cet expédient , qui leur avoit quelquefois réussi , avoit aussi trompé plus d'une fois leurs espérances. Une si grande Machine , ne pouvant être liée assez fortement , pour résister aux furieuses tempêtes qu'elle ne manquoit pas d'essuyer , couloit toujours risque de se perdre. On s'en étoit convaincu par divers exemples. Un fameux Galion , nommé le Saint Joseph , dont la quille avoit soixante & deux coudees de longueur , & qui étoit d'une largeur proportionnée , avoit péri , en 1694 , avec tout l'Equipage & toute la Cargaison. Sa perte avoit ruiné les Habitans de Manille. Celle d'un autre , nommé le *Santo-Christo* , venoit de les réduire à la dernière misère. Ces malheureuses leçons avoient interrompu leur Commerce ; & la Cour avoit fait acheter , pour le transport des Effets du Roi , un Vaisseau de quarante-cinq coudees de quille , qui avoit été construit à Bagatao.

C'étoit sur ce Bâtiment que Careri devoit s'embarquer pour Acapulco , le 24 de Juin ; temps fixé par l'ordre de la Cour. Mais lorsqu'il se croyoit prêt à partir , le Général fit assembler les Pilotes & les autres Officiers , pour

GENÉRAL
CARERI.
1696.

Ses réflexions
sur le Voyage
des Philippines
au Mexique.

Préside de
son dessein.

Sur quel Bâ-
timent il s'embar-
qua.

(81) *Ibid.* pages 20 & précédentes.

(82) *Ibid.* page 254.

GEMELLI
CARERI.
1696.

Précautions
pour l'eau du
Voyage.

Infidélité des
Officiers Es-
pagnois.

Prix qu'on paye
pour la soue.

Départ.

Careri descend
au Mont-Baran.

savoir d'eux-mêmes s'ils croyoient le Vaisseau bon voilier, & propre à faire le Voyage de la Nouvelle Espagne. La plupart répondirent qu'il étoit trop chargé. Ils reçurent ordre de faire décharger la moitié des coffres, c'est-à-dire, de n'en laisser qu'un à ceux qui comprenoient d'en emporter deux, & de faire supprimer toutes les provisions extraordinaires. L'usage, pour cette route, est de porter l'eau dans des jarres, suivant la quantité de monde & la grandeur du Galion; & comme elles ne peuvent suffire dans une navigation de sept à huit mois, on se repose sur les pluies, qui tombent continuellement. Mais on avoit fait, cette année, sur les côtes du Vaisseau, deux especes de cirernes, qui s'étendoient depuis le haut du Bâtiment jusqu'au fond, à la maniere des Mores. Quoique le succès en parût certain, on les détruisit, sous prétexte d'entrer dans les vues du Général, mais en effet pour faire place à de nouveaux ballots de marchandises; sans considérer que les Pourvoyeurs, comptant sur ces cirernes, n'avoient pas embarqué une assez grande quantité de jarres, & que dans le peu de temps qui restoit, il n'étoit pas facile d'en rassembler davantage. Careri attribue cette infidélité aux Officiers mêmes, qui, malgré les défenses de la Cour, firent charger les ballots pour leur compte, avec peu d'inquiétude pour la conservation de l'Equipage & des Passagers, qu'ils exposoient à mourir de soif dans des Mers si vastes. Comme il vient un grand nombre de Marchands Espagnols aux Philippines, & qu'il n'y avoit, cette année, qu'un seul Vaisseau qui fit le Voyage d'Acapulco, la plupart s'étoient efforcés, depuis un an, d'obtenir leur passage à force de recommandations. Careri, malgré sa qualité d'Erranger, dut cette faveur à la satisfaction que le Gouverneur des Philippines avoit trouvée plusieurs fois dans son entretien. On lui avoit fait voir la cabine, qui devoit, dit-il, lui servir de Prison pendant six mois. Cependant le Général, & les autres Officiers du Galion, ne voulant point se charger de sa nourriture, il fut obligé de faire diverses provisions à Cavite. Le payement ordinaire, pour la cabine & la table, est de cinq ou six cens piastras; mais n'étant point admis à la table des Officiers, il ne lui en coûta que cent piastras pour celle du Gardien des marchandises & pour sa cabine (83).

On appareilla le dernier jour de Juin, avec un vent du Sud, qui n'ayant pas changé, pendant les trois suivans, permit à peine de faire trois lieues dans cet intervalle. L'eau étoit si précieuse, que, pour suppléer à celle qu'on avoit déjà consommée, on envoya la Chaloupe aux sources du Mont Baran. Careri se fit un amusement de s'y embarquer, avec le Major Vincent Arambolo. Ils descendirent dans un endroit du rivage, où les fleches des Noirs, qui sont continuellement à la chasse dans les Bois, ne pouvoient pas les atteindre: mais ils eurent le plaisir d'entendre ces Barbares, qui aboyoient comme des Chiens, pour faire partir les Bêtes sauvages. Arambolo ne fit pas difficulté de chasser avec eux; & les Matelots, qui faisoient de l'eau, ne furent pas autrement troublés dans leur office. Le vent du Sud ayant continué toute la semaine, avec une chaleur incommode & des pluies orageuses, on ne put lever l'ancre que le Mercredi 11, pour passer entre

l'Isle de Maribales & le Mont Batan ; & le soir , après avoir doublé la Pointe de Maricondon & de Simbones , on s'éloigna heureusement de l'écueil de Fortune. Le 12 , à midi , on laissa , par derrière , l'Isle déserte d'Ambil , & celle de Luvan , qui en est proche. On laissa de même , ayant la nuit , le Cap de Saint Jacques , qui ferme la Baye de Balayan. Le 13 , on côtoya l'Isle de Mindoro , le long d'une chaîne de hautes Montagnes , habitées par des Manghians sauvages , qui n'ont pas encore été subjugués. Les Missionnaires Jésuites , qui étoient à bord (84) , assurèrent Careri , que ces Insulaires ont des queues d'une demie palme de longueur. Cette difformité , si elle est réelle , ne les rend pas plus féroces. Ils commercerent avec quelques Indiens Tributaires , qui vivent rassemblés dans des Villages , sur les bords de l'Isle , & sous les soins des Augustins Déchaussés. On tire , de ces Manghians , du Ganuet , espece de chanvre noir , de l'Or , de la Cire & des Perroquets , en échange pour du riz & d'autres marchandises. L'Isle est remplie de Buffles , de Cerfs , & de Singes , qu'on voyoit en troupes sur le rivage. Le 14 , on fut arrêté , par la force du vent contraire , devant l'Isle de Maricavan , où l'on passa tout le jour ; & lorsqu'on entreprit de remettre à la voile , on se vit repoussé , avec autant de danger que de violence , jusqu'au-delà du Cap Saint Jacques. Il fallut faire plusieurs bordées pour doubler le Cap. On laissa d'abord , à droite , une petite Baye voisine ; ensuite , une plus grande , qui se nomme Varadero vejo ; puis le Détroit , entre la Pointe de Mindoro & l'Isle de Maricavan , proche de la Baye de Bagnan , dans l'Isle de Manille , où sont les Forts de Guarnio , Balaxivo & Batangas. Après avoir doublé le Cap , on entra dans le Varadero. Tous les Vaisseaux , qui vont au Mexique , s'arrêtent dans ce Port , pour y faire de l'eau & du bois. C'est une Baye en demi cercle , formée par un bras courbé de l'Isle Mindoro , & par d'autres Isles. Le plus grand danger du passage vient de deux Courans opposés , dont l'un a sa direction vers Maribales , & l'autre vers le Détroit de Saint Bernardin. Careri descendit à terre , pour se donner le plaisir de la chasse ; mais il ne put entrer dans des Bois , que leur épaisseur ne rend pas moins impénétrables aux chiens qu'aux hommes.

Le 17 , après avoir embatqué deux cens jarres d'eau , on remit à la voile avec un vent frais , qui fit bientôt laisser à droite , proche de Mindoro , sept petites Isles nommées Baco , désertes , mais fort agréables par leur verdure ; & plus loin , à gauche , le Cap de Galvan , dans l'Isle de Manille. Vers le soir , on passa facilement entre les petites Isles du Mestre-de-Camp , proche de celles qu'on nomme les deux Sœurs , & de-là , sous trois autres , qui portent le nom de Vicerois , toutes remplies d'arbres , mais inhabitées. Le 18 , avant le jour , on n'eut pas plus de peine à passer entre les Isles de Bouton & la pointe de l'Isle de Marinduque. Cette Isle qu'on laisse à gauche , est abondante en fruits , & en racines fort nourissantes. On voit , à sa pointe , une petite Isle , nommée le petit Bouton , derrière laquelle en est une autre , qui se nomme Simarte , habitées toutes deux par des Indiens civilisés. Avec le Cap à l'Est , on appercevoir , sur la droite , dans un grand éloignement , les Isles de Romblon , de las Tablas & de Sibugan , qui sont habitées. Toute

GAMBELLA
CARRIL
1696.

Insulaires de
Mindoro , qui
ont des queues.

Varadero
veja.

Directes Mers.

(84) C'étoient les Peres Grigoyen , Borgia , & Martinez.

GÉNÉRAL
CARRER.
1696.

la route, depuis Manille, est un dangereux labyrinthe d'îles, de quatre-vingt lieues de long, jusqu'à l'Embocadero (85).

Missionnaires
des îles.

Le Mercredi, 16, on fut pris d'un calme, qui dura jusqu'au lendemain. Mais, le 18, on passa le Détroit que forment les Îles de Borias & de Masnate, célèbres par leurs Mines d'or, & par cette espèce d'Oiseaux extraordinaires, qu'on nomme Tavons. De-là, s'avançant vers l'Île de Ticao, qu'on ne cessa point de côtoyer pendant toute la nuit, on mouilla le matin dans le Port de Saint Hiacinthe, vis-à-vis de Surlegon. Le Gouverneur d'Alvay y fit apporter à bord quantité de rafraichissemens. Toutes ces Îles sont habitées, & l'on y trouve des Missionnaires de differens Ordres. Le Galion étant entré dans la Baye de Tieno, Careri descendit au rivage, où il vit, à demie lieue de la Mer, une trentaine de maisons de bois, reste d'un gros Village, qui avoit été brûlé par un Pilote irrité contre les Habitans. L'Eglise & la demeure des Missionnaires ne sont pas mieux bâties : mais ils passent la plus grande partie de l'année dans l'Île de Masnate, pendant que les Insulaires de Ticao se retirent dans leurs Montagnes, pour y cultiver le Canuet & les Gavas.

Revûe qui fait
renvoyer seize
hommes.

Supplément
d'eau.

Le Général fit ici la revûe de tout ce qu'il y avoit de Passagers à bord, pour sçavoir, par ses propres yeux, si personne ne s'étoit embarqué sans permission, parce que le tribut est de vingt piastras par tête pour le Roi. Il se trouva seize Malheureux, qui s'étoient flattés d'échapper dans le nombre, & qui furent mis à terre sans pitié. On ne comptoit plus que deux cens hommes sur le Vaisseau. Un supplément de cinq cens cannes de Bambou, de la grosseur de la cuisse, & longues de huit palmes, que le Général fit couper & remplir d'eau, sembla rassurer ceux que le petit nombre des jarres avoit allarmé. On auroit pris d'ailleurs tout le Galion pour un Jardin flottant, par l'abondance & la variété des fruits qu'on y avoit apportés des Terres voisines ; ou pour le Marché d'une grande Ville, par la quantité de Porcs & de Poules qu'on ne se laissoit pas d'y rassembler (86).

Difficultés &
pénies de l'Em-
bocadero.

Le vent fut si contraire jusqu'au 31, qu'on n'osa tenter, avant ce jour, de sortir de l'Embocadero, où l'on a besoin de le trouver très favorable, pour surmonter l'impétuosité du Courant. Cette fameuse entrée des Détroits est longue de huit lieues, sur quatre, cinq & six de largeur. D'un côté, elle est fermée, comme une cour, par la Côte de Manille, par les Îles de Borias, de Ticao & de Masnate, par les six Îles des Oranges, qui sont inhabitées, par l'Île de Capoul, que les Indiens nomment Ava, par celle des Alupores, enfin par la Côte Occidentale de Palape ; & de l'autre côté, par les Îles de Maripipi, de Tagapola, de Mongol, de Kamandon & de Limbaguayan, qui, toutes ensemble, rendent le passage également dangereux & difficile, quelque route qu'on se propose. Mais le Col, ou le Détroit, par lequel on acheve de déboucher, est encore plus effrayant. Il est fermé par le Cap de Malpal, dans l'Île de Caboul au Sud, par la petite Île de Kalentan, qui a quelques seches vers la pointe de Tiklin, & par l'Île de Manille au Nord. Sa largeur n'est que de deux lieues, & pendant l'espace d'un quart de lieue, entre Kalentan & Tiklin, il n'y a d'eau que ce qui

suffit pour le passage d'un Galion. Aussi les Pilotes se gardent-ils bien de prendre ce Canal, ni ceux qui se trouvent entre les Isles des Oranges, de Capoul & de Samar (87).

Avec un bon vent du Sud-Est, ceux du Galion se promirent d'être bientôt délivrés de tous les dangers. Mais, lorsqu'ils se croyoient prêts à sortir, il survint une pluie si violente, avec une marée contraire, tandis que la Lune étoit sur l'horizon, que malgré la faveur du vent, ils se trouverent dans l'impossibilité d'avancer. On perdit même du chemin, & le danger fut extrême pendant toute la nuit. Careri fut effrayé de voir bouillonner la Mer, comme de l'eau sur un grand feu. Cependant la marée étant devenue favorable, on fut hors du Déroit avant midi. N'oublions pas d'observer qu'en débouchant, on laissa d'abord, à gauche, proche de la Côte de l'Isle de Manille, le Mont de Buleffan, qui contient le Volcan d'Alvay; ensuite le Rocher de Saint Bernardin, au treizième degré de latitude Septentrionale; & que vers le soir, on laissa, sur la droite, le Cap du Saint Esprit, qui est la pointe la plus Orientale de la Côte de Palpa, au douzième degré trente minutes, & la première qu'on découvre en venant de la Nouvelle Espagne (88).

On ne se vit pas plutôt en pleine Mer, qu'au milieu des transports de joye, tout le Monde prêta la main à serrer les cables sous les Ponts, parce qu'ils ne devoient plus servir qu'en approchant d'Acapulco. Les vagues rouloient furieusement. On se trouva le lendemain, par le même vent, à la hauteur de quatorze degrés. Toutes les Relations précédentes ont fait observer qu'en venant de la Nouvelle Espagne aux Philippines, on ne cesse point de faire route sur le même parallèle de treize degrés, & que du Port d'Acapulco, qui est au dix-septième, gagnant au treizième, on fait heureusement le Voyage sur une même ligne, avec le vent en poupe, & une Mer fort unie. Delà vient que les Espagnols ont donné, à cet espace, le nom de Mer pacifique. On arrive ainsi, dans l'espace de soixante ou soixante-cinq jours, au plus, à la vûe des Marianes; & de-là, en quinze ou vingt aux Philippines. Au contraire, la route de ces Isles, à la Nouvelle Espagne, est d'une extrême difficulté. On trouve une Mer furieuse. Careri la nomme *endiablie* : si l'on ne veut pas être repoussé en arriere, comme il arrive souvent, il faut nécessairement s'avancer jusqu'à la hauteur de quarante & quarante & un degrés du Nord, reconnoître quelquefois & côtoyer le Japon, pour retomber ensuite, lorsqu'on commence à rencontrer les marques, qui sont différentes sortes d'herbes que la Mer de Californie porte fort loin, & continuer la route, alors, avec des vents plus favorables. Les Pilotes du Galion proposerent de passer les Isles Marianes, au dix-neuvième degré vingt minutes; quoiqu'on les passe ordinairement par les vingt jusqu'aux vingt-cinq. Mais l'expérience avoit appris, depuis quelques années, qu'il falloit gagner une plus grande hauteur, & qu'on y trouvoit plus de sûreté pour le passage. Cet avis fut embrassé, & l'on mit le Cap à l'Est Nord-Est.

Le froid étoit déjà si fort, que le même jour on distribua, aux Matelots,

GEMELLI
CARERI,
1696.

Plan & disposition de la route.

Furieuse Mer.

Isle des Philippines.

GEMELLI
CARERI.
1696.

Vité des Es-
pagnols dans le
péril.

Cateri passe
vers Marianes.

Phénomène
qui lui parut
prodigieux.

Etrange varia-
tion de l'Aiguil-
le aimantée.

l'étoffe que le Roi leur donne pour s'en garantir. Plusieurs calmes, qui se succéderent les jours suivans, firent commencer aussi à diminuer la portion d'eau. Enfin, tous les ordres furent donnés dans la supposition d'une fort mauvaise route, dont la durée étoit incertaine. Cependant elle fut heureuse jusqu'au Samedi, premier de Septembre; on eut plusieurs pluies abondantes, dont l'eau fut recueillie avec tant d'avidité, que tous les vaisseaux vuides se trouverent remplis. Mais le Dimanche, avant le jour, un vent d'Est souleva si furieusement les flots, que dans la crainte de perdre les mâts de hune, comme il étoit arrivé plusieurs fois sur cette Mer, on prit le parti de les amener. Les vagues jetoient tant d'eau, dans le Galion, qu'il étoit impossible d'y remédier avec les pompes; & par intervalles, il recevoit de si terribles secousses, que les plus vieux Matelots en paroisoient effrayés. » On exposa l'Image de Saint François Xavier; & le Général fit un » vœu, du prix de la grande voile, qui valoit deux cens piastras. Le vent » devint favorable, & ce changement fut attribué à l'Apôtre des Indes ». Quatre jours après, on eut la vue des Isles Marianes: mais le vent ne permit pas au Pilote de les passer au dix-neuvième degré vingt minutes, comme il se l'étoit proposé. Cateri observa que de quatre Isles qu'on apperçut, la plus grande, qui étoit vers le Sud, avoit la figure d'une longue selle de Chival; & que la seconde, du même côté, étoit un Volcan, rond & pointu, qu'on appelle Griga, dans les Cartes, & dont le sommet exhale de la fumée. Il lui donne trois lieues de circuit (89).

Le Galion n'ayant relâché dans aucune de ces Isles, on ne s'arrêta point à des éclaircissemens, superflus, après la description qu'on en a donnée; & peu certains ou peu exacts, dans la Relation de Cateri, puisqu'il n'a pu les devoir qu'au témoignage des Espagnols de son Bord. Mais c'est ici qu'il répète le nom d'Epouvantable, qu'il a donné à son Voyage, & que pour y préparer ses Lecteurs, il observe que le Dimanche 19 de Septembre, à vingt & un degrés quarante minutes, on vit le Ciel de couleur violette, avec des nuages verts; phénomène, dit-il, que lui, ni les Jésuites n'avoient vu dans aucun autre lieu du Monde, & qui leur parut un prodige. Le premier Pilote en fut si frappé, qu'il commença une neuvaine, pour obtenir du Ciel un heureux Voyage (90).

Le 11, à vingt-deux degrés trente-sept minutes, on observa cette étrange variation de l'Aiguille qu'on a déjà fait remarquer dans ce Recueil, & dont les Mathématiciens, jusqu'à présent, n'ont pu donner aucune explication. Elle commence du Cap Saint Bernardin, entre douze & treize degrés; & pendant le cours de mille lieues, qui sont à peu près la moitié du chemin, elle va toujours en augmentant, jusqu'à dix-huit & vingt. De-là elle diminue jusqu'au Cap Mendocin, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Dans un endroit, elle est au Nord-Est; & dans un autre, au Nord-Ouest; moindre dans un lieu, plus grande dans un autre; & de là vient la principale difficulté de l'expliquer. On ne scauroit l'attribuer aux pierres d'aiman, qu'on supposeroit dans les Isles, puisque l'éloignement est de mille lieues. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parce qu'ayant le

Véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord & les deux autres points Cardinaux (91).

Le 12, on passa, de la Zone torride, dans la tempérée, à vingt-trois degrés cinquante minutes; & portant au Nord, avec un vent Est Nord-Est, on prit, pendant les deux jours suivans, un si grand nombre de ces Poissons, que les Espagnols nomment *Cachoretas*, ou Faons, que les Matelots en étoient rebûtes. Le 15, on prit quatre Requins. Le Général en ayant fait ouvrir un, on fut surpris de lui trouver, dans le ventre, sept petits tout vivans, & de leur voir prendre la fuite aulli-tôt qu'on les eut jetés dans les flots. Quelques-uns prétendent qu'après leur naissance, la Mere les avale, pour les élever, & que son ventre leur sert comme de nid. On ajoûte qu'ils viennent d'autant d'œufs, qui se conservent dans une ouverture, qu'on trouve à la Mere au-dessous des mâchoires. Mais Careri donne pour l'opinion la plus vraie, que les petits œufs éclosent dans le ventre des Mères. Il sçait, dit-il, par le témoignage de plusieurs anciens Matelots, qu'on trouve, dans les Requins, des œufs & des Petits. Un Basque, qui avoit passé une partie de sa vie à la pêche de la Baleine, dans les Mers du Nord, lui a dit aussi qu'il avoit trouvé plusieurs fois de petites Baleines dans les grosses (92). L'Equipage du Galion fit servir les trois autres Requins à son amusement. Personne ne souhaitant d'en manger, on donna la liberté au plus grand, avec une planche qu'on lui avoit attachée à la queue; & tout le monde prit beaucoup de plaisir à le voir courir sur la surface de l'eau, sans pouvoir plonger. Les deux autres furent liés ensemble par la queue: on creva les yeux à l'un, & les ayant jetés tous deux dans la Mer, on eut long-temps le spectacle d'un combat fort plaisant, entre l'Aveugle, qui résistoit de toute sa force, & l'autre, qui se croyant pris, s'efforçoit de le tirer au fond de l'eau pour se dégager (93).

Les observations des hauteurs & les différences du vent font la seule richesse du Journal, jusqu'au vingt-neuvième degré trente minutes de latitude, où Careri juge important d'avertir qu'on rencontre deux Rochers. La vue de ces écueils, dont tous les Vaisseaux n'ont pas le bonheur de se garantir, fit multiplier les neuvaines, avec quantité de lumieres & de petites lanternes. Mais à ces exercices de piété, on faisoit succéder des Danses, des Comédies & des Festins (94). Le dernier jour de Septembre, vers les trente-deux degrés, on se crut proche d'une Ile, nommée *Ricca-d'oro*, que les Chartres placent à cette hauteur. Cependant Careri la croit imaginaire. Le jour suivant fut malheureusement distingué par une affreuse tempête, qui causa beaucoup de désordre dans le Galion. Il paroissoit surprenant que si loin de la terre, on n'eût pas cessé de voir des Oiseaux de Mer: mais l'étonnement augmenta beaucoup, le 3 d'Octobre, avant que la tempête fût apaisée, lorsqu'un Matelot vit arriver un Serin sur les cordages du Vaisseau. On le prit sans peine, & le Général n'épargna rien pour le conserver dans une cage. Mais il étoit si maigre & si fatigué, qu'il mourut le même jour. On lui trouva du sable dans l'estomac. Chacun raison-

GABRIEL
CARERI.
1696.
Poissons ne me-
nues Cachoretas.

Requins.

Comment ils
font leurs Petits.

Amusement
que l'Equipage
eut de trois Re-
quins.

Tempête.

Un Serin vient
se percher sur les
cordages.

(91) Page 287.

(92) Page 288.

(93) Page 289.

(94) Page 290.

GEMELLE
CARERI.
1696.

D'où il étoit
venu.

Isles Ricca d'o-
ro & Ricca de
Plata.

Isles de Salo-
mon, ce qu'on
en raconte.

Recherches
pour les décou-
vrir.

Pluies qui ré-
pandent l'équissi-
ment de l'eau à
bord.

na, suivant ses lumières, sur le lieu dont on pouvoit supposer qu'il étoit parti; & l'on conclut qu'il étoit venu apparemment de *Ricca de Plata*, Isle éloignée de trente lieues au Sud, d'où l'on ne douta point qu'il n'eût été enlevé par le vent. On étoit à la hauteur de trente-quatre degrés sept minutes. Les Pilotes Espagnols assurent que les Isles Ricca d'oro & Ricca de Plata, & plusieurs autres, qu'ils placent aux environs, sont les véritables Isles de Salomon. Careri leur refuse jusqu'à l'existence. Depuis si longtemps, dit-il, qu'on fait ce Voyage, on ne les a jamais vûes. On les a cherchées par l'ordre du Roi d'Espagne, sans avoir pû les trouver. A la vérité, un Galion, qui faisoit la même route, fut jetté, par la tempête, sur le rivage d'une Isle inconnue. On raconte même que les Cuisiniers de ce Bâtiment, ayant pris un peu de terre dans l'Isle, pour réparer leur foyer, furent surpris, à la fin du Voyage, d'y trouver un morceau d'or, que la violence du feu avoit fondu; & que sur cette découverte, qui fut communiquée à la Cour d'Espagne, le Viceroi du Mexique reçut ordre d'équiper une Flotte pour chercher la même Isle, dont le Pilote du Galion avoit pris la hauteur. Cette aventure est peut-être fabuleuse: mais il patoit certain qu'en 1595, Dom Alvaro de Mendoza partit de Callao pour découvrir les Isles de Salomon, & qu'après un Voyage long & pénible, il arriva dans une Isle de la Nouvelle Guinée, au Sud de la Ligne, où il mourut avec une partie de son Equipage. Isabella Bartotti, son épouse, qui l'avoit accompagné dans cette course, partit de l'Isle au mois de Février 1596, pour se rendre à Manille. Elle y arriva heureusement, avec un seul Vaisseau, reste d'une Flotte entière que l'Espagne avoit perdue dans une vaine recherche.

Trente ans avant le passage de Careri, Dom Antoine de Medina, comptant sur l'expérience qu'il avoit acquise dans ces Mers, avoit offert ses services à la Cour pour la même entreprise. Le Viceroi du Mexique reçut ordre de le faire passer aux Philippines, & de lui donner le Commandement du Galion qui devoit faire voile d'Acapulco. Il partit effectivement avec cet Emploi. Mais le nouveau Gouverneur des Philippines, qui se rendoit à Manille dans le même Galion, ne se vit pas plutôt éloigné de la Nouvelle Espagne, qu'il le priva du Commandement, pour le rendre à celui qui avoit amené le Galion de Manille. Medina, désespéré de cette humiliation, fut à peine arrivé aux Philippines, qu'il passa secrètement à la Chine, dans une fort petite Barque, pour chercher le moyen de retourner à Madrid & d'y porter ses plaintes. Mais, personne n'ayant entendu parler de lui, depuis son départ, on a jugé qu'il avoit été tué par des Pyrates (95).

Careri ne fait pas grâce, à ses Lecteurs, de la moindre circonstance, dans un récit, qui n'en fournit pas souvent d'intéressantes. Mais continuant de supprimer ce qui ne regarde que les hauteurs & les vents, ou la peine qu'il commençoit à ressentir d'un froid fort vif, qui augmentoit de jour en jour, on remarquera seulement, jusqu'au 12, que les pluies étoient quelquefois assez abondantes, pour rendre, dans l'espace d'un jour ou deux, toute l'eau qu'on avoit consumée. Le 14, à trente-sept degrés, on résolut

de se tenir entre la latitude de trente-six & de quarante-deux, qui est la plus grande qu'on ait jamais tenue dans ce Voyage. Careri fait valoir la nécessité de cette observation, parce que les Navires, qui ne prennent pas cette hauteur avant que de rencontrer les herbes qui servent de signe, le trouvant ensuite sous le vent, depuis la Côte du Cap Mirdo jusqu'à la Californie, trouvent beaucoup de difficulté à gagner le Nord. C'est ce qui étoit arrivé, depuis six ans, à une Parache de Manille, qui s'étant élevée jusqu'au trente-cinquième degré, & n'ayant pu s'y soutenir, s'efforça inutilement de rencontrer les Signes. Tout l'Equipage seroit mort de faim, si le Ciel ne l'eût conduit dans une Isle inconnue, à la hauteur de dix-huit degrés vingt minutes, qui fut nommée Saint Sebastien, du jour qu'elle fut découverte. Ces Malheureux affamés y tuèrent quantité d'Oiseaux, qu'ils salerent dans des vaisseaux de terre, & firent provision d'eau dans un Lac. L'Isle est petite, plate, & remplie de beaux arbres (96).

Il ne faut pas douter, observe Careri, que dans les temps passés, cette navigation n'ait encore été plus dangereuse & plus terrible. En 1575, le Galion le Saint-Esprit se perdit à l'Embocadero. En 1596, la force des vents emmena, au Japon, le Saint Philippe, qui fut saisi avec toute sa charge. L'année 1602 fut célèbre par la perte de deux Galions. La difficulté n'est pas moindre aujourd'hui, quoiqu'on fasse le même Voyage depuis plus de deux siècles. Le naufrage du Saint Joseph & du Santo-Christo en étoit une preuve récente ; sans compter que la plupart des autres perdent leurs mâts, ou sont repoussés par des vents contraires, souvent après avoir fait la moitié du chemin, & se trouvent dans la nécessité de retourner à Manille avec perte d'une partie de l'Equipage. Ceux qui font la plus heureuse ne laissent pas d'essuyer des maux, qui ne peuvent être bien représentés. » Outre la » faim & la soif, dont on n'est jamais sûr de pouvoir se garantir, le » Vaisseau est rempli de petits Insectes, qui s'engendrent dans le biscuit, » & dont le mouvement est si vif, que lorsqu'ils ont commencé à paroître, » non-seulement ils se répandent aussi-tôt dans les cabines, les lits & les plats » où l'on mange, mais ils s'attachent insensiblement à la chair. D'autres ver- » mines de toutes couleurs succent le sang. Les Mouches tombent, en mon- » ceaux, sur les tables & dans les alimens, où naissent déjà quantité de pe- » tits vers, de différentes especes (97).

Careri éprouva une partie de ces miseres. Le Gardien, avec lequel il avoit fait ses conditions, le traita d'abord avec assez d'abondance & de respect. Mais lorsqu'on fut en pleine Mer, il le fit jeûner à l'Amenienne, jusqu'à lui retrancher le vin, l'huile & le vinaigre. Le Poisson n'étoit assaisonné qu'avec de l'eau & du sel. Les jours gras, on lui servoit des tranches de Vache, ou de Bœuf, séchées au Soleil, & si dures, qu'il est impossible de les mâcher sans les avoir long-temps battues avec une piece de bois, dont elles sont peu différentes, ni les digérer sans ressentir tous les effets d'une violente purgation. On apprêtoit, à midi, un de ces morceaux de viande, en le faisant bouillir dans de l'eau simple. Le Biscuit étoit celui du Roi, dans lequel il falloit avaler un grand nombre de petits Insectes

GERBIL
CARERI.
1696.
Observation
nécessaire

Arbres dan-
gers de cette na-
vigation.

Peinture des
maux qu'on y
souffre.

Comme Ca-
reri fut traité.

GEMELLI
CARERI,
1696.

dont il étoit rempli. Les jours maigres, l'ordinaire étoit un poisson rance; à moins qu'on eût pris assez de Cachoretas pour en distribuer à tout l'Equipe. On présentoit un potage d'une espèce de petites fèves, si pleines de vers, qu'on les voyoit nager sur le bouillon. A la fin du dîner, on accordoit un peu d'eau & de sucre; mais en si petite quantité, qu'elle irritoit la soif, au lieu de servir à l'appaiser (98).

Les Espagnols
soutinrent par la
nécessité.

D'un autre côté, Careri plaindre ceux qui s'étoient engagés à tenir des tables, parce que la longueur du Voyage les force à cette économie. Ils dépensent des milliers de piastres à faire les provisions nécessaires de viandes, de poules, de biscuit, de riz, de confitures, de chocolat, & d'autres alimens, en si grande quantité, que depuis le premier jour du Voyage jusqu'au dernier, on a toujours à table, deux fois chaque jour, des confitures & du chocolat, dont les Matelots consomment autant que les plus riches Passagers. Tous les vivres se corrompent, à l'exception du chocolat & des confitures, qui sont d'un secours extrême pour tout le monde. Entre trente-six & trente-sept degrés, on vit paroître des Pigeons, & cette vue seule fut une espèce de soulagement pour l'estomac. D'ailleurs, elle donnoit l'espérance de découvrir bientôt quelque Terre. Les anciens Matelots s'imaginèrent que ces Oiseaux avoient été enlevés, par le vent, hors d'une Isle qu'on appelle Donna Maria-Laxara, du nom d'une jeune Espagnole, qui ne pouvant supporter les incommodités de son Vaisseau, se jeta dans la Mer, en revenant de Manille. Il s'en trouve, dans cette Isle, un si grand nombre, qu'ils obscurcissent le jour. Ce ne sont pas des Pigeons de terre, quoiqu'ils en aient le bec & les plumes. Leurs pattes, qui sont celles d'un Canard, leur fait donner le nom de Pigeons de Mer. L'Isle est à trente & un degrés de hauteur (99).

Isle Donna
Maria-Laxara.

On avance jus-
qu'à la hauteur
du Japon.

Le 13 de Novembre, on se trouvoit à la hauteur du Japon, d'où Careri prend occasion de raconter tout ce qu'il apprit de cette Isle, dans les entretiens qu'il avoit à bord (1). Sa mémoire mérite de l'admiration, s'il n'a pas tiré, des anciens Voyageurs, ce qu'il donne sur la foi des Espagnols du Vaisseau. Mais son récit devient inutile, & ses fautes ne demandent pas d'être relevées, après la description qu'on a déjà donnée dans ce Recueil. On y reconnoît seulement un Voyageur avide & curieux, qui veut que rien n'échappe à ses lumieres.

Les Tons sont
toujours proches
des Terres.

Le Mercredi 14 de Novembre, on vit un tronc d'arbre, avec ses branches, qui venoit du côté de la Terre-ferme, & qui devoit avoir été emporté à cette distance, par des Courans d'une extrême étendue. L'observation du Soleil faisant trouver trente-neuf degrés, on s'efforça de gagner une plus grande hauteur. Le Vaisseau étoit environné de Tons. C'est une opinion commune, que ces poissons ne s'éloignent pas de terre : cependant on continua de porter à l'Est-Nord-Est, jusqu'au Dimanche, sans découvrir aucune appa-

(98) Pages 306 & précédentes.

(99) Pages 306 & 300.

(1) Il reproche, à Massie, deux erreurs : l'une d'avoir placé le Japon entre les trente & les trente-quatre degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il s'étend jusqu'au

quarantième : l'autre, beaucoup plus grossière, de ne l'avoir mis qu'à cent cinquante lieues de la Nouvelle Grenade, quoiqu'il en soit à plus de mille. *Ibid.* page 312. Mais Careri & les Espagnols pouvoient-ils douter alors si le Japon est une Ile ?

rence de Côte. Les Indiens, & les Espagnols nés à Manille, où l'on se trouve continuellement, ne pouvoient supporter le froid extrême du climat. A trente-neuf degrés trente-huit minutes, on vit passer, devant le Galion, environ cinquante Canards, qui firent juger encore qu'on étoit proche de quelque Île : mais ils ne furent que les Avant-coureurs d'une grêle violente, spectacle que Careri n'avoit pas eu depuis son départ de l'Europe. Les Noirs, tremblans de froid, cherchèrent à se mettre à couvert jusques dans les cages aux Poules, & les plus mauvais traitemens ne purent les forcer au travail. On se trouva tombé, le lendemain, à trente-neuf degrés vingt minutes, c'est-à-dire, qu'on avoit perdu presque un tiers de degré. Les Pilotes reconnurent combien ils s'étoient trompés. Ils s'étoient crus à quatre-vingt-dix lieues de terre, & quelques-uns à soixante, au-dessous du Cap Mendocin. Le vent de Nord continuoit, avec un froid insupportable & beaucoup de grêle ; & les jours suivans, on eut les plus terribles agitations. Tout le monde commençoit à désespérer de voir les signes, parce qu'on avoit déjà fait le chemin que les Pilotes avoient calculé pour le véritable éloignement de terre. Il s'éleva un vent furieux ; & la Mer étoit dans un si prodigieux mouvement, que douze hommes suffisoient à peine pour tenir le gouvernail. Cette horrible situation dura jusqu'au premier de Décembre, avec peu de changement. Un Matelot mourut le même jour ; & Careri admire qu'au milieu des souffrances communes, ce fut le premier qu'on eût perdu depuis le départ du Galion. Il n'y avoit point d'autre maladie, à bord, qu'une Gale canine, causée par l'usage des viandes corrompues.

Le 2, à trente-huit degrés, on vit quelques signes de terre : mais d'autres raisons firent juger, aux plus habiles Pilotes, qu'on devoit en être encore fort éloigné. Cependant tous les Matelots se livrèrent à la joie, lorsqu'ils apperçurent une herbe fort longue, avec une grosse racine en forme d'oignon, qu'ils eurent arrachée de l'embouchure de quelque Rivière par la violence des flots. Aussitôt, par un ancien usage, qui leur donnoit droit de Jurisdiction, ils prirent une cloche, qu'ils portèrent à la proue ; & les Juges, qu'ils avoient élus, publièrent des ordres pour le jugement des Officiers du Vaisseau. Ce Tribunal se nomme la Cour des Signes. On chanta le *Te Deum* ; on se félicita mutuellement, au son des tambours & des trompettes, comme si l'on étoit arrivé à la vue du Port ; quoiqu'il restât plus de sept cents lieues de chemin. Careri attribue des réjouissances si mal fondées, à l'excès d'un tourment, dont on commençoit du moins à se flatter d'être bientôt délivré, après un Voyage de plus de trois mille lieues. Le Matelot, qui avoit apperçu les premiers signes, reçut, du Général, une chaîne d'or, & cinquante piastras des Particuliers. Le même jour, on vit un poisson que les Espagnols nomment Lobillo. Il a la tête & les oreilles d'un Chien, & la queue telle qu'on la donne aux Sirenes. Au même instant, on découvrit une herbe de la figure d'une canne de sucre, avec sa racine. Ces deux spectacles ne permettant plus de douter qu'on n'approchât de terre, on changea la route de l'Est au Sud-Est-Quart d'Est, comme on ne doit point y manquer, lorsqu'on rencontre les signes.

Une pluie violente & le vent contraire firent suspendre, pendant quelques jours, les Séances de la Cour des Signes : mais, le 7, on éleva un

Tome XI.

V u u

G E N E R A L L I
C A R E R I .
1696.

G. F. e. qui
homme Careri.

Cour des Signes,
établie dans les
Galions Espag-
nols.

Lobillo, Pois-
son singulier.

GEMELLI
CARERI.
1696.

Jugement de
la Cour des Si-
gnes.

dais pour les Juges ; & le Président , avec deux Assesseurs , vêtus d'habits ridicules , prirent gravement place sur leur Tribunal. Ils commencèrent par le Général, les Pilotes, le Maître, le Contre-Maître, & les autres Officiers du Galion. Ensuite, ils passerent au Jugement des Passagers. L'Ecrivain lisoit l'accusation, & les Juges prononçoient une Sentence de mort : mais cette peine étoit changée sur le champ en amende pécuniaire ; ou, suivant les facultés du Coupable, en chocolat, en sucre, en biscuit, en confitures, ou en viande. Celui qui ne payoit pas promptement, ou qui ne donnoit pas une bonne caution, étoit battu sans pitié à coups de corde. Un badinage si cruel a coûté quelquefois la vie à de misérables Passagers. Il n'y a point d'exhortations, ni d'autorité, qui puissent arrêter l'emportement de l'Équipage. La qualité de Jurisconsulte n'attira point d'indulgence à Careri. Il fut accusé d'avoir pris trop de plaisir à manger des Cachoretas. Cette fête bizarre dura jusqu'à la nuit, & les amendes furent distribuées entre les Matelots (2).

Description
d'une Plante ex-
traordinaire de
Mer.

Le 8, on vit des Serpens, que Careri suppose entraînés par le cours des Rivières. On étoit alors à trente-sept degrés dix minutes. Le Général fit remettre une voile, qu'on avoit ôté depuis l'Embocadero ; & tous les signes s'accordant à faire espérer la vue de la Terre, on retira les ancres, qui étoient, depuis plusieurs mois, à fond de cale. Careri observa soigneusement une des herbes, qu'on prit le 12. Elle étoit longue de vingt-cinq palmes, de la grosseur du bras vers la racine, & de celle du petit doigt vers le haut ; creuse, comme les oignons en graine, auxquels sa racine ressembloit aussi vers l'extrémité. Du côté le plus gros, elle avoit des feuilles, de la forme de l'Algue, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. Quelques Espagnols, ne considérant point la nature des herbes qui croissent dans l'eau, doutoient quelle étoit la racine, de la patrie grosse ou menue. Ils ne pouvoient comprendre que la grosse, qui fait le haut de la plante pût se dresser ; quoiqu'ils vissent, sur la partie menue, quantité de coquillages, parce que cette herbe croît sur des Rochers couverts d'eau. Careri la donne, effectivement, pour une des plus extraordinaires qu'il ait jamais vues. Il en goûta. Son palais n'en fut point révolté. Les Matelots la mettent confire au vinaigre, & s'en remplissent avidement l'estomac (3).

On commença
à voir la terre,
l'île de Sainte
Catherine.

Le 15, en gouvernant au Sud-Est avec un vent du Nord, on découvrit, à la hauteur de trente-six degrés, l'Île de Sainte Catherine, éloignée d'environ douze lieues de la Terre-ferme, un peu au-delà de la Baye de Toque. On comprit cinq petites Îles, dont Sainte Catherine est la plus grande. Personne n'ayant pu la méconnoître à des marques si certaines, la joye produisit des effets surprenans. Qu'on les trouva justes, s'écrie Careri, avec un reste d'impression que cette idée réveille encore, si l'on considère que depuis tant de mois nous n'avions vu que le Ciel & l'eau ! On revit la terre, le jour suivant, avec un renouvellement de transports. Quelques Malheureux, qui moururent dans cet espace, ne pouvoient se consoler d'avoir résisté aux fatigues du Voyage, pour venir expirer à la vue des Côtes.

Le Capitaine du Galion fut de ce nombre. Quoiqu'on n'y embarque point d'autres troupes que quelques Canoniers, le Gouverneur de Manille y met toujours un Major, un Capitaine, & un Enseigne, qui ont tous les honneurs de ces titres, sans aucun commandement. Mais dans le retour de la Nouvelle Espagne, aux Philippines, on n'y embarque pas moins de deux cens cinquante ou trois cens Soldats, sous quinze ou seize Capitaines, qui achèvent ce poste, & qui sont réformés en arrivant à Manille. Careri n'observa, dans le Voyage, que deux maladies dangereuses : le Berban, qui fait enfler le corps & mourir en parlant, & le Scorbut ordinaire (4).

Le 10, on se trouva devant l'Isle de Canifas, ou des Cendres, qui n'est qu'à dix lieues du Continent. Elle n'a pas moins d'onze lieues de longueur, sur quatre & six de largeur ; mais, à si peu de distance des Côtes, il ne paroît point qu'elle ait jamais eu d'Habitans. A droite, vers l'Ouest, on laissa l'Isle de Guadalupe. La route ayant été changée au Sud-Est-Quart-de-Sud, on découvrit, devant le Vaisseau, à vingt-neuf degrés neuf minutes, l'Isle de Cerros, éloignée de dix-sept lieues du Continent. Careri lui donne trente lieues de tour, & la figure d'une selle de Cheval. Le 22 & les jours suivans, on remit au Sud-Est, pour s'approcher de la Terre, qui s'étend Sud-Est & Nord-Ouest, depuis Acapulco jusqu'au Cap Mendocin. A vingt-quatre degrés, le Général fit distribuer des mousquets à tout l'Equipage, pour se défendre des Ennemis que les Galions rencontrent souvent sur la Côte de Californie ; & fit publier ordre de déclarer toutes les marchandises qui n'étoient pas au fond du Vaisseau, pour en payer les droits établis. La Terre se fit voir le jour de Noël avant la nuit : mais on ne fit que la suivre jusqu'au vingt-troisième degré vingt-trois minutes, où l'on passa de la Zone tempérée dans la Zone torride. Enfin, le 28, à la pointe du jour, on se trouva devant le Cap de Saint Luc, à vingt-deux degrés trente-cinq minutes. Careri le nomme *Chauve*, parce qu'on n'y trouve aucun vestige d'arbres sur ses Montagnes (5).

Il observa qu'un Galion, nommé le Saint Augustin, qui se perdit dans le Port de los Reyes, fit la première découverte de cette Terre en 1595. Le Comte de Monterey, qui gouvernoit la Nouvelle Espagne, y envoya Sébastien le Basque, avec deux gros Vaisseaux, qui reconnurent toute la Côte, jusqu'au Cap Mendocin, & les Isles voisines. Sébastien en fit une Carte, que Careri se vante d'avoir vue ; & n'ayant trouvé, dans les Habitans, que de la disposition à recevoir les Espagnols, il descendit au trente-septième degré, dans un Port qu'il nomma Monterey. Mais, à la hauteur de trente-deux degrés, il fut moins satisfait des Indiens de la Baye de Saint Quentin, qui sont aussi redoutables par leur perfidie que par leur bravoure. Un Religieux Espagnol, qui étoit de ce voyage, & dont Careri vit les Relations au Mexique, représente le Port de Monterey comme un lieu bien pourvu d'eau & de bois, dont les Montagnes sont remplies d'Ours, de Cerfs & d'autres Animaux. Il y place une Rivière fort rapide, & profonde de six brasses, plus navigable qu'une autre, qu'il met à quarante & un degrés, & dans laquelle un Courant d'une violence extraordinaire ne permet

GEMELLI
CARERI.
1696.

Isle de Canifas.

Précisions du
Général.

Observations
sur le Cap Saint
Luc & sur les
découvertes des
Espagnols.

(4) *Ibidem*, page 410.

(5) Page 411.

GEMELLI
CARETI.
1696.

pas d'entrer, à l'aide même de toutes les voiles. Il ajoute que le Port de los Reyes est fort bon; que celui de Dom Gaspard, au trente-huitième degré, ne l'est pas moins; & qu'il s'en trouve plusieurs autres de la même bonté, sur toute la Côte. L'Escadre employa plusieurs mois à faire ce Voyage, jusqu'au Cap Mendocin, qui est au quarante & unième degré vingt minutes, & dont le sommet est toujours couvert de neige. Mais une partie des Equipages n'ayant pu résister au froid, ceux qui évitèrent la mort se virent forcés de retourner au Mexique, après avoir découvert de loin une autre pointe de terre, qu'ils nomment le Cap Blanc, & qu'on a placée dans les Cartes à quarante-trois degrés.

En 1684, le Marquis de Laguna, Viceroi de la Nouvelle Espagne, y envoya une autre Escadre, qui ne passa pas le Cap Saint Luc; mais étant entrée dans le Canal qu'on nomme la Mer vermeille, elle y fit cent quarante-deux lieues jusqu'au vingt-neuvième degré, où elle ne lui trouva que sept lieues de largeur. La vue de quantité de fables & la violence des Courans lui firent craindre les dangers, qui sembloient la menacer plus loin. La peinture, qu'elle en fit à son retour, donna naissance à deux opinions fort opposées. Les Courans firent conjecturer aux uns que ce Canal communiquoit avec la Mer Septentrionale, & que la Californie étoit une Ile; tandis que les autres, le raprochement des terres, & la diminution de l'eau, firent juger aux autres qu'on ne pouvoit aller plus loin, & que la Californie faisoit partie de la Terre-ferme. Telle étoit encore l'incertitude des Espagnols, en 1696, lorsque Careti voulut tirer d'eux plus de lumière (6). Il y avoit, dit-il, dans son Vaisseau, un Religieux de Saint Jean de Dieu, qui avoit fait le Voyage de cette Escadre, & qui racontoit hardiment que le Commandant avoit mal exécuté les ordres du Roy. Il avoit passé cinq mois au Cap de Saint Luc, uniquement occupé de son commerce avec les Indiens, qui lui donnoient de belles Perles en échange pour des choses de vil prix. Ensuite, pour vanger, à son départ, la mort d'un de ses gens, qu'ils avoient tué, il fit charger un canon de balles de mousquers, & le fit tirer sur un grand nombre de ces Barbares, qui s'étoient rassemblés sans aucun dessein de l'offenser. En revenant, il avoit mouillé dans la Baye & le Port de Saint Barnabé, sur la rive duquel il avoit formé une espede de

*(6) On a vu, dans un autre endroit de ce Recueil, que les Espagnols établirent ensuite des Missions en Californie, & que les Galions y trouvent aujourd'hui des raffinements. C'est à l'article des Voyages, au Nord, qu'il convient ici de renvoyer des découvertes plus récentes, & tout ce qui regarde le célèbre passage qu'on cherche depuis long-temps avec si peu de succès. Mais il est juste ici de faire honneur à Careti de toutes ses recherches.

■ Les Espagnols, dit-il, ajoutoient que ■ la Terre-ferme de l'Amérique, confine ■ avec la grande Tartarie; & les Jésuites de ■ Pekin, de Macao, & de Canton, m'ont ■ dit que pendant que le Pere Martinez étoit

■ Missionnaire à Pekin, on lui amena une ■ Esclave Mexiquaine, Chrétienne; que ■ l'ayant entendue à confesse, l'ayant interrogée sur son Esclavage, elle lui dit ■ qu'elle avoit été faite Esclave, très jeune, ■ au Mexique; que de-là, elle avoit été ■ conduite, par terre, dans la grande Tartarie, d'où elle étoit venue à la Chine, & ■ que dans ce long Voyage, elle avoit ■ quelquefois été sur l'eau, mais seulement pour ■ passer quelque Canal ou quelque Détroit, ■ & pour deux jours au plus de traversée. Les ■ Espagnols étoient persuadés que ce Détroit étoit celui d'Anian, par lequel on ■ prend qu'un Navire Hollandois a passé ■ dans la Mer Septentrionale. *Ibid. page 418.*

Camp, dans des Cabanes, où les Habitans n'avoient pas fait difficulté de venir familièrement. Ils dévoreroient tout ce qui leur étoit offert ; mais ils refusoient absolument de couvrir leur nudité (7).

Après avoir doublé le Cap de Saint Luc, on ne fut pas long-temps à découvrir la Terre de la Nouvelle Espagne, au-delà du Cap de Coriente. Toute la Côte étant habitée par des Indiens fort pacifiques, la difficulté d'en approcher ne venoit que de la résistance des Courans, & de la crainte de tomber sur des feches, qui sont en grand nombre dans ce dernier Cap. Cependant il falloit mettre à terre le Courrier destiné à porter, au Gouverneur d'Acapulco, les premières nouvelles de l'arrivée du Galion. En vain suivit-on la Côte, pendant quelques jours, le long d'une haute chaîne de Montagnes, qui se nomment Sanctrela, & qu'on croit remplies de Mines d'or & d'argent. On voyoit, autour du Galion, quantité de Serpens, de diverses couleurs, entraînés par le courant des Rivières. Ce ne fut que le Samedi, 5 de Janvier 1697, que la Chaloupe trouva le moyen d'aborder au rivage. Mais on étoit déjà informé, à Mexico même, par la diligence de l'Alcade de Chiamela, qui ne manque point d'y dépêcher un Courrier, aussi-tôt que les Sentinelles, qu'il a sur les Montagnes, apperçoivent quelque Vaisseau en Mer. Sur cet avis incertain, qui peut regarder un Vaisseau ennemi comme ceux de l'Espagne, on commence à faire des prières dans toutes les Eglises de Mexico, jusqu'à l'arrivée des Lettres. Alors on sonne toutes les cloches, avec d'autres réjouissances, qui continuent jusqu'à ce qu'un troisième Courrier, envoyé d'Acapulco, vienne apprendre au Viceroi que le Galion est entré dans ce Port.

C'étoit à la Nativité, que la Chaloupe avoit pris terre, Port situé à dix-neuf degrés trente-trois minutes, qui a de l'eau pour toutes sortes de Bâtimens, mais dont l'entrée offre un Rocher dangereux. Celui de Chiamela ne reçoit que de petites Barques. Tout le Pays, depuis le Cap de Coriente jusqu'à la Nativité, porte le nom de Nouvelle Galice, & n'est habité que par des Indiens conquis. On ne compte pas plus de quatre-vingt lieues, du Port de la Nativité à celui d'Acapulco ; mais Careri ne veut pas qu'il y en ait moins de cent cinquante. Le Dimanche au soir, on se trouva devant le Port & le Village de Salagua, où l'on fait beaucoup de sel ; & le lendemain, après avoir passé le Port & le Volcan de Colima, on arriva, le soir, à la Côte de Môlines. Ce Pays est fort désert, quoique le Ciel y soit toujours sans nuages, & que pendant la nuit les Étoiles y jettent une lumière incroyable, surtout après le temps des pluies, qui commencent au mois de Juin, pour durer jusqu'à fin de Décembre. Le premier Port qu'on rencontre ensuite est celui de Seguataneio ; dangereux par trois écueils, qui en ferment l'entrée. Salina, petite Place, éloignée de quelques lieues dans les Vallées, le Port de Patatan, la Côte del Calvario, & celle de Coynecia, sont les derniers lieux que Careri nomme jusqu'à la Baye d'Acapulco.

Il fait une vive peinture des transports de joie que tout le monde fit éclater à la fin d'un pénible Voyage, qui avoit duré deux cens quatre jours & cinq heures. Au milieu des embrassemens & des félicitations, il voulut sçavoir, des Pilotes, combien il avoit fait de lieues & de degrés ; mais ils ne

(7) *Ibid.*

GENEALOGICAL
CARERIS
1696.
Conclusion du
Voyage.

1697.
Comment on
est avisé, à Mexi-
co, de l'arrivé-
e du Galion.

Port de la Na-
tivité, & de
Chiamela.

Ciel des Mô-
lines.

Combien Care-
ri avoit fait de
lieues depuis Ma-
nila.

GUMELLI
CARERI.
1697.

See réflexions
à l'honneur des
Voyageurs mon-
dains.

s'accordent point dans leurs opinions, parce qu'on n'avoir pas fait route en droite ligne. Pierre Fernandez, Portugais de Madere, & premier Pilote, assure qu'on avoit parcouru cent vingt-cinq degrés, qu'il évaluoit à deux mille cinq cents lieues d'Espagne. Idore Montes d'Oca, de Séville, prétendit que c'étoit cent trente degrés & près de trois mille lieues. Quelle différence entre le même Voyage, d'Acapulco à Manille, qui ne prend guères plus de deux mois & demi, pendant lesquels on n'essuye pas la moindre tempête (8) ! Ici l'admiration de Careri, pour sa propre hardiesse, le jette dans une comparaison singulière des Anciens & des Modernes. "Ceux, dit-il, qui s'efforcent d'élever jusqu'au Ciel, les belles actions des Anciens, au préjudice des nôtres, doivent moins passer pour d'équivalables Juges, que pour des Esclaves d'une ridicule prévention. Quand le bon Homere raconte les Voyages d'Ulysse, qui ne s'imagineroit pas que le Souverain d'Itaque a parcouru de vastes Mers & des Pays fort éloignés ? Cependant, si l'on en juge, avec un peu de connoissance, on conviendra qu'il ne faut presque pas plus de temps pour les faire, que pour en lire la description dans l'Odyssée. Un Voyageur moderne ne prendra point une haute idée des peines du pieux Enée, dans son Voyage de Troie au rivage d'Italie, quoique Virgile déploie toute la force de sa Poésie, pour exciter l'admiration & la pitié en faveur de son Héros. Mais que doit-on penser de la folie d'Alexandre, qui pleure de ce qu'il ne lui restoit plus d'autre Monde à conquérir, après avoir subjugué une petite partie de l'Asie ? Quel eût été son étonnement, si son Maître Aristote, devenu meilleur Géographe, eût pris la peine de lui apprendre, au juste, tout ce qu'il avoit encore à conquérir, pour se croire le Maître de ce vaste Univers ? Qu'on fasse revivre aujourd'hui les Poètes & les Historiens de l'Antiquité, & qu'on juge quelle seroit leur confusion, d'avoir épuisé leurs expressions les plus pompeuses pour louer des actions assez communes. Après les avoir traitées de divines & de célestes, que leur resteroit-il à dire, pour le juste éloge de nos héros couverts, & de tous les grands hommes, auxquels ces derniers siècles en ont eu l'obligation ? Si les Anciens ont donné tant de louanges à de moindres vertus, c'est qu'étant rares autrefois, elles caufoient plus d'admiration ; au lieu qu'étant aujourd'hui fort communes, à peine s'attirent-elles de l'attention (9).

§ I V.

Retour de Careri en Europe, par Mexico, par les Mines de Pachuca & les Cours.

Son Voyage
d'Acapulco à
Mexico.

LA description particulière d'Acapulco, & les recherches de Careri sur l'Etablissement des Espagnols dans la Nouvelle Espagne, doivent être réservées pour une autre Partie de cet Ouvrage. Réduisons-nous à le suivre ici jusqu'à la fin de sa course, pour remplir son dessein, & justifier le titre de Voyage autour du Monde qu'il donne à sa Relation.

Après avoir loué trois Mules pour la somme de trente piastres, & s'être engagé à payer, par jour, six réales pour leur nourriture, il partit pour Mexico, avec un Guide, qu'il prit à la Douane, & un Passeport du Gouverneur, sans lequel il n'auroit pu passer la Garde qui est à demie lieue d'Acapulco.

(8) Ibidem, pages 443 & précédentes.

(9) Tome VI. pages 7 & précédentes.

pulco. Il ne fit que trois lieues, jusqu'au soir, par de très hautes Montagnes, qui le conduisirent à l'Hôtellerie d'Attraxo. Ce lieu n'est composé que de cinq cabanes, couvertes de paille, mais environnées d'une bonne palissade. Les moindres alimens y étant fort chers, Careri dur les siens à la petite chaille qu'il fit en se promenant dans un Bois voisin. Il ne s'arrêta à cette circonstance, que pour faire observer qu'il y eut quelques Chiachialacas, Oiseau de couleur cendrée, qui a la queue longue, & qui est un peu moins gros qu'une Poule, dont il a d'ailleurs toute la bonté. On trouve, dans l'épaisseur des Bois d'Attraxo, quantité de Limoniers & d'Orangers, sans que personne se donne la peine d'en aller recueillir les fruits. Trois lieues plus loin, on arriva, par un chemin fort désert, en traversant des Forêts de bois de teindre, à l'Hôtellerie de Lexido, où l'on ne trouve, comme dans toutes les autres parties de ces Montagnes, que du pain de maïs. Les Chevaux & les Mules en sont nourris comme leurs Maîtres. On se remit en chemin le jour suivant, pour faire quatre lieues dans un pays moins sauvage, par lequel on arriva, au milieu du jour, dans l'Hôtellerie de dos Arroyos. Careri accepta, de la main d'un Indien, un fruit sauvage, nommé Chiokiaccos, rouge & blanc, de la longueur du doigt & du goût des cerises, qui lui parut délicieux par sa fraîcheur. L'arbre qui le porte n'a pas plus de cinq pieds de hauteur, & ses feuilles sont fort longues. Avant la nuit, on fit quatre autres lieues, jusqu'à los Posuelos. Le lendemain, après avoir pris quelques rafraichissemens dans une Hôtellerie peu éloignée, sur une Montagne nommée del Peregrino, on continua de marcher vers une Montagne, qu'on monte, pendant une lieue entière, sur la roche vive, & qu'on descend presque aussi-tôt, avec la même incommodité, pour arriver à la Rivière du Perroquet. On la passoit alors à gué; mais, en Hyver, lorsqu'elle est grossie par les pluies, on la passe sur un radeau de planches, croisées les unes sur les autres, & soutenues par un grand nombre de callebasses. Un Indien se jette à l'eau, le tire d'une main & nage de l'autre. Après avoir passé la Rivière, on acheva cette journée, qui fut de six lieues, jusqu'à l'Hôtellerie de Caccavotal. Le lendemain, on fit quatre lieues par des Montagnes, où l'on se reposa dans un Village, nommé los dos Caminos, le premier qu'on rencontre depuis Acapulco. Les Indiens y sont fort empressés à servir leurs Hôtes, & les aident, avec beaucoup de zèle, à monter & descendre une Montagne d'une lieue de hauteur, & d'une roideur effrayante. Elle se nomme los Caxones. Après quatre lieues de chemin, on arriva fort tard à la Douane d'Accaguisforta, où ne trouvant point d'autre logement que la cabane des Gardes, on ne put éviter une rigoureuse visite des marchandises & du bagage. Le jour suivant, on fit quatre grosses lieues, pour arriver à Trapique de Massatlan, lieu célèbre, dans ces Montagnes, par un beau Presoir à sucre, par le bon pain de froment qui s'y mange, & par une Mine d'argent qui n'en est pas éloignée. Le reste de la journée fut de deux lieues, jusqu'au Village de las Paraquillas, composé d'un petit nombre de maisons au pied de la Montagne. Ce climat, fort différent de celui d'Acapulco, est très froid pendant la nuit. Le lendemain, 24 de Mars, Careri fut surpris de trouver un Prêtre & de pouvoir entendre la Messe dans le Village de Cilpancingo, lieu assez commode, & situé dans une Plaine fort abori-

GENEALOGIE
CARIERI.
1697.
Attraxo.

Oiseau nommé
Chiachialacas.

Lexido.

Des Arroyos.

Radeaux formés
par des Callebasses.

Trapique de
Massatlan.

Cilpancingo.

GEMELLI
CARERI.
1697.

dante en maiz. Les filles de ce Canton, pour se garantir le visage du froid, le couvrent d'une pâte de fleurs jaunes. On fit deux lieues jusqu'à Zumpango, Village situé dans une Vallée que les Espagnols nomment Canada, longue de huit lieues, sans aucune apparence d'arbre (10).

Tremblement
de Terre.

Le Lundi, on entra dans une autre Vallée, qui ressemble beaucoup à celle du Tirol, & l'on y fit neuf lieues, pour arriver à Rio de las Ballas, Rivière qu'on passe sur des Radeaux, & qui se rend, comme celle du Perroquet, dans la Mer du Sud. La nuit, qui devint fort obscure, obligea Careri de s'arrêter en pleine campagne, à deux lieues d'un Village nommé Nopalillo, dans la Vallée del Carizal. Deux heures avant minuit, on y sentit, pendant l'espace de deux minutes, un redoutable tremblement de terre, dont Careri fut dans la suite qu'une partie des Edifices d'Acapulco avoit été renversée, & qui se fit sentir encore, le jour suivant, avec un bruit semblable à celui de canon. A la pointe du jour, on se hâta de faire quatre lieues jusqu'à Rancho de Palula, comme si l'on eût espéré d'éviter le péril en s'éloignant. On dina près d'un petit Lac, d'où l'on se tendit le soir, après trois autres lieues de marche, à Pueblo nuevo. Le Mercredi, on fit six lieues par des Montagnes fort rudes; & de-là, six autres, jusqu'au bord d'une grosse Rivière, qu'il fallut passer à gué dans l'obscurité de la nuit. On s'arrêta au Village d'Amacufac, de la dépendance de Cornavacca. La Police y est si favorable aux Voyageurs, qu'à quelque heure qu'ils arrivent, on est obligé de fournir à tous leurs besoins.

Amacufac Po-
lice en faveur
des Étrangers.

Teponaste,
Ancien tambour
Indien.

Le Jeudi, après une marche de trois lieues, on prit quelques momens de repos dans Agnaguezinga, d'où l'on fit deux autres lieues pour aller dîner au Village d'Alpugleco. Careri observa curieusement dans l'Étellerie, un Teponaste, espèce de tambour dont les Indiens se servoient avant l'arrivée des Espagnols, composé d'un tronc de bois creux, long de trente-six pouces & fermé de peau par les deux bouts. La force du son lui fit juger qu'on devoit l'entendre à la distance d'une demie lieue. On passa, le lendemain, par Cucitepech, après avoir fait une lieue; & l'on en fit trois autres, qui aboutirent à passer la nuit en pleine campagne, parce que le passage de deux grosses Rivières avoit retardé la marche.

Cornavacca,
Ville riche.

Le premier de Mars, on n'eut qu'une lieue à faire, pour arriver à Cornavacca, Capitale de la Prévôté de ce nom, qui appartenait alors au Marquis del Valle, & qui s'étend jusqu'au Village d'Amacufac. Cette Ville est également riche par son Commerce & par la bonté du terroir. Une demie lieue plus loin, on passa par le Village de Tattenango, d'où l'on se rendit, par une lieue de chemin très rude, au sommet de la Montagne de Cornavacca. Les Habitans du petit Village de Guisilac, qui est situé sur cette hauteur, tirent d'une Plante, nommée Maghey, une liqueur, qu'ils font fermenter avec certaines herbes, & qui devient si violente, qu'elle enivre comme le vin. L'impôt, qu'on avoit mis sur cette boisson, rendoit autrefois cent mille piastres au Trésor royal de Mexico; mais les brutalités, que les Indiens commettoient dans l'ivresse, ont porté le Gouvernement à la défendre. Careri, qui en goûta, lui trouva le goût de l'hydromel, & la couleur du petit lait,

Les Espagnols
facilitent l'ind-
rict au bon or-
dre.

ou du miel délayé dans l'eau (11). Après avoir fait trois lieues de plus, son Muletier lui fit passer la nuit au milieu d'une affreuse Montagne; sans autre vûe que d'éviter la dépense, dans les lieux habités, pour une trentaine de Mules qu'il menoit avec lui, & qu'il faisoit paître à l'aïse dans ces lieux déserts. Il tomba tant de neige jusqu'au lendemain, que Careri s'en réveilla tout couvert. Sa fatigue fut extrême à descendre la Montagne, par un chemin escarpé, qui dura quatre lieues & demie jusqu'à S. Augustin de las Cuevas. Elle augmenta, pendant trois lieues qui lui restoient de cette Ville à Mexico, par un vent furieux, accompagné d'une fort grosse pluie. Enfin, passant par une chauffée qui regne sur le lac, il entra dans la Capitale de la Nouvelle Espagne (*).

Il place cette grande Ville à dix-neuf degrés quarante minutes, au milieu d'une Vallée fort unie, qui a quatorze lieues d'Espagne de long, du Nord au Sud, sept de large, & quarante de circuit. Mais en la mesurant, dit-il, par le haut des Montagnes qui l'environnent, on la trouveroit de soixante & dix, & même de quatre-vingt-dix lieues; situation charmante, si Mexico n'étoit pas sans cesse inondée des eaux de ses Lacs, qui se remplissent de la vaste quantité d'eau qu'ils reçoivent des Montagnes (12). Mais comme on n'a pas dessein de s'arrêter à des descriptions, qui paroîtroit ici déplacées, on passe sur tout ce qui ne regarde pas proprement le Voyage de Careri, c'est-à-dire, le reste du cercle qu'il avoit à remplir, pour achever ce qu'il nomme le Tour du Monde.

Son Voyage, aux Mines de Pachuca, semble demander néanmoins d'être excepté, non-seulement parce qu'il le fait entrer dans le cours de sa route, mais parce qu'il s'en fait un mérite particulier, qu'on ne lui conserveroit pas facilement dans une description générale, où l'on seroit obligé de le confondre avec les observations des autres Voyageurs, & de le dépouiller de ses principales circonstances.

Après avoir joui, pendant quelques semaines, de l'abondance & des agréments d'une Ville riche & bien peuplée, il résolut de faire cette course, malgré le conseil de ses amis, qui lui en faisoient craindre les dangers. On doit souhaiter de lire ici, dans ses propres termes, des observations auxquelles il attache tant de prix.

Le 22 d'Avril, je me mis en chemin, accompagné d'un Ecclésiastique Espagnol, qui voulut me servir de Guide, pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au Village de Techisheac. Il voulut m'y retenir à coucher; mais je fus dégouté de cet hospice, par une querelle, du Curé de ce Village avec le Gouverneur Indien du Canton, qui se termina par quelques coups de canne, que le Curé donna sur les épaules au Gouverneur. Je me hâtai de partir; & faisant une lieue jusqu'au Village de Guipuple, j'allai passer la nuit, trois lieues plus loin, dans une Ferme nommée Tufantlalpa, où je tuai quelques Lievres. J'en aurois pu tuer un plus grand nombre, s'ils avoient, au Mexique, le même goût qu'en Europe, & si l'horreur que les Mexiquains ont pour ces Animaux ne s'étoit communiquée jusqu'à moi. Elle vient de la certitude qu'on croit avoir, dans le Pays, qu'ils mangent les vers qui se forment dans la chair des Chevaux morts (13).

GENELLI
CARERI,
1697.

Description de
Mexico, ren-
voyée aux To-
mes suivans.

Voyage de Ca-
rerri aux Mines
de Pachuca.

Lievres en hor-
reur aux Mexi-
quains.

(11) Page 30.

(*) Page 31.

(12) Page 117.

(13) Page 126.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Mine de Santa Cruz.

Le 23, après avoir fait six lieues dans un Pays mêlé de Plaines & de Montagnes, j'arrivai à Pachuca, où je logeai chez le principal Officier des revenus du Roi. Dans l'empressement de voir les Mines, je me fis conduire, le même jour, par un chemin fort escarpé, à deux des plus proches. Elles sont à deux milles de Pachuca. La première, nommée de Santa Cruz, avoit plus de sept cens pieds de profondeur ; & la seconde, qui se nomme Navarro, en a plus de six cens. On tiroit l'argent, dans la première, avec des Malacates, espèce de roues, soutenues sur un long effieu, autour duquel on emploie, pour corde, une grosse chaîne, dont un bout monte avec le métal, & l'autre descend pour en prendre d'autre. Quatre Mules, attachées à l'effieu par un bois qui le traverse, donnent le mouvement à cette machine. Une autre Malacate, montée à la même ouverture, serroit, par le même mécanisme, à vider l'eau, qui ne manqueroit pas, sans ce soin, d'arrêter continuellement le travail.

Mine de Navarroz.

Je descendis successivement cinq échelles, ou plutôt cinq arbres, auxquels des chevilles dispersées servent d'échellons. Le Mineur ne me permit pas d'aller plus loin, dans la crainte d'un malheur, dont il avoit été témoin plusieurs fois. Les arbres, par lesquels je devois continuer de descendre, étoient si mouillés, que le pied pouvoit glisser facilement. Je passai à la Mine de Navarro, où les Indiens portoient le métal sur leurs épaules ; avec un continuel danger, pour leur vie, en montant un grand nombre d'arbres, dont les chevilles & les entailles étoient fort mal distribuées. Ils font ce pénible métier, pour quatre réales par jour : mais, le soir, on leur permet d'emporter autant de minéral qu'ils le peuvent d'une seule charge, & dont ils partagent ensuite le profit avec le Propriétaire. Depuis cinq mois, leur travail avoit pour objet d'ouvrir, sous terre, un passage d'une Mine à l'autre, pour la communication de l'eau, qui est plus profonde dans celle de Santa Cruz. Les Mineurs ne s'étoient pas encore rencontrés : mais après tant de fatigue, ils commençoient à se trouver si proches, qu'ils entendoient mutuellement leurs coups.

Mine de la Montagne, & Ville voisine.

Je me fis mener, le jour suivant, à quelques lieues de ces deux Mines, pour visiter celles de la Montagne. Le premier spectacle qui frappa mes yeux, fut une petite Ville, dont toutes les maisons étoient composées de terre, & couvertes de bois. Elle contenoit environ douze mille Habitans, qui vivent de leur travail dans ces horribles abîmes. On ne compte pas moins de mille Mines, dans l'espace de six lieues ; les unes, qui sont abandonnées ; d'autres, où l'on s'exerce sans relâche, & d'autres qu'on tient en réserve. Mais ces dernières sont visitées secrètement par quantité d'Indiens, qui dérobent le métal. Depuis peu de jours, la terre en avoit enseveli quinze, qui avoient eu la hardiesse d'y descendre par une ouverture fort étroite (14).

Mine de la Trinidad.

On me conduisit, de cette Mine, à celle qui porte le nom de la Trinidad, parce qu'elle en renferme trois, qui se nomment Campichiana, Joya & Pignol. Mais, quoique les trois bouches soient différentes, elles conduisent toutes trois à la même veine. Plusieurs personnes dignes de foi, qui en

GEMELLI
CARERI.
1697.

connoissoient parfaitement la richesse, m'ont assuré que depuis dix ans on en avoit tiré quarante millions de marcs d'argent, par le travail continuel de mille Ouvriers. Lorsqu'on fut arrivé à huit cens pieds de profondeur, on trouva tant d'eau, qu'il fallut employer seize Malacates pour la vuidet; & la seule dépense du bois, pour empêcher les éboulemens de terre, fut estimée à vingt mille piastras. Mais le temps y a rendu le travail si dangereux, qu'on n'en tire presque plus rien, & qu'on s'est déterminé à fermer les principales ouvertures.

A peu de distance de la même Mine, on en avoit ouvert une autre, depuis huit ans, qui se nomme Saint Mathieu, & qui tendoit un profit considérable, parce que les veines du métal allant de l'Est à l'Ouest, y sont plus faciles à suivre. Je pris la résolution d'y descendre. Elle n'avoit qu'environ quatre cens pieds de profondeur. En arrivant au cinquième atbre, j'avoue que la peur me prit, jusqu'à me rendre fort impatient de remonter: mais un Mineur, qui me servoit de guide avec un flambeau, ranima mon courage, & m'assura qu'il me restoit peu d'arbres à descendre. Je le suivis, à toutes sortes de risques, souvent embarrassé pour mettre le pied sur la cheville ou dans l'entaille, & quelquefois pour embrasser l'arbre. J'eus à descendre, trois fois plus que le Mineur ne me l'avoit annoncé. Enfin j'arrivai dans le lieu où les Ouvriers faisoient sauter, avec leurs instrumens de fer, des pierres métalliques d'une extrême dureté. Quelques-unes étoient moins dures, & d'autres étoient diversement colorées. J'en pris quelques morceaux: mais ouvrant plus que jamais les yeux sur le danger auquel je m'étois exposé, & commençant à me ressentir des vapeurs pestilentielles que la terre exhaloit dans ce gouffre obscur, je remontai avec autant de difficulté que de crainte, après y avoir passé deux heures; & j'arrivai fort fatigué à la lumière du jour. Tout ce que j'avois vu d'effreux se retraçant alors à mon imagination, je reconnus que de toute ma vie je n'avois pas fait d'action si folle: jamais, du moins, je n'avois éprouvé tant d'effroi, depuis cinq ans que je voyageois parmi des Nations barbares; & l'on m'autoit offert inutilement deux ou trois mille piastras, pour me faire retourner dans un lieu où la simple curiosité m'avoit fait descendre (15). La profondeur de ces Mines vient de la méthode du travail, qui se fait toujours perpendiculairement jusqu'à ce qu'on ait rencontré quelque bonne veine. Alors on la suit horizontalement; & lorsqu'elle finit, on recommence à creuser plus bas sur la première ligne.

Mine de Saint
Mathieu.

Careri descend
dans la Mine.

Excès de son
effroi.

Je ne me refusai pas le plaisir de voir comment se fait la séparation du métal. On brise, à coups de mattois, la pierre qui sort de la Mine. Ceux qui sont chargés de cette opération connoissent, par une longue expérience, les morceaux qui sont pour le feu, & ceux qui renferment le vis-argent. On les met dans des sacs séparés. Les pierres de métal sont broiées & pilées par des machines, dans des mortiers de fer. Pour les fondre, on y mêle une certaine quantité de plomb brûlé, qui ressemble à de l'écume de fer. On les met, avec une égale quantité de charbon, dans un fourneau de douze palmes de hauteur, & plus large en haut que par le bas. Deux grands

Comment se
fait la séparation
du Métal.

GEMELLI
CARERI.
1697.

soufflets, qui doivent leur mouvement à deux Mules, soufflent dans le fourneau; & pendant l'espace de six heures, on y met de nouveau métal, à mesure que le premier fond. Lorsque l'argent & le plomb sont fondus, on enleve, avec un croc de fer, l'écume brûlée, tandis que par une ouverture du fourneau, on laisse couler l'argent dans une forme, où il ne tarde point à s'endurcir. On le retire alors; & bouchant l'ouverture du fourneau, on continue d'y jeter du métal crud, du plomb & du charbon, pour en faire ce que les Ouvriers nomment d'autres Plaques. Après en avoir fait cinquante ou soixante, qui sont ordinairement l'ouvrage d'une semaine, on les met dans un autre fourneau, pour en séparer le plomb. Ce second fourneau ressemble à nos fours, avec une fosse au milieu, remplie de cendres mouillées & battues, pour recevoir l'argent pur. On l'échauffe d'abord avec un feu de bois, d'un troisième fourneau voisin, qui se nomme le fourneau à raffiner. Aussitôt que les plaques sont prêtes à fondre, on applique au fourneau deux grands soufflets, qui augmentent l'ardeur du feu. Pendant la fonte, l'argent pur coule dans la fosse; & l'on tire, avec un croc de fer, le plomb, ou la terre, qui venant à se refroidir, n'a plus qu'une apparence d'écume, ou de pierre de Ponce. On garde l'écume de la première & de la seconde fonte, pour en faire le même usage dans le fourneau où l'on fond les pierres en poudre.

Poils des Plaques d'argent.

Les Plaques d'argent pur sont de quatre-vingt ou cent marcs. On les porte à l'Essayer du Roi, qui examine si le métal est au titre, & s'il peut être converti en monnoie. On attend son jugement pour les marquer, & pour lever le Droit royal. Ce droit est d'un cinquième. Tous les Canons où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers, qui sont un Trésorier, un Contrôleur & un Major. Si les Plaques n'ont pas le degré de perfection qui convient; on les remet au feu, pour achever de les raffiner; & lorsqu'elles sont du titre, on les marque, avec le nombre de grains d'or qu'il y a dans chaque marc. S'il s'y en trouve plus de quarante, on les porte au Rafineur du Roi pour les séparer.

Comment on y emploie le Mercure.

Si la pierre ne contient pas beaucoup d'argent, on y employe le Mercure. Après l'avoir réduite, dans les mortiers, en poudre très fine, on la passe, pour la mettre ensuite dans de bons moules de bois, avec de l'eau, du sel, & de l'écume de cuivre. On y ajoute le Mercure; & toute la masse est remuée pendant vingt-quatre heures avec les pieds, jusqu'à ce qu'il soit répandu dans toutes ses parties. On en fait alors un monceau, qu'on met sous un toit ouvert de tous côtés, avec une marque qui fasse connoître le jour qu'on l'a mis dans cette situation. Le principal Ouvrier visite chaque jour les monceaux. En lavant un peu la pâte, il connoît, par l'argent qui reste dans le vaisseau, & par la chaleur extérieure de toute la masse, la quantité de Mercure & d'écume qu'il faut ajouter ou retrancher. Un excès de chaleur la rend noire, & demande qu'elle soit refroidie avec la bourse des Rivières voisines. Lorsqu'elle est trop froide, on y ajoute de l'écume de cuivre. Le Mercure, n'étant pas capable de fermentation, ne donne & ne reçoit aucune qualité: mais l'expérience fait voir que si la pâte est couleur de son, il y faut ajouter du Mercure; qu'elle est en bon état, lorsqu'elle est couleur de perle; & qu'étant couleur de cendre, elle ne peut

acquérir plus de perfection. Cette opération demande vingt ou trente jours, suivant la qualité du métal.

GEMELLE
CARRÉ.
1697.

On lave ensuite ces masses dans un lavoir, avec des roues de bois, qu'on fait mouvoir de la main. La terre lavée passe, par trois tuyaux, dans trois vaisseaux l'un au-dessous de l'autre. L'argent, qui coule du premier, s'arrête dans le second ou dans le troisième, duquel l'eau sort par un tuyau, & se rend dans un réservoir, où les Femmes trouvent toujours quelques particules d'argent. On met celui, qui reste au fond des vases, dans une chausse de toile, qu'on presse pour en faire sortir le Mercure. Cependant, comme il n'en sort pas plus de la cinquième partie, on met ordinairement plusieurs balles de cette pâte molle, chacune d'environ trois livres, dans une cloche de fonte ou de terre, avec de petites barres sur l'ouverture, pour empêcher que l'argent ne tombe, lorsqu'il commence à durcir. On enterre une de ces cloches, remplie d'eau jusqu'au tiers, & l'on y applique l'autre, afin que rien ne puisse s'évaporer. On fait ensuite un grand feu de charbon, sur la cloche supérieure, jusqu'à la faire rougir; ce qui marque que le Mercure est séparé, & que l'argent s'est réuni dans un seul corps. On le tire alors. On le porte aux Officiers, pour en faire l'essai. On le purifie au feu nouveau, s'il ne l'est pas assez; & l'on y met la marque établie, qui fait connoître qu'il a payé le cinquième, & combien il a de grains d'or au marc.

L'argent pourroit être séparé, en moins de temps, par le feu seul; mais il s'en perdrait trop. D'un autre côté, il faut un mois entier & beaucoup plus de dépense, pour faire cette séparation avec le Mercure, parce que devant venir de l'Espagne ou du Pérou, il se vend très cher. On paye quatre-vingt piastres du quintal, qui ne sert à séparer que mille marcs d'argent, & quelquefois jusqu'à trois cens piastres: non que le Roi le vende si cher, mais les Officiers royaux cherchent à tirer parti du besoin qu'on en a; & cette disette de vis-à-vis cause beaucoup de préjudice à Mexico. Aussi le Roi ne prend-il, dans la Nouvelle Espagne, que dix pour cent; au lieu, qu'au Pérou, il prend vingt à la rigueur, parce que le vis-à-vis y est à meilleur marché. Dans ces Régions, on ne se servoit autrefois que de Mercure & de Sel, pour séparer l'argent; mais cette opération demandoit une année entière. Un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui chauffe sur le champ la masse.

Voyez plus
courtes, mais
plus chères.

Invention d'un
Dominiquain.

Celui qui découvre une Mine, d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquième du produit. Mais, s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens pieds de terrain, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine, ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en rouvrir une nouvelle, à dix-huit pieds de la première; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrain du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors, il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais, si la Mine, qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire; & si l'eau venoit de la Mine supé-

Avantages de
ceux qui décou-
vrent une Mine.

GÉNÉRAL

CARERI.

1697.

Fabrique de la
Monnaie à Mé-
xico.

ricure, le Propriétaire de cette Mine est obligé de la faire vider. Tout l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à la Monnaie. On assure que tous les ans il entre, dans cette Ville, deux millions de marcs, outre ce qui passe par des voyes indirectes; & qu'on en frappe aussi, tous les ans, sept cens mille marcs en piastras. Les Propriétaires payent non-seulement les frais de la fabrique, mais ils joignent au cinquième, qui est le droit de la première déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Mais quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnaie, on travaille presque uniquement pour les Marchands. Ils achètent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi, & l'autre pour la fabrique.

Séparation de
l'or & de l'ar-
gent.

Comme on a fait observer qu'il se trouve un peu d'or dans l'argent, le départ s'en fait dans un autre lieu. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait dissoudre dans l'eau-forte; l'or reste au fond, comme de la poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaisseaux de verre, dont les bouches se joignent. On les chauffe: l'eau se retire alors dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Ensuite l'or est fondu, en plaques & en barres, pour être porté à l'Essayeuse, comme l'argent. Le titre auquel il doit être, pour recevoir la marque, est vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Titre de l'un
& de l'autre.

Voilà, continue Careri, ce que j'ai vu moi-même, ou ce que j'ai appris de Dom Philippe Rivas de Seville, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'office d'Essayeuse (16). Je partis fort satisfait de Pachuca, & je fis, d'abord, sept lieues dans une Plaine, qui me conduisit au Village de Tefayucca; d'où j'allai passer la nuit, deux lieues plus loin, à Sainte Lucie, riche Domaine des Jésuites (17). Sept autres lieues, que j'achevai le lendemain, me firent rentrer dans Mexico.

Voyage de Ca-
reri aux Couds,
ou aux Pyrami-
des.

Careri demande la même attention, pour un Voyage qui le fatigua moins, mais qu'il regarde comme une des plus curieuses parties de son Journal. Il avoit entendu vanter quelques Antiquités des Indiens, dont il ne trouvoit pas la description dans les Voyageurs. L'impatience qui le saisit, en apprenant qu'elles n'étoient pas éloignées de Mexico, ne lui permit pas de différer un moment son départ.

Pyramide du
Nord & sa figu-
re.

Je montai à Cheval, dit-il, & traversant le Lac de Saint Christophe, je me rendis à la Paroisse d'Aculma, qui appartient aux Augustins. Six lieues plus loin, j'arrivai au Village de Teotiguacau, qui signifie, en langue Mexicaine, lieu des Dieux & des adorations, où je passai la nuit chez Dom Pedro d'Alva, petit-fils de Dom Juan d'Alva, descendant des Rois de Tescuco. Ce Seigneur me fit voir le lendemain, les Couds, ou les Pyramides, qui ne sont pas à plus d'une lieue de la Terre. Je vis premièrement, celle du Nord, qui a, sur deux de ses côtés, environ six cens cinquante palmes de lon-

(16) Pages 159 & précédentes. On n'en a retranché que le détail qui regarde les Officiers & leurs appointemens.

(17) Il contient plusieurs lieues de terres, cultivées par plus de six mille Noirs ma-

riés, dont chacun se vend trois cens & quatre cens piastras. On y compte cent quarante mille, tant Brebis que Chevres, cinq mille Chevaux, mille Bœufs ou Vaches, &c. Pages 149 & 150.

gueur, & cinq cens sur les deux autres. Elle porte le nom de la Lune. Je n'avois pas d'instrumens pour en mesurer la hauteur ; mais je jugeai qu'elle pouvoit être de deux cens palmes. Ce n'est qu'un amas de pierres, avec des degrés d'une pierre fort dure. Le sommet offroit autrefois une fort grande Statue, de forme grossière, qu'un Evêque de Mexico fit mettre en pieces, comme un reste de l'ancienne Idolâtrie. On en voit encore les fragmens au pied de la Pyramide. Ces grandes mailles renferment des voûtes, qui servoient de tombeaux aux Rois du Pays. Quantité de petits Monts, dont elles sont environnées, paroissent avoir été les tombeaux des Seigneurs Mexiquains. Le chemin, qui conduit à ces Monumens, conserve encore le nom de Micaotli, qui signifie chemin des Morts.

Je roumai ensuite au Midi, pour voir la Pyramide du Soleil, à deux cens pas de la dernière. Elle a mille palmes de longueur, sur deux de ses faces ; & sur les deux autres, environ six cens cinquante. Sa hauteur est d'un quart de plus, que celle de la première. La Statue du Soleil, qui étoit au sommet, n'a pas été plus ménagée que l'autre ; mais, dans sa chute, elle est demeurée vers le milieu de la Pyramide, sans pouvoir tomber jusqu'en bas. Cette Idole avoit une ouverture dans l'estomac, qui contenoit la figure du Soleil ; & tout le reste du corps étoit revêtu d'or, comme celui de la Lune. On voit encore, au pied de la Pyramide, deux grands morceaux de pierre, qui faisoient partie d'un bras, & d'un pied de l'Idole.

On demande comment les Mexiquains, qui n'avoient pas l'usage du fer, tailloient des pierres si dures ; & par quelle force ils les élevoient à cette hauteur, sans aucune machine, & sans art pour en inventer. Les Espagnols, suivant le témoignage de Careri, attribuent la construction de ces Pyramides aux Ulmuques, qui amenèrent, de l'Isle Atlantide, une seconde Colonie d'Habitans dans la Nouvelle Espagne (18). Elles sont du moins très anciennes ; Careri jugea, par ces prodigieuses ruines, qu'on remarque aux environs, par quantité de Grottes, & par d'autres marques, qu'il y avoit autrefois une grande Ville dans le même lieu. Il retourna, le lendemain, à Mexico, par la même route.

C'est dans celle de la Puebla & de Vera-cruz, qu'il est temps de le représenter, pour le conduire en Espagne, & jusqu'à Naples, où il avoit commencé son cercle. Il partit de la Capitale de la Nouvelle Espagne, le Jeudi, 10 d'Octobre, dans le dessein d'aller s'embarquer, à Vera-cruz, sur le Vaisseau d'avis qui part régulièrement pour la Havane, & de passer de-là aux Canaries. Deux lieues le conduisirent au Village de Mexicalingo, où

GEMELLI
CARERI.
1697.

Pyramide du
Midi.

Observations
sur ces Monu-
mens, & leur
origine.

Route de Ca-
reri à la Vera-
cruz.

(18) Ils fondent cette conjecture sur les Histoires Indiennes, qui disent que ces Ulmuques sont venus, par Mer, de l'Orient ; & sur l'autorité de Platon, qui dit, d'un autre côté, que les Habitans de l'Isle Atlantide tiroient leur origine des Egyptiens, chez lesquels cette maniere d'élever des Pyramides étoit en usage. On sçait que les Carthaginois pouvoient leur navigation jusques dans une Isle fort éloignée des Colonnes d'Hercule, & que plusieurs d'entre eux s'y,

étant établis, le Sénat de Carthage en fit défense pour la suite, de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fit oublier leur Patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains aient élevé des Pyramides ; comme les Egyptiens ; & que sur les Obélisques de l'Egypte, il y eut, suivant le récit d'Ammian Marcellin, des Animaux & des Oiseaux, *etiam alieni mundi*. Ibid. pages 211 & 212.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Alcalde de
Chalco. Son Lac
& la Rivière.

Ancienne Vil-
le de Tlascala.

La Puebla de
los Angeles.

Sees riches.

Pyramide de
Saint Augustin.

passé un Riviere, qui vient du Lac de Chalco dans celui de Mexico, & qui est d'une extrême commodité pour le Commerce. Il fit ensuite une lieue, dans une Plaine montagneuse, pour arriver à Ixtapalapa, & quatre autres jusqu'à l'Hôtellerie de Chalco. C'est un Village médiocre, mais la plus grande Alcadie des bords d'un Lac, par lequel on conduit routes forres de provisions à la Capitale. La Riviere est si rapide, entre Chalco & Mexicalingo, que les Barques s'y précipitent. Le jour suivant, après une lieue de marche, Careri s'arrêta dans l'Hôtellerie de Cordove, d'où l'on entre dans une Monagne couverte de Pins, au milieu de laquelle on trouve l'Hôtellerie de Rio-frio. Il y arriva le soir, après avoir fait quatre lieues dans la Montagne; & le lendemain, il en fit deux autres jusqu'à l'Hôtellerie de Tefmolucca, pour descendre dans une agréable Plaine, ornée de perires maisons champêtres, qu'il traversa pendant trois lieues, jusqu'au Village de Saint Martin. Tlascala n'en étant qu'à trois lieues, il ne résista point à la curiosité de voir les restes de cette ancienne Ville, qui a toujours résisté, dit-il, aux armes de l'Empire du Mexique. Mais il regretta d'avoir fait ce détour, lorsqu'après avoir traversé quelques Plaines marécageuses, il rencontra une Riviere, qu'il fut obligé de passer à gué. D'ailleurs Tlascala n'ayant rien de plus considérable qu'un Couvent de Cordeliers, son regret en devint encore plus vif, & le fit partir, dès le lendemain, pour la Puebla, qui n'est éloignée que de cinq lieues. Cette Ville, nommée proprement la Puebla de los Angeles, fut bâtie par les Espagnols en 1531, & prit son nom d'un songe de la Reine Isabelle, qui en crut voir tracer le plan par des Anges. Tous ses Edifices sont de pierre & de chaux. Les rues, sans être pavées, sont d'une propreté singuliere, droites & bien formées. On trouve, autour des murs, beaucoup d'eaux minérales, pleines de soufre, du côté de l'Occident, de mirre & d'alun vers le Nord, & rour-à-fait douces à l'Est & au Midi. Le revenu de l'Evêché de la Puebla monte à quarreviing mille piastres, & celui du Chapitre à deux cens milles. On fit voir à Careri, dans un Cabiner de rareté, une pierre d'aiman, de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui enlevait dix livres de fer. Les Eglises & les Couvens, dont il fait la description, donnent une haute idée de la grandeur & de la richesse de cette Ville (19).

Le 21, étant rentré dans la route de Vera-cruz, il fit trois lieues jusqu'au Village d'Ancotoque, & cinq jusqu'à celui d'Araslingo; d'où il n'en reste que deux, pour arriver à Quachioula. Le 22, après en avoir fait quatre dans une Plaine, il vit, dans un Village nommé Saint Augustin, une Pyramide qui ressembloit beaucoup à celles qu'il a décrites. Trois lieues de plus le conduisirent à Istaqua. Le 23, il eut à traverser d'affreuses Montagnes, d'où l'on descend, pendant l'espace d'une lieue, au travers des plus effroyables précipices. Le besoin qu'il eut de se reposer au Village d'Acul-singo, qui est environné d'une grande Forêt, le fit arriver fort tard, après quatre lieues d'une mauvaise route, au Village de Saint Nicolas. Il avoit eu, deux fois, une même Riviere à passer. Le 24, il se détourna beaucoup du chemin, pour éviter de passer à gué la Riviere blanche; & l'ayant passée sur un Pont, il tra-

(19) *Ibid.* pages 24 & précédentes.

vetra la Ville d'Orizava, d'où il s'engagea dans une grande Plaine, qui le conduisit près d'un Volcan du même nom. Cette Montagne étoit couverte de neige; mais ses feux & ses glaces n'avoient rien de si dangereux que la fange d'une autre Montagne, qu'il fut obligé de traverser, & d'où ses Montures ne se tiraient qu'avec mille peines. Elle en a reçu le nom de Pré-cipice. Il fallut en passer une troisième avec les mêmes dangers, & de-là une grosse Rivière, d'où l'on arriva le soir, après une marche de cinq lieues, à Cordova, principale Place de l'Alcaldie. Cette Ville est habitée par quantité de riches Marchands, la plupart Espagnols, que l'agrément de la situation, & la bonté du climat, attirent autant que la fertilité du terroir.

Le 25, on entra dans un Pays plus chaud, où l'on trouve des Perroquets de diverses especes, & quantité de Coqs d'Inde sauvages, qui ne laissent pas de se tenir tranquillement perchés sur les arbres. Saint Laurent de los Negros, où l'on s'arrêta pour diner, est un lieu situé au milieu des Bois, uniquement habité par des Noirs, au milieu desquels on se croit dans la Guinée; mais ils n'avoient rien de farouche, & leur occupation commune est l'agriculture. Ils tirent leur origine de quelques Nègres échappés, auxquels on permit de vivre librement, à condition qu'ils ne recevoient point parmi eux d'autres Noirs fugitifs, & qu'ils les rendroient à leurs Maîtres; ce qu'ils observent fidèlement. On fit ensuite cinq lieues, pour arriver à l'Hôtellerie de Saint Campous. La Vallée voisine est habitée par un grand nombre de Noirs & de Mulâtres, qui mènent une vie fort sauvage. Le 26, on fit quatre lieues, dans une Plaine inculte, où l'on ne trouva qu'une maison de Mulâtres, sans aucune provision. La Montagne voisine auroit pu fournir des fruits en abondance; mais, dans toute cette Contrée, les fruits ne peuvent être mangés, que trois jours après avoir été cueillis. En sortant de ce lieu, Careri se trouva dans le dernier danger, au passage d'une Rivière; sans compter qu'il faillit de perdre ses Manuscrits, de quatre ans & quatre mois de Voyage, & l'argent qu'il portoit sur la route. Il entra de-là dans un Pays extrêmement uni, & dans des Bois, d'une espece de Palmiers, dont les fruits sont une sorte de noix vertes, qui pendent en grappes, & qui ont le goût de nos Amandes. Il passa plusieurs petits Lacs à gué, parmi des herbes fort hautes, qui couvroient un grand nombre d'abîmes. Après avoir fait quatre lieues, on passa la nuit dans le Village d'Asparilla. Le lendemain, on fit deux lieues jusqu'à Xamapa, où Careri trouva, dans le témoignage d'un Espagnol, la confirmation de ce qu'il avoit lu de l'Oiseau nommé Carpentero, à qui le seul instinct fait découvrir une herbe qui casse nettement le fer. Mais, en se vantant d'en avoir fait l'expérience, son garant confessoit qu'il avoit cherché vainement cette herbe, dans toutes les Campagnes voisines.

Enfin, le même jour, après trois lieues de marche, Careri arriva au Port de Vera cruz. Il y trouva la plus grosse partie de son bagage, qu'il y avoit envoyée depuis un mois. Cette Ville, dit-il, loin d'être grande & riche, comme on pourroit se l'imaginer d'un Port où l'on voit arriver toutes les Flottes & tous les Vaisseaux particuliers qui viennent à la Nouvelle Espagne, est petite, pauvre, habitée par un petit nombre d'Espagnols,

Tome XI.

Y y

GEMELLE
CARERI.
1697.
Volcan d'Orizava.

Saint Laurent
de los Negros,
& son origine.

Asparilla.
Xamapa.

Herbe qui casse
le fer.

Careri arrive à
Vera cruz. Tôt
qu'il est dans de
cette Ville.

GÉNÉRAL
CARERI.
1697.

Chasse dont il
fait son amuse-
ment.

Infini singu-
lier des Chiens
de Pays.

Observation
sur les Sangliers.

Particularité
que Careri ap-
prend sur le Mé-
xique.

qui ne s'y arrêtent même que pendant le séjour des Flottes, parce que l'air y est fort mauvais, & qui passent le reste de l'année dans l'intérieur des Terres. Sans nous arrêter à sa description, qui n'appartient point à cet article, suivons Careri dans son embarquement pour la Havane, où il se promettoit de joindre les Galions, & de se rendre avec eux à Cadix. Don François Loranx y Rada, Gouverneur de Vera-cruz, le fit recevoir sur un petit Vaisseau, arrivé de Maracao, qui se dispoisoit à remettre à la voile.

Il ne laissa point d'essuyer, pendant quinze jours, tous les ennuis d'un si triste lieu. Il faisoit, dit-il, son amusement de la chasse. Un jour, après avoir fait cinq lieues, pour tuer des Faïsans, aussi gros que des Coqs d'Inde, avec un panache blanc & noir sur la tête, il passa une grande Rivière, pour voir la vieille Ville de Vera-cruz. C'est un réduit de Pêcheurs, dont les maisons ne sont que des cabanes, couvertes de feuilles & environnées de cannes. La Rivière étant remplie de Crocodiles, comme toutes celles de la Nouvelle Espagne, on assura Careri que les Chiens de cette Contrée, qui veulent passer l'eau, aboyent d'abord dans un endroit de la rive, pour les y attirer tous, & vont promptement traverser la Rivière dans un autre (20).

Il revint à Vera-cruz, chargé de Faïsans, qu'il porta, le lendemain, chez le Gouverneur en allant dîner avec lui, & qui firent beaucoup d'honneur à son adresse. Dans une autre chasse, il visita la Ferme de Saint Jean, où, malgré l'aridité du terroir, on trouve un Jardin rempli de diverses sortes de fruits, & un petit Bois plein d'Oiseaux & d'Animaux sauvages. Un autre jour, ayant pris pour guide un Mulâtre, qui le conduisit dans un Bois voisin de la Rivière, il y fit tomber un Sanglier : mais l'imprudent Mulâtre, courut aussi-tôt sur cet Animal, & le saisissant par un pied, sans autre précaution, il en fut dangereusement blessé. A l'observation commune, que les Sangliers de l'Amérique ont sur l'échine, à neuf ou dix pouces de la queue, une espèce de nombril, Careri ajoute qu'ils ne jettent aucun excrément par cette partie, mais qu'il en sort une si mauvaise odeur, que si elle n'est pas coupée aussi-tôt qu'ils sont morts, elle infecte toute la chair, de manière à n'en pouvoir manger. Il revint le même jour, couvert de Garapatas, espèce de vermine qui se trouve dans les Bois, & qui, s'attachant aux habits, s'insinue si loin dans la chair, qu'il faut beaucoup de peine & d'habileté pour les en tirer.

Les moindres circonstances qui regardent une Ville aussi célèbre, mais aussi peu connue dans nos Relations, que Vera-cruz, lui paroissent importantes. Il visita tous les Couvens. Celui des Peres de la Merci, quoique peu distingué par ses édifices, offre un très beau clocher. Celui de Saint François mérite quelque attention par la grandeur de ses Dortoirs. Celui des Dominicains est fort pauvre. Les Augustins sont aussi d'une pauvreté, qui ne leur a point encore permis de se bâtir une Eglise.

Enfin, Careri observe que ce fut au Port de l'ancienne Vera-cruz, que Fernand Cortez, premier Conquérant de la Nouvelle Espagne, aborda sous les auspices de Charles-Quint, le Jeudi-Saint de l'année 1519. Il se croit obligé, dit-il, de rapporter quelques particularités, dont la connoissance s'est conservée de pere en fils, dans cette Région, & qui sont tirées de qua-

tre Lettres de Cortez, dont il vit les copies à Mexico, entre les mains de Dom Charles Fiquenza (*).

Le Gouverneur de l'Isle de Cuba, qui avoit été découverte par Colomb, dès l'an 1492, ayant fait reconnoître plusieurs fois les Côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, sans y avoir pu former d'établissement, résolut d'employer, à cette entreprise, des forces capables d'en assurer le succès. Il fit partir, le 15 Novembre 1519, Fernand Cortez, avec une Flotte de dix Vaisseaux. Ensuite il voulut lui en ôter le Commandement, & l'ordre fut donné de s'assurer de sa personne : mais Cortez, aimé de cinq cens huit Soldats, & de cent neuf Matelots, qui composoient son armée, triompha des artifices de ses Ennemis.

Son premier exploit fut la prise du Village de Tabasco. Elle ne se fit pas sans résistance, quoique les Indiens, qui n'avoient pas encore vu de Chevaux, s'imaginaient que le Cheval & le Cavalier n'étoient qu'un seul Monstre. Cortez se rendit à Saint Jean d'Ulva, où toutes ses troupes débarquèrent le Vendredi Saint. De-là vient le nom de Vera-cruz, qu'on a donné à cette Place. Les Espagnols y passèrent quelques mois, sans pouvoir surmonter les oppositions des Indiens. Mais Cortez prenant la résolution de mourir ou de vaincre, fit détruire tous ses Vaisseaux, pour faire perdre à ses gens toute espérance de retraite, & leur faire connoître qu'ils ne devoient attendre leur salut que de leurs épées. Il partit, le quinze d'Août, avec quatre cens Soldats, après avoir laissé, à Vera-cruz, une Garnison capable de la défendre. Le hasard, qui paroît avoir été son seul guide, le conduisit dans la Province de Tlascala. Il en combattit plusieurs fois les Habitans. Ses Soldats guérissoient leurs blessures & celles de leurs Chevaux, avec de la graisse tirée des intestins de leurs Ennemis. Ces Barbares, épouvantés, demandèrent enfin la paix. Ce fut pendant la Négociation qu'on vit arriver quatre Députés, de la part de l'Empereur Montezuma, pour faire des complimens aux Espagnols, & leur offrir un Tribut, à condition qu'ils n'avancassent point jusqu'à sa Capitale. Cortez entra, dans Tlascala, le 23 de Septembre, accompagné des Caciques du Pays. Ces Seigneurs, après l'avoir reçu dans leur principal édifice, lui offrirent leurs Filles, & mirent en liberté un grand nombre d'Esclaves qu'ils engraissoient dans leurs Prisons, pour les sacrifier à leurs Idoles. Bientôt Montezuma, n'étant pas rassuré par une paix à laquelle il n'avoit pas eu de part, envoya de nouveaux Ambassadeurs, avec de riches présens, en or & en pierres précieuses, tandis que les Caciques de Chiolula s'efforcèrent de gagner la confiance des Espagnols. Mais Cortez, informé de l'ordre que ces Caciques avoient de le trahir, en fit tuer un très grand nombre. Une exécution si sanglante augmenta les allarmes de Montezuma. Il envoya, au Vainqueur, une troisième Ambassade, pour justifier ses intentions, & pour offrir un Tribut perpétuel à l'Espagne, avec de grands présens pour Cortez, s'il vouloit promettre de ne pas entrer dans la Capitale. Cette Ville étoit alors dans une étrange

GEMELLE
CARELI.
1697.
Comment Fernand Cortez y fut envoyé.

Ruse qu'il employe pour animer ses gens.

Il entre dans Tlascala.

(*) C'est la singularité de cette source, & le mérite que Careli se fait de l'avoir consultée, qui fait donner place ici, à ce fragment historique, pour faire honneur à son Journal.

Les mêmes événemens paroîtront avec plus d'éclat dans un autre lieu, d'où l'on renverra ici pour les différencés.

GIMELLI
CARELL.

1697.

Montezuma
vient au devant
de lui.Porte le Cor-
deau du Mexique.Portrait de
Montezuma.Temple qu'on
lui fait voir.Dieux de la
Guerre & de
l'Amour.Trésor que
Cortez y trouve.

confusion, qui venoit autant de la disette des vivres que de l'approche de ses Ennemis. Cortez persévérant dans le dessein d'y marcher, traita les Ambassadeurs Mexiquains avec beaucoup de hauteur. Alors Montezuma, sentant la nécessité de fléchir, envoya au-devant de lui Camatzin, son propre Neveu, Seigneur de Tescuco, & quantité d'autres personnes de distinction. Cortez continua de s'avancer avec eux, par Iztapalapa, jusqu'à la chaufferie de Mexico, où Coadlucacca & Cuyoacan, les plus proches Parens de l'Empereur, vinrent le recevoir avec beaucoup de pompe. Ils furent bientôt suivis de Montezuma même, qui sortit de sa voiture, aussitôt qu'il aperçut le Général Espagnol. Cortez lui rendit le même devoir, & lui fit présent d'un collier de fausses perles. Après quelques autres complimens, Montezuma prit le parti de se retirer : mais il laissa ordre, aux principaux Seigneurs de la suite, de conduire le Général au Palais d'Axayiacca, son Père, qui contenoit ses Idoles & son trésor, & de faire préparer des Quartiers pour les troupes Espagnoles. Il ne fit pas difficulté de se trouver encore dans la Cour de ce Palais, pour le recevoir ; & lui ayant fait présent d'un collier d'or, il ordonna que tous ses gens fussent traités avec autant de civilité que d'abondance. Les Lettres de Cortez rapportent cet événement, au huitième jour de Novembre. L'Empereur du Mexique étoit âgé d'environ quarante ans. Il avoit la taille belle, le teint brun, & l'air gai. Ses cheveux étoient courts, sa barbe noire & peu épaisse. Les Espagnols admirèrent sa magnificence. Lorsqu'il alloit au Temple, il portoit, à la main, une baguette, moitié or & moitié bois. Les Seigneurs & les Officiers de sa Cour lui composoient un cortège, d'une richesse éblouissante, & deux des principaux portoient, devant lui, des masses d'or, pour symbole de sa justice. Un jour Cortez, qui le voyoit aller à ses exercices de Religion, eut la curiosité de voir ce grand Temple, où l'on montoit par cent quarante degrés. Montezuma le reçut avec de grandes marques d'affection. Il lui fit voir, de la cime, toute la Ville, dont la plus grande partie étoit alors inondée, & dans laquelle on n'entroit que par trois chaussées, qui avoient des Ponts-levis d'espace en espace. Il lui montra aussi le Temple de deux Frères, qui faisoient l'objet particulier de l'adoration des Mexiquains ; Huycilobos, Dieu de la Guerre, & Tezcalepueca, Dieu de l'Enfer. La planteur y étoit extrême, par la quantité d'hommes qu'on y immoloit continuellement. Quelques Espagnols cherchant un endroit commode, pour en faire une Eglise, trouverent, dans un appartement du Palais d'Axayiacca, une porte qui paroissoit nouvellement murée. Ils l'ouvrirent. Elle les conduisit dans plusieurs chambres, qui contenoient une immense quantité d'or & de bijoux. Cortez fit refermer cette porte, sans avoir touché au trésor. Il étoit résolu de s'assurer de l'Empereur même ; mais le petit nombre de ses troupes lui faisoient craindre quelque fâcheuse révolution, il vouloit se concilier l'affection du Peuple par ces ménagemens affectés.

On apprit, dans le même temps, que les Indiens avoient tué, à la Veracruz, un Officier Espagnol, nommé Jean de Escalante, & quelques Soldats de la même garnison. Cette nouvelle parut relever leur courage, en leur faisant reconnoître que ces redoutables Étrangers, auxquels ils avoient donné jusqu'alors le nom de Teulis, ou de Dieux venus de l'Orient, étoient

Sujets à la mort comme les Habitans du Mexique. Cortez jugea qu'il étoit temps d'exécuter son dessein. Il se rendit au Palais de Montezuma, sans autre suite que cinq de ses plus braves Officiers. Là, sous le prétexte d'une conférence secrète, il eut l'adresse d'éloigner ceux de ce Prince; & lorsqu'il se vit seul avec lui, non-seulement il lui reprocha fièrement d'avoir manqué de foi aux Espagnols, mais il lui déclara que son dessein étoit de le tenir Prisonnier, pour s'assurer de sa parole; & tirant l'épée, il le menaça de la mort, au moindre signe de résistance. Ce malheureux Monarque s'humilia jusqu'à s'excuser. Il promit toutes sortes de satisfactions. Il offrit, pour ôtages, son fils & deux de ses filles. Mais, Cortez ayant répliqué que sa personne étoit nécessaire à la sûreté des Espagnols, la vue des cinq Officiers, qui s'approchèrent aussi l'épée à la main, & les exhortations de l'Interprète, qui l'alarmèrent sérieusement, pour sa vie, le déterminèrent à prendre, sans bruit, une voiture fermée, dans laquelle il se laissa conduire au Palais d'Axayiac, où il fut enfermé sous une bonne garde. Cortez ne laissa pas d'y admettre les Seigneurs, & d'autres Indiens. Ils entroient dans la chambre de leur Maître, les yeux baissés, & tournant la tête, pour éviter d'en être vus en face. Ils s'inclinoient trois fois devant lui. Ensuite, après avoir fini leurs complimens ou leurs affaires, ils sortoient avec les mêmes marques de respect ou de terreur. Careri n'expliqua point si c'étoit l'ordre de Cortez, qui les tenoit dans cette contrainte.

On lui amena quatre des Indiens qui avoient tué d'Escalante. Il les fit brûler vifs; & pendant l'exécution, il fit mettre les fers aux pieds à Montezuma, qui, sans paroître sensible à cette indignité, demanda un jour la permission d'aller à la chasse, &, dans une autre occasion, celle d'aller au Temple, pour ôter, à ses Sujets, l'idée qu'il fût Prisonnier. Cortez y consentit; mais en lui donnant une garde de cent cinquante Soldats, & le menaçant de la mort s'il arrivoit quelque soulèvement de la part du Peuple.

Cacamarzia, Neveu de l'Empereur, & Roi de Tescuco, ne pouvant être trompé sur le misérable état de son Oncle, entreprit de s'élever sur le Trône impérial, & communiqua son dessein aux Princes d'Iztapalapa, de Jacnba & de Cayoacan, Neveux de Montezuma, comme lui. Mais leur complot fut heureusement découvert; & l'Empereur même ayant demandé qu'ils fussent tous arrêtés, les Espagnols saisirent ardemment cette occasion d'augmenter leur puissance, en feignant d'exécuter ses ordres. Lorsque ces quatre Princes furent Prisonniers, Cortez ne différa plus à presser ouvertement Montezuma de faire hommage au Roi d'Espagne. Il lui laissa néanmoins la liberté de délibérer sur cette proposition, avec les principaux Caciquas. Mais ses mesures lui répondoient de la résolution du Conseil, qui fut exécutée avec beaucoup d'éclat, & dans la meilleure forme; quoique pendant cette cérémonie, l'Empereur, & tous les Princes ses Vassaux, ne pussent retenir leurs larmes. Cortez, qui les vit affecter imprudemment de faire parade de leur or, voulut sçavoir d'où ils tiroient tant de richesses. Quelques Officiers Espagnols furent conduits dans trois lieux distichs, d'où ils rapportèrent quantité d'or en poudre, que les Indiens avoient recueilli du sable de leurs Rivières, & Montezuma ne se fit pas presser, pour céder, à ses nouveaux Maîtres, tout le trésor de son pere, qui étoit renfermé dans

Y y ij.

GEMELLI
CARERI.
1697.

Comment il se
fit de la por-
celaine de Moule-
zuma.

Massacre de
plusieurs Princes.

Hommage rendu
à l'Espagne.

GEMELLI
CARERI.

1697.

Partage de l'or
des Mexiquais.

l'appartement que les Espagnols avoient eu la modération de respecter. Tout l'or fut fondu en lingots, & produisit la valeur de six millions de piastras, dont on leva un cinquième pour le Roi. Cortez en prit un autre cinquième, & tout le reste fut partagé entre les Soldats.

Montezuma, qui ne voyoit plus de sûreté que dans une dépendance absolue, offrit, à Cortez, une de ses filles en mariage. Ce fier Conquérant l'accepta, mais à condition que le même jour on mettroit, dans le grand Temple de Mexico, un Crucifix & l'Image de la Vierge. Cette Loi parut dure à la Nation. Cependant, les Espagnols obtinrent, du moins, une partie du Temple, séparée de celle qui contenoit les Idoles, & la Messe y fut célébrée publiquement. Les Prêtres des deux principales Divinités Mexiquaines, se voyant menacés de leur ruine, eurent la hardiesse d'exhorter le Peuple à prendre les armes. Il se forma un parti si puissant contre les Espagnols, que Montezuma, lié désormais avec eux par les mêmes intérêts, leur conseilla de sortir de la Ville, avant que les Rebelles eussent achevé de s'y rassembler. Cortez commença peut-être à se repentir d'avoir fait briser sa Flotte. Il s'efforça d'apaiser les Prêtres par la médiation de l'Empereur, qui demanda du temps pour faire construire trois Vaisseaux, sur lesquels il fit entendre que les Espagnols étoient disposés à s'embarquer.

Les Prêtres
exhortent le Peuple
à la guerre.

Telle étoit leur situation, lorsque Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba, apprenant que Cortez avoit envoyé de riches présents à la Cour d'Espagne, sans l'en avoir informé, mit en Mer une Flotte de dix-neuf Vaisseaux, montés de quatorze cens hommes & de vingt pièces de canon. Il en donna le Commandement à Pamphile de Nervaez, auquel il joignit un Auditeur, qui devoit faire l'office de Médiateur entre Cortez & lui. A peine cette Flotte eut jetté l'ancre dans le Port d'Ulva, que Montezuma en reçut avis, des Indiens de la Côte, qui la lui portèrent dépeinte sur de la toile de Mahghey. Il se hâta d'envoyer à Nervaez un riche présent d'or, d'étoffes & de vivres, par le conseil de Cortez même, qui n'attendoit du secours que d'une armée de sa Nation. Mais Nervaez déclara, aux Députés de l'Empereur, que Cortez & ses Soldats n'étoient que des Déserteurs de l'Espagne, & des Rebelles, dont il avoit ordre de se saisir, pour le délivrer de sa prison. Cortez ayant reçu cette nouvelle de Montezuma, qui l'en croyoit informé avant lui, tint conseil avec ses Officiers, & se hâta d'écrire à Nervaez. Il lui représentoit que pour l'honneur de leur Patrie & pour le service du Roi, il ne devoit pas seconder la fureur d'un Peuple, prêt à se soulever, ni penser à délivrer Montezuma, dont l'emprisonnement faisoit l'unique sûreté des Espagnols. Il offroit enfin de lui remettre tout ce qu'il avoit conquis, & de se retirer dans une autre Province. Loin d'écouter des propositions si justes, Nervaez mit dans les fers l'Auditeur, qui sembloit les approuver, & marcha vers Mexico avec toutes ses troupes. A son approche, Cortez laissa Pierre d'Alvarado & quelques Soldats, pour la garde de Montezuma & du Fort. Il demanda du secours aux Caciques de Tlascala, dont il avoit eu la prudence d'entretenir l'amitié; & marchant contre Nervaez, avec le reste de ses forces, & six mille Indiens armés de piques, il se promit la victoire, de la justice de sa cause autant que de son courage. Il arriva le soir à une lieue de Sempoalla, où Nervaez étoit campé sans défiance,

Obstacles de
la part des Espa-
gnols mêmes.

Cortez les sur-
monte.

Après avoir encouragé ses gens, il passa, dans la plus grande obscurité de la nuit, un ruisseau, dont les Ennemis croyoient s'être fait une barrière. Il les surprit, il les défit entièrement; & pour comble de bonheur, il se faisoit de Nervaëz & route l'artillerie. Une victoire si complète lui devint encore plus avantageuse par ses suites. Les vaincus lui prêtèrent serment de fidélité. Il se faisoit des dix-neuf Vaisseaux; & tous les Espagnols se trouvant réunis sous ses ordres, à l'exception du seul Nervaëz, qu'il laissa, sous une bonne garde, dans Vera-cruz, il envoya la Flotte de divers côtés, pour faire de nouvelles conquêtes.

Mais, au milieu de son triomphe, il apprit que Mexico s'étoit soulevé, & qu'Alvarado, serré de près dans le Fort, avoit besoin d'une prompte assistance. La nécessité de conserver ce poste le fit partir aussi-tôt avec treize cens hommes de pied, environ cent Chevaux, & deux mille Indiens de Tlascala. Il entra dans Mexico, le 24 de Juin 1520. Montezuma demanda la liberté d'aller au-devant de lui, & ne s'attendoit qu'à le voir caressé d'un Vainqueur, qui avoit accepté la qualité de son gendre. Mais la correspondance, qu'il avoit entretenue avec Nervaëz, étoit un crime que les Espagnols ne lui avoient pas pardonné. Cortez refusa de lui parler, dans la cour du Palais, où ce Prince s'étoit avancé pour le recevoir. Un affront si sanglant lui fit oublier la foi qu'il avoit jurée. Il fit investir le Palais, par un grand nombre d'Indiens armés de flèches & de frondes, & mettre le feu au Quartier de Cortez, qui n'eut pas peu de peine à l'éteindre. Tous les Espagnols se retirèrent en bon ordre dans leur Fort, mais le combat ayant recommencé le jour suivant, il se virent en danger d'être accablés par la multitude. L'attaque dura plusieurs jours avec tant de chaleur, qu'appréhendant de manquer bientôt de vivres & de munitions, ils résolurent de demander la paix. Cortez envoya un Religieux Espagnol à Montezuma, pour le supplier, en faveur de leur alliance, d'arrêter la fureur de ses Sujets, avec promesse de sortir sur le champ de Mexico. Cette grâce lui fut d'abord refusée. Cependant la bonté de l'Empereur prévalut sur son ressentiment, & lui fit donner ordre aux Combattans d'abandonner les armes. Il étoit alors dans une galerie découverte, d'où le peuple pouvoit entendre sa voix : mais plusieurs Caciques, s'approchant aussi-tôt de sa personne, lui déclarèrent qu'il ne méritoit que l'indignation de ses Sujets, & que les Mexiquains, voulant la ruine entière des Espagnols, avoient fait choix d'un autre Empereur. A peine eurent-ils fini cette impérieuse déclaration, que le malheureux Montezuma se vit couvert d'une grêle de flèches & de pierres, dont il reçut plusieurs blessures mortelles, qui terminèrent bientôt son regne & sa vie.

Cortez se promit quelque avantage de cette révolution. Il fit de nouvelles propositions de paix aux Rebelles, sans autres conditions que la liberté de sortir de Mexico; & pour les toucher apparemment, par quelques marques de zèle pour leur Nation, il les fit exhorter à donner la Couronne au fils de Montezuma, comme le seul moyen d'éviter les troubles dont ils étoient menacés sous le regne d'un Usurpateur. Mais, pour unique réponse, ils tombèrent le lendemain avec tant de furie, sur les Espagnols, qu'ils en tuèrent un grand nombre. Cortez en tira vengeance, par une sortie, dans laquelle il mit le feu à la Ville, après avoir massacrés des milliers d'Indiens.

GIMELLI
CARRERI.
1697.

Soulevement
de Mexico.

Mort de Mon-
tezuma.

GEMELLI
CARRERI.

1697.

Cortez est for-
cé de se retirer.

Ensuite, désespérant de résister à tant d'Ennemis, il prit la résolution de sortir de Mexico, à la faveur des ténébres. Sa première démarche fut de faire tuer tous les parens de Montezuma, & d'autres Princes, qu'il retenoit Prisonniers. Il fit le partage de tout l'or qu'il avoit rassemblé; & le 10 de Juillet, à l'entrée de la nuit, il sortit du Fort avec tous ses gens, qui portoient un Pont de bois, pour traverser plusieurs Canaux, dont les Ponts avoient été rompus. Les Ennemis s'aperçurent, à minuit, qu'il passoit sur les digues. Ils l'attaquèrent si vigoureusement, qu'ils lui tuèrent environ deux cens hommes. Alvarado, quoiqu'appesanti par quelques blessures, évita de tomber entre leurs mains, en faisant un saut extraordinaire, qui a fait nommer cet endroit jusqu'aujourd'hui, le Saut d'Alvarado. Cortez, après avoir passé le dernier Pont, se rendit à Tacuba, où loin d'obtenir une retraite, il trouva les Habitans armés contre lui. Il fut obligé de prendre des chemins écartés, avec le secours des Guides de Tlascala, & sans cesse poursuivi par un Corps d'Indiens, qui cherchoient à le surprendre dans l'obscurité. Un Temple, près duquel il arriva, lui parut propre à recevoir quelques fortifications, pour y faire penser commodément les Blessés. On y a bâti, dans la suite, l'Eglise de Notre-Dame de los Remedios. Cette nuit fut nommée la nuit triste, en mémoire du massacre, surtout de ceux qui avoient plutôt pensé à défendre leur or que leur vie. On continua de se retirer, en faisant face aux Mexiquains : mais la Bataille, qui se donna le 14, proche d'Otumba, coûta tant de monde aux Espagnols, que dans la revue qu'ils firent le jour suivant, ils ne se trouverent qu'un nombre de quatre cens quarante. Ce petit Corps fut bien reçu à Tlascala, quoique les Indiens auxiliaires fussent réduits à douze cens hommes.

Embaras de
sa suite.

Quanhlimoc, proche parent de Montezuma, étoit monté sur le Trône par les suffrages des Conjurés. Il rappella tous les Guerriers du Mexique, pour établir sa domination, sans paroître inquiet des résolutions de Cortez, qu'il crut assez humilié par sa fuite. Cependant l'Armée Espagnole se trouva renforcée de cent quarante hommes, venus de la Rivière de Panuco, sur laquelle ils avoient tenté inutilement de s'établir. Cortez prit le parti d'envoyer quelques Officiers, en Espagne, & dans les Isles de la dépendance de cette Couronne, pour solliciter du secours, & pour se procurer des Chevaux. Il lui vint en même temps, de Vera-cruz, quelques Aventuriers Espagnols, amenés par des espérances de fortune, qui le mirent en état de marcher vers Tescuco; & les Caciques de Tlascala, moins attachés à la Nation qu'à sa personne, lui rassemblèrent un Corps de dix mille Indiens. Ces secours imprévus le firent avancer avec un air de triomphe. Le Prince de Tescuco ne balança point à le recevoir & lui fit présent d'un Eréndart d'or. Quelques jours après, il vit son armée grossie d'une autre recrue d'Espagnols, qui étoient arrivés dans un Vaisseau particulier. Avec des forces si nombreuses, il commença par subjuguier tous les environs de Mexico, dans le dessein de s'approcher du Lac par les Canaux, & d'entreprendre le siège de cette Ville. Une revue générale, qu'il fit le jour de la Pentecôte, lui fit trouver sept cens trente-quatre Espagnols, & plus de vingt mille Indiens, sans y comprendre ceux qui suivoient l'armée, dans l'espérance du butin. Il prit cent cinquante hommes de sa Nation, qu'il distribua sur des Barques de

Les Espagnols
sont renforcés.

Vis retourment
à Mexico.

doux

GEMELLI
CARERI.
1697.

Extrait de
Cortez.

douze Rameurs. Le reste fut partagé en neuf Compagnies, dont il fit trois Corps, commandés chacun par un Officier de confiance. Huit mille Indiens de Tlascala reçurent ordre d'aller faire le siège d'Istapalapa, de Cuepacan & de Tacuba, pour se faciliter les moyens de rompre l'Aqueduc de Chapultepec, qui fournit Mexico d'eau. Cortez se mit lui-même sur une Barque; & dans plusieurs courses, qu'il fit sur le Lac, il détruisit quantité de Canots Indiens. Il délivra Consalve de Sandoval, qui se trouvoit environné d'un grand nombre d'Ennemis; & l'ayant envoyé à Teguauquilla, pour se rendre maître de la chaussée, qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame de Guadalupe, il résolut d'entreprendre sérieusement le siège de Mexico.

Les Espagnols ne purent d'abord avancer beaucoup, parce qu'ils perdoient, la nuit, tout le terrain qu'ils avoient gagné pendant le jour. Dans une Ville, dont toutes les Maisons étoient environnées d'eau, les Habitans profitoient des ténèbres, pour ouvrir des fossés, où leurs Ennemis se précipitoient, sans se douter du malheur par lequel ils étoient attendus. Cortez ouvrant les yeux sur la diminution de ses troupes, & sur le danger du retardement, se détermina tout d'un coup à pénétrer dans Mexico. Il divisa ses gens en trois petits corps, pour les faire entrer par trois endroits différens; & se mettant lui-même à la tête du premier, il marcha jusqu'à la Place de Tlatelco, qui étoit alors la plus grande de la Ville, & qui est aujourd'hui le Couvent des Cordeliers. Mais son ardeur l'ayant emporté trop loin, sur une chaussée où les Indiens l'avoient attiré en fuyant, il s'engagea si malheureusement dans la boue, qu'il y fut blessé, & que soixante de ses Soldats y furent faits Prisonniers. Les deux autres corps n'eurent pas plus de succès. Après avoir essuyé long-temps les flèches & les pierres des Indiens, qui les accabloient également, de leurs Canots, par eau, & par terre du haut de leurs Maisons, ils revinrent extrêmement maltraités. Les Prisonniers furent immolés à l'Idole Huycilobos, & leurs corps abandonnés aux Bêtes sauvages; à la réserve des bras & des jambes, que les Mexicains réservèrent pour les manger. Ils en écorchoient aussi le visage & la barbe, pour se faire une espèce de masque, de cette peau, dans leurs Fêtes solennelles.

Siège de Mexico.

Après des pertes si difficiles à réparer, les Auxiliaires de Tlascala, de Tescuco & de quelques autres lieux, se retirèrent dans leurs Cantons; & les Espagnols demeurèrent seuls à la garde des postes, dont ils s'étoient saisis. Les uns s'occupoient à remplir les fossés de terre & de bois, pour se faire un passage, & les autres veilleoient autour d'eux pour les soutenir; tandis que ceux qui étoient dans les Barques employoient tous leurs efforts à rompre les escadades, dont les Mexicains avoient bouché leurs Canaux. Ces travaux, poussés nuit & jour avec une ardeur infatigable, avancèrent assez heureusement pour ranimer les troupes de Tlascala & de Tescuco. Elles revinrent au secours des Espagnols. Mais Cortez ne se laissoit pas de proposer la paix. Il députa quelques Prisonniers au nouveau Monarque, pour renouveler des offres qui avoient été vingt fois rejetées. Enfin, n'espérant plus rien de la douceur, & voyant ses forces rétablies par le retour de ses Alliés, il fit attaquer la Ville de trois côtés; & joignant l'exemple à ses ordres, il pénétra lui-même jusqu'au grand Temple,

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Tome XI.

Z z z

GEMELLI
CARERI.

1697.

Il pénétra dans
la Ville.

Furor des
Indiens.

L'Empereur est
fait Prisonnier.

Gloire de Cortez.

sur lequel il arbora ses Etendarts. Les trois corps se réunirent dans le même lieu, après avoir fait, pendant deux jours, des prodiges de hardiesse & de valeur. Les Habitans, & l'Empereur même, se virent forcés de se retirer dans la partie de la Ville, où les Maisons étoient environnées des plus larges Canaux. Mais, dans le passage, il en périt un grand nombre par les armes à feu des Espagnols, qui s'étoient mis en bataille dans la grande Place de Tlatelcuco.

Cortez reçut, dans le même-temps, de la poudre & d'autres munitions, par un Vaisseau nouvellement arrivé d'Espagne. Cet accroissement de forces, & la confusion de ses Ennemis, ne l'empêchèrent point de leur faire proposer, encore une fois, la paix : mais après avoir paru délibérer, pendant une cessation d'armes de trois jours, ils fondirent avec plus d'emportement que jamais sur les Espagnols ; & bravant la mort sous toutes sortes de formes, ils venoient la recevoir au bout du mousquet. Cortez jugea qu'on n'obtiendrait rien d'eux, aussi long-temps que l'Empereur se croiroit en sûreté dans son poste. Il détacha Christophe de Sandoval, pour l'assiéger avec les Barques. Cette résolution fut suivie d'un si prompt succès, qu'on regretta beaucoup de ne l'avoir pas exécutée plutôt. À peine l'Empereur vit approcher les Barques, que se défilant de la constance de ses Sujets, il se mit dans un grand Canot, avec ses femmes & ses meubles les plus précieux, pour s'échapper par le Lac. Mais Sandoval s'en aperçut. Il le fit suivre par la Barque de Garcie Holguin, qui le prit sans résistance & qui le conduisit à Cortez. On respecta ses trésors, & surtout ses femmes, pour lesquelles il paroïsoit fort allarmé. Cortez étoit sur le haut du Temple, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Lorsqu'on l'eut informé que l'Empereur étoit Prisonnier, il descendit avec autant de surprise que de joie, dans la résolution de le traiter civilement, & de vaincre, s'il étoit possible, ce cœur farouche, par ses caresses & ses bienfaits. Mais il lui trouva moins de fierté que de douleur. Seigneur, lui dit ce malheureux Prince, en versant quelques larmes, j'ai fait mon devoir en défendant ma Ville & mon Peuple. Puisque la fortune m'a fait tomber entre tes mains, je te demande en grâce de me tuer, de cette épée que tu portes. J'aime mieux la mort que la misérable condition qui m'attend. Non, lui répondit Cortez. Tu as défendu ta Ville en Guerrier. Tu ne mérites que de l'estime & de l'honneur. Il l'envoya, le même jour, avec de grandes marques de distinction, à Cuyoacan, sous l'escorte de Sandoval. Les Lettres, que Careri donne pour la source, mettent ce grand événement au 13 d'Août 1521, après quatre-vingt-treize jours de siège. Elles ajoutent que l'Empereur Quahrimoc n'étoit âgé que de vingt-quatre ans ; qu'il avoit la taille belle, le teint brun, & le visage long (*).

Cortez prit, pour Armes, après cette Conquête, trois Couronnes, avec une bordure chargée de sept têtes de Rois. Aussi-tôt qu'il eut fait transporter tous les Cadavres, dont les rues étoient remplies, son premier soin fut de faire donner la question au Seigneur de Tescuco, pour lui faire déclarer ses trésors, dont on n'avoit trouvé que la valeur de trois cens quatre-

(*) Cortez le fit pendre ensuite, avec le Prince de Tacoba, son Neveu.

vingt-six mille piaſtres. Careri ne porte aucun jugement de cette action. Elle lui paroît, ſans doute, effacée par l'attention de ſon Héros, à rebâtir la Ville & à la repeupler. Enſuite, pendant que ſes Capitaines étendirent la domination Eſpagneſe, dans les diverſes parties du même Empire, il dépêcha deux Vaiſſeaux, en Eſpagne, pour offrir, au Roi, un préſent de deux millions deux cens mille piaſtres, en plaques ou en lingots d'or, avec toute l'Anti-chambre du tréſor de Montezuma, & pour obtenir le Gouvernement de la belle Région, qu'il avoit conquiſe. Careri obſerve qu'il ſe ſupplie le Roi de ne point envoyer de Juriconſultes au Mexique, parce qu'il ne les croyoit propres qu'à fomenteur les diſſenſions des Habitans.

D'Avila & Quinonez, chargés de cette députation, furent pris, aux environs des Iſles Terceres, par un Corſaire François, nommé Florin. Quinonez mourut, dans la route, & d'Avila fut conduit, en France, avec ſes tréſors. Le Roi de France, à la vûe de tant de richèſſes qu'on lui apportoit, dit agréablement : l'Empereur Charles & le Roi de Portugal ont partagé, entr'eux, le nouveau Monde, ſans m'en laiſſer une part : je voudrois qu'ils me fiſſent voir le Teſtament d'Adam, qui leur donne ce droit. D'Avila obtint la liberté de retourner en Eſpagne ; & fut ſes repréſentations, Charles-Quint accorda, pour Cortez, non-ſeulement le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne, mais la confirmation du partage qu'il avoit fait des tréſors & des terres, entre les Conquétans, avec le plein pouvoir de faire les mêmes diſpoſitions à l'avenir. Cortez continua d'envoyer, à ce Prince, de riches préſens, entre leſquels on vante une couleuvre d'or & d'argent, nommée le Phoenix (21). Cependant, les accuſations de ſes Ennemis, & quelques recherches de ſa conduite, qui paſſèrent à la Cour, le firent priver de ſon Gouvernement. Il ſe rendit en Eſpagne, où l'éclat de ſon mérite ayant eu plus de force que ſes raiſons, pour le juſtifier, il fut traité avec honneur. On lui donna le Marquiſat Del-valle, qui vaut aujourd'hui ſoixante mille piaſtres de rente, avec la dignité de Capitaine Général de la Nouvelle Eſpagne, & de la Mer du Sud ; & pour comble d'honneur, Charles-Quint le viſita dans une maladie. Il retourna, dans la ſuite, aux Indes Occidentales, avec ordre d'y faire conſtruire des Vaiſſeaux, pour entreprendre de nouvelles découvertes. On lui doit celle de la Californie, qui expoſa ſa vie à mille ſâcheux accidens, & qui lui coûta plus de trois cens mille piaſtres. L'eſpérance de ſe faire payer de cette ſomme le conduiſit en Eſpagne : mais loin de réuſſir dans ſes prétentions, il reçut déſenſe de retourner aux Indes, avant qu'on eût examiné ſa conduite. Cette diſgrâce ne l'empêcha point d'accompagner Charles-Quint au ſiège d'Alger ; d'où revenant avec ce Prince, il mourut à Caſtilleja de la Coſta, près de Seville, le 2 de Décembre 1545, âgé de ſoixante & deux ans. Son corps fut porté, ſuivant ſes dernières diſpoſitions, au Couvent des Cordeliers de Mexico. Cortez étoit de belle taille. Il avoit le teint brun, la barbe noire, & une cicatrice à la lèvre inférieure (22).

GRIMMEL
CARERI.
1697.

Les tréſors qu'il
envoya à la Cour
d'Eſpagne, font
pris par les Fran-
çois.

Sa diſgrâce

Il découvre la
Californie.

Sa mort.

(21) On y liſoit ces trois Vers Eſpagnoles :
Ave Nacio ſin par,
To ſa ſerviros ſin ſegundo,

Y vos ſin igual en el mundo.
(22) *Ibidem*, pages 191 & précédentes.

GÉNÉRAL
CATERI.
1697.

Circumstances
que Cateri re-
ceut sur la
Cruquète du Pé-
rou.

Bonheur de
Pizarre & d'Al-
magro.

Cateri, ne croyant pas ses informations moins singulières, fut les Con-
quêtes de François Pizarre, qui portoit, vers le même temps, la gloire Es-
pagnole dans les parties Méridionales du nouveau Monde, en fait entrer
dans son Journal, un récit plus court. Rapportons-en quelques traits, pour
lui faite honneur, encore une fois, de son travail & de ses lumières (23).

Les Espagnols, dit-il, firent voile de ce côté-là, dans le cours de l'an-
née 1525, sous Pizarre & Jacques d'Almagro, qui avoient équipé deux
Vaisseaux, avec le secours d'un Pâtre de Panama, nommé Luqué. Après
mille lieux de navigation, ils prirent terre; & dans un combat, qu'ils
eurent à soutenir sur le rivage, Almagro perdit un œil. Ensuite, conti-
nuant leur voyage, ils arriverent dans un Pays couvert d'eau, où les Hâ-
bitans vivoient sur des arbres, comme les Cygognes. Pizarre passa de-là
dans l'Isle de Galloe. D'Almagro l'y suivit peu de jours après; & s'étant
avancés tous deux vers Tangorara, ils mirent à terre, près de Tumbes,
Pierre de Candia, qui revint ébloui des richesses de cette Contrée. Pizarre,
engagea aussi-tôt son Associé à retourner à Panama; & s'embarquant, pour
l'Espagne, avec sa participation & celle de Luqué, il y alla demander le
Gouvernement des lieux, dont il se promettoit la conquête. Charles-Quint
lui accorda les titres, non-seulement de Gouverneur, mais d'Adelantade &
de Capitaine Général de la Nouvelle Castille & du Pérou. Il retourna aux
Indes, avec ces honneurs, accompagné de Jean Consalve & de Ferdinand,
ses frères: mais au lieu d'y recevoir les félicitations d'Almagro, il le trouva
fort indigné que la Cour n'eût rien accordé pour lui. Cependant, ils ar-
merent ensemble une Escadre, dont Pizarre commanda deux Vaisseaux. Leur
navigation fut heureuse jusqu'à Tumbes, où la tempête ne leur ayant pas
permis d'aborder, ils se virent obligés de descendre dans un lieu qui ap-
partenoit proprement au Pérou. Pizarre conquit d'abord l'Isle de Puna, peu
éloignée de la Côte, & gouvernée alors par Guascar Inga, frère aîné, mais
Ennemi mortel de l'Empereur Ataliba, qui lui avoit enlevé la Couronne.
Il s'efforça de gagner l'amitié de ce Prince: mais n'ayant pu lui faire agréer
ses offres, il s'avança vers Tumbes, où le Gouverneur ne parut pas plus
disposé à la paix. Pizarre descendit au rivage; dans l'obscurité de la nuit,
passa la Rivière & mit les Indiens en déroute. Il laissa quelques troupes dans
ce lieu, qu'il nomma Saint Michel. Quelques Envoyés de la Cour l'étant
venu menacer de la part d'Ataliba, il répondit, civilement, qu'il ne pen-
soit qu'à lui offrir les services des Espagnols. Ensuite, ayant marché jus-
qu'à Curamaha, il s'y fortifia, malgré la défense de ce Prince; avec l'at-
tention néanmoins de lui envoyer deux Députés, pour lui demander, en-
core une fois, son amitié. La réponse, qu'il reçut, lui fit juger qu'il devoit
se tenir prêt à combattre. En effet, Ataliba se mit en marche avec toute
son armée. Il étoit porté dans une chaise d'or, garnie de plumes de Perro-
quets. Sa tête étoit rasée, mais couverte d'un bonnet de laine cramoisie; &

(23) On doit sentir que ces informations
particulières de Cateri, ne méritent pas de
trouver place entre les Relations authenti-
ques, qui formeront le Recueil des Voyages

aux Indes Occidentales, & qu'il y auroit
néanmoins de l'injustice à les supprimer tout-
à-fait.

ses oreilles paroissent à demi déchirées , par le poids des gros anneaux d'or qu'elles avoient à soutenir. Pizarre , dont l'orgueil ne connoissoit déjà plus de bornes , lui envoya proposer de payer un tribut à l'Espagne. Cet ourrage fit commencer aulli-tôt la guerre. Les Espagnols prévirent leurs Ennemis , en fondant sur eux avec une impétuosité qui les effraya. Ataliba fit en vain ses efforts pour les ranimer. Il fut abbattu lui-même de sa chaise d'or , & fait Prisonnier. Une victoire , qui coûta si peu , fit passer , dans un instant , d'immenses trésors entre les mains de Pizarre. L'Empereur offrit , pour sa liberté , une Salle remplie de vases d'or & d'argent , que les Espagnols acceptèrent ; mais ils ôtèrent ensuite la vie à ce malheureux Monarque , sollicités par Guascar , qui étoit aulli tombé dans leurs chaînes. Il ne fut pas traité plus favorablement que l'Empereur son frere. Aussi-tôt qu'il eut livré de grosses sommes , dont on étoit convenu pour sa rançon , il fut cruellement étranglé , en reprochant à Pizarre sa mauvaise foi , & demandant d'être mené Prisonnier à l'Empereur d'Espagne. Ainsi , sans répandre beaucoup de sang , une Région de mille trois cens lieues d'étendue , se trouva conquise par la mort des deux freres , & les armes Espagnoles ne rencontrèrent plus d'opposition.

Après ce récit , dont plusieurs circonstances manquent en effet aux anciennes Relations , Careri donne , avec la même confiance , celui des cruelles divisions qui s'éleverent entre les Pizarres , & de la mort tragique de tous ces avarés Conquêteurs. Leurs guerres , dit-il , firent périr plus de cent soixante Capitaines , qui s'entrégorgèrent , avec une fureur , sans exemple parmi les Nations qu'ils traitoient de barbares. Il n'admira pas moins que la fermeté d'un Ecclésiastique ait été seule capable de terminer ces sanglantes Tragédies. Consalve Pizarre étoit devenu Maître absolu du Pérou , par la mort de tous ceux qui pouvoient lui disputer le gouvernement. Il avoit rejeté les Vicerois , envoyés par la Cour. Charles-Quint , irrité de cette insolence , fit partir , d'Espagne , Pierre Gasca , Prêtre , avec un pouvoir sans bornes , & des Blancs-signés pour toutes sortes d'occasions. Gasca , n'ayant pu se faire entendre par la douceur , livra bataille à Pizarre , battit ses troupes , & le fit Prisonnier à Xaguixaguana , avec douze de ses principaux Partisans. Il fit juger cette troupe de Rebelles au dernier supplice , comme s'ils eussent pris les armes contre la personne même du Roi. Pizarre fut conduit , au lieu de l'exécution , sur une Mule , les mains liées , & couvert d'un manteau. Sa tête fut portée à Lima , & placée sur une colonne , avec cette Inscription : « C'est ici la tête du traître Consalve Pizarre , qui a livré » bataille dans la Vallée de Xaguixaguana , contre l'Etendart royal , le Lundi » 9 d'Avril 1548 ». Gasca , étant retourné en Espagne , présenta un million & demi de piastras à Charles-Quint , & fut nommé , pour récompense , à l'Evêché de Placentia (24).

Careri s'embarqua , le 14 de Décembre. En faisant route par le Canal de l'Ouest , il observa que le Château est petit , & que le Gouverneur y est aulli mal logé que ses Soldats. On doit s'y garder de quantité de seches , dont il est environné ; surtout pendant les vents du Nord , qui empêchent

GEMELLI
CARERI
1697.

Tragique fin
des Conquistans.

Un Prêtre finit
les troubles.

Careri passe de
Vera-cruz à la
Hayane.

(24) Pages 298 & précédentes.

G F M E L L I
C A R E R I.
1698.

Isle de la Ville
de du Port.

de sortir du Canal. Mais rien ne troubla la route de Careri, jusqu'au 19, qu'il entra dans le Port de la Havane. Il donne une légère idée de cette Ville. Elle est située, dit-il, dans une Plaine, à vingt-trois degrés vingt minutes de latitude. Sa figure est ronde, dans un circuit d'une demie lieue, & ses murailles ne sont que de terre, du côté de l'Isle; mais elle est bien défendue du côté du Canal. On y compte environ quatre mille Habitans, Espagnols, Noirs, ou Mulâtres. La beauté singulière des femmes de la Havane, & la vivacité d'esprit, qui est le partage des hommes, en rendroient le séjour agréable, si les vivres n'y étoient toujours d'une extrême cherté. Deux piastras suffisent à peine pour la dépense de chaque jour, surtout pendant que les Galions y sont à l'ancre. Quoique le climat soit assez tempéré, le bled avoit cessé d'y croître depuis quelque temps, sans qu'on en pût trouver la raison; & le pain, n'y venant que par Mer, se vend à fort haut prix. Mais on y supplée par une racine nommée *Juca*, qui ne produit ni feuilles, ni semence, & dont il suffit de planter des morceaux pour les faire croître (15). La Ville a deux de ses faces sur les Ports, où les Vaisseaux peuvent mouiller fort près de la Terre. Sa principale défense consiste dans trois Châteaux, dont le premier, à la gauche du Canal, se nomme *del Motto*; le second, à droite, la *Punta*; & le troisième, la *Fuera*.

Embarquement
des Piastras, &
bonne foi de ce
Commerce.

Careri se fit un spectacle agréable de l'embarquement des caisses de piastras. Celles du Roi en contenoient trois mille, & celles des Particuliers deux mille seulement. On faisoit monter la totalité à trente millions, dont la plus grande partie venoit de Porto-bello. La bonne foi, qui regne dans ce commerce, mérite d'être observée. Lorsque les Marchands sont convenus de prix, ils se délivrent mutuellement les ballots de marchandises & les caisses de piastras, sans inspection & sans compte, avec une confiance absolue pour les Mémoires d'échange. On ouvre ensuite les ballots & les caisses, devant des Notaires établis; & s'il s'y trouve quelque chose de manque ou d'excédant, les Compagnies de Séville & de Lima en tiennent compte aux Particuliers. Careri fut informé que cette année même, la Compagnie de Lima avoit payé cinq mille piastras, pour diverses marchandises qui s'étoient trouvées de plus dans la Foire précédente.

La Persequida,
Perle singulière,
& son histoire.

Il vit remettre, par le Pere de la Fuente Jésuite, au Maître de la *Plata* de l'Amiral, une perle de soixante grains, & de la figure d'une poire, pour la présenter au Roi. Un Nègre, Esclave d'un Prêtre, l'avoit prise dans une Isle voisine de Panama; & son Maître en avoit refusé soixante & dix mille piastras du Viceroi du Pérou, sous prétexte qu'il vouloit la porter lui-même à la Cour. En effet, il s'étoit rendu à Porto-bello, avec sa perle, qu'il nommoit la *Persequida*: mais étant mort lorsqu'il se disposoit à s'embarquer sur les Galions, il en avoit chargé le Pere de la Fuente, qui assura Careri qu'elle étoit plus grosse que la *Peregrina*, mais d'une moins belle eau. Le Nègre n'avoit eu que la liberté, pour récompense.

Deux fruits
particuliers à la
Havane.

Careri vit, à la Havane, deux sortes de fruits, qui ne croissent dans aucun autre lieu. L'un, qui a la figure d'un cœur, & qui se nomme *Guanavana*. Il est verd, en dehors, avec quelques pointes épineuses. L'inté-

rieur est rempli de quartiers blancs, d'un goût véritablement aigre-doux. Son arbre n'est pas plus grand, que celui qui porte les Ananas. L'autre, que les Espagnols appellent Camitto, ressemble à l'Orange par le dehors; mais sa poulpe est blanche & rouge. La saveur en est douce. Les feuilles sont vertes d'un côté, & couleur de canelle au revers. Careri vit, dans les Montagnes de la Havane, des Perdrix qui ont la tête bleue (26).

Il donne un exemple remarquable, de l'esprit d'intérêt qui regne parmi les Officiers Espagnols. Avant le départ des Galions, le Capitaine de la Marfionza représenta, au Général, qu'il y avoit peu de sûreté pour la navigation, si la Flotte partoît aussi peu chargée que les Députés feignirent de le vouloir, pour suivre le Règlement du Conseil des Indes, qui portoit défense d'y charger aucune sorte de marchandises. Tous les Officiers de Marine, d'intelligence avec le Capitaine, s'assemblerent là-dessus avec beaucoup d'affection, & conclurent, en Juges intéressés, qu'il falloit remplir entièrement le fond de cale. Alors le Général fit déclarer solennellement, aux Capitaines des Galions & aux Députés, qu'il étoit nécessaire, pour le service du Roi, que les Galions fussent beaucoup plus chargés; prétexte frivole, suivant Careri, mais dont tous les Officiers profitèrent avidement, pour faire transporter à bord quantité de marchandises (27).

La Flotte, ayant mis à la voile au commencement de Mars, n'eut pas peu de peine à sortir du dangereux Canal de Bahama, auquel on donne quatre-vingt lieues de longueur, sur dix-huit ou vingt de largeur. Le reste de la navigation n'offrit que les accidens ordinaires, dans une route fort connue. Mais Careri observe, avec étonnement, qu'étant arrivé à trente-six degrés quatorze minutes, où l'on eut la vue des Terres d'Espagne, neuf Pilotes, qui étoient sur les Galions, demeurèrent trois jours sans pouvoir distinguer de quelle Terre ils approchoient, & combien ils étoient éloignés de Cadix, leur Pays natal. Ils ne sortirent de cette incertitude, qu'après avoir rencontré un Vaisseau François, dont ils reçurent des instructions. La joie fut si vive alors, sur toute la Flotte, que le lendemain, en entrant dans la Baye, on salua, d'une décharge de l'artillerie, l'image de Notre-Dame de la Regle, qui est honorée dans un Couvent voisin. De-là, laissant à gauche Rota, qui appartient au Duc d'Arcos, on mouilla dans les Puntales, cinquante quatre jours après avoir quitté le Port de la Havane. « L'arrivée d'une Flotte si riche fut un jour de triomphe pour les Habitans de Cadix. Elle leur fit oublier la perte de tant de millions, que le pillage de Carthagène avoit coûté à l'Espagne. Les toits des maisons, & les clochers des Eglises, étoient couverts de drapeaux. Une foule innombrable de peuple faisoit retentir le rivage de cris de joie; & toutes les cloches servoient comme d'écho, à leurs acclamations (28).

Careri donne, suivant son usage, une idée générale de cette Ville. Il la place à trente-six degrés trente minutes de latitude, & son Port lui parut le plus fréquenté de l'Eutope; ce qui n'est pas surprenant, dit-il, si l'on considère que tous les Navires, qui vont au Levant, aux Côtes d'Afrique, aux Indes Orientales & Occidentales, ou qui viennent des mêmes lieux, enfin,

GENERAL
CARELL.
1693.

Perdrix à tête bleue.

Ruse des Officiers Espagnols pour leur satisfaction.

Ignorance de neuf Pilotes au sujet de leur Patrie.

Arrivée de Cadix à Cadix.

Idée générale de cette Ville.

GEMELLI
CARERI,
1698.

●
Ile où Cadix
est située.

que tous ceux qui veulent passer du Détroit dans l'Océan, s'arrêtent ordinairement au Port de Cadix. La Ville est dans une Ile; car il y a, vers l'Orient, un Canal, qui joint les eaux de la Baye avec celles de la grande Mer, & que l'on passe sur un fort beau Pont. Sa figure est irrégulière; mais elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit, & Careri fut surpris qu'elle ne fût point entièrement fermée de murs. Dans une si petite étendue, elle contient d'immenses richesses. Ses Edifices sont assez beaux, mais ses rues sont mal alignées. L'Ile, qui n'a pas plus de trois milles de largeur, produit en abondance toutes sortes de viandes, de poissons, de fruits & d'excellens grains; ce qui n'empêche point que ces vivres mêmes n'y soient fort chers. On voit, à l'Orient de la Ville, un petit Château, qui se nomme Sainte Catherine; & dans la Baye, deux Forts, qui portent le nom de los Puntales; l'un sur l'Ile de Mara-Gorda, & l'autre proche de Puerto-real; tous deux environnés d'eau. Careri donne huit lieues de tour à la Baye. Les Habitations qui ornent ses bords, & la multitude continuelle de Vaisseaux, dont les mâts ont l'apparence d'une Forêt, forment, dit-il, une des plus agréables Perspectives du Monde.

Careri hérite
de son frere.

Port de Sainte
Marie.

Il y vit arriver, dans l'espace d'un jour, plus de cent Bâtimens, qui venoient chercher l'argent des marchandises, que diverses Nations avoient envoyées dans les Indes. Ainsi la plus grande partie des trésors, qui viennent sur les Galions, entrent dans la bourse des Etrangers. Quelques jours après, il arriva trente-deux autres Navires, des seuls Ports de Hollande. Mais la satisfaction, que Careri trouvoit dans ce spectacle, fut troublée par les Lettres d'Italie, qui lui apprirent la mort d'un de ses freres, avec ce seul motif de consolation, que ce frere l'avoit institué son héritier (29). Il ne pensa plus qu'à retourner dans sa Patrie. Cependant, n'ayant pu refuser au Comte de los Rios y Cordun, de se rendre avec lui, dans la Flouque, au Port de Sainte Marie, pour y saluer le Duc d'Albuquerque, Capitaine Général des Côtes d'Andalousie, il ne regretta point ce Voyage, qui lui fit voir une Ville plus grande & mieux bâtie que Cadix. Sainte Marie est située à l'Occident de la Baye, proche d'un Canal, qui s'étend deux lieues dans les Terres, jusqu'à la Charrreufe de Xeres; & la plupart de ses Habirans sont des Marchands fort riches.

Port de Saint
Lucar.

Route de ce
Port à Seville.

Le Jeudi, premier jour de Juillet, Careri, partant de Cadix pour traverser l'Espagne, prit par Saint Lucar de Barrameda, autre Port, situé à l'embouchure du Guadalquivir, sur lequel il vouloit remonter à Seville. Comme il ne promettait que ses principales observations dans cette route, rien n'oblige ici de les supprimer. Il compte deux lieues de Cadix à Sainte Marie; & trois, par terre, de Sainte Marie à Saint Lucar.

Je m'embarquai, dit-il, sur le Guadalquivir, avant la fin du jour, & nous fîmes, jusqu'à minuit, six lieues, avec vent & marée. Cette Rivière est fort douce & n'a pas plus de cent pas de largeur. On arriva, le 2, au soir, à la Puebla, & bientôt ensuite à Correa; deux Villages situés sur la droite de la Rivière, à douze lieues de Saint Lucar. Après avoir fait deux autres lieues, nous passâmes à Gelves, Village qui appartient au Duc

de Veraquas. Une heure avant le jour, nous nous trouvâmes proche de la Tour d'or; & de-là, nous entrâmes dans Seville.

L'idée que j'avois de cette Capitale de l'Andalousie, après avoir entendu répéter sans cesse, qu'on n'a rien vu de merveilleux, si l'on n'a pas vu Seville, me fit chercher, dès le même jour, à satisfaire ma curiosité. On me conduisit d'abord au Cours. J'y vis de longues avenues d'arbres, qui environnent une Fontaine, dont les eaux suffisent pour les arroser chaque jour & soir, & pour remplir les Canaux d'alentour. On trouve, à l'entrée, deux colonnes très hautes, avec deux Statues fort maltraitées par le temps, dont l'une représente Hercule, & l'autre Jules-César; mais l'Inscription *Plus ultra*, qu'on y lit, doit faire conclure qu'elles ne sont pas l'ouvrage des Romains, quoique les Espagnols paroissent en douter, & qu'elles sont postérieures à la découverte de l'Amérique. La Ville est située dans une Plaine, à quarante-sept degrés trente-six minutes. Sa figure est presque ronde, & son circuit d'environ deux lieues. On y compte quarante-deux Couvens d'Hommes, trente-six de l'autre sexe, & douze Hôpitaux. Les Eglises & les Maisons s'y font admirer par leur beauté; mais les rues sont étroites, tortueuses, mal pavées, & fort semblables à celles des Villes Moreques.

Il y a peu de Places, de cette importance, dont les murs soient aussi bas que ceux de Seville. On y entre par quatorze portes, qui ont autant de Fauxbourgs. Les principaux sont ceux de Saint Bernard, Saint Benoît, Saint Roch, la Tablada, & la Fuente. La rive droite du Guadalquivir offre une petite Ville, nommée Triana, qui se joint à Seville par un Pont de bois, & qui n'a de considérable qu'une Chartreuse, & le Palais de l'Inquisition. En général, Seville ne le cède point à Madrid, pour la grandeur & pour le nombre des Habitans (30).

L'Alcazar, ou l'ancien Palais des Rois Mores, est un Monument d'une singulière construction. De la première cour, qui est fort grande, & dont les Edifices servoient de logement aux Officiers, on passe par un Portique, soutenu de trente-deux petites colonnes de marbre, qui conduit aux Bains. Ensuite on trouve une seconde cour, environnée de très beaux Appartemens. Tout en est majestueux; quoiqu'il soit aisé de remarquer que les stucs & les dorures sont l'ouvrage d'une Nation barbare. Dans l'intervalle des Bains, on entretient quatre Parterres d'Orangers, dont on attribue le dessin à la Reine Maria Padilla, femme de Pierre le Cruel. Vis-à-vis est une assez belle Porte, qui fait l'entrée des Appartemens. Elle conduit d'abord dans une grande Salle, d'où l'on passe dans une autre, & de suite dans une troisième, pour descendre aux Appartemens d'en-bas, où l'on voit une belle cour, en forme de Cloître, environnée de cinquante-deux petites colonnes de marbre, & de sept chambres. Dans une de ces chambres, on observe particulièrement un dôme, où peut avoir été le Trône des anciens Rois.

De la seconde Salle, on passe, par une porte de fer, dans une Place, on une espee de cour, dont le centre offre un bassin, avec une Statue, qui jette de l'eau par divers endroits. De-là, descendant par deux escaliers, on trouve deux autres Places, environnées de Mirthes, fort haurs & fort touf-

GENELLE
CARRE.
1698.

Observation
de Caceri sur Seville.

Alcazar, ancien Palais des Rois Mores.

sa description.

(30) Pages 361 & précédentes.

GEMPLLE
CARERI.
1698.

fus (31). Plusieurs Statues, formées de ces mêmes arbres, représentent des Muliciens, avec des instrumens entre les mains. La terre y est remplie d'une infinité de petits tuyaux, qui ne paroissent point avoir eu d'autre usage que de mouiller ceux qu'on vouloir surprendre par cette badine invention. Plus loin, sur la droite, on arrive successivement à deux autres Places, temples de Mirthes, qui sont raillés avec beaucoup d'art. De-là, on passe dans un lieu muré, qui contient huit Parterres, remplis de routes sortes de plantes, avec des espaliers de Mirthes à l'enrou, & de larges Promenades qui les séparent. On y voit deux Fontaines, d'un ouvrage fort curieux; l'une contre le mur, l'autre sous une arcade, avec plusieurs Figures d'hommes & d'animaux. Au bout d'une allée, qui fait face à l'arcade, on se rend, par une porte, près d'une Fontaine en forme de Rocher, qui tombe en ruine, faute de réparation, & quoique soutenue par quantité de Mirthes. Plus loin, par une autre porte, on arrive au pied d'un petit Pavillon couvert de porcelaine, mais mal bâti, près duquel est un autre bassin, avec une Statue qui jette de l'eau. On trouve, de divers côtés, plusieurs Parterres pleins de tofes & d'autres fleurs; un autre, d'Orangets & de Limoniers, & un Jardin potager, séparé par une fort haute muraille. Tout ce qu'on vient de décrite est enfermé de grands murs, avec des tours d'espace en espace.

Autres Edifices
publiques.

On ne s'attachera point, avec Careri, à la description des Couvens de Seville : mais on le suit volontiers à la Bourse, ou la Maison du Commerce des Indes. C'est un grand Edifice, bien voué, & soutenu par des piliers de pierre de raille. Il est habité par un Prieur & deux Consuls, qui administrent la Justice aux Marchands, sous un dais, dans une Salle magnifique, & dont l'Office est aussi de régler & de lever l'Indult royal à l'arrivée des Galions, outre les autres droits pour les dépenses des Ministres. De-là, Careri passe au Palais Archiépiscopeal, qu'il représente comme un Edifice d'architecture ordinaire, mais vaste, & digne, dit-il, d'un Prélat qui n'a pas moins de douze cens mille piastrres de revenu (32). Ce qu'on y voit de plus curieux est la Chapelle, & ses magnifiques ornemens. L'Eglise Archiépiscopeale, qui en est fort proche, passe pour le modèle de toutes les Cathédrales des Indes. Sa grandeur est extraordinaire. Elle a cinq portes dans sa longueur, c'est-à-dire, des deux côtés, outre les trois du Frontispice, qui n'est pas encore achevé; & pour aller à la principale de ces cinq portes, on traverse un Parterre d'Orangers, environné de demies colonnes, & de chaînes de fet. L'Eglise est divisée en cinq nefs, formées par de beaux piliers. On y compte jusqu'à soixante & quinze Aurels; mais le grand, qui est fait en demi-cercle, est d'un travail incomparable. Careri observe, comme une singularité fort remarquable, que le Cierge Pascal pèse vingt-cinq arobes, qui sont six cens vingt-cinq livres d'Espagne. Le Chapitre de cette Eglise est composé de quatre-vingt-quinze Chanoines, outre les Officiers & les Musiciens, qui montent au nombre de deux cens cinquante. La tour est un ouvrage magnifique, de forme quarrée, qui va toujours en rétrécissant, & de plus.

(31) Il faut supposer apparemment que le fond du terrain est fort inégal.

(32) Page 371.

de deux cens pieds de haut. L'escalier en est si large & si commode, qu'on y pour monter à Cheval jusqu'aux cloches.

Saint Elme est une Maison où l'on reçoit les Enfans, pour leur enseigner la Marine, & qui, pour symbole de son institution, offre un Navire au milieu de sa cour. C'est de-là qu'on tire quantité d'Elevés, pour les envoyer aux Indes. A leur retour, ils sont reçus dans le même lieu, s'ils veulent continuer d'y vivre; mais ils doivent abandonner, aux Administrateurs, les gages qu'ils recevoient du Roi ou des Marchands.

On voit, à peu de distance de la Ville, un Aqueduc qui lui fournit de l'eau, & qui passe pour l'ouvrage des Romains. En revenant de ce lieu, par la porte de Cermona, on passe devant un Palais que le Duc d'Alcala fit bâtir, après ses Voyages, sur le modèle de celui de Pilate, qu'on montre encore à Jérusalem. La *Casa de la Contratacion*, Tribunal, qui regarde le Commerce des Indes, est composé d'Officiers d'épée & de robe, pour l'administration de la Justice; & d'une autre Cour, qui juge les affaires du Trésor. Les Tribunaux de la Justice ordinaire sont un autre ornement de Seville, par la beauté de l'édifice, & par celle d'une cour environnée de belles colonnes, avec une Fontaine au centre. On fit remarquer à Careri, dans la rue del Candejejo, un buste du Roi Philippe le Cruel, dont on lui raconta l'histoire suivante. Ce Prince avoit coutume de marcher la nuit, seul & bien armé, dans les rues de la Ville, pour observer ce qui se passoit autour de lui. Il eut un jour querelle avec un Espagnol, qui n'avoit pas voulu lui céder le pas; & son courage, ou son bonheur, lui firent tuer son Ennemi. On trouva le cadavre. Le Roi donna ordre que l'Assassin fut découvert, & que l'on procédât contre lui avec la dernière rigueur. Quelque temps après, il voulut être informé du progrès de cette affaire. L'Alcalde, qui étoit parvenu à découvrir la vérité, répondit qu'il ne pouvoit pas pousser plus loin les procédures, parce que le Coupable étoit une personne du premier rang. Cette réponse n'ayant pas refroidi l'ardeur que le Roi feignoit pour la justice, l'Alcalde, pressé par de nouveaux ordres, eut la hardiesse de faire décapiter son Souverain en effigie. Le buste, qu'on fit voir à Careri, fut placé dans le lieu de l'exécution, pour conserver la mémoire de cet événement (33).

De Seville à Madrid, la route se fait par terre, & Careri n'y laissa rien passer sans observation. Un carosse, qu'il loua pour ce Voyage, avec trois personnes d'un nom connu, coûta cinquante-quatre piales. Il ne fit, le premier jour, que cinq lieues jusqu'à Castel-blanco, dans un Pays mêlé de Montagnes & de Plaines. Le lendemain, il eut à traverser une fâcheuse Montagne, d'où il se rendit à Santa Olalia, après une marche de sept lieues. Celle qui la suivit ne fut que de cinq lieues qui firent arriver les quatre Voyageurs à Fuente de Cantor, gros Village, qui contient trois Couvens. Ils arrivèrent à Monastero, première Place de l'Extremadour. Le lendemain, ils firent quatre lieues dans un Pays plat, pour se tendre à Los Santos, Ville royale, d'où ils allèrent passer la nuit, deux lieues plus loin, à Villa-franca. Six lieues les conduisirent ensuite à Metida, Ville remplie de cette sorte de Nobles que les Espagnols nomment Solariegos, c'est-à-dire,

GENELEE
CARERI,
1693.
Ecole Espagnole
de Marine.

Aqueduc Romain.

Statue du
Roi, Pierre le
Cruel.

Route de Seville
à Madrid.

GEMELLI
CARERI.
1698.

gens qui vivent de leur revenu. On y remarque un fameux Pont de pierre sur la Rivière de Guadiana, long d'un demi mille, & d'une largeur qui le rend capable de recevoir deux carosses. Careri ne manqua point d'y visiter un ancien Château des Prieurs conventuels de Lyon, qui portent, sur leur habit, une croix de Saint Jacques. Le jour suivant, après avoir fait deux lieues, ils passèrent par trois Villages, pour arriver à Médekin, d'où ils allèrent passer la nuit à Miajados. Le lendemain, ils firent trois lieues jusqu'à Santa Cruz. De-là, passant à la vûe de Truxillo, ils arrivèrent à Tordeasilas. La chaleur étoit excessive, dans les Montagnes escarpées qu'ils furent obligés de traverser; & trois lieues plus loin, ils passèrent par las Casas de Mirabere. Ensuite deux lieues les firent arriver sur le bord du Tage, qu'ils passèrent sur un grand Pont de pierre, pour se rendre le soir dans Almarez. Le jour d'après, ils ne firent pas plus de deux lieues, dans une Plaine bien cultivée, jusqu'à la Calzada d'Oropesa. Le Pays, dans lequel ils entrèrent le lendemain, est également fertile & peuplé. Après avoir fait deux lieues, ils passèrent par Orogko, Domaine des Comtes de ce nom. Cette Place est située sur une Colline, mais sans autre défense que de mauvaises murailles. Quatre lieues plus loin, après avoir traversé une Forêt, on passa devant l'Hôtellerie de Venedos, dangereuse & célèbre par sa situation, qui l'expose au brigandage des Voleurs. La crainte de quelque fâcheuse aventure fit faire quelques lieues de plus aux quatre Voyageurs, pour arriver à Talavera, Ville renommée par sa porcelaine. Le lendemain, après en avoir fait six, ils s'arrêtèrent, le soir, à Santa Olalia. La route ne leur offrit plus que des Jardins d'Oliviers, & de bons Villages, ils n'y trouvèrent que de l'agrément pendant les deux derniers jours de marche, dont l'un les conduisit à Casa Rubia, & l'autre à Mostobes. Le troisième, ils entrèrent dans Madrid, par le Pont de Ségovie (34).

Idée que Careri
et Joane de Mé-
dina.

Careri marque peu d'admiration pour cette Capitale de la Monarchie d'Espagne. « Quoiqu'elle ne soit, dit-il, qu'à quarante degrés dix minutes de latitude, de la chaleur y'est insupportable en Été, & le froid en Hiver. Sa figure est presque ovale; ce qui ne lui donne pas moins de cinq milles de circonférence, tandis qu'elle n'en a qu'un de longueur. Elle n'est parvenue à cette grandeur, que depuis qu'elle est devenue la résidence de ses Rois. Ses murs sont de terre, & fort bas. Les rues sont toujours fort sales, parce qu'on y jette toutes les ordures des maisons. En Hyver, cette incommodité ne fait qu'augmenter, par l'eau qu'on lâche exprès pour emporter ces immondices, & qui ne pouvant trouver de passage, empoisonne par sa puanteur. D'ailleurs, la plupart des maisons sont mal bâties, & de simple charpente. Tout ce qui sert à la vie est fort cher dans Madrid. Le vin y est très mauvais. Enfin Careri n'y loue que le pain & le Mouton, qui lui parurent excellents (35). » Il y trouva deux modes nouvellement établies: l'une, de faire courir quantité de Laquais devant les carosses; l'autre, de porter des Perruques; & de les charger de tant de poudre, qu'on ne doit pas chercher, dit-il, d'autre cause de la cherté du pain. Entre les principales curiosités de la Ville, il nomme la Bibliothèque du Duc d'Uzeda, qui,

Bibliothèque
du Duc d'Uzeda.

pour la grandeur du vaisseau, le choix des Livres, & la beauté des Tablettes, fermées de glaces, ne le cède point aux meilleures de l'Espagne. Tout ce qu'il ajoute, à ce récit, est connu par les Relations des autres Voyageurs.

Mais on ne l'abandonnera point dans le petit Voyage qu'il fit à l'Escorial, où sa curiosité lui fit faire quelques observations singulières, qui ne doivent point être détachées de cet article. Il accompagnoit Dom Pierre de Chaves, Prélat du Royaume de Naples, à qui les Espagnols se faisoient honneur de montrer ce qu'ils ont de plus rare & de plus précieux.

Nous dinâmes, dit-il, à Roxas, où l'on compte trois lieues de Madrid; & nous en fîmes quatre autres, pour arriver le soir à l'Escorial, après avoir passé par Culminarego. Le Père Recteur du Collège s'empresant de nous faire voir les raretés de ce grand Couvent, nous entrâmes dans la grande cour par un frontispice de pierre de taille; & passant dans une seconde, nous admirâmes les Edifices dont elle est environnée, mais particulièrement une très belle façade d'Eglise, ornée de six Statues, qui représentent les Prophètes. L'Eglise est composée de trois nefs, soutenues, comme le dôme, par de grands piliers de pierre de taille. On est frappé de la magnificence du grand Autel, qui est orné d'un double rang de colonnes, du marbre le plus fin, & de somptueuses peintures. En montant dix-sept degrés du même marbre, on trouve un grand Tabernacle éclatant d'or, avec des colonnes de jaspe, qui ne servent que de revêtement pour un autre, de moindre grandeur, & couvert de pierres précieuses d'une valeur incalculable. Les murs, des deux côtés, offrent les Statues en marbre de Charles-Quint & de Philippe second. A gauche, est l'Oratoire du Roi. Toutes les voûtes sont peintes par le Jordan. On montre, dans une armoire, une grande Statue d'argent, & quantité d'autres de moindre grandeur, qui contiennent diverses reliques.

On nous fit voir ensuite les Tombeaux des Rois & des Reines fécondes, dans un lieu séparé de celui qui renferme les Rois & les Reines stériles, & les enfans des Rois. Ces deux Caveaux & tous les Tombeaux des Rois d'Espagne, qu'on y a déposés jusqu'à ce jour, sont incrustés de marbre noir. De-là, on nous fit remonter à la Sacristie, pour nous montrer quantité d'ornemens, garnis de pierres précieuses, de franges d'or & de broderies. On nous fit admirer surtout un grand Tabernacle d'argent, d'un ouvrage merveilleux, dont l'Empereur avoit fait présent au Roi d'Espagne. Mais, l'or & l'argent semblent perdre leur prix, dans un lieu, où les diamans, les rubis, les émeraudes & toutes sortes de pierres sont prodiguées.

Nous fûmes conduits dans une petite chambre voisine, où pour richesses, on nous montra quelques Manuscrits de Sainte Thérèse, & quantité de Livres rares, avec une cruche d'environ vingt pintes, dans laquelle on prétend que l'eau fut convertie en vin aux Noces de Cana. La Salle du Chapitre, où nous passâmes ensuite, est ornée d'excellens Tableaux anciens. On nous fit voir jusqu'aux Livres de Chœur, dont les ornemens ont coûté trente mille piastres; & deux grandes Orgues fort riches, outre deux petites qui sont placées dans les nefs. Proche du grand escalier, on admire le meilleur Tableau du Jordans, qui représente la Bataille de Saint Quentin.

Nos Guides nous inviterent ensuite à passer dans la Bibliothèque, où

GEMELLI
CARERI.
1698.

Voyage à l'Escorial.

Eglise.

Tombeaux des Rois.

Manuscrits de Sainte Thérèse.

Bibliothèque.

GAMELLI
CARERI,
1698.
Verte des Ma-
nuscripts Arabes.

l'ordre des Livres ne forme point un spectacle moins agréable que leur multitude. Les Espagnols se plaignent qu'on y a pris quantité de Manuscrits Arabes, sans que personne ait jamais sçu qui l'on doit accuser de ce vol (36). Les Peintures y sont admirables, & des plus grands Maîtres. On y montre une pierre d'Aiman, qui enleve vingt-quatre livres de fer, & dont la vertu est si active, qu'elle opere au travers d'un corps solide. L'Appartement du Roi, qui n'est pas éloigné de ce Sanctuaire des Sciences, est orné, dans toutes ses chambres, des meilleures Peintures des deux derniers siècles. De la chambre de lit, on voit le Tabernacle du grand Autel.

Grandeur &
beauté du Cou-
vent.

On compte, dans le Couvent de l'Escorial, quatorze Cloîtres, & cinq étages de Dortoirs. Il est habité par trois Centes de Religieux, qui ont leurs Supérieurs indépendans les uns des autres, & dont le nombre monte à deux cens. Leurs Jardins sont une autre curiosité. Outre les fruits & les fleurs, on y voit des Bois de Myrthes, travaillés avec beaucoup d'art, des Fontaines d'une clarté charmante, un dôme de marbre fin, & plusieurs beaux Vivers, remplis de poisson. On sçait que Philippe II. fit bâtir ce beau Couvent, pour accomplir un vœu, par lequel il s'étoit engagé, pendant la bataille de Saint Quentin, à réparer l'injure qu'il avoit faite à ce Saint, en faisant abattre une Eglise qui lui étoit dédiée. Les Espagnols assurent qu'il y employa deux millions cinq cens mille livres; outre le revenu annuel, qui est de quarante-six mille piastres (37).

son origine.

Retour de Ca-
teri à Naples.

Careri quitte l'Espagne, traverse les Pyrenées & toute la partie de la France, qui est entre ces Montagnes & celles des Alpes. Il s'y arrête si peu, que toutes ses observations se sentent de la rapidité de sa course. Gênes le retient plus long-temps, pour y attendre, de Cadix, ses Manuscrits & son bagage. Il achève son Voyage, par terre, jusqu'à Naples, sa chere Patrie, où il arrive heureusement le 3 de Décembre 1598. L'habitude & le goût des descriptions l'ayant porté à donner celles de toutes les Villes d'Italie qui se sont trouvées sur son passage, il finit son Journal par celle même de Naples (38).

S V.

Conseils importants pour les Voyageurs.

POUR se distinguer du commun des Voyageurs, Careri ajoute, au récit de ses courses, divers conseils, qu'il donne pour le fruit de son expérience, & qu'il croit nécessaires à l'instruction de ceux qui entreprendront de marcher sur ses traces. Il commence par relever l'utilité des Voyages; ensuite il établit six ou sept règles, qu'il confirme ou qu'il éclaircit par son exemple.

I. Un Voyageur doit être à l'épreuve des plus horribles dangers. Il doit s'armer de confiance, contre les plus grands malheurs & contre la mort même. Mais la prudence ne lui est pas moins nécessaire que le courage. Sa première attention doit tomber sur le choix de sa route, en consultant ceux qui ont parcouru le Monde avant lui. Si j'avois eu cette précaution, observe Careri, avec une honnête franchise, qui lui fait reconnoître ses fautes, je n'aurois peut-être pas pris ma route vers l'Orient; & prenant au contraire la route opposée, j'aurois fait mon tour du Monde avec plus de commodité, plus de sûreté & moins de lenteur.

(36) Page 158.

(37) Page 400.

(38) Pages 426 & précédentes.

II. On doit être bien pourvu d'argent, parce que les dépenses vont quelquefois beaucoup plus loin qu'on ne s'y est attendu. Un Voyageur, qui n'a pas au-delà du nécessaire, ne peut faire un grand nombre d'observations, qui l'obligent souvent de s'arrêter, ou de prendre par des chemins détournés qui allongent sa route; sans compter qu'il est quelquefois utile de faire de petits présents, pour s'attirer du respect, & pour se faire ouvrir des lieux dont l'accès n'est pas libre à tout le monde. C'est avoir de l'argent, que d'en porter la valeur en marchandises.

III. Un Voyageur doit avoir quelque teinture de Médecine, & sur-tout de Chirurgie, autant pour sa propre utilité que pour celle d'autrui. Rien n'apporte plus d'avantages, que de sçavoir préparer quelques médicamens. On doit avoir aussi quelque connoissance des Drogues & des Simples, pour être en état d'enrichir la Botanique de quelques nouvelles lumieres. Cateri confesse qu'il est fort peu content de lui-même, sur ce point. Il veut qu'on y joigne la connoissance des Animaux, qu'il croit bien plus facile; & qu'on soit capable de faire l'épreuve des minéraux qu'on rencontre.

IV. On doit sçavoir parfaitement la Géographie, la Sphère, l'usage de l'Astrolabe & celui de la Boussole, pour mesurer la hauteur Pôleaire, & pour remarquer les erreurs des Cartes. Il faudroit avoir lu toutes les Relations & les Histoires des Pays qu'on entreprend de parcourir, & se trouver bien fourni des meilleures Cartes, sur-tout de celles qui sont imprimées en soie blanche, parce qu'elles ne sont pas sujettes à se couper, & qu'elles tiennent peu de place dans les malles. Qu'on y joigne, s'il est possible, une courte description de chaque Pays; soit qu'on soit capable de la faire soi-même par des fidèles Extraits, soit qu'on la trouve imprimée en petit volume.

V. Heureux le Voyageur qui sçait un peu de dessin ! Il a sans cesse l'occasion de s'en servir, pour tracer la figure d'une belle Statue, d'un Edifice, d'une Médaille, de quelque Plante rare & de quelque Animal singulier, ou pour lever le plan d'une Ville, d'une Forteresse, d'un Port, &c. Qu'il n'oublie pas de porter un bon compas de proportion, & un quart de cercle avec ses divisions. Mais, pour ne rien faire sans principes & sans méthode, il doit sçavoir un peu de Fortification, d'Architecture, de Perspective, & surtout de Géométrie pratique, qui lui apprendra l'art de mesurer les hauteurs inaccessibles & leurs distances. Une bonne lunette d'approche est aussi d'une utilité continuelle; & même un Telescope, pour observer les Etoiles quand on passe la Ligne équinoxiale, & qu'on fait route vers le Pôle du Sud. Mais ce qui paroît digne, à Cateri, d'un honneur éternel, c'est de sçavoir faire une Carte géographique.

VI. Il est indispensable de parler plusieurs langues, particulièrement celles qui servent au Commerce, telles que la Francoise, l'Italienne, l'Espagnole, la Portugaise & l'Eslavone, à la faveur desquelles on trouve partout des Interprètes. L'argent peut suppléer imparfaitement à ce défaut, parce qu'il se fait entendre des plus froids: mais on n'en eût que plus exposé à divers périls, quand, avec la réputation d'être riche, on ne peut demander ni recevoir des avis pour les éviter.

Celui, qui n'a pas du moins une partie de ces qualités, sera réduit, s'il a quel-

GEMELLI
CARERI.
1698.

que prudence, à se faire accompagner d'une personne qui possède celles qui lui manquent. La probité, dans ce Compagnon de fortune, lui fera trouver, non-seulement plus de douceur, qu'il ne peut s'imaginer, à voir sans cesse, un Confident de ses plaisirs & de ses peines, mais servira même à lui faire tirer plus d'instruction de la dépense & des travaux du Voyage.

Caretti, supposant à son Disciple toutes les qualités naturelles & acquises qu'on vient d'expliquer, lui apprend ensuite le moyen de les mettre en usage. Il se trouve, dit-il, des hommes d'un naturel indolent, qui négligent d'observer ce qui mérite leur attention; & d'autres, qui mesurant les objets par la courte étendue de leurs lumières, ne la donnent qu'aux bagatelles, ou du moins qu'à ce qui flatte leur goût. Le Politique s'attache au Gouvernement, le Naturaliste aux Plantes & aux Animaux, le Géographe aux distances & aux situations, l'Historien aux événemens passés, l'Antiquaire aux monumens des siècles les plus éloignés, le Marchand à tout ce qui concerne le Commerce, & chaque Artiste à l'objet de sa profession. Ce n'est pas le but d'un véritable Voyageur, qui doit travailler pour la Postérité autant que pour soi-même, & rendre ses Ecrits utiles à tout le monde. Il doit être exercé à faire une Relation, non-seulement où la vérité ne manque pas, mais qui renferme, sans distinction, tous les objets de la curiosité & du sçavoir. Le genre de vie, auquel il s'est attaché, l'oblige d'observer, sans relâche, la nature du Pays où il arrive, & de celui par lequel il passe; c'est-à-dire, le climat, la hauteur du Pôle, la température de l'air, les Montagnes, les Vallées, les Rivieres & les Ponts, la fécondité du terroir, les distances des lieux, les Mines & les Carrieres, les Bois, les Plantes médicinales, les arbres propres à la construction des Vaisseaux, la qualité des fruits, les Animaux, la situation de la Mer, les Ports, les Caps, les écueils & les marées. A l'égard des lieux habités, il doit faire tomber son attention & ses remarques sur les murs, les fortifications & les édifices; sur les magasins, l'artillerie & la garnison, du moins, lorsqu'il le peut sans danger; sur les coutumes & les mœurs des Habitans; sur leur caractère, leur tempérament, la longueur ordinaire de leur vie, leurs maladies les plus fréquentes, leurs remèdes & leurs alimens communs; sur leur richesse & leur pauvreté, leur manière de se vêtir, de se meubler, de converser, d'élever les enfans; sur leurs sciences, leurs arts, & leurs méthodes; sur leurs poids, leurs mesures, leurs monnoyes & leur commerce. C'est un soin utile, que celui de conserver des monnoyes de chaque espèce, pour se mettre en état de comparer l'alliage & la qualité de l'une avec l'autre. On doit s'appliquer particulièrement à connoître le Gouvernement de chaque Pays, les forces de l'Etat, l'administration de la Justice, & remarquer s'il y a quelque Loi qui soit contraire au droit commun; quelque usage ou quelque établissement étrange. On n'oubliera point la fondation des Villes principales, quoiqu'ordinairement fabuleuse; ni les événemens anciens & modernes, qui peuvent donner du lustre à leur Histoire. Enfin, dans les Pays Chrétiens, comme dans les Mahométans & les Idolâtres, il faut rechercher soigneusement l'origine de la Religion, & les changemens qu'elle a soufferts, observer les différentes Sectes, tenir compte des Tem-
ples,

Objet d'un
véritable Voyageur.

ples, des Séminaires, des Ecoles, des Chapitres, des Rites, des Cérémonies, de l'antiquité des Evêchés, des Saints Protectors, des Reliques les plus considérables, du nombre & de la richesse des Ecclésiastiques, & même des plus fameux Tableaux.

Comme il est impossible qu'un Voyageur fasse toutes ces observations par ses propres yeux, il cherchera les moyens de se lier avec les gens de Lettres, s'il s'en trouve dans le Pays, ou avec quelques Vieillards intelligens. Il examinera les points, sur lesquels ils ne paroîtront pas s'accorder; précaution toujours nécessaire pour éviter l'erreur, surtout, lorsque n'entendant point la langue, on est réduit au ministère des Interprètes. Il écrira, chaque jour au soir, ses remarques; parce que dans une si grande variété de soins & d'objets, la mémoire peut manquer. Ceux, qui ne veulent rien donner au hasard, font deux copies de leur Journal, dont ils confient l'une à quelque ami d'une droiture éprouvée. Careri, menacé, dans plusieurs occasions, de voir périr tous les Manuscrits dont sa Relation est composée, regretta quelquefois très amèrement de n'avoir pas suivi ce conseil. Il le donne avec cet aveu, pour en faire sentir mieux l'importance (39).

GENELLI
CARERI.
1698.

Moyens qu'il
doit employer.

(39) Careri, Tome VI. pages 305 & suivantes.



V O Y A G E

DE LA BARBINAIS LE GENTIL,

A U T O U R D U M O N D E.

INTRODUC-
TION.

C E Voyage (40) ne seroit point excepté du nombre de ceux qu'on a pris le parti de supprimer, s'il n'étoit recommandé à l'attention du Lecteur, par l'avantage qu'il a d'être le seul que la Nation Françoisé ait fait autour du Monde, ou le seul du moins, qui ait jamais été publié. Son Auteur ne se fait connoître, d'ailleurs, que par son titre, & par une Epître dédiée à M. le Comte de Morville.

Départ de
Cherbourg.

Il partit de la Baye de Cherbourg le 8 d'Août 1714 (41). C'est le seul de tous les Voyageurs, qui fasse profession de ne pas tenir compte des vents & des hauteurs. » Il vous importe peu, écrit-il à son Correspondant, de » sçavoir quel vent souffloit. Je vous dirai, seulement, qu'il étoit très favorable pour le Voyage des Isles Canaries. Cette déclaration ne doit pas faire espérer beaucoup de remarques maritimes; & la Barbinais se borne effectivement à la description des lieux & des mœurs.

Avanture sin-
gulière de la
Comtesse de Go-
mete.

Ce même vent, qu'il ne veut pas nommer, ayant peu duré, le Vaisseau fut obligé de relâcher à l'Isle de Sarc, qui n'est éloignée de celle de Guernesey que d'environ trois lieues: mais le temps redevint si beau, qu'ayant fait voile le 4, il se trouva, le 15, près de la petite Isle Gratiola. Les Isles Canaries, où il arriva le 17, n'offrirent rien de plus curieux à la Barbinais, qu'une Dame Espagnole, qu'il vit dans un Couvent de l'Oratoria, & que la singularité de son Avanture lui fit trouver digne d'admiration & de pitié. Elle étoit Niece du Marquis d'Alcalazar, & Veuve du Comte de la Gomete. » On n'a jamais vu de beauté plus parfaite: mais, » avec les plus beaux yeux du monde, elle étoit aveugle; & cette disgrâce » venoit de l'impuissance de son Mari, dont les forces ne répondoient pas » à ses desirs. Il avoit eu une autre Femme, à qui l'on assuroit que cette » foiblesse avoit causé la mort. La seconde, craignant le même sort, sur- » tout après avoir déjà perdu la vue, s'étoit retirée dans ce Monastere; » & le Comte, dont elle étoit aimée avec une extrême tendresse, étoit » mort du chagrin de leur séparation (42).

Circonstance
du Baptême de
Mie.

En passant la Ligne, le 28 de Septembre, la Barbinais se vit initié, dit-il, avec les formalités ordinaires, aux mystères de la Navigation: mais il

(40) Edition d'Amsterdam, 1718, chez Pierre Mortier, 1 vol. in-12, avec des Figures & des Plans. Il est assez bien écrit, en Lettres qui portent la date du temps & des lieux. Il n'échappe rien à l'Auteur, qui puisse faire mal juger de son esprit & de sa bonne foi.

(41) Quoiqu'il n'explique pas mieux l'occasion & le dessein de son Voyage, on juge, sur la suite, qu'il s'étoit embarqué sur un Armateur.

(42) La Barbinais, Tome I. page 6.

nous apprend qu'après avoir été arrosé d'eau , on le fit jurer qu'il ne cou cherait jamais avec la Femme d'un Pilote ; circonstance , qu'aucun Voya geur n'a rapportée dans les Baprêmes de Mer. La première terre qu'il vit sur la Côte du Brésil fut l'Isle Grande, où le Vaisseau mouilla, le 12 de Décembre , dans un Havre sans nom , après avoir failli d'échouer sur un banc de sable , qui est entre l'Isle & la Terre-ferme. Il fait la description de cette Isle. Elle est située sous le Tropique du Capricorne , à deux lieues du Continent de l'Amérique , & son circuit est de quatorze lieues. On la nomme aussi l'Isle de Saint Georges. Il y regne un Printems éternel. Son terrain est élevé , & couvert d'arbres inconnus en Europe , qui forment , en plusieurs endroits , des Bosquets fort agréables. La Barbinais monta seul au sommet d'une Montagne , dont le pied s'avance jusqu'au bord du Havre. Après avoir eu beaucoup de peine à pénétrer dans l'épaisseur du Bois , il parvint au sommet : mais s'étant égaré au retour , il descendit sans tenir de route certaine ; & pendant plus de cinq heures , il continua de matcher au hasard. Enfin , il se retrouva sur le rivage , mais fort loin du Vaisseau & de ses Compagnons. Le fruit de sa curiosité fut d'avoir observé des arbres d'une grosseur extraordinaire ; d'avoir vu quantité d'Orangers & de Citroniers , qui croissent sans culture , des Singes de la grosseur d'un Veau , qui font retentir les Vallées d'un bruit étrange ; des Caymans , & d'autres reptiles fort dangereux. Mais l'Animal le plus incommode , & le plus commun dans cette Isle , est un petit ver , qui s'insinue sous les ongles du pied & de la main. Il y cause une démangeaison douloureuse. La chair devient blanche ; il s'y forme une tumeur ; & le seul remède est d'ôter doucement le ver , avec la pointe d'une aiguille. S'il reste , dans la plaie , quelque partie de son corps , il y survient une inflammation , dont les suites peuvent être funestes.

La pêche est abondante autour de cette Isle , & le Poisson excellent ; mais l'épaisseur des Bois ôte le pouvoir de chasser. Cependant le Vaisseau François manquoit de vivres ; & l'expédition de M. du Guay-Trouin , à Rio de Janeiro , étoit encore si récente , que la prudence ne permettoit pas de s'y présenter. On fut réduit à chercher quelques provisions , dans les Habitations de la Terre-ferme. La Barbinais , ayant été détaché pour cette expédition , fut surpris que dans une Cabane , où il ne fit pas difficulté d'entrer , plusieurs Femmes prirent aussi-tôt la fuite , en poussant de grands cris. « Je les suivis , dit-il , pour » les rassurer : mais leur crainte en devint plus pressante , parce que j'é » tois accompagné de quelques jeunes gens , dont la vivacité n'annonçoit » pas des intentions aussi réglées que les miennes. Les cris , qui ne dimi » nuoient point , réveillèrent un homme , dont l'aspect grave & composé » nous fit juger qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à cette scène. Il nous dit , » d'un ton brusque , que nous n'étions point en France , où les femmes & » les hommes ont une liberté sans bornes ; & que les Portugais n'en accor » doient pas tant à leurs femmes. Cependant , nos politesses l'ayant rassuré , » il nous apprit , assez civilement , qu'il y avoit , à peu de distance , une pe » tite Ville , nommée *Villa Grande* , où nous pouvions trouver des vivres. » Nous nous y rendimes aussi-tôt. Mais la pauvreté n'y régnoit pas moins » qu'à la Campagne (43).

(43) *Ibidem* , pages 12 & 13.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1714.

Description de
l'Isle Grande ou
Saint Georges.

Avanture de la
Barbinais avec
quelques Portu-
gaïses.

Bbbb ij

LA BARBE-
MAISELE GEN-
TIL.

1714.
Général d'un
Chirurgien d'ac-
cours.

Dans le même temps, un François, nommé la Borde, qui demouroit à Paraty, où l'exercice de la Chirurgie lui avoit fait gagner du bien, apprit de quelques Habitans de Villa Grande, qu'un Vaisseau de sa Nation avoit peine à trouver des provisions sur la Côte. Il se hâta d'y envoyer une Pyrogue, chargée de pois & de poisson salé, avec une somme d'argent, & des excuses de n'avoir osé venir lui-même; parce que, depuis la prise de Rio de Janeiro, les Portugais ayant rompu tout commerce avec les François, dans leurs Colonies, il craignoit qu'ils ne prissent ce prétexte pour lui ravir tout ce qu'il possédoit. Sa générosité causa des transports de joye dans tout l'Equipage, qui commençoit à souffrir beaucoup de la faim. La Barbinais croit lui devoir ce témoignage public de reconnaissance; & si les bénédictions des gens de Mer ont quelque vertu, (ce qu'il ne croit guères, dit-il,) le Ciel n'a pas laissé cet honnête Chirurgical sans récompense (44). Paraty est une petite Ville, où descend une grande partie de l'or, qui vient des Mines, & qu'on transporte ensuite à Rio Janeiro. Elle n'est éloignée de l'Isle Grande que d'environ dix lieues.

Exemple d'une
cruelle vengeance.

Villa Grande avoit été depuis peu le théâtre d'une scène fort tragique, dont la Barbinais juge le récit important pour la connoissance du cœur humain, qui est malheureusement capable de ces odieux excès. Le Colonel & le Sergent Major de cette Ville, se haïssoient depuis long-temps. Cette haine s'étoit communiquée jusqu'à leurs Esclaves, & les mettoit tous les jours aux mains. Un jour que ceux du Colonel avoient été battus, il se mit à leur tête; & leur ayant fait investir la Maison du Sergento, il leur ordonna, dans sa fureur, de tirer plusieurs coups de fusil aux fenêtres. La femme & la fille de son Ennemi furent tuées à la première décharge. Ce triste spectacle toucha si vivement le Sergento, que ne consultant plus que son desespoir, sans considérer l'inégalité des forces, il fondit, sur le Colonel, avec quelques Esclaves qu'il avoit autour de lui; mais il tomba bientôt, percé de deux coups de lance. Il demanda un Confesseur. Le Colonel lui déclara qu'il reclamoit en vain l'assistance du Ciel, & que s'il n'achèveroit pas de le faire massacrer sur le champ, c'étoit pour se rassasier du plaisir de le voir expirer. Cependant un Religieux accourut. Mais le Colonel ne lui permit pas d'approcher; & le voyant résolu, malgré ses menaces, d'écouter la Confession de son Ennemi, il lâcha, sur lui, son pistolet, dont il ne fit que lui casser le bras. Ensuite, plongeant son épée dans le corps du Sergento; va, lui dit-il, rougir de ta honte au fond de l'Enfer. Ma vengeance seroit imparfaite, si tu jouissois du Paradis (45).

Conspiration
sur le Vaisseau.

Le Vaisseau François ayant remis à la voile, le 29 de Décembre, une conspiration, formée à bord, qui faillit de causer la ruine du Vaisseau, donne occasion à la Barbinais de laisser comme secret de son Voyage. » On sçait, » dit-il, que suivant les ordres du Roi & les conventions entre la France » & l'Espagne, ceux qui vouloient armer, pour le Pérou, étoient obligés de » tenir leur entreprise secrète. Notre Armateur avoit pris une Commission » Angloise, sous le nom d'un Anglois, qui ne devoit avoir que le titre de » Capitaine, sans en exercer les fonctions. Cette précaution nous avoit en-

« gagés aussi à prendre des Matelots Anglois , dont le nombre étoit pres-
 « qu'égal à celui des François. Il se passoit peu de jours , sans quelque dis-
 « pute entre les deux Nations ; & les Officiers matquoient peut-être trop
 « de faveur pour leur Patrie. Les Anglois prirent la résolution d'en tirer
 « vengeance , & de tuer tous les François , à l'exception de ceux qu'ils ju-
 « gerent les plus propres à les seconder dans leurs entreprises. Ils devoient
 « jeter ensuite une partie des marchandises qui donnoient trop de péfan-
 « teur au Vaisseau , & forcer le Capitaine Anglois de leur servir de Chef ,
 « dans le métier de Corsaires , qu'ils se propoioient d'embrasser. Un jeune
 « homme de Giternefey , révéla ce complot au Capitaine ; & malgré les préven-
 « tions nationales , il eut assez de probité pour en donner avis aux François. Les
 « Officiers s'assemblerent. Après une sérieuse délibération , le Contre-maî-
 « tre & le Capitaine d'armes reçurent ordre de tenir des armes prêtes , &
 « de prendre toutes sortes de précautions contre une révolte. On fit assen-
 « bler l'Equipage. On se saisit des Matins , qui , ne se déchant de rien ,
 « furent arrêtés sans résistance. Leur crime sembloit mériter la mort ; mais
 « on se contenta de les faire lier sur des canons , & de leur faire donner ,
 « à chacun , cent coups de corde. Les plus emportés furent mis aux fers.
 « Rien n'est plus dangereux , conclut l'Auteur , que de rassembler , pour les
 « Voyages de long-cours , des Equipages composés de différentes Nations.
 « C'est nourrir une guerre intestine , d'autant plus dangereuse qu'elle ne peut
 « être arrêtée que par des remèdes violens (46).

LA BARBINAIS
 NAIS LE GEN-
 TIL.

1714.

Pamier & des
 Conjurés.

On eut toujours les vents contraires , jusqu'au Cap le plus méridional de
 l'Amérique. Il ne faut point attendre , de la Barbinais , de nouveaux éclair-
 cissements sur les Détroits (47). Une tempête jeta son Vaisseau , jusqu'au soixan-
 tième degré trente minutes du Sud. Toutes ses autres remarques sentent
 peu l'homme de Mer. Il écrit ensuite à son ami : « Vous aviez alors
 « l'Hyvet , vous autres Européens ; & nous étions dans la belle saison , c'est-
 « à-dire , au milieu de l'Été : cependant je n'ai jamais ressenti de froid
 « plus cuisant. Le 17 de Janvier , nous observâmes qu'il n'y avoit que trois
 « heures de nuit ; ce qui nous consolait beaucoup , car la tempête effraye
 « moins , pendant le jour , que dans les ténèbres. Ajoutez , aux incommodi-
 « tés d'un climat si froid , celle d'avoir une grande partie de nos Pilotes &
 « de nos Matelots atteints du scorbut.

1715.
 La Barbinais ,
 mauvais hom-
 me de Mer.

Après une navigation de six mois , ils découvrirent les Montagnes , que
 leur figure a fait nommer Mammelles du Biobio , & bientôt après , l'Isle de
 Sainte Marie , dont le terrain est fort bas. Cette Isle n'est qu'à dix lieues de
 la Baye de la Conception. En entrant dans cette Baye , ils y apperçurent
 quantité de Vaisseaux , à l'ancre devant la Ville ; mais ils prirent le parti
 d'aller mouiller dans un enfoncement , nommé Talcaguena , d'où la
 Barbinais & quelques autres furent députés pour saluer le Gouverneur.

Son arrivée à
 la Conception de
 Chily.

On ne s'arrêta avec eux , dans ce Port du Chily , que pour continuer de
 recueillir ce qui leur est personnel , ou ce qui n'appartient du moins qu'à

(46) Pages 19 & précédentes.

(47) Rien n'est moins exact. Il nomme
 le Déroit de le Maire , *Déroit de Mair*. Il
 prétend que c'est un Capitaine nommé

Hoorn , qui a donné son nom au Cap qui
 le porte ; quoique personne n'ignore qu'il lui
 vient de la Ville de Hoorn , d'où étoit le
 Maire.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1715.

leur entente. La Barbinais ne dissimule rien à son ami. Nous sommes ici peu tranquilles, lui écrit-il, après avoir passé quelques mois à la Conception. Je n'ai vu, jusqu'à présent, que des contre-temps fâcheux, & des embarras, qui naissent les uns des autres. Assurément, si la Cour de France sçavoit ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces Mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle auroit compassion de leur folie. Elle les loueroit peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le Royaume des superfluités de ses Manufactures, qu'ils viennent trouver ici pour de l'argent, & sur lesquelles ils font une perte considérable.

Grand nombre de François qu'il y auroit.

Observations sur leur Commerce dans la Mer du Sud.

Nous ne nous attendions pas à trouver, dans la Baye de la Conception, une compagnie si nombreuse de gens de notre Nation, & bien moins à recevoir les tristes nouvelles qu'ils nous apprirent à notre arrivée. Leur premier compliment fut de nous féliciter, avec une amère ironie, d'être venus augmenter le nombre des Malheureux. Les plus honnêtes ne disoient rien de plus. Mais quelques-uns nous chargeoient de malédictions, & d'autres nous ennuyoient par le récit du misérable état de leurs affaires. En un mot, tout étoit en confusion. On compte actuellement quarante Vaisseaux François dans ces Mers. J'aime ma Nation, continue la Barbinais, & je suis peu porté à relever ses défauts : cependant l'expérience me force d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent dupe de son ambition, & qui soit moins propre à commercer dans les Indes. C'est le jugement que les autres Peuples en portent aussi. En effet, n'est-ce pas perdre volontairement son bien, que d'envoyer, au Pérou, quarante Vaisseaux, lorsque six peuvent suffire ! Il est vrai que les Marchands Espagnols ne sont pas moins à plaindre. Ceux qui ont fait de gros achats, depuis deux ou trois ans, & qui, se flattant qu'il ne viendrait plus de Vaisseaux, ont négligé la vente de leurs marchandises, se voyent ruinés par l'arrivée d'une Flotte si nombreuse. L'avidité mal entendue de tous ces Armateurs est d'autant plus blâmable, qu'ils ne pouvoient ignorer le mauvais état des affaires, dont les Vaisseaux revenus du Sud les avoient assez instruits. Leur imprudence ne peut être excusée que par les conjonctures. Le tabac des especes leur a fait chercher des dédommagemens ; & comme les armemens ont été secrets depuis le dernier Traité, chacun s'est cru le seul qui prenoit le parti d'armer. On a fait le même raisonnement à Nantes, à Bayonne, à Marseille, & surtout à Saint Malo ; avec cette différence, que les Armateurs de Saint Malo, plus prudents que tous les autres, ont intéressé, dans leurs entreprises, des Négocians de Paris, de Lyon, & de divers autres lieux, gens peu éclairés dans ce commerce, & qui se laissant éblouir par la fortune des Malouins, se sont imaginés, mal à propos, que la Corne d'abondance devoit être toujours pleine au Pérou. Telle est la source du mal. Mais il est à craindre aujourd'hui que la Cour d'Espagne, fatiguée d'un commerce qui ruine le sien, & sollicitée par les Anglois, dont on connoît la jalousie, ne fasse enfin passer une Escadre dans ces Mers, avec des ordres qui ne seront peut-être exécutés que trop fidèlement (48).

Ces sages réflexions, qui peuvent servir à l'éclaircissement des affaires de

France, dans quelques années fort célèbres, feront prendre une meilleure opinion des lumières de la Barbinais sur le Commerce, que celle qu'on a dû se former jusqu'ici de ses talens pour la Marine & la Navigation. Elles expliquent aussi le dégoût qu'il conçut pour son entreprise, & la résolution qu'il forma tout d'un coup d'abandonner le Vaisseau de Cherbourg, pour s'embarquer sur un Navire de Bayonne, qui se disposoit à faire le Voyage de la Chine. Son inclination, dit-il, se refroidissant pour le Commerce, il en sentit naître une fort vive pour les Voyages; & pour son coup d'essai, il résolut de faire le tour du Monde (49). Mais, avant son départ il eut l'occasion d'exercer son courage, lui & tous les François qui se trouvoient alors dans la Baye.

Ceux que l'espérance de n'y plus voir arriver de Vaisseaux, qui vinssent troubler leur Commerce, y retenoit depuis deux ou trois ans, avoient fait bâtir, dans l'enfoncement de Talcaguena, des cabanes propres & commodes. Leurs Jardins leur fournissoient toutes sortes de légumes. La chasse, la pêche & l'agriculture faisoient leur unique occupation; & ce lieu, jusqu'alors inculte & désert, avoit pris une forme agréable par leurs soins. Ils y avoient même construit une Chapelle, qui servoit de paroisse à leur petite Colonie; sans s'être beaucoup soucies, à la vérité, d'en demander la permission à l'Evêque Espagnol. Lorsque le Vaisseau de la Barbinais étoit arrivé dans la Baye, Dom Firmin, Maître de Camp Général, commandoit à la Conception. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, fils du premier Président de l'Audience de Saint Jago. Il avoit, pour la Nation Française, une haine qu'il ne cherchoit pas même à dissimuler. Les François en recevoient, chaque jour, de nouvelles marques; & loin de s'en ressentir, ils affectoient de n'en faire aucune plainte. Mais le Gouverneur, prenant leur modération pour un défaut de courage, n'en devenoit que plus fier & plus injuste. Ils jugerent enfin qu'il étoit nécessaire pour leur sûreté, autant que pour l'honneur de leur Nation, de faire éclater un peu de vigueur; & l'occasion s'en présenta bientôt. Du Morier des Vaux, le plus ancien de leurs Capitaines, également estimé des Espagnols & des François, mourut d'une maladie de langueur, attribuée au chagrin d'avoir vu ses espérances détruites par le nombre excessif des Vaisseaux qui arrivoient dans le Port. On voulut rendre de justes honneurs à sa mémoire. Les Capitaines assemblés convinrent que le corps seroit porté de Talcaguena à la Conception, dans une Chaloupe rendue de noir; que toutes les autres Chaloupes de la Flotte le suivroient, avec un détachement de trente Mâtelots, qui devoient précéder le Convoi, pour faire une décharge de mousqueterie en divers endroits marqués; & que par intervalles, tous les Vaisseaux le salueroient de leur canon. Cependant, pour garder quelque bienfaisance avec le Gouverneur, on députa vers lui deux Capitaines, qui lui demandèrent la permission d'exécuter l'ordre du Conseil. A peine daigna-t-il les écouter. Il leur défendit de faire descendre à terre aucune personne armée, avec menace de charger ceux qui oseroient l'entreprendre. Les François s'affligèrent peu d'un refus, qui sembloit autoriser tous leurs ressentimens. Ils n'en exécute-

LA BARBIN-
NAIS LE GLE-
TIL.

1715.

La Barbinais
& député au
Commerce.

Son projet de
Voyage.

Comment les
François le font
ressentir d'un
Gouverneur Es-
pagnol.

Mort & Enfe-
raient d'un Ca-
pitaine François.

(49) Ibidem.

LA BARBINAIS
MAIS LE GÉNÉRAL.

1715.

Le Gouverneur
Espagnol est forcé
de s'ajourner.

Révolte des In-
diens pendant le
siège de la Bar-
binais à la Con-
ception.

Avec quelle
rigueur ils sont
traités.

Faux conseil
du Gouverneur.

rent pas moins leur projet ; mais ils eurent la précaution d'armer soigneusement les Chaloupes. Lorsqu'elles approchèrent du rivage, le Gouverneur fut averti que malgré ses défenses, la Ville alloit être remplie de Soldats armés, &c qu'il étoit temps de s'opposer à la descente. Il pâlit, il trembla, de colere ou de crainte, & ses premiers mouvemens parurent impétueux ; mais les seconds furent plus modérés. Les François étoient déjà sur le sable, lorsqu'il leur envoya dire qu'il leur permettoit d'y descendre. Tout le reste se fit avec beaucoup d'ordre & de tranquillité ; & cette leçon apprit, aux Officiers Espagnols, à traiter plus civilement leurs Alliés (50).

Pendant près de cinq mois, que la Barbinais passa au Port de la Conception, il fut convaincu, par ses propres yeux, que les François n'étoient pas les seuls à qui le gouvernement de Dom Firmin Ustatis parût insupportable. Les Indiens de la Plaine, impitoyablement opprimés, prirent ce temps pour se soulever, & firent craindre aux Espagnols de se voir égorger ou brûler dans leurs murs. On a déjà rapporté quelques exemples de ces révoltes ; mais ils deviennent précieux pour l'Histoire, lorsqu'ils portent sur la foi d'un témoignage oculaire. La Barbinais entre ici dans un détail intéressant. Ces malheureux Indiens, dit-il, rebutés d'une longue & pénible servitude, résolurent enfin de s'en délivrer. Leurs Caciques, ou leurs Chefs, qui recevoient à regret la loi d'une Nation étrangère, dans des lieux où leurs Ancêtres l'avoient donnée, s'assemblerent, & firent courir une flèche, qui est l'instrument dont ils se servoient autrefois pour exciter leurs Alliés à la guerre. Ils envoyèrent aussi aux Indiens, qu'on nomme *Indos Bravos*, une corde, qui marquoit, par des nœuds de différentes couleurs, leur projet, le jour & le lieu de leur assemblée. Cette conspiration fut si secrète, qu'elle ne pût être étouffée dans sa naissance. Un Hermite Indien, qui faisoit sa résidence à peu de distance de la Conception, avoit fait, sous divers prétextes, un amas considérable de fer, pour armer leurs lances. Son commerce ayant été découvert, il fut attaché de sa retraite & jetté dans un Cachot, où la force des tourmens lui fit trahir son secret. Mais il étoit trop tard pour en arrêter les suites. Le Gouverneur trouva seulement, dans cette déposition forcée, un nouveau sujet de persécuter les Indiens qui étoient demeurés fidèles. Il ordonna, aux Espagnols, de charger leurs Vaisseaux de chaînes, innocens ou criminels, & de les traiter avec la dernière rigueur. La plupart de ces Malheureux furent livrés à la Justice, sans excepter ceux dont leurs Maîtres avoient éprouvé l'attachement par de longs services ; & toutes les Prisons en ayant bientôt été remplies, on fit tomber la punition sur les innocens, pour causer de l'épouvante aux coupables. Mais cette conduite ne fit qu'irriter les Rebelles. Ils avoient exercé leur première fureur sur la Conception, dont ils n'étoient éloignés que d'environ dix lieues, si la crainte des Vaisseaux François ne les eut retenus. Plusieurs Capitaines furent alors une démarche, dont ils eurent bientôt du regret. Ils allèrent offrir leur secours au Gouverneur, en ajoutant qu'ils se croyoient obligés, par la bonne intelligence qui renoit depuis long-temps entre les deux Couronnes, de conférer à l'Espagne la possession du Pays. Ce fier Espagnol rejeta leurs offres,

& leur répondit , avec fa hauteur ordinaire , que la Nation avoit assez de courage & de forces pour défendre & garder les Conquêtes (51).

Cependant , le desordre croissant de jour en jour , cette affectation d'intrepidité ne l'empêcha point de faire partir secrètement ses meilleurs effets. Comme sa conduite le rendoit odieux aux Espagnols mêmes , ils firent éclater leurs murmures ; & ses précautions faisant juger qu'il avoit reçu des avis certains de quelque péril pressant , le Peuple s'assembla , pour délibérer sur la défense de la Ville. Mais il arriva , comme dans toutes les émotions populaires , que cette assemblée tumultueuse se sépara sans avoir pris aucune résolution. Les plus sages , convaincus de l'extrémité du danger , prirent le parti d'implorer le secours des François , & de se ménager une retraite sur les Vaisseaux du Port. Le Gouverneur , qui ne put ignorer long-temps cette alarme , voulut donner des marques de vigueur , pour rétablir sa réputation. Il condamna , au supplice , plusieurs Indiens innocens , que la fausse terreur de leurs Maîtres avoit fait charger de fers. En vain les Magistrats refusèrent de confirmer une Sentence , dont ils connoissoient l'injustice. Ces Malheureux furent tirés de leur Cachot , & portés au lieu de l'exécution sur des claies , par des Religieux , qui les exhortèrent à la mort. La Barbinais peint vivement leur infortune. « Ils étoient innocens , dit-il , de l'aveu » même de leurs Juges. A l'horreur d'une mort qu'ils n'avoient pas méritée , se joignoit la triste circonstance de se voir ôter la vie , dans leur » propre Pays , par des Usurpateurs , qui avoient commencé par leur ravir » leurs biens & leur liberté. Ils emportoient seulement la consolation de » ne pas mourir dans l'Idolâtrie. Un jeune homme , de leur nombre , de- » manda un Crucifix , lorsqu'il se vit attaché au poteau ; & prenant le Ciel » à témoin de son innocence , il attendrit ses Bourreaux mêmes , par un » discours fort touchant. Les corps de ces misérables victimes furent cou- » pés en quartiers , pour être exposés sur les grands chemins (52). Mais ce » spectacle ayant poussé la fureur des Rebelles au comble , ils ne tardèrent » point à signaler leur vengeance par le massacre d'un grand nombre d'Es- » pagnols , auxquels ils ne voulurent accorder aucun quartier (53). Telle étoit l'état de cette querelle , lorsque la Barbinais partit de la Conception.

Il relâcha dans quelques Ports du Pérou , dont il donne le Plan & la Description : mais , remettant à d'autres articles tout ce qui ne lui est pas personnel , on ne veut le suivre , au Port d'Arica , qu'un tremblement de terre lui fit bientôt abandonner , que pour observer , avec lui , que le mauvais air de cette Place ayant toujours été funeste aux François , elle en a tiré le nom de leur Tombeau (54). Cependant , il est persuadé qu'ils doivent en accuser moins les maladies , qui régnaient dans la Ville , que la qualité du vin , qui est violent & fumeux , & dont ils usent avec excès. De là , s'étant rendu au petit Port d'Ylo , à quarante lieues d'Arica , son premier soin fut de visiter une Vallée voisine , où les François avoient eu la liberté de faire bâtir plusieurs Magasins , dont le dernier tremblement de terre avoit renversé la plus grande partie. Il y apprit qu'à quarante lieues

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1715.

Il condamne
plusieurs Inno-
cens au supplice.

Circonstances
touchantes de
leur mort.

Arica, Tom-
beau des Fran-
çois.

(51) Page 41.

(52) Pages 46 & précédentes.

(53) Pages 47 & précédentes.

(54) Page 40.

La Barbinais
mais le Gan-
tel.

1715.

Villes affec-
tionnées à Philippe
V.

Voyage de la
Barbinais dans
l'océan des
Vénètes.

Pisco abîmé
par un tremble-
ment de terre.

Etat de la Pro-
vince de Chin-
cha.

d'Ylo, du côté des Monragnes, on trouve deux Villes, nommées Moche-
goa & Villa-Hermosa d'Arequipa, dont la seconde s'est signalée au com-
mencement du regne de Philippe V. Les Femmes vendirent leurs joyaux,
& les Hommes envoyèrent de très grosses sommes à ce Prince, pour l'ai-
der à soutenir la guerre contre l'Archiduc. Ces deux Villes ne sont pas
moins fameuses par leurs vins, qui passent pour les meilleurs & les plus dé-
licats du Royaume.

Après avoir passé quelques jours dans Ylo, la Barbinais profita du retar-
dement de son Vaisseau, pour entreprendre un petit Voyage, par terre,
dans l'espérance d'y trouver l'occasion de se défaire avantageusement de
quelques marchandises. Mais on lui conseilla de s'avancer d'abord jusqu'à
Pisco, petite Ville, qui n'est éloignée, de Lima, que de cinquante lieues..
Se seroit appauvrir trop son Journal, que de supprimer ici ses observations;
d'autant plus qu'elles ne sont pas d'une nature, qui puisse les faire rappeller,
avec la même étendue, dans l'article général du Pérou. Pisco, dit-il,
fut abîmé, en 1690, par un tremblement de terre. Cette Ville étoit située
sur le rivage, & la Mer se retira presque à deux lieues de ses bords ordi-
naires. Les Habitans, surpris d'un événement dont ils ne connoissoient pas
d'exemple, s'enfuirent dans les Montagnes. Quelques-uns ayant eu la har-
dieffe de retourner sur leurs pas, pour contempler un nouveau rivage, la
Mer revint, trois heures après, avec tant d'impétuosité qu'elle les englou-
tit, sans que la vitesse de leurs Chevaux pût les dérober à la mort. Pisco
fut submergée, & l'eau se répandit fort loin dans la Plaine. La Rade, où
les Vaisseaux jettent aujourd'hui l'ancre, est le même lieu où la Ville étoit
autrefois assise. Elle fut rebâtie, un quart de lieue plus loin; & l'agrément
de sa situation en a fait le séjour de toute la Noblesse voisine. Le Commerce
étoit assez florissant à Pisco, lorsque l'entrée du Port de Lima n'étoit pas
libre aux François. Ils y vendoient leurs marchandises avec autant d'avan-
tage, & même avec plus de sûreté qu'à Callao, où ils étoient obligés de
déclarer leur cargaison aux Officiers de la Douane, & de leur payer un
droit de treize pour cent, qui toutnoit au profit du Viceroi & de ses Offi-
ciers. D'ailleurs, ils couroient de grands risques de la part du Viceroi, qui
avoit des ordres positifs de sa Cour, de ne pas les souffrir au Pérou, &
qui pouvoit, sur le moindre prétexte, confisquer tous leurs effets, faire
arrêter leurs Vaisseaux, & se justifier de sa désobéissance, en faisant conduire,
pieds & poings liés, leurs Capitaines, en Espagne (55).

La Barbinais partit de Pisco, le 4 de Septembre, & se trouva bientôt
dans la Province de Chincha, dont la Capitale n'est aujourd'hui qu'un petit
Bourg d'Indiens, du même nom. C'étoit autrefois une Ville puissante, qui
contenoit, dans son étendue, plus de deux mille familles. On comptoit
alors plusieurs millions d'Habitans, dans une Province à présent si déserte,
qu'à peine y reste-t-il cinq cens familles. Cet exemple, observe la Barbi-
naïs, doit faire juger combien les Espagnols en ont détruit. Aussi ne font-
ils pas difficulté, dit-il, d'avouer eux-mêmes, que leur victoire leur a
coûté le sang d'un nombre infini de Malheureux.

Il vit, sur la route, les vestiges de ces Géants, renommés dans l'Histoire du Pérou, qui furent frappés de la foudre, pour un crime dont le Ciel s'est réservé souvent la vengeance. Les Espagnols ont pris long-temps, pour des Fables, ce que les Indiens en racontaient : mais ils ont cessé, dit-il, d'en douter, par les mêmes raisons, sans doute, qui paroissent l'avoir persuadé lui-même. Pendant un déluge, dont tout le Pays fut inondé, les Indiens se retirèrent sur les plus hautes Montagnes, pour attendre que toutes les eaux fussent écoulées. Lorsqu'ils descendirent dans la Plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une taille démesurée, qui leur firent une guerre cruelle. Ceux, qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés de chercher un asyle dans les Cavernes des Montagnes qu'ils avoient quittées. Après s'y être tenus cachés pendant plusieurs années, ils virent paroître au milieu des airs un jeune homme qui foudroya les Géants ; & par la défaite de ces cruels Ennemis, ils se retrouvèrent Maîtres de leurs anciennes demeures. Mes Guides, ajoute la Barbinais, me montrèrent plusieurs marques de la foudre, imprimées sur un Rocher, & des os d'une grosseur extraordinaire, qu'ils regardent comme les restes de leurs Géants. On n'a pu sçavoir en quel temps ce déluge est arrivé. C'est peut-être un déluge particulier, tel que celui de la Thessalie (56).

On trouve, dans la Province de Chincha, plusieurs Tombeaux antiques. La Barbinais en vit un, dans lequel on avoit trouvé deux hommes & deux femmes, dont les cadavres étoient assez entiers, pour faire connoître la différence des deux Sexes ; quatre vases d'argile, quatre tasses, deux chiens, & plusieurs piéces d'argent. C'étoit apparemment l'ancienne maniere d'inhumer les Morts. Le Pays est un peu moins aride que dans les Provinces voisines ; ce qui vient de la quantité de ravines qui l'arrosent. Ce sont des torrens, formés par les neiges fondues, qui tombant avec impétuosité du haut des Montagnes, entraînent les arbres & des parties de rochers. Leur lit n'est jamais profond, parce que les eaux se partagent en plusieurs bras ; mais leur cours n'en est que plus rapide.

La Barbinais arriva le premier jour, au soir, dans un Hameau, nommé le Tambo de Guyanacava. On nomme *Tambo*, un Edifice où les anciens Yncas gardoient leurs trésors. Il porroit, avec lui, toutes ses provisions, jusqu'à son lit. Lorsqu'il voulut souper, il fut surpris de voir que la chaudière les avoir corrompues ; & n'ayant point mangé tout le jour, la faim l'obligea de se remettre en marche pendant la nuit, pour arriver dans un petit Bourg qui se nomme Cagneta. Il le parcourut d'un bout à l'autre. L'habillement des femmes lui parut singulier. Elles ont une petite Casaque, qui se croise sur le sein, & qui s'attache avec une épingle d'argent, longue de dix pouces, dont la tête est ronde & plate, & n'a pas moins de six à sept pouces de diamètre. Un millier de ces épingles feroient une dot honnête en Europe : mais dans quelque nécessité qu'une Indienne de Chincha se trouve, elle ne se défait point de ce bisâtre ornement.

Les eaux du torrent de Cagneta s'étoient débordées avec si peu d'obstacle, que toute la Campagne étoit inondée. Mes Guides, raconte la Barbi-

LA BARBIN-
NAIS LE GEN-
TIL.

1715.
Fable des
Géants Péru-
viens.

Tombeaux an-
tiques.

Route de la
Barbinais.

Parure qui con-
siste en 2 ping-ros.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1715.

Description
d'un Pont terri-
ble.

nais, me déclarerent qu'on ne pouvoit continuer la route ordinaire, sans s'exposer aux plus grands dangers, & qu'il falloit faire une journée de plus, pour passer sur un Pont, qui étoit au sommet de la Montagne, sans quoi je serois forcé d'attendre, plus de huit jours, que les eaux fussent écoulées. Je suivis leur conseil, mais je ne fus pas long temps à m'en repentir. Nous fîmes sept lieues, en montant par des sentiers incommodes & fort étroits. Je voyois les nuages au-dessous de moi, & cette élévation ne m'empêchoit pas de sentir une chaleur extraordinaire. Nous arrivâmes au Pont, vers quatre heures après midi. Mais, Ciel ! quel Pont ! sa vue me fit frémir, & ce souvenir me glace encore le sang. Qu'on s'imagine deux Pointes de Montagnes, séparées par un précipice, ou plutôt par un gouffre profond, dans lequel deux torrents se précipitent avec un fracas épouvantable. Sur ces deux Pointes, on a planté de gros pieux, auxquels sont attachées des cordes de simple écorce d'arbre, qui passant & repassant plusieurs fois d'une pointe à l'autre, forment une espèce de rets, couvert de planches & de sable. Tel est le Pont, qui forme la communication d'une Montagne à l'autre. Je ne pouvois me résoudre à passer sur cette machine tremblante. Les Mules passèrent d'abord avec leur charge : mais la résistance, qu'elles firent long-temps aux Muletiers, marquoit allèz leur frayeur. Pour moi, je passai comme elles, c'est-à-dire, en me faisant de mes mains deux pieds de plus, & sans oser jeter les yeux de l'un ni de l'autre côté (57).

Chemin singulier.

J'entrai de-là dans la Province de Pachacamac, & je passai au pied d'une autre Montagne, dont l'aspect me causa de nouveaux frémissemens. Le chemin, qui est sur le bord de la Mer, a si peu de largeur, qu'à peine deux Mules peuvent y passer de front. Le sommet de la Montagne, s'avancant au-dessus, semble prêt à s'écrouler ; & l'on remarque, à ses ouvertures, qu'il s'en détache quelquefois de grosses parties, qui tombent dans la Mer, & qui rendent le danger continuel. Les Espagnols appellent ce Passage, El mal paso d'Ascía, du nom d'une mauvaise Hôtellerie, qui n'en est éloignée que d'une lieue. Je fetois pitié, si je racontois tout ce que j'eus à souffrir dans ce Voyage. La chaleur m'accabloit pendant le jour ; & j'étois dévoré, pendant la nuit, par diverses sortes d'Insectes. Je traversai des Montagnes de sable si brûlantes, que je ne pouvois mettre pied à terre sans ressentir une ardeur insupportable. Dans l'espace de quarante lieues, je ne vis pas un seul arbre, si ce n'est au bord des torrents, où la fraîcheur de l'eau entretient un peu de verdure. Ces déserts inspirèrent une véritable horreur. On n'y entend le chant d'aucun Oiseau ; & pendant toute ma marche, je n'en vis qu'un, de la grosseur d'un Mouton, qui se perche sur les Montagnes les plus arides, où il se nourrit des vers qui naissent dans cette vaste étendue de sables. Il est célèbre, dans toutes les Relations du Pérou, sous le nom de Condur ou Condor (58).

Déserts affreux.

Condur, Oiseau de la grosseur d'un Mouton.

On apprit, à la Barbinais, que le nom de Pachacamac, qu'on donne à cette Province, est celui de la principale Divinité des Indiens, c'est-à-dire, du Soleil, qu'ils adorent comme le principe de tout ce qui existe ; que sa Capitale étoit autrefois une Ville puissante, qui contenoit, dans son

enceinte, plus d'un million d'âmes, & qu'elle fut long-temps le théâtre de la guerre & de la cruauté des Espagnols. Il n'eut pas besoin d'autre témoignage que celui de ses yeux, « lorsque passant au milieu des débris de cette grande Ville, il n'y apperçut que des ruines & des os entassés. Les rues en font belles & spacieuses; mais il regne, parmi ces masures, un silence qui remplit le cœur d'effroi, & rien ne s'y présente à la vue, qui ne soit véritablement affreux. La passion de l'or a poussé les Espagnols jusqu'à tirer les corps de leurs tombeaux, pour y chercher les trésors qu'ils croyoient ensevelis avec eux. Dans une grande Place, qui paroît avoir été la plus fréquentée de cette Ville, je vis, ajoute la Barbinais, plusieurs cadavres que la qualité de l'air & de la terre avoit conservés sans corruption. Ils étoient épars de divers côtés. On distinguoit aisément tous les traits de leurs visages; mais ils avoient la peau plus tendue & plus blanche, que ne l'ont ordinairement les Indiens (59).

Après avoir poussé sa route jusqu'à Lima, dont il donne une courte description, il en partit le 25 de Janvier 1716, pour retourner à Pisco par le même chemin, & par conséquent avec les mêmes dangers & la même fatigue. Il arriva, dans ce Port, le 3 de Février; & quelques jours après, il fut témoin d'un horrible événement, qui ne confirma que trop ce qu'on lui avoit raconté du tremblement de terre qu'il a déjà décrit. « Le 10, à huit heures du soir, la Nouvelle Pisco fut ébranlée. Dans un instant, dit la Barbinais, je vis toutes les maisons renversées. Je voulus prendre la fuite; mais la peur, qui donne quelquefois des ailes, m'avoit lié les pieds. Je n'arrivai qu'avec peine sur la Place de la Ville, où tout le monde s'étoit retiré. Un quart d'heure après, la terre, ayant encore tremblé, s'ouvrit en quelques endroits, d'où il s'éleva des tourbillons de poussière, avec un bruit effrayant. La plupart des Habitans se retirèrent sur les Montagnes voisines. Cette nuit fut un temps d'horreur & d'épouvante. La terre s'agitait à tous momens. Nous n'étions, dans la Ville, que trois ou quatre François, qui n'osions abandonner les débris de nos maisons, & qui ne sentions pas moins le péril qu'il y avoit à les habiter. Tout le monde craignoit une nouvelle irruption de la Mer, telle qu'on se souvenoit de l'avoir éprouvée, il y avoit vingt-huit ans. Les Espagnols & les Indiens n'ayant point la hardiesse d'aller reconnoître l'état du rivage, nous prîmes cet emploi vers le jour. Mais la lumière ne reparut, que pour augmenter l'alarme commune. A neuf heures du matin, le tremblement ayant recommencé avec plus de violence, on publia aussitôt que la Mer venoit de se retirer. Cette nouvelle étoit fautive; mais la crainte & l'exemple du passé y firent trouver tant de vraisemblance, qu'on ne pensa plus qu'à la fuite. Les cris augmentoient la terreur. Je me préparois à fuir aussi, & j'étois déjà monté à Cheval; quand, par un trouble d'esprit, plutôt que par un reste de courage, je résolus de retourner au bord de la Mer, avec deux autres François. J'ai souvent éprouvé qu'une frayeur excessive produit les mêmes effets que la témérité. Mais nous vîmes la Mer tranquille, & le rivage dans sa situation ordinaire. L'ardeur de

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1715.

États de la Ville de Pisco.

Cadavres conservés.

1716.

Récit d'un tremblement de terre, dont la Barbinais fut témoin.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1716.

Circonstances
curieuses qu'il
oblige.

» guérir les Habitans de leur crainte nous fit pousser nos Chevaux avec beaucoup de vitesse, en faisant de loin divers signes de nos chapeaux. » Ceux qui attendoient notre retour, pour se déterminer, nous entendirent si mal, qu'ayant pris nos signes mêmes pour une exhortation à fuir, ils abandonnerent la Ville avec des cris lamentables. Nous n'y trouvâmes plus qu'un petit nombre de Vieillards, que la foiblesse de l'âge avoit retenus, & qui regardoient déjà les ruines de leurs maisons comme leurs tombeaux (60).

Cependant, il paroît qu'on en fut quitte pour quelques nouvelles secousses, qui acheverent de renverser Pisco, & qui ne permirent pas aux Habitans d'y retourner de plusieurs jours. La Barbinais, revenu à lui-même, se rappella quelques circonstances, qu'il n'entreprend point d'expliquer. 1. Une demie heure avant que la terre eût commencé à s'agiter, tous les Animaux parurent saisis de frayeur. Les Chevaux hannirent, rompirent leurs colics, & sortirent de l'Ecurie, Les Chiens aboyerent. Les Oiseaux épouvantés, & presque étourdis, se jetterent dans les maisons. Les Rats & les Souris sortirent de leurs trous. 2. Les Vaisseaux, qui étoient à l'ancre, furent si violemment agités, qu'il sembloit que toutes leurs pattes fussent prêtes à se défunir. Les canons sautèrent sur leurs affûts, & les mâts rompirent leurs haubans. C'est ce que la Barbinais auroit eu de la peine à croire, s'il n'en eût été convaincu par des témoignages unanimes. Il conçoit bien, dit-il, que le fond de la Mer étant une continuation de la Terre, l'eau peut être agitée par communication; mais ce qui lui paroît difficile à comprendre, c'est ce mouvement irrégulier d'un Vaisseau, dont tous les membres participent séparément à cette agitation, comme s'il faisoit partie de la Terre, & qu'il ne nagéât point dans un fluide. Son mouvement devoit ressembler, au plus, à celui qu'il éprouveroit dans une tempête. D'ailleurs, pendant tout le tremblement de Pisco, la surface de la Mer étoit unie, & ses flots n'étoient point élevés. Toute l'agitation devoit être intérieure, puisque le vent ne se mêla point au tremblement de terre. Enfin, les Habitans assurent que dans ces accidens, si la caverne terrestre, où le feu est renfermé, va du Septentrion au Midi, & si la Ville est aussi dans cette situation, toutes les Maisons ne manquent point d'être renversées; au lieu que si ce feu souterrain prend une Ville dans sa largeur, le tremblement fait moins de ravage. La Barbinais adopta volontiers cette opinion, après avoir été bien informé que celui de Pisco ne fut presque pas sensible à cinq lieues vers l'Ouest, & que depuis cette Ville jusqu'à cent lieues au-delà, du Midi au Nord, toutes les Villes & les Villages furent entièrement renversés (61).

Départ de l'Auteur pour la Chine.

Guaura, ébauché.

Il quitta la Côte du Pérou, le 4 de Mars, avec quelque regret de s'éloigner d'une Ville nommée Guaura, située dans l'endroit le plus riant & le plus champêtre du monde, à moins d'une lieue du petit Port de Guacho (62), où il s'étoit rendu sur le Vaisseau qui devoit faire voile à la Chine. » Une Rivière coule au milieu de Guaura. Les maisons y sont commodées & bien bâties. Les femmes sont belles & affables, & les hommes n'y connoissent

(60) Pages 110 & précédentes.

(61) Pages 111 & 112.

(62) A onze degrés quarante minutes de latitude du Sud.

point l'orgueil & la jalousie, deux vices ordinaires de leur Nation.

Il ajoute que si l'on considère le climat, la fertilité du Pays & le caractère des Habitans, on peut nommer ce petit canton les délices du Pérou (63). Mais son destin & ses engagemens l'appelloient à de nouvelles courses. Il n'y pensoit pas sans quelque frayeur, car on lui annonçoit qu'il seroit privé, pendant trois mois, de la vue même des Terres. Ses Pilotes, peu versés dans la navigation qu'ils alloient entreprendre, ne s'accordoient par sur le plan de leur route. Les uns prétendoient que pour n'être pas si long-temps exposés aux calmes, il étoit à propos de gouverner au Nord, & de passer promptement la Ligne. Les autres soutenoient au contraire que la route de l'Ouest-Nord-Ouest étoit la plus courte, cette raison devoit la faire préférer. L'une & l'autre opinion étoit bien fondée, mais on reconnut trop tard que la première devoit l'emporter; & le malheur qu'on eut de s'arrêter à l'autre, fit perdre beaucoup de temps par les calmes. L'ennui, seul mal au reste que les François eussent dans une si longue course, fut d'autant plus continu, que le Soleil voyageant avec eux, & l'ayant au Zenith, ils ne pouvoient observer la latitude. Mais ils raisonnerent beaucoup sur les Courans, qui sont très rapides dans cette Mer, & chacun décidoit hardiment de leur cours; sur quoi la Barbinais remarque qu'ils sont d'une ressource merveilleuse pour les Pilotes, parce qu'ils leur attribuent toutes leurs erreurs de calcul.

Le 5 d'Avril, en continuant de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, on vit des Oiseaux, de toutes les espèces qui sont communes sur Mer: mais il parut bien plus surprenant de voir un Hibou, qui vint se percher sur les mâts. On le prit, on le mit en cage; il passa quinze jours sans manger. On lui rendit la liberté, dont il n'usa que pour voltiger long-temps autour du Vaisseau, jusqu'à ce que l'épuisement de ses forces, par la faim ou la lassitude, le fit tomber dans la Mer. La Barbinais ne s'arrêta à cet incident, que pour demander d'où venoit un Hibou, à cette distance des Terres? Car il n'est pas, dit-il, de l'opinion de ceux qui prétendent que les Rats & d'autres Animaux s'engendrent dans la caisse d'un Vaisseau. Mais d'où venoit donc un Animal, qui ne s'éloigne jamais tant de la Terre? L'opinion la plus commune est que les Îles, qu'on trouve marquées sur les Cartes, sont beaucoup plus à l'Est, qu'il n'a plu aux Géographes de les placer: c'est ce qu'on juge par les Journaux de tous les Navires qui ont fait cette route, & qui ne les ont jamais vues. Un seul Capitaine du Havre de Grace, nommé du Bocage, allant du Pérou à la Chine, découvrit, à deux cens quatre-vingt degrés de longitude, & à quatre degrés de latitude du Nord, un grand Rocher, fort élevé, & ceint de plusieurs bancs de sable, auquel il donna le nom de l'Île de la Passion (64). Ce morceau de Terre est le seul qu'on ait encore aperçu dans cette Mer, au-delà de la Ligne, en suivant cette route. Ainsi la Barbinais s'est fait une question, qu'il est obligé de laisser sans réponse.

Entre les différentes espèces d'Oiseaux, qui voloient autour du Bord, on en distingua de plus gros qu'un Oye, qui avoient sept pieds de longueur, &

LA BARBIN-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Embarras des
Pilotes François.

Ils se trompent
dans le choix de
leur route.

Hibou pris en-
pleine Mer.

Raisonnement
sur cet incident.

Chasse agré-
able.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Six trombes
d'eau, qui pa-
raissent à la fois.

Explication
qu'en donne
l'auteur.

d'un bout de l'aile à l'autre, le bec crochu, & garni de deux rangées de petites dents fort-aigues. La manière de les prendre fut un agréable amusement pour l'Equipage. On jetoit dans la Mer un hameçon, couvert d'un morceau de linge en forme de Poisson. L'Oiseau venoit fondre sur cette proie trompeuse, & demouroit pris, tantôt par le gosier, tantôt par les dents, malgré ses efforts pour se dégager. Cette espèce de chasse fut le grand amusement des François, pendant une navigation de trois mois. Ils virent, en un même jour, après avoir déjà fait treize cens trente-huit lieues, depuis le 4 de Mars jusqu'au 29 d'Avril, six trombes d'eau, qui se formerent tout à la fois autour du Navire, à la distance d'un quart de lieue, avec un bruit sourd, semblable à celui que l'eau fait en coulant dans un Canal souterrain. Ce bruit, croissant par degrés, ressembloit bientôt au sifflement des cordages d'un Vaisseau, lorsqu'un vent impétueux les agite. On remarqua d'abord l'eau qui bouillonnait, & qui s'élevoit d'environ un pied & demi au-dessus de la surface de la Mer. Il paroïsoit, au-dessus de ce bouillonnement, un brouillard, ou plutôt une vapeur épaisse, de couleur pâle, & cette vapeur formoit une espèce de Canal, qui montoit à la nue. Le Canaux, ou les manches de ces trombes, se plioient, à mesure que le vent chassoit les nues auxquelles ils étoient attachés; & malgré cette impulsion, non-seulement ils ne se détachèrent pas, mais il sembloit qu'ils s'allongeaient pour les suivre, en s'étrecissant, ou grossissant, lorsque le nuage s'élevoit ou se baïsoit. Ce spectacle causa beaucoup de frayeur aux Matelots. On amena les voiles; on chargea le canon, dans l'idée commune que le bruit, ou le mouvement de l'air, fait crêver les trombes & les dissipe. Mais avant qu'on eût employé ces remèdes, c'est-à-dire, dans l'espace de dix minutes, on vit les Canaux se rétrécir, se détacher de la superficie de la Mer, & se dissiper entièrement (65).

Le

(65) Pages 133 & précédentes. Après cette Description, la Barbinais entreprend d'expliquer un Phénomène, qu'il ne trouve point assez éclairci; & ses idées peuvent être utiles aux Navigateurs. Il observe d'abord que la plupart des Physiciens se sont trompés, lorsqu'ils ont assuré que les trombes étoient un signe infallible de tempête. Qu'on fasse attention, dit-il, au passage où elles se fient voir. C'est dans la Mer pacifique, où les vents soufflent presque toujours du même côté, & qui est renfermée entre les deux Tropiques. Elles furent précédées & suivies d'un vent égal & léger. Les Pilotes l'assurent, d'ailleurs, que celles qu'ils avoient vues dans plusieurs Mers, n'avoient causé aucune tempête, mais très souvent une pluie abondante, sans tonnerre. Cependant, il entend une tempête générale, qui régné par-tout l'horizon; car il ne doute point que le Canal, dont il a parlé, ne soit rempli d'un tourbillon de vent, capable d'en exciter une,

dans l'endroit où il se forme; & c'est apparemment ce tourbillon, qui cause le bouillonnement de l'eau: mais cette tempête est locale. Les Canaux de nue, qui se forment sur Mer, ressemblent, par leur cause, à ceux qui se forment sur terre; mais les effets en sont différents. Le tourbillon, qui est renfermé dans l'un & dans l'autre, fait plus de ravage sur terre, où il laisse souvent d'affreuses marques de son passage: au lieu que sur Mer, on n'en reconnoît aucune trace, à moins qu'il ne rencontre quelque Vaisseau; ce qui arrive rarement. Pour l'expliquer, l'Auteur suppose qu'une nue peut, en tombant sur une autre, former une véritable Eolipse, qui se fait jour par la nue inférieure, & qui pousse, contre la Mer, un tourbillon de vent capable d'exciter un bouillonnement sur l'eau. Ce tourbillon, dont la chute est perpendiculaire, produit deux effets différents: 1°. Il enfonce les eaux; & par une compression violente, il forme une espèce de

Le 30 de Mai, jour de la Pentecôte, on eût la vûe de l'Isle Guaham (66); & pour comble de joie, trois Vaisseaux François, de l'Escadre Marchande qu'on avoit laissée au Pérou, furent le premier spectacle qui s'offrit dans la Rade. Ils étoient arrivés le même jour, après s'être vus exposés aux dernières extrémités. Le feu avoit pris au fond de cale du Vaisseau nommé *le Martial*, commandé par la Villepoulet, homme de réputation dans la Marine. La foudre étoit tombée dans le Vaisseau qui se nommoit *le Maillebois*; elle avoit brisé le grand mât, & le Capitaine, en ayant été frappé, étoit mort sur le champ. Le troisième Vaisseau, nommé *la Bienfaisance*, avoit beaucoup souffert par la disette d'eau, & par le scorbut, dont presque tout l'Equipage étoit attaqué.

La Barbinais descendit avec le Capitaine, pour faire les complimens de la Nation Française au Gouverneur, qu'il honore du titre de Viceroi. Son récit est une bonne peinture de l'état présent des Espagnols dans cette Isle. « On nous fit passer, dit-il, par un guichet, qui servoit de porte-cochère » au Palais, & nous entrâmes sous un Portique, où nous vîmes quelques » fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tam- » bour. Quarante Soldats, rangés en haye sur l'escalier, nous reçurent avec » toute la gravité de leur Nation; & l'Officier nous introduisit, d'un air » de cérémonie, dans l'appartement du Viceroi. Le visage ouvert & con- » tent, que ce Seigneur prit à notre arrivée, nous fit juger qu'il n'étoit pas » fâché qu'elle lui procurât du pain & du vin; secours dont il nous avoua » qu'il manquoit depuis long-temps. Le mot de Palais doit faire naître une

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1716.

Remarque de
trois Vais-
seaux François, à l'Isle
de Guaham.

Etat présent
des Espagnols
dans cette Isle.

de creux, dans le centre du lieu où il tombe, 1°. Par ce creux, ou cette fosse, il élève les eaux au dessus de leur niveau; & ces eaux, par leur propre poids, cherchent à regagner l'espace qu'elles occupoient: mais comme ce mouvement leur fait rencontrer les filets de la vapeur qui descend de la nue, elles glissent le long de ces filets, ou plutôt elles les heartent; & par une sorte d'élasticité, elles s'élèvent d'environ un pied au-dessus de la surface de la Mer. Le corps de la vapeur, qui descend de la nue, forme la figure d'un Canal, qui semble s'élever du milieu de cette vapeur même, & qui remonte jusqu'à la nue. Elle est plus claire ou plus obscure, suivant qu'elle est plus ou moins exposée aux rayons du Soleil, & l'Auteur la compare à la fumée d'un feu noir & étouffé. Quelques-uns croyoient, dit-il, que la nue attire l'eau de la Mer, par ce Canal, comme on attire le vin du fond d'une bouteille par le moyen d'un tuyau; c'est-à-dire, que l'air extérieur, comprimant l'eau, qui est autour de l'extrémité du Canal, la force à remonter jusqu'à la nue, par ce même Canal, dans lequel ils supposent que l'air est extrêmement raréfié. Si cela étoit, les gens de Mer tireroient inutilement le canon, pour

dissiper les trombes, & toute l'agitation de l'air ne serviroit à rien; comme on ne rompt point le fil d'un jet d'eau, de quelque manière qu'on agite l'air. Il y a donc plus de vraisemblance à supposer que la matière de ces trombes n'est qu'une vapeur, qui s'échappant de la nue avec violence, forme l'image d'un corps continu, jusqu'à la surface de la Mer. On en doit conclure que l'effet de ce phénomène, sur les Vaisseaux, ne sauroit être de les submerger par l'eau, qui tomberoit perpendiculairement sur le tillac, mais d'emporter seulement quelques voiles ou quelques mâts; parce que la trombe rencontrant ces corps solides sur sa route, il en sort un tourbillon violent, dont l'effet est soudain, mais de peu de durée. Il est certain, par conséquent, que les gens de Mer ont raison d'agiter l'air par le bruit du canon; surtout, si la trombe est voisine, car alors ce bruit fait sur la nue, où elle est attachée, le même effet que le son des cloches sur celle qui renferme le tonnerre.

(66) L'Auteur observe que la variation de l'Aiguille est une bonne règle pour trouver les Mariannes. Elle y est de six degrés & demi vers le Nord-Est. Page 144.

LA FARRIE
MAIS LE GÉN-
TIL.

1716.

Ils s'efforcent
de la propager.

Incertitude des
Français sur le
Port où ils doi-
vent aborder à la
Chine.

Ils se détermi-
nent pour l'île
d'Emouy.

Leur route.

» grande idée de sa demeure : mais il faut sçavoir que ce qui s'appelleroit
» Chaumière en Europe, porte ici le nom de Palais. Celui de Guaham
» est couvert de paille & de feuilles de Palmier. Il consiste en trois Salles,
» dont les deux premières étoient pour le Viceroy, & l'autre pour une troupe
» de jeunes Indiennes, qu'il faisoit élever : bonne œuvre, qu'il pouvoit
» faire sans scandale, parce que son grand âge le mettoit à couvert de la
» censure. Nous visitâmes aussi deux Missionnaires Jésuites, qui me paru-
» rent de saints Personnages. Ce n'est pas assurément l'ambition, qui les attire
» dans une Isle où ils mènent une vie très austère (67).

On est surpris que la Barbinais mette une garnison de trois cens Soldats
dans l'île de Guaham, tandis que les Voyageurs prudents n'en font monter
le plus grand nombre qu'à soixante. Mais il ajoute que cette Milice a la li-
berté d'épouser des femmes de l'île, & qu'on sonhaiteroit, s'il étoit possi-
ble, de peupler la Colonie par ces alliances. Le nombre des Indiens dimi-
nue de jour en jour ; & de quinze mille, qui restoient après la conquête,
on n'en compte pas aujourd'hui plus de quinze cens (68). Cependant, au
départ des Français, le Gouverneur accorda leur congé à quelques Espagnols.
Tous les Soldats de l'île, ennuyés de vivre dans un Désert, vouloient
s'embarquer. Le Vaisseau de la Barbinais en prit onze, pour renforcer son
Equipage, après avoir remboursé le Gouverneur de quelque argent qu'il fei-
gnit de leur avoir prêté, & qui n'étoit, au fond, que le prix de leur li-
berté (69).

En approchant de la Chine, il restoit à se déterminer sur le Port où
l'on devoit aborder. L'alternative des deux seuls partis, dont on eut le
choix, étoit également défavantageuse. » Celui d'aller à Canton avoit ses
» inconvéniens, par le grand nombre d'Européens qu'on s'attendoit d'y
» trouver ; & celui de se rendre à Emouy, dans la Province de Fokien,
» avoit ses risques, parce que peu de Vaisseaux Européens y abordent, &
» que ce Port ne convient, au plus, qu'à ceux qui veulent retourner dans
» les Mers du Sud. Le Capitaine ne laissa pas de préférer Emouy, suivant les
» instructions de ses Armateurs. On lui représenta inutilement qu'ils avoient
» été mal informés ; & que l'ordre, qui regardoit Emouy, supposant que ce
» Port étoit plus favorable au commerce que celui de Canton, ils lui sçau-
» roient bon gré de ne l'avoir pas suivi, lorsqu'ils apprendroient par quel
» motif il s'en étoit écarté.

On mit à la voile, le 7 ; & jusqu'au vingt-deux de Juin, on fit quatre
cens quatre-vingt-quatre lieues vers l'Ouest-Nord-Ouest. On eut alors la
vue du Cap Enganno, Promontoire des Philippines ; & ce fut à dix lieues
de ce Cap, que les autres Vaisseaux changerent de route. La variation,
depuis l'île de Guaham, avoit toujours diminué, jusqu'à un degré trente
minutes, vers le Nord-Est. On fit route à l'Ouest, après la séparation. La
Barbinais fut surpris du nombre infini de petites Isles, qu'on rencontra les
deux jours suivans, & qu'on doit redouter comme autant d'écueils. Le 25,
on eut la vue de l'île Formose. Le Pilote avoit été averti de ne pas s'ap-
procher trop de cette île, parce qu'on y avoit découvert, depuis peu,

(67). Page 146.

(68) Page 150.

(69) Page 155.

quelques écueils, au Nord-Est du Pic; d'autant plus dangereux, qu'ils sont moins connus (70), & que les Courans portent au Nord-Est d'une manière sensible. Le 26, à vingt trois degrés seize minutes de latitude Septentrionale, & à cent trente-sept degrés quatre-vingt-quinze minutes de longitude, la Mer étoit couverte de Serpens, que les Rivières de la Chine y entraînent, & qui marquent infailliblement le voisinage de la Terre. Enfin, le 29, après avoir découvert les Montagnes de la Chine, on pria quelques Pêcheurs, qui se présentoient en grand nombre, de servir de Guides au Vaisseau pour entrer dans la Baye d'Emouy. Ils y consentirent de bonne grâce : mais ils répéteront mille fois, dans leur langue, *Hiamuen Boos*, c'est-à-dire, Emouy n'est pas bon. L'entrée du Port est remarquable, par une Montagne fort haute, sur laquelle est une Tour, qu'on découvre de vingt lieues en Mer, & par une petite Isle, percée à jour, qui n'est qu'à six lieues de l'entrée de la Baye (71).

Le Vaisseau François mouilla, le même jour au soir, devant le Temple principal de l'Isle, à deux lieues du Port & de la Ville. L'Auteur donne, à la Baye, environ huit lieues de circuit. La Rivière de Changehen, qui s'y décharge, forme un beau Port, où les Vaisseaux sont à l'abri de tous les vents.

Un séjour de plusieurs mois, quela Barbinais fit dans l'Isle d'Emouy, lui donna le temps d'étudier le caractère & les usages des Chinois. Tout le reste de son Ouvrage n'est qu'un Recueil de ses observations. Mais, après celles qu'on a lûes au septième Tome de ce Recueil, & qui sont le fruit de deux siècles d'application & de recherches, dans les Relations d'un grand nombre de Missionnaires, dont la bonne foi ne doit pas être plus suspecte que les lumières, il ne faut pas attendre de supplément fort précieux d'un jeune Voyageur, qui paroît s'en être fait moins une étude, qu'un amusement.

Entre les plaintes qu'il fait des Chinois, il nomme un célèbre Jésuite, qui conseilla aux François de ne pas souffrir leurs injures, & de leur donner des coups de canne lorsqu'il en seroit insulté; mais de ne pas se servir de son épée, parce que l'effusion du sang est un crime capital dans cet Empire. Il se fit, dit-il, un devoir de suivre cet avis à la lettre; & chaque jour lui fournissoit des occasions de le pratiquer. « Quoique les Chinois soient d'un naturel lâche & timide, ils sont malins; ils insultent volontiers les Etrangers ». Nos habits les choquent, & nos perruques leur paroissent ridicules. Ceux d'Emouy se confirment, dans cette averſion, par le commerce qu'ils ont avec les Espagnols des Philippines. Ils y sont traités avec rigueur; & les cachots de l'Inquisition sont pleins de Chinois Idolâtres, qui ayant embrassé le Christianisme par des vûes purement humaines, renoncent à leurs engagements, lorsque l'intérêt cesse de les y attacher (72). Il paroît aussi que les Marchands Européens ne s'efforcent pas beaucoup de s'attirer leur affection. Un Chinois d'Emouy, qui vouloir engager la Barbinais à faire avec lui quelque liaison, le pressa un jour de l'aller voir, & lui montra une Attestation d'un Ministre Anglois, qu'il croyoit capable

LA BARBI-
MAIS LA GEN-
TIL.

1716.

Nouveau
écueils de l'Isle
Fetoué.

Arrivée du
Vaisseau dans la
Baye d'Emouy.

Observations
de la Barbinais.

Conseil qu'il
eût donné à tous les
Chinois à coups
de canne.

Raisons qui
nous rendent
odieux aux In-
sulteurs d'Emouy.

HISTOIRE GENERALE

580

de lui donner beaucoup de confiance pour son amitié. Elle étoit en lan-
gue Latine; & pour recommandation, elle contenoit que si quelque mal-
heureux Européen étoit forcé, par son mauvais sort, de venir dans le Port
d'Emouy, il l'avertiroit que le Chinois Hia-cua, Porteur de cet Ecrit, étoit
le plus grand Fripon d'une Ville, dont tous les Habitans étoient d'infâmes
Voleurs (73). Quel effet ces perfidies ne doivent-elles pas produire, lors-
qu'elles viennent à se découvrir?

Le plus riche Marchand d'Emouy offrit un jour à dîner aux Officiers du
Vaisseau, & voulut les traiter à la François. La Barbinais donne la des-
cription de cette Fête. « Deux Chinois, en habit de cérémonies, les con-
« duisirent chez le Marchand, qui se nommoit Empsia. Plusieurs jeunes
« gens, grotesquement vêtus, s'y dispofoient à les ennuver par la représen-
« tation d'une Comédie Chinoise. Six tables les attendoient sous un Porti-
« que, sans nappes & sans assiètes, entourées seulement de tapis brodés
« de soie, qui pendoient jusqu'à terre. La curiosité conduisit l'Auteur à la
« Cuisine, où il vit une chambre pavée de charbons enflammés, par com-
« partimens, & une troupe de Cuisiniers armés de longues fourches, au
« bout desquelles ils avoient embroché des Canards, des Poules, & des
« Cochons-laits, qu'ils promenoient gravement sur les charbons, pour les
« rôtir. On se mit à table, après de longs compliments; & l'on y servit
« plusieurs plats vuides, réservés pour les viandes rôties, que les Cuisi-
« niers, toujours armés de leurs fourches, apportèrent à l'entrée du repas.
« Un Ecuyer tranchant vint découper les viandes, avec des mains si sales
« & si dégoutantes, que les Convives n'osent y toucher. La Comédie
« avoit commencé, dans le même lieu, par les fanfares d'une espece de
« corner à bouquin, par le tintamarre de plusieurs bassins d'airain, & d'un
« tambour de peau de Buffle, enfin par des danses fort grotesques. Après
« le premier service, on vit paroître les ragoûts du Pays, dans de grandes
« jattes de porcelaine, avec de petits bâtons, qui servent de fourchettes
« aux Chinois. Leur boisson chaude n'accrochant pas les François, ils
« avoient en la précaution de faire apporter du vin du Pérou: mais leur
« Hôte, accoutumé à ne rien boire de frais, s'imagina leur rendre un grand
« service en le mettant près du feu. Quelle fut leur surprise, lorsqu'ils virent
« fumer le vin dans leurs verres (74)!

A l'occasion du Pere Laureati, Missionnaire Jésuite, & Mandarin de la
Chine, dont l'assistance délivra les François d'un grand embarras, la Bar-
binais nous apprend les disgrâces de quatre Missionnaires d'un autre Ordre,
qui vinrent se réfugier dans le Comptoir François, le 9 d'Août 1716. Mal-
gré l'Ordonnance impériale, qui portoit défense à tous les Européens d'en-
trer, dans l'Empire, par un autre Port que celui de Canton, ils avoient
osé s'embarquer dans une Jonque Chinoise, qui parloit de Manille, pour
se rendre dans la Province de Fokien. Leur espérance avoit été d'échapper
plus facilement, par cette route, à la vigilance des Mandarins, & d'arriver
à Changcheou, Ville principale de cette Province. Le Capitaine Chinois
leur avoit promis qu'en touchant aux Côtes de la Chine, il les mettroit

secrètement à terre, sans déclarer leur arrivée aux Officiers de l'Empire. Il s'étoit même engagé à leur donner un Guide : mais il ne tint qu'une partie de sa promesse. Après les avoir fait descendre à deux lieues d'Emouy, vêtus à la Chinoise, & les avoir livrés assez fidèlement à la conduite d'un Chrétien du Pays, il alla donner avis, aux Mandarins, de leur débarquement, & du lieu où il les avoit laissés; dans l'intention apparemment de les faire arrêter, & de se saisir de leur argent & de leur bagage, dont ils avoient eu l'imprudence de lui confier le soin. Mais il fut la dupe de son avarice & de sa mauvaise foi. Les Mandarins l'obligèrent de porter, à leur Tribunal, tout ce qui appartenoit aux quatre Millionnaires, & lui donnèrent ordre de les faire comparoître dans l'espace de deux jours, sous peine de la confiscation de son Vaisseau. Il se hâta de les rejoindre à Changcheou. Leur embarras fut extrême, en apprenant sa trahison; mais s'étant rassurés lorsqu'ils eurent appris qu'il y avoit un Vaisseau de l'Europe au Port d'Emouy, ils ne firent pas difficulté de se laisser conduire dans cette Ville. Ils y furent reçus fort civilement des François. Cependant, ils retomberent dans leurs allarmes, à la vue du Pere Laureati; & leur moindre crainte fut de se voir traversés dans le dessein qu'ils avoient de retourner à Changcheou. » Telle est, suivant la remarque de l'Auteur, la prévention de tous les Missionnaires contre les Jésuites. Le Pere Laureati, qui ne l'ignoroit pas, ne se trouva pas moins embarrassé; parce qu'il étoit question de protéger quatre personnes, qui n'avoient pas respecté les ordres de l'Empereur. S'il leur arrive quelque chose de fâcheux, disoit-il, ils m'accuseront d'en être l'auteur; & si je leur rends service, comme la charité m'y oblige, ils se vanteront que je n'ai pu leur nuire. La suite justifie ses idées : cependant il leur promit son secours (75).

Le Capitaine François leur fit donner un logement, en attendant que les Mandarins eussent décidé de leur sort. Ils raconterent ce qui leur étoit arrivé, dans leur passage de Manille à la Chine. Une tempête les avoit mis en danger de périr; mais beaucoup moins par la violence des vents, que par la superstition barbare des Chinois. Dans l'extrémité du péril, les Chefs du Vaisseau s'étoient assemblés sur la poupe, au pied de leur principale Idole, pour y faire diverses sortes d'encensemens & de fumigations. Ils y avoient placé une natte, qu'ils s'étoient hâtés de couvrir de riz. Un d'entre eux s'étoit couché dessus, la tête appuyée sur un grand chapeau de paille. Ensuite, les yeux étincellans & la bouche écumante, il s'étoit élancé sur le haut de la poupe; & s'armant d'une canne de Bambou, il l'avoit fait tourner autour des Assistans, avec tant de force & de vitesse, qu'il sembloit vouloir les assommer. Cependant, ils ne paroissoient pas craindre ses coups, dans l'opinion que leur Idole ne permet jamais qu'ils soient blessés en l'honorant. Les Missionnaires, qui n'avoient pas la même confiance, avoient appréhendé, plus d'une fois, d'être mortellement blessés. Ce violent exercice ayant duré plus d'une demie heure, il se recoucha sur la natte, & traça sur le riz divers caractères : mais, soit qu'ils fussent mal formés, ou qu'ils n'annonçassent rien de certain, on le pria de s'expliquer plus claire-

LA BARRIÈRE
MAIS LE GÉNÉRAL.

1716.
L'homme est
par un Calme
de Chinois.

Les pré-
visions contre les
Jésuites.

A quel danger
la superstition les
expose.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1716.

Vloge & caractère du Père Laurent, Jésuite Italien.

Réflexions sur les honneurs dont les Jésuites jouissent à la Chine.

ment. Alors il prit un papier, sur lequel il écrivit, avec le sang qui dégoutoit de sa langue, d'autres caractères, qui faisoient connoître ce qu'on devoit jeter dans les flots. Tantôt c'étoit un coffre de marchandises, tantôt une charge de riz, pour diminuer successivement la charge du Vaisseau. Pendant ce désordre, les Missionnaires étoient en prières, comme des Criminels, qui attendent le moment de leur supplice, & dans la crainte continuelle que le Diable, qui parloit par la bouche du Chinois, n'ordonnât qu'ils fussent aussi jetés à la Mer (76). On s'est arrêté à ce récit, parce qu'on n'a rien vu qui lui ressemble, dans l'article des superstitions Chinoises. La Barbinais ajoute lui-même qu'il auroit eu peine à le croire, si le Père Laureani ne l'avoit assuré qu'il avoit eu le même spectacle en allant aux Philippines (77).

Ce Mandarin Apostolique servit les quatre Missionnaires avec tant de zèle, que non-seulement il obtint l'oubli de leur faute, mais qu'il leur fit rendre leur bagage, avec la liberté de demeurer à Changcheou, jusqu'à l'arrivée des ordres de la Cour. Ils ne laissent pas, comme il l'avoit prévu, de lui attribuer les premiers contre-temps qu'ils avoient essuyés. Les François, qui avoient mis son caractère à l'épreuve, lui rendoient plus de justice. « Ils n'avoient jamais vu de Vieillard plus aimable & plus gai. » Avec beaucoup de vivacité d'esprit, il avoit une parfaite connoissance des belles Lettres, une mémoire surprenante, un jugement ferme & solide, & un attachement inviolable aux intérêts de sa Compagnie. Il y avoit vingt-deux ans qu'il étoit parti de Rome, pour venir prêcher l'Evangile à la Chine. Ses Supérieurs l'avoient d'abord envoyé dans une Province Septentrionale, où sa patience & l'austérité de ses mœurs avoient levé quantité d'obstacles, qui s'étoient opposés à l'établissement de la Foi. Ensuite, étant passé aux Philippines, dans le dessein d'y établir une Mission pour l'Amérique, il avoit lié une étroite amitié avec M. de Tournon, Patriarche d'Antioche, qui étoit arrivé dans le même temps à Manille. Il l'avoit accompagné jusqu'à Canton : mais les différends, qui s'élevèrent entre les Missionnaires, lui firent prendre le parti de se retirer dans le fond d'une Province, pour éviter d'être le complice ou le témoin du Schisme dont l'Eglise Chinoise étoit menacée ; & lorsqu'un ordre de la Cour eut banni particulièrement les Dominicains, & d'autres Ecclésiastiques, qui s'étoient établis dans l'Empire sans la participation de l'Empereur, il les avoit secourus par son crédit (78).

Gardons-nous de supprimer, là-dessus, les réflexions de la Barbinais. J'ai souvent oui blâmer, dit-il, l'autorité que les Jésuites ont à la Chine, comme opposée à la Doctrine de l'Evangile, qui prescrit l'humilité à ses Ministres. Il est certain que si les Missionnaires, de quelque Société qu'ils soient, abusent de leur pouvoir, ou si l'ambition seule leur fait rechercher les titres pompeux & les honneurs, ils sont condamnables : mais il paroît que les Prédicateurs de l'Evangile ne peuvent avoir trop d'autorité à la Chine. Les Peuples de cet Empire ne se prennent que par les yeux. Le seul nom de Mandarin les intimide. Un Missionnaire, paré de ce titre, est à couvert des

(76) Pages 100 & précédentes.

(77) *Ibidem.*

(78) Pages 109 & 110.

insultes de la Populace, malgré la haine qu'elle porte au nom Européen. D'ailleurs, la Religion s'insinue bien mieux dans l'esprit d'une Nation Idolâtre & superstitieuse, lorsqu'elle est prêchée par des hommes dont le caractère & la dignité sont respectables. Au reste, le nom de Mandarin ne doit pas faire entendre que les Jésuites soient réellement Mandarins, puisqu'ils n'ont aucune charge (79), & qu'ils n'exercent aucune Magistrature; mais comme ils ont la sauve-garde de l'Empereur (80), & son amitié, les Mandarins de l'Empire leur portent du respect & les traitent comme leurs égaux; ce qui suffit, à la Chiue, pour contenir le Peuple (81).

J'en eus de bonnes preuves, continue l'Auteur, dans la permission qui me fut accordée, par le Gouverneur d'Emouy, d'accompagner le Pere Laureati jusqu'à l'extrémité de l'Isle. Nous rencontrâmes, sur la route, le Mandarin, Gouverneur de la Campagne, escorté de soixante hommes à cheval & de ses Bourreaux. Aussitôt qu'il eut aperçu la Chaise du Pere Laureati, il mit pied à terre, pour le venir saluer. Tous ses gens mirent bas les marques de leur Jurisdiction, & se tinrent en haie, les bras croisés sur l'estomac. Le Missionnaire le reçut fort civilement, mais d'une manière, néanmoins, qui faisoit sentir quelque supériorité. De lieue en lieue, nous rencontrâmes des Députés de divers Mandatins, qui présentèrent, au Pere Laureati, des rafraichissemens de la part de leurs Maîtres. Après deux jours de marche, nous arrivâmes sur les bords du Canal qui sépare l'Isle d'Emouy de la Terre-ferme. C'est un bras de Mer, large d'une demie lieue, couvert de Bateaux, attachés les uns aux autres par de fortes chaînes, & qui forment une Ville flottante. On trouve, sur le bord de la Mer, un grand Monastere de Bonzes, où le Gouverneur d'Emouy avoit fait préparer un festin: mais le Pere Laureati, n'étant pas disposé à s'y arrêter, s'embarqua sur le champ avec toute sa suite, composée de dix-huit personnes, & remercia les Officiers du Gouverneur, auxquels il fit quelques libéralités, suivant l'usage de la Chine (82).

L'absence de ce Missionnaire fit sentir vivement, aux François, l'obligation qu'ils avoient eue à ses bons offices. Elle rendit les Chinois à leur caractère; & leur haine, pour les Etrangers, éclata bientôt avec d'autant plus de violence, qu'elle avoit été long-temps retenue. Un des Pilotes du Vaisseau, ayant surpris un Chinois, qui mettoit la main dans sa poche pour le voler, le repoussa brusquement, & voulut lui arracher un mouchoir qu'il avoit déjà tiré. Le Chinois demanda du secours à la Populace par ses cris. Quantité de Furieux tombèrent sur le Pilote, qui étoit sans armes, déchirèrent ses habits & l'accablèrent de coups. Il se jeta dans la Mer, pour se sauver à la nage jusqu'au premier Bateau: mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté, que les forces lui manquant, il en chercha dans son courage. Il revint à terre; il arracha un bâton des mains d'un Porteur, & s'en servit avec tant d'adresse & de force, que s'étant fait jour au travers de la foule, il blessa l'auteur de la querelle. La blessure étoit legere, mais com-

LA BARRIE
NAISS LE GENE
TIL.

1716.

Comment le
Pere Laureati est
traité.

Aventure d'un
Francois d'Emouy, pour servir de leçon aux
Négocians.

Courage d'un
Francois.

(79) Ils n'ont jamais possédé que la dignité de premier Président du Tribunal des Mathématiques.

(80) C'est une ceinture jaune.

(81) Pages 112 & précédentes.

(82) Page 313.

LA BARBINE
MAIS LE GÉNÉRAL
TIL.

1716.

Il est maltraité.

me l'effusion du sang est un crime capital entre les Chinois, ils n'eurent pas plutôt vu couler celui de leur Compagnon, que prenant la fuite, ils laissèrent le champ de bataille au Pilote.

La Barbinais croit ce récit nécessaire, pour l'instruction de tous les Européens que le Commerce appelle à la Chine. Le Pilote, dit-il, étoit dans un état pitoyable. Ses lèvres & ses joues étoient déchiquetées, par les ongles de ses Ennemis; armes dangereuses, & les seules dont ils fissent usage. Il avoit le corps tout noir de coups. L'Interprète vint donner avis, au Comptoir, que cette affaire auroit des suites fâcheuses, & qu'il étoit d'autant plus important de les prévenir, que le Chinois avoit déjà porté ses plaintes aux Mandarins, & qu'il n'auroit pas manqué de faire un faux exposé de la querelle. Cette circonstance allarma les François. Ils sçavoient que les Mandarins étoient capables de saisir les plus légers prétextes, pour s'emparer du bien d'autrui. Le Vaisseau n'étoit plus en état de leur inspirer de la crainte. On l'avoit déarmé, pour le caréner. La résolution qu'on prit, au Conseil, fut d'envoyer la Barbinais, avec un autre Officier du Comptoir, au Tribunal des Loix, pour y porter aussi leurs plaintes & demander justice. Ils furent suivis d'une populace furieuse, qui, les regardant comme des Criminels, déjà livrés à la rigueur des Juges, les menaçoit de la bastonnade à laquelle ils alloient être condamnés. En effet, les Officiers du Tribunal, avertis de leur dessein, s'étoient assemblés pour éluder la justice qu'ils venoient lui demander. Ils les firent attendre, pendant plus de deux heures, après lesquelles ils firent appeler le Chinois blessé : mais avant que de le faire paroître devant eux, les Gardes le présentèrent aux deux François, & pour exciter la compassion des Spectateurs, ils le faisoient porter par quatre hommes, comme si la blessure, qu'il avoit à la tête, avoit déjà pu lui affoiblir les jambes. D'ailleurs, par une autre ruse, il s'étoit déchiqueté la tête avec des morceaux de porcelaine. Le sang en couloit de toutes parts, & couvroit toute sa robe (83).

La Barbinais
demande justice
aux Mandarins.

Comment il
est reçu au Tri-
bunal.

Plusieurs Bouteaux, qui gardoient la porte du Vestibule, l'introduisirent en jetant de grands cris. Il se prosterna devant les Mandarins. La porte ayant été fermée aussitôt, les deux François ne purent voir ce qui continua de se passer : mais une heure après, ils furent appelés, & les Bouteaux se préparèrent à leur servir d'escorte. Effrayé, dit la Barbinais, d'entendre déjà leurs voix lugubres, je demandai, à l'Interprète, où ces préparatifs devoient aboutir. Il me répondit que l'usage assujétissoit les Criminels à paroître, devant les Mandarins, entre les mains des Exécuteurs de la Justice. Je refusai d'entrer. Je fis déclarer, aux Juges, que nous réclamions les Loix de l'Empire en faveur des Etrangers; & que nous n'étions pas venus pour recevoir leur Sentence, mais pour demander justice. L'Interprète leur fit ce rapport. Comme ils n'ignoroient pas la vérité du fait, ils entreprirent de nous rebuter par divers obstacles. Notre délicatesse leur parut propre à favoriser ce dessein. Ils ordonnèrent qu'on fit paroître devant eux notre Pilote, comme une formalité nécessaire aux informations. Ils sçavoient qu'étant brisé de coups, il ne pouvoit être aisément transporté. Mais nous continuâmes de

(83) Pages 217 & précédentes.

demandeur

demander audience, avec menace d'aller fraper sur le tambour du Gouverneur (84), si elle nous étoit refusée.

Deux heures se passèrent, dans ces contestations. Enfin, surpris de notre fermeté, ils nous firent dire qu'ils supprimeroient la première condition, mais que nous n'en paroîtrions pas moins devant eux, dans la posture ordinaire des Chinois, c'est-à-dire, que nous leur parlerions à genoux; & que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils exigeoient cette soumission, mais pour le Sceau de l'Empereur, qui étoit exposé dans la Salle. Nous rejettâmes encore cette prétention; & les Mandarins se relâchèrent à convenir seulement qu'on ne nous donneroit point de sièges, & que le Thé ne nous seroit présenté qu'après l'Audience. Nous les trouvâmes assis, sous un dais de damas bleu, garni de cièpines blanches, chacun avec une table devant soi. Le Sceau de l'Empereur étoit effectivement sur une autre table, au fond de la Salle. Nous les saluâmes à la Françoisé, & nous leur demandâmes justice de l'insulte que le Peuple avoit faite à notre Nation, dans la personne d'un de nos Pilotes. Ils répondirent, d'un ton fort grave, que le Pilote étoit accusé d'avoir voulu visiter des femmes, dans une rue écartée; que le défordre n'avoit pas eu d'autre cause; & que nous ne devions pas ignorer que ce crime étoit le plus grand, dont un Etranger pût se rendre coupable dans l'Empire. Nous n'étions pas préparés à cet artifice. Cependant il nous fut aisé de le détruire. Quelle apparence qu'un homme assez sérieux, qui ne sçavoit pas la langue du Pays, eût cherché des femmes si loin du Comptoir, surtout dans une Ville où la conduite même des Habitans devoit nous en inspirer de la défiance? Les Mandarins feignirent de ne pas sentir la vérité de cette réponse; & s'obstinant sur la même accusation, ils nous firent valoir leur indulgence, comme une faveur accordée à notre qualité d'Etrangers. Nous perdimus l'espérance d'obtenir d'eux plus de justice; mais comme il nous suffisoit d'avoir fait connoître l'innocence du Pilote, nous leur demandâmes de nouveaux ordres pour notre sûreté, en ajoutant qu'il étoit à craindre que l'impunité n'augmentât l'insolence du Peuple. Enfin nous leur déclarâmes, avec assez de hauteur, qu'ayant apporté, dans leur Port, l'esprit de paix qui convient au Commerce, nous n'étions pas disposés à souffrir des insultes, & qu'il étoit de leur intérêt de n'en pas faire l'expérience (85).

La Barbinais conclut ce récit par deux conseils, dont il ne relève pas moins l'importance. « 1°. A la Chine, dir-il, il faut témoigner autant de fermeté qu'il est possible, & ne jamais souffrir que les Mandarins donnent atteinte aux privilèges que l'Empereur accorde aux Etrangers ». Leur pouvoir est limité, & la moindre plainte peut les perdre. 2°. Il ne faut rien omettre pour imposer du respect au Peuple; & comme il se prend beaucoup par les yeux, on ne doit pas négliger la magnificence dans les habits, ni l'air grave & composé (86).

La Barbinais, laissant les affaires du Commerce aux Marchands de son Vaisseau, prit le parti de se retirer, avec un ami, dans une petite Isle,

LA BARBINAIS
MAIS LE GÉNÉRAL.

1716.
Avantage qu'il
tire de la fermeté.

Comment cette
affaire se vint
man.

Deux Conseils
pour les Nigamans.

La Barbinais
se retire dans un
Monastère de
Bonzes.

(84) Voyez l'Article des Usages de la Chine, au Tome VI. de ce Recueil.

Tome XI.

(85) Pages 221 & précédentes.

(86) Pages 222 & précédentes.

LA BARBIE-
NAIS LE GEN-
TEL.

1716.

Situation de
F. H. C. & d'E-
mouy.

Ville ou Châ-
teau d'Emouy.

Comment les
Chinois navi-
guent.

voisine d'Emouy, nommée Cobonsout. Il se logea dans un Monastere de Bonzes; & cette solitude lui facilita le moyen de s'instruire des mœurs & des usages de la Chine, par un commerce de Lettres, qu'il entretint avec plusieurs Missionnaires, autant que par les conversations fréquentes qu'il eut, dit-il, avec les Chinois lettrés, & les Bonzes les plus superstitieux. Ses Hôtes ne parloient qu'un Portugais corrompu; mais il convint avec eux de certains signes, à l'aide desquels ils s'entendoient aisément. La plupart de ses observations se sentent si fort de leur principale source, c'est-à-dire, de la communication qu'il avoit avec les Missionnaires, qu'on y reconnoit souvent jusqu'à leurs expressions, telles que le Pere du Halde les employe dans son Recueil historique de la Chine; & cette remarque ne deshonoreroit point la fidélité d'un Voyageur. Il fait quelques réflexions curieuses sur la Province de Fokien, qui compte l'Isle d'Emouy dans sa dépendance. Sa situation, dit-il, est très commode pour la navigation & le commerce. On y trouve tous les matériaux nécessaires pour la construction des Vaisseaux. Ses Peuples sont presque les seuls, qui sortent de la Chine, & qui fassent voile sur les Mers du Japon. Leurs Vaisseaux vont aux Philippines, d'où ils rapportent des sommes considérables. » Rien ne prouve mieux la mauvaise politique d'Espagne, qui se prive de ses plus beaux revenus, en permettant, aux Chinois, le Commerce de ces Isles. Le Galion d'Acapulco n'apporte des millions de piastres aux Philippines, que pour acheter des marchandises Chinoises; ce qui fait entrer à la Chine des richesses surprenantes: tandis que les Hollandois, plus prudents, payent les marchandises de la Chine en denrées équivalentes, c'est-à-dire, en épiceries qu'ils tirent de leurs propres Etablissements, en draps de Hollande, &c, & ne laissent sortir l'argent de Batavia que pour être transporté en Europe. Quoique la Province de Fokien soit la moins étendue de l'Empire, elle est riche & très peuplée. Sa Capitale est Fochou, Ville fameuse par la beauté de ses Temples, & par le séjour du Pere Laurean, qui en gouvernoit l'Eglise. Les Missionnaires de l'Ordre de S. François en avoient une alors, à Changcheou, Ville considérable de la Province, sur la Riviere de Chang. Emouy n'a pas le titre de Ville, mais c'est un Château considérable par le nombre de ses Habitans, & par la résidence d'un Tito, qui, commandant à plus de vingt mille hommes, va de pair avec les principaux Mandarins. L'Isle, où cette Place est située à vingt-quatre degrés dix minutes de latitude du Nord, n'a pas moins de dix huit lieues de circuit. Son Port est capable de contenir plus de mille Vaisseaux. La Barbinais y crut voir, à son arrivée, une espèce de Forêt flottante. Cependant, contre le témoignage de ceux qui attribuent l'usage de la Bouffole aux Chinois, long-temps avant nous, il prétend que ces Peuples n'en ont qu'une imparfaite connoissance, & qu'ils entendent fort mal la Navigation. Ils ne perdent jamais la Terre de vue, dans leurs Voyages; & la situation des Montagnes leur sert à se reconnoître sur Mer. Il voulut sçavoir un jour, d'un Pilote Chinois, qu'il avoit fait plusieurs fois le Voyage des Philippines, par quelle méthode il dirigeoit sa route. » Je vais, lui dit le Pilote, chercher l'Isle que vous nommez Formose, &

« j'en ai connoissance avant que d'avoir perdu entièrement de vûe nos Montagnes. Si la Mer est trop agitée, je louvoye toute la nuit. Si elle est calme, je demeure à l'ancre. Au point du jour, je fais voile; & quand je découvre les Philippines, ou les Babuyanes, je vois encore les Isles, qui sont entre Formose & ces dernieres. Si le brouillard me dérobbé la vûe de la Terre, j'amene mes voiles. Il n'y a qu'un vent furieux qui puisse me causer de l'embarras (88). Si les Chinois, demande la Barbinais, ont eu, depuis tant d'années, la connoissance de la Boussole, pourquoi ne l'ont-ils plus ? surtout, lorsque leur Commerce avec les Européens devoit perfectionner leurs anciennes idées ?

La Ville, ou le Château d'Emouy, offre la véritable image d'une République de Fourmis, ou d'un Essain d'Abeilles. Ses Habitans sont dans un mouvement continuel. Elle a six milles de circuit. Les Maisons communes y sont basses; mais on distingue les Palais des Mandarins, par les colonnes qui en soutiennent le toit, & qui sont plus hautes & plus grosses, à proportion du rang.

La Barbinais n'entreprend point de décider si les Lettrés Chinois adorent un premier Principe intelligent, souverain, parfait, sans commencement & sans fin; ou si leur culte se borne au Ciel matériel & au pouvoir, qu'ils lui supposent, de produire & de conserver tout ce qui existe. C'est, dit-il, le fondement de toutes les disputes qui partageoient alors les Missionnaires, & dans lesquelles il n'a point la témérité d'entrer (89). Mais, s'attachant à la vérité des faits, il veut représenter ce qu'il a vu de ses propres yeux dans les Temples du Pays, & laisser juger à ses Lecteurs si les fameux Rits doivent porter le nom d'Idolâtrie (90).

Confucius, qu'il suffit de nommer ici pour le faire connoître, a son Temple dans chaque Ville. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, sa Statue environnée de celles de plusieurs de ses Disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont eu pour leur Maître. Tous les Magistrats de la Ville s'y assemblent, aux jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Ils y font un petit sacrifice, différent de celui qu'ils appellent solennel. Ce n'est point à ces sacrifices lunaires que la Barbinais s'arrête, soit qu'il ne les eût pas vus, ou qu'il ne les croye pas propres à l'éclaircissement qu'il se propose: mais ils décrit, sans partialité, les circonstances du sacrifice solennel, qui s'offre deux fois par an, aux deux Equinoxes, & auquel tous les Lettrés doivent assister. En un mot, c'est une peinture extérieure qu'il veut donner.

Le Sacrificateur, qui est ordinairement un des Lettrés, se dispose, à cette cérémonie, par le jeûne & l'abstinence. Il prépare, la veille, le riz & les fruits qui doivent être offerts. Il attange, sur les tables du Temple,

LA BARBIN-
NAIS LE GEN-
TIL.
1716.

Parti que la
Barbinais prend
sur les disputes
des Missionnaires.

Il raconte ce
qu'il a vu dans
les Temples.

Sacrifices qui
se font à Confu-
cius.

(88) Page 244.

(89) Dans l'embarras, où les Jésuites étoient alors, pour satisfaire la Cour de Rome, sans offenser l'Empereur de la Chine, ils publièrent, à Pékin, une Relation Historique, qui contenoit l'Apologie de leur conduite. La Barbinais se procura cette curieuse

Pièce; & se faisant faire traduire en Portugais, il la traduisit lui-même dans notre langue. Elle n'a paru dans aucuns des Mémoires qui ont été publiés en Europe.

(90) Comparez ce récit avec celui qui est tiré des Relations des Missionnaires, au Tome VII. de ce Recueil.

les pièces d'étoffes, qu'on doit brûler à l'honneur de Confucius. On orne l'Autel des plus riches étoffes de soie. On y met la Statue de ce Philosophe, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en caractères d'or. Le Sacrificateur éprouve les Porcs & les Chevres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs oreilles. S'ils remuent la tête, il les juge propres au sacrifice. Ils les rejettent, s'ils ne font aucun mouvement. Avant que d'immoler le Porc, il fait une profonde inclination. Il l'immole ensuite. Le sang, & le poil des oreilles, sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant, au chant du Coq, on donne le signal. Le Sacrificateur, suivi des Assistans, se rend au Temple. Après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains; tandis que les autres Ministres du Temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des braziers préparés à la porte du Temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'Autel, un Maître des Cérémonies dit à haute voix: qu'on offre le poil & le sang des Bêtes immolées. A ces mots, tous les Assistans se lèvent; & le Prêtre, suivi de ses Ministres & de toute l'Assemblée, porte le vase avec beaucoup de modestie & de gravité. Il enterre les poils & le sang des Bêtes, dans une cour qui est devant le Temple.

Après cette formalité, on découvre la chair des victimes, & le Maître des Cérémonies dit: Que l'esprit du grand Confucius descende. Aussi-tôt le Prêtre élève un vase plein de vin, & le répand sur une Figure humaine, faite de paille, en disant ces mots: » Vos vertus sont grandes, admirables, » excellentes, ô Confucius! Si les Rois gouvernent leurs Sujets avec équité, ce n'est que par le secours de vos Loix & de votre Doctrine incomparable. Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre offrande est pure. » Que votre esprit vienne donc vers nous, & nous réjouisse par sa présence. Le Maître des Cérémonies dit ensuite, à haute voix, *Civi*, c'est-à-dire, mettons-nous à genoux; & peu de temps après, il dit *Ki*, qui signifie, levons-nous. Le Prêtre lave encore une fois ses mains, & un de ses Ministres lui présente deux vases; l'un plein de vin, l'autre couvert d'une pièce d'étoffe de soie. Le Maître des Cérémonies dit alors; Que le Prêtre s'approche du Trône de Confucius; c'est-à-dire, de l'Autel où il suppose que l'Esprit réside. Le Prêtre se met à genoux; & tandis que les Musiciens chantent des Hymnes à l'honneur de ce Philosophe, il prend la pièce de soie, l'élève, & l'offre à l'Esprit. Il prend de même le vase de vin; & l'ayant offert, le Maître des Cérémonies dit successivement; *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle ensuite la pièce d'étoffe, dans une urne de bronze, & il adresse ce discours à Confucius: » Depuis que les hommes ont commencé » à naître, jusqu'à ce jour, quel est celui d'entr'eux qui a pu surpasser ou » même égaler les perfections & les vertus de ce Roi? L'Esprit de Con- » fucius est supérieur à celui des Saints du temps passé. Ces offrandes & » cette pièce de soie sont préparées pour le sacrifice que nous vous faisons, » ô Confucius! Tout ce que nous vous offrons est peu digne de vous. » Le goût & l'odeur de ces mets, que nous vous présentons, n'ont rien » d'exquis; mais nous vous les offrons, afin que votre Esprit daigne nous » écouter.

Le Sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prières, dont la substance est qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans mélange, & de la chair de Porc & de Chevre. Ensuite, supposant que son Esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le Maître des Cérémonies dit à haute voix : « mettez-vous à genoux ; approchez-vous du Temple de Confucius, & buvez le vin de la félicité. Le Prêtre boit le vin, & reçoit, d'un des Assistans, les viandes immolées ; après quoi, il fait une nouvelle prière, en ces termes : « Nous vous avons fait ces offrandes avec plaisir, & nous nous persuadons qu'en vous les faisant, nous recevrons routes sortes de biens, de grâces & d'honneur. En même temps, il distribue les viandes aux Assistans. Le sacrifice se termine en conduisant l'Esprit de Confucius, au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu (91).

La Barbinais ne se bôrna point à ce grand spectacle, qui faisoit le principal sujet de discorde. Il voulut voir aussi les sacrifices solennels, qui se font aux Ancêtres des Familles, & sur la nature desquels les Missionnaires ne s'accordoient pas mieux. Le Tito d'Emouy avoit fait élever, aux portes de cette Ville, un Temple superbe aux Esprits de ses Ayeux. Cet ouvrage étoit achevé depuis peu. Le Pere Laureati conseilla lui-même à la Barbinais d'y assister.

J'allai au Temple, dit-il ; & je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvois voir toutes les circonstances de la Cérémonie. Ceux qui devoient y être présens, s'étoient assemblés à la porte, avant le lever du Soleil. Le Chuchi, ou le Sacrificateur, étoit accompagné de deux Ministres, appelés Fuchi, & de plusieurs autres personnes, qui devoient aussi servir au sacrifice. Ils s'étoient préparés à cette Fête, par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils avoient vécu en continence, sans manger de viande & sans boire de vin. Le Temple étoit magnifiquement orné. Les tablettes y étoient exposées sur une grande table en forme d'Aurel, & couvertes d'un grand voile. On avoit placé, sur un coin de l'Aurel, une Figure humaine de paille, qui représenteroit apparemment le Mort à l'honneur duquel on faisoit particulièrement ce sacrifice. Les tables étoient couvertes de mets différens, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, & diverses sortes de poissons.

Aussitôt que le Prêtre fut entré dans le Temple, il lava ses mains ; & s'approchant de l'Aurel, avec tous ses Ministres, il exposa les tablettes à la vue du Peuple. Tous les Assistans se mirent à genoux, & se prosternèrent le visage contre terre. Le Maître de Cérémonie dit à haute voix : « Nous qui sommes des Enfants respectueux envers nos Peres, nous vous servons, nous vous honorons aujourd'hui, & nous vous supplions de venir au milieu de nous, pour recevoir nos vœux & nos offrandes. Le Peuple, s'étant mis à genoux trois fois de suite, & s'étant relevé autant de fois, le Maître de Cérémonie cria : « Que le Sacrificateur vienne s'approcher de l'Aurel, & qu'il se prosterne devant les Esprits. Les Esprits sont déjà descendus. Qu'on leur offre les viandes. Un des Ministres prit alors un vase plein de vin, & le

LA BARBIN-
NAIS LA GEN-
TIL.
1716.

Sacrifices qui
se font aux An-
cêtres.

Sacrifice pour
les Ancêtres

Diverses Prières.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1716.
Promesses de la part des Ancêtres.

mit entre les mains du Sacrificateur, qui le répandit sur la Figure humaine de paille. Le Peuple ayant recommencé à se prosterner, le Prêtre offrit, devant les tablettes, des viandes & des fruits.

Le Maître des Cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une voix plus forte : « Buvez le vin de la félicité. Qu'il soit la source des biens & des faveurs. Le Prêtre, ayant bû le vin, fit cette prière : « Illustres Ancêtres, « vous avez commandé, au Maître des Cérémonies, de nous promettre de « votre part des biens sans fin. C'est vous qui procurez à vos Descendants « les dons magnifiques du Ciel, & qui nous donnez des moissons abondantes, une longue vie, &c. Ensuite, chacun se mit à genoux. J'admira la promptitude avec laquelle tout le monde obéissoit au Maître des Cérémonies. Les Prêtres & les Ministres prirent les Tablettes, & les recouvrirent comme elles l'avoient été. Les viandes & les fruits furent distribués aux Assistants, & le Maître des Cérémonies termina ses fonctions par ce discours : « Soyez sûrs qu'en récompense du Sacrifice que vous venez d'offrir, vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens & de richesses, « une heureuse & abondante lignée, une longue vie, le repos & la paix. Le Prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papiers dorés, ronds & taillés en forme de monnoie. Avant que de sortir du Temple, chacun fit, au Tito, un certain nombre de révérences & de genuflexions (92).

Description de la grande Pagode d'Emouy.

La Barbinais joint, à ce récit, une courte description de la grande Pagode d'Emouy, avec le soin d'avertir qu'elle ne se trouve dans aucune autre Relation. Ce beau Temple est situé à deux milles de la Ville, dans une Plaine, qui se termine, d'un côté à la Mer, & de l'autre à une fort haute Montagne. La Mer, par différents Canaux, forme devant le Frontispice une nappe d'eau, bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'Edifice est de trente toises. Le Portail est d'une grandeur proportionnée, & chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaste Portique, pavé de grandes pierres quadrées & polies, au milieu duquel s'élève un Autel, qui soutient une Statue colossale de bronze doré, assise, & les jambes croisées. Quatre autres Statues, qui sont dans la même posture, autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur; mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, & porte en main son symbole. L'un tient un Serpent, qui fait plusieurs replis autour de ses bras; l'autre, un arc bandé; le troisième, une hache d'armes, & le dernier une espèce de guitare.

En sortant du Portique, on entre dans une avant-cour, quadrée, & pavée de longues pierres grises, dont la moindre à dix pieds de longueur & quatre de large. Quatre Pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, & qui se terminent en dômes, communiquent par un corydor qui règne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamètre, élevée sur une fort belle charpente (93). Dans le second, on voit un Tambour, d'une grosseur démesurée, qui sert aux Bonzes, pour annoncer

Instrument de Musique.

(92) Page 144 & précédentes.

(93) Le battant des cloches Chinoises est en dehors, & de la forme d'un marteau.

les jours de la nouvelle & de la pleine Lune. Les deux autres Pavillons renferment les ornemens du Temple, & servent de retraite aux Voyageurs, que les Bonzes sont obligés de recevoir & de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande Tour isolée, qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre, qui regne en dehors. Le dôme de cette Tour est un Temple, dont la forme intérieure est quarée. La voûte est ornée de mosaïques, & les murailles sont revêtues de figures de pierres en relief, qui représentent des Animaux & des Monstres. Les colonnes, qui soutiennent la voûte, sont de bois vernissé. Le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des Oiseaux, des Papillons, des fleurs & d'autres figures. Les Bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'Autel, & n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes, qui sont pendues à la voûte. À l'une des extrémités de l'Autel, on voit une Urne de bronze, sur laquelle ils frappent par intervalles, & qui rend un son lugubre. À l'autre bout est une machine de bois, ovale & creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'Idole ritulaire du Temple. C'est la Déesse *Co.inginpussao*. Elle est placée au milieu de l'Autel, sur une fleur de bronze dorée, qui lui sert de base. Elle tient un jeune Enfant dans ses bras. Plusieurs Idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect & leur dépendance.

LA BASSE-
NAIS LA GAN-
TIL.

1716.

Autres Instru-
mens.

Les Bonzes ont tracé, sur les murs de ce Temple, divers caractères hiéroglyphiques. On y voit un Tableau peint à fresque, qui représente un Etang de feu, où plusieurs hommes semblent nager; les uns portés sur des Monstres, les autres environnés de Dragons & de Serpens ailés. Au milieu du gouffre, on aperçoit un rocher escarpé, sur lequel la Déesse du Temple est assise, tenant dans ses bras un Enfant, qui semble appeler tous les Malheureux qu'il regrette de voir dans les flammes: mais un Vieillard, dont les oreilles sont pendantes, & la tête armée de cornes, les empêche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du rocher. Les Bonzes refuserent à la Barbinais l'explication qu'il leur demanda sur ce Tableau. Il vit, derrière l'Autel, une espèce de Bibliothèque, dont les Livres traitent du culte, & de la forme des Sacrifices.

Figures Hié-
roglyphiques.

Lorsqu'il fut descendu de ce Temple, on lui fit traverser la cour, pour entrer dans une Galerie, dont les murs sont lambrissés. Il y compta vingt-quatre Statues de bronze doré, qui représentoient vingt-quatre Philosophes, anciens Disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, il arriva dans une grande Salle, qui est le Réfectoire des Bonzes. On le fit passer delà dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au grand Temple. On y monte par un large escalier de pierre. L'intérieur est particulièrement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les deux Instrumens de Musique, & les autres décorations du premier Temple. L'Idole principale est sur l'Autel; mais on ne la voit qu'à travers d'une gaze très fine, qui forme une espèce de rideau. Le reste de l'Edifice consiste en plusieurs grandes chambres, fort propres, mais mal percées. Les Jardins & les Bosquets sont pratiqués sur le côté de la Montagne, où l'on a raillé, dans le roc, des grottes charmantes (94).

Ornemens du
grand Temple.

(94) Pages 273 & précédentes.

LA BARBINAIS
NAIS LE GÉNÉRAL.

1716.

Incendie
des Bonzes.

Les François vifiterent fouvent ce Temple, & n'y reçurent que des civilités de la part des Bonzes. Cependant la Barbinais avertit qu'il ne faut pas chercher à fatisfaire entièrement fa curiosité, ni pénétrer dans les Appartemens où l'on n'est pas introduit; surtout, dit-il, fi l'on n'est pas bien accompagné. Les Bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, fous de rigoureufes peines; & qui en gardent fouvent dans des lieux secrets, fe vangent d'une curiosité trop indifcrète. Le Pere Laureati lui raconta que près de Focheou, lieu de fa réfidence, il y avoit un fameux Monaftere des principaux Bonzes de cette Province. La fille d'un Docteur Chinois, retournant chez fon pere, fuivie de deux femmes, & portée, fuivant l'ufage du Pays, dans une chaise couverte, eut la dévotion d'entrer dans ce Temple, & fit avertir les Bonzes de fe retirer, tandis qu'elle y feroit fa priere. Leur Chef fe cacha derrière l'Autel, vit cette jeune perfonne, & conçut pour elle une paffion fi vive, qu'ayant fait arrêter fur le champ les deux Suivantes par quelques autres Bonzes, il fe faifit d'elle, malgré fes cris & fes larmes. Le Docteur apprit bientôt que fa fille étoit entrée dans le Temple, & qu'elle y avoit difparue. En vain la redemanda-t'il aux Bonzes. Ils s'accorderent à répondre qu'elle étoit fortie, après avoir fait fa priere. Mais, élevé dans le mépris de la fuperftition, comme tous les Lettrés Chinois, il s'adreffa au Général des Tartares de la Province. Les Bonzes fe virent forcés de fe juftifier. Ils fe flatterent de mettre le Peuple dans leurs intérêts, en publiant que leur Dieu étoit devenu amoureux de la jeune fille & qu'il l'avoit enlevée. Les plus adroits entreprirent même de faire comprendre, au Docteur, combien l'Idole avoit fait d'honneur à fon fang, par une fi belle alliance. Mais le Général Tartare, méprifant ces Fables, fe rendit au Monaftere, en examina foigneufement tous les réduits, & trouva, dans un lieu fouterrein, plus de trente femmes, entre lesquelles le Docteur reconnut fa fille. Auffi-tôt qu'elles furent fortées de leur prifon, le Général fit mettre le feu aux quatre coins de l'Edifice, & brûla le Temple, les Autels, les Dieux & les Miniftres (95).

Témoinage
que la Barbinais
rend aux Bonzes
de Colomfou.

La Barbinais, qui faifoit fon féjour dans une Communauté de Bonzes, n'y apperçut rien de fi révoltant. » Leur culte, dit-il, ne s'étend pas fort
» loin. Uniquement occupés de l'entretien des lampes, ou du foïn de recevoir ceux qui viennent faire leurs prieres, ils mènent une vie molle &
» oifive. Ils n'ont aucun revenu fixe. Ils vont, de porte en porte, une clochette à la main, mandier les fecours néceffaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête, à l'honneur de l'Idole qu'il garde dans fa maifon,
» il appelle les Bonzes, qui, revêtus de longues chappes brodées, portent l'Idole par les rues : ils marchent doux à deux, tenant à la main plusieurs
» banderolles garnies de fonnettes, & le Peuple les fuir, par curiosité plutôt que par dévotion. Au jour de la nouvelle & de la pleine Lune, ils
» fe levent pendant la nuit, pour réciter des prieres. Il m'a femblé qu'ils
» répéroient toujours la même chofe, avec autant de modeltie & de dévotion, que s'ils avoient quelque idée des Dieux qu'ils invoquent. Ils affectent une grande humilité dans les complimens qu'ils fe font entr'eux. Ils

se prosternent les uns devant les autres. Mais comme ils se traitent ensuite, & que le plus souvent ils s'enivrent, la visite, qui commence par des civilités, finit presque toujours par des invectives mutuelles.

Ce sont-là, continue l'Auteur, des détails que j'ai sans cesse devant les yeux, depuis que j'habite le Monastere de Colomfou. Les Bonzes m'y ont cédé, depuis cinq mois, un fort joli appartement, sous le bon plaisir des Mandarins. Il y a quelques jours que je faillis d'être étouffé dans mon lit, par la fumée d'un sacrifice. Je sortis brusquement de ma chambre, & le premier objet que j'aperçus fut une table couverte de Poules bouillies, de Canards, de Poisson, &c. Je vis le Bonze, qui me loge, fort occupé à brûler du papier doré, dans son urne sacrée. Je jugeai d'abord qu'il faisoit quelque important sacrifice; mais je ne pouvois comprendre pour quoi il le faisoit à ma porte. Je lui en demandai la raison : Votre Dieu, me dit-il en pleurant, tue toutes mes Chevres. Depuis que vous demeurez dans cette Isle, j'ai perdu la moitié de mon troupeau. Je tâche de fléchir ce terrible Dieu par les viandes que je lui offre. Il me fit voir quelques caractères hiéroglyphiques, qu'il avoit tracés sur ma porte, par lesquels il prétendoit conjurer le Dieu des François. Je voulus le défabuser; mais je n'y réussis pas. Cependant, m'étant informé du sujet de son chagrin, j'appris que nos Marelots venoient chaque jour dans la petite Isle de Colomfou, où l'on avoit dressé un Tente, pour mettre à couvert les ustanciles du Vaisseau, & que s'imaginant plaie au Ciel en volant un Bonze, ils mettoient dans l'oreille de ses meilleurs Chevreux une grosse épingle de fer, qui pénétrait jusqu'au cerveau. Ces animaux en mouraient bien-tôt; & le Bonze, attribuant cette mortalité à quelque maladie contagieuse, dont il accusoit le Dieu des François, les jettoit à la voirie. Les Marelots se hâtoient de les emporter, & rioient beaucoup de sa simplicité.

Le Pere Laureati ne fit pas difficulté de raconter, à la Barbinais, plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans les Recueils du Pere du Halde. Elles regardent particulièrement le fameux Empereur Kamhi, qui occupoit encore le Trône. Il regnoit depuis environ cinquante ans, & son âge étoit de soixante & trois. Le goût qu'il avoit pour nos Sciences & nos Arts lui faisoit tolérer les Missionnaires, & l'établissement d'une Religion étrangère dans l'Empire; mais il n'avoit aucune disposition à l'embrasser. Il avoit tout l'orgueil & le faste des Monarques Orientaux. Sa vanité ne pouvoit souffrir que dans les Cartes Géographiques, on ne mit pas son Empire au centre du Monde; & quelques Jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre, dans une Carte Chinoise, qu'il leur fit faire à Peking. Il rejetta deux Globes, d'une rare beauté, qu'un Négociant Anglois lui avoit offerts, par la seule raison que la Chine n'y étoit pas située comme il le desiroit. Sa prévention, pour le Pays dont il étoit le Maître, alloit jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyoit quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnoit secrètement, à ses Ouvriers, de le contrefaire; & le faisant voir ensuite aux Missionnaires, comme une production du génie Chinois, il leur demandoit, avec beaucoup de sens froid, si les Européens faisoient les mêmes ouvrages?

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enivrer, pour

Tome XI.

FFF

LA BARBIN-
NAIS LE GÉN-
TIL.

1716.

Simplicité d'un
Bonze.

Les François
en profitent.

Traits curieux
racontés à la Bar-
binais, sur l'Em-
pereur Kamhi.

LA PARFES-
NAISSANCE
XII.

1716.

connoître les effets du vin. Un Mandarin, qui passoit pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des Isles Canaries, dont les Gouverneurs des Villes Maritimes avoient soin de fournir constamment sa table. Il s'enyva. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le Mandarin passa dans l'Antichambre des Eunuques, & leur dit que l'Empereur étoit ivre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès; que le vin aigriroit encore son humeur, naturellement violente, & que dans cet état il n'épargneroit point ses plus chers Favoris. Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, & que vous me fassiez mettre dans un Cachot, comme si l'ordre venoit de lui. Laissez moi le soin du reste. Les Eunuques approuverent cette idée, pour leur propre intérêt. L'Empereur, surpris de le trouver seul, à son réveil, demanda pourquoi le Mandarin l'avoit quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, on l'avoit conduit, par son ordre, dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort. Le Monarque parut long-temps rêveur, & donna ordre enfin que le Mandarin fût amené. On le fit paroître, chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'Empereur, comme un Criminel, qui attend l'Arrêt de son supplice. Qui t'a mis en cet état, lui dit ce Prince? quel crime as-tu commis? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le Mandarin. Je sçais seulement que Votre Majesté m'a fait jeter dans un noir Cachot, & que lorsqu'on m'en a tiré, j'attendois la mort. L'Empereur retomba dans une profonde rêverie. Il parut surpris & troublé. Enfin, rejetant, sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter ses chaînes, au Mandarin, & le renvoya libre. Depuis cette Aventure, on remarqua qu'il évitoit les excès du vin (89).

Le même Missionnaire, pour peindre l'avarice de Kamhi, racontoit encore à la Barbinais que se promenant, il y avoit quelques années, dans un Parc de la Ville de Nankin, il avoit appelé un Mandarin de sa suite, qui passoit pour le plus riche Particulier de l'Empire, & qu'il lui avoit ordonné de prendre la bride d'un âne, sur lequel il monta, & de le conduire autour du Parc. Le Mandarin obéit, & reçut un tael pour récompense. L'Empereur voulut, à son tour, lui donner le même amusement. En vain le Mandarin s'en excusa. Il fallut souffrir que son Maître lui rendit l'office de Palfrenier. Après cette bizarre promenade; combien de fois, lui dit l'Empereur, suis-je plus grand & plus puissant que toi? Le Mandarin, se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison étoit impossible. Eh bien, répliqua Kamhi, je veux la faire moi-même. Je suis vingt mille fois plus grand que toi. Ainsi tu payeras ma peine, à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le Mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son Souverain (90).

1717.
Départ de l'Isle
d'Amoy.

Après avoir passé environ sept mois dans l'Isle d'Emouy, le Vaissseau François remit à la voile, le 12 de Janvier 1717; & dans l'espace d'un mois il arriva heureusement à la vûe de plusieurs Isles, qui forment l'em-

(89) Pages 308 & précédentes.

(90) *Ibidem.*

bouchure du Déroit de Malaca. Elles forment une perspective charmante, par la verdure des arbres dont elles sont couvertes. Cependant la Barbinais s'étonne « qu'on ose se guider sur les vûes, ou les perspectives, d'une » Terre qu'on dessine sur Mer. Il avoit des Plans, levés par de très habiles » gens ; & les Terres, les Montagnes, &c. ne paroissent point à ses yeux » telles qu'elles étoient dessinées. Il est persuadé, dit-il, que si deux lu- » génieurs levent, dans deux Vaisseaux différens, le Plan d'une même » Terre, ce Plan ne paroitra pas le même, si la distance des deux Vaisseaux » est seulement d'une demie lieue. Ainsi, pour se servir utilement de tous » les Plans qu'on porte ordinairement sur Mer, il faudroit que le Vaisseau, » où l'on est, se trouvât précisément au même point que celui sur lequel ils » ont été levés ; ce qui lui paroît impossible. Il croit aussi que depuis la » Chine jusqu'au déroit de Malaca, la sonde & la latitude sont les meil- » leurs Guides. Il faut peu se fier aux Courans, qui sont variables suivant » les saisons, & qui n'ont pas toujours la même force (51).

Le 16, à deux lieues de la Côte de Sumatra, les François se virent dans la nécessité de commettre une action qu'ils se reprocheroient amèrement, & dour le récit même, joint au vif regret qu'ils en eurent, fait un honneur extrême à la générosité de leur Nation, dans des Mers où l'on n'a pas vu jusqu'à présent que les autres Européens se piquent de la même délicatesse. Ils se trouverent tout d'un coup à quatre brasses de profondeur, sans pouvoir reconnoître le Canal, dont ils s'étoient écartés par degrés. Dans cet embarras, ils jetterent l'ancre : mais, une heure après, tandis qu'on délibéroit sur le péril présent, on s'aperçut que le fond étoit encore diminué d'une demie brasse, & qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaisseau ne fût échoué. La peur augmenta le danger. Les Matelots n'écoutoient plus les ordres des Officiers, & la prudence n'étoit pas moins oubliée que la soumission. « Enfin, la nécessité, confesse l'Auteur, nous rendit injustes, » & nous empêcha même de considérer un autre péril, auquel nous allions » nous exposer. Nous tirâmes un coup de canon à boulet, sur un Brigantin Malai, qui passoit entre la Côte de Sumatra & notre Vaisseau. Les » Malais amenèrent aussitôt leurs voiles ; & nous nous jetâmes, cinq ou » six, dans la Chaloupe, avec nos armes, sans sçavoir encore quel étoit » notre dessein. Je proteste, en particulier, que je fus poussé par un mou- » vement dont je ne fus pas le maître. Cependant, aussitôt que nous eû- » mes lâissé le Vaisseau, on nous avertit, avec le Porte-voix, de prendre un » Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes le Brigantin, où nous ne » vîmes d'abord que sept ou huit hommes, qui achevoient de charger quel- » ques petits canons de bronze. Leur Chef nous ayant demandé, par divers signes, ce que nous desirions de lui, nous lui répondîmes, dans le même langage, que nous avions besoin d'un Pilote, pour nous conduire dans le Canal du Déroit. Une vieille Femme, qui se tenoit assise dans un coin, m'ayant dit quelques paroles, en mauvais Portugais, je lui expliquai nos intentions : mais lorsqu'elle les eut connues, elle feignit de ne les pas entendre.

LA BARBI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.
Plans levés en
Mer, toujours
succédant.

Avanture d'un
pilote, qui fait
honneur aux
Français.

Dont quel dans
ils se trou-
vent.

LA BARRI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.
Leur combat
fut un Vaisseau
Malais.

Combat im-
prévu.

Secours que
les François ti-
rent de leurs
Gacifs.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu sur les Malais, s'ils nous attaquoient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue m'avertirent que le Brigantin étoit emporté par le Courant, & que les Malais n'avoient pas jetté l'ancre. Je les pressai de la jeter. Ils arrêterent ainsi ce Bâtiment, qui étoit déjà hors de la portée du canon du nôtre. Nous finies ensuite passer dans notre Chaloupe, la vieille Femme, le Capitaine, qui étoit son Fils, une autre Femme, & deux Malais, comme des otages nécessaires à notre sûreté. La violence, que nous fûmes obligés d'employer, leur ayant fait jeter des cris, plusieurs autres Malais sortirent aussi-tôt du fond de cale, d'un air si furieux, que nous ne pûmes douter qu'ils n'eussent formé quelque dessein contre nous. Nos regards se tournèrent tristement vers notre Vaisseau; & nous vîmes, avec douleur, qu'il nous étoit impossible d'en recevoir du secours. Cependant le danger devenoit terrible. Quoiqu'on n'eût apperçu qu'un ou huit hommes, en entrant dans le Brigantin, ils étoient plus de soixante, qui commencèrent à sortir tumultueusement du fond de cale. La crainte d'être accablés par le nombre, si nous leur laissions le temps de s'assembler, & de reconnoître l'inégalité de nos forces, nous fit charger ceux qui étoient montés les premiers. Ils tirèrent leurs poignards, pour se défendre; & dans le même temps, nous vîmes paroître derrière nous, d'autres Malais, qui s'étoient cachés dans la chambre de poupe. Heureusement, aucun des nôtres ne fit feu sur eux; & nous contentant de les repousser par le mouvement de nos sabres, nous les contraignîmes, après une légère résistance, de rentrer tous dans le fond de cale. Quelques-uns néanmoins furent blessés. Nous ôtâmes, de la chambre de poupe, un assez grand nombre d'armes, dont il n'avoient pas eu le temps de se servir dans leur surprise, & nous fermâmes soigneusement les écoutilles. Notre dessein n'étoit pas de leur nuire; & nous gémissions au contraire de nous voir forcés à la violence: mais ils nous auroient infailliblement massacrés, si nous avions perdu le temps à vouloir les contraindre de la droiture de nos intentions.

Le calme paroissant rétabli, nous transportâmes, dans notre Chaloupe, toutes les armes que nous avions trouvées. Elles consistoient en quantité de lances, & six petits pierriers de fonte, que nos Ennemis auroient pu faire servir contre nous, pendant notre retour au Vaisseau. Leur Capitaine, que nous emmenâmes malgré lui, ne laissa point de donner divers ordres à ses Matelots, pour la sûreté de notre route; & nous partîmes sous sa conduite. Ces malheureux Malais pleuroient amèrement. La Vieille seule nous regardoit d'un œil sec, & me dit hardiment, en mauvais Portugais, que loin de nous craindre, elle étoit sûre que si nous étions Chrétiens, nous n'aurions pas l'injustice de l'arracher du sein de sa Patrie, & de la réduire à l'esclavage. Cette fermeté m'étonna. Je lui fis comprendre que nous ne pensions en effet qu'à tirer, de son fils, un secours qui nous étoit nécessaire, dans le dessein de le récompenser de ses peines, & de lui restituer tout ce qu'on avoit enlevé du Brigantin. Ensuite, lui ayant demandé quel étoit son Pays, elle me répondit qu'elle étoit de Cambaye; que son fils avoit armé le Brigantin, pour transporter du riz à l'Isle de Java, & que

la plupart des Malais, qu'il avoit à bord, n'étoient que des Passagers.

En arrivant au Vaisseau, le Capitaine Indien, fit l'office de Pilote. Il nous conseilla de lever l'ancre, pour aller mouiller une portée de fusil plus loin. Nous y passâmes tranquillement la nuit. Mais, à l'arrivée du jour, nous fûmes surpris de ne plus voir le Brigantin, qui s'étoit échappé à la faveur des ténèbres. Le Capitaine Indien poussa des cris, s'arracha les cheveux, & nous reprocha la perte de son Vaisseau, dont il ne douta point que les Passagers Malais ne se fussent saisis dans son absence. Il fit des plaintes si touchantes, que par compassion, & pour ne pas nous rendre coupables d'une autre injustice, nous nous rendîmes à sa prière qu'il nous fit, de le mettre au rivage, à la dernière Pointe de Sumatra. La joie, de se revoir en liberté, parut diminuer son inquiétude. On lui donna vingt piaîtres, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, & deux flacons d'eau-de-vie, avec de la poudre & des balles, qu'il avoit demandées pour se défendre des Bêtes farouches, qui sont en grand nombre sur cette Côte. On lui rendit ses pierres & ses lances. Enfin, lorsqu'il fut prêt à s'embarquer dans le Canot du Vaisseau, plusieurs François eurent la générosité de lui servir d'escorte. Je fus de ce nombre.

Nous nous armâmes chacun d'un fusil & d'un sabre, & nous fîmes route vers le rivage; tandis que notre Vaisseau continua la sienne à petites voiles, pour doubler la dernière pointe du Sud de l'Isle. Nous nous approchâmes de terre à la portée du fusil. Mais un grand banc, dont le rivage est bordé, nous obligea de le côroyer pendant plus d'une lieue, sans pouvoir y descendre. Notre impatience étoit fort vive, surtout à la vue de plusieurs Chats-Tigres, & d'autres Animaux, que nous regrettions de ne pouvoir tirer. Après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presque à la pointe du Sud, lorsque nous aperçûmes une petite Galiote à rames, qui venoit à nous le long du rivage. Nous n'étions que six François armés. Nos amis, qui nous voyoient du Vaisseau, craignirent que nous ne fussions attaqués par les Indiens de ce Bâtimement, lorsqu'ils auroient reconnu notre petit nombre, & ne douterent pas qu'ils n'y fussent même excités par les Malais, que nous tenions encore sous le joug. On se hâta d'armer la Chaloupe, où la plupart des Officiers & des Volontaires s'embarquerent ardemment, pour accourir à notre secours. Mais comme nous étions poussés par le vent, nous abordâmes la Galiote avant qu'ils eussent fait la moitié du chemin. C'étoit un Bâtimement ras & sans canon, monté par une vingtaine d'Indiens nus, au milieu desquels on distinguoit un Seigneur de Sumatra. Nos fusils, dont nous les couchâmes en joue, les rendirent immobiles; & la vivacité avec laquelle ils se virent aborder, leur fit croire sans doute que leur vie étoit menacée. Cependant, la vieille femme, qui étoit avec nous, & que ce mouvement nous avoit fait perdre de vue, sauta légèrement dans la Galiote. Nous doutâmes, d'abord, si ce n'étoit pas pour animer ces Insulaires au combat; mais après quelques discours qu'elle parut leur tenir, nous fûmes agréablement surpris de voir leur Chef porter les mains à sa tête, & nous saluer à la manière des Maures. Il étoit revêtu d'une longue robe, de soie des Indes. Un grand chapeau, tissé de joncs, garantissoit sa tête des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargés d'anneaux & d'émeraudes.

E f f f iij.

LA BASTI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717
Le Capitaine
Indien paraît
Berganun.

Rencontre d'un
Seigneur de Su-
matra.

Généralité d'un
peu comme in-
dienne.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1717.

Sa fierté en quittant les Français.

Nos Malais nous prièrent alors de les laisser passer tous dans cette Galiothe, & nous firent entendre qu'en remontant le Détroit, ils espéroient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes tout ce qu'ils demandèrent de nous. Leurs provisions & leurs armes furent transportées à leur suite, par nos propres Matelots. Lorsqu'ils eurent quitté le Canot, nous fîmes des excuses civiles au Capitaine; mais il affecta de ne pas nous répondre. La vieille femme, plus sensible à l'offense qu'aux réparations, malgré le service qu'elle venoit de nous rendre, garda de même un profond silence, tous deux apparemment pour se vanger de leur perte par nos remords; car ils avoient pu remarquer que nous étions vivement touchés du mal que nous leur avions causé. Notre Pilote ayant fait mettre à la voile, après notre retour, nous ignorons si ces malheureux Indiens retrouvèrent le Brigantin, & nous ne savons pas mieux si la force de la nécessité peut nous avoir justifiés devant le Ciel (92).

Observations de l'Auteur sur le Détroit de la Sonde.

La Barbinais, se formant à la navigation par l'expérience & l'exemple, donne ici quelques lumières importantes sur le reste du même Passage. Après avoir observé que l'Isle de Sumatra forme trois Détroits considérables; celui de Malacca, vers le Nord; à l'Orient, celui de Banca, avec l'Isle de ce nom, & au Midi celui de la Sonde, avec l'Isle de Java, il représente son Vaisseau à trois lieues de l'Isle de Lucipara, Est-Quart de Nord-Ouest, sur six brasses de fond, & dans l'embarras pour faire sonder le banc de sable, dont cette Isle est environnée. Le banc se trouve beaucoup plus loin de Sumatra, & plus proche de Lucipara, qu'il n'est marqué sur les Cartes: « mais si c'est une erreur des Géographes, elle ne doit pas, dit-il, leur être reprochée comme un défaut; car en marquant le danger plus proche, » ils ont peut-être voulu réveiller la prudence des Pilotes. On trouva trois brasses & demi de profondeur, sur les acoves de ce banc. Pour ne rien donner au hasard, un Vaisseau doit se faire précéder ici de sa Chaloupe, avec un drapeau, qui marque les sondes à mesure qu'elles varient. Après avoir fait route, depuis le matin jusqu'à midi, sans s'écarter de plus d'une lieue, de la Côte de Sumatra, on gouverne au Sud, & au Sud-Quart-de-Sud-Ouest. La Chaloupe, étant revenue à bord, rapporta que dans toutes les sondes, on n'avoit pas trouvé moins de six brasses d'eau à cette distance de la Terre; ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le Détroit de Banca, ou en sortir par ce Passage, à ranger plutôt l'Isle de Sumatra, que celle de Lucipara. On étoit à trois degrés vingt-quatre minutes de latitude Méridionale, & la route avoit été au Sud-Ouest. La Chaloupe ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on avoit porté au Sud-Sud-Ouest; & le fond ayant encore diminué, on avoit mis le Cap au Nord-Quart-de-Nord-Est, pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Isle aux grands arbres, ainsi nommée de plusieurs arbres très hauts, qu'on découvre de fort loin. « Ce banc est beaucoup plus éloigné de l'Isle, » qu'il n'est marqué dans les Cartes. Il faut même que les Courants portent » au Sud avec une rapidité surprenante, puisque suivant l'estime, on croyoit » n'avoir fait que sept ou huit lieues depuis Lucipara, quoique les Cartes » en marquent dix-huit (93).

Conseil qu'il donne aux Navigateurs.

(92) *Ibid.* pages 32 & précédentes.

(93) Page 31.

On passa, le lendemain, devant les deux Isles las Hermannas, à si peu de distance, qu'on y auroit pû jeter une pierre. Ce ne sont proprement que deux petits Rochers couverts d'arbres. Il n'y a point d'écueils à craindre, entre ces Isles & Sumatra : mais on doit éviter de passer au large, c'est-à-dire, à l'Est, où les Roches sont dangereuses à fleur d'eau. Les Courans portent toujours au Sud.

Le jour suivant, qui étoit le 20 de Mars, les sondes ayant donné depuis sept jusqu'à onze brasses, on vit bientôt la Terre de toutes parts, c'est-à-dire, toute la Côte Orientale de Sumatra, sur la droite du Vaisseau, plusieurs Isles sur la gauche, & l'Isle de Java devant la proue. Cette partie de l'Isle de Sumatra est fort montagneuse. On y distingue une Montagne, dont le sommet se termine en Pyramide, & qui marque l'entrée du Détroit de la Sonde. La distance, depuis les Isles las Hermannas jusqu'à ce Détroit, est moins grande qu'elle n'est marquée dans les Cartes. On vit bientôt aussi l'Isle que les Hollandois ont nommée la grande Toque, parce qu'elle a quelque ressemblance avec un bonnet. Elle sert encore à reconnoître l'entrée du Détroit. Son circuit est d'environ quatre cens pas. On y trouve vingt brasses de profondeur, sans aucun écueil, à un jet de pierre du rivage. Un Vaisseau, surpris par le calme, ne doit pas balancer à jeter l'ancre à l'embouchure du Détroit, parce que les Courans le porteroient infailliblement sur cette Isle (94).

A si peu de distance de Batavia, & pendant la paix, qui regnoit entre les Puissances de l'Europe, il étoit naturel que les François allassent relâcher dans un Port, où la qualité d'amis devoit leur faire espérer toutes sortes de rafraichissemens. Cependant ils n'eurent pas même la pensée d'y aborder, dans la crainte que la jalousie du Commerce ne portât les Hollandois à leur faire quelque insulte. Ces fiers Marchands ne souffrent qu'avec peine que les autres Nations de l'Europe entreprennent de passer par le Détroit de la Sonde. Ils se sont acquis un empire si redoutable dans ces Mers, qu'ils croient pouvoir tout y commettre impunément. La Barbinais s'étonne que les François, les Anglois, les Espagnols & les Portugais n'aient point encore cherché à tirer vengeance des injures qu'ils ont reçues de cette ambitieuse Nation, & qu'ils aient souffert qu'elle soit devenue si puissante (95).

On se détermina donc, dans un Conseil, à chercher du secours parmi les Barbares, plutôt que d'en demander à de si dangereux amis ; & cette résolution nous procura ici quelques lumières sur une Côte, dont on avoit peu de connoissance. Le 22, les Courans ayant suppléé au vent, pour faire avancer le Vaisseau dans le Détroit, il se trouva à midi par les six degrés quinze minutes. On y découvroit le rivage de Java, & plusieurs Habitations sur la pente des Montagnes & dans les Vallées. On voyoit de vastes Campagnes, plantées de riz. Les Montagnes ne sont pas fort hautes, du côté du Détroit ; mais elles sont couvertes d'arbres, vers leur cime, & les revers paroissent bien cultivés.

L'ancre ayant été jetée pour toute la nuit, quelques Officiers se mirent

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1717.
Isle de las Hermannas.

Isle de la grande Toque.

Raisons qui éloignent les François de Batavia.

Ils cherchent du secours parmi les Barbares.

LA BARBINAIS LE GÉNÉRAL.

1717.
Voyage nocturne de la Barbinais.

dans le Canot, à neuf heures du soir, pour visiter le rivage, & tenter la pêche de la Tortue. La Barbinais voulut être du nombre. Ce petit Voyage, dit-il, ne fut pas des plus heureux. Le vent, les éclairs & la pluie nous incommoderent beaucoup. Nous entrâmes dans une petite Baye, d'une lieue de longueur d'un Cap à l'autre, où nous trouvâmes la Mer moins agitée; mais la Côte étoit défendue par un banc de Rochers, & nous n'eûmes pas peu de peine à descendre. Cependant l'air étant devenu plus serein, & la Lune nous prêtant sa clarté, nous trouvâmes un petit Havre, où nous nous engageâmes, par un Canal bordé d'écueils. En touchant au rivage, la vue de plusieurs traces, que nous prîmes pour celles de diverses Bêtes féroces, dont nous scavions que l'Isle est remplie, faillit de nous faire rentrer dans notre Canot. Mais chacun s'étant reproché sa frayeur, nous nettoyâmes nos armes, pour nous mettre en défense contre les Hommes & les Bêtes. Nos Matelots allumèrent un grand feu. Nous séchâmes nos habits; & quelques flacons de vin, que nous avions apportés, ranimèrent nos forces & notre courage. Il y avoit, sur le rivage, un Bois fort épais, d'où sortoit un ruisseau d'eau fade & faumache. Nous en pouvions espérer de plus douce, en remontant sur les bords; mais un bruit affreux, que nous entendîmes dans le Bois, & qui paroissoit venir d'une légion d'Animaux, ne nous inspira point l'envie de tenter cette aventure. Ceux qui n'étoient point armés rentrèrent dans le Canot, pour s'exercer à la pêche; tandis qu'examinant les traces imprimées sur le sable, nous nous efforçâmes d'en démêler quelques-unes de Tortue. Mais, quoique cette Baye nous eût paru fort poissonneuse, nous n'y prîmes aucune espèce de poisson. Nous n'y aperçûmes non plus aucune marque d'habitation. Les Hollandois, qui abordent quelquefois à cette Côte, enlèvent les Bestiaux qu'ils y trouvent; ce qui porte les Insulaires à se retirer, avec leurs troupeaux, dans les Vallées, ou sur les Montagnes.

Isle du Prince.

Le 23, les François s'avancèrent jusqu'à la dernière Pointe de l'Isle de Java, où finit le Détroit de la Sonde, & reconnurent l'Isle du Prince. Leurs Instructions portoient d'y relâcher, pour y faire de l'eau; mais cette Isle déserte ne leur promettant point d'autres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre Isle, qui n'est séparée de Java que par un Canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveroient de l'eau, du riz & des légumes. On mouilla, sur vingt brasses, à une demie lieue de l'Isle. La Chaloupe & le Canot furent équipés, pour chercher une Aiguade sur l'un ou l'autre bord du Canal. Une heure après, on vit plusieurs Bateaux, qui traversoient ce petit bras de Mer. On reçut ordre d'employer la douceur, pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'étoit embarqué dans la Chaloupe. L'expérience du passé obligeant les Matelots François de se tenir sur leurs gardes, ils étoient tous bien armés. Le Canot se rendit à la Côte de Java; mais les Rochers, qui bordoient le rivage, ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vit tomber, par cascades, du haut d'une Montagne.

Leur Commerce avec les Indiens.

Pour nous, raconte la Barbinais, nous prîmes vers la petite Isle, avec la Chaloupe, & nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi nus; les uns armés d'un

d'un poignard, les autres d'une longue lance. Ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, & nos carelles servirent à l'augmenter. Mais nous crûmes y démêler de la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'Isle étoit déserte, & qu'il étoit inutile d'y pénétrer plus loin; que du côté de Java, nous trouverions du riz & des Barufs; & que nous y serions aisément de l'eau, à l'embouchure de cinq ou six petites Rivières, qui se jetoient dans le Canal. Au fond, le but de ces promesses étoit de nous ôter la pensée d'entrer dans leur Isle, où nous sûmes bientôt qu'ils avoient leurs habitations & leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlevés par les Hollandois; & la peur, ou l'expérience, leur fait attribuer le même dessein à tous les Etrangers (96).

Cependant la satisfaction, qu'ils marquerent de nos caresses & de nos présents, nous fit juger qu'ils pourroient se familiariser avec nous. Le Canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la Côte opposée, cinq Rivières, dans l'espace d'un quart de lieue: mais quoiqu'assez larges, elles paroissent autant de branches, qui viennent de la même source. Le Canal n'a que douze ou quinze brasses de profondeur, du côté de l'Isle. Son rivage est couvert de fort beaux coquillages. Du côté de Java, il est resserré par un banc de sable, qui s'étend à la moitié de sa largeur, & qui tend le passage si étroit, que les Vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes, dans la Chaloupe, six hommes avec leurs armes, auxquels on défendit de toucher à terre; & nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une Aiguade. L'eau de toutes ces Rivières étoit fort saumâtre. Nous en traversâmes trois, avec nos fusils sur nos têtes. En arrivant au bord de la quatrième, nous aperçûmes, sur l'autre rive, une troupe d'Indiens, qui sembloient tenir conseil. L'Officier, qui nous commandoit, prit le parti de les inviter, par des signes, à venir vers nous. Mais ils nous firent les mêmes invitations à passer la Rivière. Il y avoit du risque à l'entreprendre. Elle étoit profonde. Nous pouvions être attaqués au passage. Cependant l'espérance de tirer d'eux quelque secours nous fit mépriser le danger. La moitié de notre troupe passa la Rivière; tandis que le reste, observant les mouvemens des Indiens, étoit prêt à les saluer d'une décharge, s'ils menaçoient nos gens de la moindre insulte. Mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les suivre, parce que le jour baïsoit, & qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au passage des Rivières, qu'il falloit traverser à notre retour. Les rives étoient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient se tenir cachés pour nous surprendre. Ainsi la prudence nous ayant reconduits à notre Chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu; mais le rivage du Canal nous offrit d'autres Indiens, qui avoient fait d'inutiles efforts pour engager nos Matelots à descendre. Ils ne nous avoient pas vus traverser les Rivières, parce que depuis les Bois jusqu'au Canal, ils n'avoient pas cessé de marcher entre les herbes, dont tout cet espace étoit couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du Tabac & quelques mouchoirs de coton, que nous leur offrîmes; & la reconnaissance

LA BARBANAIS LE GENTIL.

1717.

Lumieres qu'ils tirent d'eux.

La Barbanaïs cherche de l'eau avec danger.

Il traverse plusieurs Rivières.

LA BARBIE-
MAIS LE GEN-
AIL.

1717.

Sen jugement
sur les Bois de
Cocoe.

les fit monter au sommet des Palmiers, qui étoient en grand nombre sur le rivage, pour cueillir des Cocos, qu'ils nous offrirent à leur tour (97).

La Barbinais, qui goûtoit apparemment de ce fruit pour la première fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les Voyageurs en ont faits. S'il fournit, dit-il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des Singes & des Hermites. Cependant les Matelots en chargerent la Chaloupe, pour consoler, par ce présent, le reste de l'Equipage, qui n'avoit depuis long-temps que de fort mauvaise eau, & qui attendoit des rafraichissemens avec une mortelle impatience. Ils y joignirent quantité d'herbes fraîches, qui ne furent pas reçues moins joyeusement à bord. On y eut peine à comprendre qu'un Pays arrosé de tant de Rivières, & planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu d'eau douce. Mais si les Officiers ne souhairoient pas moins d'en trouver, ils vouloient aussi que l'Aiguade fût assez proche, pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par leur dernière navigation. La Chaloupe & le Canot avoient ordre de n'annoncer de l'eau & du bois, qu'après en avoir découvert dans un lieu commode, où la peine du transport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on vouloit se délivrer.

Eau de la pe-
tite île.

Cette raison obligea la Chaloupe de passer une seconde fois dans la petite Île. Elle y descendit, d'un côté opposé à celui qu'elle avoit visité le jour précédent, & devant la Rade même où le Vaisseau étoit à l'ancre. On y trouva une petite Rivière, dont l'eau étoit douce & facile à charger. Un Bois voisin offroit diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au Vaisseau. Mais comme les Indiens ne paroissoient pas revenus de leur défiance, on défendit aux Matelots de se débänder. Le 24, on fit six Voyages, avec succès, dans le cours de la journée. Les Indiens, n'osant encore paroître, envoyèrent quelques petits Enfans, pour juger de ce que leur Île avoit à craindre, par le traitement qu'ils recevoient. On leur fit un si bon accueil, que les Peres, venant bientôt eux-mêmes, apportèrent des œufs, des Poules, des Tourterelles, & des Biches de la grosseur d'un Lièvre, qu'ils sçavent prendre à la course (98). Les Officiers du Vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la Chasse, en observant néanmoins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouverent, dans l'Île, un nombre infini de Tourterelles, de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires & blanches, d'autres blanches & noires, blanches & jaunes, & couleur cendrée. Elles ne différaient pas moins par la grosseur. Les plus grosses sont de celle d'un Pigeon, & les moindres de celle d'une Grive. On n'admit pas moins la multitude des Singes, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Pintades, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & de plusieurs autres Oiseaux, dont on ignoroit les noms. La Barbinais vit des Lézards, qui voloient d'arbres en arbres, comme des Cigales. Il en tua un, dont les couleurs lui causèrent de l'étonnement par leur variété. Cet Animal étoit long d'un pied. Il avoit quatre pattes, comme les Lézards ordinaires. Sa tête étoit plate, & si bien percée au milieu, qu'on y auroit pu passer une aiguille sans le blesser. Ses ailes étoient fort

Multitude d'A-
nimaux qui s'y
trouvent.

Lézard volant.

déliées, & ressembloient à celles du Poisson volant. Il avoit, autour du cou, une espece de fraise, semblable à celle que les Coqs ont au-dessous du gosier. On prit quelques foins, pour conserver un Animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour (99).

Enfin, les Indiens osèrent se joindre aux François. Ils apportèrent familièrement des œufs & des Poules. Ils prêtèrent des vases de terre, pour les faire cuire. La pêche, qui devint l'amusement de tout l'Equipage, ne tarda point à fournir des Poissons de toute espece. On prit, d'un seul coup de filet, sept Tortues de Mer, qui s'y trouverent enveloppées, & plus de deux cens autres Poissons, dont les uns ressembloient à nos Turbots, & d'autres à nos Vives & à nos Merlans. La pêche de la Tortue fut encore plus abondante le jour suivant. On en fit une grosse provision, pour le reste du Voyage. Ce poisson, se nourrissant de sa propre substance, ne cause aucun embarras dans un Vaisseau (1).

La Barbinais eut la hardiesse de pénétrer dans l'Isle, avec cinq ou six de ses Amis. L'épaisseur du Bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrèrent par divers sentiers, qui les conduisirent à l'entrée d'un Village, divisé en deux grandes rues, tirées au cordeau : les Maisons étoient uniformes, bâties à distance égale, & de la même élévation. Chacune étoit soutenue sur huit piliers de bois, d'environ douze pieds de hauteur. Le toit étoit plat & carré. Dans l'intervalle d'une Maison à l'autre, on avoit planté un arbre, qui couvrant le toit de ses branches, donnoit un ombrage frais, & nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avoit, au milieu de chaque rue, une espece de Halle, ouverte de tous côtés, dont le toit étoit soutenu par quatre gros piliers ; & quatre arbres, plantés aux quatre angles de ce Bâtiment, formoient une parfaite symétrie (2).

Les Habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étoient point attendus, avoient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs Maisons étoient demeurées ouvertes, & qu'ils n'en avoient rien emporté. Elles consistoient dans une petite chambre carrée. Une table, des nattes, des hamacs, & des métiers de Tisserand, en composoient tous les meubles. Les François ne touchèrent à rien, pour faire connoître qu'ils ne cherchoient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquèrent, au-dehors, un édifice plus spacieux & plus élevé que les autres. Ils jugerent que c'étoit la Mosquée de ces Peuples, qu'ils avoient reconnus Mahométans à d'autres marques. On y montoit par une échelle. La curiosité, dit la Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux Avenues du Village, pour nous avertir du mouvement des Indiens ; parce que nous appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation de leur Temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur étoit un espace carré, dans lequel nous trouvâmes, du côté Oriental, une chaire semblable à celle de nos Prédicateurs, & couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avoit une fenêtre à chaque face de l'édifice, & une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'Auteur, sur une de ces tables, plusieurs Manuscrits en caractères Arabes,

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1717.

Abondance des
Tortues.

Voyage de la
Barbinais dans
l'Isle.

Habitations
des Indiens.

La Barbinais
visite leur Tem-
ple.

Il y prend des
Manuscrits Ara-
bes.

LA BARBINAIS
MAIS LE GÉNÉRAL.

1717.

Autre Habitation.

Rencontre d'une troupe d'Indiens.

Comment ils se retirent.

Nouvelle visite de l'Isle.

couchés les uns sur les autres, que je pris pour des feuillets de l'Alcoran. Malgré la résolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des cannes de Bambou. Pendant que nos observations s'attachoient à d'autres singularités, nous fûmes avertis, par nos Sentinelles, qu'on entendoit quelque bruit. La prudence nous fit sortir aussitôt de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou six Indiens, qui venoient par un sentier fort couvert. Ils prirent la fuite, à notre vue. Leur frayeur ne servant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le Bois, & nous trouvâmes un autre Village, si peu différent du premier, que nous le primes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les Maisons y étoient en plus grand nombre. Elles n'étoient pas moins désertes. Quoique l'épaisseur du Bois, ne permit point à la vue de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, & fort bien cultivée. Je n'ai jamais vu tant de Gibier. Les Paons sont des oiseaux fort communs dans cette Isle. Je remarquai, sur la terre, des traces de Bœufs & de Chevres; mais je crus y distinguer aussi celles de plusieurs Bêtes féroces; & je m'imaginai que les Habitans n'élevoient leurs Maisons, que pour se mettre à couvert de ces dangereux voisins (3).

En retournant au rivage, les François y trouvèrent une troupe d'Indiens, armés de longues lances, qui formoient un cercle autour d'un grand homme, sec & pâle, dont le corps étoit couvert d'une longue robe de toile grise, & la tête d'un morceau de mouffeline, en forme de Turban. Ils paroissoient l'écouter avec une attention mêlée de respect. Mais leur surprise étant devenue fort vive, à la vue de six Etrangers armés, ils se regardèrent long-temps, comme pour se consulter. Nous ne leur laissâmes pas le temps, dit la Barbinais, de former aucune résolution. Après avoir salué leur Chef, à la manière Indienne, nous nous mêlâmes parmi eux, avec une confiance, qui parut leur en inspirer. Leur Chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous souhaitions d'acheter quelques Bestiaux: mais quoiqu'ils ne pussent se tromper à nos signes, puisque nous imitions le cri des Bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris; & rentrant dans le Bois l'un après l'autre, ils nous laissèrent sur le rivage, que nous suivîmes tranquillement pour rejoindre notre Chaloupe.

Cependant, comme on ne pouvoit douter que l'Isle ne contint d'autres provisions que de l'eau & du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'Aiguade, où les Insulaires avoient paru moins timides ou moins farouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas, dans le Bois, nous arrivâmes dans une Plaine, qui contenoit plusieurs Habitations, de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette Isle, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite,

(3) Pages 62 & précédentes.

à notre approche, le Chef du premier Village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du Riz cuit, des Bananes, des Goyaves, & d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquerent d'abord plus d'esfroir : mais, se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrèrent des Nattes, des Poules, & des Perroquets, qu'elles nous proposoient de troquer pour des Mouchoirs de coton. Leur teint est fort bazanné. Elles ont les yeux petits, la bouche fort grande, le nez écrasé, les cheveux noirs & longs : mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes & de bonne humeur. J'achetrai quatre Biches, dans le dessein de les porter en France, où cet Animal seroit admiré. Il a réellement la figure d'une Biche, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un Lièvre (4). Nous renouvelâmes inutilement nos instances, pour obtenir des Bœufs ou des Chevres.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étoient point dans l'Isle, & qu'ils païssoient sur les Montagnes de Java. Si la saison nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manieres, ils nous auroient fait apporter, de Java, toutes les provisions dont nous avions besoin : mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne-Espérance, & d'être obligés de relâcher à l'Isle de Bourbon (5). Notre expérience sera du moins une leçon, pour les Vaisseaux François qui visiteront la même Isle.

Comme c'est pour entrer dans cette vûe, qu'on s'est attaché à suivre ici la Barbinais, on regrette qu'il ne fasse pas connoître cette Isle par son nom, ou qu'à l'exemple des grands Voyageurs, il ne l'ait pas honorée du sien, s'il ne lui en trouvoit pas sur ses Cartes. Il se contente de fixer le point de son départ à l'Isle du Prince, qu'il place à six degrés quarante minutes de latitude Méridionale, & à cent vingt-quatre degres trente minutes de longitude (6).

Une furieuse tempête, que la superstition des Matelots leur fit regarder comme un châtement, pour être partis le jour de Pâques, fut le seul accident qui retarda la navigation jusqu'au 13 d'Avril. La saison étant si avancée, qu'on ne pouvoit entreprendre, avec prudence, de doubler le Cap, le Capitaine, après avoir fait un Procès-verbal pour sa décharge, tourna ses voiles vers l'Isle de Bourbon. On étoit, le 14, à vingt & un degrés vingt-six minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés quarante-quatre minutes de longitude, où la variation, observée au Coucher du Soleil, se trouva de quatorze degrés vers le Nord-Ouest (7). Le 20, on eut la vûe de l'Isle Bourbon, à la distance de quatorze lieues, & la variation fut de dix-neuf degrés. L'Isle de France, devant laquelle on passa vers le soir, à quatre lieues de distance, se fit remarquer par ses hautes Montagnes, qui jettoient un feu noir & épais. Mais, le lendemain, en approchant de celle de Bourbon, la supputation du chemin, qu'on avoit fait pendant la nuit, donna lieu de conclure que la distance, entre ces deux Isles, n'est pas si grande qu'elle est marquée sur les Cartes. On fit route à l'Ouest, pour mieux reconnoître l'Isle de Bourbon ; & lorsqu'on eut découvert la Riviere, entre le Pays

LA BARBIN-
NAIS DE GEN-
TIL.

1717.
Les Français y
font leur séjour.
Figure d'un
Français.

Leçon pour
les Vaisseaux
Français.

Situation de
l'Isle du Prince.

Tempête

Erreur de dis-
tance entre les
Isles de Bourbon
& de France.

(4) Page 67.
(5) Page 68.

(6) Page 70.
(7) Page 82.

LA BARBINAIS
MAIS LA GÉNÉ-
RAL.

1717.

Observations
de la Barbinais
sur l'Isle de Bour-
bon.

Forage varié
des terres.

Qualités du
Climat.

brûlé & le Quartier de Sainte Suzanne, on suivit la Terre, à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de Saint Denis, où est le Quartier du Gouverneur.

Cinq mois de séjour, dans cette Isle, donnerent de l'exercice aux observations de la Barbinais. On y comptoit alors neuf cens personnes libres & onze cens Esclaves. Entre les premiers, il n'y avoit que six familles, dont le sang fut sans mélange, parce qu'elles s'étoient préservées de toute alliance avec les familles des Mulâtres & des Metices. Cependant l'Auteur observa que les femmes Mulâtres, par les alliances qu'elles contractent avec les François, qui quittent leurs Vailleaux, pour s'établir dans l'Isle, produisent des enfans moins bazannés. Le sang se purifie, & leur teint, dit-il, blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul, une Famille entiere, qui lui causa de l'admiration. Tous les visages de ceux qui la composoient lui parurent de couleur différente; & sa vue alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Il compra, depuis la Trisayeule jusqu'à l'arrière Petite-fille, cinq générations. La Trisayeule, âgée de cent huit ans, étoit noire comme les Indiennes de Madagascar. La Fille étoit Mulâtre; la Petite-fille, Metice; la Fille de celle-ci, Quarteronne; la quatrième, Quarteronne; enfin la dernière étoit blonde, & ne lui parut pas moins blanche qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, moins blancs qu'une Angloise. En général, ces Insulaires sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves, & en Plantations, que la Compagnie des Indes leur distribue. L'Isle produit deux moissons, chaque année; mais le bled ne s'y conserve pas plus d'un an. Il se corrompoit même, dans cet espace, si le grain étoit séparé de l'épi. Aussi les Habitans s'attachoient-ils plus à la culture du riz. D'ailleurs, l'embarras de faire moudre leurs bleds à force de bras, leur faisoit préférer le riz, pour nourriture commune. La Barbinais admira néanmoins qu'ils ne fissent pas construire des Moulins à vent, dans un Pays où le bois est si commun (§). Quoique le terrain soit propre à la vigne, on n'y en avoit point encore planté. On y fait deux boissans assez fortes; l'une de miel, dont l'usage trop fréquent est pernicieux, & l'autre, qui se nomme Sangorin, du suc des cannes de sucre. Mais, quoiqu'elle puisse enivrer aussi, l'excès n'en est pas si dangereux. L'air de l'Isle est fort sain, & ses Habitans parviennent à l'extrême vieillesse. Vers le mois de Décembre, il se leve un vent impétueux, qui enleve tout ce qu'il y a d'impur, dans l'air & sur la terre. Il fait à la vérité beaucoup de ravage, jusqu'à déraciner les arbres & renverser les maisons: mais on a remarqué que lorsqu'il manque une année, les Insulaires sont exposés à des maladies épidémiques, qui en font périr un grand nombre. Ils sont avertis de l'approche de cet ouragan, par un grand bruit, qu'ils entendent, pendant quatre jours, dans les Montagnes. L'air & la Mer sont alors tranquilles; mais la Lune enflammée annonce la tempête pour le lendemain. Chacun pouvoit alors à sa sûreté. On étaye les maisons & les arbres fruitiers. S'il se trouve un Vaisseau dans la Rade, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & se hâter de prendre le large.

(§) Page 95 & précédentes. Toutes ces observations doivent être rapprochées de celles qu'on a lues dans les Tomes VIII & IX de ce Recueil.

L'Isle est divisée en quatre principaux Quartiers, dont celui qui se nomme Saint Paul, est le plus étendu & le plus peuplé. Il est situé au pied d'une Montagne fort escarpée, & ses Habitations sont bâties sur les bords d'un grand Lac d'eau vive, qui s'écoule dans la Mer. Chaque Famille a ses Plantations sur la Montagne. On y monte par un sentier fort rude, & l'on trouve, sur la cime, une Plaine couverte d'arbres, à la réserve des lieux qui ont été défrichés. Pendant le séjour de la Parbinais, il restoit encore assez de terrain, pour deux cens habitations. On y cultive du riz, du tabac, du bled, des cannes de sucre, & divers fruits, tels que des bananes, des ananas, des goyaves, des oranges, des citrons, &c.

Le Quartier de Saint Denis, est à sept lieues de Saint Paul, du côté de l'Est. Il est moins peuplé, quoique le séjour en soit plus agréable. Deux lieues plus loin, le long de la Mer, on trouve celui de Sainte Marie, qui n'est pas comparable aux deux autres. Mais le plus fertile est celui de Sainte Susanne, qui est à quatre lieues de Saint Denis. On va de l'un à l'autre par un chemin qu'on a frayé au milieu des Bois; au lieu que pour aller de Saint Denis à Saint Paul, on est obligé de prendre par Mer. Cependant les Nègres traversent quelquefois des Montagnes qui paroissent inaccessibles. On peut ne faire que la moitié du chemin par Mer, en descendant au lieu qui se nomme *La Possession*, d'où l'on peut aller, à cheval, jusqu'à Saint Paul, par une Plaine assez étendue, qui ne demande que d'être cultivée, pour devenir plus fertile. On fait aisément le tour de l'Isle en suivant le bord de la Mer; mais il est impossible de la traverser dans l'intérieur, & cette entreprise n'a jamais été tentée que par quelques Esclaves fugitifs, qui se sont retirés dans les Bois, où l'on ignore jusqu'à leur existence. L'Isle de Bourbon n'est habitée que d'un côté. La partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan, qui répand, dans les Vallées, des torrens de soufre & de bitume. La Parbinais juge même que cet embrasement s'est communiqué à toutes les parties de l'Isle. En creusant, dit-il, à la profondeur de trois pieds, il a trouvé des traces de feu, & le Roc véritablement calciné (9). Il attribue la fertilité des Plainnes, aux neiges qui couvrent les hautes Montagnes. Elles forment des torrens, qui s'entlent beaucoup en Été, mais qui ne causent aucun ravage en roulant vers la Mer, parce que leur lit est profond, & que les bords en sont escarpés. La Nature, dit-il, donne ce secours aux Habitans, pour suppléer au défaut des Fontaines qui leur manquent. Il est rare qu'on en puisse creuser, dans une terre si sèche. Pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, les pâturages ne fournissent presque rien. On est obligé de chasser les Troupeaux dans les Montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime sa marque à ses Bestiaux; & la bonne foi, qui regne entre ces Insulaires, les met à couvert du vol (10).

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre; mais les Vaisseaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui que dans la partie Occidentale, où les Habitans mêmes n'ont la permission d'en tuer que pendant le Carême. Les Chevres & les Sangliers, fort communs aussi dans l'Isle de Bourbon, se sont retirés au sommet des Montagnes. On y avoit ap-

LA PARBIN-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.
FINALEMENT
Quartiers de l'Isle.

Elle est brûlée
par les feux d'un
Volcan.

TORTUES de
terre.

Asioux qu'on
y a perdus.

(9) Page 96 & précédentes.

(10) Page 97.

LA BARBINAIS
LE GÉNÉRAL.

1717.

Comment on
y prend les Gri-
ves.

Raison pour
laquelle il n'y
a point d'Ani-
maux venimeux.

Principaux
arbres.

Retour de l'A-
mour en France.

porté des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Pintades : mais les La-
pins n'ont pu s'y creuser des retraites ; les Cailles, véritables Oiseaux de
passage, ne s'y sont pas long-temps arrêtées, & les Perdrix ont aussi dis-
paru. Il n'est resté que les Pintades, qui se font fort bien multipliées. Sur
les Montagnes de l'Est, dans une petite Plaine, qui se nomme la Plaine
des Coffres, on trouve un Oiseau bleu, de couleur fort vive & d'assez bon
goût, auquel les Habitans n'ont point encore donné d'autre nom que celui
d'Oiseau bleu. Pendant le cours des mois de Juiller & d'Août, qui sont
l'hiver du Pays, on voit descendre, des Montagnes, une espèce de Grive,
qu'on prend avec un nœud coulant, attaché au bout d'une perche, en le
lui passant autour du cou. Elle est si peu farouche, qu'elle vient souvent
se repêcher sur le bras du Chasseur. On l'abbar du moindre coup ; parce que
se nourrissant de riz & de café, elle est si grasse qu'elle a de la peine à voler.
La Barbinais avoit beaucoup de répugnance pour une espèce de Chauve-
souris, de la grosseur des Poules, qui vivent de fruits & de grains, &
dont les Insulaires lui vantoient le goût ; mais, en ayant mangé par sur-
prise, il en trouva la chair extrêmement délicate ; c'est, dit-il, un de ces
Animaux, qui n'ont contr'eux que le nom & la figure. Il explique pour-
quoi l'Isle ne produit aucun reptile venimeux. Le roc, dit-il, étant calciné
à deux ou trois pieds de terre, tous les Animaux qui sont accoutumés à
se faire des retraites souterraines ne peuvent s'y creuser des trous : mais il
paroît oublier que cette raison est sans force pour l'Araignée, qui n'a au-
cun venin dans l'Isle de Bourbon. Il en a vu d'aussi grosses qu'un œuf de
Pigeon. Elles font leurs toiles, d'un arbre à l'autre ; de sorte que dans les
Bois, il faut se frayer le chemin avec de longues perches. Elles sont si la-
borieuses, qu'elles réparent leur ouvrage en moins d'un demi jour. La
Barbinais ne doute point qu'on ne pût tirer beaucoup d'avantages de leur
travail, si l'on découvroit quelque moyen de le mettre en œuvre. Il n'y a
point d'arbre, où l'on ne trouve deux ou trois de ces grosses Araignées (11).
Entre les plus beaux arbres de cette Isle, on compte ceux qui se nomment Na-
tains, ou Bois de Nattes ; les Ebeniers, dont le bois est fort luisant ; & le
Benjoin, qui produit une gomme odoriférante, dont on se sert, au défaut
de Godron, pour le radoub des Vaisseaux. L'arbrisseau le plus commun est
le Coronnier, & son coton est plus blanc que celui des Indes. On a re-
marqué, dans un autre article, qu'elle produit d'ailleurs une grande abon-
dance de grands arbres, également propres à faire de très belles planches,
des mâts, des pompes, des parquets, & toute sorte d'ouvrages de Menui-
serie.

Le retour de la Barbinais, par le Brésil, allonge son Journal, sans l'en-
richir beaucoup ; mais cette route le faisant retomber dans la ligne, qui
l'avoit conduit à la Mer du Sud, il acheve, à Saint Malo, un cercle qu'il
nomme le Tour du Monde (12).

(11) Pages 104 & précédentes.

(12) La nécessité de réparer son Vaisseau
l'ayant arrêté plusieurs mois au Brésil, il ne
put, de Saint Salvador, que vers la fin de

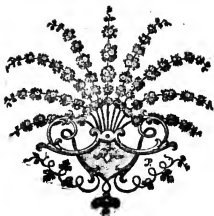
Mars 1718, & sa navigation fut heureuse
jusqu'à la vue de l'Espagne. Mais il ajoute
quelques éclaircissements curieux sur la si-
tuation des Arimateurs, du nombre desquels
il

il étoit. Notre embarcas, dit-il, fut extrême, en approchant de l'Europe. Nos marchandises de la Chine nous fermoient l'entrée de nos propres Ports. Notre voyage au Pérou, donnoit aux Espagnols une espèce de droit de confiscation notre Vaisseau. On ouvrit certains paquets des Armateurs Propriétaires, où l'on trouva ordre d'aller à Saintonge, petit Port de Biscaye : mais les vents nous poussèrent, malgré nous, au Cap d'Ortegal, & nous obligèrent d'entrer, le 30 de Mai, dans le Port de Viveros, sur la Côte de Galice. Comme il n'est pas fortifié, & qu'il auroit été difficile aux Espagnols de nous y faire insulte, nous résolûmes d'y attendre le retour de notre Directeur, qui parut, deux heures après notre arrivée, pour aller recevoir, à Bayonne, les ordres des Propriétaires. Dans l'intervalle, nous fumes menacés par le Marquis de Richelbourg, Gouverneur de Galice, qui faisoit résistance à la Corogne ; mais il lui auroit été impossible de nous prendre dans un Port

sans canon, sans Barques, & sans Frégates. Le Directeur revint un mois après, & nous appotta l'ordre d'aller à Genes ; ce qui étoit fort mal imaginé ; car porter des soies en Italie, c'étoit porter de l'eau à la Mer. Mais les Armateurs, ayant fait presser tous Banqueroutiers, pendant notre Voyage, avoient cédé à leurs Créanciers l'intérêt qu'ils avoient dans le Vaisseau ; & ceux, qui n'avoient point eu ce malheur, craignant que tout le Vaisseau ne fût séquestré, vouloient le mettre à couvert dans un Port étranger. Cependant les Créanciers furent informés de leur dessein, & se trouverent à Genes, lorsque le Vaisseau y jeta l'ancre. La Barbinais, qui avoit pris le chemin de Terre, pour se rendre de Viveros à Genes, n'y arriva que pour être témoin d'un Procès, dans lequel il ne voulut point entrer. L'horreur qu'il avoit pour la chicane lui fit pratiquer, dit-il, l'Evangile à la lettre, & ceder son manteau à ceux qui le demandoient. *Ibidem*, pages 183 & précédentes.

LA BANDI-
NAIS LE GEN-
TIL.

1717.



HISTOIRE NATURELLE

DES

INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.



I l'on se rappelle que dans un si grand nombre de Journaux & de Descriptions, qui regardent les Indes Orientales, on a pris pour méthode, d'y joindre les recherches des Voyageurs sur les productions particulières de chaque Pays; & que pour cet Article, qui doit faire la conclusion d'un si long travail, on ne s'est proposé de réserver que leurs Observations générales, c'est-à-dire, celles qui sont communes à la plupart de ces belles Contrées; il ne paroît point surprenant que ce qui reste à traiter soit d'une médiocre étendue. D'un autre côté, on reconnoît mieux que jamais combien cette distribution étoit nécessaire, pour éviter une longueur excessive, dans un sujet qui formeroit plusieurs Volumes, si toutes ses parties étoient rassemblées. C'est au Lecteur qu'on laisse le soin de les rapprocher, pour satisfaire sa curiosité, ou pour faciliter son instruction; ce qui lui sera toujours aisé en consultant les Tables. On n'a donné, jusqu'à présent, que celles des Chapitres & des autres Divisions; mais on ne manquera point d'en joindre une des Matières, à la fin de l'Ouvrage, & d'y faire entrer tous les noms des Animaux, des Plantes, & des autres Productions remarquables, qui se trouvent dispersées dans les Descriptions.

§ I.

Saisons de l'Année().*SAISONS
DE

L'ANNÉE.

Rapport des
Saisons entre les
Climats de la
Zone torride &
des Zones tem-
pérées.

Leur différence.

COMME l'Hiver & l'Été sont les plus différentes Saisons de notre Climat, c'est la Saison sèche & la Saison humide, qui sont les plus opposées dans la Zone torride & dans les Régions voisines. Les Européens ne laissent pas de leur donner communément le nom d'Été & d'Hiver, parce qu'elles se succèdent avec la même régularité; c'est-à-dire, que comme on a l'Été, dans le Climat voisin de chaque Pôle, lorsqu'on a l'Hiver dans l'autre, il fait de même un temps sec & beau au Nord de l'Equateur, lorsque le temps est venteux & pluvieux, au Midi, excepté à quelques degrés de la Ligne, & dans quelques endroits seulement. Mais il y a cette différence, entre la Zone

(*) On peut rapprocher d'ici quelques remarques de Gautier Schouten, que d'autres raisons ont fait placer à la fin de son article, pages 303 & suivantes. Celles qu'on donne ici sont tirées de tous les Voyageurs, particulièrement de Dampier.

torride & les Zones tempérées, que lorsqu'il fait un temps sec & beau dans l'une, c'est alors la Saison de l'Hyver dans celle des deux autres, qui est du même côté. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à échauffer son Pôle; de sorte que plus il en approche, plus l'air est secin, sec, & chaud, hors des Tropiques mêmes. Au contraire, dans la Zone torride, quoique du même côté de la Ligne, plus le Soleil est éloigné, plus le temps est sec. A mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le temps devient plus pluvieux; car les pluies suivent le Soleil. Elles commencent, de chaque côté de la Ligne, peu après qu'il a passé l'Equinoxe, & d'ordinaire elles continuent jusqu'à son retour.

La Saison humide, au Nord de l'Equateur, dans la Zone torride, commence au mois d'Avril ou de Mai, & continue jusqu'à celui de Septembre ou d'Octobre. La saison sèche commence dans le cours de Novembre ou Décembre, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. On a fait, en mille endroits de ce Recueil, la description de leurs Phénomènes.

Dans la latitude Méridionale, le temps change aux mêmes mois; mais, avec cette différence, que les mois, qui sont secs dans cette latitude, sont humides dans celle du Nord, & réciproquement. On observe néanmoins que les deux saisons ne commencent pas toujours en même-temps, & que tous les Pays ne sont pas également partagés de sécheresse & d'humidité. Dans quelques Régions, les pluies sont plus abondantes que dans d'autres, qui ont par conséquent plus de temps sec. Mais, en général, les Pays, ou les Parages, qui sont sous la Ligne ou qui en sont voisins, ont le sort des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de Terre, ou les Côtes, qui sont les plus exposées aux vents généraux, ont ordinairement le plus de part au temps sec. Au contraire, les grandes Bayes, ou les détours de terre, particulièrement sous la Ligne, sont plus sujets à la pluie. Cependant cette règle n'est pas sans exception. Le temps semble se régler, comme les vents, par des causes accidentelles, qui paroissent sujettes elles-mêmes à beaucoup de variation.

Commençons par les Côtes les plus sèches. Sur celle d'Afrique, la sécheresse est extrême depuis le mois de Mars jusqu'à celui d'Octobre; & c'est aussi la saison sèche du Pays. L'humide, ou la pluvieuse, qui dure depuis Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, ou du moins, sans ces excès de pluie, qui sont communs dans la plupart des autres Pays de ces latitudes. On n'y ressent que des pluies fort douces. Il y arrive quelquefois des Tornados, mais ils n'y sont pas si fréquens qu'aux Indes Orientales. Sur les Côtes du Pérou, depuis le troisième degré de latitude Méridionale jusqu'au trentième, il ne pleut jamais, ni sur Mer, jusqu'à deux ou trois cens lieues de Terre, ni sur Terre du côté de la Mer, sans qu'on s'en sache précisément à quelle distance. Cependant, on y voit, le matin, de petits brouillards, qui durent l'espace de deux ou trois heures, & qui ne continuent guères après dix. La nuit amène aussi des rosées. Cette Côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Ouest, avec une chaîne de Montagnes fort hautes, qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au Midi, Mais il y a cette différence, que les vents réglés de Côte, du

Hhhh ij

SAISONS
DE
L'ANNEE.

Temps déclaré
des Saisons dans
la Zone torride,
au Nord de l'Equateur.

Différence pel
le des lieux.

Exemples sur
les Côtes sèches.

SAISONS
DE
L'ANNÉE.

côté de l'Amérique, soufflent plus loin de terre que ceux d'Afrique; ce qui vient apparemment de la disproportion des Montagnes, dans les deux Continens. La hauteur excessive des Andes, ou des Cordelières, est cause sans doute que le vent d'Est ne se fait sentir qu'à deux cens lieues de terre. Dans la Mer pacifique, tandis que le vent général regne jusques près de quarante lieues de la Côte d'Afrique, qui n'a pas des Montagnes si hautes. Or, si celles d'Amérique arrêtent les vents dans leur carrière, on doit se persuader aisément qu'elles sont capables d'arrêter les nues, avant qu'elles puissent atteindre la Côte, & que le temps sec ne vient que de-là. Le gisement des Côtes est le même, & les mêmes vents y regnent: d'où viendrait la différence du temps, demande Dampier, si ce n'est de celle des Montagnes? On sçait d'ailleurs que leurs parties Orientales ne manquent pas de pluie. Il n'en faut pas d'autre preuve que ces grandes Rivieres, qui se déchargent de-là dans la Mer Atlantique; au lieu que les Rivieres de la Côte du Sud sont petites & en petit nombre. On en connoît même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. A la vérité, elles reprennent leur cours dans leurs saisons, c'est-à-dire, quand les pluies reviennent au mois de février; ce qui ne manque jamais au couchant de ces Montagnes.

Exemples sur
des Côtes humi-
des.

Passons aux Côtes humides, telles que la Côte de Guinée, depuis le Cap Lopez, à un degré de latitude Méridionale, jusqu'au Cap des Palmes, en y comprenant le détour de terre & toute la Côte, à l'Ouest. C'est un Pays extrêmement humide, sujet à de terribles Tornados & à des pluies excelsives, sur-tout pendant les mois de Juillet & d'Août, qui n'ont presque pas un beau jour. Toute cette Côte est si proche de la Ligne, que sa partie la plus éloignée n'en est pas à plus de six ou sept degrés. Cette proximité suffit pour faire conclure que c'est une Côte pluvieuse, puisqu'on a posé, pour principe, que la plupart des lieux voisins de la ligne sont fort sujets aux pluies. On a remarqué aussi que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée peut passer pour une des plus humides parties de l'Univers. S'il y a des Pays où les pluies continuent plus long-temps, on n'en connoît point où elles soient plus abondantes. Son gisement doit le faire juger, autant que sa situation, parce qu'au Nord de la Ligne, on y trouve un grand enfoncement, d'où elle s'étend, à l'Ouest, parallèlement avec la Ligne. Suivant les observations de quelques habiles gens, il y a plus de fond à faire sur ces circonstances prises à part, que lorsqu'elles se trouvent réunies.

Causes étran-
gères.

D'ailleurs, on ne sçauroit douter qu'il n'y ait aussi des causes étrangères qui préviennent ces effets, ou qui servent du moins à rempêcher la violence des pluies, comme on le voit sur d'autres Côtes. Il n'est pas besoin d'autre exemple que la Côte opposée de l'Amérique, entre le Cap du Nord, qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc, au Brésil, qui est du côté du Sud. Le gisement de cette Côte est à peu près semblable à celui de la Côte de Guinée, avec cette différence, que l'une est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont parallèles, & diffèrent très peu dans leur distance de ce cercle. Mais l'un pointe à l'Ouest, & l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amérique. Une de ces deux Côtes n'a qu'un vent, qui repousse la marée; & qui semble être l'af-

fit de deux vents contraires. L'autre est exposé au vent réglé général, & ne manque jamais de Brise. La première a ses Tornados & ses grandes pluies, dans la saison humide, c'est-à-dire, aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre, entre lesquels ceux de Juillet & d'Août, sont les mois pluvieux. Celle du Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est Nord-Est, ou au Sud-Est, est bien moins sujette aux pluies. Cependant, comme elle est proche de la Ligne, elle en a sa part, mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la Ligne; & par conséquent sa saison pluvieuse tombe entre les mois d'Octobre & d'Avril, comme la saison sèche entre Avril & Octobre. Ces saisons y reignent jusqu'à six ou sept degrés au Nord de la Ligne; ce qui n'arrive dans aucune autre partie du Monde connu. On ne nomme du moins que le Cap Lopez en Guinée, au premier degré de la partie du Sud, qui soit sujet au même temps que la Guinée, quoique le reste de ce Pays appartienne à la partie du Nord.

La raison, qui fait donner, par les Européens, le nom de Saison sèche à l'Été, & de Saison humide à l'Hiver, c'est que la moisson se fait dans la saison sèche, surtout dans les Plantations où l'on recueille le sucre. Les cannes de sucre sont alors du plus beau jaune; & quoiqu'elles en aient moins de jus, il est incomparablement plus doux que dans la saison humide, où quelque mûres que soient les cannes, non-seulement elles rapportent moins de sucre, mais le sucre n'en est pas si bon, & coûte plus de peine à préparer. Aussi, dans les Climats au Nord de la Ligne, on commence vers Noël à faire le sucre, lorsque les cannes sont mûres, après la saison sèche; au lieu que dans les Climats Méridionaux, tels que celui du Brésil, on y travaille au mois de Juillet. On connoît aussi quelques endroits, proche de la Ligne, dans la partie du Nord, où les saisons sont les mêmes que dans la partie du Sud. Tel est le Pays de Surinam. Au reste, quoique la saison sèche soit le temps ordinaire de cueillir les cannes, & la saison humide le temps propre à les planter, cet ordre n'est pas suivi si constamment que chacun n'ait égard aussi à sa commodité; d'autant plus qu'en tout temps de l'année, on peut les planter avec succès, surtout après une pluie modérée, qui tombe souvent dans le cours même des saisons sèches.

Que les Bayes soient plus sujettes aux pluies que les Pointes de terre, c'est sur quoi tous les exemples paroissent s'accorder. En Amérique, il pleut excessivement dans la Baye de Campêche, surtout aux mois de Juillet & d'Août; tandis que toute la Côte, depuis le Cap Caroque jusqu'au Cap Concededo, qui est plus exposée au vent réglé, n'est pas de la moitié si pluvieuse. Le Golfe de Honduras a des pluies excessives, comme toute la Côte, entre le Cap Gratia-di-Dios & Carthagene; mais sur la Côte de Caraccos, & vers le Cap de Vela, où les vents sont plus frais, les pluies sont plus modérées. On remarque néanmoins quelque différence dans les petites Bayes, qui sont entre ces deux points. Celle de Mericaya, par exemple, qui est un peu à l'Est du Cap la Vela, est plus sujette aux pluies que les environs du Cap. Les pluies extraordinaires de la Baye de Panama, sont une autre preuve, surtout au Midi de la Baye, depuis le Golfe Saint Michel, jusqu'au Cap Saint François, où les pluies continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à celui de Novembre, & sont de la dernière force aux mois de Juin, de Juillet &

SAISONS
DE
L'ANNEE.

Saison qu'on
choisit pour les
Moissons.

Les Hivers
plus sujettes aux
pluies que les
Pointes de terre.

SAISONS
DE
L'ANNÉE.

d'Août. On nomme aussi plusieurs petites Bayes, à l'Ouest de celle de Panama, qui se ressentent extrêmement de la saison humide, telles que les Bayes de Dulce, Caldera, Amapalla, &c. Mais à l'Ouest de celle-ci, où la Côte est plus unie, il pleut beaucoup moins, & les Tornados y sont terribles.

Grandes pluies
de quelques en-
droits des Indes
Orientales.

Les Indes Orientales ont quantité de Bayes & de Golfes, où les pluies sont fort grosses. Tels sont les Golfes du Tonquin & de Siam, & le fond du Golfe de Bengale, avec la partie Orientale. Sur la Côte de Coromandel, qui est au Couchant du même Golfe, & dont les terres sont plus basses & plus unies, le temps est plus tempéré. Au contraire, la Côte de Malabar, qui est au Couchant du Cap de Coromandel, & dont les terres sont montagneuses, est sujette à de grandes pluies; sur quoi l'on observe, en général, que les parties Occidentales des Continens sont plus sujettes à la pluie que les Orientales, à l'exception des Côtes d'Afrique & du Pérou. On a déjà rapporté la sécheresse de celles-ci, à l'extrême hauteur des Andes, qui arrête les pluies. D'un autre côté, lorsqu'on observe que les Montagnes ordinaires sont plus sujettes aux pluies que les Pays-bas, on n'entend que les Pays maritimes. Les Anglois rendent témoignage qu'au Midi de la Jamaïque, qui commence à Leganez, & qui s'étend, à l'Ouest, jusqu'à la Rivière noire, Pays fort uni, qui a la Mer au Midi, & des Montagnes du côté du Nord, il pleut toujours sur les Montagnes avant qu'il pleuve dans le Pays plat. Ils assurent que les pluies y commencent trois semaines avant qu'il en tombe vers la Mer; qu'on y voit tous les jours des nuages noirs, & qu'on y entend le bruit du tonnerre; que ces nuages, qui semblent d'abord s'avancer vers la Mer, sont arrêtés dans leur cours; qu'ils retournent du côté des Montagnes, où ils se dissipent, au grand regret des Habitans, dont les Plantations & les Bestiaux ont beaucoup à souffrir de la sécheresse. En un mot, le défaut de pluie, dans la saison, est une des plus grandes incommodités de cette partie de l'Isle. L'herbe y est quelquefois brûlée, & le Bétail y périt faute de fourrage; au lieu que dans la partie Septentrionale, où les Montagnes sont voisines de la Mer, on ne manque point de riches ondes, jusques dans la saison sèche, vers la pleine ou la nouvelle Lune. A la vérité, l'excès des pluies y est incommode dans la saison humide. La petite Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluies, que si l'on en croit les Espagnols, il y pleut tous les jours de l'année. On n'en trouve point d'autre cause, qu'une haute Montagne élevée en pointe, qui en fait le centre, autour de laquelle les nuages se rassemblent, & qui en est presque toujours couverte. Tous les Voyageurs font le même récit de la Gorgone, petite Isle de la Mer du Sud. On croit pouvoir conclure que les Terres élevées sont ordinairement les plus sujettes aux pluies. Il paroît même que la Mer l'est moins que la Terre. Quand on est proche du rivage, dans la Zone torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, tandis que le temps est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nuées semblent avancer sur Mer, elles retournent souvent en arrière, comme attirées ou retenues par une cause ignorée. On lit, dans routes les Relations, que les Marelots qui sont voile près des Côtes, & qui voyent approcher une nuée, en marquent peu d'embar-

Pluies plus ordinaires sur les Montagnes.

tas, & disent, dans leur langage, que la terre va la dévorer. Au reste, tout ce qu'on a dit ici, ne regarde que le voisinage des terres; ce qui n'empêche pas qu'à de plus grandes distances, il ne pleuve beaucoup aussi sur Mer.

Enfin, l'on a toujours observé que dans la saison humide, il pleut beaucoup plus la nuit que le jour. Après les plus beaux jours, il est rare que la nuit se passe, sans une ou plusieurs grosses pluies. Elles durent trois ou quatre heures. Mais c'est ordinairement proche des Côtes, que les nuages ont le plus d'épaisseur, qu'ils jettent plus d'éclairs, accompagnés d'un horrible bruit, & que l'eau tombe en plus grande abondance.

Un Ecrivain, dont les recits sont toujours accompagnés d'utiles Observations, se trouvant aux Indes Orientales, en 1688, vers les dix-neuf degrés de latitude Septentrionale, s'attacha particulièrement à l'étude des saisons. Il remarque d'abord, comme tous les autres Voyageurs, que dans les Pays qui se trouvent entre les deux Tropiques, on distingue les saisons en sèches & pluvieuses, avec autant de justesse que nous les distinguons en saisons d'Hyver & d'Été : mais, ajoute-t-il, comme le changement de l'Été en Hyver, & de l'Hyver en Été, n'arrive pas tout d'un coup, & que dans l'intervalle, il se trouve les saisons du Printems & de l'Automne, qui participent un peu de l'un & de l'autre; on voit aussi, dans les Indes, sur la fin de la saison sèche, de petites pluies passagères, qui précèdent les mois où elles regnent avec une violence extrême; & de même, à la fin de ce mauvais temps, il fait d'assez beaux jours, qui conduisent à la grande chaleur. Les saisons sont généralement fort semblables, pendant le même temps de l'année, dans tous les endroits de la Zone torride, qui sont du même côté de l'Equateur. Mais, à deux ou trois degrés de chaque côté, le temps est plus mêlé & plus inconstant, quoiqu'il approche de l'humidité extrême; & souvent même il est contraire au temps qu'il fait alors du même côté de l'Equateur, plus loin vers le Tropique : de sorte que pendant le regne du temps pluvieux, dans les parties Septentrionales de la Zone torride, il peut néanmoins faire un temps sec & chaud, à deux ou trois degrés au Nord de la Ligne. On peut dire la même chose des latitudes & des saisons opposées; mais ce qui est vrai par rapport à la sécheresse ou à l'humidité, dans la Zone torride, peut l'être aussi généralement à l'égard du chaud & du froid; car, pour toutes ces qualités, il y a sans doute une différence qui naît de la situation particulière du Pays, ou d'autres causes accidentelles, outre celle qui dépend de leur différente latitude. C'est ainsi que la Baye de Campêche, dans les Indes Occidentales, & celle de Bengale dans les Indes Orientales, qui ont à peu près la même latitude, sont tout à la fois extrêmement chaudes & humides. Il est difficile de juger si c'est de leur situation que cela vient, ou de la foiblesse & de la rareté des Bises : cependant, si l'on prend garde à la latitude de ces lieux, on trouvera qu'étant près des Tropiques, cette seule raison doit les rendre généralement plus sujets aux grandes chaleurs, que ceux qui sont proche de l'Equateur.

C'est ce qu'on éprouve dans plusieurs autres endroits des deux Indes, qui ont la même latitude. Les parties, qui sont près des Tropiques, sont toujours les plus chaudes, particulièrement à trois ou quatre degrés de ces cercles, où la chaleur se fait beaucoup plus sentir que sous la Ligne même. On en

SAISONS
DE
L'ANNÉE.
Il pleut plus
la nuit que le
jour.

Observations
utiles.

Chaleur ex-
cessive près des
Tropiques.

SAISONS
DE
L'ANNÉE.

peut apporter plusieurs raisons, indépendamment de la situation particulière du Pays & des vents. Par exemple, le jour n'a jamais plus de douze heures sous l'Equateur, & la nuit est toujours de la même longueur; au lieu que sous les Tropiques, le plus long jour a près de treize heures & demie, & que cette longueur, qui diminue la nuit d'une heure & demie, faisant une différence de trois heures sur la nuit & sur le jour, ne peut manquer de produire un effet considérable. D'ailleurs, dans les endroits, qui sont, par exemple, à trois degrés des Tropiques, ou à vingt degrés de latitude du Nord, le Soleil vient à deux ou trois degrés du Zenith, au commencement de Mai; & lorsqu'il a passé le Zenith, il ne va pas plus de deux ou trois degrés au-delà, pour revenir & passer encore une fois. Ainsi les Habitans de ces Pays ont le Soleil, comme sur leur tête, depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire, lorsque le Soleil vient sous la Ligne, dans les mois de Mars & de Septembre, il passe d'abord vers le Nord ou le Sud, & ne demeure pas vingt jours à passer depuis trois degrés, d'un côté, jusqu'à trois degrés de l'autre; ce qui doit faire juger que dans le peu de séjour qu'il y fait, la chaleur ne seroit être égale à celle du voisinage des Tropiques, où il continue si long-temps d'être vertical, au Midi, & où il demeure plus long-temps sur l'horizon chaque jour particulier, qui se trouve suivi d'une nuit plus courte.

Ce que l'expérience rend certain, c'est qu'aux Indes Orientales, vers les vingt degrés de latitude du Nord, la chaleur est excessive pendant les mois humides, particulièrement lorsque le Soleil se dégage des nuées & peut les pénétrer. Ceux qui ont passé quelques années au Tonquin, qui est à peu près dans cette position, rendent témoignage que c'est un des Pays les plus chauds qu'ils aient jamais vus. Les pluies y sont aussi très abondantes, quoiqu'il se trouve divers endroits dans la Zone torride où elles le sont encore plus, & qui sont néanmoins dans la même latitude & du même côté de l'Equateur. La saison humide y commence à la fin d'Avril, ou au commencement de Mai, & dure jusqu'à la fin d'Août, qui se termine par des pluies d'une extrême violence. Mais elles ne laissent pas d'être mêlées de quelques intervalles de beau temps.

On convient néanmoins que ces différentes saisons ne sont pas si régulières dans leur retour, qu'il ne diffère quelquefois d'un mois ou six semaines. Elles ne se ressemblent pas toujours, non plus, pendant toute leur durée. Quelquefois les pluies sont plus violentes & plus longues, & quelquefois elles sont plus modérées. Dans certaines années, elles ne sont pas suffisantes pour produire une récolte médiocre. Dans d'autres, elles viennent à contre-temps; ce qui nuit beaucoup au riz, ou qui retarde du moins son accroissement. On a remarqué plusieurs fois que dans les Pays de la Zone torride, toute l'agriculture dépend de ces inondations annuelles, qui humectent & engraisent la terre. Si la saison humide est plus sèche qu'à l'ordinaire, les terres qui portent le riz n'étant pas bien détrempées par le débordement des Rivières, la récolte est médiocre; & si le riz, qui est le pain des Habitans, manque dans des Pays si peuplés, il devient impossible d'y subsister sans le secours des autres Régions. Delà vient que dans ces temps de nécessité, les Pauvres se trouvent réduits à vendre leurs Enfans, pour se conserver

Irégularité des
saisons dans leur
retour, & leur
durée.

conserver la vie , & que si cette ressource leur manque , ils meurent misérablement dans les rues. Cet usage , d'acheter des vivres au prix de ce qu'on a de plus cher , est ordinaire dans toutes les parties des Indes Orientales , & particulièrement sur les Côtes de Malabar & de Coromandel , où la famine est plus fréquente & cause quelquefois de furieux ravages. En général , ces deux Contrées sont fort sèches. Elles n'ont pas de grandes Rivières , qui puissent engraisser la terre , & leur récolte dépend uniquement des pluies. Si ce secours leur manque , comme il arrive quelquefois plusieurs années de suite , la désolation des Habitans est incroyable. Les Voyageurs nous font d'affreuses peintures , des extrémités dont ils ont été témoins. Ils ont vu périr des milliers d'Indiens , & leurs cadavres épars dans les Campagnes. Les plus heureux sont ceux qui conservent la force de gagner quelques Villes maritimes , habitées par les Européens , pour se vendre eux-mêmes , après avoir vendu leurs Femmes & leurs Enfans ; quoique sûrs d'être transportés à l'instant hors de leur Patrie , & de ne la revoir jamais.

Il y a cette différence , entre ces deux Pays & les terres plus basses , que jamais ils ne peuvent être incommodés par l'excès des pluies ; au lieu que dans les autres il peut arriver que les eaux soient trop grossières pour leur situation. Dans ces fâcheuses circonstances , les Habitans font des digues , pour contenir les Rivières dans leurs bornes , & creusent des fossés pour faire écouler l'eau que les digues ne peuvent arrêter. Mais ce travail même devient quelquefois inutile contre la violence des Courans , surtout lorsqu'ils arrivent hors de leurs saisons ; car les inondations régulières ne causent aucun mal , & laissent au contraire un limon qui engraisse les terres. Dans les sécheresses extraordinaires , les Contrées basses ont l'avantage de pouvoir être arrosées par des Canaux qu'on tire des Rivières ; & la nécessité l'emporte , alors , sur la paresse naturelle aux Indiens.

S I I.

Vents Alisés , & autres Vents.

Les Vents , que les François nomment *Alisés* , les Anglois *Vents de Commerce* (1) , & qu'on appelle aussi Généraux ou Régles , sont ceux qui soufflent constamment d'une pointe ou d'un trait du Compas , c'est-à-dire , d'un certain endroit de l'horizon , particulièrement depuis le trentième degré de latitude du Nord , jusqu'au trentième degré de latitude du Sud. Cependant , on en distingue plusieurs fortes : les uns , qui soufflent de l'Est à l'Ouest , les autres de l'Ouest à l'Est , du Sud au Nord , &c. Quelques-uns soufflent réellement , toute l'année , d'un même endroit ; d'autres , soufflent d'un côté , pendant la moitié de l'année , & du côté contraire pendant l'autre moitié. D'autres encore soufflent six mois d'un côté , & changeant ensuite de huit ou dix rhumbs

Différence
des Vents.

(1) Parce que leur régularité les rend extrêmement favorables au Commerce. L'origine du mot *Alisé* est assez obscure. Quelques-uns le font venir de *Lisère* , parce que l'espace où

ces Vents regnent , fait une sorte de Lisère autour du Globe. Mais il paroît plus probable qu'il vient du vieux mot *Alis* , qui a signifié doux & uni.

V E N T S.

au plus, y continuent six mois; après quoi, ils reprennent leur première direction; tels sont tous les Vents alisés changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans la saison qui lui est propre. Ceux qu'on appelle Vents de Terre & Vents de Mer, diffèrent beaucoup des précédens. Les uns soufflent le jour & les autres la nuit, avec tant de constance & de régularité, que jamais ils ne manquent de se suivre.

Vents alisés généraux.

Mais le Vent alisé, sur Mer, est un Vent général, auquel on peut donner ce nom, par opposition aux autres Vents alisés, fixes ou changeans, qui semblent dépendre d'une cause accidentelle; parce que la cause de ce Vent général, qui est peu connue (2), semble fort régulière. Ces Vents généraux ne se trouvent que dans la Mer Atlantique, qui sépare l'Afrique de l'Amérique, dans l'Océan Oriental, & dans la grande Mer du Sud. Dans toutes ces Mers, excepté sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la bande du Sud, comme dans celle du Nord: mais ils ne soufflent pas d'une même force en tout temps, ni dans les deux latitudes. Ordinairement, ils ne soufflent que sur l'Océan, sans s'approcher des Côtes de plus de trente ou quarante lieues, surtout du côté de l'Ouest: car, de celui de l'Est, le vent d'Est, qui est le véritable alisé, s'étend presque jusqu'à la Côte, ou s'en approche assez pour y être surpris par le Vent de terre. Il reçoit souvent aussi le vent de Mer, qui le détourne quelquefois de quatre ou cinq pointes du Compas. En quelques endroits, surtout dans la Mer & dans la bande du Sud, le véritable alisé ne se trouve qu'à cent cinquante ou près de deux cents lieues de la Côte: mais, au Nord de la Ligne, dans ces Mers, il souffle jusqu'à trente ou quarante lieues de la terre.

Vent alisé de l'Océan Atlantique.

En partant de l'Europe pour les Indes Orientales ou Occidentales, ou pour la Guinée, on trouve presque toujours ces Vents à la hauteur de trente degrés, & quelquefois de trente-deux ou trente-cinq. Il peut arriver qu'en sortant de la Manche avec le vent au Nord-Est, il continuera jusqu'à ce qu'on trouve le véritable Alisé; mais c'est sur quoi l'on ne peut faire aucun fond: au lieu que le vent réglé ne manque jamais entre les trente & les vingt-huit degrés. Avec ce vent, quand il est fixe, le temps est presque toujours beau, si le Soleil est dans un Signe Méridional. Mais si le Soleil se trouve dans un des Signes Septentrionaux, le temps est ordinairement couvert. Au contraire, sur la Mer Atlantique, dans la bande du Sud, lorsque le Soleil est dans les Signes Septentrionaux, le temps est clair; comme il est couvert, lorsque le Soleil est dans un Signe Méridional.

(2) Il y a beaucoup d'apparence que le Vent alisé d'Est, qui souffle continuellement entre les deux Tropiques, est causé par le mouvement circulaire de la Terre, & par la rarefaction perpétuelle & violente de l'air, sous la Zone torride, qui doivent donner à l'air un cours d'Orient en Occident. Le Vent général d'Est, doit recevoir des variations, qui causent un Nord-Est & un Sud-Est réglés sous la Zone torride; & ce sont ces Vents qu'on appelle proprement Alisés. On y peut mettre aussi le Vent d'Ouest, qui souffle ré-

gulièrement hors des Tropiques, de part & d'autre, jusqu'au quarantième degré de latitude, & qu'on croit causé principalement par le reflux d'air, qui doit s'ensuivre de ce Vent d'Est, qui regne entre les Tropiques. Ces Vents ne soufflent régulièrement que sur les grandes Mers, parce que sur la Terre, ou sur des Mers trop proches des Terres, ils reçoivent une infinité de variations, par les fermentations de la Terre, par la situation des Côtes, & par d'autres causes particulières.

C'est le vent Est-Nord-Est qu'on trouve vers le vingt-huitième degré de latitude, surtout quand le Soleil est au Midi de la Ligne : mais, aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Est-Quart-de-Sud, ou à l'Est-Sud-Est. Ces vents, soit qu'ils soient au Nord ou au Sud de l'Est, soufflent avec modération depuis leur première rencontre au trente ou vingt-huitième degré, jusqu'au Tropicque, où ils soufflent avec plus de force, particulièrement depuis la latitude du vingt-troisième degré jusqu'à douze ou quatorze, où ils soufflent constamment entre l'Est Nord-Est & l'Est. Mais entre les dix ou douze degrés de la Ligne, ils ne font pas si frais, ni si fixes, entre les mêmes pointes du Compas. Aux mois de Juillet & d'Août, les vents du Sud soufflent fort souvent entre les onze & douze degrés de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud-Sud-Est & le Sud-Sud-Ouest ou Sud-Ouest : mais aux mois de Décembre & de Janvier, le véritable vent réglé souffle entre le trois & le quatrième degré. A mesure que le Soleil reprend sa course vers le Nord, les vents du Sud augmentent & s'approchent du Nord de la Ligne, jusqu'au mois de Juillet, auquel ils se retirent peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil est dans les Signes Méridionaux, c'est le meilleur temps de l'année pour passer de la Ligne au Sud ; car, outre l'avantage du Vent alisé, qui conduit un Vaisseau proche de la Ligne, le vent est alors plus certain & plus frais, le temps plus beau ; & les vents, qui en d'autres saisons sont entre le Sud-Sud-Est & le Sud-Sud-Ouest, tournent au Sud-Est. Mais, dans nos mois d'Été, il n'y a que des calmes, & de ces dangereux tourbillons, nommés *Tornados*, qui s'élèvent ordinairement contre le vent réglé. Ils ne durent pas long-temps, car le vent qui les cause s'apaise tout d'un coup, ou tourne au Sud, sans qu'on puisse s'assurer qu'il y demeure trois minutes.

Ce qu'on dit ici des vents du Sud, des calmes & des *Tornados*, doit être entendu de la partie Orientale de la Mer Atlantique, jusqu'environ trois cens cinquante-quatre degrés de longitude Ouest ; car, plus loin, du même côté, on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est, lors même qu'on passe la Ligne ; & c'est alors un vent frais. Aussi, du côté de la Guinée, les plus habiles Marins font route au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Quelques-uns néanmoins s'avancent plus vers les Côtes de l'Amérique, avant que de passer la Ligne. En venant des Indes Orientales, les Anglois passent aussi la Ligne près des Côtes de l'Amérique, pour trouver, au Sud-Est, des vents frais, qui durent toute l'année. Mais, en allant aux Indes, ils font leur route Sud, depuis l'Île de Saint Jago, où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Les vents près de la Ligne, dans la Mer des Indes & dans la Mer du Sud, diffèrent de celui-ci. Cependant, ils y sont aussi Méridionaux, & par conséquent diffèrent de ce qu'ils sont dans les Parages plus éloignés ; car, à deux ou trois degrés de chaque côté de la Ligne, les vents sont fort incertains. Il y a même des calmes fréquens, ou du moins de fort petits vents, & quelquefois des tourbillons, dans la Mer des Indes. Dans celle du Sud, proche de la Ligne, les vents sont au Sud, à cent trente lieues des Côtes. Là, il ne souffle que de petits vents, mais réglés. Le temps y est beau entre Mars & Septembre ; mais, vers Noël, les *Tornados* y exercent leur empire.

Iiii ij

Conduire des
habiles Marins.Observations
sur les vents de
différentes Mers.

V E N T S.

Effet du Cap
Vert en Afrique,
& du Cap Blanc
au Brésil.

Cependant, dans l'une & l'autre de ces deux Mers, proche, ou même sous la Ligne, les vents sont souvent au Sud; mais ils ne soufflent qu'à deux ou trois degrés de la bande du Nord ou du Sud, excepté vers les Terres. On a déjà remarqué que dans la Mer Atlantique, les vents de Sud & Sud-Ouest soufflent quelquefois jusqu'aux dix & douze degrés de latitude Septentrionale. On ne doit pas s'étonner que les vents de Sud règnent constamment près de la Ligne, entre le Cap Vert en Afrique, & le Cap Blanc du Brésil, si l'on considère que ces deux Promontoires, l'un au Nord & l'autre au Midi de la Ligne, ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler, & qu'il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amérique. Comme ce Parage, à deux ou trois degrés de la Ligne, est fort sujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits vents des autres Mers, qui ne sont pas si resserrées, cette Mer y est beaucoup plus sujette que toute autre, surtout du côté de l'Est, depuis le fond de la Côte de Guinée jusqu'aux vingt-huit ou trente degrés de l'Ouest. Dampier l'attribue, non-seulement à la Ligne, mais encore à la proximité de la Terre, vers la Ligne. Cette partie de la Mer, étant, dit-il, comme entre la Terre & la Ligne, est rarement exempte de mauvais temps, surtout depuis Avril jusqu'en Septembre. Mais lorsque le Soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le temps y est moins fâcheux.

Méthode des
Anglois & des
Hollandois.

Sous la Ligne même, entre le Cap d'Afrique & celui d'Amérique, non-seulement les calmes & les tourbillons sont moins fréquens, mais on y trouve des vents frais, avec un assez beau temps. Delà vient que les Anglois & les Hollandois, qui vont aux Indes Orientales, s'efforcent de passer la Ligne dans une distance égale de ces deux Caps; & quoiqu'ils trouvent quelquefois les vents au Sud-Sud-Est, ou Sud-Sud-Ouest, ou plus à l'Est ou à l'Ouest, ils n'avancent pas néanmoins plus d'un degré à l'Est ou à l'Ouest du milieu du Canal, dans la crainte de rencontrer, vers l'Ouest, quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Ouest, qui retarderoient également leur course. Les Portugais, dans leurs Voyages au Brésil, en usent de même, & font voile au Sud de la Ligne avant que d'approcher de Terre, pour éviter le Cap Saint Augustin, qu'il n'est jamais prudent de vouloir passer à peu de distance.

Difficultés du
retour de Gui-
née.

Les Anglois qui ont leur Commerce en Guinée, au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Ouest, font ordinairement leur route sans s'assujettir à toutes ces précautions: mais, à leur retour, ils passent la Ligne jusqu'au trois & quatrième degrés du Sud, pour y trouver un vent frais entre Sud-Sud-Est & Sud-Sud-Ouest. Avec ce vent, ils s'éloignent de trente-cinq ou trente-six degrés dans le même parallèle, avant que de repasser la Ligne, c'est-à-dire, presque à moitié chemin entre les Pointes des deux Caps. Là, ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique. Quelques-uns poussent jusqu'à quarante degrés, pour repasser la Ligne, & trouvent là des vents forts; au lieu que s'ils faisoient leur route au Nord de la Ligne, dans l'espérance de raccourcir le voyage, ils rencontreroient, ou des calmes près de la Ligne, ou des vents d'Ouest, en rangeant la Côte, ou tout à la fois ce double inconvénient, s'ils vouloient tenir un milieu entre les deux; sans compter les Tornados, surtout aux mois de Mai, de Juin,

de Juillet & d'Août. En un mot, ceux qui passent la Ligne du Nord au Sud, & qui la repassent à distance égale des deux Caps, ont l'avantage d'employer peu de temps près de la Ligne, & de manquer rarement de vent; parce que dans ces Mers il n'a pas d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Dans les autres Mers, telles que l'Océan oriental & la Mer du Sud, on passe avec moins de difficulté. Ces Mers sont d'une si grande étendue, qu'on n'y trouve point les inconvénients inévitables dans l'Atlantique. A l'égard des vents, entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Océan oriental & dans la Mer du Sud, ils sont, du côté du Sud, à l'Est-Sud-Sud-Est; & du côté du Nord, à l'Est-Nord-Est. Ce sont toujours des vents frais, surtout dans la Mer du Sud, à un ou deux degrés de la Ligne, Nord comme Sud, jusqu'au Tropique ou vers les trente degrés de latitude. Les vents alisés de la Mer Atlantique, ni ceux de la Mer des Indes Orientales, ne sont, ni si frais, ni si certains, ni si généraux qu'ils le sont ici. Lorsqu'une fois on a gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée du vent des Côtes, on ne manque plus de vent frais dans toute cette vaste étendue de Mer. Tous les Anglois, qui ont fait ce Voyage, confirment là-dessus le témoignage de Dampier; & Dampier confirma lui-même sa première expérience, dans le Voyage du Cap Coriente à l'Île de Guaham.

A l'égard du vent, au Midi de la Ligne, David, son ancien Capitaine, ne lui en laissa aucun doute. Il étoit parti, comme Dampier, des Îles Galapagos; & de-là, faisant route à l'Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à ce qu'il eût gagné le véritable alisé à l'Est-Sud-Est, il changea sa route, alors, directement au Sud, sans passer la Ligne, & par conséquent sans le secours du vent réglé, jusqu'au Midi du Tropique.

Dans l'Océan oriental, entre la latitude de trente degrés & de quatre, au Midi de l'Equateur, le véritable vent réglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est-Quart-d'Est: mais il est moins frais & moins fixe que dans la Mer du Sud. Outre que cette partie du même Océan, qui est Nord de la Ligne, ne jouit pas d'un vent si réglé, il est plus sujet aux calmes; & vers la Côte, il est à d'autres vents qui changent avec les Saisons.

Les vents alisés des Côtes sont fixes ou changeans. Les Côtes, sujettes aux vents alisés fixes, sont celles du Midi de l'Afrique & du Pérou, avec une partie de celles du Mexique & de la Guinée.

Les parties Méridionales de l'Afrique & du Pérou sont dans la même latitude, routes deux au Sud de la Ligne, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoiqu'elles ne soient pas absolument parallèles, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les Côtes, pendant toute l'année. Sur la Côte d'Angola, les vents sont entre le Sud-Ouest & le Sud; & sur la Côte du Pérou, entre le Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud-Est. Mais on doit observer que les vents réglés, qui soufflent sur les Côtes, à l'exception de la Côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année ou qu'ils changent de Pointe, ne soufflent jamais directement sur la Côte, ou le long des Côtes, mais de biais, en faisant un angle aigu d'environ vingt-deux degrés, & qu'à proportion que le Pays se détourne à l'Est ou à l'Ouest du Nord ou du Sud de ces Côtes, les vents ne man-

V E N T S

Les Passages sont plus aisés dans de plus grandes Mers.

Expériences confirmées.

Vent au Midi de la Ligne.

Vents alisés des Côtes, fixes ou changeans.

Alisés fixes.

Côtes du Pérou & d'Afrique.

VENTS.

quent point de changer ; au lieu que le vent alisé de la Côte Septentrionale d'Afrique, souffle à deux ou trois pointes loin des Côtes. Ces vents Méridionaux, qui soufflent constamment toute l'année, sur les Côtes du Pérou & sur celles d'Afrique, sont forts, & soufflent plus loin des Côtes qu'aucun vent sujet à changer. Au Pérou, ils soufflent jusqu'à cent quarante ou cent cinquante lieues de la Côte, avant qu'on puisse remarquer leur changement : mais ensuite, à mesure qu'on s'éloigne, le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, jusqu'à la distance d'environ deux cens lieues, où il se fixe à l'Est-Sud-Est, qui est le véritable alisé. Entre Angola & le Brésil, les vents sont à peu près de même que dans les Mers du Sud, pour les parties Occidentales des Côtes du Pérou ; excepté que vers les quatre degrés du Sud, ils demeurent fixes au Sud-Sud-Ouest ou au Sud-Ouest, pour vingt-huit ou trente degrés de longitude.

Côtes du Mexique & de Guinée.

Les Côtes du Mexique & de Guinée ont aussi leurs vents réglés. Comme la Côte du Pérou regne du Nord au Sud, celles-ci ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Ouest. Suivant le cours des vents généraux, le vent devrait être d'Orient sur ces Côtes ; au lieu qu'il est tout-à-fait contraire : car depuis la latitude des dix degrés aux vingt du Nord, sur la Côte du Mexique, il est constamment presque d'Ouest sur toute la Côte ; du moins lorsqu'il ne se trouve pas repoullé, comme il l'est quelquefois, par les Tornados, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même observation sur les Côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des Tornados. Les Côtes du Pérou en sont exemptes ; mais il y a quelquefois des calmes, qui continuent l'espace de deux ou trois jours. Ces calmes n'arrivent ordinairement vers les Côtes d'Angola & du Mexique, qu'après un tourbillon.

Mêmes parallèles.

Les Côtes du Mexique & de Guinée, comme celles d'Angola & du Pérou, sont dans le même parallèle ; & les vents y sont à peu près les mêmes. Comme le Continent du Mexique commence près de Panama, au huit ou neuvième degré de latitude Septentrionale, la partie de Guinée, dont on parle ici, commence près du vieux Callabar, vers quatre ou cinq degrés de la même latitude. Le Pays court à l'Ouest de ces deux endroits, pendant quelques centaines de lieues. Ce n'est pas sur une même pointe de Compas, parce qu'il s'y trouve de petites pointes de terre, des Bayes & divers détours : cependant les vents réglés qui soufflent sur ces Côtes, à deux pointes de la Mer, soufflent aussi de l'Ouest, & régulièrement, sur la Côte de Guinée. La partie Orientale de cette Côte est celle où le vent donne, & la partie Occidentale en est à l'abri : cette vérité, observe Dampier, est si contraire à l'opinion commune des gens de Mer, parce qu'ils la jugent opposée au cours ordinaire des vents, qu'ils ne la reconnoissent qu'après en avoir fait l'expérience.

Toute cette partie de l'Afrique, qui est entre le Cap Verd, au quatorzième degré de latitude Septentrionale, & le Cap Boyadar au vingt-septième, est sujette aux vents de Nord, ou entre Nord & Nord-Est ; vents qui sont toujours très frais. De-là vient que les Vaisseaux, qui font le Voyage de la Guinée, tâchent de se maintenir près de cette Côte, & doublent souvent les Caps. Lorsqu'ils sont arrivés au Midi du Cap Blanc, qui est vers les vingt & un degrés de latitude, ils se trouvent quelquefois fort incom-

modés d'un sable rouge que le vent leur porte de terre. Leurs Ponts & leurs Voiles en sont couverts.

Du Cap Verd au Cap Sainte Anne, qui est vers six degrés du Nord, le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap Sainte Anne jusqu'au Cap Palmas, vers quatre degrés, il est au Sud-Ouest; & de ce Cap au décur de la Côte de Guinée, il est à l'Ouest-Sud-Ouest. C'est ici qu'il commence à passer au Sud; & jusqu'au Cap Lopes, qui est au Midi de la Ligne, il est au Sud-Ouest, comme dans tout le reste de cette Côte, jusqu'à trente degrés du Sud.

Entre les Côtes où les vents ont des changemens réguliers, on compte principalement, dans le nouveau Monde, cette partie de la Côte, qui est entre le Cap Gratia di Dios & le Cap la Vela, la Côte du Brésil, & la Baye de Panama dans la Mer du Sud; & dans le Monde ancien, route la Côte depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Ce qui regarde Gratia di Dios & la Vela, n'appartient point aux Relations qui ont paru jusqu'à présent dans ce Recueil. Sur la Côte du Brésil, où l'on n'a pu se dispenser de suivre quelques Voyageurs, les vents sont à l'Est, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, depuis Mars jusqu'en Septembre. Dans la Baye de Panama, les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars; & au Sud, ou Sud-Sud-Ouest, entre Mars & Septembre.

Alifis de Côte
changeans.

Depuis le Cap de Bonne-Espérance, du côté de l'Est, jusqu'au Pays de Natal, & au Cap des Courans, les vents, entre Mai & Octobre, sont constamment entre Ouest & Nord-Ouest jusqu'à trente lieues des Côtes, mais toujours plus forts au Nord-Ouest. Lorsque le vent passe au Nord-Ouest, c'est d'ordinaire avec un gros temps & quantité de pluie. Entre Octobre & Mars, les vents sont à l'Est, entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, avec un beau temps. Les vents d'Est-Nord-Est sont frais; mais ceux d'Est-Sud-Est ne sont que des petits vents, qui donnent un peu de pluie par intervalles.

Côte d'Afrique
jusqu'à la
Mer rouge.

Du Cap des Courans jusqu'à la Mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier; le plus souvent au Nord, mais souvent quelquefois de rhumb en rhumb jusqu'à faire le tour du Compas. Les plus forts sont au Nord; la plupart violens, orageux, avec des bourasques de pluie. Avant les tempêtes, la Mer s'enfle ordinairement du côté du Nord. Depuis Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est & Nord-Nord-Est, & le temps fort beau. Depuis Mai jusqu'en Octobre, ils sont Méridionaux. Aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la même Baye. Les Vaisseaux qui passent vers cette Côte, dans l'espace de ces trois mois, doivent s'en garder à plus de cent lieues, s'ils ne veulent être emportés dans la Baye par ce Courant. Les calmes durent quelquefois six semaines entières; mais à cent lieues de la Côte, on trouve un vent frais du Sud. Vers l'entrée de la Mer rouge, proche du Cap de Guardafu, les vents sont presque toujours forcés, & le temps est gros, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le temps est fort beau, avec un vent frais en Mer, à dix ou douze lieues du Cap.

Dans la Mer rouge, les vents sont forts au Sud-Ouest, entre les mois de

Alifis de la
Mer rouge.

VENTS.

Mai & d'Octobre; & le Courant est si rapide, que pendant tout cet intervalle on est forcé de ranget la Côte du Sud, où l'on trouve des vents de terre & des ras. Dans le cours de Septembre & d'Octobre, le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est. Il continue, dans cette direction, jusqu'au changement de la Mousson, qui arrive au mois d'Avril ou de Mai. Alors, il passe pour quelque-temps au Nord, ensuite à l'Est, & de-là au Sud, où il se fixe.

Aliste des Indes Orientales.

Le changement des vents, dans cette partie du Monde, ne s'étend pas seulement le long de cette Côte, mais aussi depuis le Golfe de Perse jusqu'au Cap de Comorin; & depuis ce Cap, sur toutes les Côtes du Golfe de Bengale. Il s'étend même jusqu'au Détroit de Malacca; & du côté de l'Est, jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour, pendant tout le cours de l'année. Mais dans tous ces lieux, le vent réglé ne souffle pas exactement du même trait de Compas. On a déjà fait observer que ces sortes de vents soufflent de biais, sur les Côtes, d'environ deux ou trois pointes. Dans les Bayes, qui ne sont pas sur un même rhumb, le vent change à proportion. Cette règle néanmoins ne se trouve pas toujours vraie dans les Bayes profondes; mais elle regarde surtout une Côte assez droite, & d'une situation presqu'égalé; car les pointes de terre n'y apportent point de changement. Sur les Côtes & au fond des grandes Bayes, telles que le Golfe de Bengale & celui de Siam, le vent diffère beaucoup des deux côtes, & plus encore en pleine Côte. Mais ils changent tous dans leurs saisons, qui sont Avril & Septembre. Ils passent tous, en même temps, à leurs points opposés. Dans les Indes Orientales, on donne, à ces vents variables, le nom de Mousson, dont l'une, qui s'appelle Mousson d'Est, commence au mois de Septembre & regne jusqu'au mois d'Avril, où elle fait place à la Mousson d'Ouest, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant. L'une & l'autre soufflent de biais dans la Côte. La Mousson d'Est amène le beau temps, & celle d'Ouest est accompagnée de la pluie & des tourbillons. La plupart des Pays de Commerce, dans les Indes Orientales, surtout ceux qui sont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont sujets à cette variété de changemens & de saisons. Les Isles qui sont sous la Ligne, & au Midi, entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposées; ce qui n'empêche pas qu'elles ne changent en même temps.

Différence entre les Moussons au Nord & au Sud de la Ligne.

La différence qu'on remarque, entre les Moussons au Nord, & les Moussons au Sud de la Ligne, c'est qu'au mois d'Avril, lorsque la Mousson d'Ouest commence au Nord, les vents de Sud-Sud-Ouest commencent au Midi; c'est ce qu'on a nommé Mousson Sud-Sud-Ouest. Ensuite, au mois de Septembre, lorsque la Mousson d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Est souffle du côté du Sud, & se nomme Mousson Nord-Nord-Est. La Mousson d'Ouest est accompagnée de Tornados & de pluies, dans la latitude Septentrionale. Au contraire, la Mousson Sud-Sud-Ouest, qui regne en même temps dans la latitude Méridionale, amène le beau temps; & comme la Mousson d'Est amène le beau temps dans la bande du Nord, la Mousson Nord-Nord-Est, qui regne en même temps dans la bande du Sud, amène le mauvais temps & les Tornados. Quoique ces vents de chan-

gent

gent pas toujours en même temps, les mois de Septembre & d'Avril passent néanmoins pour les mois du changement, & sont ordinairement sujets aux deux sortes de vents. Ainsi les Moussons soufflent régulièrement tour à tour; & c'est à la faveur de cette révolution, que les Navigateurs ont l'avantage de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre. La navigation dépend de cette alternative.

Il seroit difficile de concevoir comment le Commerce pourroit se faire dans ces Mers, sans cette admirable disposition de la nature. La plupart des Royaumes Indiens, où il se fait, sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer; & la terre gir tellement Nord, qu'il est impossible aux Vaisseaux de gagner le Nord du Tropique, pour entrer dans les vents variables, comme l'on fait aux Indes Occidentales, lorsqu'on veut aller loin à l'Est. Il n'y auroit pas non plus d'avantage à tenir la Mer, comme dans la Mer du Sud, parce qu'alors on s'approcheroit tant de la Ligne, qu'on y seroit exposé sans cesse aux calmes & aux Tornados. Si l'on passoit au Sud de la Ligne, pour achever le Voyage par cette route, il n'y auroit pas plus de succès à le promettre; car cette partie de la Mer, qui est au Midi de la Ligne, est sous l'empire du véritable vent réglé, qui ne manque presque jamais d'y régner, & ce vent porteroit un Navire, au Sud, jusqu'à la hauteur où les vents commencent à changer. D'ailleurs, la Mer n'y est point assez large, pour aider à cette supposition. Les Vaisseaux Européens qui font le Voyage de Siam, du Tonquin, &c. sont obligés de prendre la Mousson d'Ouest; & quoiqu'après avoir paré le Cap, ils aient la commodité de faire leur route à l'Est, aussi loin que la terre le permet, ils ne peuvent avancer autant qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans le vent réglé; ce qui leur fermeroit la route, s'il étoit aussi réglé qu'il l'est en d'autres Mers. Ainsi, sans la succession constante des Moussons annuelles, on ne pourroit faire route que d'un côté. On iroit à l'Ouest; mais on seroit forcé d'y demeurer, ou d'employer plusieurs années à revenir d'un Port, d'où l'on peut revenir en six semaines. Il est vrai, que pour les Ports, qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre la Mousson, à l'aide des brises, ou des vents frais de Mer & de Terre, qu'on trouve près des Côtes; mais les grands Voyages demandent nécessairement d'autres secours.

Les Mers du Sud, les Côtes de Brésil & de Guinée, & toute cette Côte d'Afrique, qui est entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, ont de ces vents frais de Terre & de Mer, qui peuvent servir contre le vent alisé, dans une courte navigation. Pour les Voyages mêmes de long-cours, on y a trouvé des méthodes qui ne peuvent convenir aux Indes Orientales. Par exemple, vers la Côte du Pérou, où les vents de Midi soufflent toujours, les Vaisseaux, qui doivent aller au Sud, portent à l'Ouest jusqu'à ce qu'ils soient hors du vent réglé de Côte. Alors, ils trouvent, à l'Est-Sud-Est, le véritable vent réglé, qui les mène aussi loin qu'il leur plaît vers le Sud, & de-là droit à leur Port. Vers le Mexique, où le vent de Côte est à l'Ouest, on court au large jusqu'au véritable vent réglé, qu'on rencontre à l'Est-Nord-Est; & de-là on fait route au Nord, jusqu'au terme. Combien de fois n'a-t-on pas lu, dans les Relations précédentes, que les Vaisseaux qui vien-

Tome XI.

K k k k

Avantages des
Navigateurs.

V E N T S .

nent des Philippines à la Côte du Mexique, font leur route Nord jusqu'à quarante degrés, pour trouver le vent qui les amène à la Côte? De même, tous les Vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes Orientales, n'ont pas plutôt passé la Ligne dans la Mer Atlantique, qu'ils portent Sud au-delà du vent réglé, pour faire de-là leur route à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir repassé la Ligne, ils portent Nord, avec le vent à l'Est-Nord-Est, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Nord du vent réglé, d'où ils font route à l'Est. Tel est l'avantage que la Navigation tire d'une grande Mer.

Brises, ou
vents frais de
Mer & de Terre.

Ce qu'on vient de nommer les Brises, ou les vents frais de Mer & de Terre, ne demande pas moins d'explication. Les vents frais de Mer, en général, ne sont que des vents de Côte réglés : mais ils diffèrent de tous les autres vents réglés, en ce que les autres soufflent jour & nuit avec la même force, au lieu que ces vents frais de Mer soufflent le jour & cessent la nuit. On y remarque encore cette différence, que tous les autres vents réglés, ceux qui varient comme ceux qui ne varient point, soufflent toujours à peu près d'une même pointe ; au lieu que ces vents frais ou ces Brises de Mer, en se levant le matin, soufflent presque toujours, à peu près comme les vents de Côte réglés, du même trait de Compas : mais, vers midi, ils s'éloignent de deux, trois, ou quatre pointes de la Terre, & soufflent presque directement dans la Côte ; surtout lorsque le temps est beau, car c'est alors qu'ils sont plus réglés.

Cours des Brises de Mer.

Ils se lèvent ordinairement vers neuf heures du matin, mais quelquefois plutôt ou plus tard. D'abord, ils s'approchent de terre avec une douceur, & pour employer les termes de Dampier, « d'un air languissant, qui feroit » croire volontiers qu'ils appréhendent de se rendre incommodes. Ils s'arrêtent. Il semble qu'ils soient prêts à se retirer. La vue de tous ces mouvements forme un spectacle agréable sur la Côte. Dans les approches de ce vent, l'espace de Mer, qui est entre le vent & la terre, est uni comme une glace. Il commence à friser doucement l'eau, en la faisant paroître un peu noirâtre. Une demie heure après avoir atteint la terre, il souffle un peu plus fort ; & ses forces augmentent par degrés jusqu'à midi. Il est alors au plus haut degré, dans lequel il continue jusqu'à deux ou trois heures : mais, vers midi, lorsque le temps est beau, il saute de deux ou trois points du côté de la Mer. Après trois heures, il commence à perdre ses forces ; & vers cinq heures, un peu plus ou moins, suivant le temps, il cesse tout-à-fait, jusqu'au lendemain.

De sa régularité.

On attend ces vents, dans leurs latitudes, avec autant de régularité que le jour est attendu après la nuit. S'ils manquent quelquefois, ce n'est que dans la saison humide. Sur toutes les Côtes de l'Océan, dans les deux Indes & dans la Guinée, ils se lèvent le matin & se retirent vers le soir : mais ils sont plus forts, ils se lèvent plutôt, & tombent plus tard, aux Caps & aux pointes de terre. Au contraire, ils ont moins de force & de durée dans les Bayes & dans les Anses. Les Îles, qui sont le plus à l'Est & à l'Ouest, ont l'avantage de ces vents, des deux côtés. Cependant on observe que la vraie Brise de Mer ne se détourne pas tant, si ce n'est à peu de distance de la terre. Dampier la fixe à trois ou quatre lieues. Au-delà, dit-il, on ne trouve que le vrai vent de Mer.

Le vent , qu'on appelle Brise de terre , est directement contraire à la Brise de Mer. L'une souffle droit dans la Côte , & d'autre de la Côte. L'une se leve de jour & se repose la nuit ; l'autre ne souffle que la nuit & se repose le jour. Aussi-tôt que la Brise de Mer a fini son cours , le même ordre de la Providence fait sortir l'autre de sa retraite , pour commencer son office , & rafraichir l'air , jusqu'au lendemain , par une douce agitation. Il n'est pas aisé de marquer le temps de son lever , ni celui de sa durée. L'un & l'autre dépendent de la saison , de la disposition de l'air , ou de quelque autre cause accidentelle. On donne , à ces vents , le nom de Brisés de terre , parce qu'ils soufflent de terre , quelle que soit la situation de la Côte. Ils soufflent non-seulement près du rivage , mais dans quelques parties de la Mer assez éloignées , surtout à l'Isthme de Darien. Ils se font sentir rarement sur les pointes. Les plus forts se trouvent ordinairement dans les Golfses ou les grandes Bayes , dans les grands Lacs intérieurs , & dans un assemblage de petites Isles sur le bord de la Mer. Dans la Mer du Sud , les Bayes de Panama , de Guaiquil , de Paita , &c , ont leurs Brisés de Terre & de Mer : mais en plusieurs endroits , particulièrement dans la Baye de Paita , la Brise de Terre ne se leve qu'à minuit. Elle y est toujours fraîche , jusqu'à sept ou huit heures du matin ; & son retour est constant pendant toute l'année ; au lieu que dans le Golfe de Panama , elle n'est pas si certaine dans la saison humide que dans la saison sèche.

VIENTS.
Cours des Brises de terre.

Leurs directions ces.

Suivant les détours des Côtes , ces vents de Terre sont aussi plus forts ou plus foibles. Sur la Côte de Guinée , entre le Cap Sainte Anne & le Cap Palmas , ils sont à l'Est , & continuent frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les Brisés de Mer y sont au Sud-Sud-Ouest. Sur la Côte d'Angola , la Brise de Terre est à l'Est-Nord-Est , & celle de Mer à l'Ouest-Sud-Ouest , toutes deux régulières. Sur les Côtes du Pérou & du Mexique , dans la Mer du Sud , celle de Terre souffle presque généralement , de la Côte , en droite ligne. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier , les Pêcheurs ont l'avantage de partir avec un vent , & de retourner avec l'autre. Aux Indes Orientales , les Brisés de Mer & de Terre ne sont pas moins réglées dans les grandes Isles , que dans le Continent ; mais quelquefois elles y soufflent de biais. En général , les Brisés de Terre sont fort froides , & beaucoup plus que celles de Mer ; quoique celles-ci soient toujours plus fortes , & que leur fraîcheur , telle qu'elle est , soit d'un grand soulagement pour ces Climats chauds , où le fort de la chaleur est dans l'intervalle des deux Brisés , lorsque le temps est ordinairement calme. On a peine à respirer , jusqu'au premier souffle de ce vent , qui se leve pour rafraichir l'air. De même , lorsqu'il tombe , vers le soir , on sent une extrême chaleur , jusqu'à l'arrivée du vent de Terre , qui ne se leve quelquefois qu'à minuit ou plus tard. De-là vient que ceux qui se couchent nuds , sur des nattes , & quelquefois à l'air , pour y trouver du rafraichissement , se trouvent le lendemain transis de froid , & gagnent des flux de sang , qui en font périr un grand nombre.

Détours des Côtes.

Sur la Côte Méridionale du Mexique , entre le Cap Blanc , au neuvième degré cinquante-six minutes de latitude du Nord , & Realejo , à onze degrés de la même latitude , c'est-à-dire , dans une distance d'environ quarante lieues , on trouve un vent que les Espagnols ont nommé Popogajos ,

Vent nommé Popogajos.

K k k k ij

V E N T S.

& qui ne se fait sentir qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il souffle jour & nuit, sans interruption, quelquefois trois ou quatre jours, & même six ou sept de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent.

Vent nommé Terrenos.

La Côte de Coromandel, aux Indes Orientales, a des vents que les Portugais nomment *Terrenos*, parce qu'ils viennent de Terre, mais qui ne ressemblent pas néanmoins à ceux qu'on a décrits sous le même nom. Les véritables Brises de Terre ne soufflent que la nuit, en y comprenant le soir & le matin; & ceux-ci soufflent trois ou quatre, & quelquefois huit ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids: ceux-ci sont au contraire les plus chauds de tous les vents. Ils sont à l'Ouest, & ne soufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, qui est le temps de la Mousson d'Ouest, quoique la véritable Mousson de cette Côte soit alors Sud-Ouest. Aussi-tôt que

Il est fort dangereux.

ces vents commencent à souffler, non-seulement les Européens se tiennent à couvert, mais ils ferment soigneusement leurs portes & leurs fenêtres; & dans cette terreur même, ils s'aperçoivent du changement de l'air, par l'altération qu'ils ressentent dans leur tempéramment. Quoique cette chaleur soit excessive, elle n'excite aucune sueur dans les Indiens, qui ont la peau extrêmement rude, surtout celle du visage & des mains; & la plupart ne s'en trouvent pas incommodés. Les mêmes vents se font sentir aussi sur la Côte de Malabar, mais dans une autre saison, qui arrive aux mois de Décembre, de Janvier & de Février, & qui est aussi la Mousson d'Est ou Nord-Est: car le vent d'Est, véritable Mousson de cette saison, vient alors de terre, sur cette Côte, qui est au Couchant du grand Promontoire des Indes, comme celle de Coromandel en est à l'Orient.

Son effet au Golfe Persique.

Le Golfe Persique n'est pas moins incommodé de ce vent, avec cette différence qu'il y souffle aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, pendant la Mousson de l'Ouest, & qu'il y est encore plus chaud. Les Marchands de l'Europe, qui se trouvent dans les Ports, quittent alors leur demeure & se retirent à Ispahan. Ceux que la nécessité de leurs affaires y retient, passent le temps dans des cuves pleines d'eau, pour se garantir des mauvaises impressions de l'air.

Harmatan.

On nomme plusieurs fois, dans les Relations de ce Recueil, les Harmatans, les Typhons & les Elephans; mais c'est ici qu'on en a remis l'explication. Le Harmatan est un vent particulier de la Côte de Guinée, qui commence à souffler entre la fin de Décembre, & le commencement de Février, sans que jamais il arrive plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours; & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du Plancher des Maisons, les Ponts des Navires, & les côtés qui sont au-dessus de l'eau, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-temps qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, les Habitans du Pays, comme les Etrangers, sont obligés de tenir leurs Maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs Bestiaux, qui ne sont pas moins en danger. Quelques Voyageurs ont vérifié, par l'expérience, que des Chevres, exposées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Les hommes, qui n'ont pas les commodités

Description de ses effets.

nécessaires, ou qui ne se frottent pas le corps de quelque huile douce, perdent la liberté de respirer, & sont presque suffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent soufflé entre l'Est & le Nord-Est, & n'approche pas plus du Nord. Il est toujours frais, & d'une force égale; sans éclairs, sans tonnerre & sans pluie. Pendant toute sa durée, le Soleil ne luit point, & le temps ne cesse pas d'être fort couvert. Aussi-tôt qu'il expire, le vent alisé, qui, sur cette Côte, est toujours Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest, recommence à souffler; & le temps redevient clair & serein.

Les vents qui forment les tempêtes, entre les deux Tropiques, ont reçu des noms particuliers, qui les distinguent des vents connus. Quoiqu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus voisines des Pôles, on les y attend néanmoins, chaque année, dans la saison qui leur est propre. Il se passe quelquefois des années sans aucune tempête; & quelquefois, elles sont aussi moins furieuses. Lorsqu'elles sont de la dernière force, elles en durent moins long-temps.

Le vent qu'on nomme Typhon, dans les Mers de la Chine, est peu différent de ce qu'on appelle Ouragan, aux Indes Occidentales: ils ont les mêmes présages & les caractères; c'est-à-dire, le nuage diversifié par une affreuse variété de couleurs, un vent, au Nord-Est, d'une force extraordinaire, avec un torrent de pluie; tout cela suivi d'un calme, auquel succède un vent au Sud-Ouest, aussi véhément que le premier. Le Typhon & l'Ouragan arrivent dans la même saison de l'année, c'est-à-dire, pendant les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Aussi remarque-t-on que les Régions, où se forment ces Météores, sont au Nord de la Ligne, quoiqu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude (3).

Le plus mauvais temps, dans les Mers des Indes Orientales, est aux mois de Juillet & d'Août. C'est alors que la Mousson ordinaire d'Ouest souffle presque sans interruption, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées de vents fort impétueux. La fin de cette Mousson produit une horrible tempête, qui en fait la dernière

Typhon

(3) Voici la peinture qu'un célèbre Voyageur fait du Typhon. Les Typhons, dit-il, sont une espèce de violents tourbillons, qui regnent sur diverses Côtes des Mers Orientales, aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Ils arrivent ordinairement lorsque la Lune change, ou devient pleine, & sont presque toujours précédés par un temps beau, clair & serein, accompagné de vents doux & modérés, qui tournent du vent ordinaire de ce temps de l'année. Avant que ces tourbillons commencent, il paroît une grosse nuée, au Nord-Est, qui est fort noire près de l'horizon, mais d'une couleur rougeâtre enfoncée, vers la partie supérieure, & plus brillante encore au-dessus; tandis qu'à ses extrémités, elle est pâle, & d'une couleur blanche, qui éblouit les yeux. Cette nuée est

véritablement affreuse. Elle se fait quelquefois voir l'espace de douze heures, avant la naissance du tourbillon. Lorsqu'elle commence à se mouvoir avec rapidité, on peut s'attendre, à coup sûr, que le vent ne tardera point à souffler. Il se leve impétueusement, & souffle au Nord-Est, avec une véhémence terrible, pendant environ douze heures, accompagné de furieux coups de tonnerre, de gros & fréquents éclairs, & d'une pluie extrêmement violente. Lorsqu'il commence à s'alibatre, la pluie cesse aussi tout d'un coup, & le calme succède pour une heure ou deux: mais ensuite, le vent, devenant à peu près Sud-Ouest, souffle avec autant de violence & aussi long-temps de ce côté-là, que pendant qu'il étoit Nord-Est. *Dampier, Tome III. page 39.*

Kkkk.iiij.

VENTS.
Elephanta.

scène, & que les Portugais ont nommée *Elephanta*. On se met ensuite en Mer, sans craindre d'autres tempêtes dans cette saison. Ce vent furieux souffle directement dans la Côte, & bouche, par conséquent, les Havres. Ils arrivent sur les Côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Golfe de Bengale, au même temps de l'année, que les Typhons sur les Côtes de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboye.

Tornados.

Plusieurs Mers sont sujettes aux Tornados, surtout près de l'Equateur; mais elles le sont moins que la Mer Atlantique, & celle-ci même ne l'est pas tant à quelque distance considérable des Terres, qu'à moins d'éloignement. En général, il paroît que la Mer y est moins sujette que la Terre. Lorsqu'on est près de la Côte, dans la Zone torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel s'y couvrir de nuée, pendant que le temps est clair & serein sur Mer. Quoique le vent vienne de terre, & que les nues semblent avancer sur la Mer, elles retournent souvent vers la Côte, comme attirées par quelque vertu secrète; & lorsqu'elles avancent en effet, elles se dissipent insensiblement. Aussi, les Marelots, qui sont voile à quelque distance des Côtes, & qui voyent approcher un Tornado, en marquent peu d'inquiétude. *La terre*, disent-ils, *va le dévorer*. Si les Tornados gagnent quelquefois la Mer, c'est rarement qu'ils en tirent leur origine. Ils se forment d'abord de la terre. On voit souvent une petite nuée s'élever au-dessus d'une Montagne, & grossir si prodigieusement, qu'elle cause deux ou trois jours de pluie. Ces petites nues effrayent beaucoup les Navigateurs, lorsqu'elles paroissent la nuit. Dans ces latitudes, l'usage des Marelots est de se coucher sur le tillac. On y étend des nattes. Chacun a la sienne, avec un oreiller pour la tête, & une couverture velue pour se couvrir. S'ils sont surpris, dans cet état, par un Tornado, outre le chagrin d'être en un moment pénétrés de pluie, ils savent, par une expérience continuelle, que leurs embarras & leurs craintes durent trois ou quatre heures de suite; au lieu que pendant le jour, c'est une affaire d'une heure au plus. Mais il est toujours surprenant qu'une si petite nuée puisse produire tant de pluie. Si l'on est à la vue de la Côte, les nuages paroissent fort épais sur la terre. On y voit les éclairs, accompagnés d'un tonnerre affreux, & la pluie semble y tomber en plus grande abondance. Au contraire, de l'autre côté du Vaisseau, c'est-à-dire, plus loin, en Mer, il pleut moins que sur le Vaisseau même, & le temps y paroît assez clair.

Manière dont
ils se forment.

§ III.

Marées & Courans.

MARÉES
ET
COURANS.

ON entend, par le terme vulgaire de Marées, le flux & le reflux de la Mer, dans la Côte, & hors de la Côte; faculté de l'Océan, qui semble être universelle, quoiqu'elle ne soit pas également régulière sur toutes les Côtes, ni pour le temps, ni pour la hauteur de l'eau; & l'on entend, par les Courans, un autre mouvement de la Mer, qui diffère des Marées dans sa durée, comme dans son cours,

Les marées peuvent être comparées aux vents de Mer & de Terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des Côtes; quoiqu'en effet la Mer flue & reflue successivement deux fois le jour, en vingt-quatre heures. Il y a cette différence, à la vérité, que les vents de Mer soufflent de jour dans la Côte, & les vents de Terre, vers la Mer, pendant la nuit. Mais ils sont aussi réglés que les marées, dans leur mouvement; & comme elles, ils ne s'éloignent pas des terres.

Les Courans ont aussi beaucoup de rapport avec les vents réglés de Côte. Les uns & les autres sont plus éloignés de terre; & tout porte à croire que les vents réglés de Côte ont beaucoup d'influence sur les Courans.

On regarde comme un des premiers Elémens de la Navigation, de savoir le temps des hautes marées; & cette science est en effet d'une nécessité absolue dans les Mers de l'Europe, où les marées sont plus régulières, que dans toute autre Mer. Mais on se borne ici à celles des Indes Orientales, de la Mer du Sud, & des autres lieux dont on a recueilli, jusqu'à présent, les Relations dans cet Ouvrage.

C'est une observation assez générale, que les plus grandes embouchures des Rivieres ont les plus fortes marées, & qu'au contraire, sur les Côtes qui ont le moins de Rivieres ou de Lacs, elles sont plus petites, ou moins sensibles. On remarque aussi qu'en montant, avec plus de force, dans les embouchures des grandes Rivieres, elles ne laissent pas d'y monter moins haut, que dans celles dont le passage est étroit. D'ailleurs, elles ne sont jamais si fortes ni si hautes, autour des Îles, qui sont fort éloignées du Continent, qu'autour de celles qui en sont voisines, ou que dans les parties mêmes du Continent.

Dans la plupart des Indes Occidentales, les marées ne sont guères plus hautes que dans la Manche. Dans les Indes Orientales, elles montent fort peu, & ne sont pas si régulières qu'en Europe. Les plus irrégulières sont celles du Tonquin, vers le vingtième degré de latitude du Nord, & celles de la Nouvelle Hollande, vers les dix-septième degrés du Sud. A peine y peut-on discerner les basses marées: Celles du Tonquin ont été décrites par Davenport, & publiées dans les Transactions philosophiques de la Société Royale. Dans la Nouvelle Hollande, la Mer flue & reflue d'environ cinq brasses; le flux à l'Est-Quart-de-Nord, & le reflux à l'Ouest-Quart-de-Sud.

Dampier raconte que pendant deux mois qu'il passa sur cette Côte, la plus grande marée n'arriva que trois jours après la pleine & la nouvelle Lune; ce qui lui parut d'autant plus étrange, qu'il ne vit aucun changement dans le temps. Lorsque le Vaisseau fut carené, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque se flatterent de pouvoir le mettre à flot, la troisième marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent extrêmement surpris de ne le pas voir flotter, ni cette marée, ni la marée suivante; & la plupart s'imaginèrent que l'unique moyen de le mettre à flot étoit de creuser le sable. Ils ne revinrent de cette consternation qu'à la sixième marée, lorsqu'ils la virent monter assez haut pour soulever le Navire. La marée suivante se trouvant encore plus haute, ils furent parfaitement convaincus qu'elle est fort irrégulière sur cette Côte. Dampier ajoute, qu'il n'y a ni Riviere, ni

MARÉE
ET
COURANT
Comparaison
des basses avec
vents de Mer &
de Terre, de d. 30
Courant aux
vents de Côte

Principes gé-
néraux.

Marées les plus
irrégulières des
Indes Orientales

Marées les plus
régulières des
Indes Hol-
landes.

MARÉES
ET
COURANS.

Lac, qui puisse causer son irrégularité, ni son excelsive hauteur. Mais il croit en pouvoir donner pour cause, ce grand détour de terre, qui se trouve entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Il peut être vrai aussi, suivant l'opinion de quelques Navigateurs, qu'il y ait quelque passage entre ces deux terres, ou du moins quelque grande & profonde Baye. Cette supposition ne paroît pas la moins vraisemblable, si l'on considère que le flux est extraordinaire, du côté de l'Est, dans toute cette Mer, entre la Nouvelle Hollande & les Isles au Nord. C'est ce qu'on découvre sensiblement, en approchant de la Nouvelle Hollande, & d'où l'on doit conclure qu'il y a nécessairement quelque plus grand réceptacle qu'une Rivière ou un Lac. L'apparence qu'il y a quelque passage, ou du moins quelque Baye profonde, augmente encore lorsqu'on observe que la marée passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point entre les Isles au Nord; outre que le Promontoire le plus Septentrional de la Nouvelle Hollande, avançant presque jusqu'à la Ligne, & lui servant de barrière de ce côté-là, il s'ensuit qu'elle doit avoir quelque autre passage.

Marée du Dé-
troit de Malacca.

Dans le Déroit de Malacca, la marée monte à l'Est & descend à l'Ouest. Le flux & le reflux y sont d'environ six pieds, dans les plus grandes marées. A l'Orient de la Côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Espérance & la Mer rouge, le cours de la marée est régulier. Elle monte au Sud & descend au Nord; & dans les grandes Rivières de cette Côte, surtout celle de Natal à trente degrés de latitude du Sud, la plus grande hauteur du flux & du reflux est de six pieds.

Du Golfe de
S. Michel dans
la Mer du Sud.

Avec une égale rapidité dans les embouchures des Rivières, on connoît des lieux où le flux & le reflux sont beaucoup plus hauts que dans les autres. Tels sont le Golfe de Saint Michel & la Rivière de Guaiacuil. Le Golfe de Saint Michel a plusieurs grandes Rivières, qui se déchargent toutes dans une espèce de Lac, large de deux ou trois lieues, & séparé de la Mer, par de petites Isles basses, entre lesquelles il y a des Canaux, par où la marée passe dans le Lac, & de-là dans les Rivières. Elle reflue de même; & souvent toutes les Isles en sont inondées, jusqu'au sommet des arbres. Les Rivières, qui se jettent dans ce Lac, sont assez étroites. Leurs rives sont escarpées, & ne sont guères plus hautes que le vif de l'eau. Comme le Lac & les Rivières sont le seul réceptacle de la marée, il n'est pas surprenant qu'elle y monte & descende de dix-huit & vingt pieds. Il en est à peu près de même de la Rivière de Guaiacuil, excepté que les lagunes y sont plus larges. La marée y monte & descend de seize pieds. De plusieurs autres grandes Rivières, de la même Côte, où elle ne paroît ni plus, ni moins rapide, il n'y en a point où la hauteur du flux & du reflux soit si remarquable.

Si la Mer du
Sud commun-
que, sous terre,
à celle du Nord?

On a déjà remarqué que ces grandes marées du Golfe S. Michel ont fait penser à quelques Observateurs, qu'il y a, sous terre, une communication entre les Mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de Darien est une espèce de Pont, sous lequel la Mer a son flux & son reflux, comme sous le Pont de Londres. D'autres, pour confirmer cette opinion, assurent qu'on ne cesse pas d'y entendre d'étranges bruits, dont ils ne cherchent point d'autre cause; qu'en faisant voile dans la Baye de Panama, les Navires s'y trouvent prodigieusement agités, & quelquefois brisés contre les Isles, par la violence de
cette

cette agitation ; qu'en d'autres tems, ils sont attirés comme par la force d'un gouffre, & menacés d'être emportés, sous terre, dans la Mer du Nord. On ajoûte que dans les grandes marées, les Isles de la Baye sont couvertes d'eau ; que le Pays même est inondé dans une grande étendue, & qu'on n'y voit que la cime des arbres. Dampier proteste contre ce récit :

» Il est assez étrange, dit-il, que mes Compagnons & moi, nous n'ayons rien observé d'approchant. J'ai passé deux fois cet Isthme ; & la seconde fois, j'y demeurai vingt-trois jours, sans y entendre aucun bruit souterrain. J'ai fait voiles aussi, dans la Mer du Sud, pendant près de trois années, desquelles j'ai passé quelques mois dans la Baye de Panama ; & lorsque j'en fus parti, notre Equipage y demeura plus long-tems. Cependant, loin d'y trouver de si terribles gouffres, nous observâmes que la Navigation y étoit aussi douce que sur aucune autre Mer. Dans mes entretiens, avec les Indiens & les Espagnols, je n'ai rien appris de contraire à toutes ces idées. Je sçais que Gage, Voyageur Anglois, n'a pas fait difficulté de les adopter : mais on peut lui reprocher trop de crédulité ; ou, si l'on juge de sa santé, par cette Relation, qui est imparfaite & mal soutenue, on doit juger qu'il se portoit mal dans ce Voyage. A l'égard des marées, qu'on représente si grandes dans toute cette Mer, on exagere beaucoup, & je ne connois que le Golfe Saint Michel, où le flux & le reflux soient excessifs, jusqu'à couvrir les petites Isles, & n'y laisser que le sommet des arbres à découvrir. Mais ces Isles sont fort basses, & ne produisent que de petits arbres en comparaison des Isles de la Baye de Panama, où la Ville de ce nom seroit bien-tôt submergée si les Isles de la Baye pouvoient l'être. Les Isles des Perles, qui sont basses & plates, ne le sont jamais. Le flux & le reflux n'y sont que d'environ dix ou douze pieds, dans les plus grandes marées ; sans excepter les parties Méridionales, qui sont presque opposées au Golfe Saint Michel, & qui n'en sont éloignées que de treize ou quatorze lieues. Cependant la marée y monte plus haut, de deux ou trois pieds, qu'aux environs de Panama, ou dans tout autre endroit de la Baye.

On a fait observer que les marées sont moins hautes, dans les Isles éloignées du Continent. Aux Isles Gallapagos, qui en sont à près de cent lieues, le flux & le reflux ne sont que de deux ou trois pieds, plus ou moins, suivant que la Côte a plus ou moins de Bayes ou de Rivières. A *Guaham*, une des Isles Mariannes, la marée ne monte que deux, ou trois pieds au plus. Dans la Baye de Panama, elle est plus régulière, qu'en tout autre endroit des Côtes du Pérou & du Mexique. Elle monte à l'Est, & descend à l'Ouest, d'environ cinq pieds, comme sur tout le reste de cette Côte.

A *Rialejo*, elle est de huit ou dix pieds ; & de même aux environs d'*Amapalla*, où elle monte à l'Est & descend à l'Ouest. Dans le Golfe Dolce & la Rivière de *Necoya*, elle monte jusqu'à dix ou onze. Elle est moins haute sur la Côte du Pérou, particulièrement entre le Cap Saint François & la Rivière de *Guaiquil*, où elle monte au Sud & descend au Nord. Autour de l'Isle de *Plata*, elle est de trois ou quatre pieds ; mais depuis le Cap Blanc, qui est au troisième degré, jusqu'au trentième de latitude mé-

MARÉES
ET
COURANS.

Expériences &
reflexions de
Dampier.

Marées moins
hautes, au nord
des Isles éloi-
gnées de terre.

M A R É E S
E TCOURANS.
Différences entre les Courans & les Marées.

ridionale, elle n'est que d'un pied & demi ou deux pieds. Sur toute cette Côte, elle monte au Sud & descend au Nord.

Passons à la description des Courans. Ils diffèrent des marées à plusieurs égards. Dans celles-ci, les eaux avancent & refluxent deux fois, en vingt-quatre heures; & les Courans, au contraire, prennent leur direction d'un côté, pour un jour, ou une semaine, ou quelquefois d'avantage; après quoi ils retournent de l'autre. Dans quelques endroits, ils courent jusqu'à six mois d'un côté & six de l'autre. Quelquefois, ils ne courent, d'un côté, qu'un jour ou deux, vers le temps de la pleine Lune; ensuite, ils retournent d'une grande force & reprennent leur premier cours. La force des marées se fait généralement sentir près des Côtes; au lieu que les Courans en sont éloignés. On ne s'aperçoit pas de l'effet des Courans, comme de ceux des marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les marées poussent du côté de terre.

Les vents réguliers gouvernent les Courans.

C'est une observation commune à tous les gens de Mer, que partout où les vents réglés dominent, le Courant est réglé par le vent, & prend la même direction. Mais la force n'est pas toujours égale; & le mouvement n'en est pas si sensible en haute Mer, que près des Côtes, surtout près des Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Autour des Isles, les Courans se font aussi plus ou moins sentir, suivant leur exposition aux vents réglés. Au reste, il est certain qu'en divers temps de l'année, tous les Courans changent leur cours. Quelquefois la force du vent, qui soulève les vagues & qui les emporte d'un côté, n'empêche pas que le Courant, sous leur surface, n'ait une direction contraire. En un mot, il n'est pas extraordinaire de voir deux Courans opposés, dans le même temps, dans le même lieu, & réellement l'un sur l'autre.

Courans des Indes Orientales.

Aux Indes Orientales, leur direction, pendant une partie de l'année, est de l'Est à l'Ouest; & pendant l'autre partie, elle est directement opposée. En Guinée, comme aux Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune: ce qu'il faut entendre néanmoins des parties de la Mer, qui ne sont pas éloignées des Côtes. S'il y a des Courans, en haute Mer, qui ne suivent pas ces règles, l'exception est rare; & l'on se contente de la remarquer ici, sans entreprendre d'en trouver la cause (*).

Courans de la Côte d'Afrique.

Sur la Côte de Guinée, le Courant se porte à l'Est, excepté dans le temps même, ou vers le temps, de la pleine Lune. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango jusqu'aux vingt-cinq ou trente degrés, il court, avec le vent, du Sud au Nord, à la réserve des temps qu'on vient d'excepter.

A l'Est du Cap de Bonne Espérance, depuis les trente degrés jusqu'aux vingt-quatre du Sud, il se porte à l'Est-Nord-Est, depuis le mois de Mai jusqu'à celui d'Octobre; & le vent est alors Ouest-Sud-Ouest ou Sud-Ouest. Mais depuis Octobre jusqu'au mois de Mai, lorsque le vent est entre Est-Nord-Est & Est-Sud-Est, la direction du Courant est à l'Ouest. Ce qui doit s'entendre, de cinq ou six lieues de terre jusqu'environ cinquante; car plus près de la Côte, on n'a que la marée, sans Courans; & cinquante lieues au-delà des terres, le Courant cesse tout à fait, ou devient imperceptible.

Côte des Indes au Nord de la ligne.

Sur la Côte des Indes, au Nord de la Ligne, le Courant suit la Mousson.

(*) Chaque Relation de ce Recueil contient quelques remarques sur ces Courans particuliers.

fon; mais il ne change pas tout à fait si-tôt, & la différence est quelque-fois de trois semaines, ou plus. Ensuite, il ne change point, jusqu'à ce que la Mousson soit fixe du côté contraire. Par exemple, la Mousson d'Ouest commence au milieu d'Avril; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai; & la Mousson d'Est commence vers le milieu de Septembre, mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre.

Aux Isles Gallapagos, dans la Mer du Sud, on trouve un Courant fort incommode, quoique d'une force médiocre; & les Voyageurs, qui s'en plaignent, ne doutent pas que plus loin, où les vents du Sud regnent, les Courants ne soient plus rapides.

Les plus fameux Courans, dans cette Mer, sont ceux des Caps Saint François, de Passao, de Saint Laurent, & du Cap Blanc. Ce dernier Cap en a de fort violens, qui ont leur direction au Nord-Ouest, & qui apportent d'autant plus d'obstacle à la Navigation, que le vent y soufflant presque toujours avec force, on est souvent obligé d'y faire voile contre le Courant. Les Voyageurs connoissent moins ceux de la Côte du Mexique, parce qu'ils y prennent soin de se tenir ordinairement dans l'étendue des mers. A la Côte de Guatimala, entre douze degrés cinquante minutes, & treize degrés, Dampier rencontra un Courant qui se portoit au Sud-Ouest, & ne douta point qu'il ne suivit le vent; fut le principe général que près des terres, les Courans sont gouvernés par le vent réglé de Côte.

Dans ce petit Recueil d'Observations, fondées sur l'expérience de quelques habiles Navigateurs, on ne prétend pas avoir réuni toutes les connoissances qui appartiennent au même sujet. Mais il ne sera pas sans utilité, pour l'explication d'un grand nombre de difficultés de la même nature, qui se trouvent répandues dans toutes les parties de cet Ouvrage.

MARÉES
ET
COURANS.

Courant de la
Mer du Sud.

Utilité de ces
Observations.

S I V.

Arbres, Plantes, Fruits, & autres Productions.

IL est à propos de répéter, que le soin qu'on a pris constamment de joindre à la description de chaque Pays, ses productions particulières, ne laisse à nommer, ou à décrire ici, que celles qui sont communes à la plus grande partie des Indes Orientales. On va les réduire à l'ordre Alphabétique.

Aavora est le nom d'un arbre, & de son fruit, qui est de la grosseur d'un œuf de Poule, & qui croît avec plusieurs autres, en maniere de bouquets, contenus ensemble dans une grande gousse. La chair renferme un noyau très dur, osseux, gros comme un noyau de Pêche, qui a trois trous aux côtés, & deux plus petits, proches l'un de l'autre. Ce noyau renferme une belle amande, qui est astringente, & vantée pour arrêter le cours de ventre.

L'Abhal est une espèce de Cyprès, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur de celui du Cyprès, & de couleur rousse. On le regarde comme un puissant Emmenagogue, qui sert aussi, dit-on, pour hâter l'expulsion des Fœtus morts dans la matrice.

L'Achia est moins un arbre qu'une sorte de grande canne, qui se confit

ARBRES,
PLANTES ET
FRUITS DES
INDES ORIENT.
TALIS.
L'Aavora.

L'Abhal.

L'Achia.

ARBRES
PLANTES ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

▲ *Adhatoda*.

jaune & en verd, dans le Pays, avec de fort vinaigre, du poivre, quelques Epicerics, & d'autres ingrédians.

L'*Adhatoda* est une espèce de Noyer, dont les feuilles croissent opposées les unes aux autres. Le calice de la fleur est oblong, & composé d'une seule piece; la fleur est du genre des Monopetales irréguliers, divisée en deux levres. Sa partie supérieure est courbée en forme d'arc, & ses levres sont retournées vers le bas. Son ovaire se change en un fruit dont l'écorce est ligneuse, & est partagé en deux cellules, qui contiennent une semence aplatie, & qui a la forme d'un cœur. On lui attribue, comme à l'Abhal, la vertu d'expulser le fœtus mort, & c'est ce que signifie son nom.

L'*Agathy*.

L'*Agathy* est un arbre d'environ trente pieds, dans sa plus grande hauteur, & de cinq ou six pieds de circonférence, dont les branches du milieu, & celles du sommet s'étendent beaucoup plus en hauteur qu'en largeur. Il croît dans les lieux sablonneux. Sa racine est de couleur noire, d'un goût astringent, & pousse des fibres à une distance considérable. Son bois, qui est fort tendre, le devient d'autant plus qu'il approche du cœur. Une incision, dans l'écorce, en fait sortir une liqueur claire & aqueuse, qui s'épaissit en gomme peu de temps après.

L'*Agoucla*.

L'*Agoucla*, que les Portugais nomment *Aquila*, par corruption, & les François *Bois d'Aigle*, est un grand arbre, qui ressemble, d'ailleurs, à l'Olivier. Son bois est compacte, dur, pesant, de couleur grise, brune, ou noirâtre, résineux. Il rend, quand on l'approche du feu ou qu'on le brûle, une odeur fort agréable. Ceux qui ont cru que le bois d'Aigle étoit le premier bois qu'on trouve sous l'écorce de l'Aloes, & qui par conséquent ne le regardent point comme un arbre particulier(*), ignorent qu'il n'est point amer, & que le bois d'Aloes l'est beaucoup. Il n'a qu'une légère acreté, qui ne se fait même sentir qu'après l'avoir mâché long-temps. C'est dans la Cochinchine qu'il croît particulièrement; mais les Habitans en font un commerce, qui le rend assez commun dans toutes les parties des Indes, où l'on s'en sert contre les maladies contagieuses, pour fortifier le cœur & l'estomac. Les Grands & les personnes riches en font brûler dans des lieux bien fermés, où ils en reçoivent précieusement les vapeurs, comme une fumigation salutaire pour tout le corps. Il fait suer. Il ranime les esprits. On en fait aussi des poignées de sabre & divers petits ouvrages.

L'*Ahate* de
Pauncho Recchi.

L'*Ahate* de *Pauncho Recchi*, arbre commun dans les Indes, surtout aux Philippines, dont on le croit originaire, est d'une grosseur médiocre, d'environ vingt-pieds de haut, couvert d'une écorce spongieuse, dont le dedans est rouge. Son bois est blanc & extrêmement dur; mais le cœur & l'aubier sont verdâtres, sans odeur, d'un goût amer, & un peu austère. Ses branches, qui sont en petit nombre, sont couvertes d'une écorce verte, parsemée de petites taches couleur de cendre; sa racine est jaunâtre, extrêmement fibreuse, & revêtue d'une écorce d'un rouge foncé, d'une odeur forte & d'un goût onctueux. Ses feuilles sont oblongues, unies & rases, posées alternativement; la partie de dessus est verte & luisante; celle de dessous l'est beaucoup moins. Elles donnent une huile, étant froissées dans les mains, mais sans aucune odeur. Les fleurs sont attachées, par des pédicules, aux

(*) *Foyez*, ci-dessous, le même Arbre, entre les Plantes du Japon.

plus petites feuilles, dont elles prennent la place, & composées de trois feuilles épaisses, triangulaires, semblables à du cuir, blanches par dedans, & d'un verd pâle en dehors. Lorsqu'on les jette dans le feu, elles ont l'odeur du cuir brûlé. Le fruit sort des étamines de la fleur; & dans sa maturité, il est de la grosseur d'un citron, verd & frisé par dehors, blanc en dedans, plein d'une pulpe succulente, d'un goût & d'une odeur agréable. Cet arbre fleurit deux fois l'année, en Avril, & vers le mois de Septembre. Les deux maturités de son fruit arrivent en Août & Février. Ses feuilles, réduites en cataplasmes avec du sel, font suppurer les tumeurs malignes. Son fruit est apéritif & rafraîchissant.

L'*Ahegaft* est un grand arbre, qui produit un fruit qu'on abandonne aux Oiseaux, mais dont les racines servent à reindre en bel incarnat. On n'abat pas l'arbre pour les prendre. L'usage est de les couper seulement d'un côté, & de leur laisser le temps de repousser.

L'*Aisfeira*, arbre un peu plus grand que notre Prunier, produit le Saffran dans les Indes. Sa fleur à le pied jaune, quoique ses feuilles soient blanches. Elle sert aux mêmes usages que le Saffran en Europe, mais il n'a pas la même bonté. La plus grande singularité de cet arbre, est de fleurir pendant la nuit, sans aucune différence de saison dans tout le cours de l'année.

L'*Aloes* des Indes, qui passe pour le meilleur dans les usages de la Médecine, est assez semblable au Squille, mais plus gros. Ses feuilles sont aussi plus grasses, canelées obliquement, & convexes par leur partie inférieure. Les bords en sont ornés, d'un & d'autre côté, de pointes émoussées, obliquement couchées, & qui paroissent rompues. Il porte une rige semblable à celle de l'Anthérus. La plante entière répand une odeur très forte. Elle est d'un goût très amer, & n'a qu'une racine, qui s'avance perpendiculairement en terre, comme un pieu. L'*Aloes* croît en abondance dans toute l'Inde.

L'*Alpam* est un fameux arbrisseau, dont le tronc se divise en deux ou trois tiges. Il est couvert d'une écorce de couleur verte & cendrée, sans odeur, & d'un goût acide, astringent. Ses branches sont d'un bois blanchâtre, partagées par des nœuds. Elles ont une moelle verte. La racine est rouge, composée d'un grand nombre de fibres capillaires, qui s'étendent en tout sens. Les feuilles sont de figure oblongue, étroites, & terminées en pointe très aigue, d'un verd foncé en dessus, & pâle en dessous. Elles ont un très grand nombre de côtes. Leur odeur n'est pas désagréable, mais leur goût est un peu âcre. Les fleurs, qui sont couleur de pourpre foncé, & sans-odeur, croissent sur des pedicules foibles & ronds, & sont quelquefois deux ou trois ensemble. Elles ont chacune trois feuilles, ou pétales, assez larges, très pointues par le bout, qui sont couvertes, en dedans, d'un coton fort blanc. Les fleurs ont, dans le milieu, trois étamines rouges & oblongues, qui se croisent l'une sur l'autre. Aux fleurs succèdent des côtes pointues, rondes, & pleines d'une pulpe charnue, sans aucune semence visible. L'*Alpam* est toujours couvert de feuilles. Il croît dans les terrains sablonneux & découverts. Quelque partie qu'on en prenne, on en fait, avec de l'huile, un excellent onguent, pour les ulcères & les maladies de la peau. Le suc de ses feuilles & celui de sa racine sont des Anitodes fort vantées.

L III iij.

ARBRES,
PLANTES ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

L'Ahegaft.

L'Aisfeira.

L'Aloes.

L'Alpam.

ARBRES,
PLANTIS ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

L'Ambalam.

L'*Ambalam* est un grand arbre, qui croît dans les lieux sablonneux, & dont le tronc est si gros, qu'à peine un homme peut l'embrasser. Sa racine est longue & fibreuse; son bois, lisse, poli, & couvert d'une épaisse écorce. Les plus grandes branches sont de couleur verte, & couvertes d'une poussière bleue. Chaque feuille est composée de deux paires de feuilles plus petites, terminées par une autre feuille de figure irrégulière. Des jets qui poussent les plus grandes branches, il sort un grand nombre de fleurs, qui ont, comme les jets, un goût amer & acide, approchant de celui du fruit du Manguiier, & une odeur forte & acide. Les fleurs sont blanches, petites, & semblables à de petites étoiles. Elles sont composées de cinq ou six pétales, minces & pointus, un peu durs & luisans. Lorsque les bourgeons des fleurs viennent à pousser, l'arbre se dépouille de ses feuilles, & ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

L'Ambaré.

L'*Ambaré*, arbre qui quitte ses feuilles, est d'une hauteur médiocre. Il produit un fruit de même nom, dont la figure & la grosseur sont celles d'une petite Pêche, & qui a, comme elle, un petit noyau. Il est employé à l'assaisonnement des viandes, auxquelles il donne un goût qui approche de celui du verjus.

L'Ambela.

L'*Ambela* est un arbre dont on distingue deux espèces : l'une de la grandeur du Néflier, & dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier. Son fruit approche de la Noisette. Il est terminé par plusieurs ongles, & il a le goût du Verjus, mais beaucoup plus agréable. On le confit, avant & après sa maturité, & on le mange avec du sel. L'autre espèce est de la même grandeur; mais ses feuilles sont plus petites que celles du Pommier, & son fruit plus gros. Les Indiens font bouillir son bois avec le Soudal, & en donnent la décoction contre les fièvres.

L'Ambou.

L'*Ambou* est de la forme du Néflier : mais son fruit, qui est délicat & favorable, approche de la figure des Prunes blanches. Il contient un noyau, de la grosseur d'une Noisette, auquel on attribue l'étrange pouvoir de faire tourner l'esprit, pour peu qu'on en mange. Pyrrard assure qu'en ayant imprudemment goûté, il se sentit la raison troublée pendant vingt-quatre heures. Si l'on en mange beaucoup, il cause de mortelles maladies.

L'Amsaleira.

L'*Amsaleira*, arbre de hauteur commune, porte un fruit qui croît au gros des branches, & qui ressemble à la Pomme d'or. Il a des côtes extérieures, comme le Melon. Le dedans est blanc, & contient un noyau. On en fait d'excellentes confitures, dont le goût tient de l'Épine vinette. Il meurt aux mois de Février, de Mars & d'Avril.

L'Ananaseira.

L'*Ananaseira*, Plante qui produit l'Ananas des Indes Orientales, est peu différente de celui des Indes Occidentales & d'Afrique. Son fruit a la même forme, & ces piquans, qui lui donnent quelque ressemblance avec l'Atrichaur. Sa grandeur commune est d'une Palme de long, sur une demie de diamètre. Mais sa pulpe jette une odeur de musc. Elle est dure, mêlée de jaune & de blanc, d'un goût aigre-doux, qui devient encore plus agréable, lorsqu'après l'avoir pelée on la met dans de l'eau & du sucre. La passion que les Indiens ont pour ce fruit ne leur permet pas toujours d'attendre qu'il soit mûr; mais ils en corrigent l'aigreur à force de sucre. Il est d'ailleurs fort sain, quoique si chaud, qu'un couteau qu'on y laissoit l'espace d'un jour en perdrait tout-à-fait sa trempe.





Anacardium



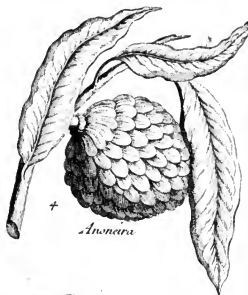
2

Anacardium



3

Anacardium ou Anacardus





L'*Anavinga* est un arbre de grandeur moyenne, qui est toujours verd, & dont le fruit, est mûr au mois d'Août. Le suc de ce fruit, pris en décoction, excite la sueur, chasse les maladies qui ont de la malignité, & tient le ventre libre. De la décoction des feuilles, dans de l'eau, on fait un bain salutaire pour ceux qui ont des douleurs dans les articulations.

L'*Angolam* est un fort bel arbre, d'environ cent pieds de haut, & douze pieds de grosseur, qui croît sur les Montagnes, & parmi les Rochers. Il est toujours verd. Son fruit ressemble à celui du Cerisier, & dure très longtemps. Les Indiens du Malabar le regardent comme le symbole de la Royauté, parce que ses fleurs sont attachées à ses branches en forme de diadème. Le suc qu'on tire de sa racine, par expression, tue les vers, purge les humeurs phlegmatiques & bilieuses, évacue l'eau des Hydropiques. Sa racine, en poudre, passe pour un spécifique contre la morsure des Bêtes venimeuses.

L'*Angsana* est un arbre dont on ne donne point la description, mais qui est employé dans la Médecine. Sa partie utile est une liqueur, qui en découle par incision, & qui se condensant forme une larme de couleur rouge, enveloppée dans une écorce déliée. C'est dans cet état qu'elle se vend chez nos Droguiſtes. On attribue, à cette gomme, une qualité astringente, & beaucoup de vertu pour les Aphtes.

Anis. Les Hollandois acherent, en divers endroits des Indes, une graine, qui croît sur de petits Buissons, & qu'ils appellent *Anis*, parce qu'elle ressemble à l'*Anis* par l'odeur & le goût. Ils sont les seuls Européens qui aient du goût pour cette espèce de fruit; ou, si les Anglois s'en servent quelquefois pour leur *Punch*, c'est lorsqu'ils y sont forcés par le besoin. Mais les Hollandois en transportent beaucoup à Batavia, & le font distiller avec l'Arrack. Ils en boivent de longs traits, qui leur tiennent lieu d'eau-de-vie; sans être arrêtés par la violence de cette liqueur, qui ruine souvent les meilleures constitutions (1).

L'*Anoneira* est un fort grand arbre, qui produit un fruit nommé *Anons*, dans les mois de Février, de Mars, & d'Avril. Ce fruit est de la grosseur d'une Poire. Il est rouge & jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, plein d'une substance molle, douce & agréable, qui se mange avec une cuillère. Il a quelques petits pepins, noirs & durs. Careri, qui en fait cette description, ajoute qu'il n'a nulle sorte de ressemblance avec aucun fruit de l'Europe.

L'*Arcka*, qu'on mêle avec le Bethel, est un fruit qui croît sur un arbre fort haut, fort droit & fort délié. L'arbre n'est propre qu'à faire des mârs & des vergues, pour des Barques d'un port médiocre. Le fruit est de la grosseur d'une petite noix, & couvert aussi d'une peau verte; mais il n'a point de coquille. Dépouillé de sa peau, il ressemble fort à la Noix muscade. Lorsqu'il est récent, il contient une matière blanche & visqueuse,

ARBRES,
PLANTIS, ET
FRUITS DES
INDIS ORIENTALIS.
TALC.
L'*Anavinga*.

L'*Ango am*.

L'*Angsana*.

Anis des Indes
des, recherché
des seuls Hollan-
dois.

L'*Anoneira* de
l'Annon.

L'*Arcka*.

(1) Un Voyageur assure qu'elle est en fort grande estime dans toutes les Indes Orientales. *Dampier*, Tome III. page 70. Les Indiens, dit-il ailleurs, la regardent comme un

cordial, d'une vertu particulière, surtout, comme il l'apprit, lorsqu'on y a fait infuser des Serpens & des Scorpions. *Ibid.* page 59.

ARBRES,
PLANTES ET
FRUITS DES
INDISORIENTALES.

dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant point accoutumés au Bethel, mâchent de l'Areka sans en avoir ôté cette matière visqueuse, s'enivrent aussi aisément que s'ils avoient pris du vin avec excès ; mais cette ivresse dure peu. Si l'Areka commence à vieillir, cette mucosité se dessèche ; le fruit perd sa force, & n'enivre plus. Quoique récent, il ne produit pas le même effet sur ceux qui en font un usage habituel.

Comment le
Bethel & l'Areka
se mâchent dans
l'usage.

Pour mâcher le Bethel, on en prend deux ou trois feuilles, sur une desquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte, c'est-à-dire, environ la grosseur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & l'on en fait un petit paquet, auquel on ajoute la quatrième partie d'une Noix d'Areka. On mâche ce paquet, mais on n'en avale point le suc. Cette préparation, qu'on nomme simplement le Bethel, rougit la salive, la langue & les lèvres. On joint quelquefois, au paquet, un grain de Cardamome, un clou de Girofle, ou un peu d'Ambre gris. Ce mélange n'a pour objet que de flatter le goût, & ne contribue point à la belle couleur, qui n'est que de l'effet du Bethel mêlé avec l'Areka & la Chaux. Mais ces trois ingrédients sont si nécessaires pour le changement de couleur, que si l'on en supprimoit un, la salive demeureroit verte, & ne deviendrait jamais rouge.

Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux lèvres, & l'agréable odeur qu'il laisse à la bouche, il fortifie l'estomac, il aide à la digestion, & ceux qui en font habituellement l'usage peuvent se passer du secours du vin. On prétend aussi qu'il préserve de la gravelle & de la pierre, & qu'il apporte un merveilleux soulagement à ceux qui sont atteints de ces cruelles maladies. Tous les Voyageurs assurent qu'elles ne sont pas connues dans les Pays où le Bethel croît, & où l'usage en est commun. Aussi les Européens, qui font quelque séjour dans l'Orient, s'y accoutument-ils d'abord, & ne manquent-ils pas d'en faire bientôt leurs délices (1).

L'*Asjogam*.

L'*Asjogam* est d'une grosseur médiocre, & s'élève d'environ vingt pieds. Le jus de ses feuilles, mêlé avec de la graine de Cumin pulvérisée, guérit la colique. On les prend en poudre, avec du sucre, pour rectifier & purifier le sang.

L'*Asutinat*.

L'*Asutinat*, fruit d'un arbre ignoré, est une graine fort chaude, qui est en usage pour les assaisonnemens, dans toutes les Indes.

L'*Ataira* & la
Fronse de Ca-
pelle.

L'*Ataira*, qui est de la grandeur du Pommier, a les feuilles fort petites. Son fruit a reçu, des Portugais, le nom de *Pomme de Canelle*. Il ressemble à la Pomme de Pin ; verd en dehors, blanc en dedans, mêlé de papins noirs, & d'une substance si molle qu'on le mange avec la cuillère. Il est plus doux & plus agréable que l'Anone. Son odeur est celle de l'Ambre & de l'Eau-rose, mêlés ensemble. Il est dans sa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le *Badukka*.

Badukka est le nom d'un Arbrisseau médicinal, dont les feuilles donnent un suc, qui mêlé avec de la graisse de Sanglier, forme un bon liniment pour la Goutte. La décoction des fleurs & des feuilles donne une liqueur purgative, dont la fumée déterge les ulcères de la bouche. Mais sa pro-

(1) Diction, Tome I. page 196.





1. *Rubus idaeus* et en fleur



3. *Ide*



4. Botelam, sa feuille est le Botel

piété, la plus singulière, est que son fruit, pris dans du lait, rend impuissant.

Le *Bahel Schulli* est un arbrisseau épineux, qui croît dans les lieux humides, & dont la racine, en décoction, a des vertus fort apéritives. On en distingue une autre espèce, qui vient dans les sables, & dont les feuilles, comme les tiges, sont d'un verd gai. Ses fleurs sont blanches, tirant un peu sur la couleur d'azur.

Le *Bambou* ou *Mambou*, si célèbre & tant de fois nommé dans toutes les Relations des Indes Orientales, est une sorte de gros roseau, qui croît en manière d'arbre, quelquefois jusqu'à la grandeur du Peuplier, & dont les branches s'élèvent droit vers le Ciel. Ses feuilles sont un peu plus longues que celles de l'Olivier. Le tronc est de la grosseur de la cuisse humaine, près du genou. Les jointures, ou les nœuds du tronc, sont à la distance d'un empan & demi les unes des autres. Sur la Côte de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ces jointures une matière blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambu*, c'est-à-dire, Sucre de Mambu, comme les Arabes, les Persans & les Mores, lui donnent le nom de Tabaxir, qui signifie, dans leur langue, *Jus blanc*. Ses vertus Médecinales la rendent si précieuse, qu'en Arabie & en Perse, elle se vend ordinairement au poids de l'argent. On l'emploie pour la fièvre chaude, la colique, le flux de sang, & pour les maladies secrètes. Dans la plupart des autres parties des Indes, les Bambous n'ont point cette substance. Mais leur tronc & leurs grosses branches servent, partout, à mille usages, qui ne demandent point d'être répétés.

Le *Bandura* est un arbre, qui n'a de remarquable qu'une sorte de graine, de la figure d'un *Penis*, long quelquefois de plus d'un pied, & beaucoup plus gros que le bras humain. Il est attaché à l'arbre, par une feuille, & presque toujours rempli d'une eau fort agréable à boire. Les qualités de sa racine sont altringentes.

Le *Basaal* croît dans des lieux sablonneux. Il ne porte des fleurs & des fruits qu'une fois l'an; ce qui dure jusqu'à sa quinzième année. La décoction de ses feuilles, dans l'eau, avec un peu de Gingembre, est un gargarisme éprouvé pour les maux de gorge.

Le *Baxana* est un arbre dont la racine, les feuilles & le fruit passent, dans toutes les Indes, pour un antidote contre toutes sortes de Poisons; mais dans le voisinage d'Ormuz, son fruit suffoque, dit-on, ceux qui en mangent. On prétend même que son ombre y est mortelle, si l'on y passe seulement un quart d'heure.

Le *Belilla* n'est qu'un arbrisseau, qui porte des baies. Sa racine est fort vantée, en décoction, pour rafraîchir le foie, & purger les humeurs pituiteuses. Quelques-uns croient que c'est du suc de cet arbrisseau, mêlé avec d'autres ingrédients, qu'on compose le *Belilli*, drogue des Indes, qui nous vient dans des cannes de Bambou, sous la forme d'un suc épais, & qui passe pour un antidote égal à la Thériaque. Il est infailible aussi pour les Hémothragies.

Le *Belutta*, grand arbre, dont la racine broyée, avec du Gingembre frais, provoque puissamment la sueur.

Tome XI.

M m m m

ARBRFS.
PLANTES. 17
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
TALIS.
Le Bahel
Schulli.

Le Bambou
ou Mambou.

Le Bandura.

Le Basaal.

Le Baxana.

Le Belilla &
le Belilli.

Le Belutta.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDIS ORIENTA-
LIS.

Le Benjoin.

L'arbre qui produit le *Benjoin* est grand, touffu, & ses feuilles ressemblent à celles du Limonier. Il en découle naturellement une sorte de Gomme, qui est le Benjoin, nommé *Lov*, par les Arabes. Mais on fait, dans les arbres, & dans leurs rejettons mêmes, des incisions & des fentes, pour en tirer plus de cette espèce d'encens, qui est une des plus précieuses marchandises de l'Orient, par le cas qu'on fait de son odeur, & de ses usages pour la Médecine. Les plus jeunes arbres produisent le meilleur Benjoin, qui est noirâtre. Le blanc, qui sort des vieux arbres, est bien moins estimé; mais, pour vendre tout au même prix, ceux qui font ce commerce les mêlent ensemble.

Bethel.

Le *Bethel*, si souvent nommé dans ce Recueil, avec les différences que l'usage de chaque Pays y fait mettre, demandoit une longue explication pour réunir toutes ses qualités. Cette fameuse feuille est celle d'un arbrisseau rampant, comme le Lierre & le Poivre. Elle ressemble beaucoup, par la figure, aux feuilles de ces deux Plantes; mais son goût est aromatique. Elle est naturellement d'un beau verd. Cependant, on a trouvé le secret de faire blanchir les feuilles de Bethel, en les renfermant dans de petits coffres, composés d'un étonc récent de Pananier, & les arotant au moins une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle ne change rien à leur goût, qui en devient, au contraire, plus fin & plus délicat. On ne présente jamais, chez les personnes de qualité, que de celles qui sont parfaitement blanches. [Rapprochez cette description de celle de l'Arca.]

Le Bilimbeira.

Le *Bilimberia* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec des feuilles très minces. Il porte, pendant toute l'année, des fruits qui se nomment *Bilimbins*, & dont la couleur approche du verd. Leur figure est celle d'une longue courge. Leur goût, qui tire sur l'aigre, les rend propres à servir d'allaisonnement, & à confire. Tout se mange, parce qu'ils n'ont point de noyau.

Le Bilimbi ou
Bilingbang.

Le *Bilimbi* ou *Bilingbing*, petit arbre, qui ne s'élève guères au-dessus de dix pieds, & dont le fruit est une espèce de Pomme, de forme pentagone, porte des fleurs & des fruits pendant toute l'année.

Le Bintambaru.

Le *Bintambaru*, Arbruste, ou grande Plante, qui abonde en sel purgatif. Son suc est laiteux, & picore vivement la langue & le gosier.

Le Brindeira,
& les Brindona.

Le *Brindeira* est de la grandeur du Poirier, avec des feuilles plus petites. Les Brindons, qui sont ses fruits, & qui meurent dans les mois de Février, de Mars & d'Avril, ressemblent aux Pommes d'or de l'Europe; mais ils ont la peau dure, & la pulpe rouge, visqueuse, tirant sur l'aigre, avec trois noyaux fort tendres. On ne fait que mâcher la pulpe, pour en avaler le suc; & l'écorce s'emploie pour les sauces.

Le Cajan.

Le *Cajan* est une sorte de Buillon, qui ne prend jamais une hauteur d'arbre, mais qui n'en est pas moins estimé par ses pois rougeâtres; ils croissent quatre à quatre dans des gousses, & sont une fort bonne nourriture. Ses feuilles, en apozème, ont la vertu d'arrêter le flux immodéré des Hémorroïdes. Broyées avec le Poivre, elles nettoient les gencives & calment le mal de dents. Sa graine bouillie dans l'eau de riz, & convertie en liniment avec du beurre, est un excellent remède pour les lassitudes douloureuses aux jointures. On en fait aussi une liqueur salubre dans la petite









verole. Il ne faut pas confondre le *Cajan* avec le *Cajan-heba*, Plante tampanne, qui s'attache aux arbres comme le Lierre, & que les Indiens appliquent broyée sur les fractures.

Le *Cajeput* est un arbre, d'où l'on tire une huile aromatique, du même nom.

Le *Cajuyera* n'est pas un arbre fort haut ; mais le grand nombre de ses branches & l'abondance de ses feuilles le rendent fort touffu. Son fruit, qui se nomme *Acajou*, ressemble en dehors à une Pomme jaune & rouge. Sa propriété, la plus singulière, est que tous les autres fruits ayant le noyau en dedans, il le porte dessus, comme une espèce de Cimier verd. On attribue, à son odeur, la vertu d'augmenter & de rafraîchir la mémoire. L'amande crue de son noyau a le goût d'une Noix nouvelle. Rôtie, elle prend celui de l'Amande commune. Le temps de la maturité, pour ce fruit, arrive entre Février & Mai. En le coupant par quartiers & le mettant tremper dans l'eau fraîche, on en tire ensuite un suc très rafraîchissant, qui est regardé comme un spécifique pour les obstructions de l'estomac.

Le *Calaba* est un arbre gommeux, dont la fleur est une sorte de rose, composée de plusieurs pétales, placés dans un ordre circulaire. Il s'élève de son fond un Pistil, qui devient ensuite un fruit sphérique, charnu, & qui contient un noyau de la même forme. C'est du tronc & des branches, qu'il sort une gomme claire, à peu près semblable au mastic, dont on lui donne le nom, & aux usages duquel on le substitue.

Le *Calamba* est un arbre dont le bois est fort précieux par son odeur, à laquelle on attribue de grandes vertus, & par l'usage qu'on en fait pour les ouvrages de marqueterie. C'est une espèce d'Aloës, suivant Pyrrard, qui distingue deux sortes d'Aloës des Indes ; l'un, dit-il, que les Indiens nomment *Calamba*, & l'autre *Garoa*. Il se vend assez cher, surtout dans les lieux où il ne croît pas, parce que tous les Grands se font honneur d'en brûler, pour le faire autant que pour l'excellence du parfum. Sa couleur est verdâtre.

Le *Calame*, ou *Roseau aromatique* est une sorte de Roseau, qui contient une matière spongieuse & jaunâtre, dont on se sert contre les faiblesses de nerfs, & que les femmes Indiennes employent particulièrement contre les vapeurs. Après les grandes chaleurs du Pays, on en fait aussi prendre aux Chevaux, avec de l'ail, du sel, du sucre & du beurre ; mélange qu'on nomme *Arata*, & dont on vante beaucoup la vertu. La tige de cette Plante est mince & remplie de nœuds. Elle se fend en éclat, quand on veut la rompre. Elle est coriace sous la dent, astringente, & d'un goût aigre, mêlé d'amertume.

Le *Calcfiam* est un grand arbre, dont le bois est de couleur purpurine obscure. Il est uni & flexible. Ses fleurs croissent en grappes, à l'extrémité des branches, & sont assez semblables aux fleurs de la Vigne. Elles sont succédées par des baies en grappes, de figure oblongue, rondes, plates, vertes, couvertes d'une écorce mince, pleines d'une pulpe succulente, mais insipide, qui contient un noyau verd, oblong, plat, dans lequel est une amande blanche & sans goût. L'écorce du *Calcfiam*, pulvérisée & réduite en Onguent, guérit le spasme cynique & les convulsions causées par de grandes

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
Le Cajeput.
Le Cajuyera, &
l'Acajou.

Le Calaba.

Le Calamba.

Le Calame,
ou Roseau aromatique.

Le Calcfiam.

ARBRES,
PLANTES, ET
PETITS DES
INDIS ORIENTAUX.
Le Camphrier.

douleurs. Le suc de la même écorce dissipe les aphtes, & pris intérieurement, il arrête la dysenterie. Les Indiens employent le bois à faire des manches de couteau & des poignées de sabre.

Le *Camphrier* est un arbre assez commun aux Indes Orientales, mais qui ne porte point partout une gomme aussi estimée que celle des mêmes arbres dans l'île de Borneo. Il a les feuilles alernes, assez semblables à celles du Laurier, roides, vertes, & d'une odeur de Camphre. Ses fleurs, qui naissent des aisselles des feuilles, sur de petites branches, sont blanches, à cinq pétales, & quelquefois à six. Ses fruits sont des baies, composées, comme le fruit du Canelier & du Chêne, d'un calice, & d'un petit gland, qui renferme une semence huileuse, de la grosseur d'un grain de poivre. Ce fruit, dans sa parfaite maturité, est d'un pourpre foncé, & d'un goût de Camphre & de Girofle. Pour tirer le Camphre des Camphriers communs, on prend le bois, les racines, les branches & les feuilles de ces arbres; on les met sur le feu dans une Cucurbitre bien bouchée, & la matière du Camphre se sublime & se rassemble en masse. Mais celui de l'île de Borneo découle naturellement de son arbre, dans lequel on trouve même de petites veines de Camphre.

Le Caniram.

Le *Caniram* est un grand arbre, dont à peine deux hommes peuvent embrasser le tronc. Son écorce est ordinairement rougeâtre; mais les petites branches sont d'un verd sale, pleines de nœuds, & leur écorce est amère. Ses feuilles, qui sortent deux à deux de chaque nœud, sont d'une figure ronde, oblongue, & d'un goût extrêmement amer. Des nœuds des petites branches, sortent des fleurs disposées en Ombelle, composées de quatre, cinq ou six pétales, d'un verd d'eau, pointues, d'une odeur foible, mais assez agréable. Son fruit est une pomme ronde, lisse, de couleur d'or, dont la chair, dans sa maturité, est blanche, mucilagineuse & couverte d'une écorce épaisse & friable. Cette chair, & la semence qu'elle contient, ont un goût très amer. La racine du Caniram prise en décoction, est bonne pour le cours de ventre & pour les fièvres pituiteuses. Son écorce, pilée & pâtrie avec de l'eau, arrête les dysenteries bilieuses. Mais ce qu'il a de plus singulier, c'est que le suc de ses feuilles, qui, pris modérément en décoction, est aussi très sain, cause tous les effets du poison, & même la mort, lorsqu'on en boit trop.

Le Cara Schulli.

Le *Cara Schulli* est le nom d'un Arbrisseau, qui ressemble beaucoup au Caprier. Pulvérisé au feu, & mêlé avec du vinaigre, il dissout admirablement les tumeurs. Mis en poudre, par le seul broiement, & mêlé avec la liqueur du Cocotier, qui se nomme *Sory*, il fait meurir & percer les abscesses. La décoction de sa racine est vantée pour la suppression d'urine. Celle de ses feuilles, prise intérieurement avec une petite quantité de riz, est excellente pour les tumeurs œdémateuses.

Le Caramboleira & la Carambola.

Le *Caramboleira* est un arbre de la grandeur du Prunier, avec lequel il a d'ailleurs beaucoup de ressemblance par ses feuilles. Son fruit, qui se nomme *Carambola*, est jaune en dehors, dans sa maturité. Sa poulpe, qui ressemble à celle du Limon, & qui a quatre ou cinq amandes, est blanche & d'un goût tirant sur l'aigre du Limon. Les Portugais la mangent avec du sucre, parce qu'ils lui trouvent une qualité froide. L'arbre porte des fruits & des fleurs plusieurs fois l'année.





3
Tamarind



Carandaira



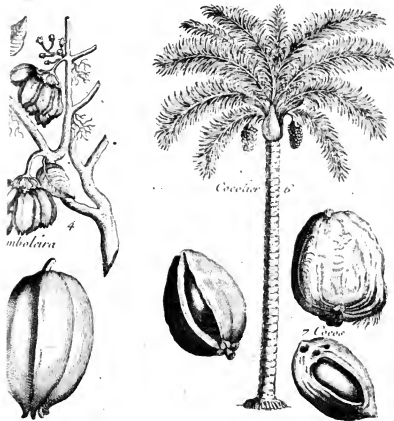
Carodora



Carumbos



5
Carimbolao



T. XI. N.º IV.



Le *Caramœira* est un arbre bas & plein d'épines, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Oranger. Son fruit est une sorte de Raisin, dont la couleur tire, en dehors, sur le rouge, quoique l'intérieur soit fort blanc. Il a des pepins. Son goût n'est comparable à rien de connu en Europe. Le temps de sa maturité arrive aux mois d'Avril & de Mai.

Cardamome. On a déjà remarqué que le Cardamome ne se trouve que dans le Royaume de Cananor, sur une Montagne éloignée de la Mer, d'environ six à sept lieues, & qu'on n'a besoin, ni de le semer, ni même de labourer la terre. Il suffit de mettre le feu aux herbes, qui ont poussé pendant les pluies, & que le Soleil dessèche après l'Hyver. Les cendres de ces herbes disposent la terre à produire les arbrisseaux, qui portent le Cardamome. On le transporte en Perse, en Arabie, en Turquie, & dans tous les Royaumes de l'Inde, où l'on n'est pas content d'un ragoût, s'il n'est assaisonné de cet aromate. Sa rareté en augmente le prix, & le fait vendre ordinairement trois ou quatre fois plus cher que le plus beau Poivre.

Le *Carin-Curini*, Arbrisseau dont les fleurs sont en casque & d'un bleu verdâtre, donne un fruit partagé en deux cellules, dans chacune desquelles est une semence plate, arrondie, & terminée en pointe comme un cœur. Lorsque cette semence est mûre, elle est jaunâtre, ou d'un rouge pâle, raboteuse, & tout-à-fait insipide. La décoction des feuilles & de la racine brise le calcul. Leur décoction guérit la dysurie; & leur infusion, dans l'eau chaude, apaise la toux & les douleurs du calcul.

Le *Carrapouli* est un Arbre de moyenne hauteur, dont le fruit a la grosseur & le goût d'une Cerise.

Le *Cassumuniar* est une racine de la grosseur du petit doigt, célèbre jusqu'en Europe, où les Marchands l'apportent, coupée en petites morceaux de couleur brune, d'un goût aromatique, piquant, mêlé de quelque amertume, & entourée de cercles en dehors. Aucun Voyageur ne nous apprend la Plante dont elle se tire: mais elle est estimée comme un puissant remède pour les maladies des nerfs, pour la paralysie, les convulsions, la colique, les tranchées & les affections hytériques.

Le *Cattu Schiragam* est un Arbrisseau de hauteur d'homme, qui croît dans les lieux brûlés du Soleil. Broyé, & bouilli dans l'huile, il dissipe les pustules. Sa graine, prise en poudre dans de l'eau chaude, chasse les vents & tue les vers.

Le *Champakam* est un grand Arbre, qui porte, deux fois l'année, des fleurs extrêmement odorantes, mais qui ne donne du fruit que long-temps après avoir été planté. On fait, de ses fleurs, une distillation spiritueuse, d'une odeur très agréable. Sa racine & son écorce, desséchées & pilées, font un matricatif fort vanté. On fait aussi, de ses fleurs, pilées avec de l'huile, un onguent pour les yeux & pour la goutte.

Le *Charaméis*, Arbre dont on distingue deux espèces: l'une de la grandeur du Néflier, dont les feuilles ressemblent à celles du Poirier, & dont le fruit naît en grappe, & ressemble à une Aveline; mais il se termine en plusieurs angles, de couleur fort jaune, & d'une acidité très agréable. Les Indiens le mangent, ou mur, ou confit au sel avant sa maturité. C'est un fort bon assaisonnement. L'autre espèce donne un fruit

M m m m iij

ARBRIS,
PLANTES, IV
FRUITS DES
INDISORIENTALES.

Le Caramœira,
Le Cardamome.

Le Carin Curini.

Le Carrapouli.

Le Cassumuniar.

Le Cattu Schiragam.

Le Champakam.

Le Charaméis.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
L'arbre aux
Chandelles.

plus gros, quoiqu'elle ait les feuilles plus petites. Leur racine jette une sorte de lait; & son écorce, broyée avec de la moutarde, est un purgatif fort salutaire pour les Asthmatiques.

L'Arbre aux *Chandelles* tire ce nom d'une sorte d'écorce fort déliée, & longue de deux palmes, qui pousse des deux côtés de chaque branche, & qu'on prendroit pour deux Chandelles vertes. Elles renferment plusieurs petits grains, semblables à des pois blancs, qu'on mange cuits, seuls, ou avec le riz.

Le Coapoiba. Le *Coapoiba* est un arbre commun, de la hauteur du Hêtre, auquel il ressemble aussi par la figure. Son écorce est de couleur cendrée, avec des ondes brunes. Ses feuilles sont fermes, de figure oblongue; & si l'on rompt leur queue, il en sort une liqueur laiteuse. Ses fleurs ont chacune leur pédicule. Elles sont de la grosseur d'une Rose, composées de feuilles blanches, avec de petits onglets rouges. Au lieu de nombril, elles ont un petit globe, rouge, résineux, de la grosseur d'un pois, qui donne une résine aussi claire que la Térébentine, gluante & jaunâtre. Le fruit est contenu dans une capsule, comme celle du gland.

Le Cogada Pala. Le *Cogada Pala* est un Arbre, commun dans le Malabar, dont l'écorce pulvérisée & prise dans du lait aigre, arrête infailliblement le cours de ventre & le flux hémorrhoidal. Sa racine, réduite en poudre, & cuite dans l'eau de riz, est excellente en cataplasme pour l'Esquinancie & toutes sortes de tumeurs, même pour la Goutte.

Le Codi Avam. Le *Codi Avam* est un Arbrisseau, qui croit dans les lieux sablonneux, & dont le suc, pris dans du vin, est un remède excellent pour la Diarrhée. Cuit aussi dans de l'huile, on le fait prendre, comme un Carbotatif fort puissant, pour l'épuisement des forces.

Cœur Indien. Le *Cœur Indien*, ou *Pois de Merveille*, est le nom que les Voyageurs ont donné à une Plante Indienne, & à son fruit, qui est en effet, un pois d'une beauté singulière. Il est en partie blanc, en partie noir, & toujours marqué d'un cœur. La plante s'élève à trois ou quatre pieds de hauteur, par des tiges sans poil, & cannelées, qui ont besoin d'être soutenues. Les feuilles sont d'un beau verd, & découpées comme celles de l'Ache. On ne nous apprend ni le nom Indien de la Plante, ni la couleur de ses fleurs, auxquelles succèdent des gousses qui contiennent les pois.

Le Congnare. Le *Cognare*, autre Arbre d'une grande hauteur, & dont les rameaux ont beaucoup d'étendue, est distingué par ses feuilles, qui sont rondes, chacune avec un petit pignon. Son fruit est une espèce de petites Prunes, d'un goût délicieux. Il est fort estimé à Goa. Comme il porte, dans toutes les Saisons, on ne trouve pas moins d'agrément que d'utilité à le voir paré, aussi continuellement que l'Oranger, de fleurs, les unes en boutons, d'autres ouvertes, d'autres nouées, & de fruits dans tous les degrés, jusqu'à la parfaite maturité.

Le Cotonnier. Le *Cotonnier*, ou l'Arbre qui porte le Coton, aux Indes Orientales, diffère peu de celui dont on a donné la description entre les Plantes d'Afrique. Cependant, on y remarque quelque différence. Il croît de la grandeur du Rosier. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Erable, & ses fleurs sortent comme les boutons de Roses. Ce n'est qu'après la chute de la fleur, que les

boutons grossissent, & que par un nouvel épanouissement, ils produisent le Coton. Il s'y trouve une semence, que les Indiens mettent soigneusement en terre, & qui leur donne de nouveaux arbres, dont ils ne cessent pas de tirer la matière de ces belles toiles, qui leur font mépriser celles de Lin & de Chanvre (3).

Le *Cowalam* est un grand Arbre dont le fruit ressemble à une Pomme ronde. L'écorce de ce fruit, qui est épaisse & verdâtre, en couvre une autre, dure, ligneuse & renfermée dans une substance visqueuse, humide, jaunâtre, acide & douceâtre, dans laquelle on tiens des graines plates, oblongues, blanches & pleines d'un suc gommeux & transparent. Lorsqu'il est mur, les Indiens le trouvent délicieux; mais ils ne laissent pas de le confire verd, dans le miel ou dans le vinaigre, parce qu'ils le croient excellent pour la Diarrhée & la Dysenterie.

Le *Cucioni* ou *Cumuc*, Arbrisseau qui s'attache aux arbres comme le Poirrier, produit, surtout à Java, & sur la Côte de la Sonde, une sorte de Cubebes, que les Indiens appellent *Cuba-Chini*, parce qu'avant l'arrivée des Portugais, aux Indes, étoient les Chinois qui l'alloient prendre, & qui le transportoient dans tous les autres Pays Orientaux. Ce fruit ne vient que dans les lieux incultes. Il croît par grappes comme les raisins, & chaque grain a sa queue particulière. Les Insulaires de Java ont eu long-temps la précaution de ne le vendre que bouilli, dans la crainte qu'on ne le fit croître ailleurs. On l'emploie contre les plus dangereux rhumes, & pour débarrasser la poitrine de toutes sortes d'humours. Les Mores s'en servent, comme du Talass, pour s'exciter aux plaisirs de l'amour.

Le *Cudu Pariti* est un Arbrisseau, qui s'élève de dix ou douze pieds, & qui porte des fleurs pendant toute l'année. Ses feuilles, en cataplasme sur la tête, procurent le sommeil & dissipent les vertiges; & son fruit, broyé dans de l'eau, arrête la dysenterie.

Le *Cumona* est un Arbre, qui ressemble beaucoup au Mûrier, par sa forme, & dont le fruit, qui est aussi une espèce de Mûre, sert à la composition d'un Syrop fort vanté pour la poitrine. Son bois est si dur, qu'on en tire du feu comme d'un caillou.

Le *Cumbula* est un grand Arbre, commun au Malabar, dont la racine, prise en décoction, passe pour un excellent febrifuge.

Le *Carrutu-Pala* est un Arbrisseau, dont l'écorce, du moins celle de sa racine, broyée dans l'eau chaude, arrête la Diarrhée & soulage la Dysenterie.

(3) Gaubier Schouten, observe que les Plantes qui portent le Coton, dans les Indes Orientales, diffèrent beaucoup l'une de l'autre. « Celle, dit-il, qui est comme une herbe, a une queue qui est presque comme du bois, & toute couverte d'une rude écorce rousseâtre. Elle s'élève à deux pieds de terre, & se divise en plusieurs petites branches, dont les feuilles sont à peu près comme celles de la Vigne, excepté qu'elles sont un peu plus petites. Les fleurs tiennent sur le jaune, & sont un peu rouges

» dans le milieu, d'où sortent des fruits » ronds, à peu près de la grosseur d'une petite pomme, & elles s'ouvrent en figure d'étoiles. Lorsque le fruit est mur, le Coton y paroît & en sort. On le recueille & on le prépare. Les feuilles des arbres, qui portent le Coton, sont presque semblables aux précédentes; mais elles sont ordinairement plus douces & plus unies. Le Coton d'arbre n'est pas si fin que le Coton d'herbe. *Tom. II. pages 264 & 265.*

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Cowalam.

Le Cucioni,
ou Cumuc.

Le Cudu Pariti.

Le Cumona.

Le Cumbula.

Le Carrutu-Pala.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIEN-
TALES.

Le Durion,
ou Durian.

Le *Durion*, ou *Durian*, est un Arbre de la grosseur du Pommier, dont le fruit, qui se nomme aussi Durion, est fort estimé dans la plus grande partie des Indes. Ce fruit est fort gros, & ne croit qu'au tronc, comme le Jaka, ou aux grosses branches & dans leurs pannes les plus voisines du tronc, comme le Coco. Sa grosseur est à peu près celle d'une Citrouille. Il est couvert d'une écorce verte, épaisse & forte, qui commence à jaunir dans sa maturité; mais il n'est bon à manger, que lorsqu'elle s'ouvre par le haut. Le dedans, qui est alors parfaitement mur, donne une odeur excellente. On le partage en quatre quartiers, dont chacun a de petits espaces, qui renferment une certaine quantité de pulpe, suivant la grandeur des cavités; car elles sont plus ou moins grandes. La plus grosse partie du fruit est de la grosseur d'un œuf de poule, blanche comme du lait, & aussi délicate que la meilleure crème. L'habitude y fait trouver un goût exquis: mais ceux qui en mangent rarement, ou pour la première fois, lui trouvent d'abord un goût d'oignon rôti, qui ne leur pautoit pas fort agréable. Le Durion doit être mangé frais. Il ne se garde qu'un jour ou deux, après lesquels il devient noirâtre & se corrompt. Chaque portion de la pulpe a un petit noyau, de la grosseur d'une fève, qui se mange grillé, & qui a le goût de la Charaigne. En général, le Durion & le Jaka se ressemblent beaucoup par la grosseur & la figure; avec cette différence, néanmoins, que la pulpe du premier est blanche, & que celle de l'autre est jaunâtre, plus remplie de noyaux, & d'un goût moins estimé.

Le Dutroa, ou
Datura.

La Plante, qui se nomme *Dutroa*, ou *Datura*, croît aux Indes, dans les lieux incultes. Elle s'élève comme un Buisson. Ses feuilles sont pointues, découpées, blanches; & lorsqu'elles tombent, elle font place à une tige ronde, qui naît, & qui se remplit de grains ou de pepins. Cette semence, mêlée avec de l'eau ou du vin, ou avec quelque autre mets, & prise dans une certaine quantité, fait mourir, en riant, ou en poussant des cris, ceux qui en mangent une certaine quantité. Si l'on en prend moins, on en est quitte pour devenir tout-à-fait hébété, pendant l'espace de douze ou quinze heures, sans savoir ce qu'on dit, ce qu'on fait, ni ce qu'on voit; ou pour tomber dans un profond sommeil, qui dure l'espace de vingt-quatre heures. C'est la ressource des femmes libertines, lorsque pour se livrer au plaisir, elles ont besoin d'endormir leurs Mâles ou leurs Gardiens.

Le Fagara.

Le *Fagara* est un Arbrisseau, dont le fruit, qui porte le même nom, est de la grosseur du Pois chiche, couvert d'une écorce délicate, tendre & noire, avec une coque mince au-dessous, qui contient un noyau assez solide, couvert d'une membrane noire & délicate. Il ressemble beaucoup à la coque du Levant. On lui attribue la vertu de résister au venin, & d'excellentes qualités pour l'estomac & le foie. Il y a un petit Fagara, qui est de la figure & de la grosseur de la Cubabe. L'un & l'autre sont aromatiques. On les croit originaires des Îles Philippines.

Le *Fagara* ne croît nulle part aussi bien que dans l'Île de Java. La grosseur de son fruit y est celle du poivre à queue. Son écorce est tendre, & couverte d'une coquille noire fort mince. Il ne contient qu'un seul grain, fort estimé pour le rhume, pour la faiblesse d'estomac, & pour le cours de ventre.

Le



- | | |
|----------------------------|---------------------|
| 1. <i>Figueira</i> , ou | 4. <i>Jangomas</i> |
| <i>Bananier des Indes.</i> | 5. <i>Brindeira</i> |
| 2. <i>Bananes.</i> | 6. <i>Brindons.</i> |
| 3. <i>Jangomeira.</i> | |



Le *Figueira*, ou *Bananier des Indes*, est moins un Arbre qu'une Plante tendre, de la grosseur de la cuisse humaine, & haute de quinze à vingt palmes, avec des feuilles qui en ont environ quatre de largeur. On croit, aux Indes, comme en Afrique, que ces feuilles furent celles dont les premiers Peres du genre humain couvrirent leur nudité. Les Indiens s'en servent au lieu de plats & d'alliées, & s'épargnent la peine de les nettoyer, en les renouvelant à chaque repas. Ils les font servir aussi de papier, sur lequel ils écrivent. Cette Plante, dont le tronc peut être comparé, pour la forme, à la tige des roseaux, ne porte du fruit qu'une fois. Lorsqu'elle a fourni soixante, soixante & dix, & jusqu'à cent Bananes, on coupe le tronc par le pied, & l'on en voit naître un rejeton. On distingue deux sortes de Bananes Indiennes : les unes de la longueur d'une palme, grosses & rondes comme un œuf, qui se nomment *Bananes à rôtir*. Le goût en est aussi doux que celui des Figes sauvages. Elles sont fort nourrissantes, lorsqu'on les mange rôties, avec un peu de canelle & de sucre. Leur poulpe est d'un blanc roussâtre, & pleine d'une petite semence tendre & noire, qui se mange aussi. On a soin de les cueillir vertes, pour les faire jaunir & mûrir dans les Maisons, comme les Melons d'hiver. Les Bananes de la seconde espèce s'appellent Bananes de Jardin. Elles sont plus douces, de meilleur goût, & plus chaudes que les autres, qui sont naturellement froides ; mais elles sont moins grandes, quoiqu'elles aient les mêmes semences. On les mange crues. Les unes & les autres mûrissent dans le même temps.

L'Arbre, que les Portugais ont nommé *Figueur d'Inde*, a la feuille du Noyer, & n'a rien de commun d'ailleurs avec le Figueur de l'Europe. Il jette un petit fruit, dont on ne fait pas d'autre usage que de le brûler, pour en tirer une huile noire, qui sert, au lieu de poix & de suif, à noircir les Navires. Ce que cet arbre a de plus admirable, c'est que ses branches, comme celles du Paletuvier, après avoir poussé en hauteur, jettent une petite racine à la cime, se courbent ensuite d'elles-mêmes, & s'introduisent en terre, d'où elles produisent d'autres arbres, qui rempliroient bientôt un Pays si l'on ne s'attachoit à les détruire. Le bois n'est utile qu'à brûler.

Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, est une Plante qui ne s'élève que de quinze ou vingt pouces, & qui croît sans culture. Ses feuilles ont la forme d'un fer de lance, & ses fleurs sont blanches. On en distingue deux sortes ; l'un petit, qui vient originellement de la Chine, & dont l'odeur est fort bonne ; l'autre, qui est plus grand, avec peu d'odeur, & qui se nomme *Languas*. Les Indiens en transplantent de la première espèce, font de ses racines une espèce d'Achar, ou de Salade, & les emploient en divers remèdes, pour certaines maladies. Elles sont grosses & longues. Elles ont beaucoup de nœuds, comme la tige, qui est une espèce de Roseau. Elles sont rouges en dehors, & blanches en dedans. Leur goût tire sur celui du Gingembre.

Le *Gingembre* des Indes Orientales est une Plante, dont la tige sort de terre à la hauteur de deux ou trois emfans, & n'est pas plus grosse que nos petits Roseaux. Ce sont ses racines, que les Indiens mangent, ou vertes, en manière de salade, ou cuites au sel & au vinaigre. Il paroît que le nom de Gingembre vient des Arabes, qui nomment la racine *Gingibih*.

ARBRES.
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Figueira,
ou Bananier des
Indes.

Le Figueur
d'Inde.

Le Galanga.

Gingembre des
Indes Orientales.

ARBRES, PLANTES, ET FRUITS DES INDES ORIENTALES. L'Arbre au *Goudron*, c'est-à-dire, d'où coule une espece d'huile, qui sert à tous les usages du Goudron, a été décrit fort exactement dans la Relation de Dampier. Il ne paroît pas qu'il soit connu des Européens sous un autre nom.

TALIS.

L'Arbre au Goudron.

Le *Hermia*.

Hermia est le nom d'un Arbrisseau; & celui de son fruit, qui ressemble au Poivre, en figure & en grosseur, & qui est attaché comme lui, à un pédicule fort court. Mais son écorce est agréablement rayée de couleur rougeâtre & citrine; & son goût est aromatique, riant sur celui du Girofle. Il contient beaucoup de sel volatil & d'huile. On l'employe pour fortifier l'estomac, & pour les relâchemens de l'épiglotte ou de la luette.

Le *Jacaranda* & le *Manipoy*.

Le *Jacaranda* est un Arbre dont on distingue deux especes; l'un qui a le bois blanc, & l'autre noir; tous deux, durs, beaux & marbrés. Le blanc est sans odeur, & semblable au Prunier. Ses feuilles sont petites, pointues, luisantes en-dessus & blanches en-dessous, régulièrement opposées l'une à l'autre. Chaque rameau pousse plusieurs rejets, qui portent pendant plusieurs jours, des boutons de la grosseur d'un noyau de Cerise, disposés en grappe, de couleur d'olive, qui en s'entr'ouvrant se divisent en cinq feuilles inclinées en bas, qui représentent en dedans une petite robe de soie, couleur d'olive luisante. Entre ces feuilles, il naît une fleur monopetale, presque ronde, jaune, d'une odeur fort douce, poussant de son milieu plusieurs étamines blanches, terminées par d'assez grands sommers jaunes. A ses fleurs succèdent un fruit, grand comme la paume de la main, d'une figure irrégulière, bossu, tortu, inégal, panchant par sa pesanteur, d'un blanc mêlé de verd, & rempli d'une substance verte, tirant sur le blanc, dont on se sert pour les usages du Savon. Les Indiens nomment ce fruit *Manipoy*, & le mangent cuir. L'autre espece de *Jacaranda* a le bois noir, dur, compact, mais odorant. Il passe pour sudorifique, & son fruit pour stomachal.

Le *Jambo*.

Les *Jambos* sont des Arbres fort hauts, dont les feuilles sont longues & minces. Leurs fruits, qui portent le même nom que l'arbre, sont de la grosseur d'une petite pomme, dont ils ont aussi le goût; mais leur odeur est celle de l'Eau-rose. L'écorce en est jaunâtre, & le dedans de couleur cannelle. On y trouve deux noyaux, qui sont détachés de la pulpe. Ils commencent à meurir au mois de Janvier, & leur saison dure jusqu'en Avril.

Le *Jambolera* & le *Jambolon*.

Le *Jambolera* est un Arbre sauvage, qui a les feuilles du Limonier, & dont le fruit, nommé *Jambolon*, est fort estimé des Indiens. Il pend aux branches, comme nos Cerises & nos Olives. Il a la couleur rouge de l'une, avec la figure & le noyau de l'autre. L'usage des Indes est de le manger au sel. Mais il ne s'accommode point au palais des Européens, qui lui trouvent un goût de corne; ni même à leur santé, parce qu'il leur fait enfler le ventre. Les *Jambolons* meurissent ordinairement aux mois d'Avril & de Mai.

Le *Jamboycra*.

Le *Jamboycra* est un autre Arbre, de hauteur commune, dont la feuille est petite, & dont la fleur ressemble à celles de l'Oranger. Son fruit a la figure d'une Poire; rouge & blanc en dehors, blanc dans l'intérieur, avec un noyau. Il a l'odeur & le goût des Cerises. Sa saison est en Janvier, Février & Mars. Il croît deux ou trois fois dans cet espace.



1. *Jambouïna*



2 *Jambouïna*



3.
Jam



4. *Sq fleur ouverte*

6. *Jambolain.*



7. *Jambolon ouvert.*



3. *Jambo*



5. *fruit naissant.*





Le *Jangomar* est un Arbre hérissé d'épines, & de la grandeur d'un Prunier. Sa feuille ressemble aussi à celles du Prunier. Son fruit, qui tire sur celui du sorbier, est de couleur jaune dans sa maturité, d'un goût de Pruneau, âpre & altringent. On l'employe pour la Diarrhée & pour les inflammations de gorge.

Le *Jangomeira* est un Arbre de hauteur médiocre, dont toute l'écorce est remplie d'épines. Ses fruits, qui se nomment *Jangomas*, ont reçu des Portugais le nom de Fruits d'Adam. Ils ressemblent aux Noix par la figure, mais leur couleur est pourpre en dehors, & blanche en dedans. Ils renferment deux noyaux. Le goût de ce fruit est un mélange d'aigre, de doux & d'amer, qui tient du goût de la Nefle. Sa saison est dans les mois de Novembre, Décembre & Janvier.

Le *Jagueira* est un arbre de la grandeur du Laurier. Ses feuilles sont jaunes & vertes. Son fruit, qui porte le nom de *Jaca*, est le plus gros qu'on connoisse au monde. Un seul fait la charge d'un homme. Il se trouve des Jacas de quatre pieds de long, & d'un pied & demi de diamètre. Les branches de l'arbre ne suffisant point pour soutenir un si grand poids, l'industrielle nature fait croître ce fruit au pied du tronc. Quoiqu'il soit plus gros & plus commun, dans l'Isle de Ceylan, que dans les autres Pays des Indes, il croît en Terre-ferme & dans d'autres Isles. L'odeur qu'il exhale, dans sa maturité, fait découvrir les lieux où il se trouve, & connoître le temps de le cueillir. Son écorce est mêlée de jaune & de verd. Elle est épineuse. L'intérieur offre plusieurs portions jaunes, dont la pulpe est très douce, & qui ont chacune leur noyau, dur comme le gland, avec le goût des marons lorsqu'il est rôti. La saison de ce fruit dure, depuis le mois de Mars, jusqu'à celui de Septembre.

L'*Ikara Mouli* est une racine extrêmement chaude, dont on use dans une cuillerée d'eau chaude, pour guérir l'indigestion. Quelquefois elle cause le vomissement. On s'en sert aussi contre le venin; & l'on assure que présentée aux Serpens dans sa fraîcheur, elle les fait fuir.

Il croît de l'*Indigo* dans plusieurs endroits des Indes. Celui du Territoire de Brana, d'Indoua & de Corfa, dans l'Indoustan, à une ou deux journées d'Agra, passe pour le meilleur. Il en vient beaucoup aussi dans le Pays de Surate, surtout vers Sarqueffe, à deux lieues d'Amandabath. C'est de-là qu'on tire particulièrement l'Indigo plat. Il en croît de même nature, & à peu près de même prix, sur les terres de Golkonde. La Mein de Surate, qui est de quarante-deux serres, ou trente-quatre & demie de nos livres, se vend depuis quinze jusqu'à vingt roupies. Il s'en fait aussi, à Baroch, de la même qualité que le précédent. Celui du voisinage d'Agra se fait par morceaux, en forme de demi-sphère. Il en croît dans le Canton de Raout, à trente-six lieues de Brampour, & dans plusieurs endroits du Bengale, d'où la Compagnie Hollandoise le fait transporter à Masulipatan; mais on a tous ces Indigos à meilleur marché, de quatre-vingt pour cent, que celui d'Agra.

On sème l'Indigo, aux Indes Orientales, après la saison des pluies. Sa feuille approche de celle des Panais jaunes, mais elle est plus fine. Il a de petites branches, qui sont de vrai bois. Il croît jusqu'à la hauteur d'un hom-

Nnn ij

ARBRES,
PLANTIS, &
FRUITS D'IN
INDISORIE
TAITS.

Le Jangomar.

Le Jangomei-
ra & les Jango-
mas, ou Fruits
d'Adam.

Le Jagueira &
le Jaca.

L'Ikara-Mouli

Indigo des In-
des Orientales.

Sa description.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

sa préparation.

me. Les feuilles sont vertes, pendant qu'elles sont petites, mais elles prennent ensuite une belle couleur violette, tirant sur le bleu. La fleur ressemble à celle du Chardon, & la graine à celle du Senégré.

L'usage général des Indiens est de le couper trois fois l'année. La première coupe se fait, lorsqu'il a deux ou trois pieds de hauteur, & on le coupe alors à demi-pied de terre. Cette première récolte est sans comparaison meilleure que les deux autres. Le prix de la seconde diminue, de dix ou douze pour cent; & celui de la troisième, d'environ vingt pour cent. On en fait la distinction par la couleur, en rompant un morceau de la pâte. La couleur de celle, qui se fait de la première coupe, est d'un violet bleuâtre, plus brillant & plus vif que les deux autres; & celle du second est plus vive aussi que celle de la troisième. Mais, outre cette différence, qui en fait une considérable dans le prix, les Indiens en altèrent le poids & la qualité par des mélanges.

Après avoir coupé les Plantes, ils séparent les feuilles de leurs petites queues, & les font sécher au Soleil. Ils les jettent dans des bassins faits d'une sorte de chaux, qui s'endurcit jusqu'à paroître d'une seule piece de marbre. Ces bassins ont ordinairement quatre-vingt à cent pas de tour. Après les avoir à moitié remplis d'eau saumache, on achève de les remplir des feuilles seches, qu'on y remue souvent, jusqu'à ce qu'elles se réduisent comme en vase, ou en terre grasse. Ensuite, on les laisse reposer pendant quelques jours; & lorsque le dépôt est assez fait pour rendre l'eau claire par-dessus, on ouvre des trous, qui sont pratiqués exprès autour du bassin, pour laisser écouler l'eau. On remplit alors des corbeilles de cette vase. Chaque ouvrier se place, avec sa corbeille, dans un champ uni, & prend de cette pâte avec les doigts, pour en former des morceaux de la figure & de la grosseur d'un œuf de Poule coupé en deux; c'est-à-dire, plat en bas & pointu par le haut. L'Indigo d'Amandabath s'applatit, & reçoit la forme d'un petit gâteau. Les Marchands, qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant que de transporter l'Indigo d'Asie, en Europe, ont soin de le faire cribler, pour ôter la poussière qui s'y attache. C'est un autre profit pour eux, car ils la vendent aux Habitans du Pays, qui l'emploient dans leurs teintures. Ceux, qui sont employés à cribler l'Indigo, y doivent apporter des précautions. Pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, & de ne pas laisser, au linge, que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils doivent boire du lait à chaque demie-heure; & tous ces préservatifs n'empêchent point qu'après avoir exercé leur office pendant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque temps bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf de marin, près des cribleurs, le dedans en est tout bleu, le soir lorsqu'on le casse.

A mesure qu'on tire la pâte des corbeilles, avec les doigts trempés dans de l'huile, & qu'on en fait des morceaux, on les expose au Soleil pour les sécher. Les Marchands, qui achètent l'Indigo, en font toujours brûler quelques morceaux, pour s'assurer qu'on n'y a pas mêlé du sable. L'Indigo se réduit en cendre, & le sable demeure entier. Ceux qui ont besoin de graine, pour en semer, laissent, la seconde année, quelques pieds sécher sur

l'herbe, les coupent & en recueillent la semence. Quand la tette a nourri l'Indigo pendant l'espace de trois ans, elle a besoin d'une année pour se reposer, avant qu'on y en sème d'autre.

Kaka-Moulou, ou *Mullu*, est le nom d'un Arbre à filiques, dont l'écorce, bouillie dans du lait, guérit le Diabète & la Gonorrhée.

Le *Kaka-Toddali* est un Arbrisseau, dont la racine & le fruit verd, frits dans de l'huile, forment un onguent fort recommandé pour la Goutte. Avec ses feuilles, bouillies dans l'eau, on fait un bain, qui passe pour salutaire dans l'Anasarque, la Cachexie, les tumeurs œdémateuses aux jambes, & toutes les maladies qui proviennent d'un excès de séroïtés.

Le *Kafava-Maram* est un Arbre de grandeur moyenne, dont les feuilles bouillies, dans de l'huile, avec le Curcuma frais, donnent un liniment vanté pour les pustules aqueuses. Sa racine, bouillie aussi dans l'huile, apaise les douleurs de la Goutte.

Le *Katou-Cona*, grand Arbre, commun au Malabat, est toujours verd, & porte, en tout temps, des fruits & des fleurs. La décoction de ses feuilles guérit la Lepre & préserve les cheveux de blanchir. On fait aussi, contre la Lepte, une pâte de son écorce avec du sucre.

Le *Katu-Naregam* est un autre grand Arbre, qui porte une sorte de limons fort petits, & dont les feuilles rendent un suc, qui passe pour une Erhine excellente dans les maux de tête. Pris avec du poivre, & pour guérir les convulsions & l'hydropisie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une espèce de Thé, qu'ils prennent en infusion.

Katuti-jetti-pou est le nom d'une Plante vantée pour résoudre les Empyemes & les autres abcès internes, avant qu'ils viennent à maturité, & pour guérir les convulsions & l'hydropisie. Les Allemands en font venir les feuilles, comme une espèce de Thé, qu'ils prennent en infusion.

Le *Kedangu* est un Arbrisseau, dont les feuilles servent à faire des Bains, qui discutent toutes sortes de tumeurs. Le suc de ses fleurs est un excellent remède, pour l'Epilepsie & pour les Aphtes des Enfants.

Le *Libby* est un Arbre qui ressemble beaucoup au Palmier, & qui en est peut-être une espèce. Il croît près des Rivières, où l'on en trouve des Bois de cinq ou six milles de long. Les Pauvres en tirent une espèce de Pain, qui ressemble au *Sagu* des Isles Moluques. L'écorce & le bois sont durs, minces comme une coquille, & pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau. On coupe le tronc, qu'on fend par le milieu, pour en tirer toute la moëlle. On la bat long-temps, avec un Pilon de bois, dans un grand Morrier, ou dans une Cuve. Ensuite, la mettant dans un linge, qu'on tient sur la Cuve, on verse de l'eau dessus, avec le soin de la remuer, pour en faire passer la plus fine substance, avec l'eau, par le linge. Ce qui tombe dans la Cuve se repose bien-tôt, & forme un épais sédiment, dont on fait une espèce de pain, en tourteaux, qui est de fort bon goût. On en fait aussi, comme du *Sagu* des Moluques, une sorte de Dragées seches, qui se transportent dans les parties des Indes, où ces Arbres ne croissent point, & qui mangées avec du lait d'amandes, passent pour un spécifique contre le cours de ventre.

Le *Makarekau*, bel Arbre, par sa hauteur & son étendue, n'est pas moins remarquable par son utilité. Ses racines sont réellement hots de terre, où

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
Le Kaka-Moulou.
Le Kaka-Toddali.

Le Kafava-Maram.

Le Katou-Cona.

Le Katou-Naregam.

Le Katuti-jetti-pou.

Le Kedangu.

Le Libby.

Le Makarekau.

ARBRES.
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

elles ne tiennent que par un petit bout; ce qui le fait paroître comme suspendu sur des pilotes & des arcades, au travers desquelles on voit le jour. Elles sont longues, grosses, belles & polies. Lorsque les Indiens, surtout aux Maldives, ont besoin de bois uni, ils coupent une partie de ces racines, & n'en laissent pas ordinairement plus de quatre, pour soutenir l'arbre, qui, sans être endommagé, en pousse d'autres avec une nouvelle vigueur. Ses fleurs sont longues d'un pied, grosses, blanches, doubles, & jettent une odeur très douce. Le fruit est de la grosseur d'une Citrouille, rond, couvert d'une peau dure, & divisée par quarréaux, qui pénètrent jusqu'au centre. Sa couleur est incarnate. Le gros du fruit ne se mange point; mais il est rempli de pignons d'un excellent goût. Les feuilles ont une aune & demie de longueur, & sont larges d'un empan. On les divise en deux peaux, sur lesquelles on peut écrire, avec de l'encre, comme sur du parchemin. Le bois est humide, poreux, & rempli de filamens, qui ne permettent pas d'en faire beaucoup d'usage.

Le Mangosian.

Le *Mangosian* est un excellent fruit d'un Arbre de même nom, surtout dans l'Isle de Java, où le goût en est plus fin qu'en tout autre lieu. Il ressemble beaucoup à nos Prunelles de haie.

Dampier le regarde comme le plus délicat de tous les fruits. Il ressemble à la Grenade, mais il est beaucoup plus petit. La peau extérieure, ou l'écorce, est un peu plus épaisse que celle de la Grenade, mais plus molle, quoique plus cassante. Sa couleur est d'un rouge obscur, & celle de la pulpe est d'un cramoisi foncé. Elle est divisée en trois ou quatre portions, chacune de la grosseur du bout du pouce, qui se séparent aisément, & qui sont d'un blanc de lait, fort tendres & pleines de jus. Chacune renferme un petit noyau noir. On attribue, à l'écorce, une vertu astringente, qui la fait conserver sèche, pour le flux de ventre.

Le Manguera
& le Mangue.

Le *Manguera*, qui porte le fruit qu'on appelle *Mangue*, ou *Mangoué*, semble occuper le troisième rang après le Cocotier & le *Betteira*, dans l'estime des Indiens, & dans l'opinion même des Voyageurs (4). Il est de la hauteur d'un grand Poirier, mais il a les feuilles plus grandes & plus minces. Son fruit est pesant. La queue, par laquelle il pend à l'arbre, n'a pas moins d'un pied de long. Il est vert en dehors; & lorsqu'il est dépouillé de son écorce, sa pulpe paroît d'un blanc jaunâtre. On en distingue plusieurs especes, dont le goût est différent; tels que les *Carreiras*, les *Mallajas*, les *Nicolas*, les *Satias*, & quelques autres; mais ils surpassent tous, en délicatesse, les meilleurs fruits de l'Europe. Dellon proteste qu'il ne connoît rien de si délicieux. Le temps ordinaire de leur maturité est dans le cours d'Avril, de Mai, & de Juin, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns de mûrs dans les deux ou trois mois précédens (5). Leur qualité est fort chaude. L'usage est de les cueillir verts, comme tous les autres fruits des Indes, & de les laisser mûrir dans les Maisons; ce qui ne demande pas plus de deux

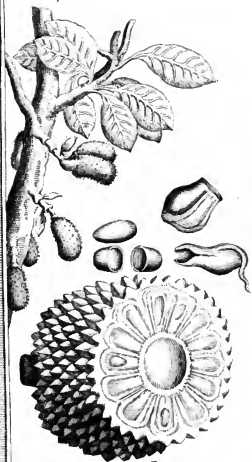
(4) Philippe de la Sainte Trinité, p. 381.

(5) Le même Voyageur observe, en général, qu'il y a fort peu d'arbres, dans les Indes Orientales, qui ne demeurent verts,

pendant toute l'année, parce que les feuilles n'en tombent pas toutes à la fois, mais successivement, & que les uns naissent pendant que les autres tombent.



1. *Taquira*



2. *Liqua*

3. *Mangucira* or *Man*



4. *Lique*

Manguier



langue.

*S. Mogorara ou
Jasmin double.*



T. XI. N.° X.





ou trois jours. On les confit, soit au sucre, soit au vinaigre ; & les Indiens font de celles-ci une espee de salade, qu'ils nomment *Achar*, pour laquelle les Portugais ne sont pas moins passionnés qu'eux. Le bois du Mangueira s'employe aux ouvrages de Menuiserie.

Le *Marotti* est un grand Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier, & qui porte un fruit rond, oblong, au-dedans duquel on trouve un noyau dur, large & jaunâtre, qui contient dix ou douze amandes. L'huile qu'on en tire guérit les maladies prurigineuses, & les humeurs âcres, qui nuisent aux yeux.

Le *Melocoreopali* est le nom d'un Arbre & celui de son fruit, qui est une espee de gros Coing, de la figure d'un Melon, & du goût d'une Cerise. L'Arbre ressemble au Coignassier, en grandeur & par ses feuilles. Le fruit, qui contient trois ou quatre pepins, semblables à ceux du Raisin, lâche modérément le ventre.

Le *Mangorira* est un Arbrisseau, que les Portugais nomment Jasmin d'Arabie, d'où il peut avoir été transporté, & qui ne se trouve néanmoins que dans l'Indoustan. Il porte de très belles fleurs blanches, qui s'appellent *Mangorins*, & dont l'odeur tient de celle du Jasmin, avec beaucoup plus de douceur, & cette différence, que le Jasmin n'a que six feuilles, au lieu que le Mangorin en a plus de cinquante.

La *Molucane* est une Plante, qui s'éleve depuis trois ou quatre pieds jusqu'à sept, & qui tire son nom des Moluques, parce qu'elle n'a nulle part des propriétés si salutaires. Elle est d'un beau verd. Sa tige est menue, tendre, un peu creuse, foible, jettant beaucoup de rameaux, qui proviennent lorsqu'on les laisse ramper ; de sorte qu'une seule Plante occupe quelquefois beaucoup d'espace. Ses feuilles ressemblent à celles du Sureau, mais sont molles, tendres, & dentellées à l'entour. Sa fleur est semblable à celle de la Citrouille, mais un peu plus grande & de couleur jaune. Elle croît dans les lieux fertiles & humides, & demeure verte toute l'année. Sa seconde écorce & ses feuilles sont de puissans vulnéraires. Elles guérissent les ulcères les plus invétérés & les plus malins. Elles adoucissent les douleurs. Elles arrêtent le sang. Les Indiens nomment cette Plante, dans leur langue, le remede des Pauvres, & la ruine des Médecins, parce que ses vertus sont infinies.

Le *Morankgast* est un fort grand Arbre, dont les rameaux s'étendent beaucoup, & dont les feuilles sont rondes & petites. Le fruit est une longue gouffe, qui est remplie d'une sorte de sèves. Les Indiens, surtout aux Iles Maldives, employent les feuilles & les fruits dans leurs potages, & *Pyrard* en vante le goût.

Le *Moringa* ressemble au Lentisque, par la grandeur & par ses feuilles. Il a fort peu de branches & beaucoup de nœuds. Son bois est aisé à rompre. La couleur de ses fleurs est verte-brune, & leur goût celui du Navet. Il porte un fruit long d'un pied, de la grosseur d'une Rave, orné de huit angles de couleur claire, entre verd & gris, moëlleux & blanc en dedans, divisé en plusieurs loges, contenant de petites semences vertes & fort tendres, mais plus âcres que les feuilles. Ce fruit se mange cuit, & se vend, au Marché, comme les sèves en Europe. La racine de l'Arbre est estimée

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDÉS ORIENTALES.

Le Marotti.

Le Melocoreopali.

Le Mangorira.

La Molucane.

Le Morankgast.

Le Moringa.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Morrenor &
le Cunane.

Le Moullava.

Le Nagam.

Le Nandi Er-
vacam.

Le Nedum-
Schetti.

Le Negundo.

Le Nilica-
Maram.

Le Nir-Notsil.

Le Niruala.

contre les poisons, les maladies contagieuses & les morsures des bêtes venimeuses.

Le *Morrenor*, Arbre fort petit, donne un assez gros fruit, qui se nomme *Cunane*, & que les Indiens mangent cuit, pour le mal de tête.

Moullava est le nom d'une Plante siliquieuse, qui donne une fleur composée de cinq pétales jaunes, & une silique, qui renferme ordinairement quatre semences. C'est le parfum des Pauvres Indiens. Ils reçoivent la fumée de ses feuilles par le nez, pour se guérir des vertiges & du mal de tête.

Le *Nagam*, qui est fort grand, porte des siliques. Il est fort commun, dans presque toutes les Contrées des Indes. Le suc de ses feuilles, mêlé avec de l'huile de noix d'Inde, forme un onguent qu'on emploie contre les enflures, surtout celles de ventre.

Le *Nandi-Ervacam* est un Arbrisseau, dont toutes les parties sont laiteuses. Son suc, mêlé avec de l'huile, passé aux Indes pour un spécifique contre les maux d'yeux, lorsqu'on s'en frotte la tête; & sa racine machée calme le mal de dents.

Le *Nedum-Schetti* est un autre Arbrisseau, dont les baies bouillies dans l'huile, forment un onguent souverain pour les maladies prurigineuses.

Le *Negundo* est un grand Arbre, dont on distingue deux especes; l'une mâle, & l'autre femelle. Le mâle est de la grandeur d'un Amandier. Ses feuilles sont semblables à celles du Sureau, dentelées à l'entour, & velues comme celles de la Sauge. L'autre est de la même grandeur, mais ses feuilles sont plus larges, plus rondes, & sans dentelures, semblables à celles du Peuplier blanc. Les unes & les autres ont le goût de la Sauge, mais un peu plus âcre & plus amer. On trouve, le matin, dessus ces feuilles, une espèce d'écume blanche, qui en est sortie la nuit. Les fleurs approchent de celles du Romarin, & sont succédées par des fruits semblables au Poivre noir, mais d'un goût moins âcre & moins chaud. On attribue beaucoup de vertus au *Negundo*. Ses feuilles, ses fleurs, & ses fruits cuits & pilés avec de l'huile, passent pour un calmant merveilleux. Les feuilles écrasées détergent & guérissent les vieux ulcères. Les femmes Indiennes s'en font un breuvage, & s'en lavent extérieurement, pour aider à la conception.

Le *Nilica-Maram* est une espèce de Prunier Indien, dont le fruit & les premières feuilles, séchés, pulvérisés, & pris dans du lait aigre & caillé, qu'on appelle *Tayr*, sont excellents pour la dysenterie. Il se prend, avec le même succès, en décoction dans la fièvre chaude. Bouilli avec du sucre, & pris intérieurement, il guérit les vertiges. L'eau, distillée du fruit, est une boisson salutaire dans la chaleur excessive du foie.

Le *Nir-Notsil*, autre Arbrisseau, est respecté, au Malabar, par la vertu qu'on attribue à ses feuilles de guérir la verole. On les prend, dans cette vue, séchées, & pulvérisées avec du sucre, dans une infusion de riz. On fait aussi, des racines & des feuilles bouillies dans l'eau, un bain dont on vante singulièrement les effets pour la Phrénésie, la Manie, & d'autres affections Céphaliques. Avec sa racine, bouillie dans de l'huile, on compose un liniment contre la Goutte.

Le *Niruala* est un Arbre fort gros, ordinairement d'environ trente pieds de hauteur, qui croît dans les lieux pierreux & sablonneux, sur le bord des

des Rivières. Le suc de ses feuilles, reçu sur un linge, qu'on applique sur les aînes, provoque infailliblement l'urine.

Le *Noela-tali* est une Epine vinette à feuilles d'oranger. L'arbre est d'une grosseur moyenne. On fait, de son écorce, des cordes, qui ressemblent à celles de chanvre. Son fruit est d'une fraîcheur délicieuse.

L'*Epata* est un grand Arbre, qui croît sur les bords de la Mer, parmi le sable, & dont le fruit contient une amande dont les Indiens font une espèce de mets, qu'ils nomment *Caril*. Ils en font aussi, avec les feuilles d'*Adambog*, un cataplasme excellent pour mûrir & dissiper la rougeole & la petite vérole, & pour amollir toutes sortes de tumeurs.

L'*Oloturion* est une sorte d'Ortie, d'une nature si caustique & si venimeuse, qu'il suffit d'y toucher, pour sentir une ardeur semblable à celle qu'on ressent de l'eau bouillante, & qui excite une violente fièvre, si l'on n'y applique point aussi tôt de l'ail pilé, que l'expérience a fait connoître pour remède. Malgré cette pernicieuse qualité, on ne laisse pas, dans plusieurs Contrées des Indes, de mêler le suc de cette Plante avec l'*Attrack*, ou l'eau-de-vie du Pays, pour la rendre plus piquante, au risque de gagner des crachemens de sang, le marasme & la phthisie. D'autres font cuire l'*Oloturion* dans de l'eau de Mer, y mêlent du suc de limon, & son écorce hachée fort menu, & mettent ce mélange dans des roseaux creusés, où ils le conservent pour assaisonner leur viande. Quelques-uns comptent l'*Oloturion* entre les Zoophytes.

Le *Pacatsjetti* est un Arbrisseau, dont les feuilles réduites en poudre & appliquées sur les ulcères, en dissipent les excréscences & les chairs fongueuses. Prises intérieurement, elles excitent la sueur, & diminuent les accès des fièvres intermittentes.

Le *Pagna*, Arbre fort haut, produit pour fruit une matière blanche, qui est une espèce de coton, divisé en filets fort menus, & renfermé dans une écorce fort dure, large d'un doigt & longue d'une palme. Cette matière ne se file point; mais elle sert à faire des coussins & des matelats.

Le *Paiparoca* est un Arbrisseau, qui porte des baies rondes, plates, velues, dans lesquelles on trouve régulièrement quatre noyaux. Il est toujours verd. On fait de ses feuilles, de ses racines, & de son fruit, bouilli dans l'eau, un apozème fort vanté pour la Goutte.

Le *Pala*, grand Arbre, qui porte des siliques à cinq pièces, pleines d'un suc laiteux, fort étroites & fort longues, est renommé par la vertu de son écorce, qui, broyée & prise en décoction, relâche le ventre. Prise avec une addition de sel & de poivre, elle fortifie l'estomac, chasse les vents, & calme la chaleur excessive du foye.

Les Palmiers à Dattes donnent du Tary, comme les Cocotiers. On en distingue plusieurs espèces, mais qui portent peu de fruit. Celle que les Portugais ont nommé *Palmera de Tranfolin*, a ses fruits mûrs au mois de Mai. Ils sont un peu moins gros que ceux du Cocotier. La première écorce, qui est noire, sert à faire des cordes. L'intérieur n'est pas différent de celle du Coco; mais chacun des fruits du Tranfolin est composé de trois petites Noix en triangle; & si l'on en presse la pulpe, qui est fort blanche, il en sort une eau blanche & froide. Ce Palmier ne croît pas moins

Tome XI.

O o o o

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIEN-
TALES.

Le Noela-tali.

L'Epata.

L'Oloturion.

Le Pacatsjetti.

Le Pagna.

Le Paiparoca.

Le Pala.

Le Palmera
Tranfolin.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDISORIENTALES.

haut que le Cocotier. Il ne donne du fruit qu'une fois l'année, au lieu que l'autre en donne quatre fois. Ses feuilles sont plus grandes, plus serrées entr'elles, & forment une sorte de balai. Les Portugais s'en font des Parasols, qu'ils nomment *Sombreiros*. Le Tary, qui distille du Tranfolin est naturellement très froid.

Le Palmier de
Bergios.

Le *Palmier des Bergios*, ou *des Singes*, a les branches en forme de grand fouet à plusieurs branches, ou de ce qu'on appelle ordinairement une discipline. On fait de très beaux chapeliers de son fruit; & les gros grains sont naturellement mieux travaillés, qu'ils ne le seroient par le plus habile Graveur (6).

Le Panoma.

Le *Panoma*, que les Européens nomment, par excellence, Bois des Moluques, est de la grandeur d'un Coignassier. Sa feuille ressemble à celle de la Mauve, & son fruit à une Aveline; mais il est plus petit, & son écorce est plus noirâtre & plus molle. Les grandes vertus de cet Arbre portent les Indiens à le cultiver soigneusement; & ceux, qui en élèvent dans des Jardins, n'en accordent pas aisément la vue aux Étrangers. Son bois est fort purgatif. S'il purge trop, on tempère son action en buvant un verre d'eau d'orge ou de riz. Il résiste au venin, & remédie à toutes les blessures ou les morsures empoisonnées. On ne le vante pas moins pour les fièvres quarrées & continues, pour les coliques, l'hydropisie & la gravelle, pour la difficulté d'uriner, pour la douleur des jointures, pour la migraine, les skirres, les écrouelles, les vers, & pour exciter l'appétit. Sa dose est depuis quatre grains jusqu'à demi-scrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il y est rare & cher.

Le Papeira &
des Papeira.

Le *Papeira* ne s'élève pas de plus de vingt Palmes, & n'en a pas plus d'une de diamètre. Son bois est si tendre, qu'on coupe facilement le tronc, avec un simple couteau. La feuille n'est pas moins large que celle des Courges. Les *Papeira*, qui sont ses fruits, pendent comme des grappes de raisin, & mûrissent les uns après les autres. Les Portugais les nomment *Melons des Jésuites*; & Careri en donne, pour raison, que ces Peres les aiment jusqu'à s'en faire servir tous les jours à dîner (7). Elles ressemblent assez aux Pommes d'amour; mais elles croissent deux à deux, & leur grossissement l'empêche du triple. Elles sont vertes & jaunes en dehors, jaunâtres en dedans, avec de petits grains noirs, qu'on prendroit pour des graines de Sureau. L'Arbre ne cesse pas de produire, pendant toute l'année.

Le Pape.

Le *Pape* est de moyenne hauteur. Il a les feuilles semblables à celles du Figuier. Son fruit fort, comme le Coco, du haut du tronc, au pied des branches. Il est proprement de la forme d'une Figue, mais beaucoup plus gros. Sa poulpe ressemble à celle du Melon, avec des tranches marquées sur la peau, la graine au même endroit, & le goût fort approchant. Avant sa maturité, on l'emploie aux porages, comme la Citronille.

Le Pereyra.

Le *Pereyra*, ou le Guaiavier des Indes Orientales, n'est pas un Arbre fort grand, mais ses branches le rendent fort touffu, quoiqu'il ait les feuilles assez petites. Son fruit est verd & jaune en dehors, de la figure d'une Poire, blan-

(6) Voyez l'énumération des autres especes de Palmes des Indes, pages 208 & suivantes.

(7) Tome III. page 140.



1. *Papayera*



2. *Papaya, ou Papaie*



3. *Pereira, ou Guaiacum*

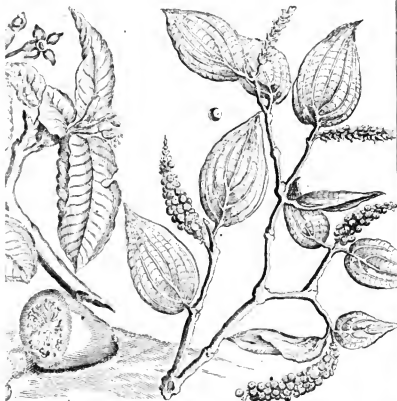


4. *Pero ou Guai*

Gravé par L. N. Ponce

Guaiacum

Pimentum, ou Poivre



ou Guaiave

T. XI. N.° VIII.



châtte en dedans , & d'une substance molle. Il a le goût d'une Poire trop mûre. On en fait de très bonnes confitures, seches & liquides. Ce fruit croit pendant toute l'année.

Le *Pin* sauvage est un Arbre, qui a reçu ce nom des Européens, parce que ses fruits ont quelque ressemblance avec les véritables Pommes de Pin. Ils croissent sur les bôsses, les nœuds, & les excrescences de l'Arbre, où ils prennent une sorte de racine, qui les fait pousser droit vers le Ciel. Cette racine est courte & épaisse. Les feuilles en sortent, les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont assez épaisses, & longues de dix ou douze pouces. Les extérieures sont tellement serrées entr'elles, qu'elles retiennent l'eau de pluie, jusqu'à la quantité d'environ deux Pintes, & cette eau sert à nourrir la racine. Lorsqu'on trouve de ces Pommes de Pin, on enfonce un couteau dans les feuilles, un peu au-dessus de la racine; ce qui en fait sortir l'eau, qu'on reçoit dans la bouche, ou dans un vase, pour se défalster.

Le *Plantain* des Indes Orientales ressemble beaucoup au Bananier, & ne se distingue que par son fruit, qui est beaucoup plus gros, & de la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de *Roi des Fruits*, sans excepter la Noix de Coco. Dampier, qui est de ce nombre, en donne une curieuse description. L'Arbre, qui le porte, a, dit-il, ordinairement dix à douze pieds de haut, & trois, ou trois pieds & demi de tour. Il ne vient point de graine, & l'on ne s'aperçoit pas même qu'il en ait; mais il pousse de la racine des vieux. Si l'on arrache ces tendres rejettons, & qu'on les plante ailleurs, ils sont quinze mois avant que de reproduire; & s'ils demeurent dans leur situation naturelle, ils produisent dans l'espace d'un an. Le fruit n'est pas plutôt mûr, que l'arbre s'altère; mais alors, il en vient plusieurs jeunes à sa place. En sortant de terre, il pousse deux feuilles. Lorsqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pousse deux autres entre les premières, & peu après, deux encore, qui sont suivies par d'autres, dans le même ordre, jusqu'à la fin du mois, où l'on aperçoit un petit corps de la grosseur du bras, environné de huit ou dix feuilles, dont les unes ont quatre ou cinq pieds de haut. Les premières n'ont pas d'abord plus d'un pied de long, sur un demi pied de large, & leur tige n'est pas plus grosse que le doigt; mais à mesure que l'arbre hausse, les feuilles s'élargissent. A mesure que les jeunes feuilles poussent en dedans, les vieilles s'étendent, & leur pointe panche du côté de la terre; d'autant plus longues & larges, qu'elles sont plus proches de la racine. Elles tombent enfin & se pourrissent, sans qu'on cesse d'en voir pousser de jeunes au sommet, qui rendent l'arbre toujours verd. Dans sa perfection, elles n'ont pas moins de sept ou huit pieds de long, sur un pied & demi de large. Elles vont en diminuant jusqu'au bout, & se terminent par une pointe ronde. Leur tige est alors de la grosseur du bras, presque ronde, & d'environ un pied de long, entre la feuille & le tronc de l'arbre. Si la feuille est en dehors, la partie de la tige, qui sort de l'arbre, paroît renfermer la moitié du tronc, comme une sorte de peau épaisse; & de l'autre côté de l'arbre, il y a, vis-à-vis, une autre peau, qui répond à la première. Les deux autres feuilles, qui viennent en dedans, sont opposées aussi l'une à l'autre, mais de ma-

O o o o j j

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
Le Pin.

Le Plantain;

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDIS ORIENTAUX.

nier que si les deux, qui sont en dehors, poussent au Nord & au Sud; les autres poussent à l'est & à l'Ouest, toujours dans le même ordre. Ainsi, le tronc de cet arbre, comme celui du Bananier, paroît composé de plusieurs peaux, qui croissent les unes sur les autres. Lorsqu'il est dans sa parfaite grandeur, il pousse, au sommet, une tige forte, plus dure qu'aucune autre partie du tronc. Cette tige sort du cœur de l'arbre, de la longueur & de la grosseur du bras. C'est autour de cette tige que viennent premièrement les fleurs, & que le fruit se forme ensuite par pelotons. Il croît dans une gousse, de six ou sept pouces de long, & de la grosseur du bras. Cette enveloppe est molle & jaune, dans sa maturité. Sa figure est celle d'une grosse Saucisse; & le fruit, qu'elle renferme, n'est pas plus dur que le Beurre ne l'est en l'hyver. Il est du goût le plus délicat. Il se fond dans la bouche, comme la meilleure marmelade. Il n'a que de la chair, sans aucune sorte de pépins.

Pour le manger, au lieu de pain, l'usage est de le rôtir ou de le cuire à l'eau, dans le temps qu'il a toute sa grandeur, mais avant qu'il ait pris sa couleur jaune, c'est-à-dire, avant qu'il soit tout-à-fait mûr. Ceux qui n'y joignent, ni viande, ni poisson, le mangent avec une sauce de jus de citron, de sel & de poivre en gousse, qui le rend d'un très bon goût. Quelquefois, pour en varier l'appât, ils mangent un morceau de Plantain rôti, avec un morceau de Plantain mûr & crud. Le premier sert de pain, & l'autre de beurre. Dampier raconte que les Anglois, aussi passionnés pour ce fruit que les Indiens, prennent cinq ou six Plantains mûrs, les hachent, en font une masse, & la font bouillir en forme de Puding, qu'ils appellent *Côte de maille*, parce que c'est une ressource commune contre la faim. On en fait aussi de très bonnes Tartes. Verds, coupés par tranches, & séchés au Soleil, ils se gardent long-temps, & se mangent comme des Figues. Quelques Indiens prennent du Plantain mûr, le rôtissent, le coupent en pièces, dont ils expriment le jus dans une certaine quantité d'eau, & s'en font une liqueur agréable, douce & nourrissante, qui approche du *Lamb-wool*, ou *Laine d'Agneau*; liqueur Angloise, composée de pommes & de l'espece de Biere qu'on nomme *Alt*. Le même Voyageur ajoute que dans plusieurs endroits des Indes Occidentales, qu'il avoit parcourus, la liqueur de Plantain se fait autrement. On prend dix ou douze Plantains mûrs, qu'on met dans une cuve, & sur lesquels on jette huit pintes d'eau. Dans l'espace de dix heures, les suc du fruit faisant fermenter & écumer ce mélange, on peut le boire quatre heures après. Mais il ne se garde pas plus de vingt-quatre ou trente heures. Ceux qui aiment cette liqueur, qui est vive, rafraîchissante, & dont le seul défaut est d'être fort venteuse, ne manquent pas d'en faire tous les jours. Lorsqu'elle devient aigre, on en fait de très bon vinaigre.

Plantain dont
on fait des ha-
lus.

Dans l'Isle de Mindanao, les Habitans ont trouvé le secret de faire usage, pour leur habillement, d'un arbre qui ne sert qu'à la nourriture des autres Indiens. Dampier, qui en fait récit, ne nous apprend pas pourquoi cette invention ne s'est pas communiquée au reste des Indes. Le vulgaire de cette Isle n'est habillé, dit-il, que des draps qu'on fait de cet arbre. Le Plantain ne produit qu'une fois; & lorsque le fruit est mûr, on le coupe près de

terro, pour en faire du drap. Un long couteau suffit pour le partager en deux, comme le Bananier. Ensuite, on lui coupe la tête, qui laisse un tronc de huit ou dix pieds de longueur. On leve les écorces extérieures, qui sont fort épaisses du côté des racines. Le tronc devient alors d'une égale grosseur, & de couleur blanchâtre. On le fend par le milieu, après quoi, l'on fend encore les deux moitiés, le plus près du milieu qu'il est possible. On laisse tous ces morceaux au Soleil, l'espace de deux ou trois jours, pendant lesquels une partie de l'humidité de l'arbre se sèche, & les bouts paroissent alors pleins de petits filers. Les femmes, dont l'occupation est de faire le drap, prennent un à un ces filers, qui s'enlèvent aisément depuis un bout du tronc jusqu'à l'autre, de la grosseur à peu près d'un fil mal blanchi; car les filers sont naturellement d'une grosseur fixe. On en fait des pièces de sept à huit verges de long, dont la chaîne & la tréme sont de même matière & de même grosseur. Ce drap dure peu; mais la facilité de le faire supplée à sa bonté. Il est dur, lorsqu'il est neuf, & un peu gluant lorsqu'il est mouillé.

Il y a, dans la même île, une autre espèce de Plantains, plus courts & moins estimés que les autres, pleins de petits pepins noirs, qui sont incorporés avec la pulpe du fruit.

L'Arbrisseau qui porte le *Poivre* est ravissant. Ses feuilles ressemblent à celles du Lierre. On le plante toujours, soit au pied de quelques murs, soit proche d'autres arbres, afin qu'en s'élevant il trouve un appui qui le soutienne. Ses feuilles ont une odeur forte, & le goût piquant, comme celui du fruit. Lorsque le Poivre est fleuri, il sort, du bouton, en petites grappes, à peu près comme les Groseilles. Ses grains, qui sont d'abord verts, deviennent insensiblement d'un rouge très vif, à mesure qu'ils mûrissent. Aussi tôt qu'il est tout-à-fait mûr, on le cueille, on l'expose au Soleil, où, se desséchant, il se ride & devient tel que nous le voyons en Europe. Il n'est pas d'une égale beauté dans tous les Pays qui en produisent. Celui du Malabar est le moins estimé. On n'en trouve point, dont la couleur soit naturellement blanche, comme plusieurs Écrivains se le sont imaginé. Toute sorte de Poivre est noir lorsqu'il est sec, ou du moins fort brun. On en fait du Poivre blanc, en le battant, lorsqu'on le fait sécher, & le dépouillant de sa peau, qui est noire & ridée. Les Indiens ont une autre manière de le rendre blanc, lorsqu'il est déjà sec; c'est de le faire tremper dans l'eau, & de le frotter, quand il est humecté, pour en faire tomber la peau: mais il paroît que cette méthode peut lui faire perdre beaucoup de sa force (8).

Beaulieu, pendant un long séjour qu'il fit dans l'île de Botton, s'attacha particulièrement à s'instruire de la culture du Poivre. Il croît, dit-il, en terre franche & grasse. On le plante au pied de toutes sortes d'arbres, autour desquels il rampe & s'entortille, comme le Houblon. Ceux qui veulent s'en faire un revenu, choisissent de bons rejettons, qu'ils plantent au pied d'autant d'arbrisseaux. Il faut apporter beaucoup de soin à nettoyer ou sarcler toutes les herbes, qui croissent à l'entour. Le rejetton croît, sans por-

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Autre espèce
de Plantain.

Description du
Poivre.

sa culture.

(8) Delton, *ubi supra*, page 188.

ter de fruit, jusqu'à la troisième année, qu'il commence; & la quatrième en rend une grande abondance. Il se trouve des Plantes, qui en donnent jusqu'à six & sept livres: mais, il n'est jamais plus gros, ni en plus grand nombre, que dans les trois premières portées, qui, l'une portant l'autre, passent pour égales. Dans les trois portées suivantes, c'est-à-dire, jusqu'à la sixième, qui est la neuvième année de son plant, le Poivrier rapporte un tiers de moins, & la grosseur de son fruit diminue aussi d'un tiers. Enfin, pendant trois autres années, il ne porte presque plus, & le Poivre est fort petit. Les années d'après ne rendent plus rien. On est obligé de planter d'autres rejettons: par où l'on doit juger, observe Beaulieu, quelle est l'erreur de ceux qui ont écrit que le Poivre se recueille sans travail. « Quelque » jeune qu'il soit, ajoute-t-il, il porte peu, ou point du tout, s'il n'est soigneusement cultivé & sarclé; j'en ai vu plusieurs Plantes, négligées dans » les Bois, qui ne donnoient aucun fruit.

Les trois premières années demandent des soins extrêmes, pour arrêter la naissance des herbes, dans un climat fort humide, non-seulement par les pluies, mais encore par les abondantes rosées, qui ne manquent jamais la nuit, & qui sont telles, que si l'on va se promener, avant le lever du » Soleil, dans les Champs où l'on néglige d'arracher les herbes, on en » sort aussi mouillé que du fond de l'eau. Lorsque le Poivrier est prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres, qui lui servent d'appui; afin que les branches ne lui débloquent rien des rayons du Soleil, qui lui font plus nécessaires qu'à toute autre Plante. Il faut aussi prendre soin, lorsque la grappe est formée, qu'elle soit suspendue sur quelque petit bout de branche, ou quelque estoc, dans la crainte que sa pesanteur ne fasse retomber la Plante, qui est d'elle-même assez tendre, surtout dans le temps de sa plus grande fécondité. Une autre attention, qui n'est pas moins nécessaire, est d'écarter de la Plantation toute sorte de Bétail, surtout les Buffles, les Bœufs, & d'autres grands Animaux, qui s'embarassant parmi les Plantes, ruinent les espérances des plus ardens Ouvriers. Il faut que la distance, entre les Plantes, soit telle qu'on puisse tourner à l'entour; parce qu'au surplus qu'elles ont été déchargées de leur fruit, on est obligé d'employer des échelles pour les émonder. Sans cette précaution, elles s'étendroient trop en hauteur; & l'année d'après, elles porteroient moins de fruit.

Le Poivre sort d'abord en petites fleurs blanches, qui paroissent ordinairement au mois d'Avril. Dans le cours de Juin, il est noué. Il est gros & verd, dans le mois d'Août, & sa force est déjà fort vive. Cependant, les Indiens le mangent en salade ou le font confire en *Achar*, avec d'autres fruits, dans une sauce de vinaigre, qui le conserve une année entière. Il est rouge en Octobre. Il noircit en Novembre. Enfin, dans le cours de Décembre, il est tout-à-fait noir, & par conséquent prêt à cueillir. Cependant, cette règle n'est pas si générale, qu'en plusieurs endroits, il ne soit plus avancé ou plus tardif.

On coupe les grappes. On les fait sécher au Soleil, qui est alors très ardent, jusqu'à ce que d'eux mêmes les grains se séparent de leur queue. Il leur faut environ quinze jours, pour sécher. Dans cet espace, il est besoin de les tourner souvent, & de les mettre à couvert pendant la nuit. Mais, en-

suite, la séparation se fait en un jour ou deux. Il se rencontre, sur la Plante, des grains qui ne touffissent & ne noircissent point, mais qui deviennent blancs. Les Indiens sont fort attentifs à les cueillir, & à les amasser, pour les usages de la Médecine (9). Dans la vente, ils s'en font payer un double prix, du moins entr'eux; car, pour les Etrangers, qui en demandent aussi, ils ont l'art de blanchir le Poivre commun. Ils le cueillent, encore rouge, ils le lavent à plusieurs eaux, avec du sable, qui emporte la pellicule rouge, qui noirciroit; & le cœur, demeurant découvert après cette opération, conserve sa blancheur naturelle.

Le meilleur Poivre est ordinairement celui qui se vend par mesure, & non au poids; parce qu'il n'est pas mouillé, & qu'on n'y peut mêler ni gravier, ni sable, sans s'exposer à faire voir la tromperie en le mesurant. La mesure des Marchands est le *Nali*, qui contient seize gantes. Chaque gante contient quatre chuppes; & quinze Nalis font le *Bahar*, qui est de quatre cens cinquante livres, poids de marc. Cette mesure, néanmoins, diminue d'un quart dans les Etats du Roi d'Achem. Le prix commun du Bahar, jusqu'au temps de Beaulieu, avoit été de seize Piaîtres; & jamais, dit-il, il n'avoit passé vingt (10).

On distingue deux sortes de Poivre, le gros & le petit. La plus grande partie du gros vient de la Côte de Malabar, & se vend dans les Villes de Calecut & de Tutocorin. Il en vient aussi des Terres de Visapour, & la vente s'en fait à Rejapour, petite Ville du même Pays. Quelques Voyageurs nous apprennent que les Hollandois, qui le vont acheter des Malabares, n'emploient point d'argent à ce Commerce, & qu'ils donnent en échange diverses sortes de marchandises, telles que du coton, de l'opium, du vermillon, & du vis-argent. C'est ce gros Poivre, qu'ils transportent en Europe. Pour le petit, qui vient de Bantam, d'Achem, & de quelques autres lieux vers l'Orient, il en fort peu de l'Asie, où il s'en consomme beaucoup, surtout parmi les Mahométans. Il a plus de grains au double que le gros; & les Mores se font honneur de faire paroître beaucoup de grains dans leurs alimens; sans compter que la chaleur du gros Poivre incommode la bouche. On prétend que tout le Poivre, que les Hollandois enlèvent sur la Côte de Malabar, ne leur revient, par leurs échanges, qu'à trente-huit piaîtres les cinq cens livres; & que sur les marchandises, qu'ils donnent dans ce Commerce, ils gagnent encore cent pour cent. On ajoute qu'il seroit facile de s'en procurer, argent comptant, pour vingt-huit ou trente piaîtres; mais, à ce prix même, ce seroit l'acheter beaucoup plus cher que les Hollandois. Le Poivre long, qui est assez commun dans toutes les Indes, surtout dans les Etats du Grand-Mogol, y est ordinairement à fort bon compte; & son bois se vend toujours deux tiets de moins.

Le *Pommier d'Inde* porte un fruit, qui n'est pas plus gros qu'une Noix, avec un noyau aussi dur que celui des Prunes, & d'un goût révoltant. L'Arbre est petit, & n'a que de très petites feuilles.

Le *Ponc* est un Arbre des Indes, dont le bois sert à faire des Cabinets,

(9) Il paroît ici que Dellon se trompe, que erreur dans la manière dont il prétend lorsqu'il assure qu'il n'y a point de Poivre naturellement blanc. qu'on blanchit le Poivre blanc.

(10) Beaulieu, dans Thevenot, p. 21.

ARBRES
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Deux sortes de
Poivre.

Ce qu'il y a de Poivre
qui va aux
Hollandois.

Pommier d'Inde.

Le Ponc.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDÉS ORIENTALES.

Le Ponga.

& d'autres Ouvrages, qui doivent être vernis. Il est doux, & assez semblable au Sapin. Voyez d'autres remarques sur le Pong, dans l'Article de la Gomme Laque.

Le *Ponga* est un Arbre toujours verd, qui ne porte aucune fleur apparente. Son fruit est attaché aux rameaux, comme le Jaca & le Durion, & son calice est couvert de piquans. Il est d'abord verd; ensuite, rougissant, il se remplit d'un grand nombre de semences oblongues, arrondies, pointues & rongées. On en fait des cataplasmes, pour hâter la suppuration des tumeurs.

Le Pongelion.

Le *Pongelion* est un grand Arbre. On pile & l'on cuir son écorce, pour en tirer une huile, qui sert aux onctions du corps, & qui en attire, dit-on, les humeurs vicieuses. Il découle, de l'arbre, un suc qu'on mêle avec le lait de Coco, pour chasser les vers du corps.

Le Ponna.

Le *Ponna* croît dans les lieux sablonneux. Les amandes de son fruit rendant, par expression, une huile à brûler, qui sert aussi d'onction pour donner de la souplesse aux membres.

Pourpier des Indes.

Tous les Pays fecs, qui se trouvent entre les Tropiques, sont couverts d'une espèce de véritable *Pourpier*, qui, devenant sauvage, est extrêmement pernicieux aux autres Plantes, surtout lorsqu'elles sont encore tendres. Les Habitans ont beaucoup de peine à l'arracher de leurs Jardins, & n'en font aucun usage; quoiqu'il soit d'ailleurs extrêmement doux, & que dans un Pays ordinairement si chaud, on en pût faire une fort bonne salade. Dans les mêmes Pays, on trouve, en abondance, dans les Etangs, une herbe qui flotte sur la surface de l'eau, & dont les feuilles sont vertes, étroites, longues & épaisses. Les Indiens, particulièrement ceux du Tonquin, en mangent beaucoup & la croient fort saine. Ils la font entrer dans la composition du Balchaun, aliment d'une force extraordinaire, dont le fond est un mélange de Chevrettes & d'autres petits Poissons, avec une saumure d'eau simple & de sel, qu'ils tiennent dans un vase de terre bien bouché. Les Poissons, qui ne sont pas vidés, forment bientôt une espèce de bouillie, dont on tire le jus, qui se nomme *Nuke-mum*; & la pâte, qui reste, est le Balchaun. On le mange avec le riz. Quelques Voyageurs en vantent le goût. Le *Nuke-mum* est d'une couleur brune, tirant sur le gris, & fort claire. Il sert d'assaisonnement pour la Volaille, non-seulement entre les Indiens, mais parmi les Européens mêmes, qui ne le trouvent pas inférieur au Soy du Japon. Aussi l'opinion commune des Indes est-elle, qu'il entre du poisson dans la composition du Soy; quoiqu'on life, dans plusieurs Relations, qu'il n'est composé que de froment & d'une sorte de fèves, mêlées avec de l'eau & du sel.

Herbe des Etangs.

Composition du Balchaun.

Le Nuke-mum comparé au Soy du Japon.

Le Pacho, ou Culos Indiens.

La Plante que les Médecins nomment *Costus Indicus*, les Malais, *Pacho*, & les Arabes *Cost*, ou *Cast*, a des fleurs blanches d'une odeur assez forte. Elle ressemble beaucoup au Sureau. C'est le bois & les racines qui sont le vrai *Costus*, dont il se fait un grand trafic en Perse, en Turquie, en Arabie, à Malacca, & dans quantité d'autres lieux. Le dedans en est blanc, & le dehors gris.

Le Pumplenofe.

Le *Pumplenofe* est un fruit de la grosseur du Citron. Son écorce est extrêmement épaisse, tendre, & fort inégale. Elle couvre, comme la Grenade,

de , quantité de grains , de la grosseur d'un petit grain d'orge , qui sont remplis de jus. Le goût en est fort agréable. Quoique ce fruit soit assez commun aux Indes Orientales , il n'est nulle part si fin que dans l'Isle de Sumatra. Le temps de sa maturité est vers la fin de Décembre. Les Anglois en font tant de cas , qu'ils s'en font apporter une quantité considérable dans leur Etablissement de Madras.

Le *Puna* est un Arbre si droit & si haut , qu'il peut servir à mâter des Vaisseaux. Il produit un fruit rouge , qui renferme , dans une grosse écorce , douze ou quinze grains de la grosseur des glands & du goût des Pignons. On les mange cuits , parce qu'autrement ils causent des maux de tête.

La Racine de *Quil* ou *Quirpale* , que les Portugais ont nommée *Paa de Cobra* , & les Hollandois *Bois de Serpent* , est d'un blanc , qui tire un peu sur le jaune , fort dure & fort amère. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin de Palmier , pour s'en servir contre les fièvres chaudes , contre les morsures des Serpens , & contre la plupart des venins. Elle tire son nom Indien d'un petit Animal , de la grandeur & de la figure d'un Furet , qui est ennemi des Serpens , jusqu'à les attaquer , lorsqu'il en voit ; & qui court , à cette racine , pour en manger , aussi-tôt qu'il se sent blessé dans le combat.

Le *Rima* , qu'il ne faut pas confondre avec le Sagu , est un autre arbre à Pain , mais connu seulement dans les Isles Mariannes. Sa tête est large , & touffue. Ses feuilles sont de couleur noirâtre. Le fruit croît aux branches , comme les Pommes. Il est de la grosseur d'un pain d'un sou & de forme ronde. L'écorce en est épaisse , forte , jaune & lisse. Les Insulaires n'ont pas d'autre Pain. Ils le cueillent , dans sa maturité , pour le faire cuire au four , où l'écorce se grille & noircit. On en ôte alors la surface , après laquelle il reste une peau mince & tendre , qui couvre une poulpe de fort bon goût , & blanche comme la mie du meilleur pain. Comme ce fruit est sans pepins & sans noyaux , tout se mange également : mais il demande d'être mangé frais ; car dans l'espace de vingt-quatre heures , il devient sec , & de mauvais goût.

La Plante du *Riz* , qui est la principale nourriture des Pays Orientaux , s'y élève à la hauteur de trois ou quatre pieds. Sa feuille est plus large que celle du Froment. Elle porte deux épis larges , fort divisés & chargés de graines oblongues & plates. Les épis sont barbus , & cette barbe est longue de deux ou trois pouces. Elle est fourchue par le bout , & ordinairement frisée vers le bas. Les grains sont de couleur blanche , & contenus dans une cosse ou peau brune. On croit que c'est des Indes Orientales que le Riz a passé dans les autres parties du Monde. Il est très fécond ; mais il aime les terres humides , & croît même dans les eaux ; ce qui paroît dans plusieurs endroits des Indes , où les Moissonneurs sont dans l'eau jusqu'aux genoux , pour en faire la récolte. Il mûrit dans les chaleurs de l'Été , & l'on en fait la dernière récolte vers l'Equinoxe d'Automne. Quoiqu'il soit plus employé en aliment qu'en remède , on le croit bienfaisant dans les flux hépatiques , dans les crachemens de sang , & dans plusieurs autres maladies ; mais on recommande alors que l'eau , ou le lait , dans lequel on le fait

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Puna.

Le Quil , ou
Quirpale , ou
Bois de Serpent.

Le Rima , ou
cet Arbre à pain.

Le Riz.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

carré, soit chalybé, ou qu'on y ait éteint des pierres ardentes. Les Indiens se servent d'une décoction légère de riz avec de l'eau, comme d'un véhicule pour divers remèdes. On fait, aux Indes, plusieurs sortes de pains avec le riz; & c'est un sentiment général, qu'il donne de l'embonpoint à ceux qui en font un usage habituel, malgré l'opinion des anciens Médecins, qui le croyoient peu nourrissant & difficile à digérer. On en tire aussi, par la distillation, une espèce de liqueur, qui se nomme *Arrack*, comme l'Eau-de-vie de Palmier; mais répétons qu'*Arrack* est un nom Générique, que les Indiens donnent à toutes les liqueurs fortes. On a vu, dans la description de la Chine, du Japon, & de plusieurs autres Contrées, la différence extrême qu'ils mettent entre le Riz des différentes parties des Indes.

Le *Saumoua* est un bel Arbre, mais d'une figure extraordinaire. Le haut & le bas de son tronc sont de même grosseur. Dans son milieu, il est relevé de plus du double, & de la grosseur d'un Vaisseau. Le bois est épineux, gris en dehors, blanc en dedans, moëlleux, poreux, comme le Liège. Ses feuilles sont oblongues, veinues, dentelées, attachées cinq à cinq à d'assez longues queues. Ses fruits sont des gousses oblongues, qui contiennent des pois rouges. On coupe les épines de cet arbre, pendant qu'elles sont vertes, & l'on en tire un suc excellent pour les inflammations des yeux, pour fortifier la vue, & pour arrêter les larmes involontaires.

Le *Sabdariffa*. Le *Sabdariffa* est une espèce de Kermia, qui pousse une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles aussi grandes que celles de Vigne, partagées en plusieurs parties, & dentelées. Ses fleurs sont grandes, d'un blanc pâle & d'un pourpre noirâtre, & ressemblent beaucoup à celles de la Mauve. Il leur succède des fruits oblongs, pointus, remplis d'une semence ronde, qui se mangent comme un légume.

Le *Sagumanda*, ou le *Sagu*, arbre à Pain.

L'arbre qui donne le *Sagu*, & que les Européens appellent du même nom, porte, parmi les Indiens, celui de *Sagumanda*. C'est de son tronc même qu'on fait une espèce de pain, en tapant (11) le bois, qui n'est qu'une moëlle un peu dure; & le faisant déremper dans l'eau, on en compose une espèce de tourteaux, ou de galettes, dans des formes qui n'ont pas d'autre usage, & dans lesquelles on les fait sécher au Soleil, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi durs que le biscuit de Mer. On fait cuire aussi le *Sagu*, comme une bouillie, & l'on prend pour cela ses parties les plus fines, qu'on mêle avec une quantité d'eau convenable. Cette bouillie est si gluante, & file avec si peu d'interruption, qu'à la distance de quatre ou cinq pieds du vase, on en peut prendre avec le bout d'un bâton. La portion, qu'on en enleve,

(11) Dampier, qui donne la description du même Arbre, dans l'Isle de Mindanao, dit que les Insulaires appellent Libby, que l'écorce & le bois sont durs, & minces comme une coquille, mais qu'ils sont pleins d'une moëlle blanche, comme celle du Sureau; qu'on coupe l'arbre, qu'on le fend par le milieu, & qu'on en tire toute la moëlle, pour la battre avec un pilon de bois, dans une

grande cuve; qu'on la passe ensuite dans un linge, sur lequel on verse de l'eau, qui emporte la plus fine substance, & que c'est de ce qui passe ainsi au travers du linge, qu'on fait du pain en forme de tourteaux. Mais on peut accorder ce récit avec celui des Hollandais, en supposant que chaque Isle a sa méthode particulière.

vient à la masse par une grande queue, qui s'entortille autour du bâton à mesure qu'on le tourne. On vante le goût de cet aliment. C'est celui de la plupart des Isles Orientales, qui ne produisent ni riz, ni froment, ni seigle. Quelques Voyageurs le croient bon contre l'hydropisie, & contre plusieurs autres maladies.

Le *Sagumanda* n'est pas fort haut; mais son tronc est épais. Ses feuilles ont quelque ressemblance avec celles du Cocotier. Dans la jeunesse de ces arbres, on coupe une de leurs plus grosses branches, & l'on applique, à l'endroit de l'incision, une bamboche creuse, qui est un morceau scié d'une des plus grosses cannes de sucre. Elle sert de bassin, pour recevoir, en peu de temps, une liqueur, qui découle en abondance, comme celle des Cocotiers; & pendant toute la saison, l'on y en recueille tous les jours à peu près la même quantité. Les Indiens donnent à cette liqueur le nom de *Sagouar*. Elle est d'une douceur, qui surpasse celle du miel, & d'abord assez mal saine. Mais on y en mêle une autre, nommée *Houbar*, composée du suc de diverses herbes, qui lui donnent une sorte d'amertume. Avec cette préparation, le *Sagouar* est assez sain, pour ceux qui en usent sobrement; & les Hollandois mêmes n'ont gueres d'autre boisson, aux Moluques & dans l'Isle d'Amboine. Mais pris avec excès, il enivre, il rend le visage pâle; il fait même enfler le corps. On le rend plus agréable, en y mêlant du sucre & de l'arrack, qui est l'Eau-de-vie des Indes.

Le *Sandal* est un Arbre de la grandeur du Noyer. Il porte un fruit assez semblable aux Cerises, mais qui devient noir, après avoir commencé par être verd, & qui est sans goût. Le bois de Sandal est dans une haute estime aux Indes. On distingue le rouge, le jaune & le blanc, dont les deux derniers, qui croissent en abondance dans les Isles de Timor & de Solor, sont les plus recherchés. On broye, ou l'on pile ce bois avec de l'eau, pour le réduire en bouillie, dont on se frotte le corps. On le brûle aussi, en petits morceaux, dans les appartemens, comme un parfum des plus salutaires. Quoique les Indiens fassent peu d'usage du Sandal rouge, parce qu'ils y trouvent moins de vertu, on le transporte dans les autres Pays, où il sert aux usages de la Médecine.

Le *Savonier*, ou l'Arbre du Savon, est un grand arbre, du nombre de ceux qui se dépouillent de leurs feuilles. Il porte, pour fruit, une espèce de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les Cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un Savon très blanc, qui est fort utile pour laver la soie, & que les Indiens employent à cet usage.

Le *Scararagam* est un Arbre, qui porte des fruits de couleur verdâtre, & de la grosseur des Noix. Ils se nomment *Undis*, & sont d'un goût fort agréable.

Le *Schagri Cottam* est une espèce de Cornouiller, dont le fruit mêlé avec du sucre, rafraîchit délicieusement. On employe le suc des feuilles, pour le flux hépatique & la diarrhée. Leur décoction est excellente, en gar-garisme, pour resserer la luette.

Le *Schett* est un Arbrisseau, qui porte des baies, & dont la racine, pilée & prise dans l'eau froide, apaise l'aideur des fièvres chaudes, & les cha-

Pppp ij

ARBRES :
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
TABLE.

Le Sandal

Le Savonier

Le Scararagam

Le Schagri Cottam

Le Schett & le Bem-Schett

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Schall.

leurs internes. Elle arrête aussi le crachement de sang. Cette Plante est différente du *Bem-Schutti*, qui en est une autre assez approchante, mais dont le fruit est d'un goût farineux & plus doux.

Le *Schutti* est un Arbrisseau, dont on distingue deux espèces; le *Pema Schulli*, auquel on ne connoît aucune vertu Médicinale; & le *Nir Schulli*, dont les feuilles, réduites en poudre, & mêlées avec de l'huile, dissipent les tumeurs des parties génitales.

L'Arbre sensible. On trouve, en plusieurs endroits des Indes Orientales, l'Arbre *Sensible*, dont le fruit commence à sauter, dès qu'on y touche le moins du monde. Gautier Schouten raconte qu'un jour se trouvant assis, près de Cochin, sous un de ces arbres, avec quelques-uns de ses Compagnons, « ils ne furent pas peu surpris, pour ne pas dire effrayés, lorsque ce fruit men-
« veilleux, qu'ils ne prirent d'abord que pour une feuille, vint à se gros-
« sir, à se mouvoir, & même à faire plusieurs sauts, lorsqu'ils y eurent
« touché (12).

Le *Simbor*. Le *Simbor* est une Plante de forme singulière, qui représente les cornes d'un Elan, ce qui lui en fait donner aussi le nom par quelques Voyageurs. Elle croît proche de la Mer. Il ne paroît pas qu'elle ait d'autre racine qu'une matière molle & fongueuse, dont elle sort. Aussi n'a-t-elle pas besoin d'être mise en terre, pour croître; il suffit de la placer sur une pierre, ou dans le creux d'un arbre, afin qu'elle y reçoive un peu d'humidité. Elle est verte en Été, comme en Hyver. Ses feuilles ressemblent à celles de nos Lys blancs. Leur substance est visqueuse, & leur goût amer. On lui attribue des vertus émollientes & résolutes, sans compter celle de lâcher le ventre & de tuer les vers.

Le *Siouanna*. Le *Siouanna* est un Arbrisseau fort agréable à la vue. Il porte des Baies & des Ombelles. Son fruit croît dans les branches inférieures, tandis que les supérieures sont ornées de boutons & de fleurs. Toutes ses vertus résident dans sa racine, qu'on vante beaucoup contre le venin des plus dangereux Serpens.

Le *Tagera*. Le *Tagera* est une Plante assez haute, dont les feuilles broyées & appliquées sur les piqures des Abeilles, des Moustiques, & des autres grosses Mouches, calment promptement les douleurs. Ses semences s'employent broyées pour les pustules & les ulcères.

Le *Talassa*. Le *Talassa* est une Plante, qui ne produit, ni fleurs, ni fruits, mais dont les feuilles s'employent diversément, pour assaisonner les sautes. On les mange vertes, pour s'exciter à la volupté.

Le *Tallir Kara*. Le *Tallir Kara* est un grand Arbre, dont le tronc est blanchâtre & gros; & l'écorce unie, poudreuse & cendrée. Sa racine est aussi blanchâtre; mais l'écorce en est obscure, forte, & d'un goût astringent. Bouillie, dans de l'eau, elle forme une boisson, qui pousse puissamment, par les sueurs, & qui évacue les humeurs âcres & salines. On ne connoît, à cet arbre, ni fleurs, ni fruits.

Les *Tamarins*. Les *Tamarins*, ou *Tamarindes*, car les Voyageurs ne s'accordent point sur ce nom, croissent dans presque toutes les parties des Indes, & sont parti-

eulièrement fort communs au Bengale. Ce sont des arbres d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Le tronc est bien fait. Les branches s'élèvent fort haut & jettent d'agréables feuilles. On les transplante jeunes, des lieux incultes, où la nature les produit, dans les endroits où l'on ne remue point la terre, tels que les Cairefours des chemins, les Places publiques, les Rues, &c. pour y servir d'ornement. Ils donnent un charmant ombrage, où les Indiens se mettent à couvert de l'ardeur du Soleil. Les fleurs ressemblent beaucoup à celles des Pêchers, ou des Amandiers; mais sur la fin elles deviennent ameres. Il en sort un fruit, longuet & un peu courbé, dans une gouffe à peu près scroblable à celle de nos fèves, qui paroît d'abord verte, & qui devient ensuite grise, à peu près de la longueur du doigt. Au coucher du Soleil, le fruit se retire sous les feuilles, & le lendemain il repaît à l'arrivée de cet Astre. Chaque gouffe contient trois ou quatre petites fèves, qui tirent sur le brun, & qui sont enveloppées d'une espèce de moëlle gluante. C'est proprement cette moëlle, qui se nomme Tamarin. Elle est d'un goût rude & aigre. Les Indiens & les Portugais s'en servent à l'appât de leurs viandes. On en sale. On en fait des confitures au sucre, qui se transportent dans tous les Pays du monde, & cette manière de les préparer est la meilleure. Elle consiste à les tirer des gouffes & à les paitir ensemble; après quoi l'on y jette du sucre; & sans autre façon, l'on en remplit diverses sortes de pots. Ils conservent toujours ce goût aigrelet, qui les rend assez agréables; & leur principale vertu est de purifier le sang.

Le *Tamaris*, espèce de Tamarin, est un Arbre assez haut, dont le fruit est une sorte de grosses fèves, qui renferment des graines dont la figure est aussi celle des fèves. L'écorce en est fort rude; & la substance même du fruit étant très aigre, sert d'assaïsonnement. Les feuilles sont petites & longues, & les fleurs ramassées en grappes.

Le *Tani* est une espèce de Prunier, qui porte un fruit, en forme de Poire, de la grosseur d'une bonne Prune, dont la poulpe est verte, & pleine de suc, mais d'un suc insipide. Il est couvert d'une peau unie, rouge & luisante. Il contient, dans un noyau oblong, une amande blanche, d'un goût agréable, qu'on prend en poudre, pour la cachexie épidémique.

Le *Tapia* est un Arbrisseau dont le bois est couvert d'une écorce lisse & cendrée. Il est rempli de moëlle, comme le Sureau, & facile à rompre. Ses feuilles sont trois à trois sur une queue. Elles sont vertes, lisses, unies & luisantes. Sa fleur est composée de quatre feuilles blanches, longues d'un doigt, attachées chacune par un pedicule court, affermies dans leur longueur par un nœud & par quelques petites veines obliques, verdâtres. Ces feuilles sont accompagnées de quatre autres petites feuilles-courtes, verdâtres, & de plusieurs étamines rougeâtres. Ses fruits ont la figure, la grosseur, l'écorce & la couleur de l'Orange. Le goût en est doux, mais l'odeur dégoutante. Ses feuilles broyées sont un excellent remède pour les inflammations, surtout pour celles de l'Anus, qui sont communes dans le Pays.

Le *Taranja* est un Arbre qu'on croit transplanté d'Afrique aux Indes, où il s'est extrêmement multiplié. Il est petit & épineux. Son fruit est rond, avec l'écorce jaunâtre. Le dedans est rouge, & du goût de l'Orange,

B p p p iij.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

Le Tamaris,

Le Tanà

Le Tapia

Le Taranja

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.

quoique la poulpe soit plus ferme. Il mûrit en Octobre & Novembre.

Ce qu'on a dit du Cocotier, dans la Description du Malabar, où cet Arbre est plus remarquable, qu'en tout autre lieu, par sa beauré & par son abondance, n'empêche point que se trouvant aussi dans la plupart des autres Pays des Indes, où il tient le premier rang par son utilité, il ne demande ici quelques nouvelles observations. On croit devoir nommer aussi quelques autres especes de Palmiers, qui ne sont pas comprises dans l'énumération qu'on a déjà donnée de ces Arbres.

Tenga ou Cocotier.

Les Indiens donnent au Cocotier le nom de *Tenga*, & les Portugais celui de *Palmera de Cocos*. On a dit, que sans emprunter d'autres secours, on trouve dans le bois, les feuilles & le fruit de cet arbre, de quoi former, mettre à la voile, & charger un Vaisseau, de quoi bâtir & meubler une Maison, & de quoi nourrir & vêtir ses Habitans : mais on n'a pas remarqué que ses feuilles servent aussi de papier pour écrire, & qu'on file la première écorce de son fruit, pour en faire des cordes. Cette première écorce est jaune dans sa maturité. C'est de la seconde, qui est dure, qu'on fait des vases pour toutes sortes d'usages. La poulpe intérieure est une chair blanche, de l'épaisseur d'un demi doigt, dont le goût approche beaucoup de celui de l'amande. Dans le centre, on trouve une eau de la clarté du cristal, qui est une liqueur excellente. On fait, avec ce fruit, diverses sortes de confitures. On en tire de l'huile, pour assaisonner les alimens, & pour brûler dans les lampes. Si l'on presse simplement la poulpe, il en sort une espece de lait, qui sert à faire cuire le riz & à diverses sortes de ragoûts. La liqueur, qu'on fait distiller de l'arbre, par l'incision des branches, se nomme *Tary*, *Toddy*, *Nery*, & *Sory*, ou *Soura*, suivant la différence des lieux, & celle de ses qualités ou de sa préparation. Le *Tary*, qui est la première & la plus naturelle, est doux, du même goût que le petit vin, ou plutôt, du même que le vin du marc de raisin trempé dans l'eau. Il doit être recueilli avant le lever du Soleil ; car s'il a le temps d'être échauffé, ou par la chaleur de cet Astre, ou pour avoir été trop long-temps conservé, il s'aigrit, & c'est alors qu'il prend le nom de *Sory* ou *Soura*. On est obligé alors de le faire chauffer, pour le boire, sans quoi sa froideur causeroit de violentes tranchées. Du *Sory* distillé, on tire une sorte de vin, qui devient encore vinaigre, lorsqu'il commence à s'alterer. Distillé deux ou trois fois, c'est de l'Eau-de-vie. En le faisant bouillir, il donne cette espece de succe noir, qu'on nomme *Jagra*. Enfin, le revenu des Cocotiers est le meilleur qu'on puisse avoir dans les Indes. Ils croissent droits, jusqu'à soixante palmes de hauteur ; & leur grosseur est égale, depuis le pied jusqu'au sommet.

Le *Thamalapatra*, ou *Folium Indum*.

Le *Theca*.

Thamalapatra est le nom d'un Arbre, dont les vertus sont estimées jusqu'en Europe, puisqu'on en fait entrer les feuilles dans la composition de la Thériaque. Nos Apoticaire les nomment *Malabastrum*, ou *Folium Indum*.

Le *Theca* est comme le Chêne des Indes. C'est un grand Arbre, dont on trouve des Forêts entières. Les Indiens Idolâtres n'employent point d'autre bois, pour bâtir & réparer leurs Temples. Ils tirent, des feuilles, une liqueur, qui leur sert à teindre en pourpre leurs soies & leurs cotons. Elles leur servent aussi d'alimens. Leurs Médecins en font un Syrop avec du succe,

pour guérir les aphtes. Les fleurs, bouillies dans du miel, sont un autre remède, qui évacue les eaux des hydropiques.

L'Arbre de *Saint Thomas* ne produit aucun fruit; mais il est d'une beauté admirable, par ses feuilles, qui ressemblent parfaitement à celles du Lierre, & surtout par ses fleurs, qui sont autant de Lys violets, d'une excellente odeur.

L'Arbre *Triste*. Quelques Voyageurs donnent ce nom à un Arbre des Indes, dont Philippe de la Trinité fait la description suivante. (» On le nomme Triste, parce qu'au même temps que les autres semblent se réjouir, » en épanouissant leurs fleurs à la venue du Soleil, celui-ci perd les siennes. » Elles sont semblables au Jasmin blanc, excepté qu'elles ont le pied jaune. » Cet arbre est d'une médiocre hauteur. Ses feuilles sont petites, un peu » âpres, & d'un verd foncé.) Cette description paroît convenir au Safran d'Inde.

Le *Tsjaskela* est une espèce de Figuier, dont l'écorce sert aux Indiens à faire des cordes, pour leurs arcs. Ils en tirent aussi la couleur rouge, qui sert à la teinture des draps de Cambaye.

Le *Valli* est un Arbrisseau, qui s'attache à tous les arbres voisins, & dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Ses fleurs sont en papillon & sans odeur. La longueur de ses gouffes est d'un pouce, sur autant de circonférence. Elles sont plates, & contiennent deux ou trois semences, séparées par une cloison étroite. Ses fèves, après avoir été séchées par le Soleil, sont de couleur cendrée, & d'un goût fort désagréable. Mangées crues, elles causent une diarrhée douloureuse. Les feuilles, en cataplasme, guérissent l'Érysipelle; & l'on file l'écorce de l'arbre pour en faire des Cordes.

Le *Venen* est un Arbre des Parties les plus Orientales de l'Inde, qui est épineux, & qui porte des fleurs blanches d'une odeur extrêmement agréable. Le fruit est assez gros, & contient, sous une écorce qui ressemble à celle du coing, une poulpe rougeâtre, dont le goût est celui du raisin avant qu'il soit mûr. On extrait, de ses fleurs, une eau fort odorante; & du suc exprimé de son fruit, on prépare une sorte de liqueur.

Le *Vettagadou* est un Arbrisseau baccifère, qui porte une fleur pentapétale, blanchâtre & sans odeur. Ses baies sont rondes, d'un pourpre pâle, & contiennent cinq graines solides & triangulaires, qui sont d'abord blanches, ensuite rougeâtres, & qui deviennent blanches. L'arbre est toujours verd, & porte du fruit deux fois l'an.

Le *Ve Caboulis* est une Racine médicinale, qui nous vient, avec d'autres Drogues, par la voye de Surate. On en fait aussi quelque usage pour la teinture.

Le *Zerumbet* seroit tout-à-fait semblable à la Plante du Gingembre, si ses feuilles n'étoient pas plus longues & plus larges. Sa racine se coupe & se sèche, ou se confit au sucre. Elle a plus de vertu, & le goût plus fin, que le Gingembre.

Entre diverses fortes d'Oranges, le *Camchain* & le *Camkir* sont dans une haute estime; surtout dans la Cochinchine & le Tunquin, où leur excellence ne peut être comparée à rien. Le *Camchain* est de couleur jaunâtre. Sa peau est épaisse & rude: mais rien n'approche de l'odeur & du goût de sa chair,

ARBRES,
PLANTES, &c
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
TALIS.
Le Saint Thomas.

L'Arbre Triste.

Le Tsjaskela

Le Valli.

Le Venen.

Le Vettagadou.

Le Ve Caboulis.

Le Zerumbet.

Le Camchain,
& le Camkir.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIEN-
TALES.

qui est aussi jaune que de l'Ambre. Elle est si saine, qu'on ne la défend pas même aux Malades. Le Camkir est rond, & plus petit que la moitié que le Camchain. Sa couleur est un rouge foncé. Il a la peau douce & délicate, & le goût délicieux : mais il est mal sain, surtout pour ceux qui ont l'estomac foible. Il donne le cours de ventre ; il cause des tranchées douloureuses à ceux qui l'ont déjà. La saison de ces deux fruits est depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Février.

La Cannelle.

Observons sur la *Cannelle*, qu'elle ne vient aujourd'hui que de Ceylan. On a déjà remarqué, dans la description de cette Île, que l'arbre, qui la porte, ressemble beaucoup à nos Saules (13), & qu'il a trois écorces, dont on ne prend que la première & la seconde. Ajoutons que celle-ci est incomparablement la meilleure. On ne touche point à la troisième, parce qu'elle est nécessaire à la conservation de l'Arbre ; & cette division demande tant de soin, qu'on en fait comme un métier, qui s'apprend dès la jeunesse. Les derniers Voyageurs font remarquer que la Cannelle coûte plus aux Hollandais qu'on ne se l'imagine. Le Roi de l'Île, qu'on appelle Roi de Candi, du nom de sa Capitale, & qui est presque toujours en guerre avec eux, ne manque point de choisir le temps de la récolte, pour les surprendre, ou les incommoder par ses attaques. Ils sont obligés d'entretenir quinze ou seize cents hommes de guerre, pour la défense d'un même nombre d'Ouvriers, qui travaillent dans les Bois à lever les écorces. Ces Travaillieurs sont nourris pendant le reste de l'année ; sans compter la dépense des Garnisons habituelles de Colombo, Point de Galle, Manaar, Jafanaparan, & de plusieurs autres Places que la Compa-

(13) Schouten, qui s'étoit fait une étude particulière, en donne cette description :
 « Ces Arbres merveilleux, dit-il, sont à
 « peu près semblables à l'Orange. Le tronc
 « & les branches en sont pourtant plus fins,
 « moins noueux, & montent plus droit. Les
 « feuilles ressemblent presque à celles du Lau-
 « rier. La fleur en est blanche, & d'une odeur
 « très agréable. Ils produisent un fruit à peu
 « près de la grosseur de l'Olive. Les Singes
 « & les Oiseaux en mangent beaucoup. On
 « en tire une huile, qu'on tient fort médi-
 « cinale. Presque tout ce qui en tombe à
 « terre germe, & produit de jeunes Arbres.
 « Lorsqu'ils sont assez grands, on coupe les
 « vieux, pour donner de l'air aux nouveaux.
 « Ils ont une double écorce. Celle du dehors
 « est fine, & on les pelle pour l'ôter. En sui-
 « vant on en tire, par longs morceaux, l'écor-
 « ce intérieure, qui est proprement la Canel-
 « le, qu'on fait sécher au Soleil, & qui, en
 « sechant, se met d'elle-même en rouleaux,
 « & devient d'une couleur tirant sur celle
 « de rose. La curiosité m'ayant porté à pe-
 « ler un Arbre, je trouvai cette écorce glis-
 « sante, grasse, verte, sans goût & sans
 « odeur, ou du moins en ayant très peu.

« Un Arbre ainsi pelé demeure deux ou trois
 « ans avant que de se couvrir d'une nou-
 « velle écorce, & semble périr pendant quel-
 « que temps ; mais il reprend enfin sa vi-
 « gueur. La plus excellente Cannelle se re-
 « cueille entre Point de Galle & Negumbo ;
 « où l'on en trouve des Forêts entières ;
 « outre les Caneliers qui sont semés en divers
 « lieux dans les Campagnes incultes.
 « On distingue la Cannelle en fine, médio-
 « cre & grossière. La dernière vient des Ar-
 « bres, qui sont gros & déjà vieux. On bâ-
 « tisse des Maisons du bois de ces Arbres, &
 « l'on en fend pour faire du feu. Il rend
 « une odeur admirable en brûlant. Quoique
 « la Cannelle passe pour chaude au troisième
 « degré, les racines de l'arbre ne laissent pas
 « de rendre une eau très odoriférante, &
 « même une espèce de Camphre. Les Insu-
 « laires de Ceylan ont l'art de travailler l'é-
 « corce verte, c'est-à-dire, la véritable Can-
 « nelle. Ils en font entrer dans les Cabinets,
 « les Armoires, les petits Coffres. Ils sca-
 « vent même en revêtir des Canes & l'on
 « m'en donna une dont l'ouvrage étoit d'une
 « finesse inimitable. Tome II. pages 29 &
 « suivantes.

gnie

gnie de Hollande occupe autour de l'Isle. Des frais si considérables augmentent nécessairement la cherté de la Cannelle. L'Arbre produit, pour fruit, une sorte d'Olives, qui ne se mangent point, mais dont les Portugais avoient trouvé le moyen de faire un autre usage. Ils les mettoient dans une chaudière, avec de l'eau simple & la petite pointe des branches, pour faire bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que l'eau fût tout-à-fait consumée. Le dessus de cette matière, après l'avoir laissée refroidir, étoit une pâte, assez semblable à de la cire blanche; & le fond donnoit une espèce de Camphre. De cette pâte, ils faisoient des cierges, pour l'office de l'Eglise aux principales Fêtes; & l'odeur de Cannelle, qu'elle répandoit en brûlant, avoit la force des meilleurs parfums. Ils en envoyoient à Lisbonne, pour la Chapelle du Roi. Mais on ne nous apprend pas que les Hollandois aient suivi cette méthode.

Les Portugais tiroient aussi de la Cannelle, des terres voisines de Cochîn; moins bonne, à la vérité, que celle de Ceylan, mais qui se donnoit à meilleur marché. La Compagnie de Hollande, les ayant chassés de cette Ville, a fait ruiner tous les Caneliers du Pays. On ne parle point de ceux de Mindanao & de quelques autres Isles, non plus que des Girofliers, qui croissent hors des Moluques; parce que l'expérience a fait connoître que les uns & les autres sont comme autant d'Avortons, ou de productions sauvages, qui ne méritent pas le nom d'Epiceries.

Le *Chiampim*, fleur blanche, originaire de la Chine, jette une excellente odeur. On la confit; & dans cet état, elle prend une consistance très ferme, qui ne l'empêche point d'être fort douce au palais. L'Arbre, qui la porte, est une espèce de petit Platane. On distingue une autre espèce de *Chiampim*, qui a deux feuilles, droites, longues & blanches, & deux autres feuilles, rouges, & renversées en dessous. Cette fleur ne vient pas d'un Arbre, mais d'une Plante basse.

Le *Chiampim*.

Le *Findolim*, Plante qui porte une fleur rouge, donne ensuite un fruit de la même couleur, & de la grosseur du Limon.

Le *Findolim*.

L'*Ignama Cona* est un fruit dont la chair est fort blanche, & qui croît en terre comme le Topinambour; mais il est beaucoup plus grand, & son poids ordinaire est de plusieurs livres. Il ne ressemble, ni par le goût, ni par la forme, à l'*Ignama*, qui est le même, aux Indes Orientales, qu'en Afrique & dans les Isles d'Amérique, & qui conserve son goût de Chateigne, de quelque manière qu'il soit apprêté.

L'*Ignama Cona*.L'*Ignama*.

Le *Mazarikan* est une fleur, qui est aussi verte que la Plante.

Le *Mazarikan*.

Tous les Voyageurs observent, de la *Noix muscade*, que son Arbre ne se plante point; & comme on a peine à concevoir qu'il se répande sans secours, on assure, pour lever l'étonnement, que dans la maturité des Noix, il vient, des Isles Méridionales, un grand nombre d'Oiseaux, qui les avalent entières, & qui les rendent de même, c'est-à-dire, sans les avoir digérées. Elles tombent à terre; & la matière visqueuse, dont on les suppose couvertes, sert, dit-on, à leur faire prendre racine; ce qui produit un Arbre, qu'on n'obtiendrait pas de la nature en le plantant par d'autres méthodes. La plupart de ces oiseaux sont de l'espèce de ceux que les Européens nomment Oiseaux de Paradis, & qui s'appellent proprement *Manu-*

Noix muscade.

ARBRES,
PLANTES, ET
FRUITS DES
INDES ORIENTALES.
TALIS.

codiatas. Ils passent en troupes, comme nous voyons passer les Grives, pendant la vendange. La Noix muscade les enivre. Il en meurt toujours quelques-uns; & les Fourmies, dont les Isles sont remplies, leur mangent les pieds. De-là vient l'opinion vulgaire, que les Oiseaux de Paradis n'ont pas de pieds (14); quoiqu'un grand nombre de Voyageurs rendent témoignage qu'ils en ont vu avec des pieds, & qu'on life dans nos Histoires, qu'un Marchand François, nommé *Contour*, en envoya un d'Alep, à Louis XIII, auquel il ne manquoit aucune des qualités, qui sont communes aux Oiseaux (15). C'est proprement dans les six petites Isles de Banda, & dans l'Isle de Damme, que croit la Muscade; comme le Girofle, dont on a donné aussi la description dans un autre article, vient dans l'Isle d'Amboine, avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, depuis que les Hollandois ont fait arracher les Girofliers, dans la plupart des autres Isles, qui sont comprises sous le nom de Moluques.

L'Omlan.

L'*Omlan* est un Arbre, qui porte un fruit rouge, de la forme d'une Amande, & dont la fleur est longue, belle, & d'une agréable odeur.

Le Pachaa.

Le *Pachaa* est une fleur verte, d'une agréable odeur, qui vient d'une Plante basse & verte, presque aussi odorante que la fleur.

Le Padolim.

Le *Padolim*, Plante verte, produire une fleur blanche de même nom, & un fruit assez agréable, de la longueur d'un Concombre d'Europe.

Le Quegadam
Chesola.

Le *Quegadam Chesola* est une grande fleur jaune, d'une figure bizarre, & fort variée, dont la Plante a de longues feuilles, vertes & pleines de piquans.

On ne prétend point avoir ici donné toutes les Plantes des Indes Orientales; mais on s'est attaché à recueillir celles qui se trouvent dans les Voyageurs, & qui n'ont pas déjà trouvé place dans les Histoires naturelles de chaque Pays. L'*Hortus Malabaricus* en contient seul un plus grand nombre. Chacun peut le consulter. Cet Ouvrage a été dressé, en douze Tomes *in folio*, avec des Figures, par *Van-Reede*, & *Cascarius*, sur les Mémoires du Père Marthieu de Saint Joseph, Carme Déchaux. Les Notes du Tome premier sont d'*Arnould Syen*, fameux Botaniste de Leyde; & les autres, de *Commelin*. On trouve, à la fin du dernier Tome, un Appendix, sous le nom de *Flora Malabarica*, qui contient les noms des Plantes, en différentes Langues, ou la manière dont ils sont rapportés par les Ecrivains en Botanique (*).

(14) Ajoutez que les Marchands employent delle; mais ils sont plus gros.
fact, pour aider à l'erreur.

(*) Amsterdam, 1678, chez Sommecon & Van-Dick.



§ V.

Drogues, Pierres précieuses, & Soyes des Indes Orientales.

RECUEILLONS, d'un grand nombre de Voyageurs, le nom de la plupart des Drogues qui se transportent des Indes Orientales dans les Pays Etrangers. Ceux, qui souhaiteront d'être mieux instruits, peuvent se procurer le Traité Espagnol des *Drogues & des Remedes des Indes* (*).

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

Le *Podi* est une sorte de Farine, ou de fleur de Farine, qu'on employe contre le froid & contre les vents.

Le *Caxumba*, ou *Flors* est une Racine dont on assaisonne les mets, & qui sert aussi à la teinture du coton.

Le *Cajuasti* est un bois qui met la bouche en feu. On le brise fort menu, & l'on s'en frotte le corps, pour l'odeur, autant que pour la santé; car, il n'y a point de Peuples qui soient aussi passionnés que les Indiens pour les parfums.

Le *Caniar* est un fruit de la nature des Topinambours & des Truffes, dont on ne vante pas d'ailleurs les vertus.

Le *Semparentaon* est une Racine amere, qui a de puissans effets contre diverses maladies. Mais elle est si commune, qu'elle n'en est pas plus cher.

Le *Pontion* croît sur la Côte de Coromandel; & comme il est plus rare, ou moins bon, dans d'autres lieux, sa qualité d'excellent febrifuge le met toujours à fort haut prix.

Le *Gato-Gamber* est un fruit semblable à l'Olive, ou à l'Areka vert. Il croît à Cambaye, sur la Côte de Coromandel, & sur toutes celles de la Sonde.

Le *Gani* est une Racine, qui ressemble à celle du Gingembre, & qui se vend fort cher. Les Indiens s'en frottent le corps.

Le *Sabani* est une espece de Senevé, qu'on trouve en abondance, dans tous les marchés des Indes.

Le *Doringi* est une graine carminative & vermifuge, si douce d'ailleurs & si bienfaisante, qu'on la fait prendre en portion legere aux Enfans naissans.

Le *Tianco* est un fruit que les Indiens pilent, & qu'ils prennent avec quelque liqueur, pour les moindres incommodités.

Le *Madian*, le *Maju*, & le *Carassani*, sont autant d'especes d'*Amfon*, ou d'*Opium*, que les Indiens prennent pour s'enivrer.

Le *Spodiam* est la cendre d'un Arbre, qui croît dans les Pays de la Sonde, & dont on ne se sert que pour s'en frotter le corps.

Le meilleur *Cumin*, qui se nomme *Sentanierau*, en Malay, croît en Perse, où il porte le nom de Chirman. Les Indiens en font un grand usage, avec le *Madian*, le *Maju* & le *Daontaio*, ou sept feuilles, pour les rhumatismes, auxquels ils sont fort sujets, & qui leur causent de vives douleurs, parce qu'ils sont presque-toujours nuds.

(*) Edition de Burgos, 1578, in-4°.

Le *Sari* est une certaine fleur de Farine, dont on se frotte le corps, pour se garantir des effets du vent.

Le *Tagari*, le *Suruban*, & le *Sedovaia*, sont des Racines que les Indiens broient, ou pilent, pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, qu'on nomme *Gudian* dans quelques parties des Indes, est un fruit de la grosseur du Gland, qui s'emploie contre diverses sortes de maladies, surtout contre les morsures venimeuses & contre le poison. Il est également rare & cher.

Le *Jalave* est le fruit d'un Arbre, dont le nom paroît le même. On s'en sert dans les potions médicinales. Il est de la grosseur du *Sambaia*.

Le *Paravas* est une Herbe rafraîchissante, d'un prix qui répond à sa rareté. Son usage est pour rafraîchir le sang, en purifiant les humeurs.

Le *Tomon-Pute* est une Racine semblable au Galigan, ou Cucurma, avec cette seule différence qu'il est blanc. On s'en frotte le corps. Il est rafraîchissant & fort sain. On l'emploie pour les chaleurs du foye.

L'espèce de petites fèves, qui servent de poids pour peser l'or, l'argent, & les autres métaux, se nomment, en Malay, *Conduri*, & *Saga*, en langue Javane. Elles sont d'un beau rouge, avec une tache noire sur le côté. On n'en fait pas d'autre usage, parce qu'elles sont fort amères, & qu'on les croit même venimeuses.

Comme Laque.

La Gomme Laque, que les Mores nomment *Lak*, & qui porte le nom de *Tick*, au Pegu, où le Commerce en est considérable, donne aux Indiens cette belle couleur d'écarlate, qu'ils employent à teindre & à peindre leurs toiles. On prétend qu'elle est moins l'ouvrage de la nature, que de certaines Fourmis ailées, qui suçant la Gomme lorsqu'elle découle des Arbres qui la produisent, la rendent ensuite sur les feuilles des mêmes Arbres, à peu près comme les Abeilles font le miel. Lorsque toutes les branches sont couvertes de cette matière, on les rompt, pour les faire sécher. La Laque s'en sépare, aussi-tôt qu'elles sont seches, & se soutient, par sa consistance, en forme de roseaux. Dans cet état, elle est, suivant les mêmes Auteurs, d'un brun roux. Tavernier s'écarte un peu de ces idées. Il prétend, qu'au Pegu, les Fourmis ailées font la Laque par terre, en petits tas, qui sont quelquefois, dit-il, de la grosseur d'un tonneau; au lieu qu'au Bengale, elles en entourent le bout des branches de diverses sortes d'Arbrisseaux. De-là vient, ajoute-t-il, que celle du Bengale est plus belle & plus nette que celle du Pegu, où il se mêle toujours quantité d'ordures; quoiqu'il ne désavoue pas qu'elle est en plus grande abondance au Pegu, & que les Hollandois y en prennent beaucoup, pour la transporter en Perse, où elle sert aussi à la teinture. Ce qui en reste, après en avoir tiré la couleur, ne s'emploie que pour revêtir diverses sortes de petits ouvrages, & pour faire de la cire à cacheter, en y mêlant quelque autre couleur. Quantité de femmes Indiennes n'ont pas d'autre occupation que de nettoyer la Laque, lorsqu'on en a tiré la couleur écarlate. Elles lui en donnent une autre, & la forment en bâtons, comme la cire d'Espagne. Les Compagnies d'Angleterre & de Hollande en achètent tous les ans cent cinquante caissons. Elle ne leur revient pas à plus de dix sous la livre; & du temps de Tavernier, elle valoit, en France, dix sous l'once, quoique fort mêlée de Réline.

Baron, d'après lequel on a donné la description du Tonquin, assure que les Ouvrages de Laque n'y cedent point à ceux d'aucune autre Contrée, si l'on excepte, dit-il, ceux du Japon, qui passent pour les meilleurs de l'Univers; ce qui ne vient même que de la différence du bois, qui l'emporte beaucoup sur celui du Tonquin, car on ne trouve aucune différence sensible dans la peinture ou le vernis. La Laque du Tonquin, suivant le même récit, est une simple Gomme liquide, qui coule du corps ou des branches des Arbres. Le Peuple de la campagne en recueille une si grande quantité, que tous les jours on en voit apporter de pleins tonneaux au Marché de Cachao, surtout dans la saison de l'Ouvrage. Elle est naturellement blanche, & de la consistance de la crème: mais l'air en change la couleur, & la fait paroître noirâtre. Aussi ceux, qui l'apportent à la Ville, la couvrent-ils de deux ou trois feuilles de Papier, pour la tenir fraîche & lui faire conserver sa couleur naturelle. Les Cabiniers & tous les Ouvrages qui doivent être vernis, se font d'une espèce de Sapin, qui se nomme *Ponc*: mais les Ouvriers du Pays sont fort éloignés de l'habileté des nôtres; & souvent, lorsqu'ils mettent le vernis sur leurs Ouvrages, il leur arrive de rompre les pointes, les jointures, ou les coins des tiroirs, comme on n'a que trop souvent l'occasion de le remarquer dans les marchandises de cette nature, qui se transportent en Europe. Dampier raconte que de son temps, les Anglois, qui faisoient le Voyage du Tonquin, se faisoient accompagner d'un habile Menuisier de l'Europe, pour le travail des meubles, qu'ils faisoient vernir ensuite, par les Ouvriers du Pays. Ils portoient, avec eux, jusqu'à des ais de notre Sapin, qui vaut beaucoup mieux que le *Ponc*. Enfin, l'on ajoute que les Maisons, où l'on travaille à la Laque, sont très mal saines; ce qu'on regarde comme l'effet d'une espèce de poison, qui est renfermé dans cette Gomme, & qui pénètre par les narines, jusqu'au cerveau des Ouvriers. On les voit couverts de pustules & d'ulcères; quoique l'odeur de la matière, qu'ils ont entre les mains, n'ait rien d'ailleurs de trop fort ou de désagréable. Ils n'y peuvent travailler que dans la saison sèche, ou pendant le souffle des vents du Nord, qui sèche beaucoup; parce qu'ils mettent plusieurs couches de vernis l'une sur l'autre, & que la dernière doit toujours être sèche, avant qu'on y en mette une nouvelle. Avec quelque soin qu'il ait été conservé, il devient noirâtre aussi-tôt qu'il est exposé à l'air: mais l'huile, & d'autres ingrédients qu'on y mêle, relevent l'éclat de sa couleur. La dernière couche n'est pas plutôt sèche, qu'on s'attache à la polir. Cette opération, qui ne consiste qu'à la frotter beaucoup avec la paume de la main, la rend aussi luisante que le verre. On fait aussi, de la Laque, une colle, qui passe pour la meilleure qu'on connoisse au Monde.

Les Sucres en cassonade sortent particulièrement du Bengale. C'est une opinion établie, dans cette Contrée, que le Sucre, gardé trente ans, devient un des plus dangereux poisons du Monde. Il se fait aussi du Sucre en pain, dans quantité d'autres lieux; mais il ne se raffine parfaitement qu'à Amandabath, où il prend le nom de Sucre royal. Les pains sont ordinairement de huit à dix livres.

Le Tabac croît, en divers endroits des Indes Orientales, & quelquefois

DROGUES
DES INDES
ORIENTALES.

Bois de *Ponc*.

Sucre & Tabac.

DRUGUES
DES INDES
ORIENTALES.
Opium.

en si grande abondance, qu'on en laisse perdre la moitié par la négligence de le cueillir. Les qualités en sont différentes.

Le meilleur Opium vient de l'Isle Celebes, quoiqu'il s'en trouve dans d'autres Contrées ; surtout aux environs de Brampour, dans l'Indoustan, où les Hollandois vont le prendre en échange pour leur Poivre.

Salpêtre.

Le Salpêtre vient en abondance du Bengale, & le raffiné coûte trois fois plus que celui qui ne l'est pas. Les Hollandois ont un Magasin à Choupar, qui est quatorze lieues au-dessus de Patna ; & de-là, ils font transporter leurs Salpêtres raffinés, par la Rivière, jusqu'à leur Comptoir d'Ouguey. Ils avoient fait venir des chaudières de Hollande, & pris des Rafineurs, pour faire eux-mêmes cette opération ; mais elle ne leur a pas réussi, parce que les Indiens, irrités de se voir ôter le gain du raffinement, refusèrent de leur fournir du petit lait, sans lequel il est impossible de blanchir le Salpêtre, qui n'est pas estimé, néanmoins, s'il n'est d'une blancheur transparente (16).

L'Ambre gris.

On n'a jamais trouvé de Corail dans les Mers des Indes, non plus que dans les autres Parties de l'Océan. Cette production de la Nature est réservée à la Méditerranée. Les Indes n'ont pas non plus d'ambre jaune, qui passoit réservé au seul rivage de la Prusse Ducale, dans la Mer Baltique. Mais il se trouve souvent de l'Ambre gris dans celles de l'Orient ; & quelques Voyageurs en ont pris droit de prétendre qu'il s'y forme. Outre divers morceaux, d'une prodigieuse grosseur, que les Gouverneurs Portugais ont quelquefois rapportés de Goa & de Mozambique, on sçait qu'à la Chine, c'est un usage, dans les grands festins, de faire apporter, entre divers parfums, une grande quantité d'Ambre, & d'en brûler pour des fumes considérables.

Le Musc.

On a déjà remarqué, dans la Description du Royaume de Bouran (17), que c'est de cette Contrée que vient la meilleure sorte & la plus grande quantité de musc.

Le Bezoar.

Le plus estimé de tous les Bezoars est celui qu'on tire du Royaume de Golkonde. Il s'y trouve, comme on l'a déjà fait observer aussi (18), dans le ventre des Chevres, d'une Province au Nord-Est de cette Contrée, qui brouent un Arbrisseau, dont les boutons & les bouts des branches lui donnent leur forme. C'est du moins, à cette raison, qu'on attribue la variété des figures de ce Bezoar. Les Habitans du Pays connoissent, en tâtant une Che-

(16) Gautier Schouten nous apprend que la plus grande quantité de Salpêtre vient des Parties Septentrionales des grandes Indes ; qu'on le tire ordinairement d'une Argile ou Terre noire, sauve, ou blanchâtre, & que celui qui se fait de simple terre est le meilleur. Voici la méthode des Indiens : « Ils creusent un grand puits, comme un puits à sel, qu'ils remplissent d'Argile & de Terre nitreuse, & d'eau claire. Ils les mêlent & paissent ensemble, jusqu'à ce qu'elles soient devenues comme une bouillie, & que l'eau en ait tiré tous les Sels. La matière la plus grossière s'étant précipitée, on prend le plus clair, & on le

met dans un autre grand trou, mais un peu plus petit que le premier, où cette matière claire s'étant de nouveau précipitée, on prend encore le plus clair, qu'on surnage, & qui est une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans une poêle de fer ; on l'écume souvent ; enfin, il ne demeure que la substance du Salpêtre. Tome II. page 267.

(17) Voyez dans l'Article de ce Pays, la figure & la description de l'Animal, qui porte le musc. Tome IX.

(18) Voyez les Voyages aux Mines de Diamans. Tome IX.

vre, combien elle a de Bezoars, & la vendent à proportion du nombre. Ils lui coulent, pour cela, les deux mains sous le ventre, qu'ils battent, en long, des deux côtés. Tous les Bezoars se rendent au milieu, & l'on ne peut se tromper au compte. Leur rareté consiste dans la grosseur, quoique les plus petits n'aient pas moins de vertu que les gros. Mais on y est souvent trompé. L'imposture a trouvé le secret de les grossir, avec une pâte composée de gomme & d'autres matieres, à laquelle on donne même autant d'enveloppes que le Bezoar en a naturellement. Il y a deux moyens de reconnoître cette ruse; l'un est de peser le Bezoar, & de le faire tremper quelque-temps dans de l'eau tiède : si l'eau ne change point de couleur, & si le Bezoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. Le second moyen est d'en approcher un fer pointu & rougi au feu : si le fer y entre & le fait risoler, c'est une preuve qu'il n'est pas naturel. Il en est du Bezoar de Golkonde, comme du Diamant; sa cherté augmente à proportion de sa grosseur. Si cinq ou six Bezoars pèsent un once, la valeur de cette once fera depuis quinze jusqu'à dix-huit francs; mais un seul Bezoar, du poids d'une once, ne vaudra pas moins de cent francs. Il s'en trouve de quatre & cinq onces, qui se vendent jusqu'à deux mille francs.

Un Voyageur, qui n'est point indigne de confiance lorsqu'il parle sur le témoignage de ses propres yeux (19), raconte qu'ayant fait plusieurs Voyages à Golkonde, avec le dessein de s'instruire parfaitement de tout ce qui regarde le Bezoar, il fut long-temps sans pouvoir apprendre dans quelle partie du corps de la Chevre ces pierres se trouvent. Enfin, l'occasion qu'il eut d'en faire acheter pour soixante mille roupies à quelques Agens des Compagnies de Hollande & d'Angleterre, disposa les Marchands, qui avoient fait cette vente, à lui marquer de la reconnaissance. Il leur demanda quelques-unes des Chevres, qui portent le Bezoar. Cette proposition les surprit. Ils répondirent qu'il étoit défendu, sous peine de mort, d'en faire sortir de la Province. Cependant, continue le même Ecrivain, « ils revinrent, environ quinze jours après, lorsque je ne pensois plus à eux; & m'ayant demandé si mes Domestiques étoient Etrangers, ils parurent apprendre, avec plaisir, que je n'avois, autour de moi, que des Persans. Ils se retirèrent, sans autre explication; mais, une demie heure après, je les vis reparoître, avec six Chevres, que je considérai à loisir. Ce sont de fort belles Bêtes, très hautes, & d'un poil aussi fin que la soie. Le Chef de ces Marchands me pria de les accepter. Je fis difficulté de les recevoir en pur don, & je demandai ce qu'elles pouvoient valoir. Après s'être fait presser long-temps, il m'en donna beaucoup, en me disant qu'une des six Chevres valoit cent roupies, que deux autres en valoient quatre, & qu'il estimoit les trois dernières à 4 roupies & $\frac{1}{2}$. Je voulus sçavoir ce qui causoit cette différence. On me répondit que l'une n'avoit qu'un Bezoar, & que les autres en avoient, ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'on me fit voir sur le champ, en leur battant le ventre. La première en avoit un, de belle grosseur; & les cinq autres en avoient entre elles, dix-sept, & un demi, qu'on auroit pris pour la moitié d'une noisette. Comme il n'étoit

Observation
sur le Bezoar de
Golkonde.

DRUGUES
DES INDES
ORIENTALES.

" qu'à demi formé, le dedans ressembloit à une crotte molle de Chevre. Les Vaches & d'autres Animaux de l'Orient, produisent des Bezoars, entre lesquels il s'en trouve, qui pèsent quelquefois jusqu'à dix-sept ou dix-huit onces : mais on en fait peu de cas ; & six grains des Chevres de Golkonde ont plus d'effet, pour les maladies auxquelles ils sont employés, que trente de l'autre. Cependant il faut distinguer celui des Singes, qu'on vante encore plus que celui des Chevres. Il est extrêmement rare. Il vient particulièrement d'une espèce de Singes, qui n'est connue que dans l'Isle Celebes. Ce Bezoar est rond, au lieu que l'autre est de diverses figures. Les Portugais en donnent jusqu'à cent écus, lorsqu'il est de la grosseur d'une noix. Ils le recherchent plus que toute autre Nation, parce que le regardant comme un puissant Antidote, il les rassure contre la crainte du poison, dont ils se croient sans cesse menacés, de la part les uns des autres.

Pierre du Porc-Epi.

La Pierre du *Porc-Epi*, qui se forme dans la tête de cet Animal, est encore plus recherchée que le Bezoar. Elle se vend quatre & cinq cens écus. Qu'elle trempe dans l'eau, un quart d'heure seulement, elle lui communique une amertume, qui n'a rien d'égal au monde. Le même Animal a quelquefois aussi, dans le ventre, une autre Pierre, qui n'a pas moins de vertu ; avec cette différence, que celle-ci ne perd rien de son poids, ni de sa grosseur, en trempant dans l'eau, & que l'autre souffre quelque déchet.

Pierre de Serpent.

La Pierre de Serpent est à peu près de la grandeur d'un liard de France. Elle tite quelquefois sur l'ovale ; c'est-à-dire, qu'étant épaisse au milieu, elle devient mince sur les bords. On prétend, aux Indes, qu'elle se forme sur la tête d'une espèce particulière de Serpens. Nos Voyageurs les plus sensés soupçonnent les Prêtres Idolâtres d'avoir donné naissance à cette opinion, & jugent que ce n'est qu'une composition de quelque drogue ; d'autant plus qu'on ne l'achete que des Bramines. Mais il paroît certain qu'elle est d'une excellente vertu, pour toutes les morsures des Animaux venimeux. On fait, à la partie affligée, une incision, pour en faire sortir le sang ; & lorsque cette Pierre y est appliquée, elle ne tombe qu'après avoir tiré tout le venin, qui s'amasse autour d'elle. Ensuite, pour la nettoyer, on prend du lait de femme, ou de vache, dans lequel on la fait tremper l'espace de dix ou douze heures, & qui reçoit une couleur d'apostume. Les Indiens employent deux moyens, pour connoître si la Pierre de Serpent est de bonne qualité : l'un est, de se la mettre dans la bouche ; elle saute aussitôt, lorsqu'elle est bonne, & d'elle-même elle s'attache au palais : le second moyen est de la mettre dans un verre d'eau, qu'elle fait bouillonner sur le champ, lorsqu'elle n'est point falsifiée. On voit monter, de la Pierre qui est au fond, une sorte de petites vessies jusqu'à la surface de l'eau.

Pierre de Serpent au Chaperon.

La Pierre de Serpent au Chaperon, passe aussi pour un Antidote. On a parlé plusieurs fois de cette espèce de Serpent, qui a réellement une sorte de Chaperon, pendant derrière sa tête ; & c'est derrière ce Chaperon, qu'on trouve la Pierre. On assure que la moindre est de la grosseur d'un aruf de Poule. Mais on n'en trouve point aux Serpens, qui ont moins de deux pieds de long. Cette Pierre, qui n'est pas dure, étant broyée contre une Pierre commune, rend un limon qu'on fait détrempet dans de l'eau, & qu'on avale, pour chasser du corps toutes sortes de venins. Les Serpens à Chaperons sont plus rares, aux Indes Orientales, qu'en Afrique. La

La *Semencine*, cette fameuse poudre à vers, dont les Anglois & les Hollandois font tant de cas, à l'exemple des Persans, qu'ils la mettent en dragées, vient d'une herbe, qui croit dans les Prés, & qui reçoit un nouveau prix de la difficulté qu'il y a toujours à recueillir sa graine. Comme elle n'est bonne que dans sa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne peut la toucher de la main sans la corrompre; les Indiens ont besoin d'adrelle pour cette moisson. Ils prennent deux paniers à anses, avec lesquels ils marchent dans les Prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'est-à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens opposés font tomber la graine dans les Paniers. Ils apportent tant de soin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux Marchands, ils la prennent dans de petites écuelles convénables à cet usage. C'est dans les Pays de Boutan & de Kerman, qu'on recueille particulièrement la *Semencine*.

Il n'y a proprement que deux Contrées dans l'Orient, d'où l'on tire en abondance diverses sortes de Pierres précieuses; le Royaume de Pegu & l'Isle de Ceylan. Le Pegu contient une Montagne, nommée Capelan, à douze journées, au Nord-Est de *Siren*, qui passe pour la Capitale de cet Etat. C'est la Mine d'où se tire le plus grand nombre de Rubis, d'Épinelles, qu'on appelle autrement Meres de Rubis, de Topases jaunes, de Saphirs bleus & blancs, d'Hyacinthes, d'Améthistes, & d'autres Pierres de différentes couleurs. On y en trouve une autre espèce, que les Indiens appellent *Bacan*, de couleurs variées, mais si tendres qu'elles en sont beaucoup moins estimées. Dans les Montagnes qui courent depuis le Pegu jusqu'au Royaume de Cambalu, il se trouve en quelques endroits des Rubis, mais plus de Rubis balais que d'autres, & beaucoup d'Épinelles, de Saphirs & de Topases. Ces Montagnes ont des Mines d'or. Elles produisent aussi de la Rhubarbe, dont on fait beaucoup de cas, parce qu'elle ne s'altère pas si vite que celle des autres endroits de l'Asie. Tavernier, qui s'étoit attaché particulièrement à la connoissance & au Commerce des Pierres précieuses, assure qu'il ne sort pas tous les ans, du Pegu, pour cent mille écus de Rubis, & que dans le nombre de toutes ces Pierres, à peine s'en trouve-t-il une de trois ou quatre carats, qui soit belle; ce qu'il attribue à l'extrême jalousie du Roi, qui n'en laisse sortir aucune sans l'avoir vûe, & qui retient toutes celles qui lui plaisent. Tous les Rubis se vendent au poids que les Indiens nomment *Ratis*, qui est à 3 grains & $\frac{1}{2}$, ou $\frac{2}{3}$ de carat. Un Rubis, qui passe six Ratis, n'a plus de règle pour le prix. Le même Voyageur observe qu'on appelle Rubis, au Pegu, toutes les autres Pierres de couleur, & qu'on ne les distingue que par la couleur même. Ainsi, dans le langage des Pegouans, le Saphir est un Rubis bleu, l'Améthiste un Rubis violet, la Topase un Rubis jaune, &c.

L'autre endroit de l'Orient, d'où l'on tire des Rubis & d'autres Pierres colorées, est l'Isle de Ceylan; surtout une Rivière de cette Isle, qui vient des hautes Montagnes du centre. Comme les pluies la grossissent beaucoup, & que trois ou quatre mois après leur chute, elle devient, au contraire, fort basse, les Insulaires font de longues recherches dans le sable, où ils

DE VOYAGES
DES INDES
ORIENTALES.
La Semencine.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTALES.
Les Rubis.
Deux Contrées
d'où ils se tirent.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDÉS
ORIENTALES.
Les Turquoises.

trouvent des Rubis, des Saphirs, & des Topases. Toutes les Pierres de cette Rivière sont ordinairement plus belles & plus nettes que celles du Pegu.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux Mines; l'une, qui se nomme la vieille Roche, à trois journées de Meched, au Nord-Ouest, près du gros Bourg de Nichabourg; l'autre, qui n'en est qu'à cinq journées, & qui porte le nom de la nouvelle Roche. Les Turquoises de la seconde Mine, sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc; aussi se donnent-elles à fort bas prix. Mais, dès la fin du dernier siècle, le Roi de Perse avoit défendu de fouiller dans la vieille Roche, pour tout autre que lui; parce que les Orfèvres du Pays ne travaillant qu'en fil, & n'entendant pas l'art d'émailler sur l'or, il se servoit, pour les garnitures de sabres, de poignards & d'autres ouvrages, des Turquoises de cette Mine, au lieu d'émail, en les faisant tailler & appliquer dans des chatons, suivant les fleurs, ou les autres figures, qu'elles forment naturellement.

Si les Indes
Orientales ont
des Émeraudes.

Quoique les Émeraudes ne soient pas rares dans les Indes Orientales, d'habiles Voyageurs prétendent que c'est une ancienne erreur de se figurer qu'elles en viennent originairement, & que la plupart des Jouailliers se trompent encore aujourd'hui, lorsque voyant une Émeraudé de couleur haute, tirant sur le noir, ils la nomment une Émeraudé Orientale. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connoit, dans toute l'Asie, aucun lieu d'où elles se tirent. Tavernier décide hardiment que jamais l'Orient n'en a produit. Il étoit bien, dit-il, qu'avant la découverte des Indes Occidentales, les Émeraudes venoient d'Asie en Europe; mais elles étoient sorties des sources du Pérou. Il explique ce paradoxe, en assurant que les Américains, avant que nous les eussions connus, trafiquoient dans les Îles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent, mais plus d'argent que d'or, parce que la quantité de Mines d'or, qui se trouvent dans l'Orient, leur faisoit trouver moins de profit dans le Commerce de ce métal. Aujourd'hui, continue-t-il, cet usage dure encore; & les Péruviens passent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois Vaisseaux, dans lesquels ils ne portent que de l'argent, & des Émeraudes brutes. Ils ont même cessé d'y porter des Émeraudes, depuis qu'ils les envoient toutes en Europe, par la Mer du Nord: ce qui n'empêchoit point, vers la fin du dernier siècle, qu'elles ne se donnassent, aux Indes, à vingt pour cent meilleur marché, qu'elles ne se seroient données en France. On lit encore, dans les mêmes Relations, que les Péruviens étant arrivés aux Philippines, les Indiens du Bengale, d'Arakan, du Pegu, & les Portugais de Goa, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de Pierres en œuvre, avec des ouvrages d'or, des étoffes de soie, & des tapis de Perse, quoiqu'ils ne puissent rien vendre directement à ces Marchands d'Amérique. La défense en est portée si loin, que si quelqu'un obtenoit la permission de retourner de Goa en Espagne, par la Mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre vingt, ou cent pour cent, jusqu'aux Philippines, sans pouvoir faire aucun Commerce, & de se soumettre à la même Loi, des Philippines, jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Principales
Pierres des Per-
les dans l'Orient.

Il ne reste rien à joindre aux éclaircissements qu'on a donnés, dans plusieurs articles, sur les Mines de Diamans & sur la Pêche des Perles. Ce-

pendant on doit observer que les principales Pêcheries des Perles, dans l'Orient, sont, 1°. celle de *Bahren*, dans le Golfe Perlique : elle appartient au Roi de Perse, qui entretient, dans l'Isle de ce nom, une Garnison de trois cens hommes, pour le soutien de ses droits. 2°. Celle de *Catifa*, vis-à-vis de Bahren, sur la Côte de l'Arabie Heureuse. La plupart des Perles, qui se pêchent dans ces deux lieux, se vendent aux Indes; & les Indiens étant moins difficiles qu'on ne l'est en Europe, tout y passe aisément. Perles baroques ou rondes, chacune à son prix. On en porte aussi quelques-unes à Balfora. Celles qui vont en Perse & en Moscovie se vendent à Bander-Abassi. Dans toute l'Asie, on aime autant l'eau, qui tire sur le jaune, que l'eau blanche; parce qu'on y est persuadé que les Perles, dont l'eau est un peu dorée, conservent toujours leur vivacité; au lieu que les blanches ne durent pas trente ans sans la perdre, & que la chaleur du Pays, ou la sueur de ceux qui les portent, leur fait prendre un vilain jaune. On remarque, à l'occasion de ces deux Pêcheries, que le Prince Arabe, qui est demeuré en possession de Mascate, après l'avoir enlevé aux Portugais, compte entre ses trésors une des plus belles Perles du monde. Elle est moins estimable, pour sa grosseur, qui n'est que du poids d'un peu plus de douze carats, que pour sa parfaite rondeur, & pour l'excellence de son eau, qui la rend presque transparente. Le Grand-Mogol lui en a fait offrir inutilement jusqu'à cent vingt mille livres.

3°. La Pêcherie de Manar, dans l'Isle de Ceylan. Ses Perles sont les plus belles qu'on connoisse, pour l'eau & la rondeur; mais il est rare qu'elles passent trois ou quatre carats.

4°. Celle du Cap de Comorin, qui se nomme simplement *Pêcherie*, comme par excellence, quoique moins célèbre aujourd'hui que celles du Golfe Perlique & de Ceylan.

5°. Enfin, celles du Japon, qui donnent des Perles assez grosses & de fort belle eau, mais ordinairement baroques.

Ceux qui pourroient s'étonner de ce que l'on porte des Perles, en Orient, d'où il en vient un si grand nombre, doivent apprendre que dans les Pêcheries d'Orient, il ne s'en trouve point de si grand poids que dans celles d'Occident; sans compter que les Monarques & les Seigneurs de l'Asie payent, bien mieux que les Européens, non-seulement les Perles, mais encore tous les bijoux qui ont quelque chose d'extraordinaire, à l'exception néanmoins du Diamant.

Quoique les Perles de Bahren & de Catifa tirent un peu sur le jaune, on n'en fait pas moins de cas que de celles de Manar; parce que tous les Orientaux prétendent qu'elles sont mûres, ou cuites, & que leur couleur ne change jamais. On a fait une remarque importante sur la différence de l'eau des Perles, qui est fort blanche dans les unes, & jaunâtre, ou tirant sur le noir, ou plombreuse, dans les autres. La couleur jaunâtre vient, dit-on, de ce que les Pêcheurs vendant les huîtres par monceaux; & les Marchands attendant quelquefois, pendant quinze jours, qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les Perles, une partie de ces huîtres, qui perdent leur eau dans cet intervalle, s'alterent jusqu'à devenir puantes, & la Perle est jaunie par l'infection. Cette observation paroît d'autant plus vraie, que

Observation
sur la couleur
jaune des Perles.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDÉS
ORIENTALES.

dans toutes les huitres, qui ont conservé leur eau, les Perles sont toujours blanches. On attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce qu'en y employant la force, comme on le fait pour celles qui se mangent, on pourroit endommager & fendre la Perle. Les huitres du Déroit de Manar s'ouvrent naturellement, cinq ou six jours plutôt que celles du Golfe Persique; ce qu'il faut attribuer à la chaleur, qui est beaucoup plus grande à Manar, c'est-à-dire, au dixième degré de latitude du Nord, qu'à l'Isle de Bahren, qui est presque au vingt-septième. Aussi se trouve-t-il peu de Perles jaunes, entre celles qui viennent de Manar. Il paroît, au fond, par le témoignage de tous les Voyageurs, que les Orientaux sont du goût de l'Europe pour la blancheur. Ils aiment, comme nous, les Perles les plus blanches, les Diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

Autres observations sur le temps & les conditions de leur pêche.

On a donné, dans d'autres Articles, une assez curieuse description de la Pêche du Sein Persique & du Cap de Comorin; mais on y doit ajouter que dans les Mers Orientales, elle se fait deux fois l'an; la première aux mois de Mars & d'Avril, & la seconde dans ceux d'Août & de Septembre. La vente des Perles se fait depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais il se passe des années sans aucune Pêche. Ceux qui entreprennent de faire pêcher veulent s'assurer auparavant du succès. Ils envoient, sur les bancs de la Pêcherie, sept ou huit Barques, dont chacune rapporte un millier d'huitres. On les ouvre; & s'il ne se trouve pas, dans chaque millier, pour la valeur de cinq Fanos de Perles, c'est-à-dire, d'environ un demi écu de notre monnaie, on conclut que la Pêche ne sera pas assez bonne pour compenser les frais, & l'on y renonce pour toute l'année.

Comment les Indes Pêcheries s'achètent.

Les Marchands sont obligés d'acheter les huitres au hasard, & de se contenter de ce qu'ils y trouvent. Les grosses Perles sont rares, surtout à la Pêcherie de Ceylan. La plupart sont des Perles à l'once, & à piler. Il s'en trouve quelques-unes d'un demi grain, & d'un grain; mais celles de deux ou trois carats passent pour une rencontre extraordinaire. Dans les bonnes années, le millier d'huitre vaut jusqu'à sept Fanos, & la Pêche de Manar monte à plus de cent mille piastras. Pendant que les Portugais y étoient les Maîtres, ils prenoient un droit sur chaque Barque. Les Hollandois, qui leur ont succédé, tirent huit piastras de chaque Plongeur, & quelquefois neuf. Cet impôt leur a quelquefois rapporté jusqu'à dix-sept mille deux cents piastras, sans qu'ils puissent être accusés de concussion, parce qu'ils s'obligent à défendre les Plongeurs contre les Malabares, leurs Ennemis, qui viennent pendant la Pêche, avec des Barques armées, & qui cherchent à les enlever pour l'esclavage. Les Hollandois entretiennent, dans cet intervalle, quelques petits Bâtimens pour la garde de la Pêcherie. Les meilleures années, pour la Pêche des Perles, sont les plus pluvieuses.

Comment les Perles se vendent.

Elles ne se vendent point, comme en Europe, au poids de carat, qui est de quatre grains, c'est-à-dire, le même que celui des Diamans. L'Asie a ses propres poids. Aux Indes, surtout dans l'Indoustan, & dans les Royaumes de Golkonde & de Visapour, elles se pèsent par Katis, qui est un huitième moins que le Carat. En Perse, on les pèse par Abas; & l'Abas ne diffère du Ratis que par le nom. C'étoit autrefois à Goa, que se faisoit le plus grand

négoce des Diamans, des Rubis, des Saphirs, des Topases & des Perles. Les Mineurs & les Marchands y apportent de toutes parts ce qu'ils avoient de plus précieux, parce que la vente y étoit libre; au lieu que dans leurs Pays, ils ne pouvoient rien montrer de beau, sans s'exposer à l'avidité de leurs Princes, qui employoient la violence pour se rendre Maîtres du prix. A la vérité, les Portugais des Indes, ont pour les Perles, un poids particulier, qu'ils nomment *Chegos*, & dont nulle autre Nation ne fait usage, en Asie, en Amérique, ni même en Europe: mais quoiqu'ils vendent les Perles à ce poids, dans tous les lieux où ils commandent, ils ne laissent pas de les acheter par Carats, par Ratis, ou par Abas, suivant les lieux d'où les Marchands les apportent.

C'est dans l'étendue des Etats du Grand-Mogol que se font les plus belles Etoffes de Soye & de Coton, qui nous viennent des Indes; & qu'on recueille de la Soye & du Coton dans presque toutes les Parties de l'Orient, il semble que l'industrie & l'ardeur du travail soient le partage des Sujets de ce vaste Empire (20). Le seul Village de Kafambazar, dans le Bengale, fournit tous les ans jusqu'à vingt-deux mille bales de Soye, chacune du poids de cent livres. On compte que les Européens en achètent six ou sept mille. Ils en enlèveroient davantage, s'ils n'y trouvoient beaucoup d'opposition de la part des Marchands Mogols & Tartares, qui en prennent autant; & le reste demeure aux Habitans mêmes du Pays, pour la fabrique de leurs Etoffes. On remarque, à l'égard des Soyes crues, qu'il ne s'en trouve de naturellement blanches que dans la Palestine, & que les Marchands d'Alep & de Tripoli n'en tirent même qu'avec peine une petite quantité. La Soye de Kafambazar est jaunâtre, comme toutes les Soyes crues qui viennent de Perse & de Sicile. Mais les Habitans de ce Village ont l'art de la blanchir, avec une lessive, composée des cendres de l'Arbre qu'on nomme Fiquet d'Adam, & qui la rend aussi blanche que la Soye de Palestine.

Il n'y a point de Pays dans les Indes, où le travail des Soyes s'exerce avec plus de constance & d'habileté que dans le Royaume de Guzarate, surtout dans les deux cantons de Surate & d'Amadabath. Il s'y fait, non-seulement toutes sortes d'étoffes, mais diverses especes de beaux tapis, soye & or, ou soye, or & argent, ou tout de soye. Les Chites, ou Toiles de coton peintes, qu'on nomme *Calmandar*, c'est-à-dire, faites au pinceau, se fabriquent particulièrement dans le Royaume de Golkonde, surtout aux environs de Masulipatan. Entre les Chites imprimées, on met une grande différence, qui vient autant du degré de finesse des toiles que de celle de l'impression. La plupart des toiles blanches s'apportent crues à Renonsari & à Baroche, deux Cantons extrêmement favorables pour les blanchir, à cause des belles Prairies & de la quantité de Limons, qui se trouvent dans le voisinage; car ces toiles ne sont jamais d'un beau blanc, si elles ne passent par l'eau de Limon. Il y en a de si fines, que s'il en faut croire Tavernier, un Ambassadeur Persan, qui revenoit de la Cour du Grand Mogol,

(20) On ne parle point de la Chine, qui ne peut être proprement comprise sous le nom d'Indes Orientales.

PIERRES
PRÉCIEUSES
DES INDES
ORIENTALES.

SOYES
DES INDES
ORIENTALES.

Contient non-
seulement des Soyes
crues.

SOYES
DES INDES
ORIENTALES.

présenta au Roi, son Maître, une Noix de Cocos, de la grosseur d'un œuf d'Auruche, dont on tira un turban long de soixante aunes, & d'une toile si fine, qu'on avoit peine à juger de ce qu'on tenoit dans la main. Le même Voyageur ajoute qu'il apporta lui-même, en France, une once de fil, dont la livre couvroit six cens Mamoudis (21), & que toute la Cour fut surprise de voir un fil, si délié, qu'il échappoit presque à la vue. Les cotons filés & non filés sortent de toutes les Parties des Indes; mais il n'en passe guères de non filés en Europe, parce que cette Marchandise est de peu de valeur & cause trop d'embarras. Ils ne se transportent qu'à la Mer rouge, à Ormus, à Balfata, & quelquefois aux Isles de la Sonde & aux Philippines. Pour les Cotons filés, la Compagnie de Hollande & celle d'Angleterre en transportent beaucoup en Europe, mais ce n'est pas des plus fins. Elles ne prennent que les especes qui servent à faire des méches de chandelle & des bas, ou qui peuvent être mêlées dans les fonds des étoffes de Soye. Les fines ne sont d'aucun usage dans nos Climats.

S V I.

Voitures des Indes Orientales, & maniere d'y voyager.

VOITURES
DES INDES
ORIENTALES.

ON ne connoît point, aux Indes, l'usage des Chevaux, des Anes, ni des Mules, pour les Voyages, & pour les Voitures. Tout se transporte sur des Bœufs, & sur des Chameaux, ou dans des Charettes trainées par des Bœufs. La charge ordinaire d'un Bœuf est de trois cens ou trois cens cinquante livres. Tous les Voyageurs parlent, avec étonnement, de la rencontre qu'on fait quelquefois de dix ou douze mille Bœufs, pour le transport des riz, des bleds & des sels, dans les lieux où se font les échanges de ces denrées, en portant du riz où il ne croît que du bled, du bled où il ne croît que du riz, & du sel où la Nature en a refusé. Les Chameaux sont particulièrement destinés à porter le bagage des Grands. Dans les Terres du Grand-Mogol, qui sont fort bien cultivées, tous les champs sont fermés de bons Fossés, ou accompagnés d'un Réservoir d'eau, en forme d'Etang, pour les arroser. Cet usage est très incommode pour les Voyageurs, qui ne peuvent rencontrer ces nombreuses Caravanes, dans des Passages étroits, sans se voir obligés d'attendre, quelquefois deux ou trois jours, que le chemin devienne libre. Ceux qui conduisent les Bœufs n'ont pas d'autre profession. Ils n'habitent dans aucun lieu fixe. Ils menent avec eux leurs femmes & leurs enfans. Les uns ont cent Bœufs sous leurs ordres, & d'autres plus ou moins; mais ils reconnoissent tous un Chef, qui tranche du Prince, & qui porte toujours une chaîne de perles pendue au cou. Si la Caravane, qui porte le bled, & celle, qui porte le riz, viennent à se rencontrer, il s'élève souvent de sanglantes querelles pour le pas. Un Voyageur raconte que le Grand-Mogol, considérant un jour combien ces querelles étoient nuisibles au Commerce & au transport des vivres, dans ses Etats,

(21) Un Mamoudi valoit, de son temps, douze sous de France.

fit venir, à la Cour, les Chefs des deux Caravanes, & qu'après les avoir exhortés à mieux vivre ensemble, il leur fit présent, à chacun, d'un leck de roupies, & d'une chaîne de perles, pour établir l'égalité de leur rang par celle de ses faveurs.

On fera mieux comprendre cette manière de voiturier dans les Indes, si l'on observe qu'entre les Tribus Idolâtres, dont on donne le dénombrement, il y en a quatre, distinguées par le nom de Mouris, chacune d'environ cent mille Ames, qui n'habitent que sous des Tentres, & dont l'unique métier est de transporter les denrées d'un Pays à l'autre. La première ne se mêle que du bled; la seconde du riz; la troisième, des légumes; & la quatrième du sel, qu'elle recueille depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Ces quatre Tribus ont une autre distinction. Leurs Prêtres marquent ceux de la première, au milieu du front, d'une gomme rouge, de la grandeur d'un ecu, & leur font, le long du nez, une raie, sur laquelle ils plaquent quelques grains de bled, en forme de rose. Ceux de la seconde sont marqués, aux mêmes endroits, d'une gomme jaune, avec des grains de riz; & ceux de la troisième, d'une gomme grise, avec des grains de millet. Ceux de la quatrième portent, pendue au cou, dans un sac, une masse de sel, qui est quelquefois de huit ou dix livres, parce que la pesanteur en augmente la gloire, & dont ils se frappent l'estomac à l'heure de leur prière. Ils ont tous, en écharpe, un cordon, d'où pend une petite boîte d'argent, de la grosseur d'une noisette, dans laquelle ils conservent un écrit superstitieux qu'ils ont reçu de leurs Prêtres. Ils en mettent aussi à leurs Brœufs, du moins à ceux pour lesquels ils ont une affection particulière. L'habit des femmes n'est qu'une simple toile, ou blanche, ou teinte, qui fait cinq ou six tours, de la ceinture en bas; ce qui la seroit prendre pour trois ou quatre jupons l'un sur l'autre. De la ceinture en haut, elles ont la peau découpée en fleurs, qu'elles peignent de diverses couleurs, avec le jus de quelques racines, & qu'on prendroit ainsi pour une étoffe à ramage.

Pendant que les hommes chargent leurs animaux, les femmes plient leurs Tentres. Ils sont suivis de leurs Prêtres, qui élèvent, dans la Plaine où ils sont campés, une Idole en forme de Serpent, autour d'une perche de six ou sept pieds de haut. Le Brœuf, qui est destiné à la porter, passe aussi pour un objet de vénération.

Les Caravanes de Charettes ne passent point d'ordinaire le nombre de deux cens. Chaque Charette est traînée par dix ou douze Brœufs, & accompagnée de quatre Soldats, qui sont payés par le Marchand; deux de chaque côté, pour tenir les bouts de deux cordes, qui traversent la Voiture, & qui étant tirées avec force dans les pas difficiles, empêchent qu'elles ne versent.

La manière commune de voyager est sur des Brœufs, qui tiennent lieu de Chevaux. Leur allure est assez douce: mais lorsqu'on en achere un, pour le monter, on prend garde que ses cornes n'aient pas plus d'un pied de hauteur, parce que si elles étoient plus longues, il seroit à craindre qu'en se débattant, à la moindre piquûre des mouches, il n'en donnât dans l'estomac du Cavalier. Ces Animaux se laissent manier, avec autant de docilité qu'un Cheval; quoiqu'ils n'aient, pour mords, qu'une corde passée

VOITURIERS
DES INDÉS
ORIENTALES.

Voituriers des
Indes, & leurs
mords.

Caravanes de
Charettes.

Moutons pour
les Voyages.

VOITURES
DES INDES
ORIENTALES.

par le tendon du mufle ou des narines. Dans les terres unies & fans pierres, on ne les fette point ; mais la crainte des cailloux & de la chaleur, qui pourroient gêner la corne, oblige de les ferrer dans les lieux rudes. La Nature leur a donné, dans les Indes, une groffe boffe fur le dos ; elle arrête un collier de cuir, de quatre doigts de largeur, qu'on leur jette fur le cou pour les atteler.

Caroffe In-
dian.

Les Indiens ont auffi, pour leurs Voyages, de petits Caroffes fort légers, qui peuvent contenir deux perfonnes ; mais on s'y met ordinairement feul, pour y être plus à l'aife, & pour avoir fes meilleures hardes avec foi. On y trouve une Cave, qui fert à porter les provisions de bouche. Ils ne font traînés que par deux Bœufs (21). Les couffins, les rideaux & les autres commodités, y font fournis abondamment ; mais ces Voitures ne font pas fufpendues. On ne fera pas furpris que les Bœufs, qu'on y attèle, coûtent jufqu'à cinq cens roupies, fi l'on confidere qu'ils font capables de faire des Voyages de foixante journées, à quinze lieues par jour, & toujours au trot. Au milieu de la journée, on leur donne, à chacun, deux ou trois pelottes de farine de froment, paîtrie avec du beurre & du fucre noir. Le soir, leur ordinaire eft de pois chiches, concallés, & trempés une demie-heure dans l'eau. Le loyer d'un Caroffe eft ordinairement d'une roupie par jour.

Palankin de
Voyage.

Ceux qui ne veulent rien épargner pour leur commodité prennent un Palankin, dans lequel on voyage fort à l'aife. C'eft une forte de lit, long de fix ou fept pieds & large de trois, avec un petit balufte qui regne à l'entour. Une canne de Bambou, qu'on plie de bonne heure, pour lui faire prendre la forme d'un arc, foutient la couverture du Palankin, qui eft de fatin, ou de brocard ; & lorsque le Soleil donne d'un côté, un Valet, qui marche à pied, prend foin d'abaiffer cette efpece de toit. Un autre Valet porte, au bout d'un bâton, une rondache d'ozier, couverte de quelque belle étoffe, pour feconde défenfe contre l'ardeur du Soleil, furtout lorsque le Voyageur fe tourne & fe trouve expofé à fes rayons. Les deux bouts de la Canne font attachés aux deux extrémités du Palankin, entre deux bâtons qui la traverfent en fautoir. Trois hommes, à chaque bout, portent la Voiture fur leurs épaules, & marchent plus vite que nos Porteurs de Chaffe. Si l'on veut faire diligence, on prend douze hommes, qui fe relaient, & qui font jufqu'à treize ou quatorze lieues dans un jour. Leurs payes ne font que de quatre roupies par mois.

Escortes.

Mais, dans quelque Voiture qu'on voyage aux Indes, l'ufage des perfonnes au-deffus du commun, eft de fe faire efcorter de vingt ou trente hommes, armés, les uns d'arcs & de flèches, les autres de mousquets. On ne leur donne pas plus qu'aux Porteurs ; & leur office eft non-feulement de faire honneur à ceux qui les employent, mais de veiller auffi pour leur défenfe. Dans les Villes où on les prend, ils ont un Chef, qui répond de leur fidélité.

Vivres.

Les Villages Mahométans font affez bien pourvus de Poules, de Pigeonneaux, & même de groffe viande ; mais dans les lieux, qui ne font habités que par des Baniens, on ne trouve que de la farine, du riz, des herbes & du laitage. Les grandes chaleurs des Indes obligeant les Voyageurs, qui

(21) Voyez la Figure, au Tome IX.

n'y sont pas accoutumés, de marcher la nuit pour se reposer le jour, ils doivent sortir des Bourgs fermés, au coucher du Soleil, s'ils ne veulent être exposés à de grandes difficultés de la part des Commandans, qui refusent de faire ouvrir les portes plus tard, parce qu'ils répondent des vols qui se font dans l'étendue de leur Gouvernement. Ceux, qui craignent les obstacles, n'entrent dans ces lieux que pour y prendre des vivres; & sortant de bonne heure, ils campent dehors sous quelque arbre, où ils attendent l'heure commode pour la marche.

Dans les Indes, un Village est bien petit, s'il ne s'y trouve un de ces Changeurs, qui se nomment *Cherafs*, & qui servent de Banquiers pour les remises d'argent ou pour les Lettres de Change. Mais le Change est ordinairement fort haut, parce que ceux qui avancent leur argent sont exposés au risque de le perdre, lorsque les Voyageurs sont volés. Ils ont, d'ailleurs, un usage fort incommode pour les payemens. Leur maxime est toujours qu'une piece ancienne, d'or ou d'argent, vaut moins que celles qui sont nouvellement battues; parce que les vieilles ayant souvent passé par les mains, elles en sont devenues plus legetes. Si l'on n'explique pas soigneusement qu'on veut être payé en argent neuf, on ne reçoit qu'd'anciennes pieces, sur lesquelles on perd, en effet, trois ou quatre pour cent. Il se trouve fort peu d'argent faux; & si le hasard en faisoit découvrir une piece, dans le payement qu'on a reçu, il vaudroit mieux la couper & la perdre que d'en porter ses plaintes, parce qu'il y a de fâcheux risques à courir. On seroit obligé de rendre le sac à celui qui l'a donné; ce qui continueroit d'aller de l'un à l'autre, jusqu'à ce que le Faux-Monnaieur fût découvert; & son châtimement seroit d'avoir le poing coupé. Si l'on ne parvenoit point à le découvrir, ceux qui ont reçu & donné l'argent n'en seroient pas moins condamnés à quelque amende. Cette rigueur apporte de grands profits aux *Cherafs*. Personne ne voulant faire ou recevoir un payement sans leur avoir fait examiner les especes, leur droit, pour ce service, est d'un seizième pour cent. Ils poussent l'avidité si loin, que pour ne rien perdre des plus legeres parties d'or, qui restent sur la pierre de touche où se fait l'essai, ils ont une méthode qui n'est point encore connue des Européens: c'est de les tirer, avec une petite balle, composée de poix noire & de cire molle, dont ils frottent la pierre; & la brûlant, au bout de quelques années, ils y trouvent l'or qu'ils y ont pu ramasser.

A l'égard de l'or ou de l'argent, qui sortent du trésor des Souverains, on y apporte tant de précautions, que la fraude est impossible. Rhoe & Tavernier, qui s'étoient fait une étude particuliere de ces observations, s'accordent à rapporter que tout l'argent qui entre dans le *Sargues*, qui est le trésor du Grand-Mogol, est jetté d'abord dans un grand feu de charbon. Lorsque les pieces sont rouges, on éteint le feu à force d'eau. S'il s'en trouve quelque une, où l'on aperçoive la moindre marque d'aloi, elle est aussi-tôt coupée. Autant de fois qu'elles entrent au trésor, on les frappe d'un Poinçon, qui y fait un petit trou, sans les percer. On en voit qui ont sept ou huit de ces trous, c'est-à-dire, qui sont entrés sept ou huit fois au trésor. Elles sont renfermées par mille, dans des sacs, avec les Sceaux du Grand Trésorier, auxquels on ajoute depuis quel temps elles sont battues.

VOITURES
DES INDES
ORIENTALES.

*Cherafs, ou
Changeurs pour
les Monnoies.*

S VII.

Arbres & Plantes particulieres du Japon

INTRODUCTION.

IL manqueroit une partie essentielle à l'Histoire des Plantes orientales , si l'on n'y joignoit pas celles du Japon ; & je les dois d'ailleurs à ma promesse , après m'être dispensé , par de justes raisons , de les donner dans la Description de cette Contrée. L'excellence de leur source , c'est-à-dire , le mérite de Kämpfer , qui les a recueillies particulièrement dans un Ouvrage Latin , sous le titre d'*Amenités Etrangères* (1) , d'après lequel l'Auteur de la nouvelle Histoire du Japon les a publiées dans notre Langue , est un autre motif pour les adopter dans ce Recueil.

PLANTES
BACCIFERES.
Diverses espèces
de Lauriers.

Le Sfo, Camphrier du Japon.

Le Japon a plusieurs especes de Laurier , qui portent en général le nom de *Tsus-no-ki* (2). Celui qui se nomme particulièrement *Kuro-Tsoms* , ou *Proh-Tsoms* , est un Laurier à grosses baies , d'un pourpre obscur , dont les feuilles sont quelquefois fort larges , quelquefois étroites & onduées. L'Aka Tsufu en est un autre , à feuilles larges & à baies rouges assez grosses.

Le *Sfo* , nommé vulgairement *Kuf-No-ki* , ou *Nambok* , est un Laurier qui donne du Camphre , sur-tout par ses racines. Il est de l'épaisseur & de la hauteur de nos Tilleuls. On en tire le Camphre , dans la Province de Saxuma & dans les Isles de Gotto , où il croit uniquement , par la décoction des racines & du bois , coupés en petits morceaux. Mais quoiqu'on le sublime ensuite , il est plus de quatre-vingt fois à meilleur marché que celui de Borneo , qui se tire des arbres par de simples incisions entre l'écorce & le bois. L'arbre Japonais a peu de branches. Son écorce est dure & d'un gris obscur ; mais celle des jeunes branches est bise , gluante & s'élève aisément. La moëlle en est dure & ligneuse. Le bois est naturellement blanc ; mais , en se séchant , il prend une petite teinture de rouge. Quoique peu serré , il a des fibres assez dures , qui le rendent propres à faire des Cabinets ; mais , à mesure que sa résine s'évapore , il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon sont de la racine de cet Arbre , & de celle du *Fatz-no-ki*. Les veines & les nuances de l'une & de l'autre ont beaucoup d'agrément.

Suivons l'Auteur dans sa Description. Les feuilles du Camphrier Japonais , viennent à des pédicules assez longs , qui rougissent un peu , après avoir été verts d'abord. Elles sont toujours seules , sans ordre , membraneuses , de forme tirant sur l'ovale , pointues à l'extrémité , onduées sur les bords , sans être dentelées ; avec beaucoup de fibres , d'une couleur plus pâle. Le dessus est d'un verd foncé , mais luisant ; le dessous a la couleur de l'herbe & la douceur de la soie. Le nerf , qui est prominent des deux côtés , est d'un verd blanchâtre , & jette ses rameaux en arc , le long de la feuille. De ces rameaux , il en sort d'autres plus déliés. L'extrémité

(1) *Amanitatum exoticarum*, &c, Fastioli quinq. Lemgoviz, chez Meyer, 1712, in 4°.

(2) Tsus, signifie un Laurier ; Ki, Plante ou Arbre ; & No est l'Article. Ainsi, Tsus-No-Ki veut dire Plante de Laurier.

des fibres forme assez souvent de petits poreaux, qui sont particuliers à cet arbre. Lorsqu'il est dans toute sa grandeur, il commence à pousser de petites fleurs, aux mois de Mai & de Juin. Elles naissent, aux extrémités des petites branches, sous les pédicules des feuilles; & leurs propres pédicules sont d'un tiers plus courts que ceux des feuilles, forts menus, divisés en petites branches, dont chacune porte une fleur blanche hexapétale, avec neuf étamines; trois au milieu, & les six autres disposées en rond, autour des premières. A mesure que le calice augmente, la graine meurt; & dans la maturité, elle est de la grosseur d'un pois, luisante & d'un pourpre foncé. Sa figure est ronde, allongée comme une poire, avec une petite enveloppe de couleur tirant sur le pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noiau, de la grosseur d'un grain de poivre, dont l'écorce est d'un noir luisant, & qui se sépare en deux. Il est de nature huileuse, & d'un goût fade.

Le *Na*, qu'on nomme vulgairement (3) *Nagi* & *Tsikburasiba*, est une espèce de Laurier fort rare (4), qui passe au Japon pour un arbre de bon augure. Il conserve ses feuilles toute l'année. Des Forêts, où la nature le produit, on le transporte dans les Maisons, & jamais on ne l'expose à la pluie. Sa grandeur est celle d'un Cerisier. Le tronc en est fort droit. Son écorce est de couleur bai-obscur. Elle est molle, charnue, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique. Son bois est dur, foible & presque sans fibres; sa moëlle est à-peu-près de la nature du Champignon, & prend la dureté du bois dans la vieillesse de l'arbre. Les feuilles naissent deux à deux, sans pédicules. Elles n'ont point de nerfs, leur substance est dure; enfin elles ressemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtés sont de même couleur, lisses, d'un verd obscur, avec une petite couche de bleu, tirant sur le rouge, larges d'un grand pouce, & longues à proportion. Sous chaque feuille, sortent trois ou quatre étamines blanches, courtes, velues, mêlées de petites fleurs, qui laissent, en tombant, une petite graine rarement dure, à-peu-près de la figure d'une Prune sauvage, & d'un noir purpurin dans sa maturité. La chair en est insipide & peu épaisse. Cette baie renferme une petite noix ronde, de la grosseur d'une Cerise, dont l'écaille est dure & pierreuse, quoique mince & fragile. Elle contient un noiau, couvert d'une petite peau rouge, d'un goût amer & de figure ronde, mais surmonté d'une pointe, qui a sa racine dans le milieu du noiau même.

L'*Ajikuba*, est un grand Arbrisseau, dont les rejettons sont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une substance grasse. Sa feuille est semblable à celle de l'Yeupe, un peu tournée. Sa fleur, portée sur un assez gros pistile, est tripétale, d'un pourpre tirant sur le rouge, & presque de la grandeur d'un grain de Poivre. Son fruit est rouge, oblong, assez gros, d'une chair blanche & douceâtre, qui renferme un noiau dur, & d'un goût âcre.

(3) Il faut se rappeler que les caractères Chinois sont en usage au Japon, parmi les Lettrés, quoique la forme en soit un peu différente. Ainsi, le premier nom est celui dont

les Lettrés Japonais se servent pour exprimer le caractère Chinois, qui marque la Plante.

(4) Kämpfer le déduit, *Laurus, julifera*, *folio specioso enervi*.

Le No. 60
Nagi.

L'Ajikuba

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le *Tarajo*.

Le *Tarajo*, vulgairement *Onimayfi*, est une espèce de Laurier-Cerise, dont les fleurs sont à quatre pétales, odorantes, d'un jaune pâle, & ramassées en grand nombre sous les aisselles des feuilles. Son fruit, qui contient quatre semences, est rouge, de la grosseur d'une Poire, & de la figure du Poirier. On le cultive dans les Jardins, où il conserve toujours sa beauté.

Le *Sankitz*.

Le *Sankitz*, vulgairement *Jamma-Tadfi-Banna*, est un petit *Chame-Cerasus* à feuilles de Cerisier sauvage, disposées en rond. Ses fleurs sont pentapétales, & ressemblent à celles du Muguet. Son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & styptique, avec un noiau blanc, dur & transparent.

Le *Quackitz*.

Le *Quackitz*, vulgairement *Tianna-Tadfi-Banna* est un autre *Chame-Cerasus*, qui ne quitte jamais ses feuilles. Ses fleurs & son fruit ressemblent à ceux du *Sankitz*. Mais on en distingue une espèce qui a ses feuilles semblables à celles du Saule, excepté qu'elles sont semées de petites bulles. Sa fleur, semblable à celle du *Dulcamara*, est portée sur des pétales recourbés en arrière.

Le *Mandjokf*.

Le *Mandjokf*, vulgairement *Nattin* ou *Nandin-Tjikku*, est un Arbrisseau d'environ la hauteur d'une coudée, qui de loin a l'apparence d'un Roseau. Ses branches sont disposées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feuilles sont longues d'un pouce & demi, & figurées comme celles du saule. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales, semblables à celles du *Solanum ligneux*, & ne durent qu'un jour. Ses baies sont rouges, de la grosseur d'un pois, & contiennent deux semences de figure hémisphérique.

Le *Nyfini-Mosfi*.

Le *Nyfini-Mosfi*, vulgairement *Tanua-Wattafi*, n'est que le *Troefne* commun.

Le *Jubeta*.

Le *Jubeta* est un Arbre de la grosseur du Prunier, dont les fleurs & les baies ressemblent à celles du *Troefne*. Son écorce est verdâtre. Ses feuilles sont en grand nombre, disposées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & sujettes à se flétrir bientôt. Le noiau est blanc, d'un goût astringent & caustique. Ses baies passent pour venimeuses.

Le *Kooki*.

Le *Kooki*, vulgairement *Kuko* & *Numi-Gussari*, est un *Troefne* épineux, dont les feuilles sont en très-grand nombre, ovales, & longues d'un pouce, sans aucune découpe. Ses fleurs, qui naissent une ou deux sur chaque pédicule, sont de couleur purpurine, à cinq pétales, & ressemblent à la fleur d'Hyacinthe. On se sert en Médecine, de ses baies & de ses semences, aussi-bien que de ses feuilles, dont l'infusion se boit en manière de Thé.

Le *Fechofatz*.

Le *Fechofatz*, est un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feuilles, qui naissent en grand nombre à l'extrémité des petits rameaux, sont longues de deux pouces, pointues à leur commencement, & terminées en ovale, épaisses, dures, & légèrement crénelées. Ses fleurs sont ramassées en épis. Ses baies sont rouges, & de la grosseur d'une Cerise. Le goût de leur chair est sauvage; & celui du noiau, qui est partagé en deux, est astringent.

Le *Kemboku*.

Le *Kemboku*, vulgairement *Rumgambokf* & *Sakaki*, est un arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles & les fleurs ressemblent à celles du

Myrthe Romain de Mathiole. Ses baies viennent seules, sur un pedicule. Elles sont pointues, & de la grosseur d'un grain de poivre. Les semences ressemblent à celles de l'Ancolie. Leur goût est un peu amer, & fort astringent. Cet arbre est consacré aux Idôles.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Fisakaki*, est un arbrisseau qui ressemble au Thé, & qui en a les feuilles. Ses fleurs, qui croissent le long des branches, sont rouges, à cinq pétales, & en forme de cloches. Elles sont placées à des baies, qu'on prendroit pour celles du Genévrier, & qui contiennent plusieurs semences dures. Cette Plante se cultive pour sa beauté. On en distingue une espèce, dont la fleur est blanche, & les baies pleines d'un suc de couleur pourpre.

Le Fisakaki.

Le *Sasjubu*, est un arbrisseau dont la figure & les feuilles diffèrent peu de celles du *Fisakaki*. Mais les fleurs sont monopétales, de figure conique, de la grosseur d'un grain d'orge, blanches, semées le long des petites branches, & entremêlées de très petites feuilles. Ses baies, qui ressemblent assez à celles du raisin des Bois, sont de couleur purpurine, sans enveloppe, grosses comme un grain de poivre, d'un goût vineux, & renferment plusieurs semences.

Le Sasjubu.

L'*Okamni*, vulgairement *Iso Fisakaki*, est un arbrisseau, dont les rameaux sont droits, minces & en grand nombre. Ses feuilles, sont d'un pouce & demi de long, ovales, épaisses, dures, faiblement dentelées, & quelquefois recourbées. Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles, deux à deux, ou trois à trois, sont petites, à quatre pétales, & d'un blanc incarnat; les baies sont rondes, purpurines, pulpeuses, contenant des semences rousses & brillantes.

L'Okamni.

Le *Sjiroggi*, est un arbrisseau, dont l'écorce est raboteuse, les feuilles longues de trois pouces, pointues aux deux extrémités, sans découpeure. Ses fleurs placées sur des pedicules disposés en ombelle, sont en grand nombre, petites & pentapétales. Ses baies, en Hyver, après la chute des feuilles, sont d'un beau rouge, moins grosses qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeuse & amère. Ses graines sont triangulaires, & de la grosseur de celles du Carvi. On distingue un autre *Sjiroggi*, nommé vulgairement *Namome*, petit arbre dont les feuilles sont creusées dans leur longueur, recourbées, & très légèrement dentelées à leur bord. Ses baies sont à peu-près de la grosseur d'une Cerise; & ses semences, qui sont en petit nombre, de celle de la graine de Cumin.

Le Sjiroggi.

Le *Sinjan*, vulgairement *Mijamma - Skimari* (5), est un grand arbre, dont les feuilles, disposées en rond, autour des petites branches, sont longues d'environ trois pouces, épaisses, pointues, légèrement ondulées, sans découpeure à leur bord, d'un goût de Sagapenum, avec une chaleur mordicante. Ses fleurs sont à quatre & cinq pétales, petites & rougeâtres. Ses baies ont la forme d'une Poire & la grosseur de celles de l'Aube-Epine, renfermant quatre semences blanches, fendues en deux, & semblables à celles de l'Oranger.

Le Sinjan.

Le *Coms - Goomi*, vulgairement *Mantus*, est un arbrisseau qui ressem-

Le Coms-Goomi.

(5) *Mi-Jamma*, signifie Sauvage.

ble au Troëne, & qui a l'apparence du Buis. Il est haut de trois pieds. Ses feuilles sont ovales, terminées en pointes, ramassées par paquets, & sentent les excréments humains. Ses fleurs ont la figure de celles du Jasmin, & sont découpées en long, avec six ou sept levres, & plus même, suivant la bonté du terrain. Ses fleurs sont d'un poutpre foible, & entrelassées dans les paquets de feuilles.

Le *Jomme*
Go Gomme.

Le *Jomme Go-Gomme*, est un arbrisseau, qui croît sur les Montagnes, & qui est fort branchu. Ses feuilles, semblables à celles du Thé, sont opposées entr'elles. Ses fleurs sont petites, purpurines, & découpées en quatre levres. Ses baies sont de la grosseur de la Coriandre, & renferment quatre semences.

Le *Konku*.

Le *Kinfin*, ou *Sin-Baku*, vulgairement *Ime-Baki* (6), est un arbre, qui s'élève en cône comme le Cyprès, à la hauteur d'environ trois brasses, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier-rose. Son fruit est oblong, partagé en deux, ressemblant par sa partie supérieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Le *Sin*.

Le *Sin*, vulgairement *Fon-Maki* (7), est un grand arbre de même genre que le précédent, & dont le bois est fort estimé, pour en faire des Coffres & d'autres Vaisseaux, parce qu'il est blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Il rend une mauvaise odeur, lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude; ce qui l'a fait nommer aussi *Kfa-Maki*, ou *Maki fetide*.

Le *Tsio-Tei*.

Le *Tsio-Tei*, vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*, est un Myrthe sauvage à longues feuilles; le même, suivant Kämpfer, que le Myrthe commun d'Italie de Gaspar Bauhin.

L'*Ojo*.

L'*Ojo*, vulgairement *Tsuge*, est un grand Buis à feuilles ovales, terminées en pointe, & un peu dentelées. Ses fleurs sont blanches, à quatre-pétales ronds, garnies d'un calice, & de la grosseur d'une graine de Coriandre. Ses baies sont rondes, couleur de pourpre foncé, renfermant deux, trois, ou quatre semences, qui sont grosses & figurées comme celles du Carvi. On distingue une *Tsuge*, qui est un petit Buis, dont les feuilles se terminent en pointe par les deux extrémités.

Le *Koo-Kott*.

Le *Koo-Kott*, vulgairement *Firaggi*, n'est pas différent de notre Houx commun.

Le *Sankira*.

Le *Sankira*, vulgairement *Quakera*, est le *Smilak* (8), dont la racine, connue par ses verrus, est grosse, dure, noueuse, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noire en dehors, blanche au-dedans, & d'un goût fade. Cette Plante, quand elle ne trouve rien qui la soutienne, ne s'élève que d'une ou deux coudées: mais lorsqu'elle rencontre des Buissons, elle devient beaucoup plus haute. Ses branches sont ligneuses, de la grosseur d'un ruiau d'orge, d'un rouge brun près de terre, garnies de nœuds de deux en deux pouces, & changeant de direction après chaque nœud, d'où sortent deux tendrons semblables à ceux de la Vigne, par lesquels la Plante

(6) *Ime* signifie Faux.

(7) *Fon*, signifie vrai.

(8) Kämpfer le définit, *Smilak minus*

spinosa, fructu rubicundo, radice virtuosa;
China dista.

s'attache à tout ce qu'elle rencontre. Les feuilles, qui n'ont presque point de pedicules, sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois pouces de diamètre, minces, sans découpures, & d'un verd clair des deux côtés. Sur un pedicule très mince, long d'un pouce, sont disposées en ombelle, environ dix petites fleurs, de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de Coriandre, à six pétales & six étamines, dont la pointe est d'un blanc qui tire sur le jaune. Le sommet du pistil, qui occupe le milieu de la fleur, est couleur de verd de Mer. Après la fleur, il vient un fruit, qui a peu de chair, & qui ressemble à la Cerise par sa figure, sa grosseur & sa couleur; mais il est sec, farineux, & d'un goût austère. Les semences sont au nombre de quatre, cinq ou six, de la grosseur d'une Lentille, en forme de Croissant; noirâtres en dehors lorsqu'elles sont sèches; blanches en dedans; d'une substance très dure. Cette Plante croît abondamment parmi les Ronces & les Fougères.

Le *So-No Ki*, vulgairement *Fira* & *Firafi*, est un Raisin des bois (9), qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feuilles ressemblent à celles du petit Buis (10). Ses fleurs sont à quatre pétales, garnies d'un calice, & couleur de pourpre. Son fruit est rouge, de la grosseur du Poivre, d'un goût doux & fade, contenant trois pépins un peu amers.

Le *Sifo*, vulgairement *Murasakki*, est une Plante d'un pied de haut, dont la racine est très fibreuse, la tige branchue, les petits rameaux terminés par un épi de fleurs, les feuilles ovales, pointues, & disposées en rond autour des branches. Cette Plante sert à teindre la soie en pourpre.

Le *Fakkubukon*, vulgairement *Fekuso-Kadsura*, est une Plante rampante, & semblable au Liseron. Sa feuille est longue de trois pouces, pointue, figurée en cœur, & sans découpures. Sa fleur est ramassée en grappe, formée en ruiau, & partagée en cinq levres, rouge en dedans, blanchâtre en dehors. Son fruit, semblable à celui du Dulcamara, est plein d'un suc très fétide, & contient un petit nombre de semences.

Le *Murasaki* commun, est une Plante à tige ronde, dont les feuilles sont longues de deux pouces, rondes, placées une à une, alternes, épaisses, pointues, & sans découpures. Il sort de leur aisselle un épi de fleurs, long de quatre doigts; & ces fleurs sont éloignées l'une de l'autre, sans pedicule, de la grosseur d'une graine de Coriandre, couleur de pourpre foible, à quatre ou cinq pétales. Elles ne s'ouvrent jamais.

Le *Nin-Too*, vulgairement *Sui-Kadsura*, & *Kin-Gingua* (11), est le *Periclymenum* commun (12), à baies purpurines ou noires.

Le *Kenkoo*, vulgairement *Sane-Kadsura*, & *Oreni-Kadsura*, est une Plante dont se fait le Papier, & dont on a déjà parlé dans la description du Japon.

Le *Kfêi*, vulgairement *Jodoriki*, est un Gui à baies rouges, dont les feuilles sont semblables à celles du Kenkoo, & viennent une à une, alternativement opposées. Le nom Japonois signifie toute Plante parasite, &

(9) *Vitis Idæa*.(10) *Chamae Fucus*.

(11) C'est-à-dire, fleur d'or & d'argent.

(12) Autrement, *Caprifolium non perforatum*.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Samjo.

par excellence le Gui. Kampter n'en vit, au Japon, que dans un Bois de Melese, de la Province de Mikowa. Aussi les Païsans de ce Canton l'appellent-ils *Gomi-Maaz*, c'est-à-dire, Gui de Melese.

Le *Sanz-jo*, vulgairement *Foo-Djukki*, est le véritable (13) *Alkekenjo*.

Le Kiro.

Le *Kiro*, ou *Kirjo*, vulgairement *Omotto*, est un Pied de veau qui n'est point âcre, dont la feuille est grande, & ressemble à celles du Lys. Sa racine est grosse & longue, charnue, fibreuse, un peu amere. Ses fruits sont rouges, de la grosseur & de la figure d'une petite Olive, & d'un très mauvais goût. Cet Arbrisseau sert à garnir les murs des Jardins.

Le Konjaku.

Le *Konjaku*, ou *Kusako*, vulgairement *Konjakfdama*, est un *Dracunculus*, dont la tige est marquée de taches vertes; la feuille longue, & partagée en lobes incéaux; la racine, longue, chaude, & purgative.

Le Nanfoo.

Le *Nanfoo*, vulgairement *Osoni* & *Dammakonjakf* (14), est un *Dracunculus* à grandes feuilles pointues, dont les baies sont très chaudes.

Le Foto.

Le *Foto*, vulgairement *Jebi* & *Budo*, est une espèce de Vigne, dont le raisin est charnu, & nullement propre à faire du vin.

Le Ganebu.

Le *Ganebu*, est une espèce de Vigne, à petites grappes, dont les grains sont noirs & semblables aux baies du Genévrier. Le goût en est doux, & le suc couleur de pourpre.

Le Jamma-
Bido.

Le *Jamma Budo*, est une Vigne sauvage, dont les grappes sont petites, & les grains de la grosseur des raisins de Corinthe, sans pepins. Elle sert à garnir les Berceaux.

Le Niwa-Toka,
& ses distillantes
épices.

Le *Niwa-Toka*, ou *Tonga*, est le Sureau commun, dont on distingue néanmoins plusieurs espèces: 1°, le *Tadsu*, qui est un Sureau à grappes; 2°, le *Jamma-Toofini*, qui est le Sureau aquatique, à fleur simple: sa moëlle sert de mèche, pour les chandelles; 3°, le *Misse*, ou *Jamma Simira*, autre Sureau aquatique, dont les baies sont rouges, de figure conique, & un peu applaties.

Le Foo, & dif-
férentes sortes
d'Irizingo, ou de
Fralitza.

Le *Foo*, ou *Moo*, vulgairement *Irizingo*, est la Ronce commune à fruit noir. Une autre Ronce, nommée *Fasso-Irizingo*, porte un fruit rougeâtre, qui se mange. Le *Ki-Irizingo*, est une sorte de Framboisier à fruit jaune, d'un goût désagréable. Le *Kutz-Nawa-Irigo*, est le Fraisier commun à fruit rouge, qui n'est pas bon à manger, dans les Isles du Japon. Le *Quanso-Irigo*, est un autre Fraisier, dont le fruit est de la grosseur d'une Prune, & ne se mange pas non plus.

Le Soo, ou
Mûrier du Ja-
pon.

Le *Soo*, vulgairement *Kuwa*, est une sorte de Mûrier, dont on distingue deux espèces, l'une à fruit blanc, & l'autre à fruit noir.

Le Den.

Le *Den*, ou *Lootz*, vulgairement *Sendam* & *Kindeis*, est proprement l'arbre que nous nommons *Azederac*, & le faux Sycomore de Mathiote.

Le Kuroggi.

Le *Kuroggi*, est un grand Arbre sauvage à feuilles ovales, terminées en pointe, longues de deux pouces, & légèrement denticelées. Ses fleurs sont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le pistil. Il a plusieurs fleurs, sur un seul pedicule. Les pétales

(13) *Solanum Vesicarium*.

(14) Les Médecins l'appellent *Ten-Nan-Sio*.

extérieures

extérieures sont écailleux & recourbés. Ses baies sont plus grosses qu'un pois, oblongues, charnues, & purpurines.

L'*Akai-Sindjo*, ou *Sindrio*, est un Arbrisseau d'une coudée de hauteur, qui pousse, dès la racine, des branches garnies de feuilles, & alternes. Ses baies sont rondes, un peu applaties, moins grosses qu'un pois, de couleur incarnate, d'une chaire molle & pleine de suc, avec un noyau de la couleur & de la grosseur d'une graine de Coriandre.

Le *Jefura*, est un Arbrisseau, d'environ trois coudées de haut, qui ressemble au *Philirea*. Ses feuilles sont garnies de poils, longues de trois pouces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très découpé. Ses baies sont de la grosseur d'un Pois, rouges & charnues.

Le *Kotai*, vulgairement *Gomme*, est un Olivier sauvage, semblable à l'Olivier de Bohême, & qui fleurit au Printemps; différent du Sim-Kotai, ou Akin-Gommi, qui est un Olivier des Montagnes, & qui fleurit en Automne.

Le *Naafme*, est une espèce de *Paliurus*, que Kämpfer prend pour celui de Prosper Albinus. Son fruit est de la grosseur d'une Prune & d'un goût aultere. On le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrémités.

Le *Midfikki*, vulgairement *Ume-Madakker*, est un Arbrisseau à feuilles de Prunier sauvage. Ses baies, qui croissent en très petites grappes à l'extrémité des rameaux, sont rouges, de la grosseur d'une graine de Coriandre, & renferment plusieurs semences rouilles & triangulaires.

L'*Abrasin* est un arbre de médiocre grandeur, & fort touffu, dont le bois ressemble à celui du Saule. Il a beaucoup de moëlle. Ses feuilles ont de longs pédicules, sont grandes, & ressemblent à celles de la Vigne. Les unes sont entières, les autres profondément découpées en trois parties, qui se terminent en pointe. Leur base est ronde, le bord lâche & ondulé. Les extrémités des rameaux sont garnies de longs pédicules, partagés en deux, ou en trois, qui portent des fleurs blanches, à cinq pétales, de figure ovale. Son fruit est de la grosseur d'une Aveline, de figure pyramidale, charnu, mou, & contient des semences semblables à celles du Ricin, desquelles on tire une huile pour les lampes.

Le *Jaatide* est un arbrisseau à feuilles de Ricin commun. Ses fleurs sont blanches, à cinq pétales. Ses baies sont moins grosses qu'un grain de Poivre. Elles ont, à leur sommet, une espèce d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur.

Le *Finua*, vulgairement *Tooguena*, ou *Karaji* & *Karagasju*, est le Ricin commun de Gaspard Bauhin.

Le *Modoras* est exactement ce qu'on nomme en François Bonnet de Prêtre (15); & l'*Ifo Kuroggi*, en est une autre espèce, à larges feuilles.

Le *Nife-Kingi* est un Arbrisseau qui se cultive dans les Jardins, & dont le fruit, qui est rouge, & de la grosseur d'une Cerise, croit en grappe. On en distingue une autre espèce, dont les jeunes gens attachent les sommités, par galanterie, à la porte de leurs Maîtresses.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
L'Akai Sind-
jo.

Le Jefura.

Le Kotai.

Le Naafme.

Le Midfikki.

L'Abrasin.

Le Jaatide.

Le Finua.

Le Modoras.

Le Nife Kingi.

(15) C'est l'*Evonimus*.
Tome XI.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Kuro Ganni.

Le *Kuro-Ganni* est un Arbre dont le bois, suivant la signification de son nom, approche de la dureté du fer. Ses feuilles, qui sont sans poils & sans découpure, ressemblent à celles du *Telephium* commun. Ses baies sont de la grosseur des petites Prunes sauvages. On en distingue une espèce, qui se nomme *Kuro-Kaki*.

Le Tobira.

Le *Tobira*, grand Arbrisseau, ressemble par la forme au Cerisier (16); & sa fleur, à celle de l'Oranger, avec l'odeur de celle du *Sagapenum*. Ses branches sont longues, & partagées, dans un même endroit, en plusieurs rameaux. Son bois est mou, sa moëlle grosse, son écorce raboteuse, d'un verd brun, grasse, se séparant aisément, & donnant une résine blanche & visqueuse. Ses feuilles, dont le pedicule est court, sont disposées en rond autour des petites branches. Elles sont longues de deux ou trois pouces, fetmes, grasses, étroites par le bas, rondes, ou ovales à l'extrémité, sans découpure, & d'un verd foncé par dessous. Ses fleurs, dont le pedicule a près d'un pouce de long, sont ramassées en bouquets à l'extrémité des rameaux, & sont paroître l'arbre, au mois de Mai, comme couvert de neige. Elles sont à cinq pétales, semblables, en figure & en grandeur, à celles de l'Oranger, & d'une odeur très agréable; avec cinq étamines, de même couleur que la fleur, mais rouffes à leur pointe, qui est assez longue, & un pistil court. Ses fruits sont parfaitement ronds, plus gros qu'une Cerise, rouges, marqués de trois sillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profondes, couvertes d'une peau forte, bise, & grasse. Ses semences, au nombre de trois, sont rouffes, à plusieurs angles; & leur substance intérieure est blanche, dure & d'une odeur très fétide.

Le Too, &
ses especes.

Le *Too*, vulgairement *Momu*, est proprement le Pêcher dont on distingue plusieurs especes; telles que le *Jobai*, vulgairement *Jamma-Momu*, ou Pêcher sauvage (17), qui ressemble assez à l'Arbousier de Gaspar Bauhin; & le *Ri*, vulgairement *Sju-Momu*, qui est un Pêcher, dont le fruit est aigre, & rougit dans sa maturité.

Le Kjo.

Le *Kjo*, est une espèce d'Abricotier, dont le fruit est gros. On le nomme vulgairement *Ansu*, & *Kara-Momu*, qui signifie *Momu* du Caray.

Le Bai, & ses
especes.

Le *Bai*, vulgairement *Ume* & *Ume-Bos*, est un Prunier sauvage, épineux, dont le fruit, qui est gros, se confit avec de la Biere du Japon, & se transporte à la Chine & aux Indes. Le *Muk-No-Ki* est un autre Prunier sauvage, dont l'écorce est noire, le bois pesant & dur, la moëlle ligneuse, la feuille dentelée, forte, & très propre à polir le bois, à la maniere des Menuisiers. Son fruit est d'un pourpre foncé, & se mange, quoique doux & vaporeux. Son noyau ne se détache point. Le *Ruko* est le Prunier commun des Jardins, dont on distingue aussi plusieurs especes, par la différente couleur de leurs fruits, les uns blancs, les autres couleur de pourpre. Tous ont de petits grains comme les Mûres, & l'on en fait un Vin très agréable. Ils entrent aussi dans la composition de l'Atsua. Le *Jaf*

(16) Kämpfer le définit, *frutex arboreus, sagapeni savoris, flore Mali Aurantia, fructu polyspermo, Cerasi facie*.

(17) Kämpfer le définit: *Malus persea sylvestris, fructu resballo granulato, esse in oblongum rotundo, nucleo integro*.

jibo est un autre Prunier, dont la fleur est rouge. Un autre, qu'on nomme Mogotto, a la fleur double. Sa beauté le fait cultiver dans les Jardins ; & plus l'arbre est vieux & torru, plus ses fleurs ont d'agrément.

Le *Je-Jo-O*, vulgairement *Sakira*, est un Cerisier à fleur simple, dont le fruit est d'un goût austère. Le Japon a d'autres Cerisiers : 1°. Le *Jamme-Sakira*, ou Cerisier sauvage, dont la fleur est double, & devient aussi large que les roses par une soigneuse culture. Rien n'approche de la beauté des Avenues formées de ces Arbres, lorsqu'ils sont en pleine fleur au Printemps. 2°. Le *Ito-Sakira*, qui pousse des branches dès sa racine. 3°. Le *Niwa-Sa-sira*, qui est un Cerisier nain, à la fleur blanche & double. Un autre, de même nom, a la fleur simple, mais de couleur incarnate. 4°. Le *Ko-Sjoï Sakira*, qui est de médiocre grandeur, & dont la fleur est incarnate, double, & de la grandeur d'une moyenne Rose.

Le *Biwa* est un Arbre dont la feuille ressemble à celle du Muscadier, & la fleur à celle du Néflier, ramassée en épi & en grappe. Son fruit ressemble au Coing. Sa chair, qui est pulpeuse & d'un goût vineux, contient plusieurs noyaux, de la figure des Chateignes.

Le *Ri*, vulgairement *Nas*, est un Poirier des Jardins, dont le fruit est gros & dur. On en distingue plusieurs espèces. Les Poirs sont fort communes au Japon. Elles sont si grosses, que les plus petites ne pèsent pas moins d'une livre ; mais il ne faut pas les manger crues.

Le *Dai*, vulgairement *Kara-Nas*, est un Pommier cotonneux, dont le fruit est de médiocre grosseur, rond, & d'une chair dense.

Le *Rai-Kin*, vulgairement *Ruko-Reikin* & *Reiko*, est un autre Pommier, dont le fruit est fort petit & d'un goût austère.

L'*Umbatz*, vulgairement *Marmur*, est un Coignassier, dont le fruit est gros & oblong, presque en forme de Poire. Mais ce sont les Portugais, qui l'ont apporté au Japon.

Le *Dsjakurjo*, vulgairement *Sakuro*, est un Grenadier de Jardin ; Arbre rare, & dont le fruit n'est point agréable.

Le *Kan*, vulgairement *Kummi-Fo*, est un Oranger, dont la feuille est assez grande. Son fruit, qui se nomme *Yo-Mikan*, est de médiocre grosseur.

Le *Juu*, vulgairement *Aie-Tatz-Banna*, est une autre espèce d'Oranger, dont le fruit est fort gros, inégal, & plein de fossettes.

Le *Kitz*, vulgairement *Tatz-Banna*, est un Limonier, dont le fruit est rond, petit, & d'une saveur vineuse.

Le *Kin-Kan*, vulgairement *Fimé-Tatz-Bonna*, est un autre Limonier, dont la pulpe est fort douce.

Le *Sfi*, vulgairement *Karat-Banna*, ou *Gus*, est un Oranger sauvage, dont le fruit est de fort mauvais goût (18). Ses branches sont inégales & tortueuses, garnies d'épines longues, fortes, & très piquantes. Son bois n'est pas dur. L'écorce, qui est grasse & d'un verd brillant, se sépare sans peine. Chacune des feuilles est composée de trois petites feuilles, qui se réunissent au centre, sur un pédicule mince, long d'un demi ponce, garni d'un bord de chaque côté. Ces petites feuilles sont ovales, longues d'un ponce, d'un

ARBRES.
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Je Jo O,
& ses espèces.

PLANTES
POMIFERES
ET
NOCIFERES.
Le Biwa.
Le Dai.

Le Dai.

Le Rai-Kin.

L'Umbatz.

Le Dsjakurjo.

Le Kan.

Le Juu.

Le Kitz.

Le Kin Kan.

Le Sfi.

(18) Kämpfer le définit, *Aurantia trifolia sylvestris, fructu citrino.*

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

verd foncé par-dessus & plus clair au revers; celle du milieu un peu plus longue que les autres. Les fleurs ressemblent à celles du Néflier, & croissent près des épines, ou jointes aux feuilles, une à une, ou deux à deux, sans pédicules. Elles ont cinq pétales, d'un demi ponce de long; elles sont blanches, garnies d'un calice, & presque sans odeur. Le pistil est court, environné de plusieurs étamines courtes & pointues. Le fruit ressemble à l'Orange par la figure, & n'en diffère intérieurement que par l'odeur désagréable & le mauvais goût de sa pulpe, qui est visqueuse. On fait sécher l'écorce de ce fruit, pour en faire, avec d'autres drogues, un remède célèbre au Japon, qui se nomme *Ki-Kolum*.

L'*Itabu* & l'*Ita*,
ou *Itabu*.

L'*Itabu* est un Figuier sauvage, dont le fruit est de couleur purpurine, & la feuille longue, de quatre ou cinq doigts, terminée en pointe, & sans découpeure. Un autre Figuier, nommé *Inu Itabu*, porte un fruit insipide, & jette des racines qui tirent sur le roux. Ses branches sont courtes, grosses, courbées, revêtues d'une écorce rousse, ou d'un verd clair. Ses feuilles, qui durent toute l'année, sont fermes, dures, épaisses, ovales, & terminées en pointe, longues ordinairement de trois pouces, unies & brillantes par-dessus, & d'un verd clair par le dos, qui est garni, dans toute son étendue, d'une infinité de nervures entrelassées les unes dans les autres, d'une manière fort agréable. Les fleurs ne se montrent point. Les fruits, dont le pédicule est court, gros & ligneux, sont de la grosseur & de la figure d'une Noix, mais quelquefois de la figure d'une Poire. Leur chair est blanche, fongueuse, garnie d'un grand nombre de petites semences blanches & transparentes, qui sont environnées d'une très petite fleur blanche à quatre pétales. L'Arbre croît dans les endroits pierreux & le long des murs.

Le *Si*.

Le *Si*, vulgairement *Kaki*, est un Figuier des Jardins, à feuilles de Poirier, & dont le fruit est d'un goût très agréable. L'Arbre est fort laid. Ses branches sont tortueuses & en petit nombre; son écorce, qui est brune ou noire, dans sa jeunesse, devient blanche & raboteuse en vieillissant. Ses feuilles, dont le pédicule est court, ressemblent, en couleur & en figure, à celles du Poirier, mais sont plus longues, ovales, plates, & coroneuses par-dessous. Ses fleurs sortent de l'aisselle des feuilles, aux mois de Mai & de Juin. Elles sont en forme de tuyau, de la grosseur d'un pois, un peu jaunies, environnées d'un calice divisé en plusieurs pièces, avec un pistil court & plusieurs étamines. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors; sa chair de couleur rousse, tendre, & d'un goût de miel. Ses semences ressemblent à celles de la Courge, & sont rangées en étoiles au milieu du fruit.

Le Figuier d'Europe, que les Portugais ont porté au Japon, y donne des fruits plus gros & de meilleur goût que les nôtres. Cependant, on n'y a pas pris soin de le faire beaucoup multiplier.

L'*Ono-Kaki*.

L'*Ono Kaki* est une autre sorte de Figuier, dont les fruits ressemblent à l'Orange. On les fait sécher au Soleil, on les couvre de farine & de sucre, & c'est dans cet état qu'ils se vendent.

Le *Kineri-Gaki*.

Le *Kineri-Gaki*, diffère peu des Figuiers précédens, par sa figure & celle de son fruit; mais les Figues ne se conservent point, & ne peuvent être mangées que dans leur fraîcheur.

Le *Sfou-Kaki*, autre Figuier, donne un fruit qui ne se mange point, mais qu'on enterre dans un pot, pour le faire pourrir & fondre; & dans le suc, qu'on passe soigneusement, on trempe le papier dont on fait des habits, pour le garantir de la pourriture. On s'en sert aussi pour teindre, en couleur baye, les toiles d'Orties & de Chanvre.

Le *Sfi*, vulgairement *Kuispinas*, est un Néflier dont la feuille est grande, la fleur très blanche, l'odeur très agréable, & la forme en tuyau, partagé en six levres, longues, étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une Rose. Son fruit, qui est exagone & de figure cônica, a la poulpe jaune, d'un goût désagréable, & remplie d'une infinité de petites semences, semblables à celles du Sésame. Cette poulpe sert aux teintures en jaune. Un autre Arbre, de même nom, a la feuille plus petite & la fleur blanche & double. Son bouton, lorsqu'il n'est point ouvert, présente la figure d'une belle coque de Limaçon, de figure oblongue.

Le *Sidom*, vulgairement *Sidomi-Notti*, est un Arbrisseau, qui par sa feuille & ses autres apparences ressemble au Prunier sauvage. Sa fleur est rouge, à cinq pétales, avec un calice de figure cônica, duquel il sort, avant la chute des pétales, un fruit charnu.

Le *Sicku*, vulgairement *Ken*, & *Kenpocones*, est un Poirier, qui porte un fruit d'une figure extraordinaire, & d'un goût agréable, semblable à celui de notre Poire de Bergamotte. Ce fruit, dont le pédicule est fort long, se divise d'abord comme en deux branches, ensuite en plusieurs autres, opposées les unes aux autres, plus grosses qu'un tuyau d'orge, tortueuses, & longues d'un demi pouce, à l'extrémité desquelles sont suspendus, à une petite queue, deux grains, de la figure & de la grosseur d'un grain de Poivre, divisés en trois lobes, qui contiennent chacun une semence, assez semblable à celle du Lin, par sa couleur, son brillant & sa grosseur. Les feuilles de l'Arbre sont ovales, pointues, d'un verd clair, & finement dentelées.

Le *Ka*, vulgairement *Nassubi*, est le Pommier fou. Les Japonnois ont différentes sortes de Courges & de Melons. Le *Feo*, vulgairement *Nari-Trigango*, est une grande Courge, dont le milieu est étroit. Une autre espèce, de même nom, & de figure ronde, a la poulpe dense. Le *Ko* en est une autre, dont le fruit est oblong, la fleur grande & blanche. Le *Kwa*, vulgairement *Furi-Uri*, *Spoori*, *Tsike Uri* & *Tjutke-Uri*, en est une quatrième espèce, grande, de figure ronde oblongue, dont la croûte est une chair solide, qui a le goût du Concombre. On l'apprête avec le marc de Cerise, & c'est un mets des plus ordinaires. Son nom est *Connemon*.

Le *Kwa*, vulgairement *Togwa* & *Kamo Uri*, est un grand Melon de figure oblongue, dont la chair est serrée. Le *Ten-Kwa* est le grand Melon commun cannellé. Le *Sjo-Kwa*, vulgairement *Awo Uri*, est un autre Melon cannellé, mais plus petit que le précédent.

L'*Awa*, vulgairement *Karas-Uri*, est le Concombre commun des Jardins, dont on distingue plusieurs espèces : le *Ko-Kwa*, vulgairement *Soba-Uri*, en est une longue, pleine de verrues & de fentes. Le *Si-Kwa*, vulgairement *Fitzma*, en est une autre, oblongue, cannellée, tortue, terminée en pointe.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le *Sfou Kaki*.

Le *Sfi*.

Le *Sidom*.

Le *Sicku*.

Le *Ka*.
Diverses sortes
de Courges.

Melons.

Concombres.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Ginkgo.

Le *Ginkgo*, ou *Gin-an*, vulgairement *Iujo*, est un Noyer à feuilles de Capillaire, dont le tronc est long, droit, gros & branchu. Son écorce est de couleur cendrée; son bois, lâche & foible; sa moëlle, tendre & fongueuse. Ses feuilles, qui naissent une à une, ou plusieurs ensemble, ont un long pedicule : elles sont étroites par le bas, & vont en s'élargissant comme la feuille de Capillaire; leur largeur est de trois ou quatre pouces, sur la même longueur. Le bord supérieur est arrondi, avec des sinuosités inégales, & une profonde entaillette au milieu. Elles sont minces, lisses, couleur de verd de Mer, & en Automne, d'un jaune rougeâtre, sans nervures. Les petites branches, qui sont au sommet de l'Arbre, portent des chatons, couverts d'une espèce de farine. Un gros pedicule, d'un pouce de long, & sorti de l'aisselle des feuilles, porte un fruit rond, ou oval, assez semblable, en figure & en couleur, à la Prune de damas. Sa superficie est inégale, & d'un jaune pâle. Sa chair, qui est blanche, pleine de suc, & d'un goût austère, contient une Noix, à laquelle elle tient si fortement, qu'on ne peut l'en séparer qu'en la faisant pourrir dans l'eau. Cette Noix, qui se nomme *Ginnant*, a l'apparence d'une pistache, avec le double de sa grosseur. Le noyau qu'elle contient est blanc, un peu dur, & se mange au dessert, parce qu'on le croit favorable à la digestion. Il s'employe aussi dans divers ragoûts.

Le Kaja.

Les Provinces Septentrionales du Japon ont une autre espèce de Noyers, qui se nomme *Kaja*, & qui croît fort haut. Ses fruits sont des Noix oblongues, renfermées dans une poulpe de chair, qui ont la figure & la grosseur des Noix d'Arka. Elles sont d'un goût fort agréable, lorsqu'elles sont seches; & d'astringentes qu'elles étoient, elles deviennent alors purgatives. L'huile qu'on en tire diffère peu, pour le goût, de l'huile d'amande, & sert également pour l'apprêt des alimens, & pour la médecine. On brûle leurs noyaux, pour en recueillir une vapeur grasse, qui entre dans la composition de la meilleure Encre.

Le Fi.

Le *Fi*, vulgairement *Kaja*, est une sorte d'Ifs, qui porte des Noix. C'est une espèce de Kaja, commun dans les mêmes Provinces, & qui devient aussi fort grand. Ses branches naissent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent presque sur un même plan. Son écorce est noirâtre, grosse, odorante & fort amère. Son bois est sec, léger, avec peu de moëlle. Ses feuilles, qui sont sans pedicules, ressemblent beaucoup à celles du Romarin, mais sont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obscur par-dessus, & clair par-dessous. Son fruit, assez semblable aux Noix d'Arka, croît entre les aisselles des feuilles, où il est fortement attaché, sans aucun pedicule. Il naît à l'entrée du Printemps, pour meurir à la fin de l'Automne. Sa chair, qui est molle, fibreuse, verte, d'un goût balsamique & un peu astringent, renferme une Noix ovale, garnie d'une pointe aux deux extrémités, avec une coquille ligneuse, mince & fragile. Son noyau est d'une substance douce & huileuse, mais si styptique, qu'il est impossible d'en manger, lorsqu'il est un peu vieux. On en tire une huile, que les Bonzes employent aux usages de la Cuisine.

Le Sui.

Le *Sui*, vulgairement *Ssi-No-Ki*, est un Hêtre à feuilles de Frêne, dont la fleur est hexapetale & ramassée en épis. Son fruit est une Noix, renfer-

mées dans une coque écailleuse, garnie de pointes, & de la grosseur d'une Aveline.

Le *Kas-No-Ki* est proprement le Chêne verd, dont les Japonois distinguent deux especes; l'une nommée *Koku*, vulgairement *Kasjuwa*, *Boku-Soku* & *Sjirakas*, dont le bois est blanc : l'autre, qui s'appelle *Reki*, vulgairement *Kunugi*, *Spira-Kunugi*, & *Akakas*, dont le bois est rouilâtre & fort dur.

Le *Riit*, vulgairement *Kuri*, est le Châtaignier commun, Arbre fort commun au Japon, surtout dans la Province de Chicugen, où il porte des fruits plus gros & meilleurs que les nôtres. Il y en a plusieurs sortes, dont la principale différence consiste dans la grosseur inégale de leurs Châteignes.

Le *Sin*, vulgairement *Fasi-Bami* & *Fa*, est une espece de Coudrier, dont le fruit est oblong & sans barbes.

Le *Sarjio*, vulgairement *Jus-No-Ki*, qui signifie Arbre de Fer, est un Arbre d'une grandeur extraordinaire, dont les feuilles, alternativement opposées, sont ovales, pointues, longues de deux pouces, inégales, dures, épaisses, & sans découpures. Son fruit, qui croît sans pedicules au sommet des petites branches, est de figure conique. Il devient ligneux, en se desséchant, & se trouve intérieurement rongé, comme la Noix de Galle. Il est assez gros, dans sa fraîcheur, pour remplir la main. Les Singes l'aiment beaucoup; ce que le nom de *Sarjio* signifie.

Le *Ta*, ou *Sa*, vulgairement *Tsja*, est un Arbre fruitier, dont les branches poussent sans ordre, dès le pied. Ses feuilles deviennent semblables à celles du Cétiver, après avoir ressemblé, dans sa jeunesse, à celles de l'E-vonyme. Sa fleur differe peu de la Rose des champs. La Capsule seminale, qui est comme ligneuse, s'ouvre dans sa maturité, & donne deux ou trois semences, dont chacune contient un seul noyau de la figure d'une Chateigne, & couvert d'une écorce fort semblable, mais plus petit.

Le *Rjogan*, ou *Djogan*, vulgairement *Djogan-Nuki*, qui signifie Œil de Serpent, est un Arbrisseau Chinois d'origine, dont les branches sont minces, les feuilles parragées en cinq lobes, la fleur en forme de Rose, & d'une parfaite blancheur. Son fruit, qui est tassé en grappes, est de la grosseur d'une Noix, & contient une poulpe noire, molle, douce, avec un noyau de couleur cendrée, dur, & d'un goût fade. La poulpe, que les Japonois trouvent délicieuse, a le goût d'une Cerise sèche, qu'on auroit fait cuire au vin & au sucre. On distingue deux autres especes du même Arbre, qui se nomment *Roganna* & *Ritsji*.

Le *Sju*, ou *Sjin*, vulgairement *Nesji*, *Nindsin*, ou *Dsin-Dsom*, est une espece de Chervi des Montagnes. C'est le fameux *Ginseng*, que les Chinois nomment *Som*, & les Tartares *Soafai*. Cette Plante, lorsqu'elle est nouvelle, n'a qu'une racine simple, qui ressemble à celle du Panais, longue de trois pouces, & de la grosseur du petit doigt, charnue, blanchâtre, divisée quelquefois en deux jambes, garnies de peu de fibres, d'une odeur tirant sur celle du Panais jaune, & du goût de notre Chervi, mais plus agréable & plus doux, avec une petite armetume presque insensible. Lorsque la Plante s'est élevée d'environ un pied, elle prend une ou deux au-

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le *Koku* & le
Reki.

Le *Riit*.

Le *Sin*.

Le *Sarjio*.

Le *Ta*.

Le *Rjogan*.

PLANTES
ORACILES
ET
FRUITIERES.
Le *Sju*, ou le
Ginseng.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

tres racines, semblables à la première; & dans sa force, elle en prend un plus grand nombre. Sa tige devient haute d'environ deux pieds; mais elle est plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, cannelée & garnie de nœuds, desquels naissent les branches, alternativement opposées. Des pédicules, longs d'un pouce & demi, & sillonnés profondément jusqu'au milieu de leur longueur portent des feuilles de figure & de grandeur différentes, suivant l'âge de la Plante; rondes d'abord, longues d'un pouce & légèrement dentelées; mais qui deviennent ensuite plus grandes, se partagent en plusieurs lobes & ressemblent entièrement à celles du Chervi. Les fleurs disposées en ombelle, chacune sur un pédicule séparé, sont blanches, à cinq pétales, & de la grosseur d'un grain de Coriandre. Les étamines sont courtes, & s'élèvent entre les pétales. Le pistil est presque imperceptible. La semence ressemble à celle de l'Anis. Cette Plante se cultive à Meaco; mais elle y a peu de vertu. Son Pays natal est la Corée & la Tartarie. Comme sa principale vertu est de fortifier les fibres & de faciliter la circulation des humeurs, elle s'emploie dans presque tous les remèdes & dans tous les cordiaux (19).

Le Kofuk.

Le *Kofuk*, vulgairement *Nisji* & *Jobu-Ninfin*, est le Panais de l'Europe; comme le *Jamma-Ninfin* est notre Panais sauvage.

Raves. Le Bufen, le Kci, & le Farjo.

Le *Bufen*, vulgairement *Aona*, est la Rave ronde des Jardins, ou Rave de Limoulin. Le *Kci-Fuku*, vulgairement *Daikon*, est le grand Raifort, qui fait, au Japon, la principale nourriture du Peuple. Il se mange, crud ou cuit, vieux ou nouveau. On le cultive dans les champs, où il croît en abondance. Le *Farjo* est la petite Rave pyramidale de Bauhin.

Le Sadfin.

Le *Sadfin* est un *Lychnis* sauvage, à feuilles de Giroflée, dont la tige est d'environ un pied de hauteur, & les fleurs blanches à cinq pétales. Sa racine est longue de trois ou quatre pouces, d'un goût fade, qui rire sur celui du Panais. Il se trouve des Imposteurs, qui la vendent pour du Ginseng.

Le Kekkoo.

Le *Kekkoo*, vulgairement *Kikjoo* & *Kirakoo*, est une Raiponce, haute d'une coudée, à feuilles oblongues & dentelées, dont la racine est longue de quatre pouces, grosse & laideuse. C'est la plus estimée, pour ses vertus, après celle du Ginseng. Ses fleurs, qui croissent au sommet de la tige, sont en cloche, d'un pouce & demi de diamètre, bleues, & découpées assez profondément en cinq parties. On distingue trois espèces de cette Plante; l'une, qui a la fleur blanche & double; l'autre, dont la fleur est simple, d'un pourpre bleu, avec des cannelures couleur de pourpre, garnies de poils dans les intervalles, les pointes jaunâtres, & un pistil bleu, revêtu de poils. La troisième a la fleur double, d'un pourpre bleu.

Le Mondo.

Le *Mondo*, & *Biak-Mondo*, vulgairement *Riuno-Figu*, est un Chien-dent dont la fleur est hexapétale, en forme d'épi. Sa racine est fibreuse & bulbeuse. Un autre Chien-dent, nommé aussi *Riuno-Figu*, s'étend beaucoup & pousse continuellement des rejetons. On fait prendre, aux Malades, les petits tubercules qui terminent la Plante, confits au sucre. Le fruit est rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice dont les bords sont cre-

(19) Dégrossée & mise en poudre. La dose est d'un gros, ou un gros & demi.

nelés

nelés. Le *Temondo* est encore une autre espèce, commune surtout dans la Province de Lexuma, &c dont la racine est plus grosse.

Le *Boofu*, autrement *Fofu*, & *Fumas-Kanna*, est le Ligustique vulgaire.

On distingue plusieurs sortes de Persils. Le *San-Bofu*, vulgairement *Jamma-Bofu*, est le Persil des bords de la Mer, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Ancolie, mais sont un peu plus grasses. Le *Nadagi Nadaki* est le Persil des Marais de Bauhin. Le *Kin*, vulgairement *Seri*, est le petit Persil à feuilles de Morgeline. Le *Quaiko*, ou *Vikio*, vulgairement *Kureno Ommo*, est l'Anis commun. Le *Sfiro*, vulgairement *Tagara-Kinfo*, est le Moutardier des Jardins. Le *Bansjo*, vulgairement *Toogaras*, est le Poivrier commun des Indes.

Le *Doku-Quatz*, vulgairement *Dosjen* & *Udo*, est un Arbrisseau annuel, dont la racine est grasse & charnue. Elle se mange, aussi-bien que les premières tiges. Ses feuilles sont longues d'un pied, & partagées en lobes, disposées en triangle. Ses fleurs sont petites, & blanchâtres, à cinq pétales.

Le *Kjoo*, vulgairement *Sfonja*, est le Gingembre sauvage, à larges feuilles, qui se nomme aussi *Fafi-Kami* & *Kureno-Fafi-Kami*. On en distingue un autre, nommé *Djooska*, & vulgairement *Mjoga*, dont le goût n'est pas fort, & dont la tige & les feuilles ressemblent à celles du Roseau.

Le *San-Djoska*, vulgairement *Jamma-Mjoga*, est un *Orchis* dont la tige est haute d'un pied, la feuille étroite, & la fleur disposée en épi. Sa capsule seminale, qui est de la grosseur d'un pois, contient un grand nombre de petites semences.

Le *Tjwa* est un *Doronic*, dont la racine est noueuse, fibreuse, & d'un mauvais goût. Sa feuille ressemble à celle de l'herbe aux Teigneux. Sa tige est nue, & haute d'une coudée. Ses fleurs sont jaunes, & semblables à celles du Chrysanthème. Sa semence est de figure cylindrique, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une saveur onctueuse, mais très mauvaise.

Le *Sco-Kufitz*, vulgairement *Kufaggi*, qui signifie Planter *Fetide*, est un grand Arbrisseau, dont les feuilles, alternativement opposées, sont grandes, & ressemblent à celles de la Bardane. Elles se mangent. Ses fleurs approuent de celles du *Ledum*.

Le *Boffai*, vulgairement *Quai*, est un Jonc aquatique, dont on mange la racine, qui est fibreuse & garnie de nœuds.

Le *Siko*, vulgairement *Omodaka*, est le *Phleas* aquatique de la petite espèce, à cinq feuilles larges. Sa racine, qui ressemble à la précédente, se mange aussi.

Le *Kai*, vulgairement *Tokoro*, est une herbe des Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Couleuvrée blanche. Sa racine ressemble à celle du Gingembre & se mange. Ses fleurs, formées en épis, sont blanches, hexapétales, & de la grandeur d'une semence de Coriandre, avec un pistil au milieu.

Le *Djojo*, vulgairement *Jamma-Emo*, est une herbe des Montagnes, qui monte aux Arbres. Sa racine, qui se mange, est grosse, longue, charnue, fibreuse, de figure inégale, suivant les lieux où elle se trouve. Sa feuille est

Tome XI.

V u u u

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Boofu.

Persils.

Le Quaiko.

Le Sfiro.

Le Bansjo.

Le Doku-
Quatz.

Le Kjoo.

Le San-Djoska.

Le Tjwa.

Le Sco Kufitz.

Le Boffai.

Le Siko.

Le Kai.

Le Djojo & la
Tjukne Imo.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

L'U & SPEN.

membraneuse, & ressemble à celle de la double feuille (20). Ses fleurs ne diffèrent point de celles du *Lychnis*; mais elles s'ouvrent peu, sont très petites & à six pétales. Une autre espèce, nommée *Tjukan-Iso*, porte des baies; & ses semences croissent sous l'aisselle des feuilles.

L'*U*, vulgairement *Iso*, & *Satai-Iso*, est un *Phlecos* des Marais, semblable au grand *Phlecos* aquatique, à feuilles larges, de Bauhin. Sa racine est longue, grosse, charnue, fibreuse, avec des rejetons mouilleux. Elle se mange, aussi-bien que la tige. Le *Spen* en est une autre espèce, dont la racine se mange aussi.

Le Gobo.

Le *Gobo*, autrement *Umma-Bufuki*, est proprement la grande Bardane, qu'on cultive, au Japon, dans les Terres noirâtres, & dont la racine se mange avant qu'elle ait poussé la tige.

Le Sjooriku.

Le *Sjooriku*, vulgairement *Iamma-Gobo* & *Isjuwo-Sikki*, est une Plante sauvage, dont la racine se mange & ressemble au Navet. Elle a l'odeur & le goût de la Bardane. Ses feuilles ressemblent à celles de la Patience; ses fleurs sont à cinq pétales, blanches, & disposées en épi.

Oignons &
Poireaux.

Le *Soo*, vulgairement *Fuomosi* est l'Oignon d'Europe; comme le *San*, vulgairement *Fir*, ou *Ninniku*, est le Poireau commun à grosse tête. Mais le *K'u*, vulgairement *Miira-Nira*, est un Poireau fendu, à feuilles de Junc; & le *Kai*, vulgairement *Oi-Nira*, est un Poireau fendu à larges feuilles.

Le Kio.

Le *Kio*, vulgairement *Tsisa*, est la Laitue commune des Jardins, non pommée. On en distingue deux autres espèces, qui se nomment *Kukio* & *Rukio*.

Le Kamenzi.

Le *Kantatz*, vulgairement *Fusu-Kusa*, est un Choux blanc crépé, de la Chine, qui devient haut de trois coudées, & dont la tête se ferme rarement.

HERBES,
LÉGUMES,
ET MOUSSES.

Le *Bakin*, vulgairement *Uma-Biju* & *Siberi-Fiju*, est le Pourpier des Jardins à larges feuilles. Le *Fo-Sei*, vulgairement *Fusina*, *Tjugumigusa*, & *Tampopo*, est la Dent de Lion, à larges feuilles. Le *Ro*, vulgairement *Fuki-Sabuki*, est le Persil commun. Le *Tas*, vulgairement *Koki*, est la Mouffe en général. Le *Soo*, vulgairement *Momubah* est l'herbe ou l'algue de Mer, en général. Le *Si*, vulgairement *Naka*, est le Champignon des champs, dont le pédicule est blanc, & la tête plate & tachetée. Il se mange. Le *Tan*, vulgairement *Taki*, est un autre Champignon, bon à manger, blanchâtre, à tête pelée, à bord inégal & souvent frangé. Un autre, plus petit, & vanté pour son excellence, a la tête noire par-dessous. Le *Sjorto*, est la Truffe du Japon, qui croît sous les Sapins. Le *Bokudsi*, vulgairement *Kikuragi* & *Ki-No-Mimi*, est un Champignon dont la tête est tachetée de blanc & de noir, & qui vient sous les vieux Arbres. Il se mange. Le *Si-Fai*, vulgairement *Ama-Nori* & *Murasaki*, est une Mouffe de Mer, de couleur purpurine, qui croît sur les Rochers, & qui se mange quoique d'une substance dure & membraneuse. Le *Sekisi*, vulgairement *Iwatagi*, est une Mouffe, qui croît sur les plus hauts Rochers. Le *Seki-Qua*, vulgairement *Kokuro-Buto* & *Tokoro-Tengusa*, est un Algue des Rochers, capillaire, rameuse & jaunâtre, dont

(10) Ou Gramen Parnassii.

on fait, au Japon & à la Chine, une espee de Vermicelli, qui se nomme *Tokororen*. Le *Toi-Sei*, vulgairement *Aii-Nori*, est une Mouffe de Mer, semblable à la Coraline, fendue en plusieurs endroits, dont la feuille est très menue. Le *Fiomé*, autrement *Kombu*, est un *Fucus* marin, de la figure d'une lance, dentelé, & d'environ une toise de longueur. Il croît sur les Rochers, baignés de la Mer, & nage sur l'eau. On le mange, après l'avoir préparé. Le *Kaitai*, vulgairement *Arame*, est un autre *Fucus*, de la même figure, mais qui n'est pas dentelé. Le *Sisjoo*, vulgairement *Miru*, est une Mouffe de Mer, branchue, en forme de Coralloïde. Le *Roku-Kaku*, vulgairement *Ino-Matta*, est encore une Mouffe, plus grosse que la précédente, & qui a la figure de corne de Cerf.

Le *Come*, ou *Wafi*, est le Riz en général. On en distingue deux especes; l'un gras & fort blanc, nommé *Ko*, vulgairement *Matiji-Gomme* & *Ururujine*; l'autre plus maigre & rougeâtre, qui se nomme *Da*, vulgairement *Mosfi-Gomme* & *Mosfi-No-Jome*. Toutes sortes de blés, & l'orge en particulier, portent le nom de *Baku*, vulgairement *Muggi* & *O Muggi*. Le *Ko-Muggi* est le froment. Le *Jenbaku*, vulgairement *Karas-Muggi*, est le petit Bled, ou le Seigle. Le *Jokui*, vulgairement *Dsufudama*, est la larme de Job. Le *Sioku*, vulgairement *Kibi* & *Kimmi-Kibi*, est le Millet commun à grain jaune. Le *Sjokuso*, vulgairement *Too-Kibbi*, est le Millet Chinois, transporté, au Japon, depuis plusieurs Siècles. Sa tige & ses feuilles ressemblent à celles du Roseau, & ses grains sont jaunâtres. Le *Dsjeku*, vulgairement *Awa*, est un *Panicum* à grande queue pendante, garnie de poils. Le *Fai*, vulgairement *Fije*, est un *Panicum* à grain noirâtre. Le *Kjokuso*, vulgairement *Nan-Bankiwi* (21), est un Millet que les Portugais ont porté des Indes au Japon. Le *Kjo*, vulgairement *Soba*, est une espee de Bled Sarasin, qui se sème. On en distingue deux autres; l'un qui rampe dans les Bois, & qui se nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwo-Nome*; l'autre, qui croît dans l'eau, & dont l'Avoine s'attache aux habits. On le nomme *Sui-Roo*, vulgairement *Midju-Soba*. Le *Koba*, vulgairement *Gomma*, est le Sésame, dont l'huile s'employe dans le vernis, dans les alimens & dans la Médecine. Le *Jisjoku*, vulgairement *Kos*, est le Pavot en général. Le *Wan*, vulgairement *Nora-Mame*, est le gros Pois des Jardins, dont la fleur & le fruit sont blancs. Le *Sandfu*, vulgairement *Sora-Mame*, est la Fève des champs, dont le fruit est noirâtre. Le *Fen*, vulgairement *Adfi-Mame* & *Kaadfi-Mame*, est le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur est grêle & purpurine; les gouffes sont courtes & larges. Sa semence est rouge & semblable au Pois chiche. Le *Toodfu* est un Haricot à grandes feuilles, dont les gouffes sont longues d'un pied, & de la forme d'une épée; ce que son nom signifie. Ses fleurs sont d'un blanc purpurin, & longues de deux pouces. Sa semence est rouge, & plus grosse que la Fève des Jardins. Le *Reodfu* est un autre Haricot, dont la fleur est d'un beau pourpre, & dont la gouffe ressemble à celle des Pois de Jardin. On distingue plusieurs autres sortes de Haricots; une, entr'autres, dont les Japonnois font une espee de bouillie, qui leur tient lieu de Beurre, & dont ils font une

Riz, Bled &
autres Grains.

(21) C'est-à-dire, Millet des Pays Septentrionaux.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Koquan*.

Le *Quai*.

Le *Sokio*.

Le *Kakusju*.

PLANTES
REMARQUA-
BLES PAR LA
BEAUTE' DE
LEURS FLEURS.

Le *Mokksei*.

Le *Buke*.

Le *Teito*.

Le *Biern*.

Le *Sini*.

saucé fameuse, qui se sert avec les viandes rôties. Ils nomment la bouillie *Mijo*, & la saucé *Sooju*.

Le *Koquan*, vulgairement *Nemu-No-Ki*, c'est-à-dire, Arbre qui sommeille, est un Arbre, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Acacia, & dont les gouffes sont pendantes; de-là vient ce dernier nom.

Le *Quai*, vulgairement *Jens* & *Quai-Kaku*, est un Arbre dont le tronc est extrêmement gros. Ses feuilles sont garnies de quatre lobes, & ses gouffes articulées. Kämpfer juge que c'est le Tamarin; mais il est étranger, rare, & presque stérile au Japon.

Le *Sokio* est un très grand Arbre, dont les feuilles sont fort longues, & ont plusieurs lobes. Ses branches sont longues & minces. Il est étranger, comme le précédent, & presque stérile. Kämpfer est porté à croire que c'est l'arbre de la Cassé.

Le *Kakusju*, vulgairement *Kawara-Fisagi*, ou *Adsja*, est un Arbruste à feuilles de Bardane, dont la fleur est monopétale, les siliques longues & menues, la semence petite, en forme de rein, & garnie de poils aux deux extrémités. Il a peu de branches; mais elles sont fort longues. Le pistil de ses fleurs, qui sont de couleur pâle, & d'une odeur assez douce, se change en une silique pendante, ronde, & grosse comme un tuyau d'Avoine, dont on fait boire la décoction aux Asmatiques. Les feuilles, qui ont de chaque côté deux espèces d'oreillettes, s'appliquent sur les parties douloureuses, & passent pour être amies des nerfs.

Le *Sjiko*, vulgairement *Rintsjo* & *Rantsjoge*, est un Arbrisseau de deux coudées de hauteur, dont la feuille est pinnée, & la fleur ramassée en ombelle au sommet des Rameaux. Elle est blanche & d'une très agréable odeur. On en distingue une espèce, nommée *Jamma-Rinsjo*, dont les feuilles, plus longues & plus étroites, approchent de celles du *Cariophylle* Aromatique.

Le *Mokksei* est un Arbre, qui se cultive dans les Jardins, & dont la feuille ressemble à celle du Châtaignier. Ses fleurs, qui naissent aux aisselles des feuilles, sont petites, à quatre pétales, d'un blanc jaunâtre, & de l'odeur du Jasmin.

Le *Buke* est un petit Arbruste, dont la fleur est rouge, à cinq pétales, & qui ressemble à l'Acacia d'Allemagne.

Le *Teito*, vulgairement *Jamma-Buki*, est un Arbrisseau sauvage, qui ressemble au Cyrisé. Sa fleur est jaune, à cinq, six, ou sept pétales, & semblable à la Renoncule. On en distingue un autre, dont la fleur est jaune & double.

Le *Biern*, vulgairement *Bijo-Janagi*, est une espèce de petit Saule, à grandes fleurs de Renoncule (11).

Le *Sini*, ou *Confusi*, vulgairement *Kobus*, est un Arbre sauvage, de la grandeur du Cerisier. Ses branches sont tortueuses. Son écorce sent le Camphre, & sa feuille ressemble à celle du Néflier; mais ses fleurs, qui naissent à l'entrée du Printemps, sont des espèces de Tulipes ou de Lys blancs. Leur pistil est gros & de figure conique, environné d'un grand nombre d'étamines.

(11) Kämpfer le décrit: *Androsaphum constantinopolitanum*, flore maximo W'peleri.

Le *Mokwuren* est un Arbrisseau, qui porte des fleurs à peu près semblables aux précédentes, excepté qu'elles sont rouges.

Le *Tecki-Tsjoeku*, vulgairement *Tsusufi*, est le Cistus des Indes, à feuilles du *Ledum* des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman. C'est un Arbrisseau, couvert d'une écorce verte-brune. Ses fleurs sont monopétales, & ressemblent à celles du Martagon. Leur couleur varie beaucoup. Cet Arbrisseau est fort commun au Japon, & fait l'ornement des Campagnes & des Jardins. Il est tantôt à fleurs blanches, marquetées de longues taches rouges; tantôt à fleurs d'un violet blanchâtre, marquées de taches d'un pourpre foncé; tantôt à petites fleurs purpurines, &c.

Le *Riuku-Tsusufi*, Plante qui vient des Isles de Liquejos & des Philippines, porte une fleur d'un jaune pâle, en fleur-de-lys, à pétales droits, & marqués de points d'un jaune foncé. Une autre Plante, du même nom, a la fleur d'un rouge purpurin, tacheté de pourpre foncé.

Le *Jedogawa-Tsusufi* est un Cytise fort célèbre au Japon. Ses rameaux sont hérissés de pointes. Sa feuille est couverte de poils, & de la figure d'un fer de lance. On en distingue un à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, & un autre à fleurs incarnates.

Le *Jamma-Tsusufi* est un Cytise des Campagnes, à fleurs de lys, d'un vif incarnat, tachetées de points roux. On en distingue un autre à points rouges; & un troisième à fleurs de vermillon, tachetées de rouge foncé.

Le *Mijamma-Tsusufi* est un Lys des Montagnes, dont les fleurs sont d'un rouge incarnat, & naissent abondamment avant & avec les feuilles. On en distingue un, dont la fleur est purpurine.

Le *Kirisma-Tsusufi* est un Arbruste fort touffu, & fort estimé. Sa fleur est de couleur écarlate. Il en est tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en sang.

Le *To-Ken*, vulgairement *Satsuki*, est encore un Cytise, dont on distingue plus de cent espèces différentes. Il porte des Lys & ne fleurit qu'en Automne. Ses fleurs sont rares, croissent une à une, & ne se ressemblent point. Les unes sont d'un bel incarnat, d'autres d'un écarlate un peu détrempé, d'autres blanches & doubles, d'autres d'un bel écarlate, d'autres couleur de pourpre, tirant sur le blanc.

Le *Sakanandso* est un autre Arbrisseau, qui porte aussi des Lys, mais plus larges, & qui est plus rare que les précédents.

Le *Sa*, ou *Sjun*, vulgairement *Tsubakki*, est un Arbrisseau à fleurs de Roses, dont le fruit est de figure pyramidale, & contient trois semences. On distingue le sauvage, qui est à fleur simple, & celui des Jardins, qui a la fleur double & plus belle. Il ressemble beaucoup à l'arbre du Thé.

Le *San-Sa*, vulgairement *Januna-Tsubakki*, est un grand Arbrisseau, dont le tronc est court, & l'écorce d'un verd-brun. Ses feuilles ressemblent à celles du Cerisier. De leurs aisselles, il naît, en Automne, un ou deux boutons écailleux, de la grosseur d'une balle de fusil, qui venant à s'ouvrir font éclore une fleur à six ou sept grands pétales rouges, en forme de rose de la Chine. Une espèce de couronne, qui sort du fond de la fleur, produit plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes & divisées en deux, avec des pointes jaunes. Cette Plante a un grand nombre de variétés dans

ARRRRI,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Mokwuren.
Le Tecki-Tsjoeku.

Le Riuku-Tsusufi.

Le Jedogawa-Tsusufi.

Le Jamma-Tsusufi.

Le Mijamma-Tsusufi.

Le Kirisma-Tsusufi.

Le To-Ken.

Le Sakanandso.

Le Sa, ou Sjun.

Le San Sa.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Sijo.

la couleur & dans la forme double ou simple de ses fleurs, qui lui font donner des noms différens. Celle, qu'on nomme *Sasangua*, produit un fruit de la grosseur d'une Pistache. Ses feuilles préparées se mêlent avec celles du Thé, pour en rendre l'odeur plus agréable; & leur décoction sert aux femmes, pour se laver les cheveux.

Le *Sijo*, vulgairement *Adjai* & *Adiki*, est un Sureau aquatique, à feuilles de *Hortula Malabarica*, & à fleurs bleues de quatre ou cinq pétales, ramassées en grappes rondes.

DIVERS
SUREAUX.
Le Fundan.

Le *Fundan*, vulgairement *Te-Mariqua*, est un Sureau dont la feuille est plus ronde que celle du Sureau aquatique, & garnie de beaucoup de nervures, avec les bords dentelés. Sa fleur est blanche à cinq pétales, & ramassée en grappe ronde. Le *Kade-Mariqua* est un Sureau à feuilles étroites, alternativement opposées & dentelées. Ses fleurs ressemblent à celles du précédent. Le *Joro*, vulgairement *Utsugi*, est un autre Sureau, qui ne s'élève que de quatre ou cinq pieds. Ses fleurs, qui naissent à l'extrémité des rameaux, sont en grand nombre, & très semblables à celles de l'Oranger. Ses feuilles sont deux à deux, à demi ovales, pointues, & très finement dentelées. De l'écorce du milieu, on fait de bonnes emplâtres. Le *Fon-Utsugi* a la fleur double & très blanche. Il sert à l'ornement des parterres. Le *Korai-Utsugi*, ou Sureau de Corée, a les feuilles de l'*Adjai*. De longs pédicules, qui naissent au bout des rameaux, & qui se partagent en cinq branches, vont embrasser la base d'une très belle fleur monopétale, découpée en cinq grandes lèvres ovales, qui laissent paroître un pistil à grosse tête, environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur est d'une odeur charmante, & d'un blanc incarnat mêlé de rouge. Le *Nippon-Utsugi* est un Sureau des Montagnes, dont la fleur est moins grosse & d'un rouge purpurin.

Le Sibie.

Le *Sibi*, vulgairement *Fokudsitqua*, *Fakufinda* & *Fakufitz*, est un Arbre très rare, de la grandeur d'un Grenadier, tortueux, de couleur jaune, & qu'on croiroit sans écorce. Ses feuilles sont de grandeur inégale. Ses fleurs, ramassées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, sont de la grosseur de l'Œillet, & de couleur de chair.

Le Riotsjo.

Le *Riotsjo*, vulgairement *Nadsen-Kadsura* & *Nodsjo*, est un arbrisseau qui s'étend beaucoup, & dont la feuille ressemble à celle du Rosier des Jardins. Sa fleur, qui s'évanouit en cinq lèvres, semblables aux pétales de rose, est d'un très beau rouge.

Le Kingo & le
Kot.

Le *Kingo*, vulgairement *Affagawo*, est un Lisor à grandes fleurs blanches, qui s'ouvrent le matin; comme le *Kos* & *Kudsi*, vulgairement *Firagawo*, en est un autre, qui s'épanouit à midi. L'une & l'autre se cultivent dans les Jardins.

Le Too.

Le *Too*, vulgairement *Fudsi* & *Fisji*, est un arbrisseau des Jardins, qui sert à garnir les Treillages & les Berceaux. Ses feuilles sont longues, sans découpures; il jette un grand nombre de fleurs, longues d'un empan & plus, qui durent tout le Printemps, & qui étant suspendues, comme des grappes de raisin, font un charmant spectacle. Elles sont en papillons & sans odeur. De grandes places sont quelquefois ombragées, par une seule, ou par deux ou trois de ces Plantes. Les Curieux mettent, au pied, de la lie de Sacki, qui est de la Bière de riz, pour les engraisser, & leur faire

produire des épis de trois ou quatre emfans de long. On vifite ces lieux par curiosité, & les Poëtes font des Vers à leur honneur. La couleur des fleurs eft toute blanche, ou toute purpurine. Il y a un Too fawage, dont les feuilles & les fleurs font moins belles.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Saru-Kahe-Banna* eft un arbriffeau, dont les branches font longues & en petit nombre, & les feuilles femblables à celles de la Régliffe. Ses fleurs, qui viennent en épis, font jaunes à cinq pétales, dont l'un eft plus petit, marqueté de points rouges, & les autres, difpofés en croix. Les étamines font au nombre de dix, & ont la pointe rouge.

Le *Saru-Kahe-Banna*.

Le *Sui-Sin-Kadifra* eft une clematis à fleur double; & l'*In-Sin-Kadifra* en eft une autre, à fleur blanche de fix pétales, la moitié du calice couleur de

Le *Sui-Sin-Kadifra*.

pourpre. Le *Kin*, vulgairement *Mukinge*, eft une efpece de Mauve des Jardins, dont la fleur eft fimple & d'un bleu purpurin, une autre a la fleur double & bleuâtre. Le *Fupoo* eft une efpece de Guimauve, à feuilles de Figuier fort dentelées. Le *Ki*, vulgairement *Awoi*, eft la Mauve-Rofe, dont on diftingue plusieurs efpeces.

Le *Kin*, le *Fupoo*, & le *Ki*.

Le *Fujoo*, Plante célebre, eft la Rofe de la Chine, à fleurs éphémères; rouge le matin, & tirant au pourpre à midi.

Le *Fujoo*.

Le *Foo*, vulgairement *Kiri*, eft un arbre dont la fleur refemble à celle de la Digitale. Son bois, léger & ferme, eft employé à faire des Coffres & des Tablettes. Ses feuilles font fort grandes, cotonneufes, avec une oreille de chaque côté. Ses fleurs, qui refemblent à celles du Muſle de Veau, font d'un bleu purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux pouces, à cinq levres crenelées, & d'une figure très agréable. On tire de ſes deux ſemences, qui font à-peu-près de la forme & de la groſſeur d'une amande, une huile qui ſert à divers ufages; c'eſt la feuille de cer arbre, que les Dairis du Japon ont choiſi pour leurs Armoiries. Elle eſt ſurmontée en chef, dans leur Ecuffon, de trois épis de fleurs.

Le *Foo*, dont la feuille compoſe les Armoiries des *Dairis*.

Le *Go-Too*, vulgairement *Fi-Giri*, eft un arbriffeau étranger, qui vient des Philippines & de la Corée. Sa feuille refemble à celle de la Vigne. Sa fleur, qui eft très belle, eft à cinq pétales en forme de cloche, & d'un pouce de diamètre.

Le *Go-Too*.

Le *Saku-Jaku*, eft une Pivoine femelle à fleurs ſimples, couleur de ſang. Le *Botan*, qui eft la grande Pivoine, a la tige ligneuſe & droite, la feuille branchue & inégalement frangée; d'autres ont les fleurs pleines, & de couleur incarnate; d'autres ont les pétales longs, droits, & difpofés en créne.

Le *Saku-Jaku*.

Le *Foo-Sen*, ou *Kinſu-Gua*, vulgairement *Ibara*, eſt notre Roſier commun, porté, au Japon, par les Portugais. Mais les Roſes n'y ont pas l'odeur auſſi agréable, qu'en Europe & dans l'Asie Occidentale.

Le *Foo-Sen*.

Le *Kei Quan*, vulgairement *Kei-Foge*, eſt apparemment l'Amaranthe, dont la fleur a pluſieurs variétés. On eſtime particuliérement celle qui eſt à fleurs jaunes, avec des taches rouges, & dont la tige eſt raïée de même.

Le *Kei Quan*.

Le *Jokſan*, vulgairement *Gibboſſi*, eſt un Glaïeul à feuilles de Plantain, dont la tige, qui eſt droite & haute d'un pied, porte à ſon extrémité dix ou douze fleurs en lys, d'un pourpre blanchâtre, & longues de trois pou-

Le *J. W'an*.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Et Ran.

ces. Elles viennent au Printemps. Une autre espece a la feuille étroite & fleurit en Automne.

Le *Ran* est une petite Iris, dont la racine est fibreuse, la feuille semblable à celle du Roseau, la tige mince, & la fleur comme celle de l'Ornithogale. Cette fleur a cinq pétales, de trois pouces de diamètre, d'un blanc jaunâtre, avec des raies purpurines, & d'une fort agréable odeur.

Le No Ran.

Le *No-Ran* est une autre Iris, à fleur jaune. Sa tige est grosse, droite, enveloppée de feuilles dès le bas. On en distingue d'autres, couleur de pourpre & de vermillon; jaunes à petites fleurs; jaunes, avec une raie purpurine, &c. Le *Furan*, en est encore une espece, dont les fleurs sont blanches, en masque, & dont la semence ressemble à de la farine. Les Japonais suspendent, au-dessus de leurs portes, les tiges & les feuilles de cette Plante.

L'Angurek-
Wana.

L'*Angurek-Wana* est une plante parasite, dont les feuilles sont rares & semblables à celles des Roseaux. Sa fleur, qui est soutenue sur un pédicule mince, ressemble, par la disposition de ses pétales, à un papillon qui vole. Leur nombre est de six, & leur longueur d'un pouce, avec un raie purpurine à chaque face, & quantité de points de même couleur.

Le Katon Ging.

Le *Katon-Ging*, vulgairement *Fouli-Lacra*, est une autre Plante parasite, dont la fleur ressemble à un Scorpion. Elle a l'odeur du musc, ses pétales au nombre de cinq, sont couleur de citron, variées de belles taches purpurines. Ils ont deux pouces de long, & la largeur d'une plume d'oie. Ils sont roides, gros, plus larges à l'extrémité, & un peu recourbés. Celui du milieu s'étend en droite ligne, comme la queue du Scorpion. Les quatre autres, deux de chaque côté, se courbent en forme de croissant & représentent les pieds. A l'opposite de la queue, une espece de trompe, courte & recourbée, ne représente pas mal la tête de cet animal. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'odeur de musc ne réside qu'à l'extrémité du pétale, qui ressemble à la queue du Scorpion; & que s'il est coupé, la fleur demeure sans odeur.

Le Sekika.

Le *Sekika*, vulgairement *Kifinsfo*, est une espece de Saniale étrangère, qui ressemble au Coryledon, ou Nombriel de Venus. Sa feuille, qu'on prendroit pour celle du *Cyclamen*, ou *Pain-de-Pourceaux*, offre une agréable variété de couleurs. Sa tige, haute d'un pied & demi, est garnie de plusieurs fleurs à cinq pétales, qui forment l'apparence d'une Guêpe volante. Elles sont couleur de Vermillon.

Le Sj'roi.

Le *Sj'roi*, ou *Sjiroi*, est un Lys blanc, à feuilles de souci de Marais. Sa tige est grosse, & d'une coudée & demie de hauteur. Ses fleurs sont au sommet de la tige, en petit nombre, de trois pouces de diamètre & peu ouvertes. Les pétales en sont étroits, & marquetés en dedans de points rouges.

Divers Lys.
Jamma-Ospi-
roi.

Entre plusieurs especes de Lys, le *Jamma-Ospiroi*, en est un sauvage, dont les feuilles, partagées en trois grands lobes, ont de longs pédicules cannelés, qui embrassent la tige. Le *Biakko*, vulgairement *Juri*, est notre Lys blanc commun, qui a la même odeur. Le *Sazuri* est un Lys à fleur blanche monopetale, partagé en six lèvres. Le *Kentan*, vulgairement *Oni-Juri*, qui signifie Lys du Diable, est un Lys Martagon, dont la tige est grosse & d'une coudée

coudée de haut, la fleur belle de quatre doigts de diamétre, garnie de taches & de Tubercules d'un rouge purpurin ; sa racine est bulbeuse & se mange. Le *Kasbiako*, vulgairement *Konokko-Juri*, a la fleur du Sceau de Salomon. Sa tige est mince ; sa fleur est magnifique, d'un blanc incarnat, marqué de tache couleur de sang, avec les pétales courbés en dehors & terminés en pointe, & un pistil fort long, environné de cinq étamines. Le *Santan*, vulgairement *Fine-Juri*, est un Lys qui paroît tout couvert de sang, & dont la tige est environnée de feuilles étroites, en forme d'épi. Une autre espece, nommée Couronne Impériale, a la fleur rouge, très-petite, marquée de taches couleur de sang ; une autre est couleur de feu, & se nomme *Fi-Juri*.

Le *Seki-Kan*, vulgairement *Sibito-Banna*, est un Narcisse à fleur jaune, aussi éclatante que l'or. L'Oignon de cette Plante est un vrai Poisson.

Le *Kui-Symira* est une Astrodille, dont la tige est haute d'un pied, cannelée, & environnée, en forme d'épis, de fleurs à six pétales, de couleur tirant sur le pourpre.

Le *Jakan*, vulgairement *Karafu-Oogi*, & *Fi-Oogi*, est une plante à fleur de Lys, petite, rouge, & marquée en dedans de taches couleur de sang. Une autre espece, qui se nomme *Siaga*, croît sur les Montagnes, & porte une fleur blanche, double, quelquefois d'un bleu détrempé.

Le *Dandoqua* est la grande Canne sauvage des Indes, à larges feuilles, dont la fleur est d'un jaune éclatant.

Le *Sjigogusa* est l'Iris commune, dont les fleurs ont plusieurs variétés. Le *Farin*, vulgairement *Buran* & *Refo-Kjofa*, est l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne. Une autre croît sur les Montagnes, & porte une petite fleur. Le *Ken*, vulgairement *Quanso* & *Wassingusa*, est l'Iris des Jardins à larges feuilles, & à grandes fleurs doubles de couleur de feu. Le *Kuki-Tsubatta*, est l'Iris des Jardins, à fleurs doubles de couleur violette. Une autre a les feuilles étroites, doubles & bleues. Une troisième est à larges feuilles, dont les fleurs sont de couleur d'outremer, tachetées de pointes, couleur de Safran. Le *Fennasob* est une Iris, dont la fleur est d'un rouge purpurin ; & le *Siffibi* en est une petite, à grandes fleurs doubles.

Le *Ssifen* est un Narcisse blanc des Montagnes, qui jette un grand nombre de fleurs. On distingue la grande & la petite espece.

Le *Sen-Sjun* est une Lychnis couronnée, dont la fleur est d'un verd blanchâtre, avec des pétales dentelés, & les extrémités couleur de cendre. Une autre espece a la fleur toute blanche. Le *Senno* en est une autre, dont les feuilles & le calice sont remplis de petits poils, la couleur de sang lavé, les pétales frangés, & les extrémités de couleur violette. Le *Fusji Guro*, autre Lychnis couronnée à la tige, semée de nœuds d'un pourpre obscur. Sa fleur est petite, couleur de Vermillon, & ses pétales entiers.

Le *Mokokf* est un arbre à feuilles de Telephium, à fleurs monopétales, dont le fruit ressemble à la Cerise, & dont les semences ont la figure d'un Rein. Sa grandeur est moyenne, son tronc droit, & sa grosseur à-peu-près celle de la jambe. Ses feuilles ressemblent à celles du Telephium commun. Ses fleurs sont monopétales, partagées en cinq levres, de couleur pâle,

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Lys.

Le Seki-Kan.

Le Kui-Symira.

Le Jakan.

Le Dandoqua.

PLUSIEURS
SORTES D'I-
RIS.

Le Ssifen.

P'usieurs
Lychnis.

Le Mokokf.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Kia-fai*,

de l'odeur des Giroflées jaunes, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour. Le fruit est de la grosseur & de la figure d'une Cerise, d'un blanc incarnat en dehors, d'une chair blanche, lèche & friable, d'un goût un peu amer & sauvage.

Le *Sju*,

Le *Kiusai*, vulgairement *Sumire*, est la Penée, que ses trois couleurs font nommer aussi Fleur de la Trinité.

Le *Tfoo Sju*,

Le *Sju*, vulgairement *Fagi*, est un Cytise à fleurs d'Anagyris, couleur de pourpre, qui croissent sur de petits épis cannelés. Ses gousses, ou siliques, sont étroites & fort petites.

PLUSIEURS
BELLES MA-
TRICAIRES.

Le *Tfoo Sju*, vulgairement *Sfo Fagi*, est une herbe des Jardins, d'une coudée de hauteur, de la figure de l'Hyllope commune & sans odeur. Sa fleur est à six pétales, & couleur de pourpre.

Le *Kik*, *Kikf*, ou *Kikku*, vulgairement *Kawara-Jamagi*, est une Matricaire, dont on distingue plusieurs espèces, sauvages & cultivées. *Jamagi* signifie Armoise. Ainsi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Sa beauté singulière & l'abondance de ses fleurs en font le principal ornement des campagnes & des Jardins; d'autant plus qu'elles fleurissent en différentes saisons. L'une se nomme *No-Gikf*; c'est la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur est jaune, petite & d'une excellente odeur. Le *Keitsjo*, vulgairement *Jomega-Taji*, est une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Été & jusqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille est grasse, longue, étroite, un peu âpre; sa fleur bleue, tirant sur le pourpre, un peu odorante; sa semence oblongue, serrée & couverte de poils. Le *Ko-Gikf* est une Matricaire rampante des bois, dont la tige est mince & courte, & la fleur petite. Une autre espèce, à fleur double de couleur d'or, fleurit en Automne. Le *Sfo Sjo* en est une autre des Jardins, à grandes feuilles simples, & dont la fleur tire sur le bleu. Une autre, à fleurs doubles, est variée de jaune & de rouge. Une autre, variée de même, a les fleurs de trois pouces de diamètre. Une autre à larges feuilles odorantes, a la fleur de couleur d'or, très double & sans odeur, semblable en grandeur & en figure à la Rose de Provins, ou Rose à cent feuilles. Une autre est à fleurs blanches, de différentes grandeurs. Une autre, à fleurs doubles un peu incarnates, & de deux pouces de diamètre. Une autre, à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchue, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin, à fleurs blanches, avec les extrémités des pétales couleur de pourpre, & de petits tuyaux jaunes, mêlés parmi les pétales.

Le *Dio-Gikf*,

Le *Dfo Gikf* est le Chrysanthème Peruvien de Dodonée, ou le grand Helinium des Indes de Gaspard Bauhin.

Le *Sekki-Kan*,

Le *Sekki-Kan* est un Arbrisseau d'une brassée de hauteur, dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de distance en distance, sont étroites, longues, épaisses, argentées par-dessous, pendantes, & sans découpeure. Ses fleurs sont incarnates, & ramassées à l'extrémité des rameaux par bouquets, de dix jusqu'à quinze, qui sortent d'une enveloppe commune. Elles sont monopétales, & découpées en sept grandes levres. On en distingue deux autres espèces, l'une à fleur blanche, & l'autre à fleur rouge.

Le *Sen-Fuku*,

Le *Sen-Fuku*, vulgairement *Ogurena*, est un Arbr. jaune, dont la tige est branchue, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa fleur approche de celle de la Persicaire à siliques.

L'*Obai* ou *Robai*, est une sorte de Jafmin à fleurs doubles. Son écorce est brune. Son bois foible & rempli de moëlle, ses feuilles alternativement opposées, & terminées par une pointe un peu recourbée. Ses fleurs, qui paroissent au mois de Février, avant les feuilles, & qui sortent d'un calice écailléux, sont d'un jaune pâle, & composées de deux sortes de pétales, dont les extérieurs sont d'ordinaire au nombre de huit, longs d'un demi pouce, en oval; & les intérieurs, plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit & plus, marquetés de points couleur de sang. L'odeur de la fleur tire sur celle de la Violette, mais devient dégoûtante à la longue, & le goût en est très désagréable. Cet Arbrisseau, qu'on croit apporté de la Chine, est d'une beauté, qui le fait cultiver soigneusement dans les Jardins.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
L'Obai, ou
Robai.

Le *Ren*, vulgairement *Hafus*, est une Plante connue aux Indes sous le nom de *Tarate*. C'est le Nénuphar Indien, & la Fève d'Egypte de Prosper Alpinus. Ses riges sont d'une longueur extraordinaire & se mangent. Sa racine, qui est aussi fort longue, s'étend en travers. Elle est de la grosseur du bras, garnie de nœuds éloignés les uns des autres, & fibreux. Cette Plante passe pour sacrée, & ses fleurs servent à l'ornement des Autels. Le *Fuifo* est un grand Nénuphar, dont la feuille est pointue comme une épée.

Le Ren & le
Fuifo.

Le *Somo*, vulgairement *Skimmi*, & par excellence *Fanna*, qui signifie la Fleur, est un Arbre sauvage, à feuilles de Laurier, & à fleurs de Narcisse. Son écorce est aromatique. Il est de la grandeur du Cerisier, d'un bois roux, dur & fragile. Ses feuilles sont disposées en rond, autour des petites branches, & ses fleurs sont situées à leur bout. Les Bonzes de la Chine & du Japon mettent devant les Idoles & sur les Tombeaux, des feuilles de cet Arbre en bouquets.

Le Somo.

Le *Sjo*, vulgairement *Maatz*, est le nom général du Pin. On en distingue plusieurs especes, qui tirent leur différence du nombre, de la situation, & de la figure de leurs feuilles, & qui se nomment, *Fusji-Maatz*, *Aka-Maatz*, *O-Maatz*, *Me-Maatz*, *Gojono-Maatz*.

PLANTES
DE DIVERSES
ESPECES.
Le Sjo.

Le *San*, vulgairement *Ssuji*, est un petit Pin-Cyprés, qui produit de la Resine, & dont le fruit est écailléux, de figure sphérique, & de la grosseur d'une Prune. Ses semences sont rares, oblongues, cannelées & de couleur rouge-baie.

Le San.

Le *Scofi*, vulgairement *Kara-Maatz-Nomi*, est une Melese, dont les fruits ont des noyaux de figure pyramidale. Cet Arbre quitte ses feuilles en Hyver.

Le Scofi.

Le *Moro-Unig*, ou *Sonoro-Maatz*, est un grand Genévrier, dont les baies ressemblent à celles de la Sabine.

Genévriers.
Le Moro.

Le *Si-Moro* est un Genévrier barbu, dont les barbes sont écailléuses, & les fleurs couleur de Safran. Ses baies, semblables à celles de la Sabine, sont à plusieurs angles. Le *Nanqui-Sfugi* est le Genévrier de la Bermude, que sa beauté fait cultiver avec soin. Le *Jumpak* est un Genévrier en Arbre, qui a l'apparence du Cyprés, & qui jette une très mauvaise odeur.

Le Si Moro.

Le Sfugi.

Le Jumpak.

Le *Quai*, vulgairement *Fi-No-Ki*, est un Cyprés, rempli d'un suc gras, visqueux, aromatique, de l'odeur du Genévrier. Son fruit est de la grosseur d'un pois, avec un Tubercule. Notre Cyprés commun, qui croît aussi au Ja-

Le Quai.

Xxxx ij

ARBRES
ET PLANTES
DU JAPON.

Le Fa Ku.

Aristoloches.

Le San Kadfo.

Le Senninffo.

Le Tffo-Me-
Gufa.

Le Tiffu.

Le Fudfi-Baka-
wa.

L'Ominamiffi.

Le Tobl.

Le Siffu-Sfo.

Le Tffoigufa.

PLUSIEURS
SORTES DE
LIERRES.

pon, y jette par ses feuilles une odeur balsamique; & son fruit contient cinq semences, semblables au grain de froment.

Le *Fa-Ku*, vulgairement *Kafwa*, est un Arbre de grandeur médiocre, dont les feuilles ressemblent à celles de la Patience. Ses fleurs sont blanches, en épi, & terminent les rameaux. Son fruit est hérissé de pointes.

Le *San Kakfo* est une Aristoloché, qui monte & s'étend beaucoup, & dont la fleur est de diverses couleurs. Une autre Aristoloché est le *Senninffo*, dont la fleur blanche, à quatre pétales, est de l'odeur du Muguet.

Le *Tffo Megufa* est une Joubarbe à fleurs jaunes, dont la feuille est pointue.

Le *Tffu*, vulgairement *Fawa-Kingi*, ou *Niwa-Gufa*, ou *Fooki-Gufa*, est la *Scoparia*, autrement la Belvédère des Italiens, dont on tire, au Japon, un remède célèbre dans cette Contrée.

Le *Fudfi-Bakama* est une petite Plante, fort semblable à la Verveine, dont elle a la feuille. Sa tige ronde & purpurine soutient, à son extrémité, des bouquets de petites fleurs à cinq pétales, couleur de pourpre blanchâtre, enveloppées d'un calice rond, & écailléux. Sa semence est en angles, brune, & d'un goût fort amer. Une autre espèce a la tige & les fleurs blanches.

L'*Ominamiffi*. L'*Ominamiffi*, autrement *Sjiro-Banna*, qui signifie Fleur des Femmes, tire ce nom de sa beauté. Elle ressemble à la Verveine par ses feuilles. Sa tige, ronde & cannelée, pousse plusieurs branches, qui se terminent par des bouquets de fleurs rouges, semblables à celles du Sureau. Sa graine est ovale, & de la grosseur de l'Anis.

Le *Tobl*. Le *Tobi*, vulgairement *Taranoo*, est une Plante, qui par l'épaisseur de ses feuilles, & par ses branches, qui sont terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, ressemble, suivant la signification de son nom, à une queue de Dragon. Ses feuilles sont étroites, inégalement dentelées. Ses fleurs sont d'un bleu clair, en forme de ruau, & partagées en quatre levres.

Le *Siffu-Sfo*. Le *Siffu-Sfo*, vulgairement *Sfusu-Kaki*, est un Marrube, dont la tige est droite, haute d'une coudée, & à peu près ronde. Ses fleurs, de la grosseur de celles de Lavande, sont d'un bleu clair, & fort serrées les unes contre les autres. Elles naissent des aisselles des feuilles. Une autre Plante, de même nom, a l'odeur d'Anis; & sa semence en a le goût. Sa tige est quarrée, sa fleur purpurine, faite en ruau, & sa feuille terminée par une pointe, comme celle de la Melisse.

Le *Tffoigufa*. Le *Tffoigufa* est une Verveine, dont les fleurs sont en épis fort serrées, & semblables à celles de la Sauge.

Le *Tsjoo*, vulgairement *Tffa*, est un Lierre, qui monte & s'étend beaucoup. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses baies sont oblongues & charnues. Le *Foogi-Tffa* est le Lierre commun, qui porte des baies. L'*In Sffa* est le Lierre de pierre, ainsi nommé parce qu'il s'attache aux pierres. Sa racine est ligneuse, & sa feuille semblable à celle du Lierre nummulaire. Il se conserve toujours verd. Le *Tffa-Mongira* est un Lierre qui rampe à terre, & dont la feuille ressemble à celle de la petite Nummulaire. Le *Sakufier*, vulgairement *Kakidoro*, est une

Plante rampante, fort semblable au Lierre. Ses fleurs naissent parmi les feuilles, dès le bas de sa tige. Elles sont couleur de pourpre, à six pétales. Ses semences sont rondes, un peu aplaties.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

Le *Sjukaido*.

Le *Sjukaido* est une espèce d'Ozeille, haute d'une coudée, & d'un suc fort âcre. Sa tige est grasse, branchue, garnie de nœuds. Ses feuilles sont épaisses, & finement dentelées. Ses fleurs sont à quatre pétales, couleur de chair, & d'une structure que *Kämpfer* nomme singulièrement admirable.

Le *Sasjo*, vulgairement *Katabami*, est l'*Alleluia* à fleurs jaunes de Donnée. Le *Koo Seki*, vulgairement *Skigusa*, est une espèce d'*Ephemerum* à feuilles de Muguet, dont la fleur est bleue, & ressemble à celle de la Trinité; mais plus élevée, & semblable aux ailes des Papillons. Ses feuilles sont sans pédicules. Ses fleurs servent à faire la couleur bleue qu'on nomme Outremer, en les mêlant avec du son de tiz, qu'on humecte. On exprime ensuite le suc de cette masse, & l'on y plonge un papier net, qu'on fait secher lorsqu'il est bien imbibé. On réitère plusieurs fois la même opération, & ce papier sert alors pour la couleur.

Le *Sasjo*, & le
Koo Seki, dont
on fait le bleu
d'outremer.

Le *Fakkona-Ksa* est un Capillaire célèbre, qui naît sur la Montagne de Fakkona, & qui sert aux usages de la Médecine. Il est à feuilles de Coriandre.

Le *Fakkona-
Ksa*.

Le *Sin-Sioos*, vulgairement *Firu-Musiro*, est un Epi d'eau, à feuilles de lys des Vallées.

Le *Sin-Sioot*.

Le *Fibi* est proprement la petite *Lonchitis* âpre. Mais on en distingue une autre, à feuilles frisées du Polypode.

Le *Fibi*.

Le *Djemmai* est une *Phyllitis* à feuilles branchues, dont la racine se mange.

Le *Djemmai*.

Le *Secki-Ji*, vulgairement *Jawanokawa*, est une *Hermionite* pierreuse, à feuille simple, oblongue, assez grande, fort large à sa racine, & se retirant jusqu'à prendre la forme d'un Epieu pointu.

Le *Secki-Ji*.

Le *Tsjo*, vulgairement *Sjiro*, est un Chanvre blanc, ou plutôt, n'est que la grande Ortie commune, qui fleurit au Printemps: mais sa tige a des fils, propres à faire de la toile. Sa semence est d'un goût très âcre, & l'on en tire une huile caustique.

Le *Tsjo*.

Le *Rio*, vulgairement *Tade*, est la Persicaire âcre & brûlante, nommée autrement *Curage* ou *Poivre d'eau*. Ses feuilles tiennent lieu de poivre, aux Japonais.

Le *Rio*.

Le *Koo*, *Ke-Tade* & *Inu-Tade*, est une autre Persicaire, dont la tige est garnie de poils, haute de quatre pieds, divisée par articulations, & partagée, à son sommet, en plusieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille est grande, terminée en pointe, & sans découpe.

Le *Koo*.

Le *Kecquan-Mokf*, vulgairement *Kaide* est un Erable, dont les feuilles sont petites, & variées de pourpre & de jaune.

Le *Kecquan-
Mokf*.

Le *Sco* & *Sansjo*, vulgairement *Naru-Fasi-Kami*, ou *Kawa-Fasi-Kami*, est proprement le Poivrier du Japon. Ce célèbre Arbrisseau s'élève d'environ deux toises. Son écorce est grasse, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes d'un demi pouce de long. Son bois est léger, foible, & fort moëlleux. Ses feuilles, dont le pédicule est très court, sont en forme d'ailes, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq tra-

Le *Sco* & *Sans-
jo*, Poivrier du
Japon.

X x x iij,

Le *Tiffio*, vulgairement *Sotiez* & *Soderz*, est l'espece de Palmier, dont on fait le Sagu. On prétend que l'humidité fait, sur son bois, le même effet que le feu fait sur le parchemin; qu'on lui met, au pied, de la limaille de fer au lieu de fumier, & que lorsqu'une de ses branches se casse, on l'attache au tronc, avec un clou, pour la faire reprendre. Le *Sjuro*, ou *Sodio*, approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabat; mais il est stérile au Japon. Le *Soo-Tsiku* en est une petite espece, dont les feuilles sont pointues comme celles du Roseau.

Le *Tsiku*, vulgairement *Tacke* & *Faisku*, est le Roseau qui se nomme Bambou dans les Indes. On en voit, au Japon, d'une extrême grosseur, qui paroissent avoir duré plusieurs Siècles. Ils y servent, comme dans la plus grande partie de l'Orient, à faire des meubles, & des murs même de Maisons. Les rejettons de ses racines se confisent avec le vinaigre, le sel, l'ail, & le poivre. On a remarqué ailleurs que dans la Province d'Oomi, ces racines sont d'une beauté rare, & l'on en fait ces belles cannes que nous connoissons sous le nom de Rottangs.

Le *Roytsku*, vulgairement *Naio-Dacke*, est le Roseau amer des Indes, qui forme une espece d'Arbrisseau. L'amertume est dans sa racine. Le *Fustku*, vulgairement *Futamma-Tacke*, c'est-à-dire, Roseau fourchu, est un Arbrisseau dont la tige forme deux fourches. Le *Ssi-Tsiku* est encore un Roseau, qui croît en Arbrisseau, & dont la tige est d'un noir purpurin, mince, bien remplie. Ses feuilles sont larges, courtes, pendantes & pliées. Le *Raanfa*, vulgairement *Satto-Dacke*, est une Canne de sucre, rare au Japon, & cultivée seulement par les Curieux. Le *Dso*, vulgairement *Safa*, est un petit Roseau bas, à feuilles étroites; ou plutôt un petit Arbrisseau à feuilles de Roseau. Le *Come-Safa*, en est une autre espece, dont les feuilles sont cannelées & plus larges. Le *Fackona-Safa* est le même, avec cette différence, que ses feuilles ont le bord & le nerf du milieu d'un très beau blanc. Le *Fuku*, vulgairement *Tsikkusitz*, est un petit Roseau branchu, en arbuste, dont on distingue plusieurs especes. Le *Assi*, vulgairement *Assi*, & *Jussi*, est le Jonc commun des Marais du Japon. Ses feuilles sont larges, ses tiges fermes, & *Kämpfet* croît qu'on en fait des pinceaux pour écrire. Le *Fo*, vulgairement *Kamena*, est le Souchet des Marais. Le *Kin*, vulgairement *Sikijô*, est une espece de Jonc mince, uni, long, qu'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Riz, pour en faire des nattes, qui servent à couvrir le pavé des Chambres. Le *Sju* est un Jonc des Marais, à fleurs-de-lys, que sa beauté fait cultiver dans les Jardins. On en distingue trois autres especes, qui ne diffèrent que par la grandeur des feuilles. Le *Satz*, vulgairement *Sage*, est une herbe des Marais, à feuilles de Jonc, courtes & roides. On les blanchit, pour en faire de très beaux chapeaux, dont les femmes se couvrent la tête à la promenade.

Le *Kjoo*, vulgairement *Asafa*, est une espece de Nenuphar, à feuilles de Thora. Le *Ken*, vulgairement *Midsubaki*, en est une autre espece, à feuilles de Populago. Le *Fé*, vulgairement *Ukingusa*, est la Lentille commune des Marais. On en distingue une autre, qui a les feuilles quatrées.

Le *Wanhom* est une Plante Siamoise, dont *Kämpfet* croît avoir entiché le Japon, & qu'il y cultiva du moins avec succès. C'est une sorte de Plan-

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

PALMIERS
DU JAPON.
Le Tiffio.
Le Sjuro.
Le Soo-Tsiku.

Le Tsiku, qui
est le Bambou
des Indes.

Rottangs.

AUTRES
ROSEAUX.

Le Kaanfa,
canne de sucre
du Japon.

JONCS.

Nenphar.

Le Kame-jonc,
ou le Wankum,
espece de Lian-
taï.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.

tain, dont la fleur est blanche, à six pétales, semblable à celles de l'Orchis, & qui dure fort peu. On attribue, à sa racine, la vertu de désobstruer les Hypocondres, d'échauffer l'estomac, de dissiper les vents, de guérir les tranchées, de fortifier les viscères, & le genre nerveux. Elle porte le nom de Wanhom parmi les Siamois, qui la cultivent soigneusement; mais les Étrangers la nomment *Kantsjoor*.

ARBRES ODO-
RIFÈRES.
Le *sin koo*.

Le *Sin-koo*, vulgairement *Kawo Riki*, est un arbre odoriférant que Kämpfer prend pour l'Aquila, ou Bois d'Aigle, espèce d'Aloë, & dont il croit que ce sont les morceaux les plus résineux, & par conséquent ceux qui ont le plus d'odeur, auxquels on donne le nom de Calamba. Son tronc, dit-il, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poil, & se partageant en deux branches. Ses feuilles naissent une à une, éloignées d'un pouce entr'elles, semblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté, sans découpeure; mais avec un gros nerf qui regne au milieu sur le dos, dans toute leur longueur, & qui couvre des deux côtés quantité de petits rameaux fins, & presque imperceptibles. Cette description est d'autant plus curieuse, qu'on n'avoit qu'une connoissance imparfaite de cet arbre. On savoit seulement, comme l'observe aussi Kämpfer, qu'il ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des Bois & des Montagnes. Suivant le rapport des Japonois & des Siamois, il n'acquiert l'odeur qui le rend si précieux, que lorsqu'il est tout-à-fait vieux.

Le *Sindant*.

Le *Sindant*, vulgairement *Tauko* & *Bjaddon*, est l'arbre de Sandal du Japon. Il ne s'y trouve que sur les plus hautes Montagnes du Bungo. Le *Bafô*, qui est le *Mufa*, nommé Pisang par les Indiens, est rare & stérile au Japon. Le *Tobé*, ou *Karakatz*, est le Sumach des Arabes, & le *Roux* ou *Rhus*, à feuilles d'Orme, de Bauhin. Le *Tambre-Noki* est un Laurier sauvage, de la grandeur du Camphrier; de ses baies, couleur de pourpre noir & plus grosses qu'un pois, on tire une huile pour les lampes. L'écorce en poudre mêlée avec des Aromates sert à faire de petits bâtons parfumés, qui se nomment *Sencos*. Les Prêtres en brûlent sur les autels de leurs Dieux; & les Chirurgiens qui appliquent le Cautère Moxa, les emploient pour y mettre le feu.

Le *Tamu-No-Ki*.

Le *Tamu-No-Ki* est un arbre, dont les feuilles sont droites, serrées & d'une beauté bizarre. Ses feuilles sont deux à deux, arides, oblongues, pointues par les deux bouts, d'un verd brillant d'un côté & blanchâtre de l'autre. Ses fleurs, à six pétales, sont d'un verd jaunâtre, soutenues par un calice découpé en six.

Le *Taabi*.

Le *Taabi* est un arbre dont les feuilles sont grandes, dentelées, & les rameaux garnis d'un épi de fleurs, long de trois pouces, avec plusieurs gousses à leur extrémité.

Le *Too-Sei*.

Le *Too-Sei* est un arbre de grandeur médiocre, dont les branches sont fort tortueuses, & fort garnies de feuilles ovales, rudes, sans découpeure. On pile son écorce, pour en faire de la glu.

Le *Taamo-Sjibatta*.

Le *Taamo-Sjibatta* est un arbrisseau dont la fleur est en forme de Lys, & dont les feuilles ressemblent à celles du Laurier.

Le *Mame*.

Le *Mame*, ou *Mamelos*, est un arbrisseau dont les branches sont longues & droites, le bois dur, mais léger, jaunâtre & plein de moëlle. Ses feuilles ressemblent

ressemblent à celles du Cerisier. Ses fleurs sont blanches, pendantes, sans pédicules, ordinairement à huit pétales, qui sont joints en forme de cloche, & de longueur inégale.

Le *Rengjo* est un arbrisseau, qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce est couverte de Tubercules. Ses fleurs sont jaunes, tendres, en forme de cloche, découpées jusqu'au de-là du milieu & raïées de rouge en dedans. Le *Ko-Gommi* est un autre arbrisseau, qui n'a pas une brasse de haut, dont les feuilles sont étroites & couleur de verd de gris; les fleurs blanches, sans odeur, à cinq pétales, ramassées en bouquets, & environnées de cinq ou six petites feuilles. Le *Ko-Gommi Sakira*, en est une espèce dont la fleur est blanche & pleine, semblable à une belle Marguerite.

Le *Jo*, vulgairement *Janangs*, est une espèce de Hêtre, qui sert à faire des Coffres, peu différent d'un autre qui se nomme *Mids-Janaji*.

Le *Rju*, vulgairement *Aukaji*, est un arbre qui approche du Saule, du moins par ses feuilles. Le *Kawa-Janogi* est un petit Saule noirâtre, dont les chatons sont garnis d'un duvet, qui sert de bourre aux Japonois. Le *Kuro-Nosji* est un arbrisseau des Montagnes, qui est de la hauteur d'un homme, mais qui a peu de branches, & la feuille du Saule. Ses fleurs sont petites, à cinq pétales, & d'un verd mêlé de jaune.

Le *Boi*, vulgairement *Awu-Kadsira*, est un grand Lierre stérile. Le *Fei-tori-Kfa*, est un Lierre de terre des Montagnes, à fleurs tachetées en dedans. Le *Teka-Radsira* en est un autre, à feuille oblongue, d'un verd obscur. Il ressemble au Lierre arbre.

Le *Magubi* est un arbrisseau de grande hauteur, garni de nœuds, & dont l'écorce est d'un verd brillant. Ses feuilles croissent trois à trois.

Le *Gube* est une herbe fort haute, dont les branches sont foibles, de couleur baie, & les feuilles partagées en cinq lobes. Ses fleurs sont en ombelle, à cinq pétales, d'un blanc verdâtre. L'*Uno-Fanna*, grand arbrisseau qui ressemble au *Syringa*, a les fleurs ramassées en grappes, à cinq pétales, un peu odorantes, sans étamines & sans pistil. Le *Bantus* est une sorte de Jasmin à feuilles dentelées, dont les fleurs sont en épis, jaunes, à trois pétales.

Le *Nonigi* est la grande Fumeterre, à racine creuse & à fleur bleue. Le *Keman-Sjo*, ou *Narin*, est une herbe haute d'un pied, dont les feuilles ressemblent à celles de l'Ancolie. Ses fleurs sont de couleur incarnate, formées de deux espèces de capuchons, qui se terminent par une longue pointe recourbée & qui renferment un corps cannelé, de figure conique, garni d'un pistil & de six étamines.

Le *Seki-Tsiku* est un Œillet simple à grandes fleurs. Le *Foofen*, ou *Kin-Sogua*, est l'admirable *Peruviane* de Rai, à fleurs blanches & rouges.

Le *Koogua*, vulgairement *Kurenai*, & *Benino Fanna*, est une herbe à longue tige & à grandes feuilles, dont on tire la couleur bleue.

Le *Reisjun*, vulgairement *Bidsinsoo*, est une espèce de *Lychnis*, qui tient du *Pavor*, dont elle a la tête. Sa fleur est simple, & bleue, mais si belle, qu'on la conserve dans des caisses. Le *Neko-Fanna* est une sorte d'*Anemone*, dont les pétales sont couverts de poil, en dehors, & d'un rouge obscur.

Le *Jamma Kibjo* est une Plante, qui ressemble à la *Gentiane*. Ses tiges

Tous XL.

YYY

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.
Le Rengjo.

Le Ko Gommi.

Le Jo.

Le Rju.

Le Kuro-Nosji.

Le Boi.

Le Magubi.

Le Gube.

L'Uno Fanna.

Le Bantus.

Le Nonigi.

Le Keman Sjo.

Le Seki Tsiku
& le Foofen.

Le Koogua.

Le Reisjun.

Le Neko Fanna.

Le Kibjo.

ARBRES,
ET PLANTES
DU JAPON.Le *Furiné*.Le *Sfo*, & le
Dés, Basilic.Le *Sun Giku*.Le *Gofit*.Le *Jotei*.Le *Tenka*.Le *Sen*.AUTRES
PLANTES.Le *Senwa*, ou
Nids d'Oiseaux.

font d'un blanc mêlé de verd. Ses fleurs, en forme de tulipe, sont longues d'un pouce & demi, bleues en dehors, & blanches en dedans, avec des lignes bleues. Elles se ferment au coucher du Soleil, & se rouvrent à son lever. Le *Furiné* est un *Knicus* bleu, qu'on cultive dans les Campagnes, parce que sa fleur sert pour les couleurs.

Le *Sfo*, vulgairement *Naraje*, & *Sjako-Gufa*, est une espèce de grand Basilic. Le *Dsin*, vulgairement *Je* & *Fukkufo*, en est une autre espèce, dont la semence donne une huile célèbre, nommée *Jeno-Abra*.

Le *Sun Giku* est une Marricaire de la Corée, dont la fleur est double & très belle. Le *Gofit* est un *Thlaspi*, dont les feuilles sont opposées entre elles & sans découpures. Le *Jotei*, vulgairement *Sfi*, en est un autre, à feuilles de Patience, dont les tiges, comme celles du précédent, sont garnies de capsules. Le *Tenka*, vulgairement *Kona-Subbi*, est la Morelle des Jardins. Le *Sen* est une Herbe de la hauteur d'un pied, branchue & panchée vers la terre, dont les feuilles ressemblent à la Nummulaire, & servent à la teinture. Le *Sjaden* est un grand Plantain, à larges feuilles, comme le *Sanfoo* en est un à feuilles étoilées, & le *Kawa-Sjoku* un autre à feuilles d'Iris, étroites & longues d'un pied, avec un épi de quatre doigts de long.

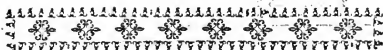
Le *Ketz*, vulgairement *Waribi*, est la Fougère, dont on mange, au Japon, les tiges nouvelles. Le *Singua*, vulgairement *Ikingufa*, est la Stratiote commune, qui se cultive, dans des pots. Le *Doki* est un Pied de Veau cannelé, dont la feuille est en forme de doigt. Le *Kogannegufa* est un *Alluia*, dont la tige est mince & branchue, les feuilles cordées & couvertes de poils. Le *Keijon-Kufa* est une Hermionite à très petites feuilles, onduées au bord, & découpées en pointes. Le *Kimpaku*, vulgairement *Jwagoki* & *Jwasiba*, est une Mouffe des Rochers, qui ressemble à la Bruyère. Le *Masfibeuz* est une grande Piloselle rampante & hérissée, dont les Japonais font une espèce d'Armoisin, qu'ils nomment *Butz*.

Enfin, Kämpfer nous apprend que les nids d'oiseaux du Japon, dont on fait tant de cas pour les ragoûts, & qui s'y nomment *Senwa*, ou *Joniku*, vulgairement *Jens*, sont l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & composés de ces *Holothuries*, ou *Poissons plantes*, qui surnagent sur les flots. Il ne parle point des Cedres; quoiqu'on sçache par son propre témoignage, comme par celui de tous les autres Voyageurs, qu'ils sont en abondance au Japon: mais il ajoute, en général, qu'outre les Planes qu'il a nommées, il s'y en trouve une infinité d'autres, & qu'il en est peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits, ne servent de nourriture aux Habitans.

FIN DU TOME ONZIÈME.



696845



T A B L E

DES TITRES ET DES PARAGRAPHERS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE SECOND.

AVERTISSEMENT.

Page j

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

INTRODUCTION,	Pag. 1	<i>lation du Voyage de M. de Genes,</i>	
PARAG. I. Voyage du Chevalier Drake,	4	<i>au Dêroit de Magellan,</i>	49
PARAG. II. Voyage de Pierre de Sarmiento,	9	PARAG. VI. Voyage de Woodes Rogers,	
PARAG. III. Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Dêroit de Magellan,	11	<i>aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest,</i>	63
<i>Thomas CANDISH,</i>	ibid.	PARAG. VII. Voyage du Capitaine Wood,	
<i>Olivier DE NOORT,</i>	13	<i>par le Dêroit de Magellan,</i>	81
<i>Sebald DE WEERT,</i>	ibid.	PARAG. VIII. Voyage de M. Frezier,	
<i>Georges SPILBERG,</i>	16	<i>par le Dêroit de le Maire,</i>	91
<i>Jacques L'HERMITE,</i>	21	PARAG. IX. Voyage de M. Anson,	
PARAG. IV. Voyage du Chevalier Jean Narborough,	18	<i>autour du Monde, par le Sud-Ouest,</i>	115
PARAG. V. Voyage de Froger, ou Re-		PARAG. X. Observations Critiques sur les Chinois,	196

LIVRE TROISIÈME.

Voyage aux Terres Australes ou Antarctiques.

INTRODUCTION,	Pag. 199	VOYAGE de Guillaume Dampier, aux Terres Australes,	215
VOYAGE de Pelsart, aux Terres Australes,	202	DESCRIPT. de l'Isle de Timor,	247
VOYAGE d'Abel Jansen Tasman, aux Terres Australes inconnues,	209	VOYAGE de deux Vaissaux François, aux Terres Australes,	257

Yyyy ij

TABLE DES TITRES ET DES PARAGRAPHERS.

LIVRE QUATRIÈME.

Voyages errans, c'est-à-dire, sans terme fixe.

I NTRODUCTION ..	263	Pachuea & les Cous ,	526
VOYAGES de Gautier Schouten ,	264	PARAG. V. Conseils importants pour les	
VOYAGE de Guillaume Dampier , au-		Voyageurs ,	558
tour du Monde ,	235	VOYAGE de la Barbinais le Gentil ,	
SUPPLÉMENT aux Remarques Géogra-		autour du Monde ,	562
phiques sur le Tonquin ,	430	HISTOIRE NATURELLE des Indes Orien-	
ECCLAIRCISSEMENT sur Pulo-Dinding		tales. Introduction ,	610
& sur Bencouli ,	434	PARAG. I. Saisons de l'Année , ibid.	
DESCRIPTION du Malabar ,	438	PARAG. II. Vents alisés , & autres	
VOYAGE de Gemelli Careri ,	461	Vents ,	617
PARAG. I. Avis & Routes diverses , pour		PARAG. III. Marées & Courans ,	630
le Voyage autour du Monde , ibid.		PARAG. IV. Arbres , Plantes , Fruits ,	
PARAG. II. Différentes courses , par les-		& autres Productions ,	635
quelles Careri se rend à la Chine ,	465	PARAG. V. Drogues , Pierres précieuses	
PARAG. III. Arrivée de Careri à la Chi-		& Soyes des Indes Orientales ,	675
ne , & Voyages qu'il y fait par Ter-	486	PARAG. VI. Voitures des Indes Orien-	
re ,		tales , & maniere d'y voyager ,	686
PARAG. IV. Retour de Careri en Euro-		PARAG. VII. Arbres , & Plantes parti-	
pe , par Mexico , par les Mines de		culieres au Japon ,	690

Fin de la Table des Titres & Paragraphes.

On trouvera le Privilège au premier Volume.

De l'Imprimerie de la Veuve de CLAUDE SIMON.

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100





